SUPPL. C 60946/C

DICTIONNAIRE

HISTORIQUE

DE LA MÉDECINE

ANCIENNE ET MODERNE.

L — P.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DE LA MÉDECINE
ANCIENNE ET MODERNE,
OU
MÉMOIRES DISPOSÉS EN ORDRE ALPHABÉTIQUE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE CETTE SCIENCE;

ET A CELLE DES MEDECINS, ANATOMISTES, BOTANISTES, CHIRURGIENS ET CHYMISTES DE TOUTES NATIONS.

Par N. F. J. ELOY,

Conseiller - Médecin ordinaire de SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR le DUC CHARLES DE LORRAINE & DE BAR &c. &c. &c. & Médecin Pensionnaire de la Ville de Mons.

Il importe beaucoup de connoître l'Histoire de la Science à laquelle on s'attache.
Éloge critique de BOERHAAVE.

TOME TROISIEME.

A MONS,
Chez H. HOYOIS, Imprimeur - Libraire, Rue de la Clef.

M. DCC. LXXVIII.

28908

Wellcome Library

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DE LA MÉDECINE
ANCIENNE ET MODERNE.

L.

LACUNA ou LAGUNA (André) étoit de Ségovie, ville d'Espagne dans la vieille Castille, où il naquit en 1499. Il n'eut pas plutôt fini ses premieres études dans sa patrie, qu'il passa à Salamanque pour s'appliquer aux Sciences supérieures ; & après y avoir fait quelques progrès, il se rendit à Paris dans le dessein de se perfectionner dans la Langue Grecque. Le goût qu'il avoit pour la Médecine fut aussi une des raisons qui l'attirerent à Paris, où François I s'occupoit du soin de protéger les Savans que ses bienfaits engageoient à venir s'y fixer. *Lacuna* paroît y avoir fait un cours entier de Médecine ; quelques Auteurs assurent même qu'il y prit le bonnet de Docteur en cette Science : mais comme on n'en trouve aucune preuve dans la notice des Médecins de Paris par M. *Baron*, on est tenté de croire que s'il prit quelque grade dans cette Capitale, ce fut uniquement celui de Maître-ès-Arts.

Il revint en Espagne en 1536, & après avoir encore suivi les Professeurs des Universités d'Alcala de Hénarez & de Tolede, il demanda les honneurs du Doc-

torat dans la derniere, & dès qu'il les eut obtenus, il se pressa d'aller joindre l'Empereur Charles V dans les Pays-Bas. Ce Prince l'honora de sa confiance, & comme *Lacuna* y correspondit toujours par son attachement, il passa presque toute sa vie à la Cour de ce Monarque. La preuve la plus éclatante qu'il donna de son zele, fut au sujet de la ville de Metz qui étoit alors Impériale. Il y vint en 1540, & pendant les cinq ou six années qu'il s'y arrêta, il rendit tant de services à ses habitans, sur-tout durant le regne d'une épidémie pestilentielle, qu'il ne manqua pas de gagner leur estime. Moins attaché à ses intérêts qu'à ceux de son Prince, il profita adroitement de la considération que lui avoient mérité ses soins envers les bourgeois de Metz, pour les contenir dans l'obéissance qu'ils devoient à l'Eglise Romaine & à l'Empereur. Au sortir de Metz, ce Médecin passa en Italie & s'arrêta à Padoue, où il assista aux dissections de *Realdus Columbus*: c'est le sentiment de *Riolan*. Il fut aussi à Bologne, & la Faculté de Médecine de cette ville fit tant de cas de ses talens, qu'elle l'adopta, en lui donnant place parmi ses Docteurs. Rome ne lui témoigna pas moins d'estime. Il y fut créé Comte Palatin & Chevalier de Saint Pierre; ordre institué en 1520 par le Pape Léon X, dont la marque est un ovale d'or chargé de la figure de Saint Pierre, qui se porte sur la poitrine. De la Capitale du monde Chrétien, *Lacuna* se rendit en Allemagne qu'il traversa, & poussant sa route vers les Pays-Bas, il arriva à Anvers où il s'arrêta: mais rappellé dans sa patrie par le desir d'y revoir sa famille après une aussi longue absence, il y finit ses jours au commencement de l'année 1560.

Ce Médecin étoit bon Critique, ainsi que le prouvent les corrections & les Commentaires qu'il a faits sur *Dioscoride*, sur divers endroits d'*Hippocrate*, d'*Aristote*, de *Galien*, &c., & les différentes censures qu'il a publiées sur les Versions des autres Littérateurs. Le nombre de ses Ouvrages est considérable, ainsi qu'on peut en juger par le catalogue qu'en donnent les Bibliographes:

Anatomica methodus, seu, de sectione humani corporis contemplatio. Parisiis, 1535, *in*-8. C'est une Collection faite d'après *Galien* & les meilleurs Auteurs des XVe. & XVIe. siecles.

Compendium curationis, præcautionisque morbi populariter passim grassantis. Argentorati, 1542, *in*-8. *Antverpiæ*, 1556, *in*-8. En Espagnol, Salamanque, 1560.

Ex Commentariis Geoponicis, sive, de Re Rustica, olim Divo Constantino Cæsari adscriptis, octo ultimi Libri. Coloniæ, 1543, *in*-8.

Vita Galeni. Venetiis, 1548, *in*-8.

Annotationes in Galeni Interpretes. Ibidem, 1548, *in*-8.

Victûs ratio Scholasticis pauperibus paratu facilis & salubris. Coloniæ, 1550, *in*-8, avec le Traité *De victûs & exercitiorum ratione maximè in senectute observandâ.*

Epitome Galeni Operum in quatuor partes digesta. Adjectis vitâ Galeni & Libellô de ponderibus & mensuris. Basileæ, 1551, 1571, *in-folio. Lugduni*, 1553, *in*-8, quatre volumes. *Argentorati*, 1609, *in-folio. Lugduni*, 1643, *in-folio.*

Methodus cognoscendi, extirpandique excrescentes in vesicæ collo carunculas. Romæ, 1551, *in*-8. *Compluti*, 1555, *in*-8. *Ulissipone*, 1560, *in*-8.

De articulari morbo Commentarius. Romæ, 1551, *in*-8, avec la *Tragopodagra* de Lucien.

Nonnulla Galeni Enantiomata. Extant cum Epitome omnium rerum & ſententiarum quæ annotatu digne in Commentariis Galeni in Hippocratem. Lugduni, 1554, *in-8.*

Annotationes in Dioſcoridem Anazarbæum juxta vetuſtiſſimorum Codicum fidem elaboratæ. Ibidem, 1554, *in-12.* On a les Ouvrages de *Dioſcoride* en Eſpagnol par *Lacuna*; ils ont été imprimés à Salamanque en 1563 & en 1586, *in-folio*, à Valence en 1636, *in-folio.*

Epiſtola Apologetica ad Cornarium. Lugduni, 1554, *in-8.*

Galeni de Antidotis Epitome. Antverpiæ, 1587, *in-16*, avec le petit Commentaire *De Herba Panaceâ* par *Gilles Everard.*

LAET, (Gaſpar DE) Ecrivain du XVI ſiecle, étoit de Looz ou Borchloen, Capitale de l'ancien Comté de Looz réuni à l'Evêché de Liege. Il étudia les Mathématiques avec aſſez de ſuccès, & fit d'ailleurs tant de progrès dans la Médecine, que le 25 Mai 1512, il reçut le bonnet de Docteur en cette Science dans l'Univerſité de Louvain. Il paroît qu'il demeura dans cette ville juſqu'en 1540; puiſqu'il y fit imprimer, en cette année, une eſpece d'Almanach en François, ſous le titre de *Prognoſtication de Louvain pour l'an M.D.XL*; mais il quitta enſuite les Pays-Bas pour ſe rendre en France, où il paſſa les dernieres années de ſa vie. Il eſt probable qu'il y vivoit encore en 1551, car on a de lui: *Prognoſtication pour l'an M.D.LI.* Rouen, 1551.

La ville d'Anvers a donné naiſſance à un *Jean de Laet* qui mourut en 1649. Celui-ci s'eſt occupé de choſes plus utiles que le précédent. On a de lui des Ouvrages importans qu'il a fait imprimer ſous ces titres:

Novus Orbis, ſive, Deſcriptionis Indiæ Occidentalis Libri XVIII, novis Tabulis Geographicis & variis Animantium, Plantarum, Fructuum Iconibus illuſtrati. Lugduni Batavorum, 1633, *in-folio.*

De Gemmis & Lapidibus Libri duo, quibus præmittitur Theophraſti Liber de Lapidibus Græcè & Latinè, cum brevibus Annotationibus. Ibidem, 1647, *in-8.*

In Georgii Marggravii Hiſtoriam rerum naturalium, octavô Librô comprehenſarum, Braſiliæ Annotationes, cum ordinata ejuſdem Libri diſpoſitione & variorum ab Auctore omiſſorum ſuppletione. Lugduni Batavorum & Amſtelodami, 1648, *in-fol.*

LAGALLA (Jules-Céſar) naquit en Italie l'an 1571. Les progrès qu'il fit dans les Sciences furent ſi grands & ſi rapides, que ſans faire attention au petit nombre de ſes années, la Faculté de Naples lui accorda le bonnet de Docteur en Médecine avec diſtinction, c'eſt-à-dire, à portes ouvertes & ſans payer de finance. Peu de tems après, il fut nommé Médecin de la flotte du Pape Sixte V; & comme cet emploi lui fournit l'occaſion de venir à Rome, il s'y fit encore recevoir Docteur en Philoſophie & en Médecine. La maniere dont il ſoutint ſa Theſe Inaugurale, lui mérita l'applaudiſſement de tout ce qu'il y avoit d'habiles gens dans cette Capitale du monde Chrétien; il n'étoit cependant âgé que de 19 ans; mais cet âge n'empêcha pas qu'on ne le donnât pour Médecin au Cardinal de Sainte Séverine. L'eſtime qu'on avoit conçue de lui, l'auroit même fait monter à l'emploi important de Médecin du Pape Clément VIII, qui fut élu le 30 Janvier 1592, ſi l'on n'eût pas craint de man-

quer à la décence & aux égards dus au Souverain Pontife, en lui donnant un Médecin qui n'étoit âgé que de 21 ans.

Les Hiſtoriens ne finiſſent pas ſur l'eſtime dont on accueillit les talens précoces de *Lagalla* : mais on eſt bien en droit de croire que la ſcience de ce jeune Médecin ne paſſoit pas les bornes de la Théorie, puiſque c'eſt au tems à former un homme dans la pratique, pour laquelle la vie même la plus longue eſt toujours trop courte. Quoiqu'il en ſoit des motifs qui engagerent les contemporains de *Lagalla* à le faire jouir de la plus haute réputation, il étoit au comble de ſes vœux, lorſqu'un contretems vint troubler le bonheur de ſa vie. Tout le monde le regardoit comme un homme très-régulier & vraiment Philoſophe dans ſa conduite ; mais s'étant fait des affaires au ſujet d'une femme qu'il aimoit, il manqua d'être aſſaſſiné par des ſcélérats que le mari inſulté, ou qui croyoit l'être, avoit payés pour venger ſon honneur. A ce malheur en ſuccéda un autre. A peine avoit-il atteint ſa trente-troiſieme année, qu'il fut attaqué de la gravelle & de pluſieurs autres incommodités qui répandirent beaucoup d'amertume ſur le reſte de ſa vie. Il les ſouffrit avec une patience incroyable juſqu'à ſa mort arrivée en 1624, à l'âge de 53 ans. Ses Ouvrages conſiſtent en douze Livres ſur l'immortalité de l'ame, qui parurent à Rome en 1621, *in*-4, une Diſſertation *De Cælo animato*, & en pluſieurs autres Traités de Philoſophie, qu'il recommanda, en mourant, à *Léon Allatius*, ſon diſciple & ſon ami.

LAGNEAU, (David) Médecin du XVII ſiecle, s'épuiſa en recherches ſur l'Or Philoſophique, mais elles n'aboutirent qu'à lui faire perdre ſa fortune, & gâter ſon jugement. Ce fut cette paſſion qui l'engagea à traduire & à augmenter le Livre de *Baſile Valentin*, qui avoit paru ſous le titre de *Douze clefs de Philoſophie*. La Verſion de *Lagneau* fut imprimée à Paris en 1659, *in*-8, & ne tarda pas à être recherchée par les fous qui lui reſſembloient.

Aſtruc cite, dans ſes Mémoires, un Médecin du même nom, natif du Dioceſe d'Aix, qui prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Montpellier. Si ce *David Lagneau* eſt différent du précédent, il a au moins quelque rapport avec lui par ſon goût pour la Chymie ; car on lui attribue un Traité dédié à *Jean Hervard*, premier Médecin de Louis XIII, qui fut publié à Paris en 1611, *in*-12, ſous le titre d'*Harmonia ſeu conſenſus Philoſophorum Chymicorum*. Cet Ouvrage a été inſéré dans le quatrieme volume du Théatre Chymique, édition de Strasbourg, 1613, *in*-8.

LAGUNA. Voyez LACUNA.

LALLAMANT, (Jean) Médecin d'Autun, ville du Duché de Bourgogne, fut célebre dans le XVI ſiecle par le grand nombre d'Ouvrages de Poéſie, d'Hiſtoire & de Médecine qu'il publia. On remarque parmi les derniers :

Claudii Galeni Pergameni de diebus decretoriis Libri tres, recens Latini facti & commentariis illuſtrati. Quibus menſium lunarium ſolariumque anni, item Ægyptiaci, Arabici, Perſici, Hebræi, Attici, necnon etiam & Romani ratio ità ponitur ob oculos, ut jam

demùm, & de mora partûs in utero, & de menſium Græcorum, exterarumque & principum nationum cum Latinis collatione, certi quid & haberi poſſit & ſtatui. Lugduni, 1559, *in*-4.

Hippocratis de Hominis ætate, ex extremo fine Libri de carnibus : de ſeptimeſtri, item de octimeſtri partu, Libri Latini facti & ſcholiis adornati. Geneve, 1571, *in*-8.

De Ptiſanna ſui temporis? Hedue, 1578, *in*-8. *Acceſſerunt Claudii Galeni Pergameni*, I, *De optima corporis noſtri conſtitutione*. II, *De pleniore habitu*, III, *De inæquali temperie*. IV, *Quomodò ſimulantes morbum ſint deprehendendi*. V, *De Ptiſanna. Opuſcula à ſe emendata infinitis locis, Verſione Latinâ, & ad hæc litterâ Græcâ ad Librorum calcem reſtitutâ.*

Galeni Operum Latinè edendorum ſpecimen. Geneve, 1579, *in*-8.

L'ALLEMANT (Adrien) naquit en 1527 à Sorcy ſur Meuſe. Il étudia la Médecine à Paris, où il reçut le bonnet de Docteur ſous le Décanat de *Jean de Gorris*, élu en 1548 & continué en 1549. Ce Médecin ne vit pas de longs jours, car il mourut à Paris en 1559; mais comme il aimoit le travail, il n'a pas laiſſé de donner au public des Ouvrages qu'on n'auroit preſque oſé eſpérer d'un homme de ſon âge. Tels ſont de ſavans Commentaires ſur les Livres d'*Hippocrate*, qui traitent, l'un de l'Air, des Eaux & des Lieux, l'autre des Vents. Ils furent tous deux imprimés à Paris en 1557, *in*-8. La méthode de *L'Allemant* eſt de donner d'abord le texte Grec, d'y joindre la Verſion Latine, & de l'expliquer enſuite dans ſon Commentaire. Il fait tout cela en Auteur conſommé dans la lecture des anciens Médecins. Nous avons un Traité de ſa façon publié à Paris en 1553, *in*-12, ſous le titre de *Dialectique en François pour les Barbiers & Chirurgiens*. Il eut en vue d'apprendre aux Chirurgiens non Lettrés à raiſonner conſéquemment ſur les objets de leur Art. Ces Chirurgiens avoient la manie de diſputer, pour ſe donner un air ſavant; mais comme ils n'avoient point fait leurs études, ils raiſonnoient ſouvent de travers & tiroient de fauſſes conſéquences, au déſavantage de la pratique. Cet Ouvrage n'eſt eſtimable que par l'intention de l'Auteur; car ſi l'on veut en apprécier le fonds, on le regardera, dit M. *Portal*, comme le produit d'une imagination crédule, remplie des préjugés de l'Ecole, & digne d'un Pédant de College. On a encore de *L'Allemant* un Ouvrage intitulé : *De optimo diſputandi genere Libri tres. Pariſiis*, 1547, *in*-8.

LAMBECIUS, (Pierre) l'un des plus ſavans Hommes du XVII ſiecle, étoit d'Hambourg, où il naquit en 1628. *Luc Holſtenius*, ſon oncle, lui remarqua tant de diſpoſition à l'étude, qu'il l'envoya à ſes fraix dans les pays étrangers, pour profiter des leçons des Maîtres les plus célebres. *Lambecius* y fit de ſi grands progrès dans les Sciences, que le 13 Janvier 1652, on le nomma à la Chaire d'Hiſtoire dans l'Ecole de ſa ville natale, & que le 12 Janvier 1660, on le fit encore monter à l'emploi de Recteur du College. Sa femme, qui étoit vieille & qu'il n'avoit épouſée que pour ſon bien, le dégoûta bientôt, autant que ſa place de Recteur qui lui cauſoit beaucoup de tracaſſeries. Il abandonna l'un & l'autre, ſortit de ſa patrie & ſe rendit à Rome, où il embraſſa publiquement la Religion Catholique. La charge de Bibliothécaire & de Conſeiller Hiſtoriographe de l'Empereur Léopold le fixa enſuite à Vienne, & il y mourut en 1680, à l'âge de 52 ans.

Lambecius n'étoit point Médecin, & ce n'eſt nullement à ce titre qu'il eſt placé dans ce Dictionnaire. Il y mérite un rang honorable par ſa qualité d'Auteur du Catalogue Latin de la Bibliotheque Impériale; cet Ouvrage, autant curieux que ſavant, eſt en huit volumes *in-fol.* Dans le ſixieme Livre des Manuſcrits, il fait mention de la plupart des Traités de Médecine qui ſont encore recherchés aujourd'hui. Il a même travaillé ſur l'Hiſtoire de cette Science dans le *Prodromus Hiſtoriæ Litterariæ* que *Jean-Albert Fabrice* a publié à Leipſic en 1710, *in-fol.*

LAMBERGEN, (Tibere) fils d'*Othon*, vint au monde en 1717. Il ſe rendit en 1736 à Franequer, où il étudia d'abord la Philoſophie, enſuite la Médecine, & prit le bonnet de Docteur le 31 Mai 1740. La réputation dont jouiſſoient les Profeſſeurs de Leyde, l'attira dans cette ville pour y ſuivre leurs leçons, & ſe préparer lui-même à enſeigner les autres, dès qu'il trouveroit à ſe placer quelque part.—L'occaſion s'en préſenta en 1751. Le 13 Avril de cette année, il fut nommé Profeſſeur de Médecine à Franequer, & il prit poſſeſſion de ſa Chaire le 18 du même mois. La célébrité qu'il procura à cette Académie, engagea celle de Groningue à l'appeller dans ſes Ecoles en 1753, pour y remplir la Chaire de Botanique, de Chymie & de Pratique. Il s'y rendit, & le 11 Juin de l'année ſuivante, il commença l'exercice de ſa place, par un Diſcours qu'il prononça ſur l'utilité de la Botanique dans la Médecine. Il eſt intitulé :

Oratio Inauguralis exhibens encomia Botanices, ejuſque in Re Medica utilitatem ſingularem. Groningæ, 1754, *in-4.*

On a encore un petit Ouvrage de la façon de ce Médecin, ſur la matiere dont il traita dans ſa premiere leçon de Pratique.

Lectio Inauguralis ſiſtens ephemeridem perſanati carcinomatis. Groningæ, 1754, *in-4.* Il s'étend beaucoup ſur l'uſage du Quinquina contre le Cancer.

LAMBSMA, (Nicolas) Maître-ès-Arts & Docteur en Médecine, étoit originaire de la Friſe. Il s'établit à Harlingue, ville de cette Province ſur le bord du Zuiderzée, & il y exerçoit ſa profeſſion avec honneur, lorſqu'il donna au public un Ouvrage intitulé :

Ventris fluxus multiplex ex antiquis & Recentiorum monumentis propoſitus à N. Lambſma. Amſtelodami, 1756, *in-8.* L'Auteur le dédia à M. *Jacques Hovius*, Docteur en Médecine à Amſterdam. Il reconnoît qu'il eſt redevable à cet ami, & aux Profeſſeurs *Ouwen* & *Camper*, des connoiſſances répandues dans ce Traité. Il ajoute cependant que ſes premiers guides ſont *Hippocrate* & *Celſe* parmi les Anciens, & *Méad* & *Boerhaave* parmi les Modernes.

LAMELIN, (Englebert) Médecin natif de Cambray, a publié un Ouvrage de ſa compoſition, qui fut imprimé à Lille en 1628, *in-12*, ſous ce titre : *De vita longa Libri duo, quibus adjecta ſunt commoda & incommoda ſobriæ & moderatæ vitæ.* Son pere, qui étoit auſſi Médecin, a compoſé un Traité de la peſte, en François. *Englebert* l'a traduit en Latin, & l'a joint à l'Ouvrage qu'on vient de citer, ſous le titre de *Tractatus de peſte, ejuſque præſervatione.* On a encore de *Lamelin*,

le fils, un Livre intitulé : *L'avantgoût du vin, déclaration de sa nature, faculté médicinale & alimentaire.* Douay, 1630, *in-8.*

LAMONIERE, (Jean DE) Médecin de Lyon, sa patrie, a laissé un Traité sur la dyssenterie qui désola cette ville en 1625. Il s'étend non seulement sur la nature de cette maladie & la méthode curative qui lui convient, mais encore sur les difficultés que les Auteurs ont proposées, ou qu'ils n'ont point assez clairement résolues par rapport à ces objets. Voici le titre de cet Ouvrage : *Observatio Fluxûs Dysenterici, Lugduni Gallorum populariter grassantis, annô D. 1625, & remediorum illi utilium. Lugduni*, 1626, *in-16. Amstelodami*, 1629, *in-12.*

LAMOTTE, (Guillaume MAUQUEST DE) Chirurgien Juré, Accoucheur à Valogne en Basse Normandie, étudia la Chirurgie à Paris, & suivit la pratique de l'Hôtel-Dieu pendant cinq ans. C'est-là que son goût commença à se développer pour l'Art des Accouchemens. Il y acquit tant de connoissances, qu'il se distingua par ses succès, non seulement dans sa patrie, mais dans tout le pays voisin, pendant un grand nombre d'années. Il a laissé un fils, Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, dont les enfans sont, un Médecin des Armées du Roi, & un Chirurgien qui se destine à la pratique des Accouchemens comme son aïeul.

Le Chirurgien, qui fait le sujet de cet article, est Auteur de plusieurs Ouvrages. Le premier parut en 1715, sous ce titre :

Traité des accouchemens naturels, non naturels & contre nature. Il y en a plusieurs autres éditions. Paris, 1722, *in-4*, par les soins de *Devaux* qui a fourni la plupart des réflexions & des observations qu'on y trouve. La Haye, 1726, *in-4.* Leyde, 1729, *in-4.* Paris, 1765, *in-8*, deux volumes. En Allemand, par *J. G. Scheid*, Strasbourg, 1732, *in-4.* Ce Traité a passé pour un des meilleurs en ce genre, après celui de *Mauriceau* que *Lamotte* censure ; il n'épargne pas plus les Ecrits de *Peu.* L'Auteur plus versé dans la Pratique que dans la Théorie, s'attache davantage aux détails des faits qui instruisent, qu'à toutes ces longues tirades de raisonnemens qui font sentir les difficultés de l'Art, mais qui ne les tranchent point. C'est pour cette raison qu'il a enrichi son Ouvrage de 400 observations d'autant plus intéressantes, qu'elles sont ornées de ces réflexions judicieuses qu'une pratique de trente ans lui avoit fournies.

Dissertation sur la génération, sur la superfétation, & réponse au Livre intitulé : De l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes & sur l'obligation aux meres de nourrir leurs enfans. Paris, 1718, *in-12.* Il réfute l'opinion des Ovaristes & combat le systême des animalcules. Il nie la superfétation, & croit que la formation des animaux dépend du mêlange de la semence de deux sexes. Selon lui, la génération par le moyen des œufs ne peut se concilier avec la structure des Trompes, qui sont trop courtes & trop éloignées des Ovaires pour les atteindre. *Puzos* a répondu victorieusement à cette objection ; la Lettre qu'il adressa à *Lamotte* sur une grossesse ventrale a dû l'embarrasser, puisqu'il lui fait remarquer que les Trompes & la Matrice étoient dans leur état naturel. Notre Auteur a plus beau jeu contre *Hecquet.* Il rapporte plusieurs fâcheux événemens, arrivés par la faute

des Sages-Femmes, & ſans improuver que les meres nourriſſent leurs enfans, il aſſure qu'il eſt quelquefois avantageux que ceux-ci prennent le lait d'une nourrice étrangere.

Traité complet de Chirurgie, contenant des obſervations ſur toutes les maladies Chirurgicales & ſur la maniere de les traiter. Paris, 1722, *in*-12, trois volumes, par les ſoins de *Devaux*. Paris, 1732, *in*-12, quatre volumes. Ibidem, 1763, *in*-12, quatre volumes, & 1765, deux volumes *in*-8, avec des augmentations. M. *Sabatier*, Profeſſeur Royal en Anatomie, a publié une nouvelle édition de cet Ouvrage, qu'il a corrigé & enrichi de notes critiques. Paris, 1771, deux volumes *in*-8. Notre Auteur joignoit à un amour extrême pour ſon état, un talent ſingulier pour l'obſervation; & comme il étoit fort employé dans la pratique de la Chirurgie, il a été à portée de faire une utile collection des cas les plus intéreſſans. On ne peut s'empêcher de rendre à *Lamotte* toute la juſtice qui lui eſt due; l'accueil qu'on a fait à ſon Ouvrage, par le nombre des éditions, eſt le meilleur de tous les éloges. Mais on eſt en droit de lui reprocher le peu d'égard qu'il a eu pour ſes confreres; plein de cet égoïſme qui aveugle ſur le mérite d'autrui, il ne ſonge qu'à ſe louer lui-même dans le Traité, dont nous venons de parler. C'eſt ce qui a fait dire au célebre *de Haller: Laudes ſuas non negligit, non perindè famæ Collegarum ſtudioſus.*

LAMPUGNANI (Jacques) étoit de Milan, où il naquit en 1557. A peine eut-il été admis à pratiquer la Médecine, qu'il jouit de la plus grande réputation. Il n'avoit point encore atteint la fin de ſa vingt-ſixieme année, lorſque le Marquis d'Eſth l'appella à Turin pour le traiter. La maladie étoit dangereuſe, mais *Lampugnani* prit des meſures ſi juſtes, qu'elle ſe termina heureuſement; & cette cure lui valut une Chaire de Philoſophie dans l'Univerſité de Mondovi, où il enſeigna avec éclat pendant pluſieurs années. En 1591, c'eſt-à-dire, dans le cours de la trente-quatrieme année de ſon âge, Paul-Camille Sfrondate, Cardinal Neveu, le fit venir à Rome pour être premier Médecin du Pape Grégoire XIV. *Lampugnani* ne jouit pas long-tems de cet emploi, car le Souverain Pontife mourut le 15 Octobre, dix mois, dix jours après ſon exaltation. Ce Médecin n'en fut pas moins eſtimé; les belles qualités qui formoient ſon caractere, le répandirent ſi avantageuſement dans Rome, qu'en 1607 il fut nommé premier Profeſſeur de Médecine dans le College de la Sapience. Les preuves qu'il donna de ſa ſcience dans cet emploi, le firent autant admirer, qu'il ſe fit aimer dans la ſociété par la bonté de ſon cœur, par ſa politeſſe & ſa modeſtie. On voulut pluſieurs fois l'avancer aux dignités Eccléſiaſtiques qu'il refuſa, pour s'occuper uniquement de l'étude & de l'exercice de ſa profeſſion. Conſtant dans ſa réſolution, il y tint juſqu'à la fin de ſa vie qu'il ne termina que dans un âge avancé, car il étoit encore bien portant en 1632. A ſa mort, on trouva pluſieurs Manuſcrits de ſa compoſition dans ſon Cabinet, comme les Traités *De Febribus*, *De Humoribus*, *De Criſibus*, *De Purgatione*, *De viribus Calcanthi.*

Hercule Lampugnani, frere cadet du précédent, fut reçu dans le College des Médecins de Milan en 1593. *Jules-Céſar Lampugnani*, autre Médecin natif de Milan, étoit apparemment de la même famille. Il ſe fit aggréger au College

de sa ville natale le 13 Décembre 1659 ; mais dès l'an 1650 il avoit déja fait preuve de son savoir par un Ouvrage contre l'abus du tabac, qui parut sous le titre de *Levis punctura Tabaci.* Comme il étoit habile Praticien, il fut beaucoup regreté à sa mort arrivée le 7 Mai 1661.

LAMY, (Guillaume) de Coutances en Basse-Normandie, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris en 1672. Suivant l'Auteur de la Lettre à M. *Fréron*, au sujet de l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie par M. *Portal*, ce dernier Ecrivain a confondu *Guillaume* avec *Alain Amy* natif de Caen, qui fut reçu Docteur de Paris en 1655. Il ne paroît pas que celui-ci ait rien publié ; conséquemment c'est mal-à-propos que M. *Portal* lui attribue des Ouvrages qui appartiennent à *Guillaume* & qui sont intitulés :

Lettre à M. Moreau contre l'utilité de la transfusion. Paris, 1667, *in*-4.

Seconde Lettre dans laquelle sont confirmées les raisons rapportées dans la précédente. Ibidem, *in*-4. *Lamy* est un des premiers qui aient osé élever la voix contre les partisans de la transfusion ; il prétend que cette opération est plutôt un moyen de tourmenter les malades que de les guérir.

De principiis rerum Libri tres. Parisiis, 1669, *in*-12.

Discours Anatomiques. Paris, 1675, 1685, *in*-12. Bruxelles, 1679, *in*-12. L'Auteur nous apprend qu'il fut prié de faire ces Discours, pour les débiter chez un Chirurgien très-connu, qui avoit un cadavre de femme. Ces Discours sont au nombre de six ; le premier sur-tout est rempli de sentimens si déplacés, que le célebre *Haller* n'a pu s'empêcher d'apostropher *Lamy*, en le qualifiant d'*Impius homo.*

Explication méchanique & physique des fonctions de l'ame sensitive. Paris, 1677, *in*-12, & 1681, *in*-12, avec figures. Cet Ouvrage n'est qu'un tissu d'explications hazardées & dénuées de toute probabilité.

Dissertation sur l'Antimoine. Paris, 1682, *in*-12. Il prend le parti de l'Antimoine contre *Blondel* & *Douté*, qui, se plaisant à renouveller l'ancienne guerre qui avoit divisé la Faculté, assuroient que ce Minéral étoit un vrai poison.

LAMZWEERDE, (Jean-Baptiste) Ecrivain du XVII siecle, s'appliqua à la Médecine & prit quelque part le bonnet de Docteur en cette Science. Il s'établit à Amsterdam, où il se fit recevoir dans le College des Médecins au plus tard en 1666 ; mais il abandonna cette ville vers 1683, pour se rendre à Cologne & y remplir la charge de Professeur extraordinaire. C'est en cette qualité qu'il donna des leçons d'Anatomie jusques vers le commencement de ce siecle. Ce Médecin prétendoit que *Descartes* avoit emprunté de *Platon*, d'*Aristote* & de *Galien*, tout ce qu'il y a de bon dans ses Ouvrages ; pour le reste, il le condamnoit absolument ; il se faisoit même un devoir de s'afficher comme un des plus mortels ennemis de la Philosophie de ce Novateur. Nous avons de la façon de *Lamzweerde* :

Explication de la cause du mouvement des muscles, avec un Catalogue des muscles. Amsterdam, 1667, *in*-12. En Flamand, d'après le Latin de *Willis.*

Joannis Sculteti Armamentarium Chirurgicum auctum & illustratum. Amstelodami,

1672, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1693, *in*-8, par les soins de *Jean Tiling* qui a joint, à cette édition, les obſervations de *Verduin* le fils. *Amſtelodami*, 1741, *in*-8, avec les corrections de *Jean-Chriſtophe de Sprögel*. Toute la part que notre Médecin a eue à cet Ouvrage, conſiſte en 103 Obſervations tirées de *Pierre de Marchettis* qu'il ne nomme même pas; & pour cette raiſon, *Almeloveen* l'accuſe de plagiat dans ſon Traité intitulé: *Inventa Nov-antiqua*.

Reſpirationis Swammerdammianæ expiratio. Amſtelodami, 1674, *in*-8, avec figures.

Œconomia animalis ad circulationem ſanguinis breviter delineata. Accedit, de generatione hominis ex legibus mechanicis. Goudæ, 1682, *in*-8.

Monita ſalutaria de magno Thermarum & Acidularum abuſu confirmata, & à verboſo Blondelli ſtrepitu vindicata. Coloniæ, 1684, 1686, *in*-12.

Oratio de Podagra. 1685, *in-fol.*

Hiſtoria naturalis Molarum uteri, in qua accuratiùs de natura ſeminis, ejuſque ſingulari in ſanguinem regreſſu, modò conceptionis & generationis, ac ovis humanis diſquiritur. Lugduni Batavorum, 1686, *in*-12, avec figures.

LANAY, (Jean DE) Chirurgien de Louis XIII, étoit de Bois-Commun, ville de Beauce à ſix lieues de Montargis. Il prend les titres de Chirurgien du Roi, de Profeſſeur & Maître dans la Faculté de Chirurgie de Paris, à la tête d'un Ouvrage de ſa façon, qui eſt intitulé:

Aphoriſmi Hippocratis, Græcè & Latinè, in novum ordinem digeſti & in Sectiones ſeptem diſtributi, cum argumentis in eoſdem. Pariſiis, 1628, *in*-8. C'eſt la ſeconde édition. Quand la premiere parut en 1620, cet Ouvrage fut attaqué par quelques Médecins qui cenſurerent la Traduction des Aphoriſmes. Cette critique échauffa *de Lanay*, & il y répondit avec vivacité par l'Apologie qui ſe trouve dans la ſeconde édition & qui porte ce titre: *In cenſuram nonnullorum Medicorum Pariſienſium Apologia*. Cette piece eſt au devant de l'Ouvrage, & à la fin, il y a un petit Poëme ſur les devoirs du Médecin, *De Officiis Medici*, dont la Latinité n'eſt pas exquiſe.

Devaux parle de cet Auteur dans ſon *Index Funereus*. Il met ſa mort au 18 Octobre 1641, & dit qu'il étoit alors Doyen du College des Chirurgiens.

LANCISI, (Jean-Marie) de Rome, naquit le 26 Octobre 1654. Ses parens, qui étoient d'honnêtes bourgeois de cette ville, ne manquerent pas de ſeconder les heureuſes diſpoſitions qu'il avoit pour l'étude. *Lanciſi* s'y appliqua de bonne heure, & dès qu'il eut achevé ſon cours d'Humanités, il fit celui de Philoſophie dans le College Romain, & paſſa enſuite aux Ecoles de Théologie. Comme il avoit toujours eu beaucoup de goût pour la connoiſſance des choſes naturelles, ce goût ſe réveilla ſi fortement en lui pendant qu'il étudioit la Théologie, qu'il lui fit abandonner cette Science, pour s'appliquer uniquement à la Médecine. Il pouſſa ſon entrepriſe avec la plus grande ardeur. Tout occupé qu'il étoit à ſe perfectionner dans l'Anatomie, la Chymie & la Botanique, il crut qu'il lui importoit également d'étudier la Géométrie; & il en apprit les élémens de *Vital Giordani*, habile Mathématicien, natif de Bitonto, qui enſeignoit à Rome dans l'Académie de Peinture & au College de la Sapience.

Les progrès que notre ſavant éleve fit dans toutes ces parties, lui mériterent le bonnet de Docteur en Philoſophie & en Médecine. Il le reçut en 1672; mais les connoiſſances qu'il acquit depuis ſa promotion, l'éleverent au deſſus de ce titre Académique, par la haute réputation dont il jouit.

En 1675, il obtint une place de Médecin ordinaire du Saint-Eſprit *in Saſſia*. Il y fit de nouveaux progrès ſous les yeux de *Jean Tiracoda*, premier Médecin de cet Hôpital. Son attention à ſuivre les maladies dans leurs différens périodes, ſon exactitude à remarquer les criſes, les révolutions, les événemens; en un mot, le ſoin qu'il prit de faire l'hiſtoire exacte, fidele & entiere des maladies qu'il avoit à traiter, le rendit en peu de tems auſſi habile praticien qu'il étoit bon obſervateur. Mais il quitta le poſte de Médecin du Saint-Eſprit en 1678, parce qu'il venoit d'être reçu au nombre des Membres du College de Saint Sauveur *in Lauro*. Ce fut-là que ſes connoiſſances acquirent le dernier degré de profondeur; il s'occupa pendant cinq ans de la lecture des meilleurs Auteurs, dont il tira un ſi grand parti, qu'il s'appropria, pour ainſi dire, tout ce qui avoit été écrit d'eſſentiel depuis *Hippocrate* juſqu'à ſon tems.

Ses talens reconnus lui mériterent la Chaire d'Anatomie dans le College de la Sapience; il y monta en 1684, & continua d'y enſeigner pendant treize ans avec une approbation générale. Il eſt vrai qu'il ne diſſéqua pas auſſi ſouvent qu'il l'auroit ſouhaité pour l'inſtruction de ſes diſciples; mais pour leur faciliter l'étude de l'Anatomie, il engagea *Bernardin Genga* à publier les figures qu'il avoit tirées ſur le corps humain. Elles parurent à Rome en 1691 en un volume *in-folio*, avec les explications & les diſcours néceſſaires de la façon de *Lanciſi*. Cet Ouvrage eſt intitulé: *Anatomia per uſo e intelligenza del diſegno ricercata non ſolo ſu gli oſſi, e muſcoli del corpo umano, ma dimoſtrata ancora ſulle ſtatue antiche più inſigni di Roma, delineata in più tavole con tutte le figure in varie faccie, con le ſpiegationi e indice del Sig. Canonico Gio. Maria Lanciſi, gia Medico ſegreto della S. M. d'Innocentio XI.*

Ce fut en 1688 que le Pape Innocent XI nomma *Lanciſi* ſon Médecin & Camérier ſecret. Il lui donna, peu de tems après, un Canonicat dans l'Egliſe de Saint Laurent *in Damaſo*; mais le nouveau Chanoine ne conſerva ce bénéfice que pendant la vie de ſon bienfaiteur, car il s'en déporta à ſa mort en 1689. Le Cardinal Altieri, Camerlingue, chargea *Lanciſi* d'être ſon Vicaire pour l'inſtallation des Docteurs en Médecine, & le Cardinal Spinola, qui remplaça Altieri, le continua dans cet emploi que Clément XI lui aſſura enſuite pour toute la vie. Sous le Pontificat d'Innocent XII, ce Médecin fut en telle conſidération, que ce Pape étant tombé malade en 1699, il fut de toutes les conſultations juſqu'à la mort du Saint Pere, arrivée le 27 Septembre 1700. En cette année, il entra au Conclave comme Médecin; & lorſque Clément XI eut été élu le 23 Novembre, il s'empreſſa de conférer à *Lanciſi* l'office important de premier Médecin de ſa perſonne & de Camérier ſecret. Les fonctions de cette charge, la viſite des malades & l'étude du cabinet occuperent tour à tour ce ſavant homme pendant le reſte de ſa vie. Comme il étoit infatigable, tous les momens qu'il pouvoit dérober à ſes premiers devoirs, il les paſſoit à lire, à écrire, à étudier, ou dans les aſſemblées des Savans. Sa ſanté, qui fut conſtamment bonne juſqu'à

ſa derniere maladie, le ſoutint dans ce travail opiniâtre ; mais ce fut à un régime très-ſobre & très-frugal qu'il dut l'avantage de ſe porter bien. Il ne pouſſa cependant pas bien loin ſa carriere, car il mourut le 21 Janvier 1720, âgé d'un peu plus de 65 ans.

Ce Médecin étoit d'une taille aſſez petite, mais bien conformée. Il avoit la phyſionomie vive, avec un air de gaieté. Son eſprit étoit brillant, fécond & propre à toutes choſes. Perſonne ne fut plus habile que lui à conduire une affaire avec prudence ; ni le travail qu'elle exigeoit, ni les difficultés qu'elle préſentoit, rien ne l'arrêta jamais dans ſon deſſein. Eloquent en public, enjoué dans la ſociété, il répandoit beaucoup de graces ſur ſes diſcours ; poli, affable, prévenant, il avoit ordinairement l'avantage de mettre tout le monde de ſon parti. Il eut toujours une paſſion extrême pour l'avancement de la Phyſique & de l'Anatomie. Il ne brilla cependant point du côté de la Théorie ; attaché à la ſecte de *Sylvius de le Boë*, il en ſoutint les opinions avec cette force que donne la perſuaſion d'avoir embraſſé le bon parti. Mais comme il connoiſſoit les ſecrets les plus cachés & la marche des mouvemens de la Nature, il n'en guérit pas moins ſes malades, parce qu'il avoit le coup d'œil juſte & que ſa pratique étoit toujours dirigée par la prudence.

Lanciſi avoit amaſſé une Bibliotheque de plus de vingt mille volumes. Il la donna de ſon vivant à l'Hôpital du Saint Eſprit pour l'uſage public, & ſur-tout des jeunes Chirurgiens & Médecins qui ſervent les pauvres malades de cette Maiſon. L'ouverture s'en fit l'an 1716, en préſence du Pape Clément XI & d'un grand nombre de Cardinaux. L'Abbé *Chriſtophe Carſughi* a publié à Rome, en 1718, un Ouvrage *in-4* pour éterniſer la mémoire de ce legs important, ſous le titre de *Bibliotheca Lanciſiana*. Il y a ajouté un diſcours *De recto uſu Bibliothecæ.*

Les Ouvrages de notre Médecin ſont en grand nombre. Je ne parlerai que de ceux qui ont été imprimés ; car il en a laiſſé pluſieurs en manuſcrit, qui ſont demeurés dans la Bibliotheque de l'Hôpital du Saint-Eſprit, à qui il les a légués par Teſtament.

Lucubratio de virgine quadam Callienſi, mirabili vexatâ ſymptomate. Romæ, 1682, *in-4*

Corporis humani Anatomica ſynopſis. Romæ, 1684.

Del modo di filoſofar nell' Arte Medica. Cette piece qui fut adreſſée à l'Académie Phyſico-critique de Sienne, ſe trouve dans le Recueil imprimé à Veniſe en 1700, *in-folio*, ſous le titre de *La Galleria di Minerva.*

De ſubitaneis mortibus Libri duo. Romæ, 1707, *in-4. Lucæ*, 1707, *in-4. Venetiis*, 1708, *in-4. Lipſiæ*, 1709, *in-8.* L'intempérance dans le régime, les vices qui affectent la ſtructure & les fonctions du cœur & du cerveau, les anévriſmes, &c., ſont les cauſes principales auxquelles il attribue la mort ſubite. Il propoſe des moyens pour en éloigner les effets, avec une méthode pour rappeller à la vie ceux qui paroiſſent morts.

Epiſtolæ duæ de triplici inteſtinorum polypo. Dans l'Ouvrage de *Valliſnieri*, qui parut à Padoue en 1710, *in-4*, ſous le titre de *Conſiderationi ed eſperienze intorno alla generatione de vermi.* Le vers ſolitaire n'eſt point un ſeul animal, ſuivant *Lanciſi*. Il le regarde comme un aſſemblage de vers cucurbitins, unis bout à

bout par une pituite vifqueufe. On convient aujourd'hui de la jufteffe de cette remarque ; mais on admet un *Tænia* diftinct du vers dit folitaire cucurbitin.

Differtatio de nativis, deque adventitiis Romani Cœli qualitatibus, cui accedit Hiftoria Epidemiæ Rheumaticæ quæ per hiemem anni 1709 *vagata eft. Romæ*, 1711, *in*-4. L'Hiftoire du Rhumatifme épidémique a paru feule à Geneve en 1713, *in*-12.

Epiftola ad Cel. Joannem Fantonum. Auguftæ Taurinorum, 1711, *in*-4, à la tête de l'Ouvrage de *Fantoni*, qui eft intitulé: *Anatomia corporis humani ad ufum Theatri accommodata.*

Epiftola de bilis fecretione ad Joannem Baptiftam Bianchi. Ibidem, 1711, *in*-4, avec l'*Hiftoria Hepatica* du même *Bianchi.*

De Phyfiognomia & fede animæ cogitantis. Venetiis, 1713, *in*-4. *Taurini*, 1713, *in*-4, avec les obfervations Anatomiques de *Fantoni.*

Differtatio Epiftolaris ad Exim. & Nob. C. Marfilium de ortu, vegetatione ac textura fungorum, avec la Differtation du Comte de *Marfigli*, qui parut en 1714, *in-folio*, fous ce titre: *De generatione fungorum.*

Tabulæ Anatomicæ Clariffimi Viri Bartholomæi Euftachii, quas è tenebris tandem vindicatas & Sanctiffimi Domini Clementis XI Pontif. Max. munificentiâ donô acceptas, Præfatione, Notifque illuftravit. Romæ, 1714, *in-folio. Genevæ*, 1717, à la fuite du Théatre Anatomique de *Manget*, qui eft en deux volumes *in-folio* : mauvaife édition. *Romæ*, 1728, *in-folio*: bonne édition. *Ibidem*, 1740, *in-folio*, par les foins de *Cajetan Petroli*: édition médiocre. *Lugduni Batavorum*, 1744 & 1762, *in-folio*, par les foins de *Bernard-Sifroy Albinus*: édition excellente.

Phyfiologicæ Animadverfiones in Plinianam Villam. Accedit de herbis & fructicibus in recens aggefto littore Tiberis fuborientibus. Romæ, 1714, *in-fol.*

Differtatio de rectâ Medicorum ftudiorum ratione inftituendâ. Ibidem, 1715, *in*-4 & *in*-8. *Avenione*, 1715, *in*-8. Les Langues favantes, les Mathématiques, la Philofophie expérimentale, la Chymie, l'Hiftoire Naturelle, l'Anatomie, font les connoiffances préliminaires que *Lancifi* exige dans un homme qui fe prépare à l'étude de la Pratique ; encore veut-il qu'il travaille à fe perfectionner par les voyages.

Differtatio Hiftorica de Bovilla Pefte ex Campiniæ finibus, annô 1713, *Latio importatâ. Accedit Confilium de Equorum Epidemiâ. Romæ*, 1715, *in*-4. La confultation fur la maladie des chevaux avoit déja paru à Naples en 1712, *in*-8, mais cette édition eft en Italien. La maladie confiftoit dans l'inflammation du ventricule & des inteftins ; celle du bétail alloit au delà, & fe terminoit promptement par une gangrene mortelle des mêmes parties. Comme la maladie de ces animaux étoit contagieufe, l'Auteur a fait fentir la néceffité de féparer les bêtes malades d'avec les faines.

De noxiis paludum effluviis Libri duo. Romæ, 1717, *in*-4. En traitant de la malignité des miafmes qui s'élevent des marais & infectent l'air, il s'étend fur les caufes & la cure des maladies épidémiques.

Michaëlis Mercati Metallotheca, Opus pofthumum auctoritate & munificentiâ Clementis XI Pontificis Max. è tenebris in lucem eductum. Operâ & ftudiò J. M. Lancifi illuftratum, cum figuris nitidiffimis. Ibidem, 1717, *in-folio.*

Appendix ad Metallothecam Vaticanam Michaëlis Mercati. Romæ, 1719, *in-fol.*

Differtationes duæ, altera de vena fine pari, altera de ftructura ufuque Gangliorum.

Patavii, 1719, *in*-4, à la fin des *Adverfaria Anatomica* du célebre *Morgagni.*

Differtatio Epiftolaris de natura & præfagiô Diofcurorum nautis in tempeftate apparentium. Romæ, 1720, *in*-8.

De motu cordis & anevrifmatibus, Opus pofthumum. Romæ, 1728, *in-folio. Neapoli*, 1738, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1740, *in*-4. Il avoit commencé à travailler à cet Ouvrage pendant le Conclave de 1700.

Joannis Mariæ Lancifi Opera quæ hactenus prodierunt omnia, Differtationibus nonnullis adhucdum ineditis locupletata. Genevæ, 1718, 1725, deux volumes *in*-4. *Romæ*, 1745, quatre volumes *in*-4. *Venetiis*, 1739, *in-folio.*

Confilia 49 *pofthuma. Venetiis*, 1747, *in*-4. C'eft à *Eufebe Squari* qu'on doit ce Recueil qu'il a tiré de la Bibliotheque du Saint-Efprit, à qui l'on fait que *Lancifi* a légué tous fes Manufcrits.

LANDI. Voyez BASSIANO LANDI.

LANDO, (Hortenfio) Médecin du XVI fiecle, étoit de Milan. Il compofa plufieurs Ouvrages qu'il fe fit un plaifir de publier fous de faux noms. Tel eft un Dialogue intitulé : *Philalethes ut Opienfis*, dans lequel il attaque la mémoire d'*Erafme*. Tels font encore deux Dialogues fauffement attribués au Cardinal Jérôme Aléandre ; l'un fous le titre de *Cicero relegatus*, & l'autre fous celui de *Cicero revocatus*. Ils parurent en 1534, *in*-8, à Lyon, où *Lando* étoit alors. Ce Médecin prend le nom de *Philalethes Polytopienfis* dans un autre Dialogue intitulé : *Fortianæ Quæftiones*, où il examine les mœurs & l'efprit des peuples d'Italie. Le Recueil des Lettres & Opufcules de cet Auteur a paru en Italien à Venife en 1554, *in*-8.

LANFRANC, Médecin du XIII fiecle, & non pas Chirurgien laïque, étoit de Milan. Difciple de *Guillaume de Salicet*, il imita fon Maître, & comme lui il s'appliqua à la Chirurgie qui de fon tems n'avoit encore fait que de foibles progrès. Les troubles, dont fa patrie étoit agitée, lui firent prendre la réfolution d'aller chercher ailleurs le calme qui lui manquoit. Il vint en France & s'arrêta à Lyon ; mais l'envie de mettre au grand jour les connoiffances qu'il avoit acquifes par l'étude & la pratique ne fut pleinement fatisfaite, que lorfqu'il put fe rendre à Paris, où les foins qu'il devoit à l'éducation de fes enfans l'avoient empêché d'aller plutôt. Du fond de fa patrie, dit-il, il afpiroit depuis long-tems à voir de près le féjour de la Majefté Royale, de l'étude & de la paix, féjour recommandable fur-tout par le favoir des Médecins. Il arriva à Paris en 1295. Son habileté, fa franchife, l'empreffement qu'il avoit de communiquer avec tout le monde, fes entretiens, lui mériterent les applaudiffemens de la Faculté. Le Doyen, *Jean Paffavant*, & les Maîtres l'inviterent à faire devant eux les grandes opérations, dont il expliquoit la théorie & la pratique ; & comme il étoit autant éloigné de méprifer que de craindre leurs lumieres, il leur communiqua volontiers les fiennes, dans l'efpérance qu'ils auroient pour lui les mêmes égards. *Lanfranc* eut de quoi être fatisfait ; car non feulement il fut par-tout accompagné d'un grand nombre d'Ecoliers & de Bacheliers qui venoient s'inftruire à fon Ecole, mais il reçut encore des marques

si flatteuses d'estime & d'amitié de la part des Maîtres, qu'il a la modestie de dire qu'il n'étoit pas digne de la centieme partie de celles dont on l'honoroit. Tels sont les sentimens qu'il a consignés lui-même dans un Manuscrit Latin, *in-folio*, qui se trouve dans la Bibliotheque du Roi de France, sous le titre d'*Ars Chirurgica*. On lit ces mots à la fin de l'Ouvrage: *Favente divinâ gratiâ explicit Chirurgia Magistri Lanfranci de Mediolano completa qualis qualis Medici.*

La Chirurgie peu cultivée en France au XIII siecle, est autant redevable de ses accroissemens aux soins de *Lanfranc*, qu'aux sollicitations de *Jean Pitard* auprès du Roi Saint Louis. L'un & l'autre ont contribué à lui faire secouer le joug de l'ignorance qui la tenoit dans l'abjection; mais c'est au dernier qu'on doit la premiere forme de l'établissement que la Communauté de Saint Côme a soutenu avec honneur, & que l'Académie Royale a plus utilement perfectionné.

C'est de *Lanfranc* lui-même qu'on apprend combien étoit misérable l'état de la Chirurgie Françoise de son tems. Les Chirurgiens, dit-il, étoient presque tous idiots, (sachant à peine leur langue) tous laïques, vrais manœuvres & si ignorans, qu'à peine trouvoit-on un Chirurgien Rationel. Comme ils ne savoient point mettre de différence entre le Cautere actuel & le Cautere potentiel, l'un & l'autre étoient tombés en France dans le discrédit & presque dans l'oubli, malgré tout ce qu'en a dit l'Antiquité qui en a fait un grand usage.

Tout habile qu'eût été *Lanfranc* pour le siecle où il vécut, on ne peut trouver aucune excuse à la singularité de ses opinions. Il condamnoit l'usage du Trépan & défendoit absolument celui du Lithotome, alléguant pour raison de ce dernier sentiment, que l'extraction de la pierre rend les hommes impuissans. Mais ne pourroit-on pas croire que la raison qui le portoit à condamner ces opérations, étoit principalement fondée sur le danger qui les accompagne? Peut-être même étoit-il assez adroit pour les rejetter toutes deux, par la seule raison qu'il n'en connoissoit pas bien la manœuvre. Mais il ne pouvoit ignorer celle de la Paracenthese; il condamnoit cependant cette opération si simple, lui qui employoit le feu dans le traitement des hernies, & qui vantoit l'excellence de cette méthode, dont il s'attribue l'invention. C'est dans les Ouvrages de *Guillaume de Salicet* que notre Auteur a puisé ce qu'il y a de mieux dans les siens. Il ne nomme point ce grand Maître, dont il adopte les maximes par préférence à celles de tout autre; mais c'étoit la coutume des Ecrivains de ce tems-là de se copier mutuellement, sans en dire mot. *Lanfranc* a pris dans *Salicet* ce qu'il dit touchant les causes qui retardent la guérison des plaies; à cela près, il a mieux connu & fait mieux connoître le danger des tentes, dont on se servoit si fréquemment dans son siecle. On l'a laissé déclamer contre cet abus; personne ne s'est corrigé, & les tentes ont continué d'être employées dans le pansement des plaies. Ce n'est presque que de nos jours qu'on en a pleinement abandonné l'usage. Le Traité de Chirurgie de *Lanfranc* a paru sous ce titre:

Chirurgia magna & parva. Venetiis, 1490, 1519; 1546, *in-folio. Lugduni*, 1553, *in-folio*, avec les Ouvrages de *Gui de Chauliac*, de *Roger*, de *Bertapalia*, de *Roland*, sur la Chirurgie. En François, par Maître *Guillaume Yvoire*, Lyon, 1490, *in*-4. En Allemand, par *Othon Brunfels*, Francfort, 1566, *in*-8.

On dit que *Lanfranc* laissa un fils qui se distingua vers le milieu du XIV siecle parmi les Chirurgiens de Montpellier.

LANG DE LANGENTHAL, (Jacques-Ambroise) fils de *George Christophe*, Ministre de Nuremberg sa patrie, étoit d'Etzelwangen dans le Duché de Sultzbach, où il naquit après l'an 1664. Il se rendit à Altorf en 1685, & il y étudia la Médecine avec tant de succès, qu'il fut reçu Docteur le 20 Décembre 1689. Peu de tems après sa promotion, il passa à Neuhausel dans la Haute Hongrie, & comme il s'y fit une réputation brillante par la pratique, on l'attira à Schemnitz, où il obtint rang parmi les Nobles Hongrois en 1695. Il fut depuis premier Médecin du Prince Ragotzki. C'est tout ce qu'on sait de *Jacques-Ambroise Lang.*

Jean-Michel, son frere ainé, habile Théologien Protestant, naquit en 1664 dans la même ville d'Etzelwangen. Il remplissoit une Chaire de Théologie à Altorf, lorsque se voyant en butte aux ennemis qu'il s'étoit attirés par sa conduite, il quitta brusquement cette place, & s'appliqua à l'étude de la Médecine dans la même Université. Il alla ensuite s'établir à Prentzlow dans le Brandebourg, où il mourut le 20 Juin 1731. On a de lui plusieurs Ouvrages estimés, comme des Traités Latins sur le Mahométisme & l'Alcoran ; *Philologia Barbaro-Græca; Dissertationes Botanico-Theologicæ tres de Herba Borith.* Ces Dissertations qui parurent à Altorf en 1705, *in*-4, roulent sur une plante qui croît dans la Palestine & dont les foulons se servoient anciennement pour décrasser les étoffes.

LANGE ou LANGIUS, (Jean) habile Médecin, étoit de Loewenberg en Silésie, où il vint au monde en 1485. Leipsic, Bologne & Pise admirerent successivement son ardeur pour l'étude & les progrès qu'il y fit ; la derniere de ces Universités récompensa ses travaux par le bonnet de Docteur qu'elle lui accorda. *Lange* passa ensuite à Heidelberg qu'il avoit choisi pour y déployer ses talens. Il s'y montra avec tant d'avantage, qu'il fut successivement honoré de la charge de premier Médecin de quatre Electeurs Palatins, savoir de Louis V, de Fréderic II qu'il accompagna dans ses voyages d'Espagne, d'Italie, de France & même dans la plus grande partie de l'Europe, d'Othon-Henri, & de Fréderic III.

Lange aimoit si fort le fromage, qu'on en servoit toujours à sa table & qu'il en mangeoit à tous ses repas ; il assuroit même que c'étoit sans aucune raison que cet aliment étoit décrié par les Médecins. On a de lui une Epigramme à la louange du lait & du fromage ; tant il est vrai qu'on loue volontiers ce qu'on aime, & que le goût l'emporte presque toujours, dans le Médecin, sur les raisons les mieux fondées de la partie diététique de son Art. Il est cependant à propos de remarquer que les alimens nous affectent différemment par les variétés de leur rapport avec notre constitution : le fromage paroît avoir sympathisé avec celle de *Langius*, puisqu'il poussa sa carriere jusqu'à l'âge de 80 ans. Il la finit à Heidelberg le 21 Juin 1565. Le plus estimé des Ouvrages de ce Médecin est le premier de ceux dont je vais donner les titres. Ce Livre qui est rempli d'une érudition variée, est en particulier très-utile à ceux

qui

qui veulent apprendre l'Histoire de la Nature. On y trouve beaucoup de choses touchant la Botanique & la Chirurgie, & l'on y remarque que l'Auteur a fait les plus puissans efforts, pour éclairer les Médecins sur l'abus des remedes chauds & l'avantage des boissons rafraîchissantes dans la cure des maladies inflammatoires : en quoi il a précédé le célebre *Syndenham* qui a si hautement condamné les erreurs de son siecle.

Medicinalium Epistolarum Miscellanea. Basileæ, 1554, *in*-4. Il n'y a que 83 Lettres dans cette édition. Celle de Francfort de 1589, *in*-4, en contient 156, mais les éditions de Hanau de 1605, *in-folio*, & de Francfort de 1605 & de 1689, *in*-8, sont encore plus amples. Le Recueil de Chirurgie de *Gesner*, qui fut imprimé à Zurich en 1555, *in-folio*, contient *Themata aliquot Chirurgica* extraits de cet Ouvrage de *Langius* ; on y trouve quantité de remarques intéressantes sur les plaies & d'autres maladies chirurgicales.

De Syrmaismo & ratione purgandi per vomitum, ex Ægyptiorum invento & formulâ. Lutetiæ, 1572, *in*-8, avec la Lettre de *Diocles* de Caryste *De morborum præsagiis. Ibidem*, 1607, *in*-8.

De Scorbuto Epistolæ duæ. Witteberge, 1624, *in*-8, avec le Traité du Scorbut par *Sennert*.

Consilia quædam & experimenta. Ulmæ, 1676, *in*-4, avec les Conseils de Médecine de *G. H. Velschius*.

LANGE (Chrétien) naquit le 9 Mai 1619 à Luccau dans la Basse Lusace, d'un pere qui se distingua dans la Chaire de Théologie qu'il remplissoit à Leipsic. Après de bonnes études, *Chrétien* voyagea en Italie, en France, en Hollande & en Angleterre, & revint dans la même ville de Leipsic, où il reçut le bonnet de Docteur en Médecine le 4 Avril 1644. On y connoissoit déja son mérite, mais les preuves qu'il en donna, après sa promotion, firent tant d'impression sur l'esprit des Membres de la Faculté, qu'on chercha à le fixer dans les Ecoles de cette Académie. Il obtint d'abord la Chaire de Physiologie, & delà il passa successivement à celles d'Anatomie, de Chirurgie & de Pathologie. La rapidité avec laquelle il parvint à toutes ces places est surprenante, mais il est plus surprenant encore qu'à sa mort arrivée le 14 Mars 1662, c'est-à-dire, avant la fin de sa quarante-troisieme année, il étoit déja l'Ancien de la Faculté. On a de lui :

De genuino Acidulas Egranas salubriter usurpandi modô. Lipsiæ, 1651, *in*-4.

De Thermis Carolinis. Ibidem, 1653, *in*-4.

Athanasii Kircheri Scrutinium Physico-Medicum contagiosæ luis, quæ dicitur pestis. Lipsiæ, 1659, *in*-12 ; 1671, *in*-4, avec une préface de la façon de notre Médecin.

Miscellanea Medica curiosa, annexâ Disputatione de Morbillis, quam Prodromum esse voluit novæ suæ Pathologiæ animatæ, itemque de Elixire proprietatis, post Autoris obitum conjunctim edita à Johanne Centurione Macasio. Lipsiæ, 1666, 1669, *in*-4.

Tous ces Ouvrages ont paru à Francfort en 1688, *in*-4, par les soins de *George Francus*.

LANGE (Chrétien-Jean) de Pegau dans la Misnie, vint au monde le 16 Juin 1655. Il étudia la Médecine à Leipsic sous *Bohnius*, & prit le bonnet de Docteur dans les Ecoles de cette ville le 24 Novembre 1681. Son ambition ne se borna pas à faire fruit de ses connoissances dans la pratique, il voulut les communiquer aux éleves de l'Université de Leipsic ; & pour cette raison, il demanda une Chaire qu'il obtint, & dans laquelle il se distingua jusqu'à sa mort arrivée le 29 Avril 1701. Ses Ouvrages recueillis avec soin par *Augustin-Quirin Rivinus*, Professeur de Pathologie & de Botanique à Leipsic, ont été imprimés dans la même ville en 1704, deux volumes *in-folio*, sous le titre d'*Opera omnia Medica Theoretico-Practica*. Il y a encore une édition de 1735, *in-folio*. Mais les *Responsa Medicinæ Forensis* ont été séparés des autres Ouvrages par *Jean Fréderic Zittmann* qui les mit au jour en 1706.

Charles-Nicolas Lange, Médecin de ce siecle, pratiqua son Art à Lucerne en Suisse. Ses connoissances dans l'Histoire Naturelle, son goût pour l'Observation, la solidité de ses réflexions, lui ont ouvert l'entrée de l'Académie Impériale d'Allemagne à qui il a fait part de plusieurs cas de Médecine ; mais il a donné des pieces plus importantes au public :

Historia Lapidum figuratorum Helvetiæ, ejusque viciniæ. Venetiis, 1708, *in-4*. *Lucernæ*, 1735, *in-4*, avec un Appendice.

Tractatus de origine Lapidum figuratorum. Lucernæ, 1709, *in-4*.

Un Ouvrage en Allemand imprimé à Lucerne en 1714, *in-8*, dont *Manget* rend le titre par celui-ci : *Descriptio contagii Bovini, ab anno 1711 ad 1714, in principalioribus Orbis Christiani provinciis atrociter grassati.*

Un autre imprimé dans la même ville en 1717, *in-8*, dont *Haller* parle sous un titre Allemand, que *Manget* rend ainsi : *Descriptio morborum ex esu Clavorum Secalinorum cum pane.*

Methodus nova & facilis Testacea Marina in suas debitas classes, genera & species distribuendi. Lucernæ, 1722, *in-4*.

LANGELOT, (Joël) Docteur en Médecine, étoit de la Thuringe. Comme il avoit fait une étude particuliere de la Chymie, Fréderic, Duc de Holstein-Gottorp, le chargea de la direction de son Laboratoire en 1642 : c'étoit alors le goût de tous les Princes Allemands d'en avoir un. *Langelot* y fit un grand nombre d'opérations curieuses, qui plurent tellement au Duc, qu'il le nomma Médecin de sa Cour en 1647, & Médecin de sa personne, ainsi que de celle de son fils, en 1648. Ce Chymiste mourut le 8 Décembre 1680, âgé de 64 ans, & laissa une Lettre adressée à l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, dont il étoit Membre, sous ce titre :

Epistola ad Præcellentissimos Naturæ Curiosos de quibusdam in Chymia prætermissis, quorum occasione, secreta haud exigui momenti, proque non-entibus hactenus habita, candidè deteguntur. Hamburgi 1673, *in-8*.

LANGLOIS, (Nicolas) Chirurgien du Roi & Prévôt de la Communauté de Saint Côme, étoit de Paris. Sa mémoire est encore en vénération dans cette Compagnie, à qui il a laissé des preuves de sa charité envers les pau-

vres. Il lui a légué une fomme d'argent, afin que la vifite du premier lundi de chaque mois, qui de fon têms fe faifoit gratuitement & pour cette raifon avec affez de négligence, fe fît à l'avenir avec plus de foin. Il a auffi pourvu aux fonds néceffaires pour l'entretien d'un feu chez le Portier de Saint Côme, afin qu'on puiffe y tenir chaudement les enfans qu'on eft obligé de débarraffer de leurs maillots, pour être préfentés à la vifite. C'eft tout ce que l'on fait de *Nicolas Langlois* qui mourut le 5 de Septembre 1588. Mais n'en eft-ce point affez pour le placer dans ce Dictionnaire? Le bien fait à l'humanité ne doit jamais s'effacer de la mémoire des hommes; tel qu'il foit, il a des droits imprefcriptibles fur leur reconnoiffance.

L'Abrégé Chronologique que *George Matthias* fit imprimer à Gottingue en 1761, fait mention d'*Antoine Langlois* originaire de Befançon & natif de Milan, où il vit le jour en 1660. Il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Pavie, pratiqua dans fa ville natale jufqu'à l'âge de 72 ans qu'il fe fit Prêtre, & mourut âgé de 80, en 1740.

LANGRISH, (Browne) Médecin Anglois, mourut à Londres le 29 Novembre 1759. Il eft Auteur de quelques Ouvrages écrits en fa Langue maternelle, qui ont paru fous ces titres:

New effay on mufcular motion, founded on experiments and Newtonian Philofophy. Londres, 1733, in-8. M. *Portal* dit, dans fa notice, que ce Médecin explique le mouvement mufculaire par l'action des efprits qu'il fuppofe de la nature de l'æther; cela étant, ils font bien propres à augmenter la force contractile des élémens de la fibre mufculeufe.

Modern Theory of Phyfik. Londres, 1738, in-8. Il s'étend beaucoup fur les différentes proportions de la férofité & de la partie folide du fang, fur les degrés de cohéfion des globules rouges, & fur les proportions de divers principes qu'on retire du fang par le moyen de l'analyfe Chymique. Il tâche encore de déterminer le nombre des pulfations dans les différentes circonftances de la vie.

Phyfical experiments upon brutes. Londres, 1745, in-8.

Croonian lectures on mufcular motion. 1747. Il nie que le fang puiffe déterminer le cœur à fe mouvoir par fa préfence, & foupçonne qu'il y a des fibres dilatatrices des ventricules. Toute gratuite que foit cette conjecture, on doit lui favoir gré pour les particularités intéreffantes dont il a enrichi l'hiftoire de la circulation.

LANGWEDEL, (Bernard) Médecin natif de Hambourg, exerça fa profeffion dans cette ville dès l'an 1623. Il eft bien apparent que ce fut avec diftinction, puifque Jules-Henri, Duc de Saxe-Lawembourg, le prit à fon fervice en 1639, en qualité de Confeiller premier Médecin. *Langwedel* mourut le 10 Février 1656, âgé de 60 ans, & laiffa des Ouvrages qui font preuve de fon attachement à la doctrine d'*Hippocrate*.

Carolus Pifo enucleatus, five, obfervationes Medicæ Caroli Pifonis, certis conclufionibus Phyfico-Pathologicis comprehenfæ, rationibus firmis illuftratæ & in Epitomen redactæ. Hamburgi, 1639, in-8. *Lugduni Batavorum* 1639, in-12.

Thesaurus Hippocraticus, sive, Aphorismi Hippocratis in classes & certos titulos ordine dispositi atque succinctis rationibus illustrati. Hamburgi, 1639, *in*-12.

Hippocratis defensio contra quoscumque petulcos ejusdem obtrectatores ac calumniatores suscepta. Lugduni Batavorum, 1647, *in*-12. *Amstelodami*, 1661, *in*-12. C'étoit *George-Fréderic Laurent*, alors Médecin à Hambourg, qu'il avoit principalement en vue dans cet Ecrit Apologétique.

Colloquium Romano-Hippocraticum inter Marforium & Pasquinum, Patritios Romanos. Lugduni Batavorum, 1648, *in*-12. *Amstelodami* 1661, *in*-12. Il continue d'y soutenir la doctrine d'*Hippocrate*.

LANSBERGEN, (Pierre) fils de *Philippe* dit *Van Lansberghe* ou *Lansbergius*, qui se fit tant de réputation dans le XVII siecle par ses Ouvrages de Mathématiques, étoit de Ter-Goes en Zélande. Il se destina d'abord aux fonctions du Ministere, qu'il exerça dans sa ville natale; mais s'étant dégoûté de cette charge, il s'appliqua à l'étude de la Médecine, se fit recevoir Docteur en cette Science & vint la pratiquer à Middelbourg, où il publia quelques Ouvrages qui n'ont point de rapport avec la Médecine.

Jacques Lansbergen, son frere, naquit à Ter-Goes vers l'an 1590. Il se distingua non seulement par ses connoissances en Philosophie & en Mathématiques, mais encore par celles qu'il avoit de la Médecine, dont il étoit Docteur. Ses talens politiques lui mériterent la place de Conseiller de la Régence de Middelbourg en 1640, & après avoir été plusieurs fois Echevin de cette ville, il en fut choisi Bourguemestre en 1649. Heureux s'il se fût contenu dans les bornes de l'autorité que lui donnoient ces charges municipales; mais s'étant rendu suspect de vouloir toucher aux droits des Electeurs dans le renouvellement des Magistrats, il fut exclu de la régence. Cette mortification lui parut si humiliante, qu'il prit le parti d'aller cacher sa honte en Hollande, où il mourut en 1657, comme il paroît par une Estampe qui présente son portrait avec cette Inscription: *Jacobus Lansbergius, Goësanus, Doctor Medicinæ & Reipublicæ Medioburgensis quondam Consul. Obiit* 1657, *ætatis suæ* 67. Elle est suivie de seize vers de la façon de *Jacques Cats*, Jurisconsulte & Poëte Hollandois, qui abdiqua la charge de grand Pensionnaire des Etats.

Nous avons de *Jacques Lansbergen*:

Disputatio Epistolaris & Scholastica de Moscho, adversùs Medicos Mittelburgenses, Middelburgi, 1613, *in*-8, avec d'autres Traités sur le Musc.

Apologia pro Commentationibus Philippi Lansbergii in motum terræ diurnum & annuum, adversùs Libertum Fromondum, Theologum Lovaniensem, & Joannem-Baptistam Morinum, Doctorem Medicum & Parisiis Mathematum Professorem. Ibidem, 1633, *in*-4.

LANZONI (Joseph) naquit à Ferrare le 26 Octobre 1663. Il étoit encore enfant, qu'il montroit déja l'inclination la plus ardente pour l'étude. Ses parens ne manquerent pas d'y correspondre en lui donnant les meilleurs Maîtres, & ils virent avec plaisir les grands progrès qu'il fit dans la carriere des Sciences. *Lanzoni* se distingua sur-tout dans ses cours de Philosophie & Médecine, qu'il acheva sous *Jean-Baptiste Justini*, *Jérôme Nigrisoli* & *Hyppolite de Monetis*. Il prit

le bonnet de Docteur en ces deux Sciences l'an 1683. Quoiqu'il n'eût que 20 ans, on songea dès lors à lui donner de l'emploi ; on tarda même si peu à exécuter ce dessein, qu'il fut nommé Professeur ordinaire en 1684. Les talens qu'il avoit pour la Chaire firent honneur aux Ecoles de Médecine de Ferrare. Il y enseigna pendant plus de 40 ans. En 1727, il monta dans la Chaire de Physique en qualité de Lecteur Primaire, & il la remplissoit encore, lorsqu'il mourut le 1 Février 1730, âgé de 66 ans.

Quoique *Lanzoni* n'eût pas fait sa principale affaire de la pratique de la Médecine, des cures brillantes lui mériterent cependant la confiance de plusieurs personnes également illustres par leur naissance & par leur rang. Son plus grand attrait étoit l'étude ; & comme le goût de l'application crût chez lui avec l'âge, il employa à des recherches profondes sur l'antiquité tout le tems que sa profession n'absorboit point. La Littérature entroit aussi dans le plan de ses occupations ; mais fidele à ses premiers devoirs, la Philosophie & la Médecine tenoient toujours la place la plus distinguée dans son esprit. Il étoit même si versé dans ces deux Sciences, que lorsqu'il s'agitoit en Italie quelque question difficile sur des matieres qui étoient de leur ressort, on la soumettoit presque toujours à son arbitrage. Ce Médecin a été le restaurateur & le secretaire de l'Académie de Ferrare. Celle des Curieux de la Nature se l'associa sous le nom d'*Epicharme* ; la variété de ses talens, & sur-tout ceux qu'il avoit pour la Poésie Latine & Italienne, lui ont encore ouvert l'entrée de l'Académie des Arcades de Rome, des Apatistes de Florence, de la Concorde de Ravenne, des *Incitati* de Faenza, des *Recuperati* de Padoue, &c. On trouve quantité d'Observations de la façon de *Lanzoni* dans les Mémoires de l'Académie Impériale d'Allemagne, mais ce sont les moindres de ses productions ; quoiqu'en général on soit en droit de lui reprocher de n'avoir pas mis la derniere main à la plupart de ses Ouvrages. Voici les titres de ceux qui ont rapport au sujet que je traite :

Additio ad Olaï Borrichii Dissertationem de lapidum generatione in Macro & Microcosmo. Ferrariæ, 1687, *in*-8.

Animadversiones variæ ad Medicinam Anatomicam & Chirurgicam facientes. Ferrariæ & Coloniæ, 1688, *in*-8. Il a assez bien écrit sur l'Anatomie, quoiqu'il ne se fût guere appliqué aux dissections.

Scholia ad Observationes Henrici à Moinichen. Ferrariæ, 1689, *in*-8.

Zoologia parva. Ibidem, 1689.

Dissertatio de Jatro-Physicis Ferrariensibus qui Medicinam suis scriptis exornarunt. Bononiæ, 1690, *in*-4.

Citrologia Curiosa. Ferrariæ, 1690, 1703, *in*-12. C'est une Dissertation dans le goût de celles de l'Académie des Curieux de la Nature. Au jugement du Baron *de Haller*, elle ne vaut pas mieux que tant d'autres qui surchargent les Mémoires de cette Compagnie.

De balsamatione cadaverum. Ibidem, 1693, 1704, *in*-12. *Genevæ*, 1696, 1707, *in*-12. L'Auteur a pris soin de recueillir dans cet Ouvrage tout ce que les Anciens ont écrit sur cette matiere.

Dissertationes de Clysteribus, de Quartana, de Lacrymis. Ferrariæ, 1693, *in*-4.

De saliva humana. Ibidem, 1702, *in*-4.

De usu Tabacci & animæ affectionibus. Ibidem, 1702, *in-4.*

Delle corone è unguenti nè conviti degli Antichi. Cette Differtation imprimée à Ferrare en 1698, *in-12*, a paru en Latin, fous ce titre : *De coronis & unguentis in antiquis conviviis Exercitatio. Ferrariæ*, 1715, *in-8.*

Adverfariorum Libri IV. Accedunt XX Confultationes Medicæ. Ferrariæ, 1714, *in-8.*

On publia à Laufanne, en 1738, le Recueil des Ouvrages de *Lanzoni*, tant de ceux que ce Médecin avoit fait imprimer lui-même, que d'autres qu'il a laiffés manufcrits dans fon Cabinet. Ce Recueil, auquel on a joint la Vie de l'Auteur, eft en trois Volumes *in-4*, fous ce titre :

Jofephi Lanzoni, Philofophiæ ac Medicinæ Doctoris, in patria Univerfitate Lectoris Primarii, S. R. J. Academiæ Cæfareo-Leopoldino-Carolinæ Naturæ Curioforum Socii &c., Opera omnia Medico-Phyfica & Philologica, tùm edita hactenus, tùm inedita.

Il y a un autre Médecin Italien du nom de *Lanzoni* ; c'eft *Nicolas* qui a écrit les Ouvrages fuivans :

Id Pfeudo-Galenicos, five in eos qui Phlebotomiam, Catharctica & Veficantia remedia præfcribunt, Actiones tres. Neapoli, 1703, *in-8.*

Vero methodo de fervierfi dell'acqua fredda nelle fabbri ed in altri mali. Naples, 1713, *in-4.* Ce Traité a paru à Naples en Latin, fous ce titre : *De ufu aquæ frigidæ in febre.* 1714, *in-4.*

LAPPIUS DE WAVEREN ou VANDER LAPPEN (Gisbert) naquit en 1511 à Wefep, petite ville de Hollande à deux lieues d'Amfterdam. Son pere étoit Maire de ce lieu. On l'envoya faire fon cours d'Humanités à Naerden, fous *Lambert Hortenfius* qui les enfeignoit avec beaucoup de réputation ; & fon cours fini, il fe mit lui-même à enfeigner la Grammaire à Ziriczée en Zélande. Delà il vint à Louvain, où il étudia la Médecine fous différens Maîtres, & en particulier fous *Reinier Gemma*, dont il fut le difciple chéri. Il paffa enfuite en Italie, mais il ne s'arrêta nulle part davantage qu'à Bologne ; & après plufieurs années d'application, *Jacques Arochius* lui donna le bonnet de Docteur le 10 Octobre 1545. A fon retour dans les Pays-Bas, il exerça fa profeffion en différens endroits, d'abord à Veere, puis à Campen, enfin à Utrecht, où il fe fixa en époufant *Jacqueline Van Weftrenen.* Il mourut dans cette derniere ville le 4 Janvier 1574, & fut enterré dans l'Eglife de Saint Paul, célebre Abbaye de l'Ordre de Saint Benoit avant les troubles de Religion. Nous n'avons rien de la façon de *Vander Lappen* touchant la Médecine. Ses Ouvrages font: *Inftitutiones Grammaticæ* imprimées à Anvers en 1539, *in-12*, & une Elégie Latine que l'on trouve à la tête du Commentaire de *Lambert Hortenfius* fur l'Enéide.

Jean Vander Lappen, fils de *Gisbert*, mourut en 1594, & légua par fon Teftament la fomme de 800 florins au profit de la Maifon de Standonck à Louvain.

LASIUS. (Wolfgang) Voyez LAZIUS.

LASSONE, (Jofeph-Marie-François DE) Confeiller d'Etat, premier Médecin de la Reine, Membre de l'Académie Royale des Sciences, Docteur de la Fa-

culté de Médecine de Paris depuis 1742, Aggrégé honoraire du College Royal de Médecine de Nancy, naquit le 3 Juillet 1717 à Carpentras dans le Comtat Venaissin. M. *De Lassone* étoit à peine âgé de vingt-un ans, lorsqu'il composa une Dissertation intitulée : *Solutio Quæstionis Chirurgicæ : An instituenda Cancri mammarum sectio ?* Elle remporta le prix de l'Académie Royale de Chirurgie en 1739 ; mais le triomphe de cet Auteur est d'autant plus grand, qu'il le partagea avec le célebre *Le Cat*. Persuadé qu'on ne peut exceller en Médecine que lorsqu'on a des connoissances étendues en Chirurgie, M. *De Lassone* crut devoir s'occuper dans sa jeunesse de l'étude & de la pratique de cet Art. Les progrès qu'il y fit ne sont point équivoques. Il se distingua sur-tout dans l'Anatomie, sur laquelle il communiqua plusieurs Mémoires importans à l'Académie Royale des Sciences de Paris. Voici la notice qu'en donne M. *Portal* dans son Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, d'où j'ai extrait cet article :

Observations Anatomiques pour l'histoire du fœtus. 1749. Il s'étend principalement sur l'inclinaison des deux courbures de l'estomac, & sur la structure des glandes sur-rénales.

Premier Mémoire sur l'organisation des os. 1751. Il pense que la lame osseuse n'est qu'un assemblage de fibres ou de filets endurcis, qui s'étendent plus ou moins directement, qui sont immédiatement adhérens par leurs anastomoses &, par leur contact réciproque, sans l'interposition des aréoles ou des vésicules osseuses, & par conséquent que tout y est organisé d'une maniere uniforme ; ce qui rend la structure des os absolument fibreuse.

Second Mémoire sur l'organisation des os. 1752. On y trouve des remarques sur l'ossification du crâne & la cause méchanique des sutures, sur la substance cartilagineuse placée entre la racine de la dent & l'alvéole, sur la structure des cartilages articulaires, & sur la maniere avec laquelle les ligamens & les tendons adherent aux os.

Histoire Anatomique de la rate. 1754. L'Auteur reconnoît dans la rate un parenchyme celluleux, qui ne ressemble point à la structure entierement vasculeuse que *Ruysch* a assignée à ce viscere.

Recherches sur la structure des arteres. 1756. Les remarques qu'il fait sur le sujet de ce Mémoire, sont nouvelles, curieuses & utiles à plusieurs égards.

M. *de Lassone* a lu à l'Académie des Sciences, le 20 Juillet 1774, le rapport des inoculations faites dans la Famille Royale de France au Château de Marli, & il a publié, en 1776, *in-4*, un Ecrit intitulé : *Méthode éprouvée pour le traitement de la rage.* C'est un imprimé de 25 pages.

Ce Médecin donna des preuves bien grandes des sentimens d'humanité qui l'animent, lorsqu'il se chargea de la confection des remedes que le Roi fait distribuer dans les Provinces pour les pauvres habitans des campagnes. M. *de Lassone* fit venir de la premiere main toutes les drogues simples qui entrent dans la composition de ces remedes ; & il veilla avec l'attention la plus scrupuleuse à ce qu'elles fussent toujours du meilleur choix. Il s'attacha ensuite à les faire préparer sous ses yeux par les artistes les plus expérimentés, & parvint ainsi à rendre leur usage aussi utile, que les intentions du Monarque, qui en a ordonné la distribution, étoient bienfaisantes.

Louis XIV avoit fait distribuer en différentes occasions des remedes gratuits dans les provinces de son Royaume. L'utilité qu'en retirerent les habitans des campagnes, le plus souvent dénués de tout secours, engagea son auguste successeur à ordonner, par les arrêts de son Conseil, du 29 Mars 1721 & 5 Juin 1722, qu'il seroit envoyé chaque année aux Intendans & Commissaires dans les différentes généralités du royaume, jusqu'à la concurrence de cent mille prises de remedes, pour être confiées à des personnes charitables pour en faire la distribution; quantité qui, en 1741, fut portée à 126910 prises. M. *de Lassone* s'apperçut bientôt qu'il pouvoit rendre cette distribution encore plus utile, en substituant à des drogues trop coûteuses & d'un usage peu fréquent, des remedes d'un usage plus journalier & moins chers. Ses représentations ayant été accueillies par sa Majesté, les envois furent portés à 400000 prises environ. L'expérience convainquit ce Médecin qu'on pouvoit encore en doubler le nombre, sans une augmentation de dépense considérable. Il eut la générosité de vouloir y contribuer, en prenant une partie de cette dépense sur les bénéfices qu'il retiroit: désintéressement bien rare, & auquel le Roi lui-même a cru devoir donner des éloges dans l'arrêt émané de son Conseil, du 1 Mars 1769, par lequel il est ordonné que ces envois seroient portés à 932136 prises. Tel étoit l'état des choses, lorsque sa Majesté ayant desiré de faire participer ses sujets de Lorraine à la distribution, notre Médecin, toujours animé des mêmes sentimens, a offert de fournir gratuitement le supplément nécessaire.

Comme rien ne fait plus d'honneur à la Médecine que la générosité de ces ames sensibles qui se dévouent au soulagement de l'humanité souffrante, j'ai saisi avec empressement l'occasion de répéter ici l'éloge, que le Journal du mois de Mai 1774 a fait de M. *De Lassone*. Mais tant de mérites ne demeurerent pas sans récompense. Lorsque Louis XVI éleva M. *Liétaud* à la charge de son premier Médecin, il nomma M. *De Lassone* survivancier.

LATOS, (Jean) Médecin & Mathématicien natif de Cracovie, fit du bruit, vers la fin du XVI siecle, par un Traité sur les révolutions des Royaumes & par des Observations sur quelques Eclipses & Cometes. Il attaqua la correction du Calendrier publiée en 1582 par le Pape Grégoire XIII, assurant qu'il auroit pu faire mieux; les Astronomes, qui l'ont examinée depuis lui, ont cependant unanimement reconnu qu'il étoit difficile de faire quelque chose de plus parfait en ce genre.

LAVATERUS, (Henri) Docteur en Médecine, étoit de Zurich. Il enseigna la Physique dans cette ville, où il étoit Principal du College Carolin, lorsqu'il mourut en 1623. Attaché à la Secte Galénique, il en soutint vivement les intérêts contre *Ange Sala*, partisan de la Secte Chymique. Ce fut à ce sujet qu'il publia l'Ouvrage suivant:

Defensio Medicorum Galenicorum adversùs calumnias Angeli Salæ, Operarii Chemici, in qua superba ejus censura examinatur & refutatur. Hanoviæ, 1610, in-8.

LAUBS ou LAUBIUS, (George) né en 1554 à Ausbourg, étudia dans son pays, en France & en Italie, & se rendit très-habile dans la Médecine,

cine, dans les Langues, ainſi que dans les Belles-Lettres. Il mourut le 13 Novembre, 1597, à l'âge de 43 ans, & laiſſa un Ouvrage intitulé : *Roſa Anglica*, qui fut publié avec quelques Traductions de ſa façon.

LAVELLUS, (Jacques) Médecin natif de Caſtro-novo en Sicile, a écrit un Abrégé de Médecine, un Livre ſur le pouls, & des Commentaires ſur le premier Livre des pronoſtics d'*Hippocrate*. Ces Ouvrages ont paru au commencement du XVII ſiecle, ſous les titres ſuivans :

De pulſibus ad tirones Liber. Commentarii in primum Librum Prognoſticorum Hippocratis. Venetiis, 1602, *in-4*, 1609, *in-8*.

Compendium Medicinæ. Venetiis, 1609, *in-8*, avec deux Lettres, l'une : *De curatione eorum qui à fulmine icti ſunt* ; l'autre : *De admirabilibus Aquis Theronalibus nuper inventis.*

LAUGIER (N.) naquit à Nancy vers l'an 1712. Son pere, Apothicaire fameux, le deſtina à la Médecine dans laquelle il fit des progrès ſi conſidérables, qu'il mérita d'être nommé à l'emploi de premier Médecin de la Reine Douairiere de Portugal. Après la mort de cette Princeſſe, il paſſa en Dannemarc & trouva moyen de ſe faire connoître à la Cour de Copenhague, où il remplit avec honneur la même place qu'il avoit eue à Lisbonne. Ces diſtinctions ſuppoſent des talens, & c'eſt la maniere avec laquelle il a fait uſage de ſon ſavoir, qui les lui a méritées. Comme il eſt ſavant & aimable, il a ſu réunir le don de plaire & de guérir. C'eſt par ces mêmes qualités qu'il s'eſt fait enſuite eſtimer à Vienne, où il a rejoint ſon frere qui s'y diſtingue par l'étendue de ſes connoiſſances dans la Botanique, dont il remplit la Chaire dans l'Univerſité de cette Capitale.

LAVIROTTE, (Louis-Anne) Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, étoit de Nolay dans le Dioceſe d'Autun, où il naquit en 1725. Il mourut le 3 Mars 1759, dans la 34e. année de ſon âge & la 7e. de ſon Doctorat. Bon Phyſicien, habile Obſervateur, il marcha à grands pas dans la carriere des Sciences qu'il auroit perfectionnées par ſon aſſiduité au travail, ſi la courte durée de ſa vie lui avoit permis de remplir l'étendue de ſes deſſeins. Outre la part qu'il a eue au Journal des Savans, il n'a fait autre choſe que de mettre au jour la Traduction de quelques Ouvrages Anglois :

Obſervations nouvelles ſur les prédictions des criſes par le pouls, par *Nihell*. Paris, 1748, *in-12*.

Diſſertation ſur la tranſpiration & autres excrétions du corps humain. Paris, *in-12*.

Expoſition des découvertes philoſophiques de Newton, par *Maclaurin*. Paris, 1749, *in-4*.

Nouvelle méthode pour pomper le mauvais air des vaiſſeaux, par *Needham*. Paris, 1750, *in-8*.

Nouvelles Obſervations microſcopiques, par le même. Paris, 1750, *in-8*.

Diſſertation ſur la chaleur, avec des Obſervations ſur les Thermometres. Paris, 1751, *in-12*.

Obſervation ſur une Hydrophobie ſpontanée, ſuivie de la rage. Paris, 1757, *in-12*. On la doit à M. *Lavirotte*.

LAUNAY (Jean PIOCHON DE) naquit à Dijon en 1649. Le goût qu'il prit pour l'Etat Eccléfiaftique, l'engagea à fe rendre à Paris, où il étudia au College de Lifieux, fit fon cours de Théologie, & paffa enfuite chez les Chartreux. Mais la délicateffe de fon tempérament ne lui ayant pas permis de fuivre plus de fix mois l'auftérité des exercices de leur Ordre, il fortit de cette Maifon, &, fuivant le confeil de fes amis, il fe décida pour la Chirurgie. La cure des hernies fut le principal objet de fes études. Eleve de *Blegny*, il furpaffa bientôt fon Maître, & mérita non feulement l'eftime du public par fes recherches, mais encore celle du Roi qui le fit recevoir à Saint Côme. Il mourut d'une inflammation d'entrailles le 17 Juin 1701, & laiffa un fils qui s'eft appliqué à la même profeffion. On a du pere :

Inftructions néceffaires pour ceux qui font incommodés de defcentes, avec quelques remarques fur le remede du Roi & fur les moyens qu'on peut prendre pour envoyer des bandages dans les provinces. Paris, 1690, 1730, *in*-12. Le remede du Roi confifte dans l'ufage interne de l'efprit de fel, l'application d'une emplâtre & le bandage, qui font les trois moyens communiqués par le Prieur de Cabrieres. Il en eft fait mention dans la feuille publiée en 1686, par ordre de Louis XIV.

Il ne faut point confondre cet Auteur avec *Charles-Denis de Launay*, Chirurgien qui fervit dans les Troupes de France, & qui a écrit :

Nouveau fyftême concernant la génération, les maladies vénériennes & le mercure. Paris, 1698, *in*-12, 1726, 1755, *in*-12. La plupart des chofes qu'il avance fur la génération, pour établir fon nouveau fyftême, n'ont l'air ni vrai, ni original.

Differtations Phyfiques & pratiques fur les maladies & les opérations de la pierre. Paris, 1701, *in*-12. Il décrit affez groffierement les organes fécrétoires de l'urine, & rajeunit, contre la méthode du *Frere Jacques*, la plupart des objections que *Méry* avoit faites à cet Opérateur.

LAUREMBERG, (Guillaume) Médecin Allemand, prit le bonnet de Docteur à Roftock le 1 de Juin 1587. Il y enfeigna enfuite les Mathématiques & la Médecine ; il fut même fi confidéré dans l'Univerfité de cette ville, qu'on le nomma plufieurs fois à la charge de Recteur. Son exactitude à remplir les devoirs Académiques, & la célébrité qu'il procura à fon Corps par fes talens, lui mériterent les regrets de fes Collegues à fa mort arrivée le 2 Février 1612, à l'âge de 65 ans. On a de lui :

Difputatio de Febris malignæ petechialis effentiâ, caufis, & fignis. Roftochii, 1605, *in*-4.

De curatione calculi. Lugduni Batavorum, 1619, *in*-12. *Witteberge*, 1623, *in*-12. Il prétend avoir eu lui-même une pierre dans la veffie qui étoit de la groffeur d'une noix mufcade, & il affure en avoir été guéri par l'ufage des cloportes & de quelques autres médicamens, dont il donne la recette. Sa cure eft unique, fi elle eft bien réelle ; car on n'en connoît aucune autre après la fienne.

Botanotheca, five, modus conficiendi Herbarium vivum. Roftochii, 1626, *in*-12. *Hafniæ*, 1653, *in*-12, avec le *Viridarium* de *Simon Paulli. Altorfii*, 1662, *in*-4, avec les *Deliciæ Sylveftres* de *Maurice Hoffmann. Argentorati*, 1667, *in*-4. *Francofurti*, 1708, *in*-4, avec le *Quadripartitum Botanicum* de *Simon Paulli.*

Historia descriptionis Aetitis, sive, Lapidis Aquilæ. Cui adjunctus Augerii Clutii Tractatus de Lapide Calsuve, *sive, Dissertatio Lapidis Nephritici, seu Jaspidis viridis, à quibusdam* Callois *dicti, naturam, proprietates & operationes exhibens. Rostochii*, 1627, *in*-12.

Ce Médecin laissa deux fils qui hériterent de sa réputation, parce qu'ils lui ressemblerent du côté de la science. L'ainé, *Pierre*, étoit de Rostock, où il fut reçu Docteur en Médecine. De cette ville, il passa en France & s'arrêta à Montauban dans le Querci, où il enseigna la Philosophie en 1611. On le retrouve à Hambourg en 1614; il y professa la Physique en cette année, & apparemment jusqu'en 1620, car il y séjourna jusqu'alors. Mais étant bientôt après revenu à Rostock, il y fut nommé Professeur de Poésie en 1624: c'est dans cette ville qu'il finit ses jours le 13 Mai 1639, à l'âge de 54 ans. On a de lui plusieurs Ouvrages, parmi lesquels on en remarque quelques-uns sur la structure du corps humain, dont *Riolan* a fait si peu de cas, qu'il a regardé leur Auteur comme un Anatomiste très-médiocre. Voici les titres des uns & des autres:

Disputationes Physicæ. Rostochii, 1616, *in*-4.

Isagoges Anatomicæ Græcæ interpretatio. Hamburgi, 1616, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1618, *in*-4. Suivant M. *de Haller*, il y a encore une édition de 1744. Cet Abrégé Anatomique est l'Ouvrage d'un ancien Philosophe, que *Lauremberg* a traduit de Grec en Latin.

Procestria Anatomica. Hamburgi, 1619, *in*-4. Il y censure *du Laurens*. Moins instruit dans l'Anatomie que celui qu'il attaque, il n'avoit disséqué que des bœufs, si l'on en croit *Riolan*.

Laurus Delphica, seu, consilium quô describitur methodus perfacilis ad Medicinam. Lugduni Batavorum, 1621, *in*-12. *Witteberge*, 1623, *in*-12. Comme il avoit des talens en différens genres, il ne paroît occupé que de saisir l'occasion de les vanter dans cet Ouvrage. Ses contemporains connoissoient son mérite, & c'étoit à eux qu'il devoit laisser le soin de l'apprécier; car un homme qui se loue lui-même, n'est point cru sur sa parole par la postérité.

In synopsim Aphorismorum Chymiatricorum Angeli Salæ, Vicentini, notæ & animadversiones. Rostochii, 1624, *in*-4.

Porticus Æsculapii, seu, generalis Artis Medicæ constitutio. Ibidem, 1630, *in*-4. Cet Ouvrage est frappé au même coin que celui intitulé: *Laurus Delphica.*

Apparatus Plantarius primus, tributus in duos Libros. Francofurti, 1632, 1654, *in*-4.

Pasicompse nova, id est, delineatio pulchritudinis. Lipsiæ, 1634, 1672, *in*-8.

Anatomia corporis humani, sive, Collegium Anatomicum duodecim disputationibus comprehensum. Rostochii, 1636, *in*-4. *Francofurti*, 1665, *in*-12. Il y soutient que la découverte de la circulation du sang est de nouvelle date, mais il ne se décide point sur le nom de l'inventeur.

Horti cultura Libris duobus comprehensa. C'est le même que l'*Apparatus Plantarius*, où il s'étend sur les regles à observer dans le jardinage, relativement au climat & au sol de Francfort sur le Mein. Cet Ouvrage a paru en Allemand à Nuremberg en 1682, deux volumes *in*-8.

Jean, fils cadet de *Guillaume Lauremberg*, enseigna la Médecine & les Mathéma-

tiques à Roſtock, & paſſa pour un excellent Poëte Satyrique. En 1623, il fut nommé premier Profeſſeur à Sora, où il y a un beau College pour la Nobleſſe, & il y paſſa le reſte de ſes jours. Il mourut en 1658, âgé de 68 ans. Ses Ouvrages ſont :

Gnomaticæ Libri tres. Hafniæ, 1640, *in*-4.
Otium Soranum. Ibidem, 1640, *in*-4.
Arithmetica & Algebra. Soræ, 1643, *in*-4.
Antiquarius. Lugduni, 1652, *in*-4.
Græcia antiqua. Amſtelodami, 1671, *in*-8. par les ſoins de *Samuel Puffendorf.*
Satyræ.

LAURENS. (André DU) Voyez DU LAURENS.

LAURENT, ſurnommé LE PHYSICIEN, Poëte & Médecin, vécut vers le milieu du XV ſiecle. La raiſon qu'on a de fixer ainſi le tems de la célébrité de ce Médecin, c'eſt que dans les Vers que nous avons de lui ſur les Harangs, il parle de l'art de ſaler ce poiſſon : ſecret qui fut trouvé vers l'an 1416 par Guillaume Bueckeld ou Beuckelts, fameux pêcheur, mort à Biervliet en 1447. Charles-Quint eut la curioſité d'aller voir le tombeau de cet homme, dont la découverte fut ſi utile à ſa patrie. Il y a beaucoup d'apparence que *Laurent* demeura à Nimegue & qu'il fut Médecin d'Arnold d'Egmond, qui tint le Duché de Gueldres depuis 1423 juſqu'en 1472. On a de lui un éloge de cette ville ; mais il n'a rien écrit de plus ſingulier que les Vers que nous avons ſur le Harang ſalé. Quoiqu'il ne ſoit pas poſſible d'entaſſer plus de platitudes les unes ſur les autres, on y a cependant remarqué des traits ſi frappans & ſi vrais ſur le bons effets du Harang, qu'on a placé ce morceau de Poéſie dans le Théatre Anatomique de Leyde :

Halec ſalſatum, craſſum, blancum, grave, latum :
Illud dorſatum, ſciſſum, perventrificatum,
Huic caput ablatum, ſic pellibus excoriatum,
Intùs mundatum, crudum, vel igne crematum :
Illi cæpe datum, per panem ruſtificatum ;
Et ſic cœnatum, dum tranſis nocte cubatum.
Hoc theriacatum valet antidotum pretiatum,
Quod parat optatum putamen largifluatum ;
Dans de mane ratum guttur bibendo paratum,
Hauſtu proſtratum, reparat, madidatque palatum,
Et caput & pectus deſiccat phlegmatiſatum,
Dans urinatum citò, mox deindè cacatum :
Dirigit inflatum : cibum penetrat veteratum.
Hoc Medecinatum Laurens fert verſificatum.

Pluſieurs Ecrivains diſent que ces Vers furent trouvés parmi les effets d'Arnold d'Egmond. On y trouva auſſi les ſuivans, qui apparemment ſont encore de notre Auteur :

Halec assatum, convivis est benè gratum :
De solo capite faciunt benè fercula quinque.

LAURENT LE FRISON. Voyez FRISIUS (Laurent)

LAURENT, (Jean) Docteur en Médecine natif de Ripen en Dannemarc, exerça sa profession dans sa ville natale vers la fin du XVI siecle. Il y mourut Chanoine de la Cathédrale. On trouve plusieurs autres Médecins de ce nom.

George-Fréderic Laurent étoit de Lubben dans la Basse Lusace. Il pratiqua la Médecine à Dantzick vers l'an 1621; mais comme il aimoit à voltiger d'un endroit à l'autre, il passa à Leipsic en 1624, & successivement à Lubeck, à Hambourg, à Nikoping, à Altenbourg, & à Copenhague, où il fut nommé premier Médecin de Fréderic III. Il abandonna cet emploi avant la mort de ce Prince, car il revint à Lubeck en 1663, & il y mourut le 1 de Février 1673, à l'âge de 79 ans. On a de lui les Ouvrages suivans :

Exercitationes in nonnullos minùs absolutè veros Hippocratis Aphorismos, eorumque rationes, conscriptæ. Hamburgi, 1647, 1653, *in-4*. La censure qu'il a faite de la doctrine d'*Hippocrate*, lui attira celle de *Bernard Langwedel* qui mena assez mal notre Auteur.

Defensio Venæsectionis in febre acuta, continuâ & malignâ, propè pedis dextri pollicem. Hamburgi, 1647, *in-4*.

Necessaria defensio, sive, Responsio ad mendacia & convicia. Ibidem, 1648, *in-4*. Cet Ecrit est une Replique à *Langwedel* au sujet des Aphorismes d'*Hippocrate*. Le titre seul fait assez voir que cette discussion Littéraire n'avoit pas tardé à dégénérer en guerre ouverte. *Laurent* la continua par les pieces suivantes :

Monochordum Foresio-Lygæo-Langwedelianum. In-4.

Protestatio adversùs Pasquillantis calumnias, 1648, *in-4*.

George Matthias parle de *Jean-George Laurent*, aussi natif de Lubben, qui reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Wittemberg le 12 Mai 1629, & qui alla pratiquer cette Science à Leipsic en 1630. Quatre ans après, il passa au service de Fréderic, Duc de Holstein-Gottorp, en qualité de premier Médecin; mais ayant trouvé bon d'aller se fixer à Lubeck en 1647, il devint Physicien de cette ville en 1668, & il y mourut au mois de Septembre 1673, âgé de 79 ans.

Orlandus fait mention de *Louis Laurent* dans ses Mémoires sur les Ecrivains de Bologne. Il prit le bonnet de Docteur en Philosophie & en Médecine dans l'Université de cette ville, & fit imprimer quelques Ouvrages d'Astronomie & de Physique en 1684 & 1685. Mais tout occupé qu'il étoit de ces Sciences, il ne négligea point de travailler à l'accroissement de celle qui faisoit son principal objet; car il publia, en 1689, un Traité de Médecine qui renferme plusieurs beaux secrets de Chymie.

LAURENTIEN, (Laurent) Médecin du XV siecle, étoit de Florence. Il enseigna dans sa ville natale, ainsi que dans les Ecoles de Pise, & se fit une réputation qu'il soutint par les Ouvrages qu'il mit au jour. Les principaux

ſont : une Traduction des Œuvres d'*Hippocrate* de Grec en Latin : des Commentaires ſur les Pronoſtics du même Auteur, dont on a des éditions de Paris, 1526, 1543, 1553, *in-8* : des Commentaires ſur l'*Ars Medica* de *Galien*, Paris, 1539, *in-16* : l'interprétation du Livre de *Galien* qui eſt intitulé : *De differentiis febrium*, Lyon, 1550, *in-12*, avec les pronoſtics d'*Hippocrate.*

Les bonnes qualités de ce Médecin étoient malheureuſement obſcurcies par une noire mélancholie qui le rendoit inſupportable à lui-même & à ſes amis. Il en fut la triſte victime. Un jour il eut envie d'avoir une maiſon en propre; il en acheta une, & donna la troiſieme partie du prix, à condition que ſi dans ſix mois il ne payoit le reſte, l'argent qu'il avoit avancé reſteroit au premier poſſeſſeur de la maiſon. Comme il n'avoit pas bien pris ſes meſures, il n'eut pas la ſomme qu'il devoit compter à la fin des ſix mois; & ce contretems le rendit ſi chagrin, que manquant de confiance en ſes amis qui auroient eu la générosité de lui fournir cet argent, il ſe précipita dans un puits & s'y noya. Ce fut à ce ſujet que *Latomus* lui fit cette Epitaphe :

Candida Laurus erat quondam prælate ſepulti
In titulo, geminis (gloria rara) notis.
Artes dum coluit, dum clarus Apollinis inter
Myſtas, perpetuùm vivere dignus erat :
Quæ ſuper hunc Tumulum fulvis modò paſſa capillis
Stultitiam domini deſlet & ipſa ſui.
Qui ſibi ſpes ſubitò quod erat præciſa parandi,
Optabat quali commoditate domum ;
Fortunæ impatiens puteum ſe miſit in altum,
Sicque miſer vitam perdidit atque animam.
Hoc eſt verſuram vitæ feciſſe, domûſque :
Nempè perire malè, nunquàm habitare benè.

LAURENTIO, (Auguſtin DE) Docteur en Philoſophie & en Médecine, étoit de Palerme. Plein de diſpoſition pour l'étude, il en donna des preuves à tous ſes Maîtres, ſur-tout à *Joſeph Requeſens*, Jéſuite, ſous qui il fit ſon cours de Philoſophie, & à *Joſeph Petronilli*, célebre Médecin, qui lui apprit les élémens de l'Art de guérir. Il ſe diſtingua tellement parmi les Médecins de Palerme, que tout le monde rendit juſtice à ſon ſavoir, & qu'en particulier *Marc-Antoine Alaymo*, l'aſſocia à ſes travaux Littéraires, que *Petronilli* même lui confia ſouvent le ſoin de la garniſon, dont il étoit chargé. L'Académie de *Reaccenſi* de Palerme lui donna auſſi des marques de ſa conſidération ; il y brilla par ſes connoiſſances dans les Belles-Lettres, & en particulier par les talens qu'il avoit pour la Poéſie Latine & Italienne. C'eſt ainſi qu'il partagea ſon tems entre les exercices de ſa profeſſion & l'étude des Beaux Arts. Il s'étoit fait ce plan après avoir fini ſes cours, & il le ſuivit juſqu'à ſa mort arrivée à Palerme le 14 Septembre 1661, dans un âge peu avancé. On a de lui :

Diſceptationum Medicarum Decas prima. Panormi, 1652, *in-4.*

Panormus, deliciarum hortus, à Medicina tanquam à pervigili Dracone custoditur : Oratio in anniversaria Academiæ Panormitanæ solemnitate habita Kalendis Augusti 1650. *Ibidem*, 1652, in-4.

LAURO, (Jean-Vincent) né dans le XVI siecle à Tropea, ville du Royaume de Naples dans la Calabre, fut élevé dans la Maison des Carafes, Ducs de Nocere. Comme il étoit d'une famille honnête & de condition médiocre, qui ne lui promettoit pas assez de fortune pour pouvoir subsister convenablement, il chercha à se soutenir dans le monde par l'étude, & il s'y appliqua à Naples & à Padoue. Instruit dans les Langues Grecque & Latine, il se tourna du côté de la Philosophie & de la Médecine, & réussit si bien dans ces deux Sciences, qu'elles lui ouvrirent le chemin aux dignités Ecclésiastiques. Il s'attacha d'abord à Paul Parisio, Cardinal de Cosence; après la mort de celui-ci, au Cardinal Nicolas Gadde, & en même tems, au Cardinal de Tournon qui lui avoit donné de riches bénéfices en Auvergne. Ce dernier ne fut pas plutôt mort, que le Duc de Guise l'introduisit dans la Maison d'Antoine, Roi de Navarre, en qualité de Médecin selon les apparences extérieures, mais dans le fonds, à dessein d'empêcher que la Reine & les autres personnes qui étoient auprès de ce Prince, ne lui persuadassent d'embrasser le parti des Protestans. C'est la pensée du Président *De Thou*. Antoine mourut sept mois après que *Lauro* fut entré à son service. Hippolite, Cardinal de Ferrare & Légat en France, étoit alors au moment de retourner à Rome, & *Lauro* profita de cette occasion pour se rendre dans la Capitale du monde Chrétien. Comme il étoit fait aux manieres de Cour, & que les rares connoissances qu'il avoit de la Médecine ne tarderent pas à lui procurer un accès familier auprès des Grands, il perça bientôt dans cette ville, où le mérite des hommes prudens est si bien reconnu. L'Archevêché de Mont-Réal en Sicile fut la premiere récompense qu'on lui accorda. Il fut ensuite employé en diverses Ambassades; mais la plus mémorable est celle de Pologne, où il fut envoyé par Grégoire XIII (Hugues Buoncompagno) qu'il avoit eu occasion de connoître avant son exaltation en 1572. Ce fut sous le regne de Sigismond II que *Lauro* arriva en Pologne; mais comme ce Prince mourut bientôt après, il continua ses négociations sous Henri d'Anjou, son successeur, ainsi que sous Etienne Bathori qui monta, en 1576, sur le trône que celui-ci venoit d'abandonner, pour se rapprocher de celui de France qu'il occupa sous le nom de Henri III.

Au retour de son Ambassade, *Lauro* reçut le chapeau de Cardinal des mains de Grégoire XIII. Il attira alors les yeux de tout le monde sur lui, & fut considéré comme un homme propre à être élevé à la suprême dignité de l'Eglise. Il est vrai que dans les conclaves de Sixte V, d'Urbain VII, de Grégoire XIV, d'Innocent IX & de Clément VIII, on le jugea digne de la Tiare; mais l'attachement qu'il avoit montré ci-devant pour les intérêts du Roi de Navarre lui nuisit beaucoup, & la faction Espagnole se servit de cette raison pour rendre ce pieux Cardinal suspect au Sacré College. C'est ainsi qu'on l'empêcha de monter sur la Chaire de Saint Pierre; comme on

convenoit cependant qu'il méritoit d'y être affis, on eut toujours pour lui la plus haute confidération. Cet avantage le flatta prefque autant que le Pontificat qu'il avoit manqué tant de fois ; il vécut content, & rendit tranquillement fon ame à Dieu l'année de l'exaltation de Clément VIII, en 1592, à l'âge de 70 ans. En mourant, il donna tous fes biens, qui étoient confidérables, aux Hôpitaux deftinés à recevoir les malades : comme la Science de les guérir lui avoit ouvert le chemin de la fortune, il voulut qu'ils fuffent fes feuls héritiers. Son corps fut inhumé fans pompe dans l'Eglife de Saint Clément, dont il portoit le titre : on y mit une Epitaphe modefte fur fon Tombeau, ainfi qu'il l'avoit ordonné par fon Teftament.

LAURUS, (Pierre) Médecin natif de Modene, vécut dans le XVI fiecle. Ses Ouvrages ne confiftent qu'en Traductions. Il a mis en Italien le Traité d'Agriculture de *Caffianus Baffus*, & les douze Livres de *Columella* fur la même matiere. On a auffi de lui un Traité Latin, intitulé : *De quatuor ægritudinibus Aulicorum*, qui parut en 1558, *in*-8. Il eft traduit de *Louis Lobera*.

LAUTERBACH, (Jofeph) felon *George Matthias*, eft nommé *Lautenbach* par *Lipenius*, *Manget* & plufieurs autres. Il pratiqua la Médecine à Friedberg, & alla enfuite remplir la premiere Chaire de la Faculté de Gieffen, où il enfeigna jufqu'à fa mort arrivée le 17 Août 1614. On a de lui un Recueil de confultations, imprimé fous ce titre :

Confilia Medicinalia, cùm mixtim præftantiffimorum Italiæ Medicorum, tùm feorfim Antonii-Mariæ Venufti, de graviffimis humani corporis malis curandis; unà cum Julii Cæfaris Claudini Tractatu de natura & ufu Thermarum, Lutorum, Fovearum, &c. Francofurti, 1605 & 1660, *in*-4.

LAZERME, (Jacques) Docteur & Profeffeur de la Faculté de Médecine de Montpellier, étoit du Pouguet dans le Diocefe de Beziers. Il fut promu au Doctorat en 1703, & parvint à la Régence en 1720, en qualité de furvivancier de *Jean Bezac*, dont il remplit enfuite la Chaire comme Profeffeur en titre. Il mourut au mois de Juin 1756, âgé de 80 ans. Ce laborieux praticien eut beaucoup d'occafions d'obferver le cours & les fuites des maladies ; il communiqua fes remarques à fes difciples dans les cahiers qu'il leur dicta, & ceux-ci en ont fait part au public dans les Ouvrages qu'ils ont mis au jour, fous fon nom. Voici les titres fous lefquels ils ont paru ; mais on y a joint ceux des Traités que *Lazerme* a fait imprimer lui-même :

Specimen Medico-Chirurgicum de fuppurationis eventibus. Monfpelii, 1724, *in*-8.

Confpectus mechanicus partium folidarum corporis humani. Ibidem, 1729, *in*-8. Il y montre beaucoup d'attachement aux opinions de *Boerhaave*.

De morbis internis capitis. Amftelodami, 1748, deux volumes *in*-12. Le même en François. On doit ces deux éditions à fes difciples.

Curationes Morborum. Monfpelii, 1750, deux volumes *in*-12. Cet Ouvrage eft dû aux foins de fes difciples. En François, par *Deidier Defmarets*, fous le titre de *Méthode pour guérir les maladies*. Paris, 1754, deux volumes *in*-12.

LAZIUS ou **LASIUS**, autrement **LATZ**, (Wolfgang) Médecin & Hiſtoriographe de l'Empereur Ferdinand I, étoit fils de *Simon*, Docteur en Médecine qui mourut à Vienne en 1532, & qui laiſſa un Ouvrage intitulé, *Praxis Medica*, que *Jérôme Velſchius* a inſéré dans le Recueil de ſes Obſervations, imprimé à Ulm en 1676, *in-4*.

Wolfgang Lazius naquit à Vienne en 1514. Après de bonnes études, il commença par enſeigner les Belles-Lettres dans ſa patrie, & s'en acquitta avec tant de réputation, qu'on le nomma à une Chaire de Médecine qu'il a remplie pendant 19 ans, c'eſt-à-dire, juſqu'à ſa mort arrivée à Vienne en 1565, à l'âge de 50 ans. *Lazius* fut extrêmement laborieux. Il rechercha les antiquités avec aſſez de ſoin; mais comme il s'eſt trompé en bien des choſes, pluſieurs Auteurs en parlent avec peu d'eſtime; il paſſe même chez eux pour un mauvais Critique. L'Empereur Ferdinand le mit cependant au nombre de ſes Conſeillers & le fit Chevalier, en récompenſe des ſervices qu'il lui avoit rendus & à la République des Lettres. On dit que ce Médecin ſe maria avec une payſanne qu'il inſtitua héritiere de tout ſon bien, en dépit de ce qu'il s'étoit fiancé à une Demoiſelle qui refuſa enſuite de l'épouſer.

Les Ouvrages de *Wolfgang Lazius* ſont en grand nombre; pluſieurs ont été imprimés ſéparément, mais on a recueilli tout ce qui eſt ſorti de ſa plume, & cette Collection a paru à Francfort, en 1698, deux volumes *in-folio*. Voici la notice des éditions particulieres :

Vienna Auſtriæ. Baſileæ, 1546, *in-folio.*

Commentariorum Rerum Græcarum Libri duo. 1558, *in-folio.*

Fragmenta quædam Caroli Magni Imp. Roman. aliorumque incerti nominis, de veteris Eccleſiæ ritibus ac cæremoniis, eruta à tineis. Antverpiæ, 1560, *in-8.*

Commentariorum Reipublicæ Romanæ in exteris Provinciis bellô acquiſitis conſtitutæ, Libri XII. Francofurti, 1598, *in folio*. Ce Traité eſt plein de recherches, mais on y remarque beaucoup d'inexactitudes.

De gentium migrationibus. Francofurti, 1600, *in-folio*. Cet Ouvrage eſt ſavant; il roule principalement ſur les émigrations des peuples du Nord.

Chorographia Pannoniæ.

Alvearium Antiquitatis.

In genealogiam Auſtriacam Commentariorum Libri duo.

LEALIS, (Léal) de Vérone, fut d'abord Chirurgien de l'Hôpital de Saint François à Padoue. Il prit enſuite le bonnet de Docteur en Médecine dans l'Univerſité de la même ville, où il remplit ſucceſſivement les Chaires de Chirurgie, de Botanique & de Pratique, depuis 1692 juſqu'en 1726. Il mourut le 5 Novembre de cette année. Le talent de la Chaire n'étoit pas le ſien; il figuroit beaucoup mieux auprès des malades que dans les Ecoles. Il eut l'avantage de faire les cures les plus brillantes par la ſageſſe de ſes conſeils. Une phyſionomie prévenante & tout ſon extérieur inſpiroient tant de confiance aux perſonnes ſouffrantes, qu'il ſuffiſoit qu'il ſe montrât pour rappeller le calme dans leur eſprit, & diſpoſer ainſi le corps à la guériſon qu'il opéroit par ſes remedes. On a de ce Médecin :

De partibus ſemen conficientibus in viro, Epiſtola ad Dominicum de Marchettis. Pata-

vii, 1686, *in-12*. Tout défectueux que cet Ouvrage ait paru à quelques Anatomiſtes de nos jours, *Boerhaave* l'a eſtimé au point de le publier, en 1707, à la ſuite des Œuvres d'*Euſtachi*.

Hebdomada Febrilis ſeptem Dialogis abſoluta. Patavii, 1717, *in-4*. C'eſt la premiere partie; elle traite de la Théorie. Les Journaux ont annoncé qu'elle devoit être ſuivie de la ſeconde qui auroit la Pratique pour objet; mais les Bibliographes n'en font point mention.

LEBENWALD, (Adam DE) Docteur en Philoſophie & en Médecine, Comte Palatin, Membre de l'Académie Impériale d'Allemagne, ſous le nom d'*Eſculape II*, &c., étoit de Sairleinſpach en Autriche, où il naquit le 25 Novembre 1624. Après avoir fait de bonnes Humanités à Lintz & ſon cours de Philoſophie à Gratz en Baſſe Stirie, il alla étudier la Médecine à Padoue, où il reçut les honneurs du Doctorat. Les agrémens qu'il avoit trouvés pendant ſon ſéjour à Gratz, l'engagerent à retourner dans cette ville pour y mettre ſes talens au jour. Il y exerça ſa profeſſion pendant ſeize ans avec tant de réputation, qu'on l'attira en 1671 à Rotenmann dans la Haute Stirie, & qu'on lui donna la charge de Médecin de cette province.

Lebenwald ne voulut ni ſe marier, ni ſe rendre à la Cour des Princes qui le demanderent pour Médecin. Uniquement occupé de l'étude de ſon Art & des Belles-Lettres, en particulier de la Poéſie dans laquelle il excelloit, il craignit d'en être diſtrait par les ſoins que demandent les enfans. Quant aux honneurs, dont il auroit pu jouir dans les Cours, il leur préféra l'état obſcur, mais tranquille, qu'il s'étoit fait. Il avoit coutume de dire avec Séneque :

Stet quicumque volet
Aulæ culmine lubricô ;
Me dulcis ſaturet quies,
Obſcurô poſitus locô,
Leni perfruar otiô,
Nullis nota Quiritibus
Ætas per tacitum fluat.

Ce Médecin jouit long-tems d'une ſanté parfaite; mais ſenſible au chagrin qui le rendit valétudinaire vers la fin de ſa vie, il tomba dans une Hydropiſie, & il en mourut le 20 Juin 1696, dans la 72e. année de ſon âge. Outre pluſieurs Obſervations inſérées dans les Mémoires de l'Académie Léopoldine des Curieux de la Nature, il a écrit en Allemand ſur la baguette divinatoire, ſur la poudre de ſympathie, ſur la tranſplantation des maladies, ſur la magie, ſur la peſte & autres maladies contagieuſes.

LECHEL, (Jean) Docteur en Médecine, étoit de Brunſwick où il exerça ſa profeſſion. Il mourut dans ſa patrie le 22 Novembre 1686, à l'âge de 51 ans. *Manget* ſe borne à le dire Auteur de quelques Obſervations communiquées à l'A-

cadémie des Curieux de la Nature, mais *George-Matthias* lui attribue un Traité du mauvais ufage de la faignée, qui a paru en Latin & en Allemand.

LECLERC, (Hermes) Médecin natif de Tournay, fe fit tant de réputation dans les Pays-Bas, qu'il y paffa pour le plus habile de fon tems dans l'Art de guérir. *André Catullius* en parle dans un Ouvrage imprimé à Bruxelles en 1652, *in*-4, fous le titre de *Tornacum*, *Civitas*, *Metropolis* & *Cathedra Nerviorum*. Il dit que ce Médecin a écrit quelques Ouvrages qui ont rapport à fa profeffion. On fait d'ailleurs que *Leclerc* fe dégoûta du monde dans la vieilleffe & fe retira à la Chartreufe près de fa ville natale, où fon fils étoit Prieur, fous le nom de Dom *Agathange*. Il y mourut en 1630. *Jacques*, fon autre fils, fut un célebre Jurifconfulte; mais il quitta pareillement le monde, entra parmi les Chartreux, & devint Prieur de la Maifon de Bruxelles.

LECLERC, (Gabriël) Médecin ordinaire de Louis XIV, fe fit de la réputation par les Ouvrages qu'il donna au public. On remarque fur-tout fa *Chirurgie complette*, qui de tous les Livres élémentaires qui ont paru fur cet Art important, eft le mieux fait & le plus inftructif. *Boerhaave* & *Haller* ont même dit que le Traité d'Oftéologie inféré dans cet Ouvrage, étoit le plus exact qui ait paru depuis *Véfale*; & fuivant M. *Portal*, il eft encore un des meilleurs que nous ayions. Voici les titres de différens Ecrits qui font fortis de la plume de *Leclerc*.

L'Ecole du Chirurgien, ou les principes de la Chirurgie Françoife. Paris, 1684, *in*-12.

Chirurgie complette. Ce Traité, qui eft par demandes & par réponfes, eft dédié à M. *Fagon*, premier Médecin du Roi. Il y en a eu grand nombre d'éditions. Paris, 1694, 1702, 1706, *in*-12, 1719, 1739, deux volumes *in*-12. Geneve, 1699, *in*-12. Liege, 1702, *in*-12. La Haye, 1707, *in*-12. Bruxelles, 1724, 1749, deux volumes *in*-12. Leyde, 1731, deux volumes *in*-8. En Allemand, Drefde, 1699, 1707, *in*-8. En Italien, Naples, 1734, *in*-4. Comme l'Auteur avoit été difciple de *Duverney*, il a enrichi fon Ouvrage des découvertes de fon Maître, mais fans le nommer.

Appareil commode en faveur des jeunes Chirurgiens. Paris, 1700, *in*-12, avec figures.

Catalogue des drogues. 1701, *in*-12.

La Médecine aifée. Paris, 1719, deux volumes *in*-12.

Le rapport qu'il y a entre le nom de cet Auteur & celui de M. *Clerc*, pourroit être une occafion de les confondre; mais ils défignent deux perfonnes différentes. Le dernier, ancien Médecin du Roi de France en Allemagne, Membre de l'Académie de Pétersbourg, a donné au public des Ouvrages dont nous avons parlé à fon Article. Voyez CLERC.

LECLERC, (Etienne) Médecin & Profeffeur en Langue Grecque à Geneve, difputa cette Chaire contre le célebre *Aléxandre Morus*, prédicateur du parti des Calviniftes, qui lui fut préféré. *Leclerc* en fut piqué, & pour fe venger de l'injuftice qu'il prétendoit lui avoir été faite, il critiqua les Ouvrages des amis de *Morus*. Cependant celui-ci étant paffé au bout de trois ans à une Chaire de Théologie & à la charge de Miniftre à Geneve, *Leclerc* fut nommé pour

remplir sa premiere place. Il fut choisi Conseiller de la ville de Geneve en 1662, mourut en 1679, & laissa plusieurs Dissertations que *Jean*, son fils, prit soin de faire imprimer en 1684, avec celles de *David Leclerc* son oncle. *Etienne Leclerc* étoit né à Geneve en 1599.

LECLERC, (Daniel) savant Médecin, fils du précédent, étoit de Geneve, où il vint au monde le 4 Février 1652. Après avoir étudié en France, spécialement à Montpellier & à Paris, il se rendit à Valence & il y prit le bonnet de Docteur en 1672. D'abord qu'il fut de retour dans sa patrie, il s'empressa moins d'être recherché dans la pratique, qu'à s'y préparer par l'étude des Auteurs les plus célebres. Il fouilla dans les premieres sources; & comme il s'appliqua à connoître les progrès de la Médecine d'âge en âge, & les découvertes dont elle s'étoit enrichie, il conçut le dessein d'en tracer l'Histoire. Ce projet l'occupa beaucoup; il partagea, pour ainsi dire, son tems entre le Cabinet & les malades jusqu'à ce qu'il fut nommé Conseiller d'Etat, charge qu'il remplit pendant vingt-quatre ans & demi, & qu'il remplissoit encore à sa mort arrivée le 8 Juin 1728. Il laissa deux fils, *Jacques*, Docteur en Médecine, & *Jacques-Théodore*, Ministre & Professeur des Langues Orientales.

Daniel Leclerc a travaillé à la Bibliotheque Anatomique avec *Manget*. Les Ouvrages suivans sont de lui seul:

Historia Naturalis & Medica latorum lumbricorum intrà hominem & animalia nascentium. *Genevæ*, 1715, *in*-4. En Anglois, Londres, 1721, *in*-8.

Histoire de la Médecine où l'on voit l'origine & les progrès de cet Art de siecle en siecle. Geneve, 1696, *in*-12. Comme cette édition n'alloit pas au delà du tems d'*Hippocrate*, il en donna deux autres à Amsterdam, *in*-4, qui traitent de l'Histoire de la Médecine jusqu'à *Galien*. L'une parut en 1702, l'autre en 1723; on en a donné une troisieme à La Haye, 1729, *in*-4. On y trouve les circonstances les plus remarquables de la vie des Médecins Grecs & Latins; mais *Leclerc* s'attache moins à ces détails, qu'à ce qui regarde les opinions, les systêmes, les sectes, les découvertes, dont ces Médecins sont les Auteurs; en un mot, il traite de l'origine, des progrès & des révolutions de la Médecine de siecle en siecle. *Freind*, qui a aussi traité de cette partie de l'Art, fait le plus grand éloge de l'Histoire de *Leclerc*. Il ne pense pas de même au sujet de l'*Essai* pour servir à la continuation de cette Histoire, depuis la fin du deuxieme siecle jusqu'au milieu du dix-septieme, que l'Auteur a ajouté à son premier Ouvrage. Il est vrai qu'il y a dans cet Essai beaucoup de choses rapportées négligemment & avec peu de précision; mais on doit remarquer que ce morceau n'est qu'un plan, qui laissera toujours des regrets de ce que *Leclerc* n'ait pas continué son entreprise jusqu'à son tems, avec la même étendue qu'il avoit donnée à l'Histoire de la Médecine jusqu'à la fin du deuxieme siecle. Cet Auteur a prévu les reproches qu'on pourroit lui faire à cet égard. Les raisons qu'il apporte pour excuser sa conduite sont trop justes & trop sensibles, pour ne point s'y rendre: son âge avancé, la grandeur des dépenses pour se procurer les Livres nécessaires, ses occupations, la difficulté de traiter de la Médecine des Arabes, sont les principaux obstacles qu'il a trouvés à la continuation de son travail.

J'ai profité de l'Ouvrage de ce Médecin, & j'ai tiré de fon Hiftoire un grand nombre d'Articles répandus dans ce Dictionnaire. J'en ai déja prévenu le Lecteur dans la Préface ; & fi je le répete ici, c'eft pour me rappeller encore une fois les obligations que j'ai au favant *Leclerc*. Il eft impoffible d'écrire une Hiftoire fans compiler ; elle eft moins le fruit du génie, que celui des recherches. Mais pour éviter les reproches odieux du plagiat, un Ecrivain fincere doit nommer les fources dans lefquelles il a puifé. C'eft pourquoi je me fuis fait un devoir d'imiter la conduite de *Pline*, & je répete ce qu'il a dit dans la Préface de fon Hiftoire Naturelle: *Benignum eft & plenum ingenui pudoris, fateri per quos profeceris.*

Voici maintenant la notice des Auteurs qui ont traité de l'Hiftoire de la Médecine & des Médecins, & qui ont fervi à la compofition de celle de *Daniel Leclerc*, ainfi qu'il l'annonce lui-même dans la Préface de fon Ouvrage.

Vossius, dans un Livre pofthume intitulé, *De Philofophia*, dit plufieurs chofes concernant les Médecins anciens, les Ecrits qu'ils ont laiffés, & le tems auquel ils ont vécu.

Meibomius & Reinesius, favans Médecins Allemands, ont travaillé fur cette matiere ; le premier dans fon Ouvrage intitulé : *Magnum Opus de vitis Medicorum* ; le fecond dans une Hiftoire des Médecins.

Ménage a auffi compofé une Hiftoire des anciens Médecins qui étoit en manufcrit dans la Bibliotheque léguée par l'Abbé Bignon.

Pierre Castellan, Profeffeur en Grec à Louvain, a donné un petit Traité intitulé : *Vitæ illuftrium Medicorum.*

Brunsfels avoit fait avant lui un Catalogue des Médecins illuftres.

Champier, Remacle Fuchs, Peucer, ont auffi écrit fur le même fujet.

Wolfgang Justus a fait une Chronologie des Médecins.

René Moreau a auffi remarqué le tems auquel divers Médecins ont vécu.

Neander, Médecin de Brême, ville d'Allemagne dans le Cercle de la Baffe-Saxe, a compofé un Livre imprimé en 1623, où il traite de l'origine de la Médecine, de fon antiquité & de fon excellence, des Sectes qui s'y font établies, des intervalles pendant lefquels elle a été négligée, de ceux où elle s'eft relevée, & enfin de la vie & des Ecrits des Médecins qui y ont contribué.

Melchior Adam a écrit, un peu avant lui, la vie des Médecins Allemands.

Doringius, autre Médecin Allemand, a fait imprimer, en 1611, un petit Livre touchant la Médecine & les Médecins, l'origine & les progrès de cet Art.

Martin Fogelius, fameux Profeſſeur d'Hambourg, avoit promis une Hiſtoire des Médecins qui avoient été omis par ceux qui ont traité de la même matiere.

Welschius, autre Médecin d'Allemagne, a pareillement voulu faire cette Hiſtoire.

Tiraqueau doit auſſi être rangé dans le nombre de ceux qui ont travaillé pour l'Hiſtoire de la Médecine.

Bernier a donné un Ouvrage intitulé : *Eſſai de la Médecine*, où il eſt traité de l'Hiſtoire de la Médecine & des Médecins.

Lionardo Di Capoa, Médecin Napolitain, a auſſi écrit quelque choſe qui approche de l'Hiſtoire de la Médecine.

Conringius a pareillement travaillé ſur cette matiere dans ſon Introduction à la Médecine.

Schelhammer, célebre Profeſſeur de l'Univerſité de Kiell, a joint un ſavant Commentaire à cet Ouvrage.

Almeloveen a donné un Livre intitulé : *Inventa nov-antiqua, id eſt, brevis enarratio ortûs & progreſsûs Artis Medicæ.*

Une infinité d'autres Ecrivains ont traité de cette matiere, avec plus ou moins d'étendue, depuis que l'Hiſtoire de *Leclerc* a paru ; mais perſonne ne l'emporte ſur ce Médecin, ſoit par la variété, ſoit par l'utilité des détails. Il n'y a que le Docteur *Freind* qui lui ſoit comparable : auſſi n'y a-t-il point d'Ouvrages qui fourniſſent de plus amples connoiſſances ſur l'Hiſtoire de la Médecine, que ceux de ces deux Auteurs. De l'Hiſtoire de *Leclerc* qui va juſqu'à la fin du ſecond ſiecle de ſalut, & de celle du Docteur *Freind* qui commence au tems de *Galien* & s'étend juſqu'au ſeizieme ſiecle, on peut extraire un grand nombre de faits, de circonſtances & d'anecdotes, que les Médecins ne peuvent ignorer, ſans s'expoſer au reproche d'avoir négligé une des parties eſſentielles de leur Art.

LECOQ (Antoine) étoit de Paris. Il prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de cette ville, où il pratiqua avec beaucoup de réputation, & mourut le 28 Mars 1550. Il avoit été élu Doyen de ſa Faculté en Novembre 1538, & continué en 1539. En cette même année, *Lecoq* fut appellé à la Cour pour conſulter ſur l'état de François I, Roi de France, qui étoit atteint de la vérole. Comme *Fernel* ne vouloit admettre d'autre remede que ſon Opiate antivénérienne, on dit que notre Médecin eut la force de s'oppoſer à cet avis & d'inſiſter ſur la néceſſité des frictions mercurielles, qu'il croyoit être le moyen le plus efficace & le plus prompt pour guérir le Roi. Cette conduite prouve ſon intelligence, mais le propos qu'il tint en faiſant valoir ſon opinion, ne montre pas un Médecin Courtiſan. *Gui Patin* aſſure qu'il dit à *Fernel*, en parlant de François I, *c'eſt un vilain qui a gagné la vérole*, Frottetur *comme un autre & comme le dernier*

de son Royaume, puisqu'il s'est gâté de la même maniere. Cela fut rapporté au Roi qui n'en fit que rire, & lui sut bon gré de sa franchise.

Nous avons quelques Ouvrages de la façon d'*Antoine Lecoq* :

De Ligno sancto non permiscendò. In imperitos, fucatosque Medicos. Parisiis, 1540, *in*-8. Il ne souffrit pas qu'on fît bouillir le Bois de Guaiac avec d'autres drogues.

Consilia de Arthritide. Francofurti, 1592, *in*-8, avec d'autres Ouvrages sur la même maladie, dont les principaux sont tirés de *Jacques Sylvius* & de *Fernel*. Ces deux Médecins, conjointement avec *Lecoq*, ont été consultés pour Louis de Flandre qui souffroit depuis long-tems d'une goutte vague & irréguliere. C'est ainsi qu'en parle *Henri Garet* ; il ajoute que *Pierre Bruhesius*, Médecin d'Eléonore, Reine de France, Douairiere de François I & sœur de Charles-Quint, avoit reçu ordre de cette Princesse, qui demeuroit alors dans les Pays-Bas, de s'adresser à eux, comme les plus célebres Médecins de Paris.

Il ne faut point confondre celui dont nous venons de parler, avec *Paschal Lecoq* qui naquit dans le Poitou en 1567. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Poitiers en 1597; parvint au Décanat de sa Compagnie, & mourut dans la même ville de Poitiers le 18 Août 1632.

Il a donné au public :

Bibliotheca Medica, sive, Catalogus eorum qui ex professo Artem Medicam in hunc usque annum 1589 scriptis illustrarunt. Basileæ, 1590, *in*-8. C'est un Catalogue alphabétique de différens Médecins, avec des notes sur leurs Ecrits, tant imprimés que manuscrits, & les principaux traits de leur vie, qu'il avoit principalement tirés de la Bibliotheque de *Gesner*. Ce premier Catalogue est suivi d'un autre dans lequel il a fait entrer les Auteurs qui ont écrit de la Médecine en François, en Allemand & en Italien. Cet Ouvrage n'est pas sans beaucoup de fautes, dont la plus commune est de parler du même Ecrivain sous différens noms.

Oratio de Galli Gallinacei naturâ & proprietatibus. Pictavii, 1613, *in*-8.

LEDELIUS, (Samuel) de Sorraw dans la Basse Lusace, fut Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, sous le nom de *Thésée* II. Il pratiqua la Médecine, après le milieu du XVII siecle, à Grunberg en Lusace, & devint Physicien Provincial du duché de Gorlitz. On a de lui :

De Pica. Jenæ, 1668, *in*-4. C'est la Thefe qu'il soutint dans les Ecoles de Jene, sous *Jean-Arnould Friderici*.

De Centaurio minori, aurô tamen majori. Francofurti, 1694, *in*-8. Ce Mémoire est écrit dans le goût de l'Académie des Curieux de la Nature, à qui l'Auteur l'a adressé. Il lui a aussi communiqué un très-grand nombre d'Observations.

LEDRAN, (Henri) Chirurgien Juré de Saint Côme & ancien Prévôt de sa Compagnie, étoit de Paris. Comme il fut un des grands Opérateurs de son siecle, il remit en vigueur l'amputation des mammelles attaquées de cancer; méthode qui étoit négligée depuis long-tems, & qu'on avoit mise au nombre de celles qui perdent leur mérite en vieillissant. Il est vrai que le succès de cette opération est souvent infructueux; mais c'est moins de la part de l'opération même, que de celle de l'Opérateur qui s'y prend trop tard, & lorsque le virus cancereux a déja attaqué les glandes de l'aisselle & infecté toute la masse.

Ledran ſe fit beaucoup de réputation dans les armées par les cures épineuſes dont il fut chargé. Il traita pluſieurs officiers diſtingués avec le plus grand ſuccès, & en particulier le Maréchal-Duc de Villars, qu'un boulet de canon bleſſa à la jambe à la bataille de Malplaquet. Ce Chirurgien ne ſe fit pas moins de réputation à la Cour, où il fut appellé pendant la maladie, dont Louis XIV mourut. Cinq ans après, il mourut lui-même, le premier de Février 1720, & fut enterré dans l'Egliſe de Saint Sulpice, ſa paroiſſe.

Henri-François, ſon fils, ancien Chirurgien Major de la Charité, de l'Académie de Chirurgie, de la Société Royale de Londres, & Chirurgien conſultant des Camps & Armées du Roi, naquit à Paris. A l'exemple de ſon pere, il fut preſque toujours de l'avis de paſſer aux grandes opérations; mais comme l'expérience dirigée par beaucoup d'eſprit & de jugement, étoit le premier mobile de ſes déciſions, les ſuccès qu'il en eut, & la dextérité avec laquelle il opéra, lui mériterent la réputation dont il jouiſſoit encore en 1768. Cette réputation durera même long-tems après lui: c'eſt dans les Ouvrages qu'il avoit donnés au public, que la poſtérité trouvera la preuve des rares connoiſſances qu'il avoit dans ſon Art.

Parallele des différentes manieres de tirer la pierre de la veſſie. Paris, 1730, 1740, *in*-8. En Allemand, Berlin, 1737, *in*-8. En Anglois, Londres, 1738, *in*-8. Cet habile Chirurgien examine les différentes méthodes de tailler qui ont eu le plus de célébrité. Avant que d'entrer en matiere, il donne une deſcription ſuccincte des parties contenues dans le baſſin. Il a connu les replis du péritoine qui fixent la veſſie aux os pubis, & il leur attribue l'uſage des ligamens; il a encore donné des obſervations ſur le tiſſu cellulaire qui enveloppe la veſſie. Il a fait repréſenter le baſſin dans la poſition où il eſt, lorſqu'on opere ſuivant la méthode de *Rau*, & il a fait dépeindre une moitié de baſſin ſcié verticalement, méthode dont M. *Camper* a retiré les plus grands avantages. M. *Ledran* s'étend peu ſur le petit appareil qu'il condamne par rapport à l'extraction des pierres qui ſont dans la veſſie. Il ſe montre plus partiſan du grand appareil; mais il conſeille de faire l'inciſion un peu plus bas que les *Colot* n'avoient coutume de la faire. Il prétend que ceux qui pratiquent la taille à cet appareil, agiſſent avec trop de précipitation, ne meſurent point le degré d'inciſion, ou font, en retirant la pierre, des dilacérations qu'ils euſſent pu prévenir en agiſſant avec plus de prudence. Il trouve en général moins d'avantages que d'inconvéniens dans le haut appareil; il n'en proſcrit cependant pas totalement l'uſage, ſinon que le corps de la veſſie ſoit affecté. Si la veſſie eſt ſaine & la pierre trop groſſe, il conſeille d'y recourir. L'opération latérale de *Rau* lui paroît très dangereuſe ſi l'on ſe ſert de la ſonde qu'*Albinus* a décrite; il prétend qu'on riſque d'inciſer très-ſouvent le rectum. L'Auteur a imaginé une nouvelle ſonde pour obvier à cet inconvénient, & il s'en eſt ſervi avec ſuccès dans un grand nombre de tailles.

Obſervations de Chirurgie, auxquelles on a joint pluſieurs réflexions en faveur des Etudians. Paris, 1731, deux volumes *in*-12, & 1751, ſous le même format. En Allemand, Nuremberg, 1738, *in*-8. En Anglois, 1739, *in*-8. La plupart de ces obſervations ont pour objet des maladies graves. L'Auteur, qui les a tirées de ſa pratique, parle de ſes bons ſuccès ſans oſtentation, & des mauvais avec beaucoup de candeur.

Traité

Traité des opérations de Chirurgie. Paris, 1731 & 1742, *in*-8. Bruxelles, 1745, *in*-8. En Anglois, par *Gataker*, Londres, 1749, *in*-8, avec les additions de *Chéselden* & de nouvelles figures d'instrumens. C'est un bon Ouvrage, qui ne comprend cependant point toutes les opérations; mais M. *Ledran* a la modestie de parler de quelques nouvelles pratiques, sans s'attribuer le mérite de la nouveauté.

Réflexions sur les plaies d'armes à feu. Paris, 1737, 1740, 1759, *in*-12. Amsterdam, 1745, *in*-12. En Allemand, Nuremberg, 1740, *in*-8. Ce Traité est court, mais il est plein de remarques également judicieuses & intéressantes; il est le fruit que l'Auteur a recueilli des Campagnes qu'il a faites dans les Armées Françoises. M. *Ledran* prétend qu'il y a contusion dans toutes les plaies d'armes à feu; il recommande l'usage des grandes incisions, blâme celui des tentes, rejette les pansemens fréquens, indique plusieurs nouveaux appareils, & examine scrupuleusement les plaies de différentes parties du corps.

Suite du parallele de la taille. Paris, 1756, *in*-8. Les nouveaux instrumens inventés pour cette opération, depuis la publication de son premier Ouvrage, lui ont donné matiere à quantité de réflexions.

Consultations sur la plupart des maladies qui sont du ressort de la Chirurgie. Paris, 1765, *in*-8. Cet Ouvrage répond parfaitement à la haute réputation de son Auteur, & les préceptes qu'on y trouve sont d'autant plus sûrs, qu'ils sont presque tous appuyés sur la longue pratique de ce grand Chirurgien.

Traité économique de l'Anatomie du corps humain. Paris, 1768, *in*-12. Ce Traité ne figure point avec les autres productions de M. *Ledran*; on n'y reconnoît plus l'Auteur des excellens Ouvrages dont on vient de parler. Le génie de l'homme vieillit avec le corps.

LEDUC, (Antoine) fils d'un Médecin de Constantinople, naquit dans cette ville. Il étoit Bachelier de la Faculté de Leyde, lorsqu'il y soutint, en 1716, selon quelques-uns, & en 1722, selon d'autres, une These sur l'Inoculation de la petite vérole, telle qu'on la pratiquoit dans sa patrie. Elle est intitulée : *Dissertatio de Bizantina variolarum insitione, pro gradu Doctoris suscipiendò in Universitate Leidensi.* C'est la premiere These qui ait été soutenue dans les Ecoles publiques sur l'Inoculation, s'il est vrai qu'elle soit de l'an 1716; car celle que M. *Boyer* défendit à Montpellier, n'est que de 1717.

LEFEVRE, (Nicolas) Membre de la Société Royale de Londres & Apothicaire de la Maison du Roi d'Angleterre, Charles II, fut aussi connu en France, sa patrie, en qualité de Chymiste de Louis XIV. On ne peut trop le louer pour les lumieres qu'il a répandues sur la Chymie, la précision avec laquelle il a décrit tous ses procédés, & le détail dans lequel il est entré sur les circonstances des opérations. Il est d'ailleurs très-fidele & très-exact dans l'exposition de ses expériences; il s'est attaché sur-tout à marquer tous les procédés où l'Artiste couroit quelques risques. On peut cependant lui reprocher un défaut; c'est qu'il regne dans ses raisonnemens un peu trop d'esprit Chymique, & qu'il parle trop au long des propriétés des médicamens. *Boyle* le désigne dans ses Ouvrages sous les lettres L F, & il y fait mention de l'*Ens primum*

Balſami, par lequel *Lefevre* prétendoit rendre la vigueur & la jeuneſſe aux animaux décrépits. Ce Chymiſte eſt preſque le premier qui ait donné en François un abrégé des procédés les plus en uſage, en obſervant l'ordre des corps qu'il ſoumet à l'opération & dont il fait l'analyſe. Ce Traité fut imprimé à Paris en 1660, 1669 & 1674, deux volumes *in*-12; à Leyde, 1699, deux volumes *in*-12; à Paris, 1751, cinq volumes *in*-12. Cette derniere édition a été revue, corrigée & augmentée d'un grand nombre de procédés par *Dumonſtier*, qui l'a encore enrichie de pluſieurs figures. La Chymie de *Lefevre* a paru en Anglois en 1670, *in*-8, & en 1740, *in*-4; en Latin, à Beſançon, 1737, deux Tomes *in*-4, en un volume.

LE FRANÇOIS, (Alexandre) de Paris, prit le bonnet de Docteur en 1708., dans la Faculté de Médecine en l'Univerſité de ſa ville natale. Il s'eſt diſtingué par des Ouvrages qui ne reſpirent que le bien public & la réforme de ſa profeſſion. Mais toutes bonnes qu'euſſent été ſes vues, elles n'ont fait qu'une impreſſion paſſagere : comme il ne falloit rien moins que le concours de l'autorité ſouveraine pour donner de l'activité à ſes projets, ils ſont demeurés ſans effet, parce qu'ils n'ont point été goûtés du Miniſtere. Voici les titres ſous leſquels ces Ouvrages ont paru :

Réflexions critiques ſur la Médecine. Paris, 1714 & 1723, 2 volumes, *in*-12.

Projet de Réformation de la Médecine. Paris, 1716 & 1723, 2 volumes, *in*-12.

Diſſertation contre l'uſage de ſoutenir des Theſes en Médecine, avec un Mémoire pour la réformation de la Médecine dans la ville de Paris. Paris, 1720, *in*-12.

LEGIUS, (Léonard) Médecin natif de Pavie, vécut vers l'an 1520. Il a montré beaucoup d'intelligence dans ſa façon d'interpréter les dogmes de pratique, qui ſont répandus dans les Ouvrages de *Galien* & d'*Avicenne*; le Traité qu'il a écrit à ce ſujet, a été publié ſous ce titre :

Propoſitiones, ſeu, Floſculi ex Galeni Libris diligentiſſimè collecti. Introductorium Medicum ex expoſitione Capituli aurei Avicennæ. Venetiis, 1523, *in-fol.*

LEGRAND (Nicolas) étoit de Paris. Il ſe mit ſur les bancs de la Faculté de Médecine de ſa ville natale, ſous le Décanat de *Jean Maillart* qui fut nommé à cette dignité en Novembre 1542 & continué en 1543, & il ne tarda pas à demander le bonnet de Docteur, qu'il obtint. Comme il exerça ſa profeſſion avec une eſtime générale, ſa réputation perça juſqu'à la Cour du Roi Henri II, dont il devint Médecin. *Legrand* mourut le 24 Septembre 1583, âgé de 63 ans, & laiſſa pluſieurs Ouvrages. Je n'en connois point les titres. Aucun des Bibliographes que j'ai conſultés ne cite rien ſous ſon nom; peut-être lui a-t-on attribué les Traités qui appartiennent à *Antoine Legrand* de Douay, mais celui-ci n'a écrit qu'après le milieu du XVII ſiecle.

LEICHNER, (Eccard) de Saltzungen dans la Principauté de Henneberg en Franconie, naquit le 15 Janvier 1612. Il fit des études différentes dans le même tems : ſes parens vouloient qu'il s'appliquât à la Théologie, pendant que ſon goût le portoit vers la Médecine. Comme c'étoit la nature elle-même qui lui avoit inſ-

piré ce goût, il crut pouvoir le suivre malgré les ordres contraires qu'on lui donnoit; & sous les apparences d'étudier la Théologie, il fit enfin son unique affaire de l'Art de guérir. Après quelques années de pratique à Sondershausen, à Nordhausen & à Ordorf en Thuringe, il fut reçu Docteur à Jene le 29 Octobre 1643. L'année suivante, il fut aggrégé à l'Université d'Erfurt, où on le nomma à la Chaire de Professeur ordinaire en 1646. Il passa par différentes charges dans cette Académie, depuis ce tems jusqu'en 1690, qu'il mourut le 29 Août, âgé de 78 ans. Ce Médecin a mis au jour plusieurs Ouvrages, tant en Allemand qu'en Latin. Amateur de paradoxes, il barbouilla beaucoup de papier, soit pour faire connoître ses opinions, soit pour les défendre; il poussa même la singularité jusqu'à s'opposer aux sentimens les plus généralement reçus, & ne voulut jamais se rendre à l'évidence des faits qui démontrent la circulation du sang. Les Ouvrages qu'il a écrits en Latin portent les titres suivans :

Atomorum subcœlestium syndiacrisis. Erfurti, 1645, *in*-4.

De motu sanguinis Exercitatio Anti-Harveiana. Arnstadiæ, 1645, *in*-12. *Jenæ*, 1653, *in*-12. *Amstelodami*, 1665, *in*-12.

De generatione, seu, de propagativa animalium, plantarum & mineralium multiplicatione. Erfurti, 1649, *in*-4.

Dissertatio de indivisibili & totali cujusque animæ in toto suo corpore & singulis ejus partibus existentiâ. Ibidem, 1650, *in*-12.

De Philosophica scholarum emendatione. Ibidem, 1652, *in*-12.

De cordis & sanguinis motu Hypomnemata septem. Jenæ, 1653, *in*-12.

Exercitationes de calido innato. Erfurti, 1654, *in*-4.

De principiis Medicis, seu, de Apodictica scholarum Medicarum emendatione. Erfurti, 1664, *in*-12.

Archæus synopticus, sive, duodecim Tabulæ de legibus Medicæ Reipublicæ fundamentalibus. Ibidem, 1674, *in*-12. Les traits qu'il lâcha contre *Paul Ammann* dans cet Ouvrage, firent prendre la plume à ce Médecin, mais la dispute se termina assez inutilement de part & d'autre. *Leichner*, en combattant la circulation, tint toujours pour les Anciens; & *Ammann*, qui rejettoit hautement leurs opinions, n'en montra que plus d'attachement aux sentimens des Modernes.

De principiis Medicis Epistola Apologetica ad illustre Medicorum in Academia Lipsiensi Collegium. Erfurti, 1675, *in*-12. C'est la Réponse qu'il fit à *Ammann* qui avoit fait face, par un Ecrit, aux traits que notre Médecin avoit lâchés contre lui dans l'Ouvrage précédent.

Epicrisis Medico-Analytica super undecim Disputationes Medicas Francisci de Le Boë Sylvii. Ibidem, 1676, *in*-12.

LEIGH, (Charles) Médecin du XVII siecle, étoit de Grange dans le Duché de Lancastre. Il fut reçu Docteur à Cambridge, & il pratiqua à Londres avec tant de réputation, que la Société Royale de cette ville le mit au nombre de ses Membres le 13 Mai 1685. La célébrité, dont ce Médecin a joui, s'est soutenue après sa mort par les Ouvrages qu'il a laissés au public :

Histoire Naturelle des Provinces de Lancastre, de Chester & de Derbi avec le détail des Antiquités Britanniques, Phéniciennes, Arméniennes, Grecques & Ro-

maines qu'on trouve dans ces Provinces. Oxford, 1630, *in-fol.* Londres, 1700, *in-folio*, avec figures. On peut rendre ainsi en François le titre de cet Ouvrage, dont les éditions sont en Anglois. L'Auteur s'est attaché à parler des Eaux Minérales, des Métaux & des maladies les plus communes aux Provinces qu'il a parcourues en Naturaliste.

Phthisiologia Lancastriensis, cum Tentamine Philosophicô de Mineralibus Aquis in eodem Comitatu observatis. Londini, 1694, *in-8. Genevæ*, 1727, *in-4*, avec les Œuvres de *Richard Morton.*

Exercitationes quinque de Aquis Mineralibus, Thermis calidis, morbis acutis, morbis intermittentibus, Hydrope. Londini, 1697, *in-8.* Dans la partie de ce Recueil qui concerne les Eaux Minérales, il combat les sentimens de *Lister* sur leurs principes, & n'en reconnoît d'autres que le vitriol, l'ochre & le souffre.

Histoire de la Virginie. Londres, 1705, *in-12*, en Anglois. Amsterdam, 1707, *in-12*, en François. *Leigh* auroit pu tirer meilleur parti du séjour qu'il a fait dans ce pays & s'attacher en particulier à ses productions; mais il a rempli cette tâche avec si peu d'étendue, que ce qu'il a dit des plantes, ne mérite pas grande attention.

LEMAIRE, (Jean) ou comme il s'appelloit lui-même *Jehan Lemaire de Belges*, naquit en Hainaut dans une des trois villes auxquelles il donne ce nom. La troisieme, qui est Bavay, paroît être celle où il vit le jour vers l'an 1473, & non point à Valenciennes, comme certains Auteurs le prétendent. *Jean Molinet*, son parent, se chargea du soin de son éducation, & le mit bientôt en état d'instruire les autres. *Lemaire* voyagea d'assez bonne heure; il n'avoit que 25 ans, lorsqu'il étoit à Ville-Franche en Beaujolois, avec la qualité de Clerc des Finances au service du Roi Louis XI & du Duc Pierre de Bourbon. *Guillaume Du Bois*, plus connu sous le nom de *Cretin*, passant dans ces quartiers-là en 1498, fit connoissance avec *Lemaire*, & l'engagea à faire usage de ses talens. Ses conseils eurent tout l'effet qu'il s'étoit promis, car notre Auteur se livra avec tant d'ardeur à l'étude, qu'il ne tarda pas à donner au public les fruits de ses veilles & de ses travaux. En 1503, il s'attacha à Marguerite d'Autriche, sœur de Philippe I, Roi d'Espagne. *Molinet* étoit alors Bibliothécaire de cette Princesse qui aimoit les Gens de Lettres, & il paroît que ce fut lui qui la détermina à prendre *Lemaire* pour le remplacer dans cet emploi. Ce dernier ne suivit pas d'abord la Cour; il fut en 1506 à Venise, & dès la même année à Rome, où il étoit encore en 1508: mais il est certain qu'il recevoit des appointemens de la Princesse Marguerite en 1509. Il gagna aussi les bonnes graces de son neveu l'Archiduc Maximilien. Enfin, il trouva le secret de se faire aimer à la Cour de France par son Traité *De la différence des Schismes*; ce fut Jean Perréal, Peintre & valet de chambre de Louis XI, qui le poussa auprès de ce Prince, & qui lui ménagea la bienveillance de la Reine Anne de Bretagne, qui le fit son Secretaire, & qui joignit à cette qualité celle de son *Indiciaire* ou Historiographe. *Lemaire* tomba en démence vers la fin de ses jours; il mourut fou dans un Hôpital en 1524, ou, selon d'autres, en 1548.

On voit par ses Ouvrages qu'il savoit le François, le Latin, le Grec &

l'Italien. Il avoit beaucoup étudié l'Hiſtoire, mais il s'étoit ſur-tout attaché à la Poéſie Françoiſe. On remarque une imagination enjouée, de l'eſprit & de la facilité dans les pieces qui ſont ſorties de ſa plume, mais peu de goût & de délicateſſe. Voici un échantillon de ſes Vers. Il eſt tiré d'un Poëme Allégorique qui a paru ſous le titre de *Traictez ſinguliers, ſçavoir : les trois Comptes intitulez de Cupido & d'Atropos, dont le premier fut inventé par Séraphin, Poëte Italien ; le ſecond & le tiers de l'invention de Jehan Le Maire, mis en Vers François*, &c. Paris, 1525, *in*-8. Les deux derniers Contes ſont deſtinés à montrer les ſuites funeſtes de l'Amour ; il parle dans le ſecond de l'infâme maladie qui eſt la punition ordinaire de cette paſſion, quand elle eſt déréglée, & il y rapporte les ſentimens qu'on avoit de ſon tems ſur la vérole. C'eſt ce qu'il dit à ce ſujet, qui l'a fait ranger dans ce Dictionnaire ; car tout ce qu'il a fait d'ailleurs, eſt parfaitement étranger à cet Ouvrage, ſi l'on excepte l'Ecrit intitulé : *Le triumphe de très-haulte & puiſſante Dame Vérolle, Royne du Puy d'Amours ; nouvellement compoſé par l'inventeur de menus plaiſirs honneſtes.* Lyon, 1539, *in*-8. On trouve cette piece annoncée, ſous le N°. 13, à l'Article *Jean Lemaire* qui eſt à la tête du troiſieme volume des Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire Littéraire des Pays-Bas, compoſés par M. *Paquot*. C'eſt delà que j'ai tiré ce que je viens de dire, même les vers dont j'ai promis l'échantillon, que j'avois cependant déja vus dans l'Ouvrage *De morbis venereis* du célebre *Aſtruc*, imprimé à Paris en 1736.

Mais enfin, quand le venim fut meur,
Il leur naiſſoit de gros boutons ſans fleur,
Si trez-hideulz, ſi laits & ſi énormes
Qu'on ne vit onc viſaiges ſi difformes,
Ne onc receut ſi trez-mortelle injure
Nature humaine en ſa belle figure.
Au front, au col, au menton & au nez,
Oncques ne vids tant de gens boutonnez.
Et, qui pis eſt, ce venim tant nuiſible,
Par ſa malice occulte & inviſible
Alloit chercher les veines, les arteres,
Et leur cauſoit ſi eſtranges miſeres,
Dangier, douleur de paſſion & goutte,
Qu'on n'y ſçauroit remede, ſomme toute,
Fors de crier, ſouſpirer, lamenter,
Plorer & plaindre, & mort ſe ſouhaitter.
Ne ne ſceut onc lui bailler propre nom
Nul Médecin, tant euſt-il de renom.
L'ung la voulu *Sahafati* nommer
En Arabic : l'autre a peu eſtimer
Que l'on doibt dire en Latin *Mentagra* :

Mais le commun, quand il la rencontra,
La nommoit *Gorre* ou la *Vérole grosse*,
Qui n'espargnoit ne couronne, ne crosse:
Pocken l'ont dit les Flamens & Picquarts:
Le Mal François la nomment les Lombars.
Si encore eut d'autres noms plus de quattre:
Les Allemans l'appellent *Groitte blatre:*
Les Espaignols *Las Buas* l'ont nommée.
Et dit on plus que la puissante armée
Des fors François, à grant-peine & souffrance,
En Naples l'ont conquise & mise en France;
Dont aulcuns d'eulx le *Souvenir* la nomment,
Et plusieurs faicts sur ce comptent & somment.
Les Savoysiens *la Clavela* la disent.
De là, comme plusieurs gens en devisent,
De là, comment l'Amour, le jeune Yvroigne
A fait aux gens grant dommage & vergoigne;
Et ne scet on, pour ces clouds desclouer,
Bien bonnement à quel Sainct se vouer.
N'antmoins aulcuns par grace souveraine
Ont imploré Madame Saincte Reine:
Les aultres ont eu recours à Sainct Job;
Peu de guaris, en sont de mors beaucop;
Car reigné à ce trez-cruel tourment
Par tout le monde universellement.

LEMAITRE, (Guillaume) Médecin de Lille en Flandre, mourut au mois d'Août 1585. Il a donné au public un Traité de la peste, maladie fort commune dans son siecle. Cet Ouvrage est intitulé:

Isagoge Therapeutica de sævitia, curatione & præventione Pestis. Francofurti, 1572, *in*-8. *Venetiis*, 1572, *in*-12.

LEMAITRE, (Rodolphe) de Tonnerre en Champagne, mourut vers l'an 1632. Il fut Médecin de Gaston d'Orléans, frere unique de Louis XIII, & en cette qualité il accompagna ce Prince dans son voyage de Lorraine. La peste y regnoit alors, elle y faisoit même des ravages qui demandoient de prompts secours. Ces circonstances engagerent *Lemaître* à faire imprimer en 1631, à Pont-à-Mousson, un Ouvrage de sa façon, qui avoit déja paru en 1619 à Paris, sous le titre de *Préservatif des fievres malignes de ce tems.* Il y a fort peu de changement dans la seconde édition; mais comme l'Auteur ne tarda pas à s'appercevoir que la peste de Lorraine avoit un caractere différent de celle, contre laquelle il avoit écrit son *Préservatif*, il donna un deuxieme Ouvrage sur cette

matiere, & l'intitula: *Confeils préfervatifs & curatifs contre la pefte, plus contre les picqures vénimeufes & fes poifons.* Epinal, *in*-16. Avant l'époque de cette maladie contagieufe, *Lemaitre* avoit publié :

De temporibus humani partûs. Apologia Medicinæ. Nemaufi, 1591, *in*-8.

Doctrina Hippocratis. Aphorifmi novâ interpretatione ac methodô exornati. Leges Medicinæ. Arcana judicia. Patrocinium Doctrinæ Hippocratis. Parifiis, 1613, *in*-12.

LEMERY (Nicolas) naquit à Rouen le 17 Novembre 1645, de *Julien*, Procureur au Parlement de Normandie. Il reçut les premieres leçons de Chymie d'un Apothicaire de fa ville natale, à qui on avoit confié le foin de l'inftruire; mais peu content de ce qu'il avoit appris chez ce premier Maître, il en chercha d'autres, vint à Paris & s'attacha à *Glafer*. Il fit enfuite plufieurs voyages dans la vue d'augmenter fes connoiffances; il ne revint dans la Capitale qu'au bout de fix ans, & il s'y fit recevoir Apothicaire. Pour donner au public des preuves de fon favoir, il annonça un cours de Chymie dans le Laboratoire de fon ami *Martin*, Apothicaire du Prince de Condé. Bientôt il en eut un en propre qui fut ouvert aux étrangers; & ce fut-là que *Rohaut*, *Bernier*, *Aufout*, *Regis*, *Tournefort*, & plufieurs autres Savans vinrent admirer fa dextérité dans les opérations. Paris devint alors le centre de la Chymie. Avant *Lémery*, cette Science étoit une efpece de cahos, où le faux étoit entierement mêlé avec le vrai. Il les fépara; il réduifit la Chymie à des idées plus nettes, plus fimples & moins vagues; il abolit la barbarie inutile de fon langage, il en diffipa l'obfcurité; & banniffant le jargon vuide de fens qui en avoit fait un Art myftérieux, il s'accommoda au goût & à la Philofophie de fon tems. Bien différent de tant d'autres, *Lémery* augmenta fa fortune par la Chymie; comme il étoit le feul dans Paris qui sût faire le blanc d'Efpagne, cette découverte l'enrichit beaucoup.

En 1675, il donna fon *Cours de Chymie* au public. Cet Ouvrage fut reçu avec beaucoup d'applaudiffemens: l'Auteur s'étoit pourtant réfervé certains fecrets, & on le foupçonne d'avoir feulement fimplifié quelques opérations, fans révéler le dernier degré de facilité avec lequel il les exécutoit. Il y a eu beaucoup d'éditions de cet Ouvrage. La premiere de Paris en 1675, *in*-8, fut fuivie de celles de 1679, 1681, 1682, 1683, 1690, 1697, 1701, 1713, 1730, dans la même ville, auffi *in*-8. Geneve, 1681, 1691, *in*-12, en Latin. Drefde, 1697, 1734, *in*-8, en haut Allemand; la feconde édition eft ornée des notes du Traducteur *Jean-Chriftian Zimmerman*. En Anglois, Londres, 1688, *in*-8, par *Vautier Harris*. En François, Leyde, 1716, *in*-8. Lyon, 1724, *in*-8. La meilleure édition de l'original eft celle de Paris de 1713, qui a été revue par *Noël Falconet*. On y a mis beaucoup de chofes qui ne fe trouvent point dans les précédentes: elle contient les principales opérations fur les fubftances des trois regnes, qui font écrites avec exactitude & fidélité, & font chacune accompagnées de notes qui en expofent les raifons phyfiques. Mais comme cette addition ne fait point la meilleure partie de l'Ouvrage, on ne confeille point au Lecteur de s'en rapporter aux raifonnemens de *Lémery*; il vaut mieux confulter là-deffus le Cours de Chymie de cet Auteur, revu, corrigé, & augmenté de notes favantes par M. *Baron*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & imprimé en cette ville, 1756, *in*-4.

Du reste, on ne peut trop louer la diligence minutieuse avec laquelle *Lémery* a décrit toutes les circonstances des procédés, & particulierement de ceux où il pourroit y avoir quelque danger pour l'Artiste. Mais de la maniere dont cet Ouvrage est fait, il ne paroît point destiné pour les commençans : l'Auteur débute par la partie la plus difficile de la Chymie, l'analyse des métaux. Le plus grand nombre de ses procédés est tellement analogue à la préparation des remedes, qu'il paroît bien qu'il ne travailloit point en Philosophe, mais que son dessein étoit plutôt de remplir les boutiques des Apothicaires de médicamens, que d'instruire ses Lecteurs dans la connoissance des principes & des fondemens de la Chymie. Cela ne doit cependant point empêcher de lui savoir gré de son travail ; en assujettissant la Chymie à la Médecine, il a contribué à la perfection d'un Art qu'on peut regarder comme la partie principale de la Philosophie Naturelle.

En 1681, il s'éleva des troubles sur la Religion, & comme *Lémery* professoit ouvertement le Calvinisme, il fut obligé d'interrompre ses cours. Sur ces entre-faites, l'Electeur de Brandebourg l'appella à Berlin ; mais il refusa de s'y rendre, & préféra d'aller en Angleterre, où le Roi Charles II le reçut avec distinction. Les choses ne répondirent cependant point à son attente dans cette Cour, & pour cette raison, il se détermina à repasser en France, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Caen en 1683. L'Edit portant révocation de celui de Nantes fut publié en 1685 ; comme il interdisoit l'exercice de la Médecine à ceux de la Religion prétendue réformée, *Lémery* se trouva absolument sans emploi. Ebranlé par cette circonstance qui dérangeoit ses projets, mais plus ébranlé encore par les moyens dont on usa pour le convaincre des vérités de la Religion Catholique Romaine, il se détermina à l'embrasser en 1686, & reprit le cours de ses exercices ordinaires.

En 1697 & 1698, il donna au public deux Ouvrages considérables. Le premier qui est un Recueil de toutes les compositions des remedes décrits dans les meilleurs Livres de Pharmacie, est intitulé :

Pharmacopée universelle. Paris, 1697, 1716, 1754, 1764, *in*-4. Amsterdam, 1716, *in*-4. La Haye, 1729, *in*-4. En Italien, Venise, 1720, *in*-4. Voici le titre du second :

Dictionnaire universel des drogues simples. Paris, 1698, 1714, *in*-4. Ibidem, 1733, avec les augmentations de M. *de Jussieu*, & 1759, *in*-4. Amsterdam, 1716, *in*-4. Roterdam, 1727, *in*-4. En Italien, Venise, 1720 & 1737, *in-fol.*

Au rétablissement de l'Académie Royale des Sciences en 1699, *Lémery* obtint la place d'Associé Chymiste ; mais *Bourdelin*, qui étoit Pensionnaire, étant venu à mourir, il lui succéda & se mit alors à lire à l'Académie son *Traité de l'Antimoine*. Cet Ouvrage contient l'Analyse Chymique de ce Minéral, ainsi que le Recueil d'un grand nombre d'opérations. Il fut imprimé à Paris en 1707, *in*-12, & en Italien à Venise en 1717, *in*-8. Un anonyme a donné des notes critiques sur ce Traité. Dès qu'elles eurent été publiées à Paris en 1707, *in*-12, *Lémery* se mit en devoir d'y répondre ; mais les raisons qu'il a apportées pour soutenir ses opinions & pour repousser l'attaque de son adversaire, sont bien foibles. Le Traité de l'Antimoine n'est point la seule piece que notre Auteur a communiquée à l'Académie ; il y a lu plusieurs autres Mémoires qu'on trouve dans le Recueil de ceux que cette savante Compagnie a donnés au public.

Lémery

Lémery commençoit à avancer en âge, lorſqu'il ſollicita ſa place de Penſionnaire pour ſon fils. Il eut l'agrément de ſavoir que ſa recommandation ne lui ſeroit pas inutile un jour ; en effet, ce fils, qui s'étoit perfectionné dans le Laboratoire de ſon pere, lui ſuccéda à ſa mort arrivée, le 19 Juin 1715, à la ſuite d'une apoplexie. Ce ſavant Chymiſte étoit un homme infatigable au travail ; toujours occupé, il fit voir par ſes Ouvrages, que celui qui ſait ménager ſon tems, en a beaucoup à donner à l'étude. Il étoit d'ailleurs bon ami, d'une probité exacte & d'une ſimplicité de mœurs aſſez rare ; il ne connoiſſoit que la chambre de ſes malades, ſon Cabinet, ſon Laboratoire, l'Académie.

LEMERY, (Louis) fils du précédent, & digne de lui par ſes connoiſſances en Chymie & en Médecine, naquit à Paris le 25 Janvier 1677. On l'avoit d'abord deſtiné à la profeſſion d'Avocat, mais l'étude qu'il avoit faite de la Chymie ſous les yeux de ſon pere, & le goût qu'il prit inſenſiblement pour la Médecine, le déterminerent à ſe mettre ſur les bancs de la Faculté de ſa ville natale, dont il fut reçu Docteur en 1698, c'eſt-à-dire, à l'âge de 21 ans. Il n'en avoit que 23, lorſqu'il entra à l'Académie des Sciences, d'abord en qualité d'éleve de *Tournefort*, & enſuite de ſon pere. En 1708, il donna des leçons de Chymie au Jardin du Roi à la place de *Fagon* & de *Berger* ; & dès l'an 1710, il entra à l'Hôtel-Dieu en qualité de Médecin, place qu'il retint juſqu'à ſa mort. En 1712, il paſſa au rang d'Aſſocié dans l'Académie, dont il devint Penſionnaire à la mort de ſon pere en 1715. Il acheta une charge de Médecin du Roi en 1722, & en cette qualité, il accompagna Marie-Anne-Victoire d'Eſpagne, qui étoit venue en France pour épouſer Louis XV, mais que le Duc de Bourbon renvoya, parce que de neuf à dix ans elle ne pouvoit donner d'héritiers. L'Infante devint depuis Reine de Portugal.

A peine *Lémery* fut-il de retour à Paris, que la Reine d'Eſpagne l'honora du Brévet de ſon Médecin-Conſultant. En 1731, il fut nommé Profeſſeur de Chymie au Jardin du Roi, à la place de *Géoffroy*. Dans la ſuite, il fut particulierement attaché à la Ducheſſe de Brunſwick qu'il viſitoit ſouvent dans le Palais du Luxembourg ; il eut auſſi toute la confiance de la Princeſſe de Conty, ſeconde Douairiere. *Lémery* paſſoit régulierement toutes les nuits à l'Hôtel de cette Princeſſe, depuis 9 heures du ſoir juſqu'à 9 heures du matin, & c'eſt-là qu'il a compoſé pluſieurs de ſes Mémoires de Chymie, qu'on trouve parmi ceux que l'Académie des Sciences a publiés. Ils roulent ſur la nature du fer & ſur ſa production, ſur le Nitre & ſur quelques autres ſels, ſur les analyſes végétales & animales, ſur l'origine & la formation des monſtres, &c.

Cet habile Médecin & Chymiſte mourut le 9 Juin 1743. Il fut d'autant plus regreté, qu'il étoit doux & poli dans le commerce, ſincere & conſtant dans l'amitié, généreux & libéral. Ce qu'il a écrit ne ſe borne point aux morceaux qui ſont de lui dans les Mémoires de l'Académie ; il a donné au public :

Traité des alimens. Paris, 1702, 1705, *in*-12, 1709, *in*-8, 1755, deux volumes *in*-12. Il y a beaucoup d'ordre & de clarté dans cet Ouvrage, dont *Jean-*

Jacques Bruhier a augmenté la derniere édition. Ce Traité a auſſi paru en Anglois, Londres, 1704, 1745, *in-8.*

Diſſertation ſur la nourriture des os. Paris, 1704, *in-12.* Leyde, 1709, *in-8.* En Allemand, Dreſde, 1711, *in-8.*

On a encore trois Lettres de ſa façon, qui ſont adreſſées à *Boudin*, premier Médecin du Dauphin. Il les mit au jour contre le *Traité de la génération des vers dans le corps de l'homme*, que ſon confrere *Andry* avoit publié en 1700. Ces Lettres parurent en 1704, avec la Diſſertation, dont j'ai donné le titre. *Lémery* y réfute la replique qu'*Andry* lui avoit faite dans ſon *Eclairciſſement* ſur le Traité des vers, & il y combat encore les Réflexions de ce Médecin ſur l'opinion de ceux qui croient que la moelle ne nourrit pas les os ; ce qui étoit le ſentiment de notre Auteur. Cette diſpute littéraire avoit commencé par la critique du Traité des alimens qu'*Andry* avoit faite dans le Journal des Savans ; pour uſer de repréſailles, *Lémery* le critique à ſon tour dans ces trois Lettres & dans la Diſſertation à laquelle elles ſont jointes. C'eſt ainſi que l'homme ſe retrouve juſques dans les Ouvrages de Médecine, où les ſentimens d'un cœur ulcéré ne devroient jamais entrer. L'animoſité fournit ſouvent à l'eſprit des traits que la bonne Nature déſavoue. La paſſion qui conduit la plume d'un Ecrivain, l'aveugle au point de ne plus voir la marche de la Nature ; ſourd à ſa voix, il lui prête un langage qui n'eſt pas celui de la vérité : mais cette Maîtreſſe impérieuſe ne tarde pas à revendiquer ſes droits ; elle veut être obéie, & jamais le Médecin ne la fera plier à ſes idées, s'il ne prend ſes allures pour regle des opinions qu'il met au jour.

LEMNIUS, autrement LEMMENS, (Liévin) étoit de Ziriczée en Zélande, où il vint au monde le 20 Mai 1505. Il commença ſon cours d'Humanités dans ſa patrie & l'acheva à Gand. Delà il ſe rendit à Louvain, s'y perfectionna dans les Belles-Lettres, & ſuivant le conſeil de *Pierre Curtius*, Pléban de la Paroiſſe de Saint Pierre & depuis Evêque de Bruges, il partagea ſon tems entre l'étude de la Médecine & de la Théologie. Il ſe diſtingua cependant davantage dans la premiere, car il la pratiqua pendant plus de quarante ans avec tant de réputation, qu'il mérita l'eſtime de *Véſale*, de *Dodoens*, de *Jaſon à Pratis* & de *Conrad Geſner.* Dès l'an 1527, il étoit de retour dans ſa patrie, & ce fut-là principalement qu'il brilla dans la pratique de ſon Art. Il eſt vrai que les connoiſſances qu'il en avoit, étoient profondes ; mais ſa phyſionomie gracieuſe & prévenante, ainſi que ſon éloquence toujours animée de quelques bons mots, ne contribuerent pas peu à ſes ſuccès, en lui attirant toute la confiance de ſes malades. Peu de tems après la mort de ſa femme, *Lemnius* ſe fit Prêtre & devint Chanoine de l'Egliſe de Saint Liévin à Ziriczée, où il mourut le 1 de Juillet 1568. On l'enterra dans cette Egliſe & l'on mit cette Epitaphe ſur ſon Tombeau :

LÆVINUS LEMNIUS MEDICUS
Hìc ſitus èſt.
Obiit Kal. Julii Annô Domini M.D. LXVIII.

Paquier Oens, Recteur du College de Ziriczée, fit ces Vers sur sa mort :

Sacrificus simul & Medicus : quò nomine cives
Demeruit ; cunctis officiosus erat.
Obvius, expositusque suis dum vita manebat,
Comis & humanus, candidus usque fuit.
Fuci expers, fictique etiam, simulata perosus,
Nec tetricos vultus, nec tulit ipse minas.
Municipi quoque se impendit, tum fovit & illi
Exemit morbos, sed medicante Deô.
Nam quascumque animi dotes, quæ munera mentis
Obtinuit, Supero accepta referre solet.
Ergò hujus tumulum quisquis teris, oro, Viator,
Jure hostimenti perge referre vices :
Atque ità defunctum tali digneris honore,
Ut tibi sit vitæ seu cynosura tuæ.
Non voces querulas, lacrymas non poscit inaneis,
Nemo ex præscripto Numinis ista facit.
Cœlo etenim mens fixa stetit, Christique beata
Per meritum sperat sistier antè Deum.

Liévin Lemnius a écrit plusieurs Ouvrages, dont le style a beaucoup de force & d'élégance ; il en avoit promis quelques autres, comme : *Descriptio Algæ : Compendium de piscium trivialium nomenclaturis :* mais la mort l'a empêché d'y mettre la derniere main. Ceux qu'il a achevés portent les titres suivans :

De Astrologia Liber unus, in quo obiter indicatur quid illa veri, quid ficti falsique habeat, & quatenus Arti sit habenda fides : in quo denique multæ rerum physicarum abditæ, amœnissimæque causæ explicantur ; tum proverbii origo : quartâ Lunâ nati. De termino vitæ Liber. De honesto animi & corporis oblectamentô, & quæ exercitatio homini libero potissimùm conveniat. Obiter de frugalitate & victûs temperantiâ, ac rerum rusticarum amœnitate. Antverpiæ, 1554, *in*-8. *Jenæ*, 1587, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1638, *in*-16. Le Livre *De Astrologia* a paru à la suite de celui intitulé : *Similitudinum & Parabolarum, &c. Francofurti*, 1608, 1626, *in*-16.

De occultis naturæ miraculis Libri duo. Antverpiæ, 1559, *in*-12.

De occultis naturæ miraculis Libri quatuor. Ibidem, 1564, *in*-12. *Gandavi*, 1571, *in*-12. *Coloniæ*, 1573, *in*-12. *Heidelbergæ*, *in*-12. En François, par *Nicolas Gohory*, Paris, 1567. On trouve dans cet Ouvrage plusieurs choses touchant l'Histoire, la Physique, la Botanique, la Physiologie, la Pratique, & en particulier touchant la génération & les monstres ; mais on y trouve aussi beaucoup de fables. Il y a des éditions corrigées & augmentées de quelques chapitres, auxquelles on a joint un Livre *De vita cum animi & corporis incolumitate rectè instituendâ. Antverpiæ*, 1581, *in*-8. *Coloniæ*, 1581, *in*-12. *Francofurti*, 1591, *in*-16, 1598, 1604, 1611, *in*-12, 1655, *in*-16. *Lugduni Batavorum*, 1666, *in*-12.

De habitu & constitutione corporis, quam triviales complexionem vocant, Libri duo.

Antverpiæ, 1561, *in-12. Erfordiæ*, 1582, *in-8. Jenæ*, 1587, *in-8. Francofurti*, 1596, *in-16*, 1604, 1619, *in-12*. En Italien, Venise, 1567, *in-12*.

Similitudinum & Parabolarum, quæ in Bibliis ex Herbis atque Arboribus desumuntur dilucida explicatio. Antverpiæ, 1569, *in-8*, 1655, *in-4. Erfordiæ*, 1581, *in-8. Lugduni*, 1588, 1595, *in-12*, 1622, *in-8*, 1652, *in-12. Francofurti*, 1591, 1596, *in-12*, 1608, 1626, *in-16*. En François, Paris, 1577, *in-12*. En Anglois, Oxford, 1587, *in-8*. Il s'étend sur l'utilité qu'on a tirée des plantes, tant par rapport à l'économie, que pour ce qui regarde les cérémonies religieuses.

De Zelandis suis Commentariolus. Lugduni Batavorum, 1611, *in-4. Harlemi*, 1609, 1650, avec la *Batavia illustrata* de *Pierre Scriverius*.

LEMNIUS, (Guillaume) fils du précédent, naquit à Ziriczée vers l'an 1530. Il s'appliqua à la Médecine, & marchant sur les traces de son pere, il la pratiqua avec tant de célébrité, qu'il parvint à être premier Médecin d'Eric XIV, Roi de Suede. La fortune de ce Prince décida de la sienne & même de sa vie. On le fit mourir en 1568, peu de tems après que Jean III fut monté sur le trône, d'où il avoit fait descendre Eric, son frere. Nous avons une Lettre de ce Médecin à son pere, sous ce titre :

Epistola quâ obiter docetur educationem plus efficere in animis hominum, quàm aëris ambientis aut loci qualitatem. Antverpiæ, 1554, *in-8. Lugduni Batavorum*, 1638, *in-16*, avec l'Ouvrage de son pere *De termino vitæ*.

Guillaume Lemnius a aussi écrit un Traité *De stomacace*, mais il n'a pas été publié. *Liévin* en parle dans ses Livres *De habitu & constitutione corporis*.

André Lemnius, Médecin du XVI siecle, naquit aussi en Zélande : on croit qu'il étoit de la famille de ceux, dont on vient de faire mention. Il a écrit une dissertation imprimée à Paris en 1548, *in-octavo*, & à Lyon en 1556, même format, avec les Œuvres d'*Actuarius* ; elle est à la tête du Traité *De Urinis* de cet Auteur, sous le titre d'*Epistola quæ urinæ studium, & ex ea morborum prævidentiam, ut quæ sit aptior servandæ sanitati, commendat*.

LEMORT, (Jacques) fils d'un Apothicaire de Harlem, naquit dans cette ville le 13 Octobre 1650. Après ses cours d'Humanités & de Philosophie qu'il fit à Leyde, il étudia la Théologie pour contenter son pere qui souhaitoit de le voir un jour Ministre. Mais il se dégoûta entierement de cette étude au bout de trois ans, & se détermina à embrasser la profession d'Apothicaire ou de Médecin. Dans cette vue, il alla se mettre chez un Allemand, habile Chymiste d'Amsterdam, & il se rendit très-assidu à son Laboratoire. Cet homme étant venu à mourir au bout d'un an, *Lemort* retourna à Leyde, où il continua de s'occuper de la Chymie sous différens amateurs de cette Science. En 1672, il dressa lui-même un Laboratoire, dans lequel il attira beaucoup d'Etudians curieux de voir ses procédés. Trois ans après, il ouvrit une boutique de Pharmacie, & se mit presque en même tems à donner des leçons particulieres, non seulement sur cette partie de l'Art & la Chymie, mais encore sur la Médecine tant spéculative que pratique. Le concours qui s'y fit, ne manqua pas d'exciter la jalousie des Médecins chargés de l'en-

feignement dans les Ecoles de Leyde. *Lemort* fut ajourné par devant le College, dont *Schacht* étoit alors Préfident, & il fut condamné à l'amende, pour avoir donné atteinte aux privileges Académiques. Ce fut en 1677 qu'il effuya cette mortification. Pour n'en avoir plus à craindre, il fe rendit à Utrecht, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine en 1678, & retourna enfuite à Leyde. Sa promotion n'empêcha pas que les Médecins de cette derniere ville ne le chagrinaffent toutes les fois qu'ils en trouverent l'occafion. Il fit face à toutes leurs attaques, & parvint enfin, l'an 1702, à fe faire nommer à la Chaire de Chymie dans l'Univerfité de Leyde.

Comme *Lemort* étoit fortement entiché d'idées Chymiques, il réuffit d'autant mieux à les faire fervir de fondement à la pratique de la Médecine, que de fon tems bien des gens étudioient davantage cette Science dans le Laboratoire, qu'au lit des malades. Mais pour donner encore plus de vogue à fes opinions, il condamna hautement les Mathématiques comme inutiles, & méprifa tellement la doctrine d'*Hippocrate* & de *Galien*, qu'il s'en fallût peu qu'il ne la déclarât contraire aux principes de la véritable Médecine. Tout ce que l'Antiquité avoit amaffé d'Obfervations que l'expérience des fiecles poftérieurs a vérifiées ; tout ce que de nouveaux Obfervateurs avoient donné de preuves pour appuyer les remarques judicieufes de ceux qui les ont précédés ; tout ce que fes contemporains avoient écrit fur les opérations de la Nature qu'ils s'étoient fait un devoir de fuivre avec l'exactitude la plus fcrupuleufe ; il rejetta tout cela, pour adopter des principes fondés fur les raifons imaginaires qu'il tiroit de fes procédés Chymiques. Entêté, comme font tous les hommes à fyftêmes, rien ne put jamais le faire revenir de fes erreurs. Il perfifta dans fes fentimens jufqu'à fa mort arrivée le 1 Mars 1718, & il ne fallut pas moins que l'autorité du célebre *Boerhaave*, qui lui fuccéda, pour diffiper les impreffions que fa doctrine avoit faites fur les efprits de ceux qui aiment la nouveauté.

Lemort entendoit très-bien la pratique de la Chymie, & il en a expofé les opérations avec beaucoup de clarté ; fes procédés ne font cependant guere fuivis aujourd'hui. Il ne pouvoit fouffrir qu'on appliquât les principes de la Géométrie & des Méchaniques à ceux de la Chymie ; & comme il avoit banni de cet Art la doctrine de l'Attraction, il traita avec beaucoup de févérité un favant Médecin Anglois qui avoit eu recours à cette doctrine, ainfi qu'aux Mathématiques, pour expliquer différentes opérations de la Chymie. Mais *Lemort* ne s'eft pas contenté de débiter fes maximes dans la Chaire ; il les a auffi confignées dans les Ouvrages qui nous reftent de lui, fous ces titres :

Compendium Chemicum. Lugduni Batavorum, 1682, *in*-12.

Pharmacia & Chymia Medico-Phyfica, rationibus & experimentis inftructa. Ibidem, 1684, *in*-8, & avec des augmentations, 1688, *in*-8.

Idea actionis corporum, motum inteftinum, præfertim fermentationem, delineans. Ibidem, 1693, *in*-12.

Chymiæ vera nobilitas & utilitas. Ibidem, 1696, *in*-4.

Metallurgia contracta. Ibidem, 1696, *in*-4, avec figures, dans les *Collectanea Chymica Leidenfia.*

Fundamenta Nov-Antiqua Theoriæ Medicæ ad Naturæ operas revocata, ſuperſtructa fluido corporum exercitio humanam machinam afficienti, Chymiæ nobilioris, id eſt, Phyſicæ antiquæ experientiâ ſuffulta. Lugduni Batavorum, 1700, 1718, *in*-8.

Oratio de concordantia operum Naturæ, Chymiæ & Medicinæ. Ibidem, 1702, *in*-4. C'eſt le Diſcours qu'il prononça lorſqu'il fut fait Profeſſeur.

Facies ac pulchritudo Chymiæ ab affictis maculis purificata, & ad veras Naturæ & ſuæ Artis leges exornata. Londini, 1710, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1712, *in*-8.

C'eſt dans cet Ouvrage, qui eſt écrit avec feu, qu'il attaque le Docteur *Freind*. Il avoit attaqué auparavant *Baglivi* dans ſa Réponſe à la Lettre de *Henri Snellen*, imprimées l'une & l'autre à la tête d'un Livre de ce dernier, qui a paru à Leyde en 1705, *in*-12, ſous le titre de *Theoriæ Mechanicæ Phyſico-Medica delineatio. Lemort* s'exprime ainſi dans ſa Réponſe : « Je pardonne » à M. *Baglivi*, qui écrit à la Romaine ; tel homme, tel diſcours. J'aime mieux » voir la folie d'autrui, que d'être moi-même fou. Que les autres ſuivent les » vents, qu'ils coupent les flammes, qu'ils écrivent ſur l'eau ; qu'ils ſoient les » fiers eſclaves de leurs idoles ; je ne les envie point, je les admire &c. » Le bon homme *Lemort* ne s'apperçoit pas qu'il radote.

LEMOS, (Louis DE) Médecin du XVI ſiecle, étoit Portugais. Il ſe diſtingua à Salamanque dans la Chaire de Philoſophie qu'il remplit pendant quelques années, mais il ſe diſtingua davantage à Ellérena, petite ville d'Eſpagne dans l'Eſtramadure de Léon, où il exerça ſa profeſſion avec tant de célébrité, qu'il paſſa pour le Médecin de ſon tems le plus juſte & le plus sûr dans le pronoſtic. On a de lui pluſieurs Ouvrages :

Paradoxorum, ſeu, de erratis Dialecticorum Libri duo. Salmanticæ, 1558, *in*-8.

In Librum Ariſtotelis de interpretatione Commentarius. Ibidem, 1558, *in*-4.

Commentaria in Galenum de facultatibus naturalibus. Ibidem, 1580, 1594, *in*-4.

In Libros XII Methodi medendi Galeni Commentaria. Ibidem, 1582, *in-fol.*

Judicii Operum magni Hippocratis Liber unus. Ibidem, 1588, *in-folio. Venetiis*, 1592, *in*-8. On y a joint un autre Traité du même Auteur, qui eſt intitulé : *De optima prædicendi ratione Libri VI.*

LEMWYCK ou LYMWYCK (André DE) naquit dans le XVI ſiecle à Lemwyck dans le Nord-Jutland en Dannemarc, où ſon pere étoit Miniſtre. Il fit ſes premieres études à Albourg & à Ripen ; & comme il s'y étoit diſtingué par les plus grands ſuccès, & qu'il avoit d'ailleurs acquis beaucoup de connoiſſances dans les Belles-Lettres, il fut nommé Recteur du College de ſa ville natale, après la mort de ſon pere qui avoit fini ſes jours dans cet emploi. *André* le remplit depuis 1554 juſqu'en 1561. Il paſſa enſuite en Allemagne & en Italie, où il s'appliqua à l'étude de la Médecine. En 1575, il entreprit un nouveau voyage ; ce fut celui de France : mais étant revenu dans ſa patrie pendant le cours de l'année ſuivante, il ſe fixa à Copenhague où il avoit été nommé Profeſſeur de Médecine, & il mourut dans cette Capitale le 6 Mai 1603. Il légua ſa Bibliotheque à l'Univerſité, & laiſſa divers Ouvrages au public, comme : *Anecdota. Hodæporicon. Exercitationes & Prælectiones Medicæ. Tractatus de Urinis.*

LENOIR ou NIGER, (Jérôme) Profeffeur de la Faculté de Médecine de Padoue, mourut en 1600. Son fils, *Antoine*, enfeigna auffi dans les Ecoles de cette ville, où il fe fit tant de réputation, qu'il mérita l'eftime du Pape Clément VIII qui le combla de bienfaits. Comme *Horace Augenius* avoit donné le confeil d'établir à Padoue une Chaire, dont le Profeffeur feroit chargé d'expliquer les Ouvrages d'*Avicenne* fur les maladies, leurs caufes & leurs fymptômes, ainfi que d'indiquer les fignes qu'on peut tirer du pouls & des urines, on ne tarda pas à exécuter ce projet ; & *Antoine Niger* parut le plus propre à le bien remplir. Il commença de s'acquitter des devoirs de cette charge en 1601 ; mais à fa mort en 1629, le goût qu'on avoit pris pour les Ouvrages des Médecins Grecs, qui dominoient alors dans les Ecoles de Padoue, fit abolir cette Leçon. On laiffa cependant fubfifter la partie qui concerne le pouls & les urines, & le Médecin de l'Hôpital fut chargé d'en faire l'explication aux Ecoliers, près du lit de chaque malade.

LENSEI. Voyez ARNOULD DE LENS.

LENTILIUS. (Rofinus) Voyez LINSENBAHRT.

LENTULUS, (Paul) Médecin du XVI fiecle, étoit de Berne. Il s'occupa beaucoup de la recherche de ces abftinences qui paroiffoient fi merveilleufes de fon tems, mais qu'on ceffe d'admirer autant aujourd'hui, parce qu'on en connoît mieux la caufe & qu'elles font moins rares. Ce qu'il a recueilli fur ce fujet, fe trouve dans un Ouvrage qui a paru fous ce titre :

Hiftoria admiranda, de prodigiofa Apolloniæ Schreieræ, Virginis in Agro Bernenfi, inediâ, tribus narrationibus comprehenfa. Cui ab eodem complurium etiam aliorum, de ejufmodi prodigiofis inediis, doctiffimorum, necnon fide digniffimorum virorum narrationes, & ingeniofiffimæ Commentationes adjunctæ funt. Bernæ Helvetiorum, 1604, *in*-4. Plufieurs Auteurs ont traité de cette matiere avant & après *Lentulus*. La Bibliotheque de *Lipenius* fait mention de *Gerard Bucoldianus*, de *François Citois*, de *Fortunio Liceti*, de *David Lipfius*, & de *Jacques Zwinger*.

LEOFFROY. Voyez YVES (Etienne SAINT)

LEON L'AFRICAIN naquit à Grenade dans le XV fiecle. Le Pape Léon X lui donna le nom de *Jean*, lorfqu'il embraffa le Chriftianifme en 1513 ; mais ce nouveau converti étant enfuite paffé en Afrique, il ne tarda pas à retourner aux erreurs du Mahométifme, dans lefquelles il perfifta jufqu'à fa mort en 1526. On ne parle point ici de lui, parce qu'il a été Médecin ; il ne le fut jamais : mais comme il a écrit l'Hiftoire des Médecins Arabes, le plan de ce Dictionnaire demandoit qu'on en fît mention. La Bibliotheque Botanique de *Séguier* attribue à *Léon l'Africain* une Hiftoire de l'Afrique dans laquelle il traite des arbres, herbes & racines de cette partie du monde. Cet Ouvrage écrit premierement en Arabe, fut traduit en Italien, & enfuite en François, fous ce titre :

Hiftoriale Defcription de l'Afrique. Anvers, 1556, *in*-8, par *Jean Temporal*. Lyon, 1556, *in-folio*.

LÉON, (Ambroise) Philosophe & Médecin, étoit de Nole, ville du Royaume de Naples. Son intelligence dans les Langues Latine & Grecque lui attira beaucoup de réputation vers l'an 1520; il paroît même qu'il la méritoit, car ses Ouvrages témoignent qu'il ne manquoit ni d'esprit, ni d'érudition. Les principaux sont:

In Libellos de Nola patriâ. Venetiis, in-folio.

Interpretatio græca Librorum septem de urinis Actuarii Joannis. Venetiis, 1519, in-4. *Basileæ*, 1529, in-8, *ex recognitione & cum scholiis Jacobi Goupyli. Parisiis*, 1548, in-8. *Ultrajecti*, 1670.

Opus Quæstionum, tum aliis plerisque in rebus, tum verò maximè in Philosophia & Medicina. Venetiis, 1523, in-4.

Castigationes adversùs Averroëm, cum ejusdem Archetypo. Venetiis, 1532, in-folio, avec les Œuvres d'*Averroës*.

LÉON (André DE) étoit de Grenade, suivant *François Bermudez*, Historien de cette ville. Il y pratiqua assez long-tems la Médecine & la Chirurgie; mais il en sortit en 1580, pour suivre la Cour de Philippe II, Roi d'Espagne, pendant l'expédition de Portugal, dont ce Prince s'empara. Les Ouvrages de ce Médecin, qui sont écrits en sa Langue maternelle, ont paru sous ces titres:

De Anatomia, Definiciones de Medicina, differencias y virtudes del anima con declaracion de los temperamento &c. y declaracion de pulsos y orinas. Examen de Chirurgia, avisos para sangrios y purgas. Valladolid, 1590, 1605, in-4.

Practica de Morbo Gallico en el qual se contiene el origen y conocimiento desta enfermedad, y el mejor modo de curarla. Valladolid, 1605, in-4.

Les Bibliographes parlent d'un autre Ecrivain du même nom. C'est *Dominique Léon*, Médecin Italien, qui enseigna avec réputation dans les Ecoles de Bologne vers l'an 1560. On a de lui:

Methodus curandi febres, tumoresque præter naturam, ex Græcorum placitis deprompta. Bononiæ, 1562, in-4.

Ars medendi humanos particularesque morbos à vertice usque ad pedes. Bononiæ, 1583, in-folio. *Francofurti* 1597, 1627, in-8. Le fonds de ces deux Ouvrages est presque entierement tiré des Anciens. Ce fut un grand malheur pour la Médecine dans le XVI siecle, dit le célebre *de Haller*, que quiconque se mettoit à écrire, sur-tout parmi les Italiens, eût donné un Corps entier de Pratique. Delà sont venus ces gros & nombreux volumes qui, parce qu'ils s'étendoient sur la cure de toutes les maladies, n'ont bonnement présenté qu'une répétition de ce qui avoit été dit auparavant. Les Lecteurs dégoûtés ne tarderent point à mépriser des Ouvrages, dans lesquels ils ne trouvoient ni observations, ni découvertes, ni réflexions appartenantes à ceux qui se donnoient le nom d'Auteur.

LEONARDI, (Liévin) Docteur en Médecine natif de Middelbourg, fit sa profession à Bruxelles, où il mourut le 24 Août 1561. Il laissa les fonds nécessaires pour une bourse au College du Pape Adrien VI à Louvain.

LEONI, (Pierre) Médecin du Pape Innocent VIII, étoit de Spoleté, ville d'Italie dans l'Etat de l'Eglife, où il naquit dans le XV fiecle. Il fe diftingua dans les plus célebres Univerfités d'Italie, en particulier à Pife & à Padoue, par fon attachement à la doctrine de *Galien*; mais comme il étoit un des plus grands partifans de l'Aftrologie, il en tira des conféquences qui influerent fur fa pratique, & le détournerent quelquefois de l'obfervation, pour fe conduire fuivant les principes de cette vaine Science.

Varillas, dans fes Anecdotes de Florence, rapporte que Pierre de Médicis ayant perdu fon pere, que *Leoni* avoit traité dans la derniere maladie, fit jetter de colere ce Médecin dans un puits, où il fe noya au mois d'Avril 1492. *Paul Jove* rapporte la chofe différemment, & dit que Laurent de Médicis fit venir *Leoni* à Florence pour confulter avec les Médecins qui le traitoient. *Leoni* commença par éloigner tous les remedes qu'on propofoit au Prince, & prétendit que la maladie étoit fi légere, que les feules forces de la nature fuffifoient pour l'en délivrer. Mais la malignité du mal s'étant bientôt dévelop-pée, elle menaça les jours de Laurent de Médicis d'un fi grand danger, qu'on fit venir *Lazare Placentinus* de Pavie. Celui-ci blâma hautement la conduite de *Leoni*, à qui il reprocha d'avoir négligé les remedes convenables dans le commencement d'une maladie, dont il étoit trop tard alors d'efpérer la guérifon. En effet, Laurent mourut; & la mort de ce Prince affecta fi vivement *Leoni*, que fuivant quelques-uns, continue *Paul Jove*, il en vint à un tel degré de folie occafionnée par le chagrin, qu'il fe précipita dans un puits & s'y noya. Cet Hiftorien ajoute cependant que d'autres perfonnes ont cru avoir quelques raifons de douter, fi ce Médecin n'y fut pas précipité. De ce nombre eft *Actius Syncerus* qui affure que la mort de *Leoni* fut ordonnée par Pierre de Médicis, dans la colere que la mort de fon pere lui avoit caufée. Mais *Ange Politien* eft d'un fentiment contraire. Il témoigne dans une de fes Lettres, où il rapporte toutes les circonftances de la mort de Laurent de Médicis, que *Leoni* fe noya lui-même de déplaifir de n'avoir pu guérir ce Prince, comme il fe l'étoit promis. Plufieurs Auteurs ont eu de la peine à fe prêter au fentiment d'*Ange Politien*; comme cet Ecrivain étoit attaché à la Maifon de Médicis, ils n'ont point balancé de dire qu'il n'a parlé ainfi, que pour épargner à Pierre de Médicis la honte du crime par lequel il a voulu tirer vengeance de la mort de fon pere. Quoiqu'il en foit, on dit que *Leoni* avoit quitté Venife, où il étoit en réputation, par la crainte de fuccomber au deftin dont il fe croyoit menacé. Sa confiance aveugle à l'Aftrologie l'intimida même tellement, qu'il vint s'établir en Terre ferme, parce qu'il avoit reconnu à la figure de fa nativité qu'il mourroit dans l'eau. Le hazard a vérifié fes rêveries. Il penfa plus fainement dans fes Ouvrages. Ceux qu'on a de lui ont été imprimés à Venife en 1514, *in-folio*, avec les Livres de *Gilles de Corbeil* fur les urines & le pouls. Ils font intitulés : *Commentarius in Medicinam & Mathematicam. De Urinis Tractatus.*

Il y a eu plufieurs autres Médecins du même nom, entre autres, *Jean Léoni* natif d'Arezzo en Tofcane. Il étudia fous *Veflingius*, & devint fon aide dans la Chaire d'Anatomie en l'Univerfité de Padoue, où il mourut en 1649.

LÉONICENE (Nicolas) naquit en 1428 à Lunigo dans le Vicentin. Il enfeigna la Médecine à Ferrare pendant plus de 60 ans, & fut le premier qui fe foit mis à traduire les Œuvres de *Galien* en Latin. Concentré dans fon Cabinet & tout occupé des devoirs de fa Chaire, il ne s'attacha que très-peu à la pratique de fa profeffion. Lorfqu'on lui reprochoit fa négligence à cet égard, il avoit coutume de dire : *Je rends plus de fervices au public que fi je vifitois les malades, puifque j'enfeigne ceux qui les guériffent.* Ce Médecin n'avoit pas ce feul talent ; fon emploi de Profeffeur & l'application qu'il demande, ne l'empêcherent pas de cultiver la Littérature & de s'appliquer à l'étude de l'Antiquité. Il faifoit très-bien des Vers, & l'on a de lui une Traduction Italienne de l'Hiftoire de *Dion* & des Dialogues de *Lucien.* Si l'on en croit *Jofeph Scaliger*, *Léonicene* fentit tellement l'importance de joindre les Belles-Lettres à la Philofophie & à la Médecine, qu'il ofa avancer que ceux qui s'appliquent à la derniere, fans y mêler l'étude de la Littérature, reffemblent à des gens qui difputent fur les chofes qu'ils ne connoiffent point.

Le dégoût d'une vie miférablement traverfée par de fréquens accès d'épilepfie, qui lui durerent jufqu'à l'âge de 30 ans, porta fouvent *Léonicene* à fe faire violence; tel étoit grand le défefpoir dans lequel le jettoit cette cruelle maladie. Mais la Religion foutint fon courage dans les momens de cette fombre mélancholie qui lui faifoit fouhaiter la mort; il implora à différentes reprifes le fecours de l'Art falutaire que Dieu créa pour guérir les hommes de leurs maux, & trouva enfin, par fa perfévérance dans les remedes, le moyen de fe délivrer de celui qui le tourmentoit depuis fi long-tems. La régularité & la conftance du régime auquel il s'affujettit, conduifirent même ce Médecin à une extrême vieilleffe, car il mourut plein de force & de jugement en 1524, à l'âge de 96 ans. Il paroîtra furprenant que *Léonicene*, dont la fanté avoit été fi long-tems dérangée, foit parvenu à une vieilleffe auffi heureufe. C'étoit auffi le fujet de l'étonnement de *Paul Jove.* Il demanda un jour à ce Médecin par quel fecret il avoit confervé, à l'âge de plus de quatre-vingt-dix ans, une mémoire sûre, des fens entiers, un corps droit & une fanté pleine de vigueur, & il eut pour réponfe, que c'étoit l'effet de l'innocence des mœurs, de la tranquillité de l'efprit & de la frugalité des repas.

Comme *Léonicene* avoit emporté dans le tombeau les regrets des Savans & du peuple, le Duc & le Sénat de Ferrare ne voulurent pas oublier de faire voir qu'il avoit auffi mérité les leurs. Ils firent élever un Monument à fa mémoire, fur lequel on grava cette Infcription :

NICOLAO LEONICENO VICENTINO
Qui fibi Ferrariam patriam maluit,
Ubi annos LX
Italos & Provinciales,
Magnâ celebritate, Græcè & Latinè inftituit,
Continuâ ferie apud Principes Eftenfes magnô in honore habitus.
Unus omnium, magis pectore quàm linguâ, Philofophiam profeffus;

Rerum naturalium abditissimarum experientissimus;
Qui primus Herbariam penè desitam,
Et sylvam Rei Medicæ injuriâ temporum negligenter habitam,
In disquisitionem magnâ spe mortalium revocavit.
In barbaros conditores pertinaciter stylum perstrinxit,
Et studiô veritatis cum omni antiquitate acerrimè depugnavit.
Annos natus VI & XC,
Cum jam æternis monumentis
In arcem immortalitatis sibi gradum fecisset,
Homo esse desiit.
ALPHONSUS ESTENSIS DUX III,
ET S. P. Q. FERRARIENSIS,
B. M. POSUERE
VI *Id. Junii, Annô* 1524,
BONAVENTURA PISTOPHOLO,
Gratô ejus Discipulô, Procurante.

Parmi les Eloges funebres qu'on publia pour célébrer la mémoire de *Léonicene*, on remarque le suivant qui est de la façon de *Pierre Myrteus*:

Cui neque sat fuit & terras evolvere & undas,
Quæquè arcana tenent flumina, terra, mare.
Dum rerum caussas latè vestigat, & ægra
Morborum revocat corpora colluvie:
Nunc Leonicenus tegitur parvô aggere terræ,
Cujus utramque volat fama per Hesperiam.

Cet éloge est conforme à l'idée que les Ouvrages de ce Médecin ont donnée de ses talens. Nous avons de lui différens Traités qu'on a réimprimés plusieurs fois sous ces titres:

De Plinii & aliorum Medicorum in Medicina erroribus. Epistola ad Hermolaum Barbarum in primi operis defensionem. Epistola ad Hieronymum Menochium, in qua eadem materia de multis medicamentis simplicibus pertractatur, & quædam Plinii atque aliorum Medicorum errata continentur. Ferrariæ, 1492, 1509, *in-4. Basileæ*, 1529, *in-4*, 1532, *in-folio*, avec d'autres Opuscules, & en particulier, *De Herbis, Fructicibus, Animalibus, Metallis, Serpentibus, Tirô seu viperâ.*

Liber de Epidemia quam Itali Morbum Gallicum vocant, Galli verò Neapolitanum. Venetiis, 1497, *in-4.* Le même intitulé: *De Morbo Gallico Liber. Papiæ*, 1506, *in-folio. Bononiæ*, 1516, *in-folio. Lugduni*, 1529, *in-8. Basileæ*, 1536, *in-4.* Si l'on en croit *Antoine Scanarolus*, disciple de *Léonicene*, ce Médecin est un des premiers qui aient écrit sur la Vérole. *Freind* remarque cependant que le Traité, dont il est ici question, n'est qu'une Dissertation scholastique sur cette maladie, trop nouvelle alors pour que l'Auteur ait pu recueillir assez d'observations pour en déterminer la cure.

Præfationes in Libros Galeni à se translatos. Venetiis, 1508, *in-folio*, avec d'autres Ouvrages.

Opus de tribus doctrinis ordinatis secundùm Galeni sententiam. Venetiis, 1508, *in-folio. Basileæ*, 1532, *in-folio.*

Libri duo Galeni de curandi ratione ad Glauconem Latinè versi. Parisiis, 1514, *in-4*, 1557, *in-8. Lugduni*, 1551, *in-12.*

Hippocratis Aphorismorum Libri VII, Græcè & Latinè. Parisiis, 1526, 1542, *in-8. Romæ*, 1623. *Lugduni*, 1668, *in-16.*

Conversio & explanatio primi Libri Aristotelis de partibus animalium. Basileæ, 1541, *in-8. Ibidem*, 1542, *in-folio*, avec quelques Commentaires de *Michel Ephesius* sur *Aristote.*

Galeni Ars Medica. Venetiis, 1606, *in-4.*

LEONIDE, Médecin natif d'Alexandrie, vécut dans le deuxieme siecle, quelque tems après *Soranus* qui fut en réputation sous Trajan & Adrien. Il s'appliqua à concilier & à réunir les trois Sectes qui divisoient alors les Médecins, savoir la Dogmatique, l'Empirique & la Méthodique : on crut même qu'il avoit réussi à accorder les différentes opinions ; mais le moyen qu'il prit ne contenta aucun parti, car il se borna à joindre les maximes des uns avec celles des autres. Delà sa nouvelle Secte fut nommée *Episynthétique*, nom tiré du verbe Grec qui signifie *entasser* ou *assembler*.

Manget parle d'un *Léonide* qui vécut au commencement du V siecle, & dont on trouve divers fragmens dans *Aëtius.* M. *Portal* l'a confondu avec le précédent.

LÉOPOLD (Jean-Fréderic) naquit à Lubeck le 2 de Février 1676. Il étudia à Altorf, à Strasbourg & à *Zurich*, & après avoir voyagé en France, en Italie, en Angleterre & dans les Pays-Bas, il se rendit à Bâle, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine en 1700. Dès qu'il fut de retour chez lui, son premier soin fut de travailler à la Collection de tout ce qu'il y a de plus rare & de plus propre à former un Cabinet de curiosités. Pour avancer l'exécution du projet qu'il avoit formé à cet égard, il parcourut le Dannemarc & la Suede pendant les années 1706 & 1707, & il recueillit tout ce qu'il trouva avoir rapport au Regne Minéral. Satisfait du succès de ses courses, il ne continua pas moins de s'occuper à la recherche des choses qui pouvoient enrichir son Cabinet ; mais il ne jouit guere du plaisir de voir toutes les curiosités qu'il avoit amassées, car il mourut le 4 Mai 1711. *Léopold* a laissé des Mémoires sur les plus célebres Médecins de Lubeck, & le Catalogue de ceux qui se sont distingués par leurs Ouvrages dans le dix-septieme siecle. Rien de cela n'a été imprimé ; on a seulement donné au public :

Relatio Epistolica de itinere suo Suevico 1707 facto, ad Celeberrimum Virum D. Jo. Woodward M. D. Londini, 1720, 1727, *in-8.*

LEPNER, (Fréderic) de Konigsberg dans la Prusse Ducale, fut reçu Docteur en Médecine à Leyde en 1662. Ses talens lui mériterent bientôt de l'emploi. Dès

le 14 Juillet 1663, il fut nommé Professeur de la Faculté de sa ville natale, & dans la suite, on l'éleva plusieurs fois à la charge de Recteur de l'Université. Il mourut l'onzieme jour de Mai 1701, & laissa quelques Dissertations Académiques, ainsi qu'une courte introduction à la Médecine.

Christian, son fils, aussi natif de Konigsberg, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde le 20 Novembre 1692. Il voyagea ensuite en Allemagne & en Italie; & comme il revenoit à Konigsberg pour y remplir la Chaire à laquelle il avoit été nommé l'onze de Février 1694, un Rescrit Electoral du 23 Juin de la même année l'empêcha d'en jouir. Non seulement il fut dépossédé de cet emploi, mais encore interdit de pratiquer la Médecine dans son pays, parce qu'il avoit embrassé la Religion Catholique. Les Auteurs qui parlent de lui, ne disent pas où il alla finir ses jours.

LEPOIS, (Louis) d'une ancienne famille du Barrois, fut un des plus célebres Apothicaires de Nancy dans le XVI siecle. Si l'on fait ici mention de lui, ce n'est pas qu'il ait fait quelque chose de bien remarquable dans son Art; on n'en parle que pour son mérite personnel, qu'Antoine, Duc de Lorraine, releva par les Lettres de Noblesse qu'il lui accorda le 8 Janvier 1528. Mais ce qui distingue encore *Louis Lepois*, c'est la gloire avec laquelle ses enfans, & sur-tout son petit-fils, ont exercé la Médecine. L'ainé de ses enfans, *Antoine*, ne laissa point de postérité. *Nicolas*, qui étoit le cadet, eut trois fils. *Chrétien* & *Charles* étudierent la Médecine; mais le premier mourut fort jeune. *François* s'appliqua aux affaires & fut employé par le grand Duc Charles en différentes négociations. Ce Prince le déclara Gentilhomme par Lettres Patentes du 27 Avril 1600.

LEPOIS, (Antoine) fils de *Louis*, étoit Conseiller premier Médecin de Charles III, Duc de Lorraine. Il a composé un *Discours sur les médailles & gravures antiques, principalement Romaines*. Paris, 1579, *in*-4. Cet Ouvrage est encore recherché, malgré son style suranné. Ce fut *Nicolas*, frere de l'Auteur, qui prit le soin de le faire imprimer; car *Antoine* mourut en 1578. *Lepois* remarque que rien ne prouve mieux la grandeur de l'Empire Romain que cette multitude de médailles trouvées dans toutes les parties du monde; il s'attache, en particulier, à la description des Monumens de la Lorraine & des contrées voisines.

LEPOIS (Nicolas) fut un des plus célebres Médecins du XVI siecle. Il vint au monde à Nancy en 1527. Son pere l'envoya de bonne heure à Paris avec *Antoine*, son ainé, & ils y étudierent la Médecine avec beaucoup de succès. Quoiqu'ils n'eussent pris aucun grade dans les Ecoles de la Faculté de cette ville, ils ne laisserent pas d'être mis au rang de ses plus savans éleves, & de mériter l'estime de *Jacques Sylvius*, leur Maître, qui leur inspira non seulement un amour passionné pour l'étude, mais encore l'esprit de leur profession, & le goût des Langues qui facilitent l'intelligence des meilleurs Auteurs de l'Antiquité.

Nicolas succéda, en 1578, à son frere, dans l'emploi de premier Médecin du Duc Charles: mais cette promotion ne dérangea point le train de vie qu'il

suivoit depuis long-tems ; ses livres & ses malades continuerent d'être les premiers & presque les seuls objets vers lesquels une ancienne habitude le ramenoit sans cesse. Il lut avec attention tous les Ouvrages des Médecins depuis *Hippocrate* jusqu'à lui, & après avoir vérifié par un examen sérieux & approfondi, souvent même par sa propre expérience, les progrès de l'Art & les découvertes de tous les siecles, il les réduisit sous des chefs particuliers & dans un ordre naturel. Il n'avoit en cela d'autre intention que d'être utile à ses deux fils, *Chrétien* & *Charles*, qui se destinoient déja à la même profession que lui ; mais d'habiles Médecins ayant vu son Manuscrit, & en particulier le célebre *Foës*, son ami intime, ils l'engagerent à rendre cet avantage commun à tous les Médecins. Sur leurs représentations, il publia son Ouvrage sous ce titre :

De cognoscendis & curandis præcipuè internis humani corporis morbis. Libri tres, ex clarissimorum Medicorum, tùm veterum, tùm recentiorum, monumentis non ità pridem collecti. Francofurti, 1580, *in-folio*, 1585, *in-8. Lugduni Batavorum*, 1736, deux volumes *in-4*, avec la Préface du célebre *Boerhaave* qui estimoit beaucoup cet Auteur. *Lipsiæ*, 1766, deux volumes *in-8*. Les descriptions des maladies qu'il a tirées d'*Hippocrate*, de *Celse* & des anciens Médecins, sont bien rendues ; il leur a joint les pronostics relativement aux différentes circonstances, & une Matiere Médicale plus conforme à nos usages.

LEPOIS, (Charles) plus connu sous le nom de *Carolus Piso*, vint au monde à Nancy en 1563. *Nicolas*, son pere, dont nous venons de parler, l'envoya dès l'âge de 13 ans au College de Navarre à Paris, où il demeura pendant cinq ans. Il y étudia les Langues, les Belles-Lettres & la Philosophie avec le plus grand succès. Le desir qu'il avoit de se rendre habile, fit qu'il ne se rebuta de rien ; car toute dure que fût la maniere de vivre des Ecoliers de ce tems-là, il ne se plaignit que de la rareté du feu, qui, pendant un hiver très-rigoureux, lui occasionna une douleur de tête à laquelle il fut long-tems sujet. Il prit les degrés de Maître-ès-Arts en l'Université de Paris l'an 1581, & commença bientôt après à fréquenter les Ecoles de Médecine, où il eut pour Maîtres *Louis Duret*, *Simon Pietre*, *Michel Marescot* ; noms connus & au dessus de tout éloge. Il étudia pendant quatre ans entiers dans la Faculté, après lesquels il voulut connoître par lui-même les grands personnages qui enseignoient alors la Médecine en Italie. Il se rendit en 1585 à Padoue où il demeura deux ans ; mais avant que de revenir en Lorraine, il vit le reste de l'Italie & sur-tout les Savans avec qui il pouvoit déja se mesurer.

Au commencement de 1588, il se présenta à la Faculté de Médecine de Paris pour y prendre des grades ; il fut reçu Bachelier en la même année, & à la Licence en 1590. Il quitta alors Paris sans prendre le bonnet de Docteur, parce que le rare désintéressement de son pere lui avoit laissé si peu de ressource dans son patrimoine, que l'argent lui manqua pour faire la dépense de cette cérémonie. Il revint donc à Nancy, où le Duc Charles III le fit son Médecin Consultant & voulut toujours l'avoir de service, soit à la Cour, soit dans les voyages. En 1603, *Lepois* accompagna ce Prince aux Eaux de Spa, qu'il lui avoit conseillé de prendre pour la gravelle à laquelle il étoit sujet.

En 1617, il fuivit le Duc Henri II dans un voyage qu'il fit à Francfort, fans faire mention de plufieurs autres, où ce Médecin lui tint toujours compagnie & reçut des preuves continuelles de fes plus grandes bontés. Ce fut à fa follicitation que le Duc Henri établit une Faculté de Médecine à Pont-à-Mouffon, dont il fut déclaré Doyen & premier Profeffeur. En conféquence, il retourna à Paris pour y prendre le bonnet de Docteur qu'il reçut le 14 Mai 1598 des mains de Maître *Jean Beauchefne.* Muni de ce grade qui le mettoit en état de le conférer à d'autres, il alla à Pont-à-Mouffon, où il eut pour Collegue *Touffaint Fournier*, fon parent, homme diftingué par fon favoir; & ils commencerent à enfeigner dans les Ecoles de cette ville au mois de Novembre 1598.

Lepois s'acquitta de fa charge de Profeffeur avec toute l'exactitude qu'elle exige. Ce fut pour lui un nouveau motif de lire tout ce qui concernoit fa profeffion, de méditer pour en difcerner le vrai d'avec le faux, & toujours de confulter l'expérience, afin de reconnoître les mouvemens les plus fecrets de la Nature. Il avoit appris un grand nombre de Langues; outre le François, le Grec & le Latin, il poffédoit encore l'Italien, l'Efpagnol, l'Arabe & l'Hébreu. Une fi vafte érudition étoit jointe à un jugement folide & profond, qu'il fortifioit fouvent par l'étude des Mathématiques. Il ne connoiffoit de paffion que l'étude & le defir de perfectionner la Médecine, ainfi que de la fimplifier, en la dépouillant des épines dont la fubtilité des Arabes & des Scholaftiques l'avoient embarraffée. Il étoit au deffus des préjugés vulgaires; comme il chériffoit fingulierement les Ouvrages d'*Hippocrate*, il fuivoit auffi fa méthode. Il étoit grand & bon Obfervateur, & par conféquent habile Praticien. Il fe reconnoît redevable de fes plus grandes découvertes aux fréquentes ouvertures des cadavres, & il excite les Médecins curieux de leur profeffion à n'en négliger aucune. Ses mœurs répondoient aux qualités de fon efprit. On admiroit cette fimplicité antique qui a toujours fait le caractere des grands Médecins. Incapable & ennemi de toute charlatannerie, il aima mieux quelquefois la laiffer triompher, que de fe compromettre avec des envieux qui cherchoient moins à guérir les malades, qu'à fe faire valoir & à s'enrichir. Cette route, qui eft la moins-frayée pour fe faire connoître, eft cependant la plus certaine & la plus eftimable. Sans qu'il travaillât à faire éclater fon mérite, parce qu'il en avoit un véritable, il fut reconnu par-tout pour le meilleur Praticien de fon tems; il fut le Médecin de tout ce qu'il y avoit d'honorable en Lorraine. Son dévouement à fa chere patrie fut la caufe de fa mort; il étoit venu à Nancy pour foulager les peftiférés, & il fuccomba lui-même à la maladie pendant l'été de l'an 1633. Mais fes Ouvrages le feront vivre à jamais dans la mémoire des Médecins qui aiment leur profeffion; voici les titres fous lefquels ils ont paru:

Caroli III, Sereniffimi, Potentiffimique Ducis Lotharingiæ &c., Macarifmos, feu, felicitatis & virtutum egregiô Principe dignarum coronæ. 1609, *in*-4.

Selectiorum Obfervationum & Confiliorum de præteritis hactenùs morbis, effectibufque præter naturam ab aqua, feu ferosâ colluvie & diluvie, ortis, Liber fingularis. Ponte ad Monticulum, 1618, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1639, *in*-12, 1650, *in*-8. *Francofurti & Lipfiæ*, 1674, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1714, *in*-4. Le célebre *Boerhaave* a jugé fi avantageufement de cet Ouvrage, qu'il en a procuré une

nouvelle édition, avec une Préface de sa façon: *Lugduni Batavorum*, 1733, *in-4*. Il y en a une autre, *Amstelodami*, 1768, *in-4*. Ce Traité a mérité à *Charles Lepois* la réputation, dont il a si justement joui. Il y donne l'histoire des maladies suivant la méthode des plus célebres Médecins de l'Antiquité. On en a extrait quelques Observations choisies, qui ont été imprimées chez Elzévir en 1639, *in-12*, sous le titre de *Piso enucleatus*.

Physicum Cometæ speculum. Ponte ad Montionem, 1619, in-8.

Discours de la nature, causes & remedes tant curatifs que préservatifs des maladies populaires, accompagnées de dyssenterie & autres flux de ventre. Pont-à-Mousson, 1623, *in-12*.

Ludovici Mercati Institutiones ad usum & examen eorum qui artem luxatoriam exercent. *Francofurti*, 1625, *in-fol*. Il a traduit cet Ouvrage de l'Espagnol.

LE ROY. Voyez ROY (LE)

L'ESCALE. Voyez SCALIGER.

L'ESCLUSE. Voyez CLUSIUS.

LESCOT, (Simon) Chirurgien de Saint Côme dans le XVII siecle, étoit de Paris. Quoiqu'il n'eût fait aucune étude d'Humanités, son esprit propre pour les Sciences & les Arts se développa tellement avec l'âge, qu'il fit de grands progrès dans la Philosophie de *Descartes* & les Méchaniques. Il s'appliqua ensuite à l'Anatomie & passa bientôt pour un des plus habiles dissecteurs de son tems. Ce fut lui qui introduisit en France l'art des injections avec les liqueurs & la cire colorée, dont *Swammerdam* s'étoit déja servi avec succès. Il démontra ainsi la distribution des arteres, des veines & des autres vaisseaux du corps humain. Ses talens dans l'Anatomie le rendirent non seulement un des meilleurs Opérateurs de son tems, mais ils l'éclairerent assez pour l'engager à se charger des cures les plus difficiles & les plus douteuses. Il se fit même une telle réputation par les succès qui couronnerent la plupart de ces cures, que la ville de Genes lui offrit des appointemens considérables, pour qu'il vînt prendre soin de son grand Hôpital. Il s'en chargea; mais les fatigues que lui occasionna le nombre des blessés au tems du bombardement de Genes par les François en 1684, altérerent tellement sa santé, qu'il survécut peu d'années au désastre de cette ville, & mourut le 7 du mois de Septembre 1690. M. *Portal* dit qu'on n'a d'autre Ouvrage de ce Chirurgien, qu'une Dissertation sur la Myologie qu'on trouve dans le *Regnum animale* d'*Emmanuel Konig*, imprimé à Bâle, en 1682 & en 1698, *in-4*. Si cette Dissertation est aussi mauvaise que l'Auteur de l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie l'assure, elle dépare le Recueil de *Konig*, qui, suivant le même Auteur, est très-estimé des connoisseurs.

LESSIUS, (Léonard) savant Jésuite, naquit le premier Octobre 1554 dans la Paroisse de Brechtan près d'Anvers, & mourut le 15 Janvier 1623. On a imprimé sa vie à Paris en 1644, *in-12*, sous ce titre: *De vita & moribus Leonardi Lessii*. La Théologie, le Droit, les Mathématiques, la Médecine & l'Histoire l'occuperent

perent tour à tour, & il se distingua par la supériorité de ses connoissances dans les unes & les autres de ces Sciences. La Médecine lui doit l'Ouvrage suivant: *Hygiasticon, seu, vera ratio valetudinis bonæ & vitæ, unà cum sensuum, judicii & memoriæ integritate ad extremam senectutem conservandâ. Antverpiæ*, 1614, 1623, *in-8*, avec le Traité de *Louis Cornaro* sur cette matiere, traduit de l'Italien en Latin par *Lessius. Cantabrigiæ*, 1634, *in-8*. On a deux Versions Françoises de l'un & de l'autre de ces Ouvrages; la premiere, Paris, 1646, *in-8*, par *Sébastien Hardy*; la seconde, avec des notes par *de La Bonnodiere*, Paris, 1701, *in-12*. On a aussi une Traduction Allemande imprimée à Molsheim en 1670, *in-12*.

LETIO, (Louis) Médecin de Rome, se rendit célebre dans le XVI siecle par son systême sur la réformation du Calendrier, qui fut adopté par le Pape Grégoire XIII, préférablement à ceux des plus habiles Mathématiciens assemblés à ce sujet. Ce Pape en ordonna l'exécution par sa Bulle du 24 Février 1582.

LEVELIN, (Pierre-Théodore) Docteur & Doyen de la Faculté de Médecine en l'Université de Treves, fit imprimer à Nancy en 1738, *in-12*, la Traduction d'un Ouvrage publié en Allemand à Hall, 1727, *in-4*, par *Fréderic Hoffmann*. Cette Traduction est intitulée: *Analyse des Eaux de la Fontaine du bas* Selter, *située dans le bas Archevêché de Treves.*

LEURECHON (Jean) naquit dans le XVI siecle à Chardogne près de Bar. Il fit ses études à Paris au College de Navarre, où il lia une amitié solide avec *Charles Lepois*; & après avoir pris le degré de Maître-ès-Arts, il fréquenta les Ecoles de la Faculté de Médecine de la même ville pendant quatre ans. En 1587, il fut reçu Bachelier sous le Décanat de *Jean Riolan* le pere. Il revint ensuite en Lorraine, où le grand Duc Charles III récompensa son mérite par la charge de Médecin ordinaire de sa personne. Les services de *Leurechon* furent si agréables à ce Prince, qu'il lui donna des Lettres de Noblesse en 1601, & créa pour lui une quatrieme Chaire de Médecine à Pont-à-Mousson, dont il prit possession le 7 Avril 1606. Les Ouvrages de ce Médecin se réduisent à un *Discours* sur les observations de la Comete de 1618; il fut imprimé à Paris en 1619, *in-8*: à une Dissertation en forme de These: *An ignes accensi in contagione saluberrimi?* Elle parut à Pont-à-Mousson en 1622, *in-4*. La Lorraine étoit alors désolée par la peste & une dyssenterie contagieuse que les secours les plus efficaces ne purent arrêter. *Leurechon* mourut peu d'années après la fin de cette Epidémie.

LEVRET, (André) Accoucheur de feue Madame la Dauphine, Chirurgien Accoucheur de MADAME & de Madame la Comtesse d'Artois, Membre de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris depuis le 28 Février 1742, Conseiller vétéran du Comité perpétuel, s'est acquis la plus grande confiance dans la Capitale par ses talens, & la réputation la plus étendue dans les pays étrangers, par le nombre prodigieux d'éleves qu'il a formés dans l'Art des Accouchemens, & qui l'exercent avec d'autant plus de succès, qu'ils se font une regle de suivre ses principes. C'est un vrai dommage que les occupations multipliées de M. *Levret* ne lui permettent plus de continuer les leçons de ses cours; mais ce vuide est

heureusement rempli par les soins & les talens de M. *Destremeau*, son gendre, Membre du College de Chirurgie de Paris depuis le 24 Septembre 1763. M. *Levret* lui a remis la collection riche & précieuse de toutes les pieces qui sont nécessaires pour les démonstrations. M. *Destremeau* prépare d'ailleurs une édition des Ecrits fugitifs de son beau-pere, auxquels il ajoutera quelques Mémoires ou Dissertations qui n'ont pas encore été publiées. Nous avons déja plusieurs Ouvrages intéressans de la façon de M. *Levret*. Voici leurs titres :

Observations sur les causes & les accidens de plusieurs accouchemens laborieux. Paris, 1747, 1750, 1762, *in* 8. *Ibidem*, 1770, *in*-8, avec des remarques sur le Levier de *Roonhuisen*. En Allemand, Lubeck, 1758, *in*-8.

Observations sur la cure radicale de plusieurs polypes de la matrice, de la gorge & du nez, opérée par de nouveaux moyens. Paris, 1749, 1759, 1771, *in*-8, avec figures.

Suite des Observations sur les causes & les accidens de plusieurs accouchemens laborieux. Paris, 1751, *in*-8. C'est une Réponse à la critique qu'on a faite du premier Ouvrage, en 1749, dans le Journal des Savans. On la trouve avec les *Observations* dans l'édition de 1770. En Allemand, Lubeck, 1761, *in*-8.

Explication de plusieurs figures sur le méchanisme de la grossesse & de l'accouchement. Paris, 1752, *in*-8. L'Auteur a représenté, autant que les variations de la nature peuvent le permettre, les différens degrés de dilatation de la matrice.

L'Art des accouchemens démontré par des principes de Physique & de Méchanique. Paris, 1753, 1761, 1766, *in*-8, avec figures. Il y a deux Traductions Italiennes de cet Ouvrage.

Essai sur l'abus des regles générales, & contre les préjugés qui s'opposent aux progrès de l'Art des accouchemens. Paris, 1766, *in*-8.

Dans l'Ouvrage intitulé : *Suite des Observations*, on trouve une histoire particuliere du *Forceps*, connu sous le nom de Tire-tête de *Palfin*. Cet instrument que son Auteur, Chirurgien & Démonstrateur en Anatomie à Gand, apporta à Paris vers l'an 1722, & qui fut revendiqué ensuite par *Ledoux*, Chirurgien d'Ipres, a subi depuis ce tems bien des corrections & des perfections.

M. *Levret* pense que la premiere idée de cet instrument est due à la cuillere de *Paré*, laquelle fait exactement la moitié de l'instrument de *Palfin* ; & que celui-ci fit son *Forceps* en appliquant une seconde cuillere, les deux se regardant par le creux. Une troisieme cuillere, ajoutée par un Chirurgien de Bruges, parut aux Accoucheurs superflue & même nuisible, & le *Forceps* employé aujourd'hui est resté à deux branches.

Il est peu d'instrumens qui aient tant exercé le génie des Chirurgiens pour l'amener à sa perfection, que celui-ci. En France, dit *Morand* dans ses Opuscules de Chirurgie, MM. *Grégoire*, *Petit*, *Soumain*, *Dussé* ; chez les étrangers, MM. *Chamberlain*, *Chapman*, *Bultet*, *Giffard*, *Sander*, *Smeilie* s'en occuperent. M. *Petit* y avoit ajouté une crémailliere qui ne permet aux deux cuilleres de s'approcher l'une de l'autre, qu'autant qu'il est nécessaire pour embrasser sûrement la tête de l'enfant & la tirer. Le Docteur *Chamberlain*, Anglois, fit ouvrir ces deux cuilleres dans presque toute leur longueur ; c'étoit un pas de plus vers la perfection ; mais la courbure que M. *Levret* a donnée au *Forceps*,

d'après la figure des tenettes dont on se sert dans l'opération de la Taille, a procuré à cet instrument un avantage qui lui manquoit.

Notre Chirurgien a mis au jour un supplément à l'Histoire du *Forceps*, parce que depuis la publication du Traité intitulé : *Suite des Observations*, il parut d'autres instrumens inventés pour la même fin, dont quelques-uns firent beaucoup de bruit. Tel est celui que *Pierre Rathlaw*, Accoucheur à Amsterdam, publia sous le nom de secret de *Roger Roonhuisen*; M. *Levret* en donne la figure. Tels sont encore les Forceps de *Freke*, Chirurgien de l'Hôpital de Saint Barthélémi à Londres, & de *Bingius* de Copenhague. Mais celui de l'Accoucheur François l'emporte sur eux. Telle perfection qu'on ait voulu donner à cet instrument, à qui tant de meres & d'enfans doivent la conservation de la vie, personne n'y a mieux réussi que le célebre *Levret*. L'Art des Accouchemens, qu'il a éclairé par ses recherches, lui en aura une obligation éternelle.

LEURYE, (François-Ange DE) fils de *Nicolas-Pierre*, Chirurgien de Paris depuis 1726, fut reçu dans la même Compagnie le 30 Décembre 1758. Il est Chirurgien du Roi au Châtelet, Conseiller du Comité perpétuel, Professeur & Démonstrateur des accouchemens, aux Ecoles du College de Chirurgie de Paris. On a de lui :

Traité des accouchemens en faveur des Eleves. Paris, 1772, *in*-8.

La Mere selon l'ordre de la Nature. Paris, 1772, *in*-12.

Discours prononcé aux Ecoles de Chirurgie le mardi 21 de Mai 1776. Paris, 1776, *in*-8 de 32 pages. Tous ces Ouvrages annoncent les talens & les connoissances de leur Auteur.

LEUWENHOECK, (Antoine) célebre Physicien & Naturaliste, naquit à Delft le 24 Octobre 1632, de *Philippe* & de *Marguerite Bel*, tous deux d'ancienne famille. Il s'acquit une très-grande réputation par ses expériences & par ses découvertes; il excella sur-tout à tailler des verres pour les microscopes & les lunettes. Ses talens lui ont ouvert l'entrée de la Société Royale de Londres, qui le mit au nombre de ses Membres le 29 Janvier 1680; comme il lui a adressé la plupart de ses Observations, elle en a enrichi les Transactions Philosophiques. Pierre le grand, Czar de Moscovie, honora *Leuwenhoeck* de son estime. Lorsque ce Prince passa devant Delft en 1698, il envoya deux de ses Gentilshommes le prier de se rendre auprès de lui dans un des bateaux de charge qui le suivoient, & d'apporter ses admirables microscopes; il lui fit même dire qu'il seroit allé le voir en passant par Delft, s'il n'avoit été contraint de se dérober à la foule qui l'importunoit. Ce savant Physicien ne fut pas plutôt arrivé auprès de Sa Majesté Czarienne, qu'il satisfit l'empressement de ce Prince curieux & lui fit voir, entre autres singularités, la circulation du sang dans la queue d'une anguille. Personne n'ignore la multitude de ses découvertes en tout genre; le nombre de celles qu'il a faites dans l'Anatomie, à l'aide de ses microscopes, est en particulier si grand, que si on vouloit en faire un détail exact, on se trouveroit engagé à copier ses Ouvrages d'un bout à l'autre. Cet Auteur a rendu évidente l'anastomose des arteres avec les veines; toutes ses Observations

ne font cependant point marquées au même coin de certitude. Il a cru voir un nombre infini de petits animaux dans le sperme des mâles, & sur ce qu'il en a dit, on a bâti un systême concernant la reproduction des êtres vivans, qui n'a eu d'autre vogue que celle qui lui avoit été procurée par la nouveauté. Quoique *Leuwenhoeck* eût passé toute sa vie, qui fut très-longue, à observer & à répéter ses Observations, comme il lui manqua de la Littérature, il ne perfectionna pas toutes ses expériences ; mais parce qu'il lui manquoit encore de ce goût sûr qui décide de la solidité d'une Observation, il crut quelquefois voir des choses qui n'existent pas & n'en assura pas moins qu'elles existoient. Parmi ses paradoxes, on remarque son opinion sur la tunique des intestins appellée *Villosa* par les Anatomistes, qu'il a voulu faire passer pour un muscle ; la pulsation qu'il a attribuée aux veines & non pas aux arteres ; les vers spermatiques : mais à travers ces erreurs, on lui doit une infinité de choses de grande importance.

Cet Observateur mourut le 26 Août 1723. Il a publié différens Ouvrages, en Hollandois, qui ont paru à Delft & à Leyde, & qu'on a traduits en Latin sous le titre d'*Arcana Naturæ detecta. Delphis*, 1695, 1696, 1697, 1719, quatre volumes *in*-4. Ces quatre volumes ont été réimprimés, en 1722, à Leyde, & ils sont intitulés: *Opera omnia, seu, Arcana naturæ ope exactissimorum microscopiorum detecta, experimentis variis comprobata.*

LIBAVIUS, (André) Docteur en Médecine natif de Hall en Saxe, professa l'Histoire & la Poésie à Jene en 1588. Delà il passa en 1591 à Rothenbourg-sur-le-Tauber, & en 1605 à Cobourg en Franconie, où il venoit d'être nommé Principal du College de Casimir. Il mourut dans cette derniere ville en 1616. *Libavius* a fait sa réputation par ses Ouvrages de Chymie ; ils sont tels, qu'on a cru pouvoir les mettre de niveau avec ceux d'*Agricola*. Il y établit les vrais principes de la Chymie, & tâche de rapprocher cette Science de l'ancienne Médecine. Il y a traité fort au long de la nature & de l'examen des Métaux, & il n'a échappé aucune occasion de réfuter les sentimens de *Paracelse* & de ses Sectateurs. Le grand nombre d'Ouvrages que ce Médecin a laissés, fait voir combien il étoit laborieux ; mais ils ne prouvent pas tous qu'il ait toujours pensé sainement sur les différentes matieres dont il a traité. Voici leurs titres :

Neo-Paracelsica in quibus vetus Medicina defenditur adversùs Georgium Amwald, cujus Liber de Panacea excutitur. Francofurti, 1594, *in*-8.

Anatome Tractatus Neo-Paracelsici. Ibidem, 1594, *in*-8.

Tractatus duo Physici, prior de impostoria vulnerum per Unguentum Armarium curatione, posterior de cruentatione cadaverum injustâ cæde factorum, præsente qui occidisse creditur. Francofurti, 1594, *in*-8.

Epistolarum Chymicarum Libri tres. 1595-99, *in*-8, trois Tomes en un volume.

Schediasmata pro Galenicæ Medicinæ dignitate. Ibidem, 1596, *in*-8.

Alchymia recognita, emendata & aucta, tùm dogmatibus & experimentis nonnullis, tùm Commentariô Medico-Physicô. Ibidem, 1597, *in*-4, 1606, 1615, *in-folio.*

Singularium partes quatuor. Ibidem, 1599, 1601, *in*-8, quatre volumes. Cet Ouvrage, qui est assez rare, contient des singularités que notre maniere de penser apprécie aujourd'hui tout autrement que *Libavius* n'a fait.

Novus de Medicina Veterum, tàm Hippocraticâ quàm Hermeticâ, Tractatus. Francofurti, 1599, *in*-8.

Variarum controverſiarum Libri duo ſchediaſtici. Ibidem, 1600, *in*-8.

Praxis Alchymiæ, hoc eſt, doctrina de artificioſa præparatione præcipuorum medicamentorum chymicorum. Ibidem, 1604, *in*-8.

Defenſio & declaratio perſpicua Alchymiæ tranſmutatoriæ. Francofurti, 1604, *in*-8.

Commentariorum Alchymiæ Pars ſecunda. Ibidem, 1606, *in-folio.*

Alchymia triumphans de injuſta in ſe Collegii Galenici ſpurii in Academia Pariſienſi cenſurâ. Ibidem, 1607, *in*-8.

De univerſalitate & originibus rerum conditarum. Ibidem, 1610, *in*-4.

Syntagma ſelectorum undiquaque & perſpicuè traditorum Alchemiæ arcanorum. Ibidem, 1611, *in-folio.*

Syntagmatis arcanorum chymicorum Tomus ſecundus. Ibidem, 1613, *in-folio.* Les deux Tomes en un volume, *Ibidem*, 1660, *in-folio.*

Appendix neceſſaria ſyntagmatis arcanorum chymicorum. Ibidem, 1615, *in-folio.*

Examen Philoſophiæ novæ, quæ veteri abrogandæ opponitur. Ibidem, 1615, *in-folio.*

C'eſt dans ces Ouvrages qu'on voit pour la premiere fois un Médecin qui parle de la transfuſion du ſang d'un animal dans un autre; opération ſinguliere qui a fait du bruit, & qu'on a dit que *Libavius* avoit imaginée d'après la fable de *Médée.* Il parle de ſes effets d'un ton ſi aſſuré & il s'énonce ſi poſitivement, que cette aſſertion ne pouvoit manquer de ſéduire quelqu'un. Deux nations toujours rivales s'en diſputerent la premiere épreuve. On la regarda, dit le célebre *Senac*, comme une reſſource contre les maladies; on vit même clairement, dans cette transfuſion, l'aſſurance de l'immortalité. Tout cela fit illuſion. Les premieres expériences furent faites en France, ſelon quelques Ecrivains; mais la premiere transfuſion avérée, fut tentée par *Hansheau* en 1658. *Lower*, Médecin Anglois, perfectionna cette opération en 1665. L'année ſuivante, *Denis*, Médecin *plus occupé des jeux de hazard, que des jeux de la machine animale*, voulut ſe diſtinguer en marchant ſur les traces de *Lower. King & Coxe*, Anglois, ſuivirent ces exemples. Le bruit que firent ces expériences porta la même curioſité en Italie; *Caſſini & Griſoni* furent témoins de quelques nouvelles épreuves.

Denis, plus hardi, oſa y ſoumettre un homme qu'il diſpoſa à recevoir dans ſes veines le ſang d'un animal. *Lower* & *King* imiterent bientôt *Denis.* Les Italiens ne tarderent pas à être auſſi téméraires: en 1668, ils répéterent la transfuſion dans pluſieurs hommes. *Biva* & *Manfredi* firent cette opération. Un Médecin nommé *Sinibaldus* voulut bien s'en faire lui-même le ſujet. Enfin, juſques dans la Flandre on trouva des Transfuſeurs. Mais quels furent les ſuccès de cette opération dans les animaux & dans les hommes? Les animaux, pourſuit M. *Senac*, ne moururent pas après la transfuſion tentée par *Lower*; & le réſultat des expériences de *King* & de *Coxe* fut que pluſieurs en devinrent plus vigoureux, guérirent même des incommodités pour leſquelles on avoit tenté cette opération. Dans quelques hommes, les ſuccès ne furent pas malheureux, mais ils le furent dans d'autres; & cela fut cauſe que la transfuſion parut une témérité que les loix réprimerent, parce qu'elle alloit devenir contagieuſe.

LICETI ou LICETO, (Joſeph) de Reco dans l'Etat de Genes, fit la Médecine dans ſa ville natale. Il paſſa enſuite à Rapallo, mérita l'eſtime de ſes habitans, & ſe vit bientôt recherché par ceux de Genes, où il alla s'établir. Il y mourut en 1599. Ce Médecin a écrit deux Dialogues intitulés :

La nobilita de principali membri dell'Uomo, Dialogo. Bologne, 1590, *in*-8.

Il ceva overo dell'eccellenza ed uſo de genitali, Dialogo. Bologne, 1598, *in*-8.

LICETI, Médecin célebre, connu ſous le nom de *Fortunius Licetus*, étoit de Rapallo dans l'Etat de Genes, où il naquit le 3 Octobre 1577, de *Joſeph Liceti*, dont on vient de parler. *Fortunio* vint au monde avant le ſeptieme mois de la groſſeſſe de ſa mere. C'eſt à l'agitation violente que la tempête procura à celle-ci dans le trajet de Reco à Rapallo, qu'on attribua la naiſſance prématurée de cet enfant qui reçut le nom de *Fortunio*, parcequ'il promettoit d'y ſurvivre. Son pere le mit dans une boite garnie de coton, & l'éleva avec tant de ſoin, qu'il jouit dans la ſuite d'une ſanté auſſi parfaite, que s'il fût venu au terme ordinaire. Ce pere tendre ne prit pas moins de ſoin de l'éducation de ſon fils. Il l'inſtruiſit lui-même dans les Lettres, & l'envoya enſuite à Bologne, où il l'aida encore de ſes conſeils pendant ſon cours d'étude. *Fortunio* étoit paſſé à Bologne en 1595; il en ſortit en 1599 pour rejoindre ſon pere à Genes, mais il eut la diſgrace de le trouver mort depuis deux jours, lorſqu'il y arriva. Ce contretems l'engagea à aller chercher fortune à Piſe, où il obtint bientôt une Chaire de Philoſophie, & travailla à établir ſa réputation par un Ouvrage intitulé : *Gonopſis Chantropologia.* Il n'en tira cependant point tout l'avantage qu'il s'étoit promis. On prétendit que cette piece n'étoit pas de lui ; mais pour repouſſer l'injuſtice qu'on lui faiſoit à cet égard, il la publia de nouveau ſous cet autre titre : *De ortu animæ humanæ.* Cette tracaſſerie le chagrina beaucoup ; elle ne diminua cependant rien de l'eſtime que les perſonnes impartiales avoient conçue de ſon mérite. Tout au contraire, la vérité réduiſit ſes ennemis au ſilence, & ſon ſavoir lui acquit une ſi grande réputation dans les Ecoles de Piſe, qu'elle perça juſqu'à Padoue, où on l'engagea de venir enſeigner en 1605. Il s'y rendit, & ne ceſſa de faire honneur à l'Univerſité de cette ville juſqu'en 1631 qu'il en ſortit fâché, parce qu'on lui avoit refuſé la Chaire de Médecine vacante par la mort de *Cremonini*, & qu'on lui avoit préféré *Thomas Zilioli.*

Liceti ſe retira alors à Bologne. Mais la République de Veniſe ne tarda pas à ſentir la perte qu'elle avoit faite, dans ſon Univerſité de Padoue, par la retraite de ce Médecin ; elle chercha l'occaſion de l'y rappeller. Une Chaire étant venue à vaquer en 1645, elle lui fit faire des inſtances ſi obligeantes pour l'accepter, qu'il revint enſeigner dans cette ville, à qui il procura la plus grande célébrité juſqu'à ſa mort arrivée en 1657, à l'âge de 79 ans. Ce Médecin a compoſé plus de cinquante Traités. Je ne donnerai que les titres des principaux ; encore y en a-t-il pluſieurs qui ne regardent point directement la Médecine :

De ortu animæ humanæ, Libri tres. Genuæ, 1602, *in*-4. *Venetiis*, 1603, *in*-4. *Francofurti*, 1606, *in*-8.

De Lucernis Antiquorum reconditis, Libri ſex. Genuæ, 1602, *in*-4. *Venetiis*, 1621, *in*-4. *Utini*, 1652, *in-folio. Patavii*, 1662, *in-folio*, avec figures.

De Vita, Libri tres. Venetiis, 1606, *in*-4. *Genuæ*, 1607, *in*-4.

De animarum coextensione corpori, Libri duo. Patavii, 1616, *in*-4.

De iis quæ diu vivunt sinè alimento, Libri quatuor. Ibidem, 1612, 1618, *in-fol.*

De perfecta constitutione hominis in utero, Liber unus. Ibidem, 1616, *in*-4.

De monstrorum caussis, naturâ & differentiis, Libri duo. Ibidem, 1616, 1634, *in*-4. La seconde édition a été augmentée & ornée de figures. *Amstelodami*, 1665, *in*-4. *Patavii*, 1668, *in*-4, par les soins de *Gerard Blasius*. On trouve beaucoup de superstition & de crédulité dans cet Ouvrage. L'Auteur, qui n'a pas su éviter ces erreurs, rapporte toutes les fables que les Anciens ont inventées au sujet de la matiere qu'il traite, tout ce que ses contemporains ont écrit, & il y ajoute ce que l'imagination a pu lui suggérer.

De spontaneo viventium ortu, Libri quatuor. Vicentiæ, 1618, *in-fol. Patavii*, 1621, *in-folio.*

De novis astris & cometis. Venetiis, 1623, *in*-4.

Controversiæ de novis astris & cometis. Ibidem, 1625.

De Intellectu agente, Libri quinque. Patavii, 1627, *in-fol.*

De immortalitate animæ. Patavii, 1629, *in-fol.*

Allegoria Peripatetica de generatione, amicitiâ & privatione, in Aristotelicum Ænigma Ælia Lelia Crispis. Ibidem, 1630, *in*-4.

De feriis altricis animæ, Nemesiticæ Disputationes. Ibidem, 1631, *in*-4.

De anima subjecto corpori nil tribuente, deque seminis vitæ efficientiâ primariâ in formatione fœtûs, Liber unus. Patavii, 1631, *in*-4.

De rationalis animæ variâ propensione ad corpus, Libri duo. Ibidem, 1634, *in*-4.

De natura primô movente, Libri duo. Utini, 1634, *in*-4.

Pyronarcha, seu, de fulminum naturâ, deque febrium origine, Libri duo. Patavii, 1634, *in*-4.

De propriorum Operum historiâ, Libri duo. Ibidem, 1634, *in*-4.

Mundi & hominis Analogia. Utini, 1635, *in*-4.

Athos perfossus, sive, Rudens eruditus in Criomixi Quæstiones de alimento, Dialogus. Patavii, 1636, *in*-4.

Ulisses apud Circen, sive, de quadruplici transformatione, deque variè transformatis hominibus, Dialogus. Utini, 1636, *in*-4.

De duplici calore corporum naturalium. Ibidem, 1636, *in*-4.

Dialogus de anima ad corpus physicè non propensâ. Utini, 1637, *in*-4.

Ad Aram Lemniam Dosiadæ Encyclopedia. Parisiis, 1637, *in*-8.

Litheosphorus, sive de Lapide Bononiensi lucem in se conceptam ab ambiente claro mox in tenebris mirè conservante. Utini, 1640, *in*-4.

Responsa de quæsitis per Epistolas à Claris Viris. Ibidem, 1640-50, trois volumes *in*-4.

Libri tres de natura & efficientia luminis. Ibidem, 1640, *in*-4.

De annulis antiquis. Ibidem, 1645, *in*-4.

De pietate Aristotelis ergà Deum & homines. Ibidem, 1645, *in*-4.

De motu sanguinis, origine nervorum, cerebrô leniente cordis æstum, & imaginationis viribus. Ibidem, 1647, *in*-4.

Hieroglyphica, sive, antiqua schemata gemmarum annularium. Patavii, 1653, *in-fol.*

De Cometæ obſervationibus aſtronomicis Reſponſum. Utini, 1653, *in*-4.

De Hydrologia, ſive, fluxu maris. Ibidem, 1655, *in*-4.

Je ne m'arrêterai pas à paſſer en revue toutes les erreurs que *Liceti* à conſignées dans ces Ouvrages ; je dirai ſeulement que ce Médecin prétend dans celui intitulé : *De Lucernis Antiquorum*, que les Anciens avoient le ſecret de faire une huile qui ne ſe conſumoit point; ou de diſpoſer les Lampes ſépulcrales en ſorte, qu'à meſure qu'elles brûloient, la fumée ſe condenſoit inſenſiblement, & ſe réduiſoit en huile par un changement perpétuel. Qu'à l'égard de la mêche, elle étoit d'une eſpece de Lin que les Anciens appelloient *Asbeſton*, c'eſt-à-dire, inextinguible. Il rapporte là deſſus pluſieurs hiſtoires. Sous le Pontificat de Paul III, qui fut élevé au Saint Siege en 1534 & mourut le 10 Novembre 1549, on ouvrit un Tombeau à Rome, où l'on trouva un corps tout entier, dont les cheveux étoient noués d'un raiſeau de fil d'or. Il y avoit dans ce Tombeau une Lampe qui devoit avoir brûlé près de 1600 ans, puiſque l'Inſcription étoit concue en ces termes : *Tulliolæ filiæ meæ*; ce qui marque que c'étoit la fille de Cicéron. Mais tout cela ne fut pas plutôt expoſé à l'air, que la Lampe s'éteignit & le corps ſe réduiſit en pouſſiere. On aſſure qu'on a trouvé dans le territoire de Viterbe quantité de ces Lampes éternelles, mais qui étant expoſées à l'air, ne purent conſerver leur lumiere que pendant quelques heures. On dit que la plus belle étoit celle d'*Olybius Maximus* de Padoue. Elle étoit compoſée de deux phioles, dont l'une étoit d'or & l'autre d'argent, toutes deux pleines d'une admirable liqueur qui entretenoit, ſans ſe conſumer, une Lampe placée entre les deux phioles, ou au deſſus comme d'autres diſent. *Liceti* rapporte d'autres hiſtoires, & il prétend que le feu éternel de la Déeſſe *Veſta* n'étoit qu'une de ces Lampes. Mais il ſe trompe ; car tout le monde ſait qu'on n'appelloit ce feu éternel, que parce qu'on ne le laiſſoit jamais éteindre & que les Veſtales avoient ſoin de l'entretenir. A l'égard même des Lampes ſépulcrales, *Liceti* ſe trompe encore, & ſon opinion a été ſolidement réfutée par *Octavio Ferrari*, célebre Profeſſeur d'Humanités à Padoue, dans la Diſſertation qu'il publia en 1685, & qu'il intitula : *De Veterum lucernis ſepulchralibus.* Il y prouve que les Lampes appellées éternelles, & dans leſquelles on ſuppoſoit une mêche inextinguible, ne ſont que des Phoſphores qui s'allument pour un peu de tems, après avoir été expoſés à l'air.

LIDDEL, (Duncan) Docteur en Médecine, natif d'Aberden en Ecoſſe, remplaça *François Parcovius*, en 1587, dans la Chaire d'Aſtronomie en l'Univerſité d'Helmſtadt. Il enſeigna enſuite la Géométrie, & enfin la Médecine, dont il fut nommé Profeſſeur en 1596. Il fut encore premier Médecin du Duc de Brunſwick. Mais tous ces avantages ne purent le fixer en Allemagne ; l'amour de la patrie l'emporta ſur eux ; & il abandonna ſes emplois pour y retourner en 1607. On a quelques Ouvrages de la façon de ce Médecin :

De facultate vegetante ejuſque functionibus. Helmæſtadii, 1592, *in*-4.

Universæ Medicinæ Compendium. Ibidem, 1605, 1620, *in*-4.

Ars Medica ſuccinctè & perſpicuè explicata. Hamburgi, 1607, 1628, 1655, *in*-8. *Lugduni*, 1624, *in*-8. C'eſt une compilation aſſez informe, à laquelle l'Auteur n'a rien ajouté qui lui faſſe honneur.

De

De Febribus Libri tres. Hamburgi, 1610, *in*-8.

Operum Jatro-Galenicorum, ex intimis Artis Medicæ adytis & penetralibus erutorum, Tomus unicus, auctus, & illustratus studiò & operâ Ludovici Serrani Neomagensis. Lugduni, 1624, *in*-4.

LIÉBAUT, (Jean) Docteur de la Faculté de Médecine de Paris depuis 1559, étoit de Dijon. Il épousa la célebre *Nicole*, fille de *Charles Etienne*, Médecin, & retourna ensuite dans sa patrie, où il écrivit un Livre sur les maladies des femmes, traduit ou imité de l'Italien de *Jean Marinello*, qui l'avoit donné au public sous le titre de *La Comara.* L'Ouvrage de *Liébaut* est intitulé : *Trois Livres de la santé, fécondité & maladies des femmes.* Paris, 1582, *in*-12. Lyon, 1609, *in*-8. Il travailla aussi au fameux Livre, appellé *La Maison Rustique*, dont *Charles Etienne*, son beau-pere, est le premier Auteur. Ce Livre imprimé à Paris en 1574, parut à Lyon en 1583, *in*-4, & plusieurs fois depuis en d'autres villes, soit en François, soit en Italien, en Anglois, &c. On ne sait pas en quelle année *Liébaut* revint de Dijon à Paris, mais on sait qu'il mourut dans cette derniere ville le 21 Juin 1596. Nous avons encore de lui :

Scholia in Jacobi Hollerii Commentaria in Libros septem Aphorismorum Hippocratis.

Thesaurus sanitatis paratu facilis. De præcavendis, curandisque venenis Commentarius. Parisiis, 1577, *in*-12.

Secrets de Médecine. Paris, 1579, *in*-8. C'est une Traduction.

Embellissement du corps humain. Paris, 1582, *in*-8. Lyon, 1595, *in*-12.

LIEBERCKUNH, (Nathanaël) célebre Anatomiste, étoit de Berlin, où il naquit le 5 Septembre 1711. Il prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Leyde, & bientôt après, il fut reçu dans le College de sa ville natale ; mais comme il ne tarda pas à donner des preuves éclatantes de ses talens, la Société Royale de Berlin, celle de Londres, & l'Académie des Curieux de la Nature, le mirent au nombre de leurs Membres. Ce Médecin mourut le 7 Décembre 1756, & laissa un Cabinet Anatomique, composé de plus de quatre cens pieces, qui a été exposé en vente pendant long-tems. Il a aussi laissé quelques Mémoires qui ont été insérés dans le Recueil de l'Académie de Berlin, & deux Dissertations imprimées à Leyde, l'une sous le titre de *Disputatio de Valvula Coli*, 1739, *in*-4, l'autre sous celui de *Dissertatio de fabrica & actione villorum intestinorum tenuium hominis*, 1744, *in*-4. Tout ce que cet Auteur a écrit est intéressant.

LIENS, (Corneille) Médecin ordinaire de la ville de Ziriczée en Zélande, & ensuite Drossard de l'Isle de Tolen dans la même Province, mourut après l'an 1636. Il est Auteur des pieces suivantes :

Cum Adversariis D. P. Lansbergii amica concertatio epistolica. Ziriczeæ, 1614, *in*-8.

Mittelburgensium Medicorum responsi postliminii & epistolæ apologeticæ refutatio, pro D. P. Lansbergio. Ibidem, 1614, *in*-8.

LIÉTAUD (Joseph) naquit en 1703 à Aix en Provence. Il étoit Professeur d'Anatomie dans les Ecoles de sa ville natale, lorsqu'il fut appellé à Versailles, en 1749, pour y remplir la charge de Médecin de l'Infirmerie Royale,

d'où il monta, en 1755, à celle de Médecin des Enfans de France. La supériorité de ses talens lui ouvrit l'entrée de la Société Royale de Londres, & le fit recevoir à l'Académie des Sciences de Paris en 1752. Il est enfin parvenu, en 1775, à la place de premier Médecin du Roi, & il a été reçu Membre de la Faculté de la Capitale par une cooptation d'autant plus flatteuse, qu'elle est très-rare & ne s'accorde qu'au mérite bien reconnu.

M. *Liétaud* eut toujours le goût le plus vif pour l'Anatomie, & ses découvertes dans cette Science lui ont acquis beaucoup de réputation. Comme il disséqua au moins douze cens cadavres, il ne manqua pas d'occasion de multiplier ses connoissances ; il les communiqua au public dans les Ouvrages que nous avons de lui :

Essais Anatomiques contenant l'Histoire exacte de toutes les parties qui composent le corps humain. Aix, 1742, *in*-8. Paris, 1766, *in*-8, 1772, deux volumes *in*-8. Quoique ce Livre ne soit pas de grande étendue, il renferme beaucoup de découvertes, & un grand nombre de descriptions où l'Auteur attaque les opinions des Anatomistes qui l'ont précédé, entre autres, celles du célebre *Winslow*. Il n'est cependant point irrépréhensible lui-même ; malgré toutes les commodités qu'il a eues pour étudier l'Anatomie dans les deux Hôpitaux dont il a été Médecin, il lui est arrivé d'observer ou d'assurer des choses que les meilleurs Anatomistes n'ont vues, ni décrites comme lui. Tout ce qui se présente à l'œil du dissecteur, ne fait pas toujours regle dans l'exposition du corps humain : la nature s'égare quelquefois dans la figure & la position des parties, & ses égaremens doivent être concentrés dans le cercle des observations extraordinaires, sans pouvoir en tirer des conséquences sur la vraie & constante structure de nos organes. M. *Portal* a publié une nouvelle édition, Paris, 1777, deux volumes *in*-8, avec des notes & des observations.

Elementa Physiologiæ juxta solertiora, notissimaque Physicorum experimenta & accuratiores Anatomicorum observationes concinnata. Parisiis, 1749, *in*-8. Il avoit composé cet Ouvrage en faveur de ses disciples, lorsqu'il professoit la Médecine à Aix.

Précis de la Médecine pratique. Paris, 1759, 1761, *in*-8, 1769, 1777, deux volumes *in*-8. Le même en Latin, avec des augmentations, Amsterdam, 1765, deux volumes *in*-4. Paris, 1770, deux volumes *in*-4. Cette édition est la meilleure ; elle comprend la Pratique, un Traité des médicamens & un autre des alimens. Paris, 1777, deux volumes *in*-8 que l'Auteur a revus.

Précis de la Matiere Médicale. Paris, 1766, *in*-8, 1770, 1777, deux volumes *in*-8.

Historia Anatomico-Medica, sistens numerosissima cadaverum humanorum extispicia. Parisiis, 1767, deux volumes *in*-4, avec quelques observations par M. *Antoine Portal*, & une Table Nosologique par le même.

M. *Liétaud* a communiqué à l'Académie des Sciences plusieurs Observations Anatomiques qu'elle a insérées dans ses Mémoires. Ce Médecin s'est aussi occupé de l'Histoire Naturelle de la Provence. Les matériaux qu'il a amassés à ce sujet, regardent les animaux & les minéraux. Ceux qu'il a recueillis d'ailleurs méritent également qu'on en fasse cas, puisqu'il viennent, pour la principale partie, de M. *Garidel*, son oncle.

LIGER, (Charles-Louis) d'Auxerre, fut reçu Docteur de la Faculté de Paris en 1742. Il s'est retiré dans sa patrie, où il est Conseiller-Médecin du Roi. On a de lui un *Traité de la goutte* imprimé en 1753, *in*-12.

LIGERIE, (N. DE LA) personnage du XVIII siecle, se fit un grand nom par la publication d'un remede dont il possédoit le secret. C'est le *Kermès Minéral*. La découverte de cette poudre fait une forte d'époque dans la Médecine; on a souvent tiré bon parti de ce médicament dans les maladies les plus graves. Voici ce qu'on lit, au sujet du Kermès, dans l'Histoire de l'Académie des Sciences de Paris, année 1720. Il parut, en 1714, un remede nouveau qui fit beaucoup de bruit dans la Capitale & qui continue d'y être en vogue. On l'appelle la Poudre des Chartreux, parce qu'un certain *Dominique*, frere de cet Ordre, étant tombé dans ce tems-là dans une grosse fluxion de poitrine qui alloit enfin l'emporter, malgré tous les remedes connus & placés avec toute l'attention possible, le frere *Simon*, du même Ordre, demanda en grace que, puisqu'on n'espéroit plus rien, il lui fût permis de faire prendre au malade le nouveau remede dont il avoit fait l'acquisition, & qui réussit alors si parfaitement, que bientôt après le frere *Dominique* se trouva guéri au grand étonnement des assistans qui avoient été témoins de sa situation. Ce remede étoit auparavant entre les mains de M. *De La Ligerie*, de qui le frere Chartreux reconnoît de bonne foi qu'il le tient; mais faute de quelque cure brillante, en un mot de quelque concours heureux de circonstances, la poudre n'avoit pas fait alors la même fortune qu'elle a faite depuis entre les mains du Chartreux. Comme le remede ne tarda pas à se répandre, le secret de la composition fut bientôt découvert par d'habiles Médecins, entre autres par *Lémery*, qui compta si fort sur son efficace, de même que sur la certitude de sa découverte, qu'il l'employa, en 1718, pour la guérison du Marquis de Bayers qui en ressentit tous les meilleurs effets possibles. Cette cure qui surprit par l'état dangereux dans lequel avoit été le malade, acquit une si grande réputation à la poudre, que le Roi acheta enfin le secret de M. *De La Ligerie* en 1720, & le rendit public.

Le *Kermès* est un souffre tiré de l'Antimoine par le moyen de l'alcali du Nitre fixé par les charbons. Il est moins vomitif que le souffre doré d'Antimoine ordinaire qu'on employoit au même usage. Il purge doucement, & quelquefois n'agit que par la transpiration, quoique avec assez d'effet; il convient principalement aux maladies de poitrine. *La Ligerie* n'a pas prétendu en être l'inventeur; il le tenoit de M. *De Chastenai*, Lieutenant de Roi à Landau, à qui il avoit été donné par un Apothicaire, disciple du fameux *Glauber*. Ainsi *Glauber* seroit la premiere source. Ce remede est effectivement dans ses Ouvrages; mais il est décrit si énigmatiquement, qu'on auroit peine à le trouver, si l'on n'en étoit prévenu. Tous les Traités de Chymie mis au jour par les Auteurs modernes, s'étendent fort au long sur la préparation du Kermès Minéral.

LIGNAMINE, (Jean-Philippe DE) Docteur en Médecine dans le XV siecle, étoit de Messine en Sicile. Il se fit remarquer par la finesse & la pénétration de son esprit ; il se fit même par-là beaucoup de réputation pendant qu'il enseignoit dans l'Université de Pérouse. Ce fut dans cette ville qu'il se lia d'amitié avec François d'Albescola de la Rovere, qui, de Général des Cordeliers, devint Cardinal, & enfin Pape le 9 Août 1471, sous le nom de Sixte IV. Un des premiers soins de ce Souverain Pontife après son exaltation, fut d'appeller à Rome son ancien ami qu'il nomma Médecin de sa personne, & qu'il honora de son estime. *De Lignamine* se soutint en faveur, parce qu'il montra toujours autant de prudence à ménager la bienveillance de son protecteur, qu'il donna de preuves de son application aux devoirs de son état. Il avoit une Imprimerie dans sa maison, d'où sont sortis les Ouvrages suivans :

De conservatione sanitatis. Romæ, 1475, *in-4.*

De unoquoque cibo & potu homini utili & nocivô, eorumque primis qualitatibus. Romæ, *in-4.*

De Sybillis. Ibidem, 1481, *in-4.*

LIGNAU, (Jean) Médecin célebre par ses voyages, étoit de Konigsberg dans la Prusse Ducale, où il naquit en 1633. Après avoir étudié la Médecine dans les principales Universités d'Allemagne & de la Hollande, il se rendit en 1659 à Séville dans l'Andalousie, où il pratiqua pendant un an. Il parcourut ensuite l'Espagne, l'Italie, la Turquie & la Palestine, & vint enfin se faire recevoir Docteur à Padoue en 1664. Mais toujours entraîné par sa passion pour les voyages, il se mit encore à courir le monde. Il arriva en 1666 à Alep, où il fut Médecin des Nations Françoise, Angloise & Hollandoise jusqu'en 1681, qu'il quitta cette ville pour revenir en Europe & parcourir la France & l'Angleterre. Il se rendit ensuite à Amsterdam, où il sembloit que la réputation avec laquelle il pratiquoit son Art, alloit le fixer pour toujours ; mais il se mit en chemin en 1692 pour retourner dans sa patrie. Il mourut le 20 Octobre de la même année, avant d'être arrivé à Konigsberg. Son corps fut transporté dans cette ville, & il y fut honorablement enterré.

Tant de courses peuvent avoir augmenté les connoissances de ce Médecin, il n'a cependant laissé aucun Ouvrage ; &, ce qui est bien rare pour un homme qui a tant voyagé, il n'a pas même travaillé au récit de ses aventures & de ses observations.

LILLE (Christian DE) naquit à La Haye en 1724. Il fit ses études de Philosophie & de Médecine à Leyde, où il reçut le bonnet de Docteur le 14 Septembre 1756. M. *Camper*, Professeur de Médecine & de Chirurgie à Groningue, avoit été appellé à Amsterdam le 24 Avril de l'année précédente, & M. *de Lille* fut nommé à la Chaire qu'il laissoit vacante. La célébrité de son prédécesseur auroit rendu cette tâche difficile à remplir à un homme moins habile que lui ; mais il avoit déja fait preuve de ses talens par un Ouvrage imprimé sous ce titre :

Tractatus de palpitatione cordis, quem præcedit præcisa cordis historia physiologica ;

cuique pro coronide addita ſunt monita quædam generalia de arteriarum pulsûs intermiſſione. Zwollæ, 1755, *in*-8. On y trouve des remarques phyſiologiques & pathologiques ſur l'action du cœur, qui prouvent que leur Auteur avoit des connoiſſances fort étendues de la Théorie, & un talent ſingulier pour l'obſervation.

LIMBORCH, (Guillaume VAN) ancien Profeſſeur de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Louvain, vécut dans le XVII ſiecle. Il eſt fort connu par un Traité de Matiere Médicale intitulé: *Medulla ſimplicium ex Dodonæo & Schrodero. Lovanii*, 1693, *in*-12. *Bruxellis*, 1724, *in*-8.

LIMBOURG. (Gilbert DE) Voyez PHILARETE.

LIMBOURG, (Jean-Philippe DE) Docteur en Médecine, ſe diſtingue à Spa par la ſavante méthode avec laquelle il emploie les différentes Eaux de ce Bourg, dans la cure des maladies les plus opiniâtres & les plus rebelles aux autres remedes. Comme il ſéjourne à Spa pendant la ſaiſon des Eaux, il eſt à même plus que perſonne d'en obſerver les propriétés; & c'eſt pour en faciliter l'uſage, ainſi que pour en conſtater les vertus, qu'il a publié les Traités que nous avons de lui ſur cette matiere. Mais ils ne ſont pas les ſeuls qui ſoient ſortis de ſa plume; on lui en doit pluſieurs autres, dont nous allons donner les titres avec ceux des premiers:

Diſſertation ſur les Eaux de Spa ſoutenue à Leyde le 7 Août 1736, *traduite du Latin de Philippe-Louis de Preſſeux.* Liege, 1749, *in*-12.

Traité des Eaux Minérales de Spa. Leyde, 1754, *in*-12. Liege, 1756, *in*-8, avec une Carte des environs de Spa. L'Auteur s'étend ſur tout ce qui a rapport à la maniere d'agir de ces eaux précieuſes. Il donne, à la fin de ſon Diſcours préliminaire, une liſte des Ouvrages qui ont été publiés ſur les Eaux de Spa & qu'il a conſultés. Il cite auſſi ceux qu'il n'a pas eu occaſion de voir, & même les Traités concernant d'autres Eaux Minérales froides, à l'aide deſquels il a compoſé le ſien.

Diſſertations ſur les Bains d'eau ſimple, tant par immerſion, qu'en douches & en vapeurs. Liege, 1757, 1766, *in*-12.

Caracteres des Médecins, ou l'idée de ce qu'ils ſont communément, & celle de ce qu'ils devroient être, d'après *Pénélope* de feu *La Mettrie.* Liege, 1760, *in*-12. L'eſprit de l'homme ſe replie de tant de façons pour parvenir à ſon but, il emploie tant de moyens, il uſe de tant d'intrigues & de détours, qu'il n'eſt pas ſurprenant de le voir s'éloigner des voies de la droiture & de la probité. Les Médecins ne ſont point exempts de ces défauts, eux qui ne devroient avoir d'autre objet en vue que la guériſon de leurs malades. Ils paroiſſent quelquefois oublier ceux-ci, pour ne s'occuper que de ce qui peut ſatisfaire, ou leur avidité, ou leur ambition. L'Auteur de cet Ouvrage entre là deſſus dans les plus grands détails & s'applique par-tout à faire tomber le maſque, ſous lequel certains Médecins cachent les qualités qui les déshonorent dès qu'elles ſont expoſées au grand jour.

Diſſertation ſur les affinités chymiques, qui a remporté le prix de Phyſique de l'an 1758, au jugement de l'Académie de Rouen. Liege, 1761, *in*-12.

Nouveaux amuſemens des Eaux Minérales de Spa. Liege, 1763, *in-12.*

Diſſertation ſur les douleurs vagues, connues ſous les noms de goutte vague & de rhumatiſme goutteux, laquelle a remporté le prix au jugement de Meſſieurs les Docteurs Régens de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Louvain, l'an 1763. Liege, 1763, *in-12.*

Recueil d'obſervations des effets des Eaux Minérales de Spa, de l'an 1764, avec des remarques ſur le ſyſtême de M. Lucas ſur les mêmes Eaux Minérales. Liege, 1765, *in-8.*

LIMPRECHT (Jean-Adam) naquit à Breſlau le 2 Septembre 1651. Il commença ſon cours de Médecine à Leipſic, & après avoir parcouru la Saxe, il alla le finir à Leyde, où il reçut le bonnet de Docteur le 26 Octobre 1675. Une Theſe *De Tuſſi*, fut le ſujet de ſa diſpute inaugurale. En quittant la Hollande, il paſſa en Angleterre & delà en France; & comme l'objet principal de ſes voyages étoit de ſe perfectionner dans l'étude de ſa profeſſion, il s'arrêta dans les plus célebres Univerſités de ces deux Royaumes. Non content des fruits qu'il avoit recueillis dans ſes premieres courſes, il en entreprit d'autres, & partit l'an 1679 pour voir le Portugal, l'Eſpagne & l'Italie. C'eſt à Padoue qu'il a fait le plus long ſéjour. A ſon retour en Allemagne, il ne tarda pas à être ſouhaité de toute part; mais il s'attacha par préférence aux Ducs de Wurtemberg-Oelſn, dont il fut premier Médecin. Sur la fin de ſa vie, il ſe retira à Berlin, où il mourut le 27 Juillet 1735. On a de lui pluſieurs Obſervations dans les Mémoires de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, dont il étoit Membre, ſous le nom de *Fabius*, depuis le 8 Mai 1682, & Adjoint depuis 1698.

LINACRE, ou LINACER chez les Auteurs Latins, (Thomas) l'un des plus ſavans Anglois du XVI ſiecle, vint au monde en 1461 à Rocheſter, ſuivant *Freind*, & à Cambridge, ſelon d'autres. Il étudia à Oxford, où il fut reçu dans le College de toutes les Ames en 1484; mais le déſir de profiter des Leçons des hommes célebres qui illuſtroient alors l'Italie, le tira bientôt de l'Angleterre & le fit paſſer à Florence. La politeſſe & la modeſtie qu'on lui remarqua dans cette ville, lui firent des amis qui le préſenterent à Laurent de Médicis. Ce Prince l'honora tellement de ſon eſtime, qu'il le donna pour compagnon d'étude à ſes enfans, & le mit ainſi à même de profiter de l'inſtruction des précepteurs qu'il leur avoit donnés. *Linacre* fit les plus grands progrès dans la Langue Grecque ſous *Demetrius Chalchondyle*, & ſe perfectionna dans la Latine ſous *Ange Politien*. Au ſortir de Florence, il paſſa à Rome où il ſe fit également eſtimer, mais ſur-tout d'*Hermolaus Barbarus* qui lui procura le plaiſir de voir les précieux Manuſcrits de la Bibliotheque du Vatican.

L'Angleterre revit avec plaiſir un citoyen qui avoit pris chez l'étranger un goût extrêmement délicat pour les Sciences, & qui cherchoit à l'inſpirer aux autres. Sa Latinité paſſa pour la plus pure & la plus polie; elle auroit été parfaite, ſi ce qu'il a écrit en cette Langue n'eût pas tant ſenti le travail. *Eraſme*, qui parle de *Linacre* avec beaucoup d'eſtime & fait même un grand éloge de ſes Ouvrages, lui

reproche, ainfi que *Paul Emile*, d'avoir rendu fes Livres moins parfaits à force de les limer. Mais *Linacre* n'étoit encore qu'un favant Littérateur ; bientôt il devint Médecin. Comme il parloit & écrivoit le Grec avec une facilité admirable, la lecture des Ouvrages de *Galien* qu'il fit dans les originaux, lui infpira le goût qu'il prit pour la Médecine. Il fit une étude fuivie de cette Science après fon retour en Angleterre, & ne tarda pas à être reçu Docteur dans l'Univerfité d'Oxford, où il enfeigna avec diftinction. Toujours plein du defir de former les jeunes gens dans l'Art falutaire dont il leur dictoit les principes, dès qu'il étoit defcendu de la Chaire, il s'informoit exactement du caractere de fes auditeurs ; & ceux en qui il trouvoit de la conduite, de l'efprit, du goût pour l'étude, de l'émulation pour furpaffer leurs condifciples, il les aidoit de fes confeils, les animoit par fon eftime, leur ouvroit même fa bourfe, quand ils manquoient de fortune. Un tel homme méritoit des diftinctions & des récompenfes; Henri VII le nomma fon Médecin ordinaire, & Henri VIII, fon fils, le continua dans le même emploi.

On doit plufieurs Ouvrages à *Linacre*; on lui doit encore la Traduction de quelques Livres de *Galien* qu'il a mis de Grec en Latin. Parmi les uns & les autres, les principaux font :

De emendata Latini fermonis ftructurâ.

Rudimenta Grammatices. Ces Ouvrages lui appartiennent.

Interpretatio Librorum trium Galeni de Temperamentis.

De Pulfuum ufu.

De naturalibus facultatibus.

De fanitate tuendâ.

De fymptomatum differentiis & eorum caufis.

De inæquali temperie.

De methodo medendi. Tout cela eft de *Galien*.

Notre Médecin mourut à Londres le 21 Octobre 1524, âgé de 64 ans : on affure qu'il s'étoit fait Prêtre fur la fin de fa vie. Il fut honorablement enterré dans l'Eglife de Saint Paul. Les Univerfités d'Oxford & de Cambridge lui doivent des établiffemens bien avantageux à la Médecine. Il laiffa les fonds néceffaires pour l'entretien de deux Profeffeurs dans chacune de ces Académies. Mais fuivant le Docteur *Freind*, il fit quelque chofe de plus pour la Médecine. Cette Science étoit dans l'humiliation du tems de *Linacre*; il voyoit avec peine que des Moines ignorans, & des Empiriques plus ignorans encore, fe mêloient de la pratiquer au grand préjudice des malades qu'ils trompoient. A Londres, c'étoit l'Evêque, ou le Doyen de Saint Paul, qui examinoit & recevoit les Médecins à la Licence ; chaque Evêque en agiffoit de même dans fon Diocefe. Pour arrêter le cours de ces abus, il parut à *Linacre* qu'il importoit que des hommes d'une capacité reconnue fuffent les feuls juges dans une matiere auffi intéreffante pour le bien public. A cet effet, il conçut le projet de fonder le College des Médecins de Londres ; & profitant de la faveur dont il jouiffoit à la Cour, principalement auprès du Cardinal *Wolfey*, il obtint des Lettres patentes du Roi pour cet établiffement qui fut confirmé par le Parlement. Ses Collegues raffemblés fongerent à fe choifir un Chef ; le fort ne pouvoit manquer de tomber fur *Linacre* qui fut le premier Préfident

de cette Compagnie. Mais voulant donner de nouvelles preuves de son zele pour la solidité d'un établissement aussi utile qu'il étoit nécessaire, il légua sa maison au College, afin que les assemblées qui s'y étoient tenues de son vivant, continuassent encore de s'y faire après sa mort. Ce fut pour conserver la mémoire de ces grands bienfaits, que *Jean Kaye* ou *Caïus* composa cet éloge funebre :

THOMAS LINACRUS
REGIS HENRICI VIII MEDICUS ;
Vir Græcè & Latinè,
Atque in Re Medicâ longè eruditissimus ;
Multos ætate suâ languentes, & qui jam vitam desponderant,
Vitæ restituit.
Multa Galeni Opera
In Latinam Linguam, mirâ & facili facundiâ vertit :
Egregium opus de emendata structura Latini sermonis,
Amicorum rogatu,
Paulò antè mortem edidit.
Medicinæ Studiosis Oxoniæ publicas Lectiones duas,
Cantabrigiæ unam,
In perpetuum stabilivit.
In hac Urbe
Collegium Medicorum fieri suâ industriâ curavit,
Cujus & Præsidens proximus electus est.
Fraudes, dolosque mirè perosus ;
Fidus amicis ; omnibus juxta charus :
Aliquot annos antequam obiret Presbyter factus,
Plenus annis ex hac vita emigravit,
Multùm desideratus,
Annô Domini 1524, die 21 Octobris.
Vivit post Funera Virtus.
THOMÆ LINACRO CLARISSIMO VIRO
JOANNES CAÏUS
Posuit Annô 1557.

LINDEN. Voyez VANDER LINDEN.

LINDERN (François-Balthasar) fit la Médecine à Strasbourg dès le commencement de ce siecle. Comme il avoit soigneusement étudié toutes les parties de cette Science, & qu'il s'en occupoit encore au milieu des courses d'une nombreuse pratique, il écrivit différens Ouvrages que le public reçut avec plaisir. On fait cas de l'Ostéologie qu'il mit au jour en 1710. Il fit imprimer à Strasbourg en 1728, *in-8*, son *Tournefortius Alsaticus, cis & trans Rhenanus.*

Le même Ouvrage reparut en 1747, ſous le titre d'*Hortus Alſaticus, plantas in Alſatia naſcentes deſignans. Argentinæ*, *in*-8. Il comprend un grand nombre de plantes, parmi leſquelles on en trouve pluſieurs nouvelles dans la claſſe des aquatiques, avec de belles figures. Ce Médecin a auſſi écrit quelques Traités en Allemand, comme celui qui fut publié à Strasbourg en 1736, *in*-4, ſous le titre de *Venus Spiegel*, ou Méthode de guérir les maux vénériens.

LINDHOUT, (Henri DE) Médecin natif de Bruxelles, fit ſa profeſſion à Hambourg vers la fin du XVI ſiecle. Il s'éleva au deſſus des préjugés qui avoient établi la néceſſité de l'union de l'Aſtrologie à la Médecine. Ce faux ſyſtême étoit ſi univerſellement répandu de ſon tems, qu'on en faiſoit dépendre la cure de la plupart des maladies. La ſaine doctrine en ſouffroit, & les malades en étoient ſouvent les triſtes victimes. Ce fut pour deſſiller les yeux au public, que *Lindhout* mit au jour les Ouvrages ſuivans :

Speculum Aſtrologiæ, in quo vera Aſtrologiæ fundamenta & Genethliacæ Arabum doctrinæ vanitates demonſtrantur. Hamburgi, 1597, *in*-4.

Tractatus Aſtrologicus, ſeu, Introductio in Phyſicam Judiciariam. Lipſiæ, 1618, *in*-4.

LINNÉ, dit LINNÆUS, (Charles VON) eſt un de ces hommes rares que notre ſiecle a vu naître, & dont le génie ſupérieur n'a ceſſé juſqu'aujourd'hui d'éclairer la Médecine. Ses talens lui ont ouvert l'entrée de l'Académie des Sciences de Paris, de l'Académie des Curieux de la Nature, ainſi que de celles de Montpellier, de Stockholm, de Berlin, d'Upſal, &c. Le Roi de Suede, qui l'a mis au nombre de ſes Médecins, l'a nommé à la Chaire de Botanique en l'Univerſité d'Upſal, à qui *Linnæus* a procuré la plus grande célébrité. Réformateur de la méthode de *Tournefort*, il en a imaginé une nouvelle pour la diviſion des plantes en claſſes, en genres & en eſpeces. Les différentes parties qui ſervent à la fructification lui ont fourni les regles qu'il a ſuivies. Il a propoſé vingt-quatre claſſes de plantes qui viennent ſe ranger d'elles-mêmes dans la place qui leur convient, ſoit dans les claſſes, ſoit dans les ſous-diviſions. L'Auteur a été cependant obligé d'employer de nouveaux mots, inconnus aux Botaniſtes qui l'ont précédé ; mais comme ces mots ne ſont point employés pour déſigner les plantes en particulier, & que d'ailleurs ils ſont tous tirés du différent arrangement des parties de la fructification, bien loin de charger la mémoire d'une nouvelle nomenclature, ils ne ſervent qu'à fixer les idées & à favoriſer la libre application des principes de cet Auteur.

Outre la commodité qui réſulte de la méthode de *Linnæus*, on y trouve encore un autre avantage. Des expériences réitérées ont appris que les plantes qui portent des caracteres communs, poſſedent auſſi à-peu-près des vertus analogues. C'eſt ainſi que la ſous-diviſion *Monogynia* de la claſſe nommée *Tetrandria*, contient des plantes aſtringentes & diurétiques. Les plantes de la claſſe appellée *Monodelphia* ſont comptées entre les mucilagineuſes & les émollientes. Les plantes ameres & ſtomachiques appartiennent à la claſſe nommée *Gynandria*, &c.

C'eſt par la continuité d'un travail bien entendu que ce Médecin a mérité

d'être mis au nombre de ceux qui ont illuftré la Botanique. Les nombreux Ouvrages qu'il a donnés fur cette matiere, le feront vivre long-tems dans la mémoire des Savans. Je n'entreprendrai point de donner les titres de tous les Ecrits que nous lui devons. Je pafferai fous filence ce grand nombre de differtations intéreffantes, en forme de Thefes, qui roulent la plupart fur la Botanique, parce qu'on les trouve dans fes *Amœnitates Academicæ;* je ne dirai rien non plus des Ouvrages publiés en Langue Suédoife, parce que cette Langue étant peu connue dans les contrées favantes de l'Europe, ces Traités ne peuvent être utiles qu'à ceux qui la parlent. Je me borne donc à la notice fuivante:

Syftema Naturæ, fiftens Regna tria Naturæ in claffes, ordines, genera & fpecies redacta, tabulifque æneis illuftrata. Lugduni Batavorum, 1735, *in-folio*, 1756, *in-8. Holmiæ*, 1740, 1748, 1766, *in-8. Parifiis*, 1744, *in-8. Lipfiæ*, 1748, *in-8. Hallis*, 1749, *in-8.* Ce fut par ce Traité que l'Auteur débuta pour la réforme de la Botanique. Son fyftême n'eut cependant pas l'avantage de plaire à tous les Naturaliftes, parce qu'ils trouverent que la méthode qu'il avoit imaginée pour le Regne Végétal, ne pouvoit point également être appliquée aux deux autres Regnes.

Mufa Cliffortiana florens Hartecampi propè Harlemum. Lugduni Batavorum, 1736, *in-4*, avec figures.

Bibliotheca Botanica recenfens Libros plus mille de plantis huc ufque editos, fecundùm fyftema Authorum naturale difpofitos, additis editionis locô, tempore, formâ, linguâ. Amftelodami, 1736, 1741, *in-8*, avec les *Fundamenta Botanica* du même Auteur. *Halæ Salicæ*, 1747, *in-8.*

Hortus Cliffortianus plantas exhibens, quas in Hortis tàm vivis, quàm ficcis Hartecampi in Hollandia coluit Vir nobiliffimus & generofiffimus Georgius Clifford, *Juris utriufque Doctor, cum tabulis æneis* 36. *Amftelodami*, 1737, *in-folio.*

Viridarium Cliffortianum in quo exhibentur plantæ omnes, quas vivas aluit Hortus Hartecampenfis annis 1735, 1736, 1737, *indicatæ nominibus ex Horto Cliffortiano depromptis. Amftelodami*, 1737, *in-8.*

Critica Botanica, in qua nomina plantarum examini fubjiciuntur. Lugduni Batavorum, 1737, *in-8.* Il y fait voir la néceffité de changer les noms dans les genres & dans les efpeces des plantes.

Flora Laponica exhibens plantas per Laponiam crefcentes, fecundùm fyftema fexuale collectas. Amftelodami, 1737, *in-8.* C'eft le fruit du voyage qu'il fit en 1732 en Laponie, d'où il rapporta 536 plantes.

Genera plantarum, earumque characteres naturales fecundùm numerum, figuram, fitum & proportionem omnium fructificationis partium. Lugduni Batavorum, 1737, *in-8*, & avec des augmentations, 1742, *in-8. Parifiis*, 1743, 1748, *in-8. Holmiæ*, 1754, *in-8.* Cette édition a été corrigée & augmentée par l'Auteur. *Ibidem*, 1764, *in-8.*

Corollarium generum plantarum, exhibens genera plantarum LX addenda prioribus characteribus expofitis in generibus plantarum. Accedit methodus fexualis fiftens genera plantarum fecundùm mares & fœminas, in claffes & ordines redacta. Lugduni Batavorum, 1737, *in-8.*

Claffes plantarum, feu, fyftemata plantarum omnia à fructificatione defumpta. Pars fecunda Fundamentorum Botanicorum. Lugduni Batavorum, 1738, *in-8.*

Oratio de necessitate peregrinationum intrà patriam, cum Elencho animalium per Sueciam observatorum. Accedunt Joannis Browallii *examen epicriseos Siegesbeckianæ in systema plantarum sexuale, &* Joannis Gesneri *Dissertationes de partium vegetationis & fructificationis structurâ, differentiâ & usu. Lugduni Batavorum*, 1743, *in*-8.

Oratio de incrementis Telluris habitabilis. Lugduni Batavorum, 1744, *in*-8. Par la raison que la terre a été entierement couverte d'eau dans les jours de la Création, & que cet amas d'eau s'est retiré pour laisser la terre à découvert, il prétend que les mers continuent de se retirer insensiblement vers leur lit, & qu'elles augmentent ainsi l'espace de la terre habitable.

Flora Suecica exhibens plantas per Regnum Sueciæ crescentes. Leidæ, 1745, *in*-8. *Upsaliæ*, 1745, *in*-8.

Fauna Suecica sistens animalia Sueciæ Regni, Quadrupedia, Aves, Amphibia, Pisces, Insecta, Vermes. Holmiæ & Lugduni Batavorum, 1746, *in*-8, avec figures.

Vires plantarum. Upsaliæ, 1747, *in*-4.

Flora Zeilanica sistens plantas Indicas Zeilanæ Insulæ, quæ olim ab anno 1670 *ad* 1677 *lectæ fuere à Paulo Hermanno. Stockholmiæ*, 1747, *in*-4. *Amstelodami*, 1748, *in*-4, avec figures. Les plantes recueillies par *Hermann* dans l'Isle de Ceylan & qu'il avoit arrangées en trois volumes *in-folio*, sont heureusement tombées en mains de *Linnæus* qui, à l'aide du *Musæum Zeilanicum* ou *Catalogus plantarum in Zeilana spontè nascentium*, publié à Leyde en 1717, s'est trouvé en état de les disposer par genres & especes, suivant sa méthode.

Hortus Upsaliensis, exhibens plantas exoticas Horto Upsaliensis Academiæ à se illatas ab anno 1742 *ad* 1748. *Stockholmiæ*, 1748, *in*-8, avec figures. *Amstelodami*, 1748, *in*-8.

Flora œconomica. Upsaliæ, 1748, *in*-4. En Suédois, à Stockholm, 1749, *in*-8.

Materia Medica secundùm genera, loca, nomina, qualitates, vires, differentias, durationes, simplicia, modos, usus, synonyma, culturas, præparata, potentias, composita. Holmiæ, 1749, 1763, *in*-8.

Amœnitates Academicæ, seu, Dissertationes variæ Physicæ, Medicæ, Botanicæ. Holmiæ & Lipsiæ, 1749-1760, cinq volumes *in*-8, avec figures. Le premier volume à paru à Leyde en 1749, le second à Amsterdam en 1752, le troisieme à Amsterdam & à Leyde en 1756, *in*-8. C'est un Recueil des Dissertations Académiques que les Ecoliers de l'Université d'Upsal ont soutenues sous la présidence de *Linnæus*.

Pan Suecicus. Upsaliæ, 1749, *in*-4. Il y examine la nature des plantes les plus propres à la nourriture du Bétail.

Semina Muscorum. Ibidem, 1750, *in*-4.

Philosophia Botanica, in qua explicantur fundamenta Botanica, cum definitionibus partium, exemplis terminorum, observationibus rariorum. Stockholmiæ, 1751, *in*-8, avec figures. *Viennæ Austriæ*, 1763, *in*-8.

Species plantarum exhibentes plantas ritè cognitas ad genera relatas, cum differentiis specificis, secundùm Systema sexuale digestas. Holmiæ, 1753, deux volumes *in*-8. *Vindobonæ*, 1764, deux volumes *in*-8.

Essai sur l'Histoire de la nature, de l'art & de l'économie, publié sur les expériences de plusieurs Provinces de Suede. En Allemand, 1756, *in*-8.

Animalium Specierum in classes, ordines, genera & species methodica dispositio, additis characteribus, differentiis, atque synonymis. Lugduni Batavorum, 1759, *in*-8.

Instructio peregrinatoris. Ibidem, 1762, *in*-4.

LINSENBAHRT (Rosinus Lentilius, en Allemand) Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, sous le nom d'*Oribase*, étoit Médecin. Il naquit le 3 Février 1657 à Waldenbourg dans le Comté de Hohenlohé. A l'âge de 14 ans, il commença ses études à Heidelberg, & il alla les continuer à Jene, où il se rendit en 1673. Mais comme il manqua bientôt de moyens pour subsister honnêtement, il prit le parti de s'engager l'année suivante, en qualité de Précepteur, dans une Campagne à portée de Leipsic, & il y demeura jusqu'en 1677. Delà il se mit à voyager & chercha fortune à Rostock, à Wismar, à Lubeck, à Dantzick, à Konigsberg, à Mittau en Courlande ou il s'arrêta, s'étant encore engagé en qualité de Précepteur dans cette derniere ville. Foible ressource pour un homme de mérite, sur le pied où étoient alors la plupart des Précepteurs en Allemagne & dans les pays voisins. Pour se donner plus de considération, *Linsenbahrt* se mit en même tems à exercer la Médecine ; & comme il la fit avec assez de succès, le Marquis d'Anspach lui accorda la place de Physicien de la ville de Creilsheim en Franconie. Il s'y rendit en 1680, après avoir pris le degré de Licence en Médecine à Altorf. De ce premier poste, il passa, en 1685, à un pareil dans la ville de Nordlingen en Suabe ; mais l'ayant abandonné en 1698 pour aller s'établir à Stutgard, le Marquis de Dourlach le nomma son Médecin ordinaire & l'attira ainsi à sa Cour. Il revint cependant à Stutgard, lorsque ce Prince se refugia à Bâle à cause de la guerre, & il y remplit la charge de Physicien, avec le titre de Médecin honoraire du Duc de Wirtemberg, dont il devint enfin premier Médecin en 1711. Le fils de ce Prince passa peu de tems après à Turin ; & comme il reçut ordre de voyager en d'autres pays, *Linsenbahrt* alla le rejoindre dans la Capitale du Piémont. Ce Médecin partit de cette ville avec le jeune Prince en 1713 ; il l'accompagna dans les Pays-bas, en Espagne & en France, & le ramena en parfaite santé dans ses Etats en 1716. Ce fut seulement alors que cet homme put jouir du repos qu'il avoit si souvent souhaité, mais que ses courses avoient toujours interrompu. Il se borna à faire tranquillement la Médecine, & il en continua l'exercice jusqu'à sa mort arrivée le 12 de Février 1733.

Linsenbahrt eut des opinions singulieres. Grand partisan des médicamens, surtout des absorbans, des aromates, des sudorifiques, il étudia toute sa vie la Matiere Médicale, qu'il regarda comme la principale partie de l'Art de guérir. Il est le premier qui ait parlé de l'usage interne de l'Arsénic pour la cure de la fievre intermittente. Mais il faisoit si peu de cas de l'Anatomie & des Observations des Anciens, qu'il ne croyoit pas qu'elles fussent nécessaires pour éclairer le Médecin dans la pratique. Mauvais interprete de ce passage de *Celse* : *Differunt pro natura locorum genera Medicinæ*, il se plaignoit de ce que les Médecins traitoient leurs malades, conformément aux principes que leur avoient

inculqué des Maîtres qui habitoient des climats différens. Il auroit voulu que les jeunes gens qui ſe livrent à l'étude de la Médecine, revinſſent étudier dans une Univerſité voiſine du climat où ils avoient intention de pratiquer. Il recommandoit aux habitans de la Souabe de lire avec précaution les Médecins de la Baſſe-Saxe, & ſur-tout ceux de la Hollande.

Antiphlébotomiſte décidé, il fit tous ſes efforts pour bannir la ſaignée de la pratique de la Médecine; il ſe récria ſpécialement contre la coutume des Allemands qui ſe font ſaigner vers les équinoxes, & il publia à ce ſujet un Ouvrage écrit en ſa Langue maternelle, qui parut à Ulm en 1692, *in*-8. Il en publia d'autres en Latin, ſous ces titres:

Tabula Conſultatoria Medica. Ulmæ, 1696, *in*-8. Il s'étend ſur la maniere dont les Médecins doivent examiner les malades qui demandent leurs conſeils, & fait voir tout le fruit qu'on peut tirer de leurs réponſes, pour reconnoître la nature du mal, combiner les indications & les contre-indications, & diriger la cure avec plus de certitude.

Miſcellanea Medico-Practica tripartita. Ulmæ, 1698, *in*-4.

De Hydrophobiæ causâ & curâ, Diſſertatio. Ibidem, 1700, *in*-8.

Eteodromus Medico-Practicus anni 1709. *Studgardiæ*, 1711, *in*-4. C'eſt un Journal exact de ſes cures & conſultations, pendant l'année 1709, & généralement de tout ce qui lui eſt arrivé concernant ſa profeſſion durant le même tems.

Jatromnemata Theoretico-Practica. Ibidem, 1712, *in*-8. Il paſſe en revue les devoirs des Médecins penſionnés par les villes d'Allemagne. Il veut qu'ils donnent les mêmes ſoins aux habitans qui ſont en ſanté qu'aux malades; qu'ils travaillent à convaincre le peuple de la ſuperſtition ſur laquelle l'adminiſtration de certains remedes eſt fondée; qu'ils prennent inſpection de la conduite, des mœurs, & de la pratique des jeunes Médecins, &c. Ce projet de réforme fait le ſujet des Diſſertations jointes au corps de l'Ouvrage. On trouve dans celui-ci quantité d'Obſervations calquées ſur ſa méthode curative, ſi ſuſceptible elle-même de la réforme que les grands Maîtres de nos jours ont portée dans la Théorie qui a été ſi long-tems du goût des Médecins Allemands.

LINUS, ancien Poëte, paſſe pour avoir été précepteur d'*Orphée*. On lui a attribué quelques connoiſſances en Médecine, par la raiſon qu'il a écrit des arbres & des fruits: mais on peut avoir déja remarqué dans le cours de ce Dictionnaire, qu'anciennement peu de choſe faiſoit regarder un homme comme Médecin.

Le grand intervalle qui ſépare notre ſiecle de ces tems ténébreux, n'a preſque point changé la façon de penſer de nos contemporains ſur la qualification de Médecin. La principale différence conſiſte en ce qu'anciennement quelques connoiſſances relatives à l'Art de guérir faiſoient placer un homme dans la claſſe des Médecins, ſans que jamais il eût aſpiré à ce rang; aujourd'hui, ſans rien ſavoir de cet Art, de tous le plus difficile comme le plus important, tout le monde s'affiche comme Médecin, & donne des conſeils qui ne ſont que trop ſuivis par la multitude.

LIPARI, (Michel) Docteur en Philosophie & en Médecine dans le XVII fiecle, étoit de Messine en Sicile. Quoiqu'il fût Prêtre, il exerça la profession de Médecin dans sa ville natale & à Naples, & il s'en acquitta avec distinction; il enseigna même la Théorie avec beaucoup d'applaudissement dans la Chaire de Lecteur ordinaire à Messine. En 1664 & 1665, il eut quelques démêlés littéraires avec le célebre *Malpighi*, & il se mesura avec lui à l'occasion d'un Ouvrage qu'il avoit publié sous ce titre:

Galenistarum triumphus novatorum Medicorum insanias funditùs eradicans. Cosentiæ, 1665, *in*-4. *Venetiis*, 1666, *in*-4, avec une Lettre à *Laurent Bellini*. Notre Auteur attaque vivement la doctrine de ses contemporains, contre qui il lance les traits les plus mordans.

Son esprit n'étoit pas seulement remuant du côté des Sciences, il l'étoit encore du côté des affaires; car s'étant impliqué dans les troubles de la guerre qui désola le Royaume de Sicile, après que la ville de Messine eut imploré la protection de la France contre le despotisme des Vice-Rois Espagnols, il eut la tête tranchée le 10 Mars 1676.

LIPENIUS (Martin) naquit le 11 Novembre 1630 à Gorick dans la nouvelle Marche. Son pere, qui étoit laboureur, le poussa dans les études & lui fit prendre des grades en Philosophie à Wittemberg. *Lipenius* se borna à la Littérature, & passa la plus grande partie de sa vie à Hall en Saxe, à Stétin & à Lubeck, où il remplit les places de sous-Principal & de Principal des Colleges de ces différentes villes. Il mourut dans la derniere le 6 de Novembre 1692, & laissa plusieurs Ouvrages, parmi lesquels on remarque une Bibliotheque de Théologie, de Droit, de Philosophie & de Médecine, ou un Catalogue des matieres qui concernent ces Sciences, avec les Ouvrages & les noms des Auteurs qui en ont traité. Ce Catalogue est en six volumes *in-folio*. Le dernier qui roule sur la Médecine, est intitulé:

Bibliotheca realis Medica omnium materiarum, rerum & titulorum in universa Medicina occurrentium, ordine alphabeticô sic dispositâ, ut primô statim intuitu tituli, & sub titulis Autores Medici, justâ velut acie collocati, in oculos statim & animos incurrant. Accedit index Autorum copiosissimus. Francofurti ad Mœnum, 1679.

LIPPENS (Jacques) naquit à Gand vers l'an 1620. A peine eut-il achevé son cours d'Humanités, qu'il se lassa de l'étude; mais dès qu'il en eut repris le goût, il s'appliqua à la Médecine & alla prendre les leçons des Professeurs qui l'enseignoient à Padoue. Entre les autres Maîtres qu'il suivit dans la célebre Université de cette ville, il eut l'avantage d'être disciple du savant *Jean Veslingius*, sous lequel il fit les plus grands progrès. Il étudioit encore avec cette ardeur qui lui avoit mérité les applaudissemens de ses Maîtres, lorsque le manquement d'argent rallentit tout-à-coup son zele, par le désespoir de ne pouvoir faire face aux frais de sa promotion. Mais Antoine Bombardini calma ses allarmes. *Lippens* trouva dans la personne de ce noble Vénitien un protecteur généreux, qui lui fournit les moyens de parvenir au Doctorat. Revêtu du titre de Docteur, il revint à Gand au plus tard en 1651, s'y maria, & s'occupa de l'exercice de

ſa profeſſion pendant plus de trente ans. Pour faire diverſion aux travaux de la pratique, il s'amuſa de la Poéſie. Il y avoit du goût; ce qu'il a fait eſt cependant d'une beauté médiocre, & conſiſte principalement en éloges, dont on a publié le Recueil à Gand en 1683, *in*-8, ſous le titre de *Poëmatum Promulſis.*

LIPSTORP (Chriſtophe) étoit de Lubeck, où il vint au monde le 19 Septembre 1634. Il étudia à Roſtock & à Jene, & après avoir voyagé en Allemagne, en Hollande & en Italie, il fut reçu Docteur en Médecine à Padoue en 1656. Il revint alors dans ſa patrie, où il fit ſa profeſſion juſqu'en 1661, qu'il paſſa à Stade en qualité de Phyſicien. Mais il abandonna cet emploi en 1683, pour aller ſe fixer à Hambourg, & il y mourut ſubitement le 17 Août 1690, auprès d'un malade pour qui il écrivoit la recette de quelque médicament. Ce Médecin a donné pluſieurs petits Ouvrages tant en Allemand qu'en Latin.

Guſtave-Daniel Lipſtorp, ſon fils, vit le jour à Stade le 7 Décembre 1664. Après avoir étudié la Médecine à Francfort ſur l'Oder, il ſuivit l'exemple de ſon pere & voyagea en Hollande, où il prit le bonnet de Docteur à Leyde en 1687, paſſa enſuite en Angleterre, en France & en Italie. A ſon retour en Allemagne, il ne tarda pas à être occupé; car ſa ville natale le nomma à l'emploi de ſon Médecin en 1689.

Les Hiſtoriens parlent auſſi d'*Henri Lipſtorp* né à Roſtock en 1666. Il s'appliqua d'abord à l'étude du Droit; mais ſon goût le porta enſuite vers la Médecine, dont il commença le cours dans ſa patrie, le continua à Jene & à Leyde, & alla le finir à Utrecht en 1692, par la réception des honneurs du Doctorat. Peu content des connoiſſances qu'il avoit priſes dans les Ecoles de ces Univerſités, il voulut voir la maniere dont la Médecine étoit traitée ailleurs. A cet effet, il parcourut l'Allemagne, l'Italie, la Hongrie, la Boheme, & ne vint ſe fixer à Lubeck en 1694, qu'après avoir pleinement ſatisfait une curioſité auſſi louable. Cette ville ne jouit pas long-tems de l'avantage de poſſéder ce Médecin. A peine y avoit-il fait ſentir tout ce qu'il valoit, que la mort l'enleva à ſes habitans le 9 de Février 1701.

LISIMACHUS, Médecin cité par le Scholiaſte de *Nicandre*, étoit un des ardens Sectateurs de la doctrine d'*Hippocrate.*

LISTER, (Matthieu) de la Province d'Yorck en Angleterre, fut reçu Docteur en Médecine à Bâle, & incorporé à Oxford le 15 de Mai 1605. Jacques I le nomma Médecin de la Reine; il paſſa enſuite, dans la même qualité, au ſervice de Charles I, qui le créa Chevalier le 11 Octobre 1636. *Liſter* étoit Préſident du College Royal des Médecins de Londres, lorſqu'il mourut en 1657, à l'âge de 92 ans.

Il y eut pluſieurs Médecins de la même famille, entre les autres, *Edouard Liſter* natif de Wakefield dans la Province d'Yorck. Il pratiqua long-tems à Londres, où il mourut le 27 Mars 1620. *Joſeph Liſter*, ſon frere, fut auſſi Docteur en Médecine & l'un des plus célebres Praticiens de la ville d'Yorck: mais celui, dont je vais parler, les a ſurpaſſés tous en mérite & en réputation;

LISTER, (Martin) habile Naturaliſte qui étoit d'Yorck, fut reçu dans la Société Royale de Londres le 2 Novembre 1671. On lui avoit donné la meilleure éducation avant de l'envoyer étudier la Médecine à Cambridge ; il y fit de grands progrès qu'il alla continuer en France. A ſon retour en Angleterre, il exerça ſa profeſſion dans ſa ville natale ; mais ayant pris la réſolution de ſe fixer à Londres, il ſe rendit à Oxford pour y prendre le bonnet de Docteur, qu'il reçut le 5 Mars 1683. Delà il vint dans la Capitale, où il obtint l'entrée du College Royal, & ne tarda pas à être connu pour tout ce qu'il valoit. En 1698, il accompagna le Comte de Portland en France. Ce voyage lui mérita une place parmi les Médecins de la Reine Anne, ſous le regne de laquelle il mourut au commencement de ce ſiecle. On a de lui quelques Mémoires dans les Tranſactions Philoſophiques, & pluſieurs Ouvrages ſur l'Hiſtoire Naturelle des Animaux, ſur les Eaux Minérales de l'Angleterre & ſur la Médecine. Voici les titres & les éditions de ces Ouvrages :

Hiſtoriæ Animalium Angliæ Tractatus tres. Unus de Araneis. Alter de Cochleis, tùm terreſtribus, tùm fluviatilibus. Tertius de Cochleis marinis. Quibus adjectus eſt quartus de Lapidibus ejuſdem Inſulæ ad Cochlearum quandam imaginem figuratis. Londini, 1678, *in*-4. Le Traité des Araignées l'emporte ſur les autres, par les détails intéreſſans qu'il donne ſur tout ce qui a rapport à ces inſectes & à leurs différentes eſpeces.

De Fontibus Medicatis Angliæ Exercitatio nova & prior. Eboraci, 1682, *in*-8. *Francofurti & Lipſiæ*, 1684, *in*-8.

De Fontibus Medicatis Angliæ Exercitatio altera. Londini, 1684, *in*-8. Les deux enſemble, *Lugduni Batavorum*, 1686, *in*-8.

Joannis Goëdartii de Inſectis opus in methodum redactum cum notulis. Londini, 1685, *in*-8, avec l'Ouvrage de *Liſter* qui eſt intitulé : *Appendix ad Hiſtoriam Animalium Angliæ, unà cum Scarabeorum Anglicanorum quibuſdam Tabulis mutis.* Il y a corrigé les fautes qui lui étoient échappées dans ſon premier Traité ſur l'Hiſtoire des Animaux de l'Angleterre.

Hiſtoria Conchyliorum. Londini, 1685, 1693, *in-folio*, en cinq parties, avec 1057 figures, dont le deſſin eſt de la main des filles de l'Auteur.

Exercitatio Anatomica, in qua de Cochleis maximè terreſtribus & Limacibus agitur. Ibidem, 1694, 1696, *in*-8, avec figures.

Sex Exercitationes Medicinales de quibuſdam morbis chronicis. Londini, 1694, 1697, *in*-8. *Francofurti*, 1696, *in*-8. Il y traite de l'Hydropiſie, contre laquelle il recommande l'uſage des purgatifs les plus forts ; du Diabétès ; de l'Hydrophobie ; de la Vérole, dont il ne diſconvient pas que le mercure ſoit le remede ſpécifique, mais il ajoute que le mercure a beſoin lui-même d'un antidote, & que cet antidote, c'eſt le Guaiac ; du Scorbut ; des maladies arthritiques ; de la Pierre ; de la petite Vérole, pour la guériſon de laquelle il vante autant les Alexipharmaques, qu'il condamne la méthode rafraîchiſſante.

Exercitatio Anatomica altera de Buccinis fluviatilibus & marinis. Accedit Exercitatio Medicinalis de variolis. Londini, 1695, *in*-8.

Conchyliorum bivalvium utriuſque aquæ Exercitatio Anatomica tertia. Accedit Diſſertatio Medicinalis de Calculo humano. Londini, 1696, *in*-4.

Voyage

Voyage de Paris de 1698. En Anglois, Londres, 1699, *in*-8. Cet Ouvrage curieux & intéressant est rempli d'anecdotes sur l'état de la Médecine & de la Chirurgie en France.

Sanctorii Sanctorii de Statica Medicina Aphorismorum sectiones septem, cum Commentario Listeri. Londini, 1701, *in*-12. *Lugduni Batavorum*, 1711, *in*-12.

Dissertatio de Humoribus. Londini, 1709, *in*-8. *Amstelodami*, 1711, *in*-8. Il passe en revue les humeurs du corps humain & assure que le chyle est la matiere de toutes les sécrétions. Comme il soutient que les nerfs sont solides & non creux, il nie l'existence des esprits animaux ; il ravale même le cerveau au point de le regarder comme l'organe sécrétoire de la pituite. *Drake* & *Ruysch* qui ne pensoient point ainsi, sont traités assez durement dans cette dissertation.

De Scarabeis Britannicis Appendix. Londini, 1710, *in*-4, avec l'Histoire des insectes de *Jean Ray*.

On doit encore à *Lister* une édition de *Cælius Apicius*, intitulée : *De obsoniis & condimentis Libri decem*. Elle parut à Londres, & fut ensuite donnée au public à Amsterdam, en 1709, *in*-8.

LITTRE, (Alexis) de Cordes dans l'Albigeois, vint au monde le 21 Juillet 1658. Son pere, Marchand de cette petite ville, eut douze enfans qui vécurent tous. Rien ne donne une meilleure éducation qu'une petite fortune, pourvu qu'elle soit aidée de quelque talent : la force de l'inclination, le besoin de parvenir, le peu de secours même, aiguisent le desir & l'industrie, & mettent en œuvre tout ce qui est en nous. *Littre* joignit à ces avantages un caractere très-sérieux, très-appliqué, & qui n'avoit rien de jeune que le pouvoir de soutenir beaucoup de travail. Sans tout cela, il n'eût pas subsisté dans ses études, qu'il fit à Villefranche en Rouergue chez les Peres de la Doctrine. Comme une grande économie, dit M. *de Fontenelle*, n'eût pas suffi à son entretien, il fallut qu'il répétât à d'autres écoliers, plus riches & plus paresseux, ce qu'on venoit presque dans l'instant de leur enseigner à tous, & il en tiroit la double utilité de vivre plus commodément, & de savoir mieux. Ses études finies à Villefranche, il se trouva un petit fonds pour aller à Montpellier, où l'attiroit la grande réputation des Ecoles de Médecine. Il y fit des progrès rapides. Mais l'Anatomie fut la partie à laquelle il s'adonna avec plus de goût. Le desir de se perfectionner dans la dissection l'engagea à se rendre à Paris, où il se lia avec un Chirurgien de la Salpétriere, avec qui il disséqua dans l'Hôpital, pendant l'hiver de 1684, plus de deux cens cadavres. Il jouissoit déja d'une réputation qui lui attira un grand nombre d'étudians, qu'il instruisoit à proportion qu'il s'instruisoit lui-même. Comme il enseignoit sans titre, il fut traversé dans ses exercices ; il se refugia au Temple, où, dit M. *de Fontenelle*, de plus grands criminels se mettent quelquefois à l'abri des privileges du lieu. Il crut y pouvoir travailler en sureté avec la permission de M. le Grand Prieur de Vendôme ; mais un Officier subalterne, avec qui il n'avoit pas songé à prendre les mesures nécessaires, permit qu'on lui enlevât le trésor qu'il tenoit caché dans cet asyle, un cadavre qui l'occupoit alors Cet enlevement, continue le célebre Historien de l'Académie des Sciences, se fit avec une pompe insultante : on triomphoit d'avoir arrêté les progrès d'un

jeune homme qui n'avoit pas droit de devenir ſi habile. Il eſſuya encore, en vertu d'une ſentence de M. de Laraynie, Lieutenant de Police, obtenue par les Chirurgiens, un ſecond affront, ſi c'en étoit un, du moins une ſeconde perte auſſi douloureuſe. Il fut ſouvent réduit à ſe rabattre ſur les animaux, & principalement ſur les chiens qui ſont les plus expoſés au ſcalpel, lorſqu'il n'y a rien de mieux à faire.

Cependant toutes ces diſgraces ne firent qu'accroître le goût que *Littre* avoit pour l'Anatomie. Les gens ſages en furent outrés, & les étudians, qu'une noble émulation excitoit au travail, ſe firent un honneur de ſuivre ſes leçons & d'y conduire leurs confreres. *Littre* leur communiquoit ſes découvertes, comme s'il eût voulu les partager avec eux. Il y avoit déja quinze ans qu'il continuoit ce genre d'exercice, lorſque ſes parens le prefferent de retourner à Cordes. Mais quelle propoſition, s'écrie le grand *Fontenelle*, pour quelqu'un qui pouvoit demeurer à Paris, & qui ſur-tout avoit ſi peu beſoin de parenté! *Littre* continua ſon genre de vie ordinaire, & pour s'inſtruire toujours de plus en plus, il aſſiſta à toutes les conférences qu'on tenoit ſur les matieres qui l'intéreſſoient; il ſe trouva aux panſemens dans les hôpitaux; il ſuivit les Médecins dans leurs viſites; il fréquenta les Ecoles de Médecine. Il étoit entré en Licence l'an 1689, & il obtint le bonnet de Docteur en la Faculté de Paris l'an 1691.

Ce ne fut qu'à force d'habileté que *Littre* réuſſit dans ſa profeſſion; encore ne réuſſit-il que parmi ceux qui ſe contentoient de l'Art de la Médecine dénué de celui du Médecin. Sa vogue ne s'étendit point juſqu'à la Cour, ni juſqu'aux femmes du grand monde. Son laconiſme peu conſolant n'étoit d'ailleurs réparé, ni par ſa figure, ni par ſes manieres. Cependant *du Hamel*, qui ne jugeoit pas les hommes par la ſuperficie, ayant paſſé dans la Claſſe des Anatomiſtes au renouvellement de l'Académie des Sciences en 1699, nomma *Littre* pour ſon Eleve. En 1702, il n'étoit encore monté qu'à la qualité d'Aſſocié; mais une cure extraordinaire qu'il fit en ce tems-là dans la perſonne d'une femme, du ventre de laquelle il tira un fœtus par le fondement, lui mérita une eſtime générale comme Praticien, & peu de mois après, il fut fait Médecin au Châtelet. Cette place lui parut d'autant plus avantageuſe, qu'elle fourniſſoit des accidens rares à obſerver & beaucoup d'occaſions de diſſéquer.

Comme depuis les trois ou quatre dernieres années de ſa vie, il perdoit la vue de jour en jour, il vendit à des Médecins ou Chirurgiens Anglois & Hollandois les préparations anatomiques qu'il avoit faites de ſa main. Malgré la perte de la vue, il continua d'aſſiſter aux Aſſemblées de l'Académie. Le 1 de Février 1725, il fut frappé d'apoplexie, & mourut le 3, ſans avoir eu aucune connoiſſance dans tout cet eſpace de tems. M. *Littre*, ſon neveu, Lieutenant-Général de Cordes, fut ſon Légataire univerſel. Ce Médecin n'a donné aucun Ouvrage au public; tout ce qu'on a de lui conſiſte en ces Obſervations intéreſſantes qu'il a communiquées à l'Académie des Sciences depuis 1700 juſqu'en 1720, & que cette Compagnie a fait inſérer dans ſes Mémoires.

LLOYD ou LHUYD, (Humphrey) de Denbiga dans la Province de Galles en Angleterre, fut reçu Bachelier ès Arts en 1547. Il paffa enfuite à l'étude de la Médecine, dans laquelle il fit tant de progrès, qu'il alla pratiquer cette Science dans fa patrie, où il mourut vers 1570. *Lhuyd* n'étoit pas feulement Médecin, il étoit Rhéteur, Philofophe & Antiquaire ; il méritoit fur-tout cette derniere qualité par les grandes connoiffances qu'il avoit des Antiquités Britanniques. On a de lui un Ouvrage *in-4*, intitulé : *De Mona Druidum infula antiquitati fuæ ref-titutâ*, & plufieurs autres en Anglois ; comme un Calendrier avec les pronof-tics ; Jugement des urines traduit du Latin ; Tréfor des pauvres de *Pierre d'Efpagne*, avec les caufes & les fignes de chaque maladie des Aphorifmes d'*Hippocrate*.

Edouard Lhuyd, Garde du Cabinet d'Ashmol à Oxford, a écrit un bon Abrégé de l'Hiftoire des pierres, dont les noms font difpofés dans l'ordre des Bo-taniftes. Il eft intitulé :

Lithophylacii Britannici Ichnographia. Londini, 1699, *in-8*. On a encore de fa façon :

Archæologia Britannica. Oxonii, 1707, *in-folio*.

Et plufieurs Mémoires fur la Botanique dans les Tranfactions Philofophiques.

LOBB, (Théophile) célebre Médecin Anglois, s'eft fait beaucoup de répu-tation dans ce fiecle par les différens Ouvrages qu'il a donnés au public. Voici la notice qu'en donne le favant *de Haller* :

Rational methods of curing feavers deduced from the ftructure of the human body. Londres, 1734, *in-8*. Partifan de la Théorie de *Boerhaave*, fur laquelle il s'étend, il explique la nature, les caufes & les effets de la fievre. Il confidere la faignée fous différens points de vue, & ne paroît pas lui être bien favorable ; car il ne l'admet que lorfqu'il s'agit de diminuer la maffe furabondante, ou de procurer la fpoliation, comme dit *Quefnay*, par la fouftraction des globules rou-ges. *Lobb* craint fi fort de pouffer la faignée trop avant, qu'il ordonne d'arrêter le fang à la moindre apparence de foibleffe dans le pouls. Il auroit eu raifon de crain-dre l'excès dans la faignée, s'il étoit vrai qu'en tirant fix onces & deux gros de fang d'un homme pefant cent foixante livres, on peut diminuer les forces & l'action du cœur & des arteres d'environ un dixieme ; s'il étoit vrai encore que l'évacuation de cinquante onces diminue les forces de fix feptiemes, c'eft-à-dire, eft au moment de les éteindre.

Treatife of the fmallpox. Londres, 1731, 1748, *in-8*, avec des augmentations. En François, Paris, 1749, deux volumes *in-12*. Il propofe de diriger la cure de façon que l'éruption ne fuive point la fievre varioleufe.

Medical practice in curing feavers. Londres, 1735, *in-8*. Il diftingue les fievres en trois claffes. La premiere reconnoît pour caufe la diffolution du fang, la feconde la coagulation, la troifieme eft un mêlange de ces deux efpeces. Il n'ad-met guere le Quinquina, ni la faignée dans la cure, & leur préfere toujours les vomitifs. Dans la fievre catarrhale, il confeille les atténuans & tous les remedes qui, fans être trop incendiaires, augmentent le mouvement du fang. Ce Traité fut traduit & publié en François, Paris, 1757, deux volumes *in-12*.

Pratical Treatife of painfull diftempers with fome effectual methods in curing'em. Londres, 1739, *in*-8. Le contact des molécules acres & la preffion de l'air font, felon lui, les caufes principales de la douleur. C'eft d'après ce principe, qui n'eft pas toujours vrai, qu'il ne veut, ni faignée, ni *Opium*, dans les cas où la douleur fait le fymptôme le plus grave, ou tout au moins, le plus pénible au malade.

A Treatife on diffolvents of the ftone, and on curing the ftone and the gout by aliments. Londres, 1739, *in*-8. Bâle, 1742, *in*-8, en Latin, avec une Differtation, par *David Hartley*, fur le Lithontriptique de *Jeanne Stephens.* En François, Paris, 1744, *in*-12. Notre Auteur croit que le calcul eft formé d'une matiere alcaline, & regarde le fuc de limon, le fuc de porreau, injectés dans la veffie, comme les vrais diffolvans de la pierre. Fondé fur cette Théorie, il devoit néceffairement blâmer l'ufage du remede de Mlle. *Stephens.* Il ajoute que la matiere de la goutte eft de la même nature que celle du calcul, & qu'il fuffit, pour prévenir cette maladie ou pour la diffiper lorfqu'elle n'eft pas ancienne, de faire un grand & long ufage d'alimens tirés de la claffe des végétaux, & d'éviter ceux que les animaux fourniffent.

Letters relating to the plague and other contagious diftempers. Londres, 1745, *in*-4.

Compendium of pratice in Phyfick. Londres, 1747, *in*-8.

LOBEL, (Matthias DE) dit communément *Lobelius*, naquit en 1538 à Lille en Flandre. Le goût qu'il prit pour la Médecine, l'attira en 1565 à Montpellier pour y étudier cette Science, & trois ans après, il y fut reçu au Doctorat. Il retourna alors dans fa patrie, mais il ne s'y fixa pas; car il alla d'abord exercer fa profeffion à Anvers, & enfûite à Delft, en qualité de Médecin de Guillaume, Prince d'Orange. Comme il avoit la plus grande inclination pour la Botanique, il en fit fon étude favorite, & il y réuffit tellement, qu'il fe rendit très-célebre dans la connoiffance des plantes. Jacques I, Roi de la Grande Bretagne, fit tant de cas de fes talens en ce genre, qu'il l'appella à Londres, où *Lobel* mourut en 1616. Ce fut en Angleterre que ce Médecin compofa les Ouvrages que nous avons de lui fous ces titres:

Stirpium Adverfaria nova, auctoribus Petrô Pena & Matthiâ de Lobel, Medicis. Londini, 1570, 1571, 1572, *in-folio. Icones* 268, *& in Appendice, Conchæ Anatiferæ Britannicæ & Lithoxyli Icones, & defcriptio, cum Icone arboris Chrifti Ledi foliô, quæ in editione altera non reperitur.* Ces deux Médecins ont travaillé en commun; *Pena* a fourni les plantes de la France Méridionale, & *Lobel* celles des Pays-Bas & de l'Angleterre.

Plantarum feu ftirpium Hiftoria, cui annexum eft Adverfariorum volumen & Guillelmi Rondeletii remediorum formulæ. Antverpiæ, 1576, *in-folio. Icones* 1486, *quæ ex Clufio, Matthiolo & Dodoneo depromptæ funt.*

Plantarum feu Stirpium Hiftoria, cui acceffit Adverfariorum volumen cum variis obfervationibus & auctuariis. Antverpiæ, 1581, *in-folio, cum iconibus* 2116, *formâ oblongâ.* En Flamand. *Ray* & *Linnæus* parlent de cet Ouvrage, mais peut-être l'ont-ils confondu avec le fuivant:

Icones Stirpium seu plantarum tàm exoticarum, quàm indigenarum, in duas partes digestæ. Antverpiæ, 1581, *in*-4, *formâ longâ. Icones* 2116. *Eædem cum septem linguarum Indicibus. Antverpiæ*, 1591, *in*-4, *formâ longâ. Icones* 2116.

Balsami, Opobalsami, Carpobalsami, & Xylobalsami cum suô cortice explanatio. Londini, 1598, *in*-4.

De Balsamo & Zingibere Libellus. Londini, 1599, *in*-4. On trouve ce Traité dans la Bibliotheque Botanique de *Linnæus.*

Dilucidæ simplicium medicamentorum explicationes & stirpium Adversaria, quibus accessit altera pars cum prioris illustrationibus, castigationibus, auctuariis, rarioribus aliquot plantis, selectioribus remediis, succis medicatis & metallicis Medicinæ Thesauris, Opii, Opiati, & antidoti, decantatissimique Chymistarum & Germanorum Laudani opiati formulis. Accessit Matthiæ de Lobel in Guillelmi Rondeletii methodicam pharmaceuticam animadversiones, cum Myrei paragraphis. Londini, 1605, *in-folio. Francofurti*, 1651, *in-folio.*

Diarium pharmacorum parandorum & simplicium legendorum. Lugduni Batavorum, 1627, 1652, *in*-12, avec le Dispensaire de *Valerius Cordus.*

Stirpium illustrationes, plurimas elaborantes inauditas plantas, Joannis Parkinsonii rapsodiis sparsim gravatæ. Londini, 1655, *in*-4, par les soins de *Guillaume How.*

Il étoit juste qu'un homme qui avoit si utilement travaillé à enrichir la Botanique, trouvât de justes estimateurs de son mérite, qui élevassent quelques monumens à sa gloire. *Matthias Bouchæus* se distingua parmi eux; il consacra cet Eloge funebre à la mémoire de son aïeul :

Chare senex, arctô dum consummare sepulchrô,
Quid precor? Ut sit humus non onerosa tibi.
Antiquæ tantùm est tellus tua reddita matri,
Ast levis Elysiis ambulat umbra locis.
Molliter ossa cubent Tumulô, sat sit tibi scriptis
Implevisse tuis solis utràmque domum.
Æternum salvêre Nepos te exoptat in ævum,
Mœstitiâ voces impediente suas.

CHRONOGRAPHICUM.

TERTIA LUX MAII, VERNUSQUE INSTABAT APOLLO,
UT NOVUS IN CŒLIS INCOLA FACTUS AVUS.

Ce Distique Numéral met la mort de *Matthias de Lobel* en 1617.

LOBER, (Valentin) natif d'Erfurt, où il vint au monde le 19 Octobre 1620, fut reçu Docteur en Médecine à Rostock en 1658. L'année suivante, il obtint la charge de Médecin Provincial des Duchés de Brême & de Verden; mais il abandonna cet emploi, pour retourner en 1684 dans sa ville natale, où il mourut le 18 Mars 1685. On a de lui :

Anchora sanitatis dialogicè fabricata, cui annexa est Mantissa de Venenis & eorum antidotis. Francofurti & Hamburgi, 1671, *in*-8. *Francofurti*, 1679, *in*-8.

LOBERA (Louis) étoit d'Avila, ville d'Efpagne dans la vieille Caftille. Il fut Médecin de l'Empereur Charles V qu'il fuivit dans tous fes voyages, tant en Europe qu'en Afrique. On a de lui quelques Traités. *Lipenius* en met un Latin fous fon nom; le titre porte: *Convivium Nobilium & modus vivendi, five, de Re Cibaria. Compluti*, 1542, *in-folio.* Suivant *Nicolas Antonio*, il a écrit: *Libro de Anatomia* imprimé en 1542, *in-folio.* Mais on remarque fur-tout celui que ce Médecin publia à Tolede en 1544, *in-folio*, fur les maladies les plus communes aux gens de Cour, favoir le Catarrhe, la Goutte, la Gravelle & la Vérole. Il eft intitulé: *Libro de la quatro enfermedades cortefanas, que fon Catarrho, Gotta, mal de piedra, y mal de Buas.* Ce qu'il a dit de la Vérole eft court, mais, fuivant le Docteur *Freind*, plus riche en obfervations utiles, que quantité de gros Ouvrages. *Pierre Lauro* a mis ce Traité en Italien, & il a paru en cette Langue à Venife en 1558, *in-8.*

Lobera a encore écrit un Ouvrage imprimé à Valladolid en 1551, *in-folio.* Il y traite de la confervation de la fanté, de la pefte & des fievres peftilentielles, de la ftérilité des hommes & des femmes, des maladies des femmes groffes & de celles des enfans. Quoique cet Ouvrage foit auffi en Efpagnol, les Médecins qui ne favent point cette Langue peuvent en tirer quelque parti, parce qu'on y trouve une interprétation Latine en plufieurs endroits.

LOCATELLI, (Louis) de Bergame dans l'Etat de Venife, Médecin & Chymifte, s'acquit beaucoup de réputation à Milan dans le XVII fiecle. Il inventa plufieurs nouveaux remedes, & il y a apparence que le Baume qui porte encore fon nom dans nos Difpenfaires, eft de ce nombre. On l'appella à Genes pendant le regne d'une maladie contagieufe qu'il traita avec affez de fuccès; mais il y fuccomba lui-même en 1637, dans un âge peu avancé. Il a laiffé:

Theatrum Arcanorum Chymicorum, five, de Arte Chemico-Medicâ Tractatus exquifitiffimus. Francofurti, 1656, *in-8.* En Italien à Venife, 1667, *in-8*, fous le titre de *Theatro d'Arcani del Medico Lodovico Locatelli.*

LOCHNER (Michel-Fréderic) naquit à Furth, Bourg à une lieue de Nuremberg, le dernier jour de Février 1662. Il fut envoyé de bonne heure au College de Nuremberg, où il fit de grands progrès dans les Lettres humaines; mais comme il étoit d'une fanté foible & délicate, on le mit à l'âge de quinze ans en mains de fon oncle paternel à Wifmar, qui prit grand foin de fon éducation Médicinale & Littéraire. Dès que l'âge lui eut affermi le tempérament, on l'envoya à Altorf, où il s'appliqua à la Médecine pendant deux ans. Au bout de ce terme, il voyagea en Suiffe, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas; & à fon retour en Allemagne, il ne tarda pas à fe rendre encore à Altorf pour y reprendre le fil de fes études Académiques. Il foutint une Thefe *De Nymphomania*, & prit enfuite la route de l'Italie qu'il parcourut, non feulement en voyageur curieux, mais encore en Philofophe qui cherche à s'inftruire par l'obfervation. C'étoit dans les mêmes vues qu'il avoit entrepris fon premier voyage; &, pour multiplier les avantages qu'il pouvoit attendre de celui-ci, il revint dans fa patrie par la Carinthie, la Stirie, l'Autriche &

la Boheme. Jeune encore, mais ſavant par les fruits qu'il avoit tirés de ſes études & de ſes voyages, il paſſa pour la troiſieme fois à Altorf pour y demander le bonnet de Docteur, qu'il reçut en 1684 des mains de *Jean-Maurice Hoffmann*, alors Doyen de la Faculté de Médecine. L'année ſuivante, il entra dans le College de Nuremberg, dont il fut trois fois Doyen; en 1686, le célebre *Volcamer* l'aſſocia à l'Académie des Curieux de la Nature, ſous le nom de *Périander*. Le 5 Février 1711, il fut nommé Adjoint, & le 26 Mars ſuivant, il paſſa à la charge de Directeur de cette illuſtre Compagnie. En 1712, on lui confia l'emploi de Médecin de l'Hôpital de Nuremberg, qu'il remplit avec la plus grande réputation juſqu'à ſa mort arrivée le 15 Octobre 1720, dans la 59 année de ſon âge. Il étoit alors l'Ancien du College.

Lochner étoit profondément verſé dans la connoiſſance de l'Antiquité & dans l'Hiſtoire Naturelle. Il a donné pluſieurs Ouvrages, dont la meilleure partie traite des Simples exotiques. Voici les titres ſous leſquels ils ont paru :

Papaver ex omni antiquitate erutum, gemmis, nummis, ſtatuis & marmoribus æri inciſis illuſtratum. Norimbergæ, 1713, *in*-4.

Mungos animalculum & radix. Ibidem, 1715, *in*-4. On doit cette racine à *Koempfer* qui l'a apportée en Europe.

Commentatio de Ananaſa, ſive, Nuce Pineâ Indicâ, vulgò Pinhas. Ibidem, 1716, *in*-4.

Nerium, ſeu, Rhododaphne veterum & recentiorum. Ibidem, 1716, *in*-4.

Rariora Beſleriani Muſæi. Ibidem, 1716, *in-folio*. Cet Ouvrage a été recueilli par *Jean-Fréderic*, ſon fils; il n'en eſt que l'éditeur.

Bellilli Indicum. Ibidem, 1717, *in*-4.

Heptas Diſſertationum variarum ad Hiſtoriam Naturalem conſcriptarum. Ibidem, 1717, *in*-4.

De novis & exoticis Theè & Cafè ſuccedaneis, Botry Mexicanâ Ambroſioide, Ambroſiâ Artemiſiæ foliis Malabar, Peruvianâ Agerati foliis, ſive, Theè de Lima, herbâ de Paraguay, Café à la Sultane, & *oleô Sirec, aliiſque. Norimbergæ*, 1717, *in*-4.

De Pareira Brava. Ibidem, 1719, *in*-4.

LODGE, (Thomas) du Comté de Lincoln en Angleterre, vint étudier à Oxford vers l'an 1573. Il s'y fit un nom par ſes talens pour les Vers Satyriques qu'il compoſoit en ſa Langue maternelle; mais le goût qu'il prit pour la Médecine, lui fit quitter le métier de médire en cadence, & dès qu'il ſe crut ſuffiſamment inſtruit des principes de l'Art de guérir, il alla prendre le bonnet de Docteur à Avignon. A ſon retour en Angleterre, il ſe fit incorporer à l'Univerſité d'Oxford le 25 Octobre 1602, & ſe rendit enſuite à Londres, où il pratiqua avec beaucoup de réputation. Il mourut dans cette ville au mois de Septembre 1625, & laiſſa un Traité de la peſte, en Anglois, qu'il avoit fait imprimer en 1603.

LOMBARD, (Pierre) de l'Univerſité de Paris, étoit Chanoine de Chartres & Médecin de Louis VII, dit le jeune, Roi de France. *Lombard* avoit étudié

fous *Fulbert*: un chacun fe choififfoit alors un Maître fous qui il apprenoit les Sciences. Cela fe fit long-tems dans les Monafteres; mais fous le regne de Louis le jeune, c'eft-à-dire, vers le milieu du XII fiecle, il y avoit des Ecoles féculieres à Paris & l'on y enfeignoit déja la Médecine.

LOMMIUS ou VAN LOM, (Joffe) Médecin du XVI fiecle, étoit de Buren, Bourg du Duché de Gueldre. Son pere, qui occupa la place de Greffier de cet endroit, l'éleva avec beaucoup de foin, & il eut le plaifir de voir qu'il y correfpondit par les fuccès de fes études. *Joffe* étoit favant dans les Langues Latine & Grecque, lorfqu'il fe tourna du côté de la Médecine; il s'y appliqua principalement à Paris, où fes talens lui mériterent l'amitié de *Fernel*. On ne fait pas où *Lommius* prit fes grades, mais on fait qu'il fit fa profeffion à Tournay & qu'il étoit Médecin Penfionnaire de cette ville en 1557. Il s'établit à Bruxelles au plus tard en 1560, dans un âge déja avancé, & il s'y fit confidérer. Il vivoit encore le 4 de Septembre 1562; mais on ne fait rien au delà de ce tems. Les Ouvrages qu'il a écrits, font très-eftimés, foit pour le fonds des matieres qu'il y a traitées, foit pour la diction. Son ftyle eft pur, élégant & précis, fans être obfcur; fon diagnoftique eft exact & fa pratique judicieufe. Il avoit fait efpérer des Traités fur les caufes & la cure des maladies, qui n'ont point paru, car il s'eft borné aux fuivans:

Commentarii de tuenda fanitate, in primum Librum de Re Medicâ Aurelii Cornelii Celfi. Lovanii, 1558, *in*-12. *Lugduni Batavorum*, 1734, *in*-12. *Amftelodami*, 1761, *in*-12.

Obfervationum Medicinalium Libri tres. Antverpiæ, 1560, 1563, *in*-8. *Francofurti*, 1643, 1688, *in*-12. *Amftelodami*, 1715, 1720, 1738, 1745, 1761, *in*-12. *Lovanii*, 1744, *in*-12. *Edimburgi*, 1752, *in*-12. En François, fous le titre de *Tableau des maladies, où l'on découvre leurs fignes & leurs événemens*. Paris, 1712, *in*-12, par *Jean-Baptifte Le Brethon*, Bachelier de la Faculté de Paris. Il y a encore une édition publiée dans la même ville en 1759, *in*-12; on l'attribue à l'Abbé *Le Mafcrier*. La Médecine retrouva prefque un *Celfe* dans *Lommius*. Plein d'énergie, cet Auteur fuit la route frayée par les Anciens. Perfonne n'a fait, en auffi peu de mots, l'hiftoire fidelle d'une auffi prodigieufe quantité de maladies connues.

De curandis febribus continuis Liber. Antverpiæ, 1563, *in*-8. *Londini*, 1718, *in*-8. *Roterodami*, 1720, 1733, *in*-8. *Amftelodami*, 1761, *in*-12. Tous les Ouvrages de *Lommius* ont paru à Amfterdam en 1745, fous le titre d'*Opera omnia*, trois Tomes en deux volumes *in*-12: à Lyon, fous le nom d'Amfterdam, 1761, trois volumes *in*-12.

LONGRAIS (Alexandre-Louis DE BELJAMBE, Sieur de) étoit de Caen, où il naquit le 25 Juin 1699, de *Gilles de Beljambe* & d'*Anne Le Couvreur*, tous deux de famille honnête & ancienne dans la Bourgeoifie. Il étudia dans l'Univerfité de fa ville natale, où il fit fes Humanités fous différens Profeffeurs, & fa Philofophie fous M. *Aubert*. Né avec d'heureufes difpofitions pour les Lettres, il parut toujours avec éclat pendant fon cours d'études. Les progrès qu'il fit dans

dans la Philosophie, lui inspirerent du goût pour la Médecine, qui n'est, pour ainsi dire, qu'une conséquence de la premiere dans la théorie, mais dont les vues ont un objet différent dans la pratique. Son inclination naturelle le portoit vers l'Art de guérir, & cette inclination en devenoit plus forte par le louable desir de rendre service à ses concitoyens & de soulager les malheureux. Il prit ses degrés en Médecine dans la Faculté de Caen. M. *Angot*, qui étoit alors un des Professeurs, lui trouva tant de qualités littéraires & sociales, qu'il en fit son éleve & qu'il le chargea souvent de faire ses leçons, lorsque d'autres occupations l'empêchoient de les faire lui-même. Etant encore en Licence, *Longrais* fut choisi pour prononcer dans l'Ecole de la Faculté deux harangues, l'une en 1719 & l'autre en 1720, le jour de Saint Nicolas, conformément à la fondation faite par M. *de Cahagnes*, ancien Professeur de Médecine. Ces Discours, ainsi que les Theses qu'il soutint, lui attirerent de grands applaudissemens. Lorsqu'il eut reçu le bonnet de Docteur, il vint à Paris pour se perfectionner & comparer les méthodes de ses premiers Maîtres avec celles des plus habiles Médecins de la Capitale. De retour à Caen, il y fut recherché avec empressement & l'on eut en lui la plus grande comme la plus juste confiance. Au talent de bien traiter les malades, il joignit celui de former de bons éleves, & l'estime qu'il s'acquit fut telle, que M. *Angot* jugea qu'il n'y avoit personne qui fût plus digne que lui de le remplacer. Il voulut lui céder sa Chaire de son vivant; mais la mort l'ayant enlevé avant qu'il eût pris tous les arrangemens nécessaires à cet égard, *Longrais* lui succéda par une autre voie. Il disputa la Chaire vacante contre d'habiles concurrens, & il l'emporta de l'avis unanime de la Faculté de Caen; c'étoit en 1731. En 1735, il fut élevé au Rectorat. L'année suivante, il fut associé à l'Académie de Caen. En 1741, il donna une Dissertation bien raisonnée sur les effets de l'air par rapport à la santé; il développe dans cet Ouvrage les diverses causes des maladies épidémiques qui firent de si grands ravages durant l'hiver de 1740. A la fin de cette Dissertation, il promit une Analyse des Eaux Minérales de l'Hôpital de Caen; mais il ne put l'achever. Il mourut le 24 Janvier 1743, dans la quarante-quatrieme année de son âge, sans avoir laissé d'enfans.

LONGUEIL, (Gilbert) Médecin connu sous le nom de *Longolius*, étoit d'Utrecht, où il naquit en 1507. Après avoir étudié dans sa patrie les Langues savantes & la Philosophie, il passa en Italie, où il se fit recevoir Docteur en Médecine. De retour en son pays, il enseigna les Lettres Humaines à Deventer, & delà il alla faire la même chose à Andernach & à Cologne. Mais comme il pratiqua encore la Médecine dans cette derniere ville, & qu'il y mérita une réputation justement acquise par ses succès, l'Archevêque Herman le prit à son service, en qualité de Médecin de sa personne. *Longueil* ne jouit pas long-tems de cet avantage; car il mourut à Cologne en 1543, à l'âge de 36 ans. *Manget* dit qu'on lui refusa la sépulture pour cause de religion, mais que ses amis firent transporter son corps à Bonn, où il fut enterré. On a divers Ouvrages de la façon de *Longueil* :

Lexicon Græco-Latinum. La derniere édition, qui est considérablement augmentée, est de 1733.

Rhetoricorum Ciceronis Libri quatuor cum annotationibus. Coloniæ, 1539, *in*-8.

Des remarques ſur *Ovide*, *Plaute*, *Cornelius Nepos*, *Ciceron*, &c., en quatre volumes *in*-8.

La Vie d'*Apollonius* de Thiane par *Philoſtrate*, en Grec & en Latin, *in*-8.

Dialogus de Avibus & earumdem nominibus Græcis, Latinis & Germanicis. Coloniæ, 1544, *in*-8.

L'Eloge Hiſtorique de la Faculté de Médecine de Paris, prononcé aux Ecoles le 16 Octobre 1770 par M. *Jacques-Albert Hazon*, fait mention de *Guillaume de Longueil*, que la Notice de M. *Baron* dit avoir été élu Doyen en Novembre 1436. Vers le milieu du quinzieme ſiecle, le degré du Baccalauréat, inſtitué & admis dans la Faculté, n'étoit pas un degré bien reconnu & bien décidé dans l'Univerſité. Ce fut *Guillaume de Longueil* qui en demanda la confirmation à l'Univerſité aſſemblée le 6 Avril 1447, & il l'obtint. Il falloit cependant que ce degré fût au moins tacitement reconnu, puiſque l'on voit pluſieurs Bacheliers de la Faculté de Médecine, Recteurs de l'Univerſité, même avant cette époque, & dès les premiers tems de la ſéparation de la Faculté d'avec les Nations. Un de ces Bacheliers, *Romain du Feu*, décéda Recteur le 15 Décembre 1601. Les Cours ſouveraines aſſiſterent à ſes funérailles, dont les fraix ſe monterent à ſoixante écus ſols aux dépens de l'Univerſité.

LONICER, (Jean) habile Littérateur Allemand, naquit en 1499 à Otthren, dans l'Etat de Mansfeld. Comme il s'appliqua à l'étude contre le gré de ſon beau-pere, il s'enfuit de chez lui, paſſa à Eeiſleben dans le même Etat & enſuite à Wittemberg. Dénué de tout ſecours, il manquoit du premier néceſſaire, lorſqu'il prit le parti de s'engager au ſervice de quelques Ecoliers qui lui permirent de partager ſon tems entre eux & l'étude. Celle qu'il fit des Langues Latine & Grecque lui réuſſit ſi bien, que *Mélanchton* & *Joachim Camerarius* jetterent les yeux ſur lui pour mettre la derniere main au Dictionnaire Grec & Latin, auquel ils avoient travaillé. *Lonicer* fut enſuite nommé Profeſſeur de la Langue Hébraïque à Fribourg. Delà il ſe retira à Marpurg, où il ſe mit à enſeigner les Belles-Lettres. La réputation, dont il jouiſſoit, lui mérita les offres avantageuſes qu'on lui fit de pluſieurs endroits. On voulut le faire monter à des charges plus conſidérables que celle qu'il occupoit; mais il leur préféra de vivre dans l'état médiocre qu'il s'étoit choiſi, & il en remplit les devoirs juſqu'à ſa mort arrivée à Marpurg le 20 Juillet 1569, à l'âge de 70 ans.

Jean Lonicer n'étoit point Médecin; il a cependant enrichi la Médecine par des Ouvrages qu'on doit à la grande connoiſſance qu'il avoit de la Langue Grecque. Ils ſont intitulés :

Nicandri Theriaca & Alexipharmaca cum ſcholiis & interpretatione Latinâ. Coloniæ, 1531, *in*-4.

In Dioſcoridis Anazarbæi de Re Medicâ Libros à Marcello Virgilio verſos ſcholia nova. Marpurgi, 1543, *in-folio*. Il y a joint les notes d'*Herman Riif*, & les planches de *Fuchs* & de *Tragus*.

Erotemata in Galeni de uſu partium in hominis corpore Libros XVII. Francofurti, 1550, *in*-8.

LONICER, (Adam) fils du précédent, naquit à Marpurg, dans le Landgraviat de Hesse-Cassel, le 10 Octobre 1528. A l'âge de 16 ans, il fut reçu Maître-ès-Arts dans l'Université de sa ville natale; & après avoir étudié la Médecine à Mayence pendant deux ans, il revint à Marpurg, où il enseigna les Mathématiques en 1553. L'année suivante, il reçut le bonnet de Docteur en Médecine dans les Ecoles de la Faculté de cette derniere ville; mais comme celle de Mayence lui avoit déja reconnu des talens pendant le séjour qu'il y fit avant sa promotion au Doctorat, elle l'engagea à venir remplir la Chaire qu'elle lui destinoit. *Lonicer* l'accepta, & ne tarda pas à se mettre en chemin pour aller en prendre possession. Il n'en fit cependant rien; car les Magistrats de Francfort sur le Mein l'arrêterent dans leur ville, & le presserent avec tant d'instance de se charger de l'emploi de Médecin Stipendié, qu'il ne put se refuser à leurs sollicitations. Il remplit les devoirs de cette charge avec honneur pendant 32 ans, & mourut extrêmement regreté le 19 Mai 1586. Nous avons de lui:

Methodus Rei Herbariæ & animadversiones in Galenum & Avicennam. Francofurti, 1540, *in*-4.

Historiæ Animalium Opus novum, in quo tractatur de Arborum, Fruticum, Herbarum, Animantiumque terrestrium, volatilium & aquatilium; item Gemmarum, Metallorum, Succorum concretorum verò cognitione, delectu & usu. Francofurti, 1551, *in-folio*. Il a profité du travail de son beau-pere *Egenolphius*, qui avoit recueilli ce qu'il avoit trouvé de plus intéressant dans les Ouvrages d'*Eucharius Rhodion*, de *Théodore Dorstenius* & de *Jean Cuba*.

Naturalis Historiæ Tomus secundus, de plantarum, earumque potissimùm quæ locis nostris rariores sunt, descriptione, naturâ & viribus. Accessit Onomasticon continens varias plantarum nomenclaturas, utpotè Græcas, Latinas, Italicas, Gallicas, Germanicas, vocumque, quarum in plantarum descriptionibus frequens est usus, explicationem. Ibidem, 1555, *in-folio*. Il y a un grand nombre d'éditions Allemandes de ces derniers Ouvrages. Francfort, 1549, 1569, 1573, 1577, 1593, 1598, 1630, 1650, 1713, *in-folio*. Ulm, 1679, *in-folio*.

Traité des Accouchemens. Francfort, 1573, 1703, *in*-4. Il est en Allemand.

Omnium corporis humani affectuum explicatio methodica. Francofurti, 1594, *in*-8.

De purgationibus Libri tres, ex Hippocrate, Galeno, Aëtio & Mesue deprompti. Ibidem, 1596, *in*-8.

LOPEZ, (Alphonse) Docteur en Médecine dans le XVI siecle, étoit de Valladolid. Ses talens lui mériterent la confiance de Marie de Castille, fille de Charles-Quint & Douairiere de l'Empereur Maximilien II, à laquelle il fut attaché en qualité de Médecin. *Lopez* eut plus de goût pour la Poésie que de dispositions à y réussir; il a donné quelques Ouvrages en sa Langue maternelle, mais ses Vers sont foibles & languissans. Je ne sais s'il a mieux réussi dans ce qu'il a écrit sur sa profession: on lui attribue:

Hippocratis Prognosticum. Matriti, 1596, *in*-4.

Nicolas Antonio, Auteur de la Bibliotheque Espagnole, cite plusieurs Ecrivains du nom de *Lopez*, dont *Manget* fait mention d'après lui.

Alphonse Lopez, ou *Lupeus*, a composé un Traité intitulé : *De Vini commoditatibus Liber.*

Alphonse Lopez de Hinnoiosò est Auteur de celui-ci : *Suma y Recopilacion de Cirurgia con un Arte para sangar, y examinar Barberos.* La seconde édition qui a paru à Mexico en 1595, *in-4*, est augmentée d'un appendice sous le titre d'*El origen, y nacimiento de las Revinas y enfermedades, que dellas proceden.*

Gaspar Lopez, Médecin Portugais, étoit au service du Duc de Girone, lorsqu'il mit au jour un Ouvrage intitulé : *In Libros Galeni de temperamentis novi & integri Commentarii, in quibus ferè omnia quæ ad Naturalem Medicinæ Partem spectant, continentur. Compluti*, 1565, *in-folio.* C'est ainsi qu'au-lieu de considérer & d'analyser la nature, on analysa *Galien*, & l'on fit de très-longs Commentaires sur ses Traités, même sur ceux où la doctrine d'*Hippocrate* est noyée dans des subtilités minutieuses.

Jacques Lopez, Docteur en Médecine, étoit de Calataiud dans le Royaume d'Aragon. On a de lui : *In Avicennæ Librum de viribus cordis Commentaria. Toleti*, 1527, *in-folio.* Ce Traité est rempli d'explications puériles & fastidieuses.

Garcie Lopez, Médecin Portugais, est Auteur d'un Livre intitulé : *De variâ Rei Medicæ lectione. Antverpiæ*, 1564, *in-8.*

Jean Lopez de Tudela a écrit : *De Materia Medica ad Tyrones Liber. Pampelone*, 1585, *in-fol. Hispali*, 1589, *in-fol.*

Pierre Lopez du Port-Alegre, ville de Portugal dans l'Alentejo, a donné au public : *De sex rebus non-naturalibus Liber, eleganti Poëmate conscriptus. Conimbricæ*, 1618, *in-4. Flosculus Medicinæ tribus Libris comprehensus, & totidem rebus quas humanum corpus continet. Olysippone*, 1620, *in-8. Malacæ*, 1635, *in-4.*

Pierre Lopez de Léon exerça la Chirurgie à Carthagene dans l'Amérique Méridionale. Il a écrit un Ouvrage imprimé à Séville en 1628, *in-folio*, sous ce titre : *Practica y Theorica de los apostemas en general y particular ; questiones y oltras cosas nuevas y particulares, primera parte ; segunda parte del agregado de la Cirurgia Theorica y Practica.*

LORME, (Jean DE) de Moulins en Bourbonnois, étudia la Médecine à Montpellier, où il prit le bonnet de Docteur en 1577. Après quelques années de pratique, il vint s'établir à Paris, & il y exerça sa profession avec tant de succès, qu'en 1606 il fut nommé premier Médecin de la Reine Louise de Lorraine, femme de Henri III. Lorsque *Du Laurens* se défit de la charge de Médecin ordinaire du Roi qu'on avoit créée pour lui, *De Lorme* en obtint l'agrément ; il y a apparence que *Du Laurens* lui, procura en même tems la place de premier Médecin de la Reine Marie de Médicis, qu'il quittoit pour passer à celle de premier Médecin de Henri IV. *De Lorme*, pourvu de ces places, resta à la Cour avec distinction, jusqu'à ce qu'ayant trouvé l'occasion de donner celle de Médecin ordinaire du Roi à son fils *Charles*, il se retira en 1626 à Moulins, où l'on croit qu'il mourut en 1637, âgé de 80 ans.

LORME, (Charles DE) fils de *Jean*, étoit aussi de Moulins, où il naquit en 1584. Son pere fut son premier Maître : il alla ensuite étudier la Médecine à

Montpellier & il prit ſes degrés en 1607. Il n'eut pas plutôt achevé ſon cours, qu'il publia le Recueil des Theſes qu'il avoit ſoutenues pendant ſa Licence ; c'eſt à Paris qu'il le fit imprimer en 1608, *in*-8, ſous le titre de *Laurea Apollinaris*. Il examine dans la premiere, ſi les amoureux & les fous peuvent être guéris par les mêmes remedes, & il décide pour l'affirmative.

Charles de Lorme pratiqua la Médecine à Paris ſous les yeux de ſon pere, à qui il ſuccéda, en 1626, dans la place de Médecin ordinaire du Roi, ainſi qu'on vient de le dire. Comme il remplit cette place avec plus de conſidération que ſon pere, il fut très-ſuivi tant à la Cour qu'à la ville ; on le recherchа non ſeulement pour les malades, mais encore pour ceux qui ſe portoient bien, parce qu'il donnoit la ſanté aux premiers & qu'il inſpiroit de la gaieté aux derniers.

Gui Patin dit que *Charles de Lorme* fut premier Médecin de Gaſton de France, frere unique de Louis XIII ; mais il ne le fut pas long-tems. *Jean Bernier* a auſſi parlé de lui dans ſes *Eſſais*. Il le traite aſſez mal, comme c'étoit la coutume de cet Auteur ſatyrique, qui par-là ne mérite pas toujours d'être cru. Il paroît cependant que *de Lorme* avoit donné priſe à la ſatyre, car il étoit vain, glorieux, avantageux, faiſant le maître, & d'un commerce fâcheux dans l'exercice de la Médecine ; tout ce qui pouvoit rendre ſa conduite tolérable à ſes confreres, c'eſt que du moins il rachetoit ces défauts par beaucoup de ſavoir. Il étoit d'une ſi bonne conſtitution à l'âge de 78 ans, qu'il eut le courage de ſe marier pour la troiſieme fois. Il ſurvécut à ſa femme qui mourut dans la premiere année de ſon mariage, & il atteignit l'âge de 94 ans, qui eſt celui auquel il eſt mort en 1678. Malgré le poids de la vieilleſſe, il avoit encore l'eſprit ſi vif, qu'on a vu des vers de ſa compoſition fort bien tournés, qu'il avoit faits quinze jours avant ſa mort.

Quelque réputation qu'ait eu ce Médecin pendant ſa vie, on ne le connoît plus que par les Bouillons rouges qu'il mit à la mode, que tout le monde prenoit de ſon tems, dont beaucoup de malades ſe trouvoient bien, & qu'on ordonne encore quelquefois. Ces Bouillons ſi vantés, n'étoient dans le fonds que des Bouillons altérans avec des racines & des herbes, où l'on ajoutoit des racines d'Oſeille pour leur donner la couleur rouge.

LORRY, (Anne-Charles) Docteur de la Faculté de Médecine de Paris depuis 1748, eſt de Croſny à quatre lieues de cette Capitale, où il vint au monde en 1725. L'étude du Cabinet faiſoit les délices de ce ſavant Médecin depuis quelques années, lorſqu'il publia le premier volume d'un Ouvrage qui a été fort accueilli. Il eſt intitulé :

Eſſai ſur l'uſage des alimens, pour ſervir de Commentaire aux Livres diététiques d'Hippocrate. Paris, 1753, *in*-12.

Le titre modeſte d'*Eſſai* convenoit à un Ecrivain de 28 ans. Il annonce un jeune homme qui cherche à ſe produire dans le monde littéraire ; mais la lecture de cet Ouvrage décele la maturité de ſes réflexions, la profondeur de ſes connoiſſances, & l'ordre admirable de ſes vues. Ce Livre, frappé au coin du bon Médecin & de l'homme d'eſprit, traite de la nature de la partie alimenteuſe des corps, dont nous nous nourriſſons,

& de l'affimilation animale des liqueurs chyleufes, felon la théorie la plus fatisfaifante & les lumieres de la plus faine Chymie. Ce n'eft point du tout un Ouvrage, comme en ont donné *Lémery*, *Arbuthnot* & quelques autres fur les alimens. Ceux-ci n'envifageoient que les propriétés de différentes efpeces de fubftances, dont nous tirons notre nourriture, & *Lorry* ne traite guere que de l'aliment en général. Mais comme ce Livre n'eft que la premiere partie d'un Ouvrage complet fur la nature des corps qui nous nourriffent, ce Médecin nous a donné la feconde en 1757. Il y traite de l'ufage des alimens, fuivant les différentes mœurs, les climats, les différens fujets, les lieux, les faifons où l'on fe trouve, en un mot, il compare les alimens aux hommes.

M. *Lorry* eut trop de raifons d'être fatisfait de fon premier Ouvrage, pour ne point penfer à en publier d'autres. Laborieux comme il eft, il ne demeura pas oifif; il travailla aux fuivans qui n'ont pas été moins accueillis du public :

Aphorifmi Hippocratis Græcè & Latinè. Parifiis, 1759, *in*-8.

De Melancholia & morbis melancholicis. Ibidem, 1765, *in*-8, deux volumes. Tout eft intéreffant dans ce Traité ; le ftyle plait, la théorie eft folide, les divifions font bien établies, les caufes bien déduites, les fymptômes parfaitement caractérifés, la cure eft exactement adaptée à la variété des circonftances : en un mot, cet Ouvrage eft moins le fruit de l'imagination brillante de fon Auteur, que l'expreffion de la Nature qu'il a rendue avec toutes fes nuances.

Memoires pour fervir à l'Hiftoire de la Faculté de Médecine de Montpellier, par feu M. Aftruc. Paris, 1767, *in*-4. M. *Lorry* n'eft que l'éditeur de ces Mémoires, qu'il a ornés d'une Préface de fa façon & de l'Eloge Hiftorique de l'Auteur.

Sanctorii Sanctorii de Medicina ftatica Aphorifmi ; commentaria notafque addidit. Parifiis, 1770, *in*-12.

Tractatus de morbis cutaneis. Parifiis, 1777, *in*-4. En confidérant l'élégance & l'érudition qui caractérifent les Ouvrages de M. *Lorry*, on voit qu'il a donné au travail du Cabinet tout le tems qu'il pouvoit dérober à une pratique auffi brillante qu'étendue. Le fujet de ce Traité eft vafte, & les recherches auxquelles il falloit fe livrer pour ne rien omettre de ce qu'un nombre prodigieux d'anciens Auteurs pouvoient nous avoir laiffé de bon fur les maladies de la peau, exigeoient un long travail. Ces recherches, fouvent faftidieufes, étoient pourtant indifpenfables pour mettre le Lecteur au fait de la théorie & de la pratique des Médecins de tous les tems. Si la collection de ces matériaux eft précieufe par elle-même, ils acquierent encore infiniment plus de valeur par l'ordre, la clarté & la précifion avec lefquels ils font préfentés ; mais ce qui rend fur-tout le travail de notre Auteur recommandable, c'eft qu'il n'a ceffé de ramener, aux principes les plus reconnus de l'Art, le traitement des maladies de la peau, qui trop long-tems a refté foumis à l'empirifme. Ainfi parlent les rédacteurs du Journal de Médecine, Août, 1777.

On doit à M. *Lorry* une édition Latine des Ouvrages de *Méad*, Paris, 1751, 1758, *in*-8, deux volumes. Une édition Françoife de l'*Effai fur la conformité de la Médecine ancienne & moderne, par Barker*. Paris, 1768, *in*-12.

LOSEL (Jean) naquit à Brandebourg dans la Pruffe le 26 Août, 1607. Il fut reçu Maître-ès-Arts à Konigsberg le 15 Avril 1632, & voyagea enfuite en France,

en Angleterre & en Hollande. Comme le fujet principal de fes voyages étoit de s'inftruire dans la Médecine, il s'arrêta à Leyde où il fe propofoit de demander le bonnet de Docteur, qu'il obtint. Bientôt après, il retourna dans fa patrie, & il lui fit part des connoiffances qu'il avoit acquifes dans les pays étrangers. Pour le faire avec plus de fruit, il fe préfenta à l'Univerfité de Konigsberg qui lui donna une Chaire du troifieme ordre en 1639, & le nomma enfuite Profeffeur d'Anatomie & de Botanique. *Löfel* remplit ces charges avec honneur jufqu'à fa mort arrivée à Konigsberg le 30 Mars 1655. Le public lui doit les Ouvrages fuivans :

De Podagra Tractatus, morbi hujus indolem & curam diligenter exponens. Roftochii, 1636, *in*-16, 1638, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1639, *in*-12, avec l'*Encomion Podagræ* de *Jérôme Cardan*.

Scrutinium Renum. Regiomonti, 1642, 1645, *in*-4. Ce Médecin s'eft étendu fort au long fur la ftructure des reins, mais prefque toujours d'après les Auteurs qui ont écrit fur cette partie. Il y a joint deux planches repréfentant les voies urinaires, qui ne font rien moins que bonnes.

Citrium prægnans. Ibidem, 1645, *in*-4.

De Theriaca Andromachi. Ibidem, 1655, *in*-4.

Plantarum rararum fponte nafcentium in Boruffia Catalogus. Ibidem, 1655, *in*-4, fans figures. On doit cette édition au fils de l'Auteur ; il la donna peu de mois après la mort de fon pere. *Francofurti*, 1673, *in*-4. *Regiomonti*, 1703, *in*-4, fous le titre de *Flora Pruffica, five Plantæ in Regno Pruffiæ fponte nafcentes*, avec 88 planches, par les foins de *Jean Gottfched*, Profeffeur de Médecine. On y trouve la defcription de 761 plantes, la plupart aquatiques, ou de la claffe des Mouffes & des Champignons.

LOSSIUS, (Fréderic) d'Heidelberg, pratiqua la Médecine à Dorchefter en Angleterre, après le milieu du XVII fiecle. On a de lui :

Obfervationum Medicinalium Libri quatuor. Londini, 1672, *in*-8.

Confiliorum, five, de morborum curationibus, Liber pofthumus. Lipfiæ, 1685, *in*-8. L'Auteur faifoit beaucoup de cas du Manufcrit fur lequel on a imprimé cet Ouvrage. Il paroît qu'on l'a également eftimé long-tems après fa mort, car on en trouve une édition dans le Catalogue de *Falconet*, qui eft de Londres, 1734, *in*-8.

LOTH, (George) Profeffeur de la Faculté de Médecine de Konigsberg, étoit de la Marche de Brandebourg, où il vit le jour le 24 Juin 1579. Il étudia à Konigsberg, & il y prit le degré de Maître-ès-Arts le 23 Mars 1607. La Médecine fut enfuite le principal objet de fes études ; on lui enleva cependant une partie du tems qu'il vouloit confacrer à cette Science, car on l'engagea à être fous-Maître de College, & enfuite Principal de l'Ecole de la vieille ville pendant l'année 1608. Mais, ne voulant plus s'occuper que de la Médecine, il prit la réfolution de paffer à Wittemberg où il continua fon cours d'étude, qu'il alla enfin achever à Bâle par la réception du bonnet de Docteur, qu'on lui accorda en 1612. Jean-Sigifmond, Electeur de Brandebourg, qui protégeoit *Loth*, lui fit faire le voyage d'Italie & fournit libéralement aux fraix néceffaires. Ce Médecin tira un fi bon parti de ce voyage, qu'étant revenu à Konigsberg en 1613, le Prince, fon bienfaiteur, le nomma Médecin de fa Cour, & la Fa-

culté Professeur extraordinaire. En 1614, il passa au rang de Professeur ordinaire en second, mais en 1622, il obtint la premiere Chaire, qu'il a remplie jusqu'au 15 de Novembre 1635, époque de sa mort. On n'a rien de lui que des Dissertations ou Theses Académiques, & des Vers Latins.

George Loth, son fils, naquit à Konigsberg le 21 Janvier 1623. Il prit goût pour la profession de son pere, & passa à Wittemberg, où il reçut le bonnet de Docteur en Médecine le 5 Octobre 1648. A son retour à Konigsberg, on lui reconnut des talens dont on s'empressa de profiter; car dès l'an 1650 il fut chargé d'enseigner dans les Ecoles de la Faculté, en qualité de Professeur extraordinaire. Dans la suite, il passa successivement à la Chaire de Professeur ordinaire du second & du premier rang. On lui trouva même assez de mérite pour le nommer au Rectorat. Il exerçoit pour la huitieme fois cette Magistrature Académique, lorsqu'il mourut le 22 Février 1684. On a de lui un Ouvrage sur la petite Vérole qui regna à Konigsberg en 1656.

LOTICH, (Pierre) connu sous le nom de *Petrus Lotichius Secundus*, étoit de Solitaire ou Schluchtern, dans le Comté d'Hanau, où il naquit le 2 Novembre 1528. Un de ses oncles, Abbé du Monastere de Solitaire qui introduisit le Luthéranisme parmi ses Moines, le fit élever avec beaucoup de soin : ce fut pour se distinguer de cet oncle qui portoit le même nom, qu'il se donna celui de *Secundus*, conformément à l'usage des Savans de son siecle, qui avoient tous la manie de latiniser leurs noms.

Dès que *Pierre Lotich* eut pris la premiere teinture des Lettres, il fut envoyé à Francfort pour étudier sous *Jacques Micylle*, savant Humaniste & Poëte Latin. Comme il avoit un génie admirable, ainsi qu'une forte inclination pour l'étude, il profita si bien des leçons de cet excellent Maître, que dans peu de tems il surpassa de beaucoup ses compagnons d'Ecole, & qu'il égala même les plus savans dans la belle Littérature. Mais le desir de se perfectionner l'attira à Marpurg, & le même motif le fit passer à Wittemberg, pour profiter des leçons de *Mélanchton* & de *Camerarius* qui enseignoient dans cette ville & qui lui donnerent bientôt toute leur estime. Ce jeune homme goûtoit sous ces Maîtres la douceur de l'étude, lorsque le bruit des armes lui inspira une humeur guerriere qui sembloit si contraire à sa premiere inclination. Il s'étoit élevé une guerre civile en Allemagne au sujet de la Religion, & il y prit parti en 1546. Mais comme il avoit une passion extrême pour la Poésie, elle le suivit jusqu'au milieu du tumulte des armes ; dès qu'il étoit libre, il se divertissoit à faire des vers, ainsi qu'il le témoigne lui-même en quelques endroits de ses Ouvrages, où il parle aux Muses de cette maniere :

Vos quoque sum lituos inter veneratus & enses,
Quodque fuit vacuum tempus ab hoste dedi.
Deque tot amissis etiam nunc pauca supersunt
Carmina, militiæ tempore facta meæ.

La tournure favorable que prirent les affaires du Luthéranisme en Allemagne, ayant

ayant ramené *Lotich* à Wittemberg, il fut chargé de l'éducation de quelques jeunes Gentilshommes de la premiere nobleſſe. Après avoir demeuré chez eux pendant un certain tems, il les conduiſit en France, leur fit voir Paris, les accompagna à Montpellier, où ils demeurerent l'eſpace de quatre ans. Au bout de ce terme, il les remit à leurs parens; mais comme il avoit pris goût pour la Médecine pendant ſon ſéjour à Montpellier & qu'il s'étoit même ſérieuſement appliqué à cette Science, il voulut voir encore les Univerſités d'Italie & entendre les grands Maîtres qui préſidoient à l'enſeignement dans les Ecoles les plus célebres. Il s'arrêta principalement à Padoue, où il prit le bonnet de Docteur en 1557. L'année ſuivante, il vint ſe fixer à Heidelberg, & les talens qu'il y déploya dans la Chaire, ainſi que dans la pratique de la Médecine, firent beaucoup d'honneur à la Faculté de cette ville. Malheureuſement il y vécut trop peu de tems pour exécuter les deſſeins qu'il avoit conçus; il mourut d'une fievre maligne le 7 Novembre 1560, à l'âge ſeulement de 32 ans. Ses Poéſies Latines & ſur-tout ſes Elégies, ſont eſtimées. *Joachim Camerarius* les fit imprimer trois ans après ſa mort; il y a auſſi une édition de Leipſic qui parut en 1586, *in-8*.

Lotich avoit la taille médiocre, mais l'eſprit grand & élevé. Il étoit complaiſant, civil, modeſte, ſobre, enjoué dans la converſation, conſtant dans l'amitié, infatigable dans l'étude, intrépide dans les périls. Il avoit un ſi grand fonds de candeur, de bonté & de douceur, qu'il étoit impoſſible de le connoître ſans l'aimer. Il avoit reçu de la nature un corps robuſte & vigoureux; mais il fut extrêmement affoibli par un accident qui lui arriva en Italie. Voici comme on le conte. Dans le tems qu'il étoit à Bologne, ſon hôteſſe, épriſe d'un amour furieux pour un Gentilhomme Bavarois qui logeoit chez elle, mit un philtre amoureux dans le bouillon qu'elle lui avoit préparé. *Lotich* trouvant que celui qu'on lui avoit donné étoit trop gras, le changea avec le breuvage empoiſonné qui étoit préparé pour le Bavarois. Il ne l'eut pas plutôt avalé, qu'il fut ſaiſi de maux d'eſtomac inſupportables. On lui donna les remedes les plus prompts, mais il ne laiſſa pas de languir long-tems. Une maladie dangereuſe lui fit tomber les cheveux & les ongles, & changea ſi fort ſon tempérament, que toutes les années de ſa vie à pareille ſaiſon qu'il avoit bu ce funeſte bouillon, il lui prenoit une groſſe fievre accompagnée de délire. Ne peut-on pas croire, après ce récit, qu'il y avoit plus de dépit que d'amour dans la conduite de l'hôteſſe Italienne? Les refus du Bavarois avoient irrité ſa paſſion qui s'étoit tournée en haine, & cette femme réſolut de venger, par le poiſon, la honte dont le mépris de l'inſenſible Gentilhomme l'avoit couverte. Si ce breuvage eût été un philtre, ou plutôt ſi les philtres étoient phyſiquement poſſibles, celui-ci eût allumé dans l'ame de *Lotich* les mêmes deſirs que cette hôteſſe vouloit faire naître dans celle du Bavarois. On ne ſuppoſera ſans doute point une vertu magnétique dans ce bouillon, capable de produire des effets différens ſur différentes perſonnes, par la diverſité de rapport entre l'agent & le corps qui eſt ſoumis à ſon action: les effets que ce bouillon a produits dans la perſonne du malheureux *Lotich*, euſſent été les mêmes chez le Bavarois, s'il eût avalé ce breuvage.

LOTICH, (Jean-Pierre) Docteur en Médecine, né à Francfort sur le Mein en 1598, étoit petit-neveu du précédent. Il a fait de grands progrès dans l'étude des Belles-Lettres, mais il paroît avoir eu plus de lecture & de mémoire, que de pénétration & de jugement. Il avoit déja exercé sa profession à Minden & dans la Hesse, lorsqu'il fut appellé à Rintlen, au Comté de Schawenbourg en Westphalie, pour y enseigner la Médecine. Il remplit les devoirs de sa Chaire avec beaucoup de réputation pendant plusieurs années; & pour cette raison, sa mort arrivée en 1652 causa les plus vifs regrets à ses Collegues qui furent long-tems à se consoler de sa perte. *Lotich* a laissé quelques Ouvrages en Vers & en Prose; la plupart des derniers consistent en Traités & Discours touchant la Médecine. Voici leurs titres & leurs éditions:

Vade mecum. Francofurti, 1625, *in*-12.

De Gummi ut vocant Gotta, sive, Laxativo Indico, Discursus Theoretico-Practicus. Ibidem, 1626, *in*-12, avec un Dispensaire Chymique qui est de la façon d'un autre Auteur.

Paradoxon, sive, de Febribus in genere Dissertatio Theoretico-Practica. Accessit Disputatio Physica de dignitate & præstantiâ Scientiæ Naturalis. Ibidem, 1627, *in*-4.

In Petronii Satyricon Commentarii, sive, Excursus Medico-Philosophici. Ibidem, 1629, *in*-4.

Gynæcologia, id est, de nobilitate & perfectione sexûs fœminini. Rintelii, 1630, *in*-8.

Oratio super fatalibus hoc tempore Academiarum in Germania periculis. Ibidem, 1631, *in*-4.

De cafei nequitiâ Tractatus Medico-Philologicus. Francofurti, 1643, *in*-8.

De bona mente, Oratio. Ibidem, 1643, *in*-8.

Consiliorum & Observationum Medicinalium Libri V. Ulmæ, 1644, *in*-4. *Eorumdem Libri VI. Ibidem*, 1658, *in*-4.

Oratio de opinione. Francofurti, 1645, *in*-8.

LOVEL, (Robert) célebre Botaniste, étoit du Comté de Warwick en Angleterre. Il étudia la Philosophie & la Médecine à Oxford, & de cette ville il passa à Coventry, où il se distingua dans la pratique de son Art. Ce fut aussi là qu'il mourut le 5 Novembre 1690. Il a écrit un Abrégé de Botanique imprimé à Oxford en 1659, *in*-12, & dans la même ville en 1665, même format, avec des augmentations. On a encore de lui une Histoire des animaux & des minéraux, qui parut en 1661: ces deux Ouvrages sont en Anglois.

LOUIS, (Antoine) Secretaire & Membre de l'Académie Royale de Chirurgie à Paris, Chirurgien Consultant des Armées du Roi, ancien Chirurgien Major de l'Hôpital de la Charité, Démonstrateur & Censeur Royal, des Académies de Montpellier, Lyon, Rouen, Metz, Associé étranger de la Société Royale des Sciences de Gottingue, de l'Académie des Apathistes de Florence, de la Société Botanique de la même ville, Aggrégé honoraire au College Royal des Médecins de Nancy, Docteur en Chirurgie dans la Faculté de Médecine en l'Université de Hall en Saxe, naquit à Metz le 13 Février 1723.

Tous ces titres fuppofent du mérite, & ce Chirurgien en a beaucoup. Sa plume a fourni différens Ouvrages fur toutes fortes de matieres. Il eft Auteur de la partie chirurgicale de l'Encyclopédie ; il a préfenté plufieurs Differtations intéreffantes à l'Académie de Chirurgie, qui en a fait tout le cas qu'elle devoit ; il s'eft diftingué dans la difpute entre les Médecins & les Chirurgiens de Paris ; il a traité en Critique plufieurs queftions importantes ; mais comme il n'a pas trouvé tout le monde de fon fentiment, il a été différentes fois attaqué par de favans adverfaires. Perfonne ne l'a traité plus vivement que M. *Valentin*, du College Royal de Chirurgie de Paris. Les Lettres qui fe trouvent à la fuite des *Recherches critiques fur la Chirurgie moderne* de cet Auteur, contiennent des reproches qui ont dû bleffer l'amour propre de M. *Louis*. Mais comme il ne m'appartient pas de décider fi ces reproches font bien ou mal fondés, je paffe rapidement à la notice des Ouvrages du célebre Chirurgien qui fait le fujet de cet Article :

Obfervations fur l'électricité, où l'on tâche d'expliquer fon méchanifme & fes effets fur l'économie animale, avec des remarques fur fon ufage. Paris, 1741 & 1747, *in*-12. Il diftingue la paralyfie qui eft caufée par l'engorgement des vaiffeaux qui compriment les tubes médullaires, d'avec celle qui eft occafionnée par l'atonie ; & c'eft dans cette derniere qu'il confeille autant l'ufage de la machine électrique qu'il le défapprouve dans la premiere.

Effai fur la nature de l'ame, où l'on tâche d'expliquer fon union avec le corps. Paris, 1746, *in*-12. Il établit le fiege de l'ame dans le corps calleux, & fe répand en réflexions fur la nature de cette fubftance fpirituelle ; mais il avertit que ces réflexions font extraites du Livre de M. *De Saint Hyacinte.*

Cours de Chirurgie pratique fur les plaies d'armes à feu. Paris, 1746, *in*-4. C'eft le plan d'un Cours qu'il fe propofoit de faire aux éleves qui fe deftinent à l'exercice de la Chirurgie dans les armées. Comme il étoit à la tête d'un Hôpital dans lequel il avoit à fa difpofition un nombre prodigieux de cadavres, il indique diverfes expériences qui ne peuvent fournir que des réfultats utiles à l'inftruction.

Obfervations & remarques fur les effets du virus cancereux, & fur les tentatives qu'on peut faire pour découvrir un fpécifique contre ce vice. Paris, 1748, *in*-12. Il y rapporte l'exemple de deux fractures qui n'ont été fenfiblement produites par aucune caufe externe ; la Dame qui fait le fujet de cette obfervation, étoit attaquée d'un virus cancereux, dont elle mourut. Les os fracturés étoient exempts de carie, mais beaucoup plus fecs qu'ils n'ont coutume de l'être ; les extrêmités fracturées étoient cependant tuméfiées & ramollies.

Obfervations fur les noyés. Differtation fur les maladies héréditaires. Paris, 1748, *in*-12.

Réfutation du Mémoire fur la fubordination des Chirurgiens aux Médecins. 1748, *in*-4, de 32 pages. M. *Combalufier*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, avoit fait imprimer un Ecrit, *in*-4, de 24 pages, fous ce titre : *La fubordination des Chirurgiens aux Médecins, démontrée par la nature des deux profeffions, & par le bien public* ; & c'eft cet Ecrit que M. *Louis* s'attache à réfuter.

Lettre d'un Chirurgien de Paris à un Chirurgien de Province, contenant un rêve fingulier & quelques remarques fur l'excellence de la Médecine moderne. 1748, *in*-4, d 52 pages.

Examen des plaintes des Médecins de Province & Réfutation de divers Mémoires composés par M. Combalusier *dans le cours de la dispute entre les Médecins & les Chirurgiens.* 1749, *in*-4. La Faculté de Médecine de Paris avoit fait des représentations au Roi, & avoit porté jusqu'au trône les plaintes des Provinces sur le désordre général introduit par les Chirurgiens dans l'exercice de la Médecine, de la Pharmacie & de la Chirurgie.

Positiones Anatomico-Chirurgicæ de capite. Parisiis, 1749, *in*-4.

Lettre à M. l'Abbé Nollet sur l'électricité. Paris, 1749, *in*-12.

Eloge funebre de M. Petit. Paris, 1750, *in*-4.

Recueil de pieces sur différentes matieres chirurgicales. Paris, 1752, *in*-12.

Lettres sur la certitude des signes de la mort. Paris, 1752, *in*-12, avec des observations & des expériences sur les noyés. Il établit, contre l'opinion de M. *Bruhier*, que la putréfaction n'est pas le seul signe de la mort, bien plus qu'elle n'en est pas un signe; & il regarde le conseil que donne M. *Bruhier* de conserver les morts jusqu'à la putréfaction, comme barbare & funeste à l'humanité. Il finit par rassurer les citoyens de la crainte d'être enterrés vivans, comme si de malheureux exemples ne prouvoient pas assez que cela est arrivé & peut encore arriver tous les jours. Les expériences de M. *Louis* sur les noyés tendent à prouver l'entrée de l'eau dans leur poumon ; il passe ensuite à l'énumération des moyens propres à les rappeller à la vie. On ne doute plus aujourd'hui de l'efficace des différens moyens qu'on a imaginés pour cela; on regrete seulement qu'on n'y ait pas recours aussi souvent & aussi promptement qu'on le devroit.

Lettres sur les maladies vénériennes. 1754, *in*-12, de 27 pages.

De partium externarum generationi inservientium in mulieribus, naturali, vitiosâ & morbosâ dispositione, Theses Anatomico-Chirurgicæ. 1754, *in*-4. C'est une espece de Thèse soutenue dans l'Acte public qui conduit à la Maîtrise en Chirugie & qui est ordonné par Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, du 12 Avril 1749. M. *Louis* est le premier qui ait soutenu pareille Thèse dans son Acte du 25 Septembre 1749, après avoir fini les six années d'exercice dans l'Hôpital de la Salpétriere, où il avoit servi comme Chirurgien gagnant Maîtrise.

Dissertation sur la structure & les fonctions de l'Estomac & de la Rate, & sur les maladies de ces deux organes. 1755.

Expériences sur la Lithotomie. 1757. Il n'approuve point le Lithotome caché du *Frere Côme*, mais il loue les méthodes de tailler proposées par M. *Foubert* & M. *Thomas.*

Discours Historique & Critique sur le Traité des maladies des Os de feu M. Petit. Paris, 1758, *in*-12. Dans ce Discours, qui est à la tête de la cinquieme édition de l'Ouvrage de M. *Petit*, il s'attache à justifier cet Auteur contre les critiques mal fondées qu'on a publiées contre lui. M. *Louis*, qui s'est chargé de la défense de ce grand Chirurgien, a prêté ses soins à cette cinquieme édition.

Eloge de MM. Bassuel, Malaval & Verdier. Paris, 1759, *in*-8.

Recueil sur l'Electricité Médicale. Paris, 1763, deux volumes *in*-12.

Mémoire sur une Question Anatomique, relative à la Jurisprudence; dans lequel on établit les principes pour distinguer, à l'inspection du corps trouvé pendu, les signes du suicide d'avec ceux de l'assassinat. Paris, 1763, *in*-12. M. *Philip*, Médecin de la

Faculté de Paris, a donné des obfervations fur ce Mémoire, par la voie du Journal de Médecine, Septembre 1763: M. *Louis* y a répondu par celui de Novembre de la même année. Parmi les différences diftinctives de l'affaffinat d'avec le fuicide, il eft queftion de la luxation des vertebres du col; & M. *Louis* affure que *jamais dans un homme qui s'eft pendu lui-même, les parties n'éprouvent un pareil défordre.* Le 22 de Juillet 1771, je fus préfent à la vifite d'un homme qui, malgré les fers qu'il avoit aux pieds & aux mains, trouva le fecret de fe pendre dans la prifon. La luxation des vertebres du col étoit bien marquée dans le cadavre; il n'y a cependant aucune raifon de douter du fuicide dans le cas de mon obfervation.

Mémoire contre la légitimité des naiffances prétendues tardives. Paris, 1764, in-8. Cette matiere a été traitée contradictoirement par plufieurs plumes favantes. L'opinion de M. *Louis* eft que la naiffance naturelle d'un enfant eft phyfiquement impoffible au delà du terme ordinaire, dont la plus grande étendue a été déterminée par *Hippocrate* à dix jours au delà de neuf mois complets. Cette opinion concilie les Loix civiles avec celles de l'Economie animale.

Supplément au Mémoire contre la légitimité des naiffances prétendues tardives. Paris, 1764, in-8.

Recueil d'Obfervations d'Anatomie & de Chirurgie, pour fervir de bafe à la Théorie des léfions de la tête par contrecoup. Paris, 1766, in-8.

Eloge de M. Bertrandi. Paris, 1767, in-12.

Réponfe à MM. Faiffole & Champeaux, Chirurgiens de Lyon, 1768, in-8. Il loue ces Chirurgiens d'avoir conclu que Claudine Rouge n'avoit point été jettée vivante dans l'eau, parce qu'on n'a pas trouvé dans fes bronches l'eau écumeufe, dont ils font néceffairement remplis, lorfqu'on a refpiré fous l'eau & qu'on a péri par la fubmerfion.

Hiftoire de l'Académie Royale de Chirurgie depuis fon établiffement jufqu'en 1743. Paris, 1768, in-4, avec le Tome IV des Mémoires de cette Académie. Le cinquieme a paru en 1774, & le quatrieme Tome du recueil des prix en 1776, in-4.

Aphorifmes de Chirurgie d'Herman Boerhaave *commentés par* M. Van Swieten. *Nouvelle Traduction du Latin en François, avec des notes.* Paris, 1768, fept volumes in-12.

Traité des maladies vénériennes, traduit du Latin de M. *Aftruc*, quatrieme édition revue & augmentée de remarques. Paris, 1777, quatre volumes in-12. M. *Louis* a réuni les remarques de l'Auteur en confervant ce qu'elles contiennent d'utile; mais il a fupprimé les difcuffions polémiques, pour donner place à des réflexions qu'il étoit important d'ajouter au Traité de M. *Aftruc*.

Feu M. *Morand* avoit faifi le plan des Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, pour rédiger ceux de l'Académie de Chirurgie, lorfqu'il en étoit Secretaire; c'eft fur ce plan qu'il a dirigé la compofition du fecond & du troifieme volume. Mais M. *Louis*, ayant remplacé ce célebre Chirurgien, a trouvé bon d'adopter une nouvelle méthode, qu'il a fuivie dans le quatrieme volume des Mémoires de fa Compagnie. Depuis l'an 1748, qui eft celui de l'établiffement de l'Académie de Chirurgie, les trois Secretaires qu'elle a eus, ont pris un plan différent dans la rédaction de fes Mémoires. M. *Quefnay* a cru devoir fe con-

tenter de mettre à la tête une Préface & de donner tout de ſuite les Mémoires des Académiciens. M. *Morand*, qui lui ſuccéda, publia deux volumes en 1753 & 1757, & s'écarta du plan de ſon prédéceſſeur. Il diviſa chacun de ſes Recueils en deux parties, dont l'une porte le titre d'*Hiſtoire* & l'autre celui de *Mémoires*. M. *Louis* paroît de n'avoir pas goûté ce plan. Il n'approuve point qu'on ait pris l'Académie des Sciences pour modele, qui, ſelon lui, en fournit un fort défectueux pour l'Académie de Chirurgie. Il en donne ſes raiſons; c'eſt au public à les apprécier.

On a de M. *Louis* différentes autres pieces, telles que des Diſſertations, Obſervations, Mémoires & Conſultations ſur des matieres plus ou moins intéreſſantes.

LOUVET (Pierre) naquit à Beauvais d'un pere qui étoit d'Amiens. Il étudia la Médecine à Montpellier & s'appliqua en même tems aux Belles-Lettres & à la Géographie ; mais il paroît que dans la ſuite il s'occupa davantage des dernieres que de la premiere Science. En effet, il enſeigna long-tems la Rhétorique en Provence & la Géographie à Montpellier ; il publia même, depuis 1657 juſqu'en 1680, un grand nombre d'Ouvrages ſur l'Hiſtoire du Languedoc, de Provence, &c. Ces Ouvrages ſont écrits d'un ſtyle lâche & traînant, moitié François, moitié Latin; ſes matériaux ſont d'ailleurs ſi mal digérés, & ſes inexactitudes ſi fréquentes, qu'on oſe à peine citer un pareil Auteur.

LOW D'ERLSFELD, (Jean-François) Docteur en Philoſophie, en Droit & en Médecine, Profeſſeur en cette derniere Science dans l'Univerſité de Prague, ſa patrie, Médecin-Conſeiller de la Cour Impériale de Vienne, commença, dès l'an 1684, à faire connoître ſes talens au public par différens petits Ouvrages qu'il mit au jour. Quelque bien accueillis qu'ils euſſent été, ils ne lui procurerent l'entrée dans l'Académie des Curieux de la Nature qu'en 1717 ; il en devint Membre ſous le nom d'*Acron*. Les Bibliographes qui parlent de lui, ſe bornent à le dire Auteur des Ouvrages ſuivans:

Tractatus de Variolis & Morbillis. *Norimbergæ*, 1699, *in*-4.

Nova & vetus Aphoriſmorum Hippocratis interpretatio. *Francofurti & Lipſiæ*, 1711, *in*-4.

Univerſa Medicina juxta mentem Veterum & Recentiorum efformata & aucta. *Norimbergæ*, 1724, trois volumes *in*-4.

Theatrum Medico-Juridicum. *Norimbergæ*, 1725, *in*-4.

LOWER (Richard) naquit, vers l'an 1631, à Trémere dans la Province de Cornouailles en Angleterre. Il étudia la Médecine à Oxford, où il ſe lia d'une amitié ſi étroite avec *Thomas Willis*, qu'ils firent enſemble plusieurs voyages. *Lower* prit le bonnet de Docteur en 1665. L'année ſuivante, il paſſa à Londres avec *Willis*, ſon Maître & ſon ami, qui ſe fit un plaiſir de l'éclairer dans les routes difficiles de la pratique ; & il profita ſi bien de ſes conſeils & de ſes lumieres, qu'il ne tarda pas à figurer parmi les plus célebres Médecins de la Capitale. Il fut reçu dans la Société Royale le 17 Octobre 1667, & à la mort de *Willis* en 1675, il ſe vit recherché par les malades du premier

rang. Il n'étoit parlé que de lui à la Cour ; mais comme on apprit qu'il étoit du parti des Wights, cela suffit pour le faire regarder d'un mauvais œil & le décrier. *Lower* s'en consola par la fortune qu'il avoit faite dans le tems où tout lui rioit. Il en laissa la plus grande partie aux Refugiés François & Irlandois, aux pauvres de sa Paroisse, & à l'Hôpital de Saint Barthélémi à Londres, où il mourut le 17 Janvier 1691. Ce Médecin pratiqua la transfusion du sang d'un animal dans un autre, il voulut même faire croire qu'il étoit l'inventeur de cette opération : tout ce qu'il a fait, c'est de la présenter sous un nouveau jour, car on sait que *Libavius* est le premier qui en ait donné l'idée.

Lower a écrit une Lettre en sa Langue maternelle sur l'Etat de la Médecine en Angleterre ; mais cet Ouvrage n'est rien en comparaison des suivans :

Diatribæ Thomæ Willisii de Febribus vindicatio, adversùs Edmundum de Meara. Londini, 1665, *in*-8. *Amstelodami*, 1666, *in*-12.

De Corde, item de motu & calore sanguinis, & chyli in eum transitu. Londini, 1669, *in*-8. *Amstelodami*, 1671, *in*-8, avec la Dissertation du même Auteur *De origine catarrhi*, qui avoit aussi paru à Londres en 1671. *Londini*, 1680, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1708, 1722, 1740, *in*-8, avec figures. *Lugduni Batavorum*, 1749, *in*-8 ; c'est la meilleure édition. En François, Paris, 1679, *in*-8. Ce Traité fait honneur à la mémoire du Médecin dont je parle ; l'observation sert de base au raisonnement le plus réfléchi. On y trouve plusieurs choses nouvelles, & en particulier sur l'arrangement des fibres, dont le cœur est composé. Les Anciens n'avoient eu qu'une idée très-vague sur ce viscere ; *Vésale* même & *Stenon* s'étoient contentés de prouver que le cœur est un muscle, mais ils n'en avoient pas connu la structure. *Lower* a poussé fort loin ses recherches sur tout ce qui a rapport à cet organe. Ce qu'il en dit n'est cependant point exempt de fautes ; M. *Senac* en releve plusieurs dans l'Ouvrage qu'il a publié sur le même sujet. Le plan de notre Auteur a presque servi de regle au Médecin François. L'un & l'autre, après avoir décrit la structure du cœur & indiqué ses usages, sont passés à l'examen des maladies qui l'attaquent : mais le Traité de M. *Senac* l'emporte infiniment sur celui de *Lower*, à qui on ne peut cependant refuser la gloire d'avoir été le premier qui ait éclairci une matiere de cette importance.

LOYSEL dit AVIS, (Jean) natif de Beauvais, prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Médecine de Paris, fut reçu à la Régence en 1498, & choisi Doyen en 1504, 1505 & 1506. Son mérite l'éleva à la charge de premier Médecin de Louis XII ; & aprés la mort de ce bon Roi, arrivée en 1515, il se soutint dans l'estime du public jusqu'à la sienne, en 1521.

On trouve dans la liste des Doyens de la Faculté de Paris un *Jean Loysel* ou *Avis* plus ancien que le précédent. Celui-ci, natif de Bayonne, fut élu en 1470 & continué en 1471. Pendant son Décanat, Louis XI emprunta de la Faculté une copie du Livre de *Rhasis*, qu'il desiroit de mettre dans sa Bibliotheque, & il donna pour sûreté du Manuscrit qu'il vouloit faire copier, douze marcs d'argent & l'obligation d'un Bourgeois pour la somme de cent

écus d'or. Il eſt bien ſingulier, dit M. *de Saint Foix*, dans ſes Eſſais Hiſtoriques ſur Paris, qu'un Roi donne non ſeulement des gages, mais encore caution bourgeoiſe pour un Livre qu'il emprunte dans ſon Royaume. On voit delà combien il étoit difficile d'avoir des Livres & combien ils étoient chers, avant & même pluſieurs années après l'invention de l'Imprimerie qui fut imaginée à Strasbourg ou à Mayence en 1440. Il s'établit des Imprimeurs à Paris en 1470; ils dédierent à Louis XI, cette même année 1470, un des premiers Livres qu'ils y avoient imprimés; & c'eſt l'année ſuivante, en 1471, que ce Prince emprunte un Livre pour en avoir une copie manuſcrite. On prétend que vingt mille perſonnes en France ſubſiſtoient de la vente des Livres qu'elles copioient, & que c'étoit une raiſon pour ne pas favoriſer l'établiſſement de l'Imprimerie. Le nombre de perſonnes que cet Art occupe maintenant dans ce Royaume eſt sûrement inférieur à celui de vingt mille; mais il eſt ſi conſidérable depuis que la fureur d'écrire en tout genre eſt une maladie épidémique qui déſole la Littérature, que le commerce des Livres a remplacé le profit que les Copiſtes tiroient anciennement de leurs Manuſcrits.

Je reviens à *Jean Loyſel*. Il paroît avoir été fort conſidéré dans ſon Corps, car il fut l'un des quatre Députés de la Faculté, qui aſſiſterent aux conférences tenues à Paris, en 1473, pour la condamnation de la Secte Philoſophique, appellée *les Nominaux*. Ce Médecin mourut en 1501.

LUC, (Saint) Evangéliſte, étoit d'Antioche en Syrie. Saint Paul, dont il fut le diſciple, nous apprend qu'il étoit Médecin. Il paſſa, avec cet Apôtre, de Troade en Macédoine vers l'an 51 de J. C., & il écrivit l'évangile dans l'Achaïe environ l'an 53. Dix ans après, il écrivit les Actes des Apôtres, c'eſt-à-dire, l'Hiſtoire de leurs principales actions à Jéruſalem & dans la Judée, depuis l'Aſcenſion de notre Seigneur juſqu'à leur diſperſion. Il y rapporte enſuite les voyages, la prédication & les actions de Saint Paul, juſqu'à la fin des deux années que cet Apôtre demeura à Rome, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'an 63 de Jeſus-Chriſt; ce qui donne lieu de croire que ce Livre fut écrit dans cette Capitale de l'Empire. Il contient l'Hiſtoire de 30 ans, & Saint Luc le compoſa ſur ce qu'il avoit vu lui-même. Il eſt en Grec; la narration en eſt noble, & les diſcours ſont élégans & ſublimes. Cet Evangéliſte eſt celui de tous les Auteurs inſpirés du nouveau Teſtament, dont les Ouvrages ſont les mieux écrits; il rapporte auſſi, avec plus d'énergie que les autres, les circonſtances qui ont quelque rapport à la Médecine, ſpécialement au ſujet des malades que Jeſus-Chriſt a guéris par miracle. On croit que Saint Luc mourut à Rome ou dans l'Achaïe, & à l'âge de 84 ans, ſelon Saint Jérôme. Il eſt le Patron que les Médecins Catholiques ſe ſont choiſi.

LUCENA, (Louis DE) né à Guadalaxara dans la Nouvelle Caſtille, s'acquit beaucoup de réputation dans le XVI ſiecle. Il fit de longs voyages, dont il profita pour obſerver tout ce qui pouvoit lui faire connoître la Nature. Rien n'échappa à ſon attention; les plantes, les animaux, les minéraux, les métaux, les mœurs & les uſages des peuples, tout l'arrêta & devint le ſujet de l'examen le plus réfléchi. On remarque qu'il exerça la Médecine à Touloufe & qu'il dédia à

Jean

Jean Chavanhac, Capitoul de cette ville, un Ouvrage imprimé en 1523, sous ce titre :

De tuendâ, præsertim à peste, integrâ valetudine, deque hujus morbi remediis. Tolosæ, in-4.

Après que *Lucena* fut revenu en Espagne, où il ne fit pas un long séjour, il se remit à voyager. Il passa à Rome en 1549, autant pour y communiquer aux autres les connoissances qu'il avoit recueillies dans ses courses, que pour les augmenter encore par le commerce qu'il se proposoit de lier avec les Savans de cette Capitale. Mais il ne profita guere de cet avantage ; car il mourut dans cette ville en 1552, & fut enterré dans l'Eglise de Sainte Marie du peuple, vis-à-vis de la porte. On mit cette Epitaphe sur son Tombeau.

D. O. M.
LUDOVICO LUCENÆ HISPANO
Vadalaxaræ nato,
Ingenuarum Artium, Physicæ rationis imprimis perito,
Sibi & Posteris, Antonius Nunnez, fratris filius, mœrens posuit.
Vixit annos LXI.
Obiit IV Id. Augusti à partu Virginis 1552.

On lit autour de la pierre sépulcrale :

Hic præter cæteras virtutes, quibus longè aliis excelluit, hanc maximè coluit, ut omnibus assiduè benefaceret, & neminem ob id sibi devinctum esse vellet.

LUCHTENIUS (Adam) étoit de Hoxter, ou des environs de cette ville qui est en Westphalie. Il y enseigna la Médecine avant l'an 1609, & il alla en 1612 la pratiquer à Halberstadt. On ne connoît rien de lui que des Observations insérées dans les Actes de Copenhague.

LUCIUS APULEIUS ou LUCE APULÉE, Philosophe qui vécut dans le deuxieme siecle sous les Empereurs Adrien, Antonin le Débonnaire & Marc Aurele, étoit de Madaure en Afrique, ville autrefois célebre par son Académie : Saint Augustin y a étudié. Le pere d'*Apulée* s'appelloit *Théséé*, homme si considéré dans sa patrie, qu'il fut nommé à la charge de *Duumvir. Salvia*, sa mere, étoit de la famille de *Plutarque* & de celle du Philosophe *Sextus.* Il étudia à Carthage & à Athenes, où il s'attacha beaucoup à la Philosophie de *Platon.* Il passa ensuite à Rome dans le dessein de s'appliquer à la Jurisprudence ; il y fit même de tels progrès, qu'il acquit beaucoup de réputation dans le Barreau vers l'an 150. Mais il abandonna bientôt cette Profession, pour reprendre la Philosophie qui étoit plus de son goût ; & au rapport du célebre *de Haller*, il pratiqua encore la Médecine. *Le Clerc* est du même sentiment, & il le prouve par un endroit des Ouvrages d'*Apulée*, où il dit *qu'il n'est ni ignorant, ni sans expérience en fait de Médecine*, c'est-à-dire, qu'il avoit joint la pratique à la théorie.

C'est à l'étude qu'*Apulée* a faite de la Philosophie & de la Médecine qu'on

doit les Traités qu'il a écrits. Il y avoit parmi eux un Livre de Queſtions Naturelles, dans lequel il parloit fort amplement des Poiſſons ; mais il eſt perdu. On met, entre ſes Ouvrages, un autre Livre ſur la vertu des plantes qui nous eſt reſté & qui eſt en Latin ; on doute cependant qu'il ſoit de lui. Voici le titre ſous lequel il a paru :

De virtutibus Herbarum Liber. Baſileæ, 1528, *in-folio*, avec des Traités qui ont rapport à cette matiere, & qui appartiennent à *Soranus*, à *Oribaſe*, à *Pline*, à *Antoine Muſa. Ibidem*, 1533, *in-8. Pariſiis*, 1528, *in-folio*, 1543, *in-8. Tiguri*, 1537, *in-4. Venetiis*, 1547, *in-folio*, avec les *Medici Antiqui. Lugduni*, 1587, *in-8*, avec les autres Ouvrages d'*Apulée*. On trouve dans celui, dont il eſt queſtion, les noms de pluſieurs Plantes Médicinales en diverſes Langues, en Grec, en Latin, en Egyptien, en Punique, en Gaulois, en Langue des Daces, &c. On y trouve même les noms que les Prophetes, comme l'Auteur les appelle, c'eſt-à-dire, les Magiciens *Zoroaſtre*, *Oſthanes*, & d'autres donnoient à ces plantes. On y voit enſuite la deſcription de ces mêmes plantes, par rapport à leur figure, au lieu où elles naiſſent, & l'énumération de leurs propriétés relativement à la guériſon des maladies. Ces propriétés ſont de deux ſortes ; les unes ſont naturelles & les mêmes que celles qui ont été indiquées par *Dioſcoride* & la plupart des Botaniſtes ; les autres n'ont de fondement que ſur une tradition ſuperſtitieuſe, & dépendent plus de certaines cérémonies qu'on joint à l'uſage d'une plante, que de la nature de la plante même.

Le goût d'*Apulée* pour ces remedes ſuperſtitieux a ſans doute contribué à le faire regarder comme Magicien ; mais il s'eſt juſtifié par deux Apologies qui nous ſont reſtées. Il eſt vrai que la cauſe principale de cette accuſation fut le mariage qu'il avoit contracté avec une riche veuve, nommée *Pudentilla*. Les parens, qui n'en furent pas contens, s'aviſerent de publier qu'*Apulée* avoit forcé cette Dame, par ſes ſortileges, à lui donner la main ; ils le chargerent même d'avoir fait mourir le fils de cette veuve, pour s'en approprier les richeſſes qui montoient à quatre millions de petits ſeſterces, qui ſont environ quatre cens mille livres de France. Mais il eſt bien apparent que cette accuſation n'eſt fondée que ſur des ſoupçons. *Apulée* peut y avoir donné lieu par les expériences qu'il faiſoit tous les jours pour découvrir les propriétés des plantes, des animaux, &c. ; & comme il pouſſoit ſouvent aſſez loin ſa curioſité à cet égard, on alla juſqu'à lui ſuppoſer les intentions les plus criminelles. Quoiqu'il en ſoit, ce Médecin fut abſous par les juges de l'accuſation qu'on avoit intentée contre lui ; le préjugé du public ne ſe ſoutint cependant pas moins, & la poſtérité trop facile à croire le rapport des contemporains d'*Apulée*, ne l'a pas moins mis au rang des Magiciens.

LUCIUS-JUNIUS-MODERATUS COLUMELLA, Philoſophe natif de Cadix, étudia la Médecine à Rome ſous *Aurelius-Cornelius Celſus*, cet Ecrivain ſi renommé encore aujourd'hui par ſon éloquence. *Columella* compoſa vers l'an 63 ou 64, ſous le regne de Néron, un Ouvrage ſur l'Agriculture qui eſt en douze Livres, dont le dixieme eſt en Vers ; ils ſont précieux par les préceptes & par le ſtyle qui ſe reſſent ſi bien de la Latinité du ſiecle d'Auguſte. On a beaucoup multiplié les éditions de cet Ouvrage :

De Re Rustica Libri duodecim. Venetiis, 1472, *in-fol. Regii*, 1482, *in-folio*, avec quelques autres Traités sur pareille matiere. *Ibidem*, 1498, *in-fol. Lugduni*, 1533, *in-fol. Coloniæ*, 1536, *in-8.* En Allemand, par *Melchior Herven*, Strasbourg, 1538, *in-fol.* En Italien, par *Pierre Lauro*, Venise, 1544, *in-8.* En François, par *Claude Cotereau*, Chanoine de l'Eglise de Paris. Paris, 1551, *in-4. Jean Thierry* a revu cette derniere édition & l'a mise de nouveau au jour. Paris, 1556, *in-4.*

Carmina de cultu hortorum, sive, Columellæ Liber decimus. Parmæ, 1478, *in-fol. Ibidem*, 1496, *in-fol. Bononiæ*, 1520, *in-fol. Venetiis*, 1521, *in-8. Parisiis*, 1543, *in-4. Lugduni*, 1548, *in-8. Parisiis*, 1549, *in-4. Francofurti*, 1571, *in-12. Marpurgi*, 1639, *in-4.* Il y a plusieurs autres éditions des Ouvrages de *Columella* conjointement avec ceux de *Caton.*

LUCIUS (Jean-Josse) vint au monde à Heidelberg le 18 de Novembre 1576. Il fit de bonnes études; & après avoir été reçu Maître-ès-Arts en 1597, on le chargea de la Principalité du College de Casimir, qu'il gouverna jusqu'en 1600. Trop jeune pour faire face à un pareil emploi, ou peut-être rebuté par les devoirs assujettissans qu'il impose, il prit le parti de se rendre à Montpellier en la même année 1600, & il s'y mit sur les bancs de la Faculté de Médecine. La maniere distinguée avec laquelle il remplit le cours de sa Licence, lui mérita le bonnet de Docteur qu'on lui accorda le 9 Février 1603. Il vint ensuite se fixer à Heidelberg, où il donna tant de preuves de son savoir, qu'en Avril 1606 on le nomma aux Chaires d'Anatomie, de Botanique & de Physiologie que *Lubert Esth* avoit laissées vacantes par sa mort. *Lucius* ne lui survécut pas bien long-tems, car il mourut lui-même à Heidelberg le 2 Mai 1613. *George Matthias* qui parle de ce Médecin, ne lui attribue aucun Ouvrage.

LUDOVICI, (Antoine) Médecin de Lisbonne, étoit en réputation vers l'an 1530. La connoissance qu'il avoit des Langues Latine & Grecque lui facilita l'étude de l'Histoire ancienne, pour laquelle il avoit beaucoup de goût, & l'engagea à ne recourir qu'aux premieres sources dans sa Profession. Persuadé qu'*Hippocrate* & *Galien* avoient mieux vu & observé que les Auteurs qui sont venus après eux, il négligea entierement les derniers; il les condamna même comme gens, dont l'esprit étoit fasciné par l'erreur. *Ludovici* donna dans l'excès: rien n'est plus juste que le tribut de louange qu'il rend aux Maîtres de l'Ecole Grecque, mais en même tems, rien n'est plus faux que le jugement qu'il porte indistinctement sur tous les Médecins qui ont écrit depuis *Galien* jusqu'à lui. Sa vénération pour les Anciens fut telle, qu'il auroit voulu qu'on renonçât à l'observation pour se borner à ce qu'ils ont vu, parce qu'il croyoit qu'eux seuls avoient eu les yeux faits pour bien voir. Conduit par ce principe, *Ludovici* s'attacha à faire des notes sur différens Ouvrages d'*Aristote* & de *Galien*, dont il publia une édition à Lisbonne en 1540, *in-folio.* Il a encore écrit:

De occultis proprietatibus Libri V. Olissipone, 1540, *in-folio. Ibidem*, 1543, *in-folio*, avec un Livre *De Empyricis & Miscellaneis quibusdam*, & un autre de *Pudore.*

LUDWIG ou LUDOVICI, (Daniel) Médecin Allemand, s'eſt acquis beaucoup de réputation dans le XVII ſiecle. Il étoit de Weimar dans la Thuringe, où il naquit le 5 Octobre 1625. Après avoir pris le bonnet de Docteur à Jene en 1647, il ſe rendit vers l'an 1650 à Konigsberg, petite ville au Cercle de Franconie ; mais comme il ne tarda pas à s'y faire un nom par les ſuccès de ſa pratique, la ville de Saltzungen, dans la Principauté de Henneberg, lui offrit l'emploi de ſon Phyſicien qu'il alla remplir en 1658. Sa réputation qui augmentoit de jour en jour, lui procura des charges & plus avantageuſes & plus honorables encore ; en 1662, il devint Médecin Provincial du Duché de Gotha ; en 1666, premier Médecin du Duc & Préſident du College de Médecine établi dans ſa Réſidence. Comme il s'acquitta des devoirs de ces deux places avec diſtinction, il fut extrêmement regreté à ſa mort arrivée le 11 Septembre 1680.

Ce Médecin a publié un grand nombre d'obſervations ſur les Minéraux, les Métaux, les Végétaux, les cas les plus rares de ſa pratique, & ſur d'autres ſujets intéreſſans, dont on peut voir l'énumération dans la Bibliotheque des Ecrivains en Médecine de *Manget*, qui en a extrait les titres des Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature. On a des Ouvrages plus conſidérables de la façon de *Ludwig*. Tels ſont :

De volatilitate Salis Tartari Diſſertatio. Gothæ, 1667, 1674, *in*-12.

De Pharmacia moderno ſæculo applicandâ, Diſſertationes tres. Gothæ, 1671, *in*-12, 1685, *in*-8. *Amſtelodami*, 1688, *in*-12. *Hamburgi*, 1688, *in*-8. En François, Lyon, 1710, *in*-8. En Allemand, 1714, *in*-8. *George-Philippe Nenter* a enrichi cet Ouvrage de ſes Commentaires qui ont paru à Strasbourg en 1708, *in*-4. La Pharmacie de *Ludwig* eſt recommandable par les ſoins qu'il a pris de la dépouiller de quantité de remedes inutiles ; mais elle rebute par le ſtyle obſcur & entortillé, dont il s'eſt ſervi.

De morbis caſtrenſibus & dyſenteriâ Tractatus duo.

Obſervationes Phyſico-Chymico-Medicæ Curioſæ XLVIII. Il a paru à Francfort en 1712, *in*-4, un recueil de toutes ces pieces par les ſoins de *Jean-Conrad Michaëlis*.

Chriſtian-Gottlieb Ludwig, Profeſſeur de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Leipſic, & Membre de la Société Royale de Berlin, eſt Auteur de pluſieurs excellentes Diſſertations Phyſiologiques, en forme de Theſes, dont le premier recueil a été publié à Leipſic en 1740, & le ſecond en 1743, ſous le titre de *Decas Quæſtionum*. On a ſéparément :

Definitiones Plantarum juxta Methodum Rivinianam. Lipſiæ, 1737, *in*-8.

Aphoriſmi Botanici. Ibidem, 1738, *in*-8.

De minuendis ſpeciebus Plantarum. Ibidem, 1740, *in*-4.

Inſtitutiones Hiſtorico-Phyſicæ Regni Vegetabilis, Prælectionibus Academicis accommodatæ. Ibidem, 1742, 1757, *in*-8. *Haller* fait beaucoup de cas de cet Ouvrage.

Inſtitutiones Phyſiologiæ. Ibidem, 1752, *in*-8.

Inſtitutiones Chirurgicæ. Ibidem, 1764, *in*-8.

LUGO, (Jean DE) célebre Cardinal & l'un des plus ſavans Jéſuites de ſon ſiecle, étoit de Madrid, où il vint au monde le 25 Novembre 1583. Ce fut le Pape Urbain VIII qui lui donna le chapeau le 14 du mois de Décembre

1643. Il fit honneur au choix du Souverain Pontife par d'éminentes qualités, & en particulier par sa grande charité envers les pauvres qui le pleurerent, lorsqu'il mourut à Rome le 20 Août 1660, à l'âge de 77 ans. Ce fut lui qui mit en vogue le Quinquina dans les premiers tems de la découverte de cette écorce salutaire. Comme il la distribuoit libéralement aux pauvres malades, il multiplia ainsi les occasions de s'assurer des propriétés de ce fébrifuge qui se vendoit alors très-cher. La poudre de Quinquina a retenu long-tems le nom de *Poudre de Lugo*, & les Anglois l'appellent encore aujourd'hui la *Poudre des Jésuites.*

LUISINUS, (Louis) Médecin natif d'Udine, ville de l'Etat de Venise, fut en réputation vers le milieu du XVI siecle. Comme il s'étoit distingué dans la Littérature, avant de se livrer à la passion qui l'entraînoit vers l'Art de guérir, il n'eut pas plutôt perfectionné ses connoissances dans cet Art, qu'il employa ses talens à composer & à recueillir les Ouvrages que nous avons de lui. Voici les titres sous lesquels ils ont paru :

Aphorismi Hippocratis Hexametrô carmine conscripti. Venetiis, 1552, *in*-8.

De compescendis animi affectibus per Moralem Philosophiam & medendi Artem, Tractatus in tres Libros divisus. Basileæ, 1562, *in*-8. *Argentorati*, 1713, *in*-8.

Aphrodisiacus, sive de Lue venerea, in duos Tomos bipartitus, continens omnia quæcumque hactenus de hac re sunt ab omnibus Medicis conscripta. Venetiis, 1566, *in-fol.* C'est le premier Tome, & il contient les Ouvrages imprimés sur les maux vénériens jusqu'à cette année. *Venetiis*, 1567, *in-fol.* Le second Tome renferme principalement les Ecrits qui n'avoient point encore vu le jour. *Venetiis*, 1599, deux volumes *in-fol. Lugduni-Batavorum*, 1728, *in-fol.*

LULLE, (Raimond) né dans l'Isle de Majorque en 1236, sortoit de l'illustre famille des Lulles de Barcelone. Infatigable à l'étude, il embrassa plusieurs Sciences, la Philosophie, la Médecine, la Théologie & la Chymie. Il poussa plus loin ses idées sur la derniere que *Roger Bacon*, dont il se dit disciple ; il peut l'avoir vu dans ses voyages, car il parcourut la France, l'Angleterre & l'Allemagne. Ce Chymiste est le premier qui ait parlé de la Pierre Philosophale & d'un remede universel pour toutes les maladies ; il en fait mention dans son Livre intitulé : *Quinta essentia.* On le cite encore comme un homme extrêmement versé dans la Logique. Il eut l'adresse d'introduire dans les Ecoles un nouvel Art transcendant, qu'on a appellé l'*Art de Lulle*, par le moyen duquel on pouvoit disputer un jour entier sur quelque Topique que ce fût, sans entendre un mot de la matiere. Mais s'étant apperçu de la futilité de cet Art, il quitta la superfluité stérile des mots pour s'attacher aux choses. Il prêcha en Chymie une doctrine qui ne vouloit que de l'expérience, & il assura qu'il étoit impossible de s'instruire de cette Science par de simples paroles. Il avança beaucoup d'autres sentimens sur différentes matieres, & tout cela fait le sujet des discussions dans lesquelles il est entré : mais il est difficile de savoir au juste le nombre des Ouvrages qu'il a écrits, parce que ses disciples ont souvent publié les leurs sous son nom, & que dans des tems moins reculés, on lui en a attribué d'autres, dont il ne fut jamais l'Auteur.

Lulle voyagea dans la Mauritanie, où l'on ſuppoſe qu'il prit les premieres connoiſſances de la Chymie; il paroît même que c'eſt dans les Ecrits de *Geber* qu'il en a ſucé les principes. La conformité que l'on remarque entre ces deux Auteurs, donne au moins quelque vraiſemblance à cette opinion. Si l'on en croit les Ecrivains Eſpagnols, l'occaſion de ſon voyage fut ſa paſſion pour une jeune fille, nommée Eléonore, qui refuſa opiniâtrément de l'écouter. Un jour qu'il la preſſoit davantage & qu'il lui demandoit la raiſon de ſes refus, elle ſe découvrit ſur le champ la poitrine & lui montra une partie de ſon ſein dévoré par un cancer. *Lulle*, en amant tendre & généreux, conçut le deſſein d'aller dans la Mauritanie, où l'on trouvoit plus aiſément les Ecrits de *Geber*, dans l'eſpérance d'en tirer quelques lumieres ſur les remedes propres à guérir la maladie de ſa Maîtreſſe. D'autres diſent que, frappé à la vue du mal cruel qui lui enlevoit l'eſpoir de poſſéder jamais cette fille infortunée, il ſe dévoua à la vertu & aux exercices de la pénitence, & qu'il ſe conſacra enſuite à la converſion des Infideles. C'eſt, dit-on, pour cette raiſon qu'il apprit l'Arabe à l'âge de 30 ans; on ajoute même que, pour ſoutenir l'ouvrage qu'il avoit heureuſement commencé, il engagea Jacques II, qui monta ſur le trône d'Aragon en 1291, à fonder un Séminaire à Majorque pour l'inſtruction des Miſſionnaires. *Lulle* finit par être lapidé en Afrique, où il prêchoit le Chriſtianiſme aux Infideles, le 26 Mars 1315.

On voit aſſez par ce que nous venons de rapporter de *Raimond Lulle*, combien ſon hiſtoire eſt obſcure & incertaine; ce qui nous reſte à dire ſur le grand nombre d'Ouvrages qui ont paru ſous ſon nom, n'eſt peut-être pas mieux fondé. On le fait Auteur de différens Traités ſur toutes les Sciences; quelques-uns peuvent être de lui, mais il eſt difficile de croire, ainſi que nous l'avons déja dit, qu'il ait écrit tous ceux qui lui ſont attribués. Au reſte, on y remarque beaucoup d'étude & de ſubtilité, peu de ſolidité & de jugement, & un ſtyle digne de la barbarie de ſon ſiecle. Voici les titres de ceux qui concernent la Chymie:

De ſecretis Naturæ, ſeu, de Quinta Eſſentia Libellus. Auguſtæ Vindelicorum, 1518, *in*-4. *Venetiis*, 1521, *in*-4, 1542, *in*-8. *Argentorati*, 1541, *in*-8. *Coloniæ*, 1567, *in*-8. *Adjecta eſt ejuſdem Epiſtola ad Regem Robertum de accurtatione Lapidis Philoſophici, & adjunctus eſt Tractatus de Aquis, ex ſcriptis Raimundi ſuper accurtationis Epiſtolam ab Artis ſtudioſò collectus.*

Apertorium de veri Lapidis compoſitione. Noribergæ, 1546, *in*-4.

Teſtamentum duobus Libris univerſam Artem Chymicam complectens. Item ejuſdem compendium animæ tranſmutationis Artis metallorum. Coloniæ, 1566, 1573, *in*-8. *Rothomagi*, 1663, *in*-8.

Liber Mercuriorum. Coloniæ, 1567, *in*-8.

De Arte brevi. Pariſiis, 1578, *in*-12.

Secreta ſecretorum. Coloniæ, 1592, *in*-8.

Codicillus, ſeu, vade mecum, in quo fontes Alchymicæ Artis ac Philoſophicæ reconditioris uberrimè traduntur. Coloniæ, 1572, *in*-8. *Rothomagi*, 1651, *in*-8.

Dans le Théatre Chymique, imprimé à Strasbourg, *in*-8, au commencement du XVII ſiecle, on trouve les Ouvrages ſuivans ſous le nom de *Lulle*:

Theoria & practica.

De intentione Alchymiſtarum.
De Mercurio ſolo Libellus.
Praxis univerſalis magni Operis.
Repertorium, ſeu, intentio ſummaria valdè utilis ad intelligentiam Teſtamenti, Codicilli & aliorum ejus Librorum.
Dans le Recueil *De veræ Alchymiæ Scriptoribus*, on a repris ceux-ci :
Apertorium cum aliis de veri Lapidis compoſitione.
Ars intellectiva ſuper Lapidem Philoſophorum.
Practica Lapidis.
On attribue encore à *Raimond Lulle* :
Epiſtolæ ad Eduardum, Regem Angliæ.
Speculum magnum.
Teſtamentum noviſſimum.
Aphoriſmi.
De inveſtigatione occulti ſecreti.
Exempla accurtationis.

La plupart de ces Ouvrages ſont en manuſcrit dans la Bibliotheque de Leyde, & l'on aſſure que dans celle de la République de Veniſe, on conſerve plus de cent Manuſcrits de *Lulle* qui n'ont point encore vu le jour. Il y a dans la Bibliotheque de *Boile* une fort belle copie de tous les Ouvrages Chymiques de notre Auteur, faite en 1483 & en 1484, en deux volumes *in-folio*; cette copie fut donnée par *Elie Ashmole.* On trouve auſſi, dans la Bibliotheque Chymique de *Manget*, quelques-uns des Traités dont nous venons de faire mention; mais il y a une édition particuliere des Œuvres de *Lulle*, qui eſt très-rare ; elle eſt de Straſbourg, 1617, *in-8*, avec figures. Enfin, on a donné à Mayence en 1714, *in-8*, le Catalogue des Ouvrages de cet Auteur. Il comprend des Traités ſur la Théologie, la Morale, la Médecine, la Chymie, la Phyſique, le Droit, &c ; car les Docteurs des ſiecles d'ignorance embraſſoient toutes les Sciences dans leurs Ecrits ; & quoiqu'ils n'en poſſédaſſent parfaitement aucune, ils cherchoient à éblouir leurs contemporains par l'étalage d'une érudition univerſelle.

LUSITANUS. Voyez AMATUS.

LUSITANUS. Voyez ZACUTUS.

LUSSAULD, (Charles) de Poitiers, prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Montpellier, & obtint le titre de Conſeiller-Médecin du Roi. On a de lui :

Functionum fœtûs officialium aſſertio, cum animadverſionibus in contrariam exercitationem Philippi le Houſt. Pariſiis, 1648, *in-4. Niorti*, 1651, *in-8.* L'Epitre Dédicatoire, datée de Paris du mois de Mai 1648, eſt adreſſée à *Vautier*, pour lors premier Médecin de Louis XIV. Cet Ouvrage eſt rempli de conſéquences fauſſes & d'explications puériles. Parce qu'il eſt arrivé pluſieurs fois qu'on ait extrait le fœtus vivant de la matrice après la mort de la mere, il va juſqu'à conclure que la vie du premier eſt indépendante de celle de la ſeconde.

Apologie pour les Médecins contre ceux qui les accufent de déférer trop à la Nature & de n'avoir point de religion. Paris, 1663, *in-12.* Ce reproche, pour avoir été fait de tout tems aux Médecins, n'en eſt ni plus vrai, ni mieux fondé.

LUTHER, (Paul) fils de *Martin*, le plus fameux Héréſiarque qui ait troublé l'Egliſe depuis *Arius*, naquit à Wittemberg le 28 Janvier 1533. Après avoir étudié le Grec & le Latin ſous *Vite Winſemius* & *Philippe Mélanchton*, il s'appliqua à la Médecine, & fut reçu Docteur en cette Science dans l'Univerſité de ſa ville natale, le 29 Juillet 1557. Comme il avoit des talens pour la Chaire, il profita de l'occaſion de celle qui étoit vacante à Jene; il la demanda & l'obtint, mais il la quitta bientôt pour être Médecin du Duc de Weimar. Il entra enſuite, en la même qualité, au ſervice de Joachim II, Electeur de Brandebourg; & celui-ci étant mort en 1571, Auguſte, Electeur de Saxe, le chargea de travailler dans ſon Laboratoire à la préparation des remedes Chymiques, dont il étoit auteur. *Luther* s'acquitta de cette commiſſion au gré du Prince qui le récompenſa magnifiquement; & comme il ſe fit d'ailleurs eſtimer à à la Cour, Chriſtian I, fils d'Auguſte, le retint auprès de lui après la mort de ſon pere arrivé e en 1586. Mais ce Médecin ne ſe ſoutint pas dans la faveur de Chriſtian; car il fut congédié en 1589, pour avoir parlé trop librement contre ceux qui vouloient diſtinguer la doctrine de *Mélanchton* de celle de *Martin Luther.* Après cette diſgrace, il vécut à Leipſic uniquement occupé de l'étude de ſa profeſſion; mais Guillaume-Fréderic, Adminiſtrateur de l'Electorat, le tira de ſa retraite & le nomma ſon Médecin en 1592. Ce ne fut pas pour longtems, car il mourut à Leipſic le 8 Mars de l'année ſuivante. On a de lui un Ouvrage en Allemand ſur le régime qu'il convient d'obſerver en tems de peſte; *Jean Weber* le mit au jour à Erfurt en 1626.

LYCUS ou LUPUS, Médecin Empirique qui vécut peu de tems avant *Galien*, étoit de la Macédoine. Il a paſſé pour le meilleur Auteur qui ait écrit ſur les muſcles, mais il fut blâmé pour avoir groſſi ſon Livre par quantité de queſtions de Logique; matiere indifférente à celle qu'il traitoit. *Galien*, qui fait cette remarque, a d'ailleurs obſervé que *Lycus* avoit omis de parler de pluſieurs muſcles, & qu'il ſe trouvoit beaucoup de fautes dans ſon Ouvrage, qui contenoit près de cinq mille verſets.

LYMBISANUS, (Horace) Médecin du XVII ſiecle, étoit de la Calabre. Il enſeigna à Naples en qualité de Profeſſeur extraordinaire, & il s'y fit de la réputation par les Ouvrages qu'il publia. Leurs titres portent:

Conciliationes & Deciſiones ſuper finitiones actionis depravatæ, diminutæ, morbi & ſymptomatum, excretorum & retentorum Antonii Santorelli. Neapoli, 1629, *in-4. Antoine Santorellus* enſeigna auſſi la Médecine à Naples.

De Febribus Libri III. De Peſte Libri IV. De terræ motu, pro ut Peſtis cauſa eſt, Diſputatio. Ibidem, 1629, *in-4.*

LYRIUS

LYRIUS, Esclave de l'Empereur Tibere, étoit Médecin Oculiste, comme on l'apprend de l'Inscription suivante :

Ti. Lyrius Ti. Cæsaris
Aug. Ser. Celadianus
Medicus Ocularius
Pius Parentium Suorum &c.

On ignore s'il n'est point le même qui est nommé *Illyrius* dans une autre Inscription, & qui étoit aussi Médecin Oculiste & Esclave du même Empereur.

Si l'on ne savoit pas d'ailleurs que la Médecine a été exercée à Rome par des Esclaves, on l'apprendroit par ce trait de l'Histoire de *Lyrius*. Il est cependant à propos de remarquer que les hommes de cette condition se mêloient peu de la Médecine qui a pour objet les maladies internes, & qu'ils s'attachoient principalement à quelque partie de la Chirurgie & de la Pharmacie, c'est-à-dire, à la Médecine qu'on appelloit anciennement *Ministrante*. C'est donc sans fondement que quelques Auteurs ont prétendu que tous les Médecins de Rome étoient Esclaves. Mais s'il restoit quelque doute là dessus, il disparoîtroit en passant en revue les Grecs que les privileges accordés par les Romains ont attirés dans la Capitale ; ceux-ci étoient certainement de condition libre. D'ailleurs, pour prouver que la Médecine n'étoit pas à Rome entre les mains de seuls Esclaves, & même la Chirurgie, il ne s'agit que d'avoir recours à différentes Inscriptions, où la lettre L. avec un point à côté, marque que les Médecins, dont elles font mention, étoient des Affranchis, *Liberti*. En voici une de cette sorte :

C. N. Helvius C. N. L. Jola
Medicus Ocularius.
Q. Clodius Q. L. Niger
Medicus Ocularius, sibi &c.

LYSER (Michel) étoit de Leipsic. Il étudia la Philosophie dans sa patrie, & après en avoir achevé le cours avec distinction, il passa dans les Ecoles de Médecine de la même ville, où il soutint une These *De auditu*, en 1653, & une autre *De sphacelo cerebri*, en 1656. Il se rendit ensuite à Copenhague pour y suivre les Leçons de *Thomas Bartholin*. De disciple de ce grand Homme, il en devint l'ami, & bientôt après son Prévôt dans l'Amphithéatre Anatomique. Les dispositions qu'avoit *Lyser* à profiter des instructions de son cher Maître, le mirent à portée de devenir lui-même un des meilleurs Anatomistes de son tems ; il a eu la gloire de partager avec *Bartholin* la découverte des vaisseaux lymphatiques. Au sortir de Copenhague, il voyagea en d'autres pays, & par-tout il se fit estimer par son adresse dans les dissections. L'Université de Padoue lui rendit justice à ce sujet, lorsqu'il se présenta dans ses Ecoles pour y prendre le bonnet de Docteur. Après sa promotion, il repassa en Dannemarc & s'établit à Nikoping dans l'Isle de Falster, où il mourut le 20 Décembre 1660, âgé seule-

ment de 33 ans, & au bout de trois semaines de mariage. *Thomas Bartholin* fit allusion à cette mort précipitée dans l'Inscription qu'il consacra à sa mémoire de son cher Disciple :

Æternæ memoriæ
MICHAELIS LYSERI D.
Prosectoris felicioris
Quàm Mariti.
Qui
Novorum vasorum, novæque Conjugis,
Intentus observationibus,
Utriusque ardens amore,
Quum
Lymphâ Bartholianâ,
Cujus cum Præceptore primo
Fontes advertit secundus,
Calorem extinguere non posset,
Febre ardente uti consumptus,
Famam ex cineribus claris
Consumi nesciam,
Claræ conservavit historiam
Posteritati
M. H. P.
TH. BARTHOLINUS.
CIϽ. IϽ. CLXIV.

Nous avons de la façon de *Lyser* un Ouvrage qu'on estime encore aujourd'hui, parce qu'il contient de bonnes instructions sur la maniere de disséquer. L'Auteur y traite principalement des Muscles & des Os, mais il ne laisse pas de dire beaucoup de choses intéressantes sur les autres parties du corps humain. Voici le titre & les éditions de cet Ouvrage :

Culter Anatomicus, hoc est, Methodus brevis, facilis & perspicua artificiosè & compendiosè humana corpora incidendi, cum nonnullorum instrumentorum Iconibus. Hafniæ, 1653, *in*-8. *Ibidem*, 1665, *in*-8, avec une Préface de *Bartholin. Francofurti*, 1679, *in*-8, avec un Essai des administrations Anatomiques de *Gaspar Bartholin. Trajecti ad Rhenum*, 1706, *in*-8. *Leidæ*, 1726, 1731, *in*-8. En Allemand, Brême, 1735, *in*-8. En Anglois par *Thomson*, Londres, 1740, *in*-8.

Les Observations Médicinales de *Michel Lyser* ont paru en Latin à Copenhague en 1679, *in*-8, avec celles d'*Henri à Moinichen*, de *Martin Bogdanus* & de *Jacques Seidelius.*

M.

MACASIUS, (Jean-George) natif d'Egra en Boheme, fut reçu Docteur en Médecine à Jene en 1644. Il exerça sa profession à Zwickau, petite ville au Cercle de la Haute Saxe, où il mourut en 1653. On a de lui :

Promptuarium Materiæ Medicæ, sive, Apparatus ad Praxim Medicam Libris duobus adornatus. Francofurti, 1654, *in*-8. *Ulmæ*, 1676, *in*-4. *Barutini*, 1676, *in*-12, avec des augmentations par *Jean-Matthias Nester. Lipsiæ*, 1677, *in*-12.

Paul Macasius, Médecin, & parent du précédent, a écrit un Traité sur les Eaux d'Egra, qui a paru sous ce titre :

De Acidularum Egranarum usualium, seu, Fonticuli Crystallini naturâ, viribus & administratione. Norimbergæ, 1613, *in*-4.

MACER. Voyez ÆMILIUS MACER.

MACHAON étoit frere de *Podalire*, tous deux fils d'*Esculape*. Celui-là étoit l'aîné, ainsi qu'on le recueille de ce que *Q. Calaber* fait dire à *Podalire* au sujet de la mort de *Machaon* ; que ce cher frere l'avoit élevé comme son fils, après que leur pere avoit été reçu dans le ciel, & qu'il lui avoit enseigné à guérir les maladies. Il est vrai qu'*Homere* met toujours *Podalire* le premier, lorsqu'il parle de lui & de son frere ; mais ce n'est pas une preuve qu'il soit l'aîné : il est vraisemblable que c'est pour s'accommoder aux regles de la versification. La maniere dont le Poëte parle de *Machaon*, fait voir qu'il étoit plus estimé que son frere & qu'on l'appelloit préférablement à lui pour panser les Grands de l'armée. En effet, ce fut *Machaon* qui traita *Menelaus* blessé par *Tindare*, en essuyant premierement le sang de sa plaie, & en y appliquant ensuite des remedes adoucissans, comme faisoit son pere. C'est à tort qu'on a dit que *Machaon* avoit sucé la blessure de *Menelaus*, & qu'on a rapporté cette cure pour appuyer la méthode adoptée par quelques Chirurgiens François, en particulier par *Anel*, qui donne la description d'une espece de seringue pour pomper les liqueurs, le sang & le pus extravasés. L'expression d'*Homere* a fait prendre le change au sujet des moyens employés par le Médecin Grec ; c'est à la double signification du mot, dont le Poëte s'est servi dans cette rencontre, qu'on doit attribuer l'erreur dans laquelle plusieurs Savans sont tombés.

Ce fut encore *Machaon* qui guérit *Philoctete* qui étoit devenu boiteux, pour avoir laissé tomber sur son pied une fleche trempée dans le fiel de l'Hydre de Lerne ; présent ou dépôt que lui avoit remis *Hercule* en mourant. Cette cure est une preuve que *Machaon* étoit plus habile dans son Art que le Centaure *Chiron*, qui ne put se guérir d'une blessure de cette espece.

Au reste, les deux freres étoient soldats aussi bien que Médecins, & *Machaon* doit avoir été fort brave, puisqu'il fut du nombre de ceux qui entrerent dans le cheval de bois, cette fameuse machine, dont les Grecs se servirent pour

prendre Troye. Il fut bleſſé à l'épaule dans une ſortie que firent les Troyens, & enfin il fut tué dans un combat de ſeul à ſeul par Nérée, ou ſelon d'autres, par Euripile, fils de Télephe. *Pauſanias*, qui parle de ce combat, ajoute que *Machaon* fut enſeveli dans la Meſſenie, où ſes os furent rapportés du camp de devant Troye par les ſoins de Neſtor. Sur quoi il faut remarquer que ce combat, qui ſe donna devant le camp des aſſiégeans, ne ſe rapporte pas bien avec ce que l'on a dit d'après *Hyginus*, que ce vaillant Médecin fut du nombre de ceux qui entrerent dans le cheval de bois; car on ſait que Troye fut priſe immédiatement après que les guerriers qui étoient dans ce cheval, en furent ſortis. Mais ne pourroit-on pas concilier ce trait d'hiſtoire avec le premier, en diſant que le camp des Grecs a demeuré quelque tems devant Troye après la priſe de cette ville, pour que les aſſiégeans puiſſent profiter de tous les avantages qu'ils attendoient de leur conquête.

La femme de *Machaon* s'appelloit *Anticlea*; elle étoit fille de Dioclès, Roi de Meſſenie. Il en eut deux fils, *Nicomachus* & *Gorgaſus*, qui demeurerent à Phere & poſſéderent le Royaume de leur aïeul, juſqu'à ce que les Héraclides, au retour de la guerre de Troye, ſe fuſſent emparés de la Meſſenie & de tout le Péloponneſe, d'où ils les chaſſerent auſſi bien que quelques autres petits Rois. *Pauſanias* parle encore de trois autres fils de *Machaon*, qu'il nomme *Sphirus*, *Alexanor* & *Polémocrates*. Il y a apparence qu'une partie d'entre eux furent Médecins, & peut-être qu'ils ſuivirent tous la profeſſion de leur pere, qui fut ſoigneuſement conſervée dans leur famille. Au reſte, on ne ſait ſi *Machaon* étoit Roi par lui-même, ou s'il tenoit cette dignité de ſa femme; mais *Homere* l'appelle en deux ou trois endroits, *Paſteur de Peuples*, qui eſt le titre qu'il donne à Agamemnon & aux autres Rois.

Ovide, pour déſigner un Médecin, fait ainſi mention de *Machaon*, au premier Livre *De Ponto*, Epitre IV.

Utque Machaoniis Peautius Artibus Heros,

Et au troiſieme Livre, Epitre IV.

Firma valent per ſe, nullumque Machaona quærunt.

Martial en parle auſſi dans la XVI Epigramme du deuxieme Livre:

Zoïlus ægrotat, faciunt hanc ſtragula febrem:
Si fueris ſanus, coccina quid facient?
Quid torus à Nilo? Quid Sidone tinctus olenti?
Oſtendit ſtultas quid niſi morbus opes?
Quid tibi cum Medicis? Dimitte Machaonas omnes.
Vis fieri ſanus? Stragula ſume mea.

Suivant les Mémoires Littéraires & Critiques de M. *Goulin*, la naiſſance de *Machaon* peut être fixée vers l'an du monde 2765.

MACHERONI, (Pierre) Docteur en Philoſophie & en Médecine, obtint le droit de Bourgeoiſie à Palerme, où il ſe ſignala l'an 1575, durant

le regne d'une maladie peſtilentielle. Il vivoit encore en 1630, car il fit imprimer à Meſſine, en cette même année, un Ouvrage *in-quarto*, ſous ce titre :

Reſponſa Medica, in quibus nonnulli morbi cum ſuis cauſis & ſignis in examen adducuntur, multæque arduæ quæſtiones Medicæ pertractantur.

MACHY, (Jacques-François DE) Maître en Pharmacie à Paris, Cenſeur Royal, de l'Académie des Curieux de la Nature, de la Société Royale de Berlin, a donné pluſieurs Ouvrages au public :

Examen de l'eau minérale de M. de Calſabigy, à Paſſy. Paris, 1756, *in-8.*

Elémens de Chymie ſur les principes de *Beker* & de *Stahl*, traduits du Latin ſur la premiere édition de *Juncker*, avec des notes. Paris, 1757, ſix volumes *in-12.*

Eaux minérales de Verberie. 1758, *in-12.*

Diſſertations Chymiques de Pott, traduites du Latin & de l'Allemand. Paris, 1759, quatre volumes *in-12.*

Précis de la Table des rapports. In-12.

Inſtituts de Chymie. Paris, 1766, deux volumes *in-12.*

Procédés Chymiques. Paris, 1769, *in-12.*

L'Art du Diſtillateur. 1774, *in-folio.*

Recueil de Diſſertations Phyſico-Chymiques. Paris, 1774, *in-8.*

M. *Margraff* ayant mis en François ſes *Opuſcules Chymiques*, M. *de Machy* a donné ſes ſoins à l'édition qui a été publiée à Paris, 1762, deux volumes *in-12.*

MACKI (André) ou MACK, Médecin né en Franconie, mourut le 21 Mars 1683, à l'âge de 77 ans. On a de lui :

Antidotarium privatum. Coburgi, 1647, *in-8.*

Jean-Chriſtian, ſon fils, naquit à Cobourg le 24 Juin 1634. Après avoir étudié dans dix Univerſités, il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Strasbourg en 1663, & vint enſuite s'établir à Schneeberg en Miſnie, où il mourut le 6 Mars 1701. Comme il étoit entré dans l'Academie des Curieux de la Nature, ſous le nom de *Pégaſe* III, il ne manqua pas de faire inférer les Obſervations les plus intéreſſantes de ſa pratique, dans les Mémoires de cette Compagnie.

MACOLLONE, (Jean) que d'autres appellent *Macollo*, étoit Ecoſſois. Après avoir enſeigné la Chymie dans les Ecoles de l'Univerſité de Piſe, il ſe rendit à Londres, où Jacques I le mit au nombre de ſes Médecins en 1622. Il a écrit :

Theoria Chymica Luis venereæ. Florentiæ, 1616, *in-8.*

Jatria Chymica exemplô Therapeiæ Luis venereæ illuſtrata. Londini, 1622, *in-8.*

L'un & l'autre de ces Ouvrages eſt frappé au coin d'un homme emporté par ſes délires Chymiques, & qui ne fait aucun cas de la doctrine des Ecrivains qui n'ont point rêvé comme lui.

MACQUART, (Henri-Jacques) Docteur en Médecine de la Faculté de Rheims, ſa patrie, vint ſe mettre ſur les bancs de celle de Paris, où il

reçut le bonnet en 1754. Il foutint, pendant fa Licence, plufieurs Thefes fur des fujets intéreffans; dans l'une, il condamne l'ufage des maillots dans le bas âge, & celui de corps à baleine dont fe fervent les jeunes filles; dans l'autre, il établit la cure de la danfe de Saint Vit par les évacuans, les narcotiques & les cordiaux; dans une troifieme, il donne la préférence pour la Taille, à l'inftrument connu fous le nom de Lithotome caché. Cette derniere, foutenue en 1754, a été mife en François & imprimée à Paris en 1755, *in*-8. Les talens de M. *Macquart* lui mériterent la place de Cenfeur Royal & celle de Médecin ordinaire de la Charité. Il mourut à Paris le 9 Avril 1768, & laiffa au public:

Collection des Thefes Medico-Chirurgicales fur les points les plus importans de la Chirurgie théorique & pratique, recueillies & publiées par M. *de Haller*. Paris, 1757, cinq volumes *in*-12. Il ne s'eft point affervi à traduire littéralement ces différentes Thefes, il s'eft contenté d'en donner un extrait; & comme il l'a fait avec beaucoup de goût, & que les faits y font rapprochés, il a donné dans un volume *in*-12, ce qui faifoit le fujet d'un volume *in*-4.

Macquart fuccéda, pour les travaux du Journal des Savans, à *Barthés*, & fut lui-même remplacé par *Macquer.*

MACQUER, (Pierre-Jofeph) Docteur de la Faculté de Médecine en l'Univerfité de Paris, depuis 1742, ancien Profeffeur de Pharmacie, Cenfeur Royal, Membre de l'Académie des Sciences de Turin, de Stockholm & de celle de Paris, naquit dans la derniere ville le 9 Octobre 1718. Perfonne jufqu'à lui, pas même le grand *Boerhaave*, n'avoit traité de la Chymie feule & fans égard à l'Art de guérir: on la regardoit moins comme une partie confidérable de la Phyfique expérimentale, que comme une partie de l'Art de préparer les médicamens. Il n'eft donc pas étonnant que la plupart des Ecrits qu'on a donnés fur la Chymie, foient remplis de formules propres à dégoûter de l'étude utile de cette Science tous Lecteurs qui ne font pas Médecins. Mais M. *Macquer*, qui a fenti cet abus, l'a évité avec foin; fes Ouvrages peuvent également fervir aux Médecins & à ceux qui ne s'appliquent qu'à la Phyfique expérimentale. En voici les titres:

Elémens de Chymie Théorique. Paris, 1749, 1753, *in*-12. Ils ont paru en Allemand & en Anglois.

Elémens de Chymie Pratique. Paris, 1751, deux volumes *in*-12. Ces deux Ouvrages enfemble. Paris, 1756, trois volumes *in*-12.

Plan d'un Cours de Chymie expérimentale & raifonnée. Paris, 1757, *in*-12, conjointement avec *Baumé.*

Dictionnaire de Chymie, contenant la Théorie & la Pratique de cet Art. Paris, 1766, deux volumes *in*-8. En Allemand, 1768, 1769, trois volumes avec des notes.

Le fecond Ouvrage eft l'application des regles & comme la démonftration des vérités fondamentales que l'Auteur a expofées dans le premier. On peut compter l'un & l'autre parmi les meilleurs Livres qui aient paru depuis longtems. Il y a quatre-vingt ans que la Chymie n'étoit guere que l'art de fe ruiner méthodiquement, en cherchant à faire de l'or; mais graces au célebre *Boerhaave* & à quelques autres Savans, on s'apperçoit aujourd'hui qu'elle eft une

vraie Science, & qu'elle fait une partie confidérable de la Phyfique expérimentale. Avant l'époque qui a procuré cette heureufe révolution, la Chymie fe bornoit à préparer des médicamens contre les maladies ; & comme elle n'a que trop réuffi à remplir fon objet, elle a furchargé l'Art de guérir de cette multitude de remedes, qui, joints à ceux qu'a inventé la Pharmacie, fon émule, font preuve que nous fommes en difette de médicamens bons & efficaces, puifqu'on s'eft toujours occupé à en chercher de nouveaux. Mais anciennement c'étoit bien pis encore. Ceux qui ont écrit il y a deux fiecles, & même un fiecle, fur la Chymie, n'étoient pour la plupart que des hommes faftueux, des Alchymiftes orgueilleux, qui fe font fait un mérite de n'écrire qu'avec obfcurité, & dont les métaphores & les expreffions figurées ont fervi de mafque à leur ignorance, ou rendu leur favoir inutile au genre humain. Il femble que la plupart de ces Auteurs, piqués d'avoir été les dupes de leur travail, n'ont voulu écrire que pour en faire d'autres. Mais les *Le Fevre*, les *Lémery*, les *Boerhaave*, & quelques autres grands génies ont paru ; ils ont déchiré le voile qui couvroit la Chymie ; ils ont fait fortir cette Science des profondes ténebres, dont les Alchymiftes l'avoient enveloppée.

M. *Macquer* a obtenu la furvivance de M. *Bourdelin*, Profeffeur de Chymie au Jardin du Roi à Paris.

MAETS (Charles-Louis) eft un de ces hommes qui ont travaillé une partie de leur vie à multiplier les médicamens chymiques. Il naquit à Utrecht, d'un pere qui enfeignoit la Théologie dans les Ecoles de cette ville. En 1668, il obtint la permiffion d'y ouvrir un Cours de Chymie ; mais devenu Profeffeur en titre dans l'Univerfité de Leyde, il commença, en 1670, à donner des Leçons publiques fur cette Science. Jaloux d'étendre la doctrine qu'il enfeignoit, il ne fe borna pas à inftruire fes Ecoliers ; il mit au jour quelques Ouvrages, où il tâche d'infpirer la plus grande confiance aux remedes chymiques. Ces Ouvrages font :

Prodromus Chemiæ rationalis, adjectis Obfervationibus in Librum cui titulus : Collectanea Chymica Leidenfia. Lugduni Batavorum, 1684, in-8. C'eft en cette même année que les *Collectanea Chymica* avoient paru ; *Marggraff*, *Lemort*, *Maets* y étoient mis à contribution. Mais le dernier ne put fouffrir qu'on eût publié fes procédés chymiques à fon infu, fans rectifier, par fes Obfervations, les fautes qu'on y avoit gliffées.

Praxis Chymiatrica Rationalis. Lugduni Batavorum, 1687, in-8. Il y paffe en revue les principales maladies de la tête, de la poitrine & du bas-ventre ; & comme il en établit les caufes dans la variété des particules, par rapport à la figure, la grandeur, la fituation, &c., & dans la difpofition des pores ou des vaiffeaux à les tranfmettre, il entrevoit, par-tout, obftruction ou compreffion dans les maladies, & parmi les moyens qu'il croit les plus propres à y remédier, il n'oublie pas les médicamens chymiques.

MAGATUS (Céfar) naquit en 1579 à Scandiano, de *George Magatus* & de *Claudine Matacoda*, honnêtes bourgeois de cette ville, mais d'une fortune affez mé-

diocre. A peine étoit-il forti de l'enfance, qu'il donna des preuves de fes heureufes difpofitions pour l'étude ; & bientôt il confirma la bonne opinion qu'on avoit conçue de lui, par les progrès qu'il fit dans la Philofophie & la Médecine à Bologne, où il prit le bonnet de Docteur dans l'une & l'autre Science, le 28 Mars 1597, c'eft-à-dire, dans la dix-huitieme année de fon âge. Quoique fa promotion lui donnât le droit de pratiquer la Médecine, il fentit trop la néceffité de l'Obfervation, pour ne point employer les années précieufes de la jeuneffe à fuivre les meilleurs Maîtres. A cet effet, il s'attacha aux Praticiens de Bologne les plus célebres, les accompagna dans les Hôpitaux, & d'un œil attentif, il examina les démarches de la Nature au lit des malades. De Bologne, il fe rendit à Rome, où il continua d'étudier la Pratique de la Médecine, en même tems qu'il s'appliquoit à l'Anatomie & à la Chirurgie. Ce ne fut qu'après avoir fuivi ce train d'étude pendant un tems affez confidérable, qu'il fe crut en état de rendre quelques fervices à fa patrie ; mais à peine commençoit-il à gagner la confiance de fes concitoyens, que le Marquis de Bentivolo l'emmena avec lui à Ferrare. Comme il ne tarda pas à s'y diftinguer dans la Médecine & la Chirurgie, il ne tarda point auffi à éprouver la mauvaife humeur des Médecins de cette ville. Le mérite eft par-tout en butte aux traits de l'envie. Celle des plus anciens Profeffeurs de Ferrare fut pouffée au point d'interdire la pratique à *Magatus*, s'il n'aimoit mieux fe foumettre aux examens ordinaires. Il les fubit ; & fes Examinateurs, convaincus de la profondeur de fes connoiffances, ne tarderent pas à fe repentir des tracafferies qu'ils lui avoient faites. Ils le virent même avec tant de plaifir au nombre des Praticiens de Ferrare, qu'ils applaudirent aux mouvemens que fe donnoit le Marquis de Bentivolo pour faire paffer fon protégé à l'emploi de Profeffeur, qu'il obtint pour lui en 1613. Les premieres Leçons de *Magatus* roulerent fur la nouvelle méthode de panfer les plaies, dont il avoit obfervé les bons effets pendant fon féjour à Rome. Il condamna les panfemens trop fréquens des plaies fimples, ainfi que la propreté mal entendue qui les prive des fucs balfamiques fi néceffaires à la guérifon. Il condamna encore l'introduction des bourdonnets qui s'oppofent d'autant plus à la réunion, qu'ils agiffent comme corps étrangers, & que d'ailleurs ils contribuent à rendre les bords de la plaie durs & calleux. Il s'étendit fort au long fur ces mauvaifes pratiques, auxquelles il en fubftitua de plus judicieufes qu'il appuya fur une expérience réfléchie. Mais pour faire une impreffion plus durable fur l'efprit des Chirurgiens qui fuivoient aveuglément la méthode pernicieufe qu'il condamnoit, il donna, en 1616, un excellent Traité qui feroit fans défaut, s'il n'étoit déparé par trop de Théorie Galénique. Les bonnes chofes qu'on trouve dans cet Ouvrage le mettent cependant au deffus de ce défaut ; & c'eft moins au génie de l'Auteur, qu'à celui de fon fiecle, qu'on doit attribuer une pareille Théorie, puifqu'on n'en avoit point de meilleure de fon tems. Voici le titre & les éditions de ce Traité :

De rara Medicatione vulnerum, feu, de vulneribus rarò tractandis Libri duo. Venetiis, 1616, *in-folio. Ibidem*, 1676, *in-folio. Lipfiæ*, 1733, deux volumes *in*-4. Comme *Sennert* s'étoit élevé contre cet Ouvrage, *Magatus* ne voulut pas le laiffer fans défenfe. Il en publia l'Apologie à Bologne en 1627, *in*-4, fous le nom

nom de *Jean-Baptiſte*, ſon frere, & ſous ce titre : *Defenſio raræ medicationis contra Sennertum.* On a ajouté cette piece à l'édition de Veniſe de 1676. Les réflexions judicieuſes que notre Auteur a faites ſur les plaies au commencement du XVII ſiecle, ont été malheureuſement négligées pendant l'eſpace de plus de cent ans ; il n'y a pas long-tems que des Chirurgiens plus attentifs en ont ſenti le prix.

Céſar Magatus jouiſſoit de la plus grande réputation à Ferrare, lorſqu'il y tomba malade. Il fit vœu de paſſer le reſte de ſes jours dans un Ordre Religieux, s'il plaiſoit à Dieu de lui rendre la ſanté. Il guérit & fidele à ſes promeſſes, il entra chez les Capucins dont il prit l'habit. Il continua de faire la Médecine & la Chirurgie dans ce nouvel état, & ſes ſuccès lui mériterent la confiance des perſonnes de la premiere diſtinction, en particulier de François I, Duc de Modene. Mais les douleurs vives, dont il fut tourmenté, le rendirent inutile aux autres pendant les dernieres années de ſa vie. Il ſouffroit violemment de la pierre, lorſque, pour s'en délivrer, il ſe fit tranſporter à Bologne, où on le tailla. Il ne ſurvécut que peu de tems à cette opération, & mourut en 1647, à l'âge de 68 ans.

Jean-Baptiſte, ſon frere, fut auſſi un habile Médecin. Il a donné des preuves de ſa capacité dans les Conſultations qui ſont jointes à l'Ouvrage Apologétique de *Céſar*, & qui ont paru avec lui ſous ce titre :

Conſiderationes Medicæ, quibus potiores difficultates in praxi contingentes expenduntur. Bononiæ, 1637, *in*-4.

MAGDELAIN, (Antoine) de Tours, prit ſes degrés en la Faculté de Médecine de Montpellier en 1636. Feu M. *Aſtruc* en parle ainſi dans ſes Mémoires. On lui fit grace ſur les interſtices des Actes, & les motifs qui y engagerent, & qui ſont couchés dans les Regiſtres, ſont très-honorables. *Antonius Magdelain*, y eſt-il dit, *celeriter admittitur ad examina, propter mortem matris, & præcipuè propter inſignem eruditionem, ætatiſque maturitatem & experientiam in praxi Medicâ exercendâ.*

On a cru *Magdelain* Auteur de la ſeconde Apologie pour l'Univerſité de Médecine de Montpellier, contre les Recherches curieuſes de *Riolan.* L'Auteur de cet Ouvrage, quel qu'il ſoit, a marqué beaucoup de zele pour cette Faculté, il y a même des faits qu'il a aſſez bien éclaircis ; mais il n'y a point d'ordre dans cette Apologie, on y avance beaucoup de choſes hazardées, on n'y épargne pas les injures. Je ſais bien, continue *Aſtruc*, que ceux qu'on combat ne les avoient pas épargnées ; mais il eût été mieux de ne pas imiter leur exemple.

Magdelain, ayant obtenu une charge de Médecin du Roi par quartier, ſe fixa à Paris, où il pratiqua avec honneur à travers les tracaſſeries que lui ſuſciterent les Médecins de la Faculté de cette ville.

MAGGI (Barthélémi) étoit de Bologne, où il naquit en 1477. *Jérôme*, ſon frere, fut également célebre par ſes talens dans l'Art Militaire, ſes Ouvrages de Littérature, & ſes malheurs pendant qu'il étoit eſclave à Conſtantinople,

où il périt par la corde en 1572. *Barthélémi* fut plus heureux. Il enſeigna la Chirurgie dans ſa ville natale avec beaucoup de réputation, & il pratiqua la Médecine avec tant de ſuccès, qu'il mérita la confiance des perſonnes les plus diſtinguées, en particulier du Cardinal de Monte qui l'honora encore de ſon amitié la plus intime. Ce Cardinal ſe ſouvint de lui au moment de ſon exaltation en 1550. Il ne fut pas plutôt aſſis ſur la Chaire de Saint Pierre, ſous le nom de Jules III, qu'il appella *Maggi* à Rome & le nomma à la place importante de ſon premier Médecin. La maniere dont il fut accueilli & goûté de ce Pape, étoit une raiſon bien forte pour l'engager à demeurer à ſa Cour; mais l'air de Rome, qui étoit contraire à ſa ſanté, ne tarda pas à lui faire prendre la réſolution de retourner dans ſa patrie, où il mourut en 1552. Il fut enterré dans l'Egliſe de Saint François, & l'on mit cette Epitaphe ſur ſon Tombeau :

D. O. M.
BARTHOLOMÆO MAGGIO BONON.
Philoſopho ac Medico præclaro,
Cujus
Mira virtutum facultas
JULIO III PONT. MAX.
Henrico, Galliarum Regi,
Totique Orbi notiſſima fuerat.
Qui
Vixit An. LXXV, Menſ. VII, D. XXII.
Obiit VII Cal. Aprilis.
JOHAN. BAPT. MAGGIUS *Fratri* B. M. P.
M. D. LII.

L'année de la mort de ce Médecin, il parut un Ouvrage de ſa façon, dans lequel il détruit beaucoup de préjugés ſur les plaies d'armes à feu. Il eſt intitulé :

De ſclopetorum & bombardarum vulnerum curatione Liber. Bononiæ, 1552, *in*-4. *Tiguri*, 1555, *in-folio*, avec les Traités de Chirurgie recueillis par *Conrad Geſner*. *Venetiis*, 1566, *in*-8, dans la même Collection de *Geſner*. Notre Auteur entre dans de grands détails ſur l'amputation des extrêmités, & parle d'un ton à ne laiſſer aucun doute qu'il ne l'ait ſouvent pratiquée lui-même. On a remarqué que *Laurent Joubert*, qui a compoſé un Traité en François ſur les plaies d'armes à feu, avoit beaucoup copié celui de *Maggius*.

MAGINUS, (Jean-Antoine) Mathématicien né à Padoue en 1555, enſeigna à Bologne, où il mourut le 11 Février 1617, dans la 61e. année de ſon âge. Ce Savant s'étoit laiſſé infecter par les erreurs qui regnoient alors dans la Médecine, par rapport à l'influence des aſtres ſur le corps humain. Non ſeulement il ſe mêla de tirer les Horoſcopes, mais il voulut encore établir l'Art de connoître & de guérir les maladies ſur ſes idées Aſtrologiques. Ebloui de ſon ſyſtême, il en fit le fondement de la doctrine qu'il publia dans l'Ouvrage ſuivant :

De Astrologica ratione ac usu dierum criticorum, seu decretoriorum, ac præterea de cognoscendis & medendis morbis ex corporum cœlestium cognitione. Venetiis, 1607, *in*-4. *Francofurti*, 1608, *in*-4.

MAGIRUS, (Jean) de Fritzlar dans la Basse-Hesse, ou, selon d'autres, de Coblentz, quitta le commerce pour s'attacher à l'étude de la Médecine, dont il fit le cours à Marpurg, où il reçut le bonnet de Docteur le 17 Janvier 1585. L'envie de se pousser dans l'Université de cette ville, l'engagea à s'y fixer. Il attendit long-tems avant d'être nommé à quelque Chaire vacante, & il n'obtint celle de Physique que vers l'an 1596; encore n'en jouit-il guere, car il mourut le 28 Août de cette année. On a de lui :

Anthropologia, hoc est, Commentarius in Philippi Melanchtonis Libellum de anima. Francofurti, 1603, *in*-8.

Physiologiæ Peripateticæ Libri VI. Ibidem, 1605, 1629, *in*-8.

Pathologia, id est, morborum & affectuum omnium præternaturalium, qui corpus humanum invadere solent, enumeratio. Francofurti, 1615, *in*-8.

Les Bibliographes citent un autre Médecin du même nom, aussi Professeur à Marpurg, qui a fait des notes sur l'Ouvrage de *Sennert*, intitulé : *Methodus discendi Medicinam*, & qui en a procuré l'édition publiée dans la même ville de Marpurg en 1672, *in*-12.

MAGNEN, (Jean-Chrysostôme) Professeur en Médecine à Pavie dans le XVII siecle, étoit de Luxeuil en Franche-Comté. On a de lui quelques Ouvrages assez curieux & qui témoignent que leur Auteur ne manquoit pas d'érudition. Voici les titres sous lesquels ils ont paru :

Democritus redivivus, seu, vita & Philosophia Democriti. Papiæ, 1646, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1648, *in*-12.

De Tabaco Exercitationes XIV. Ticini, 1648, 1658, *in*-4. Il y traite de l'histoire, de la culture, des propriétés, du bon usage & de l'abus du Tabac.

De Manna. Ticini, 1648, *in*-12. *Hagæ Comitis*, 1658, *in*-12. *Amstelodami*, 1669, *in*-12. Les deux derniers Ouvrages sont compris dans les éditions de La Haye & d'Amsterdam.

MAGNINUS, Médecin du XIIIe. siecle, n'est connu que par un Ouvrage intitulé : *Regimen sanitatis*, qui parut avec d'autres sur différentes matieres, & dont on a des éditions de Paris, 1483, *in*-4, de Strasbourg, 1503, *in*-4, de Lyon, 1517, *in*-4. Mais si l'on en croit ce que rapporte *Barthélémi Corte* dans ses Mémoires Historiques, il se trouvera que le nom de *Magninus* est le nom supposé que prit *Arnauld* de Ville-Neuve, lorsqu'il dut sortir de la France & passa en Sicile. Il se cacha ainsi pour n'être point reconnu dans ses voyages.

MAGNOL, (Pierre) né à Montpellier en 1638, s'attacha à l'étude de la Médecine dans la Faculté de sa ville natale. Il se fit inscrire en 1655, & il obtint le bonnet de Docteur le 11 Janvier 1659. Il ne paroît pas qu'après son Doctorat, il ait fréquenté les exercices des Ecoles, ni qu'il se soit occupé de la pratique de la Médecine. L'étude des plantes fut son unique soin, & il y devint

ſi habile, qu'il mérita une réputation qui lui valut les louanges de *Tournefort*. Ce grand Botaniſte fit non ſeulement beaucoup d'eſtime de ſes talens, mais il en rendit encore un compte ſi avantageux à *Creſcent Fagon*, qui étoit alors premier Médecin du Roi, que *Magnol* obtint la Chaire qu'*Amé Durant* laiſſa vacante à Montpellier en 1694. Ce Médecin entra enſuite à l'Académie Royale des Sciences de Paris, à la place de *Tournefort*. En 1706, il obtint des Proviſions de ſa Chaire de Botanique pour ſon fils, & il mourut en Mai 1715, âgé de 76 ans. On a de lui :

Botanicon Monſpelienſe, ſive, plantarum circa Monſpelium naſcentium Index. Monſpelii, 1676, *in*-8; & avec un Appendix, 1686, *in*-8. C'eſt le plus eſtimé de ſes Ouvrages ; il contient 1354 plantes.

Prodromus Hiſtoriæ generalis plantarum, in quo familiæ plantarum per Tabulas diſponuntur. Monſpelii, 1689, *in*-8.

Hortus Regius Monſpelienſis, ſive, Catalogus plantarum quæ in Horto Regio Monſpelienſi demonſtrantur. Monſpelii. 1697, *in*-8, avec figures. Il y ſuit la méthode & la nomenclature de *Tournefort*.

Antoine, ſon fils, né à Montpellier en 1676, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de cette ville en 1696. Le goût qui lui vint pour l'état militaire qu'il embraſſa, parut lui faire négliger le titre de Docteur pendant quelques années ; mais l'envie de ſuccéder à ſon pere qui devenoit vieux, le rappella à ſon premier état. Il intéreſſa *Fagon* en ſa faveur, & par la protection de ce Médecin, il obtint la ſurvivance de la Chaire de ſon pere en 1706. Profeſſeur en titre depuis 1715, il jouit long-tems de cette charge ; car il n'eſt mort que le 10 Mars 1759, à l'âge de 83 ans. Ses Ouvrages ne conſiſtent qu'en Diſſertations qu'il fit ſoutenir ſous ſa préſidence dans les Ecoles de Montpellier ; celui qui regarde la Botanique n'eſt pas de lui, mais de ſon pere qui l'avoit laiſſé en manuſcrit :

Diſſertatio de naturali ſecretione bilis in jecore. Monſpelii, 1719, *in*-12.

Novus character plantarum. Ibidem. 1720, *in*-4. *Montisbeligardi*, 1725, *in*-4. Comme il ſe repentit bientôt d'avoir mis ce Livre au jour, il en retira tant d'exemplaires, que ceux de l'édition de Montpellier ſont aujourd'hui fort rares.

Diſſertatio Phyſiologica de Reſpiratione. Monſpelii, 1729, *in*-4.

Quæſtio, an cataractæ confirmatæ operatio chirurgica unicum remedium? Ibidem, 1731, *in*-8.

De natura & cauſis fluiditatis ſanguinis naturalis & deperditæ. Ibidem, 1741, *in*-8.

MAGNUS, Médecin & Sectateur d'*Athénée*, a compoſé un Livre *Des choſes qui ont été découvertes par Thémiſon*. Il paroît qu'il n'a écrit ce Livre qu'en vue d'y rapporter ce que ce dernier avoit innové dans la Médecine. Il vécut comme lui dans le quarantieme ſiecle du monde & au commencement du premier de l'Ere Chrétienne ; mais il pouſſa ſa carriere environ vingt ans au delà de la mort de *Thémiſon*, c'eſt-à-dire, juſques vers l'an 29 de ſalut.

Galien parle d'un *Magnus* qui étoit ſon contemporain & premier Médecin des Empereurs Antonin le Pieux & Marc-Aurele. Il y joint un *Demetrius* qui avoit le même emploi. *Konig*, dans ſa *Bibliotheca vetus & nova*, cite un

Magnus, Médecin d'Antioche, qui vécut vers l'an 360, fous l'Empire de Julien & de Valens, & qui compofa un Traité des Urines. Il parle encore d'un *Alexandre Magnus*, Médecin de Bologne, qui publia en 1637 un volume, *in-4*, qui eft un Commentaire fur le Livre de l'ouie, dont *Ariftote* eft Auteur. Certains Bibliographes, entre autres *Manget*, citent encore deux *Magnus*. L'un, *Nicolas*, a écrit : *De Medicis pulveribus Libellus. Lutetiæ*, 1545, *in-8. Argentinæ*, 1545, *in-8*. C'eft *Nicolas Legrand*, Docteur de la Faculté de Paris, fa patrie, & Médecin du Roi. Le fecond, nommé *Pierre-Paul*, a donné au public : *De fanguinis miffione Liber. Romæ*, 1584, *in-4*.

MAGON, Médecin natif de Carthage, voyagea très-long-tems ne fe nourriffant que de farine feche. Il a écrit vingt-huit Livres en Langue Punique fur l'Agriculture. On trouve quelques Chapitres *De Mulo-Medicina*, de fa façon, dans les Auteurs qui ont traité de la Vétérinaire. Ces Chapitres ont paru en Grec à Bâle, 1537, *in-4*; en Latin, par *Jean Ruel*, Paris, 1530, *in-folio*.

MAHEUST, (Matthieu) Sieur de Vaucouleurs, habile Médecin, naquit le 5 Octobre 1630. Il prit le bonnet de Docteur dans l'Univerfité de Rheims, & obtint fans difpute une Chaire dans celle de Caen. Ce fut dans cette derniere ville qu'une mort fubite l'enleva le 2 Avril 1700, à l'âge de 69 ans. On eftime fa Differtation Latine fur le Lait; elle parut, à Rouen en 1664, *in-4*. Il a auffi laiffé quelques Traités fur les Aphorifmes d'*Hippocrate*, ainfi que des Thefes favantes & curieufes qu'il avoit compofées pour fes difciples. C'étoit un homme d'une grande application, bon Anatomifte & Phyficien très-habile. M. Huet, Evêque d'Avranches, en parle avec beaucoup d'éloge dans fes Origines de Caen.

MAIMONIDE, (Moïfe) ou *Maimonides-ben-obdailha*, célebre Rabbin, étoit de Cordoue, où il naquit en 1139. Il étudia fous les plus habiles Maîtres, en particulier fous *Averroës*, & après avoir fait de grands progrès dans les Langues, dans la Médecine, dans l'Aftrologie judiciaire, dans l'Aftronomie, dans la Sphere & dans les Mathématiques, il fe rendit en Egypte, où il devint premier Médecin du Sultan. Il fut en grand crédit auprès de ce Prince, & mourut comblé de gloire, d'honneurs & de richeffes en 1209, à l'âge de 70 ans. Il a écrit plufieurs Ouvrages fur la Religion Judaïque, qui lui ont acquis tant de réputation, que les Juifs l'appellent *l'Aigle des Docteurs* & qu'ils le regardent comme le plus beau génie qui ait paru depuis Moïfe le Légiflateur. *Maimonide* eft fouvent cité fous le nom de *Mofes Ægyptius*, à caufe de fon féjour en Egypte, & fous celui de *Mofes Cordubenfis*, parce qu'il étoit de Cordoue. On l'appelle auffi le Rabbin *Moré*, c'eft-à-dire, le *Docteur*, & il eft fouvent défigné par le nom de *Rambam*, compofé des lettres initiales R. M. B. M., par lefquelles on défigne fon nom entier, *Rabbi Moïfe, fils de Maimon*. Les Juifs ont coutume de marquer les noms de leurs fameux Rabbins par des lettres initiales. Les Ouvrages que *Maimonide* a écrits fur la Médecine, ont paru fous les titres fuivans :

Aphorismi secundùm doctrinam Galeni, Medicorum Principis. Bononiæ, 1489, *in*-4. *Basileæ*, 1579, *in*-8. Il y traite principalement ce qui a rapport à l'air, aux eaux & aux lieux; matiere si soigneusement détaillée dans les Ecrits des anciens Médecins.

Tractatus de regimine sanitatis ad Saldanum Regem. Florentiæ, *in*-4, sans date. *Venetiis*, 1514, 1521, *in-folio*, avec les Consultations de *Jean Matthieu De Gradibus. Augustæ Vindelicorum*, 1518, *in*-4. *Lugduni*, 1535, *in-folio*. Saladin, ce fameux Sultan d'Egypte, est sans doute celui dont il fut Médecin; il étoit au moins contemporain de ce Prince.

Liber de cibis vetitis. Ouvrage curieux que *Marc Woeldicke* a mis en Latin, & qu'il a publié à Copenhague en 1734, *in*-4.

MAINETTI, Docteur en Philosophie & en Médecine dans le XVI siecle, fut d'abord Lecteur en cette derniere Science à Bologne, & ensuite Professeur Primaire à Pise, où il mourut le 26 Novembre 1572. On transporta son corps à Bologne, qui étoit sa ville natale, & on l'y enterra dans l'Eglise de Saint Dominique, avec une Inscription honorable sur son tombeau. Ce Médecin a laissé plusieurs Ouvrages manuscrits de Physiologie, qu'on a fait imprimer à Bologne en 1580, *in-folio*.

MAIOLUS, (Laurent) Médecin natif de Genes, vécut vers la fin du XV siecle. Il a écrit un Traité imprimé à Venise en 1497, *in*-4, sous le titre de *Liber de gradibus Medicinarum*. Il est dans le goût de la plupart des Ouvrages de son tems; leurs Auteurs y affectoient une érudition qui ne consistoit souvent qu'en d'inutiles difficultés sur les choses les plus simples.

On connoît plusieurs autres *Maiolus*, comme *Antoine-Vincent*, natif de Faenza dans la Romagne, & Médecin de l'Université de Bologne. Il a donné: *Galenistarum Hypothesis, adversùs Recentiorum placita, confirmatio. Paul*, Docteur en Médecine natif d'Asti dans le Montferrat, a publié à Venise quelques Commentaires sur les Œuvres d'*Hippocrate*. *Simon*, Evêque de Volturara au Royaume de Naples, est Auteur de plusieurs Ouvrages sur les jours caniculaires, dont il y a des éditions de Mayence en 1607, & 1608, *in*-4, de Cologne en 1608, *in*-4, & de Francfort en 1642, *in-folio*. Celle-ci comprend tous les Ecrits de *Simon Maiolus*.

MAJOR, (Jean-Daniel) célebre Médecin & Naturaliste, étoit de Breslau, où il naquit le 16 Août 1634. Après avoir étudié à Wittemberg, il voyagea en Allemagne, passa en Italie, prit le bonnet de Docteur à Padoue en 1660, & parcourut ensuite le reste de ce beau pays, pour y voir ce qu'il y a de plus remarquable. Déterminé à reprendre la route de sa patrie, il revint en Silésie par l'Autriche; mais il ne fit que se montrer à Breslau, d'où il se rendit promptement à Wittemberg. Il y épousa, en 1661, *Marguerite Dorothée*, fille du célebre *Sennert*, qu'il perdit en 1662 au bout de huit jours de couche. N'ayant plus rien qui le retînt à Wittemberg, il s'empressa de quitter cette ville pour aller chercher ailleurs quelque distraction à sa douleur. Il passa à Hambourg, où il s'engagea en qualité de Médecin préposé à la cure de la peste. Ce fut-là qu'il reçut, en

1663, la nouvelle de sa réception dans l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom d'*Hesperus*. Il dut cet honneur aux succès de sa pratique : mais comme ses talens l'avoient encore mieux fait connoître à Hambourg que dans le reste de l'Allemagne, le Résident de Russie dans cette ville Anséatique lui proposa de passer à la Cour de son Maître, en qualité de premier Médecin. L'amour de la patrie empêcha *Major* d'accepter cette offre, tout avantageuses qu'en fussent les conditions ; il ne put jamais se résoudre à aller habiter chez un peuple, dont la langue & les mœurs étoient si différentes de celles de son pays. Cet attachement fut récompensé, en 1665, par la promotion à la Chaire de Théorie dans l'Université de Kiell qui venoit d'être fondée ; il y fut ensuite nommé Professeur de Botanique & en même tems Directeur du jardin des plantes. Cet emploi demandoit toute l'activité du génie de ce Médecin ; aussi ne négligea-t-il rien de tout ce qui pouvoit contribuer à la réputation de la nouvelle Académie. Voyages, recherches, dépenses, collections précieuses, il employa les moyens les plus propres à remplir des vues aussi étroitement liées avec son devoir qu'avec son goût. L'ardeur avec laquelle il se soutint dans ce travail utile, le répandit si avantageusement dans le monde, que Charles XI l'appella en 1693 à Stockholm pour la maladie de la Reine ; mais cet habile Médecin succomba lui-même à celle dont il fut attaqué dans cette ville. Il y mourut le 3 Août de la même année. L'empressement de *Major* à enrichir l'Histoire Naturelle & la Médecine, se fait assez voir par le nombre & la matiere des Ouvrages qu'il a laissés au public. On ne rapportera point les titres de toutes les Dissertations Académiques qu'il a mises au jour ; on se bornera à ce qu'il y a de plus remarquable parmi ses Ecrits :

Lithologia curiosa, sive, de animalibus & plantis in lapidem conversis. Witteberga, 1662, *in-4*.

Historia Anatomica calculorum insolentioris figuræ, magnitudinis & molis in renibus repertorum. Lipsiæ, 1662, *in-4*.

De cancris & serpentibus petrefactis. Jenæ, 1664, *in-4*.

Prodromus à se inventæ Chirurgiæ infusoriæ, sive, quô pactô agonisantes quidam, pro deploratis habiti, servari aliquandiu possint, infusô in venam sectam liquore particulari. Lipsiæ, 1664, *in-8*. Il prétend que *Jean-George Von Wahrendorf* fit, en 1642, dans le village de Luche en Alsace, l'essai de cette transfusion sur ses chiens.

De planta monstrosa Gottorpiensi. Schelwigiæ, 1665, *in-4*, avec figures. Il y parle fort au long de la circulation du suc dans les plantes.

Historia Anatomiæ Kiloniensis primæ. Kiliæ, 1666, *in-fol.*

Chirurgia infusoria placidis Cl. Virorum dubiis impugnata, cum modesta ad eadem Responsione. Ibidem, 1667, *in-4*. On y trouve de longs raisonnemens & peu d'expériences.

De Fortuna Medici, Ibidem, 1667, *in-4*.

Deliciæ hybernæ, sive, Inventa tria nova Medica. Ibidem, 1667, *in-fol.* La transfusion, la transplantation des maladies, l'application du cautere actuel au sommet de la tête pour la guérison de plusieurs maux, sont les trois découvertes qu'il annonce.

Programma ad Rei Herbariæ cupidos. Accessere Theophili Kentmanni Tabulæ locum & tempus colligendarum stirpium exprimentes, cum indice alphabeticô Jo. Dan. Majoris. Kilonii, 1667, *in*-12.

Consideratio Physiologica quorumdam occurrentium in duabus Epistolis Burrhi, de cerebro & oculis. Ibidem, 1669, *in*-4.

Collegium Medico-Curiosum. Ibidem, 1670, *in*-4.

Summarium Medicinæ Biblicæ, à se edendæ. Ibidem, 1672, *in-fol.* Cet Auteur a beaucoup écrit ; mais il lui est aussi souvent arrivé de promettre des Ouvrages qu'il n'a jamais publiés.

Memoria Sachsiana. Lipsiæ, 1675, *in*-4. C'est la vie de *Philippe-Jacques Sachs*, célebre Médecin natif de Breslau.

Fabii Columnæ Opusculum de Purpura. Kiliæ, 1675, *in*-4. *Major*, qui en est l'éditeur, y a ajouté un Ouvrage de sa façon, sous le titre de *Doctrinæ de Testaceis in ordinem congruum redactæ Specimen, cum brevi Dictionario Ostracologico de partibus Testaceorum.*

De concipienda Anatome novâ Consilium breve. Ibidem, 1677, *in*-4.

Genius errans, sive, de ingeniorum in scientiis abusu. Kiliæ, 1677, *in*-4.

Medicinæ Practicæ Tabulæ sciagraphicæ XXVII. Ibidem, 1677, *in*-4.

Consideratio ferri radiantis. Slesvigæ, 1679, *in*-4.

De inventis à se Thermis artificialibus succinatis. Kiliæ, 1680, *in*-4.

Roma in Nummis Augustalibus germanizans. Pars prior. Ibidem, 1684, *in*-4.

Aurea catena hominis. Ibidem, 1685, *in*-4.

Serapis radiatus Deus Ægyptius. Ibidem, 1685, *in*-4.

De Nummis Græcè inscriptis, Epistola. Ibidem, 1685, *in*-4.

MAIRE. (Jean LE). Voyez LE MAIRE.

MAITLAND, (Henri) Médecin Anglois, est un des premiers qui aient introduit l'Inoculation de la petite vérole dans sa patrie. Il a publié deux Ouvrages à ce sujet. L'un intitulé : *Account of Inoculation*, a paru à Londres en 1722, *in*-8. L'autre qui porte ce titre : *The account of inoculating vindicated*, a été imprimé dans la même ville en 1722, *in*-8, & en Allemand à Brême, en 1725, *in*-8. Dans le dernier, il défend la pratique de l'insertion contre les attaques du Docteur *Wagstaffe.*

Peu de personnes, avant *Maitland*, avoient écrit sur cette méthode : on ne trouve guere qu'*Abraham Vater* qui publia à Wittemberg, en 1720, *in*-4, une Dissertation *De methodo transplantandi Variolas per insitionem* ; & *Antoine Le Duc*, fils d'un Médecin de Constantinople, qui prit pour sujet de sa Dispute Inaugurale à Leyde, en 1716, selon quelques-uns, & en 1722, selon d'autres, *De Byzantina Variolarum insitione.* On doit cependant remarquer que les Docteurs *Timone* & *Pylarino*, qui ont tous deux exercé la Médecine à Constantinople, avoient déja écrit sur cette pratique vers l'an 1715. On assure même que le premier a adressé au Docteur *Woodward*, Médecin de Londres, une Lettre datée de Constantinople au mois de Décembre 1713, sur les avantages & les succès de l'Inoculation. Le Docteur *Jurin* a fait imprimer quelques pieces

sur

ſur cette méthode dès l'année 1721; & M. *Boyer*, depuis Docteur-Régent de la Faculté de Paris, a ſoutenu une Theſe, en 1717, dans les Ecoles de Montpellier en faveur de l'Inſertion. Mais *Henri Maitland* paroît avoir eu plus d'avantages que bien d'autres, pour écrire ſur cette pratique; car outre les obſervations qu'il avoit recueillies à Conſtantinople pendant qu'il étoit attaché à Milord Wortley Montagu, il inocula lui-même la petite vérole, en 1717, au fils unique de cet Ambaſſadeur, qui n'étoit âgé que de ſix ans.

La liſte des Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, eſt immenſe aujourd'hui. On a des Traités pour & contre en abondance; mais on diſpute encore, & les Inoculateurs ne ſont point parvenus, juſques ici, à faire de l'inſertion un dogme de pratique adopté par toutes les Facultés.

MAITRE GERVAIS. Voyez CHRETIEN.

MAITRE. (Guillaume LE) Voyez LEMAITRE.

MAITRE. (Rodolphe LE) Voyez LEMAITRE.

MAITRE-JEAN, (Antoine) Chirurgien juré du Roi à Mery-ſur-Seine & correſpondant de l'Académie des Sciences de Paris, s'étoit formé dans cette Capitale ſous *Dionis* & *Mery*. Il ſe fit de la réputation, dès le commencement du XVIII ſiecle, par ſes ſuccès dans le traitement des maladies de l'œil. La deſcription de cet organe, qu'on trouve à la tête de ſon Ouvrage, fait voir qu'il n'avoit rien négligé pour en découvrir la ſtructure; mais comme il porta également ſes vues ſur l'œil malade, il entra là deſſus dans les plus grands détails. Il vint à bout de démontrer que le ſiege de la Cataracte n'eſt point dans les membranes de l'œil, & que c'eſt uniquement de l'opacité du cryſtallin que cette maladie dépend. Voici les titres des Ouvrages de *Maitre-Jean*:

Traité des maladies de l'œil & des remedes propres pour leur guériſon. Troyes, 1707, *in*-4, 1722, *in*-8. Paris, 1741, *in*-12. En Flamand, par *Palfin*, Leyde, 1714, *in*-4. En Allemand, Nuremberg, 1725, *in*-8.

Obſervations ſur la formation du poulet. Paris, 1722, *in*-12, avec des figures deſſinées par l'Auteur. Son opinion eſt que la femelle des animaux quelconques fournit le germe de l'embrion, & que le mâle ne fait autre choſe que de lui donner l'action, d'où la vie dépend.

MAKENSIE, (George) Docteur en Médecine & Membre de la Société Royale d'Edimbourg, a publié, en 1708 & 1711, deux volumes *in-folio*, contenant les Vies des Savans Ecoſſois. Cet Auteur a promis un troiſieme volume ſur la même matiere.

MALANEL, (Matthias-Théodore) Médecin d'Anvers, qui fut en réputation dans le XVI ſiecle, a traduit en Latin le Livre de *Galien*, qui poſe en queſtion: *Utrum conceptus in utero ſit animal?* Cette Verſion a paru à Anvers en 1540, *in*-4, avec l'Ouvrage de notre Auteur, qui eſt intitulé: *De Melancholia, ſive, de atræ bilis morbô ex Galeni, Ruffi & Aëtii Sicanii voluminibus Collectanea.*

MALAVAL (Jean) naquit le 2 Mars 1669, à Lézan en Languedoc, Diocefe de Nifmes. Deftiné à la Chirurgie, il prit le parti de venir à Paris, pour y puifer à la fource les vrais principes de cet Art ; il arriva dans la Capitale en 1693. Ce que la fortune fit de plus heureux pour lui, fut de le loger dans le voifinage de M. *Hecquet*. Ce favant & pieux Médecin, ayant connu le jeune *Malaval*, le jugea digne de fon amitié, & lui rendit à la fois deux fervices de la plus grande importance ; il lui fit abjurer la Religion Proteftante dans laquelle il avoit été élevé par fes parens, & il le plaça chez M. *Le Dran* le pere. Déja inftruit des principes de la Chirurgie, *Malaval* s'exerça à la pratique fous cet habile Maître ; & comme il avoit une mémoire prodigieufe, il fe fit, plus aifément qu'un autre, un fonds de Théorie qui le mit en état d'être reçu dans la Communauté de Saint Côme le 20 Août 1701, & de faire un Cours public d'Oftéologie en 1704. C'étoit une efpece de pierre de touche à laquelle on éprouvoit alors les talens des jeunes Maîtres.

En 1706, *Le Dran* le fils revint de l'Armée. La maifon paternelle lui offrit les leçons de pratique les plus intéreffantes ; mais il fut confié pour celles de Théorie à *Malaval* qui l'inftruifit pendant trois ans. Feu M. *Morand*, dont les Opufcules de Chirurgie m'ont fourni la plus grande partie de cet article, dit qu'il a eu la fatisfaction d'entendre M. *Le Dran* parler avec des fentimens dignes de lui, de ce commerce affectueux de fervices réciproquement & cordialement rendus.

Malaval fe fit dès lors une réputation. Il fe diftingua fur-tout par l'opération de la faignée, qu'il a exercée long-tems avec un fuccès qui n'a été affoibli par aucune aventure fâcheufe. Il faignoit encore à quatre-vingt ans fans lunettes. Mais il ne fe borna pas à cette opération dans laquelle il brilloit ; il en fit dans fon tems de plus grandes, & fur des perfonnes de diftinction, dont il mérita la confiance par fes fuccès. En 1721, il fut pourvu de la charge de Chirurgien du Roi en fa Cour de Parlement. Dans cette place, les premiers Magiftrats l'honorerent encore de la confiance la plus intime, & plufieurs, de leur amitié.

A la création des Démonftrateurs Royaux en 1724, il fut un des cinq premiers établis par le Roi fur la préfentation de M. *Marefchal*, & chargé du Cours qui a pour objet la démonftration de la faignée, du féton, des cauteres & des médicamens Chirurgicaux. Au moment de l'Inftitution de la Société Académique en 1731, il fut nommé Vice-Directeur par le Roi & continué pendant dix ans ; en 1741, il monta à la place de Directeur, dans laquelle il fut continué pendant quatre ans. Il a été fait Lieutenant du premier Chirurgien en 1750 ; & à ce titre, il parvint de droit à la charge de Tréforier de l'Académie, en vertu du Réglement donné par le Roi, lorfqu'il adopta cet établiffement en 1751. Zélé pour les progrès de l'Art, auxquels les travaux de la nouvelle Académie ont contribué d'une maniere éclatante, *Malaval* y a fourni fon contingent par les obfervations dont il a enrichi fes Mémoires.

Entre plufieurs indications pour l'opération du Trépan, l'on comptoit communément le détachement du péricrane. *Malaval* a fait voir que cela peut arriver à la fuite des plaies de tête, fans qu'il paroiffe aucun des accidens propres à néceffiter cette opération ; & *Quefnay* s'eft fervi des obfervations de notre Chirurgien pour appuyer un point de doctrine à ce fujet.

Une efpece de Hernie inconnue aux Anciens, qui fe fait par le Trou ovalaire, a fourni un fait communiqué par *Malaval*; il eft d'autant plus intéreffant, que l'opération en fut faite avec fuccès. Il fe trouve dans le fecond Tome des Mémoires de l'Académie.

Les Praticiens ont obfervé que l'ufage du Mercure eft auffi pernicieux dans le traitement des Cancers, qu'efficace pour la cure des maladies vénériennes. Il eft bien dangereux de prendre le change fur cela. *Malaval* a confirmé par plufieurs exemples la vérité de ce précepte préfentement adopté par les bons Chirurgiens. M. *Mark Akenfide*, l'un des Médecins du Roi d'Angleterre, vient cependant de publier quelques Obfervations dans le premier volume des Tranfactions Médicinales du College de Londres, imprimé dans cette ville en 1768, qui prouvent que le fublimé corrofif, joint aux pilules de Ciguë, a été heureufement employé dans la cure des Cancers récens.

Malaval venoit avec plaifir aux Affemblées de fa Compagnie, & il y jouiffoit de la confidération qu'il avoit fi bien méritée; mais fon grand âge ne lui permettant plus de les fuivre, il demanda la Vétérance, pour ne s'occuper dorénavant que des hommages qu'il devoit à la Religion Catholique qu'il avoit fincerement embraffée. Il mourut le 16 Juillet 1758, âgé de 89 ans & quelques mois. Aux rares talens que ce Chirurgien avoit pour fon Art, il joignit une belle ame & un grand jugement. Celui-ci s'affoiblit tellement par le nombre des années, que fa vieilleffe fut une véritable enfance : mais ce qui doit étonner, c'eft que dans cet état même il ne perdit pas les traces des chofes qu'il avoit confiées autrefois à fa mémoire. A l'occafion d'un mot qui frappoit fon oreille dans la converfation à laquelle il ne pouvoit pas prendre part, il récitoit avec chaleur un affez grand nombre de Vers ou de pages entieres d'Ouvrages en profe qui lui étoient familiers, & où fe trouvoit le mot qui lui fervoit, pour ainfi dire, de réclame. Son cerveau étoit une efpece de montre à répétition.

Ce Chirurgien a été pere de trois enfans, deux fils & une fille. L'aîné s'étoit deftiné à la Médecine; il fut reçu Docteur de la Faculté de Paris en 1734. Le cadet étoit Maître Chirurgien du College de Paris, & Docteur en Médecine de la Faculté de Rheims. Tous deux bien nés, bien élevés, tous deux dignes d'une plus longue vie, ils font morts à la fleur de leur âge. On retrouve dans leur fœur mariée à M. *Foubert*, ce caractere d'amabilité, dont la nature avoit libéralement pourvu la famille de *Malaval*.

MALISSAIN, (François) étoit de Paris. Il eut l'avantage d'avoir pour Maître le célebre *George Marefchal*, alors Chirurgien-Major de la Charité, & depuis premier Chirurgien du Roi Louis XV. Quelque tems après avoir été reçu dans la Communauté de Saint Côme, il fut nommé à la charge de Chirurgien de S. A. R. le Duc de Lorraine. Il fervit ce Prince pendant plufieurs années, & paffa enfuite à Pont-à-Mouffon, où il prit fes degrés en Médecine & obtint une Chaire de Profeffeur en Chirurgie. Mais il abandonna cette Univerfité pour fe rendre à Lille en Flandre, où il mourut en 1721. Il étoit alors Médecin de l'Hôpital Militaire de cette ville & Chirurgien-Major des Armées du Roi Très-Chrétien dans les Pays-Bas.

MALOET, (Pierre) de Clermont en Auvergne, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris en 1720. Ses talens lui ont ouvert l'entrée de l'Académie Royale des Sciences, & les succès, dont sa pratique a été couronnée, celle de l'Hôtel des Invalides qu'il a gouverné comme Médecin. Les Mémoires de l'Académie des années 1727, 1728, 1732 & 1733, contiennent plusieurs Observations de sa façon sur des sujets intéressans.

Pierre-Louis-Marie, son fils, Docteur de la Faculté de Paris, sa patrie, depuis 1752, & premier Médecin de Mesdames de France, a publié l'*Eloge Historique de M. Vernage*. Paris, 1776, in-8.

MALOUIN, (Charles) né d'une famille de gens de Lettres, la plupart Médecins, fit des progrès extraordinaires dans ses études, sur-tout en Physique. A la fin de son cours de Philosophie à Caen, son Professeur étant mort précipitamment, M. *Malouin*, son oncle, Proviseur du College, lui trouva tant de capacité, qu'il le jugea digne de remplir la Chaire vacante. Mais le goût du jeune Physicien pour la Médecine l'emporta bientôt sur celui de la Philosophie. Il s'appliqua tout entier à l'Art de conserver la santé & de guérir les maladies, & prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Caen. Il vint à Paris en 1717, dans le dessein de se perfectionner; mais l'excès de l'étude le mit au tombeau à l'âge de 23 ans, lorsqu'il s'apprêtoit à retourner à Caen pour y disputer la Chaire de la Langue Grecque, qu'occupa depuis l'Abbé *Malouin* son frere, Licencié en Droit, Chanoine de Caen & sous-Doyen de la Faculté de Théologie en l'Université de la même ville.

On a de *Charles Malouin* :

De vero & inaudito artificio quô moventur solida, undque de cordis & cerebri motu. *Cadomi*, 1715, in-4. C'est probablement une Dissertation Académique. La Version Françoise qu'on a trouvée en manuscrit à sa mort, & dans laquelle il est entré dans de plus grands détails, a été donnée au public par *Jacques-Laurent Malouin*, Docteur en Théologie & frere de l'Auteur, sous ce titre :

Traité des corps solides & fluides du corps humain, ou, Examen du mouvement des liqueurs animales dans leurs vaisseaux. Paris, 1718, in-12. Paris, 1758, in-12, avec un *Traité de l'usage des Langues savantes dans les Sciences*, par *Paul-Jacques Malouin*, dont nous allons parler.

Paul-Jacques Malouin, Docteur & ancien Professeur de Pharmacie en la Faculté de Médecine de Paris, où il avoit pris le bonnet en 1730, Médecin ordinaire de la Reine, Censeur Royal, de l'Académie des Sciences & de la Société Royale de Londres, Professeur au College Royal, naquit à Caen dans une famille qui s'est distinguée dans les Lettres. Il lui a fait honneur par ses talens. On lui doit tout ce qui regarde la Chymie dans les deux premiers volumes du Dictionnaire Encyclopédique ; il a communiqué à l'Académie l'Analyse des eaux savoneuses de Plombieres & l'Histoire des maladies épidémiques observées à Paris, de même que les différentes températures de l'air depuis 1746 jusqu'en 1754. On lui doit encore :

Traité de Chymie contenant la maniere de préparer les remedes qui sont le plus en usage dans la pratique de la Médecine. Paris, 1734, in-12.

Lettre en réponse à la critique du Traité de Chymie. Paris, 1735, *in*-12.

Pharmacopée Chymique, ou Chymie Médicinale. Paris, 1750 & 1755, deux volumes *in*-12.

MALPIGHI, (Marcel) célebre Médecin & Anatomiste, étoit de Crevalcuore près de Bologne, où il naquit le 10 Mars 1628. L'étude des Belles-Lettres occupa les premieres années de sa jeunesse; ce ne fut qu'après avoir atteint sa dix-septieme, qu'il commença son cours de Philosophie sous *François Natalis*, qui lui inspira pour le Péripatétisme le goût qu'il avoit lui-même. En 1649, *Malpighi* perdit son pere & sa mere dans l'espace de peu de jours. Abandonné à lui-même, il ne savoit trop quel parti prendre, lorsque *Natalis*, son Professeur de Philosophie, lui conseilla de se jetter du côté de la Médecine. Il en entreprit le cours à Bologne sous *Barthélémi Massaria* & *André Mariano* qui furent les témoins de ses succès. Comme ils lui remarquerent beaucoup de dispositions pour l'Anatomie, ils s'attacherent à les cultiver; *Massaria*, en particulier, fixa son goût pour la dissection, en faisant devant lui diverses expériences sur les animaux vivans, pour trouver des preuves contre la circulation qu'il ne vouloit point admettre. *Jean-Baptiste Caponi*, *Christophe Guelferi* & *Charles Fracassati*, qui suivoient les cours particuliers de ce Professeur, disséquerent encore plusieurs cadavres humains, & *Malpighi* ne manqua pas de profiter de leurs recherches. Il finit à Bologne son cours de Médecine par la réception du bonnet de Docteur en 1653. Les Arabes étoient alors dans la plus grande vénération dans cette Université; mais comme notre Candidat étoit partisan de la doctrine d'*Hippocrate*, il afficha son gout dans ses Theses publiques, & s'attira par-là mille brocards de la part des Maîtres & de ses condisciples. Satisfait d'avoir soutenu une bonne cause, il lui importa peu de passer pour un Novateur téméraire; il savoit que l'esprit ne peut prendre la position d'où l'on voit la vérité, s'il n'est affranchi de tout préjugé & de toute passion, qui sont les sources principales des faux jugemens des hommes & des erreurs qui les déshonorent.

Malpighi s'étoit déja fait une réputation brillante, lorsque la ville de Bologne l'engagea à accepter une place de Professeur en Médecine. Il monta en Chaire en 1656; mais Ferdinand II, Grand Duc de Toscane, l'enleva bientôt à cette Académie, en l'attirant dans celle de Pise, où il se rendit, pendant le cours de la même année, pour y enseigner la Médecine Théorique. Ce fut-là que *Malpighi* contracta une étroite amitié avec le savant *Borelli*, à qui il avoue d'être redevable de l'aisance qu'il eut pour la plupart des découvertes qu'il fit dans la suite. Dès qu'il eut entendu ce grand Philosophe, il fut non seulement choqué des termes barbares de la Philosophie Scholastique, mais il en sentit tellement le vuide, qu'il ne s'attacha plus qu'aux expériences, & comprit que c'étoit sur elles que devoient être bâtis les systêmes philosophiques.

La santé de *Malpighi* ne s'accommoda pas de l'air de Pise; comme il y étoit souvent malade, il prit le parti de retourner, en 1659, à Bologne, où il s'arrêta jusqu'en 1662 qu'il passa à Messine pour y remplir la Chaire de premier Professeur en Médecine, à laquelle il avoit été nommé par le Magistrat de

cette ville. La Lettre par laquelle il fut invité de fe rendre à Mefline, eft du 2 Avril 1662. Ce Médecin s'étoit engagé à y enfeigner pendant quatre ans, & ce premier terme fini, on le follicita d'en recommencer un nouveau. Il parut accepter la propofition; mais étant paffé au mois d'Avril 1666 dans fa patrie, fous le prétexte d'y voir fes amis, il s'y arrêta. Quelque vives qu'euf-fent été les follicitations des Magiftrats de Mefline pour le déterminer à retourner dans leur ville, il y répondit par de fi bonnes raifons, qu'ils confentirent à le perdre.

Le fujet qui avoit rappellé ce Médecin à Bologne, n'étoit autre que le defir d'y reprendre fes exercices dans les Ecoles de cette Univerfité. Il fe mit à y enfeigner, en même tems qu'il faifoit de l'Anatomie une de fes principales occupations. Son nom fe répandit alors fi avantageufement dans les pays étrangers, qu'il fut reçu dans la Société Royale de Londres le 4 Mars 1669. Il continua de faire honneur à fa Faculté jufqu'en 1691, que le Cardinal Antoine Pignatelli, qui l'avoit connu à Bologne pendant fa Légation, étant devenu Pape fous le nom d'Innocent XII, l'appella à Rome & le nomma premier Médecin de fa perfonne. *Malpighi* fe rendit dans la Capitale du monde Chrétien. Il étoit déja d'un certain âge, fujet à la goutte, aux palpitations de cœur & à des douleurs néphrétiques; tout cela détruifit infenfiblement fes forces qu'il ufoit encore par l'étude. Environ trois ans après fon arrivée à Rome, il fut attaqué d'apoplexie au Palais Quirinal, & il y fuccomba le 29 Novembre 1694, à l'âge de 67 ans. Il avoit été reçu, la même année, de l'Académie des Arcades. Son corps fut embaumé, tranfporté à Bologne, & inhumé dans l'Eglife de Saint Grégoire. On grava l'Epitaphe fuivante fur fon Tombeau:

D. O. M.
MARCELLUS MALPIGHIUS
Philofophus & Medicus Bononienfis Collegiatus:
In Pifana & patriâ Univerfitate Ordinarius,
In Meffana verò Primarius Medicinæ Profeffor,
Operibus editis, clariorum Europæ Academiarum
Æftimationem promeritus,
Ab Innocentio XII P. M.
In Archiatrum electus,
Ac inter Romanos Nobiles
Et Cubicularios intimos participantes
Adfcriptus:
In proximo Cœnotaphio,
Quod fibi & pofteris extrui mandaverat,
Requiefcit.
Annô Salutis M. D. C. XCIV,
Ætatis fuæ LXVII.

L'Univerſité de Bologne apprécia ſi haut les ſervices que ce grand Médecin lui avoit rendus, que, pour en témoigner ſa reconnoiſſance & en faire paſſer le ſouvenir à la poſtérité, elle fit graver, en 1683, cet éloge ſur une Table de marbre qu'on poſa dans l'une des Ecoles publiques :

D. O. M.
Virtuti ac famæ æternùm manſuræ
INCLYTI VIRI MARCELLI MALPIGHI,
Medicinæ Profeſſoris celeberrimi,
Utraque Artiſtarum Univerſitas poſuit annô ſalutis 1683.
Miraris breve Lemma ? Nomen ingens
Ornari negat : eſt ſatis referri.
Juſſum cætera cur tacere marmor ?
Omnis Malpighium loquetur ætas.

La ſagacité de ce Médecin dans les recherches Anatomiques lui mérita la réputation, dont il jouit encore aujourd'hui. Il s'appliqua à la découverte des parties les plus déliées du corps humain & les moins ſenſibles à la vue, dans un tems où perſonne n'en avoit pas même eu la moindre idée. Il macéroit les parties qu'il vouloit examiner, il ſe ſervoit de microſcopes, il employoit des injections faites avec l'encre & d'autres liqueurs colorées, il réuniſſoit à tout cela l'Anatomie comparée des animaux : c'eſt à cette méthode de procéder que l'on doit les belles choſes que *Malpighi* nous a tracées. Mais ſon induſtrie ne borna point ſes recherches aux animaux les plus parfaits ; elle les étendit juſqu'aux Inſectes & les végétaux, qu'il diſſéqua avec la même adreſſe que les parties du corps humain. Il découvrit, entre autres choſes, que la ſubſtance corticale du cerveau eſt compoſée d'une multitude innombrable de petites glandes ; il fixa les différentes conjectures qu'on avoit faites juſqu'alors ſur le tiſſu de la langue ; il démontra au vrai la ſubſtance des poumons & celle du foie, & donna pluſieurs obſervations nouvelles ſur la rate, ſur le méchaniſme des reins, ſur les vaiſſeaux lymphatiques, ſur les glandes. Il eſt vrai qu'il a pouſſé trop loin ce qu'il a dit ſur la texture de ces dernieres parties, dont il a inutilement multiplié le nombre ; il eſt vrai encore que ſa diction eſt aſſez mauvaiſe & difficile à comprendre, que ſa Théorie ne vaut pas mieux : mais ce dernier défaut, qui étoit celui de ſon ſiecle, ne doit rien diminuer de notre reconnoiſſance pour les découvertes & les obſervations dont il a enrichi l'Hiſtoire Naturelle & l'Anatomie. *Malpighi* eut cependant bien des contradictions à eſſuyer, & il fut cruellement déchiré par ſes adverſaires, ſouvent même par les Médecins, ſes confreres. Ceux-ci tournerent ſes travaux en dériſion, les traiterent de frivoles & regarderent ſes découvertes comme de vaines ſpéculations, plus propres à entretenir l'humeur curieuſe des gens oiſifs, qu'à apporter quelque utilité dans la pratique de la Médecine. Parmi les antagoniſtes de *Malpighi*, aucun ne porta plus loin ſon animoſité que *Jérôme Sbaragli*, ſon ancien collegue. On trouve encore parmi eux, *Michel Lipari*,

Paul Mini, *Montanari*, *Triumphetti*, *Bonanni* & plusieurs autres, qui s'attacherent tous à critiquer les Ouvrages de notre Médecin. Mais leur critique ne séduisit pas les grands Anatomistes du XVII siecle ; ils firent l'accueil le plus distingué aux différens Ecrits que *Malpighi* mit au jour sous ces titres :

Observationes Anatomicæ de pulmonibus. Bononiæ, 1661, *in-folio. Hafniæ*, 1663, *in-8*, avec le Traité de *Thomas Bartholin*, qui est intitulé : *De pulmonum substantiâ & motu.* Ces Observations ont encore paru à Leyde en 1672, *in-12*, & à Francfort en 1678, *in-12*.

Epistolæ Anatomicæ de Lingua, de Cerebro, de externo tactûs organo, de Omento, de Pinguedine & adiposis ductibus. Bononiæ, 1661, 1665, *in-12. Amstelodami*, 1669, *in-12*.

De viscerum, nominatim Pulmonum, Hepatis, cerebri corticis, Renum, Lienis structurâ, Exercitationes Anatomicæ. Accedit Dissertatio de Polypo. Bononiæ, 1666, *in-4. Amstelodami*, 1669, *in-12. Londini*, 1669, *in-12. Jenæ*, 1677, 1683, *in-12. Francofurti*, 1678, *in-12*. En François, Paris, 1683, *in-12*, par *Sauvalle. Monspelii*, 1683, *in-12*. C'est dans la Dissertation sur le polype que cet Auteur traite de la nature du sang ; il est le premier qui en ait parlé avec connoissance de cause, & d'une maniere qui présente bien son sujet.

Dissertatio Epistolica de formatione pulli in ovo. Londini, 1666, 1673, *in-4*. En François, Paris, 1686, *in-12*.

Dissertatio Epistolica de Bombyce. Londini, 1669, *in-4*, avec 54 figures en douze planches. En François, Paris, 1686, *in-12*.

Anatome plantarum, cum Appendice de ovo incubato. Londini, 1675, *in-folio*, avec figures. Il a exposé fort au long la structure des plantes, qu'il étoit parvenu à développer à l'aide de ses microscopes ; il est même un des premiers qui aient établi la différence sexuelle entre elles.

Anatomes plantarum pars altera. Londini, 1679, *in-folio*. La premiere & la seconde partie ensemble, *Londini*, 1686, *in-folio*.

Epistola de glandulis conglobatis. Londini, 1689, *in-4. Leidæ* 1690, *in-4*.

Consultationum Medicinalium Centuria prima. Patavii, 1713, *in-4*, par les soins de *Jérôme Gaspari*, Médecin de Vérone. *Venetiis*, 1748, avec les Consultations de *Lancisi*. Notre Auteur y donne une histoire fort succinte des maladies & de leur cure, mais il ne dit rien du bon ni du mauvais succès des remedes.

La plupart de ces Ouvrages sont dans la Bibliotheque Anatomique, publiée à Geneve en 1685, *in-folio*, par *Le Clerc* & *Manget* ; on trouve encore dans cette Bibliotheque : *De cornuum vegetatione. De Utero & viviparorum ovis. Epistolæ quædam circa illam de ovo Dissertationem.* On a d'ailleurs le Recueil des Œuvres de *Malpighi*, sous le titre d'*Opera omnia. Londini*, 1686, deux Tomes *in-folio. Lugduni Batavorum*, 1687, deux Tomes *in-4*. Ses *Opera posthuma* ont paru : *Londini*, 1697, *in-folio. Amstelodami*, 1698, 1700, deux volumes *in-4*, avec figures. *Venetiis*, 1698, *in-folio*. Tous les Ouvrages de ce Médecin ont été imprimés à Venise en 1733, *in-folio*, avec les Préfaces & les Annotations de *Faustin Gavinelli*, Lecteur public d'Anatomie.

MANARA (Camille) naquit à Milan le 10 Janvier 1652. Il étudia la Médecine à Pavie, où il reçut les honneurs du Doctorat ; après quoi, il retourna dans

dans sa ville natale, suivit *Barthélémi Guidetti* dans le cours de sa pratique, & devint lui-même un des plus habiles Praticiens de Milan. Il y mourut le 10 Octobre 1709. Ses Ouvrages sont:

Pharmaceutici Returbiani potùs ad mentem Gabriëlis Frascati extractum, in quo natura, virtus & utendi modus ejusdem sincerè continentur. Ticini, 1687, *in*-8.

La vilta del Fango ne Bagni di Reterbio pretiosa. Milan, 1689, *in*-8.

De moderando panaceæ Americanæ abusu, sive, de Tabaci vitio in Europæis & maximè in Insubribus corrigendô & emendandô. Madriti, 1702, *in*-12. *Mediolani*, 1707, *in*-12.

Infantilium ærumnarum Compendium. Manuscrit *in*-4.

MANARD, (Jean) de Ferrare, où il étoit né en 1461, s'appliqua à l'étude de la Médecine dès qu'il eut achevé son cours de Philosophie. Il y fit d'autant plus de progrès, qu'il fut dirigé par *Nicolas Léonicene* qui enseigna ces deux Sciences à Ferrare avec le plus grand applaudissement. Disciple chéri d'un tel Maître, *Manard* eut l'avantage de voir *Léonicene* s'intéresser à ses succès par des instructions privées, qui lui facilitoient l'intelligence des leçons publiques de ce Professeur; mais disciple aussi ingrat qu'il avoit été aimé, *Manard* oublia bientôt les services importans qu'il avoit reçus de *Léonicene*. Sa conduite envers lui l'exposa aux reproches de ses contemporains; la postérité même l'a accusé d'ingratitude.

Ce Médecin a fait sa profession à Ferrare jusqu'en 1513. L'année suivante, il fut appellé en Hongrie pour remplir la charge de premier Médecin du Roi Ladislas VI. La mort de ce Prince, qui arriva en 1516, lui fit prendre la route de sa patrie; mais comme il s'arrêta en Hongrie, en Pologne & en Autriche, il n'arriva à Ferrare que dans le courant de 1518, & ne commença d'y enseigner la Médecine qu'en 1519. Ce ne fut qu'après son retour qu'il mit au jour les Ouvrages que nous avons de lui, sous ces titres:

Medicinales Epistolæ Recentiorum errata & Antiquorum decreta peritissimè referantes. Ferrariæ, 1521, *in*-4. *Parisiis*, 1528, *in*-8. *Argentorati*, 1529, *in*-8. *Lugduni*, 1549, *in*-8. On a des éditions plus amples: *Epistolarum Medicinalium Libri XX*, auxquels on a joint ses *Annotationes & censuræ in Joannis Mesuæ simplicia & composita. Basileæ*, 1540, *in-fol. Venetiis*, 1542, *in-fol. Ibidem*, 1611, & *Hanoviæ*, 1611, *in-fol.*, sous le nouveau titre de *Curia Medica viginti Libris Epistolarum & Consultationum adumbrata.* Ces Lettres furent écrites depuis l'an 1500 jusqu'en 1536, & l'Auteur y censure la pratique des Arabes avec beaucoup de vivacité. On y trouve d'ailleurs de bonnes Observations à travers les discussions les plus inutiles, comme les plus minutieuses.

In primum Artis parvæ Galeni Librum Commentarius. Romæ, 1525, *in*-4. *Basileæ*, 1536, *in*-4.

Ce Médecin épousa dans un âge fort avancé une jeune fille d'une grande beauté. Le desir d'avoir des enfans le porta à des excès qui avancerent ses jours, & dont il mourut le 8 Mars 1536, âgé de 74 ans. *Pierre Curtius* en prit sujet de lui faire cette épitaphe:

Dum Manarde vigil cum prole Coronidis esses,
Vidisti vitam perpetuam esse tuam.
Et dum formosa cum Pallade conjuge dormis,
Sensisti mortem curvus adesse senex.
Hìc nunc clare jaces, & quem Podalirion esse
Vidimus, annosum sustulit ipsa Venus.

Julie, femme de *Manard*, a émoussé la pointe épigrammatique de ces vers ; par l'inscription honorable qu'elle fit graver sur le Tombeau de son mari :

JOANNI MANARDO FERRARIENSI
Viro, uni omnium integerrimo ac sanctissimo,
Philosopho ac Medico doctissimo,
Qui annos P. M. LX continenter tùm docendo, tùm scribendo,
Tùm innocentissimè medendo,
Omnem Medicinam ex arce bonarum Litterarum fœdè prolapsam,
Et in Barbariæ potestatem ac ditionem redactam,
Prostratis ac profligatis hostium copiis,
Identidem ut Hydra renascentibus,
In antiquum, pristinumque statum ac nitorem restituit :
Lauream omnium bonorum consensu adeptus,
IV & LXX annum agens,
Omnibus omnium ordinum sui desiderium relinquens,
Humili se hôc Sarcophagô condi voluit.
JULIA MANARDA UXOR
Quod ab ea optabat,
Posuit.
Hæc brevis exuvias magni capit Urna Manardi,
Nam virtus latè docta per ora volat.
Mens pia cum Superis cœli colit aurea templa ;
Hinc Hospes vitæ sint documenta tuæ.
Annô M. D. XXXVI.

MANCINI, (Jules) Médecin du XVII siecle, étoit de Sienne. Il pratiqua à Rome avec tant d'estime & de réputation, qu'après avoir rempli la charge de Médecin de l'Hôpital du Saint Esprit *in Saxia*, il devint Chanoine du Vatican, & fut enfin nommé premier Médecin du Pape Urbain VIII, qui monta à la Chaire de Saint Pierre le 6 Août 1623. Le pronostic de *Mancini* étoit si juste, qu'on ne vit guere qu'il ait été démenti par l'événement. La sagacité qu'il avoit acquise à cet égard, lui faisoit voir les choses telles qu'elles étoient & telles qu'elles pouvoient être. Ce talent releva beaucoup le mérite qu'il avoit d'ailleurs ; il eut en particulier celui de faire un bon usage de ses richesses. Il lé-

gua de grosses sommes d'argent aux Ecoliers de l'Université de Sienne, & il ordonna d'en employer le montant à l'acquisition de quelques fonds applicables à leur entretien. On n'a point d'Ouvrage de la façon de *Mancini*; celui qui a paru à Venise en 1601 & en 1625, *in-4*, sous son nom, est un Traité *De decoratione* qu'il avoit recueilli des Leçons du favant *Mercuriali*.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Jacques Mancini*, dont on a un Livre intitulé : *Praxis visitandi infirmos*, imprimé à Venise en 1659, *in-8*.

MANCUSUS (Joseph) naquit à Palerme en 1598. Les progrès qu'il fit dans les Lettres Humaines, engagerent ses parens à le pousser dans la carriere où il étoit entré ; il s'appliqua à l'étude de la Philosophie & de la Médecine, & il prit le bonnet de Docteur en ces deux Sciences avec beaucoup de gloire. Presque au sortir des Ecoles, il fut chargé d'enseigner la Médecine à Palerme. Son âge ne fit pas bien augurer de ses succès ; il s'acquitta cependant de cette charge avec tant de fruit, qu'il forma plusieurs Médecins qui ont fait honneur à la Sicile. Il ne fut pas moins recherché dans la pratique, qu'il étoit suivi dans la Chaire ; les meilleures familles & presque toutes les Communautés de sa ville natale se confierent à ses soins. *Paul Pizzuti*, Proto-Médecin de la Sicile, se déchargea même sur lui des fonctions de son emploi ; & il les remplit avec distinction. Mais comme les devoirs de la Religion tenoient la premiere place dans l'esprit de *Mancusus*, il ne rougit pas de les pratiquer publiquement. Sa science étoit humble ; il en rapportoit toute la gloire à Dieu qui en est le principe. Solidement pieux dans le reste de sa conduite, il fut encore très-attaché aux exercices extérieurs de la Religion, & ne pensa pas comme tant de Savans de notre siecle, qui les regardent comme des cérémonies propres à amuser les simples. Plein de respect pour ces exercices, ce Médecin venoit de satisfaire sa piété, en accompagnant la procession de la Sainte Epine du Couvent des Carmes, lorsqu'il fut attaqué de la fievre qui le mit au tombeau après quelques jours de maladie, le 9 Mai 1671, à l'âge de 73 ans. Son corps, qui fut inhumé dans l'Eglise de Saint Antoine de Padoue chez les Freres de l'étroite Observance, fut trouvé tout entier au commencement du XVIII siecle, lorsqu'*Antonin Mongitore* écrivoit sa Bibliotheque de Sicile. Les Ouvrages de *Mancusus* ont été bien reçus de ses contemporains, à qui il les a donnés sous ces titres :

De secunda cubiti sectione in omnibus febribus putridis & malignis & verè pestilentialibus. Panormi, 1650, *in-4*.

De Colomborum attractione. Ibidem, 1650, *in-4*.

De partu dierum 238, *quod non fit novimestris legitimus, sed octimestris aut ad octimestrem spectans. Ibidem*, 1651, *in-4*.

MANDER, (Adam VAN) Médecin, Philosophe, Mathématicien, & d'ailleurs homme éloquent & favant dans l'Histoire, étoit de Bruges, & vivoit dans le XVI siecle. Il pratiqua long-tems la Médecine à Gand, où il publia en Latin divers Calendriers, calculés à la hauteur de 51 degrés de latitude, sous le titre d'*Ephemerides Meteorologicæ*.

Manget cite *Charles Van Mander*; Auteur d'un Poëme *De Pulvere Tabaci*, qui parut à Copenhague en 1665, *in*-4.

MANDEVILLE, (Bernard DE) Médecin du XVIII fiecle, naquit à Dort, & fe fit un nom malheureufement célebre par des Ouvrages impies. On dit qu'il vivoit comme il écrivoit, & qu'il autorifoit autant les vices par fes exemples que par fes Écrits. Ce fut en Angleterre, & dans la langue de ce Royaume, qu'il publia en 1714 un Poëme intitulé: *The Grumbling hive*, c'eft-à-dire, l'*Effaim d'abeilles murmurant*, fur lequel il fit enfuite des remarques. Elles parurent à Londres en Anglois, avec le corps de l'Ouvrage, en 1723, *in*-8, fous un titre qu'on peut rendre par celui de *La Fable des abeilles*. Il y a auffi une édition Françoife, donnée dans la même ville, en 1740, quatre volumes *in*-8, fous ce titre: *La Fable des abeilles, ou les fripons devenus honnêtes gens*. Il prétend que le luxe & les vices des particuliers tournent au bien & à l'avantage de la fociété. Quelle morale! Mais pour ne laiffer aucun doute fur la perverfité de fon cœur & de fon efprit, *De Mandeville* publia enfuite fes penfées fur la Religion, l'Eglife & le bonheur de la nation; que *Van Effen* traduifit de l'Anglois en François, & mit au jour à la Haye en 1722, *in*-8. Ces penfées firent grand bruit, auffi bien que la Fable des abeilles, & fouleverent les perfonnes judicieufes contre leur Auteur, à caufe de fon irréligion & de fes impiétés. Il mourut à Londres le 19 Janvier 1733, à l'âge d'environ 63 ans.

On a encore de lui d'autres Ouvrages frappés au coin des précédens: il s'en eft plus occupé que de ceux qui regardent la Médecine, car il paroît que le fuivant eft le feul qu'il ait écrit fur cette Science:

Treatife of the hypochondriak and hyfteric paffion. Londres, 1711, *in*-8. C'eft la feconde édition. Il parle en Praticien éclairé fur les maladies Hypochondriaques & Hyftériques, & recommande beaucoup l'exercice, la commotion, les frictions: mais toute férieufe que foit la matiere qu'il traite, fon génie fatyrique perce encore à travers les confeils qu'il donne dans cet Ouvrage.

MANDEVILLE, (Jean DE) Chevalier Anglois & Profeffeur en Médecine, fortit de fon pays environ l'an 1332, & voyagea pendant trente-quatre ans en Afie & en Afrique. A fon retour, il donna au public une Relation de fes voyages, dans laquelle il s'étend fur ce qu'il a vu de plus remarquable en Egypte, en Arabie, en Perfe & ailleurs. Cet Ouvrage, qu'il mit en Latin, en François & en Anglois, a encore été traduit en diverfes autres Langues. Il a paru en Latin fous le titre d'*Itinerarius à terra Angliæ ad partes Jerofolimitanas*, en caracteres gothiques, *in*-4, fans année d'impreffion au frontifpice; mais on trouve ces mots à la fin du Livre: *Explicit itinerarius à terra Angliæ ad partes Jerofolimitanas, editus annô M. CCCC. LV in civitate Leodienfi*. On voit par-là que l'Art de l'imprimerie n'avoit pas tardé long-tems à être connu à Liege, puifqu'il n'y avoit que quinze ans que les premiers effais en avoient été donnés au public. Les autres éditions de cet itinéraire font: en Flamand, à Zwol, 1483, *in*-4; en François, à Lyon, 1487, & à Paris, 1542; en Italien, 1496, & à Venife, 1534; en Efpagnol, à Valence, 1540, *in-folio*; en Anglois, à Londres, 1696, *in*-4. Mais cet Ouvrage,

n'auroit pas été tant multiplié, si l'on avoit fait attention aux fautes & aux mensonges dont il est rempli. L'Auteur mourut à Liege le 17 Novembre 1372, comme nous l'apprenons de son Epitaphe qui est rapportée par *Vossius*, *Balæus*, *Pitsæus* & d'autres, & que l'on voit chez les Guillelmites où il fut enterré:

Hìc Jacet Vir Nobilis
DOMINUS JOANNES DE MANDEVILLE,
Aliàs dictus ad Barbam,
Miles,
Dominus de Chambdy,
Natus de Anglia,
Medicinæ Professor, devotissimus Orator,
Et bonorum suorum largissimus pauperibus erogator;
Qui,
Quasi totô orbe lustratô
Leodii diem vitæ suæ clausit extremum,
Annô Domini 1372,
Mensis Novembris die 17.

MANDOSIUS, (Prosper) noble Romain & Chevalier de Saint Etienne, vécut vers la fin du XVII siecle. On peut utilement consulter ses Ouvrages sur l'Histoire de la Médecine & des Médecins; sa Bibliotheque des Ecrivains Romains, & spécialement son Théatre des premiers Médecins des Papes, fournissent certains traits qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Il cite même dans ce dernier Ouvrage, d'autres Médecins que ceux des Souverains Pontifes; mais les Vies des uns & des autres sont trop courtes, & souvent il s'est plus attaché à parler de la famille de ces Médecins, que de ce qu'ils ont fait pour les progrès de l'Art. Voici les titres des Ouvrages de *Mandosius*:

Bibliotheca Romana, seu, Romanorum Scriptorum Centuriæ V. Romæ, 1682, deux volumes *in*-4.

Theatrum Archiatrorum SS. Pontificum Romanorum. Ibidem, 1696, *in*-4.

MANELPHI, (Jean) de Monte-rotonde dans le Pays des Sabins, enseigna la Médecine à Rome, où son savoir & ses Ouvrages le firent estimer sous le Pontificat d'Urbain VIII, vers l'an 1630. Différens Auteurs parlent de lui avec éloge. A juger de ce Médecin par ses Ecrits, il paroît que non seulement il aima le travail, mais qu'il s'y appliqua utilement. Voici les titres sous lesquels ses Ouvrages ont paru:

Tractatus de fletu & lacrymis. Romæ, 1618, *in*-8.

Responsio brevis ad Annotationes Prosperi Martiani in Commentationem Marsilii Cagnati super Aphorismo Concocta, XXII *Libri primi Hippocratis. Ibidem*, 1621, *in*-8.

Disceptatio de Helleboro. Ibidem, 1622, *in*-8.

Prognostica in Febribus in communi & ad mentem Hippocratis edita. Romæ, 1623, *in*-8.

Annotationes quædam & circa Textum præcipuè, unà cum Versione Aphorismorum Hippocratis, Nicolaô Leonicenô interprete. Ibidem, 1623, *in*-16.

Theoria de Febribus. Ibidem, 1625, *in-4.*

Urbanæ Disputationes in primam Problematum Aristotelis Sectionem. Ibidem, 1630, *in-8.*

De parte affecta Pleuritidis, Dissertatio. Ibidem, 1642, *in-8.*

Mensâ Romana, sive, urbana victûs ratio. Ibidem, 1650, *in-4.*

MANFREDI, (Jérôme) Docteur en Philosophie & en Médecine dans le XV siecle, étoit fort attaché à l'Astrologie. Les sympathies des corps qui n'ont nul rapport entre eux, servoient alors à expliquer les difficultés de la Physique & de la Pathologie; on vouloit rendre raison de tous les faits, & par la crainte d'être en défaut à cet égard, on préféroit de recourir à de vieilles chimeres, plutôt que d'avouer son ignorance. L'Astronomie, cette Science respectable qui s'occupe de la connoissance des corps célestes, étoit alors moins en honneur que l'Art imposteur de régler les destins des hommes sur les mouvemens des astres, & d'étudier les influences qu'on leur attribuoit sur la vie & la santé. *Manfredi*, qui enseigna la Médecine à Bologne jusqu'en 1492, s'attacha à prouver la nécessité & l'avantage des recherches Astronomiques dans la cure des maladies; non seulement il débita en Chaire cette vaine & pernicieuse doctrine, mais il écrivit encore des Ouvrages qui buttent à fasciner l'esprit de ses lecteurs sur le même objet. Ces Ouvrages sont intitulés:

Centiloquium de Medicis & Infirmis. Bononiæ, 1483, 1489, *in-4. Venetiis*, 1500, *in-fol. Norimbergæ*, 1530, *in-8.*

Ephemerides Astrologicæ operationes Medicas spectantes. Bononiæ, 1664. Il y a des éditions antérieures à celle-ci.

Ce Médecin mourut à Bologne & fut enterré dans l'Eglise de Ste. Marguerite.

Paul Manfredi, autre Médecin Italien, naquit à Lucques, & fut en réputation vers le milieu du XVII siecle. Il est encore une preuve de l'empire des préjugés sur l'esprit des hommes. Sectateur des opinions de *Libavius*, il écrivit un Traité pour prouver les avantages de la transfusion du sang d'un animal dans un autre. Il fut publié sous ce titre:

De nova & inauditâ Medico-Chirurgicâ Observatione, sanguinem transfundente de individuo in individuum, priùs in brutis & deindè in homine expertâ Romæ. Romæ, 1668, *in-4.*

Cet Auteur a donné quelques Observations sur l'oreille interne & sur l'uvée; elles ont paru à Rome en 1674, *in-4*, & *Manget* les a insérées dans sa Bibliotheque Anatomique.

MANGET, (Jean-Jacques) habile Médecin, naquit à Geneve le 19 Juin 1652. Après son cours d'Humanités qu'il fit avec distinction, il commença celui de Philosophie à l'âge de 14 ans, & passa ensuite aux Ecoles de Théologie. Il s'appliqua à cette Science pendant cinq ans: mais s'étant enfin décidé pour la Médecine, il y fit tant de progrès sans aucun Maître, au seul moyen des Livres, qu'en 1678 il obtint les honneurs du Doctorat à Valence en Dauphiné. Il se mit alors à pratiquer la Médecine dans sa patrie, & comme il l'exerça avec beaucoup de réputation, Fréderic III, Electeur de Brandebourg & premier Roi de Prusse en 1701, le nomma Médecin honoraire de sa personne en 1699. *Manget* étoit labo-

rieux; il conserva même son goût pour le travail jusques vers la fin de sa vie, qu'il poussa jusqu'à l'âge de 91 ans, étant mort à Geneve le 15 Août 1742. *Daniel Le Clerc*, Auteur de l'Histoire de la Médecine, a beaucoup aidé cet Ecrivain dans la compilation des nombreux Ouvrages qu'il a mis au jour. On sent bien qu'un homme qui a publié tant de gros volumes, n'a pu tout faire lui seul; on sent même qu'il n'est point étonnant qu'il ne soit pas toujours original & exact: mais les Recueils qu'il a laissés n'en seront pas moins utiles à ceux qui ne peuvent avoir des Bibliotheques fournies de quantité de Livres. Voici la notice de ceux que nous devons aux soins de *Manget*:

Messis Medico-Spargyrica, quâ abundantissima seges pharmaceutica è selectissimis quibusque tùm Pharmacologis & Chymiatris, tùm celeberrimis Practicis &c., cumulatur. Genevæ, 1683, *in-fol.*

Pauli Barbette Opera omnia Medica & Chirurgica, notis, observationibus, necnon pluribus morborum historiis & curationibus illustrata & aucta. Genevæ, 1683, 1688, 1704, *in-4.*

Bibliotheca Anatomica, sive, recens in Anatomia inventorum Thesaurus locupletissimus. Ibidem, 1685, 1699, deux volumes *in-folio*, avec figures. La seconde édition doit être préférée à la premiere, à raison des augmentations qu'on y a jointes. C'est un Recueil de ce que les Ecrivains du dernier siecle ont publié de plus intéressant sur la structure du corps humain. L'Editeur a malheureusement négligé de parler des découvertes importantes des Anatomistes du XVI siecle, qui en ont fait un si grand nombre. Les Anglois ont donné un extrait de cet Ouvrage dans l'édition qui a paru à Londres en 1711, trois volumes *in-4.*

Pharmacopœa Schrodero-Hoffmanniana illustrata & aucta. Genevæ, 1687, *in-fol.*

Tractatus de Febribus, seu Febris Heautontimorumenos, Auctore Francisco Piens, notis, observationibus, opusculis integris, & remediis quibusdam selectioribus multò auctior. Ibidem, 1689, *in-4.*

Jo. Andreæ Schmitzii Medicinæ Practicæ Compendium, à Christ. Constant. Rumphio auctum, & à Jo. Jac. Mangeto pluribus morborum hactenus omissorum descriptionibus locupletatum. Ibidem, 1691, *in-12.*

Bibliotheca Medico-Practica, quâ omnes humani corporis morbosæ affectiones ordine alphabeticô explicantur. Ibidem, 1695, 1696, 1698, quatre volumes *in-folio. Ibidem*, 1739, quatre volumes *in-folio.*

Theophili Boneti Sepulchretum, sive, Anatomia practica, novis Commentariis & Observationibus aucta. Lugduni, 1700, trois volumes *in-fol.*

Bibliotheca Chemica curiosa. Genevæ, 1702, deux volumes *in-folio*, avec figures.

Bibliotheca Pharmaceutico-Medica. Ibidem, 1703, deux volumes *in-fol.*

Theatrum Anatomicum, cum Eustachii Tabulis Anatomicis. Genevæ, 1716, deux vol. *in fol.* Les planches d'*Eustachi* sont assez mal rendues. L'Ostéologie est tirée de *Bidloo*; la Myologie de *Brown*, la Splanchnologie de *Ruysch*. Le Compilateur s'est attaché par préférence, aux Anatomistes du XVII siecle, sans parler des plus anciens, qui cependant méritent attention à tant d'égards. *Morgagni* a vivement écrit contre cet Ouvrage.

Bibliotheca Chirurgica. Genevæ, 1721, quatre Tomes, en deux volumes *in-fol.*

Traité de la Peste recueilli des meilleurs Auteurs. Geneve, 1721, deux volumes *in*-12. Lyon, 1723, deux volumes *in*-12. Cet Ouvrage a paru à l'occasion de la peste de Marseille.

Nouvelles Réflexions sur l'origine, la cause, la propagation, les préservatifs & la cure de la peste. Geneve, 1722, *in*-12.

Bibliotheca Scriptorum Medicorum Veterum & Recentiorum. Genevæ, 1731, quatre Tomes, en deux volumes *in-fol.* L'Auteur avoit au moins 80 ans, lorsqu'il travailla à cette compilation. J'ai profité de son travail pour la rédaction de ce Dictionnaire; mais j'ai tâché de corriger les fautes dans lesquelles il est tombé, de retrancher l'ennuyeuse prolixité de certains articles, & d'ajouter à la défectueuse briéveté de plusieurs autres. C'est en confrontant & combinant *Manget* avec des Auteurs plus exacts, que j'ai rédigé les articles de ce Dictionnaire, qui me sont communs avec lui.

MANITIUS, (Samuel-Gotthilff) Médecin né en Lusace, fut reçu dans l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, sous le nom de *Macer.* Il exerça sa profession à Dresde, où il fit imprimer en 1691, *in*-12, un Ouvrage intitulé: *De ætatibus Zedoariæ Relatio. George Matthias*, qui met la mort de ce Médecin au 22 de Septembre 1698, ajoute qu'il a encore publié, mais sous le nom de *Sempronius Gracchus* de Marseille, un Ouvrage qui porte ce titre:

Medicus hujus sæculi, seu, Herma Tyroni Medico expeditissimam, quâ eundum, viam monstrans. Dresdæ, 1693, *in*-8.

MANNAGETTA, (Jean-Guillaume) de Wilhelmsbourg en Autriche, où il vint au monde le 1 Mai 1588, étudia à Prague & s'y fit recevoir Maître-ès-Arts en 1615. Il avoit déja fréquenté les Ecoles de Médecine de l'Université de cette ville, lorsqu'il se rendit à Padoue où il prit le bonnet de Docteur en 1620. Les avantages, qu'il espéroit de trouver à Vienne, l'attirerent ensuite dans cette Capitale; il y pratiqua non seulement avec des succès qui le répandirent dans le grand monde, mais il fut encore reçu dans l'Université en qualité de Professeur. Comme il étoit d'un caractere doux & sociable, & qu'il avoit d'ailleurs beaucoup d'intelligence pour les affaires, il fut honoré onze fois de la charge de Doyen de sa Faculté, & huit fois de celle de Recteur de cette Université. L'Empereur Ferdinand II l'honora aussi de ses bienfaits; il le mit au nombre de ses Médecins, le créa Comte Palatin, & lui donna la Seigneurie de Lerchenau. Il fut encore Médecin des Empereurs Ferdinand III & Léopold I; mais il ne servit ce dernier que pendant sept ans, car il mourut au commencement de Juin 1666. *Mannagetta* a fait un bon usage des richesses qu'il avoit amassées; il en a légué la plus grande partie aux Professeurs de l'Université de Vienne, dont il a augmenté les honoraires.

MANNINGHAM, (Richard) Docteur en Médecine, de la Société Royale & du College des Médecins de Londres, se fit beaucoup de réputation dans cette ville par les Traités qu'il y publia avant le milieu de ce siecle:

Compendium Artis obstetricandi. Londini, 1739, *in*-4. *Halæ Saxonum*, 1746, *in*-4, par les soins de *Philippe-Adolphe Bochmer* qui l'a enrichi d'une Préface, & d'une

Dissertation

Dissertation sur le Forceps de *Chamberlayne* perfectionné par *Chapman* & *Giffard*. *Londini*, 1754, *in*-4. *Lovanii* 1755, *in*-4. En Anglois, Londres, 1744, *in*-4, sous le titre d'*Abstract of midwifry*. Tout concis que soit cet Ouvrage, il donne des préceptes très-utiles, en forme d'aphorismes, sur l'accouchement naturel & non naturel, sur les mauvaises positions de l'enfant dans la matrice & les manœuvres propres à le ramener à une meilleure, sur les maladies des femmes grosses & accouchées.

The symptoms, nature, causes and cure of the febricula commonly called the nervous an hysterical feaver. Londres, 1746, 1748, *in*-8. Il accuse la viscosité du sang & le décroissement d'activité dans les esprits animaux, comme causes de la maladie hystérique, & c'est sur cette théorie qu'il fonde les indications curatives.

MANTIAS, disciple d'*Hérophile*, vécut dans le XXXVIII siecle du monde. Il demeura constamment attaché aux sentimens de son Maître, au-lieu que plusieurs autres, sortis de la même Ecole, les abandonnerent & devinrent Empiriques. *Galien* dit que ce Médecin a été le premier, non seulement des Hérophiliens, mais de tous ceux dont il avoit connoissance, qui ait décrit plusieurs bons médicamens. *Mantias* a composé quelques Livres uniquement destinés à faire voir la maniere, dont on devoit s'y prendre pour les bien préparer.

MANTINUS, (Jacques) Médecin Hébreu, naquit en Espagne, & fut en réputation à Venise au commencement du XVI siecle. *Amatus Lusitanus*, qui faisoit des vœux pour que quelqu'un assez instruit des Langues Arabe & Latine se chargeât de traduire *Avicenne* en la derniere, dit que *Mantinus* avoit heureusement commencé à y travailler, mais qu'il n'acheva pas la Version qu'il avoit entreprise. En effet, il se borna à mettre en Latin quelques morceaux d'*Avicenne* & d'*Averroës*, que nous avons sous ces titres:

Paraphrasis Averroïs de partibus & generatione animalium. Romæ, 1521, *in-folio*. Il a suivi une Version Hébraïque qui avoit été faite d'après l'Arabe.

Avicennæ Fen IV primi, de universali ratione medendi, Versio Latina. Venetiis, 1530, *in*-8. *Ettelingæ*, 1531, *in*-8.

Avicennæ Caput XXIX tertii Canonis Fen I, Tractatus I, de Canonibus universalibus curationis doloris capitis. Venetiis, 1530, avec la Méthode de *Corneille Baersdorp*.

Paraphrasis Averroïs super Libros Platonis de Republica. Romæ, 1539, *in*-8.

Interpretationes in Organum Averroïs. Venetiis.

MANZOLLI. (Pietro-Angelo) Voyez PALINGENE.

MAPLET, (Jean) étoit de Londres. Il étudia la Philosophie à Oxford, prit les Ordres à la maniere de son pays, & passa ensuite aux Ecoles de Médecine de la même ville, où il reçut le bonnet de Docteur le 24 Juin 1647. L'année suivante, il accompagna en France un jeune Gentilhomme, nommé Falkland, qu'on avoit confié à ses soins, & il demeura avec lui pendant deux ans dans ce Royaume; mais il ne s'arrêta nulle part plus long-tems qu'à Orléans, à Blois & à Saumur. A son retour en Angleterre, les parens de ce Gentilhomme furent si contens des attentions qu'il avoit eues pour lui,

qu'ils l'engagerent à se charger du frere de son premier éleve & à l'accompagner dans le voyage qu'ils vouloient lui faire faire dans les Pays-Bas & surtout en Hollande. *Maplet* s'en chargea ; mais, las de courir le monde, il reprit la route de sa patrie le plutôt qu'il lui fut possible, & vint enfin se produire dans la pratique de la Médecine, qu'il exerça avec honneur, tant à Bristol, où il demeuroit pendant l'hiver, qu'à Bath où il passoit la saison des eaux. Comme on l'avoit dépossédé de la charge de Principal du College de Glocester, il eut d'autant plus de satisfaction de s'y voir rétabli en 1660, que cet emploi le mettoit à même de mener une vie commode & tranquille. Il en étoit encore en possession à sa mort arrivée le 4 Août 1670, à l'âge de 55 ans. *Maplet* ne passa pas seulement pour un bon Médecin, mais encore pour un excellent Poëte Latin. On trouva dans son Cabinet des Manuscrits qui ont été refondus en un Ouvrage, en forme de Lettres, sur les effets des Bains de Bath. Cet Ouvrage fut imprimé en 1694.

George Matthias cite un autre *Jean Maplet* qui a publié un Traité, en Anglois, sur les Métaux, les Pierres, les Plantes, les Arbres & le Bétail.

MAPLETOFT (Jean) naquit le 15 Juin 1631 à Margaret-Inge, communément dit Margeting, dans le Comté d'Essex en Angleterre. Il étudia la Médecine à Cambridge & à Oxford, & vers l'an 1660, il passa en France & en Italie pour y acquérir de nouvelles connoissances. En 1663, il revint dans sa patrie, mais il tarda jusqu'en 1667 à demander le bonnet de Docteur qu'il reçut à Cambridge. En 1669, il se fit incorporer à Oxford, & bientôt après, il s'embarqua pour se rendre à Copenhague avec l'Ambassadeur de la Grande-Bretagne. *Mapletoft* profita de cette occasion pour voyager dans les principales régions du Nord qu'il examina avec un œil observateur. A son retour en Angleterre, on admira les progrès qu'il avoit faits dans les Sciences ; & pour lui prouver combien on estimoit son mérite, on le reçut dans la Société Royale de Londres le 10 Février 1675, & le 27 Mars suivant, on le nomma Professeur en Médecine au College de Gresham de la même ville. Mais il ne remplit pas long-tems la Chaire qu'on lui avoit confiée ; car il partit pour la France, en 1676, avec Milord Montague que Charles II envoyoit à la Cour de Louis XIV ; & le 10 Octobre de la même année, il abdiqua sa place de Professeur, renonça tout-à-fait à la pratique de la Médecine, & se livra à l'étude de la Théologie. Il paroît avoir réussi dans ce nouvel état, puisqu'après être entré dans les Ordres en 1682, & avoir été reçu Docteur à Cambridge en 1689, il occupa successivement plusieurs places dans l'Eglise Anglicane. Il étoit Président du College de Sion, lorsqu'il mourut le 10 Novembre 1721, âgé de 90 ans.

C'est à lui que nous devons la Version Latine des Observations de *Thomas Sydenham* sur l'histoire & la cure des maladies aiguës ; il la fit vers 1676 à la priere de l'Auteur qui lui dédia ce beau morceau de ses Ouvrages. Les autres Traités du célebre *Sydenham* ont été mis en Latin par *Gilbert Havers* qui avoit contracté une étroite amitié avec *Mapletoft*, pendant qu'il étudioit la Médecine à Cambridge. On voit delà qu'on se trompe grossierement, quand on regarde

les Ouvrages Latins de *Sydenham* comme originaux ; ce Médecin les a écrits en Anglois.

MAPPUS (Marc) étoit de Strasbourg, où il vint au monde le 28 Octobre 1632. Il commença son cours de Médecine dans sa ville natale ; mais le desir de perfectionner ses connoissances sous de nouveaux Maîtres, lui fit prendre la route de Padoue, & après s'y être mis en état de recevoir le bonnet de Docteur, il revint dans sa patrie où il l'obtint en 1653. Quelques années après sa promotion, il fut nommé à la Chaire de Botanique & de Pathologie dans les Ecoles de Strasbourg, & il s'y distingua non seulement, par l'exactitude avec laquelle il en remplit les devoirs, mais encore par le plus grand attachement à la doctrine d'*Hippocrate* & de *Galien*, qu'il soutint de toutes ses forces contre les attaques des Médecins systématiques. *Mappus* étoit Chanoine de Saint Thomas, lorsqu'il mourut le 9 Août 1701. On a de lui quelques Ouvrages de Botanique, & un plus grand nombre de Dissertations intéressantes sur différens sujets :

Thermoposia, seu, Dissertationes Medicæ tres de potu calido. Argentorati, 1672, 1674, 1675, in-4.

De fistula genæ terminatâ ad dentem cariosum. Argentorati, 1675, in-4.

De oculi humani partibus & usu. Ibidem, 1677, in-4.

De superstitione & remediis superstitiosis. Ibidem, 1677, in-4.

De aquis fœtûs. Ibidem, 1681, in-4.

De voce articulatâ. Ibidem, 1681, in-4.

Dissertatio de aurium cerumine. Ibidem, 1684, in-4.

Historia Medica de acephalis. Argentorati, 1687, in-4.

Catalogus plantarum Horti Medici Argentinensis. Ibidem, 1691, in-4. C'est l'énumération des plantes du Jardin de l'Université de Strasbourg, dont le nombre a été beaucoup augmenté, depuis quelques années, par les soins de M. *Spielmann*.

Historia exaltationis Theriacarum in Theriacam cœlestem. Ibidem, 1695, in-12.

Dissertationes de potu Theæ, Caffe, Chocolatæ. Ibidem, 1695, in-4. Les premieres Dissertations avoient été imprimées séparément en 1691 & 1693.

De Rosa de Jericho vulgò dictâ. Ibidem, 1700, in-4.

Historia Plantarum Alsaticarum. Ibidem, 1742, in-4, par les soins de *Jean-Christian Ehrmann*. Cet Ouvrage posthume est disposé en ordre alphabétique. L'Auteur y parle de beaucoup de plantes, même des plus rares, sous les noms que *Tournefort* leur a donnés ; mais on y trouve peu de figures.

MARANTA, (Barthélémi) Médecin, étoit natif de Venosa, ville du Royaume de Naples, dans la Basilicate au pied de l'Appenin, la même qui est la patrie du Poëte *Horace*. Ses talens lui mériterent l'estime des Médecins du XVI siecle, & sur-tout celle de *Fallopio*, avec qui il entretint un commerce de lettres par lesquelles ils se communiquoient mutuellement les découvertes & les observations dont ils ont enrichi la postérité. *Maranta* ne s'appliqua pas moins à l'étude de la belle Littérature, qu'à celle de sa profession ; & comme il aimoit le travail, il écrivit plusieurs Ouvrages sur l'une & sur l'autre. Les principaux sont :

Methodi cognoſcendorum ſimplicium medicamentorum Libri tres. Venetiis, 1559, *in*-4. Grand admirateur de *Dioſcoride*, il s'appliqua beaucoup à la lecture de ſes Ecrits ; mais il y fit plus qu'aucun des Botaniſtes de ſon tems, car il renchérit ſur les Anciens. Non content de publier des obſervations ſur les médicamens ſimples, dont ils avoient parlé, il ajouta de ſon propre fonds ce qui manquoit à leurs découvertes, & oſa ainſi ſortir des bornes dans leſquelles l'opinion avantageuſe, qu'on avoit ſur le compte des Anciens, retenoit les Auteurs de ce tems-là.

De aquæ Neapoli in Luculliano ſcaturientis metallicâ naturâ & viribus. Neapoli, 1559, *in*-4.

Lucullianarum Quæſtionum Libri V in Virgilium. Baſileæ, 1564, *in-folio.*

De Theriaca & Mithridatio Libri duo. Francofurti, 1576, *in*-8. C'eſt une traduction que l'on doit à *Joachim Camerarius*. L'original, qui eſt en Italien, a paru, à Veniſe en 1572, *in*-4.

Epiſtola excuſatoria de quibuſdam contra Matthiolum editis. On trouve cette lettre dans le quatrieme Livre de celles de *Matthiole.*

MARC CATON, célebre Romain, natif de Tuſculum, fut ſurnommé *le Cenſeur*. Il haïſſoit extrêmement les Médecins Grecs, & ne vouloit d'autre Médecine que la ſimple Empirique, quoiqu'il vécût dans un tems où l'Art de guérir avoit déja eu de grands Maîtres. Plein de reſſentiment contre les Grecs, il écrivit une lettre à ſon fils, dont la lecture fait aſſez voir que le préjugé national y avoit eu plus de part que la droite raiſon. La voici cette lettre, telle qu'on l'a traduite d'après *Pline* qui la rapporte : » je vous dirai » quand il en ſera tems, mon fils Marc, ce que je penſe de ces Grecs, & » ce que j'eſtime le plus de tout ce qui eſt à Athenes. Il eſt bon d'étudier, » comme en paſſant, leurs Lettres & leurs Sciences, mais il ne faut pas » les apprendre à fonds. Je viendrai à bout de cette race méchante & fiere ; » mais ſoyez aſſuré, comme ſi un devin vous l'avoit dit, qu'auſſitôt que cette » nation nous aura communiqué ſes Lettres, elle gâtera ou corrompra tout ; » & cela ſe fera d'autant plus aiſément, ſi elle nous envoie encore ſes Médecins. » Ils ont juré entr'eux de tuer tous les Barbares par le moyen de la Médecine : & encore exigent-ils un ſalaire, pour cela, de ceux qu'ils traitent, » afin qu'il ſe fient mieux à eux & qu'ils puiſſent les perdre plus facilement. » Ils ſont aſſez inſolens pour nous appeller Barbares, auſſi bien que les autres ; » ils nous traitent même plus inſolemment, en nous appellant *Opiques*. (C'eſt-» à-dire, groſſiers, ſans politeſſe, ignorans) En un mot, ſouvenez-vous que je vous » ai défendu les Médecins. »

Caton eſt le premier des Romains qui ait écrit ſur la Médecine naturelle. *Pline* nous apprend qu'il faiſoit beaucoup d'eſtime du chou. *Plutarque* obſerve qu'il n'approuvoit pas que l'on s'abſtînt de manger dans les maladies ; qu'il recommandoit les herbages, & la chair de canard, de pigeon, de lievre. *Caton* approuvoit d'ailleurs les remedes ſuperſtitieux, & il y avoit tant de confiance, qu'on lit dans ſes Ouvrages les paroles qu'il prononçoit avec beaucoup de cérémonies, pour la guériſon des fractures & des diſlocations. Ce Romain mourut dans le XXXIXe ſiecle, vers 148 avant J. C., à l'âge de 86 ans.

MARCEL, furnommé l'EMPIRIQUE, étoit de Bordeaux. Il fut Maître des Offices fous Théodofe & Arcadius, & vécut jufqu'au regne de Théodofe le jeune, qui monta fur le trône des Empereurs d'Orient en 408. Il ne paroît pas que *Marcel* ait fait une étude particuliere de la Médecine; mais il fe mêloit de cette profeffion comme tant d'autres, fans la trop favoir. La Collection qu'il compila d'après les Médecins, tant anciens que fes contemporains, & fur-tout d'après *Scribonius Largus* qu'il a copié en entier fans le nommer, eft écrite d'un ftyle barbare. Elle contient un grand nombre de recettes & de formules pour toutes les maladies du corps humain; mais on y remarque plus de fuperftition que de jugement. Ce Compilateur a même adopté les remedes les plus ridicules, qu'il a rapportés fur des ouï dire, ou fur les effets que les gens de la campagne & le petit peuple prétendoient en avoir tirés. Cette dépravation de goût étoit le vice dominant de fon fiecle, & la fuite de la décadence des Sciences & des Beaux Arts dans l'Occident. Tel que foit l'Ouvrage de *Marcel*, il a paffé jufqu'à nous. Il fut imprimé fous ce titre :

De medicamentis empiricis Phyficis & rationalibus Liber à Jano Cornario verfus. Bafileæ, 1536, 1567, *in-fol.* avec le Tétrabible d'*Aëtius. Venetiis*, 1547, *in-fol.*, avec les *Medici antiqui. Lutetiæ*, 1565, *in-folio*, avec les *Medici principes* recueillis par *Henri Etienne*. Le deffein de *Marcel*, en formant cette compilation qu'il dédia à fes enfans, fut de leur donner des moyens de fe guérir par des remedes fimples & faciles. Il leur confeille cependant de ne point négliger les remedes plus compofés, quand il en eft befoin; de s'adreffer pour cela aux Médecins les plus habiles, & de ne rien faire fans leurs avis.

Il y a lieu de s'étonner que *Marcel*, qui étoit Chrétien, ait débité férieufement des chofes vaines & ridicules, des preftiges & des rêveries : témoin le confeil qu'il donne à ceux à qui il eft entré de petites pailles dans les yeux. Il veut qu'en ouvrant l'œil avec trois doigts de la main gauche fans anneau, on crache trois fois, en difant autant de fois, *Rica Rica Soro.* Mais pour ne laiffer rien à defirer fur le contenu d'un Ouvrage, où l'on trouve plufieurs autres chofes également ridicules, il refte à dire qu'il eft orné d'une lettre, en forme de préface, que *Marcel* adreffe à fes enfans, à la fuite de laquelle on en trouve quelques autres de différens Médecins. Il y en a deux d'*Hippocrate*, une de *Largius Defignatianus*, une de *Pline*, deux de *Celfe*, & une affez curieufe de *Vindicien*. Celle de ce dernier, qui prend le titre d'*Archiatrorum Comes*, eft adreffée à l'Empereur Valentinien.

MARCELLUS de Seyde en Pamphilie, vécut dans le deuxieme fiecle de falut, fous l'Empire de Marc Aurele. Il a écrit quarante-deux Livres en Vers Héroïques touchant la Médecine, & dans un de ces Livres, il a traité de la Lycanthropie; efpece de Mélancholie qui fait croire à ceux qui en font atteints, qu'ils font changés en Loup. On n'a plus rien de cet Ouvrage, finon un fragment dans *Aëtius*, *Tetrab.* 2, *Serm.* 2, *Cap.* 2, & un petit Poëme fur les poiffons, qui fe trouve, dit-on, dans quelque Bibliotheque d'Italie.

MARCELLUS, Médecin du XV fiecle, étoit de Cumes, ville de Campanie au Royaume de Naples. Il eft bien apparent qu'on ignore fon nom; car celui de

Marcellus Cumanus, ſous lequel il eſt connu, paroît compoſé de ſon nom de baptême & du nom de ſa ville natale, ainſi que c'étoit alors la coutume, ſpécialement parmi les Gens de Lettres. *Marcellus* ſervit en qualité de Médecin & de Chirurgien dans l'Armée de Veniſe, durant la guerre de cette République & de ſes alliés contre Charles VIII, Roi de France, qui fut vainqueur à la Bataille de Fornove donnée le 6 Juillet 1495. Nous avons des Obſervations de la façon de ce Médecin; il les publia en la même année 1495, & elles reparurent à Ausbourg en 1668, *in*-4, par les ſoins de *Jérôme Velſchius*. C'eſt dans cet Ouvrage que l'on trouve la premiere deſcription des ſymptômes vénériens; l'Auteur les avoit remarqués dans les malades de l'Armée de Veniſe; mais il n'en connut guere le caractere & encore moins les remedes, d'autant que la vérole venoit tout récemment de ſe montrer dans le Royaume de Naples, d'où elle s'eſt communiquée à toute l'Europe.

MARCELLUS DONATUS, Médecin du XVI ſiecle, abandonna ſa profeſſion pour ſe mettre au ſervice du Duc de Mantoue, en qualité de Secretaire. On a de lui ſix Livres *de Hiſtoria Medica mirabili*, qui ont paru à Mantoue en 1586, *in*-4, & à Veniſe en 1588, 1597, même format. C'eſt un Recueil d'Obſervations tirées des Ouvrages des Médecins Grecs, Arabes, Latins, & de ceux qui vivoient dans le ſiecle de l'Auteur. Des titres particuliers font l'arrangement de cette Collection; *Marcellus Donatus* y rend raiſon de ce qu'il avance & il y joint des Obſervations qui lui ſont propres. *Haller* regarde cet Ouvrage comme le premier Recueil d'Hiſtoires Médicinales parvenu à ſa connoiſſance. *Grégoire Horſtius* en a fait tant d'eſtime, qu'il l'a fait réimprimer à Francfort, où il a paru en 1613 & 1664, *in*-8, avec un ſeptieme Livre ſur les maladies réputées magiques & ſur les abſtinences extraordinaires. *Marcellus* a encore écrit un Traité *De Variolis & Morbillis*, qui fut publié à Mantoue en 1569, *in*-4 & en 1597, *in*-8, avec un autre *De Radice purgante quam vocant Mekoakan.*

MARCH, (Gaſpar) Docteur en Médecine, étoit de Stétin en Poméranie, où il naquit en 1629. Il commença de figurer dans le monde ſavant par les Leçons de Mathématique qu'il donna à Gripſwald en 1649; il paſſa enſuite à la Chaire de Chymie qu'il remplit juſqu'en 1657. Ce fut en cette année qu'il ſe rendit à Roſtock, où il avoit été nommé Profeſſeur en Médecine & en Mathématiques; mais il ne ſéjourna pas encore long-tems dans cet endroit. L'Univerſité de Kiell l'invita, en 1665, à venir enſeigner dans ſes Ecoles; il accepta la Chaire qu'on lui avoit offerte, & il la remplit avec tant de réputation, que le Duc de Holſtein-Gottorp le déclara ſon Médecin. Mais Fréderic-Guillaume, dit le Grand, Electeur de Brandebourg, le choiſit pour Médecin de ſa perſonne en 1673; il ſe rendit à la Cour de ce Prince, où il mourut le 26 Octobre 1677. On a de lui quelques Obſervations dans les Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature.

Son fils, *Gaſpar March*, vint au monde à Gripswald, ſuivant d'autres, à Berlin, le 30 Septembre 1654. De bonnes études le mirent en état de fréquenter avec fruit les Ecoles de la Faculté de Médecine. Les progrès qu'il y fit,

engagerent son pere à l'appeller à l'Armée de Brandebourg, pour le former à la pratique sous sa conduite, & il profita de cette instruction pendant deux ans. Il passa ensuite à Nimegue avec l'Ambassadeur de la Cour de Berlin; mais le congrès ne prenant point une tournure conforme aux intentions de l'Electeur, il revint en Prusse l'an 1678 à la suite du même Ambassadeur, & ne songea plus qu'à aller prendre ses grades dans l'Université de Kiell, où il reçut le bonnet de Docteur en 1680. Le desir qu'il avoit de perfectionner ses connoissances le fit sortir encore une fois de son pays. Il commença par voir la Hollande, se rendit ensuite en Angleterre où il fut reçu dans la Société Royale de Londres, passa delà en France & en Italie, & fut par-tout accueilli avec cette distinction qu'on n'accorde qu'au vrai mérite. A son retour à Berlin, l'Electeur le nomma à la charge de premier Médecin & en même tems à celle de Directeur du Laboratoire de Chymie. *March* remplit l'un & l'autre de ces emplois avec honneur; mais au bout de dix ans, il se retira de la Cour pour aller se fixer à Hambourg, où il mourut le 29 Mai 1706.

MARCHANT, (Jacques) d'Orléans, Maître de la Communauté de Saint Côme, & Chirurgien du Roi au Châtelet, étoit gendre de *Guillemeau*. Il mourut le 13 Mai 1601, & laissa un Ouvrage contre *François Rousset*, au sujet de l'Accouchement Césarien, qui est intitulé:

Declamationes in Apologiam Francisci Rosseti. Parisiis, 1598, *in*-8. L'Auteur s'oppose vivement à l'Opération Césarienne que *Rousset* vouloit mettre en usage dans ces cas désespérés, où la mere & l'enfant sont dans un péril éminent de perdre la vie. *Marchant* manquoit apparemment de bonnes raisons pour soutenir l'opinion qu'il avoit embrassée, puisqu'il se répand en invectives contre *Rousset*, & qu'il lui reproche de ce qu'étant sans titre, il ose attaquer la Compagnie des Chirurgiens de Paris. Mais *Marchant* devoit ou pouvoit savoir, en 1598, que *Rousset* étoit Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier avant l'an 1581. S'il n'eût point fait la bévue de le regarder comme un homme sans titre, il se fût épargné la peine de composer ces mauvais vers qu'il a insérés dans son Ouvrage, qui ne vaut pas mieux:

PRO REGIO PARISIENSIUM CHIRURGORUM COLLEGIO.

Ordinis es cujus, rogo, dic Rossete, vel artis,
Si Medicorum (inquis) te suus ordo rogat;
Nec tu donatus laurô, titulôve Medentum,
Et furtim exerces, quod titulô ipse nequis:
Sed tu dum scindis miseras per frusta parentes,
Artis eris cujus, dic rogo, carnificis.

MARCHANT, (Nicolas) Docteur en Médecine de la Faculté de Padoue, s'établit à Paris, où son mérite lui ouvrit l'entrée de l'Académie des Sciences au moment même de sa fondation en 1666. Il fit honneur à la nouvelle Compagnie par la connoissance qu'il avoit des plantes; c'est à son savoir en ce genre qu'il dut le

titre de premier Botaniste de Gaston de France, & la charge de Directeur du Jardin Royal. *Marchant* mourut en 1678, & laissa un Ouvrage en François, qui contient la *Description des plantes données par l'Académie*. Paris, 1676, *in-fol.*

Jean Marchant, son fils, qui étoit aussi de l'Académie des Sciences, a communiqué à cette Compagnie plusieurs Mémoires sur la Botanique, & en particulier une *Dissertation sur la préférence que nous devons donner aux plantes de notre pays, par dessus les plantes étrangeres*. Mém. de l'Acad. année 1701. Ce morceau fait partie d'un Mémoire sur une plante nommée dans le Brésil *Yquétaia*, qui sert de correctif au Sené; cet habile Botaniste a reconnu que l'Yquétaia n'est que la grande Scrophulaire aquatique, foulée tous les jours sous nos pieds. Cet exemple lui donne lieu de conclure que les plantes de notre pays, que nous n'étudions pas assez, valent souvent autant que les étrangeres, & que le malheur qu'elles ont de naître dans nos champs, leur fait trop de tort auprès de nous.

MARCHETTI (Alexandre) vint au monde le 17 Mars 1633, au Château de Pontormo situé entre Pise & Florence. Il s'appliqua à la Philosophie d'*Aristote* & à la Jurisprudence, passa ensuite aux Mathématiques qu'il étudia sous *Borelli*, & bientôt après à la Médecine, dont il fit le cours dans les Ecoles de Pise, où il reçut les honneurs du Doctorat. Ferdinand, Grand Duc de Toscane, honora *Marchetti* de son estime & ne manqua aucune occasion de lui en donner des preuves. Il le nomma à la Chaire de Logique dans l'Université de Pise; mais ce Médecin passa à celle de Philosophie à titre de Professeur extraordinaire & ensuite de Professeur ordinaire; enfin, il succéda au célebre *Borelli*, en 1679, dans la Chaire des Mathématiques. Parmi les Ouvrages qu'il a laissés, il y en a peu qui aient la Médecine pour objet; celui qui est intitulé: *De resistentia solidorum*, & qui fut imprimé à Florence en 1669, *in-4*, a cependant jetté quelques lumieres sur le méchanisme de la circulation.

Marchetti étoit âgé de 39 ans, lorsqu'il épousa *Anne-Lucrece de Cancellieri*, native de Pistoye en Toscane, qui lui donna plusieurs enfans. L'ainé se distingua dans l'Université de Pise où il enseigna les Méchaniques, avec le titre de Mathématicien du Grand Duc. Il prit soin des obseques de son pere, qui mourut au Château de Pontormo, lieu de sa naissance, le 6 Septembre 1714, âgé de 81 ans, & qui fut enterré dans l'Eglise de Saint Michel, où l'on grava sur son Tombeau cette Epitaphe composée par l'Abbé *Lazare-Benoit Migltorucci*, son ami intime:

D. O. M.

ALEXANDER MARCHETTI HIC CONDITUR,
Generis claritate conspicuus,
Vir ingeniô tàm admirabili,
Ut sibi parem aliquem,
Superiorem certè habuerit neminem.
Omni politiori doctrinâ instructissimus,
Cujus in Mathematica profunditas,
In Etrusca Poësi lepor,

In

In Latinitate elegantiâ,
Libris editis inclaruit domi forisque:
Quem eloquentissimum
Per annos LVII Academia Pisana
Primùm Philosophiam,
Tùm Mathematicam edocentem
Admirata est,
In tam eximio Viro Galileum
Et Borellum
Sibi restitutos putans.
Amicitiæ cultor, candore, fide, obsequiis;
Animi moderatione
Et prudentiâ singulari,
Integritatis exemplar spectatissimum;
Pietatis ac Religionis servantissimus.
Vixit annos LXXXI,
Ad gloriam satis,
Ad Reipublicæ Litterariæ decus
Atque utilitatem
Non satis:
Imò, integer sui
Obiit,
Bonorum omnium luctu,
VI Septembris, Anni MDCCXIV.
Hunc Tumulum
Patri longè charissimo,
ANGELUS, *ejusque Fratres mœstissimi*
Posuerunt.

MARCHETTIS, (Pierre DE) Docteur en Médecine, enseigna l'Anatomie dans les Ecoles de l'Université de Padoue, sa patrie, où il monta en Chaire le 28 Février 1652. Son mérite lui procura l'honneur d'être nommé Chevalier de Saint Marc; mais comme il excelloit encore dans la connoissance & la pratique de la Chirurgie, il en obtint la premiere Chaire en 1661, & conserva toujours celle d'Anatomie, qu'on lui permit de résigner à son fils *Antoine*, le 23 Novembre 1669. A l'âge de 80 ans, il se retira absolument de l'Université. Il étoit tems qu'il prît du repos, & il en jouit jusqu'à sa mort arrivée le 16 Avril 1673. Son corps fut inhumé à Padoue dans l'Eglise de Saint Antoine. Nous avons de la façon de ce Médecin:

Anatomia. Venetiis, 1654, *in-4.*

Sylloge Observationum Medico-Chirurgicarum rariorum. Patavii, 1664, 1685, *in-8.*

Amstelodami, 1665, *in*-12, 1675, *in*-4. *Londini*, 1729, *in*-8. En Allemand, Nuremberg, 1673, *in*-8. On y trouve 53 obſervations, la plupart intéreſſantes, & trois Traités, l'un ſur les ulceres, l'autre ſur les fiſtules de l'urethre, & le troiſieme ſur le Spina Ventoſa.

Dominique de Marchettis, fils du précédent, vint au monde à Padoue en 1626. Il fit tant de progrès dans l'Anatomie, que le célebre *Veſlingius*, qui commençoit à devenir vieux, le choiſit pour Coadjuteur en 1644. Eclairé par cet habile Maître, ſes progrès n'en devinrent que plus rapides, & dans la ſuite, il ſe perfectionna encore à l'Ecole de ſon pere. La Chaire de Chirurgie qu'il obtint & qu'il remplit long-tems, lui procura un nouveau moyen de faire briller ſes talens. Le 29 Septembre 1680, il quitta cette place pour paſſer à celle de Profeſſeur extraordinaire de Pratique. Il fut encore chargé de travailler aux diſſections; mais il ne demeura que peu d'années dans cet état ſubalterne, car il devint premier Profeſſeur d'Anatomie le 9 Octobre 1683. Il ne jouit guere de cette Chaire. La mort l'enleva à l'Univerſité de Padoue en 1688, à l'âge de 62 ans. Ce Médecin ſe fit une affaire de ſoutenir les ſentimens de *Veſlingius* contre les attaques de *Riolan*. Ce fut pour remplir cet objet, qu'il publia l'Anatomie de ſon pere, avec des notes de ſa façon, ſous ce titre:

Anatomia, cui Reſponſiones ad Riolanum, Anatomicum Pariſienſem, in ipſius Animadverſionibus contra Veſlingium, additæ ſunt. Patavii, 1652, 1654, *in*-4. *Hardervici*, 1656, *in*-12. *Lugduni Batavorum*, 1688, *in*-12. C'eſt un bon Abrégé d'Anatomie qui, ſelon le ſentiment du célebre *Haller*, eſt trop peu connu. L'Auteur eſt vraiment original, car il a rempli cet Ouvrage de quantité d'obſervations nouvelles & qui lui ſont propres.

Antoine, frere de *Dominique*, étoit auſſi de Padoue. Il aida ſon pere dans les diſſections Anatomiques, & enfin il lui ſuccéda en 1669, ainſi que je l'ai dit plus haut. En 1683, il fut nommé Profeſſeur de Chirurgie; mais ayant obtenu la vétérance en 1730, il abandonna cette Chaire & mourut le 22 Octobre de la même année, à l'âge de 90 ans. *Antoine de Marchettis* fut moins habile dans la Chaire, qu'heureux dans la pratique. Le ton qu'il avoit de badiner agréablement auprès des malades, le rendit ſi amuſant, qu'en même tems qu'il leur inſpiroit la gaieté par ſes propos, il gagnoit toute leur confiance, dont il ſavoit profiter pour avancer leur guériſon.

MARCI DE KRONLAND (Jean-Marc) naquit en Boheme en 1595. Il enſeigna à Prague en qualité de premier Profeſſeur de Médecine, & il s'y diſtingua non ſeulement par les connoiſſances qu'il avoit de cette Science, mais encore par celles des Langues, & particuliérement de l'Hébraïque, de la Syriaque & de la Grecque. Il mourut le 30 Décembre 1667, & laiſſa quelques Ouvrages qui ſont preuve de ſon goût & de ſon aſſiduité au travail. Ils ſont intitulés:

Idearum operatricium idea. Pragæ, 1635, *in*-4. *Francofurti*, 1676, *in*-4.

De proportione motûs, ſeu Regula Sphygmica ad celeritatem & tarditatem pulſuum, ex illius motu ponderibus geometricis libratô, abſque errore metiendam. Pragæ, 1639, *in*-4. Cet Auteur a borné ſes recherches ſur le pouls aux ſeules variations qui dé-

pendent de la viteſſe & de la lenteur. Les *Solano*, les *Nihell*, les *Bordeu*, les *Michel*, les *Cox*, les *Fouquet* ſont allés plus loin; ils ont même eu pour objet principal, l'indication qu'on peut tirer du pouls par rapport aux criſes.

Philoſophia vetus reſtituta, partibus quinque comprehenſa. Francofurti & Lipſiæ, 1676, deux volumes *in*-4. C'eſt la ſeconde édition.

Liturgia mentis, ſeu, Diſſertatio Medica, Philoſophica & optica de natura Epilepſiæ, illius ortu & cauſis, deque ſymptomatis quæ circa imaginationem & motum eveniunt. Opus poſthumum, cui acceſſit Tractatus Medicus de natura urinæ. Ratisbonæ, 1678, *in*-4.

Otho-Sophia, ſeu, Philoſophia impulſus univerſalis. Opus poſthumum, in quo admiranda geneſis, progreſſus, vires impulsûs, cùm in animalibus, tùm liquidis & ſolidis corporibus explicantur. Vetero-Pragæ, 1682, *in*-4.

MARENCI, (Jean-François) pieux & ſavant Médecin du XVI ſiecle, étoit d'Albe, ville d'Italie dans le Montferrat. C'eſt autant pour ſa piété que pour ſa Science que Pie V, qui fut élevé au Souverain Pontificat le 7 Janvier 1566, le nomma Médecin de ſa perſonne. Animé par l'exemple de ce Saint Pape, *Marenci* ſe conſacra au ſervice des pauvres malades, qu'il aida de ſa bourſe & de ſes conſeils. Il a laiſſé un Manuſcrit contenant l'hiſtoire de la derniere maladie de Pie V. *Mandoſius*, qui en parle, dit que l'original étoit dans la Bibliotheque de Jean Biſſaiga, Archiviſte du Saint Siege.

MARESCA, (Joſeph) fils de *Léonard*, Docteur en Médecine, vit le jour à Palerme le 6 Novembre 1636. Après de bonnes études d'Humanités & de Philoſophie, dont il fit les cours dans le Séminaire des Clercs de ſa ville natale, il ſe rendit à Meſſine, où il s'appliqua à la Médecine avec tant de ſuccès, qu'il obtint le bonnet de Docteur en cette Science. Ses talens le firent eſtimer & lui mériterent la charge de Médecin des Galeres de la Sicile ; mais tout occupé qu'il fût de l'exercice de ſa profeſſion, ſon goût pour la Belle Littérature le ramenoit quelquefois dans ſon Cabinet. C'eſt delà que ſont ſortis ces excellens morceaux de Poéſie Italienne, qui lui ont ouvert l'entrée de l'Académie des *Reaccenſi* de Palerme & de celle des *Radicati* de Meſſine. *Manget*, qui parle de ce Médecin d'après *Antonin Mongitore*, ne cite d'autres Ouvrages imprimés de ſa façon que des Poéſies Italiennes ; il ajoute cependant qu'il a écrit un Traité des fievres & un autre ſur la circulation du ſang, mais il ſe borne à dire que leur Auteur s'étoit propoſé de les mettre ſous preſſe. On ne ſait ſi *Mareſca* a exécuté ce deſſein.

MARESCHAL, (George) premier Chirurgien des Rois Louis XIV & Louis XV, étoit de Calais, où il vint au monde en 1658. Son pere, qui étoit Officier dans un Régiment étranger au ſervice de France, ayant été eſtropié à la Bataille de Rocroy, s'étoit retiré à Calais, où il jouiſſoit d'une fortune médiocre.

Mareſchal ſe ſentit du goût pour la Chirurgie. Il vint très-jeune à Paris pour l'apprendre & ſe mit ſous *Le Breton*, avec qui il contracta des engagemens, dont il tira parti pour ſubſiſter dans cette ville, en n'y faiſant que la dépenſe abſo-

lument indifpenfable. Il s'appliqua d'abord à l'Anatomie, & comme il étoit très-affidu à l'Hôpital de la Charité, il s'attira l'eftime de *Morel*, Chirurgien en chef de cette maifon, & de *Roger*, gagnant-Maîtrife. Celui-ci, qui étoit attaché à M. le Prince de Conty, ayant été obligé de faire un voyage, ne put fe difpenfer de commettre quelqu'un à fa place; il propofa *Marefchal*, qui par-là eut occafion de fe faire connoître. *Roger* ne fut pas plutôt de retour, qu'il reprit fon emploi; & *Marefchal* qui en favoit affez pour faire la Chirurgie dans fa Province, fongea à aller rejoindre fa famille. Mais il fut retenu à Paris par la place de gagnant-Maîtrife qu'on lui donna à la Charité, & dans laquelle il fuccéda à *Roger* qui avoit fini fon terme de fix ans. En 1684, il époufa la fœur de ce Chirurgien, & dès lors, il abandonna entierement le deffein de retourner à Calais. En 1688, il fut reçu Maître en Chirurgie à Paris; & prefque auflitôt *Morel*, qui étoit devenu infirme, lui confia le foin de l'Hôpital de la Charité, dans lequel il exerça fon Art en chef, avec un applaudiffement général. C'eft alors qu'il parut dans la Capitale, placé dans les Confultations à côté des Chirurgiens du premier ordre; il fit même avec éclat toutes les Opérations, & principalement celle de la Taille au grand appareil qu'il a rendue plus fimple & plus sûre. Sa réputation, qui l'approchoit infenfiblement de la premiere place, lui mérita d'être appellé, en 1696, pour confulter fur la maladie de Louis XIV qui avoit un abfcès confidérable à la nuque; il fit figne de la main qu'il convenoit de faire une incifion cruciale, & loin de profiter de cette circonftance pour fa fortune, il revint à la Capitale après avoir ainfi donné fon avis.

En 1703, il fuccéda à *Félix* dans la charge de premier Chirurgien du Roi, & trois ans après, il obtint une place de Maître d'Hôtel & des Lettres de Nobleffe. La mort de Louis XIV ne changea rien à fa fituation; il retrouva dans Louis XV la confiance dont fon Augufte bifaïeul l'avoit honoré. En 1719, il s'affocia *La Peyronie*, pour fe mettre à même de jouir d'une vie un peu plus tranquille: c'eft à fa Terre de Bievre près de Paris, qu'il avoit acquife en 1711, qu'il alloit quelquefois paffer des jours d'autant plus délicieux pour lui, qu'il les employoit au foulagement des pauvres. En 1723, le Roi le fit Chevalier de l'Ordre de Saint Michel; enfin cet habile homme mourut dans fon Château de Bievre le 13 Décembre 1736, âgé de 78 ans.

A la tête des devoirs que ce grand Chirurgien avoit à remplir, il mit toujours ceux de la Religion au rang des premiers. Véritablement pieux, il n'étoit pas moins aimable dans la fociété; on lui trouvoit des mœurs douces & rien de ce dehors auftere, auquel le dedans ne répond pas toujours. Il avoit une éloquence naturelle & polie par l'ufage du grand monde; il expofoit avec clarté un fait de Chirurgie; il racontoit une hiftoire avec graces; & fes difcours étoient autant de tableaux, où les chofes étoient rendues avec des traits naïfs & une vérité, que les ornemens n'offufquoient pas. Le zele qu'il eut toujours pour la perfection & l'avancement de fon Art, fit qu'il employa toute la protection que lui donnoit fa charge de premier Chirurgien, pour illuftrer cette partie de la Médecine trop long-tems négligée. *La Peyronie* eut la gloire d'achever l'ouvrage entrepris par fon prédéceffeur; il eut même la fatisfaction

de voir l'Académie de Chirurgie établie sur un pied solide, & produire des fruits dignes des Maîtres qui la composent.

MARESCOT (Michel) naquit à Lisieux le 10 Août 1539. Il perdit ses pere & mere à l'âge de huit ans, & il n'en avoit que neuf lorsque son tuteur l'envoya à Paris, où il fit de si grands progrès dans l'étude, que dès l'âge de 18 ans, il fut jugé capable de professer la Philosophie au College de Bourgogne. Le célebre *de Thou* fut un de ses disciples. Il n'étoit que dans la vingt-sixieme année de son âge, lorsque l'Université l'élut Recteur le 16 Décembre 1564. Le goût qu'il avoit toujours eu pour la Médecine, le détermina depuis à s'attacher uniquement à cette Science. Il reçut le bonnet de Docteur dans la Faculté de Paris le 17 Octobre 1566. *Chomel*, dans son Essai Historique sur la Médecine en France, met la promotion de *Marescot* à la Régence de la Faculté en 1556 ; c'est une faute. On n'accorde point la Régence à l'âge de 17 ans. D'ailleurs, le Recteur de l'Université de Paris est toujours pris de la Faculté des Arts; les Docteurs des autres Facultés ne sont point éligibles ; il est même arrivé que les Bacheliers de celle de Médecine promus au Rectorat, ont dû différer la prise de bonnet, parce qu'il exercoient cette Magistrature Académique. On voit encore dans la Notice des Médecins de Paris par M. *Baron* que *Marescot* soutint une These, en 1566, comme Bachelier, qu'il n'est même fait aucune mention de lui avant le Décanat de *Simon Pietre* élu en 1564 & continué en 1565.

Les raisons que je viens de rapporter contre la date du Doctorat de *Marescot* échappée à *Chomel* ou à son Imprimeur, ne m'ont été dictées que par la nécessité de redresser une faute contraire aux anciens usages, & à la précision que l'on remarque dans le Recueil de M. *Baron*. Je passe maintenant au Décanat de *Marescot* ; il y fut nommé en 1588 & continué en 1589. Ce Médecin amassa de grands biens dans sa profession, & s'acquit beaucoup d'honneur par son savoir. Il eut non seulement la confiance de quantité de Seigneurs de la Cour, mais encore du Roi Henri IV., dont il étoit premier Médecin lorsqu'il mourut le 20 Octobre 1606. On le dit Auteur d'un Livre intitulé : *Discours véritable sur le fait de Marthe Broissier de Romorantin, prétendue démoniaque.* Paris, 1599, *in*-8. On lui attribue aussi un Ouvrage qui passe pour être de *Botal* ; c'est le Traité *De curatione per sanguinis missionem.*

MARESCOTTI (César) vint au monde à Bologne le 3 de Mai 1671, de *Séraphin Marescotti* & de *Valerie Boncompagni*, tous deux de famille patricienne. Il fit son cours d'Humanités chez les Peres Jésuites & celui de Philosophie sous *Lælio Triumpheni*, dont il fréquenta l'Ecole pendant trois ans. Au bout de ce tems, il se décida pour la Médecine, malgré les oppositions de son frere ainé qui n'épargna rien pour l'engager à prendre un autre parti. *César* persista dans sa résolution. Il fit tant de progrès dans l'étude de la Science à laquelle il s'étoit dévoué par goût, qu'à l'âge de 19 ans, on lui trouva assez de capacité pour lui donner la conduite des malades de l'Hôpital de la mort à Bologne. Il s'y appliqua à la pratique pendant quatre ans, & fut enfin reçu Docteur dans

l'Univerfité de la même ville. Peu de tems après fa promotion, on le chargea d'enfeigner dans les Ecoles de la Faculté. Il fe diftingua tellement dans les différentes Chaires qu'il y occupa, qu'il fut plus d'une fois un fujet d'admiration, tant à fes collegues qu'à fes auditeurs. Il publia, en 1723, un Traité Latin fur la petite vérole, dont les Journaux ont parlé avec éloge; il fut imprimé à Bologne, *in-4*. *Marefcotti* avoit achevé d'autres Ouvrages qu'il fe propofoit de mettre fous la preffe; mais les Bibliographes ne les citent que comme manufcrits, & ne difent point qu'ils aient été rendus publics. Leurs titres portent: *Dialogus de tuenda Medicorum dignitate. Hiftoria Philofophica & Medica Nitri. De ratione comparandi nobilitatem.*

MARET, (N.) Docteur en Médecine, Aggrégé au College de Dijon, Secretaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de la même ville, Cenfeur Royal, Médecin de la Généralité pour les épidémies, Correfpondant de l'Académie des Sciences de Paris, Adjoint à la Société Royale & Correfpondance de Médecine, Affocié honoraire du College de Nancy, de la Société Littéraire de Clermont-Ferrand, des Académies de Bordeaux, Caen, Befançon & Lyon, eft un de ces hommes rares, dont le zele ardent & éclairé n'a d'autre objet que l'avantage du public. Déja connu par les talens qui le diftinguent, M. *Maret* fut reçu à l'Académie de Dijon le 9 Janvier 1756, & fe fraya par-là le chemin aux autres honneurs littéraires qu'il a obtenus dans la fuite. Il met toute fa gloire à faire voir qu'il les a mérités; ami des hommes, il les fert utilement par les travaux d'une pratique également fage & heureufe; ami des Sciences, il les enrichit par fes Ouvrages. Nous avons de lui:

Confultations Médico-Légales.

Hiftoire de l'Académie de Dijon, dans le premier & le fecond volume des Mémoires de cette Compagnie. On y trouve quelques Differtations, dont M. *Maret* eft Auteur.

Mémoire fur les bains d'eau douce & d'eau de mer. Il a remporté le prix de l'Académie de Bordeaux en 1767.

Mémoire fur l'influence qu'ont les mœurs fur la fanté des François. Il a été couronné à l'Académie d'Amiens en 1771.

Mémoire fur l'ufage où l'on eft d'enterrer les morts dans les Eglifes & dans l'enceinte des villes. Dijon, 1773.

Mémoire pour fervir au traitement d'une fievre épidémique, imprimé par ordre du Gouvernement. Dijon, 1775.

Cet Auteur a non feulement fait inférer beaucoup d'obfervations intéreffantes dans les Journaux, mais il a encore fourni un grand nombre d'Articles pour le fupplément du Dictionnaire Encyclopédique.

MARGGRAFF, (Chriftian) Médecin natif de Liebftadt en Mifnie, fut reçu Docteur à Franeker le 31 Janvier 1659. On eftima affez fes talens pour l'engager à demeurer en Hollande. Les Curateurs de l'Univerfité de Leyde lui donnerent la Chaire de Pathologie, qu'il remplit avec honneur jufqu'à fa mort arrivée en 1687. Mais la Chymie procura à ce Médecin plus de réputation que

les autres parties de l'Art de guérir. Le goût de cette Science étoit alors celui qui dominoit dans les Ecoles ; l'Economie animale n'étoit plus qu'une Chymie naturelle, par laquelle on expliquoit toutes les fonctions du corps de l'homme. Comme *Marggraff* ne fut point un des moindres partisans de cette doctrine, il fit tous ses efforts pour la répandre & l'accréditer par les Ouvrages suivans :

Prodromus Medicinæ Practicæ Dogmaticæ & Rationalis. Lugduni Batavorum, 1672, 1685, *in*-4.

Materia Medica contracta, exhibens simplicia & composita medicamenta officinalia. Ibidem, 1674, *in*-4. *Amstelodami*, 1682, *in*-4. Ces deux Traités ont été réunis & publiés sous ce nouveau titre : *Opera Medica duobus Libris comprehensa, quorum prior morborum naturam & causas inquirit ; posterior medicamentorum simplicium præstantiam ac vires, necnon compositorum præparationem, usum ac dosim declarat. Amstelodami*, 1715, *in*-4.

George Marggraff, frere ainé du précédent, naquit à Liebstadt le 20 Septembre 1610. Il étudia les Lettres Latines & Grecques avec beaucoup de succès, & montra un goût si décidé pour la Musique & la Peinture, qu'on lui donna des Maîtres en ces deux Arts, dont il prit des Leçons avec autant de fruit que d'assiduité. Mais pour ne négliger rien de ce qui pouvoit perfectionner les connoissances qu'il avoit acquises par son travail, ses parens l'engagerent à voyager. La proposition lui plut. Il partit de Liebstadt le 16 Avril 1627, & pendant onze ans, il ne revint qu'une seule fois dans sa patrie : les Mathématiques, la Botanique, la Médecine & la Chymie l'occuperent durant tout ce tems. Une absence aussi longue pouvoit faire croire qu'il se fixeroit enfin dans quelque endroit pour y tirer parti de ses talens ; mais comme le goût de voyager étoit devenu pour lui une passion dominante, il ne fit que se montrer à sa famille, & partit pour le Brésil le premier de Janvier 1638. Il y arriva heureusement, & fut bien accueilli de Jean-Maurice de Nassau, Gouverneur du pays, qu'il servit tout-à-la-fois comme Médecin, Géometre & Ingénieur. L'humeur ambulante de *Marggraff* ne lui permit cependant point encore de se fixer en Amérique ; il passa en Afrique, où il mourut en 1644, à l'âge de 34 ans. Il laissa huit Livres sur l'Histoire Naturelle du Brésil. Les trois premiers ont la Botanique pour objet. Le quatrieme traite des poissons, le cinquieme des oiseaux, le sixieme des quadrupedes & des serpens, le septieme des insectes, le huitieme s'étend sur la description du pays, sur les mœurs, coutumes & usages des habitans. *Jean de Laet*, natif d'Anvers, a mis ces Livres en ordre & les a enrichis de notes savantes. Ils ont paru avec l'Histoire du Brésil, imprimée par ordre du Comte Jean-Maurice de Nassau à Leyde & à Amsterdam en 1648, *in-fol*. Les figures, dont cet Ouvrage est rempli, ne sont pas rendues avec beaucoup d'art.

MARIANUS, (André) Médecin du XVII siecle, étoit de Bologne. Il enseigna dans cette ville, ainsi que dans les Ecoles de Pise & de Mantoue ; & après avoir monté en Chaire pendant quarante ans, il se retira comme Vétéran, & vint mourir dans sa patrie en 1661. *Marianus* a écrit sur différens sujets ; mais on n'a de lui qu'un seul Ouvrage sur la Médecine, qui est intitulé : *De Peste anni 1630, cujus generis fuerit, & an ab aëre ? Bononiæ*, 1631, *in*-4.

MARIANUS, Médecin du XVI siecle, eſt appellé par *Geſner*, MARIANUS SANCTI BAROLITANI, & par *Juſtus*, ainſi que *Vander Linden*, MARIANUS SANCTUS BAROLITANUS. Ce nom lui fut donné, parce qu'il étoit de Barlette, ville du Royaume de Naples dans la Terre de Bari. Comme ce Médecin avoit pris le bonnet de Docteur dans la Faculté de Padoue, il ne voulut point ſe mettre à pratiquer la Lithotomie, ſans l'avis & l'agrément des Membres de cette Faculté. C'étoit encore le tems que le ſerment des Candidats comprenoit la clauſe repriſe dans celui dicté par *Hippocrate*, de ne point tailler de la pierre : mais les Docteurs de Padoue paſſerent au deſſus de cette défenſe, & virent avec plaiſir les ſuccès qu'avoit le grand appareil entre les mains de *Marianus*, qui s'étoit exercé à cette opération ſous *Jean des Romains*, Médecin de Crémone. Toute imparfaite que fût alors cette méthode d'opérer, il la pratiqua autant bien que la nouveauté le permettoit, & s'attira par-là beaucoup de réputation à Veniſe, où il ſe préſenta en 1540. Sa méthode conſiſtoit à introduire la ſonde dans l'urethre qu'il coupoit à la partie antérieure du périné, & au moyen de différens inſtrumens il dilatoit le col de la veſſie, d'où il tiroit la pierre chargée entre les branches de la tenette. L'imperfection de cette maniere de tailler a été ſentie pendant deux ſiecles, & pendant tout ce tems, on a cherché à la corriger. Elle a enfin été remplacée par l'appareil latéral, qui des mains d'un Hermite eſt paſſé entre celles de ces grands Maîtres qui, de nos jours, ont rendu cette opération & plus sûre & plus ſimple, par les différens inſtrumens qu'ils ont imaginés à cet effet. Nous n'avons par deſſus les Anciens que le mérite de la perfection dans la plupart des choſes. *Celſe* a décrit l'appareil latéral, & c'eſt de lui encore que nous tenons la méthode de traiter la fiſtule à l'anus par la ligature.

Les titres des Ouvrages de *Marianus* font ſoupçonner qu'il étoit plus attaché à la pratique de la Chirurgie, qu'à celle de la Médecine. On n'a point de peine à ſe ranger du parti des Auteurs qui penſent ainſi. C'eſt une nouvelle preuve des obligations que la Chirurgie doit à la Médecine; car la premiere ſeroit tombée en décadence entre les mains des hommes ignorans qui l'exerçoient dans les XVe. & XVIe. ſiecles, ſi la ſeconde ne ſe fût occupée de prévenir la chûte, dont cet Art ſi néceſſaire étoit menacé. Nous avons de *Marianus*.

Commentaria in Avicennæ textum de apoſtematibus calidis, de contuſione & attritione, de caſu & offenſione, de calvariæ curatione. Romæ, 1526, *in*-4.

De lapide renum Liber & de lapide veſicæ excidendô. Venetiis, 1535, *in*-8. *Pariſiis*, 1540, *in*-4. Ces Traités ont été réimprimés avec les ſuivans, dont la diction eſt auſſi ampoullée que celle des premiers. *Compendium de Chirurgia. Libellus de quidditatibus. De modo examinandi Medicos Chirurgos. Oratio de Medicinæ laudibus. Venetiis*, 1543, 1647, *in*-4. *Lugduni*, 1542, *in*-8. Dans le Livre qui traite de la pierre des reins, l'Auteur vante la poudre de Perſil & de Chardon étoilé, comme un merveilleux lithontriptique.

De putredine digreſſio. Venetiis, 1535, *in*-8.

De ardore urinæ & difficultate urinandi Libellus. Ibidem, 1558, *in*-8.

MARINUS, Médecin qui fut précepteur de *Quintus*, vécut dans le premier siecle sous l'Empire de Néron. *Galien*, qui le compte entre les meilleurs Anatomistes, & qui remarque en particulier que *Marinus* avoit fort bien écrit sur la Myologie, cite ses Ouvrages au deuxieme Livre des Administrations Anatomiques; il les taxe cependant d'obscurité & d'imperfection. Cela peut être; mais il y a long-tems qu'on a dit que *Galien* ne louoit jamais quelqu'un sans quelque refrein de critique, à laquelle il fut extrêmement porté, même dans sa jeunesse.

Pline le jeune parle d'un autre Médecin nommé *Posthumius Marinus*, auquel il dit avoir obligation du rétablissement de sa santé. En reconnoissance de ce service, il pria Trajan de donner la bourgeoisie de Rome à quelques personnes qui lui avoient été indiquées par ce Médecin. Ce dernier *Marinus*, qui vivoit dans le second siecle, pourroit être le fils du premier : il n'y a rien du moins qui y répugne pour le tems.

MARIOTTE, (Edme) Prieur de Saint Martin sous Beaune, à quatre lieues de Dijon, fut reçu de l'Académie Royale des Sciences de Paris en 1666, en qualité de Physicien, & mourut le 12 Mai 1684. Cet habile homme est Auteur de plusieurs Ouvrages :

Nouvelle découverte touchant la vue. Paris, 1668, *in*-4. Il prétend être le premier qui ait observé que le nerf optique n'est pas au milieu du fond de l'œil; mais d'autres en avoient parlé avant lui. Il prétend encore que la rétine ne peut être l'organe de la vue, parce qu'elle est transparente; il le cherche ailleurs, & croit le trouver dans la Choroïde. Ce systême est tombé aujourd'hui.

Premier Essai de la végétation des plantes contenu dans une Lettre écrite à M. Lantin, Conseiller au Parlement de Bourgogne. Paris, 1679, *in*-8.

Essai de la nature des couleurs. Paris, 1681, *in*-12.

Traité de la percussion ou choc des corps. Paris, 1684, *in*-12.

Traité du mouvement des eaux & des autres corps fluides. Paris, 1686, *in*-12. Il y a deux éditions de tous les Ouvrages de *Mariotte*, l'une de Leyde, 1717, *in*-4, l'autre de La Haye, 1740, même format.

MARIUS. (George) Voyez MAYER.

MARLIANUS, (Jean) Mathématicien & Médecin du XV siecle, étoit de Milan. Il enseigna & pratiqua la Médecine à Pavie avec beaucoup de réputation, & mérita par ses talens l'estime des Ducs de Milan, qui lui accorderent plusieurs privileges en récompense des services qu'il avoit rendus au public. *Marlianus* jouit de leurs bienfaits avec reconnoissance, mais en même tems il redoubla de soins, d'attention & de zele pour en obtenir d'autres. Il les vit se multiplier pendant le cours d'une vie longue qu'il passa dans la santé la plus parfaite; car il n'eut d'autre maladie que la décrépitude, dont il mourut le 21 Septembre 1483. Il a écrit :

De caliditate corporum humanorum tempore hiemis & æstatis. De Antiperistasi. Venetiis, 1501, *in-fol.*

Jean Marlianus eut deux fils, *Jérôme* & *Antoine*, qui firent la Médecine avec diſtinction. On trouve un autre Médecin du même nom & probablement de la même famille. Celui-ci, *Louis Marlianus*, étoit fils de *Daniel*. Il fut reçu dans le College de Milan en 1483, & parvint à la charge de premier Médecin de Louis & de Maximilien Sforce, ſes Maîtres. L'Empereur Maximilien I, Philippe d'Autriche, Roi d'Eſpagne premier du nom, & Charles-Quint, l'honorerent du titre de leur Conſeiller ; mais comme ce Médecin ſe fit encore conſidérer par ſon éloquence, par ſes connoiſſances en Philoſophie & en Mathématiques, & ſur-tout par la profondeur de ſon ſavoir en Théologie, il s'avança tellement dans l'Etat Eccléſiaſtique, qu'il devint Evêque de Tuy en Galice, & qu'il venoit d'être nommé au Cardinalat, lorſqu'il mourut en 1521.

MARQUARD, (Jean) Médecin de Vienne en Autriche, ſa patrie, mourut en 1590. On a de lui :

Practica Theorica Empirica morborum interiorum à capite ad calcem. Spiræ, 1583, 1589, 1592, *in-8. Heidelbergæ*, 1607, *in-8*, *cum Capivaccii & Lucæ Ghini Libellis de Lue Venerea. Francofurti*, 1610, *in-8.*

MARQUE, (Jacques DE) Chirurgien de la Communauté de Saint Côme, étoit de Nantes. Il mourut à Paris le 17 Décembre 1618.

Son neveu, *Jacques de Marque*, naquit à Paris en 1569, & ſe rendit célebre, dans la même Communauté, par les connoiſſances qu'il avoit puiſées dans les meilleures ſources. Supérieur à ſes confreres par la qualité de bon Logicien, qui étoit alors ſi rare parmi eux ; doué de l'eſprit le plus judicieux ; verſé dans les Ecrits d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Celſe*, de *Paul* d'Egine, d'*Aëtius*, d'*Albucaſis*, de *Gui de Chauliac*, de *Tagault*, de *Paré*, & d'autres Auteurs qui ont travaillé ſur la Chirurgie, il éclaira ſon ſiecle par des Ouvrages qui méritent encore d'être lus, & qui ont ſervi de canevas à des Livres plus nouveaux que nous liſons aujourd'hui. Cet habile Chirurgien ſurvécut peu d'années à ſon oncle, car il mourut dans ſa ville natale le 22 Mai 1622. Il laiſſa une excellente *Introduction à la Chirurgie*, qui fut imprimée à Paris en 1652, 1662, 1675, *in-8*, à Lyon, 1687, *in-12*. Je n'ai point trouvé d'édition antérieure dans les Bibliographes. *De Marque* compoſa cet Ouvrage en faveur des Commençans, ayant pris pour modele un Traité de même nature, donné au public par *Jean Tagault*, Docteur & Profeſſeur de la Faculté de Paris. On a encore de la façon de ce Chirurgien :

Paradoxe, ou Traité Médullaire, auquel il eſt amplement prouvé que la moëlle n'eſt pas la nourriture des os. Paris, 1602, *in-12*. On y trouve pluſieurs réflexions judicieuſes ſur l'oſſification & ſur la formation du cal. *Jean Lanay* attaqua cet Ouvrage par un Ecrit intitulé : *Réponſe au paradoxe de Jacques de Marque.* Paris, 1607, *in-8*. Celui-ci ſe défendit par une Brochure imprimée à Paris en 1609, *in-8*, ſous le titre de *Paradoxe de Jacques de Marque contre Lanay* ; mais ce dernier lui oppoſa un nouvel Ecrit qu'il intitula : *Triomphe de la moëlle : Replique de Lanay à Jacques de Marque.* Paris, 1609, *in-8.*

Queſtion Chirurgicale en laquelle eſt propoſé & débattu que le Chirurgien ne doit jamais

pratiquer les opérations appellées Périſcythiſme & Hypoſpathiſme. Paris, 1610, *in-8.* Ces opérations conſiſtent en inciſions faites au front juſqu'au péricrâne, & au ſinciput juſqu'au crâne.

Traité des Bandages. Paris, 1618, 1631, *in-8*, avec figures.

MARQUES CORREA (Jean) vint au monde le 20 Juin 1670, à Béja, ville de Portugal dans la Province d'Alentéjo. Il reçut le grade de Docteur en Médecine, le 23 Juin 1696, à Coimbre dans la Province de Beira, & mourut dans ſa patrie le 16 Juin 1745. On a de lui un Ouvrage intitulé :

Tratado Phyſiologico Medico Phyſico è Anatomico da circulaçao do ſangue, dividido em quatro capitulos. Lisbonne, 1735, *in-4.*

MARQUET (François-Nicolas) naquit à Nancy en 1687, d'une famille honnête, mais peu favoriſée des biens de la fortune. Après avoir fait ſes cours d'Humanités & de Philoſophie, il ſuivit le goût qu'il avoit ſenti depuis quelque tems pour l'étude de la Médecine, & ſe rendit à Pont-à-Mouſſon, où il s'appliqua à cette Science pendant dix ans. La réputation de l'Univerſité de Montpellier l'attira enſuite dans les Ecoles de cette ville qu'il fréquenta pendant quatre ans; ce fut-là qu'il s'engagea en qualité de précepteur de quelques jeunes Gentilshommes, à qui il enſeigna les principes de la Langue Latine. *Marquet* manquoit de moyens pour ſe ſoutenir pendant le cours de ſes études, & pour cette raiſon, il fut obligé de recourir à l'expédient, dont je viens de parler, pour ſe tirer d'affaire. Mais il avoit fait ſes conditions; maître d'une bonne partie de ſon tems, il l'employa à ſuivre les Profeſſeurs de la Faculté, & s'appliqua particulierement à la Botanique, dans laquelle il fit des progrès ſi grands & ſi rapides, qu'il paſſa à Montpellier même pour un homme capable de jetter un nouveau jour ſur cette Science. De retour en ſa patrie, il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Pont-à-Mouſſon, & ne tarda pas à ſe fixer à Nancy. Il s'y appliqua à la pratique & la fit avec ſuccès; mais comme il ne perdit jamais de vue l'étude de la Botanique, il employa le loiſir que lui laiſſerent les malades pendant les premieres années, à compoſer un Recueil des plantes qui naiſſent dans la Lorraine. Il le dédia à feu S.A.R. le Duc Léopold, qui le gratifia d'un Brévet de Médecin de ſa Cour, d'une penſion, & d'un terrein à portée de Nancy, pour y former un jardin propre à la culture des plantes. Ce Recueil eût été mis ſous preſſe il y a long-tems, ſans la mort prématurée du Prince, qui, Protecteur né des Belles Lettres, ainſi que juſte eſtimateur du vrai mérite & des talens, ne manqua jamais de les encourager.

Comme *Marquet* parcourut la Lorraine pendant trente ans, toujours dans la vue d'en reconnoître les plantes, ſon premier Recueil groſſit d'année en année, & parvint enfin à trois volumes *in-folio*, forme d'atlas. L'Auteur le vendit à M. *Gautier*, Chanoine Régulier; mais il ſe trouve actuellement entre les mains de M. *Buc'hoz*, gendre du Médecin dont je parle & Médecin lui-même, qui n'a pu parvenir à ſe rendre poſſeſſeur de ce Manuſcrit, qu'en rembourſant à l'Abbé Gautier le double de ce qu'il en avoit payé à ſon beau-pere. C'eſt ainſi que l'intérêt domine quelquefois les ames qui ont renoncé aux biens temporels, & que l'avidité de gagner quelque argent, tyranniſe le mérite dépourvu de richeſſes. C'eſt la plainte que fait M. *Buc'hoz* dans ſon *Tourneforiius Lotharingiæ.*

Ce Recueil, qui eſt le fruit d'un travail de quarante ans, eſt rangé par ordre alphabétique. Il contient les différens noms Latins & François des plantes, leur figure au naturel, leur étymologie, leur origine, leur deſcription, le tems de la fleur & du fruit, l'analyſe des principes qu'elles renferment, leurs vertus, la doſe de leurs préparations uſitées dans la Pharmacie Galénique, les formules Latines & Françoiſes. Cet Ouvrage a beaucoup aidé M. *Buc'hoz* à rédiger celui qu'il a publié à Nancy & à Paris en 1762 & années ſuivantes, dix volumes *in*-8. ornés de planches en taille douce, ſous le titre de *Traité Hiſtorique des plantes qui croiſſent dans la Lorraine & les trois Evêchés, contenant leur deſcription, leur figure, leur nom, l'endroit où elles croiſſent, leur culture, leur analyſe & leurs propriétés, tant pour la Médecine que pour les Arts & Métiers.*

Autre *Hérophile*, mais doué d'une imagination plus hardie que ce Médecin Grec, *Marquet* donna au public en 1747, un Ouvrage ſur la méthode d'apprendre à connoître le pouls par les notes de la Muſique. Il eſt orné de planches en taille douce qu'il prit ſoin de graver lui-même, & il parut à Nancy, *in*-4, ſous le titre de *Méthode pour apprendre, par les notes de la Muſique, à connoître le pouls de l'homme & les différens changemens qui lui arrivent depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort.* Il y a une ſeconde édition de Paris, 1768, *in*-12, que l'on doit aux ſoins de M. *Buc'hoz*. On a encore de la façon de *Marquet* un Traité d'*Obſervations ſur la guériſon de pluſieurs maladies notables, aiguës & chroniques, auxquelles on a joint l'Hiſtoire de quelques maladies arrivées à Nancy & dans les environs, avec la méthode employée pour les guérir.* Deux volumes *in*-12. Le premier fut imprimé à Paris en 1750, & le ſecond dans la même ville en 1770, par les ſoins de *Buc'hoz* qui avoit en mains le Manuſcrit de ſon beau-pere. Il eſt queſtion dans cet Ouvrage de l'Hydropiſie, de la jauniſſe, de l'Apoplexie, Paralyſie & autres affections ſoporeuſes.

En 1752, lors de l'établiſſement du College Royal de Nancy, comme *Marquet* étoit le plus ancien Médecin de cette ville, on le reconnut Doyen, & en cette qualité, il étoit du Conſeil du College; mais il eut toujours plus de goût pour ſon Cabinet que pour les aſſemblées de ce Corps. Il employa les derniers tems de ſa vie à travailler ſur la Matiere Médicale & à raſſembler les formules des médicamens qui lui avoient réuſſi dans ſa pratique. Enfin on a perdu cet homme vénérable le 29 Mai 1759. Après une longue maladie de langueur & d'épuiſement, il tomba dans une Léthargie qui finit ſes jours & ſes travaux, à l'âge de 72 ans. Il a voulu être enterré ſans pompe dans le Cimetiere de Notre-Dame; mais ſes héritiers ſe propoſent d'orner ſon tombeau de cette épitaphe:

F. N. MARQUET TUMULUS.
Hìc jacet
Clariſſimus ac Conſultiſſimus Vir
F. N. MARQUET,
Regiæ ſuæ Celſitudinis
LEOPOLDI I
Lotharingiæ & Barri Ducis,

Quondam Medicus ordinarius & Botanicus ,
Civitatis Nanceianæ à ſtipendiis ,
Regalis Collegii Medicorum Nanceianorum primus Decanus ,
Necnon Conſiliarius ,
Qui primus Muſicæ modulationibus pulſum ſubjecit ,
Muſicalemque applicuit digitum ;
Doctus & Doctor ,
Medicis & Botanicis in rebus peritiſſimus ,
Mirificè conjugalibus nodis cum Praxi Theoriam conjunxit ;
Doctiſſimis ſuis Conſultationibus ,
Quas typis mandavit ,
Et immensô ſuô Plantarum Tractatu ,
Lotharingi Theophraſti atque Hippocratis nomen
Non immeritò obtinuit.
Probitate & ſcientiâ notus ,
Poſtquam omnem ſagacitate ſuâ vicerat Naturam ,
Tandem ipſe naturâ victus
Præſentem jucundâ fronte mortem ſuſtinuit ,
Atque ab hac lacrymarum regione in meliorem tranſlatus eſt
Annô, ætatis ſuæ LXXII.
Adeoque fuit ſingularis ipſius modeſtia ,
Ut corpus ſuum in hoc loco præ cæteris ,
Abſque ullo apparatu humari voluerit.
Quid plura , Viator ?
Tantam præcelebris illius Viri memoriam precibus ,
Non elogiis proſequere.
Obiit die 29ª. Menſis Maii ,
A. R. S. H. 1759.
Requieſcat in pace.

MARQUIS , (Guillaume) Médecin natif d'Anvers , vécut au commencement du XVII ſiecle. Il exerça ſa profeſſion à Hulſt en Flandre ; mais ayant été chargé de la direction de l'Hôpital de ſa ville natale , il s'y fixa pour toujours. Nous avons de lui :

Decas peſtifuga , ſeu , decem Quæſtiones Problematicæ de Peſte , unà cum exactiſſima inſtructione purgandarum ædium infectarum. Antverpiæ , 1622 , 1627 , *in*-4.

Aloë morbifuga in ſanitatis conſervationem concinnata. Ibidem , 1633 , *in*-8.

Quelques Auteurs parlent de *Lazare Marquis* , auſſi Médecin d'Anvers , qui a donné un Traité de la Peſte en Flamand , imprimé en 1636 , dans la même ville.

MARQUIS, (Jean) de Condrieu, petite ville de France au Lyonnois, tiroit son origine de Vienne en Dauphiné, où il exerça la Médecine avec applaudissement. En 1583, il étoit Principal du College du Cardinal Bertrand à Paris. *Jean Morel*, son ami, lui recommanda en mourant sa fille *Camille*, si célebre par ses Ouvrages Grecs, Latins, & François. *Marquis* intéressa les plus beaux esprits de son tems à travailler avec lui au Tombeau de ce savant homme; il lui érigea le *Mausolée Royal*, qui est le titre qu'il donna au Recueil des vers qu'on composa sur cette mort.

Juste Lipse fut aussi un des amis de *Marquis*, & il lui témoigna, par ses lettres, combien il lui étoit attaché. Ce Médecin mourut en 1625, à l'âge de 72 ans. On sait qu'il a composé plusieurs Ouvrages, mais il ne nous reste qu'une continuation de la Chronologie de Génebrard jusqu'en 1609.

MARRADON, (Barthélémi) Docteur en Médecine, fit sa profession à Marchena dans l'Andalousie, où il se distingua au commencement du XVII siecle. On a de lui:

Dialogo del uso del Tabaco, los damnos que causa, y del Chocolate, y otras bebidas. Séville, 1618, *in*-8. *René Moreau* a traduit cet Ouvrage en François, & l'a fait imprimer à Paris en 1643, *in*-4, avec le Discours d'*Antoine Colmenero* sur le Chocolat.

MARSIGLI, (Louis-Ferdinand Comte de) d'une ancienne Maison de Bologne, naquit en cette ville le 10 Juillet 1658. Habile dans l'Art Militaire, il se distingua dans cet état par sa valeur & ses négociations; mais comme il cultiva aussi les Arts de la paix, il se rendit encore très-habile dans les Mathématiques, l'Histoire Naturelle, la Physique & l'Anatomie. Ses talens en ces différens genres lui procurerent l'entrée de l'Académie des Sciences de Paris, de la Société Royale de Londres & de celle de Montpellier. Sa patrie lui doit une Société Littéraire, dont les vues se portent vers les objets qui fixent l'attention de ces compagnies; l'Institut de Bologne lui doit son établissement qui date du 11 Janvier 1712. Certains désagrémens avoient engagé le Comte de Marsigli à passer en France; il comptoit finir ses jours en Provence: mais étant allé à Bologne pour des affaires domestiques, il y mourut d'apoplexie le premier Novembre 1730, à l'âge de 72 ans. On a plusieurs Ouvrages de sa façon:

Osservazioni intorno al Bosforo Tracio. Rome, 1681, *in*-4.

Dissertazione da Fosforo Minerale, ossia della Pietra illuminabile Bolognese. Leipsic, 1698, *in*-4.

Dissertatio de generatione fungorum. Accedit Dissertatio de Plinianæ villæ ruderibus & Ostiensis littoris incremento. Romæ, 1714, *in-fol.* Suivant lui, les champignons naissent des parties putrescibles que la chaleur détache des corps qui inclinent à la pourriture; mais comme ce systême exclut le concours des graines, il ne s'accorde guere avec la marche que suit la nature dans la production des autres végétaux.

Essai Physique de l'Histoire de la mer. Amsterdam, 1725, *in-folio.* Il y traite, entre autres choses, de la nature, de la propriété, de la végétation des plantes marines, ainsi que des animaux qui se trouvent dans la mer.

Danubius Pannonico-Mysicus. Hagæ Comitis, 1726, trois volumes *in-folio.*

MARSTALLER, (Gervais) de Fribourg en Brifgaw, étudia à Wittemberg, où il fe diftingua par les connoiffances qu'il avoit des beautés de la Poéfie, & par les progrès qu'il avoit faits dans la Philofophie & les Mathématiques. Mais comme il s'étoit appliqué à la Médecine avec autant de fuccès, & qu'il en vouloit faire fa profeffion principale, il fe rendit en Italie pour s'y perfectionner, fuivit les Profeffeurs des Univerfités les plus célebres, & finit par prendre le bonnet de Docteur à Pife. En 1553, il revint à Wittemberg dans le deffein de s'y fixer. Ses premiers pas furent heureux; il avoit même déja gagné la confiance du public, lorfqu'on l'engagea à quitter cette ville pour aller pratiquer à Brunfwick, où il demeura pendant dix ans. En 1570, il fut nommé Profeffeur de la Faculté de Jene; mais il abandonna bientôt cet emploi pour fe rendre à *Zell* & y remplir la charge de premier Médecin du Duc Guillaume. *Marftalier* mourut dans cette ville le 3 Juin 1578.

Gervais, fon fils, fe diftingua à la Cour des Ducs de Poméranie, où il fut Médecin de Bogiflas, de Philippe II & de François.

MARTEL (François) fut Chirurgien de Henri IV, vers l'an 1590. Il fuivit ce Prince dans les guerres du Dauphiné, de Savoie, du Languedoc & de Normandie, & il lui fauva la vie à la Mothe-Frelon. Henri avoit fecouru une place de fon parti, appellée la Ganache que fes ennemis affiégeoient, & il y avoit effuyé beaucoup de fatigues. Le foir, il eut une forte douleur de côté, accompagnée d'une fievre violente & d'une grande difficulté de refpirer. Les Médecins du Roi étoient éloignés de fa perfonne dans ce moment critique; il appella le Chirurgien qui l'accompagnoit & fe fit faigner, fans autre avis que celui de *Martel*. Le fuccès en fut heureux & mérita à ce Chirurgien toute la confiance de fon Maître. *Martel* eft Auteur de l'*Apologie pour les Chirurgiens contre ceux qui publient qu'ils ne doivent fe mêler de remettre les os rompus & démis*. Dans cet Ouvrage, il rapporte plufieurs guérifons qu'il avoit faites à la Cour, fous les yeux des Médecins & Chirurgiens nommés par le Roi pour examiner fon habileté. Il a encore écrit des *Paradoxes fur la pratique de Chirurgie*, où l'on trouve beaucoup de chofes que les Praticiens modernes ont introduit dans leur Art. Ces Ouvrages de *Martel* furent imprimés à Paris en 1635, *in*-12, avec la Chirurgie rationelle de *Philippe Fleffelle*.

On croit que *Martel*, qui avoit fuccédé à *Antoine Portail* dans la place de premier Chirurgien de Henri IV, fut encore premier Chirurgien de Louis XIII au commencement de fon regne.

MARTIANUS, Sectateur de la doctrine d'*Erafiftrate*, vécut du tems de *Galien* qui eut avec lui quelques difputes fur des matieres Anatomiques, & qui en parle comme d'un homme envieux & fatyrique. *Martianus* étoit cependant eftimé par les autres Médecins, à caufe de deux Livres qu'il avoit écrits fur la ftructure du corps humain.

MARTIANUS, (Profper) Médecin du XVI fiecle, étoit de Saffuolo, ville d'Italie au Duché de Modene. Il s'acquit beaucoup de réputation à Rome,

où il exerça sa profession ; mais il s'en acquit davantage par ses Commentaires sur les Œuvres d'*Hippocrate*, dont *George Baglivi* faisoit la plus grande estime. Ils ont paru sous ce titre :

Magnus Hippocrates Cous notationibus explicatus, *sive*, *Operum Hippocratis interpretatio*, *Latinè. Romæ*, 1626, 1628, *in-folio. Venetiis*, 1652, *in-folio. Patavii*, 1718, *in-folio.*

MARTIN, (Jean) étoit de Paris. Il prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de cette ville vers l'an 1572, fut Professeur des Ecoles, & premier Médecin de Marguerite de Valois, que Henri IV répudia pour épouser Marie de Médicis. *Martin* mourut en 1609, & laissa des Commentaires manuscrits sur quelques Livres d'*Hippocrate*. *René Moreau* les fit paroître sous ces titres :

Prælectiones in Librum Hippocratis Coi de morbis internis. Parisiis, 1637, *in-4.*

Prælectiones in Librum Hippocratis Coi de aëre, aquis & locis. Ibidem, 1646, *in-4.*

Jean Martin, premier Médecin de Charles VIII, Roi de France, en 1483, fut pourvu d'un office de Maître des Comptes en 1484, & mourut en 1491.

MARTIN, (Bernardin) fils de *Samuel Martin*, Apothicaire de la Reine Marie de Médicis, naquit à Paris le 8 Janvier 1629. Les progrès qu'il avoit faits dans la profession de son pere, engagerent le Prince de Condé à le prendre, en 1669, à son service, à titre de Chymiste. Il en jouit pendant toute la vie de ce Prince ; il fut même continué par son fils aux mêmes appointemens & en la même qualité. *Martin* a publié quelques Ouvrages, comme une relation de ses voyages en Espagne, en Portugal, dans les Pays-Bas & en Allemagne.

Dissertation sur les dents. Paris, 1679, *in-12.*

Traité sur l'usage du lait. Paris, 1684 & 1706, *in-12.*

MARTIN, (Jean-Baptiste) Maître Apothicaire d'Auxerre, étoit de cette ville, où il naquit le 27 Octobre 1729, de *Germain Martin*, aussi Maître Apothicaire & ancien Juge Consul, & d'*Agathe Maujot*. Avant l'âge de seize ans, il avoit fait toutes ses Humanités au College des Jésuites ; il embrassa alors la profession de son pere qui fut son premier Maître en Pharmacie. Au bout de trois ans, c'est-à-dire, en 1750, il alla faire ses Cours à Paris sous M. *Rouelle*, Démonstrateur au Jardin du Roi ; & après avoir fait quelques progrès dans le Laboratoire de cet habile Chymiste, il obtint le tablier au Jardin du Roi au mois de Juillet de la même année. *Obtenir le Tablier*, c'est être admis au Laboratoire pour y travailler sous le Démonstrateur. Il prit en même tems les Leçons de M. *Bourdelin*, Professeur Royal de Chymie. Cette Science faisoit les délices de *Martin*, mais elle ne l'absorboit pas ; il étudioit encore la Botanique sous MM. *Antoine* & *Bernard de Jussieu.*

Dans le tems qu'il goûtoit davantage les charmes de l'étude & des plaisirs qui en accompagnent les progrès, son pere le rappella à Auxerre pour l'aider dans sa profession, où le grand nombre de malades lui rendoit son secours nécessaire. Il partit aussitôt ; car il ne méconnut jamais la voix du devoir,

&

& il lui facrifia toujours fa propre fatisfaction. Rendu à lui-même quelque tems après, il retourna à fes cheres études. Outre les Cours publics que faifoit *Rouelle*, il obtint la permiffion d'en fuivre un particulier qui fe faifoit pour des perfonnes de confidération. Elles ne l'eurent pas plutôt connu, qu'elles l'affocierent à leurs études & à leur amitié. Le Chevalier Turgot voulut l'emmener à Malthe, où il fe chargeoit du foin de fa fortune & de fon établiffement; mais *Martin* préféra fa patrie & fa famille. Il y revint en 1752; & cette même année, il obtint une place d'Affocié réfident dans la Société des Sciences & Belles-Lettres d'Auxerre. Ce ne fut qu'après un nouveau voyage à Paris, pour y perfectionner fes connoiffances, qu'il fe fixa enfin dans fa ville natale au mois d'Octobre 1753, & fe mit à la tête du Laboratoire de fon pere, à qui des infirmités ne permettoient plus de fe paffer de lui. Malgré le furcroît d'occupations domeftiques, *Martin* fut très-affidu aux affemblées de la Société d'Auxerre. Il lut différens Mémoires, comme ceux qui roulent fur des Pyrites trouvées à la montagne de Saint Siméon près de fa ville natale; fur le danger de l'ufage des vaiffeaux de cuivre pour la préparation & confervation des alimens; fur la cure de deux malades mordus par des viperes & guéris par l'eau de Luce; fur l'analyfe des eaux communes d'Auxerre.

Martin étoit d'une fanté délicate, que fon application au travail avoit encore affoiblie. Sur la fin de Septembre 1760, il fut attaqué d'un flux dyffentérique accompagné de fievre; le mal qui paroiffoit d'abord de peu de conféquence, fit de tels progrès, que dès le 29 il le conduifit au Tombeau, n'ayant pas encore trente-un ans accomplis.

MARTINE (George) prit le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde vers 1725, & retourna enfuite en Ecoffe, fa patrie, où il pratiqua avec beaucoup de réputation dans la ville de Saint André. Il fut Médecin de la Flotte commandée par l'Amiral Vernon, & mourut entre les années 1740 & 1743. On trouve plufieurs Mémoires de fa façon dans le Recueil publié par la Société d'Edimbourg; mais il a écrit des Ouvrages plus confidérables, fous ces titres:

De fimilibus animalibus & animalium calore, Libri duo. Londini, 1740, *in*-8. En François, Paris, 1751, *in*-12. Ce qu'il dit fur la force du cœur, eft appuyé de divers calculs algébriques, & de plufieurs Théoremes de Géométrie qui n'ont pu féduire l'efprit clairvoyant de feu M. *Senac*; ce Médecin a même relevé les écarts de notre Auteur par une critique des plus féveres. « *Martine*, dit-il, dont » le génie promettoit à la Médecine d'heureux travaux, a traité en paffant ce » fujet qui a occupé vainement tant de Géometres. Ce qu'il y a de fingulier dans » fon Ouvrage, c'eft qu'il a prodigué un étalage d'érudition qu'on n'a jamais ac» compagné de la Géométrie: Virgile, Horace, Lucrece y égaient la févere & » feche raifon qui marche appuyée fur des calculs. Il n'a pu fe préferver du goût » dépravé qui entaffe des citations, goût qui ne prouve autre chofe, fi ce n'eft » que les yeux ont parcouru beaucoup de Livres. Un autre défaut qui intéreffe » davantage, c'eft qu'il a cru que la Géométrie étoit une clef qui ouvre tous les » fecrets de la nature: les efforts des plus grands génies n'ont pu déterminer les » forces d'un feul animal. » Ainfi parle le célebre *Senac* dans fon Traité du cœur.

Effay Medical and Philofophical. Londres, 1740, in-8. Cet Ouvrage traite de plufieurs objets détaillés dans le précédent.

In Bartholomæi Euftachii Tabulas Anatomicas Commentaria. Edimburgi, 1755, in-8. C'eft M. *Monro* qui a déterminé les parens de l'Auteur à publier ces Commentaires. On y trouve plufieurs remarques hiftoriques fur la vie & les travaux de *Véfale*, de *Charles Etienne*, de *Jacques Sylvius*, de *Columbus*, de *Valverda*, de *Fallope*, & le jugement de *Martine* fur les découvertes d'*Euftachi*, dont il corrige les défauts, mais en comblant cet Auteur de tous les éloges qu'il mérite par fes recherches fur les nerfs. C'eft en examinant cette partie de l'Anatomie, fi fupérieurement traitée par *Euftachi*, que notre Médecin indique les différentes découvertes qu'on y a faites.

MARTINEZ, (Chryfoftôme) favant Efpagnol, vint à Paris vers l'an 1660. Il étudia l'Anatomie avec le plus grand foin durant les trente années qu'il demeura dans cette Capitale, caché dans le College de Montaigu, où il vivoit tout fimplement & fi frugalement, qu'il fe contentoit le plus fouvent de pain, d'oignons & de quelques fruits, buvoit fort peu de vin, fans jamais fe rendre à charge à fes amis, & paroiffoit toujours content. Il étudioit fouvent un mois entier fur un bras, fur une main, fur un doigt, & toujours d'après nature. Environ l'an 1690, cet homme fi fage, fi favant, & qui paroiffoit fi tranquille, difparut pendant le fort de la guerre qui précéda la paix de Ryfwick. *Martinez*, qui méritoit d'avoir des protecteurs, & qui, n'ayant jamais fongé à faire fa cour à qui que ce foit, n'avoit aucun crédit, fut inquiété & accufé d'être efpion, peut-être parce qu'il parloit auffi bien la Langue Françoife que fa Langue maternelle. Il laiffa deux planches d'Anatomie qu'il avoit gravées lui-même. La premiere parut de fon tems, & il la vendoit un Louis d'or; la feconde inconnue jufqu'en 1740, fut donnée alors au public, avec un Livret pour fervir d'explication.

MARTINI (Jean) étoit originaire du Gévaudan. Il rempliffoit la charge de premier Médecin du Roi Charles VIII en 1484, lorfque ce Prince accorda à la Faculté de Montpellier une confirmation de tous fes privileges & franchifes, expédiée à Montargis en Janvier 1484, la feconde année de fon regne. Le Roi dit expreffément qu'il en avoit été vivement fupplié par fon bien aimé & fidele Confeiller & premier Médecin. *Jean Martini* : *In favorem dilecti & fidelis Confiliarii & primi Medici noftri, Magiftri Joannis Martini, qui fuper hoc inftantiffimè nos requifivit.* Un peu plus bas le Roi ajoute, que c'eft en faveur de fon Confeiller & premier Médecin qu'il a accordé cette confirmation, & principalement en confidération des grands fervices qu'il lui a rendus depuis fa naiffance, & qu'il ne ceffe de lui rendre : *Concedentes favore & contemplatione dicti Confiliarii & primi Medici noftri, necnon maximorum fervitiorum per ipfum nobis à nativitate noftra impenforum, & quæ impendere non definit* ; ce qui prouve que *Martini* avoit été attaché à Charles VIII dès la premiere jeuneffe de ce Prince, qui naquit à Amboife le 30 Juin 1470.

En reconnoiffance des obligations que la Faculté de Montpellier avoit à ce Médecin, elle fit mettre à la façade des Ecoles une Infcription en fon honneur, qui,

outre les louanges qu'on lui donne, nous apprend deux faits, l'un qu'il devint Maître des comptes, apparemment à Paris; c'étoit alors le but de l'ambition des premiers Médecins, comme le prouve l'exemple de *Coctier*, premier Médecin de Louis XI: l'autre que *Martini* mourut à Blois en 1491. Voici l'Inscription:

JOANNES MARTINI,
Patriâ Gabalitanus,
Suâ tempeſtate Medicinæ Princeps, Doctor ſummus & egregius,
Hujuſque Univerſitatis Montiſpeſſulani Decanus.
Caroli VIII Conſiliarius,
Cameræ Computorum Magiſter ordinarius;
Ac primus Medicus ſuâ eximiâ virtute habitus eſt.
Obiit Blaſii MCCCCLXXXXI.

MARTINI, (Jacques) de Lawenbourg dans le Cercle de la Baſſe-Saxe; fut Médecin de la ville de Lubeck juſqu'en 1627, qu'il alla pratiquer à Hambourg, où il étoit encore en 1636. *Jacques Martini*, ſon fils, naquit dans cette derniere ville, où il mourut fort regreté en 1679. Il avoit été reçu Docteur en Médecine à Padoue en 1653.

Les Bibliographes citent beaucoup de Médecins du nom de *Martini*, entre autres *Henri Martini* natif de Dantzick, qui fut Médecin du Duc de Brieg en Siléſie. Il mourut le 10 Février 1675, & laiſſa au public:

Anatomia Urinæ Galeno-Spargyrica. Acceſſit ejuſdem Ars pronunciandi ex Urinis. Francofurti, 1650, 1658, 1661, *in*-12.

Anteambulo Medicus, ſeu, Hebdomadale Medicum. Brigæ, 1668, *in*-12.

MARTINIERE, (Germain PICHAUT DE LA) Ecuyer, premier Chirurgien de Louis XVI, Conſeiller d'Etat, Chevalier de l'Ordre du Roi, Chef de la Chirurgie du Royaume, Membre de l'Académie de Stockholm, Préſident de celle de Chirurgie de Paris, montre la même ardeur que M. *de la Peyronie*, ſon prédéceſſeur, pour maintenir la nouvelle forme des Ecoles, dont la direction lui eſt confiée. C'eſt à ſes ſoins & à ſon crédit qu'on doit l'édifice ſuperbe, durable & commode que Louis XV a fait élever, pour y aſſurer l'inſtruction des jeunes gens qui ſe deſtinent à la Chirurgie. C'eſt encore à ſes ſollicitations, auprès du Roi regnant, qu'on doit l'établiſſement d'une nouvelle Chaire, & la fondation de ſix lits, pour y traiter les bleſſûres les plus rares, les plus dangereuſes & les plus extraordinaires, à l'effet de faire faire aux Eleves la juſte application des préceptes qu'on leur a donnés. L'humanité ne peut manquer de tirer le plus grand avantage de ce nouvel établiſſement, parce que c'eſt le moyen le plus ſûr de former de vrais Chirurgiens.

Le pied ſur lequel eſt aujourd'hui le College de Paris, contribue infiniment à ſon illuſtration. Ce Corps deſtiné à éclairer & à perfectionner la Chirurgie, réuſſira d'autant mieux à remplir ſon objet, qu'il ſentira la néceſſité de s'y borner: la partie de l'Art de guérir, dont il fait profeſſion, eſt aſſez étendue pour l'occuper à l'excluſion des autres branches.

MARTIUS. (Galeottus) Voyez GALEOTTUS MARTIUS.

MARTIUS, (Jérémie) célebre Médecin d'Ausbourg dans le XVI fiecle, né de parens pauvres & obfcurs, trouva des protecteurs qui eurent foin de faire cultiver fes talens naturels, & il en profita. Il dut fes premieres inftructions au favant *Betuleius* qui mourut en 1554, & il fit fous lui des progrès fi rapides, que les meilleurs Ecrivains de l'Antiquité, tant Grecs que Latins, lui devinrent familiers, & lui firent trouver dans l'étude fes plus cheres délices. Son goût l'ayant porté du côté de la Médecine, les *Fugger* favoriferent fon inclination, & lui donnerent les moyens d'aller prendre, hors de fa patrie, les leçons des plus habiles Profeffeurs. Il avoit été connu, dès l'an 1555, de cette illuftre famille, où l'amour des Lettres étoit dominant, & voici à quelle occafion. Jean Dorefchwan avoit apporté de l'Orient à *Antoine Fugger* les Annales de *Jean Zonare* & de *Nicetas Choniate*. On jugea que cet Ouvrage méritoit d'être traduit du Grec & imprimé, & que *Fugger* feroit une action digne de fon zele pour les Sciences, de récompenfer celui qui fe chargeroit de cette verfion. La commiffion en fut donnée à *Jérôme Wolfius* qui poffédoit les Langues Grecque & Latine; mais comme ce Savant étoit d'une fanté très-foible, il s'affocia dans cette entreprife *Jérémie Martius*, qui employa une année entiere à écrire les Annales en queftion en Grec & en Latin. *Antoine Fugger* avoit promis pour récompenfe à ce jeune homme de l'entretenir pendant trois ans & de payer tout ce qu'il dépenferoit pour fes études; il lui tint parole. En conféquence, *Martius* s'empreffa de mettre à profit un fecours fi généreux; il fe décida pour la Médecine qu'il alla étudier à Ingolftadt, où il prit les leçons de *Laurent Gryll* pendant un an. Delà il fe rendit à Montpellier, & il eut l'avantage d'y fuivre *Antoine Saporta*, *François Feynes*, *Laurent Joubert*, *Jean Boucaud*, *Pierre Guichard*, *François Fontanon* & le célebre *Rondelet*. Il faifoit de tems à autre des courfes aux environs de Montpellier pour étudier l'Hiftoire Naturelle; & après avoir employé les trois ans que fon Mécene lui avoit accordés, il fe mit en route pour la Provence, s'arrêta quelque tems à Marfeille, & revint dans fa patrie, où il apprit la mort de fon protecteur. Mais il en trouva d'autres dans *Marc* & *Jean Fugger*, fils d'*Antoine*, qui l'envoyerent à leurs dépens à Padoue, où il prit encore pendant fix mois les leçons des plus habiles Médecins & Naturaliftes qui étoient alors dans cette ville. MM. *Fugger* lui manderent de paffer à Florence; au bout d'un an il fe rendit à Rome. *Martius*, craignant d'être à charge à fes patrons, s'embarqua enfin pour Venife, d'où il revint à Aufbourg en 1566. Il ne tarda pas à y être employé, car il obtint la charge de premier Médecin d'un Hôpital de cette ville. Mais il ne fe borna point à la pratique. Comme il avoit beaucoup de goût pour l'application, & qu'il poffédoit les Langues Grecque, Latine, Allemande, Françoife & Italienne, il fe trouva en état de profiter de tout ce qu'on avoit écrit de meilleur en ces Langues, tant fur la Médecine, que fur l'Hiftoire Naturelle. Outre les Ouvrages de fa compofition, parmi lefquels on remarque *La Médecine aifée*, en Allemand, publiée à Ausbourg en 1571, in-8, on a de lui plufieurs Verfions:

Marinelli Regimen mulierum. Traduit de l'Italien.

Sylloge curationum omnium particularium morborum. Argentinæ, 1568, *in*-8. Traduit du Grec de *Nonus*.

Les ſecrets de Gabriël Fallope, mis en Allemand & publiés à Ausbourg en 1571, *in*-8.

Le Livre de *Nicolas de Metris* qui eſt intitulé : *De curandis internis & externis pleriſque morbis*. En Allemand.

Jacobi Grevini de Venenis Libri duo, qu'il traduiſit du François en Latin. Il y a une édition d'Anvers, 1571, *in*-4, avec la Verſion du Traité de *Grévin*, intitulé : *Apologie ſur les vertus & facultés de l'Antimoine*. Une autre édition de la même ville, 1572, *in-folio*, avec l'*Epitome Veſalii*.

MARUS, Pérufin, eſt cité par *Silius Italicus*, Poëte du premier ſiecle, qui le dit ſoldat & Médecin. La longue expérience que *Marus* avoit du métier de la guerre, lui fournit l'occaſion de voir ſouvent panſer des bleſſures, & par-là il apprit ſi bien à les panſer lui-même, qu'il ſe trouva en état de rendre ſervice à *Serranus*, fils de *Regulus*, qui avoit été bleſſé dans la Bataille. L'Ouvrage, dans lequel *Silius Italicus* fait mention de *Marus*, eſt un Poëme ſur la ſeconde guerre punique qui commença l'an de Rome 535 & finit en 552. Ce Poëme, qui contient les expéditions d'Annibal en 17 Livres, fut trouvé par le *Pogge* dans une vieille tour du Monaſtere de S. Gal, durant la tenue du Concile de Conſtance.

MASERJAWAIH Médecin Syrien, Juif de Religion, ſe rendit célebre vers l'an de ſalut 683, par la Verſion Arabe qu'il donna, des Pandectes d'*Aaron* d'Alexandrie ; Ouvrage écrit en Syriaque, diviſé en trente Livres, & principalement tiré des Auteurs Grecs. *Maſerjawaih* eſt le premier qui ait traduit en Arabe les Livres des Médecins Grecs ; mais ni lui, ni les autres interpretes qui l'ont ſuivi de près, ne ſe ſont point ſervis du texte Grec pour leurs traductions ; car ils ont toujours travaillé d'après les verſions Syriaques, qui ſont les plus anciennes qu'on ait faites des Ecrits des Grecs.

MASINI, (Nicolas) Médecin & Phyſicien du XVI ſiecle, étoit de Céſene, ville d'Italie dans la Romagne. Son pere & ſon aïeul avoient relevé la nobleſſe de leur extraction par la ſupériorité des talens qu'ils avoient apportés dans la pratique de la Medecine. Il embraſſa lui-même cette profeſſion, qu'il exerça avec autant de réputation que de ſuccès, après avoir pris le bonnet de Docteur à Padoue. Mais comme les hommes les plus ſages ne ſont pas toujours exempts de ridicule, que les plus ſavans en ont même davantage que les autres, & qu'on pourroit les accuſer de folie en certaines occaſions, *Maſini* fut quelquefois ſi inconſtant & ſi ſingulier, qu'il ſe rendit mépriſable. Parmi les traits qui nous peignent ſon caractere, on remarque le ſuivant. Le Pape Clément VIII, qui fut élu le 30 Janvier 1592, lui ayant fait écrire pour qu'il vînt à Rome remplir la place de Médecin de ſa perſonne, il demanda du tems pour délibérer ſur cette propoſition, que tant d'autres ſe ſeroient empreſſés d'accepter. Il en remit la déciſion à ſa ſervante qu'il regardoit

comme une Sainte ; & cette fille, dont les paroles étoient pour lui des oracles, lui ayant dit qu'il devoit attendre la vieilleſſe dans l'endroit où il avoit paſſé ſa jeuneſſe, il écrivit au Souverain Pontife pour le remercier de ſes offres, & allégua, pour raiſon, qu'il étoit dans un âge où il avoit plus beſoin de repos que de travail, de tranquillité que de gloire. L'imbécillité qu'eut ce Médecin de ſe soumettre ainſi à la déciſion d'une ſervante Maîtreſſe, fit dire à quelque plaiſant que ſa prétendue *Sainte* avoit eu plus d'empire que ſa *Sainteté* ſur l'eſprit de *Maſini*.

Ses héritiers ont trouvé dans ſon Cabinet une belle collection de médailles anciennes & pluſieurs Ouvrages manuſcrits ; mais les Bibliographes n'en citent aucun de ſa façon que le ſuivant, qu'il fit imprimer lui-même :

De gelidi potûs abuſu, *Libri tres. Cæſenæ*, 1587, *in*-4.

MASSA, (Nicolas) Médecin & Anatomiſte très-renommé dans le XVI ſiecle, étoit de Veniſe, où il vivoit encore en 1566. Il mourut dans ſa ville natale, & fut inhumé dans l'Egliſe de Saint Dominique. On lui éleva un ſuperbe Tombeau de marbre, ſur lequel on grava cette Epitaphe :

Nicolai Massæ,
Magni Philoſophi ac Medici.
Maria F. Poſuit
Annô 1569.

Je ne m'arrêterai point à détailler les erreurs qu'il a répandues dans ſes Ouvrages ſur la ſtructure du corps humain. Ce détail ne me paroît d'aucune utilité dans le ſiecle éclairé où nous vivons ; il n'eſt tout au plus qu'un reproche tacite ſur les mépriſes des anciens Anatomiſtes à qui nous avons d'ailleurs tant d'obligations, & une répétition inutile qui n'eſt d'aucun avantage pour l'Hiſtoire que je traite. Tel eſt le plan que j'ai ſuivi dans le cours de cet Ouvrage. Moins occupé de groſſir chaque volume par l'énumération des fautes qui ſont échappées aux Auteurs dont je parle, je ne me ſuis étendu ſur leur doctrine, que tout autant qu'elle a opéré quelque changement dans l'Art, ou qu'elle en a avancé les progrès. Je me borne donc à dire que *Riolan* & quelques autres que ſon autorité a jettés dans l'erreur, attribuent à *Maſſa* la découverte des Muſcles Pyramidaux : mais leur opinion eſt ſans fondement ; car le muſcle qu'on regarde comme le muſcle pyramidal trouvé par ce Médecin, n'eſt que le Muſcle *Crémaſter*, à qui il vaudroit mieux laiſſer ce nom, ainſi qu'ont fait les Anatomiſtes des derniers tems. Une choſe qu'on ne peut cependant lui diſputer, c'eſt la deſcription de la cloiſon du *Scrotum*, dont quelques Ecrivains modernes ſe font honneur, quoique ſon expoſé ſoit très-exact. Il a nié l'exiſtence de cette membrane que *Mundinus* appelle *Velamentum* ou *Pudicitia*, & que nous appellons *Hymen*. Il a décrit les canaux des caroncules des Reins, à travers leſquels les urines ſont filtrées, & que nous appellons *Tuburi Urinarii*. Il a démontré que la ſubſtance de la Langue étoit muſculeuſe, & que cette partie étoit couverte d'une double enveloppe. Il a dit auſſi que le col de la Matrice étoit muſculeux. Il traite encore de vrai muſcle la membrane

charnue du front, & il foutient que les petits os qui fervent à l'organe de l'Ouie étoient découverts dès le tems d'*Achillini*, à qui il n'attribue que l'honneur d'en avoir le premier donné la defcription. *Maffa* eft d'ailleurs entré dans les détails les plus exacts fur le traitement des maux vénériens. Il a même pouffé fes recherches, à cet égard, jufqu'à difféquer les corps des malades morts de la vérole. Il en foumit plufieurs au fcalpel en 1524. C'eft dans le premier des Ouvrages, dont je vais donner les titres, qu'il s'eft étendu fur cette matiere,

Liber de Morbo Gallico. Venetiis, 1532, 1559, *in-4. Lugduni*, 1534, *in-8. Venetiis* 1563, *in-4*, avec une adjonction *De poteftate Ligni Indici, de cognitione Salfæ Pariliæ, de radicibus Chinæ &c.* Les célebres *Freind* & *Aftruc* ont regardé *Maffa* comme celui qui avoit mis la derniere main à la perfection de la méthode de traiter ces maladies avec le Mercure. Il vouloit qu'on fît les frictions de loin en loin pour éloigner la falivation, ainfi qu'il eft d'ufage aujourd'hui; & par cette raifon il mérite d'être placé après *Carpi*, à qui l'on donne à jufte titre le premier rang, par rapport au traitement de la vérole par le Mercure.

Anatomiæ Liber introductorius. Venetiis, 1536, 1539, 1559, *in-4*. Il y décrit la Gaftroraphie, que perfonne ne fut faire en France avant *Rouffet*, qui en parla dans un Ouvrage imprimé en 1581.

De febre peftilentiali, petechiis, morbillis, variolis & apoftematibus peftilentialibus, ac eorum omnium curatione; necnon de modo quô corpora à pefte præfervari debeant. Venetiis, 1540, 1556, *in-4*.

Epiftolarum Medicinalium Tomus primus. Ibidem, 1542, *in-4. Tomus alter. Ibidem*, 1550, *in-4*. Les deux Tomes enfemble: *Lugduni*, 1557, *in-folio. Venetiis*, 1558, *in-4*.

Examen de Venæfectione & fanguinis miffione in febribus ex humorum putredine ortis, ac in aliis præter naturam affectibus. Venetiis, 1560, 1568, *in-4*.

MASSAC, (Raymond DE) Docteur en Médecine dans le XVI fiecle, étoit très-connu des Rois Henri III & Henri IV. Comme il aimoit autant la Poéfie que la profeffion qu'il exerçoit, il étoit fi attaché à Ovide, que la lecture des Ouvrages de ce Poëte rempliffoit ordinairement les intervalles que la Médecine lui laiffoit libres. Il mourut à Orléans, Doyen de la Faculté, mais on ne fait pas en quelle année. On a de lui:

Pæan Aurelianus, feu, de laudibus falubritatis cœli & foli Aureliani, atque confefsûs Collegii Medicorum, Carmen. Ce Poëme eft la quatrieme piece du *Recueil des Poëmes & Panégyriques de la ville d'Orléans*, imprimé dans cette ville en 1646, *in-4*. Il eft de plus de cinq cens vers. Dans les cent premiers, l'Auteur célebre l'heureufe température du climat d'Orléans, la pureté de l'air qu'on y refpire, la fertilité du fol, la falubrité de fes productions, & divers avantages naturels qui rendent fes habitans d'une complexion faine & robufte. Le refte eft l'éloge du College de Médecine, des Membres qui s'y font diftingués & par leur fcience & par leurs talens.

Pugeæ, five, de Lymphis Pugiacis Libri duo, carminibus expreffi. Editio fecunda, cum notis Joannis Le Vaffeur. Parifiis, 1597, *in-8. Liber fecundus. Ibidem*, 1599, *in-8*. Charles de *Maffac*, fils de l'Auteur, a mis cet Ouvrage en vers François, fous ce titre: *Les Fontaines de Pougues*, Paris, 1605, *in-8*. Un de fes dif-

cendans a écrit une Lettre ſur le Poëme de *Raymond de Maſſac*, qu'on a inférée dans le Mercure de France, Mars, 1763.

MASSARIA (Alexandre) étoit de Vicenze, où il étudia le Grec & le Latin ſous *Jacques Grypholi*, & enſuite à Padoue ſous le Docteur *Lazare Bonami*, Profeſſeur public des Lettres Humaines. Comme l'eſprit de *Maſſaria* étoit fait pour les Sciences, il en ſentit croître le goût avec l'âge; & pour mettre à profit ces heureuſes diſpoſitions, il s'attacha ſucceſſivement aux Profeſſeurs les plus célebres de l'Univerſité de la même ville de Padoue. Tels furent *Tomitanus* qui rempliſſoit la Chaire ordinaire de Logique, *Alberti* qui enſeignoit la Phyſique, *Oddi* l'ancien, Profeſſeur de la Faculté de Médecine pour la Théorie, *Fracantianus* pour la Pratique, *Fallopio* pour l'Anatomie & la Chirurgie. Il fit des progrès ſi conſidérables ſous ces grands Hommes, qu'il n'eut pas de peine à obtenir le bonnet de Docteur; dès qu'il l'eut reçu, il retourna dans ſa ville natale, où il exerça ſa profeſſion pendant vingt-cinq ans. Savant, mais ſans ambition, il ſe borna à voir des malades, ſans ſonger à pouſſer ſa fortune dans des poſtes plus brillans & plus avantageux. Tranquille dans l'état de médiocrité qu'il s'étoit choiſi, la renommée fit pour lui ce qu'il ne cherchoit pas. Elle l'annonça à Veniſe avec tant d'éclat, que ſes compatriotes furent obligés de conſentir à le perdre & à le laiſſer paſſer dans cette ville, où il pratiqua pendant neuf ans avec la plus grande réputation. *Maſſaria* arriva à Veniſe en 1578. Ses talens y furent accueillis; ils firent même tant d'impreſſion ſur l'eſprit des principaux membres de la Seigneurie, qu'ils nommerent ce Médecin, en 1587, pour remplir la Chaire vacante en la Faculté de Padoue, par l'abandon de *Jérôme Mercuriali* qui avoit obtenu la permiſſion de paſſer à Bologne. Le nouveau Profeſſeur ſentit tout le poids de cette charge. Il ſuccédoit à un homme célebre, dont les Ecoles ſembloient demander le retour; il avoit à remplir la tâche difficile de diminuer les regrets qu'on avoit de ne plus le poſſéder: mais il débuta ſi avantageuſement par l'intérêt qu'il mit dans ſes premieres leçons, que les Ecoliers accoururent en foule à celles qu'il donna dans la ſuite, & que bientôt le peuple & les Grands s'empreſſerent de le conſulter ſur leurs maux. *Maſſaria* avoit encore aſſez de force pour faire eſpérer qu'il s'acquitteroit pendant quelques années des devoirs de ſa Chaire, lorſqu'il mourut ſubitement le 17 Octobre 1598, à l'âge de plus de 70 ans.

Ce Médecin exerça ſa profeſſion autant noblement que perſonne. Si les Soins qu'il prit des malades du premier rang lui procurerent des richeſſes, il ne les rechercha jamais. Auſſi déſintéreſſé à leur égard qu'il étoit libéral envers les pauvres, il recevoit avec grandeur d'ame, comme il donnoit avec profuſion. Les jours des grandes fêtes, il traitoit à diner un grand nombre de pauvres qu'il ſervoit, & il ne les congédioit qu'après leur avoir diſtribué une partie de ſes revenus. A l'exemple de *Cimon*, Général des Athéniens, qu'il ſurpaſſa en générosité, il avoit à Padoue une grande & belle maiſon, toujours ouverte aux Savans, à ſes amis & aux étrangers, qui étoient aſſurés d'être accueillis de la meilleure façon. Une autre choſe qui diſtingue *Maſſaria*, c'eſt la vénération qu'il avoit pour la doctrine de *Galien*; elle étoit ſi grande, qu'il aimoit mieux, diſoit-il,

difoit-il, errer avec cet Ancien, que d'avoir raifon avec les Modernes. Entraîné par la paffion qui l'aveugloit à cet égard, il a penfé ainfi jufques dans fes Ouvrages. Ils ne refpirent que la pure Médecine Galénique, mais bien traitée & bien expliquée ; & pour cette raifon, on doit non feulement lui pardonner l'enthoufiafme qui l'a emporté quelquefois au delà des bornes de la faine raifon, mais il doit être mis au nombre des Médecins les mieux inftruits de fon tems. Voici les titres des Ouvrages que nous avons de lui :

De pefte Libri duo. Venetiis, 1579, *in*-4.

De abufu medicamentorum veficantium & Theriacæ in Febribus Peftilentialibus. Patavii, 1591, *in*-4.

De abufu medicamentorum veficantium, Difputatio Apologetica ad Librum Herculis Saxoniæ de Phœnigmis. Vicentiæ, 1593, *in*-4. Il condamne le fentiment de *Saxonia* qui prétendoit que l'ufage des Véficatoires & de la Thériaque étoit fort avantageux dans les maladies peftilentielles. Le témoignage de *Galien* vaut mieux, felon *Maffaria*, que tout ce qu'il pourroit dire de lui-même.

Difputationes duæ, quarum prima de fcopis mittendi fanguinem in febribus, altera de purgatione in morborum principiò. Vicentiæ, 1598, *in*-4. *Lugduni*, 1622, *in*-4. Son Traité de la faignée eft un chef-d'œuvre ; il y détaille favamment les cas où elle convient, & ceux où elle eft nuifible. Si l'on s'étoit autant attaché à la doctrine de *Maffaria*, qu'à celle que *Botal* a établie dans l'Ouvrage qu'il a publié dans le même fiecle, on n'auroit pas vu les Médecins prodiguer pendant fi long-tems le fang des hommes, fur le faux principe que la faignée eft prefque un remede univerfel.

Prælectiones de morbis mulierum, conceptûs & partûs. Lipfiæ, 1600, *in*-8. Cet Ouvrage peu intéreffant eft rempli de citations. Cette façon d'écrire ne prouve rien autre chofe, finon que l'Auteur a beaucoup lu.

Practica Medica & Liber de Morbo Gallico, de purgantibus, de ratione confultandi. Francofurti, 1601, *in*-4. *Tarvifi*, 1606, *in-fol.*

Practica Medica, feu, Prælectiones Academicæ, continentes methodum ac rationem cognofcendi & curandi totius humani corporis morbos ad nativam Hippocratis & Galeni mentem, cum Tractationibus de pefte, affectibus renum & veficæ, & de pulfibus & urinis. Francofurti, 1601, *in*-4. *Tarvifi*, 1607, *in-fol. Venetiis*, 1613, 1617, 1622, *in-fol. Lugduni*, 1616, 1622, *in*-4. *Venetiis*, 1618, *in*-4.

Tractatus quatuor utiliffimi, de pefte, de affectibus renum & veficæ, de pulfibus, de urinis. Francofurti, 1608, *in*-4. Le Recueil des Ouvrages de *Maffaria* a paru fous le titre d'*Opera Medica. Francofurti*, 1608, *in-folio. Lugduni*, 1634, 1654, 1669, 1671, *in-folio.*

Liber Refponforum & Confultationum Medicinalium. Venetiis, 1613, 1617, 1622, *in-folio*, avec fes Leçons Académiques.

Il paroît que la famille de *Maffaria* a donné plufieurs autres Médecins ; car on en trouve deux dans *Vander Linden* & *Manget*, qui font nés à Vicenze & qui ont écrit des Ouvrages imprimés dans le XVI fiecle. *Dominique* eft Auteur d'un Traité intitulé : *De ponderibus & menfuris Medicinalibus Libri tres. Papiæ*, 1516, *in-folio. Tiguri*, 1584, *in*-8, par les foins de *Conrad Gefner*. On a de la façon de *Jérôme*, une verfion du Livre d'*Hippocrate* de la nature de l'hom-

me : *Hippocratis de natura hominis Liber Latinè verſus & Paraphraſi explicatus. Argentorati*, 1564, *in*-8.

François Maſſaria, de Veniſe, Philoſophe & Médecin célebre vers l'an 1530, a fait des annotations fort ſavantes ſur le neuvieme Livre de l'Hiſtoire Naturelle de *Pline*, où il eſt parlé de la nature des animaux aquatiques. Cet Ouvrage a paru ſous ce titre : *In nonum Plinii de Hiſtoriâ naturali Librum Caſtigationes & Annotationes. Baſileæ*, 1537, *in*-4. *Pariſiis*, 1542, *in*-4.

MASTELYN, (Henri) Médecin des Archiducs Albert & Iſabelle, fut inhumé dans l'Egliſe des Dominicains de Bruxelles, où l'on mit ſur ſon tombeau une épitaphe qui fut détruite en 1695. Elle étoit conçue en ces termes:

D. O. M.
HENRICUS MASTELYN,
SERENISS. ARCHIDUCIB. ALBERTO ET ISABELLÆ
A Cubiculis & Perſonis XXXV annis Doctor Medicus,
Vivens, mortis memor, hoc Monumentum ſibi,
D. MARIÆ VAN DEN WOUWERE
Conthorali,
Ac Hæredibus poni curavit.
Obiit ille 6. Martii : hæc verò.....

MASSUET, (Pierre) Docteur en Médecine de l'Univerſité de Leyde, étoit de Mouzon-ſur-Meuſe en Champagne, où il naquit en 1698. Il prit le bonnet en 1729, & ſoutint ſa Theſe Inaugurale *De generatione ex animalculo in ovo*, dans laquelle il ſe déclara partiſan de *Leuwenhoeck*. Ce Médecin a donné au public les *Elémens de la Philoſophie moderne* imprimés en 1752, à Amſterdam, en deux volumes *in*-12, avec figures. Il avoit préludé à cet Ouvrage par les Eſſais de Phyſique de *Pierre Van Muſſchenbroek*, qu'il mit du Hollandois en François, Leyde, 1739, *in*-4. Nous lui ſommes encore redevables de la Traduction Françoiſe de pluſieurs bons Ouvrages, tel que de celui de *Deventer* ſur le manuel des accouchemens, de celui de *Pierre-Adrien Verduin*, qui parut à Amſterdam, en 1756, *in*-8, ſous ce titre : *De l'amputation à lambeau, ou nouvelle Méthode d'amputer les membres.* Il a enrichi cette derniere verſion d'une Préface & de notes très-ſavantes ſur l'hiſtoire de cette opération ; les augmentations qu'il y a faites ſont plus conſidérables que l'Ouvrage même.

On trouve un Traité de la façon de ce Médecin dans le Catalogue de *Falconet*. Il eſt intitulé :

Recherches ſur l'origine, la formation &c. des vers à tuyau. Amſterdam, 1733, *in*-8.

MATARATIUS (Jacques) vint au monde le 12 Novembre 1647 à Modica, petite ville de Sicile dans le Val de Noto. Il étudia la Philoſophie & la Médecine, & prit le bonnet de Docteur en ces deux Sciences, dans leſquelles il ſe diſ-

tingua, mais sur-tout en la seconde qu'il exerça dans sa patrie avec beaucoup de réputation. On a de lui :

De febribus peticularibus malignis & contagiosis. Mazzareni, 1672, *in*-4.

De prolificæ eclipsis effectibus Epistola Medica, morbi curatione, duabus controversiis & commentatione locupletata. Neapoli, 1690, *in*-4.

Antonin Mongitore, Auteur de la Bibliotheque de Sicile, ajoute que ce Médecin se proposoit encore de mettre sous presse des Lettres & des Consultations Médicinales, ainsi qu'un Abrégé de toute la Médecine.

MATHISIUS, (Corneille-Henri) Médecin natif de Bruges, jouit d'une grande réputation à Pise vers l'an 1526. Il revint dans sa patrie, & fut nommé à la charge de premier Médecin de Marie, Reine de Hongrie, que l'Empereur Charles V, son frere, avoit nommée Gouvernante Générale des Pays-Bas en 1531. *Mathisius* mourut d'une chûte de cheval, en allant voir ses malades. Il laissa une version Latine des six Livres *De methodo medendi* d'*Actuarius*, qui fut imprimée à Venise en 1554, *in*-4, & à Paris en 1566, *in*-8, avec les autres Ouvrages de ce Médecin Grec.

Henri Mathisius, à qui les Bibliographes attribuent des Commentaires sur les Aphorismes d'*Hippocrate*, étoit aussi de Bruges. Il fut Médecin de l'Empereur Charles V & de Philippe II, Roi d'Espagne, qu'il accompagna en différens voyages. Il vint mourir à Bruxelles le 29 Juin 1565, & fut enterré dans l'Eglise de Sainte Gudule, où l'on voit son Epitaphe :

D. O. M.
HENRICO MATHISIO,
Patricio Brugensi,
Medico Celeberrimo,
In comitatu Caroli V & Philippi Hispaniarum Regis
Suô munere probissimè & felicissimè functo,
Uxor & Liberi posuerunt.
Obiit annô 1565, 29 *Junii.*

MATTE, (Sébastien) dit *La Faveur*, fut un habile Chymiste, pour qui Louis XIV créa, en 1675, la place de Démonstrateur Royal de Chymie dans l'Université de Médecine de Montpellier. Ce fut *Antoine D'Aquin*, Docteur de cette Université & premier Médecin de Louis XIV, qui sollicita ce nouvel établissement. Les Lettres Patentes, accordées à *Matte*, lui permettoient de faire un cours public de Chymie tous les ans dans la Faculté de Montpellier, & lui attribuoient pour cela 600 livres de gages, avec toutes les exemptions, droits, prérogatives & immunités, dont les Professeurs jouissent. La Faculté, justement surprise de voir que par la teneur de la déclaration du Roi, un Artiste sans lettres & sans étude auroit le droit d'enseigner en Maître, avec une autorité égale à celle des Professeurs, prit le parti de représenter le tort que cet établissement lui faisoit. Elle supplia sa Majesté de vouloir bien y remédier, en érigeant l'Aggrégature de *Fonsorbe* en septieme Chaire, destinée à enseigner la Chymie; en or-

donnant au furplus que *Matte* démontreroit fous fa Préfidence, comme cela s'étoit pratiqué de tout tems, à l'égard du Profeffeur & du Démonftrateur d'Anatomie. Le Roi, touché de la force de ces repréfentations, créa une feptieme Chaire dans la Faculté pour enfeigner la Chymie, & nomma *Arnauld Fonforbe* pour la remplir.

Prefque en même tems que *Matte* fut inftallé à Montpellier, Louis XIV le nomma pour démontrer publiquement la Chymie à Paris; ce qui l'engagea à faire régulierement deux Cours l'année. Il continua ce fatiguant exercice jufqu'en 1684. Alors fon âge & fes infirmités ne lui permettant plus de fe rendre annuellement dans la Capitale, il fe démit de la place de Démonftrateur qu'il y occupoit, & il eut pour fucceffeur le célebre *Nicolas Lémery*. On a de *Matte* une *Pratique de Chymie* qu'il publia à Montpellier en 1671, *in*-8.

Jean Matte, fils de *Sébaftien* & de *Marie Coulet*, fa premiere femme, naquit à Montpellier le 1 Février 1660. Il fit fes premieres études au College des Jéfuites de fa ville natale, & fa Philofophie à Paris au College du Pleflis. Il prit en 1681 le degré de Maître-ès-Arts dans la Capitale, & la même année, le Roi lui accorda la furvivance de la place dont fon pere étoit revêtu à Montpellier. *Matte* n'avoit encore que 21 ans. A fon retour dans fa patrie, il fe livra fans réferve à l'étude de la Chymie, afin d'acquérir les connoiffances qui lui étoient néceffaires pour faire honneur à la place à laquelle il étoit deftiné. En 1699, il fut nommé Correfpondant de l'Académie des Sciences de Paris. En 1706, époque de la création de la Société Royale de Montpellier, il obtint une place d'Affocié Chymifte. Il y a plufieurs Mémoires de fa façon, parmi ceux de l'une & de l'autre de ces Compagnies favantes. Exact à remplir fes devoirs d'Affocié, il affifta régulierement aux affemblées de la Société Royale jufqu'en 1735 qu'il demanda la vétérance. Sa place d'Académicien fut donnée à *Serane*, fon neveu, Médecin de l'Hôtel-Dieu de Montpellier. *Matte* fe retira prefque en même tems de l'Univerfité, où il avoit été pourvu de la place de Démonftrateur Royal de Chymie à la mort de fon pere; il en fit obtenir la furvivance à *Sébaftien Matte*, fon frere, & fe déchargea fur lui du foin de faire les démonftrations en public. Il s'étoit déja démis de l'emploi de Syndic de l'Hôpital général, dans un tems où fes grands travaux ne lui permettoient pas d'en remplir toutes les fonctions. Après fa retraite, il partagea fon tems entre la priere, la lecture & les bonnes œuvres, & ce fut dans ces faints exercices qu'il mourut le 7 Août 1742, âgé de 82 ans & fix mois.

MATTENBOURG (Jean) étoit de Minden en Weftphalie, où il naquit en 1550 de *Chriftophe*, Echevin de cette ville. Les progrès qu'il avoit faits dans fes études, lui mériterent la réputation d'un habile Littérateur, & d'un homme plus capable que perfonne d'infpirer aux jeunes gens le goût des Sciences qu'il avoit lui-même cultivées avec ardeur. La place de Sous-Principal du College de Caffel demandoit un tel homme, & en 1576, on jetta les yeux fur lui pour la remplir. Il l'accepta. Mais comme il profitoit du tems que lui laiffoient les devoirs de cette charge, pour étudier la Médecine, il fut bientôt en état d'afpirer aux honneurs du Doctorat; & pour les obtenir, il fe rendit à Valence en Dauphiné,

où il reçut le bonnet en 1579. Déterminé à tirer parti de sa promotion, il vint pratiquer la Médecine à Gotha dans la Thuringe. Ses succès lui mériterent la confiance & l'estime des habitans de cette ville, qui applaudirent, en 1594, à sa nomination à la Magistrature, & au choix qu'on avoit fait de lui pour remplir la charge d'Inspecteur du College Ducal. *Mattenbourg* mourut à Gotha en 1631, à l'âge de 81 ans. On n'a qu'un seul Ouvrage de sa façon:

Tractatus exiguus & perquam utilis de Hydrope ejusque speciebus omnibus. Lemgowiæ, 1583, *in*-8.

MATTHÆUS (Philippe) vint au monde à Marpurg en 1621. Il y a apparence que ce fut à Franeker, dans la Frise, qu'il reçut les honneurs du Doctorat en Médecine; il est au moins certain qu'il se fixa dans cette ville, où il commença d'enseigner l'Anatomie en 1645. Il s'y distingua également dans la Pratique & dans la Chaire; il passa même à l'emploi de Professeur de Botanique en 1651. Comme ce Médecin étoit fort entendu dans les affaires, il fut nommé deux fois à la charge d'Echevin de la ville de Franeker; mais il l'abdiqua, lorsqu'il fut choisi Recteur de l'Université en 1673. On met sa mort au 29 Décembre 1700.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Philippe Matthæus*, fils d'*Antoine* Professeur à Utrecht. Il naquit dans cette ville le 16 Mars 1638, ou selon d'autres, 1641. Ce fut aussi à Franeker qu'il étudia la Médecine & qu'il prit le bonnet de Docteur dans cette Faculté. En 1663, il occupoit l'emploi de Médecin de sa ville natale, où il fut encore nommé Professeur extraordinaire en 1670; mais il abandonna l'une & l'autre de ces charges le 17 Novembre de la derniere année, pour aller remplir la Chaire d'Anatomie en l'Université de Franeker. Il y mourut le 16 Octobre 1690.

On trouve plusieurs Médecins du même nom, entre autres, *Jean Matthæus* Hessois, qui enseigna au commencement du XVII siecle à Herborn, dans la Principauté de Nassau-Dillembourg, & qui fut Médecin des Seigneurs de cette illustre Maison. On a de lui:

Discursus de Febre Pestilentiali quæ superioribus annis Germaniam pervagata est. Francofurti, 1603, 1620, *in*-8. Il s'attache à prouver que la saignée est pernicieuse dans la cure de cette maladie.

Rationalis & Empirica Thermarum Marchicarum Badensium descriptio. Ettlingæ, 1606, *in*-8. *Hanoviæ*, 1608, *in*-8.

Consilia Medica diversorum Authorum pro Ernesto Friderico Marchione Badense conscripta. Francofurti, 1608, *in*-8.

Centuria difficultatum Medicarum tàm jucundarum quàm utilium. Herbornæ, 1616, *in*-8. Il y a une édition antérieure de Francfort, 1603, *in*-8, mais elle ne contient que trente-une Questions.

Speculum sanitatis, rerum nonnaturalium, quas vocant, administrationem, pro bona valetudine conservandâ, continens. Francofurti, 1620, *in*-8. L'Auteur s'est étendu, dans quelques morceaux détachés, sur les propriétés des médicamens simples, & sur ce que les anciens Botanistes en ont dit de faux, d'absurde & de superstitieux.

Conrad Matthæus, né à Herborn le 26 Mai 1603, est apparemment fils de l'Au-

teur dont on vient de parler. Il fut reçu Docteur en Médecine à Groningue en 1627, & Professeur ordinaire en 1631. Il mourut le 12 Septembre 1639, après avoir été honoré du Rectorat de l'Université de cette ville.

Voici encore un Médecin de ce nom. C'est *Pierre Matthæus* natif de Cosenza dans le Royaume de Naples. Il fut disciple de *Léonard Capua*, & à l'exemple de son Maître, il entassa paradoxes sur paradoxes dans les dix Dialogues de sa façon, qui parurent à Naples en 1704, *in*-4, sous le titre d'*Animadversiones Physico-Medicæ*.

MATTHESIUS (Jean) naquit le 25 Août 1544 à Joachimsthal en Boheme. Il fut reçu Docteur & Professeur en Médecine à Wittemberg, & quelque tems après sa promotion, Auguste, Electeur de Saxe, le mit au nombre de ses Médecins. Ces avantages ne le fixerent cependant point à Wittemberg; il passa à Dantzick en qualité de Médecin Pensionnaire de cette ville & de Professeur du College. Ce fut-là qu'il publia, en Allemand, les Regles du régime qu'il faut observer dans le cours des maladies pestilentielles.

Son fils, de même nom que lui, fut aussi Docteur en Médecine. Il exerça pendant 40 ans la charge de Médecin de la ville de Thorn, dans la Prusse Royale, où il mourut le 15 Juin 1652.

MATTHIAS, (George) Docteur en Médecine & Professeur de l'Université de Gottingue, vit avec tant de peine combien la partie historique de l'Art de guérir étoit négligée pendant le cours des études, & sentit si parfaitement combien elle étoit intéressante pour acquérir une connoissance parfaite de cet Art, qu'il prit le parti d'en entretenir ses auditeurs. Mais il ne tarda pas à s'appercevoir que cette matiere le meneroit trop loin, s'il étoit réduit à la dicter par cahiers; & pour ménager le tems précieux qu'il devoit d'ailleurs à l'instruction de ses Ecoliers, il imagina de faire imprimer une notice chronologique des Auteurs & de leurs Ouvrages, pour qu'il ne lui restât plus qu'à l'expliquer dans ses Leçons Académiques. Ce plan paroît avoir été goûté par une infinité d'Ecrivains, qui ne manquent jamais de toucher quelque chose de la partie historique de la Médecine, quand l'occasion s'en présente dans leurs Ouvrages; plusieurs même en ont fait un objet particulier de recherches, dont ils ont enrichi la Littérature Médicinale. Je ne répéterai point ici les raisons qui m'ont engagé à travailler à la rédaction de ce Dictionnaire; je me suis assez étendu là dessus dans la Préface, pour n'en rien dire davantage. Je finis cet Article par les titres des Traités que nous devons au Professeur de Gottingue:

Hippocratis Liber de honestate, Græcè & Latinè, cum notis. Gottingæ, 1740, *in*-4.

Conspectus Historiæ Medicorum Chronologicus, in usum Prælectionum Academicarum confectus. Ibidem, 1761, *in*-8. L'exactitude avec laquelle cet Ouvrage est écrit, lui a mérité, de ma part, la plus grande confiance, lorsqu'il s'est agi de concilier la variété d'opinions qui se rencontre dans les Historiens de la Médecine.

MATTHIOLE (Pierre-André) étoit de Sienne, ville d'Italie dans la Toscane, où il naquit vers l'an 1500, de *François Matthiole*, Médecin, & de *Lu-*

crece Boninſegni. Il paſſa ſa jeuneſſe à Veniſe & s'y perfectionna dans les Langues Latine & Grecque. Son pere l'envoya enſuite à Padoue, avec ordre d'y faire ſon cours de Droit ; il partit. Mais comme il ne tarda point à s'appercevoir du peu de diſpoſitions qu'il avoit à cette étude, il ſe crut obligé de faire connoître le goût qui le portoit vers la Médecine, & il s'y appliqua avec le plus grand ſuccès. La mort de ſon pere vint cependant déranger ſes projets. Les moyens de continuer ſes études lui manquerent, & il auroit été obligé de quitter Padoue, ſi les progrès qu'il avoit déja faits n'euſſent engagé les Docteurs de la Faculté à ne point le laiſſer partir, ſans lui donner le bonnet. Empreſſé de retourner à Sienne, *Matthiole* ſe livra aux exercices de la pratique, & ſes ſuccès le répandirent ſi avantageuſement dans cette ville, qu'il ſe vit bientôt à l'aiſe du côté de la fortune. Cet état d'aiſance lui fit négliger les moyens par leſquels il y étoit parvenu. Plus appliqué à l'étude du Cabinet qu'aſſidu à voir les malades qui imploroient ſon ſecours, il commença à mener une vie ſi retirée, que ce ne fut qu'avec peine qu'on l'engagea quelquefois à ſe prêter au deſir des perſonnes, dont il avoit eu auparavant toute la confiance. Mais quelque forte que fût la réſolution qu'il avoit priſe de ne point ſe départir du genre de vie qu'il avoit embraſſé, il ſe vit obligé de paſſer dans le tumulte du grand monde. Il fut appellé à la Cour de l'Empereur Charles V par Ferdinand, Archiduc d'Autriche, qu'il ſervit pendant dix ans, en qualité de premier Médecin. Au bout de ce terme, il ſe rendit à Trente, où il ſe maria en ſecondes noces avec une Demoiſelle de cette ville, qui lui donna pluſieurs enfans. Il y vécut heureux avec elle, mais la mort l'en ſépara en 1577. Son corps fut enterré dans la grande Egliſe, & l'on fit graver ces deux Vers ſur ſon Tombeau :

Saxa quidem abſumit tempus, ſed tempore nunquam
Interitura tua eſt gloria, Matthiole.

Ce Médecin a effectivement mérité l'immortalité par ſes Ouvrages ; mais il auroit fait quelque choſe de mieux pour la Botanique, s'il ne ſe fût point laiſſé tromper, & qu'il n'eût pas trompé ceux d'après lui, en inſérant de fauſſes figures de plantes dans ſes Commentaires ſur *Dioſcoride.* Il les y a miſes telles qu'on les lui a données, ſans trop s'informer ſi elles étoient conformes à la nature ; & comme il s'eſt fondé d'ailleurs ſur les deſcriptions qu'avoient laiſſé les Anciens, il a imaginé le deſſin de pluſieurs plantes ſur ce qu'ils en ont écrit, & nous a ainſi tracé des figures de pure invention. Cette remarque ne doit cependant point faire mépriſer ces Commentaires ; ils ſont utiles par les expériences qu'ils contiennent, ainſi que par les lumieres que l'Auteur y a répandues, & qui les rendent ſupérieurs à ce que nous ont laiſſé les Anciens ſur la Botanique. Voici les titres des différens Traités de *Matthiole* :

Dialogus de Morbi Gallici curatione.

Apologia adversùs Amatum Luſitanum, cum cenſura in ejuſdem enarrationes. Venetiis, 1558, *in*-8. La diction de cet Ouvrage eſt vive & pleine de feu.

Epiſtolarum Medicinalium Libri V. *Pragæ*, 1561, *in-folio. Lugduni*, 1564, *in-8.*

Diſputatio adversùs viginti Problemata Melchioris Guilandini. Venetiis, 1563, *in-4.*

Opuſcula de ſimplicium medicamentorum facultatibus ſecundùm genera & loca. Venetiis, 1569, *in-12. Lugduni*, 1571, *in-16.*

De plantis Epitome utiliſſima. Venetiis, 1571, 1586, *in-4. Francofurti*, 1586, *in-4*, avec les augmentations de *Joachim Camerarius*, & un Opuſcule ſur le voyage de *François Calceolari* depuis Vérone juſqu'au Mont-Baldo.

Le principal Ouvrage de *Matthiole* eſt celui qui contient ſes Commentaires ſur les ſix Livres de *Dioſcoride.* Il y en a des éditions en pluſieurs Langues, dont *Jean-François Séguier* a donné la Notice ſuivante dans ſa Bibliotheque Botanique :

Il Dioſcoride con li ſuoi diſcorſi, aggiuntovi il ſeſto libro de gli antidoti contra tutti i veleni. Veniſe, 1548, 1549, *in-4*, ſans figures. C'eſt l'édition originale; car *Matthiole* a écrit ſes Commentaires en Italien; ce n'eſt qu'en 1554 qu'il les a fait paroître en Latin.

Commentarii in ſex Libros Pedacii Dioſcoridis, adjectis quàm plurimis plantarum & animalium imaginibus. Venetiis, 1554, *in-folio*, avec de petites figures.

Secundò auctì, adjectis plurimis plantarum & animalium imaginibus, quæ in priore editione non habentur. His acceſſit Apologia adversùs Amatum Luſitanum, & Cenſura in ejuſdem enarrationes. Venetiis, 1585, *in-folio*, *cum Iconibus.*

Venetiis, 1560, *in-fol.*

Traduits en François, par *Antoine du Pinet.* Lyon, 1561, *in-folio*, avec de petites figures.

En Italien, avec les augmentations de l'Auteur. Veniſe, 1563, *in-folio*, avec de petites figures.

En Allemand, par *George Handſch.* Prague, 1563, *in-fol.*

Latinè, Venetiis, 1563, *in-4.*

Denuò ab ipſo Auctore recogniti & locis plus mille aucti, adjectis magnis ac novis plantarum ac animalium iconibus ſupra priores editiones delineatis. Acceſſerunt quoque ad margines Græci contextus ex antiquiſſimis Codicibus deſumpti. Item de ratione diſtillandi Liber. Venetiis, 1565, *in-fol.*

En Italien, avec l'Art de diſtiller. Veniſe, 1570, *in-fol.* On y trouve 957 grandes figures.

En François de la Traduction de *du Pinet.* Lyon, 1572, *in-fol.*

Traduits en François par *Jean des Moulins*, Docteur en Médecine, avec des Tables Médicinales des qualités & vertus des médicamens ſimples. Lyon, 1572, *in-folio.*

En François, de la même Verſion. Lyon, 1579, *in-fol.*

En François, de la Verſion de *du Pinet.* Lyon, 1580, *in-fol.*

Latinè, cum Libro de ratione diſtillandi. Venetiis, 1583, *in-folio*, avec de grandes figures; 1596, *in-folio*, avec de petites figures.

En Italien. Veniſe, 1584, *in-fol.* Bergame, 1591, *in-4.*

En Allemand de la Traduction de *Joachim Camerarius.* Francfort, 1590 & 1598, *in-fol.*

Opera omnia, hoc eſt : I. Commentarii in ſex Libros Dioſcoridis, adjectis in margine

Græci

Græci textûs lectionibus, ex antiquissimis Codicibus desumptis, qui Dioscoridis depravatam lectionem restituunt, à Gaspare Bauhino aucti, synonymis quoque plantarum & notis illustrati : adjectis plantarum iconibus supra priores editiones plusquam 300 (*quarum quamplurimæ hìc primùm describuntur*) *ad vivum delineatis.* II *De ratione distillandi Liber.* III *Apologia in Amatum Lusitanum cum Censura.* IV *Epistolarum Medicinalium Libri quinque.* V *Dialogus de Morbo Gallico. Basileæ*, 1598, *in-folio*, avec 330 planches, dont 50 nouvellement gravées.

En Allemand, de la Version de *Camerarius.* Francfort, 1600, *in-folio*, avec figures.

En Italien. Venise, 1604, *in-folio*, avec de grandes figures.

En Allemand. Francfort, 1611, *in-fol.*

En François, de la Traduction de *du Pinet*, avec le Livre de l'art de distiller. Lyon, 1619, *in-fol.*

En Allemand, de la Version de *George Handsch*, avec les éclaircissemens de *Camerarius.* Francfort, 1626, *in-fol.* On y trouve 123 nouvelles figures.

En François, de la Traduction de *du Pinet.* Lyon, 1656, *in-folio*, & 1680.

Latinè, ex editione Bauhini. Basileæ, 1674, *in-fol.*

Latinè. Venetiis, 1712, 1744, *in-fol.* Cette multitude de Versions & d'éditions de *Matthiole* fait preuve de la pénurie, où l'on étoit alors, de bons Livres en Botanique : les Ouvrages de nos meilleurs Auteurs en ce genre n'ont point eu un sort si heureux.

MATTHIOLE ou MATTHIOLUS DE MATTHIOLIS, Médecin natif de Pérouse dans l'Etat Ecclésiastique, enseigna à Padoue où il mourut en 1498. On lui attribue plusieurs Ouvrages, comme :

Ars memorativa, seu, Tractatus de præceptis artificialibus & regulis Medicinalibus ad augendam memoriam. Argentinæ, 1498, *in-4.*

Regimen contra pestem. Venetiis, 1535, *in-8.*

Mais celui qui a fait le plus de bruit, est un Traité qui fut publié sous son nom à Paris, & qui porte ce titre :

Livre de Matheolus contre le mariage. 1492, *in-fol.* Il y a aussi une édition de Lyon, chez Olivier Arnoulet, qui porte ces mauvais Vers au frontispice :

Le Bigame Matthiolus
Qui nous montra sans varier
Les biens & aussi les vertus
Qui viennent pour soi marier,
Et à tous fait considérer;
Il dit que l'homme n'est pas sage
S'il se tourne remarier
Quand pris a été au passage.

Comme *Pierre-André Matthiole*, dont on a parlé à l'Article précédent, s'est marié en secondes noces, on a voulu aussi lui attribuer cet Ouvrage; mais on

n'a pas fait la réflexion que la date de la premiere édition eſt antérieure à la naiſſance de ce Médecin. D'ailleurs, cet homme ſenſé ne s'amuſa point de pareilles ſottiſes ; elles firent cependant aſſez de bruit pour mériter une Réponſe intitulée :

Le Rebours de Matheolus, ou le Réſolu en mariage, compoſé en rime Françoiſe. Paris, 1518, in-4. Cette piece commence ainſi :

Des femmes ſommes tous venus.
Autant les gros que les menus,
Pourquoi celui qui en dit blâme,
Doit être réputé infâme.

MATY, (Matthieu) fils d'un Miniſtre réformé qui étoit de Beaufort en Provence, naquit en 1718 à Montfort près d'Utrecht, & ſe fit recevoir Docteur en Philoſophie & en Médecine. Ses talens lui mériterent l'entrée de la Société Royale de Londres & de l'Académie de Berlin ; ils lui procurerent encore la place de Secrétaire & de Bibliothécaire du Muſée Britannique à Londres. Ce Médecin a travaillé à la *Bibliotheque Raiſonnée*, au *Journal Britannique*, année 1750 & ſuivantes. Il a publié un *Eſſai ſur l'uſage*, & un autre *ſur le caractere du grand Médecin, ou, Eloge critique, de Boerhaave.* Dans ce dernier, qui parut à Leyde en 1747, in-8, il loue *Boerhaave* ſans flatterie, il ne cache même point les petits défauts qui ont déparé ſon mérite littéraire.

MAUCHARD (Burchard-David) naquit en 1696 à Marbach dans le Duché de Wirtemberg, de *Jean-David Mauchard*, Docteur en Médecine. Après avoir fait de bonnes études dans ſa patrie, il alla à Tubingue, où il s'appliqua à la Médecine, pendant cinq ans, ſous *Camerarius* & les autres Profeſſeurs qui enſeignoient dans l'Univerſité de cette ville. Delà il paſſa à Altorf pour y écouter le célebre *Heiſter*, & ce fut ſous ſa préſidence qu'il ſoutint ſa Diſſertation Inaugurale *De vera glandularum appellatione*, & qu'il reçut le bonnet de Docteur en 1718. De retour à Marbach, il y exerça la Médecine pendant ſix mois, ſous les yeux de ſon pere ; mais comme il vouloit encore ſe perfectionner dans l'étude de l'Anatomie & de la Chirurgie, il ſe rendit à Paris, où il fit connoiſſance avec les célebres *Du Verney* & *Winſlow*, & ſe lia d'amitié avec *Petit* & *Thibaut*, Chirurgiens. Il ſuivit auſſi la pratique de *Gerard*, premier Chirurgien de la Charité, chez qui il logeoit. Après deux ans de ſéjour dans la Capitale, *Mauchard* revint en Allemagne dans le deſſein d'y exercer la Médecine. En 1722, il ſe fit aggréger à la Faculté de Tubingue, où il ſoutint une Theſe ſur les hernies pour parvenir à cette aggrégation ; mais à peine avoit-il fait ce pas, qu'il ſongea encore une fois à quitter ſa patrie, d'où pluſieurs Savans de Paris l'excitoient à ſortir par leurs promeſſes. Cependant la place de Médecin de la Cour de Wirtemberg qu'il occupoit, lui fit abandonner ſon projet, & bientôt après, il épouſa la fille de *Zeller*, Profeſſeur de Médecine à Tubingue. En 1726, il obtint la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie, place qu'il a remplie avec diſtinction juſqu'à ſa mort qui arriva le 11 Avril 1752.

Ce Médecin s'eſt acquis beaucoup de réputation en Allemagne par la dextérité

& les fuccès, avec lefquels il traitoit les maladies des yeux, dont il s'étoit particulierement inftruit fous *Heifter* & *Woolhoufe*. On a de lui un grand nombre d'Obfervations importantes fur la Médecine & la Chirurgie dans les Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature, & beaucoup de Differtations, en forme de Thefes, qui font eftimées & méritent toutes d'être lues. Le Mercure de France, Mai 1722, contient une Lettre critique, de fa façon, fur le Traité des maladies des yeux par *Saint Yves* qui lui répondit; mais *Mauchard*, peu fatisfait de cette replique, propofa de nouvelles objections à fon adverfaire dans le Journal des Savans 1723.

MAUGANT GENETHLIAC. Voyez GENETHLIAC.

MAUGUE, (Benoit) Docteur en Médecine, Infpecteur général des Hôpitaux du Roi en Alface, premier Médecin de cette Province, Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, étoit de Clermont-Ferrand, où il naquit vers la fin du dernier fiecle. Sa qualité d'*Archiatre*, ou de premier Médecin de l'Alface, l'avoit fixé dans ce pays, où il a demeuré quarante ans. Pendant ce long efpace de tems, ce Naturalifte laborieux a fait des remarques fur tous les objets qui lui ont paru dignes d'attention, & il les a confignées dans un Manufcrit qui eft en deux volumes, *in-folio*, fous le titre d'*Hiftoire naturelle de la Province d'Alface, où après avoir décrit fa fituation, les Montagnes qui l'environnent, les Etangs, les Marais & les Rivieres qui l'arrofent, les Forêts qui la couvrent, on examine quelle en peut être la qualité de l'air & celle des alimens, d'où on déduit les températmens, les inclinations, les mœurs des habitans, & les maladies les plus communes dans ce climat, avec la defcription des Animaux, des Végétaux, des Minéraux, des Pétrifications, des Eaux communes & des Minérales, &c.* M. *Schoepflin*, célebre Profeffeur de Strasbourg, à qui *Maugue* avoit communiqué fon Ouvrage, dit qu'il renferme beaucoup de chofes intéreffantes. Les figures qui s'y trouvent en grand nombre font enluminées & très-bien deffinées: plufieurs font néceffaires pour l'intelligence du Livre; d'autres repréfentent les inftrumens & les machines particulieres qui font en ufage dans la Province, les bas reliefs, & les anciens monumens qu'on y voit.

Cet Ouvrage eft dans la Bibliotheque de M. *Benoit Duvernin*, petit-neveu de l'Auteur, Médecin aggrégé au College de Clermont-Ferrand, & de la Société Littéraire de cette ville. Il a lu dans les affemblées de cette Société un *Difcours fur l'Hiftoire Naturelle en général, & fur celle d'Auvergne en particulier*, & un autre *fur le climat de la Province d'Auvergne*; on les trouve dans le Recueil de Littérature imprimé à Clermont-Ferrand en 1748, *in*-8. La pofition de cette Province, fuivant fes degrés de latitude & de longitude, fes montagnes, fes plaines, les rivieres & les petites fources qui l'arrofent, la direction des montagnes, leur hauteur, les vents qui regnent dans certaines faifons, & leurs effets, la fertilité des terres & la qualité des productions, font les principaux points traités dans le dernier Mémoire. De leur comparaifon, l'Auteur déduit la qualité du climat de la Province d'Auvergne.

MAUREGARD, (Charles DE) Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, dont il fut élu Doyen en 1443 & continué en 1444, fut privé de tous ses droits, au sujet du mariage qu'il avoit contracté en 1447. Comme les Médecins de Paris, autrefois Ecclésiastiques, étoient alors dévoués au célibat, en qualité de Membres d'une compagnie qui faisoit partie du Clergé, *Mauregard* devint doublement irrégulier aux yeux de la Faculté, parce qu'il avoit épousé une veuve; espece de bigamie du côté de la femme. Ce fut la matiere d'un grand procès; il se pourvut devant le Prévôt de Paris, dans ce cas de *nouvelleté*. Il gagna au Châtelet: la Faculté lui rendit tous ses droits, excepté la Régence, mais elle porta à cette occasion un décret, par lequel elle déclara que quiconque, dans les difficultés qui pourroient survenir, se pourvoiroit hors du sein de la Faculté ou de l'Université, seroit privé des émolumens.

Si la Faculté de Paris tenoit anciennement à honneur de garder le célibat, parce qu'elle étoit Membre d'un corps Ecclésiastique, elle ne se soucioit cependant pas que les Bacheliers se présentassent avec l'ordre de la Prêtrise; elle craignoit que ces Ecoliers ne donnassent à l'étude de la Théologie un tems qu'elle croyoit destiné à celle de la Médecine. Voilà pourquoi *Jean Clément*, de Marle, en 1403; *Jean de Gray*, en 1408; *Robert Poitevin*, en 1416; *Jean Langrenois*, en 1429; *Guillaume de Algia*, en 1436; *Geoffroy Lami*, en 1442, obtinrent des dispenses & Bulles de Rome, soit pour pouvoir obtenir la Licence, soit pour Régenter, soit pour pouvoir exercer la Médecine & allier cet Art avec le Sacerdoce. En donnant l'exclusion aux Prêtres qui n'étoient pas munis de dispenses, la Faculté exigeoit que ses Ecoliers fussent Clercs: avant la réforme de 1452, par le Cardinal d'Estoutteville, & même depuis, elle s'assuroit, par le serment, du célibat des Bacheliers, avant que de les admettre au *principium*; mais par la réforme de 1600, ce serment a été entierement aboli.

MAURICEAU, (François) ancien Prévôt de la Communauté des Chirurgiens de Saint Côme, étoit de Paris. Il s'appliqua pendant plusieurs années à la théorie & à la pratique de son Art; mais comme il se livra ensuite tout entier aux opérations qui regardent les accouchemens, & qu'il s'y exerça même long-tems à l'Hôtel-Dieu avant de se donner au public, il acquit tant de réputation par sa probité, sa prudence & son habileté, qu'il fut bientôt à la tête de tous les Opérateurs en ce genre. Quelques années avant sa mort, il quitta absolument sa profession & se retira à la campagne, pour y vivre dans la retraite & vaquer à son salut. Ce fut-là qu'il mourut paisiblement le 17 Octobre 1709.

Lorsque *Mauriceau* entreprit son grand Ouvrage, les Auteurs qui avoient parlé des accouchemens, ne les avoient envisagés que sous un point de vue général; il s'en trouvoit peu qui fussent descendus dans le particulier de cet Art où rien n'est petit, ni minutieux. Animé du zele le plus ardent pour le bien public, il s'occupa de la lecture des plus anciens Accoucheurs, profita de leurs découvertes, auxquelles il joignit les siennes, consulta l'expérience dans l'exercice de son Art, & se mit enfin en devoir de faire imprimer un Ouvrage qui a jetté le plus grand jour sur la pratique des accouchemens trop obscurément traitée avant lui. Voici le titre & les éditions de cet Ouvrage, ainsi que des autres qu'il a publiés sur la même matiere :

Traité des maladies des femmes grosses & de celles qui sont accouchées. Paris, 1668, 1675, 1681, 1694, *in*-4. Il a aussi paru en Allemand, en Anglois, en Flamand, en Hollandois, en Italien & en Latin. Ce Traité de *Mauriceau*, quoique rempli de faits importans, n'eut pas une approbation générale. *Viardel*, *Lamotte*, & notamment *Peu*, s'éleverent contre lui, souvent même contre l'Auteur, qui répondit à ce dernier pour défendre son tire-tête, dont il avoit blâmé l'usage. *Mauriceau*, qui se sentoit vivement offensé, accusa *Peu* d'avoir falsifié la plupart des Observations qu'il rapporte dans son Ouvrage; mais cet Accoucheur lui répondit dans une Dissertation qui mérita l'approbation de plusieurs Médecins de la Faculté de Paris. Les confreres de notre Auteur ne sont point les seuls qui aient critiqué ses Ouvrages; *Astruc* en a fait de même dans le quatrieme volume de son Traité des maladies des femmes. » *Mauriceau*, dit-il, écrit » sans ordre & sans méthode, & c'est un guide très-infidele quand il se mêle » de raisonner. Mais comme il avoit de l'expérience, on trouve dans ses Li- » vres des faits de pratique, qui méritent d'être recueillis. »

Aphorismes touchant l'accouchement, la grossesse & les maladies des femmes. Paris, 1694, *in*-16. Amsterdam, 1700.

Observations sur la grossesse & l'accouchement des femmes, & sur leurs maladies & celles des enfans nouveaux nés. Paris, 1695, 1715, *in*-4.

Dernieres Observations sur les maladies des femmes grosses & accouchées. Paris, 1708, *in*-4. On a donné tous ces Ouvrages ensemble: Paris, 1712, 1724, 1738, 1740, *in*-4, avec figures.

MAUROCORDATUS (Alexandre) naquit à Chio, selon quelques Historiens qui font remonter son origine aux Scarlati de Genes; selon d'autres, il naquit à Constantinople d'une mere qui étoit d'une famille illustre de cette ville. Il étudia premierement à Rome au College d'Urbain, & delà il se rendit à Padoue pour y faire son cours de Médecine. La grande facilité qu'il avoit à parler en public, sans s'être préparé, le fit admirer à l'occasion d'un Professeur de Padoue qui fut subitement attaqué de maladie, lorsqu'il alloit prononcer un Discours d'ouverture de classes. *Maurocordatus* monta en Chaire à la priere de plusieurs Médecins, &, profitant du feu de son imagination, il prononça un Discours si suivi, qu'on l'engagea à le mettre par écrit pour le faire imprimer. Mais la vivacité de son génie influa tellement sur son caractere, qu'oubliant ce qu'il devoit à ses Maîtres, il se fit de mauvaises affaires avec eux. Fier par tempérament, il devint encore querelleur, opiniâtre, brouillon; & l'Université le bannit de ses Ecoles au moment qu'il alloit demander les honneurs du Doctorat. Ce contretems le fit passer à Bologne, où il obtint le bonnet en 1664, au bout de quelques jours d'assiduité à assister aux exercices académiques. Le méchanisme de la respiration fut le sujet de sa Dispute inaugurale, sous le titre de *Pneumaticum instrumentum circulandi sanguinis, sive de motu & usu pulmonum. Bononiæ*, 1664. *Francofurti*, 1665, *in*-12. *Lipsiæ*, 1682, *in*-12. Soit que les postes brillans, auxquels *Maurocordatus* parvint dans la suite, eussent réveillé sa fierté au point de lui faire mépriser la qualité de Médecin; soit qu'il ne fût pas content de l'Ouvrage qu'il avoit publié, il fit

tous ses efforts pour en supprimer les exemplaires ; mais les différentes éditions ont rendu ses soins inutiles. Ses autres Ouvrages sont des Traités d'Histoire, de Philosophie & de Politique.

Maurocordatus n'eut pas plutôt reçu les honneurs du Doctorat, qu'il retourna à Constantinople, où il pratiqua avec tant de succès, qu'il se fit la réputation la plus brillante & devint Médecin du Grand-Seigneur. Mais comme il avoit une facilité admirable à apprendre les Langues étrangeres, il fut reçu à la Cour Ottomanne en qualité de truchement à la place de Panagiotti, & devint ensuite premier Interprete. En 1683, il se trouva enveloppé dans le changement qui se fit dans l'Etat, & après la mort de Cara Mustapha, Grand Visir, il fut emprisonné & obligé de donner tous ses biens pour racheter sa liberté. Sous le regne de Soliman III, il rentra en grace ; cet Empereur le députa même à la Cour de Vienne pour y faire part de son élévation au trône & pour faire des propositions de paix. L'intelligence qu'il montra dans cette commission, lui mérita la qualité d'Ambassadeur Plénipotentiaire aux conférences de Carlowitz, où la paix fut conclue, le 26 Janvier 1699, entre l'Empereur Léopold & la Porte Ottomanne. A son retour, *Maurocordatus* fut comblé de bienfaits par le Sultan, & il en jouit heureusement jusqu'à sa mort arrivée en 1711. Il laissa un fils qui parvint aux premieres places de l'Empire.

MAUVILLAIN, (Jean-Armand DE) Docteur en Médecine, fut élu Doyen de la Faculté de Paris en 1666 & continué en 1667. Comme chaque Doyen est dans l'usage, d'après une possession immémoriale, de faire frapper à son coin un jetton sur le revers duquel on met ordinairement les armes de la Faculté ou celles du Doyen, ou un Emblême ou Devise à son choix, *Mauvillain*, qui pendant son Décanat avoit eu un procès avec *François Blondel*, Doyen lui-même en 1658 & 1659, & qui l'avoit gagné avec dépens, fit mettre sur le revers de son portrait un Cyclope renversé, dont Ulisse creve l'œil avec un pieu ; & pour devise cette inscription : *Verò lumine cæcat.* Ces mots font allusion à *Blondel* qui étoit borgne & le plus processif de tous les hommes.

C'est à *Mauvillain*, homme de beaucoup d'esprit, fils du Bibliothécaire du Cardinal de Richelieu qui l'avoit tenu sur les Fonts de Baptême, & à *Nicolas Liénard*, Docteur de la Faculté de Paris, Doyen en 1680 & 1681 & qui mourut le premier de Février 1697, qu'on doit la plus grande partie des plaisanteries qui se trouvent dans les Comédies de *Moliere* contre les Médecins & principalement contre les Apothicaires. Ces derniers faisoient alors étonnamment du renchéri. *Le Médecin charitable*, Livre fort utile au public, étoit à peine connu; on ne savoit pas même préparer une Tisane chez les malades. Comme on étoit obligé de passer par les mains des Apothicaires pour les plus petits remedes, l'état des drogues montoit souvent à des sommes, dont le paiement dérangeoit la fortune des malades. Delà on s'étoit mis sur le ton d'en rabattre quelque chose : c'est pour cette raison que dans la piece du *Malade imaginaire* on a fait passer ce proverbe : *Mémoires d'Apothicaires.*

Les Médecins ne sont pas mieux traités dans plusieurs Comédies de *Moliere*. *Mauvillain* & *Liénard*, non contens d'avoir donné à l'Auteur les termes de l'Art

qui entroient dans le plan de ses pieces, lui ont encore tracé le caractere original de ces Médecins qui se singularisent dans leur profession, ou qui la déshonorent. Bien aises l'un & l'autre de les tourner en ridicule, ils ont trouvé la même disposition dans le Comédien, qui s'étoit chargé de venger sa femme de l'affront qu'elle avoit reçu du Médecin chez qui elle logeoit. *Moliere* plut au public par ses plaisanteries; formé à l'école de *Mauvillain* & de *Liénard*, il abusa des connoissances qu'ils lui avoient données, & s'autorisa quelquefois à pousser ses saillies au dela des égards qu'il devoit avoir pour les Médecins en général.

Louis XIV, voyant un jour *Moliere* à son diner avec *Mauvillain*, s'adressa au Poëte Comique & lui dit : *Vous avez un Médecin, que vous fait-il ? Sire*, répondit Moliere, *nous raisonnons ensemble : il m'ordonne des remedes, je ne les fais point & je guéris.* C'est encore du même Médecin, dont il s'agit dans le Placet que *Moliere* présenta au Roi le 5 Février 1669. En voici les termes : « Sire, un fort honnête » Médecin, dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet & veut s'obliger, par » devant Notaire, de me faire vivre encore trente ans, si je puis lui obtenir une » grace de Votre Majesté. Je lui ai dit sur sa promesse, que je ne lui demandois » pas tant; & que je serois satisfait de lui, pourvu qu'il s'obligeât de ne me » point tuer. Cette grace, Sire, est un Canonicat de votre Chapelle Royale » de Vincennes, vacant par la mort de.... « C'étoit pour le fils de *Mauvillain* que le Comédien demandoit ce Canonicat qu'il obtint. *Mauvillain* eut un autre fils, *Armand-Jean*, qui fut reçu Docteur de la Faculté de Paris en 1676.

L'Ouvrage intitulé : *Horti Regii Parisiensis Pars prior, cum Præfatione Joannis Vallot. Parisiis*, 1663, *in-folio*, est de la façon de *Fagon* & de *Jean-Armand de Mauvillain.*

MAYENSCHEIN, (Lazare) naquit le 13 Juillet 1560 à Nuremberg, d'une mere qu'un accès de vapeurs fit regarder comme morte pendant trois jours. Il commença son cours de Médecine à Wittemberg, & alla l'achever à Bâle, où il reçut les honneurs du Doctorat le 5 Décembre 1583. Empressé de revoir sa patrie, il y retourna après sa promotion, & se fit aggréger au College en 1584; mais dans le cours de la même année, il passa à Culmbach en Franconie en qualité de Médecin ordinaire. *Mayenschein* avoit l'humeur ambulante; car il quitta cette ville en 1588, pour aller exercer sa profession à Schlackenwalde en Boheme. Il n'y séjourna qu'un an, & courut dans un autre endroit, où plus constant qu'ailleurs, il demeura jusqu'en 1617. Il se rendit alors à Cobourg, & il y mourut le 25 Octobre de la même année.

MAYER, (George) de Wurtzbourg en Franconie, vint au monde en 1533. Dès qu'il eut pris le bonnet de Docteur en Médecine, il enseigna successivement dans les Universités de Heidelberg & de Marpurg, jusqu'à ce qu'il passât à la Cour de Guillaume, Landgrave de Hesse, en qualité de premier Médecin. Quelque bien accueilli qu'il fût chez ce Prince, il quitta son service peu de tems après y être entré, pour aller remplir la charge de Physicien de la ville de Nuremberg : mais Fréderic IV, Electeur Palatin, le rappella à Heidelberg, où il reprit la Chaire de Médecine qu'il y avoit autrefois occupée. Il mourut phthisique dans cette ville, en 1606, à l'âge de 73 ans. On trouve

une Lettre de sa façon dans les Œuvres de *Matthiole*, édition de Lyon, 1564, *in*-8; elle est intitulée : *Epistola quâ agitur de plantis nonnullis, nempè Piceâ, Chamæleonibus, Pyrethrô, Saxifragâ, Hermodactylô & quibusdam aliarum imaginibus.*

MAYER (Michel) étoit de Rindsbourg dans le Duché de Holstein. Il étoit déja Docteur en Médecine depuis quelques années, lorsqu'il se rendit, vers 1597, à Rostoch, où il pratiqua cette Science. L'Empereur Rodolphe II l'honora du titre de son Médecin, ainsi que Maurice, Landgrave de Hesse ; mais il finit par être Physicien de la ville de Magdebourg. Il alla s'y fixer en 1620, & il y mourut en 1622, à l'âge de 54 ans. Sa passion pour l'Alchymie lui fit faire le sacrifice de sa raison, de sa fortune, & de son tems à la folie ruineuse de faire de l'or, & comme il avoit le cerveau gâté par la recherche du grand Œuvre, il donna dans tous les travers des Adeptes. L'ambition n'en est pas le moindre ; car cette espece d'hommes a toujours été autant portée à relever son prétendu mérite, qu'à rabaisser celui des autres, tel solide qu'il fût. C'est en vue de se faire encore plus considérer, que *Mayer* se pare sans cesse d'une longue tirade de titres, parmi lesquels on remarque ceux-ci : *Comes Imperialis Consistorii, Nobilis exemtus, Aulicus Cæsareus.* Mots d'usage, mais vuides de choses, qu'on trouve constamment à la tête des Ouvrages dans lesquels il a consigné ses délires.

De circulo physico quadrato, hoc est, Aurô ejusque virtute medicinali, sub duro cortice instar nuclei latente. Oppenheimii, 1616, *in*-4.

Examen fucorum pseudo-chymicorum. Francofurti, 1617, *in*-4.

Jocus severus, hoc est, Tribunal æquum quô Noctua, regina avium, Phœnice arbitrô, Palladi sacrata agnoscitur. Ibidem, 1617, *in*-4.

Symbola aureæ mensæ duodecim nationum. Ibidem, 1617, *in*-4.

Silentium post clamores, sive, Tractatus Apologeticus quô causæ non solùm clamorum, sive revelationum Fratrum Germanorum de Rosea Cruce, sed & silentii, seu non redditæ ad singulorum vota responsionis, traduntur. Ibidem, 1617, *in*-8, 1624, *in*-4.

Atalanta fugiens, hoc est, Emblemata nova chymica de secretis naturæ. Oppenheimii, 1618, *in*-4. *Francofurti*, 1687, *in*-4.

Viatorium, hoc est, de montibus planetarum septem seu metallorum Tractatus. Oppenheimii, 1618, *in*-4. *Rothomagi*, 1651, *in*-8.

Themis aurea, hoc est, de legibus Fraternitatis Roseæ Crucis Tractatus. Francofurti, 1618, *in*-8.

Tripus aureus, hoc est, Tractatus tres Chymici selectissimi. Ibidem, 1618, *in*-8.

Verum inventum, hoc est, munera Germaniæ, ab ipsa primitùs reperta & reliquo orbi communicata. Ibidem, 1619, *in*-8.

Tractatus de Volucri arboreâ, absque patre & matre in Insulis Orcadum, formâ anserculorum proveniente. Ibidem, 1619, *in*-8.

Lusus serius quô Hermes, sive, Mercurius, Rex mundanorum omnium judicatus & constitutus est. Oppenheimii, 1619, *in*-4.

Septimana Philosophica, quâ Ænigmata aureola de omni naturæ genere à Salomone Israëlitarum sapientissimô Rege & Arabiæ Reginâ Sabâ, necnon Hyramô Tyri Principe

cipe, in modum colloquii proponuntur & enodantur. Francofurti, 1620, *in*-4.

Civitas corporis humani à tyrannide Arthriticâ vindicata, hoc eſt, Podagræ, Chiragræ & Gonagræ methodica curatio. Ibidem, 1621, *in*-8.

Cantilenæ intellectuales de Phœnice redivivô. Romæ, 1622, *in*-12. *Roſtochii*, 1623, *in*-12. En François, Paris, 1758, *in*-12.

Uliſſes, hoc eſt, ſapientia ſeu intelligentia. Francofurti, 1624, *in*-8.

Subtilis allegoria ſuper ſecreta Chymiæ. Ibidem, 1677, *in*-4, dans le *Muſæum Hermeticum.*

Arcana arcaniſſima, id eſt, Hieroglyphica Ægyptio-Græca. in-4.

MAYERNE (Théodore TURQUET DE) naquit près de Geneve le 28 Septembre 1573; *de Beze* fut ſon parrein. *Louis Turquet de Mayerne*, ſon pere, ſe fit connoître par une Hiſtoire générale d'Eſpagne en deux volumes *in-folio*, & par un Ouvrage intitulé: *Monarchie Ariſto-Démocratique*, qui fut défendu en France. Sa mere, *Louiſe le Maſſon*, étoit fille d'*Antoine*, Tréſorier des Troupes de François I & de Henri II en Piémont.

Dès qu'il eut achevé ſon cours d'Humanités dans ſa patrie, on l'envoya à Heidelberg où il commença celui de Médecine; mais la réputation de la Faculté de Montpellier l'ayant attiré dans les Ecoles de cette ville, il s'y fit inſcrire en 1592, y fut reçu Bachelier en 1596, & Docteur le 20 Février 1597. D'abord après ſa promotion, il vint à Paris où il ſe fit connoître ſi avantageuſement, qu'en l'année 1600, on jetta les yeux ſur lui pour être Médecin du Duc de Rohan, que le Roi Henri IV envoyoit à la diete de Spire. Il y ſuivit cet Ambaſſadeur & ne revint à Paris qu'en 1602; mais comme avant ſon départ il avoit obtenu l'agrément d'une charge de Médecin du Roi par quartier, il ſe prévalut du privilege attaché à cette place pour ſe répandre dans la Capitale. Protégé par *Ribbitz*, Sieur de la Riviere, ſon compatriote & Médecin ordinaire de Henri IV, il s'aviſa d'ouvrir un Cours de leçons publiques pour les jeunes Chirurgiens & Apothicaires. Cette démarche déplut à la Faculté de Paris; mais ce qui lui déplut davantage, ce fut de voir que *Mayerne* approuvoit, louoit & employoit dans ſa pratique les remedes chymiques, pour leſquels cette Compagnie avoit alors une averſion ſi marquée. Un de ſes Membres fit paroître contre lui un écrit anonyme, où il étoit aſſez mal traité. Il y répondit par un Ouvrage, où il ne traitoit pas mieux la Faculté, & cet Ouvrage fut imprimé à Paris, ſous le nom de la Rochelle. Voici le titre qu'il porte:

Apologia in qua videre eſt, inviolatis Hippocratis & Galeni legibus, remedia chymicè præparata tutò uſurpari poſſe. Rupellæ, 1603, *in*-8.

Jean Riolan le pere ſe chargea de réfuter cette Apologie, & il le fit avec tant de feu, que *Mayerne* fut brouillé plus que jamais avec les Médecins de la Faculté. *Gui Patin* en parle ainſi dans la VIIIe Lettre du premier volume. « Comme » il ſe piquoit d'être grand Chymiſte, il eut querelle avec quelques-uns des nôtres, » d'où vint qu'on fit un Décret de ne jamais conſulter avec lui. De cette querelle » provint une Apologie dudit Théodore Mayerne Turquet, de laquelle il n'eſt » non plus l'auteur que vous ni moi. Deux Docteurs de notre Compagnie y tra-

» vaillerent, Séguin, notre Ancien, qui a toujours protégé les charlatans, & son » beau-frere Akakia: ce qu'ils avoient fait en dépit de quelques-uns de nos An» ciens qui étoient d'honnêtes gens, & qui tâchoient avec fort bon dessein que » les Chymistes & les charlatans ne se missent ici en crédit, pour vendre leur » fumée aux Badaux de Paris. »

Le Décret, dont parle *Gui Patin*, est vif & violent: on est surpris que la Faculté de Paris ait pu se porter à un pareil excès. Mais un corps nombreux est quelquefois susceptible de préjugé; & celui qu'il avoit alors contre l'Antimoine & les préparations chymiques, étoit passé en opinion fondée sur le bien public. Ce fut en conséquence de cette opinion, que *Paul Rénéaulme*, Médecin de Blois, dut promettre par écrit à la Faculté de ne plus employer à l'avenir les remedes qui lui avoient réussi dans sa pratique. Sa déclaration est du 23 Février 1607. *Pierre Paulmier*, plus opiniâtre sans doute que *Rénéaulme*, & par-là jugé plus coupable que lui, fut chassé, en 1608, de la Faculté de Paris, dont il étoit Membre. On voudroit pouvoir excuser de pareils procédés. Tout ce que l'on peut dire là dessus, c'est que la Faculté, toujours ennemie des nouveautés, tint quelquefois trop fortement à l'ancienne doctrine, & qu'il fallut du tems pour que les yeux s'ouvrissent à la lumiere que les préjugés empêchoient de percer; mais ces préjugés partoient d'un bon principe, car ils dérivoient en partie de l'inflexible sévérité de cette Compagnie contre tout ce qui a l'air de charlatanisme; & les Chymistes étoient regardés alors sous ce point de vue. C'est sur ce principe que la Faculté se fonda pour lancer contre *Mayerne* le Décret conçu en ces termes: *Collegium Medicorum in Academia Parisiensi legitimè congregatum, auditâ renunciatione Censorum quibus demandata erat provincia examinandi Apologiam sub nomine Mayerni Turqueti editam, ipsam unanimi consensu damnat, tanquam famosum libellum, mendacibus conviciis & impudentibus calumniis refertum, quæ nonnisi ab homine imperito, impudenti, temulento & furioso profiteri potuerunt. Ipsum Turquetum indignum judicat, qui usquam Medicinam faciat, propter temeritatem, impudentiam & veræ Medicinæ ignorationem. Omnes verò Medicos, qui ubique gentium & locorum Medicinam exercent, hortatur ut ipsum Turquetum, similiaque hominum & opinionum portenta, à se suisque finibus arceant, & in Hippocratis ac Galeni doctrinâ constanter permaneant; & prohibuit ne quis ex hoc Medicorum Parisiensium ordine, cum Turqueto, eique similibus, medica consilia ineat; qui secus fecerit, scholæ ornamentis & Academiæ privilegiis privabitur, & de Regentium numero expungetur. Datum Lutetiæ in scholis superioribus, die 5 Decembris, annô salutis 1603.*

Il paroit que *Mayerne* méprisa ce Décret. En renonçant aux Cours de Chymie & de Pharmacie, il continua d'exercer la Médecine dans Paris & d'employer hautement les remedes chymiques; il entreprit même de solliciter la place de premier Médecin du Roi, qui étoit devenue vacante, en 1609, par la mort d'*André du Laurens*. On prétend qu'Henri IV étoit assez déterminé à lui accorder sa demande, quoiqu'il fût Protestant, si la Reine, poussée par le Cardinal du Perron, ne l'eût pas empêché: mais *Astruc* prétend que ce fait n'est ni vrai, ni vraisemblable, & qu'il n'y a que *Minutoli*, Professeur de Geneve, qui l'ait avancé sans en donner aucune preuve.

Une circonſtance de la vie de *Mayerne* dont tout le monde convient, parce qu'elle fut le commencement de ſa fortune, c'eſt qu'un Seigneur Anglois, malade, étant venu à Paris en 1607 pour ſe faire traiter, ſe mit entre les mains de ce Médecin qui eut le bonheur de le guérir. Ce Seigneur reconnoiſſant l'engagea à faire un voyage en Angleterre, où il fut ſi bien accueilli, qu'il eut l'honneur d'être préſenté à Jacques I qui le goûta. Mais *Mayerne*, ne trouvant rien de ſolide dans l'eſtime qu'on lui témoignoit, revint en France reprendre ſon emploi de Médecin par quartier, qu'il exerça juſqu'en 1611. Ce fut en cette année que Jacques I, Roi d'Angleterre, l'appella ſolemnellement pour être ſon premier Médecin; l'Ambaſſadeur de ce Prince le demanda ſur des Lettres Patentes ſcellées du grand ſceau du Royaume. *Mayerne* s'empreſſa d'aller occuper ce poſte, & il le remplit avec tant d'honneur & de diſtinction, qu'il devint le favori du Roi. Après la mort de Jacques, il fut revêtu de la même charge auprès de Charles I, ſon fils, & il la conſerva juſqu'à la fin tragique de ce Prince en 1649.

Ce Médecin a joui d'une réputation conſtante en Angleterre juſqu'à la fin de ſa vie, & il y a fait une fortune conſidérable. Parmi les marques d'honneur qu'il y reçut, on doit compter ſon aggrégation aux Facultés de Médecine de deux Univerſités du Royaume, Oxford & Cambridge, qui l'admirent d'un conſentement unanime au nombre de leurs Docteurs.

Sa premiere femme, *Marguerite de Boetſlaer*, de la famille d'Aſperen, lui donna deux fils qui moururent avant lui. De ſa feconde, *Iſabelle Joachim*, il ne retint qu'une fille qu'il maria au Marquis de Montpeillan, petit-fils du Maréchal Duc de la Force, laquelle mourut en couche à la Haye en 1661, ſans laiſſer de poſtérité. Pour *Mayerne*, il mourut quelques années auparavant; ce fut à Chelſea près de Londres, le 16 Mars 1655, âgé de 81 ans & demi.

Ce Médecin n'a rien fait imprimer que l'Apologie, dont on a parlé; mais il parut de ſon vivant une Lettre *De Gonorrheæ inveteratæ & carunculæ ac ulceris in meatu urinario curatione*, qui eſt de ſa façon. Elle fut publiée à Oppenheim en 1619, *in-4*, & à Francfort en 1627, *in-4*, avec les Lettres de *Guillaume Fabrice Hildan*. Après la mort de *Mayerne*, on imprima ſes autres Ouvrages que les Bibliographes annoncent ſous les titres ſuivans:

Medicinal counſels and advices. Londres, 1677, *in-4*. Comme la réputation, dont l'Auteur a joui, avoit déja fait rechercher ſes Conſultations, *Théophile Bonet* s'empreſſa d'en publier un Recueil Latin qui parut à Geneve, avec le Traité *De Arthritide*, en 1674, *in-12*, & à Londres en 1676, *in-8*.

De morbis internis præcipuè gravioribus & chronicis. Londini, 1690, *in-8*. *Auguſtæ Vindelicorum*, 1691, *in-12*, avec un Traité *De cura gravidarum* de la façon de *Mayerne*, qu'on trouva manuſcrit dans la Bibliotheque de *George-Jérôme Welſchius*. *Genevæ*, 1692, *in-12*.

Praxeos Mayernianæ ex Adverſariis, Conſiliis ac Epiſtolis ejus concinnatum ſyntagma alterum, Tractatus quatuor, continens, I de Febribus, II de morbis externis, III de Arthritide, IV de Lue Venerea. Londini, 1695, *in-8*.

Opera omnia Medica, complectentia Conſilia, Epiſtolas & Obſervationes, Pharmacopœam, variaſque medicamentorum formulas. Londini, 1700, 1703, *in-folio*. C'eſt le

Recueil le plus complet des Ouvrages de *Mayerne*; on le doit aux foins de *Jofeph Browne*.

Le favant *Aftruc* a porté ce jugement fur les écrits de *Mayerne*, dans fes Mémoires pour fervir à l'Hiftoire de la Faculté de Montpellier: « La Théorie qui » regne dans ces Ouvrages, n'eft point bonne & ne mérite aucune attention; la » Pratique pourroit être plus utile par le grand nombre des remedes qu'on y pro- » pofe, fi on pouvoit s'y fier. Ils font, pour la plupart, nouveaux, bizar- » res, finguliers, & quoiqu'on en parle d'un ton de confiance, comme de » remedes excellens, ils font abfolument hors d'ufage dans la pratique. On trou- » vera dans l'Hiftoire de la Médecine plus d'une réputation ufurpée, plus d'une » gloire légere, occafionnée par le préjugé des Grands, que les Ouvrages donnés » par des gens enivrés de leur fuccès, ont fait totalement tomber. » Cette cen- fure n'eft pas aufli violente que le Décret porté contre *Mayerne*, en 1603, par la Faculté de Paris, mais elle eft bien auffi tranchante.

MAYNARD, (Pierre) Médecin de Vérone, donna au public, vers l'an 1518, deux Traités *De morbo Gallico*, dans lefquels il prétend que cette maladie a tiré fon origine de l'influence maligne des aftres. Il étoit du fyftême dominant dans le XVI fiecle, de faire entrer l'Aftrologie dans la Médecine. Fondé fur ce principe, *Maynard* affura encore que par une fuite de la conjonction favorable des aftres, la vérole finiroit fes ravages en 1584. La prédiction annonçoit un avenir trop avantageux, pour ne pas trouver des partifans; & comme ce Médecin étoit affuré qu'il n'exifteroit plus au tems qu'elle devoit avoir fon effet, il fe prévalut de tout ce qu'elle avoit d'impofant, pour fe faire confidérer de fes contemporains. Déja avancé en âge, lorfqu'il joua le rôle de prophete, il ne couroit aucun rifque d'être le témoin de la fauffeté de fes oracles. Il y a prefque deux fiecles que le tems fixé par *Maynard* eft écoulé, & la vérole fait encore les mêmes ravages, malgré les remedes puiffans qu'on oppofe à fes fureurs. Quand ceffera-t-elle de les exercer? Lorfque plufieurs générations auront été affez tempérantes pour ne point s'expofer à la contagion, & que le poifon gliffé dans les veines de ces victimes innocentes qui ont reçu cette maladie avec la vie, aura eu le tems de s'ufer par le défaut de reproduction.

MAYOW (Jean) naquit à Londres vers l'an 1645. Quoiqu'il eût étudié le Droit, qu'il eût même été reçu Docteur dans la Faculté d'Oxford le 5 Juillet 1670, il ne tira pas grand parti de la Jurifprudence, il fe diftingua davantage par la pratique de la Médecine qu'il exerça avec beaucoup de réputation, mais principalement à Bath où il fe rendoit pendant la faifon des Eaux. Ses talens lui ouvrirent l'entrée de la Société Royale de Londres le 30 Novembre 1678. Il ne fit qu'y paroître; car il mourut dans cette Capitale au mois de Septembre de l'année fuivante. *Mayow* n'a rien laiffé au public que les Traités compris dans le volume intitulé :

Tractatus quinque Phyfico-Medici, quorum primus agit de Sale Nitro & Spiritu Nitro-aëreô, fecundus de Refpiratione, tertius de Refpiratione fœtûs in utero & ovô, quartus de motu mufculari & fpiritibus animalibus, ultimus de Rachitide. Oxonii, 1669, 1674,

in-8. Hagæ Comitis, 1681, *in-8*. Ces Ouvrages font remplis de toutes les hypotheses qui étoient si fort au goût des contemporains de l'Auteur ; on y trouve cependant plusieurs remarques intéressantes sur le méchanisme de la respiration. *Mayow* ne regarde point le *Rakitis* comme une maladie ancienne ; il dit qu'elle se montra, vers l'an 1630, dans la partie occidentale de l'Angleterre, que delà elle s'étendit par tout le Royaume, & passa ensuite dans les pays étrangers. *Schelhammer* pense tout autrement dans sa Dissertation *De morbis ætatum*, & il est tenté de croire que le Pere de la Médecine a connu le *Rakitis*. Le 26e. Aphorisme de la troisieme Section, & le 46e. de la sixieme Section, sont cités par certains Auteurs à l'appui du sentiment de *Schelhammer*, mais, à ce qu'il paroit, assez gratuitement. C'est pourquoi *Glisson*, *Mayow* & tous les Médecins qui ont écrit après eux du *Rakitis*, assurent qu'il a pris naissance en Angleterre.

Les Traités du *Rakitis* & de la Respiration ont paru séparément à Oxford en 1668, *in-8*, & à Leyde en 1671, même format.

MAZERES, (Guillaume DE) Médecin du XIIIe. siecle, paroit avoir tiré son nom du lieu de sa naissance dans le Pays de Foix. *Ranchin* n'en fait aucune mention, quoique, suivant *Astruc*, il eût été Docteur de la Faculté de Montpellier & qu'il y eût même enseigné pendant long-tems. La preuve qu'il en donne, se tire d'une Bulle de l'an 1308, où le Pape Clément V regle le nombre des suffrages qu'il faut pour la Licence. *Habitâ*, dit-il, *super his cum dilectis filiis Arnaldô de Villanova & Joanne de Alesto, &c. . . . . plenâ deliberatione, & ab ipsis, necnon & à quodam Magistro Guillelmo de Mazero Physico, dum viveret, qui etiam longô tempore in studio rexerat memorato, informatione receptâ, autoritate Apostolicâ statuimus &c.* Les expressions de cette Bulle prouvent que *Guillaume de Mazeres* étoit mort au tems qu'elle fut publiée.

MAZILES, (Jean) natif de Beauvais en Picardie, étudia la Médecine à Montpellier en 1537 & 1538, & fut reçu Docteur en 1539. Il se retira peu de tems après dans sa patrie, où il exerça sa profession avec tant de succès, que le Cardinal Odet de Chatillon, Evêque de Beauvais, conçut de l'estime pour lui & le proposa au Roi Henri II pour être Médecin des Enfans de France. *Maziles* le fut du Duc d'Alençon, auquel il étoit déja attaché depuis quelque tems, lorsqu'il devint premier Médecin de Catherine de Médicis, & enfin du Roi Charles IX, son second fils, qui mourut au Château de Vincennes le 30 Mai 1574.

Pendant la maladie du Roi, ce Médecin ne négligea rien de tout ce qui pouvoit contribuer à sa guérison ; il parla même à ce Prince avec une vérité & une franchise qui partoient du grand attachement qu'il avoit à ses devoirs. *Pierre de l'Estoille* lui a rendu là dessus un témoignage fort avantageux dans les Mémoires manuscrits qu'il a laissés, dont on a tiré le Journal du regne de Henri III, qui a été imprimé plusieurs fois. » Le vendredi, dit cet Auteur, dont le Roi » Charles mourut le Dimanche ensuivant, sur les deux heures après midi, » ayant fait appeller Maziles son premier Médecin, & se plaignant de grandes

» douleurs qu'il souffroit, lui demanda s'il n'étoit pas possible que lui & tant » d'autres Médecins qu'il avoit dans son Royaume, lui pussent donner quelqu'al» légement en son mal, *car je suis*, dit-il, *horriblement & cruellement tourmenté* ; » à quoi Maziles répondit que tout ce qui dépendoit de leur Art, ils l'avoient » fait, & que même le jour de devant, tous ceux de la Faculté s'étoient assem» blés pour y donner remede : mais que pour en parler à la vérité, Dieu étoit le » grand & souverain Médecin en telles maladies, auquel il falloit recourir. *Je* » *crois*, dit le Roi, *que ce que vous me dites est vrai, & n'y sçavez autre chose. Tirez* » *moi ma custode* (mon rideau) *que j'essaye à reposer.* »

Ce discours de *Maziles* détruit absolument ce que *Gui Patin* a avancé sur son compte, savoir, que Catherine de Médicis vouloit le faire pendre *pour n'avoir fait voir le Roi malade par fameux Médecins de Paris.* Mais on vient de lire, d'après les Mémoires de *l'Estoille*, que *Maziles* dit au Roi que *tous ceux de la Faculté s'étoient assemblés pour y donner remede* ; ce qui justifie ce Médecin de la négligence que *Patin* lui impute. *Chomel* le justifie de même dans son *Essai sur la Médecine en France*, où il dit que les Médecins appellés pour la maladie de Charles IX, furent *Simon Pietre* & *Nicolas le Grand*, Docteurs de la Faculté de Paris ; il ajoute cependant que *la Reine vouloit faire punir le premier Médecin* (Maziles) *parce qu'il avoit trop tard appellé du secours.* Mais *Astruc* tait ces derniers mots de *Chomel*. Le Journal de *l'Estoille* ne parle que des Médecins assemblés quatre jours avant la mort du Roi, qui périt baigné dans son propre sang qui lui sortoit par les pores.

Après la mort de Charles IX, *Maziles* se retira à Beauvais, où il finit ses jours en 1578. A peine avoit-il fermé les yeux, que les mignons du Roi Henri III, sur l'avis qu'on leur donna que ce Médecin avoit vingt mille écus, firent député un Maître des Requêtes pour fouiller en sa maison, ce qu'on fit en leur présence ; mais on n'y trouva rien, ou au moins si peu d'argent, que le Roi l'ayant entendu, dit : *je suis bien aise qu'on soit éclairci, car j'ai tenu Maziles pour homme de bien, encore qu'il fût un peu huguenot.*

MAZINI, (Jean-Baptiste) Professeur de Médecine en l'Université de Padoue & zélé partisan de la Secte Méchanique, mourut vers le milieu de ce siecle. Cet homme à paradoxes eut des idées singulieres sur l'action des médicamens & les fonctions animales. La figure des parties intégrantes des remedes & celle des canaux, dont les organes sont composés, font, selon lui, toute la différence des effets dans l'opération des premiers, & de la nature des liqueurs dans les sécrétions des seconds. Entraîné par le feu de son imagination, ce Médecin poussa si loin son systême, qu'il en déduisit la théorie qui fait la base de la plupart des Ouvrages suivans :

Mechanices morborum Pars I. Brixiæ, 1723, *in*-4. *Pars II. Ibidem*, 1725, *in*-4. *Pars III. Ibidem*, 1727, *in*-4. Les trois parties ensemble ont été imprimées à Paris en 1731, *in*-4, & à Offenbach en 1732, même format.

Mechanica medicamentorum. Brixiæ, 1734, *in*-4.

Conjecturæ de respiratione fœtûs. Ibidem, 1737, *in*-4. Les expériences sur lesquelles il appuie ses conjectures sur la respiration du fœtus dans le sein de la mere,

font marquées au coin de la plus grande incertitude, & ne prouvent conséquemment rien contre le sentiment commun des Physiologistes. Ce qu'il ajoute sur les causes qui déterminent l'accouchement, n'a pas l'air de plus de vraisemblance. Parmi ces causes, il établit pour principale le changement de la figure sphérique de la matrice en figure oblongue, changement que le fœtus a déterminé lui-même par la différence de son attitude.

Institutiones Medicinæ Mechanicæ. Brixiæ, 1739, *in*-4. Tous ces Traités ont paru ensemble sous le titre d'*Opera omnia. Brixiæ*, 1743, *in*-4.

On a encore une Lettre, de la façon de *Mazini*, écrite en Italien & adressée à *Antoine Vallisnieri*, en date du 11 Novembre 1711, sur l'épidémie contagieuse du Bétail qui désoloit le territoire de Bresce. On la trouve dans le Recueil imprimé à Venise en 1712, *in*-8, sous le titre de *Tesoro di vari segreti e rimedi provati contra il male contagioso di Buoi.*

MEAD (Richard) naquit le 2 Août 1673 à Stephey, petit village près de Londres. Son pere y exerçoit les fonctions de Ministre; mais la disgrace qu'il eut d'être soupçonné d'avoir trempé dans quelque conspiration contre la Cour, l'obligea à s'expatrier. Il passa en Hollande avec son fils, & le mit sous la direction de *Grævius* qui lui enseigna les Humanités à Utrecht. *Richard* fit aussi son cours de Philosophie dans cette ville, & delà il se rendit à Leyde, où il commença celui de Médecine, qu'il alla finir en Italie par la réception du bonnet de Docteur dans les Ecoles de Padoue. De retour en Angleterre l'an 1696, il exerça le grand Art de guérir avec un succès qui décida de la réputation dont il jouit toute sa vie. Comme il joignoit à la plus profonde théorie la pratique la plus brillante, la plus étendue & la plus heureuse, l'Université d'Oxford confirma les Lettres Patentes par lesquelles celle de Padoue rendoit témoignage de sa promotion au Doctorat; le College des Médecins de Londres le reçut même dans son Corps, & la Société Royale de la même ville lui accorda une place parmi ses Membres. Nommé Médecin du Roi George II, en 1727, il fut l'Esculape de la Cour & de la ville: on assure que sa profession lui rapportoit par an près de cent mille livres, monnoie de France. Il pratiqua pendant cinquante ans, dont il passa la plus grande partie à observer le cours des maladies dans l'Hôpital de Saint Thomas; aussi s'est-il acquis une réputation qui a porté son nom dans les pays étrangers, où il a été regardé non seulement pour un excellent Médecin, mais encore pour un habile Littérateur. Il mourut le 16 Février 1754, âgé de 80 ans, & laissa une magnifique collection de Livres, de Médailles & de Monumens antiques. Le Catalogue des choses précieuses qu'il avoit dans son Cabinet en ces deux derniers genres, fut imprimé à Londres en 1755, *in*-8, sous le titre de *Musæum, sive, Catalogus Nummorum, veteris ævi Monumentorum ac Gemmarum.*

Né avec des mœurs douces, une ame noble & délicate, *Méad* se fit des amis, & il en avoit à la Cour, dans les Lettres & même parmi ses Confreres; *Boerhaave* & *Freind* étoient de ce nombre. Un seul trait fait son éloge. Le Docteur *Wigan*, Auteur de la vie de *Freind*, ne fait mention que fort légerement de cette anecdote intéressante; c'est pourquoi je vais rendre ce qu'en a dit l'Abbé *Ladvocat*

dans son Dictionnaire Historique portatif: « Freind ayant assisté au Parlement,
» en 1722, comme Membre du Bourg de Launceston, il s'éleva avec force contre
» le Ministere. Cette conduite le fit accuser de haute trahison, & renfermer au
» mois de Mars à la Tour de Londres. Environ six mois après, le Ministre tomba
» malade & envoya chercher *Méad*, habile Médecin, intime ami de *Freind*. *Méad*
» après s'être mis au fait de la maladie, dit au Ministre qu'il lui répondoit de sa
» guérison, mais qu'il ne lui donneroit pas seulement un verre d'eau, que *Freind*
» son ami ne fût sorti de la Tour. Le Ministre, quelques jours après, voyant
» sa maladie augmentée, fit supplier le Roi d'accorder la liberté à *Freind*. L'ordre
» expédié, le malade crut que *Méad* alloit ordonner ce qui convenoit à son état;
» mais le Médecin ne voulut rien faire que son ami ne fût élargi. Après cet
» élargissement, *Méad* traita le Ministre & lui procura en peu de tems une gué-
» rison parfaite. Le soir même, il porta à *Freind* environ cinq mille guinées,
» qu'il avoit reçues pour honoraire en traitant les malades de son ami pendant
» sa prison, & l'obligea de recevoir cette somme, quoiqu'il eût pu la retenir lé-
» gitimement, étant le fruit de ses peines. » Quelle grandeur dans cette action
pour obtenir la liberté de *Freind!* Mais il faut vivre dans un pays comme l'An-
gleterre, pour oser l'entreprendre. Quelle confiance du Ministre malade envers
Méad! Mais il falloit avoir les talens de ce Médecin pour la mériter. Quel désin-
téressement de conduite envers un ami qu'on a rendu à lui-même & au public!
Mais c'est l'ouvrage du sentiment, & par malheur, il est trop rare parmi les
hommes de notre profession.

La généreuse bienfaisance de *Méad* n'avoit point de bornes. Sa table, ouverte aux Gens de Lettres & de mérite, réunissoit la délicatesse de celle des financiers & les plaisirs de celle des hommes sages. Sa Bibliotheque, aussi riche que bien choisie, étoit autant pour le public que pour lui; il étoit même le premier à offrir ses lumieres & ses richesses littéraires. Le zele, dont il brûloit pour les progrès des Sciences, lui fit souvent faire d'utiles démarches pour déterrer le savoir caché & secourir les talens indigens. Plein de reconnoissance pour ceux qui s'étoient distingués dans la Médecine, il voulut contribuer à l'immortalité de son compatriote *Harvée*, & fit faire à ses dépens la statue de ce grand Homme, qu'on plaça dans le College des Médecins de Londres. Bon citoyen, parce qu'il étoit ami de l'humanité, il engagea par ses conseils un Libraire, nommé *Guy*, à consacrer un bien immense à la fondation d'un nouvel Hôpital, qui est un des plus beaux ornemens & des plus utiles établissemens de la Capitale d'Angleterre. Mais il voulut contribuer par lui-même au soulagement des maux inséparables de notre nature; c'est par ses Ouvrages qu'il a rempli des vues aussi salutaires, & c'est encore par eux qu'il a donné de nouvelles preuves de son zele pour l'avancement des Lettres. Voici les titres sous lesquels ses Ecrits ont paru:

Mechanical account of poisons. Londres, 1702, 1711, 1747, *in-8.* Dublin, 1729, *in-8.* Le même en Latin, traduit par *Josué Nelson*, est intitulé: *Mechanica expositio venenorum. Lugduni Batavorum*, 1737, *in-8.* En Italien, 1744, *in-4.*

De imperio solis ac lunæ in corpora humana & morbis indè oriundis. Londini, 1704, 1746, *in-8.* Il établit un flux & un reflux dans l'air comme dans les eaux de la mer;

mer ; il étend même si loin l'action du soleil & de la lune sur l'élément subtil qui nous environne, qu'il en déduit tous les maux que la diminution du poids de l'air peut occasionner aux hommes.

A short discourse concerning pestilential contagion. Londres, 1720, *in*-8. Cet Ouvrage fut imprimé six fois pendant le cours d'une seule année ; la derniere édition Angloise, qui est la neuvieme, est de 1744, *in*-8. Il y a aussi des éditions Latines, sous le titre de *Dissertatio de pestiferæ contagionis naturâ & remediis. Hagæ Comitis*, 1721, *in*-8. *Londini*, 1723, *in*-8. La peste de Marseille fut alors la raison pour laquelle on mit au jour une infinité de Traités sur la cure de cette maladie. Celui de *Méad* tient un rang distingué parmi eux, non seulement parce qu'il contient des remarques utiles à la pratique, mais encore à la police. Cet Auteur veut qu'on interdise tout commerce avec les pays infectés ou soupçonnés de l'être ; il déconseille d'allumer des feux en vue de purifier l'air, il condamne même la méthode de couvrir de chaux les corps des pestiférés qu'on enterre.

Oratio anniversaria Harveiana. Adjecta est Dissertatio de Nummis à Smyrnæis in Medicorum honorem percussis. Londini, 1724, *in*-4. *Leidæ*, 1725, *in*-8. *Gottingæ*, 1748, *in*-8. La plupart des Médailles, dont il est parlé dans cette Dissertation, ont été apportées de Smyrne par *Chishull*. On y voit les noms de quelques Médecins de la Secte d'*Erasistrate* & d'*Hérophile*, tels que *Xeuxis*, *Hicesius*, *Apollophanes*, *Jatrodorus*, *Jason Jasonis*, *Athenagoras*, *Sarapion*, *Pasicrates*, *Metrodorus Pasicratis*, *Hermogenes Triccæ*. Les revers de ces Médailles présentent l'empreinte & les symboles des Dieux de la Médecine, tels qu'on les remarque dans les Médailles Romaines des familles *Acilia*, *Junia*, *Claudia*, *Rubria*, &c.

De variolis & morbillis Liber. Londini, 1747, *in*-8, avec le Commentaire de *Rhazès* sur les mêmes maladies, traduit de l'Arabe en Latin. *Méad* dit, dans la Préface de ce Livre, qu'il est auteur de la méthode de purger dans la fievre secondaire de la petite vérole confluente ; il en avoit effectivement parlé au Docteur *Freind* avant que celui-ci mît au jour sa Lettre *De purgantibus in secunda Variolarum confluentium febre adhibendis*. La Lettre de *Freind* date de 1719, & la premiere observation de *Méad* de 1708 ; il l'avoit faite dans l'Hôpital de Saint Thomas.

Dissertation on the Scurvy. Londres, 1749, *in*-8. En François, Paris, la même année, *in*-8. Il y décrit le Scorbut qui désola la Flotte de l'Amiral Anson.

Medica sacra, sive, de morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur Commentarius. Londini, 1749, *in*-8. *Amstelædami*, 1749, *in*-8. Il s'étend, avec beaucoup de liberté, sur les maladies les plus remarquables, dont il est fait mention dans les Livres Saints ; telles sont celle de Job, la Lepre, celles des Rois Saül, Joram, Ezéchias, Nabuchodonosor, les démoniaques, les lunatiques, la femme aux flux de sang, &c. : mais il ne s'agit que de lire la préface qui est à la tête de cet Ouvrage, pour se convaincre que les sentimens de l'Auteur ne s'accordent point toujours avec ceux de l'Eglise Romaine.

Monita & præcepta Medica. Londini, 1751, *in*-8. *Hamburgi*, 1752, *in*-8. *Lovanii*, 1755, *in*-12. *Parisiis*, 1757, *in*-12. En François, Paris, 1758, *in*-12, avec

un Discours Académique de *Kaau Boerhaave*, sur les qualités qui forment & perfectionnent les Médecins.

M. *Lorry*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, nous a procuré une édition Latine des Ouvrages du célebre *Méad*, qui vaut mieux que celle publiée à Gottingue en 1748, 1749, deux volumes *in* 8. L'édition de Paris est intitulée :

Opera ad Editiones Anglicas nuperrimas typis mandata. De Venenis. De Peste. De Variolis & Morbillis. De Imperio solis & lunæ in corpora humana. Oratio Harveiana. Dissertatio de Nummis Smyrnæis. Anglica interpretatus est. Parisiis, 1751, in-8, avec figures. On trouve, à la fin du volume, le Commentaire *De morbis insignioribus qui in Bibliis memorantur*. Depuis, M. *Coste*, Médecin de l'Hôpital Militaire de Nancy, a donné une Traduction Françoise des Œuvres Physiques & Médicinales de *Méad*, qui a paru à Bouillon en 1774, deux volumes *in*-8, avec des notes intéressantes de la main de l'Editeur.

MEARA, (Dermutius DE) né dans le Comté de Tipperary en Irlande, étudia la Médecine à Oxford ; mais on doute s'il y prit le bonnet. Il exerça sa profession dans sa patrie, où il publia, au commencement du XVII siecle, un Ouvrage intitulé :

Pathologia hereditaria generalis, sive, de morbis hæreditariis Tractatus Spagyrico-Dogmaticus. Dublini, 1619, in-8. *Londini*, 1665, in-8. *Amstelodami*, 1667, in-12.

Il ne faut pas confondre ce Médecin avec *Edmond de Meara*, autre Irlandois, dont *Lower* parle dans l'Epitre adressée à *Thomas Millington* & qui se trouve à la tête de son Traité du cœur. Comme *Lower* & *Willis* furent toujours unis par l'amitié la plus étroite, ils se prêtoient des secours mutuels pour composer leurs Ouvrages, & si l'un d'eux essuyoit quelque critique, l'autre prenoit son parti. Telle étoit la liaison entre ces deux hommes célebres, lorsqu'*Edmond de Meara* s'avisa d'attaquer le Traité des fievres de *Willis* par un Ecrit qui parut sous ce titre :

Examen Diatribæ Thomæ Willisii de Febribus, cui accesserunt Historiæ aliquot Medicæ rariores. Londini, 1664, in-8. *Amstelodami*, 1667, in-12. *Lower* ne tarda pas à prendre la défense de son ami qu'il vengea en 1665, en réfutant les objections de son adversaire. Encore plein d'animosité contre *Meara* en 1669, il l'épargna si peu dans l'Epitre Dédicatoire de son Traité du cœur qu'il mit au jour en cette année, qu'en parlant des ignorans qui se plaisent à retarder les progrès des Arts par des critiques mal fondées, il en fait le portrait suivant : *Inter quos, summæ proterviæ & stuporis* Meara *quidam Hybernus, cæteris omnibus palmam præripere videtur : cui, imperito ipsi, alios scire quicquam dolet ; id quod scripta ab illo, utcunque sub larvato titulo* Conlonis Caffinii *nuper edita, convitiorum non minùs quàm errorum plena palam faciunt. Verùm ista omitto, quia ea in parte si cum illo certandum esset, non tàm esset mihi in arenam quàm in sterquilinium descendendum, ubi contractas sordes victoria non compenset.* Ce trait n'a rien de flatteur.

MÉDECINE (LA) est une Science fondée sur la connoissance des choses salutaires & nuisibles, au moyen de laquelle le Médecin travaille à conserver la vie & la santé, ou à rétablir la derniere par l'usage des remedes conve-

nables. Conferver aux hommes la fanté, foit en prévenant, foit en guériffant les maladies, c'eft le devoir du Médecin ; tout le monde en convient. Le mortel capable de rendre ce fervice important à ceux qui ont recours à lui, honore fon état, &, fuivant le langage de la Grece, il peut s'affeoir, à jufte titre, entre les fils d'Apollon. On ne parvient cependant à mériter cette diftinction qu'avec beaucoup de peines & de travail; car quelque foient les idées du vulgaire, les perfonnes inftruites n'ignorent point combien il eft difficile d'acquérir le degré de connoiffance néceffaire pour exercer la Médecine avec fuccès. Le chemin qui conduit, je ne dis pas à la perfection, mais à une intelligence convenable dans l'Art de guérir, eft rempli de difficultés prefque infurmontables. Nous fommes entourés d'incertitudes qui nous cachent fouvent la nature de la fanté & le caractere des maladies ; leurs caufes relatives font enveloppées d'une obfcurité qu'il eft bien difficile de diffiper parfaitement ; mais le fût-elle un jour, la connoiffance fuffifante de la vertu des remedes nous manqueroit encore pour faire face à tous les cas poffibles. D'ailleurs, chaque partie de la Médecine eft d'une étendue fupérieure à la capacité de l'efprit humain ; il eft impoffible d'en pénétrer tous les replis & d'y voir la Nature à découvert ; cependant le parfait Médecin devroit poffeder toutes les parties de fon Art.

Ce tableau des imperfections de la Médecine ne paroit guere propre à ranimer la confiance chancelante du public qui fe pique de philofopher fur toutes les connoiffances humaines. Il fe prévaudra des aveux qu'on vient de faire ; mais comme ils ne dégradent point la Médecine de fa dignité, tout ce qu'on en pourra conclure contre elle, n'aura rien de bien difficile à réfoudre. Partons d'un point, dont tout le monde eft d'accord. La Science de la Médecine eft celle de la Nature qu'aucun homme n'a fu encore pénétrer parfaitement, lors même qu'elle fe montre à nud, qu'il la touche de fes doigts & la voit de fes yeux : & l'on voudroit que le Médecin ne trouvât rien de douteux, rien d'incertain, rien d'impoffible dans les recherches qu'il fait pour parvenir à déchirer le voile dont la Nature fe couvre dans l'état de la fanté, mais dont elle s'enveloppe au lit du malade. On voudroit aujourd'hui que le Médecin fût sûr dans fes procédés & fes jugemens, qu'il guérît toujours ceux qui s'adreffent à lui, c'eft-à-dire, qu'il fût maître des événemens, & de la Nature même dont il n'eft que le Miniftre. Le Médecin n'eft point un homme impeccable ; il peut faire des fautes dans l'exercice de fa profeffion, & celui qui en fait le moins, doit être le plus eftimé. Mais comme l'Art de guérir ne s'eft perfectionné qu'avec le tems, & qu'il doit plus à l'expérience de tous les fiecles qu'au raifonnement de chaque particulier, cet Art n'a point de fondement plus folide que le réfultat de toutes ces expériences. C'eft de ce fonds précieux que le Médecin tire fes conféquences dans la cure des maladies ; il marchera même dans cette route épineufe avec d'autant plus de sûreté, qu'il connoîtra mieux le principe fur lequel il doit former fes indications. La Médecine a cela de commun avec la Politique & l'Art de la Guerre, qu'elle dépend, comme ces deux Sciences, du talent de tirer les conféquences avec le plus de jufteffe qu'il eft poffible, & de celui de bien faire fes combinaifons : c'eft à l'efprit d'obfervation & à la maniere de voir les chofes, qu'elles font redevables de la réuffite de leurs procédés.

On réclamera peut-être contre ma comparaison ; elle passera pour un paradoxe auprès de ceux qui ne voudront pas se donner la peine de l'approfondir. Mais si l'on prend celle de réfléchir sur les causes d'où partent les succès & les fautes du Politique, du Guerrier & du Médecin, on verra que ces trois personnes, qui different si essentiellement l'une de l'autre par l'objet qu'elles ont en vue, se servent presque des mêmes moyens pour le remplir. Je ne connois aucun Ouvrage où cette matiere soit mieux discutée, que dans le *Traité de l'expérience en général, & en particulier dans l'Art de guérir*, par M. *George Zimmermann*; c'est pourquoi je profite de ce que dit cet Auteur, pour confirmer la proposition que j'ai avancée. » Sans l'esprit d'observation, » le Politique manque toujours son but. Jamais il ne s'élevera à la théorie du » bonheur des Etats entiers ou des sociétés civiles, si les observations les plus ,, justes n'en ont pas profondément gravé dans son esprit le caractere, les » moyens, les obstacles, les causes & les suites de ces mêmes obstacles. Con- » noître tout ce qui peut arriver à l'infini dans un Etat, savoir l'art d'en main- » tenir le bien-être, de s'opposer aux obstacles directs, ou indirects, d'obvier » à ses maux internes, de faire cesser ceux qui se sont manifestés, de les pal- » lier & de les couvrir, s'ils sont incurables, & sur-tout savoir saisir le tems, ,, la mesure & la force des remedes, tout cela demande une pénétration ,, au dessus du Politique ordinaire qui ne fait que ce que ses prédécesseurs ,, ont fait. Si l'Homme d'Etat ne connoît le fort & le foible du cœur hu- ,, main, plutôt d'après de justes analyses que par des hypotheses établies sur ,, les passions mal conçues & mal connues, jamais il ne devinera les desseins ,, des autres & n'en tournera les vues à ses propres desseins ; il ignorera tou- ,, jours ce qui se doit & se peut faire publiquement, secretement ; il employera ,, plutôt de vils artifices que d'adroites manœuvres ; il verra, touchera tout ,, à faux, fera tout mal ou à demi, & méconnoîtra par-tout le vrai es- ,, prit des intérêts du peuple. ,, Changez la scene & l'Acteur, vous retrouverez le Médecin dans ce Discours. Ecoutons encore *Zimmermann* sur l'Art de la guerre.

,, C'est sur l'art de bien voir & promptement qu'un Général d'armée fonde ,, tout son bonheur. Pour faire des marches adroites, il faut qu'il remarque ,, d'abord tous les avantages & les désavantages du pays ; qu'il combine en- ,, semble le tems, les lieux, son monde, ses vivres & son ennemi également ,, envisagé dans les mêmes circonstances. S'il faut asseoir son camp, choisir un ,, lieu convenable pour attaquer l'ennemi, la connoissance des moindres dé- ,, tails lui devient si essentielle, qu'un buisson, un fossé, un ruisseau décide ,, souvent de sa perte ou de sa victoire. Non seulement il a son armée à ,, commander, il faut encore éclairer les marches, les fausses routes ; connoître ,, les embûches de l'ennemi : une démarche imposante assure son succès. S'il ,, manque un coup d'œil au fort de la mêlée, son armée est en déroute. Au ,, milieu de ces difficultés, il doit cependant voir tout d'un œil calme & ,, tranquille. C'est son œil attentif qui va triompher, ou de l'ennemi, ou ,, de son propre malheur. On a vu dans combien de circonstances ce coup

„ d'œil de maître a décidé d'une victoire & du fort d'un Etat. „ Mettez le Médecin & le malade en lieu & place du Général d'armée & de son ennemi, vous verrez la même nécessité d'attentions, de combinaisons, d'activité, & sur-tout l'importance du coup d'œil dans le premier comme dans le second. *Zimmermann* passe ensuite à ce qui regarde le Médecin.

„ La science est la clef avec laquelle un Médecin pénetre dans l'intérieur „ de la Nature. Le Médecin savant connoît d'avance le pays où il va en- „ trer ; au lieu que l'empirique ignore même les routes qui y conduisent. L'un va „ voir à découvert le sein de la Nature, l'autre ne sait même ce qu'il va „ chercher.

„ Mais il n'est rien de plus avantageux pour éclairer l'esprit de l'Observa- „ teur que la connoissance historique de la Médecine. On entend par-là ce que „ les meilleurs Observateurs, & sur-tout Hippocrate, nous ont laissé sur la „ théorie des signes & des symptômes par lesquels on comprend que telle ma- „ ladie est celle-là, & non pas une autre. Cette connoissance, jointe aux au- „ tres principes, instruira donc toujours le Médecin sur les phénomenes des „ maladies, sur leur liaison, sur leur dépendance, autant qu'il en a besoin „ pour juger par-là des causes qu'il s'agit de déterminer dans les cas possibles. Il „ verra par ce moyen la *physionomie* de chaque maladie, qu'il n'appercevra pas im- „ médiatement à la vérité par les yeux du corps, mais par ceux de l'esprit. „

S'il est vrai que dans la Politique, l'Art de la guerre & la Médecine il s'agit de voir & de bien voir pour parvenir à ses fins, on sent assez que les conséquences que l'esprit le plus philosophique tirera de ce qu'il a vu, ne seront pas toujours exemptes de ces conjectures qui peuvent être démenties par l'événement dans les cas, où la complication, l'intrigue, la variété des circonstances sont capables d'en imposer à l'homme même le plus attentif. C'est dans ce sens que la Médecine est une véritable Physique, remplie comme la Physique elle-même d'opinions conjecturales, sur-tout dans la Théorie ; mais la Pratique marche d'un pas plus assuré, car les regles qui la dirigent, & la plupart des principes d'où ces regles sont déduites, peuvent souffrir l'examen le plus rigoureux, sans perdre de leur évidence. Ces paroles d'*Hippocrate*, qui sont à la tête de ses Aphorismes : *l'Art est long, la vie est courte, l'occasion rapide, l'expérience dangereuse, le jugement difficile*, annoncent moins l'incertitude de la Médecine, que les difficultés qui en accompagnent la pratique ; & delà, celui qui fait remplir tous les devoirs de cette profession, doit être d'autant plus estimé, qu'il a plus d'obstacles à surmonter pour parvenir à son but, c'est-à-dire, la guérison des malades.

Le public regarde cependant la Médecine comme une chose fort aisée à pratiquer ; il croit qu'il ne s'agit que de se meubler la tête d'un tas de formules, qu'on applique le mieux que l'on peut aux différentes circonstances des maladies ; & il le croit d'autant plus fermement, qu'il voit des gens réussir dans la cure des maux qui attaquent l'humanité, sans suivre d'autres regles que celles que leur prescrit un répertoire de remedes qu'ils ont hérité de leurs ancêtres. C'est ainsi que la Médecine, de tous les Arts le plus important, a seule le privilege d'attirer la confiance à quiconque s'en mêle. Il suffit d'afficher quelques talens en Médecine, pour avoir droit & jurisdiction sur la vie des hommes ; peu importe quel soit d'ail-

leurs le caractere des perfonnnes qui fe rendent officieufes par leurs confeils, ou qu'un vil intérêt porte à vendre des remedes que la prétendue univerfalité de leurs vertus fait rechercher avec empreffement. Les perfonnes de la premiere claffe agiffent de bonne foi, mais fans connoiffance ; celles de la feconde jouent différens rôles. Les uns fe parent d'une apparence de zele pour le bien du public, à qui ils diftribuent des fpécifiques plus capables d'enrichir les myftérieux auteurs de ces remedes, que de guérir les malades. Fuffent-ils même ces fpécifiques autant vrais & bons, qu'ils font pour la plupart faux & nuifibles, il n'eft point d'une ame honnête, noble & humaine de faire trafic d'un médicament utile. Les autres, montés fur des trétaux ou parcourant les carrefours, font un commerce encore plus vil des drogues qu'ils préconifent par des harangues étudiées, que le peuple va toujours écouter en foule. L'éloquence & la parure de l'Orateur en impofent à la multitude.

Quoique la fageffe du Gouvernement dans tous les Etats policés ait prit des mefures pour arrêter les fuites dangereufes d'une confiance fi inconfidérée, le particulier n'en eft guere moins difpofé à fe livrer au premier Charlatan qui fe vante d'avoir quelque remede. La foibleffe des malades & l'impatience de guérir, font les caufes de cette exceffive crédulité :

Fingunt fe cuncti Medicos, Idiota, Sacerdos,
Judæus, Monachus, Hiftrio, Rafor, Anus.

Autant la folie differe de la raifon, autant les Empiriques different des vrais Médecins. Ces gens, qui n'ont fait aucune étude de la Médecine ou qui n'en ont appris que les termes les plus communs, tranchent hardiment du Docteur; & comme ils font un vil métier de l'Art le plus noble, ils ne s'attachent qu'à l'avantage qu'ils en peuvent tirer, & vont même jufqu'à dire: puifque le peuple veut être notre dupe, qu'il le foit. Mais cette maxime, autant contraire à la probité qu'à la charité chrétienne, n'auroit jamais été pratiquée de nos jours, fi la fottife des hommes n'y avoit donné lieu. Un Médecin qui a de quoi fatisfaire un malade raifonnable fera quitté, s'il ne contrefait le Charlatan ou le Devin; & qui lui préférera-t-on ? Un miférable qui ne fait ordinairement ni lire, ni écrire, & qu'on va chercher au loin pour apprendre de lui, à l'afpect d'un verre d'urine, des nouvelles d'une maladie à laquelle il ne connoîtroit rien, quand il auroit le malade fous les yeux. En parlant ici du vulgaire qui a recours à ces miférables Charlatans, on n'entend pas toujours la lie du peuple. Le peuple ou le vulgaire à qui ces reproches s'adreffent, eft répandu dans toutes les conditions, & fait ordinairement le grand nombre dans quelque fociété que ce foit. Il arrive même, je ne fais par quelle fatalité, que des gens qui ont d'ailleurs du bon fens & de la pénétration, femblent dépourvus d'intelligence, quand il s'agit de la vie & de la fanté. Philofophes, lorfqu'ils fe portent bien, mais peuple dans la maladie, ils ont recours à quiconque fe mêle de donner des confeils ou des remedes, avec le même empreffement que le dernier des idiots. Mais tranchons fur cette matiere : c'eft déclamer contre des erreurs, dont tout le monde convient par moment, & dont la multitude ne fe corrigera jamais. Un feul moyen eft capable d'extirper la race

de ces impoſteurs qui courent le monde, ſous le nom de Charlatans; c'eſt celui qu'a employé le Roi de Pruſſe regnant. Il a ordonné d'arrêter & de punir, comme contrebandiers, tous ceux qui ſe mêlent de l'Art de guérir, ſans avoir un titre pour l'exercer. Puiſſe cette loi ſi ſage être en vigueur dans les autres Etats policés.

Je me preſſe de tirer le rideau ſur tout ce qui tient à la charlatanerie, dont je n'aurois pas même dit le mot, ſi les dangers auxquels les hommes s'expoſent, ne m'euſſent fait un devoir d'élever la voix: je reviens à ce qui regarde la Médecine. Nous n'aurions aucun beſoin de cette Science, nous jouirions perpétuellement de la vie comme de la ſanté, ſi les parties, dont nos corps ſont composés, pouvoient toujours ſubſiſter dans leur état naturel, & faire les fonctions auxquelles le Créateur les a deſtinées. Mais il n'eſt point de moment qui n'apporte dans nos corps quelque altération ſenſible ou inſenſible; & toute merveilleuſe qu'en ſoit la compoſition, ils ſont enfin ſujets à être détruits. La loi indiſpenſable qui impoſe la néceſſité de mourir, a de tout tems fait gémir l'Humanité; & les hommes, entraînés par le penchant naturel qui les porte à veiller à leur conſervation, ſe ſont attachés depuis le commencement du monde au diſcernement des choſes qui ſont utiles pour l'entretien de la vie & de la ſanté, d'avec celles qui peuvent détruire l'une & l'autre. Ils ont particulierement fait leurs efforts pour ſe garantir des dernieres; mais ayant remarqué que nonobſtant toutes leurs précautions, ils étoient quelquefois ſurpris, & qu'il ne dépendoit pas toujours d'eux d'éviter les cauſes des maladies, la derniere reſſource a été de prendre garde de bien près à la conduite que tenoient ceux qui étoient tombés malades. Voyant donc que ceux qui mouroient, avoient fait, ſembloit-il, telle ou telle faute qui pouvoit avoir rendu la maladie mortelle; & au contraire, que ceux qui guériſſoient, s'étoient conduits dans leur maladie de telle ou telle maniere, & s'étoient ſervis de certaines choſes, dont ils n'uſoient pas en ſanté & auxquelles on pouvoit attribuer leur guériſon; ils ont évité dans la ſuite ce qui leur avoit paru nuire aux premiers, & eſſayé ſur d'autres perſonnes, en de ſemblables maladies, les mêmes choſes qui leur avoient ſemblé apporter du ſoulagement aux derniers. C'eſt proprement le réſultat & la pratique de ces obſervations qu'on a d'abord appellé du nom de *Médecine*. Purement naturelle dans ſon principe, elle a commencé dès qu'il y a eu des hommes, elle a été enſuite en uſage parmi toutes les nations: auſſi l'on peut dire avec *Pline*, que s'il y a eu des peuples qui ſe ſoient paſſés de Médecins, ils n'ont point été pour cela ſans Médecine. En effet, la Médecine eſt de même date que les maladies, car on a cherché à s'en délivrer dès qu'on les a ſenties; or les maladies ſont preſque auſſi anciennes que le monde, puiſqu'elles ſont la ſuite & la punition du péché d'Adam.

Au commencement, chacun ſe mêloit de donner des conſeils aux malades, & l'on a été fort long-tems avant que l'Art de guérir fût une profeſſion particuliere. Quelquefois les malades, fatigués de l'inutilité de ces avis & encouragés par la douleur, ſortoient de l'inaction & cherchoient du ſoulagement dans des remedes inconnus. Si par hazard, ou par un concours de circonſtances favorables, les expédiens auxquels ils avoient eu recours, avoient produit un effet ſalutaire, l'obſervation qu'ils en firent, jetta les premiers fondemens de cet Art, dont l'Univers

entier tira dans la fuite de fi grands avantages. Celui qui avoit fait ainfi quelque expérience fur foi-même où fur autrui, la réitéroit en femblables occafions & la communiquoit à fes amis ou à fes voifins. Nous apprenons d'*Hérodote* que les Babyloniens en ufoient encore de la forte de fon tems, c'eft-à-dire, dans le XXXVIe. fiecle du monde. Les Babyloniens, dit-il, font porter les malades dans les places publiques, (car ils ne fe fervent point de Médecins) afin que les paffans qui les voient ou qui ont eu une maladie femblable à la leur, ou qui en ont vu quelqu'un malade, leur donnent des confeils & les encouragent à pratiquer ce qu'eux-mêmes ou d'autres ont pratiqué avec fuccès en de femblables occafions. *Hérodote* ajoute qu'il n'étoit permis à perfonne de paffer auprès des malades, fans s'informer de leur maladie. Cette loi fubfifta encore plufieurs fiecles après en Affyrie, & même chez les Lufitaniens & les habitans des Afturies.

La Médecine, après avoir fait ce fecond pas chez les Babyloniens & les Chaldéens, ces anciens fondateurs de prefque toutes les Sciences, paffa en Egypte, & fortit, entre les mains de fes induftrieux habitans, de l'état d'imperfection dans lequel elle avoit langui pendant tant de fiecles. Les Egyptiens fentirent que cet Art ne pouvoit faire des progrès rapides, qu'autant qu'on fe mettroit en devoir de former un dépôt d'expériences, auquel on auroit recours dans les occafions. A cet effet, ils couvrirent les murs de leurs Temples de defcriptions de maladies & de recettes, afin d'en conferver la mémoire, & de donner l'aifance d'y voir ce qui avoit le mieux réuffi dans des cas femblables. Ils chargerent enfuite des particuliers du foin des malades; mais leurs Prêtres, plus inftruits fans doute que le refte de la nation par l'examen qu'ils pouvoient faire tous les jours des defcriptions tracées fur les Tableaux du Temple, ne manquerent pas de s'emparer du département de la Médecine, qu'ils rendirent d'autant plus refpectable aux yeux du peuple, qu'ils y firent entrer quantité de cérémonies religieufes. Ces Prêtres furent les premiers Médecins de profeffion; ils établirent plus d'ordre dans l'exercice de la Médecine, & les expériences qui s'étoient faites auparavant fans exactitude, qui n'avoient même été que négligemment rédigées, prirent dès lors une forme plus commode & plus avantageufe à l'application qu'on pouvoit en faire à des cas femblables.

Cependant les hommes ne tarderent point à être convaincus que l'obfervation des maladies & la recherche des remedes ne fuffifoient pas pour perfectionner la Médecine, avec une rapidité proportionnée au befoin qu'ils en avoient. Les Grecs fur-tout, qui par leur liaifon avec les Egyptiens tirerent d'eux les premieres connoiffances de la Médecine, fentirent que la Logique étoit néceffaire pour avancer les progrès d'un Art, dont ils ne pouvoient fe paffer; mais ce ne fut qu'avec le tems qu'ils en vinrent-là. Le premier Médecin connu de la Grece, *Efculape*, mérita dans Epidaure les honneurs divins, pour avoir enchéri fur les connoiffances & fur l'habileté de fes prédéceffeurs; tout l'avantage qu'il eut fur eux, c'eft qu'il exerça un peu moins groffierement la Médecine qui n'étoit encore que dans les mains du peuple. Les *Afclépiades* plus inftruits fe l'approprierent entierement, par l'adreffe avec laquelle ils renfermerent cet Art dans le Temple de leur pere commun, où les malades étoient obligés de fe rendre, & d'attendre la réponfe du Dieu au milieu des cérémonies religieufes que fes defcendans mortels avoient inventées,

pour

pour masquer les secours qu'ils donnoient eux-mêmes à ces malades. L'imposture triompha pour un tems ; mais enfin les Philosophes désabuserent le peuple, & se chargerent d'exercer la Médecine auprès du lit des malades, avec plus de vérité & moins de faste. *Celse* les regarde comme les vrais fondateurs de l'Art. On sent assez que cette révolution n'a pu se faire sans trouble ; car les Prêtres d'*Esculape*, piqués de voir leur fourberie démasquée, chercherent à faire valoir leurs talens, en attirant dans leur parti les plus habiles des Philosophes. Ceux qu'ils n'avoient pu gagner, formerent une ligue soutenue par l'émulation ; & la jalousie qu'ils conçurent contre les premiers, contribua aux progrès d'un Art dans lequel les uns & les autres vouloient se surpasser. Leur plan n'étoit pas mal arrangé ; il ne s'agissoit que d'éviter les fausses routes. Ils commencerent par avoir recours plus que jamais à la raison, dont ils avoient reconnu long-tems auparavant l'importance dans la distinction & la cure des maladies ; mais l'empressement qu'ils eurent d'accélérer les progrès de l'Art, leur ferma les yeux sur la nécessité de l'observation. Ils préférerent les conjectures rapides de l'imagination à la lenteur de l'expérience, & ils séparerent follement deux choses qu'il falloit faire marcher de pair, la Théorie & les Faits. Qu'en arriva-t-il ? C'est que sans égard pour la vérité & pour la sûreté de la Pratique, ils établirent la Médecine sur des spéculations spécieuses, mais fausses ; fort subtiles, mais peu solides. Ils aimerent mieux donner l'essor à leur imagination, que d'assujettir le jugement à la juste appréciation des faits. Delà vint que l'éloquence des Rhéteurs & les sophismes des Philosophes purent séduire pendant quelque tems l'esprit de ceux qui étoient en santé, mais ils ne purent tenir contre les gémissemens des malades. L'art de préconiser la méthode n'en prévenoit pas les suites fatales ; après qu'on avoit démontré que le malade devoit guérir, il ne laissoit pas de mourir.

A travers les fautes que commirent les Philosophes, en abusant du raisonnement, il s'échappa cependant quelques rayons de lumiere qui éclairerent l'Art ; & personne n'en profita plus qu'*Hippocrate*, parce que personne n'en tira meilleur parti que lui, pour répandre du jour sur l'observation dont il faisoit tant de cas. Quoiqu'il n'ait pas été le fondateur de la Médecine, il mérita d'en être appellé le pere, parce qu'il lui procura, par ses travaux, les avantages d'une naissance toute nouvelle. Les heureux succès qui couronnerent l'étroite union du raisonnement à l'expérience, rendirent la Philosophie utile à la Médecine, & la Médecine à la Philosophie ; c'est par les principes lumineux qu'il tira de cette union, qu'*Hippocrate* devint le premier vrai Médecin. En réunissant au génie le plus pénétrant une érudition solide & la prudence la plus consommée, il devint encore le Médecin le plus grand, & celui qui sera l'objet de l'admiration de tous les siecles.

L'insuffisance de la raison dans la Médecine n'étonnera point ceux qui considerent les choses avec impartialité. Depuis *Hippocrate*, il s'est heureusement trouvé beaucoup d'hommes d'un mérite supérieur, qui ont démontré la nécessité de l'expérience & du raisonnement, les grands effets de leur conspiration au même but, la force de ces deux bras réunis, & la foiblesse de l'un & de l'autre, lorsqu'ils sont séparés. Comme la santé & les maladies sont des effets nécessaires de plusieurs causes particulieres, dont les actions se réunissent pour les produire, l'action de ces causes ne deviendra jamais le sujet d'une démonstration

géométrique, à moins que l'effence & les propriétés de chacune en particulier ne foient connues, & qu'on n'ait déduit, de cette comparaifon, les propriétés & les forces réfultantes de leur mêlange. Or, l'effence & les propriétés de chacune ne fe manifeftent que par leurs effets ; c'eft par les effets feuls que nous pouvons juger des caufes : la connoiffance des effets doit donc précéder en nous le raifonnement. Mais qui peut affurer un Médecin, de quelque profondeur de jugement qu'il foit doué, qu'un effet eft l'entiere & pleine opération de telle ou telle caufe ? Pour en venir-là, il faudroit diftinguer & comparer une infinité de circonftances pour la plupart fi déliées, qu'elles échappent à toute la fagacité de l'Obfervateur. D'ailleurs, telle eft la variété prodigieufe des maladies, tel eft le nombre des fymptômes de chacune d'elles, que la courte durée de la vie, la foibleffe de notre efprit & de nos fens, les difficultés que nous avons à furmonter, les erreurs dont nous fommes capables, & les diftractions auxquelles nous fommes expofés, ne nous permettent jamais de raffembler affez de faits pour fonder une théorie générale, un fyftême qui puiffe s'étendre à tout & nous diriger dans la Pratique.

Quoi faire dans cet embarras de circonftances qui femblent s'oppofer à ce qu'il y ait jamais de vrais Médecins ? Chacun fe tiendra-t-il au meilleur parti qu'il peut tirer de fes recherches, de fes obfervations, de fon raifonnement ? Non. Comme la Médecine a tiré fes plus grands avantages de l'érudition, & qu'elle n'a fait des progrès nulle part, qu'à proportion qu'on a fu réunir aux connoiffances des autres, celles que l'on avoit acquifes foi-même ; il s'enfuit qu'il faut remonter aux premieres fources & paffer d'âge en âge jufqu'à nous, pour recueillir les richeffes que nos prédéceffeurs ont amaffées par l'obfervation. Ce fut l'érudition qui forma la Médecine en Grece ; auffi cet Art refta toujours imparfait dans les provinces où les Ecrits des Grecs ne furent pas connus, & il eft encore dans fon enfance, par-tout où l'érudition n'a pas porté fon flambeau. S'il eft donc vrai, comme on n'en peut douter, que la Médecine n'eût jamais été un Art réduit en principes, fans les Ecrits que nous ont laiffé les Médecins dont le favoir a intéreffé la poftérité reconnoiffante, il n'eft point de moyen plus court & plus sûr pour fe perfectionner dans cet Art, que de fe remplir des connoiffances des autres, de confulter les vivans & les morts, de feuilleter les Ouvrages des Anciens, de s'enrichir des découvertes des Modernes, & de fe faire de la vérité une regle invariable & facrée. Comme on ne doit rien craindre davantage que de contracter des préjugés dangereux, il ne faut point puifer dans toutes fortes de fources ; il y en a d'impures, de troubles & d'empoifonnées qu'on doit éviter foigneufement. Avoir beaucoup lu, ce n'eft pas toujours être favant ; on ne le devient qu'en fe rendant propre, par la réflexion, ce qu'on a lu. On ne croit point en Médecine ce qu'on s'efforce de croire par la fimple perfuafion d'autrui, mais feulement ce qu'on voit clairement & nettement, & dont on eft convaincu par fa propre perfuafion. Avec cette maniere de voir & de croire, l'expérience de tous les fiecles ne fera plus une maîtreffe abufive, parce qu'alors elle nous apprendra réellement par la bouche de toutes les nations & par les archives de tous les tems, ce qu'il y aura de vrai & d'utile dans tous les cas.

C'eſt ainſi qu'il eſt poſſible à un homme de ſurmonter les obſtacles, dont la multitude feroit capable de l'arrêter dans l'étude & la pratique de la Médecine ; avec ce ſecours, il eſt en état de ſe faire un plan, & de marcher d'un pas aſſuré dans les routes épineuſes qui conduiſent au vrai. Il ne s'agit que de s'attacher aux meilleurs modeles ; car les Ouvrages de Médecine, comme tous les autres, contiennent des erreurs à côté des plus grandes vérités. Le Médecin ſe formera ſur ces modeles, & mépriſera la foule obſcure des Auteurs ſyſtématiques, pour ne s'inſtruire qu'avec ceux qui ont ſuivi la Nature, qui l'ont peinte telle qu'elle eſt, qui avoient trop d'honneur pour appuyer une Théorie favorite par des faits imaginés, qui ſe ſont laiſſés conduire par la vérité, qui n'ont cherché qu'elle, & que des vues intéreſſées n'engagerent jamais à altérer les événemens, ſoit en y ajoutant, ſoit en retranchant la moindre circonſtance. Voilà les fontaines ſacrées dans leſquelles il ne deſcendra jamais trop ſouvent ; voilà les Hommes qui lui frayeront le chemin à l'immortalité. Ces Hommes ne ſont point des êtres de raiſon ; depuis que la Médecine eſt réduite en principes, tel a été le bonheur du monde, qu'elle n'a jamais ceſſé d'en produire. Elle ne faiſoit que de naître dans l'ordre des Sciences, lorſqu'*Hippocrate* parut & malgré l'éloignement des tems, elle eſt encore toute brillante des lumieres qu'elle a reçues de cet Homme admirable. *Hippocrate* eſt l'étoile polaire de la Médecine ; & c'eſt pour ne l'avoir jamais perdue de vue, que tant de grands Hommes ont mérité la place diſtinguée qu'ils occupent dans les Faſtes de notre Art.

Ecoutons encore une fois le ſavant *Zimmermann*, de qui j'ai tiré différens morceaux épars dans cet Article, & voyons ce qu'il penſe ſur la doctrine d'*Hippocrate* ſi généralement ſuivie aujourd'hui. « J'entends quelquefois de prétendus beaux eſprits dire, avec un ton railleur, que la Médecine eſt encore » aujourd'hui ce qu'elle étoit du tems d'Hippocrate, & que les Médecins les » mieux inſtruits ne ſavent que ce qu'il ſavoit. Hippocrate a ſans contredit été » le premier bon Obſervateur de la Nature que nous connoiſſions ; & ſes Ouvrages ſont même regardés, par M. d'Alembert, comme le plus beau & le plus » grand monument de la connoiſſance que les Anciens avoient de la Nature. » Si donc Hippocrate a vu la Nature comme on devoit la voir, nous ne pouvons la voir aujourd'hui que comme lui ; ou il faudroit que la Nature ne » fût plus la même. Il eſt ainſi bien des circonſtances où nous ne ſommes pas » plus habiles que lui, parce que cela n'eſt pas poſſible. Qu'il ſeroit à ſouhaiter » que ces ſots railleurs fiſſent, avec raiſon, à tous les Médecins le reproche » de n'en pas ſavoir plus qu'Hippocrate ! » Il faut cependant remarquer que la maſſe des connoiſſances étant montée plus haut aujourd'hui que du tems de ce grand Homme, c'eſt être à certains égards plus inſtruit que lui, que de réunir les découvertes des Modernes à celles des Anciens.

Quoique l'Art de guérir ait tiré ſon origine de la néceſſité, cette mere féconde de tant d'inventions utiles ; quoique le hazard ait contribué à l'enrichir de quantité de remedes, & que l'expérience jointe au raiſonnement y ait mis le comble de la perfection ; tout cela ne doit point exclure le concours de la Providence, de qui les premiers hommes ont reçu le précieux don de la Médecine. Les Livres ſaints atteſtent cette vérité ; toute l'Antiquité païenne a même été dans la croyance que

les Dieux étoient les auteurs de l'Art de guérir. Suivant Cicéron, cet Art a été consacré à l'invention des Dieux immortels, c'est-à-dire, qu'on l'a regardé comme quelque chose de sacré, pour avoir été inventé par les Dieux. L'Auteur du Livre intitulé : *L'Introduction*, piece que l'on trouve parmi les Œuvres de *Galien*, nous apprend que les Grecs attribuoient l'invention des Arts aux fils des Dieux, ou à quelques-uns de leurs proches parens qui avoient été instruits par eux. Mais quittons la Fable pour nous arrêter à des preuves & plus sûres & plus convaincantes. Il est dit dans le Livre de l'Ecclésiastique, au Chapitre 38e. que *c'est le Très-Haut qui a produit de la terre tout ce qui guérit ; & l'homme sage n'en aura point d'éloignement* ; mais il s'en servira dans le besoin. *Dieu a fait connoître aux hommes la vertu des plantes ; le Très-Haut leur a donné la science, afin qu'ils l'honorent dans ses merveilles. Donnez lieu au Médecin*, appellez-le pour vous traiter : *car c'est le Seigneur qui l'a créé ; qu'il ne vous quitte donc point, parce que son Art vous est nécessaire.*

Les peuples qui ont été privés de la connoissance du vrai Dieu, n'ont été portés à donner cours aux fables que l'Antiquité a débitées sur l'invention de la Médecine, que parce qu'ils ont senti, d'une part, que l'origine d'une Science aussi importante ne pouvoit partir que de la bienfaisance de leurs Dieux, & que de l'autre, il falloit être de la classe de ces hommes que les Dieux ont comblés de leurs faveurs, pour mettre à profit les connoissances qu'ils leur avoient communiquées. Delà vint que les Poëtes célébrerent *Apollon* comme le Dieu de la Médecine, à qui ils donnerent encore le nom d'*Horus*, fils d'*Isis*. Delà vint aussi que l'Antiquité païenne multiplia le nombre des Auteurs de cette Science, en regardant comme tels ceux qui s'y étoient le plus distingués. Eschyle attribue la découverte de la Médecine à *Prométhée* ; Pline & Eustate au Centaure *Chiron* ; d'autres à *Apis* Egyptien ; Virgile à *Esculape* ; Diodore de Sicile à *Isis* ; les Tyriens à *Agenor*. Quoiqu'il y ait long-tems que l'Histoire a apprécié ces commencemens fabuleux de la Médecine à leur juste valeur, elle n'a pas laissé d'en tirer une preuve qui fait connoître combien l'Antiquité a eu de vénération pour cette Science, & qui démontre, en même tems, que la découverte des moyens de guérison ne doit pas être rapportée à un seul pays & à un seul homme. La Mythologie a certainement un fonds historique ; mais comme il est fort défiguré par la variété des fables, la tradition qui étoit en vogue dans ces tems si reculés, ne nous donne que des lumieres fort imparfaites sur le premier âge de la Médecine.

MÉDECINE en Europe jusqu'à la renaissance des Lettres. (Introduction & Etat de la) Ce fut des Grecs que les Romains apprirent à mieux connoître la Médecine qu'ils avoient si long-tems méprisée ; mais personne ne la mit plus en honneur parmi eux que *Galien*, qui joignit à une érudition extraordinaire l'esprit le plus vif & le plus inventif. Il savoit à fonds la Philosophie Péripatéticienne & tous les systêmes de l'Antiquité : outre cela, il étoit vraiment éloquent. Jamais Médecin n'eut un génie plus vaste & plus fin que lui, & l'on ne peut voir sans étonnement qu'il ait su réunir en lui seul, & en un seul systême, tout ce que la Médecine avoit connu jusqu'à son tems. Il est vrai que la pure doctrine d'*Hippocrate* y est quelquefois noyée dans des subtilités minutieuses, néanmoins *Galien* suivoit

Hippocrate dans sa pratique, préférablement à tous les Médecins. Le ton qu'il donna à sa profeſſion & les ſuccès qui la couronnerent entre ſes mains, lui mériterent les diſtinctions dont Marc Aurele & Lucius Verus l'ont honoré. Sous les autres Empereurs Romains, on vit encore quantité de Médecins qui furent récompenſés par des titres avantageux, de grandes charges, des privileges, & ſur-tout par l'eſtime particuliere qu'on fit de leurs talens; mais ce qui releva davantage l'Art qu'ils exerçoient, c'eſt que le Sacerdoce ne l'honora pas avec moins d'attention & même de prédilection.

Dès l'origine du Chriſtianiſme, les Peres de l'Egliſe crurent qu'il ſeroit honteux pour la Religion, que les Païens ſurpaſſaſſent les Chrétiens en érudition, & ils ne tarderent point à s'appercevoir que les Belles-Lettres étoient d'un grand ſecours pour les progrès de l'Evangile. La Foi, en étendant les limites de ſon empire, porta le précieux tréſor de la ſcience chez les peuples qu'elle éclaira; & bientôt, dans toutes les Egliſes un peu conſidérables, des Evêques pleins de zele & de lumieres établirent des Ecoles, non ſeulement pour enſeigner la Religion, mais encore pour apprendre à la jeuneſſe les Lettres, les Langues & les Sciences. On ne craint pas même d'avancer qu'on y étudioit la Médecine; elle étoit cenſée ſi utile & ſi néceſſaire à l'humanité, qu'elle faiſoit partie des connoiſſances qui s'acquéroient immédiatement après l'étude des Belles-Lettres, de la Philoſophie & de la Phyſique. De tels commencemens promettoient beaucoup. Le goût des Sciences perçoit déja dans les parties les plus floriſſantes de l'Europe, & il y avoit des raiſons qui engageoient à croire qu'il s'étendroit encore davantage; mais les guerres, les invaſions des Barbares, les ravages qu'ils firent dans les différentes Provinces de l'Empire, l'arrivée des Goths dans les Gaules qu'ils déſolerent pendant plus de deux ſiecles, jetterent les Sciences dans la plus grande langueur. On les chercheroit en vain dans l'Occident vers la fin du cinquieme ſiecle; le fer des Huns, des Vandales & des Goths les avoient fait diſparoître. Il n'y eut pas même juſqu'à la Médecine, ſur laquelle la barbarie de ces peuples n'ait étendu ſon empire. Au-lieu de ces grands Médecins de l'Antiquité, ceux du cinquieme ſiecle étoient à la vérité très-prompts à propoſer des remedes, très-aſſidus à multiplier leurs viſites; mais jamais d'accord entre eux, peu habiles à procurer du ſoulagement aux malades, auxquels ils nuiſoient plutôt par l'excès de leurs bons offices, qu'ils ne leur étoient utiles. Tel fut alors le pitoyable état de la Médecine, que les fureurs de la guerre avoient reléguée dans les Cloîtres.

La barbarie de ces tems malheureux ne vint cependant point à bout de détruire abſolument les Ecoles Epiſcopales. Elles ſe relevoient par intervalles, ſuivant l'étendue des lumieres & du zele des Evêques qui en prenoient ſoin ou les protégeoient; elles ont même ſubſiſté de cette maniere juſqu'à l'établiſſement des Univerſités qui les ont remplacées. Dans le ſixieme ſiecle, Paris avoit une Ecole floriſſante, dont Saint Germain fait mention; & l'on ſait d'ailleurs qu'il y en avoit encore dans d'autres villes célebres, comme Bordeaux, Toulouſe, Autun, Lyon, Rheims, Chartres, &c. C'eſt ainſi que les Gaules ſe diſtinguoient par la culture des Sciences; mais que pouvoient-elles ces Sciences dans un état ravagé par des guerres fréquentes? Effrayées & chaſſées de toutes parts, elles furent long-tems contraintes d'aller s'enſevelir dans les Cloîtres; la Médecine même n'eut pas

d'autre afyle: les Eccléfiaftiques & les Moines furent ainfi les feuls Médecins dans la plus grande partie de l'Europe, parce qu'il n'y avoit plus qu'eux qui étudiaffent, & ce défordre a duré long-tems.

Le huitieme fiecle étoit prefque à fa fin, lorfque les Sciences commencerent à fe relever & à reprendre une partie de leur ancien luftre fous le regne de Charlemagne. Ce Prince augmenta l'éclat de fes triomphes par la fageffe de fes établiffemens; il fit revivre l'étude des Lettres, en infpirant le goût qu'il avoit pour elles. Les Ecoles Epifcopales & Monaftiques étoient dans le relâchement. Charlemagne effaya de les renouveller, en leur donnant de l'émulation; & comme tout ce qui n'étoit pas Clerc, & fur-tout la Nobleffe, manquoit entierement d'éducation, il inftitua des Ecoles dans fon Palais &, pour ainfi dire, à fa fuite, afin d'exciter fes fujets à fecouer le joug de l'ignorance toujours fatale à un Etat. Il attira dans fon Empire, par tout ce qu'il y avoit de plus féduifant, les étrangers qui avoient quelque réputation de fcience, & il les mit à la tête des études qu'il vouloit favorifer. Mais ce ne fut que fur la fin de fes jours qu'il ordonna de faire étudier la Médecine aux jeunes gens; comme il fentoit déja les infirmités de l'âge, elles lui rappellerent la néceffité & l'importance d'un Art qui fait au moins les adoucir.

De tous les pays de l'Occident, c'étoit l'Efpagne où la Médecine étoit mieux cultivée: on parloit même de Géométrie & de Chymie à la Cour des Rois Maures, & l'Ecole de Cordoue étoit regardée comme le centre des lumieres de l'Europe. Quelques Juifs pratiquoient la Médecine en France & en Allemagne; mais c'étoit d'une Langue étrangere dont ils fe fervoient pour en exprimer les termes. L'émulation que donna la célébrité des Ecoles qu'on voyoit fleurir chez les Sarrafins; l'infuffifance de l'enfeignement qui fe faifoit dans les Monafteres; l'une & l'autre de ces raifons fit qu'on fongea enfin à la fondation des Univerfités. Celles d'Italie datent de la fin du huitieme fiecle, & celles d'Angleterre de la fin du neuvieme; preuve certaine que les Sciences y étoient en honneur.

On a voulu faire remonter l'inftitution de l'Univerfité de Paris au regne de Charlemagne, fans doute par reconnoiffance de ce que ce Prince avoit fait pour les Beaux Arts; mais ce n'eft plus un problême, tout le monde eft d'accord aujourd'hui que cette Académie ne fut fondée que long-tems après cette époque. Ses premiers inftituts furent dreffés fous Philippe-Augufte, quoiqu'il y ait apparence que ce fut fous le regne de Louis le jeune qu'elle prit naiffance, c'eft-à-dire, avant l'an 1180. Le nom d'Univerfité ne lui fut cependant donné que fous Saint Louis, dans le treizieme fiecle; mais dès le douzieme, on y enfeigna le Droit Canon, la Philofophie, la Médecine & la Théologie. Suivant *Crevier*, dans fon Hiftoire de l'Univerfité de Paris, comme Ecole elle remonte à Alcuin & à Charlemagne; comme Compagnie, on la voit fubfiftante en 1169. Son Chef, qui eft le Recteur, eft nommé dans le Diplôme de Philippe-Augufte de l'an 1200; les Procureurs des Nations en 1218; les Nations elles-mêmes en 1229; la Faculté de Théologie exiftoit en Corps diftinct & féparé l'an 1267, & les Facultés de Droit & de Médecine en 1281.

Ce qu'on vient de dire de l'Univerfité de Paris, ne doit pas faire croire qu'on ait voulu l'annoncer comme la plus ancienne de l'Europe; on trouve de pareils établiffemens bien antérieurement à fa fondation. Nous avons déja

dit un mot de l'ancienneté des Univerſités d'Italie & d'Angleterre. Bologne, Padoue & Pavie avoient leurs Académies dès la fin du huitieme ſiecle ; Oxford & Cambridge en 895 ; Montpellier en 1196 ; Salamanque en 1200. Dans la ſuite des tems, comme la Médecine, ainſi que les autres Sciences, fut cultivée de toutes parts, on vit les fondations des Univerſités ſe ſuccéder rapidement les unes aux autres. On établit celle de Naples en 1224, celle de Toulouſe en 1233, celle de Bourges en 1236, celle de Vienne en Autriche en 1237, celle de Coimbre en 1290, celles de Rome & d'Avignon en 1303. L'utilité reconnue de ces Univerſités en fit multiplier le nombre ; à Pérouſe en 1307, à Orléans en 1312, à Ferrare en 1316, à Sienne en 1330, à Cahors en 1332, à Piſe en 1339, à Valladolid en 1346, à Heidelberg en la même année, à Prague en 1360, à Cracovie en 1361, à Upſal en 1376, à Erfort en 1392, à Angers en 1398. On remarque dans le ſiecle ſuivant la fondation de l'Univerſité de Turin en 1405, de celle de Leipſic & d'Aix en 1409, de Saint André en Ecoſſe en 1412, de Roſtock en 1419, de Louvain en 1426, de Poitiers en 1431, de Caen en 1437, de Bordeaux en 1441, de Gripſwald en 1456, de Florence, de Nantes & de Bâle en 1460, de Valence en 1470, d'Ingolſtadt, en 1472, de Mayence & de Tubingue en 1477, de Copenhague en 1478, d'Alcala de Hénarès en 1498, & de pluſieurs autres après le parfait rétabliſſement des Lettres. On fonda celle de Wittemberg en 1502, de Francfort ſur l'Oder en 1506, de Rheims en 1547, de Douay en 1552, de Leyde en 1575, d'Utrecht en 1636, de Hall en Saxe en 1694, de Gottingue en 1737, &c.

Mais revenons à la fondation de l'Univerſité de Paris. Je m'y arrêterai encore quelquefois, parce que c'eſt principalement dans cette ville que les Belges alloient étudier, avant que d'avoir des Ecoles publiques dans l'étendue de leur pays. Il eſt certain qu'on ne doit point regarder Charlemagne comme celui qui a immédiatement & directement établi cette Univerſité ; car les deſirs de ce Prince ſe bornerent à ériger dans ſon Royaume des Ecoles qui ne fuſſent ni Eccléſiaſtiques, ni Monaſtiques ; qui en euſſent les avantages ſans en avoir les inconvéniens ; qui fuſſent plus dépendantes de l'Etat & plus utiles aux citoyens pour qui il les deſtinoit. Ces Ecoles furent établies ſous le nom d'*Ecoles Palatines* ; mais apparemment qu'elles durerent peu ou qu'elles furent en trop petit nombre, puiſqu'en 829, pluſieurs Evêques demanderent à Louis le Débonnaire, & enſuite à Charles le Chauve, qu'à l'exemple de leur pere & aïeul Charlemagne, ils vouluſſent fonder des Ecoles dans les trois grandes villes du Royaume. Ces repréſentations eurent peu ou point d'effet, & ce ne fut que ſous les Rois de la troiſieme race que les Sciences ſortirent de l'état de langueur, dans lequel elles étoient tombées après la mort de Charlemagne. Les efforts de ce Prince pour les faire fleurir, n'avoient eu que des ſuccès de peu de durée ; les guerres civiles qui troublerent le regne de Louis le Débonnaire, ſon fils, ainſi que le regne des enfans de ce dernier ; les ravages que les irruptions des Normans firent en France ; tous ces malheurs replongerent la nation dans ſa premiere ignorance. La Médecine éprouva le même

fort : depuis le huitieme jufqu'au douzieme fiecle, on ne trouve pas un feul Ouvrage fait par des Médecins Chrétiens, au-lieu qu'on en connoît beaucoup de la compofition des Médecins Arabes.

Ce n'eft pas que dans le neuvieme fiecle, il n'y eût quelques Eccléfiaftiques & quelques Religieux autant renommés par leur fcience que par leur piété ; il y en eut même qui firent une étude particuliere de la Médecine & qui s'y diftinguerent proportionnément à l'étendue des connoiffances de ce tems : tels furent *Didon*, Abbé de Saint Pierre-le-vif à Sens, *Sigoald*, Abbé d'Epternac, *Bertaire*, Abbé du Mont-Callin. Mais dans le dixieme fiecle, on parla davantage de quelques Ecoles Epifcopales & Monaftiques. *Abbon*, Abbé de Fleuri, enfeigna les Sciences facrées & profanes, & en particulier la Médecine. *Gerbert* fut un Médecin célebre de l'Ecole de Rheims ; il devint Archevêque de cette ville, & enfin Pape fous le nom de Sylveftre II. L'Abbaye de Fleuri & l'Ecole de Rheims n'étoient point les feules dans lefquelles on enfeignoit publiquement la Médecine ; on parle encore de l'Ecole de Chartres qu'on met au rang des plus célebres du dixieme fiecle. *Fulbert*, un de fes Evêques, favoit non feulement la Médecine, mais il l'avoit enfeignée avant que d'arriver à l'Epifcopat. Le fiecle fuivant eft remarquable par la réforme d'un grand nombre de Monafteres & la fondation de plufieurs Ordres Religieux : les chofes n'allerent cependant pas moins leur train par rapport à la Médecine ; cette Science utile au genre humain, ne l'étoit pas moins aux Maifons Religieufes, & il n'y en avoit pas une feule qui n'eût un Médecin titré, choifi parmi les Moines, dont la pratique étoit fort répandue au dehors.

Vers la fin de l'onzieme ou le commencement du douzieme fiecle, les Ecrits des Médecins Arabes fe répandirent en Europe ; avant ce tems, l'Efpagne feule les avoit eus prefque tous en fa poffeffion. Faute d'Auteurs que l'on pût confulter avec fruit, & dans lefquels on trouvât au moins quelques traces de l'ancienne Médecine, cette Science étoit fi négligemment cultivée dans le public, qu'à peine elle méritoit ce nom. Dans notre continent, l'Art de guérir étoit entre les mains des Juifs, à l'exception de quelques fecrets de vieilles femmes & de quelques traditions de remedes qui fe confervoient dans les familles. On n'en favoit pas davantage chez ceux qui n'étoient ni Moines, ni Eccléfiaftiques. Mais les Croifades publiées parmi les Princes Chrétiens, dès la fin de l'onzieme fiecle, par le Pape Urbain II, & la part qu'y prit toute l'Europe que la nouveauté du projet avoit attirée, donnerent lieu à l'introduction des Livres Arabes dans cette partie du continent que nous habitons. On fe mit bientôt à étudier les Ouvrages d'*Avicenne* & de *Méfué* qui avoient enchéri fur les fubtilités de *Galien*, & dont l'imagination l'emportant fur l'efprit, n'avoit fouvent donné que des idées au-lieu de vérités utiles. On doit cependant convenir que les Auteurs Arabes ne fe font pas toujours égarés ; on leur a en particulier l'obligation d'avoir rectifié la méthode de traiter les maladies aiguës, d'avoir inventé la Chymie, furbordonné la Pharmacie à la Médecine, & d'avoir répété ce qu'avoient dit les Grecs fur la Théorie de l'Art & les principes fondamentaux de la Pratique. En étudiant les Ecrits des Médecins Arabes, on fit donc un pas

de

de plus vers les ſources d'où l'on pouvoit tirer les connoiſſances qui manquoient à la Médecine ; mais faute de juſteſſe dans le diſcernement, faute d'être accoutumé à ſuivre l'expérience pour en recueillir les lumieres, le parti qu'on tira de ces Ecrits, ne fut rien moins qu'avantageux à l'Art que l'on cherchoit à perfectionner. Comme les Ouvrages Arabes ſe reſſentoient de la ſuperſtitieuſe crédulité de leurs Auteurs ; comme la doctrine des Grecs n'y étoit pas toujours expoſée avec cette pureté qui fait encore tant d'honneur à l'ancienne Ecole ; on ſe ſaiſit indifféremment du bon & du mauvais que l'on trouva dans ces Ouvrages, on alla même juſqu'à cette ſorte d'admiration qui retarde ſi fort les progrès des Sciences. En regardant les Ecrivains Arabes comme des Maîtres infaillibles & des hommes à qui rien n'avoit échappé dans l'étude de la Nature, on négligea l'Anatomie pour ne croire que leurs déciſions, on s'en rapporta uniquement à eux pour la connoiſſance des plantes ; & l'on adopta tout ce qu'ils avoient avancé ſur les cauſes, les ſignes & la cure des maladies.

Tel qu'étoit alors le nombre des Ecoles en différens pays, la Médecine n'y fut point en meilleur état par l'acquiſition qu'on avoit faite des Ecrits Arabes. Comme il n'y avoit preſque en Europe que des Clercs ou des Moines qui étudiaſſent, & qu'il n'y avoit auſſi qu'eux qui fuſſent Phyſiciens, c'eſt-à-dire, Médecins, l'eſprit de recherches n'étoit point aſſez de leur goût, pour qu'ils s'appliquaſſent à vérifier ce que les autres avoient avancé. Dans la plupart des choſes, ils ne le pouvoient même pas ; car leur état inſpiroit un parfait éloignement pour les diſſections, & la vie ſédentaire, à laquelle ils étoient aſſujettis, ne leur permettoit pas de courir au loin pour examiner les plantes par eux-mêmes. Bornés à ne connoître l'Art de guérir que par l'enſeignement de leurs Maîtres, ils n'en ſavoient point aſſez pour former des diſciples qui fuſſent en état de profiter de ce qu'il y avoit de bon dans les Ecrits des Arabes.

Parmi les plus renommés & les plus ſavans Phyſiciens de l'onzieme ſiecle, on trouve, en France, *Gilbert Maminot*, Chapelain & Médecin de Guillaume le Conquérant, & enſuite Evêque de Liſieux ; *Pierre de Chartres*, éleve de *Fulbert* & par conſéquent de l'Ecole de Chartres, dont étoient auſſi ſortis *Hildier*, *Goisbert* & *Jean de Chartres* ſurnommé le ſourd, qui fut Médecin de Henri I, Roi de France. On remarque encore *Pierre de Blois* ; *Roger*, Moine de la Croix-Saint-Leufroy ; *Jean Joannelin* formé dans l'Abbaye de Saint Benigne de Dijon & depuis Abbé de Fecamp ; *Raoul* ou *Radulphus de mala corona*, Moine de Saint Evrol & frere de Guillaume, Duc de Normandie. Parmi ceux du douzieme ſiecle, il eſt fait mention d'*Obizo* ou *Obiſon*, Médecin de Louis le gros & depuis Chanoine de Saint Victor ; de *Pierre Lombard*, Chanoine de Chartres & Médecin de Louis VII ; de *Gilles de Corbeil*, Chanoine de Paris & Médecin de Philippe-Auguſte ; de *Rigord*, Religieux de Saint Denis, ſecond Médecin & Chapelain du même Prince. Tous ces Hommes ſortis des Cloîtres ſans épreuve, ſans degré, ſans licence, ſans autre titre que celui qu'ils ſe donnoient à eux-mêmes, devoient leur réputation à la recommandation du Chef des Ecoles Epiſcopales ou Abbatiales.

Ce n'eſt pas que dès lors on n'eût déja condamné l'uſage qui autoriſoit les Moines

& les Chanoines Réguliers à faire la profeſſion d'Avocat & de Médecin pour gagner de l'argent. Le Concile général de Latran tenu ſous Innocent II, en 1139, parle de cet uſage comme d'un abus invétéré ; mais comme ce Concile ne fait mention que des Religieux profès, la Médecine n'a pas laiſſé de demeurer encore 300 ans entre les mains des Clercs. Il n'eſt point étonnant qu'elle y ſoit reſtée ſi long-tems, ſur-tout en France, puiſqu'il étoit défendu aux Médecins de ſe marier. On vouloit qu'un homme, engagé dans l'exercice de l'Art important de traiter les maladies, s'y livrât tout entier, & qu'il ne pût être diſtrait par les ſoins qu'entraînent, à leur ſuite, le ménage, l'éducation & l'établiſſement des enfans. Les Médecins qui vivoient avant la fondation de l'Univerſité de Paris étoient Clercs par état ; d'autres l'étoient par choix, parce que la Cléricature, combinée avec la Médecine, leur ouvroit le chemin aux bénéfices & même aux premieres dignités de l'Égliſe. La fondation de l'Univerſité de Paris ne changea rien à la condition des Médecins de la Faculté ; comme la Compagnie, dont ils faiſoient partie, fut d'abord toute Eccléſiaſtique, il leur fut défendu de ſe marier, & ſi quelques-uns d'entre eux n'entrerent pas dans le Clergé, ils garderent au moins le célibat. Les choſes ſubſiſterent ſur ce pied juſqu'en 1452, que le Cardinal d'Eſtouteville apporta en France une Bulle par laquelle il étoit permis aux Médecins de ſe marier ; mais en abrogeant l'ancien ſtatut qui excluoit de la Régence les mariés & même les bigames, quoique veufs, cette Bulle n'empêcha point que les Clercs continuaſſent de s'appliquer à la Médecine, & encore aujourd'hui ils ſont reçus dans la Faculté. L'Hiſtoire nous a tranſmis les noms de pluſieurs Eccléſiaſtiques qui ont exercé la Médecine dans les premiers ſiecles qui ſe ſont écoulés après l'établiſſement de l'Univerſité de Paris. Dans le treizieme, on remarque *Dudon*, d'abord Curé & enſuite Médecin & Chapelain de Saint Louis ; *Robert de Provins* ſous le même Roi, & *Robert de Douay*, Chanoine de Senlis, ſous Marguerite de Provence, ſa femme. Dans le quatorzieme ſiecle, *Jean de Guiſco*, Chanoine de Nantes, Médecin de Charles V, dit le Sage ; *Gervais Chrétien* ou *Chriſtiani*, Chanoine de Bayeux & de Paris, Médecin du même Prince ; *Albert le Riche*, Docteur de Paris & Archidiacre d'Arras, Médecin du Duc d'Orléans ; *Tabari*, Chanoine de Paris & Evêque de Terouane, Médecin du Roi Charles VI, dit le Bien-aimé. Enfin on trouve dans le quinzieme ſiecle, *Jean Avantaige*, Médecin de Philippe Duc de Bourgogne & enſuite Evêque d'Amiens ; *Jacques Deſparts*, Chanoine des Egliſes de Tournay & de Paris, Médecin du même Duc, ainſi que de Charles VII, Roi de France ; *Henri Thibouſt*, Chanoine & Pénitencier de l'Egliſe de Paris ; *Michel de Colonia*, Chantre & Chanoine de la même Egliſe, l'un & l'autre Docteur de la Faculté ; *Angelo Catto*, Médecin, Aſtrologue & Aumonier de Louis XI, & depuis Archevêque de Vienne, &c.

La Faculté de Paris vit ainſi pluſieurs de ſes Membres occuper des places diſtinguées dans l'Egliſe, parce que cette Compagnie, d'abord toute Eccléſiaſtique comme l'Univerſité, étoit compoſée de gens tirés du Clergé, où toute la ſcience étoit autrefois concentrée. Ces hommes vertueux, ſavans & titrés formoient le Corps le plus reſpectable ; c'étoit un Sénat d'hommes illuſtres

conftitués en dignités, Prêtres, Pafteurs, Chanoines, Grands-Chantres, Grands-Pénitenciers, Chanceliers, Evêques, dont quelques-uns furent Evêques de Paris, d'autres dans les Provinces, d'autres en Angleterre, d'autres enfin parvinrent au Cardinalat & même au Souverain Pontificat. De tels hommes honorerent la Profeffion, l'éclairerent & la tirerent de l'empirifme qui l'avoit couverte jufqu'alors; ils donnerent de l'exiftence à une Science qui n'en avoit que le nom; ils la communiquerent; ils eurent des difciples qui renchérirent fur les connoiffances de leurs Maîtres & parvinrent enfin à donner à la Médecine une confiftence plus ferme & plus folide encore.

La Faculté de Paris, cette Compagnie refpectable à tous égards, eft née dans les Nations Académiques de l'Univerfité, incorporée &, pour ainfi dire, enclavée avec elles. Auffi ancienne que l'Univerfité, elle a la même origine, mais elle s'en eft féparée vers la fin du treizieme fiecle, pour faire Corps à part. La forme de fon gouvernement, la diftinction des Nations dans la Faculté même, l'intrance pour l'élection du Doyen; toutes ces formalités prifes de l'Univerfité & qui eurent lieu dans la Faculté jufqu'en 1565, prouvent bien fon identité avec cette Compagnie primitive. L'Univerfité de Paris a été la mere de tant d'autres, les Ecoliers s'y rendoient en fi grande foule de tous les pays de l'Europe, avant que le nombre des Académies fût auffi confidérable qu'il l'a été depuis, que je ne peux m'empêcher de jetter un moment les yeux fur elle, en donnant une preuve de la célébrité dont elle jouiffoit déja au commencement du treizieme fiecle. *Jacques de Vitry*, qui vécut en 1228, qui étudia à Paris, & qui devint Cardinal & Légat du Saint Siege, dit, Chapitre VII de fon Hiftoire Occidentale: *Ex omnibus penè Europæ regionibus innumeri difcendi causâ confluxerunt, ac tanta tamque varia Scholafticorum multitudo & inter fe, atque adeo cum civibus Parifienfibus, turbas excitavit. Non folùm autem ratione diverfarum fectarum vel occafione difputationum fibi invicem adverfantes contradicebant Scholaftici, fed pro diverfitate regionum mutuò diffidentes & detrahentes, multas contra fe calumnias & opprobria impudenter proferebant. Anglicos potatores & caudatos affirmantes; Francigenas fuperbos, molles & muliebriter compofitos afferentes; Teutonicos furibundos & in conviviis fuis obfcœnos dicebant; Normannos autem inanes & gloriofos; Pictavos proditores & fortunæ amicos; hos autem qui de Burgundia erant, brutos & ftultos; Britones autem leves & vagos judicantes, Arturi mortem frequenter eis objiciebant; Lombardos avaros, malitiofos & imbelles; Romanos feditiofos, violentos & manus rodentes; Siculos tirannos & crudeles; Brabantios viros fanguinum, incendiarios, rutarios & raptores; Flandrenfes fuperfluos, prodigos & commeffationibus deditos, ac more butyri molles & remiffos appellabant; & propter ejufmodi convicia de verbis ad verbum frequenter procedebant.* On feroit fâché de rendre en François une auffi prodigieufe quantité d'injures de toute efpece; & fi l'on a cité ce paffage, c'eft uniquement pour prouver l'affluence des nations qui accouroient étudier à Paris. Mais il y avoit alors d'autres Univerfités célebres, où le concours des Ecoliers étoit prefque auffi grand; car celles d'Italie & d'Angleterre jouiffoient depuis long-tems d'une réputation conftante. Comme les jeunes gens aimoient à s'inftruire dans les Sciences fous différens Maîtres, ils paffoient d'une Univerfité à une

autre, & groffiffoient ainfi le nombre des Ecoliers qui fe renouvelloit plus ou moins, fuivant que le goût des études dominoit, & que l'état d'aifance des particuliers leur permettoit de fupporter les frais de voyage.

La ville de Montpellier, fi renommée encore aujourd'hui par fa Faculté de Médecine, entroit auffi en concurrence avec les autres Univerfités. Dès l'an 1100, il y eut une Ecole dans cette ville, où l'on enfeignoit l'Art de guérir; l'on y afpiroit même, dit le favant *Aftruc*, à enfeigner feuls, & l'on en obtenoit le droit exclufif des Guillaumes, Seigneurs de Montpellier, à force de follicitations ou à prix d'argent. Mais comme ce monopole étoit contraire au bien de l'Ecole & à l'avantage de la ville, Guillaume, fils de Malthide, promit aux habitans, en 1180, par un titre public qui fubfifte encore aujourd'hui, de ne plus fe laiffer induire par priere, argent ou follicitation, à reftraindre à peu de Médecins le droit d'enfeigner dans l'Ecole de Montpellier, mais de permettre à tout le monde d'y faire des leçons, qui qu'on pût être & de quelque lieu que l'on vînt; à quoi il ordonne à fon fucceffeur de fe conformer. Cette Ecole reçut bientôt après une forme fixe & certaine par la Bulle que le Cardinal Conrad, Evêque de Porto & de Sainte Rufine, Légat du Saint Siege en Languedoc contre les Albigeois, donna à Montpellier le XIV des Calendes de Septembre, c'eft-à-dire, le 25 Août de l'an 1220. Par cette Bulle, on confirme aux Maîtres le droit d'enfeigner la Médecine à Montpellier, on les autorife à examiner les Candidats qui voudront être reçus Maîtres, & fi on les trouve capables d'enfeigner, on leur enjoint de les renvoyer à l'Evêque de Maguelone, de qui ils en recevront la licence; on défend à ceux qui n'auront pas été promus à la Maîtrife en cette maniere, de faire aucune fonction, c'eft-à-dire, qu'on érige l'Ecole de Montpellier en Faculté de Médecine.

Malgré le nombre d'Univerfités, dont l'établiffement paroiffoit fi avantageux à la Médecine, l'état de cette Science fut très-languiffant dans la plupart des Ecoles jufqu'environ le quinzieme fiecle. Je ne dirai rien de la vigueur des études, à cette époque, dans l'Univerfité de Louvain, ma bonne Mere; fondée par Jean IV, Duc de Brabant, elle n'eut d'Ecoles ouvertes que le 18 Août 1426, & de leçons publiques que le 2 Octobre de la même année. Mais je dirai en général, que dans la plus grande partie des Univerfités on fe contentoit alors de lire les Ouvrages des Arabes; étudier la Médecine, c'étoit raifonner & agir fuivant ce qu'ils avoient écrit fur cette Science. Comme s'il n'y eût plus eu d'animaux fur la terre pour en faire l'objet des recherches anatomiques, ni de plantes & de minéraux pour en éprouver les effets; comme fi les malades n'euffent plus préfenté de fymptômes à obferver, ni les maladies de caufes à rechercher; comme fi les hommes n'euffent point eu l'ufage des fens pour voir par eux-mêmes, ni affez d'efprit & de jugement pour analyfer ce que les autres avoient dit & s'affurer de la vérité par un examen mûr & réfléchi; en un mot, comme fi la Nature n'eût plus exifté pour la confulter elle-même, on fe contenta de lire & de croire pieufement tout ce qu'on avoit appris par la lecture. Les Ouvrages des Arabes continuerent même d'être fi fort au goût des Ecoles jufqu'au commencement du XVI fiecle, que les Médecins ne firent autre chofe que de les commenter,

ou d'écrire d'après les principes qu'ils en avoient empruntés. *Cornarius* nous a laissé le tableau de ce qui se passoit de son tems dans les Ecoles, c'est-à-dire, au commencement du XVIe. siecle. On lisoit, dit-il, & on expliquoit *Avicenne*, qui étoit regardé comme le Prince ou le plus excellent de tous les Médecins. On expliquoit *Rhasés*, sur-tout le neuvieme Livre de cet Auteur qui est dédié à Almansor, & l'on prétendoit y trouver tout ce qui peut regarder la maniere de guérir les maladies. On y citoit aussi des praticiens plus modernes, comme *Bertrucius*, *Gatinaria*, *Guainerius*, *Valescus* & un grand nombre d'autres; on comptoit sur-tout, entre les principaux, un certain *Arculanus* que d'autres appelloient *Herculanus*. Mais on ne faisoit pas plus d'attention aux Médecins Grecs que s'il n'y en avoit jamais eu, si ce n'est qu'il arrivât quelquefois que l'on citât *Hippocrate*, *Galien*, *Dioscoride*, & cela comme en passant. Les autres étoient entierement inconnus, & leurs Ecrits ne se trouvoient, ni en Grec, ni en Latin. On avoit seulement des Traductions Latines très-corrompues & très-barbares de quelques-uns des Ouvrages de *Galien*, que ceux, qui les possédoient dans leurs Bibliotheques, gardoient soigneusement comme quelque chose de fort précieux. Il ne paroissoit d'*Hippocrate* que quelques petits Livrets, comme celui des Aphorismes & des Pronostics, aussi mal traduits & aussi fautifs que les précédens. On lisoit dans les Ecoles quelques endroits de ces derniers Auteurs, lorsque les Princes Arabes étoient d'humeur à leur céder la place; mais cela n'arrivoit que rarement. Telle est l'idée que *Cornarius* a donnée de l'enseignement de la plupart des Ecoles de son siecle; on doit cependant en excepter celle de Paris, qui, long-tems avant cette époque, avoit établi une meilleure forme pour le cours des études. On lit dans l'Eloge historique de la Faculté de Médecine de Paris par M. *Hazon*, & dans l'Essai historique sur la Médecine en France par M. *Chomel*, que dès le milieu du douzieme siecle, suivant le premier, mais plus probablement dès le milieu du treizieme, suivant le second, elle avoit adopté des Auteurs qui étoient les seuls que l'on pouvoit lire dans ses Ecoles. A la tête de ceux que les Maîtres pouvoient interpréter & que leurs disciples devoient étudier, on voit *Hippocrate* & sur-tout les Traités qui lui ont acquis le plus de réputation, comme ses Aphorismes, les maladies aiguës, ses Pronostics, ses Epidémies. Suivent l'Introduction à l'Art abrégé de *Galien* par *Joannitius*; un Traité d'Anatomie de *Théophile*, observateur exact & fidele imitateur de *Galien*; un Livre des urines par le même; une Dissertation de *Philarete* sur le pouls; un Traité en Vers de *Gilles de Corbeil* sur les urines & les différences du pouls. On lisoit encore dans les Ecoles de Paris plusieurs Traités Théoriques & Pratiques d'*Isaac*, Médecin Arabe du septieme siecle, & en particulier, celui du Viatique. Ces Auteurs avoient aussi leurs Commentateurs, & la Faculté n'adoptoit pas indifféremment tous ceux qui portoient ce nom. Cette adoption fait voir que la Médecine des Arabes tenoit son rang dans les Ecoles de Paris, mais elle fut toujours & plus long-tems du goût de celle de Montpellier & de la plupart des autres de l'Europe.

Le goût pour la doctrine des Arabes, qui a tant regné dans notre Occident, ne peut être attribué qu'à l'ignorance de la Langue Grecque, ainsi qu'à la disette des Auteurs qui ont écrit en cette Langue. Ce n'est pas qu'il n'y eût alors quelques-uns de leurs Ouvrages dans les Bibliotheques; mais

on les tenoit cachés, où presque personne ne les lisoit, ni les entendoit. Les choses ne changerent de face que dans le quinzieme siecle, vers l'an 1453, lorsqu'après la prise de Constantinople par les Turcs, les Livres Grecs passerent en Europe avec les Savans qui s'y refugierent. *Théodore Gaza*, *Argyropile*, *Lascaris* & d'autres qui se retirerent de la Capitale de l'Empire d'Orient, vinrent en Italie où ils apporterent plusieurs Manuscrits. Mais quelque grand que fût l'accueil qu'on fit d'abord à ces Ouvrages, ils ne se répandirent que bien lentement : ce fut à l'Art de l'Imprimerie, qui venoit d'être inventé, qu'on dut l'avantage d'en avoir des copies, sans être obligé de les transcrire. Le prix des Manuscrits étoit si considérable encore après la naissance de l'Imprimerie, que Louis XI ayant emprunté de la Faculté de Paris un exemplaire du principal Ouvrage de *Rhazés*, celle-ci exigea des gages, pour la sûreté de la restitution, qui consistoient en douze marcs d'argent & une caution de cent écus d'or.

Les degrés par lesquels l'Art de l'Imprimerie a passé pour parvenir à sa perfection, n'ont pas peu contribué à la rareté des Livres dans les premiers tems de l'invention de cet Art utile. La premiere époque date de 1442 ; c'est la Xylographie, qui se bornoit à graver ou sculpter des Lettres sur des planches de bois, à l'imitation des Chinois qui depuis nombre de siecles impriment de cette maniere. Harlem, ville considérable de la Hollande, s'attribue l'honneur de cette invention ; elle est due à Laurent Coster qui l'y pratiqua le premier. La seconde époque date de 1450 ; c'est la Typographie, dont Jean Gutemberg, Gentilhomme de Mayence, est l'inventeur. Elle consistoit à fixer sur des planches des lettres de bois mobiles, c'est-à-dire, qu'on pouvoit placer, déplacer & faire servir plusieurs fois. La ville de Strasbourg réclame l'honneur de cette premiere perfection. La troisieme époque ou le second degré essentiel de perfection date de 1460. Pierre Schoëffer en est l'Auteur. Au-lieu de lettres de bois mobiles, il fit jetter en moule des lettres de métal mobiles, plus solides, plus nettes & plus durables. La ville de Mayence prétend qu'elle a vu naître dans son sein ce degré de perfection, auquel on a ajouté dans la suite les lettres initiales & enfin les ornemens typographiques.

En proportion que l'Art de l'Imprimerie se répandoit, les bons Auteurs devenoient moins rares : mais pour nous renfermer dans les Livres Grecs écrits sur la Médecine, on croit que ce fut *Aldus* qui le premier en mit sous presse. Il commença par *Dioscoride* qui parut en 1506 ; il imprima les Ouvrages de *Galien* en 1525, ceux d'*Hippocrate* l'année suivante, & les Œuvres de *Paul d'Egine* en 1528. Il se fit après cela plusieurs éditions Latines de ces Auteurs ; les bonnes Traductions se multiplierent au point, qu'on négligea les Versions défigurées qu'on avoit faites d'après les Arabes. On vit alors ces derniers abandonner insensiblement le haut bout qu'ils avoient tenu si long-tems dans les Académies ; ils ne laisserent cependant pas d'y conserver des partisans ; on trouve même des Professeurs qui se prévalurent de leur doctrine jusques bien avant dans le dix-septieme siecle.

MÉDECINE après la renaiſſance des Lettres. (Etat de la) Tant s'en faut que la Médecine judicieuſe des Grecs ait été perfectionnée par les Arabes, que même la Langue dans laquelle les excellens Ouvrages des premiers ſont écrits, ceſſa d'être cultivée & qu'on ne s'attacha plus qu'aux traductions faites d'après les Traités mis au jour par les derniers. Pendant pluſieurs ſiecles, à peine ſut-on ce que contenoient les Ouvrages des Grecs ; ſi l'on excepte ce qu'on pouvoit en recueillir des ennuyeux Ecrits des Médecins Arabes, gens pour la plupart entêtés de leurs propres idées, & ſi éloignés de profiter de ce qu'ils avoient trouvé dans les Anciens, que leurs verſions & leurs commentaires ſont fort au deſſous des originaux. Ces mauvaiſes Traductions Latines, faites d'après les Traductions Arabes, ne furent pas d'une plus grande reſſource ; c'étoit cependant la ſeule par laquelle il étoit poſſible d'avoir connoiſſance de la Médecine des Grecs : mais cet expédient porta les plus terribles coups à la ſaine doctrine. Ceux qui s'étoient mêlés de donner ces Traductions Latines, ne ſavoient qu'imparfaitement le Latin, l'Arabe, & même la Médecine ; ils pervertirent, preſque à chaque ligne, le ſens des Auteurs qu'ils traduiſoient.

C'eſt ainſi que la Médecine fut traitée juſqu'au quinzieme ſiecle. Depuis le huitieme, à peine trouve-t-on quelques Médecins qui euſſent eſſayé de faire des Obſervations par eux-mêmes, ou de ſe diſtinguer de la foule, ſi ce n'eſt, tantôt par des ſupercheries & des charlataneries, tantôt par d'obſcurs & d'ennuyeux Commentaires. Le bon goût manquoit ; & dès qu'on eſt en défaut de ce côté-là, les Sciences captives ſous l'empire de l'ignorance ou de la barbarie, ont bien de la peine à en ſecouer le joug.

A la fin du quinzieme ſiecle, pluſieurs choſes concoururent à la renaiſſance des Lettres parmi nous. Conſtantinople fut priſe par les Turcs en 1453 ; les Manuſcrits Grecs qui avoient été conſervés dans cette ville, furent apportés en Europe ; les Gens de Lettres qui ſe ſauverent de la Capitale de l'Empire d'Orient, ſe refugierent en Italie & en France, où ils porterent le goût des Sciences & celui des bons Livres ; l'Art de l'Imprimerie étendit non ſeulement les connoiſſances que l'on avoit, mais encore celles que l'on devoit aux Savans qui s'étoient rendus en Europe : tout cela mit bientôt les Médecins en état de faire plus de progrès dans leur profeſſion. Ceux qui apprirent le Grec, lurent les Ouvrages d'*Hippocrate*, de *Galien* & des principaux Auteurs qui ont écrit en cette Langue ; mais comme tout le monde ne ſe trouva pas en état de recourir aux originaux, on publia d'exactes traductions, & par ce moyen, un chacun put étudier les Traités de ces premiers Maîtres. Comme on en ſentit tout le mérite, on ne balança pas de préférer la doctrine qu'on y trouva à celle des Arabes, & ſur-tout l'ordre & la netteté avec leſquels cette doctrine y étoit expoſée, à la confuſion & l'aridité des Ouvrages qu'on avoit préconiſés ſi long-tems. On ne s'occupa donc plus que de lire, d'entendre, d'interpréter *Hippocrate* & *Galien*, & l'on abandonna *Avienne* & *Rhazès*, dont le regne n'avoit que trop long-tems duré. La Médecine des Grecs fut renouvellée & miſe dans tout ſon our après tant de ſiecles d'aviliſſement ; c'eſt à cette époque qu'on commence à trouver un Corps de Médecine complet, uniforme, judicieux, lié dans toutes ſes parties, où l'on a ſuivi, développé, établi les points fondamentaux de

cette Science que les Grecs avoient enseignés, & que les Arabes eux-mêmes n'avoient point abandonnés à travers le faux étalage d'érudition qui leur est propre, mais qui ne fut jamais le langage de la Nature. Simple & vrai tout ensemble, l'Art ne s'occupa plus qu'à distinguer avec exactitude le caractere, les especes, les causes, les différences des maladies ; qu'à marquer avec soin les signes qui servent à les reconnoître ; qu'à former les pronostics qu'on en peut tirer ; qu'à désigner les indications qu'il est nécessaire de remplir ; qu'à s'étendre sur les moyens capables d'opérer la cure.

Comme ce fut en Italie qu'aborderent les Grecs qui s'étoient retirés de Constantinople après la prise de cette ville, ce fut aussi en Italie que les Lettres commencerent à fleurir ; & delà vint la réputation que ses Universités, principalement celle de Padoue, eurent dès la fin du quinzieme siecle pour toutes les Sciences, & sur-tout pour la Médecine. La Faculté de Padoue vit pendant près de deux cens ans dans ses Ecoles une foule d'étrangers, spécialement des Allemands, des Anglois, des Flamands, qui venoient y prendre des leçons & même le bonnet de Docteur ; ce ne fut que vers le milieu du dix-septieme siecle que cette vogue cessa. L'empressement de se rendre en Italie commença à dimininuer dès que les autres Universités eurent fait l'acquisition de meilleurs Professeurs, qu'elles eurent bâti des Amphithéatres pour y faire des cours publics d'Anatomie, & formé des Jardins destinés à la culture des plantes. On sentit tellement l'utilité des établissemens qu'on avoit sous la main, qu'on ne courut plus aussi loin pour profiter des avantages qu'ils procurent. La faveur que la Chymie prit en Allemagne, donna de la célébrité à ses Ecoles au commencement du dix-septieme siecle, pendant que l'Italie, servilement attachée au systême de *Galien*, refusoit d'adopter les nouvelles découvertes, pas même celle de la circulation du sang ; on l'avoit cependant entrevue dans son sein, avant que l'immortel *Harvée* la démontrât en Angleterre. Mais ce qui contribua en général à faire valoir les Universités de chaque pays, ce fut l'ambition nationale : il se trouva par-tout des hommes qui mériterent par leurs talens une si grande réputation, qu'elle ne manqua pas de rejaillir sur le Corps dont ils étoient Membres.

Les progrès que fit la Médecine au tems de la renaissance des Lettres, ne furent point arrêtés par le mal vénérien qui commença ses ravages en Italie l'an 1493. Les Espagnols qui avoient contracté cette maladie dans l'Isle Haiti, la porterent au siege de Naples en 1494, & delà elle se communiqua à toute l'Europe. C'est ainsi que pensent la plupart des Ecrivains qui ont traité de cette maladie ; d'autres se sont cependant déclarés contre l'opinion commune, & ils ont non seulement prétendu que le mal vénérien ne tiroit point son origine de l'Amérique, mais qu'il avoit paru en Europe avant le retour de Colomb & de ses compagnons de voyage en 1493. Quoiqu'il en soit, ce mal, si terrible dans les commencemens, contribua d'autant plus à la perfection de l'Art, que tous les Médecins s'appliquerent à en chercher la cause, & qu'ils se firent une affaire sérieuse d'examiner si les Anciens en avoient eu quelque connoissance. La nouveauté du mal remua, pour ainsi dire, les esprits, & mit

mit tout le monde en train d'étudier avec plus de fruit qu'on n'avoit fait jufqu'alors. On s'attacha à la Pharmacie; mais avec moins d'excès que les Arabes; on cultiva la Botanique, mais avec plus d'ardeur encore qu'ils n'avoient montrée pour cette Science; on s'appliqua à la Chymie, dont on tenoit d'eux les premiers procédés, & on ne s'y appliqua peut-être que trop. On fit dans le même tems une étude particuliere de l'Anatomie, en vue de découvrir quelque chofe qui donnât des lumieres fur le nouveau mal; les ouvertures des cadavres furent plus fréquentes; un grand nombre de Médecins & de Chirurgiens s'exerça dans les diffections jufqu'à *Véfale* qui porta l'Anatomie à un très-haut degré de perfection. Peu de tems après, *Columbus*, *Valverda*, *Fallope*, *Euftachi*, *Adrien Spigelius*, *André du Laurens*, *Jérôme Fabrice* d'Aquapendente, *Gafpar Afellius*, & tant d'autres, firent dans cette partie de la Médecine tous les progrès qu'il étoit poffible de faire en ce tems-là, que la circulation du fang n'étoit point encore clairement démontrée. C'eft au célebre *Harvée* que l'Univers eft redevable de cette importante démonftration; il l'annonça en 1628, & par elle il éclaira les Anatomiftes fur les vrais ufages des parties du corps humain. Tant de recherches ne rallentirent point l'application que demandoient les Ouvrages des Médecins Grecs, dont les Imprimeries de Venife, de Rome & de Paris avoient fourni tant de bonnes éditions. Les progrès que les Italiens & les François firent en peu d'années, font furprenans: on vit la Médecine fecouer le joug des Ecoles & prendre une forme toute nouvelle. *Calvus*, *Mercuriali*, *Martianus*, & quelques autres parmi les Italiens, *Fernel*, *Duret*, *Jacot*, *Baillou*, parmi les François, firent paffer leur nom à la poftérité qui les honore encore aujourd'hui.

Mais telle eft l'inconftance de l'efprit humain, tels font les travers dont il eft capable, que le vertige de l'imagination ne tarda pas de l'emporter fur les droits les plus facrés de la raifon, de l'expérience & de la Nature. Pendant que tout confpiroit à ramener la Médecine à fon ancienne perfection, qu'on étudioit les différentes parties de cette Science avec autant de fruit que d'ardeur, qu'on tiroit l'avantage le plus précieux de la lecture des Ouvrages des Anciens, les hommes tournerent tout-à-coup, & jamais empreffement ne fut auffi grand que celui avec lequel ils chercherent, dans le dix-feptieme fiecle, à fe fouftraire à l'empire des Maîtres de l'Ecole Grecque, qu'on avoit tant refpectés dans le feizieme. On pouffa même le délire jufqu'à méprifer les Auteurs qu'on avoit admirés, les opinions qu'on avoit foutenues, les Livres qu'on avoit étudiés: on eût dit que les Médecins du dix-feptieme fiecle, plus éclairés que leurs peres, ne trouvoient rien de vrai, rien de folide dans les préceptes qu'on leur avoit donnés & qu'eux-mêmes avoient fuivis jufqu'alors. A cette révolte fuccéderent le défordre & la licence, qui en font les fuites ordinaires: comme on ne reconnoiffoit plus aucun guide, un chacun fe livra au tranfport de fon imagination, & il y eut tout d'un coup prefque autant de fyftêmes de Médecine que de Médecins.

Les uns, entêtés de la Chymie, tournerent cette Science utile à la ruine de la Médecine par l'abus qu'ils en firent. On vit des hommes également ignorans & fanatiques en impofer à la multitude qui fe rangea de leur parti; mais le regne de ces aventuriers auroit été court, fi des Médecins favans d'ailleurs

n'euffent été aveuglés au point de ne raifonner & de n'agir dans la cure des maladies, que fur les principes abfurdes qu'ils avoient empruntés des premiers. Tel fut *Paracelfe* dans le feizieme fiecle. Chymifte, Chirurgien, Aftrologue, il ofa bâtir un fyftême de Médecine tout nouveau fur les ruines de la doctrine ancienne; & après lui, la Secte Chymique ne vit plus dans le corps humain que des fouffres & des fels, des acides & des alcalis, des fermens, des fermentations, des effervefcences, des explofions. On eût dit qu'elle vouloit tranfporter dans la machine animale toutes les opérations de fes fourneaux. Les Ecoles de l'Allemagne & de la Hollande ont été plus attachées que les autres à cette Secte.

La Médecine menacée d'une décadence générale par les fuites de cette fatale révolution, fe trouva furchargée par le nombre des remedes fimples & compofés qui fe multiplioient tous les jours avec une confufion extrême. Les Médecins Galéniftes, qui faifoient bande à part, attribuoient à leurs remedes fimples des vertus qui fembloient furpaffer tout ce qu'on pouvoit attendre de mieux pour le genre humain; felon eux, tout étoit bon à tout. Les Chymiftes, plus difficiles, n'établiffoient les vertus des médicamens fimples que fur la torture qu'ils leur avoient fait fouffrir par de fauffes analyfes; dont le réfultat étoit fouvent le produit du feu, plutôt que l'expreffion de leurs vrais principes. Mais comme d'une premiere faute on paffe aifément à une autre, les Chymiftes, éblouis par les apparences de leurs premiers fuccès, vanterent leur Art au point de croire que c'étoit de lui que la Médecine devoit tirer tous fes remedes. Ils raconterent les prodiges les plus merveilleux de leurs extraits & de leurs teintures, ils vanterent leurs quinteffences, leurs fels de toutes efpeces, leurs magifteres, leurs efprits, &c.; fuivant eux, les Ouvrages fublimes par lefquels ils annonçoient leurs découvertes, étoient les triomphes même de la Nature. L'ignorance la plus groffiere y paroiffoit cependant quelquefois avec le ton des oracles les plus impofans. Enfin, ces Galéniftes & ces Chymiftes, prefque auffi abfurdes les uns que les autres dans leurs médicamens & la méthode de les employer, trouverent des fectateurs de leurs opinions; il y en a même encore aujourd'hui, parce que les opinions les plus déraifonnables font toujours les plus durables parmi les hommes.

La Philofophie vint auffi arrêter les progrès de la Médecine. Une nouvelle Secte, par zele pour les fentimens de *Defcartes*, attribua à la matiere fubtile tout ce qui fe paffe dans le corps humain. Elle fit agir cette matiere à fon gré, & par ce moyen, elle prétendit rendre raifon de tout, fans s'appercevoir que fes explications n'étoient ni plus vraies, ni plus admiffibles, que celles que les Galéniftes avoient établies fur les qualités & les facultés, dont elle fe moquoit elle-même.

Il y en eut d'autres qui, prévenus pour la Philofophie corpufculaire de *Gaffendi*, imaginerent dans le fang & les humeurs des atômes, c'eft-à-dire, des corpufcules ronds ou crochus, durs ou flexibles, gros ou petits, à qui ils donnoient le mouvement qu'ils vouloient, fans fonger que leurs fuppofitions n'avoient pas la moindre apparence de vraifemblance. Mais heureufement les mauvais effets de l'une & de l'autre de ces façons de penfer furent prévenus, en partie par le peu de fuccès de ceux qui y mirent trop de confiance, &

en partie par la conduite de plusieurs grands Hommes de ce tems-là, qui démontrerent que, quelque chose que l'on pût dire, les Arts & les Sciences ne pouvoient être perfectionnées que par des expériences judicieuses, & par les conclusions claires qu'on en tireroit. On parut prendre ce dernier parti; & après avoir surmonté les grands obstacles que les réveries des Chymistes & les subtilités des Philosophes avoient opposés à la perfection de la Médecine, on fit des expériences plus exactes. Ce fut à cette époque qu'on reprit, avec plus d'ardeur que jamais, l'étude des Auteurs Grecs; qu'on s'appliqua plus sérieusement à l'Anatomie; qu'on pénétra jusques dans les replis les plus cachés des organes qui composent le corps humain; qu'on voulut que la Physique fût le résultat de l'observation & non le fruit d'une imagination féconde & téméraire. C'est ainsi que les Sciences parvinrent à un état plus florissant vers la fin du dix-septieme siecle. L'Univers étoit devenu curieux; tout ce qui tend à procurer des connoissances utiles, étoit cultivé avec ce zele que l'émulation excite & que l'encouragement soutient. Ce ne furent pas seulement des particuliers, mais des Sociétés de Savans qui travaillerent à perfectionner ces connoissances. Les Médecins animés du même zele ont fait les découvertes les plus intéressantes; en avançant les progrès de la Médecine, ils ont même contribué à ceux des autres Sciences, & en particulier des Mathématiques.

Mais quand on étoit en droit de croire que notre Art atteindroit bientôt au point de cette perfection, auquel on vouloit le faire monter, on vit des hommes, dont l'imagination forte faillit d'arrêter la marche judicieuse des Médecins qui étoient entrés dans la carriere de l'expérience. Ces hommes trouverent cette derniere route trop longue pour arriver au but; ils prirent un chemin plus court, & s'occuperent entierement de Théorie & de mille choses de ce genre, vains amusemens qu'ils préférerent à ce qu'il y avoit d'important dans leur profession. Ils se sont mis à examiner scrupuleusement toutes les parties du corps humain, jusqu'au moindres & les plus cachées; ils se sont occupés sérieusement à calculer, avec une exactitude géométrique, les forces de chaque fibre, de chaque muscle, de chaque viscere; ils ont voulu connoître la nature des fluides, leurs propriétés, leurs changemens; ils les ont examinés de tout côté, & ils ont publié plus d'un Livre ingénieux sur ces matieres. Enfin, on a poussé les recherches si loin dans le siecle où nous vivons, qu'on s'est cru en état de disserter aussi hardiment sur les esprits animaux, êtres invisibles, que sur toutes les autres choses qui tombent sous nos sens. La partie spéculative de la Médecine, sur laquelle les plus sages Médecins de l'Antiquité comptoient si peu, a donc été l'objet des recherches les plus minutieuses.

Faute d'avoir marché constamment dans la vraie route, la Médecine n'a fait que des progrès bien lents; car malgré l'étendue d'un travail immense, soutenu par des hommes de réputation, les maladies sont moins connues qu'elles ne devroient l'être. Depuis deux mille ans qu'on s'est étudié à multiplier les connoissances sur cet objet, est-on parvenu à surpasser de bien loin ce que nous trouvons dans les Ecrits du Pere de la Médecine? Il est vrai que l'étude des Anciens a perfectionné la Pratique, & qu'on a tiré de ce fonds, si riche en observation, la regle qu'on devoit suivre pour en multiplier uti-

lement le nombre ; mais la Philosophie des Modernes n'a-t-elle pas arrêté la marche des progrès qu'on auroit pu faire depuis long-tems ? Quoique nous ayions des Théories en abondance & des Traités sans nombre, nous y trouvons cependant peu de choses sur quoi nous puissions solidement nous fonder. Les fermens dans les liqueurs, les rallentissemens dans le cours du sang, les sels de différentes especes, les frottemens, les ébranlemens, les secousses dans les parties solides, sont les sujets ordinaires sur lesquels s'exercent nos Médecins spéculatifs : chacune de ces choses a ses patrons & ses défenseurs : chaque Médecin a son systême favori, plus ou moins assaisonné de la Philosophie de son pays. C'est la raison pour laquelle tant de choses ridicules ont été annoncées dans ce siecle, par les Médecins de toutes les nations de l'Europe, par les hommes chargés d'enseigner dans les Académies ; non par des imbécilles & des ignorans, mais par ceux qui paroissoient avoir du jugement & du savoir en toute autre chose, parce que leur imagination ne s'y égaroit pas comme en Médecine.

A l'égard de ceux qui ont donné des observations sur les maladies, le nombre est fort petit en comparaison des autres ; encore plusieurs se sont fiés à leur mémoire pour la plupart des cas sur lesquels ils ont écrit. Cette maniere est bien propre à jetter les autres dans l'erreur, & par-là elle est très-préjudiciable en Médecine. *Baglivi*, ce célebre Professeur de Rome, qui mourut il y a bientôt soixante-dix ans, étoit si persuadé de cette vérité, qu'il a condamné hautement la méthode des Médecins Observateurs de son tems, qu'il a même composé un Traité pour faire voir la nécessité & l'utilité des observations régulieres & judicieuses, & la préférence qu'on doit leur donner sur toutes autres choses dans l'Art de guérir. C'est en effet à l'observation qu'un Praticien doit principalement s'appliquer ; elle doit faire son étude favorite, puisque la Science qu'il professe, pour être bien appuyée, ne peut l'être que sur des faits. C'est dans le Livre de la Nature, c'est dans les monumens laissés par les Médecins de tous les siecles qui ont toujours eu l'œil ouvert sur ce Livre admirable, qu'il faut puiser les principes lumineux que nulle contradiction ne peut affoiblir, nul systême ne peut détruire ; mais pour y puiser avec fruit, il faut avoir le talent de voir & de bien voir.

Le Médecin Praticien ne doit cependant point négliger les lumieres qu'il peut tirer d'une théorie sûre & raisonnable. Cette théorie sera telle, si on n'admet plus que ce qui se déduit comme de soi-même de la structure connue des parties, dont on veut expliquer les fonctions ; que ce qui résulte des regles certaines de la circulation du sang & de la lymphe, & ce qui est justifié par l'ouverture des cadavres bien faite & bien appréciée. Vouloir rendre raison de tout, est un grand défaut dans la partie spéculative de la Médecine ; cette présomption occasionne des chûtes terribles dans la pratique. La manie de vouloir tout expliquer, fait qu'on présente souvent la même chose sous autant de faces, qu'il y a de têtes qui se sont mêlées d'en raisonner. J'ai remarqué depuis quarante ans toutes les inconséquences d'un pareil procédé. J'ai vu les théories se succéder & se détruire les unes les autres ; car leur vogue ne dépendoit souvent que de celle de leur Auteur La derniere théorie de mode les remplaçoit toutes, pour s'éclipser à son tour,

lorſqu'un Ecrivain de réputation en imaginoit une nouvelle. Ce déſordre étoit la cauſe qu'un Ecolier ſorti de cours avec la tête meublée de la théorie favorite de ſes Maîtres, ſe trouvoit au bout de quelques années un homme du vieux goût, s'il ne s'appliquoit à lire tout ce qui paroiſſoit de nouveau en ce genre, & ne travailloit en même tems à oublier la plupart des choſes qu'on lui avoit enſeignées. Combien de tems perdu ! Il n'eſt d'autre théorie qui ſoit vraie, qui ſoit utile, qui ſoit ſtable, que celle qui eſt fondée ſur les faits & les conſéquences juſtes qu'on en tire. Donner l'eſſor à ſon imagination pour expliquer les choſes ſur leſquelles nous n'avons aucune lumiere ; craindre d'avouer ſon ignorance ſur certains points de l'économie animale ; c'eſt folie, c'eſt préſomption. Rien ne paroît plus beau, dit le ſavant *Gaubius*, dans la Préface de ſes Inſtitutes de Pathologie, que de ſavoir rendre raiſon de toutes choſes, que de montrer un eſprit aſſez pénétrant pour réſoudre les difficultés les plus abſtraites, que de répandre la lumiere ſur ces routes obſcures où la prudence ne marche qu'à tâtons. Mais il eſt plus frappant de voir un homme expliquer ce qui eſt incompréhenſible à d'autres dans les ſecrets de la Nature, & tirer de la profondeur de ſes méditations des conjectures qui en éclairent les myſteres les plus cachés. Ce qui ſurpaſſe cependant tous ces efforts de l'eſprit humain, c'eſt de voir ce même homme établir ſur ſes idées un ſyſtême qu'il croit capable de faire face à toutes les difficultés de l'Art de guérir. Je l'approuverois ce ſyſtême, pourſuit *Gaubius*, ſi les maladies ſe combattoient par les opinions ; ſi le babil du Médecin faiſoit preuve de la ſupériorité de ſes lumieres ; ſi la nature ſe prêtoit à l'imagination de l'Artiſte : tout au moins, je croirois que cette façon d'agir pourroit être tolérée, ſi la théorie ſeule faiſoit le Médecin, ſi elle n'avoit rien de commun avec la pratique, ſi ſes erreurs n'influoient pas ſur la cure des maladies. Mais il eſt évident que les écarts de l'imagination portent les coups les plus terribles au plus important de tous les Arts. C'eſt pourquoi le ſincere *Gaubius*, au-lieu de donner un libre eſſor à ſon génie, ſe renferme dans le cercle des vérités connues ; & plutôt que d'expoſer ſes lecteurs à s'égarer avec lui, il préfere d'avouer ſon ignorance ſur les différentes queſtions qu'il propoſe dans ſon Ouvrage ; il préfere encore le ſilence à tout ce qu'il pourroit dire de ſpécieux & même de brillant, qui ne feroit pas ſuffiſamment démontré. Ce ſavant Profeſſeur va juſqu'à dire, à la fin de ſa Préface : je déclare ingénument que l'exercice de ma profeſſion m'ouvre tellement les yeux, que je déſapprends tous les jours plus que je n'apprends, & qu'avec l'âge ma ſcience diminue plutôt qu'elle n'augmente. C'eſt ainſi que parloit, en 1763, cet homme admirable à qui il ne coûtoit rien d'avouer ſes erreurs & qui montroit le zele le plus ardent pour redreſſer celles des autres.

Il eſt aiſé de conclure de tout ce qu'on vient de rapporter, qu'on ne peut adopter d'autre théorie que celle qui eſt frappée au bon coin. Mais le Médecin ne doit pas borner ſa curioſité à cette étude, il doit la pouſſer plus loin ; car tout aſſuré qu'il ſoit de trouver toujours aſſez d'occupations eſſentielles à ſon état, ſans ſe mêler de choſes moins importantes, il ne peut renoncer à l'avantage qui réſulte des découvertes utiles, faites par les Modernes. Celui qui ne connoîtra pas ces découvertes, fera toujours une pauvre figure en Médecine, & encore plus, qui les mépriſera. *Celſe* a fait là deſſus une remarque fort judicieuſe qui appuye ce

qu'on vient de dire: quoiqu'il y ait bien des chofes qui n'appartiennent pas proprement à notre Art, elles lui font cependant d'un grand fecours, & fervent toujours à étendre l'efprit de l'Artifte. Ainfi, quoique l'étude de la nature des chofes ne faffe pas un Médecin, elle le rend néanmoins plus propre à la Médecine. Ce qui étoit vrai du tems de *Celfe*, l'eft infiniment plus aujourd'hui: les connoiffances humaines font plus étendues & plus multipliées, elles font même tellement répandues, qu'il feroit honteux à un homme de n'avoir qu'une forte de mérite & une forte d'efprit dans les Sciences. *Hippocrate* favoit autre chofe que la Médecine.

Telles font les variations qui fe font fuccédées les unes aux autres dans les différens âges de notre Art. La Raifon s'eft quelquefois égarée, & la vivacité de l'imagination a voulu créer des chofes qui n'étoient faites que pour être obfervées. Les fyftêmes ont été les fruits d'un tel genre d'étude; mais comme ils fe font toujours entrechoqués les uns les autres, ils fe font détruits mutuellement. Un feul fyftême a fubfifté à travers les troubles de ces guerres inteftines; il a été avoué de toutes les nations, il a toujours été le même, parce qu'il étoit établi fur les démarches de la Nature & qu'il fervoit de principe fondamental à la Médecine. Connoître les maladies & diftinguer leurs différentes efpeces; chercher les caufes évidentes qui les produifent, ou du moins après lefquelles elles arrivent ordinairement; fixer les vues ou les indications qu'on doit fe propofer pour y remédier; enfin choifir entre les remedes connus, ceux qu'on juge les plus propres à remplir ces indications; c'eft ce qui a toujours fait & fera toujours l'objet immuable de l'Art de guérir. C'eft pourquoi, à travers la fureur qui emportoit aveuglément les Médecins vers les fyftêmes, ils n'ont pas laiffé de faire des découvertes fur la ftructure des parties, de mieux fixer le fiege & la nature des maladies, de mieux connoître la plupart des caufes immédiates qui les produifent: obfervateurs dans la pratique, raifonneurs en théorie, ils firent le premier rôle par devoir & le fecond par oftentation.

Les découvertes font d'autant plus eftimables, qu'elles ont contribué à éclairer la Phyfique de la Médecine, à rendre la Théorie plus vraie & plus inftructive, à fournir des raifons plaufibles de plufieurs faits qu'on ne favoit pas expliquer; mais on ne doit pas croire qu'elles aient rien changé dans ce qui conftitue l'effence de l'Art. Les nouveaux remedes, par exemple, qu'on a découverts & qu'on découvre tous les jours, ou les nouvelles propriétés qu'on reconnoit dans les anciens, n'ont point changé le fonds de la pratique; ce font uniquement de nouveaux moyens de remplir, dans certains cas, des indications déja connues, ou fi l'ont veut, de nouveaux chemins qu'on s'eft ouverts pour arriver plus facilement où l'on a deffein d'aller. La Médecine toujours ferme dans fes principes comme dans fes maximes, profite des découvertes, pour mieux exécuter les deffeins qu'elle fe propofe de fuivre dans la cure des maladies; & fi l'on retranche les queftions étrangeres, & que l'on s'en tienne à ce qu'il y a d'effentiel, on trouvera que cette Science, qu'on taxe de tant d'inconftance, n'a jamais varié dans ce qui fe déduit naturellement de fes principes fondamentaux. Cet Art eft immuable, parce que

son objet est toujours le même ; les variations qu'on y a remarquées, ne sont point ses défauts, mais ceux des Artistes.

Si *Pline* eût fait d'abord cette réflexion, il eût porté un jugement plus équitable de la Médecine & ne l'eût pas accusée d'être le plus inconstant de tous les Arts ; *nullam artium inconstantiorem esse*. Mais la vérité lui parla ensuite si haut, qu'il fut obligé de convenir que les variations introduites par les Médecins de son siecle, étoient l'ouvrage de leur caprice, qu'elles venoient de l'envie qu'ils avoient d'acquérir de la réputation par des nouveautés, sans s'embarrasser si elles nuiroient à leurs malades : *nec dubium omnes istos famam novitate aliquâ aucupantes, animas statim nostras negotiari*. Ce n'est plus à la Médecine qu'il reproche les variations, dont il se plaint & dont il rapporte des exemples frappans, mais à ceux qui entreprenoient de l'exercer sans avoir les qualités convenables : *non esse Artis vitia, sed hominum*. D'ailleurs, il paroit que les reproches de *Pline* ne tombent que sur les Charlatans qui, par des menées sourdes, par des protections mendiées, par des approbations vénales, par des émissaires gagés, cherchoient à Rome de son tems, comme ils font encore de toutes parts aujourd'hui, à accréditer des remedès nouveaux, mais inefficaces & souvent dangereux, dont ils faisoient un vil commerce. Ce ne fut que des gens de cette espece que *Pline* a pu dire qu'ils trafiquoient de nos vies : *animas nostras negotiari*.

Je ne puis mieux finir cet Article que par rapporter ce qu'a dit M. *Clerc* dans le Discours préliminaire de la seconde partie de son Histoire naturelle de l'homme malade. Le tableau qu'il fait de la Médecine, est relevé par des couleurs si vives & si vraies, qu'il est impossible de n'y pas distinguer les défauts des Artistes, d'avec ceux qu'on impute mal-à-propos à l'Art respectable dont ils abusent. « Quelles sont les causes qui retiennent la Médecine dans l'état de » foiblesse qu'on lui reproche ? Si elle a des principes vrais, féconds, lumi- » neux, auroit-elle aussi des principes d'erreurs plus féconds encore ? En le » supposant, viennent-ils d'un vice radical de sa constitution, ou dépendent ils » uniquement de ceux qui ont rendu cet Art compliqué, bizarre, incertain, » semblable à des champs plus fertiles en poisons qu'en remedes ?

» Un Art puisé dans la Nature, conforme à ses vues, à ses besoins, un Art » dont les principes ont été admis & suivis par de grands hommes & confirmés » par l'expérience des siecles, est nécessairement un Art utile, un Art salutaire, » le premier des Arts. S'il est innocent, les abus qui s'y sont introduits, retom- » bent sur ceux qui ne se sont pas conformés à la sagesse de ses institutions.

» Au moment même où l'on cessa d'étudier la Médecine à la maniere des Grecs, » & qu'on abandonna la simplicité des regles antiques, pour parer cette Science » d'ornemens superflus, de bienfaisante qu'elle étoit, elle devint nuisible ; la mul- » tiplicité des secours, leur association bizarre, la rendirent souvent meurtriere. Les » Novateurs & les Sophistes donnerent des interprétations mystérieuses ou contra- » dictoires à ce qui étoit simple, & se firent un Art de défendre leurs opinions » par des subtilités méprisables. Le génie & la méthode d'*Hippocrate* furent sacri- » fiés aux discussions, on lui disputa même la juste autorité dont il avoit joui pen- » dant près de cinq siecles ; l'ambition & l'esprit de parti animerent les Médecins » qui passerent des injures aux injustices : dès lors, ils ne connurent plus aucune

» regle, aucune bienséance, aucune fubordination, & les cataftrophes fe multi-
» plierent. Pendant près de deux mille ans on a difputé, innové, chacun a voulu
» être Légiflateur à fon tour; rien n'a été capable d'éclairer les Médecins fur
» leurs véritables intérêts, & de leur faire fentir qu'en détruifant le crédit de leur
» Art, ils fe détruifoient eux-mêmes.

» L'étude de la Nature négligée, l'abus des plus grands talens, l'amour de
» l'humanité facrifié à l'intérêt des richeffes ou de l'amour propre, priverent les
» Médecins de la confiance, de l'autorité, du refpect que la Grece avoit ac-
» cordés au zele, à la candeur, à la modération, aux fuccès d'*Hippocrate*.

» Cette Science feroit reftée dans le mépris, fi au milieu de ces tems de
» troubles & d'anarchie, elle n'avoit produit, comme par hazard & de loin
» en loin, quelques fages qui ne furent pas toujours les plus forts, & qui
» malheureufement n'eurent qu'un petit nombre d'imitateurs.

» La Médecine n'a donc été & n'eft chancelante, que parce qu'on s'eft éloi-
» gné de fon objet : pour s'en rapprocher, il faut rétrograder jufqu'au point
» d'où l'on eft parti en fuivant une fauffe route. Si l'Ifle de Cos a été le ber-
» ceau de la vraie Médecine, les inftituts de fon fondateur en font la bafe : notre
» premier pas eft celui que fit *Hippocrate*, il doit être notre modele & la Nature
» notre livre. C'eft en vain qu'on fe fait une méthode toute différente; la vé-
» rité ne change point au gré du caprice de l'imagination. » Puiffe cette leçon
n'être jamais oubliée des Médecins!

MÉDECINE. (Contradictions qu'a fouffert la) Il eft étonnant que cette Science ait pu furmonter tous les obftacles qui fe font oppofés à fa perfection, & qu'elle n'ait pas été accablée fous le poids des révolutions qu'elle a effuyées depuis fon établiffement. Les guerres inteftines n'ont pas ceffé de l'agiter depuis qu'on a voulu fixer les préceptes qui doivent lui fervir de fondement; elle a trouvé prefque autant de perturbateurs de la faine doctrine, que de chefs de parti, & les innovations que chacun a prétendu faire à fon gré, ont troublé cette uniformité de fentimens qu'auroit dû avoir une Science fondée fur l'immutabilité des regles de la Nature. Mais toutes préjudiciables que ces guerres inteftines euffent été aux progrès de la Médecine, elle n'en fut pas quitte pour y faire face; elle eut encore à foutenir les attaques du dehors. On vit, de tout tems, des hommes pétris de fiel & d'injuftice fe foulever contre cette Science, ofer même lui difputer l'utilité que tant de fiecles lui avoient reconnue, & que des hommes plus équitables, parce qu'ils étoient plus judicieux, avoient célébrée par leurs éloges. On employa mille paffages d'Auteurs, tant facrés que profanes, pour dégrader cette Science de fa dignité; on contourna le fens des citations; on fuppofa même des textes également faux & calomnieux, dans la vue de multiplier les traits qu'on cherchoit à lancer contre elle. Mais cette haine contre la Médecine ne fe borna pas aux fiecles les plus reculés, elle parvint jufqu'à ces derniers tems; car on attaque encore aujourd'hui cette Science avec la même fureur, on y met feulement plus de fineffe, plus de bel efprit & de raillerie. Nos Philofophes ont recours à tout ce qui a été dit contre la Médecine & les Médecins pour affaifonner les traits, dont ils cherchent à multiplier le nombre; & c'eft principalement chez les

les perſonnages qu'on va paſſer en revue, qu'ils prennent leurs premieres leçons.

Pétrarque, *Montagne* & *Moliere* auroient parfaitement réuſſi à décréditer notre Art, ſi la haine, cette paſſion vive qui aveugle la raiſon & forme les jugemens les plus injuſtes & les plus bizarres, n'avoit été le principal mobile de leur conduite. Ces trois fameux perſonnages ont attaqué la Médecine avec une pareille animoſité, quoique d'une maniere fort différente. *Pétrarque* l'inſulte avec furie; les démêlés qu'il eut en France avec quelques Médecins l'ont porté à cet excès. Mais ſa haine augmenta pendant la maladie du Pape Clément VI, auquel il étoit attaché; il écrivit à ce Pape une lettre injurieuſe à la Médecine & aux Médecins qui le traitoient. Un d'eux fit réponſe à cette lettre, ſans néanmoins ſe faire connoître; apparemment qu'elle étoit vive, car *Pétrarque* en fut tellement irrité, qu'il publia quatre invectives contre l'Auteur anonyme, & n'ayant pu découvrir la main qui l'avoit frappé, il y déclama contre tous les Médecins, afin de ne pas manquer ſon ennemi.

Montagne ne haïſſoit pas moins la Médecine, quoiqu'il ne ſe ſoit pas déchaîné contre elle avec autant de violence; mais cette modération ne peut être attribuée qu'à ſon tempérament, qui n'étoit emporté que lorſqu'il s'agiſſoit de ſe louer lui-même. C'eſt encore plus l'Art que les Artiſtes qu'il attaque; il avoue hautement qu'il honore ceux-ci, & que ſes ſentimens à leur égard ſont autant fondés ſur l'amour que ſur l'eſtime. Il changea cependant de langage dans la ſuite. Voyant que la Médecine ne pouvoit apporter aucun remede aux douleurs de la pierre, dont il étoit travaillé, il ſe crut en droit de ſe récrier, & contre cette Science & contre ceux qui s'y appliquent. *Gui Patin* a parlé, dans ſes Lettres, de la haine qu'il portoit à la Médecine: " Michel Montagne, dit-il, a honoré les Médecins de ſon appro-
„ bation en leur perſonne, & ne s'eſt attaqué qu'à leur métier: & néan-
„ moins il s'eſt trop hâté; s'il eût eu 90 ou 100 ans, avant que de mé-
„ dire de la Médecine, il eût pu avoir quelque couleur de raiſon: mais
„ ayant été maladif de bonne heure, & n'ayant vécu que 70 ans, il faut
„ avouer qu'il en a payé trop tôt l'amende: les ſages voyageurs ne ſe mo-
„ quent des chiens du village qu'après qu'ils en ſont éloignés & qu'ils ne
„ peuvent plus en être mordus. „ *Patin* étoit mal inſtruit quand il a donné 70 ans de vie à *Montagne*. On ſait qu'il naquit en 1533, & qu'il mourut d'eſquinancie en 1592, conſéquemment qu'il n'avoit à ſa mort qu'environ ſoixante ans.

Moliere a été plus loin que les deux autres; il a fait monter la Médecine ſur le théatre, & la tournant en ridicule, il l'a donnée en ſpectacle au peuple pour le divertir. L'intérêt n'en a pas été la ſeule cauſe; la haine & la vengeance ont eu beaucoup plus de part à ſon deſſein. *Moliere* logeoit chez un Médecin dont la femme, peut-être avare, dit à l'épouſe du Comédien qu'elle vouloit augmenter le prix de la location du quartier qu'elle occupoit. Celle-ci ne daigna pas ſeulement l'écouter, & ſon appartement fut loué à un autre. *Moliere* épouſa à cette occaſion, la querelle & la paſſion de ſa femme, & il attaqua le Médecin. Le goût que le public prit à ces ſortes de pieces de théatre, l'engagea à pouſſer plus loin ſa

pointe ; il finit par tourner la Médecine en ridicule, & pour y mieux réuffir, il profita de la condefcendance de *Mauvillain*, Médecin de la Faculté de Paris, qui lui fourniffoit les termes dont il avoit befoin pour la compofition de fes Comédies. L'Auteur des Anecdotes de Médecine parle du fatyrique *de La Mettrie*, au fujet de l'Article que je traite, & femble excufer toutes les déclamations de ce Médecin contre fes confreres. Il dit que *La Mettrie*, dans fon Machiavel en Médecine, expofe à la vérité au grand jour les rufes, les baffeffes, les défauts, la charlatanerie, l'improbité, les vices de quelques Médecins de fon tems ; mais il ajoute que l'on voit clairement que cet Auteur n'a compofé fon Ouvrage de Pénélope, que dans le deffein de faire un excellent tableau, dans lequel il étoit comme néceffaire de peindre les baffeffes & les vices, pour les faire fervir en quelque forte d'ombre, & donner par-là un plus grand éclat à la grandeur & à la vertu, fi néceffaires dans cet Art. Ainfi s'exprime l'Auteur des Anecdotes. Feu M. *du Monchaux* connoiffoit cependant trop les hommes, pour ne pas favoir qu'ils font toujours plus enclins à croire le mal que le bien, & qu'ils recevront les déclamations de *La Mettrie* contre fes confreres, comme des oracles dictés par la vérité ; pendant qu'ils feront très-difficiles à fe laiffer perfuader de la fincérité de fa plume dans les éloges qu'il fait de quelques autres qu'il préconife. La prévention contre la Médecine eft trop générale aujourd'hui, pour ne pas fentir que fi quelques perfonnes trouvent leur converfion dans l'Ouvrage de *La Mettrie*, il y en aura un plus grand nombre qui s'y muniront d'armes contre les Médecins & la Médecine. On l'a déja dit plufieurs fois, la vraie Médecine eft un Art immuable & néceffaire ; elle eft au deffus de toute cenfure, parce que les traits qu'on lancera contre elle, retomberont toujours fur les abus & jamais fur la chofe. Il n'en eft pas de même de la critique qu'on peut faire de certains Médecins ; comme il en eft qui s'égarent, ceux-ci perdent à être vus tels qu'ils font : mais il eft contre toute regle de juftice de confondre les bons avec les méchans, & de faire rejaillir fur le corps entier, le blâme que ces derniers méritent. Puiffent-ils fe corriger de leurs défauts par la lecture de l'Ouvrage où M. *de Limbourg* peint fi bien leurs caracteres, & devenir enfin tels qu'ils doivent être pour faire honneur à leur profeffion.

La Médecine ne trouve nulle part plus d'ennemis que parmi ceux qui fe piquent de bel efprit, d'efprit fort, qui affichent l'irréligion & l'impiété ; comme ils voyent les chofes fous un autre afpect que le refte des hommes, ils ne trouvent dans la Médecine que des fujets de défiance, & ils la regardent plus propre à foutenir les efpérances d'un malade affoibli par fes maux, qu'à lui donner les fecours réels qu'il demande pour s'en délivrer. Tranchans comme ils font, les Docteurs de nos jours décident hardiment qu'un honnête homme ne doit point mourir fans Médecin, & qu'il ne peut fe fouftraire à cette pratique d'ufage, toute inutile qu'elle foit : agir ainfi, c'eft fe conformer à la mode, c'eft éviter la fingularité, & puis c'eft tout. Telle eft l'opinion qu'ils ont de la plupart des Sciences, fur-tout de celle qui eft la regle de notre croyance comme de notre conduite. Mais témoins que nous fommes de la maniere dont ils infultent Dieu & le culte que la Religion ordonne de lui rendre ; témoins encore du peu d'eftime qu'ils font de la partie la plus noble

d'eux-mêmes qu'ils ravalent jufq u'à la condition de l'ame des bêtes ; avons-nous raifon de nous plaindre de la façon dont ils traitent la Médecine ? Non fans doute. Les fophifmes éblouiffans par lefquels les nouveaux Philofophes étayent leurs erreurs, n'en impofent malheureufement que trop à la multitude, qui s'aveugle au point de ne pas appercevoir que la conduite de fes Docteurs ne fait pas toujours l'apologie de la doctrine qu'ils lui prêchent. Examinons les ces Docteurs dans les circonftances allarmantes de la maladie. Entourés de Prêtres, ils cherchent à fe raffurer fur les craintes que leur donne le libertinage d'efprit qu'ils ont affiché ; entourés de Médecins, ils demandent les fecours d'un Art qui n'eft fait, fuivant eux, que pour amufer les imbécilles. Ces exemples ne font pas rares. On a cependant vu quelques-uns de ces Philofophes pouffer l'impiété jufqu'à mourir en blafphémant, ou tout au moins cacher les remords qui les dévoroient, fous le voile du ftoïcifme. D'autres, pour ne point s'écarter de la généralité de leurs maximes, ont paru fupporter les maux les plus cuifans fans fe plaindre, fouhaiter même la mort dans les maladies, parce que raffafiés de plaifirs, l'impuiffance d'en jouir leur rendoit inutile une vie qu'ils quittoient fans crainte comme fans efpérance.

Arrêtons-nous un moment à ce que dit l'Auteur du Mémoire fur la vie & les principes de M. *Fizes*, Docteur de la Faculté de Montpellier, & voyons ce qu'il penfe au fujet d'un de ces Philofophes de nos jours, qui s'eft élevé contre la Médecine avec le ton froid qui lui eft propre, mais qui n'en eft que plus tranchant. Le perfonnage que la Note de la page 23 du Mémoire a en vue, eft trop connu aujourd'hui pour ne le pas deviner à ces mots : » Un Ecrivain licentieux de ce fiecle, dont le nom paffera à la poftérité de la » même maniere que celui d'*Eroftrate*, a plufieurs fois démenti fon prétendu ftoï» cifme. Il avoit prémédité d'attaquer la Médecine dans le même tems qu'il attaqua » la Mufique Françoife, comme il a été dit, long-tems avant que fon *Emile* » parût, dans la juftification de la Mufique Françoife. Sa mauvaife foi eft fen» fible ; tantôt il veut que la Médecine ne puiffe guérir aucune maladie ; puis » il avoue que le Médecin prudent guérit & que celui qui fe hâte trop, tue. » Il accufe les Médecins d'imprimer le découragement en préfentant l'idée de la » mort. Ces idées qu'il a puifées dans les Auteurs du fiecle de Néron, de» vroient, fi elles font juftes, obliger à l'obfervance du régime, & prefque » tous les malades y manquent effentiellement. Les Celtes, les peuples les plus » belliqueux, ne croyoient-ils pas à l'immortalité de l'ame ? Les fourdes menées » qu'il attribue aux Médecins, doivent-elles rejaillir fur les honnêtes gens ? » Quoi ! la vertu n'exifteroit-elle pas, pour y avoir des méchans ? Il eft fin» gulier que tandis qu'il médit des Médecins, il répete ce qu'ont dit *Boerhaave* » & *Conyers* fur le régime des enfans. Les douleurs, felon lui, font des » épreuves qui renforcent le tempérament : s'il a la gravelle, il en décidera. » Combien de fois un calmant donné à propos, garantit-il de la gangrene ? » Les Médecins, dit-il, affoibliffent la conftitution avec leurs remedes ; la Mé» decine de *Boerhaave*, de *Sanctorius*, de *Sydenham* eft roborante : tous les » dangers qui réfulteroient du relâchement, occafionné par les délayans, font » ordinairement ôtés en deux ou trois jours de convalefcence & par quelques to-

„ niques : qui ne voudroit pas, à ce prix, acquérir la santé ? Combien de „ coliques, de dyssenteries récentes, cedent-elles à cette sorte de remedes, qui, „ sans ce secours, seroient mortelles ? Sans l'usage des purgatifs, que d'abscès „ à la suite des maladies aiguës ! Il s'en convaincra, s'il compare la Méde- „ cine expectative d'*Hippocrate* avec celle d'aujourd'hui. Les grands Médecins „ ne sont pas aussi rares qu'il le pense, & s'assujettissent eux-mêmes au traitement „ qu'ils conseillent aux autres. Il y a sans doute de la mauvaise foi d'affirmer qu'il „ ne croira jamais à la Médecine. Que diroit-on d'un athée qui croiroit ne pou- » voir jamais trouver de raison pour croire en Dieu ? Il me resteroit bien d'au- » tres remarques à faire, que je suspens, parce qu'on s'est généralement ap- perçu qu'il fait des paradoxes. » Ainsi finit la Note.

Voilà les plus fameux Maîtres chez qui le public va apprendre à se railler de la Médecine. En vérité, le bon sens & la droite raison n'ont-ils pas sujet de se récrier contre des hommes que la passion a préoccupés ? Mais quelque vifs que soient leurs reproches & leurs sarcasmes, ils ne porteront aucun coup à la Médecine, tandis qu'on jugera sainement des choses. Il n'y a rien de si parfait & de si respectable que les mauvais esprits ne tournent en ridicule : les libertins n'en usent-ils pas de la sorte à l'égard de la Religion ? Ne peuvent-ils pas le faire encore au sujet du gouvernement des Etats & de l'administration de la justice ? Sans la crainte des châtimens qui retient la langue & la plume des calomniateurs, ne verroit-on pas les personnes les plus distinguées par leurs emplois & leur mérite, attaquées avec la même fureur que les Médecins ? Ceux-ci paroissent pouvoir être insultés sans conséquence, parce qu'on est prévenu que leur unique ressource est de gémir & de se taire. Les services importans qu'ils rendent tous les jours au public, n'ont pu encore leur procurer des protecteurs tels qu'ils méritent & que l'intérêt des hommes le demande : aussi la Médecine, toujours attaquée & jamais traitée suivant sa dignité, détombera tellement de son ancienne splendeur, que les personnes faites pour exercer cette Science avec honneur, & les plus capables de s'y appliquer avec fruit, rebutées par les travers humilians dont on l'accable, cesseront enfin d'embrasser ce genre d'étude. Rien ne décourage plus la jeunesse, que les contradictions auxquelles elle voit que la Médecine est sans cesse exposée. Lorsque par un goût inspiré par ses dispositions à l'étude de cette Science, elle commence à s'y appliquer, souvent elle en désiste & se jette dans une autre profession, quoiqu'elle n'ait pas les mêmes talens pour y réussir : se peut-il rien de plus contraire au bien de la société ? Nous naissons tous avec des dispositions particulieres à une chose plutôt qu'à une autre.

C'est pour n'avoir pas suivi le secret attrait qui nous entraîne vers l'état pour lequel nous sommes nés, qu'il y a tant de gens déplacés dans ce monde. Il s'en trouve parmi les Médecins ; ils ne le sont que de nom, ils déshonorent le plus noble de tous les Arts, ils profanent le ministere qu'ils ont usurpé. C'est encore une des contradictions qu'éprouve la Médecine & qui n'est pas la moins humiliante pour elle. Ecoutons là dessus le véridique *Zimmermann*, page 35 & suivantes de son premier volume. « Jamais on ne trouvera de vrai génie dans un Médecin » qui montre de la duplicité, de la bassesse, capable de digérer tous les affronts, „ prêt à faire le fou avec les fous & à sacrifier à toutes les idoles. *Galien*, qui se

„ fit une réputation si grande & si légitime par ses qualités éminentes, tant de „ l'esprit que du cœur, & qui avoit réuni en lui seul tout ce que les siecles pré- „ cédens avoient connu dans la nature, se plaint amerement d'un grand nombre „ de Médecins qui ne se faisoient point de honte d'aller faire, dès le matin, leur „ cour aux femmes, de se trouver le soir aux festins les plus somptueux, & „ de chercher, en s'asservissant à la mode, à se faire une grande réputation bien „ ou mal établie. Voilà pourquoi, ajoute-t-il, on regarde les Beaux Arts & la „ Philosophie comme des connoissances fort inutiles à un Médecin. Doit-on être „ surpris, après cela, que des artisans quittent leur métier pour exercer la Mé- „ decine, & que des gens qui n'ont que l'art de préparer des médicamens, aient „ la hardiesse de se ranger parmi les vrais Médecins, & de traiter des maladies. „ *Pline* a fort bien dit qu'avec l'effronterie, on passera pour Médecin, si on „ le veut.

„ Cette maniere de penser, qui s'est introduite depuis tant de siecles, est une „ suite de l'idée grossiere qu'on s'est faite de la Médecine dans tous les âges. J'ai „ ouï dire, à la louange d'un Médecin des plus suivis d'une ville, qu'*il étoit aussi* „ *souple qu'un valet-de-chambre*. Mais un Médecin qui pense noblement de son Art, „ & qui sait ce qu'il se doit à lui-même, ce qu'il doit à ses malades & aux assis- „ tans, aura-t-il cette souplesse? C'est justement là ce qui le fait mépriser. La „ Médecine fera-t-elle donc quelques progrès, quand ceux qui pourroient le plus „ contribuer à sa perfection, ne font rien pour leur Art. Cet abus est sur-tout „ commun en Angleterre, où les plus grands Médecins aiment mieux consacrer „ aux Beaux Arts, à la Philosophie, aux Mathématiques les momens de leur „ loisir, que de s'occuper de quelques Ouvrages qui contribuent aux progrès de „ la Médecine. *Bacon* dit que l'imposteur triomphe souvent au lit des malades, „ tandis que le vrai mérite y est affronté & déshonoré; car le peuple a regardé „ de tout tems un charlatan ou une vieille femme comme les rivaux des vrais „ Médecins: delà vient que tout Médecin qui n'a pas assez de grandeur d'ame „ pour ne pas s'oublier, ne se fait pas de peine de dire avec Salomon: *S'il en* „ *est de moi comme de l'insensé, pourquoi voudrois-je paroître plus sage que lui?* D'autres „ plus délicats prennent donc un autre parti, & cherchent à se faire une répu- „ tation en se livrant à d'autres Sciences, puisque la médiocrité en Médecine „ mene aussi loin que le plus haut degré de perfection. *Bacon* n'a que trop bien „ observé que la longueur d'une maladie, la douceur de la vie, les appas illu- „ soires de l'espérance, les recommandations des amis, sont des raisons valables „ pour préférer les plus vils ignorans aux meilleurs Médecins, parce qu'un igno- „ rant donne toujours plus d'espérance qu'un vrai Médecin.

» *Freind*, qui, dans sa jeunesse, avoit déja mérité la réputation de très-grand » Médecin & de grand Ecrivain, fait aussi ce raisonnement, & a eu le même » sort: on peut voir ce qu'il dit à ce sujet dans une lettre adressée au Doc- » teur *Méad*, cet homme si méprisé des empiriques & du peuple, & si con- » sidéré de tout ce qu'il y avoit de gens respectables. L'estime que l'on a pour » les ignorans, dit *Freind* dans cette lettre, est cause que de vrais génies, qui » se seroient distingués dans la Médecine, ont cherché à se faire une réputa- » tion, en se livrant à d'autres Sciences dans lesquelles ils ont même surpassé

» ceux qui sembloient être particulierement destinés par la nature à les cultiver.
» En effet, ceux qui n'envisagent que la gloire & la réputation, n'ont-ils pas raison
» d'abandonner un Art dans lequel les préjugés accordent autant d'estime à la mé-
» diocrité qu'au plus rare mérite, & dont l'exercice n'a d'éclat aux yeux du peu-
» ple, qu'autant que la témérité l'emporte sur la réserve & la prudence ?

» Le charlatan a même un avantage considérable sur le vrai Médecin. C'est
» que, si quelqu'une de ses promesses se réalise, on l'éleve jusqu'aux nues, &
» si le malade est trompé, l'on est obligé de se taire par honneur, & pour
» ne pas s'exposer à être blâmé d'avoir confié sa guérison à un malheureux
» qui a d'autant plus de droit d'être fripon, que le nombre des sots est tou-
» jours le plus grand. D'ailleurs, cet homme hardi ne risque jamais la perte de sa
» réputation, parce que, comme il n'en a que dans l'esprit des ignorans, le tort
» sera toujours du côté de ceux qui ont voulu l'écouter. Les hommes aiment
» tant le merveilleux, que le charlatan a même seul le droit de faire goûter
» au peuple la nouveauté : plus ses promesses seront absurdes, plus il sera sûr
» d'être écouté. Il donne un nom barbare au simple qu'il vient de cueillir à
» l'entrée du village où il préconise ses remedes, & fait le détail de ses
» miracles ; & dès l'instant ce simple va guérir toutes les infirmités. » Ainsi parle *Zimmermann* par l'organe du Traducteur de son Traité de l'expérience ; & ainsi devoit penser l'ami des célebres *de Haller* & *Tissot*.

Mais à travers les ombres qui offusquent quelquefois la Médecine ; cette Science paroîtra toujours respectable aux yeux de ceux qui jugent sans partialité ; & les hommes, qui ont les talens nécessaires pour exercer cette profession avec honneur, n'en seront pas moins considérés. Pour donner plus d'étendue aux propositions que je viens d'avancer, je vais rapporter ce qu'a dit un Avocat au Parlement de Paris en faveur d'un Médecin, dont il plaidoit la cause. Le discours qu'il prononça dans le Sanctuaire de la Justice, & qui fit pancher la balance du côté de son client, est conçu dans ces termes, premier volume des Causes célebres : « Il n'y a que trois personnes que l'Ecriture Sainte nous
» commande expressément d'honorer : *Honorez votre pere*, c'est un précepte du
» Décalogue : *Honorez le Roi*, c'est au Chapitre II de la premiere Epitre de
» Saint Pierre : *Honorez le Médecin*, c'est le passage de l'Ecclésiastique. Il faut
» honorer les peres, parce qu'ils sont les auteurs de la vie ; il faut honorer
» les Rois, les Médecins, parce qu'ils en sont les conservateurs. La vie a
» deux sortes d'ennemis, les hommes & les maladies. Les Rois la protegent
» contre les hommes, & par les armes contre les étrangers, & par la justice
» entre leurs sujets ; les Médecins la défendent contre les maladies, & par le
» fer contre les plaies, & par les remedes contre les autres maux. Les remedes
» des Médecins ont ce rapport avec la justice des Rois, que comme la justice
» est nécessaire pour remettre les choses dans l'égalité, les remedes sont néces-
» saires pour rétablir l'égalité dans les humeurs ; & la justice n'est précisément
» que la santé de l'ame, & la santé n'est précisément que la juste propor-
» tion des qualités qui composent le tempérament du corps. Le Médecin est
» un Magistrat naturel qui exerce une Jurisdiction intérieure dans le corps hu-
» main entre les élémens, dont il est composé. Il ôte aux uns les degrés qu'ils

» ont de trop, il rend aux autres, les degrés qui leur manquent, & en faifant ainfi
» juftice aux uns & aux autres, il entretient parmi eux cette belle union qui fait toute
» la douceur & les plaifirs de la vie. Il y a des conditions plus éclatantes, plus
» nobles, plus illuftres, mais il n'en eft point de plus néceffaire à l'Univers que celle
» des Médecins. Il n'eft ni condition, ni âge, ni fexe qui n'en ait befoin ; &
» ceux-là même qui déclament contre elle, changent bientôt leurs invectives
» en éloges, quand ils font attaqués de la moindre indifpofition. „

Quand Dieu n'auroit point ordonné aux hommes d'avoir des fentimens d'eftime & de reconnoiffance pour les Médecins ; quand il n'auroit pas dit qu'ils feront loués en préfence des Grands de la terre & qu'ils recevront des dons de la part des Rois ; ceux qui rendent à la Société des fervices dépendans de l'Art de guérir, feroient encore en droit d'attendre quelques marques de confidération de la part du public. L'étude de la Médecine eft très-fatisfaifante ; & il eft vrai que ceux qui s'y appliquent par goût, font en quelque forte récompenfés de leurs veilles, par le plaifir qu'ils trouvent dans la recherche des merveilles de la Nature. Mais cette étude eft auffi celle qui demande le plus de travail, le plus de peine & de dépenfe pour y faire les progrès convenables, auxquels on ne parvient encore qu'avec beaucoup de danger pour la fanté.

Après l'éducation ordinaire des gens de Lettres, le jeune Médecin entre dans une carriere qui n'a jamais montré fes limites à celui dont les jours ont été les plus heureux. Tous les étés, il faut qu'il parcoure les campagnes avec beaucoup de fatigues, pour y chercher les productions de la Nature ; tous les hivers, ne vivant pour ainfi dire qu'avec les morts, il doit être renfermé dans les Amphithéatres pour les Cours & Diffections Anatomiques ; occupé toute l'année à profiter des foins que les grands Maîtres donnent aux malades dans les Hôpitaux, il ne quitte des compagnies fi lugubres, que pour fe récréer dans les Laboratoires où il s'exerce aux Opérations Chymiques & Galéniques. C'eft ainfi que le jeune Médecin doit, pour ainfi dire, ne paroître que dans les lieux, où des odeurs les plus fétides, des exhalaifons les plus malfaines, des vapeurs les plus meurtrieres, ont fouvent altéré la fanté, & même donné la mort à ceux qui s'y occupoient avec trop de zele des moyens de conferver la vie des hommes. Le moindre obftacle qu'il ait à furmonter, c'eft de vaincre fes répugnances, fur-tout lorfqu'il s'agit d'affifter aux Opérations Chirurgicales, & de voir mutiler les hommes à travers les cris affreux par lefquels ils expriment leurs craintes & leurs douleurs.

Ces Sciences d'obfervation, qui feules font de quoi occuper les génies les plus profonds, ne font cependant encore que des préliminaires, ou plutôt la matiere des réflexions, des méditations, des recherches infinies que le Médecin va puifer dans les leçons des habiles Profeffeurs & dans les Ouvrages des Auteurs expérimentés, pour fe mettre au fait de la vraie & folide pratique de fon Art. Après toutes ces dépenfes & ces travaux ; nouveaux fraix, nouvelles peines, pour donner des preuves de capacité & obtenir les degrés Académiques.

La pratique de la Médecine n'offre pas moins de peines à effuyer, mais bien plus de difgraces que fon étude ; on en feroit bientôt rebuté, fi les qualités

du cœur ne portoient le Médecin à remplir les devoirs que l'humanité lui impose & que les malades lui demandent par leurs plaintes. En effet, ne paroître que dans des lieux où réside la tristesse & quelquefois le désespoir ; toujours respirer un mauvais air auprès des malades ; souvent respirer avec lui le poison dans les maladies contagieuses ; être le témoin des infirmités les plus dégoûtantes ; partager avec la mort les insultes d'un public ignorant qui s'érige en juge absolu de toutes les actions du Médecin ; souvent être obligé de se disculper de la mort la plus inévitable, & n'en être pas moins en butte aux traits des langues diffamantes que l'imposture met en jeu pour ternir la science & la probité ; n'avoir à soi ni jours, ni momens, dont on puisse s'assurer, pour les donner au délassement ou à ses affaires ; ne pouvoir jouir de soi-même, mais être toujours prêt à servir le public au gré de sa volonté souvent incommode, quelquefois quinteuse & déraisonnable ; essuyer tous les caprices d'un malade que le chagrin dévore & que la douleur impatiente ; être journellement compromis avec ces donneurs de conseils que rien ne retient & qui décident hardiment dans les cas même les plus graves ; voir des gens se jouer de la vie des autres en donnant des remedes mal à-propos, & n'être point écouté quand on s'y oppose : tout cela ne demande-t-il pas dans le Médecin l'ame la plus forte & la plus patiente ? La Médicomanie, qui est particuliere au siecle où nous vivons, est seule la cause de mille disgraces. Par un délire aussi blâmable qu'il est épidémique, le public propose des remedes sans les connoître, & les autorise par ses propres observations, sans être en état d'observer. Il faut cependant que le Médecin qui est pénétré des devoirs de sa profession, se roidisse contre ces conseils téméraires ; & à quoi ne l'expose point le ton de vigueur qu'il est obligé de prendre ?

Telles sont les disgraces qui accompagnent la pratique de la Médecine, & malheureusement elles sont la récompense la plus ordinaire des Médecins qui se dévouent au service du public. Jeunes gens, qui vous disposez à étudier la Médecine, sondez-vous, & voyez si vous êtes d'une trempe à supporter toutes ces disgraces, sans manquer à vos devoirs. Ne vous découragez pas, si vous vous sentez d'humeur à les remplir. Fermes dans la résolution que vous aurez prise, conduits par l'honneur & la probité, marchez dans le sentier de la vertu à travers les obstacles que vous ne manquerez pas d'y rencontrer. Il est des hommes assez équitables pour apprécier votre conduite & rendre justice à vos talens ; leur approbation doit vous suffire contre les cris de la multitude.

Les personnes qui jugent des choses sans prévention, ne refuseront jamais leur estime aux vrais Médecins, elles les traiteront même avec cette considération qu'ils sont en droit d'attendre de la reconnoissance des hommes ; c'est bien la moindre rémunération qu'ils méritent. Celle qui leur vient d'ailleurs, n'est point ordinairement proportionnée à leurs travaux ; & quoique l'on convienne quelquefois que la Médecine est une profession qui devroit être mieux récompensée qu'elle ne l'est, on peut cependant dire que de toutes les personnes employées au service du public, les Médecins sont ceux qui voient moins de récompenses à espérer. Les Ecclésiastiques, les Militaires, les Jurisconsultes, & les autres professions honorables qui n'ont point, en tous tems, autant de fatigues & de disgraces à

essuyer,

essuyer, obtiennent des bénéfices, des pensions, des magistratures, des dignités. Les Médecins, qui s'occupent toute la vie à soulager les maux d'autrui, bornés au seul honneur d'être charitables, bienfaisans, compatissans, d'être attentifs dans le traitement des maladies, heureux dans la cure, n'ont, pour ainsi-dire, de récompenses à attendre que du casuel de leur Art; encore ce casuel n'est-il d'un rapport considérable qu'à un petit nombre d'entre eux, & sur-tout à ceux qui tiennent le haut bout dans les grandes villes. Il est pourtant de l'intérêt général que les Médecins jouissent de quelques avantages & qu'ils soient bien payés : c'est le moyen le plus propre à perfectionner la Médecine, à rendre les bons Médecins nombreux, & à faire participer la société au bien qu'elle desire le plus, la vie & la santé.

Je m'arrête pour ne pas étendre davantage un Article peut-être déja trop long. On s'ennuiera à le lire, on le regardera même comme une jérémiade; soit: Si je n'ai dit que la vérité, on conviendra qu'il est permis de se servir des armes qu'elle donne, pour défendre une profession que l'on aime.

MÉDECIN des Rois de France. (Premier) L'emploi de premier Médecin est fort honorable dans toutes les Cours de l'Europe; mais comme il seroit trop long de m'étendre sur l'état dont jouissent, dans chacune d'elles, les personnes qui en sont revêtues, je me bornerai à ce qui concerne la Cour de France, où cette charge est fort ancienne.

Grégoire de Tours nous apprend que *Mareleife* fut premier Médecin du Roi Chilpéric I qui mourut en 584. Le premier siecle Bénédictin, par le Pere Mabillon, remonte plus haut & donne *Tranquillinus* pour Médecin au Roi Clovis I qui mourut en 511. Au commencement de l'Université de Paris, celui qui avoit cette charge, s'appelloit *Physicus Domini Regis*; dans la suite, il prit le nom d'*Archiater*, à l'exemple des Médecins des Empereurs; mais dans le XVI siecle on voulut imiter ces derniers de plus près par le titre d'*Archiatrorum Comes*, & il y a apparence que *Marc Miron* fut le premier qui le porta sous Henri III. C'est la pensée de *Chomel*; mais d'autres assurent que ce titre n'étoit déja plus en usage en France du tems de *Miron*.

Le premier Médecin du Roi de France est le chef de tous les Officiers de santé qui sont au service de ce Prince; sa Majesté, qui lui confie plus particuliérement la conservation de ses jours, lui donne à ce titre, une certaine inspection & autorité pour le réglement de la Médecine. Les honneurs, les privileges & les émolumens attachés à cet Office, se tirent de la nécessité de son ministere, ainsi que de l'excellence de ses fonctions; il y a même beaucoup de rapport entre l'état des Archiatres sous les Empereurs Romains, & la réception, les fonctions, les prérogatives & les pouvoirs des premiers Médecins en France. La confiance du Roi est le seul titre qui éleve quelqu'un à cette dignité; c'est le plus haut degré d'honneur auquel un Médecin puisse parvenir dans sa profession. Mais rien ne fait mieux connoître les effets de cette confiance & la nature de cette charge, que la formule du serment qui se prête entre les mains de sa Majesté. *Vous jurez & promettez à Dieu de bien & fidelement servir le Roi en la charge de son premier Médecin, dont Sa Majesté vous a pourvu; d'apporter pour la conser-*

vation de sa personne, & pour l'entretenement de sa santé, tous les soins & toute l'industrie que l'Art & la connoissance que vous avez de son tempérament vous feront juger nécessaires ; de ne recevoir pension, ni gratification d'autre Prince que de Sa Majesté ; de tenir la main à ce que ses Officiers, qui sont sous votre charge, s'acquittent fidelement de leurs devoirs, & généralement faire, en ce qui la concerne, tout ce qu'un fidele sujet & serviteur doit & est tenu de faire. Ainsi vous le jurez & promettez.

En conséquence, les fonctions du premier Médecin sont, pendant la santé du Roi, d'accompagner Sa Majesté par tout, de se trouver tous les matins à la premiere entrée, c'est-à-dire, dès que Sa Majesté est éveillée, mais encore au lit, jusqu'au moment qu'elle appelle les grandes entrées ; de se trouver aux autres entrées avec les autres Officiers de santé, & de venir quelquefois donner l'ordre à la bouche. Quand le Roi est malade, c'est son premier Médecin qui le gouverne particulierement ; il préside aux Consultations que l'on fait pour le rétablissement d'une santé si précieuse, ainsi qu'au traitement & à la conduite du régime & des médicamens qui y sont réglés : & à cet effet, il doit toujours être auprès de Sa Majesté lorsqu'elle prend quelque remede pour en régler l'administration & en observer les opérations.

Le premier Médecin est du nombre des grands Officiers. La noblesse a toujours été attachée à sa charge, & ceux qui en ont été pourvus, l'ont toujours transmise à leurs descendans. Ils ont depuis long-tems été dans l'usage de prendre la qualité de *Conseillers ordinaires de Sa Majesté en tous ses Conseils d'Etat & Privé* ; qualité qui répond à celle des *Comites consistoriani*, & qui convient par conséquent aux premiers Médecins du Roi, puisqu'ils sont les mêmes que les *Comites Archiatrorum.*

Pour soutenir l'honneur de ces titres, il étoit nécessaire d'attacher de gros revenus à cet emploi. Le premier Médecin perçoit trente-quatre mille livres d'appointement, savoir :

3000 livres de gages qui lui sont payés par les Trésoriers de la Maison.

2000 livres de livrées.

3000 livres pour sa bouche en Cour.

16000 livres pour son entretenement & carosse ; ces trois dernieres sommes payables à la Chambre aux deniers.

4000 livres de récompense.

6000 livres de pension comme Conseiller d'Etat ; ces deux pensions payables au Trésor Royal.

De la confiance que le premier Médecin a obtenue de la personne du Roi pour le soin de sa santé, suit nécessairement l'inspection qu'il doit avoir sur les autres Officiers qui doivent concourir avec lui pour la conserver, spécialement sur ceux qui exercent un ministere subalterne. Ces Officiers lui ont été subordonnés de tout tems par un usage constamment suivi, lequel en conséquence du serment qu'il prête au Roi, a rendu le premier Médecin chef de trois genres d'Officiers en cette Cour. Cette inspection a principalement deux objets. Il doit interroger, examiner & agréer tous ceux qui doivent, sous lui, exercer quelque Office de santé, c'est-à-dire, tous les autres Médecins, Chirurgiens, même

le premier Chirurgien, Apothicaires, Lithotomiſtes, Renoueurs & Dentiſtes; leur donner ſes certificats de capacité & recevoir leur ſerment, de la preſtation duquel il eſt dreſſé, au bas de leurs proviſions, un Verbal ſigné du premier Médecin. Son inſpection s'étend, en ſecond lieu, juſqu'à la connoiſſance de l'exactitude avec laquelle ils s'acquittent des fonctions de leur état & Office, pour leſquelles ils ne reçoivent aucun ordre que de ſa part. C'eſt pourquoi, ils ne peuvent s'abſenter de la Cour, ni manquer à leur ſervice, ſans en avoir préalablement obtenu diſpenſe & permiſſion du premier Médecin; & ce n'eſt que ſur l'atteſtation de l'exactitude avec laquelle ils ont rempli leurs devoirs, qui leur eſt délivrée par lui, qu'ils reçoivent les émolumens & les gages attachés à leur place.

Le premier Médecin n'a aucun droit ſur les Facultés de Médecine, & lorſqu'il ſe trouve aux aſſemblées de celle dont il eſt Membre, il n'y peut exiger aucune diſtinction, & il y occupe la place que lui donne ſa réception, ſans aucune primauté, ni autorité ſur les autres aggrégés: cependant lorſqu'il vient aux Ecoles de Médecine revêtu de ſa robe de ſatin, comme Conſeiller d'Etat, il doit être reçu à la porte par le Doyen accompagné de quelques Bacheliers & précédé des Bedeaux, & avoir à l'aſſemblée ou à l'acte une ſéance d'honneur, quand même il ne ſeroit pas Docteur de cette Faculté. C'eſt en conſéquence de cet uſage obſervé dans celle de Paris, que M. *Chicoyneau*, premier Médecin de Louis XV, étant venu en 1735 aſſiſter à la Theſe que M. *Louis-Jean le Thieullier*, Préſident de l'Acte, lui avoit dédiée, fut reçu avec le cérémonial ordinaire, prit ſéance à la droite du Préſident ſur un fauteuil orné, placé ſur une eſtrade un peu au deſſous de la Chaire.

Les autres prérogatives du premier Médecin ſont, qu'aucun Expert pour les bandages des hernies ne peut être reçu ſans ſon conſentement; que dans les villes & lieux non jurés, il a tout pouvoir & autorité de viſite & d'examen ſur les Apothicaires qui y ſont établis, & peut y commettre un ou pluſieurs Médecins pour y exercer ſa juriſdiction en ſon lieu & place; qu'à lui appartient le droit d'approuver les ſpécifiques. Anciennement, il avoit l'Intendance du Jardin des plantes à Paris, mais aujourd'hui il ne conſerve que celle des Bains & Fontaines Minérales & Médicinales du Royaume.

MÉDECINS de la Famille Royale de France. On voit au Mémorial de la Chambre des Comptes cotté O, une Ordonnance de Philippe de Valois de Mai 1350, qui porte qu'il n'y auroit qu'un Phyſicien ordinaire en Cour, qui ſeroit payé à vingt ſols tournois par jour. Le Roi Jean II, ſon fils, n'avoit encore que trois Phyſiciens; mais dans la ſuite leur nombre a été conſidérablement augmenté.

Aujourd'hui, il y a d'abord un Médecin ordinaire de ſa Majeſté, qui a ſur l'état:

1800 livres de gages payables par les Tréſoriers de la Maiſon.

1500 livres de livrées pour ſa bouche en Cour, payables à la Chambre aux deniers.

2400 livres de penſion au Tréſor Royal.

9000 livres comme Médecin Conſultant : en tout 14700 livres.

Il a le titre de Conſeiller du Roi. Sa fonction eſt de ſervir auprès de Sa Majeſté en l'abſence du premier Médecin, & de paroître aux Conſultations. *Aſtruc* dit que ce fut pour *André du Laurens* qu'on créa la charge de Médecin ordinaire en 1600.

Le Roi a de plus huit Médecins ſervans par quartier, deux, chacun trois mois, avec le titre de *Médecins ordinaires du Roi ſervans par quartier*. On les appelle *Medici Regis Cubicularii*, parce que le Médecin ordinaire couchoit autrefois dans la chambre du Roi. Suivant *Chomel*, dans ſon *Eſſai hiſtorique ſur la Médecine en France*, de petites intrigues particulieres ont fait perdre à ces Médecins ordinaires preſque tous leurs privileges, principalement ſous Louis XIV & dans le tems que M. *d'Aquin* étoit premier Médecin. Peut-être auſſi, les Rois ne faiſant plus leur demeure à Paris, ces Médecins qui, pour la plupart, étoient les plus employés, peu à peu ont obtenu la permiſſion de s'abſenter de la Cour, & leur ſervice a été totalement remplacé.

Les Médecins ordinaires par quartier ont chacun :

1200 livres de gages payés par les Tréſoriers de la Maiſon.

273 livres, 15 ſols de livrées pour bouche en Cour, à la Chambre aux deniers.

Leurs quartiers commençoient aux mois de Janvier, Avril, Juillet & Octobre ; & pendant leur terme, ils devoient ſe trouver au lever, au coucher & aux repas du Roi, quoiqu'il ſe portât bien. De plus, quand Sa Majeſté doit toucher les malades attaqués d'écrouelles, de même, lorſque le Jeudi Saint il doit laver les pieds à treize enfans, c'eſt au premier Médecin, ou Médecin ordinaire, ou autres de quartier, à viſiter auparavant ceux qui ſe préſentent pour cela ; & toutes les fois que le Roi touche, les Médecins ont, à la Chambre aux derniers, 17 livres, 9 ſols, 4 deniers, pour une douzaine de pains, deux quartes de vin de table & ſix pieces de gibier piqués.

Il y a pour la perſonne du Roi quatre Médecins Conſultans, à 9000 livres d'appointement, pour ſur la nomination & le choix du premier Médecin entrer de droit dans les Conſultations qui ſe font lorſque Sa Majeſté eſt malade, avec ceux qu'on appelle extraordinairement. Il y a encore un Médecin Spargyrique qui a 1200 livres de gages, & un autre Médecin qui perçoit 400 livres, mais qui ne ſert que lorſqu'on l'appelle.

Tous les Officiers de trimeſtre, après avoir fait un quartier chez le Roi, font encore un quartier de ſervice chez M. le Dauphin qui n'a point de Maiſon différente de celle de ſa Majeſté ; ceux qui ſont ordinaires ſervent toute l'année. Mais outre ces Officiers du Roi, le Dauphin a pour le ſervice, en place de ces Médecins ordinaires, un premier Médecin qui a 1800 livres de gages & 8000 livres de penſion. Les Enfans de France n'ayant point non plus une Maiſon particuliere de celle du Roi, ils ſont gouvernés par les mêmes Médecins ; mais ils ont un premier Médecin pour ſuppléer à leur abſence.

La Reine a une Maiſon particuliere & ſéparée de celle du Roi. Elle a un premier Médecin qui a 600 livres de gages, & un Médecin du commun, qui

a 300 livres. Son premier Médecin a les mêmes fonctions & la même autorité dans sa Maison, que le premier Médecin du Roi dans celle de sa Majesté; il a de même le titre de *Conseiller d'Etat*, en conséquence duquel il est reçu aux portes des Ecoles de Médecine avec la même cérémonie.

Madame la Dauphine a pour sa Maison particuliere un premier Médecin qui a 600 livres de gages & 1200 d'augmentation; un Médecin ordinaire qui a 300 livres de gages & 120 d'augmentation.

Les Rois de France ont toujours accordé au premier Prince de leur sang une Maison composée d'un certain nombre d'Officiers, qui jouissent du même privilege que ceux de leur propre Maison, & dont l'état est pareillement registré à la Cour des Aides. Pour la chambre du Duc d'Orléans, il y a un premier Médecin qui a 400 livres de gages, & quatre Médecins ordinaires qui ont chacun 60 livres. La Maison de Condé jouissoit autrefois de la même prérogative.

Les Médecins de la Famille Royale ont toujours eu parmi leurs privileges, celui d'exercer la Médecine dans toutes les villes du Royaume; car étant réputés gens de science & de probité par la confiance que le Prince met en eux, ils sont censés mériter la même confiance chez le reste des hommes. Ce privilege s'étend jusqu'à la ville de Paris, comme la Faculté l'a reconnu par un décret du 5 Novembre 1505; elle accorde même un autre privilege à ces Médecins qui sont de son Corps, c'est d'être censés présens, quoique absens, pendant leur service, à condition cependant qu'ils présideront à leur tour à la *Quodlibétaire*; & en conséquence, ils reçoivent les mêmes honoraires que les autres Docteurs-Régens.

MÉDECINS de Londres. (College Royal des) C'est à *Thomas Linacre* que la ville de Londres est redevable de cet établissement. La Médecine étoit si maltraitée en Angleterre dans le XVI siecle, qu'on voyoit des Moines ignorans, & des Empiriques plus ignorans encore, tenir le haut bout dans la pratique de cette Science: les Evêques, chacun dans leur Diocese, étoient ceux de qui ils recevoient le pouvoir de l'exercer. *Linacre* sentit combien il étoit important de réprimer cet abus, & en conséquence, combien il étoit nécessaire que le droit de l'examen & de la faculté d'admettre à la licence ne fût confié qu'à des gens en état d'en juger. C'est pourquoi, il imagina d'établir un College composé de personnes capables de remplir ces fonctions; il poussa même si avant son dessein, que profitant de la faveur dont il jouissoit à la Cour, & sur-tout auprès du Cardinal Wolsey, ce grand protecteur des Sciences, il obtint du Roi Henri VIII des Lettres Patentes qui ont été confirmées par le Parlement.

Linacre, uniquement occupé du bien public, n'envisagea pas seulement cet établissement du côté de l'avantage que les malades en tireroient; ses vues se porterent encore à entretenir, parmi les Médecins, cette liaison contractée par l'habitude de se voir, & ces discussions amicales de sentimens, toutes deux si nécessaires à la conciliation des intérêts de l'Art, des Artistes & des hommes. Il prévit d'ailleurs que les vrais Médecins étant distingués de la foule des Empiriques par quelque titre d'honneur, s'animeroient à mériter l'estime du public par des soins mieux concertés, & se piqueroient de plus en plus de cette noble émulation qui engage les hommes à ne rien épargner, pour pousser les Sciences à leur perfec-

tion. *Linacre* n'a point été trompé dans ſon attente. Le College Royal de Londres a conſtamment donné, depuis ſon établiſſement juſqu'à nos jours, des hommes faits pour les progrès de la Médecine, & qui ſe ſont rendus autant recommandables par les ſavants Ecrits qu'ils ont publiés, que par les heureux ſuccès de leur pratique.

Il eſt étonnant qu'à l'exemple des Anglois, & même des Ecoſſois qui ont auſſi un célebre College de Médecine à Edimbourg, les établiſſemens de cette eſpece ne ſoient pas plus communs. La France, l'Allemagne, la Hollande en ont, mais ils ſont trop rares ailleurs ; les fruits immenſes que ces Etats en retirent, ſont cependant de puiſſans motifs qui devroient engager à multiplier ces Colleges, au moins dans la Capitale de chaque Province. Un des premiers objets que les Médecins réunis en Société Littéraire devroient avoir en vue, ſeroit de travailler à des Mémoires ſur l'Hiſtoire Naturelle & les maladies épidémiques ou les plus communes de leur canton ; & comme une certaine étendue de pays reſſortit toujours d'une Univerſité, chaque College pourroit être chargé d'envoyer annuellement ſes Mémoires à la Faculté de Médecine de l'Académie dont il dépend, & celle-ci, après en avoir fait le triage, les publieroit ſous le titre d'*Acta Medicorum* de tel ou tel pays. Par ce moyen, on amaſſeroit inſenſiblement un Recueil précieux de connoiſſances utiles, dont la poſtérité tireroit le plus grand avantage. Mais celui qui réſulteroit de tels établiſſemens, s'étendroit encore à beaucoup d'autres objets, parce que les Membres du College ne borneroient point leurs vues aux ſeuls Mémoires qu'on vient d'indiquer. Toutes les matieres qui ſont du reſſort de la Médecine ſeroient ſoumiſes à leurs diſcuſſions, d'abord qu'elles auroient quelque rapport à la conſervation de la vie & de la ſanté des hommes.

On voit au premier coup-d'œil combien ces Sociétés Littéraires ſont avantageuſes au public ; mais elles ſont d'autant plus néceſſaires parmi nous, que dans la plupart des Capitales de nos Provinces des Pays-Bas Autrichiens rien n'eſt fait pour remuer les eſprits, qui ſouvent s'engourdiſſent faute d'émulation. C'eſt elle cependant qui développe le génie ; & tel ſe contente aujourd'hui de végéter dans le cercle des connoiſſances médiocres, qui, pouſſé par cet éguillon, chercheroit à ſe tirer de la foule & à ſervir plus utilement ſa patrie. Qu'on pardonne cette digreſſion à mon zele : je reviens au College des Médecins de Londres.

Il ne doit être compoſé que de 80 Membres. Les principaux d'entr'eux ſont appellés *Felows* ou Collegues. Après ceux-ci ſont les Collegues honoraires, & enfin les Licenciés, c'eſt-à-dire, ceux qui ayant été trouvés capables de pratiquer la Médecine, du moins en quelque ſorte de maladies, obtiennent du College la permiſſion de l'exercer. Ce College a pluſieurs privileges qui lui ont été accordés par le Roi ou par le Parlement. Par exemple, un Médecin, quoiqu'il ait pris ſes degrés à Oxford où à Cambridge, ne peut pratiquer la Médecine à Londres ou à ſept milles aux environs, ſans licence obtenue ſous le ſceau du College ; & toute perſonne qui n'a point pris ſes degrés, ne peut exercer cette profeſſion en aucune partie de l'Angleterre. Ce College peut condamner à l'amende & faire empriſonner tout contrevenant ; il y a même une

loi qui défend à qui que ce foit d'exercer la Médecine & la Chirurgie, à moins qu'il ne foit qualifié pour cela, ou qu'il n'ait permiffion expreffe pour le faire, & qui déclare félon ou coupable de mort tout contrevenant entre les mains de qui un malade viendra à périr. Ce College a auffi l'autorité de vifiter les boutiques des Apothicaires dans Londres & aux environs, & de voir fi les drogues & compofitions font bonnes & bien préparées. Et afin que les Médecins du College puiffent vifiter leurs malades en tout tems, ils font exempts de toutes les charges onéreufes des Paroiffes. Cependant Londres ne laiffe pas de fourmiller d'Empiriques, de Charlatans & autres qui exercent la Médecine fans autorité, & dont les billets font tous les jours publiquement diftribués par toute la ville. Mais pour empêcher le petit peuple de fe laiffer duper par cette forte de gens, & le fauver en même tems des mains des Apothicaires qui vendent les drogues à très-haut prix, quarante-deux Médecins établirent, en 1696, trois boutiques ou laboratoires, appellés *Difpenfarys*. Il y en a un au College des Médecins, un autre dans Bornhill à Londres, & le troifieme dans S. Martin's-lane à Weftminfter, où l'on vend les médicamens au jufte prix de leur valeur, & où l'on donne gratuitement confeil aux perfonnes incommodées.

Le College des Médecins eft gouverné par un Préfident, quatre Cenfeurs & douze Electeurs, qui font les principaux Membres de la Société. Le Préfident eft choifi entre eux, tous les ans à la Saint Michel; mais les Collegues honoraires & les Licenciés n'ont point de part au gouvernement, quoiqu'ils jouiffent des privileges du College. Par une Patente de Jacques II, il eft déclaré que ceux qui ont pris leurs degrés dans les Univerfités étrangeres, font qualifiés pour devenir *Felows* ou Collegues.

Le 18 Octobre de chaque année il y a féance publique, pendant laquelle on prononce une Oraifon Latine qui a pour objet la Médecine & les perfonnes qui fe font diftinguées, foit par leurs talens, foit par leurs bienfaits envers le College. Le célebre *Harvey* eft l'inftituteur de cette cérémonie fondée fur la reconnoiffance; & les Médecins Anglois qui s'en font acquittés, n'ont pas manqué d'inférer dans le Recueil de leurs Ouvrages, les Difcours qu'ils ont prononcés à l'honneur du College & de fes bienfaiteurs.

On a publié à Londres en 1722, *in-4*, un Ecrit concernant la difcipline du College de cette ville; il eft intitulé: *Statuta moralia Collegii Regii Medicorum Londinenfium*. Cette Compagnie a fait imprimer différens Difpenfaires à fon ufage; mais elle a donné, en 1768, le premier volume d'un Ouvrage, *in-8*, plus important & plus utile encore, fous le titre de *Medical Tranfactions*, & elle fe propofe de continuer ce Recueil, qui eft rempli d'Obfervations propres à compléter l'Hiftoire des maladies & à conftater les effets de différens remedes.

MÉDÉE, Sœur d'*Angitia* & de *Circé*, a été mife au nombre des Magiciennes, & à ce titre, elle a paffé pour opérer des chofes furprenantes, comme le rajeuniffement des vieillards. Mais fi l'on examine de près le merveilleux que l'Antiquité a cru voir dans les procédés de cette femme, les foupçons de Magie ne tarderont point à difparoître. L'opinion qu'on avoit d'elle fur le rajeuniffement des vieillards, n'étoit fondée que fur la connoiffance qu'elle avoit

des herbes qui teignent en noir les cheveux blancs, & sur l'art qu'elle avoit de s'en servir adroitement. Comme elle fut encore la premiere qui s'avisa de conseiller l'usage des bains chauds, pour rendre les corps plus souples & plus agiles, ainsi que pour les guérir de diverses maladies, le peuple qui voyoit tout cet appareil de chaudieres d'eau & de bois, sans en savoir la destination, publia qu'elle faisoit bouillir les hommes qui se mettoient entre ses mains. Le Vieillard *Pelias* contribua à accréditer ce préjugé parmi le public ; car ayant voulu essayer les bains chauds, nonobstant son âge, il y trouva la mort & passa pour avoir souffert une ébullition trop forte.

Il y a des Auteurs, même parmi les Anciens, qui conviennent que *Médée* n'avoit d'autre sortilege que de faire pratiquer des exercices convenables, en vue de rendre robustes & vigoureux les corps les plus délicats & les plus foibles ; mais comme elle employoit aussi les Bains, ainsi qu'on vient de le dire, la nouveauté du remede en imposa aux peuples ignorans, qui s'imaginerent que tout le secret de cette femme consistoit à faire cuire la chair des hommes pour les rajeunir. Elle-même ne fut peut-être pas fâchée du bruit qui couroit sur son compte ; il jettoit du mystere sur la pratique la plus simple, & il aidoit par-là à faire réussir toutes les petites fourberies, par lesquelles l'Empirisme cherchoit à relever les conseils qu'il donnoit aux malades. *Médée* n'en usa cependant point ainsi à l'égard de ses autres connoissances ; car *Diodore* nous apprend que cette femme avoit guéri les blessures de *Jason*, son mari, celles de la guerriere *Atalante* & des *Thespiades*, & qu'elle n'employoit pour cela que certaines herbes différemment préparées.

MEDIUS, Médecin du XXXVII siecle, fut disciple de *Chrysippe* Cnidien. *Suidas* dit qu'il étoit frere de *Crétoxene*, mere d'*Erasistrate*. C'est apparemment le même que *Diogene* de Laërce appelle *Medias*, & qu'il donne pour mari à *Pythias*, fille d'*Aristote*.

MEECKREN, (Job VAN) Chirurgien de l'Hôpital & de l'Amirauté d'Amsterdam, vécut dans le XVII siecle. Il fit de bons éleves dans son Art qu'il pratiqua avec autant d'honneur que de succès ; il se distingua même parmi ses confreres par l'invention de quelques instrumens, & la perfection qu'il donna au Troicart pour percer l'œil rempli d'eau ou de pus, au Seringotome & à une Aiguille cannelée. Comme il avoit le génie observateur, il recueillit beaucoup d'Histoires Médico-Chirurgicales, qu'il a écrites en Hollandois, sa langue maternelle, & qu'on a publiées après sa mort. Ce Recueil parut à Amsterdam en 1668, *in*-8, avec figures ; à Nuremberg en 1675, même format, en Allemand ; à Amsterdam, 1682, *in*-8, en Latin, par *Abraham Blasius* qui en est le Traducteur. Ces Observations, que l'Auteur a enrichies de ses remarques, sont rendues avec beaucoup de vérité. *Van Meeckren* ne cache même pas les événemens malheureux de sa pratique ; il instruit également par ses bons & ses mauvais succès. En parlant de l'Artériotomie, dont il étoit grand partisan & qu'il avoit faite plusieurs fois avec tout l'avantage possible, il avoue qu'elle lui avoit mal réussi par le défaut du bandage & l'inattention du malade.

MEGES, Chirurgien du quarantieme fiecle, étoit de Sidon, fuivant *Galien*. Au rapport de *Celfe*, il demeura à Rome fous l'Empire d'Augufte, & fe fit de la réputation dans cette ville, où d'autres bons Chirurgiens fe diftinguerent dans le même tems, comme *Tryphon*, le pere, & *Evelpiftus*, fils de *Phleges*.

MEGOBACCH, (Jean) de Spangenberg, ville dans le Bas Landgraviat de Heffe, naquit en 1495. Le fuccès avec lequel il s'étoit appliqué aux études préliminaires à celle de la Médecine, fit augurer favorablement fur fon compte, dès qu'on le vit décidé pour cette derniere. Il en commença le cours dans l'Univerfité de Padoue, où les preuves qu'il donna de fa capacité lui mériterent les honneurs du Doctorat; mais il en donna de plus grandes, à fon retour en Allemagne, par la diftinction avec laquelle il enfeigna dans les Ecoles de la Faculté de Marpurg, & par les différens Ouvrages qu'il mit au jour. Il avoit à peine 40 ans, lorfqu'il abdiqua fa Chaire, en 1535, pour fe rendre à Caffel, où Philippe, Landgrave de Heffe, l'honora de toute fa confiance. *Megobacch* étoit encore au fervice de ce Prince, lorfqu'il mourut dans la même ville le 27 Juillet 1555, dans la foixante-unieme année de fon âge.

MEIBOMIUS, (Jean-Henri) favant Médecin, étoit de Helmftadt, où il naquit le 27 Août 1590. Il voyagea en Italie dans le deffein de fe perfectionner dans les Sciences; & comme il y fit de grands progrès, fur-tout dans la Médecine, il fe rendit en 1619 à Bâle, où il prit le bonnet de Docteur. Il retourna enfuite dans fa ville natale qu'il ne tarda pas à enrichir de fes connoiffances dans la Chaire que les Membres de la Faculté lui accorderent en 1620. Il continua d'enfeigner dans les Ecoles de fa patrie jufqu'en 1626, qu'il alla s'établir à Lubeck en qualité de Médecin de cette ville & de fon Evêque. Ce fut-là qu'il mourut le 16 Mai 1655. *Meibomius* ne s'occupa prefque que de l'Hiftoire fur la fin de fa vie; il s'attacha particulierement à celle de la Médecine, fur laquelle il laiffa à fon fils un Manufcrit intitulé : *De Vitis Medicorum ufque ad fæculum XV*: mais cet Ouvrage n'a point été imprimé. Il en laiffa d'autres, dont la plus grande partie a vu le jour de fon vivant, fous ces titres:

Hippocratis Orkoe, five, Commentarius in Hippocratis jusjurandum. Lugduni Batavorum, 1643, *in*-4.

De Flagrorum ufu in re venereâ. Ibidem, 1643, *in*-4. *Londini*, 1655, *in*-32. *Hafniæ*, 1669, *in*-8, par les foins de *Thomas Bartholin* qui a compris dans cette édition ce qu'il a lui-même écrit fur cette matiere. *Francofurti*, 1670, *in*-8. L'ufage du fouet, en vue de fe rendre habile à la génération, eft une pratique bien ancienne. Les Dames Romaines fe rendoient à certaines heures dans le Temple de Lucine, où depouillées de leurs vêtemens & dévotement profternées, elles recevoient avec docilité plufieurs coups de fouet qu'un Luperque, ou Prêtre de Pan, leur appliquoit avec des lanieres faites de peau de bouc. Si cette fuftigation ne les rendoit pas fécondes, elle paffoit au moins pour avoir la propriété de les difpofer à le devenir.

Epiftola de Cynophoria, feu, canis portatione ignominiosâ. Helmftadii, 1645, *in*-4.

De Mithridatio & Theriaca Difcurfus. Lubecæ, 1652, 1659, *in*-4.

Mæcenas, five, de C. Dinii Mæcenatis vitâ, moribus & geſtis, Liber ſingularis. Lugduni Batavorum, 1653, in-4.

De Cereviſiis, potibuſque & ebriaminibus extra vinum aliis, Commentarius. Helmſtadii, 1668, *in-4*, avec le Livre d'*Adrien Turnebe* qui eſt intitulé: *De Vino.*

Aurelii Caſſiodori Formula Comitis Archiatrorum. Ibidem, 1668, *in-4*. C'eſt un Commentaire ſur la 19e. Lettre du VIe. Livre de *Caſſiodore.*

MEIBOMIUS, (Henri) fils du précédent, vint au monde à Lubeck le 29 Juin 1638. Après avoir fait de bonnes études à Helmſtadt & en différentes Univerſités de la Hollande, il voyagea en Italie & en France, s'arrêta à Angers, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine l'an 1663, ſe rendit enſuite en Angleterre & repaſſa delà en Allemagne. Le nom de ſon pere étoit encore en honneur à Helmſtadt, & comme le ſien ne tarda pas à s'y répandre par l'eſtime qu'on fit de ſes talens, l'Univerſité de cette ville ne balança pas de l'inſcrire parmi ſes Profeſſeurs. Il fut nommé aux Chaires de Médecine, de Poéſie & d'Hiſtoire qu'il remplit ſucceſſivement; il occupoit encore la derniere à ſa mort arrivée le 26 Mars 1700, à l'âge de 62 ans. Quelque occupé que fût *Meibomius* des devoirs de ces emplois Académiques & de la pratique de la Médecine, l'amour du travail lui fit tellement ménager ſon tems, qu'il en trouva non ſeulement aſſez pour la compoſition des Ouvrages qu'on lui doit, mais encore pour veiller à l'édition de ceux d'autrui. On remarque parmi les uns & les autres:

De incubatione in fanis Deorum, Medicinæ causâ, olim factâ. Helmſtadii, 1659, *in-4*. Comme les Prêtres, qui s'étoient anciennement emparés de l'intendance de la Médecine, faiſoient regarder toutes les maladies comme une punition des Dieux, il étoit dans l'ordre que les Dieux guériſſent les maux qu'ils envoyoient aux hommes; & voilà vraiſemblablement l'origine de l'incubation dans les Temples, où les malades alloient coucher pour attendre le moment favorable à la guériſon de leurs maux. Mais pour que perſonne ne mourût entre les mains des Prêtres, on n'admettoit à l'incubation que des malades ſuſceptibles d'une guériſon prompte & facile; ſans cette précaution, on auroit décrédité le culte de la Divinité. Les malades étoient obligés de conſulter d'abord le Dieu dont ils imploroient le ſecours; & comme ſes Miniſtres en étoient l'ame & l'organe, ils dictoient les réponſes à leur gré. A cette premiere cérémonie les Prêtres en ajoutoient d'autres, auxquelles ils mettoient un appareil d'autant plus propre à en impoſer au peuple, qu'il eſt toujours avide du merveilleux. Ces cérémonies conſiſtoient en jeûnes, en expiations, en luſtrations, en ſacrifices. On s'accordoit par-tout ſur la néceſſité des ſacrifices; il étoit même défendu de rien emporter des victimes ou de ce qui avoit été conſacré aux Dieux; mais chaque Temple avoit des uſages différens, tant ſur la maniere que ſur l'eſpece des offrandes. La Divinité avoit auſſi différentes façons de ſe communiquer dans tous les Temples. Dans celui d'Athenes, elle exerçoit en perſonne le miniſtere de la guériſon. Quand les ablutions & les ſacrifices étoient finis, les malades ſe couchoient, le ſacrificateur éteignoit les lampes & recommandoit de dormir, ou du moins de garder un profond ſilence par reſpect pour le lieu: car le moindre bruit effarouchoit la Divinité, qui avoit de bonnes raiſons pour ne pas s'expoſer aux regards curieux & indiſcrets des profanes. Lorſ-

que le facrificateur croyoit tout fon monde bien endormi, il faififfoit ce moment pour faire fa ronde & s'emparer des noix, des figues, des gâteaux & des autres offrandes qui avoient été tranfportées de l'autel fur la table facrée, & emportoit toute cette victuaille pour manger avec fa famille; car puifqu'il guériffoit pour le Dieu, il étoit jufte qu'il mangeât pour lui. Vers le milieu de la nuit, lorfque tout étoit calme, *Efculape*, ou plutôt le Prêtre qui en faifoit les fonctions, accompagné de plufieurs femmes, qu'on faifoit paffer pour les filles du Dieu, vifitoit les malades & leur ordonnoit le remede qu'il jugeoit convenable; un aide le préparoit fur le champ, & le Dieu en faifoit l'application. Quelques-uns de ces malades guériffoient par hazard, & d'autres fe croyoient guéris; ce qui revenoit à-peu-près au même pour entretenir la crédulité du peuple & accréditer les fourberies des Prêtres du Paganifme.

Obfervationes Medicæ de affectibus omiffis. Helmftadii, 1664, *in*-4. Ce Recueil, qui eft de la façon d'*Arnould de Boot*, avoit déja paru à Londres en 1649, *in*-12. Dans la Préface qui eft de la compofition de *Meibomius*, on trouve plufieurs notes importantes fur les Auteurs qui ont publié des Confultations & des Obfervations.

De vafis palpebrarum novis, Epiftola ad Joëlem Langelottum. Helmftadii, 1666, *in*-4. On a cru mal-à-propos que *Meibomius* avoit fait différentes découvertes fur les glandes & les vaiffeaux des paupieres. Il eft vrai qu'il en a donné une defcription exacte; mais *Cafferius* les avoit connus long-tems avant lui.

De offium contufione Difputatio. Ibidem, 1668, *in*-4. Je paffe fous filence quantité d'autres Differtations fur des fujets intéreffans, & je me borne à dire qu'elles prouvent que leur Auteur avoit de grandes connoiffances fur l'économie animale & les maux qui la dérangent.

De Medicorum Hiftoriâ fcribendâ, Epiftola ad Georgium Hieronimum Velfchium. Ibidem, 1669, *in*-4. Les difficultés qui fe rencontrent dans l'Hiftoire de la Médecine des Arabes, paroiffent l'avoir arrêté dans fon projet; elles l'ont même empêché de publier l'Ouvrage que fon pere lui avoit laiffé.

Parentatio J. Danielis Schmidt. Dantifci, 1687, *in*-4.

Ad Saxonicæ Inferioris Hiftoriam Introductio. Helmftadii, 1687, *in*-8.

Scriptores Rerum Germanicarum. Ibidem, 1688, deux volumes *in-fol.*

Valentini Henrici Vogleri Introductio univerfalis in notitiam cujufcumque generis bonorum fcriptorum. Ibidem, 1700, *in*-4, avec des augmentations de la part de l'Editeur.

Il ne faut pas confondre ce Médecin avec *Henri Meibomius*, fon grand pere, qui enfeigna à Helmftadt, où il publia quelques Ouvrages; ni avec *Marc Meibomius*, autre habile homme de la même famille, qui fe confacra tout entier à l'étude de l'Hiftoire & des Belles-Lettres, & qui mourut en grande réputation en 1611. On trouve encore *Brandus Meibomius*, Profeffeur de Médecine en l'Univerfité de Helmftadt, qui a publié quelques Differtations Académiques depuis 1730.

MÉLAMPE étoit d'Argos & vivoit environ l'an du monde 2705. Il naquit dans une famille illuftre. *Salmonée*, qui regnoit dans l'Elide, eut une fille d'une grande beauté; elle fe nommoit *Tyro*, & elle époufa *Cretés* qui fuccéda à *Salmonée*. *Tyro* donna à *Cretés* trois fils, *Amythaön*, *Pherés*, & *Aëfon*. D'*Amy*-

thaön & d'*Aglaïde* naquirent *Mélampe* & *Bias*. *Mélampe* eut tant de goût pour les Sciences, qu'il paſſa d'Argos en Egypte dans le deſſein de s'inſtruire de celles qu'on cultivoit dans ce pays. Il en rapporta de grandes connoiſſances dans la Grece, mais auſſi une partie de la ſuperſtitieuſe Mythologie & de la Magie des Egyptiens. L'Art même de guérir, ſi fort au goût de ce dernier peuple, mérita encore toute ſon attention; la preuve des progrès qu'il y avoit faits, ſe tire des hiſtoires ſuivantes.

Les filles de *Prætus*, Roi des Argiens, étoient devenues folles. Il les guérit en les purgeant avec l'Ellébore, dont il avoit reconnu la vertu par l'effet qu'il produiſoit ſur ſes chevres après qu'elles en avoient brouté. *Mélampe* ne s'en tint pas là; il fit baigner les filles du Roi dans une fontaine d'eau chaude pour achever la cure. Voilà les premieres purgations, dont il ſoit fait mention parmi les Grecs. On donna depuis le nom de *Melampodium* à l'Ellébore.

Le ſavoir de *Mélampe* dans la Médecine eſt encore prouvé par l'hiſtoire de l'Argonaute *Iphiclus*, fils de *Philacus*. Ce jeune homme, fort chagrin de n'avoir pas d'enfans, s'adreſſa à *Mélampe* qui lui conſeilla de prendre de la rouille de fer, pendant dix jours, dans un peu de vin; ce remede produiſit l'effet qu'il en attendoit. *Leclerc* doute du fait, dans ſon Hiſtoire de la Médecine; mais s'il eſt vrai, il n'eſt pas difficile de l'expliquer par des raiſons que l'expérience confirme encore aujourd'hui. Pour parvenir à la découverte de ce remede, il n'étoit pas néceſſaire que *Mélampe* fît parade de ſon habileté dans l'Art des incantations, & qu'il feignît de recourir à une voie extraordinaire, la révélation du vautour; tout cela ne buttoit qu'à en impoſer à ſes compatriotes ignorans. Mais cette ſupercherie, ſi digne des gens avides d'honneur & d'argent, & dont la conduite des Empiriques nous fourniroit cent exemples, étoit fort en vogue dans les premiers âges de la Médecine. On doit cependant convenir que ſi *Mélampe* employa les incantations, les charmes & les augures dans le traitement des maladies, ce fut à l'imitation des Egyptiens, chez qui il en avoit puiſé la pratique. Ce manege étoit fort en vogue chez ce peuple, & le fut chez tous ceux qui remplacerent le défaut de leurs connoiſſances par l'air myſtérieux qu'ils mirent dans l'exercice de la Médecine. La vanité des perſonnes qui en faiſoient profeſſion, y trouva d'autant mieux ſon compte, que l'ignorance des gens à qui ils avoient à faire, ſe prêtoit aveuglément à toutes les pratiques de l'odieux manege qui déshonora ſi fort l'enfance de notre Art. Une ſeule choſe peut les excuſer à nos yeux: c'eſt que la Religion s'accordoit avec la façon de penſer des uns & des autres. Les premiers ſembloient plus attachés au culte des Dieux, dont ils imploroient le ſecours ou dont ils attendoient les révélations: les ſeconds ſe laiſſoient aiſément perſuader par ce cérémonial, que les Médecins étoient des hommes protégés & favoriſés du ciel. Que s'enſuivoit-il delà? C'eſt que les peuples marquoient en tous tems une extrême vénération pour les Médecins, & que dans la maladie, ils avoient pour leurs ordonnances toute la docilité poſſible. On commençoit l'incantation; le malade prenoit les potions qu'on lui preſcrivoit comme des choſes eſſentielles à la pratique religieuſe: il guériſſoit, & ne manquoit pas d'attribuer aux charmes l'efficacité des remedes. Si les Prêtres d'*Eſculape* ou d'*Iſis* avoient connu la vertu du Quinquina, il leur auroit été bien facile d'accréditer, aux dépens de cette écorce,

la partie du culte qu'ils auroient voulu ordonner en l'adminiftrant. Cependant il faut convenir que ces momeries pouvoient augmenter la confiance du malade en fon Médecin, changer même l'état de la maladie par les influences néceffaires des difpofitions de l'efprit fur celles du corps; deux effets qui ne font pas de petite importance pour accélérer le fuccès des remedes.

Hérodote, *Paufanias*, *Ovide* & *Apollodore*, en parlant des cures faites par *Mélampe*, femblent nous fuggérer que la Médecine n'étoit pas alors auffi imparfaite qu'on le penfe communément. Car fi nous confidérons les propriétés de l'Ellébore, & fur-tout de l'Ellébore noir dans les maladies particulieres aux femmes, & en même tems l'efficacité des bains chauds à la fuite de ce remede, nous conviendrons que tout cela étoit bien fagement prefcrit dans le cas des filles de *Prætus*. D'une autre part, en fuppofant, comme il eft vraifemblable, que l'impuiffance d'*Iphiclus* provenoit du relâchement des folides & d'une circulation languiffante des liquides, il eft évident que pour corriger ces défauts, les préparations faites avec le fer étoient tout ce qu'avec les connoiffances modernes on auroit pu ordonner de mieux. Mais comme fi ce n'eût point été affez de faire honneur à *Mélampe* de ces deux cures, dans lefquelles on a mis tout l'efprit & la jufteffe des indications les mieux prifes, on a voulu encore lui attribuer des morceaux d'écriture qui ont paru en Grec dans le XVIe. fiecle; ils ne font cependant qu'un tiffu de fottifes & de puérilités. Celui qui eft intitulé: *Ex palpitationibus Divinatio*, ne contient que neuf pages & demie d'impreffion, & celui qui porte le titre de *Divinatio ex nævis corporis*, eft en quarante trois lignes; ils ont été publiés en Grec à Rome en 1545, *in*-4, avec les Hiftoires d'Élien. Le fecond fut imprimé en Latin à Venife en 1552, *in*-8, avec d'autres Ouvrages; en Grec & en Latin à Paris en 1658, *in-folio*, avec la Métopofcopie de *Jérôme Cardan*. M. *Goulin*, qui parle de ces deux efpeces d'Ouvrages dans la lettre adreffée à M. *Fréron* au fujet de l'Hiftoire de l'Anatomie & de la Chirurgie de M. *Portal*, les attribue à un autre *Mélampe* qui vivoit en Egypte environ mille ans plus tard que le premier, fous un des Rois Ptolomée. Ceci fe rapporte affez au fentiment de *Pierre Caftellan* & de *Neander* qui citent un *Mélampe* qui fleuriffoit après *Empédocle*. C'eft au plus ancien que quelques Auteurs donnent un fils nommé *Thyodamas*, ou *Theodamas*; il hérita du favoir de fon pere & fe diftingua autant que lui dans la Médecine. C'eft du même, dont *Virgile* fait mention, au troifieme Livre des Géorgiques:

Præterea, nec jam mutari pabula refert,
Quæfitæque nocent artes: ceffere Magiftri
Phyllirides Chiron, Amythaoniufque Melampus.

MELETIUS, Philofophe Chrétien que l'on croit contemporain d'*Aëtius*, s'eft particulierement appliqué à l'Anatomie. Il a laiffé un Ouvrage en Grec, qui a paru en Latin à Venife en 1552, *in*-4, de la verfion de *Nicolas Petreius*, fous ce titre: *De natura, ftructurâque hominis Opus*. Le célebre *Riolan*, dont le jugement eft d'un grand poids en Anatomie, avoit fort mauvaife opinion de ce Traité. Mais M. *Portal* eft d'un fentiment un peu différent; il affure même que ceux

qui se donneront la peine de lire l'Ouvrage de *Meletius*, le trouveront meilleur que *Riolan* ne le pense. L'Historien, que je viens de citer, le regarde comme un Traité presque complet de la structure du corps humain.

MELIORATUS, (Remi) de Sulmona, ville de l'Abruze citérieure au Royaume de Naples, enseigna la Philosophie à Pise dans le XVI siecle. La réputation qu'il se fit dans les Ecoles de cette ville, engagea l'Université de Padoue à lui offrir la même Chaire en 1535. Il l'accepta, & après l'avoir remplie pendant trois ans, il passa à la premiere de Logique, qu'il laissa en 1543 à *Bernardin Tomitanus*. On ne sait si celui-ci lui succéda à cause de mort, ou s'il le remplaça seulement à sa sortie de Padoue. *Melioratus* n'étoit point Médecin ; il ne doit le rang qu'on lui donne dans ce Dictionnaire, qu'au Traité *De putredine* qu'il écrivit contre *Jean l'Argentier*, & qui parut à Venise en 1564, *in*-4.

MEMMIUS, (Pierre) Docteur en Médecine, natif d'Herenthals dans le Brabant, exerça premierement sa profession à Utrecht ; mais sa femme y étant morte en 1551, il prit le parti de voyager & s'arrêta à Rostock, où il enseigna dans les Ecoles de la Faculté depuis 1561 jusqu'en 1581. Ce fut en cette année qu'il se rendit à Lubeck en qualité de Médecin stipendié ; il y mourut le 17 Juillet 1589, à l'âge de 67 ans. Ses Ouvrages sont intitulés :

De recto Medicinæ usu Liber unus. Delphis, 1564, *in*-8.

Hippocratis Coi Jusjurandum commentariô illustratum. Accessit pars altera, quâ ratione Medicorum vita & Ars sanctè conservetur, declarans. Rostochii, 1577, *in*-8.

Gaspar Burmann parle d'*Abraham Memmius*, dans son *Trajectum eruditum*, & il le croit fils du précédent. *George Matthias* l'assure dans son *Conspectus Chronologicus*, où il dit qu'*Abraham* naquit à Utrecht au mois de Septembre 1564 ; il faut donc que son pere s'étoit marié en secondes noces. Celui, dont nous parlons, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Bâle en 1589, & passa delà à Konigsberg, où il fut nommé Professeur de Physique en 1594, & Recteur de l'Université en 1596 & en 1600. Il mourut dans la même ville le 18 Septembre 1602.

MENA, (Ferdinand) surnommé le Portugais par quelques Auteurs, fit beaucoup d'honneur, dans le XVI siecle, à l'Université d'Alcala de Henarez, où il enseigna la Médecine. *Nicolas Antonio*, qui a mis au jour la Bibliotheque d'Espagne, ajoute que Philippe II nomma *Mena* à l'emploi important de premier Médecin de sa personne, & qu'il le combla de ses bienfaits. Ce favori n'abusa point des faveurs & des bontés de son Prince ; il fut même si désintéressé, qu'il les tourna moins à son avantage qu'à celui de sa profession. En effet, il engagea Philippe II à fonder plusieurs Chaires de Médecine dans les différentes Universités de son Royaume, & à contribuer aux succès des études par de nouveaux privileges. Ce Médecin y contribua lui-même par ses Ouvrages, dont les Bibliographes donnent la notice suivante :

Claudii Galeni de pulsibus Liber è Græco conversus & Commentariis illustratus. Compluti, 1553, *in*-4.

Claudii Galeni Liber de urinis cum interpretatione & Commentariis locupletiſſimis. Ibidem, 1553, *in*-4.

Commentaria in Libros Galeni de ſanguinis miſſione & purgatione. Ibidem, 1555, *in*-8. *Auguſtæ Taurinorum*, 1587, 1589, *in*-8.

Libellus utiliſſimus de ratione permiſcendi medicamenta quæ paſſim in uſus veniunt, Compluti, 1555, *in*-8. *Auguſtæ Taurinorum*, 1587, 1625, *in*-8.

Methodus febrium & earum ſymptomatum curatoria Hiſpaniæ Medicis potiſſimùm ex uſu. Antverpiæ, 1568, *in*-4, avec les Traités *De ſeptimeſtri partu & de purgantibus*.

* MENABENUS, (Apollonius) bon Poëte & ſavant Philoſophe, étoit de Milan. Il fut premier Médecin de Jean III, Roi de Suede, avant l'an 1581 ; car on croit que ce fut en cette année qu'il paſſa à Vienne, d'où il retourna enſuite dans ſa patrie. Ce Médecin a laiſſé pluſieurs Ouvrages manuſcrits, dont on ne connoît point les titres ; ceux qui ont été rendus publics, ſont intitulés :

De cauſis fluxûs & refluxûs aquarum Stockholmenſium.

Tractatus de magno animali, quod Alcen nonnulli vocant, Germani Elendt, *& de ipſius partium in Re Medica facultatibus. Item Hiſtoria Cervi Rangiferi, & Gulonis, Filfras ſeu Vielfras vocati. Acceſſit Remberti Dodonæi de Alce Epiſtola. Coloniæ*, 1581, *in*-12.

MENAPIUS, (Guillaume) ſavant perſonnage du XVI ſiecle, étoit de Grevenbroich, petite ville du Duché de Juliers. Le deſir de ſe perfectionner dans les Sciences l'engagea à parcourir la plus grande partie de l'Europe, & partout il s'attacha aux Profeſſeurs qui jouiſſoient de la réputation la mieux établie dans les Univerſités. Il s'arrêta principalement à Padoue, où il étudia la Philoſophie ſous *Nicolas Thomæus* ; delà il ſe rendit à Rome, & comme il y ſéjourna aſſez long-tems, il s'appliqua à différentes Sciences avec un égal ſuccès. Senſible au plaiſir d'être ſavant, il ne goûtoit point encore toutes les douceurs qui ſont les fruits du travail, parce qu'il lui manquoit celle d'être utile à ſa patrie. Il en prit le chemin pour aller communiquer ſes connoiſſances à ſes compatriotes, dont il n'ambitionnoit que l'eſtime pour récompenſe de ſes talens. Il obtint plus qu'il ne demandoit ; car peu d'années après ſon retour dans ſa ville natale, il fut nommé à la Prévôté de l'Egliſe Collégiale de Saint Adelbert à Aix-la-Chapelle, qu'il occupa dignement juſqu'à ſa mort arrivée en 1561. *Menapius* n'étoit point Médecin, mais comme il étoit ſavant dans la Médecine, il a écrit quelques Ouvrages qui ont du rapport avec cette Science :

Ratio victûs ſalubris & ſanitatis tuendæ. Coloniæ, 1540, *in*-4, avec le Traité *De triplici vitâ*, de la façon de *Marſile Ficin. Baſileæ*, 1540, *in*-8, 1549, *in*-4.

Encomium Febris Quartanæ. Adjuncta eſt ratio curandi Febrem Quartanam. Baſileæ, 1542, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1636, *in*-8, avec d'autres Traités.

MÉNÉCRATE de Syracuſe, vécut dans le XXXVII ſiecle, ſous le regne de Philippe de Macédoine, pere d'Alexandre le Grand. Il ne manquoit pas de connoiſſances dans la Médecine ; il paſſe même pour avoir écrit un Livre [de

Remedes : mais sa vanité fut si ridicule & il eut une telle opinion de ses talens, qu'il se crut en droit de faire revenir le tems auquel les Médecins passoient pour des Dieux. En conséquence de cette folle idée, il se fit accompagner par quelques-uns des malades qu'il avoit guéris ; il en fit habiller un en Apollon, un autre en Esculape, un troisieme en Hercule, se réservant pour lui la couronne, le sceptre, les attributs & le nom de Jupiter, comme le Maître de ces Divinités subalternes à qui il avoit rendu la vie. *Athénée*, qui rapporte tout ceci, nous apprend encore que *Ménécrate* avoit coutume d'exiger des promesses par écrit de ceux qu'il avoit guéris de la maladie sacrée, c'est-à-dire, de l'épilepsie, qu'ils lui obéiroient & qu'ils le suivroient à l'avenir comme les valets suivent leurs maîtres. *Athénée* cite même les noms de ceux qui formoient le cortege de *Ménécrate*. Il nomme un *Nicostrate*, natif d'Argos, qui ayant été délivré du haut mal par les remedes de ce Médecin, alloit à sa suite, habillé comme un Hercule & prenant le nom de ce Héros. Un autre, appellé *Nicagoras*, portoit l'habit de Mercure, assorti des ailes & du caducée de ce Dieu. *Astycreon* faisoit le troisieme sous le nom & l'équipage d'Apollon ; un quatrieme étoit ajusté comme Esculape : pour *Ménécrate*, il avoit à la façon de Jupiter, une robe de pourpre, une couronne d'or sur la tête, un sceptre à la main, avec une chaussure comme celle des Dieux. Il courut toute la Grece en cet état, avec sa troupe divine ; mais comme on lui reconnut par-tout plus de fol orgueil que de vrai savoir, il reçut plus de marques de mépris que de vénération.

Philippe de Macédoine ne manqua aucune occasion de mortifier ce Médecin, & s'attacha à rabattre la vaine opinion qu'il avoit de lui même. Ce Prince ayant reçu une lettre qui commençoit ainsi : *Ménécrate Jupiter souhaite toutes sortes de prospérités au Roi Philippe* ; il lui fit une réponse, dont l'adresse étoit conçue en ces termes : *Philippe à Ménécrate santé & bon sens* ; voulant lui faire connoître qu'il étoit malade d'esprit. Mais afin qu'il n'en doutât pas, Philippe ajouta qu'il lui conseilloit d'aller à Antycire, ville de la Phocyde, fameuse par l'abondance d'Ellébore qui croissoit dans ses environs, & dont on se servoit pour purger les foux.

Philippe fit encore un autre affront à *Ménécrate*. Il l'invita un jour à un grand repas ; & ayant fait mettre pour ce Médecin une table à part dans un lieu fort élevé avec un encensoir dessus, il donna ordre qu'on le repût de la fumée des parfums qu'on y brûloit, pendant que les autres conviés feroient bonne chere à une table auprès de lui. *Elien* dit que *Ménécrate* se rejouit au commencement du repas de l'honneur qu'on lui fit ; qu'il fut même extrêmement flatté de voir sa divinité reconnue dans cette assemblée respectable ; mais comme on ne lui servoit rien à manger, la faim ne tarda pas à le faire ressouvenir qu'il étoit homme, & il prit brusquement congé de la compagnie. Toutes ces mortifications ne purent cependant rien rabattre de la vanité de ce fou. Il en poussa l'insolence jusqu'à écrire au Roi Philippe en ces termes : » Vous » regnez dans la Macédoine. Vous pouvez, lorsqu'il vous en prend la fantai- » sie, faire périr ceux qui se portent bien ; mais moi je puis rendre la santé

» à ceux qui ne l'ont pas, la conſerver à ceux qui l'ont, & même les faire » parvenir juſqu'à l'âge le plus avancé, pourvu qu'ils aient de la ſoumiſſion » pour moi. Les Macédoniens ſont vos gardes & ſe tiennent auprès de votre » perſonne. Je tire le même ſervice de ceux qui ont été guéris par mes » ſoins, & à qui moi, qui ſuis Jupiter, ai donné la vie. » Ainſi parloit *Ménécrate* qui, dans le tems qu'il s'occupoit de la guériſon des maux d'autrui, ne ſongeoit point à la maladie qui lui dérangeoit l'eſprit.

MÉNÉCRATE, Médecin du premier ſiecle, fut en réputation ſous l'empire de Tibere, & même dès la fin de celui d'Auguſte. Il mourut ſous Claude, comme il paroît par une Inſcription Grecque qui ſe voyoit à Rome & qui eſt rapportée par *Gruter* & par *Mercuriali.* Il eſt appellé Médecin des Céſars dans cette Inſcription; ce qui fait croire qu'il avoit ſervi pluſieurs Empereurs, apparemment Tibere, Caligula & Claude.

On a attribué à *Ménécrate* de Syracuſe un Ouvrage ſur la compoſition des médicamens qui appartient à celui dont nous parlons dans cet Article. *Galien*, qui en fait mention, met cet Auteur au rang de ceux qui ont mieux écrit ſur cette matiere, & il remarque que ſon Livre étoit intitulé: *Autocrator Hologrammatos*, c'eſt-à-dire, l'Empereur dont les mots ſont écrits. Il avoit intitulé ſon Livre l'*Empereur*, apparemment parce qu'il l'avoit dédié à l'Empereur qui vivoit de ce tems-là: il y a encore d'autres exemples d'une ſemblable maniere d'intituler des Livres. Le mot *Hologrammatos* qui ſuit, marquoit qu'il avoit écrit les mots entiers, c'eſt-à-dire, qu'il avoit écrit tout au long le nom & le poids de chaque ſimple. Cela ſuppoſe que les Médecins avoient déja alors la coutume d'écrire en mots abrégés, & de ſe ſervir de chiffres & de caracteres particuliers, comme on fait aujourd'hui; mais *Ménécrate* ne trouvoit pas cela à propos & ne s'en étoit point voulu ſervir, pour éviter les fautes que l'on pouvoit faire en prenant une lettre numérale pour une autre, ou en expliquant mal une abbréviation. Qu'auroit penſé ce Médecin, s'il eût vécu dans le tems où les Chymiſtes ont inventé tous ces caracteres myſtérieux, ſous le voile deſquels ils cachent aux yeux du public les choſes les plus communes? Il en auroit condamné l'invention & l'uſage, & il auroit bien fait. Parmi les médicamens qui ſont décrits dans le Livre de *Ménécrate*, il y en a de ſon invention, comme l'Emplâtre *Diachylon*, c'eſt-à-dire, compoſée de ſucs; mais elle eſt différente de celle que nos Apothicaires préparent aujourd'hui ſous le même nom.

Cœlius Aurelianus cite un *Ménécrate* qu'il appelle *Menecrates Zeophletenſis*; il pourroit être le même.

MENEMACHUS d'Aphrodiſias, Médecin Méthodique, eſt cité par *Celſe* au ſujet d'un remede contre la douleur des dents. On croit qu'il a ſuivi *Thémiſon* de près; du moins il a été l'un des plus ſubtils défenſeurs de ſa doctrine.

MENESTOR, Médecin dont *Théophraſte* fait mention, a écrit touchant les plantes.

MENGIN, (Ignace-Isidore) de saint Michel ou Michiel au Duché de Bar, vécut dans le XVII siecle. Il exerça d'abord sa profession de Médecin à Saint Dié, mais les succès de sa pratique le firent appeller à Nancy, où il soutint sa réputation par la continuité de ses succès & par les Ouvrages qu'il mit au jour. Tels sont une Dissertation sur le jeûne extraordinaire d'une fille native du village d'Eulmont à une lieue de la Capitale, & un discours sur les Eaux de Plombieres. Ces deux pieces se trouvent dans le Dictionnaire de Trévoux, édition de Nancy. *Mengin* étoit encore un de ces Médecins du vieux tems, pensant juste & parlant d'un ton dur; il guérissoit ses malades, mais il ne les égayoit point par ces jolis propos & ces complaisances basses, qui tiennent aujourd'hui lieu de mérite.

MENJOT, (Antoine) natif de Paris, reçut le bonnet de Docteur, en 1636, dans les Ecoles de Montpellier, & prit bientôt après la route de sa ville natale, où il obtint une charge de Médecin du Roi & pratiqua avec réputation jusqu'à l'âge de plus de quatre-vingt ans. Quoique *Menjot* fût Calviniste, il affectionnoit extrêmement les Augustins déchaussés de Paris & alloit souvent les voir. Quelques jours avant sa mort, qui arriva avant l'an 1697, il envoya à ces Religieux, en présent, deux grands volumes d'Atlas, que les Etats Généraux des Provinces-Unies lui avoient donnés en 1672.

Nous avons de la façon de ce Médecin un Ouvrage imprimé à Paris en 1662, in-4, sous le titre d'*Historia & curatio febrium malignarum*. Il ne mit point son nom à la tête de ce Traité, dans le dessein de pressentir le goût du public; mais voyant que personne n'attribuoit son Histoire des fievres, non plus que ses Dissertations Pathologiques, à aucun Médecin de Paris, il s'en déclara l'Auteur dans les éditions qu'il publia en 1665, 1674 & 1677, en trois volumes *in-4*. Si l'on en croit *Bayle*, dans ses Nouvelles de la République des Lettres, on a regardé pour un tems *Jean de Gorris*, qui fut Doyen de la Faculté de Paris en 1548 & 1549, comme celui à qui ces Ouvrages appartenoient; mais ce qui démontre le faux de ce supposé, c'est que le même Journaliste ajoute que *Menjot*, en se déclarant l'Auteur de ces productions, les a dédiées à *de Gorris*: or tout le monde sait que ce dernier mourut en 1577.

Les Dissertations de *Menjot* sont distribuées en quatre parties, à la tête desquelles on voit l'Histoire & la cure des fievres malignes qui regnoient à Paris de son tems. Mais ces Dissertations ne contiennent que des raisonnemens Pathologiques, sans diagnostic, ni pronostic, ni vues curatives. Pour la Théorie, elle y est telle qu'on la connoissoit de son tems. Cependant ces Dissertations se font lire avec plaisir; elles sont très-bien écrites & en très-bon Latin; c'est dommage qu'il y ait trop d'emphase pour des Ouvrages didactiques. Les Opuscules posthumes de *Menjot* ont paru à Amsterdam en 1697, *in-4*. Ils sont divisés en deux parties, dont la premiere traite des choses qui ont rapport à la Physique & à la Médecine; la seconde s'attache à celles qui concernent les usages ecclésiastiques & la religion.

MENNENS (Guillaume) étoit d'une famille patricienne d'Anvers, où il naquit, en 1525, de *Guillaume Mennens* & de *Mechtilde van Doornen*. On ne

fait rien touchant ses études, ni les endroits où il s'y appliqua ; mais M. *Paquot* nous apprend, dans ses Mémoires pour servir à l'Histoire Littéraire des Pays-Bas, que les Ecrits de *Mennens* font preuve qu'il s'appliqua à plus d'une Science, car il y tranche du Poëte, du Physicien, du Théologien, du Médecin & du Chymiste. La pierre philosophale fut sa marotte, comme celle de tant d'autres dans le XVI siecle ; il publia un Ouvrage à ce sujet, qui est une histoire allégorique, symbolique, physique, chymique & alchymique de Gédéon & de Jason. C'est un ramas de visions, qu'on a inséré avec divers autres de cette trempe dans le *Theatrum Chymicum* imprimé à Strasbourg en 1622 & en 1659, *in*-12. L'édition originale, qui est dédiée à Charles Duc de Croy & d'Arschot, a paru à Anvers en 1604, *in*-4, sous ce titre :

Aurei Velleris, sive, sacræ Philosophiæ Vatum selectæ ac unicæ, mysteriorumque Dei, Naturæ & Artis admirabilium Libri tres.

MENODOTUS de Nicomédie, fut disciple d'un certain *Antiochus* de Laodicée, Philosophe Pyrrhonien ; mais pour la Médecine, il suivit la Secte des Empiriques. *Galien* en parle comme d'un méchant Auteur qui avoit composé de fort gros Livres & en grand nombre, dans lesquels il chargeoit d'injures les Médecins des autres Sectes. *Theodas* ou *Theudas* a été condisciple de *Menodotus* & Empirique comme lui : l'un & l'autre ont vécu dans le deuxieme siecle.

MÉNON, disciple d'*Aristote*, a composé un Livre intitulé : *L'Assemblée des Médecins*, dans lequel il a recueilli les sentimens de tous ceux qui l'avoient précédé. Il y parle d'une maladie qui affectoit tellement l'imagination de ceux qui en étoient atteints, qu'ils chassoient aux rats & les guettoient comme font les chats. Quelques-uns ont attribué cet Ouvrage à *Aristote* lui-même, mais *Galien* dit qu'il étoit plus généralement reconnu pour être de *Ménon*. Il paroît même que *Galien* étoit de cet avis, & que la lecture de ce Traité qui se trouvoit encore de son tems, mais qui s'est perdu depuis, l'avoit engagé à penser ainsi.

MENTEL, (Jacques) de Château-Thierri en Brie, reçut le bonnet de Docteur, en 1632, dans la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, sous le décanat de *Réné Moreau*. Il professa la Chirurgie dans les Ecoles, & en 1647 l'Anatomie. Il s'étoit toujours fortement appliqué à cette derniere Science ; car si l'on en croit *Hénault*, Médecin de Rouen, il avoit observé le réservoir du chyle sur un chien dès l'an 1629. *Mentel* mourut à Paris en 1671.

Comme ce Médecin étoit de la famille de *Jean Mentel* de Strasbourg, à qui plusieurs Ecrivains attribuent l'invention de l'Imprimerie vers 1442, il fit tous ses efforts pour accréditer cette opinion ; & à cet effet, il publia à Paris, en 1650, un Ouvrage *in*-4, intitulé : *De vera Typographiæ origine.* Mais les Savans regardent tout ce que cet Auteur avance sur cette matiere, comme des allégations destituées de preuves, & reconnoissent que *Jean Faust* & *Pierre Schœffer* sont les seuls & vrais inventeurs de l'Imprimerie avec *Jean de Gutemberg.*

Les Ecrits que *Mentel* a donnés sur la Médecine, ont été mieux reçus du

public. On remarque d'abord: *Gratiarum actio habita die auspicali Doctoratûs.* 1632, in-8. *De Epicrasi Dissertatio. Parisiis*, 1642, in-8. *Epistola ad Pecquetum de nova illius chyli secedentis à lactibus receptaculi alius ac hepatis notatione.* 1651, in-4. Il a encore laissé un Manuscrit fort curieux, sous ce titre : *Adversaria de Medicis Parisiensibus.* Il en est passé une copie assez informe dans la Bibliotheque de feu M. le Chancelier d'Aguesseau, mais on soupçonne qu'il en existe une plus correcte dans celle de l'Empereur à Vienne.

MENTZEL (Chrétien) naquit à Furstenwald dans la moyenne Marche le 15 Juin 1622. Il prit la premiere teinture des Lettres dans la maison paternelle, & après en avoir achevé le cours dans le College de Joachims-Thal dans le Brandebourg, il passa successivement à Francfort sur l'Oder & à Konigsberg, où il s'appliqua à la Médecine avec beaucoup de succès. Il voyagea ensuite en Hollande, en Espagne, en Italie, se fit recevoir Docteur à Padoue en 1654, & s'occupa par-tout de l'étude de la Botanique. L'amour de la patrie le ramena enfin chez lui; mais jaloux de faire briller ses talens dans un plus grand jour, il se rendit à Berlin, où il exerça sa profession avec tant d'applaudissement, que l'Académie Impériale d'Allemagne le mit au nombre de ses Membres, sous le nom d'*Apollon*, & que depuis 1658 jusqu'en 1688, il servit constamment les Electeurs de Brandebourg, en qualité de Médecin. Ce fut en cette derniere année qu'il obtint la permission de se retirer de la Cour; son âge, mais plus encore le parti qu'il avoit pris de s'occuper uniquement de l'étude, le rappellerent dans son cabinet. Il s'y appliqua si sérieusement à l'Histoire, ainsi qu'à la Langue Chinoise, qu'il devint le premier homme de son tems à cet égard. *Mentzel* mourut le 17 Janvier 1701. On a trouvé dans sa Bibliotheque un Manuscrit en quatre volumes *in-folio* sur les choses naturelles du Bresil, que le Prince Maurice de Nassau avoit fait soigneusement dessiner d'après nature & superbement enluminer. On y a trouvé encore dix volumes *in-folio* tirés du Lexicon Chinois, qui est intitulé *Cugney*, & un Ouvrage en deux Tomes sur les fleurs des arbres & des plantes du Japon, avec leurs caracteres & leurs noms en la langue de ce Royaume, & des figures enluminées. Tous ces Manuscrits sont précieusement conservés dans la Bibliotheque Royale de Berlin; mais ce ne sont pas là les seuls Ouvrages que l'on doit à ce savant Médecin; il en est d'autres qu'il a rendus publics :

Catalogus plantarum circà Gedanum spontè nascentium. 1649, in-4.

Lapis Bononiensis in obscuro lucens, collatus cum Phosphoro Hermetico Christiani Adolphi Balduini. Bilefeldiæ, 1675, in-12.

Sylloge minutiarum Laxici Latino-Sinico-characteristici. In-4.

Index nominum plantarum universalis multilinguis. Berolini, 1682, in-folio. *Ibidem*, 1696, in-folio, *auctior Corollariô ex variis Authoribus, cum novis plantis & nominibus Moscoviticis. Ibidem*, 1715, in-folio, sous le titre de *Lexicon plantarum Polyglotton universale.* On y trouve deux Tables des plantes exotiques qui ne sont point dans les éditions précédentes.

Chronologie de la Chine. Berlin, 1696, in-4, en Allemand.

Jean-Chrétien Mentzel, fils du précédent, étoit de Berlin. La réputation qu'il

s'étoit acquise dans les Ecoles, avant de remporter les honneurs de Doctorat, & celle à laquelle il parvint dans la pratique, engagerent le Roi de Prusse à le mettre au nombre de ses Médecins, & l'Académie Impériale des Curieux de la Nature à le recevoir dans son Corps, sous le nom de *Séneque* II. Il mourut le 17 Mai 1718, & ne laissa rien au public que les Observations qu'on peut voir dans les Mémoires de l'Académie, dont il étoit Membre.

MERCADO ou MERCATUS, (Louis) Médecin célebre dans le XVI siecle, étoit de Valladolid, ville d'Espagne dans la vieille Castille, où il enseigna avec tant de réputation, qu'après avoir fait un honneur infini à sa patrie, il n'en sortit que pour occuper les postes qui lui procurerent d'immenses richesses. Il fut pendant vingt ans premier Médecin de Philippe II; & à la mort de ce Prince arrivée le 13 de Septembre 1598, Philippe III, son successeur & son fils, le nomma au même emploi. *Mercado* parvint à l'âge de 86 ans; mais la fin de sa vie fut cruellement traversée par les douleurs de la pierre qu'il avoit dans la vessie. Il s'ensuivit une rétention d'urine, qui l'emporta au bout de dix-huit jours de souffances les plus atroces. On a plusieurs Ouvrages de la façon de ce Médecin. Ils sont écrits en meilleur Latin que ceux des autres Ecrivains de sa nation; mais pour le fonds, ils sont presque entierement tirés des anciens Médecins, & l'Auteur ne s'est guere attaché à relever leurs observations par les siennes. Voici les titres des Ouvrages qu'on attribue à *Mercado* :

Methodus medendi. Pinciæ, 1572, *in*-8. Il n'y a point de Traité, sous ce nom, dans la collection de ceux de ce Médecin. C'est la remarque du célebre *de Haller*.

Libellus de essentia, causis, signis & curatione febris malignæ, in qua maculæ rubentes, pulicum morsibus similes, erumpunt per cutem. Pinciæ, 1574, *in*-8. *Basileæ*, 1594, *in*-8.

De pulsibus Libri duo. Pinciæ, 1584. *Patavii*, 1592, *in*-4.

De essentia caloris febrilis. Pinciæ, 1586, *in*-4.

De morbis mulierum Libri quatuor. Venetiis, 1587, 1602, *in*-4. *Matriti*, 1594, *in-fol.*

De communi & peculiari præsidiorum Artis Medicæ indicatione. Pinciæ, *in-fol. Coloniæ*, 1588, *in*-8.

Institutiones Chirurgicæ. Matriti, 1594, *in*-8.

Institutiones Medicæ. Ibidem, 1594, *in*-8. Cet Ouvrage n'est point repris dans la Collection.

De morbis, eorum signis & curatione. Pinciæ, 1604, *in-fol.*

Institutiones ad usum & examen eorum qui Luxatoriam Artem exercent. Francofurti, 1624, *in-fol.* C'est le titre de la Traduction que *Charles Lepois* a faite de l'original Espagnol.

Les Ouvrages de *Mercado* ont été recueillis en trois volumes *in-folio. Pinciæ*, 1605, 1611, 1613. *Francofurti*, 1608, 1614, 1620. *Venetiis*, 1609.

MERCADO ou MERCATUS (Pierre) naquit à San-Minçalo en Toscane. *Michel*, son pere, Philosophe célebre & ami particulier de *Marsile Ficin*, étoit d'une ancienne famille de ce Duché. *Pierre* fut ainsi élevé dans le sein de la Littérature. Il y fit de grands progrès, & de plus grands encore dans la Médecine

qu'il étudia avec toute l'ardeur poſſible, & qu'il exerça avec la plus haute réputation. Il mourut dans le lieu de ſa naiſſance le 15 Mai 1585, & fut enterré dans l'Egliſe de Saint François. Ses enfans lui firent élever un mauſolée qu'ils chargerent de cette Inſcription :

PETRO MERCATO
Philoſopho & Medico præſtantiſſimo,
Qui Bonas Artes prudentiâ, fide, & religione ornavit.
Domi clarus fuit, foris honoratus,
Pio V & Gregorio XIII, ſummis Pontificibus; cognitus & gratus.
MICHAEL ET FRANCISCUS, FILII,
Parenti Optimo Poſuere.
Vixit annos LXXI, *Dies* XIII.
Obiit Idibus Maii M. D. LXXXV.

Quelques Bibliographes diſent ce Médecin Auteur d'un Ouvrage intitulé :

De febrium differentiis, cauſis, ſignis, medelâ. Granatæ, 1583, 1592, *in*-4. Il eſt bien apparent qu'il eſt de la compoſition de *Louis Mercado* qui en a donné pluſieurs ſur la même matiere ; le changement de titre & l'identité de nom ſont les cauſes de cette mépriſe.

MERCADO, (Michel) fils de Pierre, étoit auſſi de San-Mincalo, où il vint au monde le 6 Avril 1541. Après avoir fait de bonnes études dans ſa patrie, il ſe rendit à Piſe où il s'attacha au célebre *André Céſalpin*, & reçut le bonnet de Docteur en Philoſophie & en Médecine. Au ſortir de cette Univerſité, il paſſa à Rome & fut bientôt connu du Pape Pie V qui lui donna l'intendance du Jardin des plantes du Vatican. *Mercado* n'avoit point encore vingt-ſix ans complets, lorſqu'il fut nommé à cet emploi ; il le remplit cependant avec tant de réputation, que Ferdinand I, Grand Duc de Toſcane, lui accorda des marques publiques de ſon eſtime en 1568, en lui donnant rang parmi les familles nobles de Florence. Le Sénat Romain, pour entrer dans les vues bienfaiſantes de ce Prince envers ſon ſujet, lui donna auſſi des Lettres de Nobleſſe en 1569. Mais le Pape Grégoire XIII attacha *Mercado* à ſa perſonne par des liens plus forts ; il le mit au nombre de ſes Officiers de ſanté, & lui témoigna en toute occaſion une confiance ſans bornes, qu'il pouſſa juſqu'à la maladie dont il mourut le 10 Avril 1585. Sixte V, ſon ſucceſſeur, fit auſſi de grands biens à ce Médecin & lui donna d'amples revenus ; il le choiſit même pour accompagner le Cardinal Aldobrandin en Pologne, où ce Prélat fut envoyé pour travailler au rétabliſſement de la paix entre Sigiſmond III & Maximilien, Archiduc d'Autriche. *Mercado* profita de ce voyage en ſavant Naturaliſte ; car il recueillit une grande quantité de choſes rares dans le Regne Minéral, qu'il deſtina à enrichir la belle collection en ce genre qu'il avoit commencé de faire avant ſon départ de Rome. Enfin le Cardinal, dont on vient de parler, étant devenu Pape en 1592, ſous le nom de Clément VIII, il appella *Mercado* à l'emploi de ſon premier Médecin ; il ſongeoit même à l'élever à de plus grands honneurs, lorſque cet habile homme mourut au mois de Juin 1593,

âgé de 52 ans, deux mois & six jours. A l'ouverture qu'on fit de son corps, on y trouva deux pierres dans les ureteres, toutes deux à-peu-près de la grosseur d'une petite noix; plus de soixante très-petites dans les reins & trente-six dans la vésicule du fiel grosses comme des pois. Il fut enterré dans l'Eglise de Sainte Marie *in Valicella*, que Saint Philippe de Néri, son ami intime & son confesseur, avoit obtenue de Grégoire XIII, en 1575, pour les Prêtres de sa Congrégation. Ce Médecin mérita les regrets des personnes les plus distinguées de Rome; car il s'étoit fait généralement estimer par sa douceur, par sa modestie, par sa simplicité, par son désintéressement & par ses Ouvrages.

On a de lui, en Italien, des conseils sur la peste, sur les causes de la corruption de l'air, sur la goutte & sur la paralysie; il les composa à la sollicitation du Pape Grégoire XIII, & les fit paroître à Rome en 1576, *in-4*. On a encore de lui une Dissertation, dans la même Langue, sur les obélisques de Rome; elle fut imprimée dans cette ville en 1589, *in-4*.

Dès le Pontificat de Pie V, *Mercado* avoit donné l'explication des métaux & des fossiles qu'il avoit amassés dans un Cabinet situé près du Jardin des plantes du Vatican; & pour en rendre l'intelligence plus facile, il s'étoit sérieusement occupé à faire graver la figure des pieces les plus remarquables de ce Cabinet. Son dessein fut toujours de publier un Ouvrage plus étendu sur cette matiere; mais la maladie dont il fut attaqué en 1586, & sa mort arrivée en 1593, l'empêcherent d'y mettre la derniere main. Son Manuscrit demeura caché dans le Cabinet du Jardin des plantes jusqu'à ce que *Jean-Marie Lancisi*, premier Médecin du Pape Clément XI, l'en tira pour le mettre au jour, sous ce titre:

Metallotheca, opus posthumum authoritate & munificentiâ Clementis XI, Pontificis Maximi, è tenebris in lucem eductum; operâ autem & studiô Joann. Mar. Lancisi, Archiatri Pontificii, illustratum. Romæ, 1717, *in-folio.* Comme cet Ouvrage n'étoit point complet, il fut suivi d'un *Appendix ad Metallothecam. Ibidem*, 1719, *in-fol.*

MERCENNE, (Pierre DE) natif de Paris, fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de cette ville le 3 Mai 1645. Comme il fut souvent témoin des travaux Anatomiques de *Pecquet*, il fut aussi un de ses panégyristes les plus zélés; il lui rendit même justice, sur ses découvertes, dans une Lettre qui a été publiée avec les Ouvrages de ce Médecin, & que *Siboldus Hemsterhuys* a insérée dans sa *Messis aurea* imprimée à Heidelberg en 1659, *in-8.*

MERCKLEIN (George-Abraham) vint au monde en 1613 à Weinsheim en Franconie, de *Jean*, Chirurigen de cette ville & bon Poëte. Il étudia la Médecine à Wittemberg où il servit de Secretaire à *Daniel Sennert* depuis 1635 jusqu'en 1638; & comme pendant tout ce tems, il fut à même plus que personne de recueillir les instructions de ce savant Maître & de profiter des connoissances qu'il se faisoit un plaisir de lui communiquer, il n'eut pas de peine à obtenir le bonnet de Docteur à Altorf, lorsqu'il le demanda en 1640. Les progrès que *Mercklein* avoit faits pendant le cours de ses études, lui mériterent bientôt un établissement honorable. A peine étoit-il sorti des Ecoles, qu'on lui donna l'emploi de Médecin ordinaire de la ville de Weissembourg dans le Cercle de Franconie; il l'oc-

cupa pendant vingt ans avec la confiance des premiers Seigneurs des environs, en particulier, du Comte de Pappenheim, Commandeur de l'Ordre Teutonique. En 1660, il fut nommé premier Médecin de la ville d'Herfpruck, charge qu'il remplit pendant cinq ans à la fatisfaction de tous fes habitans; mais il fe retira en 1667 à Nuremberg, où il fe fit recevoir dans le College de Médecine, devint Phyficien ordinaire de la ville & Médecin juré de la Maifon de l'Ordre Teutonique. Ce fut à Nuremberg qu'il mourut en 1683, dans la 71e. année de fon âge.

MERCKLEIN, (George-Abraham) fils du précédent, naquit le 29 Novembre 1644 à Weiffembourg, ville Impériale du Cercle de Franconie fur la riviere de Rednitz. Il commença fes études dans fa patrie fous les yeux de fon pere; mais au départ de celui-ci pour Herfpruck, il alla les continuer à Nuremberg, enfuite à Wittemberg, où il fit fon Cours de Philofophie & prit les premieres leçons de Médecine. La réputation des Univerfités d'Altorf & de Padoue étoit alors fi grande, qu'il s'empreffa à fe rendre dans leurs Ecoles; & après y avoir fait de nouveaux progrès, fur-tout dans la derniere ville, il revint à Altorf, où il demanda les honneurs du Doctorat qu'il obtint en 1670. Sa promotion lui ouvrit l'entrée du College des Médecins de Nuremberg; il devint ainfi l'affocié de fon pere qui s'y étoit fait recevoir dès l'an 1667.

Mercklein fe maria en 1672; mais ayant perdu fa femme au bout de dix ans, & n'ayant retenu d'elle que *Jean-Abraham*, dont nous parlerons, il paffa en fecondes noces l'an 1683. Trois fils & une fille furent les fruits de ce deuxieme mariage. En la même année 1683, il fuccéda à fon pere dans la charge de Médecin de l'Ordre Teutonique de la Maifon de Nuremberg; & dans la fuite, Louis-Antoine & François-Louis, Princes Palatins, fucceffivement Grands-Maîtres de cet Ordre, le nommerent à l'emploi de premier Médecin de leur perfonne. *Mercklein* étoit plein de feu & d'activité. Il fe livra fans mefure à tous les travaux de fon état, & par l'excès des fatigues auxquelles il s'expofa inconfidérément, il altéra tellement fa fanté déja délicate, qu'il tomba en confomption, dont il mourut le 19 Avril 1702, âgé de 58 ans. En 1676, il avoit été reçu dans l'Académie des Curieux de la Nature, fous le nom de *Chiron* I, & depuis fon admiffion dans cette Compagnie, il n'avoit ceffé d'enrichir fes Mémoires par des Obfervations plus ou moins intéreffantes. Mais il a fait quelque chofe de plus pour l'avantage de la Médecine, en publiant les Ouvrages dont voici les titres:

Jofephi Pandolphini à Monte Martiano Tractatus de ventofitatis fpinæ fæviffimô morbô. Norimbergæ, 1674, *in*-12. Il n'eft point uniquement l'éditeur de ce Traité; car il l'a non feulement corrigé en plufieurs endroits, mais il l'a encore enrichi de notes conformes à l'opinion qu'il avoit de cette maladie. Il avoit en particulier des fentimens fort finguliers fur le compte des Anciens. Pouffé par une forte d'enthoufiafme pour tout ce qui pouvoit leur faire honneur, il prétend qu'ils ont eu connoiffance de toutes les maladies que nous regardons comme nouvelles, fans même en excepter la petite vérole & les maux vénériens; & il ajoute que les Modernes n'ont d'autre avantage fur les Anciens, que celui

d'avoir

d'avoir mieux expliqué la nature & la cure de ces maladies. Mais *Freind*, qui fait cette remarque, déclare ouvertement qu'il n'entrera jamais en lice avec ceux qui soutiennent de pareilles opinions, puisque l'excès de leur attachement pour l'Antiquité les aveugle au point de refuser la découverte de la circulation du sang aux Auteurs qui en ont parlé les premiers.

Tractatio Medica curiosa de ortu & occasu Transfusionis sanguinis. Ibidem, 1679, 1715, *in*-8. Notre Médecin s'éleve avec beaucoup de force contre cette pratique qu'il accuse d'être cruelle & dangereuse.

Lindenius renovatus, sive, Joannis Antonidæ Vander Linden de Scriptis Medicis Libri duo. Ibidem, 1686, deux volumes *in*-4. C'est celui des Ouvrages de *Mercklein* qui l'a fait connoître plus avantageusement. Il n'est cependant point sans fautes; car il n'est guere possible de les éviter toutes dans de pareils Recueils. Quelque attention que j'eusse donnée à la composition de ce Dictionnaire, qui n'est lui-même qu'un *Lindenius* plus étendu & plus historique, je n'ose me flatter de n'y avoir point commis quantité de fautes.

Sylloge casuum medicorum incantationi vulgò adscribi solitorum, maximèque præ cæteris memorabilium. Norimbergæ, 1698, 1715, *in*-4. Malgré les lumieres que la saine Philosophie a répandues sur notre siecle, il se trouve encore des gens assez bons pour ajouter foi aux enchantemens & aux sortileges, dont on a bercé leur enfance.

MERCKLEIN, (Jean-Abraham) fils de *George-Abraham* le jeune, vit le jour à Nuremberg le 9 Juillet 1674. Les progrès surprenans qu'il avoit faits dans les Humanités, & spécialement en Rhétorique, le firent choisir, en 1692, pour prononcer l'Oraison Latine qui entroit dans le plan de la fête, que les Médecins de sa ville natale avoient ordonnée, pour célébrer l'année séculaire de l'établissement de leur College. Il s'acquitta de cette commission avec tant de graces, que l'on jugea dès lors ce que vaudroit ce jeune homme dans la profession dont il venoit de faire l'éloge, & à laquelle on savoit qu'il se destinoit. En effet, il l'étudia à Jene avec tant de succès, que lorsqu'il se crut en état de demander les honneurs du Doctorat, la Faculté d'Altorf, à qui il s'adressa à ce sujet, lui remarqua une si grande étendue de connoissances, qu'elle lui accorda le bonnet en 1695. La même année, il fut reçu dans le célebre College de Nuremberg. Mais le desir de perfectionner des talens qu'on admiroit déja, & dont un homme moins difficile que lui n'auroit point eu de peine à se contenter, lui fit prendre la résolution d'aller en Italie, où il fut très-assidu aux Leçons & aux Démonstrations des Professeurs de Padoue pendant plusieurs mois. Il revint à Nuremberg le 25 Avril 1697; & comme il ne tarda pas d'y briller par les nouvelles lumieres qu'il avoit acquises chez les étrangers, il gagna bientôt la confiance & l'estime de ses concitoyens. L'Académie Impériale des Curieux de la Nature le reçut dans son corps, en 1712, sous le nom de *Chiron* III. Mais il n'occupa cette place que peu d'années, car il mourut le 28 Septembre 1720, âgé seulement de 46 ans, & cependant l'Ancien du College. On a de lui une Oraison *De feliciori nunc quàm olim Medicinâ*, qu'il fit imprimer à Padoue en 1696, *in*-4. Il y traite

de toutes les parties de la Médecine, & des découvertes importantes que les Modernes ont faites dans chacune d'elles.

MERCURE. Voyez HERMES.

MERCURIALI, (Jérôme) de Forli, ville d'Italie dans la Romagne, naquit le 30 Septembre 1530, jour de la fête de Saint Jérôme, dont on lui donna le nom. Ce fut un heureux préfage pour *Mercuriali*, qui à l'exemple de fon Patron fi célebre encore par fa doctrine, fe rendit en peu de tems habile dans les Sciences, & principalement dans la Médecine qu'il étudia à Bologne. Ses talens le firent eftimer de fes concitoyens ; les qualités de fon cœur & de fon efprit lui mériterent même fi bien leur confiance, qu'ils l'envoyerent à Rome en 1562, âgé feulement de 32 ans, pour y traiter d'affaires importantes à la Cour de Pie IV. La maniere avantageufe dont il fe comporta à cette occafion, & la fupériorité de génie qu'il y montra, frapperent tellement le Cardinal Farnefe, que ce Prélat ne négligea rien pour engager un homme de ce caractere à fe fixer à Rome. *Mercuriali* fe rendit à des follicitations auffi preffantes ; il demeura dans cette ville pendant fept ans qu'il employa, partie à enfeigner la Médecine, partie à cultiver les Belles-Lettres. Les monumens de l'Antiquité qui ont échappé à l'injure des tems, les précieux Manufcrits qu'il trouva dans les riches Bibliotheques de la Capitale du monde chrétien, les Ouvrages imprimés de toute efpece qu'il eut la facilité d'y confulter, tous ces fecours l'aiderent à compofer fon Traité de l'Art Gymnaftique, qui eft le meilleur de ceux qu'il ait mis au jour. On y trouve des recherches curieufes fur les exercices qui ont été les plus en ufage chez les Anciens, la defcription de leurs jeux & de leurs courfes, avec de favantes explications. Mais une chofe qu'on eft en droit de reprocher à *Mercuriali*, c'eft que tout enfoncé dans l'Antiquité, il pouffe fa paffion pour elle, jufqu'à condamner l'exercice du cheval qu'elle n'aimoit guere ; & que fe bornant aux ufages anciens dans un Traité qu'il vouloit rendre utile à fes contemporains, il ne dit pas un mot fur les manieres de s'exercer qui ont été en vogue dans les fiecles moins reculés.

Tels que fuffent les défauts de cet Ouvrage, on les lui paffa volontiers, pour ne s'arrêter qu'aux belles chofes qu'on y trouva. Ces dernieres acquirent même tant de réputation à leur Auteur, que la République de Venife l'invita à accepter une Chaire dans l'Univerfité de Padoue. *Mercuriali* fut d'autant plus flatté de ces avances, qu'il affectionnoit beaucoup cette Univerfité ; il l'appelloit ordinairement fa Mere, parce qu'il y avoit reçu les honneurs du Doctorat. Il fe rendit à Padoue, en 1569, pour y remplacer *Antoine Fracantiani* de Vicenze, qui fut furnommé l'*Efculape* de fon tems. C'étoit un pas bien gliffant pour lui que de fuccéder à un homme d'une auffi grande réputation ; il eut cependant la fatisfaction de remplir l'attente du public par fon habileté, il la furpaffa même par les talens admirables qui porterent fon nom par toute l'Europe.

L'Empereur Maximilien II appella ce Médecin en Allemagne pour le confulter fur fa fanté chancelante. Il arriva à Vienne en 1573, avec *Hercule Saxonia* & *Antoine Tertius* ; mais ce Prince, plus fatisfait des confeils de *Mercuriali* que de ceux de fes Collegues, lui témoigna non feulement fa reconnoif-

fance par des préfens plus confidérables, mais il l'honora encore du titre de Chevalier & de Comte Palatin. De retour à Padoue dans le courant de la même année, notre Médecin y continua fes fonctions ordinaires de Profeffeur; & ce ne fut qu'après avoir enfeigné pendant dix-huit ans dans cette Univerfité, qu'il fe rendit en 1587 à Bologne, pour y faire part de fes rares connoiffances à un nombreux auditoire d'Ecoliers qui fouhaitoient ardemment d'en profiter. On dit qu'il accepta d'autant plus volontiers la propofition qu'on lui fit de paffer à Bologne, qu'il fe déplaifoit depuis long-tems à Padoue. Ce n'eft pas qu'il n'y fût confidéré; mais il lui étoit demeuré une forte de honte depuis le voyage qu'il avoit fait, en 1578, à Venife avec *Jérôme Capivaccio*. Ils y furent appellés pour une maladie qui défoloit cette ville, & ils déclarerent, l'un & l'autre, qu'elle n'étoit point peftilentielle & encore moins contagieufe. Cependant le jugement qu'ils en porterent fut démenti par l'événement; la mort de cent mille hommes dépofa contre leur pronoftic. C'eft ainfi que les plus grands Médecins s'aveuglent quelquefois; mais la partie la plus équitable du public eut affez d'indulgence pour paffer cette faute à *Mercuriali*; on peut même dire que la haute réputation, dont il avoit joui jufqu'à cette époque, en futfi peu ébréchée, que le Grand Duc de Tofcane lui fit propofer, en 1599, de fe rendre à Pife, & lui promit 1800 écus d'or d'appointement, qu'il lui affura de faire monter jufqu'à 2000 au bout de quelques années. Il accepta ces conditions & parut avec éclat dans les Ecoles de Pife; mais pendant que cet homme, déja fi célebre, travailloit ainfi à augmenter la gloire qu'il ne devoit qu'à fon mérite, fes jours s'écouloient infenfiblement pour aller fe perdre dans la nuit du tombeau. *Mercuriali*, qui donnoit à tout le monde des confeils utiles pour la confervation de la vie, trouva la fin de la fienne dans une maladie qu'il connut bien & qu'il ne put guérir. Il étoit retourné dans fa patrie pour s'y délaffer & reprendre une nouvelle vigueur pour l'étude, lorfqu'il fentit les plus rudes atteintes de fon mal. Il prédit aux Médecins qui le voyoient, qu'il avoit deux pierres dans les reins, & demanda d'être ouvert, après fa mort, pour vérifier fa prédiction. Il expira le 13 Novembre 1606, & à l'ouverture de fon corps, on trouva que ce qu'il avoit annoncé étoit véritable. Son fils, *Maximilien*, lui rendit les derniers devoirs avec toute la pompe poffible, & le Corps des Médecins en deuil affifta à fes funérailles. Il fut enterré dans la Chapelle qu'il avoit fait bâtir dans l'Eglife de Saint Mercurial, Patron de fa ville natale, où il avoit fait tranfporter les Reliques de ce Saint peu de tems avant fa mort. Ce monument de fa piété a rendu fa mémoire précieufe aux habitans de Forli. L'honneur qu'il avoit fait à fa patrie, par fes talens, lui a encore mérité leur eftime; & pour que le fouvenir de ce grand Homme pafsât à la poftérité la plus reculée, ils firent mettre fa ftatue dans la place publique de leur ville.

La fcience a non feulement procuré à *Mercuriali* une réputation très-étendue dans le monde littéraire, mais encore des richeffes confidérables. Il laiffa cent vingt mille écus d'or à fes héritiers, après avoir vécu avec éclat, & fait de grandes libéralités à fes amis, ainfi que d'abondantes aumônes aux pauvres. C'étoit un homme bien fait & de bonne mine; il avoit beaucoup de dou-

ceur, une piété exemplaire, & une méthode d'enseigner qui lui attiroit beaucoup de disciples. Ce fut à eux qu'il donna la commission de publier le plus grand nombre de ses Ouvrages, qu'il auroit mieux fait de mettre lui-même au jour ; mais il voulut faire servir cet expédient à sa réputation, afin que s'il étoit tombé dans quelque erreur, il pût la corriger sans se compromettre. Ses disciples s'acquitterent assez mal de la publication des cahiers qu'ils avoient écrits à la dictée de leur Maître ; les éditions qui viennent d'eux sont pleines de fautes, & les matieres y sont traitées avec une longueur qui ennuie. Tout ce qui sortit de la bouche de *Mercuriali* parut merveilleux à ses Ecoliers ; ils adopterent comme lui les bonnes & les mauvaises idées des Anciens, & pleins de respect pour ses décisions, ils n'oferent corriger les sentimens erronés qui leur servent de base. Voici la notice des Ouvrages de ce Médecin :

Nomothesaurus, seu, Ratio lactandi infantes. Patavii, 1552. Il est cité par *Morgagni*.

De Arte Gymnastica, Libri sex. Venetiis, 1569, 1573, 1587, 1601, *in*-4. *Parisiis*, 1577, *in*-4. *Amstelodami*, 1675, *in*-4. C'est le meilleur de ses Ouvrages ; aussi avoit-il pris soin de le publier lui-même.

Variarum Lectionum in Medicinæ Scriptoribus & aliis Libri quatuor. Venetiis, 1571, 1588, 1598, 1601, *in*-4. *Basileæ*, 1576, *in*-8. *Parisiis*, 1585, *in*-8. L'édition de Bâle est augmentée d'un cinquieme Livre ; celle de Paris & celle de Venise de l'année 1588 & suivantes, d'un sixieme. *Mercuriali* s'est chargé de mettre ce Recueil au jour.

De morbis cutaneis & omnibus corporis humani excrementis. Venetiis, 1572, 1585, 1601, 1625, *in*-4. *Basileæ*, 1577, *in*-8. *Leidæ*, 1623, *in*-4.

Tractatus de maculis pestiferis & Hydrophobiâ. Basileæ, 1577, *in*-8. *Venetiis*, 1580, *in*-4. *Patavii*, 1586, *in*-4. L'Auteur y parle bien des maladies cutanées.

De Pestilentia in universum, præsertim verò de Veneta & Patavina. Venetiis, 1577, *in*-4. *Patavii*, 1580, *in*-4. *Leidæ*, 1623, *in*-4.

Hippocratis Opera Græcè & Latinè. Venetiis, 1578, *in-fol.*

De morbis muliebribus Prælectiones. Basileæ, 1582, *in*-8, par les soins de *Gaspar Bauhin. Venetiis*, 1601, 1618, *in*-4.

De morbis puerorum Tractatus locupletissimi. Venetiis, 1583, 1615, *in*-4. *Francofurti*, 1584, *in*-4, avec une Lettre Grecque d'*Alexandre* de Tralles, & la Version Latine de *Mercuriali*, qui est intitulée : *De Lumbricis. Basileæ*, 1584, *in*-8, avec le Traité *De venenis & morbis venenosis*, & un autre, sous le titre de *Censura de Hippocratis operibus*, qui avoit paru à Venise en 1583, *in*-4, & qui trace le plan d'une nouvelle édition des Œuvres d'*Hippocrate*. Ce Traité fut encore imprimé à Francfort en 1585, *in*-8.

De Venenis & morbis venenosis Tractatus locupletissimi. Venetiis, 1584, *in*-8, 1601, *in*-4, 1644, *in-fol. Basileæ*, 1586, *in*-8.

De Decoratione Liber. Venetiis, 1585, 1601 & 1625, *in*-4, par les soins de *Jules Mancini. Francofurti*, 1587, *in*-8.

Consultationes & Responsa Medicinalia. Tomus I. Venetiis, 1587, *in-fol. Tomus II. Ibidem*, 1590, *in-fol. Tomus III. Ibidem*, 1597, *in-fol. Tomus IV. Ibidem*, 1597, 1604, *in-fol.* Ensemble, *Venetiis*, 1617, 1620, 1624, *in-folio*, avec les notes de *Mundinus*.

Tractatus de compositione medicamentorum. De morbis oculorum & aurium. Venetiis, 1590, 1601, in-4. *Francofurti*, 1591, 1601, in-8.

De hominis generatione. Venetiis, 1597, *in-fol. Francofurti*, 1602, *in-fol.* C'est une compilation.

Commentarii eruditissimi in Hippocratis Coi Prognostica, Prorrhetica, de victûs ratione in morbis acutis & in Epidemicas Historias. Venetiis, 1597, *in-folio*, par les soins de *Marc Cornacchini. Francofurti*, 1602, *in-folio*, sous le titre de *Praelectiones Pisanae.*

Medicina Practica, seu, de cognoscendis, discernendis & curandis omnibus humani corporis affectibus. Francofurti, 1602, *in-fol. Lugduni*, 1618, 1623, *in-4. Venetiis*, 1627, *in-fol. Lipenius* cite encore une édition de Venise de 1588, *in-fol.*

In omnes Hippocratis Aphorismorum Libros Praelectiones Patavinae. Bononiae, 1619, *in-folio*, par les soins de *Maximilien Mercuriali. Forolivii*, 1625, *in-folio. Lugduni*, 1631, *in-4.*

In secundum Librum Epidemiorum Hippocratis. Praelectiones Bononienses. Forolivii, 1626, *in-fol.*

Monstrorum Historia posthuma. Bononiae, 1642, *in-fol. Haller* ne fait aucun cas de cet Ouvrage.

Opuscula aurea & selectiora. Venetiis, 1644, *in-fol.*

MERCURII (Jérôme) naquit à Rome dans le XVI siecle. Il prit goût pour la Médecine qu'il alla étudier à Bologne, où il fut disciple d'*Arantius* en 1568. Bientôt après, il se rendit à Padoue & suivit les plus célebres Professeurs de l'Université de cette ville. L'envie lui prit alors d'entrer dans l'Ordre de Saint Dominique, & il y fut reçu à Milan; mais en changeant d'habit, il ne changea point de goût, car il porta dans le cloître celui qu'il avoit pour la Médecine. Tout appliqué qu'il fût à la Théologie, dont l'étude étoit nécessaire à son nouvel état, il s'en arrachoit souvent pour cultiver celle de la Médecine; il employoit même une partie de son tems à entretenir une correspondance réglée avec les plus célebres Médecins d'Italie. *Mercurii* se fit tant de réputation à Milan pendant le peu d'années qu'il y demeura après l'émission de ses vœux, que la Noblesse de cette ville le vit partir à regret, & demanda son rappel avec beaucoup d'instance. Il s'étoit alors retiré à Padoue, où il s'occupoit encore de l'étude de la Théologie; mais ses Supérieurs ne tarderent point à le renvoyer à Milan, par condescendance pour les personnes de distinction qui demandoient qu'il y vînt pratiquer la Médecine. Il arriva dans cette ville comme un autre *Esculape*; il fut couru de tout le monde, & à la faveur de l'habit qu'il portoit, il ne tarda pas à effacer les Médecins les plus accrédités. Répandu dans le public & chez les Grands; fêté des uns, admiré des autres; il sentit bientôt se refroidir en lui l'esprit de la vocation religieuse; enfin il en secoua le joug & se mit à voyager. Il ne s'arrêta cependant nulle part aussi long-tems qu'en Italie. En 1571, il étoit à Peschiera dans le Véronnois, d'où il partit pour se rendre en France. En 1573, il revint dans cette ville qui l'avoit rappellé dans ses murs, piquée qu'elle étoit contre ses Médecins, dont la pratique ne plaisoit à personne. En 1578, il passa à

Bologne & delà à Padoue. Le Pape voulut ensuite l'engager à venir à Civita Vecchia, & la République de Venise ne négligea rien pour l'attirer dans le Polesin de Rovigo. Mais il refusa toutes les offres qu'on lui fit & se retira à Peschiera, où il amassa des biens assez considérables pour vivre avec honneur. Il parut alors plus éloigné que jamais de rentrer dans le sein de son Ordre; Dieu toucha cependant son cœur, & ses Supérieurs le reçurent à bras ouverts, tant à raison de la régularité de mœurs dont il ne s'étoit jamais écarté, que par attention pour les services qu'il avoit rendus au public & qu'il pouvoit lui rendre encore. Ce fut en 1601 qu'il reprit l'habit; & quoiqu'il eût commencé dès lors à suivre avec ferveur les exercices de son Institut, il ne laissa point de pratiquer la Médecine pendant les quinze années qu'il survécut à sa rentrée. Tour-à-tour Religieux & Médecin, on le dispensa souvent de ses premieres obligations pour se répandre dans le monde, d'où il rapportoit à son Couvent les récompenses pécuniaires qu'on lui donnoit à titre d'Aumônes. *Mercurii* s'occupa alors de la publication des Ouvrages qu'il avoit composés long-tems auparavant; il les mit au jour sous le nom de *Scipion Mercurii*. On les reçut avec tout l'empressement que méritent les Ecrits qui sont regardés comme également utiles aux Médecins & aux personnes qui ont charge d'ames; mais la notice qu'on va donner du premier, ne paroît pas l'apprécier à la valeur qu'on voudroit fonder sur le grand nombre d'éditions qu'on en a faites.

La Commare oriccoglitrice. Venise, 1601, 1607, 1620, 1642, 1676, *in*-4. Milan, 1618, *in*-4. Véronc, 1652, 1662, *in*-4. En Allemand, de la traduction de *Godefroid Welschius*, Leipsic, 1652, *in*-4. Wittemberg, 1671, *in*-4. Tout prolixe que soit cet Ouvrage dans les choses les moins importantes, il est trop bref à l'égard de celles qu'il est nécessaire d'éclaircir par de longues discussions. Il est même fondé sur des principes faux, que l'Auteur a copiés aveuglément dans les Ecrits des Anciens dont il a suivi les erreurs. Comme il s'étend beaucoup sur les Accouchemens difficiles, il les ramene tous à la sortie de l'enfant par la tête, encore même qu'il présenteroit les pieds. Bien loin de donner le conseil de changer la position contre nature de l'enfant, de façon à terminer l'accouchement par les pieds, il met cet accouchement au rang des plus difficiles & des plus laborieux. Il donne ensuite la figure de ces terribles crochets qui étoient en usage de son tems, & il ne paroît point en sentir le danger, soit pour la mere, soit pour l'enfant à qui une main barbare arrache la vie, sur les signes incertains d'une mort apparente. Il raisonne mieux sur l'opération césarienne, & pour prouver sans replique qu'il est possible de la faire avec succès sur la personne en vie, il en rapporte quelques exemples heureux.

Degl'errori popolari d'Italia, Libri sette. Venise, 1603 *in*-4.

MERINDOL, (Antoine) Docteur & Professeur en Médecine, étoit d'Aix en Provence, où il mourut en 1624. On a de lui les Ouvrages suivans:

Des Bains d'Aix & des moyens de les remettre à MM. les Consuls d'Aix, Procureurs du Pays. Aix, 1600, *in*-8.

De calido innato & humido primigenio. Lugduni, 1615, *in*-8.

Selectæ exercitationes VIII. Lutetiæ Parisiorum, 1617, *in*-8.

Ars Medica in duas partes secta. Accessit sub finem Exercitationum Medicinalium Decas unica. Aquis-Sextiis, 1633, *in-folio*.

MERMANN DE SCHONBERG (Thomas) naquit à Cologne en 1549. Il y fit le cours de ses premieres études, ainsi que celui de Philosophie, & se rendit ensuite à Pise dans le dessein de se mettre sur les bancs de la Faculté de Médecine. Il s'appliqua effectivement à cette Science avec beaucoup de succès; mais tour-à-tour Disciple & Maître, il enseignoit la Philosophie à quelques Gentilshommes qui se trouvoient alors à Pise, pendant qu'il suivoit les plus habiles Professeurs de cette Université, où il prit enfin le bonnet de Docteur. A son retour en Allemagne, Martin de Schaumbourg, Evêque d'Aichstat, l'engagea à son service en qualité de Médecin; mais il abandonna cette place pour aller à Munich, où il eut successivement le même emploi à la Cour des Ducs Albert, Guillaume & Maximilien, dont le dernier fut élevé, en 1623, à la dignité Electorale par l'Empereur Ferdinand II. *Mermann* ne vit pas cette époque avantageuse à la Maison de Baviere; car il mourut le 25 Décembre 1612, à l'âge de 63 ans. Il emporta dans le tombeau le titre glorieux de *Galien* de la Baviere; apparemment qu'il avoit imité cet ancien Médecin dans la pratique, ou qu'il étoit le partisan de ses opinions. Il ne lui ressembla sûrement point du côté de ses Ouvrages; car il n'a rien laissé qu'un Recueil de consultations, que *François-Ignace Thiermair* a publié à Ingolstadt en 1675, *in-folio*, sous le titre de *Consultationes ac Responsiones Medicæ*.

MERRET (Christophe) vint au monde le 16 Février 1614, dans la Province de Glocester en Angleterre. Il étudia à Oxford, où il reçut les honneurs du Doctorat le 31 Janvier 1643, & passa bientôt après à Londres, comme dans une ville également propre à acquérir des connoissances utiles & à les mettre au jour. Sa réception dans le College des Médecins de cette Capitale & dans la Société Royale lui procura l'un & l'autre avantage; il se distingua sur-tout par les Ouvrages qu'il publia, & ne cessa de travailler que lorsqu'il fut arrêté par les infirmités de l'âge, qui le conduisirent au tombeau le 19 Août 1695. Ce Médecin a beaucoup écrit en Anglois. On a de lui, dans cette Langue, un Recueil des Actes, des Loix & des jugemens qui ont rapport aux privileges du College des Médecins de Londres; le Caractere du parfait Médecin; l'Exposition des fraudes que commettent les Apothicaires à l'égard des malades & des Médecins. Ce dernier Ouvrage lui attira la haine des Apothicaires & de *Henri Stubbe*, leur patron. Chaque parti plaida sa cause par différens Ecrits. Le public les lut; les uns par l'intérêt qu'ils prirent à n'être point les dupes de la malversation, dont *Merret* accusoit les Pharmaciens, les autres pour se divertir & juger la question, mais elle est demeurée indécise jusqu'aujourd'hui. On a encore de la façon de ce Médecin :

Pinax rerum naturalium Britannicarum, continens Vegetabilia, Animalia, & Fossilia in hac Insulâ reperta. Londini, 1667, *in-8*; c'est la seconde édition. L'Auteur y donne la description d'un grand nombre de plantes, spécialement des Mousses dont les Botanistes avoient peu traité jusqu'à lui; mais il paroît bien qu'il ne s'est point assuré par lui-même de la vérité des choses qu'il avance, car il parle de plusieurs plantes, ou douteuses, ou imaginaires.

Observationes & Notæ in Antonii Neri Libros septem de Arte Vitraria. Amstelodami, 1668, *in*-12, avec les Ouvrages de *Neri*, que *Merret* a traduit de l'Italien en Anglois, & qui ont ensuite paru en Latin sous le titre qu'on vient de rapporter. On a publié à Paris en 1752, *in*-4, un Ouvrage traduit de l'Allemand du Baron d'Holbach, qui contient tout ce que *Neri*, *Merret* & *Kunckel* ont écrit sur l'Art de la Verrerie.

MERTZ, (Nicolas-Balthasar) Docteur en Médecine, enseigna cette Science dans l'Université de Wurtzbourg, sa patrie, & fut reçu dans l'Académie Impériale des Curieux de la Nature en 1654. Il publia, en 1652, un Ouvrage intitulé : *Oënopolium Polypharmacum. Herbipoli*, *in*-4.

MERY, (Jean) de Vatan en Berry, naquit le 6 Janvier 1645, de *Jean Mery*, Maître Chirurgien, & de *Jeanne Mores*. On lui fit commencer le cours des études ordinaires, mais il se dégoûta bientôt de la Langue Latine, & s'attacha uniquement à la profession de son pere. Le tems n'étoit point encore venu qu'il falloit être Maître-ès-Arts pour être Chirurgien à Paris; *Mery* est cependant une preuve qu'on peut être excellent Chirurgien, sans avoir passé par les études qui conduisent à ce titre Académique. Puisse-t-il n'être jamais prouvé que l'Art a perdu du côté de l'observation, depuis que les Artistes ont couru après le bel esprit, l'érudition, la spéculation & les systêmes.

Mery n'avoit que dix-huit ans, lorsqu'il vint à Paris pour s'instruire à l'Hôtel-Dieu, la meilleure de toutes les Ecoles pour la pratique. Non content de ses exercices du jour, il déroboit subtilement un cadavre quand il le pouvoit, l'emportoit dans son lit & passoit la nuit à le disséquer secretement. En 1681, il fut pourvu d'une charge de Chirurgien de la Reine. En 1683, M. de Louvois le mit aux Invalides en qualité de Chirurgien-Major. L'année suivante, le Roi de Portugal ayant demandé à Louis XIV un Chirurgien capable de donner du secours à la Reine son Epouse, M. de Louvois le fit partir en poste pour Lisbonne; mais la Reine mourut avant son arrivée. L'Espagne & le Portugal tenterent inutilement d'enlever *Mery* à sa patrie; quelque avantageuses qu'eussent été les offres par lesquelles on chercha à l'arrêter dans l'une & l'autre de ces Cours, il ne put se résoudre à les accepter, & revint à Paris, où il entra dans l'Académie des Sciences en 1684. L'occasion se présenta de faire un autre voyage; ce fut celui d'Angleterre qu'il entreprit par ordre de la Cour en 1692 : mais on a toujours ignoré le sujet qui l'y a conduit. Louis XIV le nomma ensuite Chirurgien du Duc de Bourgogne, encore enfant. *Mery* se trouva, dit *Fontenelle* dans son éloge, plus étranger à la Cour qu'il ne l'avoit été en Portugal & en Espagne; ce n'étoit point un séjour qui lui convînt, & il alla, aussitôt qu'il le put, reprendre son poste aux Invalides.

Il vivoit extrêmement retiré & se communiquoit fort peu; après qu'il avoit rempli ses fonctions ordinaires, dont il s'acquittoit toujours avec la derniere exactitude, il se renfermoit dans son Cabinet pour étudier & pour travailler : sa famille même ne le voyoit qu'aux heures du repas. En 1700, il fut fait premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu; mais il n'accepta cette charge, que quand il fut bien sûr qu'elle n'étoit pas incompatible avec sa place à l'Académie. On lui a entendu

dire que les deux ensemble remplissoient toute son ambition ; aussi l'ont-elles uniquement occupé. Des malades, quels qu'ils fussent, n'ont jamais pu le faire sortir de chez lui ; tout au plus a-t-il traité quelques amis, à qui il n'auroit point été honnête qu'il se refusât.

Comme il avoit une profonde connoissance de l'Anatomie, & que par l'adresse & la persévérance qu'il faut pour faire de grands progrès dans cette partie, il avoit acquis la plus grande réputation, des Etrangers le solliciterent souvent de leur faire des Cours particuliers ; mais les promesses les plus magnifiques & les plus sûres ne purent jamais le déterminer à condescendre à ce qu'ils souhaitoient si passionnément. Il ne vouloit point d'augmentation de fortune, qui lui eût coûté un tems destiné à de nouveaux progrès dans la Chirurgie. C'étoit pour y parvenir qu'il travailloit à lui seul aux dissections les plus exactes & les plus minutieuses ; mais pour ne pas trop se glorifier de la connoissance qu'il avoit de la structure des animaux, il faisoit réflexion sur l'ignorance où l'on est de l'action & du jeu des liqueurs. *Nous autres Anatomistes*, disoit-il familierement, *nous sommes comme les crocheteurs de Paris, qui en connoissent toutes les rues, jusqu'aux plus petites & aux plus écartées, mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les maisons.* Il ne cherchoit pas lui-même d'y fouiller trop curieusement. Son génie étoit d'observer avec une extrême exactitude, & de se bien assurer de la simple vérité des choses, sans se presser d'en imaginer les raisons. Il avoit été si long-tems appliqué à ne faire autre chose que de voir, qu'il n'avoit pas songé à se faire des systêmes. Il n'en étoit cependant pas moins attaché à ses propres opinions : la retraite, dans laquelle il a vécu, lui faisoit ignorer certains ménagemens d'expressions qui sont nécessaires dans la dispute. Il ne donnoit point à entendre qu'un fait rapporté étoit faux, qu'un sentiment étoit absurde ; il le disoit cruement. C'est ainsi qu'il en agissoit à l'Académie ; mais cet excès de sincérité ne blessoit aucun de ses Membres, on le lui passoit sans peine. Il n'étoit cependant pas si entier dans ses sentimens, qu'il n'en changeât quelquefois. On le vit d'abord approuver l'opération de la Taille du Frere *Jacques*, qu'il désapprouva dans la suite, & il en a usé de même en quelques autres occasions. Tel fut le caractere de *Mery*, qui d'ailleurs eut toute sa vie beaucoup de religion & des mœurs telles que la religion les demande & les inspire. Il étoit de la constitution la plus forte qu'il soutenoit par un régime exact ; mais comme nos corps dépérissent tous les jours, malgré les soins que nous prenons pour les conserver dans leur intégrité, *Mery* sentit presque tout d'un coup ses jambes manquer vers l'âge de 75 ans, après quoi il ne fit que languir jusqu'au 3 de Novembre 1722, qu'il mourut dans sa 77e. année.

On a de lui plusieurs savantes Dissertations dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, & les Ouvrages suivans qui ont été publiés séparément :

Description de l'oreille de l'homme. Paris, 1681, 1687, *in*-12. Il adressa cette description à *Lamy* qui la fit paroître à la suite de ses Ouvrages, pour prévenir *Duverney*. Tout le monde savoit que celui-ci travailloit depuis long-tems à son Traité de l'Ouie.

Observations sur la maniere de Tailler dans les deux sexes, pour l'extraction de

la Pierre, pratiquée par le Frere Jacques. Paris, 1700, *in*-12. En Hollandois, Amsterdam, 1700, *in*-8. Le premier rapport de *Mery* fut on ne peut pas plus avantageux à l'Opération du Frere *Jacques*, mais c'étoit d'après celle qu'il lui avoit vu faire sur le cadavre que ce Chirurgien parloit. Dans le second rapport, *Mery* décrie non seulement l'Opérateur & les instrumens dont il se servoit, mais encore l'Opération qui pouvoit être bonne en elle-même, ainsi que *Rau* l'a démontré en la rectifiant. On sent assez que l'un de ces rapports contredit l'autre; il faut cependant remarquer que *Mery* parle dans le dernier d'après les Opérations faites sur les vivans, & que c'est à sa candeur & à sa façon de voir qu'on doit en attribuer la différence. Fort éloigné de penser, ainsi que *Garengeot* le fait entendre, ce ne fut point à la persuasion des Lithotomistes contemporains du Frere *Jacques* que *Mery* fit son second rapport; ce fut la vérité & l'observation qui l'obligerent de parler.

Nouveau systême de la circulation du sang, par le trou ovale, dans le fœtus humain, avec les réponses aux objections de MM. Duverney, Tauvry, Verheyen, Sylvestre & Buissiere. Paris, 1700, *in*-12. On croyoit généralement que le trou ovale étoit destiné à laisser un passage à une partie du sang de l'oreillette droite, dans l'oreillette gauche. *Mery* seul propota une opinion contraire. Il écrivit que tout le sang de l'oreillette droite couloit dans le ventricule droit, d'où il parvenoit au poumon par l'artere pulmonaire qui le verse dans les veines pulmonaires, d'où il tombe dans l'oreillette gauche. Il se divise ici en deux colomnes; l'une parvient dans l'artere aorte, qui la distribue à toutes les parties du corps, l'autre aboutit à l'oreillette droite, à la faveur du trou ovale: il descend dans le ventricule droit, revient dans l'artere pulmonaire, &c. Ainsi la plus grande partie du sang circule du cœur au poumon, & la plus petite quantité est portée dans les parties du corps par l'artere aorte: quel paradoxe! Il ne put séduire l'esprit clairvoyant du célebre *Duverney*: accoutumé à distinguer les sophismes d'avec la vérité, il leva le voile dont les raisonnemens captieux de *Mery* les couvroient. Il soutint l'opinion reçue sur la circulation du sang dans le fœtus, & pour la défendre, il composa plusieurs Mémoires qui n'eurent pas tout le succès qu'il devoit en attendre. Ce qu'il y eut de singulier dans cette dispute, dit *Senac* dans son Traité du cœur, c'est que les Savans se partagerent entre *Mery* & *Duverney*. Le plus grand nombre étoit pour *Mery*. L'erreur eut plus de partisans que la vérité; cela n'est pas surprenant, elle étoit mal défendue par *Duverney* qui la connoissoit peu exactement. *Verheyen*, *Buissiere*, *Sylvestre*, qui connurent mieux la vérité, la défendirent aussi fort mal.

Problêmes de Physique. Paris, 1711, *in*-4. *Camille Falconet* fit soutenir, en cette année, une These dans les Ecoles de la Faculté de Paris, par laquelle il cherchoit à prouver que l'enfant se nourrit plutôt du lait, dont la matrice est abreuvée, que du sang qui circule de la mere au fœtus par le moyen du placenta. *Mery* combattit cette opinion, & il appuya la sienne, sur la communication reciproque entre la mere & l'enfant, par l'hémorrhagie qui survient lorsque le placenta se décole pendant la grossesse, ou que les Sages-Femmes le détachent avec trop de précipitation après l'accouchement. C'est principalement sur cette preuve que *Mery* se fonde. Mais le décollement du placenta amene toujours après lui

une effusion de sang plus ou moins considérable ; & si cette effusion dégénere en perte dans les cas posés, c'est que les ouvertures des vaisseaux demeurent béantes par défaut de contraction suffisante de la matrice. Rien de tout cela n'exclut l'existence d'une matiere laiteuse, propre à la nourriture du fœtus.

François Mery, son fils, naquit à Paris. Il se mit sur les bancs de la Faculté de Médecine en l'Université de sa ville natale, & il y reçut le bonnet de Docteur en 1726. Moins occupé de chicanes littéraires que son pere, il poussa tranquillement ses jours jusqu'au 5 Novembre 1760, qui est l'époque de sa mort, & ne laissa d'autres Ecrits que des Dissertations soutenues dans les Ecoles, & une Oraison qu'il y prononça & qui fut imprimée en 1744, *in-4*, sous le titre d'*Oratio quâ quid sit Medicina, docentur Philiatri.*

MESCHEDE (Thiéry Gresmunt de) étoit Westphalien. Il s'acquit beaucoup de réputation à Mayence, où il pratiqua la Médecine vers la fin du quinzieme siecle, & composa un Traité *De sanitate tuendâ tempore pestis.* Ce Médecin laissa un fils qui parut comme un prodige par la supériorité de son esprit & l'étendue de ses connoissances.

MESNARDIERE. Voyez PILET DE LA MESNARDIERE.

MÉSUÉ, (Jean) fils d'un Apothicaire, naquit à Nisabour, ville Capitale de la Province de Khorasan dans la Perse. Quelques Auteurs le disent Syrien ; mais on doit d'autant moins les en croire, que leur opinion n'a d'autre fondement que la grande intelligence que *Mésué* avoit de la Langue Syriaque. Il étoit Chrétien de la secte de Nestorius. Son goût pour les Sciences se déclara de bonne heure ; & comme la profession de son pere lui inspira celui de la Médecine, il le suivit avec d'autant plus d'ardeur, que *Gabriël*, fils de *Bachtishua*, ne manqua pas de le soutenir pendant le cours d'étude qu'il fit sous lui. Au sortir de cette Ecole, *Mésué* devint le Médecin de l'Hôpital de sa ville natale ; mais au bout de quelques années il passa à Bagdad, ville d'Asie sur le bord oriental du Tigre, où il se fit lui-même beaucoup de disciples. Sa réputation y étoit déja si solidement établie sous Aaron-al-Raschid qui monta sur le trône des Califes en 786 de l'Ere Chrétienne, ou 170 de l'Hégire, que ce Prince s'étant déterminé à donner la qualité de Vice-roi de la Province de Khorasan à son fils Ebullach, surnommé Al-mammon, jetta les yeux sur *Mésué* pour accompagner le jeune Vice-roi, le chargea même de demeurer constamment auprès de sa personne. Ce fut à son intelligence dans les Langues & dans les Sciences que *Mésué* dut cette distinction ; il en profita pour inspirer à Al-mammon le desir de protéger les Savans & de faciliter les études. Ce Prince n'attendit que le moment de regner pour remplir le dessein qu'il avoit conçu à ce sujet. A peine fut-il parvenu au Califat en 813, qu'il ordonna de chercher de toutes parts les Ouvrages des Anciens, dont on n'avoit encore rien traduit en Arabe. Mais pour atteindre plus sûrement au but qu'il se proposoit, il convoqua un grand nombre de Savans en plusieurs Langues, & se fit donner par eux les noms des Auteurs en quelque Art & Science que ce fût ainsi que la liste des Ouvrages qui avoient été écrits en Grec, en Persan, en Chaldéen & en Egyptien. Après avoir ainsi recueilli le nombre des Traités

qu'il fouhaitoit de faire examiner, il ordonna aux Savans affemblés de traduire les meilleurs & les plus utiles parmi ceux qui concernoient l'Aftronomie, la Mufique, la Cofmographie, la Chronologie, la Phyfique & la Médecine. *Méfué* fut chargé de revoir les Verfions des Auteurs Grecs qu'on avoit apportés de différentes contrées de l'Afie; & l'on donna alors, pour la premiere fois, les Livres de Médecine de *Galien* & les Ouvrages d'*Ariftote* en Langue Arabe.

On met communément la mort de *Méfué* à la 80e. année de fon âge, en 819; mais le Docteur *Freind* la renvoie à l'an 845 ou 846. Le même Hiftorien rapporte qu'*Haly Abbas*, qui vécut vers la fin du dixieme fiecle, parle des Œuvres de *Méfué*; & de ce qu'*Haly* en dit, il conclut qu'aucun des Ouvrages de pratique du Médecin, dont nous faifons ici mention, n'eft paffé jufqu'à nous. Ceux, dit *Freind*, qu'on croit être de fa compofition, ne font pas tels qu'*Haly* les dépeint, puifque les originaux font fans arrangement & fans ordre, & qu'on en a mis dans les Livres qu'on lui attribue. D'ailleurs, on trouve le nom *Rhazés* dans les Ouvrages qui paffent pour être de *Méfué*, quoique le premier de ces Médecins ait vécu après le fecond. *Freind* ajoute qu'*Abi-osbaia* compte trente-fept volumes écrits par *Méfué*, il en cite un fur les médicamens purgatifs & un autre fur les décoctions: peut-être font-ce-là les feuls véritables Ouvrages de ce Médecin. Comme *Abi-osbaia* n'en cite particulierement aucun autre, l'Hiftorien Anglois eft tenté de croire que ceux qui portent encore le nom de *Méfué*, font fuppofés. Quoiqu'il en foit, voici les éditions Latines des Ouvrages qu'on lui attribue fur les médicamens; c'eft uniquement fur cette matiere que roulent ceux dont les Bibliographes font mention.

Opera omnia, nempe: de medicamentorum purgantium delectu & caftigatione, Libri duo, quorum priorem Canones univerfales, *pofteriorem* de Simplicibus *vocant.* Grabadin, *hoc eft, Compendii fecretorum medicamentorum Libri duo, quorum prior* Antidotarium, *pofterior* de Appropriatis *vulgò infcribitur, ex duplici tranflatione, alterâ antiquâ, alterâ novâ Jacobi Sylvii, cum annotationibus Manardi & ejufdem Sylvii. Cum additionibus Petri Apponi, Francifci de Pedemontio &c. Venetiis*, 1558, *in-fol. Ibidem*, 1561, *in-folio: adjectæ funt Andreæ Marini annotationes in fimplicia, cum imaginibus & Volumine fupplementorum in Mefuem. Ibidem*, 1581, *in-folio, cum Mundini, Manardi & Sylvii in tres priores Libros Obfervationibus; his acceffere plantarum in Libro Simplicium defcriptarum imagines, atque item Joannis Coftæi annotationes. Ibidem*, 1602, *in-folio, cum Mundini & Georgii de Honeftis, aliorumque obfervationibus.*

Canones univerfales de confolatione medicinarum fimplicium, ex Arabico in Latinum tranflati. Venetiis, 1471, *in-fol. Mediolani*, 1479, *in-fol. Venetiis*, 1484, 1528, *in-fol. Lugduni*, 1531, *in-8, cum Antidotario, Librô Medicinarum & additionibus Petri Apponi &c.*

Canones, Liber de fimplicibus & Antidotarium, Jacobô Sylviô interprete. Parifiis, 1542 & 1543, *in-folio*, 1561, *in-8. Lugduni*, 1548, *in-8. Venetiis*, 1575, 1589, 1623, *in-folio.* En Italien, Venife, 1475, *in-fol.* 1621, *in-4.* En François, avec les Commentaires de *Tagault.* Paris, *in-8.*

Jean Léon l'Africain parle d'un *Méfué* ou *Méfuach*, Chrétien de la Secte des Jacobites, qui étoit de Maridin, ville fituée fur le bord de l'Euphrate. Il étudia la Philofophie & la Médecine à Bagdad, & tout âgé qu'il étoit quand

Avicenne, encore jeune, commença à publier fa doctrine, il s'en déclara l'un des plus zélés partifans. *Méfuach* écrivit quelques Traités fur les chofes potables, & on lui en attribue d'autres fur la compofition des médicamens. Il eft arrivé delà qu'on l'a confondu avec le premier *Méfué*, fans faire attention qu'il lui eft poftérieur de plus d'un fiecle ; car il mourut au Caire, où il exerçoit fa profeffion, l'an de l'Hégire 406, & de falut 1015, dans la 90 année de fon âge.

MÉTHODIQUE. (Secte) Les principes d'*Afclépiade* ayant paru trop vaftes & même trop difficiles à entendre à un de fes difciples, nommé *Thémifon*, celui-ci crut qu'il falloit chercher un chemin plus aifé & plus court, ou une méthode abrégée qui fût à la portée de tout le monde : c'eft delà que cette nouvelle Médecine prit le nom de *Méthodique*. Son Auteur, qui vécut vers la fin du XXXIX fiecle & au commencement du fuivant, ne négligea rien pour la faire valoir.

Les Empiriques avoient déja entrepris d'abréger & de faciliter l'étude de la Médecine, en retranchant tout ce qui a rapport aux caufes cachées des maladies ; mais les Méthodiques allerent beaucoup plus loin. Ils ne fe contenterent pas d'adopter la réforme introduite par les Empiriques ; ils entreprirent encore de réduire à deux genres principaux tout ce grand nombre de maladies, que les Dogmatiques & les Empiriques eux-mêmes avoient diftingué avec beaucoup de foin. Ils s'imaginerent qu'en obfervant ce que les maladies ont de commun entre elles à certain égard, il ne fervoit à rien de defcendre davantage dans le particulier : & ce fondement pofé, ils fe mirent dans la tête que comme il n'y avoit proprement, felon eux, que deux fortes de maladies, il ne falloit auffi que deux fortes de remedes, qui étoient naturellement indiqués par les deux genres fous lefquels ils rangeoient tous les maux internes. De cette maniere, la Médecine fut fimplifiée au point qu'elle ne confifta plus qu'à connoître fous lequel de ces deux genres une maladie devoit être rapportée ; après quoi, il ne fut pas difficile de trouver le remede. Mais que d'abfurdes conféquences ne peut-on pas tirer de ce fyftême méthodique ? Il s'enfuit évidemment qu'il n'eft plus néceffaire d'entendre ni la Philofophie, ni l'Anatomie, ni même d'avoir une grande expérience pour pofféder la Médecine.

Les deux genres fous lefquels *Thémifon* & fes Sectateurs réduifoient toutes les maladies, font le genre *refferré* & le genre *relâché*, d'où il en réfultoit naturellement un troifieme, qui étoit le genre *mêlé* & qui tenoit partie de l'un & de l'autre des deux premiers ; c'eft-à-dire, que dans les maladies comprifes fous ce troifieme genre, il y avoit d'un côté du *relâchement* & de l'autre du *refferrement*.

Ce fyftême parut fi commode, que la plupart des Médecins l'adopterent, & que cette Secte, qui commença prefque avec le quarantieme fiecle, environ deux cens ans après l'établiffement de la Secte Empirique, fe foutint avec éclat pendant trois ou quatre fiecles. *Thémifon* étoit déja vieux lorfqu'il en jetta les fondemens ; & comme il n'avoit point eu le tems de méditer à fonds fur ce fujet,

il laiffa le foin d'y mettre la derniere main à ceux qui vinrent après lui. Ses difciples auroient dû travailler à cette affaire ; on n'apprend cependant point qu'ils aient penfé férieufement à perfectionner les idées de leur Maître. Il y a même apparence qu'aucun d'eux ne s'en occupa autant que *Theffalus* de Tralles qui parut avec éclat fous Néron, environ cinquante ans après que *Thémifon* eut établi fa Secte. Comme *Theffalus* fut le premier qui corrigea les principes de ce Médecin & qui en étendit le fyftême, il eut la réputation de l'avoir perfectionné.

Tous les Méthodiftes eurent beaucoup d'averfion pour les fpécifiques, pour les purgatifs (excepté dans l'Hydropifie) pour les clyfteres forts, pour les narcotiques, pour les diurétiques, & pour tous les remedes douloureux, tels que les cauteres &c. Mais ils faifoient grand cas des vomitifs, de la faignée, des fomentations & de toutes fortes d'exercices. Ils s'attachoient fur-tout à contenter les malades, comme faifoit *Afclépiade*, particulierement par rapport au coucher, à la qualité de l'air & à celle des alimens. La néceffité où nous fommes de refpirer continuellement leur donnoit une fi haute opinion de l'influence de l'air fur nos corps, qu'ils regardoient cet élément comme une chofe plus importante, ou qui l'étoit au moins autant que les alimens ordinaires ; & pour cette raifon, il n'y eut point de Secte qui s'occupa davantage du foin de choifir un air convenable à la difpofition de chaque malade. A l'égard de l'abftinence qu'ils ordonnoient au commencement pour trois jours, ils la modérerent dans la fuite & la réduifirent à deux, ou du moins ils n'exigerent pas les trois jours à la rigueur. Cependant ils employoient rarement les vomitifs & la faignée avant le troifieme jour de la maladie, & ils n'ordonnoient guere celle-ci qu'une fois, excepté dans le cas du tranfport.

Il en fut de la Secte Méthodique, comme de toutes les autres qui l'avoient précédée ou qui la fuivirent ; l'opinion, l'efprit de parti & celui de contradiction y eurent plus de part que l'étude de la Nature. Il arriva delà que le tems y fit plufieurs innovations. Les partifans de *Thémifon* en introduifirent de bien grandes dans les principes de leur Maître ; ils fe départirent même fi fort de ces principes, qu'ils fe diviferent par des difputes & des querelles qui firent éclore deux nouvelles Sectes, favoir l'*Epifynthétique* & l'*Eclectique*.

C'eft ainfi que les Médecins employerent à fabriquer des fyftêmes un tems qu'ils auroient dû confacrer tout entier à étudier la Nature ; *Hippocrate* s'occupa toute fa vie à en connoître la marche, & pour cette raifon, fes Ecrits ont triomphé de l'injure des tems & fubfiftent encore. Il n'en eft pas de même des Ouvrages, enfans de l'imagination des hommes emportés par la fureur d'innover : tout ce que l'antiquité a fait de Syftêmes eft tombé dans l'oubli. Belle leçon pour les Modernes qui s'amufent encore à mettre les leurs au jour ! Ils doivent s'attendre qu'ils périront avec eux, fi déja ils n'ont point été combattus & détruits de leur vivant.

MÉTIUS, (Adrien) Médecin du XVII fiecle, étoit d'Alcmaer. Il prit la premiere teinture des Lettres en Allemagne, où il s'appliqua encore aux Sciences fupérieures. Il excella fur-tout dans l'Aftronomie qu'il enfeigna publiquement ; mais l'amour de la patrie lui fit quitter l'Allemagne & la Chaire qu'il y occu-

poit, pour venir se fixer à Franeker, où il professa la Médecine & les Mathématiques pendant 38 ans. Il mourut dans cette ville le 17 Septembre 1635, & fut enterré dans l'Eglise principale, où l'on voit son Epitaphe conçue en ces termes :

D. M. S.
ET ADRIANO METIO ALCMARIANO,
MEDICINÆ DOCTORI ET MATHEMATICO CELEBERRIMO,
Qui, cum per annos XXXVIII easdem Artes in hac Academia
Cum laude docuisset,
Acutâ febre correptus vivere desiit.
Corpus Terræ, famam Orbi, mentem Cœlo reposuit
XV Kal. Oct. 1635.
Uxor mœr. Marito opt. & desideratiss.
Piet. Test. C. H. Mon. P. C.

Metius a laissé les Ouvrages suivans, qui ont tous rapport aux Mathématiques ; il ne paroît pas même qu'il en ait écrit aucun touchant la Médecine :

Doctrinæ Sphæricæ Libri V. Francofurti, 1591, *in*-8.
Astronomiæ universæ Institutio. Franekeræ, 1605, *in*-8.
Arithmeticæ & Geometricæ Practica. Ibidem, 1611, *in*-4.
De gemino usu utriusque Globi. Amstelodami, 1611, *in*-4.
Geometrices per usum Circini nova Praxis. Ibidem, 1623, *in*-8.

Ce Médecin eut un frere, nommé *Jacques*, qui partagea avec *Zacharie Jansen* l'honneur de l'invention du Télescope. Il donna une nouvelle forme à cet instrument, par la remarque qu'il fit à l'occasion des Ecoliers qui jouoient sur la glace. Il vit que ces jeunes gens se servoient du dessus de leurs écritoires comme de tubes, au bout desquels ils mettoient des morceaux de glace qui rapprochoient d'eux les objets éloignés. La surprise des Ecoliers engagea l'habile Artiste à profiter de l'observation qu'il devoit au hazard ; il s'appliqua à la rectifier, & il en tira tant de parti, qu'il finit par inventer les lunettes d'approche. D'autres disent que ce furent les enfans d'un Lunettier de Middelbourg qui donnerent occasion à cette découverte, en badinant avec des verres dans la boutique de leur pere.

METON, fameux Astronome, étoit d'Athenes, où il vécut environ la 88e Olympiade, dans le trente-sixieme siecle du monde. *Tiraqueau* dit qu'il a passé pour Médecin ; mais c'est moins de ce côté-là qu'en qualité d'Astronome, que *Meton* s'est distingué. Les Historiens de la Médecine ne font que le nommer, pendant que ceux qui ont traité des progrès de l'esprit humain dans les Mathématiques, lui attribuent plusieurs découvertes. Sorti de l'Ecole de *Phainus*, célebre Astronome, il se lia avec *Euctemon* son condisciple, pour suivre les conseils de leur Maître commun. Ils observerent ensemble l'entrée du soleil dans le tropique du cancer, c'est-à-dire, le solstice d'été, & firent usage d'un Hé-

liometre, instrument qui leur servoit à mesurer le cours du soleil. Ils observerent aussi le lever & le coucher de quelques étoiles en 431 avant J. C. Mais deux ans auparavant, *Meton* avoit découvert un cycle de dix-neuf ans, par le moyen duquel il concilia fort bien les mouvemens du soleil & de la lune. Il exposa la Table qui contenoit l'explication de son cycle à la vue du peuple qui célébroit les jeux Olympiques, & elle fit sur toute l'assemblée une impression si vive, que pour faire connoître le cas qu'on faisoit du travail de *Meton*, on donna le nom de *Nombre d'or* à celui qui exprimoit le nouveau cycle.

MÉTRODORE, Médecin natif de Chio ou Scio dans l'Archipel, fut disciple du Philosophe *Démocrite*, & Maître d'*Hippocrate* & d'*Anaxarque*. Il vécut avant le milieu du XXXVII siecle. *Pline*, *Athénée* & *Isaac Tzetzès* font mention de ses Ouvrages, mais ils sont perdus; celui qui est cité par *Pline*, traitoit des plantes qui entrent dans la composition des médicamens. Si *Métrodore* n'a pas mieux pensé en Médecine qu'en Philosophie, il a bien donné dans le travers; car il croyoit le monde éternel & infini.

Il y a eu plusieurs *Métrodore*. Un disciple de *Sabinus*, qui est mis, ainsi que son Maître, au rang des anciens Commentateurs d'*Hippocrate*. Un autre cité par *Cælius Aurelianus* & *Galien*, qui fut disciple & Sectateur d'*Asclépiade*; un autre encore qui étudia sous *Chrysippe*.

METTRIE, (Julien Offray DE LA) Médecin qui n'est fameux que par des Livres impies & satyriques, dans lesquels on ne trouve ni science, ni jugement, ni érudition, étoit de Saint Malo, où il naquît en 1709. Comme il avoit fait ses Humanités avec assez de succès, ses parens seconderent son goût pour la Médecine, & l'envoyerent étudier en Hollande sous le célebre *Boerhaave*. Il y fit des progrès, & puisa à l'Ecole de cet habile Maître les connoissances, dont il vint faire parade en France. Hardi & entreprenant, il trouva moyen de s'insinuer chez le Duc de Grammont, Colonel des Gardes Françoises, qui lui donna le Brévet de Médecin de son Régiment. *La Mettrie* accompagna ce Seigneur à la guerre & se trouva avec lui à la Bataille de Dettingen & au siege de Fribourg, où il tomba dangereusement malade. Cette circonstance qui auroit dû être pour lui une source de réflexions, fut une source de délires. Il crut voir que cette intelligence immortelle qu'on appelle Ame, baissoit avec le corps & se flétrissoit avec lui. De cette premiere erreur il passa à une seconde, & traita en Physicien ce qui n'est point du ressort de la Physique; il osa faire l'*Histoire naturelle de l'Ame*, qui parut sous le nom de La Haye, 1745, *in*-4. Cet Ouvrage, qui respire l'impiété à chaque page, souleva tout le monde contre son Auteur; il lui auroit attiré le châtiment qu'il méritoit, sans le crédit de son Protecteur: mais le Duc de Grammont ayant été tué d'un coup de canon à la Bataille de Fontenoi, *La Mettrie* perdit sa place & n'en devint pas plus sage.

La perversité de son cœur & de son esprit ne lui permit pas d'être oisif. Il écrivit un autre Ouvrage aussi détestable que le premier, sous le titre de *L'Homme Machine*. Leyde, 1748, *in*-12. Après avoir avancé que l'Ame est matérielle, il

il foutient que Dieu lui-même n'eft que matiere. Quel blafphême ! Mais il lui marquoit de mettre le comble à fon irréligion, à fon orgueil, à fa déraifon.

Un homme qui fe dégradoit ainfi lui-même, étoit capable de tout. Il venoit de tourner fes armes contre fes Confreres dans le Libelle calomnieux, cynique & groffier qui fut imprimé à Geneve, fous le nom de Berlin, 1748, en deux volumes *in*-12, fous le titre d'*Ouvrage de Pénélope*, *ou Machiavel en Médecine*. L'Auteur, qui s'y donne le faux nom d'*Alethius Demetrius*, maltraite *Boerhaave*, *Linnæus*, *Winflow* & la plupart des Médecins François. En 1749, parut un Supplément, où il attaque particulierement *Aftruc*, *Ferrein* & *Sylva*. C'eft ainfi que cet Auteur qui faifoit peu de cas de la Médecine, parce qu'il l'ignoroit, s'eft emporté jufqu'à méprifer les hommes les plus refpectables, & à publier une cenfure indécente de leurs meilleurs Ecrits, ainfi que de leurs actions les plus louables.

Le foulevement de la Faculté de Paris contre l'*Ouvrage de Pénélope* obligea *La Mettrie* à quitter la France. Il fe retira à Leyde, où il publia fon *Homme Machine*; Livre pitoyable, par lequel il entreprend de prouver le matérialifme de l'Ame, dont il avoit déja tenu une forte d'Ecole à Paris, pendant qu'il étoit attaché au Régiment des Gardes Françoifes. Une fuppofition continuelle de principes, de comparaifons imparfaites érigées en preuves, d'obfervations particulieres d'où il tire des conclufions générales qui n'en naiffent point, l'affirmation la plus abfolue mife à tout inftant à la place du doute; voilà la miférable Logique que l'Auteur emploie dans la déduction des abfurdités dont fon Livre eft tiffu. Cependant l'enthoufiafme avec lequel il déclame, l'air de perfuafion qu'il prend, étoient capables de féduire ces efprits foibles qui afpirent à l'efprit fort pour cacher leurs foibleffes; mais ce n'étoit pas ce que *La Mettrie* defiroit le plus. Il vouloit feulement avoir le titre d'animal fpirituel & de machine curieufe: cela étoit plus tranchant; il fe mettoit ainfi à l'abri des foibleffes des efprits forts, & il étouffoit les remords qu'attire après foi le retour à la raifon.

Pourfuivi en Hollande, où fa déteftable production fut livrée aux flammes, il fe fauva au péril de la vie, & ne dut qu'à la précipitation de fa fuite, d'avoir échappé au jufte châtiment que leurs Hautes Puiffances lui deftinoient. Après avoir erré affez long-tems, *La Mettrie* fe rendit, en 1748, à Berlin, où il devint Lecteur du Roi & Membre de l'Académie de cette Capitale. Il y vécut tranquille jufqu'à fa mort arrivée en 1751; elle fut la fuite d'un trait de cette folie qui perçoit dans toute fa conduite. Il avoit une fievre d'indigeftion; il prit les bains, fe fit faigner huit fois, & mourut comme il avoit vécu. On a prétendu qu'il s'étoit repenti dans fes derniers momens, & que les Philofophes de Berlin avoient dit que *La Mettrie les avoit déshonorés pendant fa vie & à fa mort*; il eft bien à fouhaiter qu'il ait paru coupable à leurs yeux par l'humble & fincere aveu de fes fautes. Mais il eft bien apparent qu'il n'en a rien fait; car un de fes amis écrivoit de Berlin qu'il avoit quitté la vie à-peu-près comme un Acteur quitte le théatre, fans autre regret que celui de perdre le plaifir d'y briller. On trouvera peut-être que j'ai peint ce Médecin Matérialifte trop défavantageufement. Je réponds, avec les Auteurs du Nouveau Dictionnaire Hiftorique portatif: nous

l'avons peint tel qu'il étoit. Peut-on en douter ? Quand deux hommes tels que le Marquis d'Argens & Voltaire ne penſent pas mieux ſur ſon compte. *La Mettrie* étoit, ſuivant le dernier qui l'avoit beaucoup connu, un fou qui n'écrivoit que dans l'ivreſſe.

La converſation de ce Médecin étoit amuſante, lorſque ſa gaieté n'alloit pas juſqu'à l'extravagance, & elle y alloit ſouvent. On voyoit quelquefois ce prétendu Philoſophe jetter ſa perruque par terre, ſe déshabiller & ſe mettre preſque tout nud, au milieu d'une grande compagnie. Il étoit dans ſes Ecrits ce qu'il étoit dans ſes actions. Se figurant un jour que le Baron *de Haller*, un des plus ſavans hommes qui fuſſent alors à Gottingue, étoit un athée, il imagina une hiſtoire calomnieuſe ſur le compte de ce célebre Médecin & il la publia. Il raconta qu'il avoit vu ce reſpectable Profeſſeur dans un mauvais lieu, combattant l'exiſtence de l'Etre ſuprême ; mais tout le monde ſait que le ſavant *Haller* avoit trop étudié la ſtructure merveilleuſe des organes du corps humain, pour n'y avoir pas reconnu l'empreinte de la main toute-puiſſante qui ſeule a pu les former.

La Mettrie a écrit pluſieurs Traités de Médecine & il a traduit différens Ouvrages de *Boerhaave.* On trouve du feu, de l'imagination & du brillant dans ces productions, mais en même tems peu de juſteſſe, peu de préciſion, peu de goût. Voici les titres ſous leſquels elles ont paru :

Syſtême de Boerhaave *ſur les Maladies Vénériennes.* Paris 1735, *in*-12, avec des Notes & une Diſſertation du Traducteur ſur l'origine, la nature & la cure de ces maladies.

Traité du Vertige avec la deſcription d'une Catalepſie hyſtérique & une Réponſe à M. *Aſtruc.* Paris, 1737, *in*-12.

Du Vertige & des Maladies Vénériennes. Paris, 1738, *in*-12.

Mémoire ſur la Dyſſenterie. In-12.

Lettre ſur l'Art de conſerver la ſanté & de prolonger la vie. Paris, 1738, *in*-12.

Aphoriſmes de Médecine traduits du Latin de *Boerhaave.* Paris, 1738, *in*-8.

Traité de la Matiere Médicale de Boerhaave. Paris, 1738, *in*-12.

Traité de la petite Vérole, avec la maniere de guérir cette maladie ſuivant les principes de *Boerhaave* & ceux des plus habiles Médecins de notre tems. Paris, 1740, *in*-12.

Inſtitutions de Médecine traduites du Latin de *Boerhaave.* Paris, 1740, deux volumes *in*-8.

Abrégé de la Théorie Chymique de la Terre, tiré des Ecrits de *Boerhaave*, avec le Traité du Vertige & une Lettre à *Aſtruc* ſur les Maladies Vénériennes. Paris, 1741, *in* 12. Les Elémens de Chymie de *Boerhaave* ont été publiés en François, de la Traduction de *La Mettrie*, Paris, 1754, ſix volumes *in*-12, avec figures.

Commentaires ſur les inſtitutions de Médecine de *Boerhaave.* Paris, 1743, ſix volumes *in*-12. Il a copié *Haller* qui a travaillé ſur le même ſujet ; mais il a gâté ſa Verſion par la quantité de fautes & de bévues qu'on trouve dans les additions qu'il a faites à cet Ouvrage.

Obſervations de Médecine Pratique. Paris, 1743, *in*-12. Il y donne la deſcription de pluſieurs maladies, entre autres, du *Cholera* dont il fut lui-même attaqué ; &

il y fait parade de son goût pour les remedes violens, pour les fortes saignées, &c.

Réflexions Philosophiques sur l'origine des animaux. Berlin, sous le nom de Londres, 1750, *in*-4. L'Auteur pousse sa manie pour les paradoxes, jusqu'à vouloir prouver que la terre peut produire des animaux; mais tout ce qu'il avance en faveur de cette opinion absurde, est frappé au coin de la singularité qui déraisonne, & de la bizarrerie qui renverse l'ordre naturel des choses.

Les Ouvrages de ce Médecin ont été recueillis après sa mort, sous ces titres:

Œuvres Philosophiques. Berlin, 1751, *in*-4. L'Homme Machine, l'Homme Plante, l'Histoire de l'ame, l'Art de jouir, le Discours sur le bonheur, sont les pieces principales de ce Recueil. Elles serviront, comme tant d'autres, à faire preuve des égaremens de l'esprit humain dans le dix-huitieme siecle.

Œuvres de Médecine dédiées au Roi de Prusse. Berlin, 1755, *in*-4, avec figures.

METZGER, (George-Balthasar) de Schweinfurt en Franconie, enseigna la Médecine à Giessen & ensuite à Tubingue. Il fut plusieurs fois Recteur de l'Université de cette derniere ville, mérita une place dans l'Académie des Curieux de la Nature, où il entra, en 1652, sous le nom d'*Americus*, & mourut le 9 Octobre 1687. On n'a de lui que des Dissertations Académiques.

George Matthias parle d'un autre Médecin du même nom, qui étoit de Vienne en Autriche. C'est *Martin-Christophe Metzger*, Adjoint de l'Académie Impériale d'Allemagne sous le nom de *Pline* II, & Physicien de la ville de Ratisbonne, où il finit ses jours le 20 Mars 1690.

MEURER (Wolfgang) étoit d'Aldenberg dans la Misnie, où il naquit le 23 Mai 1513. Comme il s'avança dans les Lettres par son propre génie, il y fit ensuite d'autant plus de progrès sous les habiles Maîtres qu'il suivit en vue de se perfectionner, qu'il apporta à leur Ecole plus de disposition & de goût que le commun de leurs disciples. Il se distingua sur-tout pendant son cours de Philosophie, & donna ensuite tant de preuves de la supériorité de ses connoissances, qu'il obtint la Chaire de cette Science en l'Université de Leipsic. Partagé entre les devoirs que sa charge lui imposoit & le desir d'étudier la Médecine, il étoit tour-à-tour Professeur & Ecolier; ses succès lui mériterent enfin le bonnet de Docteur que la Faculté de Leipsic lui accorda en 1549. Comme *Meurer* ne ressembloit point à ces hommes qui se contentent du titre Académique, sans trop s'embarrasser si leur savoir y correspond, il ne s'occupa plus que du soin d'augmenter ses connoissances; il se rendit promptement à Padoue, dont les Ecoles avoient alors beaucoup de célébrité. Il en suivit les Professeurs pendant quelque tems, & parcourut ensuite la plus grande partie de l'Italie avec *Valerius Cordus* qu'il accompagna dans ses recherches Botaniques. A son retour en Allemagne, il ne tarda point à se rendre à Leipsic où il avoit été rappellé, & il reprit bientôt ses premiers exercices. Il y enseigna la Philosophie pendant 27 ans, & la Médecine & la Philosophie tout ensemble pendant 14; il y remplit encore les charges de Chancelier & de Recteur. La maniere dont il s'acquitta de tous ces emplois fit tant d'honneur à l'Université de Leipsic, qu'il vécut dans la plus haute estime & qu'il la conserva jusqu'à sa mort arrivée dans cette ville le 6 Février 1585, à l'âge de 71 ans & quelques mois. Sa vie écrite en Latin par *Barthélémi Walther*, parut à Leipsic en 1588, *in*-4.

On n'a rien de la façon de *Meurer* que des Consultations que *Brendelius* a recueillies & fait imprimer avec d'autres, Francfort, 1615, *in-4*.

Christophe Meurer, fils de *Wolfgang*, naquit à Leipsic le 9 Octobre 1558. Il étoit à peine Maître-ès-Arts, qu'on le nomma à la Chaire des Mathématiques en l'Université de sa ville natale. Ce fut en 1582 qu'il obtint cette Chaire. Mais ayant reçu le bonnet de Docteur en Médecine en 1592, il ne s'appliqua plus qu'à la pratique de cette Science, qu'il fit avec beaucoup de succès parmi ses concitoyens, & spécialement à l'Hôpital de Leipsic, dont il fut Médecin depuis 1594 jusqu'à sa mort en 1616. Les Ouvrages de *Christophe Meurer* consistent en quelques pieces Académiques. Telles sont *Oratio de Anatomia* imprimée en 1596, *in-4*, & les Dissertations *De Phthisi seu Tabe : De Carbunculo contagiosô : De præfocatione uterinâ.*

MEURISSE, (Henri-Emmanuel) habile Chirurgien de Paris, natif de Saint Quentin, mourut le 17 Mai 1694. L'honneur de la Communauté de Saint Côme lui tenoit si fortement à cœur, qu'il fit tous ses efforts pour avancer la construction du nouvel Amphithéatre, dont il avoit été le principal promoteur. Il se chargea de ses ornemens intérieurs, & fit graver une Estampe de l'ouvrage entier, où l'on voit les symboles qui représentent la Chirurgie, rendus avec beaucoup de goût. Il fit aussi frapper, à cette occasion, des jettons chargés de devises honorables à sa Compagnie.

Meurisse a écrit un Traité de la saignée qui renferme des préceptes utiles & des réflexions judicieuses. Il est intitulé :

L'Art de saigner accommodé aux principes de la circulation du sang. Paris, 1686, *in-12*. Ce fut du consentement, à la sollicitation même de l'Auteur, que cet Ouvrage reparut en 1689, *in-12*, avec les augmentations de *Devaux*, qui s'étoit encore chargé d'en corriger le style. La troisieme édition fut publiée à Paris en 1738, *in-12*. Le but de ce Traité est non seulement relatif à la maniere & aux précautions à prendre pour bien exécuter la saignée, mais il s'étend presque tout autant à détailler les avantages de cette opération dans la cure des maladies. Il n'est point de Livre qui préconise mieux la saignée & qui excite plus à y recourir ; je ne le voudrois cependant point donner comme un oracle à suivre dans la pratique de la Médecine.

MEY, (Jean DE) que d'autres écrivent *Van der Mey*, étoit de Middelbourg en Zélande. Il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Valence en Dauphiné, & fut ensuite Ministre & Professeur en Théologie dans sa ville natale, où il mourut le 8 Avril 1678, à l'âge de 61 ans. On a de lui :

Commentaria Physica, sive, Expositio aliquot locorum Pentateuchi Mosaïci, in quibus agitur de rebus naturalibus, etiam ad Medicinam attinentibus. Medioburgi, 1651, 1661, *in-4*.

Commentarius in Joannis Goedaert metamorphosim Insectorum, cum Appendice de Hemerobiis & Cometis. Ibidem, 1668, *in-8*, avec figures.

On trouve un autre Médecin Hollandois du même nom (*Fréderic Van der Mey*) qui a écrit les Ouvrages suivans :

Historia Medica de Vertigine, Catarrho, Tussi, Abortu. Hagæ Comitis, 1624, in-4.
De morbis & symptomatibus Bredanis tempore obsidionis. Antverpiæ, 1627, in-4.

MICHAELIS, (Jean) Seigneur de Bendorff, étoit de Soest ou Zoest en Westphalie, où il naquit en 1606. Il fut reçu Maître-ès-Arts à Leipsic en 1630, & Docteur en Médecine l'année suivante. C'étoit, sembloit-il, à la seule réception des degrés Académiques que son ambition se bornoit ; il se disposoit, ainsi que tant d'autres, à chercher un endroit où il pût tirer parti de sa profession, lorsqu'on le retint dans cette Université, en le nommant à la Chaire de Philosophie. On lui connoissoit des talens pour enseigner, & il le fit avec tant de réputation, qu'il parvint dans la suite au rang de Professeur en Médecine. Dès l'an 1641, il fut choisi premier Médecin de Fréderic-Guillaume, Prince de Saxe-Altenbourg ; en 1662, il eut la même charge à la Cour de Jean-George II, Electeur de Saxe ; mais il n'en jouit pas long-tems, car il mourut en 1667.

Michaëlis étoit assez habile dans la Pratique ; il l'auroit même été davantage, si moins célebre du côté de la Chymie, dont il fut grand partisan, il se fût plus occupé de l'observation, que de l'invention des médicamens qu'il mit trop souvent en usage. Nos Apothicaires préparent encore aujourd'hui une teinture qui porte son nom, sous le titre d'*Essentia Lignorum*. C'est avec raison qu'on reproche à ce Médecin d'avoir donné dans l'excès des remedes chauds, en vue de pousser la sueur ; mais ces drogues incendiaires étoient tellement au goût des Praticiens Allemands de son tems, qu'ils se sont épuisés en éloges pour relever le prétendu mérite des découvertes de notre Auteur.

Comme *Michaëlis* aimoit le travail, il s'appliqua non seulement à publier les Ouvrages d'autrui, comme ceux de *Henri ab Heer*, de *Jean Hartmann*, d'*Oswald Crollius* & de *Caravantes*, mais il en composa lui-même plusieurs qui parurent sous ces titres : *Regulæ circa modum Pharmacopolia visitandi observandæ. Clavis ad Authoris Polychresta. Praxis clinica generalis. Praxis clinica specialis. Apparatus Formularum.* Ils furent recueillis & publiés à Nuremberg en 1688, in-4, sous le titre d'*Opera omnia.*

MICHAULT, (Jean) Maître Chirurgien Juré & Barbier de Paris, étoit de Villeneuve en Brie, où il vint au monde en 1632. *Devaux* dit qu'il s'attacha beaucoup à la doctrine Chirurgicale d'*Hippocrate*, & qu'il rectifia la poulie, dont les Anciens s'étoient servi pour réduire les luxations. Le même Auteur ajoute que *Michault* mourut le 3 Mai 1694, & qu'il fut regretté pour sa méthode de traiter les Maux Vénériens, ainsi que pour sa grande expérience dans la cure des maladies Chirurgicales que ses Confreres regardoient comme incurables.

Michault s'attira beaucoup d'affaires par le premier Ouvrage qu'il publia, sous ce titre :

Le Barbier-Médecin, ou les fleurs d'Hippocrate, dans lequel la Chirurgie a repris la queue du serpent. Paris, 1672, in-12. Ce Livre, imprimé chez *J. Guignard*, fut saisi pour avoir été mis au jour sans aucune approbation des Docteurs

de la Faculté de Médecine de Paris: mais ayant été soumis à leur examen par sentence du 3 Août 1672, ils dirent, par leur avis du 22 Octobre suivant, qu'ils ont trouvé cet Ouvrage *en toutes ses parties contraire aux bonnes mœurs & aux anciennes maximes de la Médecine, reçues de tout temps & autorisées par les Arrêts de la Cour, plein de calomnies, impiétés & comparaisons insolentes, sans aucun respect du Roi & des Magistrats, fables & histoires impudiques, dans lequel il n'explique rien des matieres proposées dans les titres des chapitres.* Sur ce rapport, intervint sentence du 8 Novembre de la même année, par laquelle les exemplaires ont été déclarés bien saisis, & le livre supprimé; défenses faites à *Michault* de composer & exposer de pareils livres; ledit *Michault* condamné en cent livres d'amende, & interdit du conseil des chirurgiens, &c. *Michault*, peu content de cette sentence, en appella au Parlement, où, par un Arrêt du 8 Juillet 1673, l'appellation fut mise à néant, condamné à aumôner quarante livres pour le pain des pauvres prisonniers de la Conciergerie du Palais, & aux dépens; mais la Cour réduisit à deux ans l'interdiction d'aller à la Communauté des Chirurgiens.

Voici le titre d'un autre Ouvrage de la façon de *Michault*:

Discours de Chirurgie, pour l'explication des nouvelles machines pour les os, & pour la Vérole ou Maladie Vénérienne, lorsqu'elle y fait des nodus & exostoses & des anchyloses aux jointures, avec l'art de la guérir méthodiquement par la seule application du Mercure. Paris, 1682, *in-8*. Si l'on en croit *Devaux*, dans son *Index funereus Chirurgorum Parisiensium*, le stile de l'un & de l'autre de ces Traités est vif, enjoué, & assez semblable à celui de *François Rabelais*. Mais on a vu ce que les Docteurs de la Faculté de Paris ont dit du premier: & c'est faire grace au second que dej n'y trouver que de l'emphase & du charlatanisme.

MICHEL (Jean) étoit d'Angers. Il fut reçu, en 1477, à la Licence dans la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, sous le Décanat de *Reinier Hanegreve*, & parvint à la charge de premier Médecin du Roi Charles VIII. J'ai suivi M. *Baron* qui ne parle de *Michel* que comme Licencié, dans sa notice des Médecins de Paris; mais *Chomel* le dit Docteur-Régent, dans son Essai Historique sur la Médecine en France. Quoiqu'il en soit, *Michel* est plus connu par une Tragédie de la Passion qu'il fit imprimer à Paris en 1486, *in-folio*, que par ce qu'il a fait de remarquable dans sa profession. C'étoit le goût de son siecle de représenter en public les plus saints mysteres de la Religion. Le Roi Charles VI avoit déja autorisé l'établissement de ces Histrions par ses Lettres du 4 Décembre 1402, & bientôt il leur permit de jouer publiquement ces pitoyables pieces, auxquelles le peuple prit tant de plaisir, qu'on ne trouvoit plus personne dans les Eglises les jours de Fêtes. Le Clergé même trouva ces religieuses bouffonneries si instructives, que pour ménager le tems d'aller les entendre, on faisoit chanter l'office divin à la hâte. Ainsi pensa-t-on dans le XV siecle: la Tragédie composée par *Michel* fut extrêmement goûtée, quoiqu'il y débitât quantité d'absurdités.

Ce Médecin, qui avoit été Boursier du College de *Maître Gervais*, mourut en

1493. Voici ce qu'en dit l'Itinéraire de Charles VIII, intitulé le *Vergier d'honneur.* „ Le mardi 18e. jour d'Août le Roi partit de Thurin pour aller derechief à „ Quiers, & là demoura jusqu'au 22 jour dudit mois, que trépassa Maître Jehan „ Michel, premier Médecin du Roi, très-excellent Docteur en Médecine, duquel „ le Roi fut moult fort marry. „ *Michel* ne laissa qu'une fille qui fut mariée à Pierre du Tremblay, trisaïeul du fameux Pere *Joseph* Capucin, favori du Cardinal de Richelieu.

MICHELI (Pierre-Antoine) naquit en 1679 à Florence. Ses parens, dont la fortune étoit bien médiocre, le destinerent à la profession de Libraire; mais son goût pour la Botanique l'arracha de la boutique de son maître, & il ne s'occupa plus que de la connoissance des plantes. Il étudia seul la Langue Latine; il lut *Matthiole*, auquel il joignoit le grand Livre de la Nature qu'il alloit consulter dans les campagnes, dans les forêts & sur les montagnes. Le Grand-Duc, instruit des progrès que *Micheli* faisoit dans cette partie, lui fit donner tous les secours dont il avoit besoin pour en faire de plus grands, & bientôt après il l'honora du titre de son Botaniste. Animé par ces avances & par cette marque de l'estime de son Souverain, *Micheli* s'occupa plus que jamais de son objet; jaloux de multiplier ses connoissances, il voyagea en divers pays, où il fit une abondante recolte de plantes & amassa d'importantes observations sur l'Histoire Naturelle. Son dernier voyage fut au Mont Baldo dans le Véronois, endroit autant remarquable par sa hauteur que par sa fécondité en végétaux.

Ce Botaniste mourut le 2 Janvier 1737, âgé de 57 ans. Il laissa plusieurs Ouvrages, dont voici les titres:

Relazione dell' erba detta da' Botanichi orobanche. Florence, 1723, & 1743, in-8. L'Orobanche s'étoit considérablement multiplié dans la Toscane depuis plusieurs années; & comme cette plante nuit aux productions de la terre, l'Auteur propose les moyens les plus propres à l'extirper.

Nova plantarum genera juxta Tournefortii methodum disposita, quibus plantæ 1900 recensentur, scilicet ferè 1400 nondum observatæ, reliquæ suis sedibus restitutæ. Florentiæ, 1729, *in-folio*, avec 108 planches. Si l'on en croit *Haller* dans ses Notes sur la Méthode d'étudier la Médecine par *Boerhaave*, ce Traité est de la main de *Cocceius* qui a prêté sa plume à *Micheli*, homme sans Lettres & meilleur Jardinier que Botaniste. Mais *Boerhaave* en juge différemment; comme il ne s'attache qu'au fonds de l'Ouvrage, il en a fait le plus grand éloge.

On a trouvé plusieurs Manuscrits dans le Cabinet de notre Auteur, comme *Observationes Itinerariæ*, & différentes pieces sur l'Histoire Naturelle, qui devoient faire partie du second volume de son grand Ouvrage, où il se proposoit de traiter des plantes marines. Mais rien de tout cela n'a été publié, à l'exception du Jardin Farnese qui parut à Florence en 1748, *in-folio*, sous le titre de *Catalogus plantarum Horti Cæsarei Florentini. Micheli* lui avoit donné celui d'*Historia plantarum Horti Farnesiani*; mais il ne convenoit plus en 1748, parce que François I, Grand-Duc de Toscane, étoit parvenu en 1745 au trône Impérial, qu'il avoit autant mérité par les rares qualités de sa grande ame, que par les suffrages de l'Allemagne qui avoit besoin d'un Chef puissant.

L'Epitaphe que les amis de *Micheli* ont fait graver sur son Tombeau, est conçue en ces termes :

PETRUS ANTONIUS MICHELIUS
Vixit annos LVII, dies XXII.
In tenui re beatus,
Omnis Historiæ Naturalis peritissimus,
Magnorum Etruriæ Ducum Herbarius,
Inventis & scriptis ubique notus,
Ac propter sapientiam, suavitatem, pudorem,
Optimis quibusque ætatis suæ egregiè carus.
Obiit IV Nonas Januarias MDCCXXXVII.
Amici ære conlatô titulum posuere.

MICHELOTTI, (Pierre-Antoine) Médecin natif de Trente, étoit de la Société Royale de Londres, de l'Académie des Sciences de Berlin, & de l'Institut de Bologne. Il étoit encore du College des Médecins de Venise, où il pratiqua avec beaucoup de réputation dès le commencement de ce siecle; ce fut aussi dans cette ville qu'il fit imprimer les Ouvrages que nous avons de lui. On remarque, parmi eux, un Ecrit en Italien contenant ses conjectures sur la nature, les causes & la cure de la maladie qui attaqua le gros bétail dans l'Etat de Venise vers l'automne de l'an 1711: l'édition est de Venise, 1712, *in*-8. On remarque encore :

De separatione fluidorum in corpore animali, Dissertatio Physico-Mechanico-Medica. Venetiis, 1721, *in*-4. A l'exemple de *Bellini*, de *Pitcairn* & de *Keill*, il applique les Mathématiques à la Médecine, & il prouve qu'on peut en tirer un grand parti à plusieurs égards ; mais il recommande très-fort de n'en point abuser.

Epistola ad Bernardum Fontenellum, in qua, an aër pulmones influens cogatnè, an solvat sanguinem eorum canales permeantem, inquiritur. Lutetiæ Parisiorum, 1724, *in*-4. Le sentiment que *Claude Adrien Helvetius* avoit avancé dans son Mémoire de 1718, sur la condensation du sang dans le poumon de l'homme, a mérité l'attention de *Michelotti.* Il soutient une opinion contraire, & prétend que l'air, en se mêlant avec le sang, le raréfie & lui donne une couleur plus rouge.

Rari ac propè inauditi ex utero morbi Historia, unà cum necessariis Medicis animadversionibus. Venetiis, 1726. Il s'agit d'une longue abstinence d'alimens & de boisson.

Apologia in qua Bernouillium motricis fibræ in musculorum motu inflatæ curvaturam supputasse defenditur. Venetiis, 1727, *in*-4.

MICHON, (Pierre) connu sous le nom de l'*Abbé Bourdelot*, étoit fils de *Maximilien Michon* & d'*Anne Bourdelot*, petite niece de *Marie Bourdelot* qui fut mere du fameux *Théodore de Beze*, Ministre de Geneve. *Pierre* naquit à Sens, où son pere exerçoit la Chirurgie, le 2 Février 1610. Il y apprit sous lui les premiers principes de cet Art, & même quelque chose de la Pharmacie & de

de la Chymie ; mais, comme il se sentit du goût pour l'étude de la Médecine, il voulut s'y préparer par celle de la Philosophie. A cet effet, il vint trouver à Paris ses oncles maternels, *Jean Bourdelot*, Avocat au Parlement & Maître des Requêtes de la Reine Marie de Médicis, & *Edme Bourdelot*, Médecin du Roi Louis XIII. Il fit son cours de Philosophie dans cette ville, & commença bientôt après celui de Médecine. Ce fut alors que ses oncles voulurent qu'il portât leur nom ; ils demanderent, en 1634, à Louis XIII les Lettres de changement & les obtinrent. C'est en vertu de ces Lettres que *Michon* ne fut plus appellé que *Bourdelot*.

En 1635, il suivit à Rome le Comte de Noailles qui s'y rendoit en qualité d'Ambassadeur ; mais *Edme* étant mort, son oncle *Jean* le rappella à Paris où il fut bientôt connu du Prince de Condé, Henri II, qui voulut l'avoir auprès de lui en qualité de Médecin, quoiqu'il ne fût pas assez avancé dans son Cours aux Ecoles de la Faculté de Paris, pour y être reçu Docteur. *Bourdelot* suivit ce Prince au siege de Fontarabie en 1638 ; mais la nouvelle de la mort de son oncle le fit revenir en diligence, pour recueillir sa succession qui étoit opulente. A son arrivée, il trouva la plupart des effets soustraits & divertis ; il ne lui resta que la Bibliotheque qui, au rapport de *Gui Patin*, valoit environ 8000 francs. Il s'empressa de mettre ordre à ses affaires, pour aller rejoindre le Prince de Condé qu'il suivit encore en Roussillon ; mais il revenoit les hivers à Paris pour y faire ses actes dans les Ecoles de la Faculté, où il prit enfin le bonnet de Docteur en 1642.

La même année, il fut reçu Médecin du Roi, & peu de tems après, il commença de tenir, dans l'Hôtel de Condé, une espece d'Académie composée de personnes savantes que M. le Prince honoroit souvent de sa présence. A la mort de celui-ci, *Bourdelot* fut retenu auprès de Louis de Bourbon, son fils aîné, aussi en qualité de Médecin ; il eut aussi la charge de veiller à la santé du Duc d'Anguien, depuis M. le Prince.

Il se présenta, en 1651, une nouvelle occasion de voyager. La Reine Christine de Suede tomba malade, & le savant *Saumaise*, qu'elle avoit fait venir auprès d'elle, lui conseilla d'appeller *Bourdelot* dont il connoissoit le mérite. La Reine suivit ce conseil, & fut si satisfaite des avis que ce Médecin lui donna, qu'elle le renvoya à Paris avec un passeport honorable, & qu'elle obtint pour lui l'Abbaye de Macé vacante par la mort de M. de Château-neuf, Garde des Sceaux de France. *Bourdelot* avoit travaillé depuis long-tems à se procurer les dispenses nécessaires pour posséder des bénéfices ; dès le tems de son séjour à Rome, il les avoit obtenues du Pape Urbain VIII, mais sous la condition d'exercer la Médecine gratuitement. Il l'observa fort religieusement ; il donna même tous les jours charitablement des remedes aux malades qui étoient dans l'indigence.

Après son retour de Suede, il tint son Académie toutes les semaines dans sa maison, comme il avoit fait à l'Hôtel-Condé, & il continua ainsi jusqu'à sa mort qui arriva à Paris le 9 Février 1685, au commencement de sa 76e. année, par un accident bien funeste. Un valet mit inconsidérément un morceau d'Opium dans le pot de *Roses Muscates*, dont il se servoit ordinairement pour se purger. Il en prit un matin, & ayant connu au goût ce que c'étoit, il en rejetta une partie ; mais

il ne laissa pas de demeurer près de 24 heures dans un tel assoupissement, qu'il étoit tout-à-fait insensible. Comme dans cet état on s'empressoit de l'échauffer, il fut brûlé au talon par une bassinoire, & il n'en sentit rien qu'après être revenu de son sommeil. Peu de tems après la gangrene s'y mit & il en mourut.

Nous avons de lui plusieurs Ouvrages, comme celui des *Recherches & observations sur les viperes*, imprimé à Paris en 1670, *in*-12. Son but est de réfuter le sentiment de *Charas* qui faisoit consister le venin de la vipere dans la seule colere de l'animal. *Du Mont Etna. Relation des appartenances de Versailles. Histoire de la maladie & de la mort de M. de.... Paris*, 1684 *in*-12, & trois volumes de ses *Conférences* recueillies par le Sieur Galoys. Il a aussi laissé plusieurs Manuscrits qui sont demeurés entre les mains de son neveu, M. *Bonnet* fils de sa sœur, ci-devant Médecin de la Reine & puis Médecin de la Chancelerie, qu'il a nommé son héritier à charge de porter à l'avenir le nom de *Bourdelot*. Celui-ci mourut au commencement de l'année 1709, âgé de 54 à 55 ans. Il étoit au moment de donner au public un grand Ouvrage auquel il travailloit depuis plus de vingt ans; c'étoit une espece de Catalogue de tous les Livres de Médecine imprimés, avec la vie des Auteurs & la critique de leurs Ecrits, qui auroit formé trois gros volumes *in-fol.* Ce qu'il en a fait, est en manuscrit à la Bibliotheque du Roi de France.

MICHOU ou DE MICHOVIA (Matthias) fut ainsi nommé, parce qu'il étoit de Miechau, petite ville de Pologne dans la Cujavie, où il naquit dans le XV siecle. Il s'appliqua à l'étude de la Médecine dans les principales Universités d'Allemagne & d'Italie, & après avoir reçu les honneurs du Doctorat à Padoue, il revint dans sa patrie, où il fut nommé Médecin du Roi Sigismond I. La célébrité, dont il jouissoit, devint pour lui un fardeau qui le dégoûta de sa profession. Il chercha dans l'Etat Ecclésiastique le repos après lequel il soupiroit au milieu du tumulte de la Cour; il entra dans les Ordres sacrés & finit par être Chanoine de Cracovie, où il mourut en 1523. Il légua tous ses biens à l'Université de cette ville pour l'entretien de deux Professeurs, l'un de Médecine & l'autre d'Astrologie. Ses Ouvrages consistent en un Traité sur la conservation de la santé, une Chronique de Pologne dédiée au Roi Sigismond, & deux Livres, le premier sur la Sarmatie Européenne, le second sur la Sarmatie Asiatique. Ce dernier fut imprimé à Paris, en 1532, avec quelques pieces sur le Nouveau monde.

MICON, (François) Docteur en Médecine natif de Vic, ville d'Espagne dans la Catalogne, fut grand partisan des boissons rafraîchies à la neige, dont il vanta beaucoup l'usage vers la fin du XVI siecle. Il écrivit à ce sujet un Traité en sa langue maternelle, sous ce titre:

Libro del regalo y utilidad de bever frio, y refrescado con nieve. Barcelone, 1576, *in*-8.

MILICH (Jacques) étoit de Fribourg en Brisgaw, où il naquit le 24 Janvier 1501. Il fit ses premieres études dans sa patrie, & passa delà à Vienne

en Autriche & à Wittemberg, où il continua de se pousser dans la carriere des Sciences. Ce fut lui qui donna le goût des Mathématiques aux Professeurs de l'Université de Wittemberg, il les enseigna même à leurs Ecoliers dès l'an 1524; mais comme l'étude de la Médecine étoit son principal objet, il s'y appliqua avec tant de succès, qu'il obtint le bonnet de Docteur le 16 Novembre 1536. D'abord après sa promotion, on le chargea du double emploi de Professeur en Médecine & aux Mathématiques, dont il s'acquitta avec beaucoup d'honneur; mais la célébrité à laquelle il parvint dans la pratique, ne fut pas moindre que celle que la Chaire lui procura. L'une & l'autre lui valurent l'estime des Hommes les plus savans de son tems, tels qu'*Erasme*, *Mélanchton*, *Joachim Camerarius*, *Heobanus Hessus*, &c.

Ce Médecin mourut d'apoplexie à Wittemberg le 10 de Novembre 1559. Il laissa différens Ouvrages, dont plusieurs portent l'empreinte de son goût & de son attachement à la doctrine d'*Hippocrate*. On y remarque des Discours Latins sur la vie de ce Pere de la Médecine, sur celle de *Galien* & d'*Avicenne*. *Commentaria in Librum secundum Plinii de Historia mundi. Oratio de consideranda sympathia & antipathia in rerum naturâ. De Arte Medica. De partibus & motibus cordis. De pulmone. De studio doctrinæ Anatomicæ.* On les trouve dans le Recueil des Oraisons de *Mélanchton*, imprimé à Strasbourg en 1558, *in-8.*

Milich étoit un homme d'un esprit doux & droit, d'un jugement solide, d'un courage ferme & d'une prudence consommée. Il étoit fidele envers ses amis, ardent à leur rendre toutes sortes de bons offices, constant dans l'amour & dans l'étude des Sciences. Mais plus recommandable encore par la qualité de pere, il prit tant de soins de l'éducation de ses enfans, qu'il peut être proposé comme un exemple à cet égard. Il aima mieux les laisser vertueux que riches; & de peur qu'ils ne contractassent quelques habitudes vicieuses & négligeassent leurs études, jamais il ne s'éloignoit d'eux. Il refusoit même d'aller voir les malades hors de la ville de Wittemberg, quelque profit qu'on pût lui offrir, pour l'engager à quitter sa maison.

Henri, son fils, étoit de Wittemberg où il étudia la Médecine, mais il alla prendre le bonnet de Docteur à Sienne dans la Toscane. Delà il se rendit à Jene & il y obtint une Chaire, en 1573, qu'il remplit jusqu'en 1581. Il l'abandonna pendant le courant de cette année, pour se rendre à Plaven dans le Meckelbourg en qualité de Médecin Pensionnaire. Mais il ne jouit guere de cet avantage; car il mourut dans la même ville environ l'an 1585.

MILON, (Pierre) Médecin natif de Tours, est cité par *Astruc* dans son Histoire de la Faculté de Montpellier; il n'a cependant point de preuves que *Milon* y ait pris le bonnet. Cet Historien n'en a pas davantage sur la place que *Milon* occupa à la Cour de Henri VI. Il est vrai qu'il le dit successeur de *d'Alibout* dans la charge de premier Médecin de ce Prince, dont la mort funeste, arrivée le 14 Mai 1610, fut la cause qu'il ne remplit ce poste que pendant six mois: mais *Chomel* ne qualifie point *Milon* de premier Médecin, non plus que *d'Alibout*; il ne les regarde que comme Médecins ordinaires.

On a de la façon de *Milon* un Ouvrage intitulé:

Description des Fontaines Médicinales de Rochepozay *en Touraine.* Paris, 1617, *in*-8.

MINADOUS, (Jean-Baptiste) Philosophe & Médecin célebre dans le XVI siecle, étoit de Ferrare. Il a écrit un Traité intitulé :

De abusu missionis sanguinis in maligna febri, etiam apparentibus peticulis. Venetiis, 1597, *in*-4.

Il eut deux fils qui embrasserent la même profession. L'un, nommé *Aurele* & natif de Rovigo, ville d'Italie dans l'Etat de Venise, étudia à Padoue sous *Jérôme Capivaccio.* Il se distingua à Venise dans la pratique de la Médecine, & il y fit imprimer un Traité de la vérole qu'il dédia à Laurent Priolus, Cardinal & Archevêque de cette ville. Apparemment que la vérole passoit alors dans le public pour une maladie factice, inventée par les Médecins, puisque *Minadous* s'attache à prouver la réalité de son existence. On n'en doute plus il y a long-tems; mais si le nombre des victimes de cette maladie ne fournissoit pas tous les jours de nouvelles preuves des ravages qu'elle a faits, la conduite de quelques Chirurgiens donneroit à douter maintenant, comme alors, si la vérole existe réellement. En effet, l'appas du gain les porte à supposer cette maladie où elle n'est point, afin de tirer parti d'un traitement d'autant plus coûteux qu'il est secret. On voit encore les Médecins également comme les Chirurgiens supposer assez gratuitement la complication de la vérole avec les maux, dont ils ne peuvent venir à bout; il n'en est cependant rien, puisque les obstacles qu'ils rencontrent dans la cure, partent moins de la nature du mal, que de l'ignorance de ses causes. Les symptômes vénériens, la vérole même, ne se compliquent que trop souvent avec les autres maladies; c'est une vérité dont on convient : mais il est encore vrai qu'on travestit trop légerement aujourd'hui les maladies en vérole. Le peu de fruit qu'on retire fréquemment de cette ressource banale dans bien des cas, devroit faire sentir qu'on ne l'emploie pas toujours à propos, & qu'on se laisse quelquefois conduire par une routine, dont les malades s'accommodent moins que les ministres de la santé. Telles sont à-peu-près les réflexions que fait le savant *Astruc* sur le Traité de *Minadous* qui est intitulé :

De Virulentia Venerea. Venetiis, 1596, *in*-4.

L'autre fils de *Jean-Baptiste Minadous* s'appelloit *Jean-Thomas*; il étoit de Rovigo, ainsi que son frere. Après de bonnes études à Padoue, où il fut reçu Docteur en Médecine, il pratiqua cette Science en Syrie sous deux Consuls Vénitiens; mais las de vivre si loin de sa patrie, il revint en Italie & s'attacha bientôt à Guillaume, Duc de Mantoue. Ses succès lui procurerent une réputation si brillante à la Cour de ce Prince, qu'elle perça dans les villes voisines. Il y fit des cures qui lui mériterent la considération des Magistrats & les marques les plus honorables de leur estime; la Seigneurie de Venise ne tarda même pas à le nommer Professeur en l'Université de Padoue. Il succéda, en 1596, à *Emile Campolongo*, passa, en 1607, à la Chaire vacante par la mort d'*Hercule Saxonia*, & monta, en 1612, à la premiere place qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée à Florence le 30 Mai 1615. Il étoit allé dans cette ville pour la maladie du Grand Duc. Nous avons plusieurs Ouvrages de la façon de ce Médecin.

Philodicus, sivè, de Ptisanna ejusque cremore Pleuriticis propinandô. Mantuæ, 1584, *in*-4. *Venetiis*, 1587, 1591, *in*-4. Il n'est que l'Editeur de ce Traité qui est en forme de Dialogue.

De ratione mittendi sanguinis in febribus. Venetiis, 1587, *in-4.*
Medicarum Disputationum Liber. Tarvisii, 1590, 1610, *in-4.*
Apologia contra Joannem Levenclavium. Venetiis, 1596.
Pro Avicenna Oratio. Patavii, 1598, *in-4.*
Disputationes duæ. I, De causa periodicationum in febribus. II, De febre ex sanguinis putredine. Ibidem, 1599, *in-4.*
De Humani corporis turpitudinibus cognoscendis & curandis Libri tres. Ibidem, 1600, *in-folio.*
De Arthritide Liber unus. Ibidem, 1602, *in-4. Venetiis*, 1603, *in-4.*
De Variolis & Morbillis Liber unicus. Patavii, 1603, *in-4.*
De febre maligna Libri duo. Ibidem, 1604, *in-4. Venetiis*, 1604, *in-4.*
Pro quadam sua sententia Disputatio. Patavii, 1604, *in-4.*

MINDERER, (Raimond) Médecin de la ville d'Ausbourg, sa patrie, se fit un nom vers le commencement du XVII siecle par son attachement à la Secte Chymique. Il s'en fit un plus grand dans les Armées, où il servit en qualité de Médecin. Les succès de sa pratique lui mériterent l'estime & la confiance de l'officier & du soldat; ils le répandirent même si avantageusement dans les Cours de Vienne & de Munich, qu'il y fut souvent appellé pour les personnes de la premiere distinction. Les observations que ce Médecin avoit faites sur les maladies regnantes dans les Armées, lui ont fourni la matiere d'un Ouvrage écrit en Allemand. Il fut traduit en Latin sous ce titre:

Medicina Militaris, seu, Liber Castrensis, euporista & facilè parabilia medicamenta continens. Augustæ Vindelicorum, 1620, *in-8. Norimbergæ*, 1668, *in-8*, 1679, *in-12*, avec les notes de *Cardilucius*. En Anglois, Londres, 1674, *in-8.*

Nous avons quelques autres Ouvrages de la façon de *Minderer*:
De pestilentia Liber unus. Augustæ Vindelicorum, 1608, 1619, *in-8.*
Aloëdarium Marocostinum. Ibidem, 1616, *in-8. Item*, 1622, 1626, *in-12*, avec des augmentations.
De Calcantho seu Vitriolo, ejusque qualitate, virtute & viribus. Ibidem, 1617, *in-4.*
Threnodia Medica, seu, Planctus Medicinæ lugentis. Ibidem, 1619, *in-8.*

MINI, (Paul) Médecin de Florence, vécut dans le XVI siecle. Il partagea son tems entre la pratique de sa profession & l'étude de l'Histoire de sa patrie. On a de lui un Discours Italien sur la nature & l'usage du vin, qui fut imprimé à Florence en 1596, *in-12*, sous le titre de *Discorso della natura del vino, delle sue differenze, e del suo uso*. Il ne lui fit pas beaucoup d'honneur, comme Médecin; mais il s'en fit lui-même davantage auprès de ses compatriotes en qualité d'Historien. Il a écrit trois Ouvrages sur l'Histoire de Florence. Le premier est un discours Italien sur la noblesse de cette ville & de ses habitans; le second contient des remarques & des additions à ce Discours; le troisieme, la défense des deux précédens. Ce dernier est le plus recherché; mais il ne faut pas toujours se fier à cet Auteur, car il flatte beaucoup sa patrie & ses concitoyens.

Manget cite un autre *Paul Mini*, Médecin de Bologne, qui a écrit une Dissertation imprimée à Venise en 1678, *in-4*, sous le titre de *Medicus igne, non cultrô, necessariò Anatomicus.*

On trouve encore *Dominique Mini* de Mont-Réal en Piémont. Il fut Médecin de Charles-Emmanuel premier du nom, qui mourut en 1630, & il écrivit un Ouvrage *De unguento armario* qu'il étoit prêt à mettre ſous preſſe en 1667, âgé alors de près de 80 ans. La vigueur de ſon eſprit étoit étonnante à cet âge. Plein de feu & de goût pour l'étude, il ne s'y appliquoit pas moins que dans ſa jeuneſſe.

MIRICA, (André) Médecin du XVI ſiecle, étoit de Lewarde dans la Friſe. Il entendoit fort bien le Latin, le Grec, l'Hébreu & le Chaldaïque; & comme la connoiſſance qu'il avoit de ces Langues le mettoit à même de conſulter les originaux, il y eut recours pour la compoſition des Ouvrages qu'il a écrits ſur la Médecine & la Théologie. Il étoit au moment de les donner au public, lorſque, ſe ſentant attaqué de la maladie dont il mourut le 6 Décembre 1585, il les fit jetter au feu.

MIRON, (Gabriël) originaire de Tortoſe en Catalogne, étoit de Perpignan dans le Rouſſillon. Il vint étudier la Médecine à Montpellier, où il prit ſes degrés, & il y parvint enſuite aux premieres places. La réputation dont il jouiſſoit dans cette ville, perça juſqu'à la Cour; Charles VIII honora ſon mérite par la charge de premier Médecin de ſa perſonne. *Miron* étoit en route pour aller prendre poſſeſſion de cet emploi, lorſqu'il fut arrêté à Nevers par la maladie dont il mourut.

On lit ſur la façade des Ecoles de la Faculté de Montpellier une Inſcription en l'honneur de ce Médecin, qui eſt ſurmontée de ſes armes, & qui eſt conçue en ces termes:

GABRIEL MIRO PERPINIANENSIS,
Medicinæ divinum oraculum,
Conſiliarius & Medicus fuit Chriſtianiſſimi Regis Caroli VIII,
Cujus ſervitiô dum vocaretur,
Obiit in Civitate Nivernenſi.

Aſtruc, qui parle de *Miron* ſous l'an 1490, dit que cet Oracle de la Médecine n'a point parlé. C'eſt ſe taire, pour un homme à qui on donne publiquement un pareil titre, que de n'avoir laiſſé aucun Ouvrage à la poſtérité, ou de n'avoir rien fait de remarquable qui ait contribué à la perfection de ſon Art.

MIRON (Gabriël) de Tours, neveu du précédent, étoit comme lui originaire de Tortoſe en Catalogne. Il fut premier Médecin & Chancelier d'Anne de Bretagne, femme de Louis XII, Roi de France, & de ſa fille Claude, épouſe de François I; il ſe donna au moins ces qualités au frontiſpice d'un Livre imprimé à Tours en 1544, *in-folio.* A la page 50 *Verſo* de cet Ouvrage qui eſt intitulé : *De Regimine infantium Tractatus tres ampliſſimi*, il dit qu'il a ſoin des enfans de la Reine Claude qui fut mariée en 1514. Mais quand on n'auroit point cette preuve de la confiance qu'on avoit en lui, on en a d'autres de la haute conſidération dont il jouiſſoit depuis long-tems à la Cour ; on ſait,

en particulier, qu'il avoit figné au Contrat de mariage d'Anne de Bretagne que Louis XII époufa le 8 Janvier 1499. Il y a dans l'Eglife des Cordeliers de Tours une Chapelle fondée par *Gabriël Miron.*

MIRON, (François) fils de celui dont on vient de parler, prit Tortofe pour fa patrie, en s'immatriculant dans le regiftre de la Faculté de Montpellier, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine le 27 Janvier 1509. Il fe mit enfuite fur les bancs de la Faculté de Paris & prit de nouveaux degrés en 1514. La place de premier Médecin des Rois Henri II, François II & Charles IX, qu'il occupa fucceffivement, fait preuve qu'il avoit autant de mérite que fon pere & fon grand oncle. Il laiffa un fils qui a rempli avec honneur des places importantes dans la Robe, & dont la poftérité fut nombreufe.

MIRON, (Marc) premier Médecin de Henri III, Roi de France, étoit du Diocefe de Tours. Déja attaché à ce Prince, lorfqu'il n'étoit encore que Duc d'Anjou, il le fuivit en 1573 en Pologne, où les fuffrages unanimes de tous les Ordres de la Nation l'avoient élevé fur le trône; mais Henri ne l'occupa que cinq mois, il abandonna cette Couronne, pour venir prendre poffeffion de celle de France à la mort de Charles IX, fon frere.

Comme il s'agiffoit de cacher le moment de l'évafion de ce Prince, *Miron* en impofa au public par les démonftrations d'une maladie fuppofée. Le Roi, qu'on croyoit réellement malade, fe mit en chemin dans le milieu de la nuit & gagna une journée fur les Seigneurs Polonois qui ne purent l'atteindre, que lorfqu'il eut paffé les frontieres de la République. Henri ne fut pas plutôt arrivé en France, qu'il déclara *Miron* Médecin de fa perfonne; il eft le premier qu'on trouve revêtu du titre de *Comes Archiatrorum à fanctioribus confiliis.* Ce Prince eut non feulement la plus grande confiance en lui par rapport à fa fanté, mais il la pouffa encore jufqu'à prendre fes confeils dans certaines affaires épineufes. Il l'envoya à Paris dans un tems de trouble, & *Miron* foutint fortement les intérêts de fon Maître contre Meffieurs de Guife. Ce Médecin fut auffi chargé du cahier de fa Faculté, pour le préfenter aux Etats de Blois affemblés en 1576 & 1579.

Marc Miron avoit pris le bonnet de Docteur en la Faculté de Paris l'an 1558, & il étoit l'Ancien de l'Ecole lorfqu'il mourut le premier de Novembre 1608. Il avoit époufé *Genevieve de Morvilliers*, de la Maifon du Chancelier de Chyverny, dont il eut plufieurs enfans. *Charles* fut Evêque d'Angers & paffa enfuite à l'Archevêché de Lyon. Un autre de fes fils parvint à la charge de Lieutenant Civil & de Prévôt des Marchands. Un troifieme fut Préfident au Parlement; fa fille époufa le Garde des Sceaux Louis Le Fevre de Caumartin.

MISTICHELLI, (Dominique) Profeffeur de Médecine en l'Univerfité de Pife, étoit né dans le territoire de cette ville. Vers l'an 1709, il fe fit aggréger à l'Univerfité de Rome, & parvint enfuite à l'emploi de Médecin de l'Hôpital de la Charité, qui eft deffervi par les Freres de Saint Jean de Dieu, dits *Fate ben Fratelli.* Cet emploi le fixa dans la Capitale du monde Chrétien, où il mourut le 28 Août 1715.

On a de lui un Traité de l'apoplexie écrit en Italien, qu'il fit imprimer à Rome en 1709, *in-4*. Il y a inséré plusieurs remarques sur la moëlle allongée & la moëlle de l'épine, & il y a parlé du cautere actuel appliqué aux plantes des pieds, comme d'un premier remede contre l'Apoplexie. Les Additions qu'il publia sur cet Ouvrage, sont dédiées à *Antoine Vallisnieri*; elles furent imprimées à Padoue en 1715, *in-4*, sous le titre d'*Aggiunta al trattato dell' Apoplessia*. On y trouve plus de Physiologie & d'Anatomie que de Pratique. Il nie l'existence des esprits animaux, êtres invisibles qu'on ne peut soupçonner que par leurs effets; mais comme il assure que les nerfs tirent leur origine des Meninges, il regarde ces membranes sous un point de vue bien différent de ce que pense le commun des Anatomistes; car il prétend qu'elles sont les véritables organes du mouvement & du sentiment.

MITHOBIUS, (Burcard) Docteur en Médecine natif de Hambourg, enseigna cette Science, ainsi que les Mathématiques, dans les Ecoles de l'Université de Marpurg. Il passa successivement dans les Cours de Cassel & de Brunswick-Lunebourg, en qualité de premier Médecin, & vint mourir à Munden le 16 Août 1565. On a quelques Ouvrages de sa façon, comme *Stereometria*. *Compositio Annuli Astronomici*. Son fils *Hector*, Docteur en Médecine, s'appliqua aussi aux Mathématiques qu'il professa à Hannovre.

Il y a eu quelques autres Médecins du nom de *Mithobius*. On remarque spécialement *Conrad*, premier Médecin du Duc de Brunswick-Lunebourg au commencement du XVII siecle. Il écrivit une Lettre *De aqua vitæ Juniperinâ*, qui parut à Ulm en 1628, parmi les Observations de *Grégoire Horstius*. On remarque encore *Jean*, natif de Ratzbourg dans le Cercle de la Basse-Saxe, qui pratiqua la Médecine à Lubeck vers l'an 1668.

MITHRIDATE VI, Roi de Pont, est renommé dans l'Histoire par les guerres qu'il soutint contre les Romains depuis 3915 du monde jusqu'à l'année 3939, qui est celle de sa mort. *Pharnace*, son fils, en prononça lui-même l'arrêt par ces horribles paroles: *qu'il meure*. *Mithridate* lui demandoit, pour toute grace, la permission d'aller passer le reste de ses jours hors des Etats que ce fils dénaturé venoit de lui ravir; mais au-lieu d'obtenir cette consolation, il ne reçut d'autre réponse que les paroles qu'on vient de rapporter. Transporté de douleur & de rage, il passe dans l'appartement de la Reine, lui fait avaler du poison, & il en prend lui-même; il n'en eut cependant aucun effet, soit parce qu'il en faisoit un fréquent usage, soit parce qu'il avoit coutume de se servir d'antidote, sur-tout de celui qui porte son nom. Voyant qu'il avoit manqué son coup de ce côté-là, il eut recours au fer, dont il se frappa d'une main caduque & mal assurée; mais comme il n'en fut blessé que légerement, il pria un Officier Gaulois de lui rendre le funeste service de l'achever.

Ce Prince cultiva les Lettres au milieu du bruit des armes; il les auroit même protégées par goût & par amour, s'il eût été assez tranquille pour les faire jouir de la paix, sans laquelle elles ne font que languir. *Appian* fait mention

d'un

d'un de ses Médecins nommé *Timothée* ; il parle encore de quelques Eunuques de ce Roi, qui exerçoient la Médecine, entre lesquels il cite un certain *Tryphon*.

On dit que *Mithridate* s'étoit accoutumé à prendre tous les jours du poison, pour empêcher qu'il ne pût lui nuire ; mais il avoit soin d'avaler auparavant un contrepoison, afin d'en détourner plus sûrement les mauvais effets. Nos Apothicaires préparent encore aujourd'hui une composition qui porte le nom de ce Prince, & qui a été regardée anciennement comme l'Antidote, dont il se servoit. Mais il étoit beaucoup plus simple que cette drogue ; car *Serenus Sammonicus* rapporte que Pompée, s'étant rendu maître du Palais de *Mithridate* & ayant fait chercher la recette du fameux contrepoison dont il avoit appris que ce Roi faisoit usage, fut bien surpris lorsqu'on l'eut trouvée. En effet, il vit qu'il ne s'agissoit que de vingt feuilles de Rhue, d'un grain de sel, de deux noix & de deux figues seches. Voici comme parle *Serenus Sammonicus* :

Antidotus verò multis Mithridatica fertur
Consociata modis : sed magnus scrinia regis
Quum raperet victor, vilem deprehendit in illis
Synthesim, & vulgat a satis medicamina risit ;
Bis denum Rutæ folium, Salis & breve granum,
Juglandesque duas, totidem cum corpore Ficus.
Hæc oriente die paucô conspersa Lyæô
Sumebat ; metuens dederat quæ pocula mater.

Les connoissances de ce Prince ne se bornoient cependant point à ce seul médicament ; elles s'étendoient plus loin ; & Pompée ne perdit pas ses peines en fouillant dans les Cabinets & les Cassettes de *Mithridate*. Il y trouva des Livres écrits en différentes Langues, & entre autres, un Traité *De arcanis morborum* qu'on a regardé anciennement comme un répertoire des secrets les plus rares de la Médecine. *Pompeius Lenæus*, Affranchi de Pompée & Médecin selon *Pline*, parle avec tant d'estime des Ouvrages qui ont été trouvés dans le palais de ce Roi de Pont, qu'il dit que la victoire que les Romains avoient remportée sur lui, fut non seulement avantageuse à la République par l'aggrandissement de ses Etats, mais encore par l'utilité que les citoyens en ont tirée par rapport à la santé.

MIVERIUS, (Daniel) Docteur en Médecine dans le XVI siecle, fut attaché à la ville de Ter-goes en Zélande, en qualité de Médecin Pensionnaire. Il étoit savant dans les Mathématiques qu'il avoit étudiées avec beaucoup de succès à Heidelberg sous *Herman Witekind* ; il ne l'étoit pas moins dans sa profession, au sentiment de *Henri Smet* qui a eu soin de recueillir ses Lettres Médicinales, & qui les a insérées dans ses *Miscellanea* imprimés à Francfort en 1611, *in*-8. On a encore de la façon de *Miverius* :

Apologia pro Philippo Lansbergio. Mittelburgi, 1607, *in*-8.

MIZAUD, (Antoine) natif de Mont-Luçon dans le Bourbonnois, fit une partie de ses études à Bourges, & les acheva à Paris, où il s'appliqua en même tems à la Médecine & aux Mathématiques. *Oronce Finé*, Professeur au College Royal, fut son Maître dans cette derniere Science; il lui ressembla du côté de la crédulité à l'Astrologie Judiciaire qu'il poussa jusqu'au ridicule. L'étude particuliere qu'il avoit faite de cette forte d'Astrologie, lui mérita l'estime des plus habiles gens de la Capitale. Dès qu'il se vit en crédit de ce côté-là, il abandonna sa pratique de la Médecine, pour ne s'occuper que des Mathématiques, de la recherche des secrets de la Nature, mais sur-tout de ses rêveries astrologiques, qui étoient si fort au goût de son siecle. *Mizaud* a beaucoup écrit sur ces différentes matieres. Les Ouvrages qu'il a donnés sur le jardinage n'ont rien de neuf; ils sont presque entierement compilés d'après les Traités qu'on a publiés avant lui sur l'Agriculture. Tout ce qui a paru sous son nom, porte l'empreinte d'une crédulité aveugle & d'une démangeaison extraordinaire de débiter des fadaises. Parmi les systêmes qu'il avoit adoptés, le plus raisonnable est celui, suivant lequel il vouloit que la Botanique réglât tout dans la cure des maladies, & qu'on substituât les plantes Médicinales aux remedes composés de la Pharmacie. Ce systême lui attira la haine & la jalousie des Médecins de son tems.

Mizaud mourut à Paris en 1578, & fut encore, dans le tombeau, l'objet de la plaisanterie de ceux qui l'avoient connu. On l'attaqua jusques dans le XVII siecle; *Mascurat* l'a peint dans ce Vers:

Quælibet à quovis mendacia credere promptus.

Tout le monde sait que *Mascurat* n'est point le nom d'un Poëte. C'est ainsi qu'on appelle l'Ouvrage de *Gabriël Naudé*, qui porte le titre de *Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le Cardinal Mazarin*. Il est en forme de Dialogue, & les Interlocuteurs sont *Mascurat*, c'est-à-dire, *Camusat* Libraire, & *Saint Ange*, qui est le nom supposé de *Naudé*.

Voici maintenant le Catalogue des Ecrits qui ont paru sous le nom d'*Antoine Mizaud*:

Cometographia. *Parisiis*, 1549, in-4.

Æsculapii & Uraniæ Medicum simul & Astronomicum ex colloquio conjugium. *Lugduni*, 1550, in-4.

Planetologia rebus Astronomicis, Medicis & Philosophicis referta. *Ibidem*, 1551, in-4.

De mundi Sphæra. *Lutetiæ*, 1553, in-8.

Ephemeridum aëris perpetuarum Libelli seu Classes quinque. *Parisiis*, 1554, in-12. *Ambergæ*, 1604, in-12. En François, sous ce titre: *Ephémérides de l'air, ou Astrologie des Rustiques*. Paris, 1556, in-8.

Harmonia cœlestium corporum & humanorum. *Parisiis*, 1555, in-8. *Francofurti*, 1589, 1592, 1613, in-12.

Harmonia superioris naturæ mundi & inferioris. *Lutetiæ*, 1555, 1577, 1598, in-8.

Memorabilium aliquot naturæ arcanorum sylvula, rerum sympathias & antipathias complectens. *Ibidem*, 1558, in-8. *Francofurti*, 1592, 1613, in-16. *Norimbergæ*, 1681, in-12, sous le titre de *Mizaldus redivivus, sive, Centuriæ XII memorabilium in aphorismos arcanorum digestæ*.

Hortorum secreta, cultus & auxilia. Lutetiæ, 1560, 1575, *in*-8. *Coloniæ*, 1577, *in*-8. *Parisiis*, 1607. Rien n'eft plus ridicule que ce qu'il avance fur les propriétés des plantes.

De hortenfium arborum infitione Opufculum. Lutetiæ, 1560, *in*-8. Le même en François, 1578, *in*-8.

Secrets & fecours contre la Pefte. Paris, 1562, *in*-8. Paris, 1623, *in*-12, fous ce titre : *Divers remedes & préfervatifs contre la pefte, avec l'avis de M.* Ellain *fur la même maladie. Nicolas Ellain*, Doyen de la Faculté de Médecine de Paris en 1584, 1585, 1598 & 1599, mourut l'Ancien de fa Compagnie le 30 Mars 1621.

Artificiofa methodus comparandorum hortenfium fructuum, olerum, radicum, uvarum, vinorum, carnium, jufculorum, quæ corpus humanum clementer purgant, & variis morbis, abfquè ulla noxa & naufea, blandè fuccurrunt. Lutetiæ, 1564, 1575, *in*-8. *Coloniæ*, 1577, *in*-8. En Allemand, Bâle, 1616, *in*-12.

Alexikepus, feu, auxiliaris & medicus Hortus. Lutetiæ, 1565, 1574, *in*-8. *Coloniæ*, 1576, *in*-8.

Memorabilium, utilium & jucundorum Centuriæ IX. Lutetiæ, 1567, *in*-8. *Coloniæ*, 1574, *in*-12. *Francofurti*, 1589, *in*-12, 1592, *in*-8, 1613, 1673, *in*-12.

Secrets de la Lune. Rouen, 1571, *in*-8.

Opufculum de Sena, plantâ inter omnes hominibus faluberrimâ. Lutetiæ, 1572, 1574, *in*-8.

Dioclis Caryftii Epiftola de morborum præfagiis & eorumdem extemporaneis remediis. Lutetiæ, 1572, *in*-8. Il a joint à cette Verfion le confeil *De falubri hortenfium ufu* par *Arnauld de Villeneuve*, & le Livre de *Jean Langius* qui eft intitulé : *De Syrmaifmo & ratione purgandi per vomitum, ex Ægyptiorum inventô & formulâ*.

Dendr-Anatome, feu, exploratio & diffectio corporis arborei, in fua figillatim membra & partes. Lutetiæ, 1575, *in*-8, *cum Hortorum fecretis. Additô ad finem Opufculô de Hominis fymmetriâ, proportione & commenfuratione*.

Paradoxa rerum cœli. Ibidem, 1576, *in*-8.

Traduction des Livres de *Mizaud* par *André de la Caille*; favoir le Jardinage, contenant la maniere d'embellir les Jardins ; item comme il faut enter les arbres & les rendre médicinaux. Epitre de *Caryftius*. Du Syrmaifme & maniere de purger par le vomiffement, fuivant l'invention des Egyptiens. Le confeil d'*Arnauld de Villeneuve*. Traité du Sené. Receptes de divers fecrets. Jardin Médicinal. Méthode artificielle pour avoir des fruits laxatifs. 1578, *in*-8.

Epitome de la maifon ruftique, contenant le Jardin Médicinal & Jardinage d'*Antoine Mizaud*. Item la maniere d'embellir les Jardins : plus la façon d'enter les arbres. Villefranche, 1605, *in*-8.

Ce ne font pas là tous les Ouvrages de *Mizaud* ; ce fécond Auteur en a laiffé plufieurs autres en manufcrits.

MNÉMON, Médecin natif de Sidé en Pamphilie, vécut dans le XXXVIII fiecle du monde. On lui a anciennement attribué d'être l'Auteur des *Caracteres* qui fe trouvent à la fin de quelques hiftoires des maladies, dont *Hippocrate* fait mention dans fon troifieme Livre des Epidémiques. *Galien* le rapporte ainfi,

d'après d'autres Ecrivains. Il dit que *Mnémon* prit un exemplaire des Œuvres d'*Hippocrate* dans la Bibliotheque de Ptolomée Evergete, sous prétexte de vouloir expliquer le troisieme Livre des maladies épidémiques, & qu'il y ajouta les caracteres dont il est question. Ce trait est cependant rendu différemment par certains Auteurs. Ils conviennent que l'exemplaire des Ouvrages d'*Hippocrate*, dans lequel se trouvoient ces caracteres, étoit dans la Bibliotheque d'Alexandrie, mais ils ajoutent qu'il y avoit été apporté de Pamphilie en Egypte par *Mnémon* qui l'avoit vendu à Ptolomée. Ils assurent même qu'il étoit écrit, au titre de cet exemplaire, que *Mnémon* Sidite l'avoit corrigé & qu'il avoit été envoyé par mer. On sait que la Pamphilie est une des provinces maritimes de l'Asie mineure.

MNÉSITHÉE étoit d'Athenes, & vivoit, à ce que l'on croit, dans le XXXVII siecle du monde. *Galien* en parle comme d'un célebre Anatomiste, & *Celse* le met au rang des plus habiles Médecins. *Oribase* fait mention d'un autre *Mnésithée* qui étoit Cyzicenien.

MOCHINGER (George) naquit à Thorn, ville de Pologne au Palatinat de Culm. Il étudia la Médecine à Leipsic, où il prit le bonnet de Docteur le 1 Mai 1623; c'est apparemment à cette occasion qu'il proposa un Abrégé des Instituts de *Daniel Sennert* en dix-sept Disputes. Cet Abrégé fut imprimé à Paris en 1631, *in*-12.

MOEBIUS (Godefroid) étoit de Laucha en Thuringe, où il vit le jour le 17 Octobre 1611. Il fit son cours de Médecine à Jene, y prit le bonnet de Docteur le 4 Mai 1640, & fut nommé Professeur dans la même année. On ne peut douter qu'il ne se soit acquis de la réputation dans cette Université, puisqu'il devint premier Médecin de Fréderic-Guillaume, Electeur de Brandebourg, d'Auguste, Duc de Saxe, & de Guillaume, Duc de Saxe-Weimar, qu'il servit avec distinction. Il mourut à Hall en Saxe le 25 Avril 1664, dans la 53e. année de son âge, & laissa des Ouvrages qui n'ont rien de neuf; car leur principal mérite consiste dans les remarques qu'il a recueillies de ses lectures. Voici les titres de ces Ouvrages :

De usu Cordis. Jenæ, 1654, *in*-4.

De usu Hepatis & bilis. Ibidem, 1654, *in*-4.

Anatomia Camphoræ, ejus originem, qualitates, præparationes chymicas ac vires exhibens. Ibidem, 1660, *in*-4.

De dentium statu naturali & præternaturali. Ibidem, 1661, *in*-4. Je passe sous silence plusieurs pieces de même espece, dont on trouve les titres dans *Lipenius*; ce sont des Dissertations Académiques.

Fundamenta Medicinæ Physiologica. Jenæ, 1657, 1661, *in*-4. *Francofurti*, 1678, *in*-4.

Epitome Institutionum Medicarum. Jenæ, 1663, *in*-4, 1690, *in-fol.* Ce volume comprend un Abrégé de toute la Médecine. Chaque partie de cette Science est traitée assez superficiellement, & il n'en est aucune où l'on remarque quelque chose d'intéressant.

Godefroid Moebius, son fils, & Médecin comme lui, a publié un Ouvrage de sa façon, sous le titre de :

Synopsis Epitomes Medicinæ Practicæ. Patavii, 1667, in-folio.

MOEGLINGUS, (Daniel) né à Tubingue en 1546, enseigna la Médecine en l'Université de cette ville, & fut premier Médecin du Duc de Wirtemberg. Il mourut dans sa patrie à l'âge de 50 ans, & ne laissa d'autres Ouvrages que des Dissertations Académiques, en forme de Theses.

Les Bibliographes citent différens Médecins de ce nom. *Jean-Louis Moeglingus* est Auteur d'une Dissertation *De inconsiderato Acidularum usu*, imprimée à Tubingue en 1615, *in-8*. *Christian-Louis* a écrit un Traité Latin sur les fievres continues & intermittentes, publié dans la même ville en 1758, *in-4*.

MOELLENBROCK, (Valentin-André) d'Erfurt, reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Jene en 1650. Il remplit une Chaire dans les Ecoles de la Faculté de sa ville natale, mais il l'abandonna au bout de quelques années, pour aller occuper la place de Médecin de Hall en Saxe, où il mourut le 8 Août 1675. Les Observations, dont il a enrichi les Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature, lui ont mérité une place dans cette Compagnie, sous le nom de *Pégase* I; il a aussi donné quelques Ouvrages au public :

Medulla totius Praxeos Aphoristica. Erfurti, 1656, *in-4*. Le fonds de ce Traité est de la main de *Tobie Dorncrell*, mais *Moellenbrock* l'a augmenté de ses Notes & de celles de *Joachim Schell*, Physicien de la ville de Copenhague.

De Varis, seu, Arthritide vagâ scorbuticâ. Halæ, 1662, *in-8. Lipsiæ*, 1663, 1672, *in-8*.

Cochlearia curiosa cum figuris & Indice locupletissimô. Lipsiæ, 1674, 1746, *in-8*. En Anglois, par *Sherley*, Londres, 1677, *in-8*. L'Auteur distingue assez mal les especes de *Cochlearia* ; il en donne même des figures peu ressemblantes. Mais il n'a pas manqué son but du côté des formules qui servent aux compositions des remedes, où cette plante peut entrer ; car il les a entassées les unes sur les autres, & il s'est par-là conformé au goût de son siecle pour la polypharmacie.

MOHT, (Paul) que d'autres écrivent MOTH, naquit l'an 1600 à Flensbourg en Dannemarc. Il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Bâle en 1637, se distingua dans sa ville natale par les succès de sa pratique vers 1640, passa à Lubeck en 1644, à Odensée, dans l'Isle de Fionie, en 1646, enfin en 1651 à Copenhague, où il devint premier Médecin du Roi Fréderic III, & mourut le 6 Mai 1670. On ne connoît rien de lui qu'une Observation Chirurgicale qui a paru sous ce titre :

Casus Chirurgicus perforati Thoracis. Hafniæ, 1656, 1658, 1661, *in-4*.

MOHY, (Henri) dit *Ericius Mohyus*, étoit de Rondchamp, village du pays de Liege sur les frontieres du Luxembourg. Il s'appliqua à l'étude de la Médecine, dans laquelle il fit des progrès considérables ; il pratiqua même cette Science avec assez de réputation depuis environ 1620 jusques vers l'an 1654. Nous avons de sa façon :

Tertianæ crisis, quâ DD. Petri Barbæ, Proto-Medici, praxis curandæ Tertianæ, & Vopisci-Fortunati Plempii, Professoris Lovaniensis primarii, Animadversio discutitur, ac legitima demùm Tertianæ curatio exponitur. Lovanii, 1642, *in-4.* Les Remarques de *Plempius* sont de la même année.

Pulvis sympatheticus quò vulnera sanantur absque medicamenti ad partem affectam applicatione & superstitione. 1654, *in-4*, sans nom de ville & d'Imprimeur.

MOIBAN, (Jean) fils d'*Ambroise*, Ministre Protestant de Breslau, naquit dans cette Capitale de la Silésie le 27 Février 1527. Il étudia la Médecine en Allemagne, où il apprit encore les Langues savantes ; mais le desir de se perfectionner le fit sortir de sa patrie, pour se rendre en Italie. Son assiduité aux Leçons des Professeurs les plus célebres, son application aux différentes parties de l'Art, son goût pour l'Observation, son éloignement de tout systême désavoué par la Nature, la pénétration de son génie, la justesse de son discernement, la persévérance dans l'amour de l'étude : tout cela augmenta tellement la masse de ses connoissances, qu'à son retour, il mérita la confiance des habitans d'Amberg dans le Haut Palatinat de Baviere. Comme il se fit la plus grande réputation dans cette ville, celle d'Ausbourg employa tous les moyens capables de l'attirer dans ses murs, & le détermina enfin à s'y fixer par l'appas des appointemens considérables qu'elle lui fit. On attendoit de grandes choses de *Moiban*. Laborieux & savant, il avoit restitué assez heureusement divers passages d'*Hippocrate* & de *Galien*, quand il se mit à traduire *Dioscoride* ; il s'apprêtoit même à publier différens Ouvrages de sa composition, lorsqu'il mourut à Ausbourg le 9 Mai 1562, âgé seulement de 35 ans. Ce fut de douleur d'avoir perdu sa femme.

Cette mort prématurée nous a privés des fruits de son travail ; il ne reste que ce qu'il a fait sur *Dioscoride* :

Pedacii Dioscoridis ad Andromachum de curationibus morborum per medicamenta paratu facilia Libri duo primùm Græcè editi partim à J. Moibano, partim, post ejus mortem, à Conrado Gesnero in Linguam Latinam conversi, adjectis ab utroque Interprete symphoniis Galeni & aliorum. Argentorati, 1565, *in-8.* On a joint à cet Ouvrage un Recueil de remedes contre les maladies des femmes, tiré de *Dioscoride*, de *Galien* & de *Pline* par *Thaddée Dun*, Médecin de Locarno en Suisse.

MOINICHEN, (Henri DE) Médecin Danois qui, après avoir étudié à Padoue sous *Antoine Molinetti* & à Venise sous *Michel-Ange Rota*, revint dans sa patrie, où il reçut le bonnet de Docteur à Copenhague. Il vivoit dans cette ville en même tems que *Thomas Bartholin*, c'est-à-dire, au milieu du XVII siecle, & il étoit intimement lié avec lui. Comme il avoit recueilli différentes Observations en Italie sur des cas rares, & qu'il en avoit amassé d'autres dans le cours de sa pratique, il les rassembla en un volume qu'il dédia à son ami *Bartholin*, sous ce titre :

Observationes Medico-Chirurgicæ XXIV. Hafniæ, 1665, *in-8. Ibidem*, 1678, *in-8*, avec le *Culter Anatomicus* de *Michel Lyser. Francofurti*, 1679, *in-8. Dresdæ*, 1691, *in-12.* L'Auteur se récrie contre l'abus des escarotiques dans le traitement des carnosités de l'urethre ; mais il ne s'agit que de faire attention aux accidens qu'il

leur attribue, pour fentir toutes les raifons qu'il avoit d'en condamner l'ufage. Les fondes ou bougies, dont on fe fervoit de fon tems, étoient compofées de cauftiques, ou violens, ou mal combinés, qui les rendoient bien différentes de celles qu'on emploie aujourd'hui. *Moiban* parle fi avantageufement de la méthode de *Taliacot* pour réparer les défectuofités du nez & des autres parties du vifage, qu'il paroît bien qu'il en étoit grand partifan.

MOISE, Conducteur du peuple de Dieu, poffédoit différentes connoiffances relatives à la Médecine, qu'il avoit puifées en Egypte. Les Grands de ce pays étoient dans l'ufage de s'appliquer à cette Science; & comme *Moïfe* reçut une éducation diftinguée à la Cour de Pharaon, on ne négligea point de l'en inftruire. L'opinion de *Clément* d'Alexandrie eft conforme à cette conjecture; fi l'on fuit même à la lettre ce qu'il dit fur les études de ce Légiflateur, on ne balancera point de mettre la Médecine au nombre des Sciences qui en ont été les principaux objets. Mais l'Ecriture Sainte ne laiffe aucun doute là deffus; elle nous apprend que *Moïfe* n'ignoroit rien des connoiffances de l'Egypte, & l'on fait d'ailleurs que la Médecine étoit en honneur dans ce pays. Nous ne fuivrons cependant point l'opinion des Adeptes qui affurent que le Conducteur du peuple d'Ifraël poffédoit parfaitement la Chymie. Ils fe fondent fur ce qui eft dit dans l'Exode, qu'il prit le Veau d'or, qu'il le brûla, qu'il le réduifit en poudre & le fit boire aux Hébreux. On fait que cette opération a fes difficultés; mais elle ne fuppofe que la connoiffance de l'Art Métallique, dont *Tubalcain* étoit déja inftruit au rapport même de *Moïfe*.

MOLANUS, (Jean VERMEULEN dit) Docteur de la Faculté de Théologie en l'Univerfité de Louvain, étoit fils de *Henri Vermeulen* natif de Schoonhove en Hollande. *Aubert Mirée* & *Valere André* difent que *Molanus* vint au monde, en 1533, à Lille en Flandre, pendant le féjour que fon pere & fa mere y firent pour apprendre la Langue Françoife; mais il fe fixa enfuite à Louvain, qui étoit la patrie de fa mere & qu'il regarda toujours comme la fienne. C'eft pour cette raifon qu'il ne fe fit connoître au public que fous le nom de *Molanus Lovanienfis*. Le Préfident *de Thou* affure en conféquence qu'il étoit de Louvain. Il eft au moins vrai qu'il y mourut le 18 Septembre 1585, à l'âge de 52 ans, & qu'il fut enterré dans l'Eglife Collégiale de Saint Pierre. *Molanus* étoit favant dans l'Hiftoire Eccléfiaftique, fur laquelle il a compofé plufieurs Ouvrages. Le fuivant a du rapport à cette matiere, mais comme il en a auffi beaucoup avec la Médecine, je ne puis le paffer fous filence:

Ecclefiafticum Medicorum Diarium. *Lovanii*, 1595, *in*-8. On y trouve des Notes fur les faints perfonnages qui appartiennent à la Médecine par quelques particularités de leur vie, ou qui fe font appliqués par état à l'étude & à la pratique de cette Science. Cet Ouvrage, qui eft une efpece de calendrier pour tous les mois & beaucoup de jours de chaque mois, eft ordinairement joint à un autre Traité du même Auteur, imprimé à Louvain fous le titre de *Natales Sanctorum Belgii*, 1595, *in*-8.

MOLEZIO ou MOLETIUS, (Joseph) Philosophe, Médecin & Mathématicien, étoit de Messine en Sicile, où il naquit l'an 1531. Comme l'étude des Mathématiques fut celle qui lui donna plus de réputation, Guillaume, Duc de Mantoue, le fit venir à sa Cour & le chargea d'enseigner cette Science au Prince Vincent, son fils. Mais la République de Venise fit plus pour *Molezio*; elle le gratifia d'une pension considérable pour l'engager à remplir la Chaire des Mathématiques en l'Université de Padoue. Il accepta cette charge, & se distingua tellement par son exactitude à se rendre à son Ecole, ainsi que par la clarté de ses instructions, qu'il forma un grand nombre de savans disciples. Un tel Maître étoit capable d'applanir les difficultés qui arrêtoient les Mathématiciens dans la réformation du Calendrier que Grégoire XIII ordonna en 1581. *Molezio* fut nommé par le Sénat de Venise pour y travailler, & il publia des Ephémérides ou Tables qu'on appella *Grégoriennes*, parce qu'elles servirent beaucoup au grand ouvrage que le Pape vouloit pousser à sa fin. Ce fut le systême de *Louis Letio*, Médecin Romain, qui fut adopté, & la réformation du Calendrier, à laquelle ce systême donna lieu, fut exécutée en vertu de la Bulle de Grégoire du 24 Février 1582.

Molezio mourut à Padoue en 1588, à l'âge de 57 ans, & fut inhumé dans l'Eglise de Saint François; la pierre qui couvre son Tombeau est chargée de cette Inscription:

JOSEPHUS MOLETIUS,
Mathematicus celeberrimus,
Ossa hìc reliquit.
Annô MDLXXXVIII.
Ætatis suæ LVII.

Ce Médecin n'a rien écrit sur sa profession; tout ce qu'on a de lui regarde les Mathématiques & la Géographie.

MOLIN. (Jacques) Voyez DUMOULIN.

MOLINELLI, (Pierre-Paul) Docteur en Philosophie & en Médecine, Professeur de Médecine & de Chirurgie en l'Université de Bologne, de l'Institut de cette ville, premier Chirurgien de l'Hôpital de Sainte Marie de la vie, & Associé étranger de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, mourut le 15 Octobre 1764, âgé de 62 ans. Il est Auteur de plusieurs Mémoires qu'il a communiqués à l'Institut. Ils roulent principalement sur des expériences Anatomiques, sur l'ouverture de quelques cadavres, sur des opérations Chirurgicales, notamment sur celle de la fistule lacrymale, au sujet de laquelle il semble d'une opinion contraire à *Jean-Louis Petit*, célebre Chirurgien de Paris. Mais M. *Bordenave*, qui fut chargé par l'Académie d'examiner ce différend, a jugé que *Molinelli*, bien loin d'attaquer la doctrine de M. *Petit*, paroît avoir voulu perfectionner sa méthode, & y ajouter plutôt que de la détruire.

MOLINETTI, (Antoine) Médecin natif de Venise, prit ses degrés dans l'Université, de Padoue & revint dans sa patrie, où il se distingua non seulement par les succès de sa pratique, mais encore par son adresse dans les dissections Anatomiques. Ses talens en ce dernier genre lui mériterent la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie dans les Ecoles de Padoue. Il succéda à *Veslingius* en 1649; & par une faveur spéciale, il fut nommé en 1661, pour remplir en même tems la Chaire de Médecine Théorique qui étoit vacante depuis 1657 par la mort de *Liceti*. Notre Médecin les occupa toutes deux avec une égale célébrité; mais comme les devoirs Académiques ne le détournerent jamais de la visite des malades qu'il traita avec le plus grand succès, il parvint à un tel degré de réputation dans la pratique de son Art, qu'il fut souvent appellé en différentes villes d'Italie & même chez l'étranger. Le Duc de Baviere le fit venir dans sa résidence pour le consulter, & le renvoya à Padoue chargé de présens. Le Duc de Parme l'appella aussi à sa Cour, & ce fut-là qu'il mourut en 1675, suivant *George Matthias*, mais si l'on en croit l'Historien de l'Académie de Padoue, c'est à Venise qu'il finit ses jours.

On reproche à *Molinetti* d'avoir été un savant présomptueux. Autant attaché à ses opinions qu'opposé à celles des autres, il lui coûta toujours de s'exécuter soi-même & de rendre justice au mérite de ses émules. Ce défaut a fait tort à sa mémoire. Mais la postérité, plus équitable que lui, a sagement distingué l'Homme de l'Auteur; elle n'a vu que le dernier dans les Ouvrages estimables qui ont paru sous ces titres:

Dissertationes Anatomicæ & Pathologicæ de sensibus & eorum organis. Patavii, 1669, *in*-4. On y trouve les principes de la saine Physique réunis à ceux d'une Anatomie exacte. *Molinetti* croit que c'est le Pont de *Varole* qui fournit les nerfs aux organes des sens, & que c'est dans cette partie que réside la perception. Il ajoute un septieme muscle aux moteurs des yeux, sous le nom de Trochléateur, & il dit l'avoir découvert en 1666, avec *François Boldini*, son Profecteur. Il a combattu l'ancienne erreur sur la distinction des nerfs propres au mouvement & d'autres à la sensation; il a soupçonné que l'humeur crystalline est le siege de la cataracte; il s'est déclaré partisan de la méthode de *Taliacot*, & il en appelle à la guérison d'un noble Polonois, à qui son pere avoit réparé le nez en 1625. Il s'ensuit de la preuve qu'il apporte, que son pere exerçoit la Chirurgie.

Dissertationes Anatomico-Pathologicæ, quibus humani corporis partes accuratissimè describuntur, morbique singulas divexantes explicantur. Venetiis, 1675, *in*-4. C'est la seconde édition de l'Ouvrage précédent avec des augmentations. Il s'y étend davantage sur la structure & les usages des parties, ainsi que sur les maladies qui les attaquent, & ne manque point d'y joindre plusieurs bonnes Observations Chirurgicales.

Michel-Ange Molinetti n'avoit que 22 ans, lorsqu'il fut nommé, en 1667, Aide de son pere dans l'Amphithéatre Anatomique de Padoue. Instruit par les leçons de cet excellent Maître, il se rendit lui-même si habile, qu'il fut jugé capable d'enseigner l'Anatomie & la Chirurgie à la place de *Dominique de Marchettis*, à qui il succéda le 13 Janvier 1688. Il monta dans cette Chaire avec plus d'avantages

que son prédécesseur; car on lui accorda non seulement de plus gros appointemens au moment de sa nomination, mais on les augmenta encore en 1714. Il ne profita cependant point de la derniere augmentation; elle lui fut faite le 5 de Décembre, & il mourut quatre jours après, le 9 du même mois. *Jean-Baptiste Morgagni* fut son successeur.

Molinetti, le fils, étoit savant en tout genre de Littérature; & comme il avoit beaucoup de pénétration & de jugement, il se fit autant estimer par ces connoissances, que par celles de sa profession. Il fut même à tous égards plus généralement estimé que son pere; car il étoit affable, poli, honnête, & d'un commerce facile & prévenant.

MOLITOR (Jean) naquit à Nuremberg le 14 Mars 1631. Il étudia la Théologie & la Médecine, tantôt à Altorf, tantôt à Helmstadt, & prit enfin le parti de se rendre vers 1653 à Venise, où il servit de Ministre aux Marchands Allemands qui résidoient dans cette ville. Cet emploi ne lui quitta rien du goût qu'il avoit pour la Médecine; il se rendit à Padoue, où il reçut le bonnet de Docteur en cette Science. Bientôt après, il passa à Nuremberg & se fit inscrire dans le College des Médecins en 1662; mais comme il n'avoit point pris congé des Marchands Allemands à Venise, il retourna dans cette Capitale pour leur faire ses adieux qui furent éternels, car il y mourut le 6 Septembre 1664.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Jean-Horace Molitor* qui composa un Ouvrage imprimé à Jene en 1676, *in-12*, sous le titre de *Tractatus de Thermis artificialibus septem Mineralium Planetarum*. L'Auteur ne se borne point à imiter la Nature dans la composition des Eaux Thermales; il veut encore lever le voile dont elle se couvre dans les entrailles de la terre, lorsqu'elle travaille à la production des métaux.

MOLLER (Fréderic) étoit de Custrin dans la nouvelle Marche de Brandebourg. Il ne négligea rien pour se perfectionner dans la Médecine; à cet effet, il voyagea en Hollande, en Dannemarc, en Poméranie, & il s'y occupa avec beaucoup d'ardeur de tout ce qui a rapport aux différentes parties de la profession qu'il vouloit exercer. Il ne lui manquoit plus que d'obtenir les honneurs Académiques. Il alla les demander à la Faculté de Konigsberg qui lui donna le bonnet de Docteur le premier de Septembre 1644. Ce Médecin fut ensuite employé dans les Ecoles de cette ville; & il y demeura jusqu'en 1658; mais il retourna alors dans sa patrie, où il fit imprimer, en 1662, une Observation sur un enfant de 173 jours de conception, terme auquel il vint au monde & vécut. On lui doit d'autres Observations qui ont paru en Latin à Londres en 1672, *in-8*. La plupart des Bibliographes ne parlent que de cette édition qui est en quatre Livres, il n'est cependant point apparent qu'elle soit la premiere.

On trouve plusieurs Médecins de ce nom. *Juste Moller* est Auteur d'un Ouvrage intitulé :

Fasciculus Remediorum ex Dioscoride & Matthiolo, omnibus humani corporis affectibus methodicè accommodatorum. Basileæ, 1579, *in-8*.

Jean Moller a écrit :

De Peste Tractatus. Islebii, 1585, in-4.

Historia generalis plantarum, *Libris XVIII collecta. Lugduni*, 1587, in-folio.

Daniel Moller natif de Lubeck, fut nommé Médecin de cette ville en 1627. Il ne profita guere de cet emploi ; car il mourut le 24 Janvier 1629, âgé de 47 ans.

Pierre Moller naquit en Prusse en 1628. Il étudia à Leipsic, à Strasbourg, & passa de cette derniere ville en Hollande, en Angleterre, en France, & en Italie où il fit la connoissance d'*Athanase Kircher*, célebre Jésuite natif de Fulde, qui s'étoit retiré à Rome. Apparemment que *Moller* se fit un nom dans la Capitale du monde chrétien, ou que *Kircher*, qui l'estimoit, le présenta au Cardinal Barberini ; car il servit quelque tems cette Eminence en qualité de Médecin. Il profita de son séjour en Italie pour demander le bonnet de Docteur, & il l'obtint à Padoue en 1655. L'année suivante, il se rendit à Konigsberg, & après avoir honorablement rempli la Chaire extraordinaire de Chymie & de Chirurgie dans les Ecoles de cette ville, il y mourut le 11 de Mai 1680.

Daniel-Guillaume Moller étoit de Presbourg, où il vint au monde le 28 Mai 1642. Il abandonna sa patrie pour aller prendre le bonnet de Docteur en Médecine en Allemagne, & se fixa à Altorf. Il y enseigna avec réputation jusqu'à sa mort arrivée le 25 Février 1712. Il avoit obtenu, en 1694, une place dans l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom de *Solinus I*, & ce fut aux Ouvrages qu'il publia sur la Médecine, la Philosophie & l'Histoire, qu'il dut cet honneur. Les Bibliographes, que j'ai consultés, ne donnent point les titres de tous ces Ouvrages ; ils se bornent à dire qu'il a fait des recherches sur les Médecins nés en Allemagne, qu'il a publié un Programme *De præparatione abiturientium in Italiam* ; & un Traité intitulé :

Meditatio de Insectis quibusdam Hungaricis. Francofurti, 1673, in-12.

MONANTHEUIL (Henri DE) naquit vers l'an 1536 à Rheims, dans une famille noble qui possédoit la Terre de Monantheuil dans le Vermandois. Il fut élevé à Paris dans le College de Presles, & passa delà dans les Ecoles du College Royal & de la Faculté, où il s'appliqua à l'étude des Mathématiques & de la Médecine. Les progrès qu'il fit dans cette derniere Science, lui mériterent les honneurs du Doctorat ; il fut même si considéré dans sa Compagnie, qu'il en fut élu Doyen en 1578 & continué en 1579. Ses talens dans les Mathématiques le répandirent encore avantageusement au dehors de la Faculté de Médecine de Paris ; ils lui valurent la Chaire de Professeur Royal qu'il obtint en 1577. Toutes profondes que fussent les matieres dont il traitoit dans ses Leçons, il y jettoit tant de lumieres par la netteté de ses instructions, qu'il se vit bientôt un auditoire nombreux, & qu'il compta plusieurs personnes de marque parmi ses Ecoliers. Tels furent Jacques-Auguste de Thou, depuis Président à Mortier au Parlement de Paris, & le savant Pierre de Lamoignon. Le zele de *Monantheuil* pour former ses disciples dans les Mathématiques, ne se ralentit jamais ; toujours éga,

lement affidu au College Royal ; toujours occupé du foin de rendre l'enfeignement autant utile qu'il étoit méthodique, il ne lui fut pas difficile de parvenir à la célébrité, dont il a joui jufqu'à fa mort arrivée le 19 Novembre 1608. Ce Médecin a publié le Traité des Méchaniques d'*Ariftote* en Grec, avec une Traduction Latine de fa façon, & de beaux Commentaires qu'il a dédiés à Henri le Grand, Paris, 1599, *in-4.* On a encore :

Oratio, quale effe deberet Collegium Profefforum Regiorum. Parifiis, 1595, *in-8.*

Ludus Jatro-Mathematicus, Mufis factus. Ibidem, 1597, *in-8.*

MONARDES, (Nicolas) Médecin du XVI fiecle, étoit de Séville. Il fit fon Cours de Médecine à Alcala de Henarez, & alla enfuite pratiquer cette Science dans fa patrie, où il mourut en Octobre 1578. L'Hiftoire Naturelle fut le principal objet de fes études ; c'eft fur elle que roulent prefque tous les Traités que nous avons de lui :

De fecanda vena in Pleuritide inter Græcos & Arabes concordia. Hifpali, 1539, *in-4. Antverpiæ*, 1564, *in-8.*

De Rofa & partibus ejus; de fucci Rofarum temperaturâ; de Rofis Perficis feu Alexandrinis; de Malis Citriis, Aurantiis & Limoniis, Libelli. Antverpiæ, 1565, *in-8.*

Dos Libros de las cofas que fe traen de las Indias occidentales, que firven al ufo de Medicina. Séville, 1565, *in-12*, 1569 & 1580, *in-4.* L'édition *in-4* eft augmentée d'un troifieme Livre. Burgos, 1578, *in-4.* En Italien, Venife, 1585, *in-4.* *Charles de l'Efclufe* a mis les deux premiers Livres en Latin, fous ce titre : *Simplicium Medicamentorum ex novo orbe delatorum, quorum in Medicina ufus eft, Hiftoria. Antverpiæ*, 1574, 1579, *in-8.* La traduction du troifieme, par le même Auteur, a paru à Anvers en 1582, *in-8.* En François, par *Colin*, Apothicaire de Lyon. Lyon, 1619, *in-8.*

Libro de dos Medicinas eccelentiffimas contro todo veneno, la Piedra Bezaar y la yerva Efcorfonera. Séville, 1569, 1580, *in-8.*

Libro que trata de la Nieve. Séville, 1571, *in-8.* Il loue beaucoup la boiffon à la glace, & il affure que les Efpagnols n'en font jamais incommodés.

Trattado de la grandeza del Hiero. Séville 1574, *in-4.* *L'Efclufe* a auffi mis ces Ouvrages en Latin, fous le titre de *Nicolai Monardi Libri tres, magna Medicinæ fecreta & varia experimenta continentes. Lugduni*, 1601, *in-8.* Il eft parlé dans le premier Livre de la Pierre Bezoar & du Salfifis d'Efpagne ; dans le fecond du Fer & de fes propriétés ; dans le troifieme de la Neige & de fes avantages. Si l'on en croit *Freind*, aucun Médecin, depuis *Rhazes* jufqu'à *Monardes*, n'a parlé des vertus du Fer contre les obftructions.

Del efeto da varias yervas. Séville, 1571, *in-8.*

Différens Ouvrages de cet Auteur ont été traduits en Anglois, en Allemand, en Italien & en François.

MONAVIUS (Pierre) étoit de Breflau, où il naquit en 1551, dans une famille patricienne. Après de bonnes études, il fe rendit à Bâle & n'eut pas de peine à s'y faire recevoir Docteur en Médecine. Sa promotion date de 1578. Mais ce n'étoit pas feulement dans la Médecine que *Monavius* étoit favant ; fes

connoiſſances alloient au delà de cette Science, & il excelloit fur-tout dans les Langues & la Littérature. La réputation dont il jouit à ces différens titres, le fit connoître à la Cour de l'Empereur Rodolphe II qui le prit à fon fervice en qualité de Médecin. Il profita peu des avantages qu'il ne devoit qu'à fon mérite; car il mourut à Prague à la fleur de fon âge, le 12 Mai 1588. Voici fon Epitaphe:

D. O. M. S.

Et

PETRI MONAVII VRATISLAVIENSIS,

Patritiâ Familiâ nati,

Sacr. Cæſ. Majeſt. Medici,

Viri trium Linguarum

Et bonarum omnium difciplinarum cognitione,

Cum fingulari pietate conjunctâ,

Clariſſimi,

MEMORIÆ.

Obiit Annô 1588, 12 *Maii, Ætatis* 37.

Laurent Scholzius a inféré des Confeils de Médecine & des Lettres, de la façon de *Monavius*, dans l'Ouvrage qu'il a fait imprimer à Francfort en 1598, *in-folio*, & qui a reparu à Hanau en 1610, même format, fous le titre de *Medicorum præſtantium Confilia Medicinalia.* Une de ces Lettres eft remarquable par ce qu'elle contient fur la découverte de la circulation du fang. *Monavius* écrivoit en 1576 à *Jean Craton*, alors Médecin de l'Empereur Maximilien II, qu'étant à Heidelberg en 1574, un Italien, nommé *Pigafetta*, difciple de *Fallope*, avoit dit publiquement, en y démontrant l'Anatomie, qu'un Efpagnol avoit trouvé que le fang qui fortoit du ventricule droit du cœur, étoit porté dans les poumons par la veine artérieufe, & qu'il revenoit au ventricule gauche par l'artere veineufe. On croit que *Michel Servet* eft l'Efpagnol dont *Pigafetta* entendoit de parler; peut-être avoit-il lu le Traité *De Trinitatis erroribus* imprimé à Bâle en 1531, où *Servet* dit bien des chofes fur la circulation du fang.

Il ne faut pas confondre *Fréderic Monavius*, difciple de *Riolan* & Médecin de Stetin en Poméranie, avec celui dont on vient de parler. *Fréderic* a écrit les Ouvrages fuivans dans le XVII fiecle :

Lanx ſatura Rerum Medicarum. Tubingæ, 1622, in-4.

Elenchus affectuum ocularium. Regiomonti, 1644, in-4.

Bronchotomia, quæ eſt gutturalis aperiendi ratio. Cum Appendice de affectibus ocularibus & de febribus omnibus. Gryphiſwaldiæ, 1654, in-4. *Jenæ*, 1711, in-8.

Cryſtallina : puta Luis venereæ novæ inventæ ſpecies. Brunſwigæ, 1665, in-8.

MONCHAUX, (Pierre DU) Médecin du Roi aux Hôpitaux Militaires de Douay, étoit de Bouchain, où il naquit le 17 Décembre 1733. Son goût pour l'étude lui fit faire des progrès rapides, & le mit en état de produire au grand

jour des talens qu'on n'auroit pas soupçonnés dans un homme de son âge. Il n'avoit que 23 ans, lorsqu'il publia un Ouvrage intitulé :

Bibliographie Médicinale raisonnée. Paris, 1756, in-12. Il y a joint une Lettre qui contient une critique de quelques endroits des Commentaires du Baron *Van Swietten* sur les Aphorismes de *Boerhaave.* C'est aussi dans cette Lettre qu'il me fait des reproches sur la premiere édition de ce Dictionnaire. Je ne lui en sus jamais mauvais gré ; & s'il vivoit encore, il verroit que je n'ai rien négligé de tout ce qui étoit à ma portée, pour mieux faire, en suivant ses conseils. Les autres Ouvrages de *du Monchaux* sont :

Une *Dissertation* Latine sur l'Apoplexie.

Lettre sur l'antiquartium de Riviere, ou Remede spécifique pour toutes les fievres d'accès. Lille, 1760, in-12.

Etrennes d'un Médecin à sa patrie.

Anecdotes de Médecine. 1762, in-16, sans nom d'Imprimeur. Lille, 1766, in-12, en deux parties. Comme l'Epitre Dédicatoire de la premiere édition est signée Barb. . . du B. . . , cet Ouvrage a été faussement attribué à M. *Barbeux du Bourg*, Docteur de la Faculté de Paris. Ce Médecin s'en est allarmé ; mais on a bientôt connu le véritable Auteur des *Anecdotes*, & la seconde édition fut annoncée sous le nom de *du Monchaux*, dans le Journal de Médecine du mois de Juin 1766.

Du Monchaux, fier de la protection de M. *Senac* qui avoit des bontés pour lui, ne se conduisit point à Douay de façon à mériter les attentions des Médecins de cette ville. Il porta ses vues jusqu'à prétendre à des emplois qui n'étoient point de son âge, & par-là, il indisposa contre lui les personnes qui avoient intérêt de s'opposer à ses desseins. Les tracasseries désobligeantes qu'il s'attira, & qu'il paroît avoir méritées, le forcerent en quelque sorte à chercher les moyens de s'éloigner de Douay, où il s'étoit marié. M. *Senac*, son protecteur, lui procura la place de Médecin de l'Isle de Saint Domingue ; il s'y rendit, & il y pratiqua sa profession jusqu'à la fin de l'an 1766. Ce fut alors qu'il prit la résolution de revenir dans sa patrie. Il manda son retour à sa femme ; mais à la veille de s'embarquer, il fut attaqué d'une fievre qui le mit au tombeau. Il mérite d'être regreté. Ses talens, ses connoissances, son application & son goût pour tout ce qui a rapport à la Médecine, annonçoient un mérite distingué que l'âge auroit rendu plus solide, en mûrissant son esprit trop vif & trop bouillant.

MONCK, (François) Colonel d'un Régiment de Cavalerie au service de la Couronne de Dannemarc, se mêla de la Médecine, ainsi que tant d'autres le font encore aujourd'hui sans en avoir plus de connoissance que lui. Il y a long-tems qu'on a dit qu'il suffisoit de s'afficher comme Médecin, pour avoir la confiance du public. *Monck* se prévalut de cette vérité à Hambourg, dans le Holstein & en Hollande, & par-tout il trouva des sots qui payerent cherement leur crédulité. Il leur vendit ses Panacées que *Jungken* condamna par la censure la plus vive, & qu'il tâcha de défendre, contre les attaques de ce savant adversaire, par une apologie écrite en Allemand. Cet Empirique mourut à la Haye en 1705, à l'âge de 84 ans.

MONCONYS, (Balthafer) fameux voyageur, étoit fils du Lieutenant Crimine de Lyon, fa patrie. Après avoir étudié la Philofophie & les Mathématiques tant dans fa ville natale qu'en Efpagne, il fe mit à parcourir prefque toute l'Europe, & paffa enfuite dans l'Afie mineure & l'Egypte, pour y chercher les traces de la Philofophie de *Mercure Trifmegifte* & de *Zoroaftre*. Mais fes recherches n'ayant pas fatisfait fa curiofité, il revint en France, où il fe fit eftimer des Savans, fur-tout des amateurs de la Chymie, dont il étoit lui-même grand partifan. Il prétendit d'avoir fait d'importantes découvertes dans fes voyages, entre autres, d'avoir trouvé le fecret de fixer le vif-argent; il ne put cependant réuffir à en faire la preuve par l'expérience. Ses travaux fur ce demi-métal, ainfi que fur bien d'autres chofes, n'ont laiffé aucun doute qu'il avoit donné tête baiffée dans tous les contes par lefquels on a cherché à lui en impofer.

Monconys mourut à Lyon le 28 Avril 1665. Ses Ouvrages ont été imprimés fous ce titre:

Journal des Voyages. Lyon, 1665, trois Tomes en deux volumes *in-4*. Paris, 1695, quatre volumes *in-12*. Ils font plus utiles aux Savans qu'aux Géographes; car l'Auteur, tout occupé de remarquer les chofes rares & recherchées, ne s'eft guere attaché aux defcriptions Géographiques. Le principal mérite de ce Recueil confifte en obfervations fur l'Hiftoire Naturelle & Littéraire, & en ce qu'il a frayé le chemin à quelques découvertes; mais il faut beaucoup de goût pour toutes ces chofes pour en foutenir la lecture, car le ftyle eft fi traînant, qu'on ne le fupporte point fans ennui.

MONDEVILLE. (Henri DE) Voyez HERMONDAVILLE.

MONDOLY. Voyez CHEVALIER.

MONGEOT (Gabriël DE) a fleuri fous les regnes des Ducs de Lorraine, Charles III, Henri II & Charles IV, dont il a été Médecin ordinaire. Il commença fon Cours de Philofophie en 1596, & après avoir encore étudié les Mathématiques, il paffa aux Ecoles de Médecine en l'Univerfité de Touloufe, où il reçut le bonnet de Docteur. Pour faire fon éloge, il fuffiroit de dire que *Charles Lepois* lui demanda fon avis fur le Livre *De morbis à ferofâ colluvie* qu'il méditoit de donner au public. *Mongeot*, rempli de vénération pour un confrere fi illuftre, lui envoya une Lettre que *Lepois* ne jugea pas indigne d'être mife à la tête de fon Ouvrage, en forme d'approbation.

Ce Médecin obtint, dans la fuite, une Chaire dans la Faculté de Pont-à-Mouffon, & il la remplit avec autant d'honneur que de zele. Il avoit raffemblé une Bibliotheque confidérable pour fon tems; on voit même encore en Lorraine beaucoup d'excellens Livres fur lefquels fon nom eft écrit, avec fa devife: *Laurô non aurô*. Cette maxime étoit fi profondément gravée dans fon cœur, que l'amour du bien public l'emporta toujours chez lui fur l'intérêt perfonnel. L'unique Ouvrage que nous avons de lui porte l'empreinte de fa façon de penfer: les abus qui regnoient de fon tems parmi les Apothicaires de la Lorraine, lui firent prendre la plume & compofer un Traité intitulé:

Discours sur les médicamens domestiques, où l'on enseigne la vraie méthode de composer, avec facilité & peu de fraix, les remedes les plus en usage dans le traitement des maladies. Pont-à-mousson, 1620, *in*-12.

MONRO, (Alexandre) célebre Professeur d'Anatomie en l'Université d'Edimbourg, de la Société Royale de la même ville & de celle de Londres, est un de ces hommes à qui la Médecine a les plus grandes obligations. Les Essais de la Société d'Edimbourg contiennent plusieurs Mémoires de sa façon sur des matieres intéressantes; on peut les voir dans la Traduction Françoise par *Demours*, Paris, 1740 & suiv., *in*-12. Mais les Ouvrages du savant *Monro* ne se bornent point à ces Mémoires; on a de lui différens Traités écrits en Anglois, dont les éditions sont en cette Langue, en Latin ou en François.

Anatomy of human Bones. Edimbourg, 1726, 1732, 1741, 1750, 1758, 1763, *in*-8. Ce que l'Auteur a dit des Nerfs dans cet Ouvrage, a été publié en Latin à Franeker sous le titre d'*Anatome nervorum contracta*, 1751, 1754, *in*-8; & en François, avec le Traité des maladies nerveuses de *Whytt*, traduit par M. *Le Begue de Presle*. Paris, 1767, *in*-12. Tout l'Ouvrage a été imprimé en François, Avignon, 1759, grand *in*-12; mais cette édition n'est rien en comparaison de celle que M. *Sue* a donnée de l'Ostéologie de *Monro*, sous le titre suivant:

Traité d'Ostéologie traduit de l'Anglois de M. Monro, Professeur d'Anatomie & de la Société Royale d'Edimbourg, auquel l'on a ajouté des Planches en taille-douce, qui représentent au naturel tous les os de l'adulte & du Fœtus avec leurs explications. Paris, 1759, deux volumes grand *in-folio*. Les éditions Angloises sont sans figures, parce que le célebre *Monro* les croyoit superflues après celles que *Chéselden* avoit publiées. Mais M. *Sue* pensa différemment. En adoptant l'Ostéologie de notre Auteur, qu'il fit traduire par un de ses Eleves sur l'édition de 1732, il l'orna de trente & une planches à la façon des Tables d'*Eustachi* mises au jour par *Lancisi*, & de celles d'*Albinus*; c'est-à-dire, que le même sujet occupe deux planches, dont l'une représente la figure avec toutes ses ombres, teintes & demi-teintes; l'autre n'est exprimée que par le simple trait ou l'esquisse, pour laisser la gravure plus nette, & la place nécessaire pour recevoir les Lettres indicatives toutes seules. M. *Sue* expose, dans la Préface, les raisons qu'il a eues de donner le texte de *Monro* par préférence à tout autre; & c'est essentiellement parce que cet Auteur ne s'est point borné à la connoissance des os, mais qu'il y a joint l'attache de presque tous les muscles, le passage d'un grand nombre de vaisseaux & de nerfs, & qu'il indique à quels os & à quelle partie de ces os répondent presque tous les viscères. Cet Ouvrage est un Chef-d'œuvre de Typographie à la magnificence duquel tout concourt: papier, caracteres, burin, frontispices, vignettes, culs-de-lampe, &c.

Tentamina Anatomica circa methodum injiciendi. Leidæ, 1741, *in*-8. C'est la Traduction d'un Mémoire sur cette matiere, qui se trouve dans les Essais de la Société d'Edimbourg. Il s'est beaucoup occupé de la recherche du secret de *Ruysch* pour les injections Anatomiques.

Examen des Remarques de MM. *Winslow*, *Ferrein* & *Walthers* sur les muscles. Cet Ouvrage a paru en Anglois à Edimbourg, 1752, *in*-12.

Médecine

Médecine d'Armée, *ou Traité des maladies les plus communes parmi les Troupes dans les camps & dans les garnisons.* C'est le titre que M. *Le Begue de Presle* a donné à la Traduction qu'il a mise au jour avec quelques augmentations.

An Account of the Inoculation of smallpox in Scotland. Edimbourg, 1765, *in*-8. En François, Paris, 1766, *in*-8. Il y dit les choses les plus favorables à la pratique de l'Inoculation en Ecosse.

Ce Médecin a eu la satisfaction d'avoir deux fils qui se sont distingués dans sa profession. Comme ils l'avoient embrassée avec d'heureuses dispositions, ils ne manquerent pas de correspondre aux soins d'un pere savant, dont l'exemple étoit pour eux un puissant aiguillon qui les anima toujours dans les cours de leurs études. Ils ne tarderent pas à donner au public des preuves de leurs talens. *Donald Monro*, Professeur de Médecine à Edimbourg, a publié un Ouvrage sous ce titre :

Dissertatio de Hydrope. Edimburgi, 1753, *in*-8. En Anglois, Londres, 1756, *in*-12 ; c'est la seconde édition. En François, Paris, 1760, *in*-8, par *Savari*. L'Auteur y a rassemblé tout ce que la Théorie, l'Anatomie & l'Observation pouvoient jetter de lumieres sur la maladie dont il traite ; & le Traducteur a fait choix de quantité d'autres faits de pratique, qui viennent à l'appui des premiers.

Alexandre Monro prit le bonnet de Docteur en Médecine à Edimbourg, où sa These Inaugurale, *De Testibus & de semine in variis animalibus*, parut en 1755, *in*-8, avec figures. Il a donné plusieurs Mémoires qu'on trouve dans les Essais de la Société d'Edimbourg ; les plus intéressans roulent sur les vaisseaux spermatiques & la matrice fécondée. Il a encore publié :

Dissertatio de venis lymphaticis valvulosis & de earum imprimis origine. Berolini, 1757, *in*-8. *Lipsiæ*, 1760, *in*-8. Il révoque en doute l'existence des arteres lymphatiques, & n'admet que les veines de ce genre, qu'il regarde comme les vrais vaisseaux absorbans qui reportent dans le torrent de la circulation le liquide déposé dans les visceres & les principales cavités du corps. C'est au moyen de ce systême qu'il explique les métastases, dont il cite plusieurs exemples.

Observations Anatomical and Physiological &c. Edimbourg, 1758, *in*-8. Cet Ouvrage est écrit contre le Docteur *Hunter* qui s'attribuoit la découverte des vaisseaux des Testicules & de l'Epidydime, ou du moins, qui prétendoit avoir jetté plus de jour sur cette matiere qu'aucun autre Anatomiste avant lui.

Answer to the notes on the proscript to Observations Anatomical and Physiological. Edimbourg, 1758, *in*-8. C'est une suite de l'Ouvrage précédent.

MONTAGNANA, (Barthélémi) de Padoue, enseigna la Médecine avec beaucoup de réputation dans les Ecoles de l'Université de cette ville ; il y florissoit déja en 1446, mais il paroît qu'il ne vécut point au delà de l'an 1460. Nous avons un Recueil de ses Ouvrages, qui fut imprimé sous ce titre :

Selectiorum Operum, in quibus ejusdem Consilia, variique Tractatus alii, tùm proprii, tùm ascititii, continentur, Liber unus & alter. Venetiis, 1497, 1567, *in-folio. Lugduni*, 1520, 1525, *in*-4. *Francofurti*, 1604, *in-folio. Noribergæ*, 1652, *in-folio.*

Astruc parle d'un autre *Barthélémi Montagnana* qui fut aussi Professeur de Mé-

decine à Padoue. Il étoit fils du précédent. On fait qu'il furpaffa fon pere du côté de l'efprit, de l'éloquence & de l'application à l'étude des Belles Lettres, mais il fe diftingua moins que lui dans la pratique de fon Art. Ce fecond *Montagnana* quitta Padoue, vers l'an 1508, pour aller exercer la Médecine à Venife, où il mourut le 11 Mai 1525. On a de de lui :

Refponfa reparandæ, confervandæque fanitati fcitu digniffima.

De peftilentia ad Adrianum Pont. Max. Ce Pape eft Adrien VI qui mourut en 1523, après avoir gouverné un an, huit mois & feize jours.

Le fecond *Montagnana* laiffa un fils qui portoit auffi le nom de *Barthélémi*, & qui embraffa la même profeffion. Il écrivit, vers l'an 1541, une Confultation *De Morbo Gallico* pour George Martinufius qui fuccéda à Jean Zapoliha dans la Vice-Royauté de Hongrie. On la trouve dans le fecond Tome de la Collection de Venife fur les maux vénériens.

Marc-Antoine Montagnana, petit-fils du deuxieme *Barthélémi*, étoit de Padoue. Il y enfeigna la Chirurgie depuis l'an 1545 jufqu'en 1570 ; il furvécut cependant à cette derniere année, car on ne met fa mort qu'après 1572. On a de lui un Traité *De Herpete, Phagedænâ, Gangrænâ, Sphacelô & Cancrô*, qui parut à Venife en 1559 & en 1589, *in*-4.

Pierre Montagnana, frere de *Marc-Antoine*, lui fuccéda en la Chaire de Chirurgie dans les Ecoles de Padoue, & mourut trois mois après lui. Il étoit bon Philofophe, grand Phyficien, habile Médecin & favant en Anatomie ; mais comme il étoit encore fort inftruit de la Chirurgie, il aidoit fon frere qui enfeignoit cette partie de l'Art de guérir, & lui préparoit tout l'appareil néceffaire aux Démonftrations qu'il faifoit à fes difciples. Ce fut aux preuves qu'il avoit données de fes connoiffances dans cette derniere partie, qu'il dut la Chaire que fon frere avoit abandonnée. Il la remplit avec honneur, & fe fit encore beaucoup de réputation par des Tables Anatomiques enluminées qui repréfentent les organes intérieurs du corps humain. On a de lui deux Traités, l'un *De Urinis*, l'autre *De Vulneribus & Ulceribus, eorumque remediis*. Mais il ne s'eft pas borné à l'édition Latine, il en a publié une en Italien, pour la commodité des Chirurgiens de fa nation qui ne favoient point la premiere Langue.

Il faut ajouter *Ange Montagnana* à ceux dont on vient de parler. Il commença d'enfeigner la Médecine à Padoue, en 1637, à titre de Profeffeur extraordinaire du troifieme rang ; il monta au fecond en 1647, & mourut en 1678. C'eft ainfi que le nom de *Montagnana* a brillé dans la Faculté de Padoue pendant plus de deux fiecles.

MONTAGNAT, (Henri-Jofeph-Bernard) Docteur en Médecine, né à Amberieux dans le Bugey, fut un des plus zélés difciples de M. *Ferrein*, en faveur duquel il publia différens Ouvrages. Il s'éleva une difpute affez vive entre MM. *Ferrein* & *Bertin*, au fujet du fyftême du premier fur le méchanifme de la voix & d'un nouveau genre de vaiffeaux découverts dans le corps humain. *Montagnat* parut fur la fcene, & prenant les intérêts de fon Maître, il en foutint les opinions par les Ecrits fuivans :

Lettres à M. l'Abbé des F. (Fontaines) Paris, 1745, *in*-8. Elle fut publiée au fujet d'une autre Lettre intitulée : *Lettre au D *** fur le nouveau fyftême de la voix.* La Haye, 1745, *in*-8. M. *Bertin* en eft l'Auteur.

Eclairciffemens en forme de Lettre à M. Bertin fur la découverte que M. Ferrein a faite du méchanifme de la voix de l'homme. Paris, 1746, *in*-8. L'Auteur met dans un plus grand jour les preuves fur lefquelles M. *Ferrein* a établi fon fyftême, & pour leur donner encore plus de force, il s'attache à combattre les objections de fon adverfaire. Le moyen le plus sûr d'y réuffir, auroit été de prouver, par des expériences, la folidité des principes de M. *Ferrein*. M. *Montagnat* fe flatte dans cet Ecrit de pouvoir faire réuffir ces expériences quand bon lui femblera ; mais il paroît qu'il en eft demeuré à la propofition.

Lettre à M. Bertin au fujet d'un nouveau genre de vaiffeaux découverts dans le corps humain. Paris, 1746, *in*-8. Il s'agit des vaiffeaux de l'Uvée & des vaiffeaux lymphatiques du Poumon. M. *Portal* s'éleve contre la nouveauté de la découverte ; felon lui, *Vieuffens* a décrit les vaiffeaux blancs de l'Uvée dans fon Traité intitulé : *Expériences & Réflexions fur la ftructure & l'ufage des vifceres* ; & *Willis* a donné la defcription des vaiffeaux lymphatiques du Poumon dans fon Anatomie du cerveau.

Supplément à la Lettre précédente fur les Lymphatiques de M. Ferrein. L'opiniâtreté de *Montagnat* à défendre les découvertes que fon cher Maître s'étoit attribuées, fit rompre le filence que M. *Bertin* avoit gardé jufqu'alors ; celui-ci publia, en 1748, des Lettres adreffées à M. *Gunz*, Profeffeur d'Anatomie à Leipfic, dans lefquelles on trouve une critique amere des Ouvrages de M. *Ferrein*.

MONTALBANI, (Ovidio) Médecin, étoit de la famille d'*Alicorne* de Bologne. Il enfeigna pendant 32 ans dans les Ecoles de l'Univerfité de cette ville, où il remplit différentes Chaires avec beaucoup de réputation. Celle de Philofophie fut la premiere qu'il occupa ; il paffa enfuite fucceffivement au rang de Profeffeur des Mathématiques & de Médecine, & mourut vieux en 1672. Comme *Montalbani* étoit favant en plufieurs genres, il écrivit fur diverfes matieres : mais le Catalogue de fes Ouvrages fait bien voir qu'il faifoit fon étude favorite de la Botanique.

Index omnium plantarum exficcatarum & cartis agglutinatarum, quæ in proprio Mufæo confpiciuntur in quatuor magnis voluminibus confarcinatæ. Bononiæ, 1624, *in*-4.

Bibliotheca Botanica, feu, Herboriftarum Scriptorum promota Synodia, cui acceffit individualis Graminum omnium ab Authoribus obfervatorum numerofiffima nomenclatura. Ibidem, 1627, *in*-4. Il mit ce Recueil au jour fous le nom de *Jean-Antoine Bumaldus*, afin de pouvoir fe louer lui-même à l'ombre du voile, fous lequel il fe cachoit. *Bononiæ*, 1657, *in*-24. *Hagæ Comitis*, 1740, *in*-4, à la fuite de la Bibliotheque Botanique de *Jean-François Séguier*.

Epiftolæ variæ de rebus in Bononienfi Tractu indigenis, & fpeciatim de illuminabili Lapide Bononienfi. Bononiæ, 1634, *in*-4. Cette pierre, qui fe trouve au pied du Mont-Paterno près de Bologne, s'imbibe de la lumiere, lorfqu'on l'expofe au foleil ou au grand jour, & même à la clarté du feu. Si on la porte à l'inftant dans l'obfcurité, elle paroît lumineufe comme un charbon ardent, mais fans chaleur fenfible. Cette pierre a befoin d'être calcinée pour avoir la pro-

priété phosphorique, & quand elle l'a perdue, on la lui rend en la calcinant de nouveau.

Geoscopia Cereale, overo speculazione terrestre circa le biade. Bologne, 1635, *in-4.* Il passe en revue toutes les especes de grains.

Geoscopia Ampelite, overo speculazione terrestre circa le viti. Bologne, 1636, *in-4.* Il s'agit ici de la Vigne.

Kiposcopia, overo speculazione degli Horti. Bologne, 1638, *in-4.*

Enfiteoscopia, overo speculazione dell' inestamento dell' piante. Bologne, 1639, *in-4.* L'Auteur parle assez au long de tout ce qui regarde la maniere d'enter, & s'occupe dans cet Ouvrage, comme dans les précédens, de ce qui a rapport aux différentes branches de l'Agriculture.

Charamaposcopia, overo speculazione dell' interna proprieta dell' Erbe mediante gl' oggetti de sensi. Bologne, 1640, *in-4.* Il n'est pas le premier Médecin qui ait prétendu que les sens suffisent pour découvrir les propriétés des plantes.

Cenotaphia clarorum Doctorum Bononiensium. Bononiæ, 1640, *in-4.*

Bibliotheca Bononiensis. Ibidem, 1641, *in-16.*

Selenoscopia, overo astronomico-fisica speculazione circa la Luna. Bologne, 1647, *in-4.*

Formolario economico, erbario, e medicinale. Bologne, 1654, *in-4.*

Hortus Botanographicus herbarum ideas & facies supra bis mille concludens. Bononiæ, 1660, *in-8.* C'est la table d'un Ouvrage qui devoit paroître en trois volumes, *in-8*, mais qui ne fut point publié.

Nova antepreludialis Dendr-Anatomes, arboreæ scilicet resolutionis adumbratio. Ibidem, 1660, *in-fol.*

Vindiciæ figmentorum Phœnicis Avis. Bononiæ, 1661, *in-folio.* On trouve le titre de cet Ouvrage dans la Bibliotheque de Médecine de *Lipenius.*

Catalogus omnium Doctorum Collegiatorum in Artibus Liberalibus & Facultate Medicâ. Ibidem, 1664, *in-4.*

Arboretum, Libri duo. Sylva glandaria, acinosumque Pomarium. Bononiæ, 1668, *in-fol. Francofurti ad Mœnum*, 1671, 1690, *in-folio*, avec une Préface de la façon de *George Francus.* C'est le XIII^e^ & dernier Tome des Œuvres d'*Aldobrandi.*

L'Honore de i Collegii dell' Arti della Citta di Bologna. Bologne, 1670, *in-fol.*

Dell' Issopo di Salomone, Discorso. Bologne, 1671, *in-4*, dans le Recueil de l'Académie des *Gelati.*

La fabrica del pane soventizio di chiarata. Bologne, 1672, *in-4.*

MONTALTUS, (Jérôme) Philosophe & Médecin Sicilien, fut en réputation vers l'an 1592. On a de lui un Ouvrage intitulé :

De Homine sano Libri tres. Francofurti, 1591, 1598, *in-8.* Il y parle de la nature de l'homme dans le premier Livre. Dans le second, il s'étend sur les choses qui peuvent déranger les fonctions ; dans le troisieme, il fait voir que la Nature a des ressources pour conserver l'intégrité des fonctions & se débarrasser de tout ce qui peut en altérer la vigueur.

Manget cite encore *Philotheus Elianus Montalto*, Médecin Portugais qui a écrit :

Optica, intrà Philosophiæ & Medicinæ aream, de Visu, de Visûs organô & objectô.

Theoriam accuratè complectens. Florentiæ, 1606, *in*-4. *Coloniæ Allobrogum*, 1613, *in*-4.

Archipathologia, in qua internarum capitis affectionum essentia, causæ, signa, præsagia & curatio accuratissimâ indagine edisseruntur. Lutetiæ, 1614, *in*-4. *S. Gervasii*, 1628, *in*-4. Ces deux Ouvrages sont attribués au même Auteur, dans le Catalogue de *Falconet*.

MONTAN, (Mathurin) Médecin & Jurisconsulte du XVI siecle, étoit de Périgueux. Il a écrit un Ouvrage, dont on ne fait aucune estime; il est intitulé:

Genialium dierum Commentarii, in præclarum Julii Pauli responsum Leg. 7. septimô mense ff. de statu hominis. Parisiis, 1555, *in*-8.

MONTAN (Jacques) naquit à Creutznach, dans le Cercle du Haut Rhin, le premier de Mai 1529. Comme il s'étoit appliqué pendant huit ans à l'étude de la Pharmacie, & qu'il remplissoit les devoirs de cette profession avec succès, on ne douta point qu'il ne fût déterminé à s'y livrer pour toujours. Mais cette étude n'étoit que préparatoire à celle de la Médecine qu'il commença à Konigsberg en 1551, & qu'il alla poursuivre à Bologne en Italie, où il reçut les honneurs du Doctorat en 1556, après un séjour de trois ans dans cette ville. A son retour en Allemagne, il servit le Marquis de Brandebourg en qualité de Médecin: ce fut à sa sollicitation que ce Prince établit une Apothicairerie publique dans sa résidence, & qu'il ordonna d'y tenir les remedes les plus accrédités. Le nombre en fut assurément considérable; car s'il est vrai que nous tenons toujours à nos premiers goûts, *Montan* qui avoit la direction de cette Apothicairerie, n'a pu manquer de la meubler grandement. On met la mort de ce Médecin au 16 Février 1600.

MONTAN, (Jean) de Strigau en Silésie, où il naquit en 1531, découvrit les propriétés de la Terre de la montagne de Saint George près de cette ville. Il vanta cette Terre comme un remede efficace contre plusieurs maladies, & prétendit avoir fait beaucoup de cures heureuses qu'il lui attribuoit. Mais ce Médecin étoit un homme à secrets, & pour cette raison, il cacha long-tems l'usage qu'il faisoit de son remede. Ce ne fut que sur les instances réitérées du Magistrat de Strigau, qu'il se détermina à en publier la préparation & la méthode de l'employer. Il fit cette déclaration environ 19 ans avant sa mort; car on date celle-ci du 3 Juin 1604, & son Ouvrage parut à Nuremberg en 1585, *in*-4, sous le titre de *Breve, sed exquisitum, verèque Philosophicum judicium de vera nativa, omnisque artis ac fuci experte Terrâ Sigillatâ Strigonii per divinam gratiam à se inventâ*.

MONTANA (Bernard) naquit dans les environs du Mont-Serrat en Catalogne. *Nicolas Antonio*, qui le met au nombre des Médecins de l'Empereur Charles V, dit qu'il avoit 45 ans de pratique, lorsqu'il publia deux Ouvrages en sa Langue maternelle, sous ces titres:

Libro de la Anatomia del Hombre.

Un Coloquio del Marques de Mondexar D. Luis Hurtado de Mendoza, con el Autor, acerca de un ſuenno que ſonno el Marques de la generacion, nacimento, y muerte del Hombre. Enſemble à Valladolid, 1550, *in-folio.*

MONTANUS. (Robert) Voyez BERGHE) Robert VANDEN)

MONTECALVO (Vincent) étoit de Bologne, où il vint au monde en 1573. Sa famille tenoit un rang conſidérable dans cette ville; elle étoit ancienne & elle avoit produit d'illuſtres citoyens. *Vincent* ſe rendit ſi habile dans la Philoſophie d'*Ariſtote*, qu'il paſſa pour le premier Péripatéticien de ſon tems. Il enſeigna cette Science pendant 24 ans, & il le fit avec tant d'applaudiſſement, que toutes les Univerſités d'Italie ſouhaiterent de l'avoir au nombre de leurs Profeſſeurs. On tâcha à différentes repriſes de le tirer de Bologne; mais les propoſitions les plus avantageuſes ne purent jamais l'engager à quitter ſa patrie, où il mourut le 15 Octobre 1637. Il n'a rien écrit qu'un Traité de Médecine & un Commentaire ſur la Métaphyſique d'*Ariſtote*.

MONTESAURUS, (Noël) natif de Vérone, vécut dans le XV ſiecle. Il écrivit un Ouvrage contre *Nicolas Léonicene* au ſujet de la maladie vénérienne. On le trouve dans le premier Tome de la collection *De morbo Gallico*, mais il a paru ſéparément en 1497 ou 1498, ſous ce titre: *De epidemia quam vulgares* Mal Franzoſo *appellant*. Ce Médecin prétend que la Vérole n'eſt pas une maladie nouvelle, & qu'elle étoit anciennement connue ſous le nom de *Bothor*, d'*Aſaphati* & de *Tuſii*. Toute abſurde que ſoit ſa prétention, il allegue tout ce qu'il peut de raiſons pour l'appuyer; il en cherche juſques dans l'influence des aſtres, & c'eſt de leur conjonction qu'il tire la cauſe de différens retours de cette maladie. Mais *Noël Monteſaurus* n'a point eu l'avantage de convaincre ſes contemporains; plus difficiles que lui, ils voulurent des preuves mieux fondées que celles qu'il apportoit pour ſoutenir ſon opinion. *Nicolas Léonicene* fut du nombre des incrédules; & de ce chef, il déplut tellement à *Monteſaurus*, qu'il s'emporta contre lui avec une violence qui tenoit encore de la barbarie des ſiecles antérieurs à la renaiſſance des Lettres.

MONTEUX. (Sébaſtien DE) Voyez MONTUUS.

MONTI, (Jean-Baptiſte) célebre Médecin & Poëte iſſu de la noble famille des *Monti* en Toſcane, naquit à Vérone en 1498. Son pere voulut qu'il étudiât la Juriſprudence, & il l'envoya à Padoue pour en faire le cours; mais le jeune Ecolier, emporté par goût vers l'étude de la Médecine, s'y livra tout entier, & ſecoua le joug de l'obéiſſance pour éviter celui de la contrainte. Dès que ſon pere fut averti de cette démarche, il pouſſa la ſévérité juſqu'à lui retrancher tout ſecours en argent. Un fils qui mépriſoit ſes ordres lui parut indigne de ſes bontés; peut-être lui parut-il plus indigne encore, parce qu'à ſes yeux il s'aviliſſoit par l'étude d'une profeſſion qu'il croyoit déroger à la nobleſſe de ſon extraction. Cette diſgrace affligea beaucoup le jeune *Monti*. Il auroit voulu obéir, mais ſon inclination ne s'accordoit pas avec la volonté de ſon pere. Sa façon

de penser s'accordoit encore moins avec la sienne ; car il ne voyoit pas moins d'honneur à soulager les hommes dans leurs maux, qu'à invoquer la justice pour conserver leurs biens. Il continua donc de s'appliquer à la Médecine, & il le fit avec tant de succès, soit à Padoue, soit dans les autres Universités d'Italie, qu'il vint enfin à bout de se voir décoré du bonnet de Docteur. D'abord après sa promotion, il se présenta à son pere dans l'espérance de le fléchir; mais comme il en fut mal reçu, il sortit brusquement de Vérone en faisant ces plaintes :

Est pater Euristeus, Juno fortuna, superfunt
Ærumnæ ; Alcides, da mihi robur, ero.

Son courage lui mérita les faveurs de la fortune ; car il pratiqua la Médecine avec succès & cultiva les Beaux Arts avec réputation dans toutes les villes où il s'arrêta. Ce fut principalement à Bresce, à Naples, à Rome & à Venise qu'il se distingua; ses talens lui procurerent non seulement d'illustres amis, mais le mirent encore tellement à son aise, qu'il se vit en état de passer le reste de ses jours dans le repos littéraire. Pour en jouir, il se retira à Padoue en 1536 ; mais à peine y fut-il arrivé de quatre ans, qu'on l'engagea à se charger de l'emploi de Professeur. Il l'accepta malgré le propos qu'il avoit fait de vivre en homme privé, & il enseigna pendant onze ans dans cette Académie avec un applaudissement si général, que l'Empereur Charles V, François I, Roi de France, & Côme, Grand-Duc de Toscane, lui firent faire les propositions les plus avantageuses pour l'attirer à leur service. Toutes les instances & les promesses furent inutiles : rien ne put ébranler *Monti* & l'engager à abandonner la Chaire qu'il remplissoit avec tant de réputation, qu'on disoit communément à Padoue que l'ame de *Galien* étoit passée dans son corps.

Les douleurs de la pierre, ce triste appanage d'un grand nombre d'Hommes de Lettres, vinrent troubler les plus beaux jours de ce Médecin. Les attaques de gravelle furent si terribles peu de tems avant sa mort, qu'il se fit transporter à sa maison de Terrazo dans le territoire de Vérone, pour faire diversion à son mal. Mais les douleurs allerent toujours en augmentant, & il en mourut le 6 de Mai 1551. On l'enterra honorablement dans l'Eglise de Sainte Marie à Vérone. *Nicolas Chiocco* fit son Oraison funebre, & *Jérôme Fracastor*, que *Monti* avoit si souvent maltraité dans ses Ecrits, eut assez de grandeur d'ame pour prôner le mérite de son adversaire dans cette Epitaphe :

Dum Medicâ, Montane, doces ope vincere fata,
Et Lachesi invitâ vivere posse diu ;
Lethæô indignans pressit te Parca sopore,
Et secuit vitæ grandia fila tuæ.
Sic animas & tu, Æsclepi, dum subtrahis orcô,
Te quoque sævorum perdidit ira Deûm.

Le Président *de Thou* parle de *Monti* dans le IX^e. Livre de l'Histoire de son tems. *Jean-Baptiste Monti*, dit-il, Médecin fameux, mourut en son année climactérique

à Vérone, sa patrie. Les Ecrits qu'il a publiés de son vivant, & ceux que *Jean Craton*, son disciple, qui a heureusement exercé la Médecine sous trois Empereurs, a mis en lumiere depuis sa mort, sont en très-grande réputation. La famille de Monti s'est éteinte en la personne du Marquis Monti, mort sans enfans. Ainsi pense, sur le compte de notre Médecin, le célebre Historien que je viens de citer ; mais il se trompe sur l'année de sa mort qui n'étoit pas climactérique, puisqu'il n'avoit alors que 53 ans. L'estime avec laquelle il parle des Ouvrages de *Monti*, ne doit surprendre personne. L'Histoire de son tems, qui comprend 138 Livres écrits en Latin, s'étend depuis 1545 jusqu'en 1607 ; & à cette époque, *de Thou* a suivi l'impression avantageuse que les Médecins du XVI siecle avoient faite sur lui, en accueillant des Ouvrages dont les éditions sembloient prouver le mérite. On n'en fait plus de cas aujourd'hui. Comme ils sont remplis de cette Théorie qui étoit si fort au goût des contemporains de *Monti*, ils ont été effacés par de meilleures productions & sont tombés insensiblement dans l'oubli. A peine les connoîtroit-on aujourd'hui, si les Bibliographes ne s'étoient donné la peine d'en rassembler les titres. Je vais les donner d'après eux, en faisant remarquer que la plupart des Ouvrages de ce Médecin ont été publiés par ses disciples.

Interpretatio Latina Librorum quatuor Medicinæ ex Veteribus contractæ Aëtii Amideni. Basileæ, 1535, *in-folio.*

Tabulæ in tres Libros Artis parvæ Galeni. Venetiis, 1546, *in-folio. Patavii*, 1558, *in-folio.*

Metaphrasis summaria eorum quæ ad medicamentorum doctrinam attinent in Libris Aëtii Amideni Medici. Augustæ & Patavii, 1550, *in-8.*

De alimentorum differentiis. Venetiis, 1553, *in-8.*

Libellus de gradibus & facultatibus medicamentorum. Witteberga, 1553, *in-8.*

Explanatio eorum quæ pertinent ad tertiam partem de componendis medicamentis. Venetiis, 1553, *in-8.*

Quæstio examinans quomodo medicamentum dicatur æquale aut inæquale. Patavii, 1554, *in-8.*

Opuscula. De characterismis febrium. Quæstio de febre sanguinis. De uterinis affectibus. Venetiis, 1554, *in-8. Parisiis*, 1557, *in-16.*

De excrementis, fœcibus, urinis, Libri duo. Patavii, 1554, *in-8. Parisiis*, 1555, *in-16*, avec un Traité *De morbo Gallico.* Notre Auteur, qui parle de cette maladie comme nouvellement transplantée des Indes en Europe, dit que le Mercure est autant contraire à la cure des maux vénériens, que le Guiac lui est bon ; c'est dans ce bois seul que réside, selon lui, le véritable antidote de ces maux. On pense bien différemment aujourd'hui.

Consultationes de rariorum morborum curationibus. Venetiis, 1554, *in-8. Basileæ*, 1557, *in-8*, par les soins de *Jérôme Donzellini. Venetiis*, 1558, *in-8* ; cette édition contient la seconde Centurie. *Norimbergæ*, 1559, *in-folio. Basileæ*, 1583, *in-folio*, avec des augmentations. *Francofurti*, 1587, *in-folio.* C'est le meilleur de ses Ouvrages.

In tertiam primi Epidemiorum Hippocratis sectionem explanationes. Venetiis, 1554, *in-8.*

In Libros Galeni de Arte curandi ad Glauconem explanationes. Ibidem, 1554, *in-8. Lugduni*, 1596, *in-16.*

In Artem parvam Galeni explanationes. Venetiis, 1554, *in*-8.

In primam Fen Libri primi Canonis Avicennæ explanatio. Ibidem, 1554, *in*-8.

In nonum Librum Rhazis ad Almanſorem Regem Expoſitio. Ibidem, 1554, *in*-8. *Baſileæ*, 1562, *in*-8, par les ſoins de *Jean Craton.*

Explicatio eorum quæ pertinent, tùm ad qualitates ſimplicium medicamentorum, tùm ad eorundem compoſitionem. Venetiis, 1555, *in*-8.

Expectatiſſimæ in primam & ſecundam partem Aphoriſmorum Hippocratis Lectiones. Ibidem, 1555, *in*-8.

In quartam Fen primi Canonis Avicennæ Lectiones. Ibidem, 1556, *in*-8.

In ſecundam Fen primi Canonis Avicennæ Lectiones. Ibidem, 1557, *in*-8.

De cauſis & accidentibus, pulſibus & urinis. Ibidem, 1557, *in*-8.

Opuſcula varia & præclara, in quibus tota ferè Medicina methodicè explanatur. Baſileæ, 1558, 1565, *in*-8. C'eſt *Donzellini* qui a procuré l'édition de ces Opuſcules.

Commentaria in Galeni Libros de elementis, de natura hominis, de atra bile & de temperamentis. Venetiis, 1560, *in*-8. *Hanoviæ*, 1595. Ces Commentaires ont été mis au jour par *Jean Craton.*

Medicina univerſa ex Lectionibus Montani, cæteriſque opuſculis collecta. Francofurti, 1587, *in-folio.* On en doit l'édition à *Martin Weindrich.*

Idéa doctrinæ Hippocraticæ de generatione pituitæ; de humore melancholico; de coctione & præparatione humorum; de victûs ratione. Ibidem, 1621, *in*-8, avec la *Methodus curativa Bertocii.*

On trouve d'autres Médecins du même nom dans les Ecrits des Auteurs qui ſe ſont occupés de la Bibliographie.

Horace Monti eſt Auteur d'un Ouvrage imprimé à Piſe en 1627, *in*-4, ſous le titre de *Trattato della miſſione del ſangue contro l'abuſo moderno.*

Joſeph Monti, Médecin de ce ſiecle & Profeſſeur de Botanique en l'Univerſité de Bologne, a donné les pieces ſuivantes :

Catalogi ſtirpium Agri Bononienſis Prodromus. Bononiæ, 1719, *in*-4.

Diſſertatio de monumento diluviano nuper in Agro Bononienſi detectô. Ibidem, 1719, *in*-4.

Plantarum varii indices ad uſum demonſtrationum quæ in Bononienſis Archigymnaſii publicô Hortô quotannis habentur. Ibidem, 1724, *in*-4.

Exoticorum ſimplicium medicamentorum varii indices ad uſum exercitationum quæ in Bononienſi Inſtitutô ſingulis hebdomadis habentur. Ibidem, 1724, *in*-4.

Les deux derniers Ouvrages reparurent à Bologne en 1753, *in*-4, par les ſoins de *Cajetan Monti*, fils de l'Auteur, & avec les corrections de *Petronius Monti*, ſon autre fils, qui y mit la derniere main.

Ces deux freres s'occuperent de la Botanique. *Cajetan* traduiſit, de l'Italien en Latin, l'Hiſtoire des plantes rares de *Jacques Zanoni*, Apothicaire de Bologne & Garde du Jardin public de cette ville; il l'enrichit de toutes les notes qu'on avoit trouvées en manuſcrit dans le Cabinet de l'Auteur. Voici le titre qu'il a donné à ſa Verſion :

Jacobi Zanonii rariorum ſtirpium Hiſtoria ex parte olim edita, nunc centum plus Tabulis ex Commentariis Auctoris ab ejuſdem nepotibus ampliata. Opus Latinè redditum, ſuppletum & digeſtum à Caj. Montio. Bononiæ, 1742, *in-folio*, avec 185 planches.

MONTUUS ou DE MONTEUX, (Sébaftien) ou DUMONT felon *George Matthias*, naquit à Rieux, ville de France en Languedoc. *Réné Moreau* dit qu'il fleuriffoit en 1532 ; c'eft au moins vers ce tems que parurent les Ouvrages qu'on lui attribue & qui ont été imprimés fous ces titres :

Annotatiunculæ in Errata recentiorum Medicorum per Leonhardum Fuchfium, Germanum, *collecta. Apologica Epiftola pro defenfione Arabum à D. Bernardo* Unger, Germano, *compofita. Epiftola refponfiva pro Græcorum defenfione in Arabum errata à Symphoriano Campegio compofita. Conjunctìm. Lugduni*, 1534, 1548, *in*-8. Le titre annonce affèz qu'il n'eft que l'Editeur de cette Collection.

De Medicis fermones fex, quorum I *De fectis Medicorum.* II, *De difciplinis quæ Dogmaticis neceffariæ.* III, *De Dogmaticorum officiô.* IV, *De excellentia Dogmaticorum.* V, *De confiliis eorum.* VI, *De Stipendiis eorundem. Ejufdem, de humorum differentiis atque indiciis Epitome. Lugduni*, 1534, *in*-8.

Dialexeon Medicinalium Libri duo. Adjectus eft de his quæ ad Rationalis Medici difciplinam, munus, laudes, confilia & præmia pertinent, Libellus. Lugduni, 1537, *in*-4.

Jérôme, fon fils, naquit en Savoie, felon certains Auteurs, & en Dauphiné, felon d'autres. Il prit le bonnet de Docteur à Montpellier & pratiqua à Lyon ; il fe diftingua même dans la derniere ville, non feulement par les connoiffances qu'il avoit de la Médecine ; mais encore par celles de la Chirurgie. Si l'on en juge par ce qu'il dit des Opérations Chirurgicales, il les a faites quelquefois ; fes contemporains lui rendent encore témoignage à ce fujet.

Du Cange met *Jérôme Montuus* au rang des premiers Médecins ; il n'eut cependant que le titre de Confeiller-Médecin de Henri II. Il l'obtint pendant le féjour de ce Prince à Lyon, & il fe le donne dans un Traité dédié à François de Lorraine, Duc de Guife, & imprimé à Lyon en 1558, *in*-4. Il eft intitulé :

Chirurgica auxilia ad aliquot affectus qui repentinam exigunt curationem ; morbi item Venerei, ac eorum qui huic vicini funt, curationes.

Il a encore écrit les Ouvrages fuivans :

Opufcula Juvenilia. Lugduni, 1556, *in*-8. Ces Opufcules font : *Viator, five, Itinerarium. De admirandis facultatibus, quarum caufæ latentes, cæcæque ac plerifque omnibus ignotæ funt, Centuriæ duæ cum aliquot Decuriis. Selecta aliquot in Aphorifmos redacta, quorum Sectiones tres funt. Quibus addita eft Erafmi Roterodami in laudem Artis Medicæ Declamatio. De his quæ ad Rationalis Medici difciplinam, munus, laudes, confilia & præmia pertinent, Libellus, cum Appendice.* On a déja vu cet Opufcule parmi les Ecrits de fon pere. *De Medica Theorefi Liber primus.*

Compendiolum curatricis fcientiæ longè utiliffimum. Adjecta eft Sylloge de purgationibus. Lugduni, 1556, *in*-8. C'eft un Abrégé de Phyfiologie & de Pratique compilé d'après les anciens Médecins.

De activa Medicinæ fcientia Commentarii duo, quorum primus de falubritate non modò tuendæ fanitatis, verùm etiam producendæ ad multos annos vitæ rationem modumque docet ; alter verò univerfales qui ad morborum curationes pertinent. Lugduni, 1557, *in*-8.

Halofis febrium, quæ omnium morborum graviffimæ funt Libri IX. Ibidem, 1558, *in*-4, avec les pieces intitulées : *Chirurgica auxilia ad aliquot affectus qui repentinam*

exigunt curationem. Morbi item venerei, ac eorum qui huic vicini sunt, curationes. De infantium febribus & plerisque omnibus aliis malis.

Commentaire sur la conservation de la santé & prolongation de la vie. Lyon, 1559, *in*-8. Paris, 1572, *in*-8. C'est la Traduction de la premiere partie du Traité intitulé: *De activa Medicinæ scientiâ.*

Anasceve morborum. Lugduni, 1560, in-8.

Practica Medica in sex partes divisa. Venetiis, 1626, *in*-4. C'est le Recueil de la plupart des Ouvrages précédens.

MOOR, (Barthélémi DE) Professeur de Médecine à Harderwick vers la fin du XVII siecle, attaqua la Secte Chymique, qui dominoit alors en Hollande, fit voir les vices de son influence sur la pratique, & s'efforça de ramener ses contemporains à l'étude des Anciens, chez qui l'observation sert de base à la Pathologie. C'est pour remplir ces différens points de réforme qu'il publia les Ouvrages suivans:

Cogitationum de instauratione Medicinæ, ad sanitatis tutelam, morbos profligandos, necnon vitam prorogandam; Libri tres. Amstelodami, 1695, in-8. La destruction des systêmes mis au jour par *François Sylvius* & *Corneille Bontekoe* est le principal objet de l'Auteur. Il en propose lui-même un autre qui n'a pas fait plus de fortune, & qui est tombé en discrédit, ainsi que ceux des Médecins qu'on vient de nommer. Il veut que la pression que le sang exerce sur les arteres toujours pleines, à la sortie du cœur, soit la cause de presque tous les phénomenes qu'on observe dans l'homme sain ou malade. Il assigne cependant une cause particuliere pour le sommeil, & il la déduit du mêlange du chyle qui retarde le cours du sang dans les vaisseaux du cerveau.

Veris œconomiæ animalis, seu potius humanæ, principiis innixæ Pathologiæ cerebri delineatio practica, in qua morborum soporosorum per notas characteristicas distinctio, necnon spasmorum accuratior distributio traditur. Amstelodami, 1704, *in*-4. Il établit la source des maladies dans les vices de la pression du sang combinés avec la structure de chaque partie du corps.

Oratio de Hypothesibus Medicis. Ibidem, 1706, *in*-4.

Oratio de methodo discendi Medicinam. Ibidem, 1707, in-4.

MORALES, (Antoine) Médecin natif de Cordoue, mourut en 1535, à l'âge de 66 ans. Tout ce que les Auteurs disent de lui, se rapporte à la piété filiale d'*Ambroise*, Historiographe célebre, qui fit élever un monument funebre à la mémoire de son pere dans l'Eglise de Saint Jérôme de sa ville natale. Ce monument est chargé de cette Inscription & de ces vers:

DEO OPT. MAX. SACRUM.

ANTONIUS MORALES CORDUBENSIS,

Honestô & undequaque probatissimô genere ortus,

Medicinæ Doctor præstantissimus,

Quem plangunt pauperes,

Inclamant divites,

Et tota penè Bœtica ademptum luget.
H. S. E.
Obiit annô ſalutis 1535, *ætatis ſuæ* 66.

Hoc tibi, care Pater, natus cum carmine ſaxum
Dat, cæcâ obſcurus ne tegereris humô.
Nil majus potuit pietas perculſa dolore,
Quod dedit hæc meritis inferiora tuis.
AMBROSIUS MORALES PARENTI OPT. P.

Manget parle de *Gaſpar de Morales*, autrement *Albero*, qui étoit de Saragoſſe au Royaume d'Aragon en Eſpagne. Il fut reçu Docteur en Philoſophie & en Médecine à Alcala de Henarez, & paſſa enſuite à Paracuellos, où il fit ſa profeſſion. On a de lui un Traité écrit en ſa Langue maternelle, ſous ce titre: *De las virtudes y propriedades maravilloſas de las piedras precioſas.* Madrid, 1605, *in*-8.

MORAND, (Jean) naquit en 1658 à Chabonois, petite ville du Limoſin. Il commença ſes exercices en Chirurgie dans l'Hôtel-Dieu de Paris. Dès qu'il eut donné des preuves ſuffiſantes de ſes connoiſſances & de ſes talens, il ſervit aux Invalides pendant ſix ans en qualité de *Gagnant-Maîtriſe*, & fut reçu dans la Communauté de Saint Côme, en vertu du privilege attaché à la place qu'il venoit de remplir. Dans la ſuite, il devint Chirurgien-Major de la même maiſon des Invalides, & comme il en fit les fonctions pendant 28 ans, & que d'ailleurs il fut recherché dans la Capitale, il ne manqua pas d'occaſions d'obſerver ce qui manquoit à la perfection de ſon Art. Ce fut lui qui le premier oſa tenter l'amputation du bras dans ſon articulation avec l'omoplate; cette pratique lui réuſſit, & lui valut une réputation dont il jouit conſtamment juſqu'à ſa mort arrivée le 7 Novembre 1726, à l'âge de 68 ans. Son corps fut honorablement enterré dans l'Egliſe des Invalides.

MORAND, (Sauveur) fils du précédent, étoit de Paris où il vint au monde en 1697, & mourut au mois de Juin 1773. C'eſt faire ſon éloge que de le nommer. Ce célebre Chirurgien de la Communauté de Saint Côme, érigée aujourd'hui en Académie Royale, a eu la ſatisfaction d'en voir la naiſſance & les progrès. Il contribua à l'illuſtration de cette Compagnie par ſon mérite, mais ce fut à lui ſeul qu'il dut les places honorables qu'il a occupées, & les titres dont il a été décoré. Il étoit Chevalier de l'Ordre de Saint Michel, Membre & Penſionnaire de l'Académie Royale des Sciences de Paris, ancien Secretaire de celle de Chirurgie de la même ville, de la Société Royale de Londres, ainſi que des Académies de Pétersbourg, de Stockholm, de Bologne, de Florence, de Rouen, &c. Tel honneur que ces titres procuraſſent à *Morand*, il les auroit regardés comme des noms ſtériles, s'il ne les eût point honorés lui-même par ſon mérite & ſes ta-

fens. Les Mémoires qu'il a communiqués aux Académies des Sciences & de Chirurgie de Paris, & les Ouvrages dont il eft ou l'Auteur ou l'Editeur, feront paffer fon nom à la poftérité la plus reculée. Sa Compagnie vient de lui rendre la juftice qu'elle lui doit, en plaçant fon bufte dans le Portique du nouveau College Royal de Chirurgie, parmi ceux de *Marefchal*, de *la Peyronie*, de *Petit*, &c. Voici la notice des Ouvrages que nous devons à *Morand* :

Traité de la Taille au haut appareil, avec une Differtation de M. Morand & une Lettre de M. Winflow fur cette matiere. Paris, 1728, *in*-12. En Anglois par *Douglas*, Londres, 1729, *in*-8, avec l'Hiftoire de 60 Tailles au haut appareil. Comme les fuites de cette méthode ne furent pas toujours heureufes en France, & que les fuccès de l'opération latérale faifoient du bruit en Angleterre, *Morand* fe rendit à Londres pour y voir travailler *Chéfelden*. Il fut fi fatisfait de la réuffite que la Taille latérale avoit entre les mains de cet habile Chirurgien, qu'il ne balança pas de l'adopter ; il s'empreffa même de la pratiquer d'abord qu'il fut de retour à Paris, & les épreuves qu'il en fit, eurent les plus grands fuccès. C'eft en 1729 que M. *Morand* fit le voyage de Londres aux fraix de l'Académie des Sciences, & ce fut en 1730 qu'il commença fes opérations dans l'Hôpital de la Charité.

Eloge Hiftorique de M. Marefchal, premier Chirurgien du Roi. Paris, 1737, *in*-4. M. *Morand* avoit époufé la fille de ce premier Chirurgien.

Réfutation d'un paffage du Traité des Opérations de Chirurgie en Anglois, publié par M. Sharp, Chirurgien de Londres. Paris, 1739, *in*-12. Ce Chirurgien y avoit dit que l'Opération latérale étoit défendue par un Edit du Roi dans les Hôpitaux de France.

Difcours dans lequel on prouve qu'il eft néceffaire au Chirurgien d'être Lettré. Paris, 1743, *in*-4. Ce Difcours fut prononcé à l'ouverture des Ecoles de Chirurgie, le 29 Octobre 1743.

Mémoire fur les Eaux Minérales de Saint Amand. Dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Paris, année 1743.

Recueil d'expériences & d'obfervations fur la pierre. Paris, 1743, deux volumes *in*-12.

L'Art de faire des Rapports en Chirurgie. Paris, 1743, *in*-12. Il a fait quelques additions à cette nouvelle édition de l'Ouvrage de *Devaux*.

Hiftoire de l'Académie Royale de Chirurgie, pour le fecond & le troifieme volumes.

Catalogue des pieces d'Anatomie, Inftrumens, Machines, &c. qui compofent l'Arfenal de Chirurgie formé à Paris pour la Chancellerie de Médecine de Pétersbourg. Paris, 1759, *in*-12. M. *Condoidi*, Confeiller premier Médecin de S. M. l'Impératrice de Ruffie (*Elifabeth*), Chancelier de Médecine, éleve de l'Illuftre *Boerhaave*, étoit venu à Paris, en 1729, pour acquérir des connoiffances dans la Chirurgie. Une étroite liaifon avec M. *Morand*, qu'il choifit pour cela, & chez qui il demeuroit, établit entre eux un commerce d'amitié qu'ils entretinrent mutuellement. M. *Condoidi*, devenu par des talens diftingués premier Médecin de l'Impératrice, repréfenta à Sa Majefté la difette où étoit la Chancellerie de Médecine en ce qui concerne la Chirurgie, & Sa Majefté approuva le choix qu'il avoit fait de fon ami, pour former à Paris une Collection des inftrumens & machines néceffaires pour la Chirurgie, à laquelle feroit jointe une Anatomie artificielle. Celle-ci

a été exécutée avec beaucoup d'art & de justesse par la Demoiselle *Biheron*, dont l'Académie des Sciences a approuvé le travail.

Ce Catalogue est dédié à M. *Condoidi*, & M. *Morand* y rend compte de toutes les pieces qui composent la collection.

Opuscules de Chirurgie. Premiere Partie. Paris, 1768, *in*-4. Seconde Partie. Paris, 1772, *in*-4. Comme il avoit donné sa démission de la place de Secretaire de l'Académie de Chirurgie, avant que d'avoir mis la derniere main au Recueil qui devoit former le canevas du quatrieme volume des Mémoires de cette Compagnie, & comme il vit que M. *Louis*, son successeur, avoit suivi un autre plan que celui du second & du troisieme volume, il crut devoir mettre le public en état de juger si ces changemens étoient aussi nécessaires que M. *Louis* semble l'avoir pensé.

Morand fit le cours de ses études au College Mazarin & le termina de très-bonne heure, puisque dès l'an 1712 il fut mis au rang des Chirurgiens employés à l'Hôtel-Royal des Invalides. Le cours de ses Humanités ne l'avoit point empêché de trouver, dans la maison paternelle, une école excellente pour la profession à laquelle il étoit destiné, & dans laquelle il devoit un jour acquérir la plus haute réputation.

En 1716, il prit le bonnet de Maître-ès-Arts à l'Université de Paris, & huit ans après, il fut reçu Maître Chirurgien; ce qui lui procura la qualité de Chirurgien titulaire aux Invalides, où jusqu'alors il n'avoit servi que comme simple Employé.

En 1725, il fut nommé, dans sa Compagnie, Démonstrateur des Opérations & des Principes de l'Art utile qu'il exerçoit. En 1730, il obtint une place de Censeur Royal, & fut placé, à la même époque, à la tête de l'Hôpital des Religieux de la Charité. Sa réputation s'augmentoit à tel point, qu'il lui venoit de tous les pays des Eleves, dont le nombre étoit quelquefois si grand, que ne pouvant les recevoir tous chez lui, les maisons voisines de la sienne en étoient remplies.

Successivement Directeur & Secretaire de sa Compagnie, il n'y faisoit que changer d'honneurs. Bientôt l'Académie des Sciences se l'attacha en qualité d'Anatomiste; il auroit même pu figurer dans celle des Belles-Lettres par la connoissance qu'il avoit des Antiquités & des Médailles.

En 1739, il fut nommé Chirurgien-Major du Régiment des Gardes Françoises, & deux ans après, on lui confia divers postes, relatifs à la Chirurgie Militaire. Il ne lui manquoit que des honneurs publics, & en 1751, il se vit décoré du Cordon de l'Ordre du Roi; mais comme sa supériorité s'annonçoit par-tout où il se présentoit, l'Académie de Chirurgie le chargea des fonctions du Secretariat, qu'il a remplies long-tems avec distinction. En 1757, il fut encore honoré d'une Commission d'Intendance pour les Miliciens.

Tant de preuves de la considération à laquelle il s'étoit élevé, ne laissent aucun doute sur ses talens utiles; mais il tenoit encore de la nature & de l'usage du monde tout ce qui peut rendre un homme agréable. Une figure aimable, ouverte & prévenante, un maintien décent, un ton poli & formé sur celui de la meilleure compagnie, un esprit orné & gai, tout cela étoit porté chez lui à un point

qui le mettoit au dessus des personnes de son état, & qui le faisoit rechercher aussi souvent par les gens de la meilleure santé, que par ceux qui avoient besoin de ses lumieres & de ses secours.

Passons maintenant à quelques anecdotes qui doivent trouver place dans l'Article du célebre Chirurgien dont je parle. M. *Le Blanc*, Professeur d'Anatomie & d'Opérations aux Ecoles Royales de Chirurgie d'Orléans, me fournit la premiere, page 535 du premier volume de son *Précis d'Opérations de Chirurgie*. » M. *Mareschal*, dit-il, premier Chirurgien du Roi, fit en 1726, avec le plus » heureux succès, en présence de M. *Morand* qui étoit jeune alors, & de plusieurs » consultans, l'ouverture d'un abcès au foie à M. Le Blanc, Ministre de la » guerre : j'accompagnois M. *Morand*, & j'eus la satisfaction de voir faire cette » opération. Dans l'instant où M. *Mareschal* portoit le bistouri sur la tumeur » pour en faire l'ouverture, M. *Morand* y posa le bout du doigt ; M. *Mareschal* » lui fit signe de l'ôter ; M. *Morand* le réappliqua en regardant fixement M. » *Mareschal* & lui indiquart des yeux & du doigt que c'étoit-là où il falloit » ouvrir. M. *Mareschal* fit l'incision au lieu marqué & pénétra dans le foyer » de l'abcès.

» Le Ministre parfaitement rétabli donna un grand repas à sa famille & y » invita MM. *Mareschal* & *Morand*. Dans ce cercle où la joie étoit peinte sur » les visages, le Ministre prit M. *Mareschal* par la main & dit à ses convives, » *voilà celui à qui je dois la vie*... *Vous vous trompez, Monseigneur*, répondit M. » *Mareschal*, & en montrant M. *Morand*, *c'est à ce jeune homme à qui vous la devez* : » *car sans lui je vous tuois*. Ce grand homme plein de justice & de vérité ne rou- » git point, dans une circonstance glorieuse où le Ministre lui marquoit sa vive » reconnoissance, de lui faire le détail de son opération, & de lui appren- » dre que sans M. *Morand* il auroit fait, en l'opérant, une faute grave. »

La seconde anecdote que j'ai à rapporter, est le voyage que M. *Morand* fit à Bruxelles, où il arriva le premier de l'an 1767. Il fut appellé dans cette ville pour des accidens survenus à la jambe de S. A. R. Monseigneur le Duc Charles de Lorraine, Gouverneur Général des Pays-Bas Autrichiens. Comme cet habile Chirurgien déploya tous les talens qu'il avoit perfectionnés par une longue pratique de son Art, & qu'en travaillant au rétablissement de ce Prince si justement chéri des peuples qu'il gouverne, il parvint à écarter les dangers auxquels étoit exposée une vie si précieuse, il fut magnifiquement récompensé. Mais ce qui surpasse en quelque sorte les gratifications considérables qui lui furent faites, c'est d'avoir été lui-même accueilli par tout un peuple qui le bénissoit comme le libérateur de la patrie. Témoin de la joie publique que causa la premiere sortie de Son Altesse Royale, lorsque ce Prince se rendit à la Comédie le 5 Février de la même année, M. *Morand* eut la douce satisfaction de recevoir les applaudissemens de la multitude. Les sentimens & les démonstrations de toute espece, par lesquels la ville de Bruxelles a fait éclater son attachement & son amour pour cet Auguste Convalescent, ont sans doute frappé l'esprit de ce Chirurgien devenu lui-même, dans ce moment, l'objet de la vénération du peuple. Il a vu que la Nation Belgique se fait un devoir d'aimer ses Maî-

tres & les Princes qui les repréſentent, autant & plus que toute autre nation; & s'il a trouvé moins d'art & d'apprêt dans la façon d'aimer de cette Nation, c'eſt que ſon amour porte l'empreinte du caractere de ſon cœur.

M. *Morand* a pu le remarquer pour ce qui le regardoit lui-même. L'impreſſion qu'a fait ſur lui l'accueil diſtingué, dont une foule immenſe s'étudioit à lui donner des marques, eſt preſque comparable à la joie que reſſentoient les grands Capitaines de l'ancienne Rome, lorſqu'il recevoient la couronne au milieu des acclamations du peuple qui aſſiſtoit à leur triomphe.

Mais de nouvelles allarmes vinrent troubler la ſécurité que la journée du 5 de Février avoit répandue dans les Pays-Bas Autrichiens; les ſuccès de la cure opérée par *Morand* ne ſe ſoutinrent point autant qu'on l'avoit eſpéré. La jambe de S. A. R. empira, & l'état fâcheux où elle fut après le départ du Chirurgien François, rappella dans l'eſprit allarmé des peuples ces triſtes momens, pendant leſquels on avoit craint pour la vie précieuſe d'un Prince univerſellement adoré. Nous n'étions cependant pas ſans reſſource. Il exiſtoit dans nos Provinces un homme qui avoit le talent particulier de guérir les maux de jambe les plus déſeſpérés. Chirurgien par état, il s'étoit diſtingué depuis long-tems par les cures les plus brillantes & les plus aſſurées, auxquelles de grands Maîtres avoient paru renoncer. Mais concentré dans la ville de Louvain, où il jouiſſoit en paix de la médiocrité de ſa fortune, cet homme ne ſembloit pas fait pour paroître à la Cour, où le célebre *Morand* avoit échoué. Il eſt cependant arrivé plus d'une fois que des Chirurgiens les plus renommés, ſoit par la ſupériorité du génie qui leur avoit procuré des places honorables, ſoit par les ſuccès dans les grandes opérations qui les avoient répandus dans le monde, ont blanchi vis-à-vis des maux légers en apparence, pendant que des hommes d'une réputation moins brillante ont réuſſi à les guérir par un traitement ſimple, appuyé d'une méthode particuliere.

M. *Jean Voghels*, Chirurgien de Louvain, avoit ce précieux talent pour les ulceres des jambes. Il entreprit la cure du Séréniſſime Prince, & pour y avoir réuſſi, il a été décoré du titre glorieux de Conſeiller-Chirurgien de ſa perſonne. Comblé des bienfaits de ſon Alteſſe Royale, il a encore eu la ſatisfaction de voir M. *Jean-Joſeph Voghels*, ſon fils, devenir l'objet des bontés de cet Auguſte Prince qui l'a pris à ſon ſervice en qualité d'homme de chambre. Par les ſoins que le fils donne pour aſſurer la ſolidité perſévérante de la cure de ſon pere, nos Provinces Belgiques ont l'avantage de voir leur Séréniſſime Gouverneur-Général jouir de la ſanté la plus parfaite, & la douce eſpérance de profiter encore long-tems de ſes bénignes influences.

C'eſt pour éterniſer la mémoire d'un Prince ſi digne d'être aimé & qui ne peut l'être aſſez, que les Etats de Brabant ont fait l'Inauguration de ſa ſtatue pédeſtre le 17 Janvier 1775. Elle eſt en bronze au milieu de la nouvelle place, vis-à-vis de l'endroit où étoit la vieille Cour à Bruxelles, avec cette Inſcription ſur le devant du piedeſtal.

CAROLO ALEXANDRO
Lotharingiæ & Barri Duci,
Supremo
Equitum Teutonicorum Magiſtro,
Pro MARIA THERESIA AUG.
Belgii Præfecto.
Optimo Principi
Patriæ Delicio.

On lit ſur le derriere du piedeſtal :

Quod per luſtra quinque,
Sacris excultis legibus, æquis ſancitis,
Agris erectis, excitatis Artibus;
Commerciô propagatô, perpetuâ rerum copiâ procuratâ,
Publicam felicitatem aſſeruerit.
ORDINES BRAB. GRATI POSUERE.
Annô M. D. CC. LXIX.

Voici un Quatrain qui pourroit lui-même ſervir d'Inſcription :

Bronze, qui vas tranſmettre à la race future,
Du meilleur des Héros les traits & la figure;
Puiſſes-tu, d'âge en âge, aux yeux du Citoyen,
Retracer ſes vertus, notre amour & le ſien.

L'attachement à ma Patrie, & à tout ce qui l'intéreſſe, m'a engagé dans cette eſpece de digreſſion. Mais ſi on la conſidere du côté de la maladie de S. A. R., cette digreſſion vient ici fort à propos; car ſi la premiere cure eſt une époque honorable à la mémoire de feu M. *Morand*, la ſeconde eſt un événement bien plus flatteur pour M. *Voghels*, puiſqu'elle a rappellé le calme dans l'eſprit des peuples, & qu'elle a aſſuré le bonheur dont ils jouiſſent ſous le Gouvernement de S. A. R.

MORAND, (Jean-François-Clément) fils du célebre Chirurgien dont on vient de parler, naquit à Paris le 28 Avril 1726. Après de bonnes études, il ſe mit ſur les bancs de la Faculté de ſa ville natale, y remporta les honneurs du Doctorat en 1750, & devint Profeſſeur d'Anatomie dans les Ecoles. Quelle exactitude n'apporta-t-il pas pour développer les replis les plus ſecrets du corps humain? Quels talens ne montra-t-il pas pour réuſſir dans ſes recherches laborieuſes? Formé par un pere qui étoit un des plus habiles Maîtres en ce genre, il fit honneur aux leçons qu'il en avoit reçues. Son mérite lui valut le titre de Médecin ordinaire de Staniſlas, Roi de Pologne & Duc de Lorraine, à qui il dédia une Theſe ſoutenue, ſous ſa Préſidence, par M. *Guillaume Fumée*;

elle posoit en question : *An ex Heroïbus Heroes?* On sent que la conclusion étoit affirmative. Cette cérémonie se fit avec pompe. Le Roi de Pologne étoit représenté par un Tableau d'un grand prix, placé dans le lieu le plus éminent des Ecoles; & un Officier principal, envoyé par Sa Majesté, assista à la dispute.

Différentes Sociétés Littéraires aggrégerent M. *Morand* à leur Corps, & témoignerent par-là l'estime qu'elles faisoient de ses talens. Telles sont l'Académie Royale des Sciences de Paris, dont il devint Bibliothécaire, l'Académie de Médecine de Madrid, la Société Botanique de Florence, la Société Royale de Londres, les Académies de Rouen, de Stockholm, les Colleges des Médecins de Nancy & de Liege. Nous avons de la façon de *Morand* :

Histoire de la maladie singuliere & de l'examen d'une femme devenue en peu de tems toute contrefaite par un ramollissement général des os. Paris, 1752, *in-12.* Il est question du ramollissement & de la contorsion singuliere des os de la nommée *Suppiot.* L'Auteur a joint le rapport de l'ouverture du cadavre de cette femme.

Nouvelle description des grottes d'Arcy. Lyon, 1752, *in-12.* Il a aussi donné une description de la Balme du Dauphiné, supérieure à celle que M. Dieulemant avoit communiquée à l'Académie des Sciences de Paris.

Lettre à M. Le Roi au sujet de l'Histoire de la femme Suppiot. Paris, 1753, *in-12.*

Eclaircissement abrégé sur la maladie d'une fille de Saint Geosme. Paris, 1754, *in-4.*

Recueil pour servir d'éclaircissement détaillé sur la maladie de la fille de Saint Geosme, près de Langres. Paris, 1754, *in-12.*

Lettre sur l'instrument de Roonhuysen. Paris, 1755, *in-12.*

Lettre sur la qualité des eaux de Luxeuil en Franche-Comté. Journal de Verdun, Mars 1756.

Mémoire sur les Eaux Thermales de Bains en Lorraine, comparées dans leurs effets avec celles de Plombieres. Journal de Médecine, Tome VI, 1757.

Du charbon de terre & de ses mines. Paris, 1769, *in-folio.* C'est le quarantieme cahier des Arts décrits par l'Académie des Sciences.

Mémoire sur la nature, les effets, propriétés & avantages du charbon de terre apprêté pour être employé commodément, économiquement & sans inconvénient au chauffage & à tous les usages domestiques. Paris, 1770, *in-12*, avec figures.

Eloge de M. *Morand*, son pere, en tête du Catalogue de ses livres.

Mémoire sur la qualité dangereuse de l'émétique des Apothicaires de Lyon.

MORANDI (Jean-Baptiste) s'est distingué vers le milieu de ce siecle par son goût pour la Botanique. Il cultiva un grand nombre de plantes dans son jardin, dont il publia la description dans un Ouvrage intitulé :

Historia Botanico-Practica, seu, plantarum, quæ ad usum Medicinæ pertinent, nomenclatura, descriptio & virtutes. Mediolani, 1744, *in-folio.* Il a suivi l'ordre de *Boerhaave*; mais les figures, qui en général sont trop petites, ne rendent pas toujours le vrai, sur-tout à l'égard des plantes officinales.

M. *Regnault*, de l'Académie de Peinture & de Sculpture de Paris, a publié quelque chose de mieux, en suivant le conseil que lui a donné feu M. *Roux*, Auteur du Journal de Médecine; il consiste à ne rien négliger sur les différentes parties de la fructification. C'est un Recueil en grand *in-folio* qui paroît sous ce-

titre : *La Botanique mise à la portée de tout le monde*, ou, collection des planches, représentant les plantes usuelles d'après nature, avec le port, la forme & les couleurs qui leur sont propres, gravées d'une maniere nouvelle. Ce Recueil est un bon Ouvrage de plus pour faciliter l'étude de la Botanique. Il en paroît un cahier grand *in-folio* de cinq planches & cinq feuilles de discours tous les mois.

MOREAU, (Jacques) né à Châlons sur Saone le 15 Mai 1647, s'appliqua à l'étude de la Médecine, & fut disciple & ami du fameux *Gui Patin*. Il soutint des Theses publiques qui exciterent contre lui la jalousie & la haine des vieux Médecins; mais il justifia ces Theses par de bons écrits. Il en publia dans la suite quelques autres sur différentes maladies; tels sont une *Dissertation Physique sur l'Hydropisie;* des *Consultations sur le Rhumatisme ;* un *Traité Chymique de la véritable connoissance des fievres continues, pourprées & pestilentielles, avec le moyen de les guérir*, qui fut imprimé à Dijon en 1683, *in-12*. Ce Médecin mourut le 4 Juin 1729, dans sa 83e. année.

MOREAU, (René) de Montreuil-Bellay, en Anjou, où il naquit en 1587, fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1618. Comme il fit de grands progrès dans les Sciences, dans les Belles-Lettres & les Langues, il ne lui fallut point un moindre théatre que celui de Paris pour mettre ses talens au jour. La Cour & la ville s'empresserent à lui rendre justice, & il y fut autant estimé par son mérite que par son érudition. Il obtint une place au College Royal, où il remplit la Chaire de Médecine & de Chirurgie avec distinction. Il fut élu Doyen de sa Faculté en 1630 & continué en 1631. Le tems ne donna aucune atteinte à sa réputation; car non seulement elle se soutint dans la même vigueur jusqu'à sa mort arrivée le 17 Octobre 1656, à l'âge de 69 ans, mais elle passa au delà du tombeau, au moyen des Ouvrages qu'il a laissés. Voici leurs titres & leurs éditions :

De missione sanguinis in Pleuritide, cum vita Petri Brissoti. Parisiis, 1622, 1630, *in-8. Halæ*, 1742, *in-8*. On y trouve un Catalogue Chronologique de presque tous les Médecins qui ont vécu avant lui. Il s'étoit proposé de s'étendre sur l'Histoire de ceux de la Faculté de Paris; car il en parle comme d'un Livre prêt à voir le jour, en traitant de la vie de *Brissot: unô verbô ejus vitæ totius Historiam ex Libro nostro de Parisiensibus Medicis illustribus, quem tibi (Lectori Philiatro) jam affectum adornamus, deprómptam exhibere nobis visum fuit, ne quid ad hujus Libri complementum superesse conquereris*. Ce Livre n'a cependant jamais paru.

Schola Salernitana, hoc est, de valetudine tuendâ. Adjectæ sunt Animadversiones novæ & copiosæ. Parisiis, 1625, 1673, *in-8*. Il y a encore beaucoup d'autres éditions de cet Ouvrage.

Vita & icon Jacobi Sylvii. Genevæ, 1635, *in-folio*, à la tête de l'édition des Œuvres de ce Médecin.

Epistola exegetica ad CL. V. Baldum Baldum / de affecto loco in Pleuritide. Parisiis, 1641, *in-8. Romæ*, 1643, *in-8*.

Du Chocolate, Discours curieux, divisé en quatre parties. Traduit de l'Espagnol d'Antoine Colmenero, avec quelques annotations. Plus est ajouté un Dia-

logue composé par *Barthélémi Marrandon* des environs de la ville de Mochena, traduit aussi de l'Espagnol. Paris, 1643, *in*-4.

Remerciement à Michel le Mesle, au nom de la Faculté de Médecine, sur le rétablissement des Ecoles. 1643, *in*-4.

Epistola de Laryngotomia. Parisiis, 1646, *in*-8, avec les *Exercitationes Anginæ* de *Thomas Bartholin.*

Tabulæ methodi universalis curandorum morborum. Ibidem, 1647, *in-folio* & *in*-4.

René Moreau eut un fils nommé *Jean-Baptiste*, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1648, & Doyen de cette Compagnie en 1672 & 1673. Il succéda à son pere dans la Chaire du College Royal qu'il remplit avec honneur. On trouve *Jean-Baptiste-René Moreau* dans la liste des Médecins de Paris, sa patrie; il y fut reçu Docteur en 1676, & se montra digne de son pere & de son aïeul, dont il portoit les noms.

MOREL, (Jean) Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, né à Châlons sur Saone en 1593, étoit savant dans les Langues Grecque & Latine. Il mourut en Septembre 1668, & laissa au public un Ouvrage intitulé:

De febre purpuratâ epidemiâ & pestilenti quæ ab aliquot annis in Burgundiam, & omnes ferè Galliæ Provincias, debacchatur, Medica Dissertatio. Lugduni, 1641, *in*-8.

On trouve d'autres Médecins de ce nom, comme *Grégoire Morel* ou *Morelli* qui a écrit:

De Aquis Medicatis Agri Patavini & de causis qualitatum quæ eis insunt, Compendiolum. Patavii, 1567, *in*-8.

Théodoric Morel, Docteur de la Faculté de Paris, qui a publié:

Orationes XIII encomiasticæ pro laude Medicinæ. Parisiis, 1524, *in*-4.

Fréderic Morel, célebre Professeur du College Royal de Paris, a utilement employé la connoissance qu'il avoit de la Langue Grecque. Il a revu les Ouvrages de *Synesius*; il a mis en Latin le Traité *De urinis* de *Théophile*, qui fut imprimé à Paris en 1608, *in*-12, il a traduit dans la même Langue un Traité des purgatifs attribué à *Hippocrate*, mais qui n'est point de lui. On l'a sous ce titre:

Hippocratis de pharmacis purgantibus libellus. Ex Cujaciano Cod. à R. P. S. J. exscriptus; hactenus in plerisque Hippocraticis editionibus desideratus; quem & Latinè vertit & Notis illustravit. Parisiis, 1621, *in*-24.

Pierre Morel est Auteur des Ouvrages suivans:

Methodus præscribendi formulas remediorum elegantissima, quæ antehac aliquoties immutata & mutilata prodiit: nunc verò, consensu Authoris, Praxi Medicæ novissimè initiatorum in gratiam, & commodum publicum, studiò Joannis Jacobi à Brunn genuinam lucem adspicit. Cum annexo systemate Materiæ Medicæ, methodo medendi & formulis medicamentorum præscribendis accommodatò. Basileæ, 1630, *in*-8. *Genevæ*, 1639. *Lipsiæ*, 1645, *in*-8. *Patavii*, 1647, *in*-12. *Lipsiæ*, 1654, *in*-8. *Amstelodami*, 1659, 1665, *in*-12. *Amstelodami & Hagæ Comitis*, 1680, *in*-12. Les deux dernieres éditions ont été augmentées par *Gerard-Léonard Blasius.*

Systema parascevasticum ad Praxim, Materiæ Medicæ sylvam complectens, & ratio-

nem præſcribendi ipſam in formulas ſecundùm leges Pharmaciæ & normam practicandi Monſpelii uſitatam. Aureliopoli, 1628, *in*-8. *Lugduni*, 1657, *in*-12. *Amſtelodami*, 1659, 1680, *in*-12. *Blaſius* a enrichi de notes les deux dernieres éditions qui ne different point de celles qui ont paru dans les mêmes années à Amſterdam, ſous le titre qu'on a donné plus haut.

Jean-Charles Morel a publié à Beſançon en 1746, *in*-8, un Recueil Latin de queſtions de Médecine ſur les Eaux de Plombieres.

Devaux parle d'un Chirurgien du même nom dans ſon *Index Funereus*. C'eſt *Claude Morel* natif de Paris, ancien Prévôt de la Communauté de Saint Côme. Il fut premier Chirurgien de Marguerite de Lorraine, ſeconde femme de Gaſton de France, Duc d'Orléans. A la mort de cette Princeſſe, il remplit la charge de Chirurgien en Chef de la Charité, & fit dans cet Hôpital, ainſi que dans la ville, les opérations les plus délicates de ſon Art, avec un ſuccès toujours égal. Il ſe diſtingua ſur-tout par la Lithotomie, & forma quantité d'Eleves à l'Hôtel-Dieu dans la pratique de la Taille, pendant qu'il ſe faiſoit admirer dans les Ecoles publiques par ſes Démonſtrations Anatomiques & Chirurgicales. *Morel* mourut âgé de plus de 70 ans, le 3 du mois de Décembre 1703.

MORGAGNI (Jean-Baptiſte) naquit à Forli, ville de la Romagne, le 25 Février 1682, de *Fabrice Morgagni* & de *Marie Fornielli*. Il n'avoit que ſix ans, lorſqu'il perdit ſon pere; mais il trouva dans les ſoins de ſa mere tout ce qu'il pouvoit eſpérer du côté de l'éducation; & comme il avoit autant de goût que de diſpoſition à l'étude, il fit des progrès rapides dans les Belles-Lettres & les Langues ſavantes, auxquelles il s'appliqua dans ſa patrie. Il n'en fit pas de moins grands dans la Philoſophie, dont il ſoutint des Theſes qu'il dédia au Cardinal Ottoboni. Savant au delà de ſon âge, *Morgagni* donna dès lors les plus belles eſpérances de ce qu'il pouvoit devenir un jour, s'il continuoit de montrer la même ardeur dans la carriere des Sciences. Il ſe rendit à Bologne pour y commencer ſon Cours de Médecine; & quoiqu'il n'eût que quinze ans lorſqu'il l'entreprit, *Antoine-Marie Valſalva*, *Hippolyte-François Albertini* & *Jacques de Sandris*, ſes premiers Maîtres, ne tarderent pas à ſentir tout ce que valoit un tel diſciple. Les actes qu'il ſoutint pour ſon Doctorat lui firent beaucoup d'honneur. On lui trouvoit déja de grandes connoiſſances; & comme il avoit une mémoire étonnante, la réflexion juſte, le jugement pénétrant, on ne douta pas que bientôt il en acquerroit de plus grandes encore. Son aſſiduité à l'étude lui donna un mal d'yeux qui interrompit pendant quelque tems ſes lectures, qui fit même craindre qu'il ne perdît la vue; mais l'air natal, le repos & les remedes qu'il employa, parvinrent à diſſiper ce mal ſi déſolant pour un homme de Lettres.

Dès qu'il fût guéri, il retourna à Bologne où il apporta une nouvelle ardeur pour l'étude. Il commença par aider *Valſalva* dans ſes travaux Anatomiques ſur l'oreille; ce fut lui qui prépara la plupart des pieces qui ont été décrites, ou dont on trouve les figures dans le Traité que ce Médecin a publié ſur l'organe de l'ouie. Il lui rendit encore d'autres ſervices, comme celui de remplir ſa Chaire pendant le tems d'un voyage qu'il fit à Parme. *Morgagni*

fut d'autant plus suivi dans les leçons qu'il donna alors à Bologne, qu'il les rendit intéressantes par la quantité de préparations Anatomiques qu'il démontra à ses auditeurs, & par les discours éloquens qu'il leur adressa. Il avoit d'ailleurs des manieres si engageantes, qu'il mettoit tout le monde de son parti & qu'il étoit impossible de lui refuser son amitié; les plus savans hommes de son tems lui accorderent même la leur, & en particulier les freres *Manfredi*, *Beccari*, *Jean-Antoine* & *Victor Stancari.*

Sa réputation, qui augmentoit tous les jours, lui mérita l'entrée de l'Académie *degli inquieti.* Mais comme *Morgagni* n'étoit occupé que des moyens d'étendre la sphere de ses connoissances, il se rendit à Venise, où il cultiva diverses branches de la Physique avec *Jean Poleni*, *Jean-Jérôme Zanichelli* & plusieurs autres Savans. Tout occupé encore du dessein de se perfectionner dans la Médecine, il passa de Venise à Padoue pour y suivre les Leçons des Professeurs de l'Université de cette ville; & ce ne fut qu'après avoir fait de nouveaux progrès, qu'il se détermina à s'établir dans sa patrie. Mais trop resserré à Forli pour y tirer parti de ses talens, il suivit le conseil de *Guglielmini* qui l'engagea à revenir à Padoue. Il n'y fut pas long-tems sans être employé; car *Guglielmini* étant mort en 1710, *Vallisnieri* lui succéda, & laissa une Chaire vacante que *Morgagni* obtint en 1711. Pendant qu'il enseignoit à Padoue, il se lia d'amitié avec le célebre *Lancisi*, qu'il aida dans l'explication des Tables d'*Eustachi* qui furent publiées en 1714.

Le savoir de *Morgagni* n'étoit point borné à la Médecine; il s'étendoit sur la Littérature, l'Histoire & les Antiquités. Ce fut cependant par l'Anatomie que ce grand Homme brilla davantage, & ce fut elle qui lui mérita la réputation qui le fit monter à la premiere Chaire de Padoue le 5 Octobre 1715; il y remplaça *Michel-Ange Molinetti.*

L'Académie des Curieux de la Nature reçut *Morgagni* au nombre de ses Membres en 1708, la Société Royale de Londres en 1724, & l'Académie des Sciences de Paris le choisit pour remplacer *Ruysch* mort en 1731. Comme le nom de notre Médecin devenoit de jour en jour plus célebre, l'Académie Impériale de Pétersbourg le mit dans la liste de ses Associés en 1735, & l'Académie de Berlin en 1754. Ces différentes admissions firent honneur à *Morgagni*; mais ce qui ne lui en fit pas moins, ce fut de se voir estimé des hommes les plus savans de son tems, d'être même, en quelque sorte, l'arbitre des disputes qui s'élevoient dans la Médecine, puisque tout le monde cherchoit à s'appuyer de son opinion. La ville de Forli se fit gloire de l'avoir vu naître; & pour laisser à la postérité une marque publique des sentimens qu'elle avoit conçus pour un tel citoyen, elle l'honora de son vivant, en faisant placer, dans le Palais principal, son Buste avec cette Inscription:

JO. BAPT. MORGAGNO, NOB. FOROL.
PATRIA,
Inventis, Librisque ejus probatissimis
Ubique gentium illustrata,
Decrevit A. D. MDCCLXIII

Ponendam in celeberrimo hoc loco
Marmoream effigiem
Adhuc viventis.

On lit tout autour :

Hic eſt, ut perhibent doctorum corda virorum,
Primus in humani corporis Hiſtoriâ.

A toutes ces marques d'honneur, *Morgagni* pouvoit ajouter celles qu'il avoit reçues par la viſite des plus grands perſonnages de ſon tems. Les Princes, les Savans ſe firent un plaiſir de l'aller voir dans leurs voyages d'Italie. Charles-Emmanuel III, Roi de Sardaigne, eut une longue converſation avec lui en paſſant à Forli. Il fut accueilli de Joſeph II, Empereur regnant, dans le voyage que ce grand Prince fit en Italie. Les Papes Clément XI & Clément XII lui ont donné des marques particulieres de leur eſtime, & Benoit XIV a fait de lui une mention honorable dans ſon Traité *De beatificatione ſervorum Dei*. Les hommes les plus célebres de ſon ſiecle n'échapperent même aucune occaſion de relever ſon mérite ; tels furent, en particulier, *Lanciſi*, *Verheyen*, *Heiſter*, *Ruyſch*, *Boerhaave*, *Daniel Leclerc*, *Fantoni*, *Nigriſoli*, *Michelotti*, *Riccha*, &c. Ce fut principalement par l'Anatomie que *Morgagni* fut conſidéré ; il s'occupa de cette Science toute ſa vie, & ne ceſſa de travailler juſqu'à la fin de ſa carriere, qu'il termina le 5 Décembre 1771, à l'âge de 89 ans, 9 mois & 10 jours.

Ce Médecin étoit d'une conſtitution robuſte, grand de taille, d'un aſpect agréable & gai. Il avoit les yeux bleus, & comme il s'étoit fait une habitude de les baigner tous les jours à l'eau froide, il conſerva la vue extrêmement bonne juſques dans la vieilleſſe. *Morgagni* avoit épouſé *Paola Vergieri*, noble Demoiſelle de Forli, qui lui donna quinze enfans, dont huit vivoient encore à ſa mort.

L'Anatomie doit beaucoup de découvertes à ce Savant. Il en fit de conſidérables ſur les muſcles de l'os Hyoïde, de la Luette & du Pharynx, ſur la Langue, l'Epiglotte, les Glandes Aryténoïdes, les Glandes Sebacées, la Veſſie, l'Uterus, le Vagin & les Mammelles. Il porte par-tout le flambeau de la vérité ; car il eſt un des premiers qui aient banni de l'Anatomie ces erreurs, que de fauſſes lumieres avoient entretenues trop long-tems. C'eſt dans ſes précieux Ouvrages qu'il faut chercher le réſultat des recherches qui lui ont coûté un travail infini :

In Aurelium Cornelium Celſum & Quintum Serenum Sammonicum Epiſtolæ quatuor, Hagæ Comitis, 1704, *in*-4.

Adverſaria Anatomica prima. Bononiæ, 1706, *in*-4. *Leidæ*, 1714, *in*-4. *Adverſaria Anatomica II, III & IV. Bononiæ*, 1717, *in*-4. *Adverſaria ſex Anatomica. Patavii* 1719, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1723-1740, ſix volumes *in*-4, avec figures. Il n'eſt point de partie du corps humain de laquelle cet Anatomiſte n'ait parlé, mais il le fait avec cet eſprit de critique qui peſe tout, qui réfléchit ſur tout, & qui n'avance rien qu'il ne l'ait vu & bien vu.

Nova inſtitutionum Medicarum Idea. Patavii, 1712, *in*-4. *Leidæ*, 1740, *in*-8.

Vita Gulielmini. A la tête des Ouvrages de ce Médecin, dont il a procuré l'édition. On en a une de Geneve, 1719, deux volumes *in*-4.

Epistolæ Anatomicæ duæ, novas observationes & animadversiones complectentes, quibus Anatome augetur, Anatomicorum inventorum historia evolvitur, utraque ab erroribus vindicatur. Lugduni Batavorum, 1728, in-4. *Morgagni* eut de vifs démêlés avec *Bianchi* sur la structure du Foie; *Lancisi*, leur ami commun, tâcha de les concilier. Mais celui-ci étant mort, *Bianchi* voulut rentrer en lice, & mit au jour ses sentimens dans une nouvelle édition de l'histoire du Foie. Ce fut à ce sujet que *Morgagni* censura ses planches dans la premiere des deux Lettres, dont on vient de donner le titre. Il y attaque son adversaire avec beaucoup de modestie. *Bianchi* s'en prévalut dans sa défense; il s'étudie à piquer le pacifique *Morgagni*. Celui-ci fut si sensible à ce mauvais procédé, qu'il mena assez durement *Bianchi* dans sa seconde Lettre.

Epistolæ anatomicæ duodeviginti ad scripta pertinentes celeberrimi Ant. Mariæ Valsalvæ. Venetiis, 1740, deux volumes in-4, avec les Ouvrages du même *Valsalva*, dont il a donné une édition. Ces Lettres roulent sur la structure de l'oreille interne & externe, sur le Larynx, le Pharynx, le Colon, le Cæcum, le Cœur, les vaisseaux veineux & artériels, les Nerfs, les Reins, la structure de l'œil, &c.

De sedibus & causis morborum per Anatomen indagatis Libri quinque. Venetiis, 1760, in-folio. *Patavii*, 1765, deux volumes *in-folio. Lovanii*, 1766-67, deux volumes in-4, en quatre Tomes. L'Auteur étoit âgé de près de quatre-vingt ans, lorsqu'il publia cet excellent Ouvrage. Son Epitre à *Jean-Fréderic Mechel* est datée de Padoue le 31 Août 1760, & c'est la derniere de celles qui se trouvent à la tête de differens Livres de ce Traité. On peut dire que *Morgagni* n'a fait que des Chefs-d'œuvres. Comme il est par-tout l'interprete de la Nature, il a tenu le premier rang parmi les Anatomistes de son tems: M. *Senac* l'a surnommé le grand *Morgagni*.

Ses Ouvrages en tout genre, c'est-à-dire, ceux de Littérature, d'Histoire, d'Anatomie & de Médecine, ont été recueillis & publiés à Bassano, 1765, en cinq volumes. On y trouve les pieces suivantes, outre celles dont on a déja parlé:

De Anatomicis Eustachii Tabulis Epistola.

De glandulis Epistola.

De lacrymalibus ductibus, eorumque obstructione, Epistola.

De acu intrà vesicam intrusâ, & de excrescentia membranæ adiposæ, Epistola.

De calculis felleis Epistola.

De venæ cavæ varicibus Epistola.

De vesicæ calculis à Fratre Jacobo Beaulieu Patavii exsectis, & de casu Corneliæ Baudiæ, Epistola.

Responsum Medico-Legale circa obstetricum judicium de mulieris virginitate.

Responsum Medico-Legale alterum super seminis emittendi impotentiâ.

Responsum Medico-Legale tertium, an post septem à conceptione menses infans nasci possit vitalis & perfectus.

MORIENUS, ancien Alchymiste qui étoit de Rome, se retira à Jérusalem pour y vivre en Hermite. Il passe pour un des meilleurs Ecrivains qui nous restent sur la Métallurgie: les Adeptes ont toujours fait beaucoup de cas de ce

ce qu'il a laissé sur la transmutation des métaux. Suivant *Boerhaave*, ses Ouvrages ont été traduits de l'Arabe en Latin en 1182. Le Docteur *Shaw* fait mention de deux suivans :

Liber de distinctione Mercurii Aquarum. Il étoit en manuscrit dans la Bibliotheque de *Boyle*, à qui *Elie Ashmole* l'avoit donné.

Liber de compositione Alchemiæ. On trouve ce Livre dans la Bibliotheque Chymique de *Manget*, Tome I, page 509.

Manget & *Lipenius* citent un autre Ouvrage de *Morienus*, imprimé à Paris en 1559 & 1574, *in-4*, à Hanau en 1593 & 1663, *in-8*, sous ce titre :

De Re Metallica, Metallorum transmutatione, & occultâ summâque Antiquorum Medicinâ Libellus.

MORIN (Jean-Baptiste) étoit de Villefranche en Beaujolois, où il naquit le 23 Février 1583. Après avoir voyagé en Hongrie pour faire des recherches sur les métaux, il se mit sur les bancs de la Faculté de Médecine à Valence en Dauphiné, où il reçut le bonnet de Docteur. Delà il vint à Paris, & plus occupé de l'Astrologie judiciaire que de la Science de guérir, il tenta de faire fortune par toutes ces mystérieuses chimeres qu'on déduit de la position des astres. Cet Art superstitieux étoit alors à la mode ; & comme il avoit cours chez les Grands autant & plus que parmi le peuple, ce fut par lui que *Morin* se procura l'entrée chez les Cardinaux de Richelieu & Mazarin. Le premier, que la vaste étendue de son génie n'avoit pas empêché d'être crédule, ainsi que tant d'autres, le consulta en différentes occasions ; il n'entreprit même le voyage de Perpignan que sur la décision de cet oracle astrologique. Le Comte de Chavigni, Secretaire d'Etat, régloit toutes ses démarches sur les avis de *Morin*, & ce qu'il regardoit comme la chose la plus importante, il avoit recours à lui pour fixer les heures des visites qu'il rendoit au Cardinal de Richelieu.

Le Cardinal Mazarin avoit aussi beaucoup de confiance dans les prédictions de *Morin* ; & pour récompenser ses talens à cet égard, il lui fit une pension de deux mille livres, après lui avoir procuré la Chaire des Mathématiques au College Royal de Paris.

Le hazard qui justifia quelques-uns des horoscopes de ce Médecin, lui avoit procuré cette réputation qui le mit à la mode dans la Capitale. On dit qu'il ne se trompa que de peu de jours dans le pronostic de la mort de Gustave-Adolphe, qu'il rencontra, à dix heures près, le moment de celle du Cardinal de Richelieu, & qu'ayant vu la figure de Cinq-Mars, sans savoir de qui elle étoit, il répondit que cet homme auroit la tête tranchée. On ajoute qu'il se méprit de seize jours seulement à la mort du Connétable de Lesdiguieres, & de six à celle de Louis XIII. Mais on sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur pareilles prédictions ; on n'y voit que de la charlatannerie, & tout au plus l'art adroit de savoir faire ses combinaisons.

Morin attaqua le systême de *Copernic* & celui d'*Epicure* ; il eut même des démêlés très-vifs, à ce sujet, avec *Gassendi*, *Bernier* & d'autres Savans. On commença par lui faire voir qu'il se trompoit lourdement dans ses prédictions, & qu'elles ne devoient leur apparence de succès qu'au hazard & aux circons-

tances dont il étoit prévenu. On lui prouva ensuite qu'il n'avoit point trouvé le problême des longitudes, comme il s'en étoit flatté dans l'espérance d'obtenir les cent mille livres que la Hollande avoit promis, & les trois cens mille que l'Espagne s'étoit engagée de payer à celui qui feroit cette découverte. Mais la démonstration de son extravagance à cet égard alluma sa bile ; son dépit redoubla même si fort, lorsqu'il vit l'Astrologie judiciaire en butte aux traits de *Gassendi*, qu'il lui prédit, pour toute réponse, qu'il mourroit à la fin de Juillet ou au commencement d'Août 1650. *Morin* savoit que *Gassendi* étoit parti pour la Provence en très-mauvais état, qu'il avoit été condamné des Médecins, & que sa santé ne se rétablissoit point. Elle prit cependant insensiblement le dessus à la faveur de l'air natal ; & ce qui dut dérouter cet Astrologue, c'est que *Gassendi* ne se porta jamais mieux que pendant l'année 1650. Cette bévue n'est point la premiere qu'on ait reprochée aux diseurs de bonne ou de mauvaise aventure. Au reste, l'Astrologie judiciaire a été mêlée à la Médecine bien des siecles avant celui de *Morin* qui n'a fait que rajeunir de vieilles erreurs.

Ce Médecin mourut à Paris le 6 Novembre 1656, à 73 ans. Sa Vie fut imprimée dans cette ville en 1660, *in-12*. Les Ouvrages qu'il a donnés sont :

Astrologia Gallica. Astronomia à fundamentis integrè & exactè restituta.

Nova mundi sublunaris Anatomia. Parisiis, 1619, *in-8*. En François, Lyon, 1707, *in-8*.

Epistola pro restituenda Astrologiâ. Parisiis, 1628, *in 8*.

Longitudinum terrestrium & cœlestium nova & optata scientia. Ibidem, 1634, *in-4*.

Tychobraheus in Philolaum pro telluris quiete. Ibidem, 1642, *in-8*.

Alæ telluris fractæ adversùs Gassendi Librum de motu impresso à motore translato, Ibidem, 1643, *in-4*.

Refutatio Libri de præadamitis. Ibidem, 1656, *in-12*.

MORIN (Louis) naquit au Mans, le 11 Juillet 1635, dans une famille qui étoit peu favorisée des biens de la fortune, mais qui ne laissa pas de prendre beaucoup de soins de son éducation & de lui inspirer le goût pour l'étude. Il fit la route de Paris à pied en herborisant, & se mit sur les bancs de Philosophie. Son cours fini, il passa aux Ecoles de la Faculté de Médecine ; & pendant tout le tems qu'il s'appliqua à cette Science, il vécut en anachorete, ne mangeant que du pain & ne buvant que de l'eau : tout au plus se permettoit-il quelques fruits. Paris étoit pour lui une autre Thébaïde ; mais il lui fournissoit des Livres & des Savans, & cela lui suffisoit, puisqu'il parvint à s'y faire recevoir Docteur en 1667.

Cette vie si simple & si retirée n'avoit d'autre objet que de se ménager des moyens pour se pousser dans les Sciences. *Morin* y fit de grands progrès, sur-tout dans la Botanique, & ce fut par elle qu'il mérita l'estime de *Fagon*, de *Longuet* & de *Galois* qui travailloient à un Catalogue des plantes du Jardin Royal publié en 1665, sous le nom de *Valot*, premier Médecin. Pendant ce travail, *Morin* fut souvent consulté, & comme il donna de grandes preuves de son savoir, *Fagon* ne manqua dès lors aucune occasion de lui témoigner toute la considération qu'il avoit conçue pour lui. *Morin* la méritoit par plus

d'un endroit ; car il étoit encore eſtimable par ſon caractere. Quoiqu'il fût d'un tempérament délicat, il ſe levoit tous les jours à deux heures du matin pour vaquer à la priere, il rendoit enſuite ſes viſites aux pauvres malades des paroiſſes, dont il s'étoit chargé. L'après-midi, il travailloit à la connoiſſance & à la recherche des plantes. Il fut depuis Médecin de l'Hôtel-Dieu, mais la penſion qu'il retiroit de cet Hôpital, y demeuroit ; il la remettoit dans le tronc, après avoir bien examiné ſi perſonne ne le voyoit.

Tant de mérite ne fut pas ſans récompenſe. Un homme auſſi ſtudieux que *Morin*, pouvoit aſpirer aux places les plus honorables. Il fut nommé Aſſocié Botaniſte de l'Académie des Sciences de Paris en 1699, & en 1707, il fut fait penſionnaire à la mort de *Dodart*. En 1701, l'Académie inſéra dans ſes Mémoires ſon *Projet d'un ſyſtême touchant les paſſages de la boiſſon & des urines* ; mais *Morin* ne brilloit pas du côté de la Phyſiologie. Il ſuppoſe gratuitement que la boiſſon tombe par les pores de l'eſtomac dans la cavité du bas-ventre, & qu'elle eſt réſorbée par ceux de la veſſie. On a de lui un *Mémoire ſur les Eaux de Forges* qui vaut mieux, & qui fut publié avec ceux que l'Académie fit imprimer en 1708.

Pendant que *Tournefort* alla herboriſer dans le Levant, par ordre de Louis XIV, *Morin* fut chargé de faire, en ſa place, les démonſtrations des plantes au Jardin Royal. *Tournefort* le paya de ſes peines en lui rapportant de l'Orient une nouvelle plante, qu'il nomma *Morina Orientalis.* Mais comme les talens de *Morin* ne ſe bornoient point à la Botanique, & que ſa capacité & ſon expérience dans la cure des maladies étoient généralement reconnues, Mademoiſelle de Guiſe le choiſit pour ſon Médecin. Après la mort de cette Princeſſe qui lui laiſſa 2000 livres de penſion par ſon teſtament, il ſe retira à l'Abbaye de Saint Victor pour vaquer à la priere, à l'étude & au ſoulagement des pauvres qu'il traita toujours par charité. Ce fut dans ces pieux exercices qu'il mourut le premier de Mars 1715, âgé de près de 80 ans. Il laiſſa une Bibliotheque, de près de vingt mille écus, dans laquelle on trouva un médaillier, un Herbier, un Index alphabétique, Grec & Latin, ſur les Ouvrages d'*Hippocrate*, & des obſervations Météorologiques recueillies depuis 40 ans. Ces deux Ouvrages ſont demeurés manuſcrits. Voilà à quoi ſe bornoit tout le bien de ce Médecin ; il n'a fait aucune autre acquiſition, quoiqu'il eût toujours vécu avec beaucoup de frugalité & dans un travail perpétuel.

MORISON, (Robert) habile Médecin & célebre Botaniſte, étoit d'Aberdéen en Ecoſſe, où il naquit, en 1620, de *Jean Moriſon* & d'*Anne Cray*. Après de bonnes études d'Humanités, il fit ſon cours de Philoſophie dans l'Univerſité de ſa ville natale, & après y avoir reçu le bonnet de Docteur-ès-Arts en 1638, on lui reconnut aſſez de capacité pour enſeigner lui-même dans les Ecoles qu'il venoit de quitter. *Moriſon* s'appliqua alors aux Mathématiques & dans la ſuite à la Théologie & à la Langue Hébraïque. C'étoit le goût de ſes parens ; mais comme le ſien le portoit vers la Médecine & ſur-tout la Botanique, il ſe borna enfin à l'étude de ces Sciences, & fit de grands progrès dans la derniere, pour laquelle il avoit beaucoup de paſſion.

Les guerres civiles suspendirent pour un tems cette passion. Plein de zele pour les intérêts du Roi Charles I, il devint soldat & signala son courage dans le combat donné sur le pont d'Aberdéen entre les habitans de cette ville & les troupes presbytériennes. Il y fut dangereusement blessé à la tête ; mais obligé de fuir hors de sa patrie, il alla achever sa guérison en France, où il reprit son ancien goût pour la Botanique qu'il étudia sous *Robin*. Il ne négligea cependant point la Médecine ; car il fut reçu Docteur de la Faculté d'Angers en 1648. Muni de ce titre, il revint à Paris & continua de suivre *Robin*, à la recommandation duquel Gaston de France, Duc d'Orléans, lui confia la direction du Jardin Royal de Blois en 1650. *Morison* dressa une nouvelle méthode d'expliquer la Botanique qui plut au Duc ; mais ce Prince étant mort, il prit le parti de retourner, en 1660, en Angleterre avec le Roi Charles II, à qui Gaston l'avoit présenté à Blois. Charles ne fut pas plutôt arrivé à Londres, qu'il nomma *Morison* Médecin de sa personne & Professeur Royal de Botanique, avec une pension annuelle de deux cens livres sterling.

Pour faire honneur aux charges qu'il occupoit & pour montrer qu'il en étoit digne, il publia son premier Ouvrage sous ce titre :

Hortus Regius Blesensis auctus, cum notulis durationis & characterismis plantarum tàm additarum quàm non scriptarum. Item plantarum in eodem Horto Regio Blesensi contentarum, nemini hucusque scriptarum, brevis & succincta delineatio, quibus accessere observationes generaliores Rei Herbariæ studiosis valdè necessariæ. Præludiorum Botanicorum Pars prior. Accessere Hallucinationes Casparis Bauhini in Pinace, tàm in digerendis quàm denominandis plantis. Animadversiones in tres Tomos Historiæ plantarum Joannis Bauhini. Dialogus inter socium Collegii Regii Londinensis Gresham *dicti, & Botanographum Regium. Præludiorum Botanicorum Pars altera. In calce. Epistola ad Abel Brunyer & Nicolaum Marchant. Londini*, 1669, *in*-12. On avoit déja des éditions de l'*Hortus Regius Blesensis* de la façon de *Brunyer*, l'une de Paris, 1635, *in-folio*, suivant *Séguier*, l'autre de la même ville, 1655, *in-folio*, selon le Catalogue de *Falconet*, N°. 4363 ; mais comme *Morison* a considérablement augmenté cet Ouvrage, qu'il y a promis 260 plantes nouvelles, qu'il l'a même enrichi par la distribution des genres qu'il établit sur la fleur, & qu'il en déduit delà les caracteres, on n'a pas moins senti toute l'obligation que la Botanique lui devoit.

La réputation de ce Médecin s'accrut tellement après la publication de cet Ouvrage, que la Faculté d'Oxford lui offrit l'incorporation en la même année 1669, avec une Chaire dans ses Ecoles. *Morison* l'accepta du consentement du Roi. Il monta dans cette Chaire en 1670, il la remplit honorablement, & il forma de savans disciples dans la Science des plantes qui étoit l'objet de ses leçons. Une aventure malheureuse enleva ce Botaniste à la République des Lettres. Le timon d'un chariot lui heurta violemment la poitrine ; il mourut le lendemain du coup qu'il avoit reçu, à Londres, le 10 Novembre 1683, à l'âge de 63 ans. Voici la notice des autres Ouvrages que nous avons de lui :

Plantarum umbelliferarum distributio nova per tabulas cognationis & affinitatis ex libro naturæ observata & detecta. Oxonii, 1672, *in-folio*. C'est sur les semences qu'il établit les genres de ces plantes.

Plantarum Historiæ universalis Oxoniensis pars secunda, seu, herbarum distributio nova per tabulas cognationis & affinitatis. Oxonii, 1680, *in-folio.* Le titre annonce assez que cet Ouvrage est la seconde partie du précédent. La troisieme a paru après la mort de l'Auteur, par les soins de *Jacques Bobart*, Directeur du Jardin d'Oxford. L'édition est de cette ville, 1699, *in-folio.* Les trois parties ont été publiées ensemble, Oxford, 1715, deux volumes *in-folio*, avec beaucoup de figures. *Séguier* cite encore un Traité à l'Article de *Morison*:

Almagestum Botanicum, sive, Phytographiæ Plucknetianæ Onomasticon methodô syntheticâ digestum. Oxonii, 1696, *in-folio.*

La nouvelle méthode que ce Botaniste donne dans son Histoire des plantes, est estimée des connoisseurs. Ils regretent que l'Auteur ne l'ait pas complettée, en traitant des arbres & des plantes ligneuses ; mais apparemment qu'il a jugé que cette partie étoit peu nécessaire, ou peut-être que la regardant moins difficile dans le nouvel arrangement qu'il se proposoit d'y établir, il l'a renvoyée à un autre tems, dont sa mort inopinée ne lui a pas permis de jouir. La méthode de *Morison* consiste à établir les genres des plantes sur les parties de la Fructification, c'est-à-dire, les fleurs, les semences & les fruits. On ne sauroit assez louer le dessein de cet Auteur ; on lui reproche cependant de s'être trop loué lui-même. Bien loin de se contenter de la gloire que ne pouvoit manquer de lui procurer le plus beau projet qu'on ait jamais fait en Botanique, il osa comparer ses découvertes à celles de *Christophe Colomb* ; & sans parler de *Gesner*, de *Césalpin* & de *Colomna*, il assure en plusieurs endroits de ses Ouvrages qu'il n'a rien appris que de la nature même. On l'auroit peut-être cru sur sa parole, s'il n'avoit point transcrit des pages entieres de ces deux derniers Auteurs ; ce qui fait voir que leurs Traités lui étoient assez familiers.

MORONUS, (Matthias) Médecin du XVII siecle, exerça sa profession à Cassal, & parvint ensuite à l'emploi de Proto-Médecin de tout le Duché de Montferrat. Il fut honoré du titre de Médecin de Louis XIII, Roi de France ; apparemment qu'il l'obtint au tems de la conquête du Montferrat par le Comte d'Harcourt en 1640. *Moronus* mourut en 1650, âgé de 53 ans, & laissa un Ouvrage intitulé :

Directorium Medico-Practicum, sive, Indices duo præternaturalium affectuum, cùm distinctorum, tùm implicatorum, de quibus peculiares extant gravissimorum Virorum Consultationes, Epistolæ, Quæstiones, Responsiones, Observationes, Historiæ, &c. Lugduni, 1647, 1650, *in-8. Francofurti*, 1663, *in-4*, par les soins & avec les additions de *Sébastien Scheffer.*

MORTON, (Richard) de la Province de Suffolck en Angleterre, fut reçu Bachelier ès Arts à Oxford, & devint ensuite Chapelain de la famille de Foley dans la Province de Worcester. Mais comme il étoit non-conformiste, il dut abandonner cette place ; & dès lors il s'appliqua à l'étude de la Médecine, dont il prit le bonnet de Docteur, en 1670, pendant le séjour qu'il fit à Oxford avec le Prince d'Orange, qu'il accompagna en qualité de Médecin attaché à sa personne. Après sa réception au Doctorat, il se fit aggréger au College

Royal de Londres & ne tarda pas à être fort suivi dans la pratique. Il s'acquit sur-tout beaucoup de célébrité par le traitement de la phthisie, dont il rapporte lui-même les succès dans celui de ses Ouvrages qui s'étend sur cette maladie. Il en a écrit quelques autres qu'il publia peu d'années avant sa mort arrivée dans la Province de Surrey le 30 Août 1698. Voici les titres sous lesquels les Ouvrages de ce Médecin ont paru:

Phthisiologia, *sive*, *Exercitationes de Phthisi. Londini*, 1689, *in*-8. En Anglois, Londres, 1694, *in*-8. Il entre dans un grand détail sur cette maladie & ses différentes especes.

Exercitationes de morbis universalibus acutis. Londini, 1692, *in*-8.

De Febribus inflammatoriis. Ibidem, 1694, *in*-8. *Bremæ*, 1693, *in*-8. C'est avec raison qu'on reproche à cet Auteur son attachement au régime chaud dans la cure des maladies aiguës. L'abus dans lequel il tomba à cet égard, & sur-tout dans la petite vérole, doit avoir eu des suites assez frappantes pour lui ouvrir les yeux; mais la lumiere de l'expérience ne fait sur eux qu'une impression bien foible, quand ils sont éblouis par le faux brillant d'un systême.

Opera omnia. Amstelodami, 1696, deux volumes *in*-8. *Genevæ*, 1696, *in*-4, avec les Ouvrages de *Lister* & de quelques autres. *Lugduni Batavorum*, 1697, *in*-4. *Genevæ*, 1727, *in*-4. *Venetiis*, 1733, *in*-4. *Lugduni*, 1737, *in*-4.

MOSCHION, disciple d'*Asclépiade* le Bythinien, au commencement du quarantieme siecle du monde, fut appellé le *Correcteur*, parce qu'il corrigea quelques-unes des opinions de son Maître. *Galien* parle de ce *Moschion*, & il en fait d'ailleurs citer un autre par *Soranus* qui lui attribue des Livres sur l'ornement & l'embellissement du corps. *Pline* en cite un troisiéme qui est Auteur d'un Ouvrage touchant les Raiforts, & *Plutarque* en nomme un quatrieme qui étoit son contemporain & son ami, qui vivoit par conséquent au commencement du second siecle de salut.

On trouve dans le *Lindenius renovatus* & dans presque tous les Bibliographes un Ouvrage sous le nom d'un *Moschion*, Médecin de la Secte Méthodique, dont il est assez difficile de fixer l'âge, mais qu'on ne croit pas pouvoir placer plus haut que le huitieme siecle. *Haller* croit que ce Livre fut composé en Latin & traduit ensuite en Grec; c'est au moins le sentiment de *Gaspar Wolff* qui en a donné une édition, & qui parle d'une Julie Agrippine à qui *Moschion* avoit envoyé une recette pour avoir des garçons; mais on ne sait quelle est cette femme. Voici le titre de ce Livre:

De muliebribus affectibus Liber unus. Basileæ, 1538, *in*-8, Grec & Latin parmi les *Gynæciorum Libri* mis au jour par *Spachius. Basileæ*, 1566, *in*-4, *cum Conradi Gesneri Scholiis & emendationibus*, en Grec, par les soins de *Gaspar Wolff. Argentinæ*, 1597, *in-folio*. L'Auteur y parle des secours qu'on peut donner aux femmes dans les accouchemens; il paroît même qu'il a exercé cet Art, sans y savoir grand'chose. En effet, il avoit beaucoup de lenteur dans les cas qui exigent de l'accélération; car dans celui où l'enfant se présente mal, il se borne à graisser les parties de la mere avec des onguens, pour s'attacher ensuite à ramener cet enfant par la tête. Hardi jusqu'à la témérité dans le cas de la chûte de matrice, il ne balance point

d'extirper ce viſcere, dès que le contact de l'air & l'état d'étranglement où il ſe trouve, le menace de gangrene. En général, il ſavoit peu de choſe de la bonne Chirurgie, mais il étoit un aſſez paſſable Anatomiſte pour ſon tems.

MOTH (Paul) étoit de Flensbourg dans le Duché de Sleſwick. Il fut reçu Docteur en Médecine à Bâle en 1637, & retourna enſuite dans ſa ville natale, où il exerça ſa profeſſion juſqu'en 1640 qu'il paſſa à Lubeck. Il n'y fit pas un long ſéjour; car la Nobleſſe de Fionie lui offrit la place de Médecin de cette Iſle, dont il remplit les devoirs en ſe fixant à Odenſée, où il demeura juſqu'en 1651. Ce fut en cette année que Fréderic III le nomma ſon premier Médecin. *Moth* ne tarda pas à ſe rendre à Copenhague pour prendre poſſeſſion de ſa nouvelle charge, qu'il exerça pendant toute la vie de Fréderic, c'eſt-à-dire, juſqu'au 9 Février 1670, qui eſt le jour de la mort de ce Prince. Il lui ſurvécut bien peu, puiſqu'il mourut lui-même dans cette Capitale le 6 Mai ſuivant.

Ce Médecin eut quelques diſputes Anatomiques avec *Simon Paulli*; mais elles ne paroiſſent point avoir donné lieu à aucun écrit polémique, car les Bibliographes ſe bornent à donner les titres des Ouvrages ſuivans:

De Pleuritide legitimâ Diſputatio. Baſileæ, 1637. C'eſt la Theſe Inaugurale de *Moth*.

Caſus Chirurgicus perforati Thoracis. Hafniæ, 1656, 1658, 1661, *in*-4.

Matthias Moth, ſon fils, étudia la Médecine & la Chirurgie dans pluſieurs Univerſités étrangeres, où il fit de grands progrès; il ne paroît cependant pas qu'il ait fait dans la ſuite beaucoup d'uſage des connoiſſances qu'il avoit acquiſes dans l'Art de guérir. Il trouva mieux ſon compte à ſe jetter dans les affaires politiques & civiles, dont on lui confia le département peu de tems après ſon retour dans ſa patrie. C'eſt dans ces ſortes d'emplois qu'il paſſa le reſte de ſa vie; mais il eſt bien apparent qu'il les dut plutôt à la paſſion que le Roi Chriſtian V avoit conçue pour ſa ſœur, qu'à la ſupériorité de ſes talens.

MOTTE. (DE LA) Voyez LAMOTTE.

MOUAFFEKEDDIN AHMED BEN CASSEM AL-KHEZERGI mourut l'an 668 de l'Hégire, de ſalut 1269. Il eſt Auteur d'un Livre intitulé: *O'ioun al-halabat fi thabacat alattheba*, qui eſt en trois volumes, & qui traite des Médecins anciens & modernes. Cet Ouvrage contient cinq parties. La premiere s'étend ſur l'origine de la Médecine; la ſeconde ſur les Médecins qui ont fait des Traités particuliers touchant cet Art; la troiſieme ſur les Médecins Grecs qui ont vécu avant *Galien*; la quatrieme ſur ceux qui ont vécu depuis *Galien*; la cinquieme ſur les Médecins qui ont fleuri depuis le Muſulmaniſme.

MOUFETT, (Thomas) Médecin du XVI ſiecle, étoit de Londres. Il fit de longs voyages en différens pays de l'Europe, & ce fut dans l'entretems de ſes courſes qu'il étudia la Médecine, dont il prit le bonnet de Docteur dans une Univerſité étrangere. A ſon retour à Londres, il ſe montra avantageuſement du côté de la Chymie, & comme il ne ſe fit pas moins de réputation dans le

traitement des maladies, le College des Médecins de cette ville se tint honoré de l'avoir mis au nombre de ses Membres. Il mourut vers la fin du XVI siecle & fut enterré à Wilton. Heureusement qu'il avoit achevé le Théatre des insectes commencé par *Edouard Wotton*, *Conrad Gesner* & *Thomas Pennius*; cet Ouvrage ne parut cependant qu'en 1634, sous ce titre :

Insectorum, seu, minimorum animalium Theatrum iconibus supra quingentis illustratum. Londini, *in-folio*. Les figures sont assez bonnes & doivent faire estimer ce Traité, quoique l'Auteur n'ait pas toujours été en garde contre les erreurs populaires. C'est dommage qu'il ait adopté certaines histoires fabuleuses qui déparent son Ouvrage; mais tel qu'il est, on n'a pas manqué de l'accueillir, parce qu'avant celui de *Swammerdam*, on n'avoit rien de mieux sur cette matiere. *Moufett* a encore écrit :

De jure & præstantiâ chymicorum medicamentorum Dialogus apologeticus. Accesserunt Epistolæ quædam Medicinales ad Medicos aliquot conscriptæ. Francofurti, 1584, *in-8*. Dans le premier volume du Théatre Chymique imprimé à Strasbourg en 1613 & en 1659, *in-8*.

Nosomantica Hippocratica, seu, Hippocratis prognostica cuncta. Francofurti, 1588, *in-8*.

Healths'improvement or rules concerning the nature method and manner of preparing al sorts of food. 1655. C'est un Traité sur la nature & la préparation des alimens, qui a reparu en 1746, *in-8*, avec les augmentations de *Bennet*.

MOULINS, (Claude DE) de Narbonne, prit, suivant toutes les apparences, le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Montpellier. Il parvint à la charge de premier Médecin de Louis XI; c'est de lui que Philippe de Comines entend de parler sous le nom de *Maître Claude*. Il étoit auprès de ce Roi en 1480, lors de l'accident que le Prince eut aux Forges près de Chinon ; *Angelo Catto* Napolitain, Médecin & Aumônier de Louis XI, fameux Astrologue & depuis Archevêque de Vienne, *Adam Fumée*, Médecin & Maître des Requêtes, furent de toutes les consultations. C'est à leurs soins que le Roi dut sa convalescence, qui cependant ne fut pas parfaite, puisqu'il ne fit que languir jusqu'en 1483, qui est l'année de sa mort.

Philippe de Comines, qui a fait le détail de la derniere maladie & de la mort de Louis XI, n'y parle pas de *De Moulins* : apparemment que ce Médecin étoit mort ou qu'il avoit été obligé de céder sa place à l'avare *Jacques Coctier* qui avoit su gagner toute la confiance du Roi, malgré toutes les duretés qu'il lui disoit en face. *Coctier* connoissoit le foible de Louis, & il s'en prévalut pour conserver son emploi; il ne s'agissoit que de le menacer de l'abandonner à sa mauvaise constitution, pour le faire trembler.

Le Catalogue de *Falconet* cite un Ouvrage de *Jean des Moulins*, Médecin de Lyon; c'est la Traduction Françoise de l'Histoire générale des plantes de *Jacques Dalechamps*, qui parut à Lyon en 1615 & en 1653, deux volumes *in-fol.* Comme différentes occupations avoient empêché *Dalechamps* de mettre la derniere main à son Histoire, *Jean des Moulins* y fit des augmentations qui la rendirent plus complette.

MOUSIN,

MOUSIN, (Jean) ſavant Médecin, étoit de Nancy, où il naquit le 19 de Janvier 1573. Il étudia les Belles-Lettres & la Philoſophie dans l'Univerſité de Cologne, & ſe rendit delà à Paris, où il s'appliqua à la Médecine & prit les premiers degrés dans cette Science. Comme il étoit perſuadé que rien ne contribue davantage à éclairer un Médecin que les voyages, il viſita les plus célebres Univerſités de France, d'Eſpagne, d'Italie & d'Allemagne, afin de profiter des lumieres des meilleurs Maîtres & de comparer leurs méthodes les unes avec les autres. Mais il ne s'arrêta nulle part plus long-tems qu'à Padoue, où il prit le bonnet de Docteur, & recueillit la plus grande partie de ces rares connoiſſances qu'il vint répandre dans ſa patrie. Ses Confreres lui rendirent juſtice; ils ne tarderent pas à lui donner des preuves de l'eſtime qu'ils faiſoient de ſa ſcience, & charmés de vivre avec un homme qui les prévenoit par la bonté de ſon cœur & la douceur de ſon caractere, ils s'empreſſerent encore à lui accorder leur amitié. Le Duc Charles III, que le deſir de récompenſer le mérite animoit à le chercher par-tout où il étoit, s'empreſſa lui-même à connoître celui de *Mouſin*; il le nomma ſon Médecin ordinaire. Le Duc Henri lui continua les avantages qu'il tenoit de ſon prédéceſſeur; il y ajouta même l'ennobliſſement par Lettres datées du 8 Novembre 1608.

L'étude étoit la paſſion dominante de *Mouſin*; plus libre que jamais au ſervice d'un Souverain qui aimoit les Sciences, il s'y livra tout entier. Les Mathématiques, qu'*Hippocrate* fait entrer dans le plan des études d'un Médecin, devinrent ſon occupation favorite. Il revenoit cependant journellement à ſa profeſſion; & comme il ſentit l'extrême importance d'approfondir la doctrine des Médecins Grecs, ce travail l'engagea à des recherches particulieres ſur les meilleurs Auteurs de l'Antiquité. Pendant qu'il ſe livroit à de profondes méditations ſur ces objets importans, il ne négligea jamais de voir des malades, il ne les vit même que pour vérifier les obſervations des Anciens par une expérience réfléchie; & quoiqu'il ne fît rien pour accumuler le nombre des perſonnes qui avoient recours à lui, il devint bientôt un des Praticiens les plus ſuivis de ſon pays.

Sa maniere de vivre ne correſpondoit point aux richeſſes qu'il tenoit de la fortune. Simple dans ſa conduite, il regardoit le faſte & l'ambition comme des vices honteux à un véritable homme de Lettres, dont la ſeule gloire ſolide ne doit conſiſter que dans l'acquiſition de la ſcience & l'emploi de ſes talens à l'avantage du public. Cette maxime l'avoit rendu l'ennemi juré de toute charlatannerie. Oppoſé, autant qu'on peut l'être, à ces vendeurs d'Orviétan, de Mithridate & de cent autres drogues, il fit la guerre aux inſectes rampans ſur la ſurface de la terre ſous le nom odieux de charlatans, & parvint enfin à purger la Lorraine de ces fripons célebres, qui avec de beaux mots & de mauvais remedes, empoiſonnent le public crédule, avec la permiſſion des Magiſtrats plus crédules encore que le peuple. Non moins déclaré contre les Docteurs à bonnes fortunes, qui, ſe perſuadant que les grands airs ſuppléent au mérite, ſubſtituent les bons mots à la ſcience, la fatuité aux connoiſſances utiles, les baſſeſſes à la gravité de leur état, le mépris de leurs confreres à la probité, *Mouſin* écrivit contre eux, & il les auroit ſans doute corrigés, ſi l'ignorance & la vanité étoient ſuſceptibles de correction. Les Médecins de cette trempe changent rarement de conduite. Un Auteur moderne en a donné la raiſon : les malades, dit-il, aiment les valets & tous ceux dont ils

croient pouvoir difpofer à leur gré ; ceux qui les flattent & les amufent. Ainfi parle M. *Bordeu* dans la Préface de fes Recherches fur les maladies chroniques.

La franchife de *Moufin* ne put manquer de lui fufciter des ennemis ; il avoit d'ailleurs trop de talens pour n'en avoir pas. Ils lui firent mille tracafferies & lui cauferent des défagrémens fi fouvent répétés, que cet homme qui fut écrire contre les fots, n'eut pas affez de Philofophie pour les méprifer. Touché de leurs injures, il abandonna la fociété. Il fit bâtir une maifon affez confidérable, qui jouit d'une vue charmante fur une petite montagne fituée au couchant de Nancy & qui n'en eft éloignée que d'une demi-lieue : elle fe nomme communément *Bethlemont* ou *Batlemont*, mais fon nom véritable eft *Buttenemont*. Ce fut-là que *Moufin* paffa des jours heureux dans l'étude de la Nature, fans fe refufer aux malades qui vinrent fouvent l'y confulter. Il vécut plus de trente ans dans cette agréable retraite, où il mourut en 1645. On ne connoît que deux Ouvrages de fa façon qui aient été imprimés :

Difcours de l'ivreffe & Ivrognerie, auquel les caufes, nature & effets de l'ivreffe font amplement déduits avec la guérifon & préfervation d'icelle, enfemble la maniere de carouffer & les combats bacchiques des anciens Ivrognes. Toul, 1612, in-12. Le même en Latin par le Médecin *Cachet*, fous le titre de *Pandora Bacchica furens medicis armis oppugnata. Tulli*, 1614, in-12.

Hortus Jatro-Phyficus in quo immenfam exoticorum florum fylvam cuivis decerpere licet. Nanceii, 1632, in-8.

MÜLHAUSER (Melchior) naquit en Alface. Il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Ingolftadt, & vint enfuite enfeigner cette Science à Fribourg, où il époufa la fille de *Joachim Schiller*, célebre Médecin de cette ville. *Mülhaufer* vivoit encore en 1580 à la Cour de l'Archevêque de Saltzbourg, dont il étoit Médecin. On fit grand cas de lui dans tous les endroits où il demeura ; car il brilla non feulement dans l'exercice de fa profeffion mais il fe diftingua encore par fes connoiffances dans les Mathématiques, la Langue Grecque & les Belles-Lettres.

MULIERS, (Nicolas) de Bruges, où il vint au monde le 25 Décembre 1564, reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde le 24 Mars 1589. Comme fon deffein étoit de fe fixer dans les Etats de la République que les Hollandois travailloient à établir fur les débris de la puiffance Efpagnole, il chercha de l'emploi, & parvint à être fucceffivement Médecin des villes de Harlingen & de Lewarde dans la Frife. En 1614, on le nomma aux Chaires des Mathématiques & de Médecine dans l'Univerfité de Groningue, dont il fut depuis Bibliothécaire & deux fois Recteur. Tout occupé que *Muliers* parût de fa profeffion, il ne laiffa pas de fe mêler des affaires du commerce ; car il fut reçu dans le College de la Compagnie des Indes en 1621. Il mourut le 5 de Septembre 1630, & laiffa plufieurs Ouvrages fur l'Aftronomie.

Paul Freher fait mention de ce Médecin dans fon Théatre des Hommes favans ; *George Matthias* en parle auffi dans fon *Confpectus Hiftoriæ Medicorum Chronologicus* ;

& l'un & l'autre lui joignent *Pierre Muliers*, son fils, qui naquit à Harlingen le 11 de Mars 1599. Ce fut principalement à Groningue, à Leyde & à Montpellier qu'il s'appliqua à l'étude des Mathématiques & de la Médecine, mais ce fut à Valence en Dauphiné qu'il demanda les honneurs du Doctorat en cette derniere Science, & qu'il les obtint le 10 Juin 1624. Delà il vint exercer à Amsterdam, où il occupa la place de Médecin ordinaire du Prince d'Orange jusqu'en 1629, qu'il alla enseigner la Physique & la Botanique à Groningue. On met sa mort au 14 Février 1647.

MULLER (Philippe) vint au monde, le 11 Février 1585, à Hertzberg dans l'Electorat de Saxe. Il prit ses grades en Médecine à Leipsic, & quoiqu'il en fût demeuré à la Licence, on le nomma à la Chaire des Mathématiques, ensuite à celle de Botanique, & à différens autres emplois, dont il s'acquitta avec honneur dans l'Université de cette ville, où il mourut le 26 Mars 1659.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Philippe Muller*, aussi Professeur à Leipsic. Celui-ci, qui étoit de Fribourg, a écrit un Traité intitulé :

Miracula Chymica & Mysteria Medica, Libris quinque enucleata. Lipsiæ, & Regiomonti, 1614, *in*-12. *Wittebergæ*, 1623, *in*-12, & 1656, *in*-8. *Parisiis*, 1644, *in*-12. *Rothomagi*, 1651, *in*-12. *Amstelodami*, 1656, 1659, 1668, *in*-12. *Genevæ*, 1660, *in*-8. Cet Auteur, vrai Adepte & d'ailleurs homme à secrets, ne s'occupa que de la Pierre Philosophale & de la recherche de nouveaux remedes Chymiques. Il s'est cependant écarté de cette route si battue alors en Allemagne, pour écrire une Lettre *De usu musculorum*, qui a paru avec les Observations de *Grégoire Horstius* imprimées à Ulm, 1628, *in*-4.

Il y a eu beaucoup d'autres Médecins du nom de *Muller*; mais je me bornerai à parler des principaux.

Jacques Muller naquit en 1594 à Torgau en Misnie. Il fit de bonnes études en différens genres; mais comme il s'étoit principalement appliqué aux Mathématiques & à la Médecine, il prit l'an 1618 le bonnet de Docteur en cette derniere Science à Giessen, & la même année, il fut choisi pour enseigner la premiere dans les Ecoles de cette ville. L'Université de Marpurg l'attira dans les siennes, en 1625, pour y remplir la charge de Professeur des Mathématiques, dont il s'acquittoit à Giessen avec tant de célébrité. *Muller* se rendit à son invitation. En 1637, le Prince Jean, Landgrave de Hesse, le nomma Médecin de sa personne, ainsi que de l'Armée qu'il commandoit; mais il ne jouit pas longtems de cet emploi, car il mourut en Misnie le 10 Avril de cette année. On a de lui : *De coalitu partium genitalium. De natura motûs animalis & voluntarii* : Ouvrages imprimés à Ulm en 1628, *in*-4, avec les observations de *Grégoire Horstius*.

Théophile Muller, Docteur en Médecine, étoit de Dresde. Il exerça à Hambourg vers 1680, & publia dans cette ville un Traité sous ce titre :

Commentationum biga, quarum prima de oleis, variisque ea extrahendi modis; secunda de quibusdam Alchymiæ ortum & progressum breviter illustrantibus agit. Hamburgi, 1688, *in*-12.

Jean Muller, Docteur de la Faculté de Médecine en l'Université de Padoue,

étoit natif de Hambourg. Il fut d'abord Médecin de la Cour de Saxe-Eifenach: mais il retourna, en 1689, dans fa patrie, pour y enfeigner la Poéfie & la Phyfique. Il y mourut au mois de Janvier 1725.

Godefroid-Policarpe Muller, Médecin de Leipfic, a donné un Ouvrage intitulé: *Meditationes in œconomiam generationis animalium. Lipfiæ*, 1715, *in*-4.

Jean-Matthias Muller, Médecin de Francfort, étoit de l'Académie des Curieux de la Nature, à qui il a communiqué plufieurs obfervations. Il en a fait imprimer une à fes dépens, fous le titre de

Cafus Medico-Chirurgicus de effractura cranii & fubfecutis graviffimis fymptomatibus ex voto curatis. Halæ, 1712, *in*-8. *Noriberge*, 1714, *in*-8. Il s'agit d'un coup de pied de cheval à la tête, avec fracture de l'os frontal, de la partie fupérieure du nez & de l'os ethmoïde.

Godefroid-Guillaume Muller a écrit une Differtation *De fitu uteri obliquô in gravidis & ex eo fequente partu difficili. Argentinæ*, 1731, *in*-4. Cette piece traite d'une matiere fur laquelle il eft important de combiner ce que *Deventer* & *Levret* en ont dit.

MUNDANELLA, (Louis) Médecin natif de Brefle, fut en grande réputation en Italie vers l'an 1540. Il fe diftingua à Padoue tant par l'emploi de Directeur du Jardin des plantes, que par les lumieres qu'il porta dans la Botanique; mais rien ne lui fit plus d'honneur que d'avoir fenti, un des premiers, la préférence qu'on devoit donner aux Ouvrages des Médecins Grecs fur ceux des Arabes. Il employa tout ce qu'il avoit d'éloquence à perfuader fes contemporains de cette vérité. Egalement attaché à l'étude du Cabinet & à la pratique, il recueillit d'importantes obfervations, dont il appuya les maximes répandues dans les Traités qu'il donna au public:

Epiftolæ Medicinales variarum quæftionum & locorum Galeni difficiliorum expofitionem continentes. Annotationes in Antonii Mufæ Braffavolæ fimplicium medicamentorum examen. Bafileæ, 1538, *in*-8, 1543, 1556, *in*-4. *Tiguri*, 1540, *in*-8. *Venetiis*, 1545. *Lugduni*, 1557, *in-folio*.

Dialogi Medicinales decem. Tiguri, 1551, *in*-4.

Theatrum Galeni, hoc eft, univerfæ Medicinæ à Galeno diffufæ, fparfimque traditæ Promptuarium. Bafileæ, 1551, 1568, *in-folio. Coloniæ*, 1587, *in-folio*.

Epiftola ad Jofephum Valdanium, quâ tractatur Quæftio, utrùm in lienis affectibus fecanda fit vena quæ ad annularem digitum finiftræ manûs. Patavii, 1567, *in*-8.

MUNDINUS, Médecin du XIV fiecle, étoit de Milan, felon *Douglas* & *Freind*. Il tenta de perfectionner l'Anatomie, mais il y mit plus de zele que de fuccès, quoiqu'il fe fût appliqué à la diffection. Grand admirateur des Ouvrages Anatomiques de *Galien* & d'*Avicenne*, il ne leur eft pas tellement attaché, qu'il ne les contredife quelquefois. Plus méthodique qu'eux, il décrit les parties du corps humain de façon, qu'il en défigne le lieu, les fituations particulieres, le nombre, l'apparence, la fubftance, la qualité, les dimenfions, les tégumens, les tuniques, les ligamens, les ufages, les maladies qui leur font propres, les actions qu'elles operent & les accidens auxquels elles font fujettes. Il traite des

viſceres fort au long, mais il paſſe légérement ſur les nerfs & les vaiſſeaux ſanguins. Il ne décrit même les muſcles qu'aſſez imparfaitement. Tel eſt le plan de l'Ouvrage que *Mundinus* écrivit en 1315. On y trouve quelques nouvelles obſervations & des découvertes qui lui appartiennent ſur la matrice, mais tout cela eſt rendu d'une maniere groſſiere. Les deſcriptions manquent d'exactitude, & le ſtyle ſe ſent de la rudeſſe du ſiecle de l'Auteur; tellement que ce Traité d'Anatomie n'a aujourd'hui d'autre mérite que celui qu'il tient de ſon ancienneté. On doit cependant avouer que ce fut lui qui reſſuſcita, pour ainſi dire, l'étude de l'Anatomie; on le reſpecta même ſi généralement en Italie juſqu'au rétabliſſement des Lettres, que les ſtatuts de l'Univerſité de Padoue défendoient de ſe ſervir d'autre Traité, ſur la ſtructure du corps humain, pour les Leçons des Ecoles de Médecine. Tel que fût cet Ouvrage, le grand nombre d'éditions qu'on en a faites dans les XV & XVI ſiecles, prouve aſſez combien on l'eſtimoit. Voici le titre ſous lequel il a paru:

Anatome omnium humani corporis interiorum membrorum. Papiæ, 1478, *in-folio*, 1512, *in-4*, 1550, *in-8*, avec les Commentaires de *Matthieu Curtius. Bononiæ*, 1482, *in-folio*, 1520, *in-4*, avec le Commentaire de *Carpi. Patavii*, 1484, *in-4*, par *Jérôme de Mafeis. Venetiis*, 1507, *in-folio*, par *André Marſianus. Ibidem*, 1513, *in-folio*, par *Jean de Ketam*, & 1638, *in-12*, avec des notes. *Argentinæ*, 1509, 1513, *in-4. Lugduni*, 1528, *in-8. Lipſiæ*, 1505, *in-4*, avec les corrections de *Martin Polich. Marpurgi*, 1541, *in-4*, par *Dryander*.

Mundinus mourut à Bologne le 30 Août 1318, & fut enterré dans l'Egliſe de Saint Vital.

MUNIER, (Jean-Alcide) que *Portal* titre de Philoſophe, de Médecin de Lorraine, & de Citoyen de Genes, vécut vers le milieu du XVI ſiecle. On a de lui un Ouvrage ſur les vaiſſeaux lactés & lymphatiques, qui ne doit être qu'une compilation, puiſque l'Auteur avoue qu'il n'a rien vu de ces vaiſſeaux, faute de diſſecteur qui pût lui en faire la démonſtration. Cet Ouvrage eſt intitulé:

De venis tàm lacteis quàm lymphaticis noviſſimè repertis Sylloge Anatomica. Genuæ, 1648, 1654, *in-8*.

MUNNICKS, (Jean) fils d'un Apothicaire, naquit à Utrecht le 16 Octobre 1652. Il étudia la Médecine dans ſa patrie & il y fit tant de progrès, qu'on lui accorda les honneurs du Doctorat le 29 Octobre 1677. Le 11 Décembre de l'année ſuivante, il fut nommé Lecteur d'Anatomie; mais le 9 Février 1680, il monta à la Chaire d'Anatomie, de Médecine & de Botanique, & quoique ce fût ſous la condition de ne jouir d'aucun honoraire pendant deux ans, il en remplit les devoirs avec autant d'aſſiduité que d'honneur. Ce Médecin mourut le 10 Juin 1711, & laiſſa pluſieurs enfans de *Marie de Graaf*, ſa ſeconde femme, qu'il avoit épouſée en 1685. Il s'étoit marié en premieres noces, l'an 1681, avec *Hélene Meulemans*. Voici la notice des Ouvrages de *Jean Munnicks*.

Diſſertatio de urinis earumdemque inſpectione. Trajecti ad Rhenum, 1674, *in-12*, 1683, *in-8*. Si l'on en croit *Gaſpar Burmann*, dans ſon *Trajectum eruditum*, notre Médecin a tiré la matiere de cette Diſſertation d'un Livre écrit en François,

que peut-être il n'a fait que traduire ; c'eſt au moins ce qu'on lui reproche dans un Libelle intitulé : *Urômanticus caſtratus*.

Oratio de præſtantia Rei Herbariæ. Ultrajecti, 1678, in-4. Il prononça ce Diſcours lorſqu'il prit poſſeſſion de la Chaire extraordinaire de Médecine.

Oratio Inauguralis de utilitate Anatomiæ & fine. Ibidem, 1680, in-4. C'eſt par ce Diſcours qu'il ouvrit ſes premieres Leçons d'Anatomie, le 20 Novembre 1677.

Chirurgia ad praxim hodiernam adornata. Ibidem, 1689, in-4. *Francofurti*, 1691, in-8. *Genevæ*, 1715, in-4, ſous le nom d'Amſterdam. *Corneille Havardt* a mis cette Chirurgie en Hollandois, Utrecht, 1693, in-4 ; elle a depuis paru en Allemand, Francfort, 1700, in-8. C'eſt un Recueil tiré des Ecrits de différens Auteurs, mais dans lequel on trouve bien peu de choſes qu'on puiſſe attribuer à l'Editeur.

Oratio de diſcorde hominum concordiâ. Ultrajecti, 1693, in-4. Il la prononça en ſortant de ſon ſecond Rectorat, en 1694.

De Re Anatomicâ Liber. Ibidem, 1697, in-4. En Hollandois, Amſterdam, 1740. L'Ouvrage eſt court, mais bien écrit. Il eſt proprement un Extrait de tout ce qu'on avoit publié de mieux en Anatomie avant que cet Auteur mît ſon Livre au jour ; on y trouve cependant pluſieurs Obſervations qui lui appartiennent.

Oratio de morte. Ultrajecti, 1710, in-4. Ce Diſcours fut prononcé lorſqu'il ſe dépouilla de la dignité de Recteur pour la troiſieme & derniere fois.

Munnicks a travaillé à la quatrieme & à la cinquieme partie de l'*Hortus Malabricus*, qui ont paru en 1683 & en 1685, in-folio.

MUNSTER (Jean) vint au monde, en 1571, à Heilbron dans le Duché de Wirtemberg. Il étudia à Tubingue, à Lintz, & paſſa enſuite en Italie, dont il viſita les plus célebres Univerſités. A ſon retour, il ſe rendit à Bâle, où il prit le bonnet de Docteur en Médecine le 16 Février 1599. Les progrès qu'il avoit faits, lui mériterent bientôt la confiance des malades. Il ſe livra à la pratique, & parvint à une telle réputation, tant à Heilbron qu'à Wimpffen dans la Suabe, qu'on l'appella en 1606 à Gieſſen dans la haute Heſſe ; pour y remplir une Chaire de Médecine. Son début lui fit honneur, mais il n'eut pas le tems de faire voir entierement de quoi il étoit capable ; car il mourut le 25 Septembre de la même année, âgé ſeulement de 35 ans. On a cependant quelques Ouvrages de ſa façon :

Diſcuſſio eorum quæ ab Abrahamo Schopffio in generalis ſuæ omnium præſidiorum Medicorum univerſalium & topicorum diſquiſitionis Libri III, Sectione IV, tùm de aliis quibuſdam ad purgandi negotium ſpectantibus Theorematis, tùm verò maximè de purgatione principiô morborum inſtituendâ, contra magnum illud magni Hippocratis I Aphor. 22 oraculum ſcripta ſunt. Francofurti, 1603, in-8.

Diſputationum de Pœdo-Phlebotomia Libri V, quibus ſaluberrimum Galeni decretum, de non mittendo pueris infra decimum quartum annum ſanguine, defenditur, pro Alexandro Maſſaria adversùs Horatium Augenium. Tubingæ, 1604, in-4. *Francofurti* 1617, in-4. L'un & l'autre de ces Ecrits font preuve de l'attachement de *Munſter* aux ſentimens des Anciens, mais en même tems de la mauvaiſe application qu'il faiſoit de leurs maximes dans les cas que préſente journellement la pratique.

MUNTING, (Henri) Docteur de la Faculté de Groningue, sa patrie, naquit vers le commencement du XVII siecle. Il voyagea pendant huit ans qu'il employa à parcourir l'Angleterre, la France, l'Italie, & l'Allemagne; mais comme son génie le portoit spécialement à l'étude de la Botanique, il ne manqua aucune occasion de consulter les hommes les plus savans dans cette Science, & il acquit ainsi les rares connoissances qui le rendirent lui-même si célebre dans la suite. Il étoit revenu depuis peu de tems à Groningue, lorsqu'il fit à ses fraix une entreprise qui parut au dessus des forces d'un particulier. Il acheta un fonds & le forma en jardin qu'il remplit de plantes étrangeres & indigenes les plus curieuses. La dépense qu'il dut faire, absorba le revenu de son patrimoine & de sa profession; il ne laissa cependant point de travailler à l'embellissement de son jardin avec autant de goût que d'ardeur : mais cet homme généreux auroit bientôt été réduit à manquer du nécessaire à la vie, si les Etats de la Province n'eussent enfin pris la résolution de protéger un établissement aussi utile à la nouvelle Université de Groningue. Ils donnerent à *Munting* le titre de leur Botaniste, & lui accorderent une pension annuelle pour l'aider à faire face aux dépenses inséparables de son entreprise. Ce fut en 1641 qu'ils lui firent ces avances; mais comme ils s'apperçurent qu'elles ne suffisoient pas au remboursement des fraix, ils nommerent ce Médecin à la Chaire de Chymie & de Botanique en 1654, avec une augmentation considérable de sa pension. *Munting* n'occupa cette Chaire qu'environ quatre ans; car il mourut en 1658. Nous avons de lui :

Hortus & universæ Materiæ Medicæ Gazophylacium, in quo plantas tùm usitatas ac vulgatiores, & in agro Omlandico ac Drenticò, cæterisque conterminis passim per campos, pascua, &c. provenientes; tùm etiam minùs usitatas ac rariores ex diversis mundi plagis hùc translatas, ordine alphabeticò describuntur. Accessit catalogus Tuliparum & Cariophillorum hortensium. Groningæ, 1646, in-8.

MUNTING, (Abraham) fils du précédent & d'*Esther Renemans*, vit le jour à Groningue le 19 Juin 1626. Après son cours de Philosophie sous *Martin Schoockius*, il profita pendant quelque tems des instructions de son pere sur la connoissance des plantes; & puis ayant suivi les Professeurs les plus célebres des Universités de Franeker, d'Utrecht & de Leyde, il passa en France en 1649, toujours dans le dessein de se perfectionner dans la Médecine & sur-tout dans la Botanique. Au bout de deux ans de séjour dans ce Royaume, il prit le bonnet de Docteur à Angers, & revint ensuite dans sa patrie rendre compte à son pere du succès de son voyage. Celui-ci, charmé des progrès qu'il avoit faits dans la Botanique, ne manqua pas de lui fournir l'occasion de montrer son habileté, en le chargeant de monter en Chaire en sa place. Le public regarda dès lors *Abraham* comme un homme capable de succéder à son pere; aussi ne balança-t-on pas de le nommer à la charge de Professeur que celui-ci laissa vacante par sa mort arrivée en 1658. Il fit honneur à son nouvel emploi qu'il exerça avec beaucoup de fruit, jusqu'au dernier jour de Janvier 1683; il mourut ce même jour d'un catarrhe suffocatif, âgé seulement de 56 ans, après avoir été Recteur de l'Université de Groningue. L'année de la mort de son pere, il avoit épousé *Elisabeth Gabbema*,

fœur de l'Hiftoriographe de ce nom, dont il eut plufieurs enfans. Il laiffa une fille & deux fils; l'un, *Albert Munting*, Docteur en Médecine qui obtint fa Chaire, vivoit encore en 1695.

Les Bibliographes ont fait les remarques fuivantes fur les Ouvrages du Médecin dont nous parlons :

La véritable culture des plantes, en Flamand. Leuwarde, 1671, *in*-4. Amfterdam, *in*-4. Ce Traité, qui eft divifé en trois Livres, eft orné de quarante planches en taille-douce ; mais le Baron de *Haller* reprocha à l'Auteur d'avoir mal rendu les noms des plantes & d'avoir donné plufieurs figures très-fufpectes. Il a paru un extrait de cet Ouvrage fous le titre d'Almanach du jardinage. Groningue, 1687, *in*-12.

Aloëdarium, five, Aloës mucronatô foliô Americanæ majoris, aliarumque ejufdem fpeciei, Hiftoria. Amftelodami, 1680, *in*-4, avec figures.

De vera Antiquorum Herbâ Britannicâ & ejufdem efficaciâ contra Stomacacen feu Sceletyrben, Frifiis & Batavis de Scheurbuyck, *Differtatio Hiftorico-Medica. Amftelodami*, 1681, 1698, *in*-4. M. de *Haller* cenfure encore la plupart des figures de cet Ouvrage. L'herbe *Britannique* fervoit autrefois de remede aux Frifons & aux peuples voifins contre le Scorbut ; les Romains s'en fervirent auffi avec fuccès pendant qu'ils furent maîtres de la Frife : mais les irruptions que les Normands & les Goths firent dans ce pays-là vers l'an 758, ne laifferent prefque aucun exemple de fon utilité. Cette plante fut depuis confondue avec plufieurs autres. Notre Auteur prouve par les paffages des anciens Ecrivains, & par fa propre expérience, que c'eft l'*Hydrolapathum*, la Patience aquatique, ou la Parelle de Marais, qui eft la véritable *Britannique*. Dans le langage Frifon, *Brit* fignifie confolider, *Tan*, dent, & *Ica* ou *Hica*, la fortie ; & comme le peuple reconnut, dans cette plante, la propriété de confolider les chairs & d'affermir les dents qu'elle empêchoit de tomber, il la nomma *Britannica*, mot formé par la réunion de ceux dont on vient de parler.

Defcription curieufe des plantes. Leyde, & Utrecht, 1696, *in-folio*, en Flamand. Les planches font magnifiquement gravées ; elles repréfentent cependant quelques plantes fabuleufes que l'Auteur a adoptées comme vraies. On trouva ce grand Ouvrage dans fon Cabinet ; il eft orné de 245 planches, qui ont été publiées feules & fans aucun difcours en 1727. Il y a une édition Latine, augmentée des noms fynonymes des plantes, par *François Kiggelaer*, fous le titre de *Phytographia curiofa, exhibens arborum, fruticum, herbarum & florum icones. Amftelodami*, 1702, 1711, 1713, *in-folio*, avec les noms Latins, François, Italiens, Allemands, Flamands & autres. A la page 909 de ce Traité, *Munting* parle d'une Ordonnance des Etats de Hollande publiée en 1637, pour arrêter le commerce des Tulipes qui étoit porté à tel excès, que trois oignons de l'efpece nommée *femper Auguftus* avoient été vendus 30000 florins.

MURALT ou DE MURALTO, (Jean) natif de Zurich, demeura quelque tems à Montpellier, où il s'appliqua à l'étude de la Médecine. Il paffa delà à Lyon, & il fuivit les meilleurs Praticiens de cette ville, fur-tout dans les Hôpitaux; bientôt après, il fe rendit à Paris dans le deffein d'y faire fes cours d'ac-

couchemens

couchemens & d'Anatomie. *Mauriceau* & *Gayant* furent ses Maîtres. Les progrès qu'il avoit faits dans ces différens genres l'annoncerent si avantageusement dans sa patrie, qu'il y parut tout-à-la-fois comme Médecin, comme Accoucheur & comme Chirurgien; on le chargea même ensuite d'y enseigner la Physique, l'Anatomie & la Chirurgie. La maniere dont il s'acquitta de tous ces devoirs le rendirent cher à ses concitoyens, qui le regreterent beaucoup à sa mort arrivée en 1733. *Muralt* contribua à l'établissement d'un Théatre Anatomique à Zurich; il y fit souvent des dissections d'animaux, démontra quelquefois la structure de nos organes sur des cadavres humains, & donna des Leçons de Chirurgie. Il ne se borna cependant point à instruire de vive voix; il mit au jour plusieurs Ouvrages en Allemand, tant sur l'Anatomie & les Accouchemens, que sur les Opérations Chirurgicales & la Médecine. Celui qu'il écrivit sur cette derniere Science, porte le titre d'*Hippocrate Helvétique*, parce qu'il y a rassemblé des observations rapportées au climat de la Suisse, au tempérament & aux usages des peuples.

On trouve quantité d'autres observations de sa façon dans les Mémoires de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, dont il fut membre sous le nom d'*Aretæus*. On a encore de lui:

Vademecum Anatomicum, sive, Clavis Medicinæ. Tiguri, 1677, *in*-12. *Amstelodami*, 1688, *in*-12, sous le titre d'*Exercitationes Anatomicæ observationibus & experimentis Anatomicis mixtæ*. C'est dans l'exposé des dissections que consiste l'utilité de ce petit Ouvrage. L'Auteur s'attribue la découverte de l'artere bronchiale; mais personne ne lui en a déféré l'honneur. Il décrit assez bien la circulation, dont il prétend qu'*Hippocrate* a eu connoissance; il entre d'ailleurs dans une infinité de détails Anatomiques, la plupart rendus avec exactitude.

Collegium Anatomicum. Norimbergæ, 1687, *in*-8. C'est un mêlange d'Anatomie & de remarques sur les Accouchemens.

Physices specialis quatuor partes, sive, Helvetiæ Paradisus. Tiguri, 1710, *in*-8. Il y donne la description des plantes les plus rares des environs de Schafhouse & des montagnes de la Suisse; mais on doit se défier de sa nomenclature, à raison des noms étranges qu'il assigne souvent à ces plantes.

MURATORIUS, (François) Docteur en Philosophie & en Médecine, enseigna l'Anatomie à Bologne, où il florissoit dès l'an 1602. Il paroît qu'on peut ajouter qu'il exerçoit encore la Chirurgie, puisqu'il fut obligé de faire l'apologie du traitement qu'il avoit employé dans la cure d'une plaie d'arme à feu au bras. Il publia à ce sujet:

Apologia adversùs calumniatores Therapeiæ quam ipse in vulnere brachii ex sclopeto adhibuit. Bononiæ, 1600, *in*-4.

On lui doit encore un Ouvrage écrit en Italien, qui est un Recueil des meilleurs remedes contre la maladie contagieuse qui désoloit la ville de Bologne en 1630 & en 1631.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec *Louis-Antoine Muratori* natif de Vignoles dans le territoire de Bologne. Ce dernier étoit un savant Ecclésiastique qui fut Bibliothécaire de la Bibliotheque Ambrosienne à Milan, & ensuite de

celle du Duc de Modene. Il mourut en 1750, à l'âge de 77 ans; & parmi les beaux Ouvrages qui rendront sa mémoire immortelle, il laissa un Traité Italien sur la peste, le régime convenable à cette maladie & la méthode de s'en préserver, avec des maximes Ecclésiastiques, Politiques & Médicinales, relatives à ces différens objets. Il y a une édition de Modene, 1714, *in*-4.

MURRAY ou MURREY, (Robert) noble Ecossois, remplit, avec honneur, différens emplois militaires & civils en France & en Angleterre. Il étoit Président de la Société Royale de Londres, lorsqu'il mourut subitement le 4 Juillet 1673. Ce fut à la variété de ses talens que *Murray* dut l'avantage d'être mis le premier à la tête de cette Compagnie, depuis si célebre par les grands Hommes qu'elle a produits. Il étoit lui-même très-versé dans la Chymie, dans les Mathématiques & dans la Philosophie expérimentale; mais il s'est dégradé, aux yeux de la postérité, par l'opiniâtreté de son attachement à la Société des Freres de la Rose-Croix.

MUSA. Voyez ANTONIUS MUSA.

MUSÉE, Poëte Grec que l'on croit avoir vécu du tems d'*Orphée* & avant *Homere*, environ 1180 ans avant Jesus-Christ, passe pour avoir enseigné des remedes pour les maladies. *Pline* dit qu'il s'appliqua à la connoissance des plantes, de même qu'*Orphée*; mais cet Auteur remarque que *Musée* fut le dernier des deux qui écrivit sur cette matiere. Les Ouvrages de l'un & de l'autre ont cependant bien l'air d'être supposés; au moins passoient-ils anciennement pour tels, car *Pausanias* les donne à un certain *Onomacritus* qui étoit d'Athenes.

MUSGRAVE (Guillaume) naquit vers 1657 dans le Duché de Sommerset en Angleterre. Il étudia pendant quelque tems le Droit à Oxford, mais il passa ensuite aux Ecoles de Médecine dans l'Université de la même ville, & il y fut reçu Docteur le 6 Juillet 1689. *Musgrave* étoit déja Membre de la Société Royale de Londres, lorsqu'il se mit sur les bancs de la Faculté d'Oxford; il y avoit été admis en 1684, & il en fut nommé Secretaire dans le courant de la même année. Il a communiqué quelques observations à cette Compagnie. Mais il y a apparence qu'il cessa bientôt de faire les fonctions de Secretaire, tant à raison de son séjour à Oxford, que parce qu'il alla se fixer en 1691 à Excester, où il exerça sa profession avec beaucoup de célébrité & composa les Ouvrages suivans:

Dissertatio de Arthritide symptomaticâ. Oxoniæ, 1703, *in*-8. *Genevæ*, 1736, *in*-4.

De Arthritide anomalâ sive internâ dissertatio. Oxoniæ, 1707, *in*-8. *Amstelodami*, 1710, *in*-8. *Genevæ*, 1715, 1723, *in*-4, avec la Dissertation précédente, à la suite des écrits de *Sydenham.*

Geta Britannicus. Iscæ Dunmoniorum, 1716, *in*-8. Ce Traité concerne la Science des médailles.

De Dea salute. Oxonii, 1716, *in*-8.

Il y a eu un autre *Musgrave* (*Thomas*) qui prit le bonnet de Docteur en Médecine à Oxford en 1521, & qui fut nommé l'année suivante à la charge de

Lecteur, fondée par le Cardinal de Wolfey dans l'Univerfité de la même ville. Il mourut en 1527, au moment qu'il alloit recevoir les honneurs du Doctorat en Théologie.

MUSITAN, (Charles) fils de *Scipion* & de *Laura Pugliefe*, étoit de Caftro-villari dans la Calabre, où il vint au monde le 5 Janvier 1635. Après avoir fini fon cours de Philofophie, il alla étudier la Médecine à Naples fous *Thomas-Corneille Confentinus*, *Léonard Capua* & *Sébaftien Bartholus*; il y prit même fes degrés & fe jetta enfuite dans la pratique qu'il exerça avec beaucoup de célébrité. Différentes Académies d'Italie l'aggrégerent à leur Corps, & l'Univerfité de Naples le mit au nombre de fes Profeffeurs.

Mufitan fut tout-à-la-fois Prêtre & Médecin; mais cette combinaifon d'état lui fufcita bien des tracafferies de la part de fes ennemis. Le mal de Naples faifoit alors de grands ravages, & notre Médecin traitoit avec fuccès ceux qui en étoient atteints ; il fe mêloit d'ailleurs de tout ce qui a rapport aux maladies des femmes. Ces différens départemens de la Médecine ne parurent point du reffort d'un Prêtre-Médecin. Les envieux crierent à l'indécence, & fous ce prétexte dicté par la jaloufie, ils n'allerent pas moins qu'à vouloir lui interdire toute pratique de la Médecine. Ils ne parvinrent cependant point à l'en exclure; car le Pape Clément IX, qui connoiffoit le favoir & le mérite de *Mufitan*, lui permit de l'exercer, & le Cardinal Antoine Pignatelli, Archevêque de Naples, & depuis Souverain Pontife fous le nom d'Innocent XII, confentit encore qu'il fût admis à entendre les confeffions. C'eft ainfi que *Mufitan* triompha des intrigues de l'envie. Le public plus équitable ne lui avoit jamais refufé fon eftime ; & comme il continua de la mériter, il en jouit jufqu'à fa mort arrivée en 1714, à l'âge de 79 ans.

Ce Médecin fut ennemi déclaré du Galénifme. Attaché à la Secte Chymique, il fit beaucoup d'ufage des remedes chauds & vanta hautement fes prétendus fpécifiques, pendant qu'il condamnoit la faignée, les fang-fues & les lavemens. Il ne s'écarta guere de cette méthode dans les Traités qu'il a laiffés ; mais tout infupportables qu'ils foient à raifon des moyens curatifs, ils font encore plus ennuyeux par la longueur avec laquelle l'Auteur décrit les maladies & donne l'ordre de leurs caufes. Voici les titres de ces Ouvrages:

Pyretologia, *feu de Febribus. Neapoli*, 1683, *in*-4. *Coloniæ Allobrogum*, 1701, *in*-4. Le fyftême qu'il avoit adopté ne pouvoit manquer de produire une bien mauvaife Théorie des fievres. La corruption de l'urine, de la bile & du fang, font tout autant de caufes qu'il attaque par des médicamens tirés des trois Regnes par l'action du feu chymique.

Del mal Francefe, en quatre Livres. Naples, 1697, *in*-8. Il y vante les remedes qu'il propofe, comme s'ils étoient nouveaux, & il s'en glorifie, comme s'ils étoient capables de correfpondre à fes vues ; mais fa conduite à cet égard eft d'autant plus blâmable, qu'au mépris des loix de l'honneur, elle porte l'empreinte du charlatanifme.

Chirurgia Theoretico-Practica, *feu*, *Trutina Chirurgico-Phyfica. Genevæ & Lugduni*, 1698, *in*-4. *Genevæ*, 1718, *in*-4. La quatrieme Partie de cet Ouvrage

roule fur le traitement de la Vérole. Elle parut en François à Trévoux, en 1711, deux volumes *in-12*, fous ce titre : *Traité de la Maladie Vénérienne & des remedes qui conviennent à fa guérifon. Devaux*, qui a fait cette Traduction fur l'édition Latine, y a joint des notes critiques de fa façon, dont le mérite furpaffe celui de l'original.

Apologia celeberrimorum Virorum. Genevæ, 1700, *in-4*. Il mit cet Ecrit au jour pour fe défendre contre les adverfaires que lui avoit fufcité fon oppofition au Galénifme.

Trutina Medico-Phyfica. Genevæ, 1701, *in-4*. C'eft un Corps de pratique.

Mantiffa ad Hadriani à Mynficht Thefaurum & Armamentarium Medico-Chymicum. Ibidem, 1701, *in-4*. Il y fait un pompeux étalage des médicamens qu'il a inventés ou adoptés.

De morbis mulierum. Ibidem, 1709, *in-4*. En Allemand, Leipfic, 1743, *in-8*. Il y débite beaucoup de miferes fur les fignes de la virginité, fur le flux périodique des femmes, & fur l'efprit féminal, dont il établit le fiege au centre du diaphragme.

Le Recueil des Ouvrages de ce Médecin fut imprimé, fous le titre d'*Opera omnia. Genevæ*, 1701, deux volumes *in-4*. *Ibidem*, 1716, deux volumes *in-folio*. Cette édition a été augmentée d'un Traité *De morbis Infantum*, d'un autre *De Luxationibus & de Fracturis*. On y trouve encore *Pyrotechnia Sophica*, qui eft la Chymie de l'Auteur. *Lugduni* 1733, deux volumes *in-folio*. *Venetiis*, 1738, deux volumes *in-folio*.

MUSSAPHIA (Benjamin) naquit en Efpagne de parens Juifs. Il fit la Médecine à Hambourg vers l'an 1638, paffa enfuite à Gluckftad au Duché de Holftein, & fe rendit enfin à Amfterdam où il mourut en 1674, à l'âge de 69 ans. On a de lui :

Sacro-Medicæ Sententiæ. Hamburgi, 1640, *in-8*, avec fa Lettre *De auro potabili*.

Epiftola de maris reciprocatione. Amftelodami, 1642, *in-4*. Il y établit fon fyftême fur la caufe du flux & du reflux de la mer.

MUTHS, (Donat à) Médecin natif de Ragufe, fut en eftime vers le milieu du XVI fiecle. Il écrivit une Lettre fur les vertus de la Térébenthine, qui parut à Lyon en 1534, *in-8*, avec le *Pentapharmacum* de *Symphorien Champier*. Il eft encore Auteur d'un Traité imprimé à Zurich en 1547, *in-4*, fous ce titre : *In interpretationem Galeni fuper quatuordecim Aphorifmos Hippocratis, Dialogus*.

MUYS (Wyer-Guillaume) naquit à Steenwyk dans l'Over-yffel, le 5 Janvier 1682, de *Jean Muys*, Docteur en Médecine, & de *Marie Schulting*, fille d'un Bourguemeftre de ce lieu. Il commença fes Humanités dans fa patrie & alla les continuer, pendant trois ans, au College de Kempen dans la même Province. *Ifaac Muys*, fon frere aîné, l'appella alors à Vollenhove & lui donna, pendant deux ans, des principes de Géométrie, de Médecine & d'Algebre. Il n'avoit que feize ans lorfqu'il fortit de la maifon de fon frere pour fe rendre à Leyde, où il fit fon cours de Philofophie fous *de Volder* & *Senguerdius* ; il paffa enfuite aux Ecoles de Médecine, & fuivit les

leçons des Profeſſeurs *Bidloo*, *Dekkers* & *Hotton*. De Leyde, il alla à Utrecht dans l'intention d'y demander le bonnet de Docteur qu'il reçut au mois d'Octobre 1701. Comme il n'étoit point fort à l'aiſe du côté de la fortune, il s'empreſſa de voir des malades, d'abord à Steenwyk & enſuite à Arnhem, ce qu'il fit avec un ſuccès dont il avoit beſoin pour vivre convenablement à ſon état. En 1707, les Curateurs de l'Académie de Groningue lui offrirent la Chaire de Philoſophie & des Mathématiques, qui vaquoit par le départ du célebre *Jean-Bernoulli*; mais les démêlés qui diviſoient le Magiſtrat de cette ville & celui des Ommelandes, arrêterent l'effet de ces offres & laiſſerent *Muys* ſans emploi. Il réuſſit mieux du côté de l'Académie de Franeker, où il fut appellé, dans le mois de Mars 1709, pour remplacer *Bernard Fullenius* en qualité de Profeſſeur des Mathématiques. Il prit poſſeſſion de cette Chaire le 13 Août 1711, & le 4 Novembre de l'année ſuivante, on lui en donna encore une de Médecine, qu'il quitta en 1720 pour celle de Chymie. Enfin en 1726, il paſſa à la charge de Profeſſeur de Botanique à laquelle eſt attachée l'inſpection du Jardin des plantes. A ces emplois, la Maiſon d'Orange avoit encore ajouté celui de Conſeiller Médecin; & quoiqu'il ne fût demandé qu'aſſez rarement pour en exercer les fonctions, il ne laiſſa pas de jouir de gros appointemens pendant toute ſa vie.

Ce Médecin avoit à peine atteint l'âge de 62 ans, lorſqu'une maladie de quelques ſemaines l'enleva de ce monde le 19 Avril 1744. *Herman Venema*, Profeſſeur en Théologie, prononça ſon Oraiſon funebre le 22 Mai ſuivant. *Muys* fut cinq fois Recteur de l'Univerſité de Franeker, & il étoit de la Société Royale de Berlin depuis le mois de Septembre 1709. On a de lui:

Oratio de uſu Matheſeos in perficiendo ingenio & judicio. Franequeræ, 1711, *in-folio.*

Elementa Phyſices methodô Mathematicâ demonſtrata, quibus accedunt Diſſertationes duæ: prior, de cauſſa ſoliditatis corporum: poſterior, de cauſſa reſiſtentiæ fluidorum. Amſtelodami, 1711, *in-4.*

Oratio inauguralis de theoriæ uſu, atque rectâ illam excolendi ratione. Franequeræ, 1714, *in-folio.*

Diſſertatio & obſervationes de ſalis ammoniaci præclarô ad febres intermittentes uſû. Franequeræ, 1716, *in-4.*

Diſputationes duæ, de materia luminis ſeu ignis, caloris & lucis naturâ. Ibidem, 1721, 1722, *in-4.*

Inveſtigatio fabricæ quæ in partibus muſculos componentibus exſtat. Lugduni Batavorum, 1738, 1741, 1751, *in-4*, avec trois planches deſſinées par l'Auteur. C'eſt par le travail le plus opiniâtre qu'il eſt venu à bout de former une compilation de tout ce qui avoit été dit ſur la fibre muſculaire, & qu'il a donné le recueil des expériences faites à ce ſujet. Il y a joint tout ce qu'il a lui-même découvert par le Microſcope.

Diſſertation ſur la perfection du monde corporel & intelligent, où l'on démontre en détail le merveilleux méchaniſme par lequel Dieu a voulu que les eſpeces des Hommes, des Animaux & des Plantes ſe perpétuaſſent pendant un tems déterminé &c. Leyde, 1745 & 1750, *in-12.*

Opuſcula poſthuma, ſeu ſermones Academici de ſelectis materiis, & Diſſertatio de diſtinctione mentis & corporis, cum Hermanni Venema Oratione funebri in ejus memoriam. Edente I. H. G. Muys filiô. Leovardiæ, 1749, *in*-4.

Jean Muys, pere de celui dont on vient de parler, exerça la Médecine à Leyde, & publia quelques Ouvrages que *Sancaſſani* cite avec éloge.

Praxis Medico-Chirurgica rationalis. Les quatre premieres Décades ont paru à Leyde en 1684, *in*-12; la cinquieme en 1685; la ſixieme & la ſeptieme en 1690, *in*-12. En tout, douze Décades qui furent publiées à Amſterdam en 1695, *in*-8, & en Allemand, à Berlin, 1699, *in*-4.

Podalirius redivivus. Leidæ, 1686, *in*-8. C'eſt une addition aux Obſervations précédentes. L'un & l'autre Recueil fut imprimé à Naples en 1727, *in*-4, avec d'autres Ouvrages.

Ce Médecin a donné dans les Théories de ſon tems. L'acide paſſe chez lui pour une cauſe prédominante dans les maladies. On ne ſauroit trop ſe récrier contre la fureur des ſyſtêmes, dont on a encore tant de peine à ſe guérir aujourd'hui. Rien ne prouve davantage leur inſuffiſance dans la pratique, que les cures opérées par des perſonnes diamétralement oppoſées ſur le même point de Théorie: *Muys*, avec le plus mauvais ſyſtême, a fait les cures les plus brillantes. Ce qui fait voir que malgré le libre eſſor qu'il donnoit à ſon génie dans le raiſonnement, il agiſſoit en Médecin expérimenté dans la pratique & ſe conformoit aux regles que la Nature a dictées elle-même.

MYE, (Fréderic VANDER) Médecin & Poëte du XVII ſiecle, naquit à Delft & exerça ſa profeſſion à Bréda. Il s'y diſtingua non ſeulement par les ſuccès de ſa pratique, mais encore par les Ouvrages dont il a enrichi la Médecine:

De Arthritide & Calculo gemino, Tractatus duo, unà cum Diſputatione Philoſophicâ de lapidum generatione. Hagæ Comitis, 1624, *in*-4, avec le ſuivant:

Hiſtoria Medica de vertigine, catarrhô, tuſſi vehementi, abortu, &c. Antverpiæ, 1624, *in*-4.

De morbis & ſymptomatibus popularibus Bredanis, tempore obſidionis, deque medicamentis in ſumma rerum inopiâ adhibitis. Ibidem, 1627, *in*-4.

De officio Medici præſidii & morbis ab urbe recuperatâ graſſantibus Bredanis, erroribus variis Practicorum & medicamentis tempore obſidionis in præſidio pro militibus præſcriptis. Bredæ, 1630, *in*-4.

MYNSICHT, (Adrien) Docteur en Médecine, Comte Palatin, Conſeiller-Médecin du Duc de Meckelbourg & de pluſieurs autres Princes, ſe diſtingua par ſes connoiſſances Chymiques au commencement du XVII ſiecle. On a de lui un Ouvrage qui a eu beaucoup de vogue, ainſi qu'on peut en juger par le nombre des éditions; mais il ne faut pas toujours ſe fier à ce que dit l'Auteur ſur les propriétés des médicamens, dont il donne la manipulation. Voici le titre de cet Ouvrage:

Armamentarium Medico-Chymicum, hoc eſt, ſelectiſſimorum, contra quoſvis morbos, pharmacorum conficiendorum ſecretiſſima ratio, cui in fine adjunctum eſt Teſtamentum

Hadrianeum de aureo Philoſophorum Lapide. Hamburgi, 1631, *in*-4. *Lubecæ*, 1638, 1646, 1662, *in*-4. *Lugduni*, 1645, 1664, 1670, *in*-8. *Rothomagi*, 1651, *in*-8. *Francofurti*, 1675, *in*-8. C'eſt à ce Médecin qu'on doit le ſel *de duobus* ou l'*Arcanum*, dont on fait encore aujourd'hui tant d'uſage.

MYREPSUS, (Nicolas) Médecin natif d'Alexandrie, eſt mis au rang des derniers Auteurs Grecs par le Docteur *Freind*, s'il eſt permis de regarder comme Grec, ſon ſtyle impur & barbare. On doit lui ſavoir gré des peines qu'il s'eſt données pour recueillir tous les médicamens compoſés qui ſont diſperſés dans les Ecrits des Grecs & des Arabes, & en former une eſpece de Pharmacopée. Il eſt certain que *Myrepſus* fit ſa compilation avant l'an 1300 ; car *Pierre de Abano*, ce fameux Conciliateur qui mourut en 1315 ou 1316, *Sylvaticus* & *Pedemontanus*, tous deux Médecins de Robert, Roi de Sicile, & qui écrivirent preſque au commencement de ſon regne, c'eſt-à-dire, vers l'an 1310, rapportent mot à mot différentes recettes que nous trouvons dans cet Auteur. D'ailleurs, on lit dans l'Eloge Hiſtorique de la Faculté de Médecine de Paris par M. *Hazon*, qu'on trouve dans les Archives de cette Compagnie, un projet de Réglement dreſſé en François l'an 1332, & qui a été traduit en Latin pour être préſenté à Meſſieurs du Parlement, au ſujet des Apothicaires ; on lit encore que ſelon ce projet qui a eu ſon exécution, tous les Maîtres Apothicaires devoient avoir chez eux l'Antidotaire de Nicolas, corrigé par la Faculté, & s'y conformer uniformément. Le Diſpenſaire de *Nicolas Myrepſus* étoit alors la regle de toute l'Europe pour la Pharmacie.

Léonard Fuch a mis ce Diſpenſaire en Latin, avec des notes, ſous le titre d'*Opus medicamentorum in ſectiones quadraginta-octo digéſtum* ; & quoique cette Traduction ne fût pas bien correcte, on n'a pas laiſſé d'en faire pluſieurs éditions. On remarque celle de Bâle, 1549, *in-folio*, avec les Ouvrages de *Méſué* ; celle de Lyon, 1550, *in*-8 ; de Veniſe, 1551, 1602, *in-folio*, avec les ſupplémens de *Méſué* ; de Paris, 1567, *in*-8, entre les *Medicæ Artis Principes* ; de Francfort, 1626, *in*-8, & de Nuremberg, 1658, même format, avec la Préface de *Jean Hartman Beyerus*, ſous le titre de *Theatrum Medico-Practicum de præparatione medicamentorum*. Cette derniere édition paſſe pour la meilleure. Il y en a d'autres plus anciennes que toutes celles dont on vient de parler : Lyon, 1519, *in-folio*, avec les Ouvrages de *Méſué*, & dans la même ville, 1531, *in*-8, avec les Canons de *Méſué* : Ingolſtadt, 1541, *in*-4, avec les notes de *Jean Agricola Ammonius* ; mais la verſion eſt de *Nicolas Rheginus* ou de *Nicolas de Regio*.

N.

NAELDWYCK, (Pierre VAN) Docteur en Médecine, étoit Hollandois de nation, & vivoit dans le XVII siecle. Il passa à Gothenbourg en Suede, où il exerça sa profession, & il fit imprimer à Leyde, en 1631, *in-4*, un Ouvrage intitulé :

Libri duo Philippicorum, sive, de Equorum naturâ, electione, educatione, disciplinâ & curatione. On trouve dans l'Histoire quantité de Médecins qui se sont occupés de la Vétérinaire ; il s'en trouve même plusieurs qui nous ont transmis des détails importans sur les Epizooties qui ont regné en différens tems.

NAERSSEN ou NARSSIUS (Jean) étoit de Dordrecht, où il naquit le 9 de Novembre 1580. Il n'eut pas plutôt achevé ses cours d'Humanités & de Philosophie, qu'il fut reçu au College Théologique des Etats de Hollande à Leyde, dont *Jean Kuchlein* avoit la Régence. Les progrès qu'il y fit, lui mériterent, en 1605, la place de Ministre à Grave sur Meuse, qu'il remplit jusqu'en 1619 ; mais il dut l'abandonner pendant le cours de cette année, parce qu'il étoit attaché au parti des Remontrans, & qu'il fut banni avec eux de la Hollande, en conséquence de la déclaration du Synode de Dordrecht. Il se rendit alors en France & il alla étudier la Médecine à Caen. Delà il passa à Hambourg, où il obtint la permission de pratiquer cette Science. Apparemment qu'il n'y fit pas grande fortune, puisqu'il essaya de s'établir à Féderic-Stad en Dannemarc. Ce fut alors qu'il prit le parti de voyager ; mais après avoir parcouru la Suede, la Prusse, la Pologne, la Moscovie & la plus grande partie de l'Allemagne, il retourna à Stockholm où il fut plus heureux. Le Roi Gustave-Adolphe l'honora du titre de son Médecin & Historiographe. Comme ce Prince étoit alors tout occupé de la guerre, le séjour de Stockholm ne s'accordoit pas avec les devoirs d'Historiographe que *Naerssen* étoit chargé de remplir. Le Roi lui écrivit, le 15 Mai 1630, de se rapprocher de ses Armées ; & il alla s'établir en Prusse, afin d'être plus à portée d'apprendre les exploits de son héros. Mais la Bataille de Lutzen termina les conquêtes de Gustave, avec sa vie, le 16 Novembre 1632 ; ce dévastateur de l'Allemagne y fut tué au commencement du combat. Ce fut alors que *Naerssen* prit le parti de retourner en Hollande, où il ne s'arrêta que jusqu'en 1635. On l'envoya, pendant cette année, aux Indes Orientales en qualité de Médecin de la Compagnie Hollandoise ; mais il ne la servit que deux ans, étant mort à Batavia au bout de ce terme.

Comme le grand talent de ce Médecin étoit la Poésie, il n'a laissé que des Ouvrages en ce genre. Les uns sont en Flamand, d'autres en Allemand ; mais la plupart des Vers qu'il a faits à la louange de Gustave-Adolphe, sont en Latin.

NÆVIUS, (Gaſpar) de Chemnitz en Miſnie, voyagea en Italie, où il ſuivit les plus célebres Profeſſeurs & fit tant de progrès dans l'étude de la Médecine, qu'à ſon retour en Allemagne, il ne tarda pas à obtenir une Chaire dans les Ecoles de l'Univerſité de Leipſic. Les Electeurs de Saxe, Maurice & Auguſte ſon frere, l'honorerent du titre de leur Conſeiller-Médecin; *Nævius* fut ſenſible à cette diſtinction, & s'appliqua plus que jamais à multiplier les talens qui la lui avoient méritée. Il mourut le 23 Octobre 1579, à l'âge de 65 ans, & laiſſa quelques Ouvrages, parmi leſquels on remarque des Conſultations de Médecine qui ſe trouvent dans le Recueil de *Brendelius*, deux Lettres adreſſées à *Matthiole*, l'une ſur quelques plantes & l'autre ſur une terre bleue, & un Ecrit intitulé :

De ratione alterandi humores per medicamenta ad purgandum, atque eorundem evacuationis tempore. Lipſiæ, 1551, *in*-4.

Jean Nævius, frere aîné de *Gaſpar*, étoit auſſi de Chemnitz, où il naquit le 29 Août 1499. Ce fut principalement en Italie qu'il étudia la Médecine, & ce fut dans ce pays qu'il reçut le bonnet de Docteur le 6 Mai 1525. Il avoit exercé ſa profeſſion à Annaberg en Saxe & à Joachimſthal en Boheme, avant que d'être attaché au ſervice des Electeurs Maurice & Auguſte, en qualité de Médecin; & comme il jouiſſoit d'une grande réputation dans toute l'Allemagne, l'Empereur Ferdinand I l'appella deux fois à Vienne pour le conſulter ſur ſa ſanté. *Pierre-André Matthiole*, avec qui *Nævius* avoit lié connoiſſance en Italie, faiſoit beaucoup d'eſtime du ſavoir de ce Médecin; il le déclare ainſi dans la préface d'un de ſes Livres, en parlant des Mémoires qu'il lui avoit envoyés pour ſon Hiſtoire des plantes.

Jean Nævius mourut le 7 Juillet 1574, & laiſſa quelques Conſultations, entre autres, celle intitulée : *Medicamenta contra peſtem pro Republica Dreſdenſi.*

NALDIUS, (Matthias) Médecin natif de Sienne, fut célebre dans le XVII ſiecle, non ſeulement par les connoiſſances qu'il avoit de ſon Art, mais encore par celles des Langues Latine, Grecque, Hébraïque, Chaldaïque & Arabe. Il enſeignoit avec beaucoup de réputation à Piſe, lorſque le Cardinal Fabio Chigi l'en tira pour être ſon premier Médecin, peu de tems après qu'il eut été élevé à la Papauté, ſous le nom d'Alexandre VII. A ſon exaltation, le 7 Avril 1655, ce Pape avoit choiſi *Jean Jacques Baldini*, déja vieux, pour remplir cette charge; mais *Baldini* étant devenu fort infirme, *Naldius* fut appellé pour le remplacer. Il ne ſe borna pas aux devoirs du poſte éminent qu'il occupoit à la Cour d'Alexandre VII, il enſeigna encore la Médecine à Rome, & contribua beaucoup à faire fleurir les Ecoles de l'Univerſité de cette ville. Il étoit d'un âge fort avancé, lorſqu'il mourut en 1682. Nous avons pluſieurs Ouvrages de ſa façon, dont on trouve les titres dans la plupart des Bibliographes; mais à en juger par les titres même, il paroît que ce Médecin s'eſt appliqué davantage aux diſcuſſions Phyſiologiques, qu'à mettre en ordre les Obſervations qu'une longue pratique doit lui avoir fournies.

Sapientis vitale filum, quod Philoſophicæ ac Medicæ Facultatis ambages publicè in-

greſſurus, *Heroïcis numeris ſibi conglomeravit. Senis*, 1623, *in-4*. Le goût qu'il eut pour la Poéſie dans ſa jeuneſſe, lui fit écrire cet Ouvrage en vers.

Pamphilia, *ſeu mundi univerſi amicitia, cui diſſidentes Philoſophorum opiniones conciliantur & parantur ex Re Medica amicitiæ. Ibidem*, 1647, *in-4*.

Regole per la cura del contagio. Rome, 1656, *in-4*.

Annotationes in Aphoriſmos Hippocratis. Romæ, 1667, *in-4*.

Rei Medicæ Prodromi, *præcipuorum Phyſiologiæ problematum Tractatus. Ibidem*, 1682, *in-folio*.

NANCEL, (Nicolas DE) célebre Humaniſte & Médecin, fut ainſi nommé du village de Nancel, lieu de ſa naiſſance entre Noyon & Soiſſons, où il vit le jour en 1539. Il vint étudier à Paris au College de Preſles, & il ſe fit tant eſtimer de *Ramus* qui en étoit Principal, qu'il fut chargé d'enſeigner publiquement les Langues Latine & Grecque dans ce College, quoiqu'il eût à peine atteint la fin de ſa dix huitieme année. L'Univerſité de Douay l'attira enſuite dans ſes Ecoles, où il prononça, le 5 Janvier 1563, un Diſcours Latin ſur l'excellence & la néceſſité de la Langue Grecque. Mais ſes amis, qui ne l'avoient vu quitter Paris qu'avec regret, le preſſerent ſi inſtamment de revenir dans cette Capitale, qu'il ſe détermina à s'y rendre pour remplir une Chaire au College de Preſles. Ce fut alors qu'il ſongea à ſe faire recevoir Docteur en la Faculté de Médecine de Paris; je doute cependant qu'il l'ait fait, car on ne trouve point ſon nom dans la Notice des Médecins de cette ville par M. *Baron*. Il ne ſe mêla pas moins de la pratique de la Médecine, & Soiſſons fut le premier endroit où il alla l'exercer. Il en partit, en 1569, pour aller à Angers trouver ſon ami *Maziles*, premier Médecin du Roi Charles IX, afin de voir ſi par ſon crédit il ne pourroit pas obtenir quelque place à la Cour. En paſſant par Tours, il fut ſollicité ſi vivement de s'arrêter dans cette ville, qu'il y conſentit. Il n'eut pas lieu de s'en repentir, car il s'y maria avantageuſement l'année ſuivante. Mais le Médecin de la Princeſſe Eléonore de Bourbon, Abbeſſe de Fontevrault, étant mort en 1587, *Nancel* obtint ſa place & quitta Tours, où il avoit demeuré 18 ans. On ne dit pas ſi ſon ſéjour fut long dans cette Abbaye; on ſe borne à fixer ſa mort en 1610, à l'âge de 71 ans.

Ce Médecin a écrit pluſieurs Ouvrages, comme *Epiſtolæ & Præfationes*, qui ont été imprimées à Paris en 1603, *in-8*; mais on ne s'arrête qu'aux ſuivans, à raiſon de leur rapport avec la Médecine:

Diſcours ſur la peſte. Paris, 1581, *in-8*.

De immortalitate animæ, *velitatio adversùs Galenum. Pariſiis*, 1587, *in-8*. Cette piece eſt tirée d'un Ouvrage plus conſidérable qu'il publia ſous le titre d'*Analogia microcoſmi ad macrocoſmum*, & dont on a des éditions de Paris de 1611 & de 1631, *in-folio*.

Declamationes, *in quibus Medicinæ & Juriſprudentiæ encomium. Pariſiis*, 1600, *in-8*.

NANNONI, (Ange) Chirurgien de l'Hôpital de Sainte Marie la Neuve à Florence, enſeigna la Chirurgie dans cette ville, où il jouiſſoit d'une grande réputation vers le milieu de ce ſiecle. On a de lui différens Ouvrages qui ont été bien accueillis du public:

Trattato delle malattie delle mamelle. Florence, 1746, *in-4.* Il vante le vinaigre, en forme de fumigation, contre la plupart des maladies des mammelles ; mais à l'exemple de tant d'autres qui se sont épuisés en réflexions sur la nature du Cancer, il regarde l'amputation comme le seul moyen curatif de ce mal désolant.

Dissertazioni Chirurgiche della Fistola Lacrimale, Cataratta, &c. Paris, 1748, *in-8.* Il y est question de médicamens déficcatifs & caustiques, dont l'Auteur explique l'action d'une maniere assez vraisemblable.

Discorso Chirurgico nell'introduzzione al curso delle operazioni. Florence, 1750, *in-4.* M. *Bertrandi* parle d'un autre Traité de la façon de *Nannoni*, qui a paru sous ce titre : *Della simplicita di medicare.* La simplicité du traitement a toujours été la pierre de touche de la bonne Médecine & de la bonne Chirurgie : dès qu'on connoît la nature & les causes d'une maladie, on ne voltige point d'un remede à un autre ; on se tient à celui indiqué.

NAPIER, (Richard) fils de *Robert* gentilhomme Anglois, fut reçu Maître-ès-Arts à Cambridge. On le nommoit communément *Docteur*, quoiqu'il n'eût pris aucun grade en Médecine, parce qu'il se mêloit d'exercer cette profession ; mais il traitoit les malades sur des principes bien différens de ceux de l'Ecole. Les Talismans & les Amulettes étoient sa principale ressource ; on n'attribue même les cures qu'il a faites qu'à ces moyens superstitieux, que l'aveugle crédulité adopte aisément & que l'imagination frappée tourne quelquefois à son avantage. C'est aux foiblesses de l'esprit humain que le Charlatanisme doit ses succès ; ce fut à elles que *Napier* dut les siens ; & comme il ne manqua jamais de trouver des sots, il se soutint en crédit parmi eux jusqu'à sa mort arrivée le premier d'Avril 1634, à l'âge de plus de 75 ans.

On trouve un autre *Richard Napier* qui fut un des premiers Membres de la Société Royale de Londres. Il étudia à Oxford, où il reçut le bonnet de Docteur en Médecine le premier de Novembre 1642. Partisan de l'Empirisme, il s'afficha dans le public, ainsi que le précédent, mais d'une maniere différente. Comme il étoit extrêmement entiché de l'Astrologie, il eut recours à toutes les petites supercheries de cette vaine Science, pour se faire valoir dans l'exercice de sa profession. Il y réussit cependant assez mal ; car il fit plus de bruit en Angleterre par la singularité de ses idées, que par les cures qu'il entreprit. On met sa mort au 17 Janvier 1675.

NARDIUS, (Jean) de Monte-Pulciano, petite ville d'Italie en Toscane, fit la Médecine à Florence au commencement du XVII siecle. On a plusieurs Ouvrages de sa façon :

Lactis Physica Analysis. Florentiæ, 1634, *in-4.*

Apologeticon in Fortunii Liceti Mulctram, vel de duplici calore. Ibidem, 1636, *in-folio & in-4.*

De igne subterraneô Physica Prolusio. Ibidem, 1641, *in-4.*

De Rore disquisitio Physica. Ibidem, 1642, *in-4.*

Noctium genialium Physicarum annus primus. Bononiæ, 1656, *in-4.*

De prodigiosis vulnerum curationibus. Norimbergæ, 1662, *in*-4, dans le *Theatrum sympatheticum auctum.*

Comme *Nardius* aimoit la Littérature, il publia une édition de *Lucrece*, Poëte Latin du quarantieme siecle, qui mit en vers le systême & la doctrine d'*Epicure* dans les six Livres *De rerum naturâ.* L'édition donnée par ce Medecin parut à Florence en 1647, *in*-4, avec des explications, des éclaircissemens & des réflexions.

NAREZ (Ursmer) naquit en 1678 à Binch dans la Province d'Hainaut. Comme ses parens n'étoient pas fort à l'aise, un Prêtre de sa parenté, qui lui avoit remarqué beaucoup de dispositions à l'étude, se chargea de l'y pousser & le mit au College, où il l'entretint durant son cours d'Humanités. Les progrès qu'il y fit, engagerent son bienfaiteur à l'envoyer à Louvain en 1696. Il y fut reçu dans la Maison de *Standonck*, suivit les Professeurs de Philosophie au College du *Porc*, & remporta la troisieme place à la Promotion générale du 16 Novembre 1698. Les avantages attachés aux premieres places de Philosophie décident ordinairement ceux qui les ont obtenues à embrasser l'étude de la Théologie, sur-tout lorsqu'ils sont mal partagés du côté de la fortune. *Narez* suivit une coutume qui étoit presque passée en regle; quoiqu'on ait un grand nombre d'exemples qui prouvent que l'espérance de profiter de certains avantages a souvent eu plus de part dans la prise de l'habit clérical, que le goût pour l'état ecclésiastique. Aussi le Droit & la Médecine ont-ils quelquefois réclamé contre cet usage abusif, en rappellant dans leurs Ecoles des sujets qui n'étoient pas faits pour la Théologie. *Narez* en est lui-même un exemple. Sa vocation à l'état ecclésiastique paroissoit bien décidée, lorsqu'une seule circonstance fit qu'il y renonça. Il étoit à peine initié dans la Théologie, qu'il fut nommé Professeur de Philosophie au *Porc*. Cet emploi ne l'empêcha cependant point de continuer le genre d'étude qu'il avoit d'abord embrassé; il prit le degré de Bachelier; il se prépara même à aller recevoir les ordres sacrés à Cambray: mais il apprit que son Archevêque (M. de Fénélon) étoit résolu de ne les conférer qu'à ceux qui auroient été éprouvés dans son Séminaire. L'absence que demandoit cette épreuve, étoit incompatible avec la Chaire de Philosophie: pour cette raison, *Narez* prit le parti de renoncer à l'état ecclésiastique, dont il ne conserva que l'habit. Décidé à se faire Médecin, il résigna un Canonicat de Saint Paul à Liege qu'il avoit obtenu en vertu des privileges de la Faculté des Arts, & il fut reçu à la Licence le 20 Septembre 1706. Il chercha dès lors à se fixer à Louvain & à devenir Membre de la Faculté de Médecine en l'Université de cette ville. Il y réussit en 1710, & fut nommé successeur de *Jean-François Favelet* dans la Chaire de Botanique, dont il prit possession le 3 Mars de la même année. Il continua de la remplir jusqu'au 10 Mai 1717, qu'il fut installé dans celle des Institutes, de laquelle il passa, le dernier Mars 1719, à la charge de Professeur d'Anatomie & de Chirurgie. *Narez* étoit alors Docteur; il avoit pris le bonnet le 18 Février de l'année précédente. Ceux qui ne sont point au fait des usages de l'Université de Louvain, trouveront sans doute que cette promotion est bien tardive, & s'étonneront de voir un homme enseigner avant qu'il soit Maître. Mais leur étonnement cessera, dès qu'ils sauront que les honneurs du Doctorat ne s'accordent à Louvain

qu'à un petit nombre de perſonnes dans chaque Faculté, & que le cours ordinaire des études ſe borne à la Licence. Il faut cependant remarquer que les ſimples Licenciés ſont réputés Maîtres & habiles à enſeigner.

Le 2 Juillet 1742, *Narez* fut choiſi pour remplacer *Favelet* dans la Chaire de Profeſſeur Primaire, ainſi que dans la direction de l'Hôpital de Louvain; mais il ne jouit pas long-tems de ce double emploi. Un mal d'eſtomac le jetta dans la langueur qui le mit au tombeau le 6 Décembre 1744.

Ce Médecin avoit épouſé une Demoiſelle de Louvain, *Eliſabeth Joris*, qui le laiſſa veuf ſans enfans. Maître de diſpoſer de ſa ſucceſſion, il légua par ſon teſtament les fonds néceſſaires à pluſieurs fondations utiles & pieuſes, & en particulier, il laiſſa 60 florins de rente pour aider à l'entretien du Jardin des plantes. *Narez* étoit un grand homme de bien, plein de droiture & d'équité. Ennemi du faſte, de la médiſance & de la flatterie, il ſut gagner l'eſtime & la confiance des appréciateurs du vrai mérite. Généreux & bienfaiſant, l'intérêt ne maîtriſa jamais ſon ame; charitable par inclination autant que par devoir, il fut le ſoutien de pluſieurs familles indigentes; franc dans toute ſa conduite, il aima la vérité au point de blâmer ouvertement les détours politiques qu'il mettoit au rang des déguiſemens inſidieux; partiſan du bon ordre, il s'oppoſa toujours à ces cabales ſourdes qui ne ſe gliſſent que trop ſouvent dans les Corps Académiques, parce qu'il les regardoit comme la ruine des études. Tel fut *Narez* dans le commerce de la vie. Conſidérons-le maintenant du côté de ſa profeſſion. Il étoit ſolide, mais peu brillant dans la Chaire. Bon obſervateur dans la pratique, il ſaiſiſſoit heureuſement les indications les plus juſtes dans le traitement des maladies; lent, quand il avoit à développer le caractere d'un mal, actif à en attaquer les cauſes, lorſqu'il étoit parvenu à les connoître, il opéra des guériſons qu'il auroit manquées, ſi ſa conduite eût été moins prudente. Elle parut quelquefois timide à des yeux moins éclairés que les ſiens; mais comme elle lui avoit toujours réuſſi, il laiſſoit jaſer les cenſeurs, & ſe repoſoit ſur la reconnoiſſance des malades qui ne manquoient pas de préconiſer la bonté de ſa méthode. Il ne chercha jamais à relever la ſolidité de ſon ſavoir par un pompeux étalage d'érudition; auſſi ſimple auprès des malades que dans la Chaire, le vrai & l'utile furent ſes uniques objets. Il voyoit les Théories ſe ſuccéder dans l'eſprit de ſes Collegues, comme les modes à la toilette des femmes, & il n'en prenoit que ce qui étoit marqué au ſceau de la Nature; il raiſonnoit, mais d'après les faits, & ne ſouffroit pas qu'on ſe laiſsât entraîner par les écarts de l'imagination.

Nous n'avons qu'un ſeul Ouvrage de la façon de ce Médecin; encore ne le doit-on qu'à ſon averſion décidée pour la charlatanerie. C'eſt une *Lettre d'un Médecin de Louvain à un de ſes amis*, à l'occaſion d'un Livret intitulé: *Preuve de la néceſſité de regarder les urines &c. Par J. F. D. B.* Louvain, 1733, *in*-12. *Narez* y montre le peu d'utilité de l'inſpection des urines en général, & l'inutilité de celles qu'on apporte au Médecin pour la guériſon des maladies. Il s'apprêtoit à donner un Traité de pratique fondé ſur ſa longue expérience, lorſque la mort arrêta ſon travail; c'eſt une vraie perte que ceux qui ont connu la juſteſſe de ſa méthode regreteront long-tems.

NATALIS, (Jean) né à Messine le 16 Mars 1642, fut reçu Docteur en Philosophie & en Médecine le 6 Octobre 1661. La même année, il fut nommé Secretaire de sa ville natale pour le terme de quatre ans, & fut ensuite continué jusqu'en 1673; mais il obtint alors cet emploi pour toute sa vie, par la protection de Claude Lamoral, Prince de Ligne, Vice-Roi de Sicile. La charge de Secretaire n'empêcha point *Natalis* de cultiver les Belles-Lettres & de se distinguer dans la pratique de la Médecine. Il étoit même si appliqué à l'étude de sa profession, que sa qualité de Docteur ne l'empêcha pas de se confondre avec les Ecoliers, & d'assister assez régulierement aux Leçons de *Marcel Malpighi*, de *Jean-Alphonse Borelli*, ainsi qu'à celles de *Charles Fracassati* qui succéda au premier. Ce fut par cette continuité d'étude, sous d'aussi habiles Maîtres, qu'il se soutint dans la réputation, dont il a joui par toute la Sicile & les Pays voisins. On croit qu'il est mort en 1730. Il a écrit plusieurs Ouvrages de Poésie, & il a laissé quelques Manuscrits de Médecine.

NAVARRO, (Michel) Apothicaire du XVI siecle, étoit Aragonois de naissance. Ses talens lui mériterent la confiance de Philippe II, Roi d'Espagne, qui le prit à son service. *Nicolas Antonio* lui attribue un Ouvrage intitulé: *In Johannis Mesue Libros Commentaria.*

Le même Auteur parle de *Jean-Baptiste Navarro* originaire du Royaume de Valence en Espagne, mais qui naquit à Castillon, petite ville de la Catalogne. Il étudia la Médecine dans l'Université de Valence, & il y prit le bonnet de Docteur. Ce fut encore dans cette Capitale qu'il fit imprimer en 1628, in-8, des Commentaires *In Libros Galeni de differentiis febrium, de pulsibus ad Tyrones, & spurium de urinis.*

NAUDÉ, (Gabriël) habile Critique & Médecin, naquit à Paris le 22 Février 1600. Il fit ses premieres études dans une Communauté Religieuse, & passa delà dans l'Université, où il s'appliqua à la Philosophie & ensuite à la Médecine. Pendant qu'il s'occupoit de cette derniere Science, Henri de Mesme, Président à Mortier au Parlement de Paris, voulut l'avoir pour son Bibliothécaire. Il accepta cet emploi qu'il exerça pendant quelque tems; mais l'envie de se pousser dans la Médecine, lui fit prendre la résolution de se rendre, en 1626, à Padoue, pour y continuer ses études. La mort de son pere fut au moment d'en interrompre le cours. Tout le sollicitoit de revenir incessamment à Paris; il ne quitta cependant les Ecoles de Padoue qu'après y avoir pris le bonnet de Docteur. Arrivé dans sa patrie, il ne tarda pas à se faire connoître du Cardinal Bagny qui le prit pour son Bibliothécaire & l'emmena avec lui à Rome en 1631. Dans la suite, il s'attacha au Cardinal Antoine Barberin; mais comme il jouissoit d'une pension à la Cour de France, avec le titre de Médecin de Louis XIII, le Cardinal de Richelieu le rappella à Paris, où il revint en 1642. A la mort de cette Eminence, le 4 Décembre de la même année, *Naudé* entra au service du Cardinal Mazarin, encore en qualité de Bibliothécaire; & sur ses ordres, il forma en peu de tems une collection de plus de 45000 volumes. Ce fut alors que ce Ministre lui donna un Canonicat de Verdun & le Prieuré de Lartige en Limosin.

La Reine Chriftine de Suede, informée du mérite de *Naudé*, l'appella à fa Cour après l'éloignement de Mazarin. Il s'y rendit, mais il trouva l'air du pays fi contraire à fa fanté, qu'il n'y put tenir, malgré les témoignages d'eftime dont cette Princeffe le combloit. Il fe mit en chemin pour revenir en France, & vint mourir à Abbeville le 29 Juillet 1653, âgé de 53 ans. Ce Médecin joignoit à des mœurs pures & à une vie réglée, beaucoup d'efprit, de favoir & de jugement. Il étoit extrêmement vif, & fa vivacité le jettoit quelquefois dans des converfations dangereufes. Il parloit avec une liberté qui s'étendoit fouvent fur des matieres de religion, à laquelle on affure cependant qu'il étoit attaché; mais comme il n'y a point de petites fautes à cet égard, c'eft mal l'excufer, que de dire qu'il étoit fi peu maître de retenir une faillie, que fon efprit faifoit tort à fon cœur.

Plus Littérateur que Médecin, *Naudé* a laiffé des preuves de fon goût dans les Ouvrages dont voici les titres :

Syntagma de ftudio liberali. Arimini, 1623, *in*-8. *Urbini*, 1632, *in*-4. Il y donne de bons préceptes fur la maniere d'étudier.

Inftruction à la France fur la vérité de l'Hiftoire des Freres de la Rofe-Croix. Paris, 1623, *in*-8. Cet Ouvrage eft recherché par les Curieux, pour fervir à l'Hiftoire des délires de l'efprit humain.

Apologie pour les grands Hommes fauffement accufés de magie. Paris, 1625, & 1628, *in*-8. Paris, 1669, deux volumes *in*-8. Amfterdam, 1712, *in*-8. C'eft le plus connu de fes Ouvrages; il montre combien l'Auteur étoit ennemi des préjugés.

Avis pour dreffer une Bibliotheque. Paris, 1627, *in*-12, & 1644, *in*-8.

De antiquitate & dignitate Scholæ Medicæ Parifienfis. Parifiis, 1628, *in*-8. Quoique *Naudé* n'eût fait aucun Acte dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris, il étoit fi plein d'eftime pour cette Compagnie, qu'il en compofa l'éloge qui fut prononcé pour le Difcours des Paranymphes en 1628. Il y a encore une édition de Paris, 1663, *in*-8, avec les *Orationes Encomiafticæ ad novem Jatrogoniftas Laureâ Medicâ donandos.* On trouve encore cet éloge à la fin des ftatuts de la Faculté imprimés en 1696.

Addition à l'Hiftoire de Louis XI. Paris, 1630, *in*-8.

Syntagma de ftudio militari. Romæ, 1637, *in*-4. *Jenæ*, 1683, *in*-12. C'eft peu de chofe.

Science des Princes, ou Confidérations politiques fur les coups d'Etat. Paris, fous le nom de Rome, 1639, *in*-4, 1667, *in*-12. Paris, 1673, *in*-8, avec les réflexions de *Louis du May.*

Exercitatio, quod Senæ nomen non Cæfenæ, fed Senogalliæ conveniat. Parifiis, 1642, *in*-8.

Bibliographia Politica. Lugduni Batavorum, 1642, *in*-16. *Francofurti*, 1673, *in*-8. Cet Ouvrage favant, mais peu exact, a été traduit en François par *Challine.* Paris, 1642, *in*-8.

Hieronymi Cardani vita. Parifiis, 1643, *in*-8. C'eft à fes foins qu'on doit cette édition. Il les a encore étendus fur d'autres Ouvrages; car il a fait imprimer à Paris, en 1643, *in*-4, *Bartholomæi Perdulcis Commentarii in Jacobi Sylvii Anatomen & in Libros Hippocratis.* C'eft encore d'après lui, qu'on a donné à Amfterdam,

en 1655, *in-12*, *Hieronymi Rorarii Libri duo quibus demonſtrat quod animalia bruta ratione meliùs utantur homine.* L'Auteur de ce dernier Traité naquit en Italie & fut un ſavant Ecrivain du XVI ſiecle; mais il a abuſé de ſon ſavoir, en voulant prouver, non ſeulement que les bêtes ſont des animaux raiſonnables, mais qu'elles ſe ſervent de la raiſon mieux que l'homme.

Panegyricus dictus Urbano VIII. Pariſiis, 1644, *in-8*.

Auguſtini Niphi opuſcula moralia & politica. Ibidem, 1645, *in-4*. Il a joint, à cette édition, ſon jugement ſur l'Auteur.

De fato & fatali vitæ terminô. Genevæ, 1647, *in-8*.

Pentas Quæſtionum Jatro-Philologicarum. Ibidem, 1647, *in-8*. Il y a une édition plus ancienne & moins complette, qui eſt de Padoue, 1634. Entre autres queſtions, on trouve celles-ci dans l'édition de Geneve: ſi l'étude du matin eſt plus avantageuſe que celle du ſoir? S'il eſt permis au Médecin de tromper le malade?

Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le Cardinal Mazarin depuis le 6 Janvier juſqu'au 1 Avril 1649. Paris, 1649, *in-4*. On y trouve des choſes curieuſes. Ce Livre, qui a paru ſous le nom de *Maſcurat*, a été ſupprimé preſque auſſitôt qu'il a été mis en vente. Il eſt en dialogues, & *Maſcurat*, c'eſt-à-dire, *Camuſat*, Libraire, s'y entretient avec *Saint Ange*, qui eſt le nom ſuppoſé de *Naudé*.

Cauſæ Kempenſis collectio pro Curia Romana. Pariſiis, 1651, *in-8*.

Remiſe de la Bibliotheque du Cardinal Mazarin entre les mains de M. Tubœuf. 1651, *in-4*.

Avis à Noſſeigneurs du Parlement ſur la vente de la Bibliotheque du Cardinal Mazarin. 1652, *in-4*.

Epiſtolæ. Genevæ, 1667, *in-12*, avec celles de quelques autres Savans.

Les Ouvrages de *Naudé* ſont écrits d'un ſtyle aſſez dur, mais on leur paſſe ce défaut pour les choſes curieuſes & intéreſſantes qu'on y trouve. On a recueilli différens traits de la vie de ce Médecin & pluſieurs de ſes penſées dans un de ces Livres qui ont été long-tems à la mode, je veux dire les *Ana*. Celui dont je parle, eſt intitulé:

Naudæana & Patiniana. Paris, 1701, *in-12*. Amſterdam, 1703, *in-12*, avec des additions.

NAVIER, (Pierre-Touſſaint) Médecin, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, Membre de la Société Littéraire de Châlons-ſur-Marne, naquit à S. Dizier en Champagne. Il s'eſt diſtingué dès le milieu de ce ſiecle par les Ouvrages ſuivans:

Lettre ſur quelques Obſervations d'Anatomie. Châlons, 1751, *in-4*.

Lettre à M. Aubert, dans laquelle on examine ſi le Péritoine enveloppe immédiatement les inteſtins. Ibidem, 1751, *in-4*. Elle attira à l'Auteur une Critique de la part de M. *François Aubert*, Médecin des Hôpitaux de Châlons-ſur-Marne, né à Dormans le 28 Septembre 1695, ſous le titre de *Réponſe aux Ecrits de M Navier ſur le Péritoine.* Celui-ci repliqua avec toute l'honnêteté & la modeſtie poſſible.

Replique à la Critique de M. Aubert ſur le Péritoine. Châlons, 1752, *in-12*. M.

Navier

Navier dit que le Péritoine, en embrassant les intestins par une duplicature membraneuse, les enveloppe immédiatement.

Dissertation sur plusieurs maladies populaires qui ont regné depuis quelque tems à Châlons-sur-Marne. Paris, 1753, *in*-12.

Observations sur l'amollissement des os. Paris, 1755, *in*-12. Il traite de cette matiere en général, & descend ensuite dans le particulier, au sujet de la femme Supiot.

Réflexions sur les dangers des exhumations précipitées & sur les abus des inhumations dans les églises; suivies d'observations sur les plantations d'arbres dans les cimetieres. Paris, 1775, *in*-12. Ces réflexions ont été lues, en 1767, dans une séance de l'Académie de Châlons-sur-Marne.

NÉANDER, (Michel) de Joachimsthal en Boheme, vint au monde le 3 Avril 1529. Il fit ses premieres études & sa Philosophie à Wittemberg, où il fut reçu Maître-ès-Arts le 10 Août 1550. Comme il s'étoit fait admirer dans cette ville par la supériorité de ses talens, on ne manqua pas de les accueillir à Jene, où il se rendit au sortir de Wittemberg; car il y obtint les Chaires des Mathématiques & de la Langue Grecque en 1551. Ces fonctions publiques ne l'empêcherent point de s'appliquer à la Médecine, pour laquelle il avoit toujours eu beaucoup de goût. Il en prit le bonnet le 20 Août 1558, & deux ans après, on le nomma Professeur en cette Science.

Néander mourut à Jene le 15 Octobre 1581, avec la réputation d'un homme extrêmement laborieux. Il le fut en effet; on peut même dire qu'il passa la plus grande partie de sa vie à écrire. Mais nous n'avons rien de lui sur la Médecine. Ses Ouvrages consistent principalement en des Traités sur la Physique, sur la Langue Grecque, sur *Isocrate*, *Aristote*, *Euripide*, *Lucien*, & sur les mesures & les poids des Anciens. Ce dernier Traité est le seul approchant de mon objet; on peut y joindre celui qu'il a écrit sur la Physique. Ils ont paru l'un & l'autre sous ces titres:

Physicæ, sive potius Sylloge Physicæ rerum eruditarum ad omnem vitam utilium, Pars prima. Lipsiæ, 1591, *in*-8.

Synopsis mensurarum & ponderum secundùm Romanos, Athenienses, Georgos & Hippiatros, cum Galeno de ponderibus & mensuris. Basileæ, 1544, 1555, *in*-4.

Il ne faut pas confondre ce Médecin avec *Jean Néander* natif de Brême, qui s'est occupé d'Ouvrages décidément relatifs à la Médecine. On a de lui:

Tabacologia, id est, Tabaci seu Nicotianæ descriptio Medico-Chirurgico-Pharmaceutica. Lugduni Batavorum, 1622, 1626, *in*-4. *Bremæ*, 1627, *in*-4. *Ultrajecti*, 1644, *in*-12, avec d'autres pieces sur le Tabac. En François, Lyon, 1626, *in*-8. Il y parle de trois especes de Tabac, de leur culture, préparation, & de leurs vertus médicinales. Il y parle encore des moyens qu'on emploie pour sophistiquer cette plante, & il donne la maniere de reconnoître les fraudes qui alterent sa bonté naturelle.

Syntagma, in quo Medicinæ cùm laudes & natalitia, Sectæ earumque placita, tùm Cataclypses ejus, Restauratores & Propagatores, &c. depinguntur. Bremæ, 1623,

in-4. On fait peu de cas de cet Ouvrage, parce qu'il eſt plein de fautes & d'anachroniſmes.

Saſſafraſologia. Ibidem, 1627, *in*-4.

NEBEL, (Daniel) Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, ſous le nom d'*Achille* II, étoit d'Heidelberg, où il naquit en 1664. Après de bonnes études, il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de cette ville, & parcourut enſuite la Suiſſe & la France. Voyageur curieux, il remarqua toutes les beautés de l'un & de l'autre de ces pays; mais plus curieux encore de perfectionner & d'augmenter ſes connoiſſances, il s'attacha aux Maîtres les plus habiles & fit ſous eux de ſi grands progrès, que peu de tems après ſon retour à Heidelberg, il fut nommé à la Chaire de Profeſſeur extraordinaire, dans laquelle il monta en 1691. Témoin de la déſolation que les François porterent dans ſa ville natale, qui fut priſe par le Maréchal de Lorges en 1693, il ne put ſoutenir la vuè des maux & des cruautés qui dévaſtoient ſa patrie. Il s'enfuit à Marpurg, & il y fut reçu à bras ouverts; on lui donna même une Chaire de Médecine qu'il remplit juſqu'en 1708, tems auquel il retourna à Heidelberg pour y occuper les charges de premier Profeſſeur de la Faculté & de Médecin de la Cour. L'Electeur Charles-Philippe le nomma ſon premier Médecin en 1728; mais *Nebel* ne jouit que peu d'années de cet avantage, car il mourut le 15 Mars 1733. On a de lui quantité d'obſervations dans les Mémoires de l'Académie Impériale d'Allemagne, & pluſieurs diſſertations qu'il a données en différens tems au public, ſous ces titres:

De novis inventis Botanicis hujus ſæculi. Marpurgi, 1694, *in*-4.

Character plantarum naturalis. Francofurti, 1700, *in*-12.

De plantis vernô tempore efflorefcentibus. Heidelbergæ, 1706, *in*-4.

De plantis vergente æſtate efflorefcentibus. Ibidem, 1707, *in*-4.

De Rore marino. Ibidem, 1710, *in*-4.

De Lithotomia. Ibidem, 1710, *in*-4.

De fœtûs extractione ex utero. Ibidem, 1713, *in*-4.

Guillaume-Bernard Nebel, fils du précédent, étoit de Marpurg. Il enſeigna la Médecine à Heidelberg, fut reçu dans l'Académie des Curieux de la Nature, & publia les Diſſertations ſuivantes:

Diſſertatio Phyſica de Mercurio lucente in vacuo. Baſileæ, 1719, *in*-4.

De partu tredecimeſtri legitimô. Heidelbergæ 1731, *in*-4. C'eſt donner bien de l'extenſion à la groſſeſſe.

De lethalitate vulneris pericardii. Ibidem, 1739, *in*-4.

NEBRUS, Triſaïeul d'*Hippocrate*, ſe rendit célebre par les connoiſſances qu'il avoit de la Médecine, mais il le devint davantage, par l'oracle que les Prêtres de Delphes publierent à ſon ſujet. Les Criſſéens, peuple de la Phocyde, furent attaqués en vertu d'un Décret des Amphictyons. Le ſiege de Criſſa avoit déja duré huit ans, & la peſte ravageoit le camp des aſſiégeans, lorſque ceux-ci eurent recours à l'oracle de Delphes, qui leur répondit que *Pour recouvrer la ſanté & prendre la place, il falloit faire venir de l'Iſle de Cos le faon d'une biche avec de l'or-*

L'obscurité de ces paroles jetta les assiégeans dans le plus grand embarras, mais ils trouverent enfin l'explication de l'énigme dans la personne de *Nebrus* & dans celle de son fils *Chrysus*, dont le premier signifie en Grec un faon de biche & le second de l'or. L'un & l'autre partirent pour se rendre devant Crissa, montés sur une galere équipée aux fraix de *Nebrus* qui porta aux assiégeans des médicamens si salutaires, qu'à leur moyen ils furent délivrés de la peste dont ils étoient désolés.

Tel fut toujours l'air mystérieux que les Grecs mirent dans les actions des hommes qui avoient servi la patrie. Mais ce qu'il y a de grand dans la conduite de *Nebrus*, du côté des secours de son Art qu'il alla offrir aux assiégeans, a été flétri par un trait de la barbarie la plus monstrueuse. Il empoisonna les sources d'où les assiégés tiroient leurs eaux, & viola ainsi tout-à-la-fois les droits de la guerre & de l'humanité. Quant à ce qui regarde *Chrysus*, il paroît qu'il paya de sa personne au siege de Crissa, car il fut tué à l'assaut que les Grecs donnerent à cette ville.

NECHEPSUS, Roi d'Egypte de la XXe. Dynastie, vécut vers l'an du monde 2550. Il s'appliqua beaucoup à l'Astrologie, & il fut regardé par le peuple comme un Savant & un Sage. On lui attribue non seulement des Livres de Magie & d'Astrologie judiciaire, mais encore des Ouvrages de Médecine; car les uns & les autres marchoient souvent de pair dans l'enfance de ce dernier Art. Tel qu'eût été son savoir, il a suffi pour faire passer son nom à la postérité. *Ausone* le regarde comme le Maître des Magiciens; *Pline* le cite sur des faits d'Astronomie; *Julius Firmicus* dit que ce très-juste Empereur des Egyptiens étoit bon Astronome, qu'il avoit fait des Recueils sur toutes les maladies & qu'il avoit trouvé des remedes divins. *Galien* cite aussi *Nechepsus* en parlant des propriétés du jaspe verd. Ce Roi d'Egypte avoit vanté cette pierre contre la foiblesse de l'orifice de l'estomac; mais il falloit y graver la figure d'un dragon rayonnant & l'appliquer sur la partie malade. *Galien* ajoute cependant qu'il a vu le même effet de l'application du jaspe, sans qu'il y eût rien de gravé. Ce Médecin avoit trop de bon sens, pour ne pas savoir que la figure du dragon, ainsi que tant d'autres qu'on voit gravées sur les Talismans, sont des moyens de guérison autant inutiles que superstitieux. Ce fut la Philosophie qui éclaira *Galien* sur cette matiere; car les Romains de son tems donnoient encore un peu dans de pareils remedes.

On trouve dans *Aëtius* la description d'une emplâtre & de quelques autres médicamens attribués au Roi *Nechepsus* ou *Nechepsos*; cet Auteur avance même que ce Prince Egyptien avoit trouvé un remede propre à briser la pierre dans la vessie.

NEEDHAM (Marchamont) naquit en 1620 à Burford en Angleterre. Après de bonnes études d'Humanités, il se rendit à Oxford, ville capitale de sa Province, où il s'appliqua à la Philosophie, & fut reçu Bachelier-ès-Arts le 24 Août 1637. Dès qu'il eut fini son cours de Philosophie, il commença celui de Médecine dans la même ville, & s'attacha dès lors à la Secte Chy-

mique, dont il adopta les principes. En 1645, il passa à Londres, où il exerça sa profession & s'afficha par la singularité de ses maximes. Il fit grand bruit à l'occasion des Ouvrages qu'il publia, en sa langue maternelle, sur l'état de la Médecine en Angleterre. Les édits qui bornent l'exercice de cet Art aux personnes qui ont fait preuve de leur capacité, lui déplurent; il se récria contre eux, & voulut faire revivre l'usage des tems antérieurs à l'établissement des Académies. Il prétendit prouver qu'il devoit être permis à tout le monde de s'ériger en Médecin, sans qu'on fût obligé de faire aucun cours d'étude dans les Ecoles, ni de se soumettre aux examens qui conduisent aux grades. La police qui veille à la sûreté publique par la sagesse de ses ordonnances, ne s'accommodoit pas avec les vues de *Needham* qui ne buttoient pas moins qu'à ouvrir la porte au charlatanisme. *Jean Twysden* & *Robert Sprackling* détruisirent, par leurs Ecrits, ce chimérique & préjudiciable projet; mais comme l'Auteur étoit un de ces hommes entêtés qu'on fait revenir difficilement de leurs idées, il y persista jusqu'à sa mort arrivée le 29 Novembre 1678.

NEEDHAM, (Vautier) Médecin Anglois, fit la plus grande partie de ses études à Oxford. Le goût de la lecture étoit une suite de sa passion dominante. Toujours occupé à rechercher ce que chaque Auteur avoit dit de mieux dans ses Ouvrages, il ne quittoit presque pas les Bibliotheques publiques; ces Musées consacrés à l'avancement des Lettres lui servoient, pour ainsi dire, de Cabinet. Ce fut-là qu'il puisa les rares connoissances qui lui ouvrirent l'entrée du College Royal de Londres, & qui le répandirent si avantageusement dans cette ville, qu'on le nomma à la charge de Médecin de l'Hôpital de Sutton. Le 20 Juin 1667, il fut reçu dans la Société Royale, à qui il fit honneur par les Observations, dont il ne cessa d'enrichir ses Mémoires jusqu'à sa mort arrivée le 16 Avril 1691. On a encore de lui un Ouvrage dans lequel il a bien traité de tout ce qui a rapport au Fœtus; on lui reproche cependant de s'être trop attaché aux expériences faites sur les animaux, & de n'avoir pas cherché à les vérifier par l'ouverture des cadavres humains. Voici le titre de cet Ouvrage:

Disquisitio Anatomica de formato Fœtu. Londini, 1667, *in*-8. *Amstelodami*, 1668, *in*-12.

Gaspar Needham, autre Médecin Anglois, reçu à Oxford, fit son entrée dans la Société Royale de Londres le 28 Août 1661. Il étoit aussi du College des Médecins de cette ville, & il y jouissoit de la plus grande réputation, lorsqu'il mourut le 31 Octobre 1679, à l'âge de 57 ans.

Il ne faut point confondre ces deux Médecins avec un Gentilhomme Anglois, nommé *Turberville Needham*, qui étoit de la Société Royale de Londres. Il a publié, en sa Langue maternelle, un Ouvrage traduit de l'Italien de l'Abbé *Splanzini*, Professeur de Philosophie à Modene, dans lequel l'Auteur rappelle l'ancien systême de la production des animaux par la pourriture. La Version Angloise a paru à Londres, en 1745, *in*-8. Depuis, on a mis cet Ouvrage en François dans les éditions de Leyde, 1747, *in*-12, de Paris, 1750, *in*-12, & 1769, deux volumes *in*-8. La derniere a été publiée sous ce titre:

Nouvelles recherches ſur les découvertes microſcopiques, & la génération des corps organiſés, avec des Notes, des Recherches Phyſiques & Métaphyſiques ſur la Nature & la Religion; & une nouvelle Théorie de la Terre, par M. de Needham, *Membre de la Société & de celle des Antiquaires de Londres, & Correſpondant de l'Académie des Sciences de Paris.* Sous le nom de Londres, Paris, 1769, deux volumes *in*-8.

NEHEMIA, (Abraham) Juif Portugais, fit la Médecine vers la fin du XVI ſiecle. Il eſt connu par un Ouvrage qui a été pluſieurs fois imprimé ſous ce titre :

Methodi univerſalis medendi per ſanguinis miſſionem & purgationem Libri duo, quorum alterò agitur de tempore purgandi & ordine medendi. Acceſſit de tempore aquæ frigidæ in febribus ardentibus ad ſatietatem exhibendæ Liber unus. Venetiis, 1591, 1604, in-4.

NEMESIUS, Philoſophe qui ſe fit Chrétien, vécut ſur la fin du quatrieme ſiecle ou au commencement du cinquieme, & devint, dit-on, Evêque d'Emeſe, lieu de ſa naiſſance dans la Phénicie. Il nous reſte de lui un Livre de la nature de l'homme, qui ſe trouve en Grec & en Latin dans la Bibliotheque des Peres, & qui a été imprimé ſéparément ſous ce titre :

De natura hominis Liber. Lugduni, 1538, *in*-8, de la Traduction de *George Valla. Antverpiæ*, 1565, 1584, *in*-8, en Grec, avec la Verſion Latine de *Nicolas Ellebodius. Oxonii*, 1671, *in*-8. En Anglois, Londres, 1636, *in*-8.

Le Docteur *Freind* n'eſt pas d'accord avec l'Editeur d'Oxford ſur les découvertes Anatomiques de *Nemeſius.* Cet Editeur lui en attribue deux bien importantes, dont l'une ſur-tout tient le premier rang parmi toutes celles qui ont contribué aux progrès de la Médecine. La premiere concerne la bile. Cette humeur, ſuivant notre Philoſophe, n'exiſte pas dans le corps pour elle ſeulement; ſes uſages ſont fort étendus, car elle aide à la digeſtion des alimens & elle facilite la déjection des excrémens. D'ailleurs, en qualité & à l'imitation des facultés vitales, elle communique au corps une eſpece de chaleur. Telles ſont les raiſons par leſquelles elle ſemble faite par rapport à elle-même; mais comme elle ſert encore à nettoyer le ſang, elle paroît auſſi être faite par rapport à ce fluide. Voilà, dit l'Editeur d'Oxford, tout le ſyſtême moderne de la bile aſſez clairement expoſé; ſyſtême que *Sylvius de le Boë* s'eſt vanté d'avoir produit. On convient que les principes du dernier ſont à peu-près les mêmes que ceux de *Nemiſius*; mais ne pourroit-on pas dire, d'après le Baron de *Haller*, que ſi cette Théorie de la bile eſt de quelque utilité dans la Médecine, c'eſt moins à *Nemeſius* qu'il faut accorder l'honneur de l'invention, qu'à *Galien*, dont il a copié la Phyſiologie ?

Il eſt maintenant queſtion d'un point beaucoup plus important. L'Editeur d'Oxford prétend que le Philoſophe d'Emeſe a connu la circulation du ſang, & qu'il eſt vraiment l'Auteur de cette découverte, dont la démonſtration a tant illuſtré le dernier ſiecle. C'eſt par le paſſage ſuivant qu'il s'efforce de prouver ſon aſſertion. Le mouvement du pouls, dit *Nemeſius*, naît du cœur & particuliérement du ventricule gauche de ce viſcere. Par une ſuite conſtante de l'ordre & de l'harmonie, l'artere eſt dilatée & reſſerrée avec violence : dans la dilatation, elle attire des

veines voisines la partie la plus tenue du sang, dont les exhalaisons servent à l'entretien des esprits vitaux. Dans sa contraction, l'artere répand dans tout le corps, par des passages secrets, toutes les exhalaisons qu'elle contient; enforte que tout ce qui est fuligineux, est chassé par le cœur dans l'expiration, soit par la bouche, soit par le nez. Ainsi parle *Nemesius.* Si c'est là-dessus que l'Editeur d'Oxford lui attribue l'importante découverte de la circulation, *Hippocrate* & *Galien* pourroient la revendiquer à de plus justes titres; car tout ce qu'on peut conclure de ce passage, ainsi que de l'autre où il s'agit du Foie, c'est que *Nemesius* n'avoit aucune idée de la maniere, dont se fait la circulation.

NENTER, (George-Philippe) célebre Professeur de Médecine en l'Université de Strasbourg, a donné quelques Ouvrages au public vers le commencement de ce siecle. Ils sont intitulés :

Theoria hominis sani, sive, Physiologia Medica. Argentorati, 1714, *in*-8. *Ibidem*, 1723, *in*-8.

Theoria hominis ægroti, sive, Pathologiæ Medicæ pars generalis. Ibidem, 1716, *in*-8.

Fundamenta Medicinæ Theoretico-Practicæ. Ibidem, 1718, *in*-4. Le second Tome a paru à Strasbourg en 1721, *in*-4, & les deux ensemble à Venise, en 1753, *in-fol.*

Les deux premiers Ouvrages servoient de cahiers aux Ecoliers qui suivoient les Leçons, dans lesquelles il leur expliquoit plus au long les matieres qui n'étoient qu'ébauchées dans l'Imprimé. Les avantages que les Ecoliers tirerent de cette méthode d'enseigner, engagerent *Nenter* à céder à leurs prieres, & à donner plus d'étendue au corps de doctrine qu'il a établie, en deux Tomes *in*-4, sur les principes de *Stahl* & d'autres Médecins célebres. La Préface qu'il a mise à la tête de cette édition, est remarquable par la maniere ingénieuse avec laquelle il traite de la Médecine malade. Il expose, avec autant de vérité que d'énergie, les causes qui dérangent la santé d'un Art si nécessaire, & il les rapporte principalement au mépris qu'on fait de la Médecine & des Médecins, parce que ceux-ci ne travaillent point assez à pousser celle-là à l'état de perfection, dont elle est susceptible. Il ajoute que la Pratique tire peu de fruit de l'enseignement des Ecoles; que la Médecine d'*Hippocrate* est trop négligée, celle des Novateurs trop aveuglément suivie; que les Médecins ne s'appliquent point assez à la recherche des remedes héroïques, & que l'essence de plusieurs maladies leur est encore trop peu connue. La source d'où partent tant de maux, est, selon lui, la négligence des Modernes à suivre la Nature pas à pas, ainsi que faisoient les Anciens. On a commencé par abandonner la maniere d'écrire aphoristique & cette admirable brieveté, sous laquelle *Hippocrate* a renfermé les plus grands principes, pour se répandre en raisonnemens la plupart étrangers à la Médecine, & tous inutiles à la perfection de la Pratique. On a tiré peu de lumieres de l'Observation, parce que l'histoire des maladies a été mal tracée ou négligée. On a eu beaucoup d'ardeur pour l'étude, mais on en a peu profité, parce qu'on s'est attaché à de mauvais Auteurs, sur-tout à ceux qui en imposent à leurs Lecteurs par le faux brillant des Hypotheses Philosophiques & Médicinales. *Nenter* ne prévoit pas qu'on puisse guérir la Médecine qu'à l'aide du tems. Il faut la préparer de longue-main à l'action des remedes efficaces, dont elle a un vrai besoin; & ces remedes consistent prin-

cipalement dans la meilleure méthode d'enfeigner cette Science, de l'apprendre & de l'exercer. C'eft de la nature de l'enfeignement que découlent les bons principes qui doivent former des Ecoliers favans & des Praticiens heureux. Tout Profeffeur doit commencer par rejetter les préjugés qui offufquent la raifon. Une érudition folide, beaucoup de fidélité dans l'expofition des mouvemens de la Nature, un grand defir de communiquer ce qu'il fait, un defir plus grand encore de n'enfeigner que des vérités utiles & conftantes, une averfion marquée pour les fyftêmes féduifans de l'imagination qui court après la nouveauté : telles font les qualités que doit avoir celui à qui on a donné la charge, également honorable & importante, de former des Eleves capables de fervir un jour l'humanité fouffrante.

NESSEL, (Edmond) premier Médecin de George-Louis de Berghes, Evêque & Prince de Liege, étoit de la ville de ce nom, où il naquit vers l'an 1658. Il étudia la Médecine à Leyde, & voyagea enfuite en France pour y perfectionner fes connoiffances. Ce ne fut qu'après s'être mis au fait de celles qui décident de la réputation d'un Médecin qui fe livre à la pratique de fon Art, qu'il prit la réfolution de retourner dans fa patrie. Il s'y fit aggréger au College vers l'an 1690, & il eut bientôt l'avantage de fe diftinguer par les cures les plus brillantes, qui lui mériterent la confidération qu'on ne peut refufer au vrai mérite & à la fcience. Comme l'eftime, dont il jouiffoit à des titres auffi folides, n'eft point fujette aux revers, ainfi que celle qui dépend du caprice de la multitude, elle l'accompagna pendant toute fa vie; elle lui furvécut même par les regrets dont le public l'honora à fa mort arrivée le 24 Février 1731, dans la 73e année de fon âge. On a de lui :

Traité analytique des Eaux de Spa & de leurs vertus & ufages. Liege, 1699, *in*-12.

Il laiffa encore deux Manufcrits, dans l'un defquels il a recueilli ce que les meilleurs Ecrivains ont dit fur les propriétés des fimples les plus en ufage; il rapporte, dans l'autre, la méthode qui lui a le mieux réuffi dans les maladies rares qu'il a eu occafion de traiter. Ces deux Manufcrits font demeurés en mains de fon fils, *Matthieu Neffel*, Médecin & Confeiller de la Cour Allodiale de Liege. On doit à celui-ci :

Apologie des Eaux de Spa. Liege, 1713, *in*-8.

NEUCRANTZ, (Paul) Docteur en Médecine, étoit de Roftock. Il commença par exercer dans fa ville natale en 1632, mais au bout de deux ans, il fe rendit à Lubeck, où il parvint à la charge de Phyficien en 1655, & mourut le 24 Mai 1671, âgé de 66 ans. Il a écrit :

De Purpura Liber fingularis, in quo febrium malignarum natura & curatio proponitur. Lubecæ, 1648, *in*-4. *Francofurti*, 1660, *in*-4.

De Harengo Exercitatio Medica, in qua principis pifcium exquifitiffima bonitas, fummaque gloria afferta & vindicata. Lubecæ, 1654, *in*-4.

Idea perfecti Medici. Ibidem, 1655, *in*-4. C'eft l'Oraifon funebre de *Jean-Henri Meibomius.*

Jean-Antoine Neucrantz de Lubeck, fils de *Paul*, étudia à Helmftadt fous *Henri*

Meibomius, & vint exercer la Médecine dans sa patrie. Il passa, en 1698, à la Cour de Schwerin-Mecklenbourg.

Il faut distinguer ces deux Médecins de *Jean Neucrantz*, Docteur en Philosophie & en Médecine, & premier Physicien de Stralsund dans la Poméranie, qui publia dans cette ville en 1645, *in*-12, un Ouvrage intitulé :

Auctarium Pharmacopœiæ Stralsundensis.

NEUFVILLE (Gerard DE) naquit en 1590 à Wésel au Duché de Cleves. Il n'eut pas plutôt pris le bonnet de Docteur en Médecine, que se sentant du goût & des talens pour la Chaire, il se mit à postuler celles qu'il crut lui convenir. Comme il étoit en état d'enseigner plusieurs Sciences, il commença par les Mathématiques, dont il fit des Leçons publiques à Heidelberg, en qualité de Professeur extraordinaire. Il passa ensuite à Brême, & non seulement il y continua d'enseigner les Mathématiques, mais encore la Physique & la Médecine ; il y parvint même à l'emploi de premier Médecin stipendié, qu'on connoît en Allemagne sous le nom de *Physicien*. De meilleures conditions le tirerent de Brême pour se rendre à Groningue, où il avoit obtenu la Chaire de Philosophie & de Médecine. Il mourut dans cette ville le 28 Juillet 1648, & ne laissa que des Ouvrages de Mathématique & de Physique.

Louis de Neufville, disciple d'*Albinus*, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Leyde, où il publia en 1730, *in*-4, une Dissertation réimprimée en 1736, *in*-8, dans laquelle il soutient l'existence de la membrane Allantoïde & de l'Ouraque dans le Fœtus humain.

NEVIANUS, (Marc) dont le véritable nom doit avoir été NEEFS ou DE NEEF, suivant M. *Paquot*, naquit à Grammont, en Flandre, vers l'an 1520 ou 1530. Il fut considéré dans sa patrie qu'il servit utilement pendant plusieurs années, soit en qualité de Médecin, soit à titre de Bourguemestre. Toute la ville lui témoigna les regrets qu'elle avoit de le voir abandonner sa profession, pour embrasser l'état Ecclésiastique. Comme il venoit d'être pourvu d'un bénéfice, il se fit Prêtre & alla s'établir à Gand, où il demeura au moins depuis 1563 jusqu'en 1575. *Nevianus* aimoit le travail. A l'imitation de *Macer* & de *Nicandre*, il consacra ses talens pour la Poésie à l'avantage de la Médecine. Mais bien différent de ces deux Poëtes-Médecins, il ne mit aucune beauté dans ses Vers ; il ne traita même point des matieres qui sont les sujets de ses Ouvrages, avec tout l'intérêt dont elles sont susceptibles. Voici les titres des pieces que nous avons de lui :

De plantarum viribus Poëmation. Lovanii, 1563, *in*-8. Il dédia ce Poëme à Lamoral, Comte d'Egmond, Gouverneur de la Flandre. On peut juger de ses Vers par l'échantillon qu'on a pris de ce qu'il dit du Nêflier & du Pêcher :

Germina, tum frondes, quas Mespilus edit, acerbô
Gustu donantur cumulatè. Bacca redundat
Stypsis energiâ : dein emolumenta profundit,
Atque parit stomacho : sedisque fluenta coercet.

Mali

Mali Perſiacæ folium germenque caleſcit,
Et per cæca fugat nocuum ſpiracula Chymum:
Quin & amaroris geniô decoratur alacri:
Nec non Helmynthes tollit. Sed poma gelaſcunt
Ordine ſub binò, madidantque, citòque feruntur
Per alvi ductus. Flumen matura propellunt
Ejuſdem: at cohibent hunc immatura fluorem.

De qualitatibus primis, ſecundis, tertiis, iiſque quas natura tegit occultas abditaſve, Poëmation. Gandavi, 1573, *in*-8.

De curandis morbis Poëmation. Ibidem, 1573, 1575, *in*-8.

In Poëmation ſuum de curandis morbis, Corollarium de febribus agens. Ibidem, 1575, *in*-8.

NEUMANN, (Gaſpar) Conſeiller Aulique de Sa Majeſté Pruſſienne, étoit de Zullichau dans le Duché de Croſſen, où il naquit, le 11 Juillet 1683, de *George Neumann*, Bourgeois & Apothicaire de cette ville. Il s'appliqua à la Profeſſion de ſon pere, & après avoir tenu quelque tems une Pharmacie à Unruhſtadt dans la grande Pologne, il paſſa en 1705 à Berlin, où il entra dans l'Apothicairerie de voyage du Roi de Pruſſe. Il voyagea ſept ans en cette qualité; mais comme on lui reconnut des talens & d'heureuſes diſpoſitions pour les perfectionner, on en rendit compte au Roi qui voulut qu'il étudiât à Hall, & qui le fit enſuite voyager à ſes fraix pour lui donner occaſion d'approfondir la Chymie. Ce fut en 1711 qu'il commença ſes voyages. Après avoir viſité les mines d'Allemagne, il paſſa en Hollande pour y voir travailler les plus célebres Chymiſtes de ce pays, & ſur-tout pour y profiter des lumieres du ſavant *Boerhaave*. Delà il ſe rendit en Angleterre, où il apprit la mort de ſon Maître, le Roi de Pruſſe Fréderic I, qui périt en 1713 d'une maladie de langueur. Dans cette circonſtance qui l'embarraſſoit, il trouva, en retournant, le Docteur *Cyprien* qui le retint à Franequer & qui l'employa à faire différentes expériences. Mais le Médecin *Gundelsheimer* lui écrivit de Berlin, en 1715, pour ſavoir s'il avoit envie de revenir dans cette ville, & s'il vouloit aller en Poméranie en qualité d'Apothicaire de campagne. *Neumann* l'en remercia, & en 1716 il alla avec le Roi d'Angleterre, George I, à Hannovre, d'où il ſe rendit à Berlin pour y vaquer à quelques affaires particulieres qui demandoient ſa préſence. Il y lia connoiſſance avec *Stahl*, Médecin du Roi Fréderic-Guillaume, & gagna tellement l'eſtime & l'affection de ce Savant, qu'il lui obtint la permiſſion de voyager encore pendant un an, aux fraix de la Cour. *Neumann* profita de cette nouvelle faveur pour voir l'Angleterre, la France & l'Italie. Il fit par-tout connoiſſance avec les Chymiſtes les plus habiles, & en France, il donna des Leçons de Botanique. A Rome, il mérita la bienveillance de *Lanciſi* qui lui fit voir tout ce qui pouvoit mériter ſon attention dans cette ville, où il demeura ſix ſemaines. De retour à Berlin, il fut fait Apothicaire de la Cour; & le Roi ayant fondé, en 1723, un College de Médecine & de Chirurgie dans ſa Capitale, il fut nommé Profeſſeur de Chymie

pratique, & en 1724 Membre du College. En 1725, la Société Royale de Londres le reçut dans son Corps, & la Faculté de Médecine de Hall lui accorda le bonnet de Docteur en 1727. Il fit cette année un voyage en Siléfie, en Moravie, jufqu'à Vienne; il paffa à fon retour par la Boheme, vifita les bains de Toeplitz, & fe rendit à Berlin par Drefde & Freyberg, dont il examina les mines avec toute l'attention d'un Philofophe-Chymifte.

Neumann fut aggrégé à l'Académie Impériale des Curieux de la Nature en 1728, & à l'Inftitut de Bologne en 1734. La même année, il fit un voyage dans la Nouvelle Marche & la Poméranie, où il découvrit la véritable génération de la Pierre Oftéocolle. En 1736, l'Académie des Curieux lui envoya le diplome d'Adjoint, & prefque en même tems, il fut nommé Doyen du College de Médecine & de Chirurgie à Berlin. Il mourut dans cette ville le 20 Octobre 1737, & laiffa plufieurs Mémoires au public dans les Recueils des Sociétés favantes, dont il étoit Membre. Les Actes des Curieux de la Nature contiennent: *Tractatus de oleo deftillato formicarum æthereô: Tractatus de albumine ovi fuccino fimili.* On trouve dans les mêlanges de la Société Royale de Berlin, où il avoit encore été reçu: *Difquifitio de Camphora: de experimento probandi Spiritum Vini Gallici: de falibus alcalino fixis.* Dans les Tranfactions Philofophiques: *De Camphora Thymi: de Ambra gryfea*, &c. On a féparément:

Lectiones Chymicæ de falibus alcalino-fixis & de Camphora. Berolini, 1727, *in-4.*

De Succino, Opio, Caryophillis aromaticis & Caftoreo. Ibidem, 1730.

Difquifitio de Ambra gryfea. Drefdæ, 1736.

Et quelques Ouvrages en Allemand, dont celui qui renferme des Leçons publiques fur le Thé, le Caffé, la Bierre & le Vin, fut publié à Leipfic en 1736, *in-4.*

NEWTON, (Thomas) célebre Poëte Latin & Maître d'Ecole en Angleterre, fe mêloit auffi de la pratique de la Médecine. Il a écrit quelques Ouvrages fur cette Science, en fa Langue maternelle, comme fur les médicamens les plus éprouvés, fur la nature & les fymptômes des maladies, &c. Il en a traduit d'autres dans la même Langue, & principalement d'après *Gratarole* & *Liévin Lemnius.* L'Hiftoire Chronologique des Médecins, par *George Matthias*, ajoute que *Thomas Newton* mourut au mois de Mai 1607.

Il faut diftinguer cet Auteur d'*Ifaac Newton*, célebre Philofophe & Mathématicien Anglois, qui naquit à Volftrope dans la Province de Lincoln, le jour de Noël 1642, & mourut à Londres le 20 Mars 1727, à l'âge de 85 ans. Ce grand génie a écrit quantité d'Ouvrages fur différentes matieres, & la Médecine n'a pas manqué de tirer parti de ceux qu'il a donnés fur la Phyfique.

NICANDRE, Auteur Grec, fut non feulement Grammairien, mais encore Poëte & Médecin. On dit qu'il fleurit vers l'an du monde 3741, fous le regne d'Attale I, Roi de Pergame, qui fut furnommé *Galatonicès.* *Suidas* veut que *Nicandre* étoit fils de *Xénophane* de Colophon, ville d'Ionie, quoique d'autres le faffent Etolien de nation. Il eft cependant affuré, par le témoignage même de *Nicandre*, qu'il étoit de Claros, autre ville d'Ionie dans le voifinage de Colophon. Mais

ce n'eſt point uniquement ſur le lieu de la naiſſance de ce Médecin qu'il y a diverſité de ſentimens parmi les Auteurs; il y en a encore ſur le tems auquel il a vécu. Quelques-uns veulent qu'il ait été en réputation ſous le regne du dernier des Attales, ſurnommé *Philometor*, & ſous celui d'Ariſtonicus, bâtard d'Eumenès II; qui tenta d'uſurper le Royaume de Pergame qu'Attale avoit donné aux Romains. A ce compte, *Nicandre* ſeroit moins ancien qu'on ne l'a dit, puiſqu'il auroit vécu environ l'an du monde 3870. Il y a auſſi quelque difficulté ſur le nom du pere de notre Auteur; car le Scholiaſte nous apprend qu'il s'appelloit *Damnée*. Quoiqu'il en ſoit de cette diverſité d'opinions qu'il importe peu de diſcuter, on ne peut ſe refuſer aux témoignages de *Nicandre* & du Scholiaſte ſur le nom de la patrie & celui du pere. Quant au tems de l'exiſtence de ce Médecin, je le fixerois volontiers ſous le regne d'Attale *Philometor*, Prince qui cultiva les Arts & les fit aimer plus qu'Attale I, qui ne s'occupa que de la guerre & du ſoin d'étendre ſes conquêtes. Paſſons maintenant aux Ouvrages de *Nicandre*. Il en a écrit pluſieurs qui ſont cités par *Euſtathe*, le Scholiaſte d'*Ariſtophane* & *Athénée*; mais il ne nous reſte que deux Poëmes intitulés: *Theriaca* & *Alexipharmaca*. Dans le premier il parle des animaux vénimeux, & dans le ſecond, il traite des antidotes. Les remedes qu'il met dans cette claſſe, y ſont arrangés ſans beaucoup de choix, ni de jugement. On a cependant recherché ces deux Poëmes avec grand empreſſement, ainſi que le témoigne le nombre d'éditions qu'on en a publié.

En Grec, à Veniſe, 1499 & 1506, *in-folio*, avec les Œuvres de *Dioſcoride*; 1518, *in-4* & 1523, *in-8*.

En Grec, à Cologne, 1530, *in-4*, avec l'interprétation du Poëme *De Theriaca* par un Auteur anonyme, & différens Commentaires de celui intitulé *Alexipharmaca*. On y a joint un Traité des poids & des meſures.

En Latin, Cologne, 1531, *in-4*. C'eſt la Traduction de *Jean Lonicer*.

En Vers Latins par *Henri Cordus*, Francfort, 1532, *in-4*.

En Grec & en Latin, Paris, 1549, *in-8*, de la Traduction de *Jean de Gorris*, avec des notes.

Valence, 1552, *in-8*, de la Traduction de *Pierre-Jacques Steve*, Médecin de cette ville, avec des explications.

Paris, 1557, *in-4*. C'eſt le Poëme *Alexipharmaca*, avec de courtes obſervations en Grec, & la Traduction en vers Latins de *Jean de Gorris*. Le même y a joint une Préface dans laquelle il traite de tout ce qui a rapport aux poiſons, & à la fin, une Apologie ſur le Lievre marin adreſſée à *Guillaume Rondelet*.

Paris, 1566, *in-fol*. Cette édition comprend les deux Poëmes de la Traduction de *Jean de Gorris*.

De la même Traduction, Geneve, 1606, *in-folio*, avec les Ouvrages de différens Poëtes. Edition Grecque & Latine.

Paris, 1622, *in-fol*. On y a joint les XXIV Livres des Définitions Médicinales du Traducteur *Jean de Gorris*.

Helmſtadt, 1614, *in-8*. En vers Latins par *Cordus*, avec les autres Poéſies du Traducteur.

Les Œuvres de Nicandre traduites en vers François par *Jacques Grévin*. Anvers, 1567 & 1568, *in-4*.

Suivant *Pierre Lambecius*, l'un des plus ſavans hommes du XVII ſiecle, il y a un bel exemplaire manuſcrit de *Nicandre* dans la Bibliotheque Impériale de Vienne. Il eſt orné des figures d'animaux vénimeux, & d'un Commentaire de la main du Sophiſte *Eutechnius.*

Divers Auteurs parlent avantageuſement de *Nicandre*; on trouve même pluſieurs Epigrammes à ſa louange dans le premier Livre d'Anthologie. Une ancienne Inſcription fait mention d'un *Mutius Fonteius Nicander*, mais on ne ſait pas quand il a vécu.

NICERATUS, Médecin à qui *Galien* attribue l'invention de quelques médicamens, eſt cité par *Cœlius Aurelianus* au ſujet d'un Livre, où il traitoit de la maladie appellée *Catalepſis.*

NICHOLS, (François) Docteur en Médecine & Lecteur d'Anatomie à Oxford, fut reçu dans la Société Royale de Londres, à qui il a communiqué pluſieurs Obſervations qu'on trouve dans les Tranſactions Philoſophiques. On lui doit ſéparément :

Compendium Anatomicum œconomicum. Londini, 1733, 1736, *in-4.* Il y contredit la doctrine communément reçue touchant le mouvement du cœur & la circulation du ſang, tant dans l'adulte que dans le fœtus. Plus curieux d'ailleurs à donner des explications qu'à produire des faits, il attribue à quelques parties des uſages bien ſinguliers. Tel eſt, par exemple, celui des muſcles pyramidaux, qui conſiſte, ſuivant lui, à abaiſſer le ligament ſupérieur de la veſſie par leur contraction, & à permettre à ce viſcere de ſe contracter librement lui-même pour expulſer l'urine.

De anima Medica, Londini, 1750, *in-4.*

NICIAS étoit de Soli. Il fut attaché en qualité de Médecin à Pyrrhus, ce Roi des Epirotes ſi célebre, dans le XXXVIII ſiecle, par ſes guerres contre les Romains. *Théocrite* parle avantageuſement de *Nicias*; mais il en feroit indigne, s'il étoit vrai qu'il eût offert aux Romains d'empoiſonner le Roi ſon maître.

Il ſe trouve un autre *Nicias*, Médecin du deuxieme ſiecle, qui étoit de Nicopolis. *Plutarque*, ſon contemporain, cite un *Nicias Mallotes*, comme Auteur d'un Traité *De Lapidibus*; il paroît être le même que celui dont il eſt parlé dans les Recueils de *Stobée*, laborieux Ecrivain Grec de la fin du quatrieme ſiecle & du commencement du cinquieme.

NICOLAÏ (Chriſtophe) naquit à Nuremberg le 21 Janvier 1618. Après de bonnes études de Médecine dans les Univerſités d'Altorf & de Padoue, il reçut les honneurs du Doctorat dans la premiere le 14 Avril 1645, & retourna la même année à Nuremberg, où il ſe fit aggréger au College des Médecins. Ses talens y furent eſtimés, & lui mériterent la confiance de ſes concitoyens. Il étoit chargé du ſoin de l'Hôpital, lorſque la Faculté d'Altorf jetta les yeux ſur lui, en 1654, pour remplir la Chaire vacante par la mort de *Louis Jungerman. Nicolaï* mourut dans cette derniere ville le 21 Février 1662, ſans avoir rien donné au public que des Theſes ſur différens points de Médecine.

NICOLAÏ, (Henri-Albert) né le 6 Mars 1701 de *Henri Nicolaï*, Médecin de Lubeck, étudia la Médecine à Strasbourg, où il prit le bonnet de Docteur. On a de lui deux Dissertations Académiques, sous ces titres :

Decas Observationum illustrium Anatomicarum. Argentinæ, 1725, *in*-4.

De directione vasorum. Ibidem, 1725, *in*-4.

Manget parle d'un Médecin qu'il nomme *Henricus Nicolaus*, & à qui il attribue un Ouvrage intitulé :

Tractatus singularis de Panis naturâ, usu, affectionibus, operationibus, divisionibus & varietatibus. Dantisci, 1651, *in*-4.

Lipenius en cite deux autres du même nom. On a de l'un : *Disputatio Inauguralis de Lienis obstructione & reseratione. Altorfii*, 1674, *in*-4 ; & de l'autre : *De vulneribus sclopetorum. Argentinæ*, 1676, *in*-4.

NICOLAS d'Alexandrie. Voyez MYREPSUS.

NICOLE, (Nicolas) Médecin natif de Florence, vécut dans le XV siecle. *Léandre Alberti*, Provincial des Dominicains qui a donné les éloges des Hommes illustres de son Ordre, leur associe ce Médecin, dont il parle avec beaucoup d'avantage. Il a mérité cet honneur de la part d'*Alberti*, par son aggrégation à l'Ordre de ce Religieux, mais plus encore par les Ouvrages qu'il a laissés. Tels sont :

Sermones Medicinales septem. Venetiis, 1491, 1507, 1533, quatre volumes *in-fol.*

Commentum super Aphorismos Hippocratis. Bononiæ, 1522, *in*-8. C'est aux soins de *Jean-Baptiste Theodosius* de Parme qu'on doit ce Recueil.

De Febribus Epitome. A la page 285 de la Collection de Venise *De Febribus.*

Nicole ne s'est point borné aux Ouvrages dont je viens de donner les titres, il en a écrit d'autres sur la Philosophie & la Cosmographie. *François Philelphe*, célebre Grammairien & Philosophe de Tolentin en Italie, lui a adressé deux Lettres qui font preuve de l'estime qu'il faisoit de son mérite. On reproche cependant à ce Médecin d'avoir eu des façons si dures envers plusieurs Savans de Florence, qu'ils ne purent tenir contre ses procédés, & qu'ils s'exilerent volontairement de cette ville, où *Nicole* mourut en 1430, à l'âge de 73 ans.

NICOMACHUS, pere d'*Aristote*, étoit de Stagire dans la Macédoine. Il vécut dans le XXXVI siecle, & fut Médecin du Roi Amyntas III, aïeul d'Alexandre le grand. Sa science étoit relevée par son extraction, car il tiroit l'origine de sa famille d'un fils de *Machaon* ; conséquemment il étoit de la race des Asclépiades, aussi bien qu'*Hippocrate*. Au rapport de *Suidas*, il a composé six Livres concernant la Médecine & un autre sur la Physique ; mais il ne nous est rien resté de tout cela.

NICOMEDE III, Roi de Bithynie, vécut dans le XXXIX siecle, du tems de Mithridate VI, Roi de Pont. On l'a mis au rang des Princes qui ont cultivé la Médecine ; peut-être n'a-t-il fallu pour cela, que d'avoir trouvé quelques médicamens qui portent son nom dans les Ouvrages de *Galien*.

Il y a eu un *Nicomede* Médecin, dont il est fait mention dans les Inscriptions anciennes.

NICONITIUS, (François) Médecin Polonois, vécut vers le milieu du XVI siecle. On le dit Auteur d'un Ouvrage composé dans le délire d'une imagination échauffée, que le retour du bon sens avoit condamné à ne jamais voir le jour, mais qu'un de ses amis fit imprimer à Cracovie en 1541, *in*-8, sous ce titre :

Bis centum & viginti-quatuor rationes dubitandi, seu argumenta non unius loci, sed plurium authoritatibus, non scriptis alibi comprobata, quibus videbatur filium natum ex uxore, absente maritô per decennium, esse legitimum. On y lit cette Epigraphe :

Incivile est non totâ lege perspectâ judicare.

L'éditeur a ajouté les vers suivans :

CLEMENS JANICIUS
AD UXORES.

Conjugum adulteria prohibet Niconitius, at vos
Jam lapsas magnô protegit ingeniô:
Talem & tam doctum vobis nec prisca tulerunt
Sæcula patronum, neque futura dabunt.

M. *Portal* dit que *Janicius* se trompe & que les femmes trouvent tous les jours de tels avocats; mais heureusement pour elles, ils plaident plus éloquemment leur cause, & n'en soutiennent point d'aussi mauvaise que notre Auteur. Tout le monde sait le bruit qu'ont fait, il y a quelques années, les Mémoires qu'on a publiés pour & contre les naissances tardives. En donnant trop d'extension au terme de la grossesse, on a, il est vrai, sauvé l'honneur des femmes; mais n'a-t-on point troublé les familles, en y faisant entrer des enfans, dont la légitimité est plus que douteuse?

NICOT, (Jean) né à Nismes d'un Notaire de cette ville, sortit de bonne-heure de sa patrie & s'introduisit à la Cour, où son mérite lui procura la faveur des Rois Henri II & François II. Il fut Maître des Requêtes, & passa à l'Ambassade de Portugal pendant les années 1559, 1560 & 1561. A son retour en France, il apporta cette plante qu'on a appellée de son nom *Nicotiane*, ou autrement *Petun* & *Herbe à la Reine.* Cette derniere dénomination lui vient de ce que *Nicot* présenta cette plante à Cathérine de Médicis; mais elle est plus connue aujourd'hui sous le nom de *Tabac* qui fournit quelques ressources à la Médecine en qualité de remede, qui fait la matiere d'un grand commerce pour les peuples & d'un revenu plus grand encore pour les Souverains. *Nicot* mourut à Paris le 10 Mai de l'an 1600.

NIEUWENTYT, (Bernard VAN) né en 1664 à Westgraafdyk dans la Nort-Hollande, montra dès sa premiere jeunesse beaucoup d'inclination pour les Sciences; mais avec le desir de tout savoir, il eut la sagesse de se borner. Il s'attacha d'abord à la Philosophie & aux Mathématiques, & passa ensuite à l'étude du Droit & de la Médecine. Les progrès qu'il fit en ces différens genres

furent également rapides ; bon Philofophe, grand Mathématicien, Médecin célebre, Magiftrat habile & équitable, il fut plus attentif à fuivre l'attrait de fon génie, qu'avide des honneurs du gouvernement de fa république. Il fe contenta d'être Confeiller & Bourguemeftre de la ville de Purmerende où il demeuroit, fans briguer des emplois qui l'auroient tiré de fon Cabinet. Son amour pour l'étude ne finit qu'avec lui le 30 Mai 1718, à l'âge de 63 ans. On lui doit plufieurs Ouvrages, comme une Réfutation de *Spinofa*, en Hollandois, des Ecrits contre les infiniment petits ; mais le principal eft un Traité, en Hollandois, qui parut en 1716, 1720, & 1725, *in-4*, & qui fut mis en François par *Noguez*, fous ce titre : *L'Exiftence de Dieu démontrée par les merveilles de la Nature*. Paris, 1725, *in-4*. Il y a auffi une Traduction Allemande qui fut publiée à Leipfic en 1747, *in-4*. Cet Ouvrage fait preuve de l'étendue des connoiffances de l'Auteur dans les Mathématiques, la Phyfiologie des corps vivans, la Phyfique Expérimentale & l'Hydroftatique.

NIGER. Voyez SEXTIUS NIGER,

NIGER. (Jérôme) Voyez LENOIR.

NIGER ou NIGRINI (Antoine) étoit de Breflau. Il enfeigna l'Hiftoire Naturelle & la Langue Grecque à Marpurg, & delà il fe rendit à Padoue, où il reçut les honneurs du Doctorat en Médecine l'an 1536. La ville de Brunfwick chercha à s'attacher *Nigrini*, peu de tems après qu'il fut de retour en Allemagne ; elle lui offrit la charge de Médecin ordinaire qu'il accepta, & qu'il remplit jufqu'à fa mort arrivée en 1555. On a de lui des Ouvrages qui ont été imprimés plufieurs fois :

Confilium de tuenda valetudine. Lipfiæ, 1554, 1558, *in-8. Witteberga*, 1573, 1581, *in-8*.

De decem præcipuis erroribus & abufibus, propter quos apud nonnullas gentes præclara Medicinæ Ars Mulierculis, Judæis ac impoftoribus veluti præda relicta, miferèque infamata conftuprataque jacet. Hamburgi, 1590, *in-8*.

NIGRISOLI (Jérôme) naquit à Ferrare en 1621. Il fit fes études de Médecine avec tant de diftinction, & il remporta les degrés avec tant de gloire, que, malgré fa jeuneffe, Ferdinand Gonzaga, Duc de Guaftalle, le prit à fon fervice en qualité de Médecin de fa perfonne. *Nigrifoli* ne démentit pas l'opinion avantageufe que ce Prince avoit conçue de fes talens ; il étoit dans la plus grande confidération à la Cour de Guaftalle, lorfque la ville de Ferrare le rappella dans fes murs & le chargea d'enfeigner publiquement la Philofophie. Ce fut dans cet emploi, ainfi que dans l'exercice de la Médecine, qu'il paffa le refte de fes jours. Il mourut en 1689, âgé de 68 ans. On a de lui :

Progymnafmata, in quibus novum præfidium Medicum, appofitio fcilicet Hyrudinum internæ parti uteri in puerperis ac menfium fuppreffione exponitur : de vena in malignis febribus fecandâ differitur, & alia Medicis non folùm, fed omnibus bonarum artium cultoribus utilia fimul, atque jucunda expenduntur. Guaftallæ, 1665, *in-4*.

NIGRISOLI, (François-Marie) fils du précédent, étoit de Ferrare, où il vint au monde en 1648. Son goût pour la Médecine se développa à l'Ecole de son pere. Il prit de lui les premieres leçons en cette Science, & passa ensuite dans l'Université de sa ville natale, où il fit son cours avec tant de succès, que peu de tems après sa promotion au Doctorat, il fut nommé premier Médecin de la ville de Comacchio dans le Duché de Ferrare. Il y avoit à peine trois ans qu'il exerçoit cet emploi, lorsqu'il fut rappellé dans le lieu de sa naissance, pour y enseigner l'Anatomie qu'il démontra encore par de fréquentes dissections; & de cette Chaire, il passa successivement à celles de Théorie, de Pratique & de Philosophie. L'amour qu'il avoit pour l'étude & le travail fut si grand, que malgré le tems qu'il donnoit aux fonctions de ses charges, ainsi qu'à la visite des malades, il trouva encore celui de s'appliquer à la composition des nombreux Ouvrages qu'il a laissés. Quelques-uns ont paru sous le voile de l'anonyme, d'autres sous un nom étranger; mais plusieurs sont demeurés manuscrits dans le Cabinet des curieux, & tout intéressans qu'on soit en droit de les croire par les titres qu'ils portent, les Bibliographes n'en font point mention comme d'Ouvrages qui aient vu le jour. Leur Auteur mourut à Ferrare le 10 Décembre 1727.

Voici le catalogue des Traités qui sont de la façon de *Nigrisoli* :

Dell' Anatomia Chirurgica delle glandole. Ferrare, premiere partie en 1681, la seconde en 1682.

Febris Chinâ Chinæ expugnata, seu illustrium aliquot virorum Opuscula quæ veram tradunt methodum febres Chinâ Chinæ curandi. Ferrariæ, 1687, 1700, *in*-4. On y trouve le Remede Anglois pour la guérison des fievres par *Nicolas de Blegny*; la Méthode de traiter les fievres par l'usage du Quinquina, suivant *François de Monginot*; Hippocrate de l'usage du China China pour la guérison des fievres par *Raimond Restaurand*; une observation par *de Blegny* sur le nouveau Fébrifuge; les observations de *Jacques Spon* sur les Fébrifuges & les Fievres.

Ad anchoram Sauciatorum Joannis Cornelii Weeber Observationes. Ferrariæ, 1687.

Anonymi Tractatus varii de morbis, ad Recentiorum mentem concinnati. Ibidem, 1690, 1700, *in*-8.

Lettera sopra l'invasione fatta da Topi nelle Campagne di Roma l'anno 1690. Ferrare, 1693, *in*-4.

De Charta ejusque usu apud Antiquos. Venetiis, 1699.

Considerazioni intorno alla generazione de viventi, è particolarmente de Mostri. Ferrare, 1712, *in*-4. C'est sur les œufs qu'il établit le systême de la reproduction des êtres vivans. La seconde & la troisieme partie de cet Ouvrage devoient traiter des Monstres, mais elles n'ont point été publiées. Ce qu'il a mis au jour, n'a pas été à l'abri de la critique. Apparemment que les raisons qu'on lui a opposées, ne l'ont point fait changer d'opinion; car il a défendu son premier Ecrit par un autre qu'il a publié en 1714, sous le titre de *Difesa della Considerazione &c.*

Parere intorno alla corrente Epidemia degli animali bovini. Ferrare, 1714, *in*-8. L'Italie étoit alors dévastée par l'Epizootie qui lui a enlevé un grand nombre de gros bétail.

De

De Onocrotalo Exercitatio. 1720. Il y dit des chofes curieufes fur le Pélican, cet oifeau fingulier, fi commun en Afrique & en Amérique.

Pharmacopœæ Ferrarienfis Prodromus, feu, determinationes & Animadverfiones circa plurium medicamentorum compofitionem. Il publia cet Ouvrage à l'occafion de la vifite qu'il fit des Apothicaireries de Ferrare au commencement de l'année 1723, en qualité de Prieur du College des Médecins de cette ville.

Configli Medici. Ferrare, 1726, 2 vol. *in-4.* Il y a une partie de ces Confultations en Italien, & une autre en Latin. L'Auteur fe préparoit à donner une troifieme centurie, mais elle eft demeurée parmi fes papiers, avec les Ouvrages fuivans :

Annales Anatomici, in quibus à primo Anatomes ortu ad noftra hæc ufque tempora Illuftres quotquot fuerunt Anatomici, juxta annorum feriem referuntur, fcripta, obfervationes, inventa, lites & controverfiæ recenfentur.

Hiftoria nova Anatomica, feu, Hiftorica enarratio illorum omnium quæ in Anatome fuerunt reperta & obfervata, ab ætate famofiffimi Anatomici Andreæ Vefalii ad noftra hæc ufque tempora.

L'Anatomia delle Piante di Neemia Grew, e di molte offervazioni, accrefciuta. Traduction d'après l'édition Françoife de l'Anatomie des plantes, que *Grew* a publiée en Anglois.

Sturionis Defcriptio Hiftorico-Anatomica.

De Medicis Ferrarienfibus, illis fcilicet qui Ferrariæ nati, Ferrariæ etiam & in Ferrarienfi Gymnafio Medicinam profeffi funt, feu etiam illis qui Ferrariæ nati, extra patriam Medicinam profeffi funt, & illis tandem qui aliundè nati, Ferrariæ Medicinam profeffi funt, & ad docendum atque legendum in publico Gymnafio conducti funt.

Parere intorno all'ufo di alcuni rimedii, parte prima, nella quale fi confiderano gli rimedii tolti della Chirurgia.

Inftitutiones Medicæ ad recentiorum mentem concinnatæ, quas juvenibus Medicinæ initiatis dictabat.

Il ne faut point confondre les deux Médecins, dont on vient de parler, avec *Sigifmond Nigrifoli*, auffi natif de Ferrare. Il enfeigna la Médecine dans l'Univerfité de cette ville, il l'exerça même avec beaucoup de réputation, & s'occupa encore du travail du Cabinet ; mais de tous les Ouvrages qu'il a écrits, un feul fut imprimé en 1557, fous le titre d'*Aliquot Facultatis Medicinæ Decifiones.*

NIHELL, (Jacques) Irlandois, pratiqua la Médecine à Cadix vers l'an 1740. Son empreffement à faifir tout ce qui pouvoit contribuer à l'avancement de fa profeffion, l'a mis au fait d'une découverte que l'expérience à plufieurs fois confirmée fous fes yeux, & que les obfervations d'habiles gens confirment encore tous les jours. *François Solano* de Lucques, qui faifoit la Médecine à Antéquéra au Royaume de Grenade, ayant raffemblé quantité de remarques fur le pouls, il les crut affez importantes pour les publier dans un Ouvrage intitulé : *Lapis lydius Apollinis*, qui parut à Madrid en 1731, *in-folio*, mais qui fut affez mal reçu des Médecins Efpagnols. *Nihell* en fit plus de cas. Il trouva cependant les remarques du Docteur *Solano* fi obfcures, qu'il prit le

parti d'aller à Antéquéra lui demander les éclairciffemens dont il avoit befoin. Il en revint fatisfait ; & comme il avoit été plufieurs fois témoin de la juftefle des prédictions de *Solano*, qu'il lui arriva même de faire d'heureufes applications des regles qu'il en avoit apprifes, il s'empreffa à en rendre compte au public. A cet effet, il réduifit en abrégé le grand Ouvrage de *Solano*, auquel il joignit fes propres obfervations, & il dédia ce précieux Recueil à *Richard Méad*, célebre Médecin de Londres, fous ce titre :

New and extraordinary obfervations concerning the prediction of various crifes, of the pulfe. Londres, 1741, *in*-8. Cet Ouvrage a été traduit en Latin par *Guillaume Noortwick* qui l'a intitulé : *Novæ raræque obfervationes circa variarum crifium prædictionem ex pulfu. Amftelodami*, 1746, *in*-8. On s'eft auffi empreffé de le mettre en François, & la Traduction en cette Langue eft due aux foins de M. *Lavirotte*, Médecin des Facultés de Montpellier & de Paris, qui l'a fait paroître fous le titre d'*Obfervations nouvelles & extraordinaires fur la prédiction des crifes par le pouls*, Paris, 1748, *in*-12.

NINNIN, (Henri) Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Rheims, Médecin-Confultant du Roi de France, ancien Médecin-Confultant des Armées, & ci-devant Infpecteur des Hôpitaux Militaires des trois-Evêchés, a publié, en 1753, une Traduction des Ouvrages de *Celfe* fur la Médecine & la Chirurgie, deux volumes *in*-12.

NIPHUS, (Auguftin) l'un des plus célebres Philofophes du XVI fiecle, prit le nom d'*Eutychius* ou d'*Eutychus Philotheus*, conformément à la mode des Savans de fon tems, qui prenoient fouvent plaifir à changer de nom. *Matthias* dit qu'il naquit en 1460, ou felon d'autres, en 1473, à Jopoli dans la Calabre. Dès qu'il fut en âge d'étudier, on l'envoya à Tropea où il fit de grands progrès ; mais la mort de fon pere & de fa mere ne tarda pas à déranger le cours de fes études. L'impoffibilité où il fe trouva de le continuer, faute de moyens de fubfiftance, l'engagea à fe rendre à Naples pour y chercher quelque protecteur. Le hazard le fit connoître à un habitant de Seffa, qui étoit alors dans cette Capitale, & il en fut fi bien reçu, qu'il confentit à fe fixer chez lui pour être le précepteur de fes enfans. Il fuivit enfuite fes éleves à Padoue où il s'appliqua à la Philofophie fous *Nicolas Vernia*. De retour à Seffa, il y époufa une fille vertueufe nommée *Angelella*, dont il eut plufieurs enfans ; & ce fut pour complaire à fa femme, qu'il prit dès lors cette ville pour fa patrie, & qu'il la réclama fouvent comme l'endroit de fa naiffance. Seffa l'adopta avec plaifir, parce qu'il lui fit honneur par fa fcience, & qu'elle le vit briller dans les Univerfités d'Italie, où il fut appellé pour enfeigner dans leurs Ecoles. Il fe diftingua dans celles de Padoue, de Pife, de Rome, de Naples, de Bologne & de Salerne. Le Pape Léon X, admirateur de fes talens, le créa Comte Palatin par Lettres patentes du 15 Juin 1521, avec pouvoir de créer lui-même des Maîtres-ès-Arts, des Bacheliers, des Licenciés & des Docteurs en Théologie & en Droit civil & canonique, de légitimer des bâtards, & d'ennoblir trois perfonnes. L'Empereur Charles V l'honora enfuite du titre de fon Médecin. *Niphus* étoit favant dans

l'Art de guérir, & quoiqu'on ne dise pas qu'il ait fait profession ouverte de cet Art, on voit assez, par ses Ouvrages, qu'il en avoit de grandes connoissances.

Il mourut en 1545 ou 1546. C'étoit un homme d'assez mauvaise mine; mais il parloit avec tant de graces, il avoit même si bien le talent d'amuser par ses contes & par ses bons mots, que son enjouement lui procura l'estime des Seigneurs & des Dames de la premiere distinction. On a de lui plusieurs Ouvrages, mais ils sont écrits d'un style diffus & incorrect. Tels sont des Commentaires Latins sur *Aristote & Averroës:*

De diebus criticis seu decretoriis Liber unus. Venetiis, 1500, *in-folio. Argentorati*, 1528, *in-8.*

De Morbo Gallico Liber. Neapoli, 1534, *in-4.*

Commentaria in Aphorismos Hippocratis. Spiræ, 1581, *in-8.*

De auguriis Libri duo. Marpurgi, 1614, *in-4*, avec *Uraniæ divinatricis, quoad Astrologiæ generalia, Libri duo*, par *Rodolphe Goclenius.*

Opuscula moralia & politica, cum Gabriëlis Naudæi de Auctore Judiciô. Parisiis, 1645, *in-4.*

Fabio Niphus, son petit-fils, enseigna la Médecine à Padoue; mais ayant été chassé de cette ville, parce qu'il étoit attaché à la doctrine des Réformés, il se refugia à Paris, où il fit un cours de Mathématiques à M. d'Elbene. Delà il passa en Angleterre, puis en Hollande, où il enseigna quelque tems dans les Ecoles de Leyde. Ce fut dans cette ville qu'il composa un Ouvrage intitulé: *Ophinum, sive, de cœlesti animorum progenie*; il ne le publia cependant pas d'abord après l'avoir achevé, car il ne fut imprimé qu'en 1617. Enfin il se rendit en Flandre, où il se fixa par un mariage avantageux. Son fils, *Ferdinand*, a été homme de Lettres.

NISSOLE, (Guillaume) de Montpellier, naquit dans cette ville, le 19 Avril 1647, de *Jean*, Chirurgien & Anatomiste Royal dans les Ecoles de l'Université. Après avoir fait ses études avec succès chez les Jésuites, il prit le parti de la Médecine, & comme il s'y appliqua par goût & avec de grandes dispositions, il s'y rendit fort habile. Après son Doctorat, il alla à Paris dans le dessein de se perfectionner par le commerce des Savans; & après trois ans de séjour dans cette Capitale, il revint à Montpellier. En 1675, il disputa avec beaucoup d'honneur une Chaire vacante par la mort de *Louis Soliniac*; mais cette Chaire continua d'être possédée par *Amé Durant* que *Soliniac* avoit nommé pour son survivancier, en vertu du Brévet qu'il avoit obtenu en date du 21 Janvier 1665. Toute inutile qu'eût été la tentative de *Nissole*, elle fit connoître son mérite auquel on applaudit. Il connoissoit particulierement l'économie Animale dans un tems, où l'Anatomie des animaux de toute espece n'avoit point encore été portée au degré de précision où nous la voyons aujourd'hui. Mais il avoit la science de son tems; & parfaitement soumis à l'autorité des Grecs, des Latins & des Arabes, il auroit cru manquer à son devoir, s'il se fût écarté de la loi établie dans les Ecoles de Médecine. Plein de respect pour les décisions des Anciens, il se conduisit suivant leurs principes dans la visite des malades; il ne tarda cependant point à sentir que ces principes lui manquoient souvent dans l'application, lorsqu'il avoit

à traiter certaines especes de maladies. Pour remédier à cet inconvénient, il se livra à l'étude même de la Nature ; & n'osant plus se rapporter aveuglément aux sentimens des autres, il voulut tout voir, tout examiner par lui-même. Il prit en particulier tant de goût pour l'Histoire Naturelle & sur-tout pour la Botanique, qu'il en fit dans la suite sa principale occupation, quoiqu'il n'eût qu'un patrimoine médiocre, qu'il lui eût été facile d'augmenter, s'il eût voulu continuer la pratique de la Médecine.

Nissole avoit projetté de donner un Catalogue de toutes les plantes du Languedoc, d'y ajouter toutes les curiosités naturelles qu'il auroit pu remarquer dans ses voyages, & de corriger les descriptions mal rendues ou exagérées par les Auteurs qui ont écrit sur ces matieres. Cet Ouvrage a été commencé, mais il n'a pu être achevé. L'Académie de Montpellier conserve dans ses Mémoires beaucoup de descriptions de plantes faites par cet illustre Botaniste, comme celles du *Ricinioides*, de l'*Alypum Monspelianum*, de l'*Arachnoides Americana*, du *Phaseolus Indicus*, du *Luffa Arabum.* On y remarque encore une Dissertation sur l'établissement de quelques nouveaux genres de plantes, année 1711, & une autre sur l'origine & la nature du Kermès, année 1714. *Nissole* avoit été associé à cette Académie dès le commencement de son établissement en 1706. Il mourut en 1735, selon *Séguier*, à l'âge de près 88 ans. *Tournefort* lui a fait l'honneur d'appeller quelques plantes de son nom.

NOCERA (Joseph) naquit en 1643 à Messine en Sicile. Il étudia la Philosophie & la Médecine avec beaucoup de succès, fut reçu Docteur en l'une & l'autre de ces Sciences, l'an 1664, & ne tarda pas ensuite à être fort occupé dans sa patrie. Dom François Benavides, Vice-Roi de Sicile, le nomma, en 1679, à la charge d'Assesseur du Conseil de santé, & la ville de Messine le choisit pour remplir celle de son premier Médecin pendant le cours de la même année. Le Duc d'Uzéda, qui succéda à Benavides en qualité de Vice-Roi, le revêtit de l'emploi de Médecin d'un Régiment Espagnol & de l'Hôpital Royal.

On a de la façon de *Nocera* un Ouvrage au sujet de la saignée, en réponse à celui de *Dominique La Scala* qui s'étoit mis à la tête d'une Secte qui condamnoit ouvertement la Phlébotomie. Cet Ouvrage est intitulé :

Opus Medico-Physicum contemplativum, in quo variæ medicantium Sectæ circa Phlebotomiam & Pharmaciam discutiuntur, systema de Febribus, nondum claré divulgatum, juxta Democriti & Epicuri dogmata novis rationibus & experimentis propugnatur. Messanæ, 1695, *in*-8.

NOCITUS (Gerard) ou NOCITO, Apothicaire Sicilien, s'est distingué vers la fin du XV siecle & au commencement du XVI, à Sacca, sa patrie, par la connoissance des plantes & la composition des médicamens. *Paschal* en parle avec éloge dans sa Bibliotheque Médicinale, & *Sylvio Boccone* cite un Ouvrage de la façon de *Nocito*, sur le tems de cueillir les plantes. *François Marchesio*, Chanoine de Palerme, avoit un Livre manuscrit sur les onguens, qui étoit aussi de la composition de cet Apothicaire. Il est encore Auteur du Traité suivant :

Expositio super Libro simplicium medicinarum noviter compilata. Neapoli, 1511, *in-4*, avec son *Lucidarium Medicinæ*, qui est l'Ouvrage dont parle *Boccone.*

NOË, l'un des descendans de *Seth*, naquit l'an 2944 avant J. C. On sera sans doute surpris de voir le nom de ce Patriarche dans un Dictionnaire qui traite de l'Histoire de la Médecine ; mais comme il fut le seul qui, avec sa famille, trouva grace devant le Seigneur & survécut au déluge universel, il n'est point douteux qu'il n'ait instruit ses enfans dans les Sciences que la crainte de Dieu, qui en est le principe, lui avoit rendues familieres, & que le besoin lui rendoit nécessaires. C'est par son moyen que les connoissances acquises par les hommes qui ont vécu avant le déluge, sont passées aux générations qui peuplerent de nouveau la terre. *Sem*, *Cham* & *Japhet*, instruits à son Ecole, apprirent à leurs enfans ce qu'ils tenoient de lui; & par les soins des petits-fils de *Noë*, qui se disperserent en différentes contrées, les peuples, qui en vinrent, reçurent non seulement le dépôt de Science qui étoit passé du premier âge du monde au second, mais encore celui des nouvelles découvertes que leurs peres avoient faites.

Les Sciences & les Arts s'étoient déja considérablement accrus dès le tems de *Noë*, mais les descendans de ce pere commun des nations ne profiterent point également des connoissances qui leur furent transmises. Chacun paroît avoir eu un département particulier, d'après son goût & ses dispositions. Suivant M. *Dujardin*, dans son Histoire de la Chirurgie, des trois fils de *Noë*, on en a fait deux Médecins, *Sem* & *Cham*. Si l'on en croit un Manuscrit Hébraïque de la Bibliotheque de l'Electeur de Baviere, le premier composa des Traités sur la Médecine ; & quant au second, on dit qu'avant le déluge il avoit gravé ce qu'il savoit de Médecine sur des lames de métal ou sur des pierres qu'il transporta dans l'arche, ou selon une autre tradition, qu'il cacha sous terre, mais qu'il alla reprendre quand le déluge eut cessé, pour y joindre ses découvertes ultérieures. On sent assez toute l'incertitude, & même le peu de vraisemblance de ces traditions hazardées, auxquelles M. *Dujardin* ne paroît point s'arrêter. Il n'y voit, ainsi que tout le monde, que des traces de l'ancienne opinion sur l'existence de la Médecine long-tems avant le déluge. L'Art de guérir n'en devint peut-être que plus néceffaire après que les eaux se furent retirées de la surface de la terre; & les hommes s'étant de nouveau multipliés, ils porterent ce qu'ils savoient de cet Art dans les contrées qu'ils allerent habiter, où ils laisserent à leurs descendans le soin de renchérir sur les connoissances qu'ils avoient reçues de leurs peres.

Quelques Savans ont avancé que *Gomer*, fils de *Japhet*, porta les premiers principes de la Médecine dans les Gaules, & son fils *Tubal* dans l'Espagne. Suivant eux, *Madaï* enseigna la Médecine aux Medes; *Assur*, fils de *Sem*, aux Assyriens; *Nemrod* aux Persans; *Javan*, fils de *Japhet*, aux Grecs; *Mesraïm* aux Egyptiens. *Jectan*, fils d'*Arphaxad*, aux Indiens, & *Abraham* aux Phéniciens. Mais de tous ces peuples, les Assyriens & les Egyptiens furent ceux qui se donnerent plus de peines pour rassembler les faits qui pouvoient contribuer à l'avancement de la Médecine. C'est aussi chez ces peuples qu'on trouve les marques les plus considérables de l'existence de l'Art dans les anciens tems. On ne doit cependant pas

croire qu'ils aient d'abord mis beaucoup de méthode dans l'exercice de la Médecine; fille de la néceſſité, elle étoit chez eux une eſpece de Science purement naturelle, fondée ſur la tradition, appuyée ſur l'expérience qui de tems en tems répandoit de nouvelles lumieres. On ne raiſonnoit guere alors; c'étoit tout au plus, ſur la comparaiſon d'un fait avec un autre qu'on établiſſoit le fondement des conſéquences.

NOESSLER, (George) de Berlin, naquit le 10 Mai 1591, dans cette partie de la ville qui eſt au delà de la riviere de Sprée & qui s'appelle *Coln*. Après avoir étudié en différentes Univerſités d'Allemagne, il en viſita d'autres en Italie, & s'arrêta enfin pendant trois ans à Padoue, où il reçut le bonnet de Docteur en 1617. *Daniel Fabritius* de Dantzick venoit d'y recevoir le même honneur, & ils partirent enſemble pour ſe rendre dans leur patrie.

Noeſſler ne tarda guere à obtenir un emploi, car on lui donna une Chaire de Philoſophie & de Médecine à Altorf en 1618. L'année ſuivante, il ſe fit aggréger au College des Médecins de Nuremberg, ſans diſcontinuer cependant de remplir ſes fonctions Académiques; mais au bout de quelques années, il fut obligé de les abandonner pour aller ſervir dans l'Armée de Brandebourg en qualité de Médecin. Il eut le malheur d'être fait priſonnier en 1631, & ce ne fut qu'après cinq mois de captivité qu'il put retourner à Altorf, où il continua d'enſeigner juſqu'à ſa mort arrivée le 9 Juillet 1650. Voici ſon Epitaphe:

GEORGIUS NOSLERUS
Berolinas Marchicus,
Cum charitatibus ſuis hìc ſitus eſt.
Natus die 10 *Maii annô* 1591,
Denatus Altdorffii 9 *Julii* 1650.
Vitæ ſanctimoniam, eruditionis copiam,
Inſignia merita quibus Artem Medicam & Philoſophiam
Per annos XXXI ſummè ſibi devinxit
VIR OPTIMUS
In Famæ Templo, quàm in hoc Cippo legi maluit.

Ce Médecin n'a point donné d'autres Ouvrages que des Theſes & des Opuſcules Académiques, dont le ſtyle lui a mérité la gloire d'avoir atteint à la beauté de celui de *Celſe*. *Noeſſler* étoit d'ailleurs bon Poëte.

NOGUEZ, (Pierre) Bachelier de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, étoit de Sauveterre, petite ville de France dans le Béarn. Il fit quelque tems la Médecine dans l'Iſle de Saint Domingue en Amérique, & revint delà à Paris, où il remplit la charge de Démonſtrateur d'Hiſtoire Naturelle au Jardin du Roi. Il a publié les Ouvrages ſuivans:

Anatomie du corps humain en abrégé. Paris, 1723 & 1726, *in-8.*

Nouvelle maniere de faire l'opération de la Taille, pratiquée par Douglas, *avec ce qu'a écrit* Rouſſet *& le Traité de* Chéſelden. Paris, 1724, *in-12.*

Sanctorii Sanctorii de Statica Medicina Aphorismorum Sectionibus septem distinctorum explanatio physico-medica: cui Statica Medicina, tùm Gallica Cl. Dodartii, tùm Britannica Cl. Keill, notis aucta, simul cum Appendice de variolarum insitione, accedit. Parisiis, 1725, deux volumes *in*-12.

Relation du succès de l'inoculation de la petite vérole dans la grande Bretagne, traduite de l'Anglois de *Jurin.* Paris, 1725, *in*-12.

Géographie Physique, ou Essai sur l'Histoire Naturelle de la Terre. Paris, 1735, *in*-4. Traduit de l'Anglois de *Woodward.*

NOIR ou ATRATUS. (Hugues LE) Voyez LENOIR.

NOIR ou NIGER. (Jérôme LE) Voyez LENOIR.

NONNIUS. Voyez NUNNEZ.

NONUS, Médecin Grec, vécut sous l'Empire de l'un des Constantins, à qui il dédia un Ouvrage qu'on a mal-à-propos attribué à *Michel Psellus.* Le Manuscrit fut trouvé dans la Bibliotheque publique d'Ausbourg par *Jérémie Martius*, Médecin de cette ville, qui le traduisit de Grec en Latin, & le fit imprimer en ces deux Langues. Il a paru sous ce titre:

De omnium particularium morborum curatione, sic ut Febres quoque & Tumores præter naturam complectatur, Liber. Argentorati, 1568, *in*-8. Ce Livre n'est presque rien autre chose qu'une compilation faite d'après les Ecrits d'*Aëtius*, d'*Alexandre*, & de *Paul* d'Egine.

Il y a quelque embarras sur le tems auquel *Nonus* a vécu. *Lambecius* dit que le Constantin auquel il dédia son Ouvrage, fut Constantin Porphyrogenete qui mourut en 959. Mais *Jérémie Martius* prétend que ce Livre fut dédié à Constantin, fils de Constantin Ducas & d'Eudoxie, qui refusa de monter sur le trône des Empereurs Grecs, lorsque Michel Parapinace, son frere, fut déposé en 1077. Je ne sais lequel des deux sentimens doit prévaloir. *Lambecius* appuie le sien sur la protection que Constantin Porphyrogenete accordoit aux gens Lettrés, & *Martius* sur le goût de Ducas pour les Lettres qu'il se faisoit un plaisir, un honneur même de cultiver. Mais la façon de penser de ces deux Empereurs ne paroît avoir fait qu'une sensation momentanée sur les esprits, puisqu'au rapport d'Anne Comnene, Princesse illustre par son savoir, qui a écrit l'Histoire du regne d'Alexis l'Ancien, son pere, depuis l'an 1081 jusqu'en 1118, l'étude des Lettres languit au point de presque s'éteindre dans l'intervalle qui se trouve entre la mort de Porphyrogenete & l'avénement de Ducas à l'Empire d'Orient.

Il y a aussi quelque difficulté sur le nom du Médecin, dont nous parlons. Si l'on en croit *Jean-Albert Fabricius* dans sa Bibliotheque Grecque, le nom de *Nonus* est un nom de nombre, c'est-à-dire, qu'il fut ainsi appellé, parce qu'il étoit le neuvieme enfant de son pere. Cet Auteur rapporte plusieurs exemples de ces sortes de dénominations. *Freind* semble même venir à l'appui de l'opinion de *Fabricius*; car il dit qu'on trouve des Manuscrits de l'Ouvrage du Médecin, dont il est question, dans la Bibliotheque Impériale de Vienne, qui portent le nom de *Théophanes*, sans qu'il soit parlé de *Nonus.*

NOSTRADAMUS, (Michel) Médecin & Aſtrologue, étoit de Saint-Remy, petite ville de Provence, où il naquit le 14 Décembre 1503, de *Jacques de Notre-Dame*, Notaire Royal, & de *Renée de Saint-Remy*. Sa famille étoit d'origine Juive, & elle fut compriſe, en cette qualité, dans la taxe qui fut faite, en 1512, ſur les familles Juives de Provence qui s'étoient nouvellement converties à la Religion Chrétienne. *Michel* n'ignoroit pas ſon extraction; il ſe relevoit même ſur elle, & prétendoit être de la Tribu d'Iſſachar, ſe glorifiant de ce qu'il eſt dit, au premier Livre de Paralipomenes, que ceux de cette Tribu étoient des gens ſages & éclairés, capables de connoître tous les tems: *de filiis quoque Iſſachar filii eruditi qui noverant omnia tempora.*

Arriere petit-fils de Médecin, tant du côté paternel que maternel, il ſuivit l'exemple de ſes biſaïeux. *Pierre de Notre-Dame* avoit été Conſeiller & Médecin du Duc de Calabre, fils de René le Bon, Roi de Navarre & Comte de Provence, & *Jean de Saint-Remy*, Conſeiller & Médecin du même Roi René. *Michel* profita des inſtructions du dernier, & après ſa mort, il ſe rendit à Avignon pour y continuer ſes études & y faire ſa Philoſophie. Il paſſa delà à Montpellier dans le deſſein de s'appliquer à la Médecine; mais la peſte qui ſurvint dans cette ville l'obligea d'en ſortir, au moment qu'il eſpéroit de ſe diſtinguer entre les Ecoliers de la Faculté. Il n'étoit alors âgé que de 22 ans; & comme il ſe crut déja en état d'exercer la profeſſion qu'il avoit embraſſée, il ſéjourna près de quatre ans dans le Haut Languedoc, à Toulouſe, à Bordeaux, ou dans la plupart des villes qui ſont ſur la Garonne. Il revint enſuite prendre ſes degrés à Montpellier, où il fut reçu Docteur ſous la Préſidence d'*Antoine Romier.*

Le goût qu'il avoit pris pour Toulouſe & les connoiſſances qu'il y avoit faites, le rappellerent bientôt dans cette ville; mais la conſidération & l'eſtime qu'il avoit pour *Jules-Céſar Scaliger*, qui étoit établi à Agen, l'engagerent enſuite à ſe rendre auprès de lui, & à s'y fixer par un mariage avec une Demoiſelle des meilleures familles de cet endroit. La mort de ſa femme & de ſes enfans, qu'il perdit dans l'eſpace de quatre ans, lui fit cependant changer de réſolution; il quitta Agen pour ſatisfaire la paſſion qu'il avoit toujours eue de voyager. Il parcourut l'Italie & la France pendant dix ou douze ans; mais il ne ſe borna point à examiner les pays & les lieux par leſquels il paſſoit, il eut ſoin encore de faire connoiſſance avec ceux de ſa profeſſion & de profiter de leurs lumieres.

En 1543 ou 1544, il revint dans ſa patrie, âgé alors de 40 ou 41 ans. Son premier deſſein fut de s'établir à Marſeille, comme dans une ville riche & peuplée, & par conſéquent, propre pour exercer les talens qu'il avoit acquis; mais quelque tems après, ſes amis lui ayant ménagé un mariage avantageux à Salon, avec une Demoiſelle de bonne maiſon, nommée *Anne Ponſart*, cette alliance le détermina à aller s'y établir. Ce lieu, qui eſt à une diſtance à-peu-près égale de Marſeille, d'Aix, d'Avignon & d'Arles, lui parut propre à ſe faire connoître dans ces villes & à s'y faire rechercher. Ses vues eurent le ſuccès qu'il en avoit attendu. La Communauté d'Aix le pria en 1546, par une délibération ſolemnelle, de venir arrêter les progrès de la contagion qui regnoit dans leur ville; il accepta cet emploi, quoique dangereux; & tant que la contagion dura, il ne négligea rien

rien pour le soulagement de ceux qui en étoient atteints. C'est dans cette occasion qu'il se servit utilement d'une poudre excellente pour chasser les odeurs pestilentielles, de laquelle il a donné la composition dans son Traité des fards.

La réputation qu'il acquit à Aix le fit appeller à Lyon, en 1547, au sujet de la maladie contagieuse qui s'y étoit glissée; c'est apparemment pendant le séjour qu'il y fit, qu'il eut quelques contestations avec *Jean-Antoine Sarazin*, un des Médecins les plus accrédités de cette ville. Au retour de ce voyage, *Nostradamus* se retira à Salon. On ne sait point les raisons qui l'y retinrent; mais il ne paroît pas qu'il y fut fort content. Il continua cependant de s'appliquer à l'étude de la Médecine; & comme il se plaint en plus d'un endroit de l'ignorance, de la barbarie & de la brutalité de la plupart de ses concitoyens, il paroît qu'il profita du loisir qu'ils lui laisserent dans la pratique de son Art, pour composer les Ouvrages qu'il publia en différens tems. Le premier est intitulé: *Des Fardements & des Senteurs*; il parut en 1552, & vingt ans après, il fut réimprimé à Lyon. Le second est un *Traité des singulieres Recettes pour entretenir la santé du corps*, imprimé à Poitiers en 1556. Le troisieme, sous le titre *Des Confitures*, parut chez Plantin en 1557, & à Lyon en 1572. Il y a encore une édition Allemande d'Ausbourg, 1572, *in*-8, avec d'autres Traités. Son dernier Ouvrage Médicinal est une Traduction Françoise de la Paraphrase de *Galien* sur l'exhortation de *Ménodote* à l'étude & sur-tout à celle de la Médecine. Lyon, 1557.

Nostradamus s'étoit arrêté quelque tems en Lorraine pendant le cours de ses voyages, & comme il y réussit à prédire l'avenir, il paroît que dès lors il prit goût à l'étude de l'Astrologie. *Astruc*, que j'ai suivi jusques ici, avoue qu'il rendit par-là son nom ridicule aux yeux des Savans; mais il ajoute que des travaux utiles & sensés ne lui auroient jamais procuré la gloire & la fortune, que ses prédictions lui ont acquises auprès des Grands & des Rois. L'Auteur du Dictionnaire des Portraits s'exprime plus nettement au sujet de *Nostradamus*. Las d'exercer la Médecine, où il ne faisoit rien, il prit le métier plus lucratif de Charlatan. C'étoit autrefois le regne de l'Astrologie & des prédictions. Le peuple, à force de lui entendre dire qu'il lisoit dans les astres & qu'il étoit instruit de l'avenir comme du passé, le crut, quoiqu'il ne connût ni l'un ni l'autre. Mais ce qu'il savoit le mieux, étoit de mettre à profit la crédulité publique. La meilleure de ses visions est celle qui lui annonça qu'il feroit fortune à son nouveau métier. Il renferma ses prédictions dans des Quatrains rimés qu'il divisa en Centuries. En 1555, il publia les sept premieres à Lyon, *in*-18. Leur obscurité impénétrable, le ton prophétique qu'il y prend, l'assurance avec laquelle il parle, joints à l'espece de réputation qu'il avoit, firent rechercher cet Ouvrage extravagant. *Naudé* compare ces prophéties, qui peuvent s'appliquer à plusieurs événemens arrivés en différens tems, au soulier de Théramene qui pouvoit être chaussé indifféremment par toute sorte de personnes, ou à la mesure Lesbienne qui étoit de plomb, afin qu'elle pût s'appliquer également aux figures droites, obliques, rondes & cylindriques.

Notre Médecin, enhardi par ses premiers succès, mit au jour la huitieme, neuvieme & dixieme Centurie, qu'il dédia au Roi Henri II. Ce Prince & la

Reine Catherine de Médicis, entêtés tous deux fur le compte de l'Aftrologie qui étoit alors fort à la mode, voulurent voir l'Auteur. Le Comte de Tende, Gouverneur de la Provence, le leur envoya à Paris, où *Noftradamus* fut reçu comme un grand homme & récompenfé comme un vrai Savant, car l'on lui fit un préfent de deux cens écus d'or. De retour à Salon, il eut la vifite d'Emmanuel, Duc de Savoie, & de la Princeffe Marguerite, fa femme. Charles IX, voyageant en Provence, alla auffi le voir à Salon, & dans un fecond voyage, il le fit venir à Arles pour conférer avec lui. Ce fut à cette occafion qu'il lui donna deux cens écus d'or, une charge de Médecin du Roi, avec des appointemens.

Noftradamus mourut à Salon le 2 Juillet 1566, âgé de 62 ans, 6 mois & 17 jours, & fut enterré dans l'Eglife des Cordeliers. On y voit fon portrait à main gauche en entrant, & une pierre de marbre fur laquelle étoit gravée fon Epitaphe, que le tems a effacée. Elle étoit conçue en ces termes:

D. M.

OSSA CLARISSIMI MICHAELIS NOSTRADAMI

Unius omnium mortalium Judiciô digniffimi,

Cujus penè divinô calamô totius Orbis,

Ex aftrorum influxu,

Futuri eventus confcribuntur.

Vixit annos 62, menfes 6, dies 17.

Obiit Salonæ, annô 1566.

Quietem pofteri ne invidete.

C'eft ainfi que le langage faftueux des Epitaphes en impoferoit à la poftérité, fi l'Hiftoire ne lui faifoit connoître les hommes, tels qu'ils ont été. Ce Médecin fut regardé par le peuple comme un Savant qui lifoit l'avenir dans les aftres, quoiqu'aux yeux des Philofophes il pafsât pour n'y connoître rien. Ses partifans difent cependant encore aujourd'hui que tout ce qu'il a prédit lui avoit été révélé: cela pourroit être, mais ce n'étoit sûrement que par le démon du délire. Perfonne ne l'a mieux peint qu'*Etienne Jodelle*, dans ces deux vers:

Noftra damus, cum falfa damus, nam fallere noftrum eft,
Et cum falfa damus, nil nifi noftra damus.

Depuis la mort de ce prétendu Prophete, on a imprimé une onzieme & une douzieme Centurie, qu'on a recueillies de fes papiers. Les meilleures éditions de tout ce qui lui appartient en ce genre, font celles de Lyon, 1568, *in*-8, & d'Amfterdam, chez Elzévir, 1668, *in*-12. Il a paru quelques Ouvrages à l'occafion des Centuries de *Noftradamus*; tels font:

Eclairciffement des véritables Quatrains de Noftradamus. 1656, *in*-12.

Concordance des Prophéties de Noftradamus, avec la vie de l'Auteur. Paris, 1693, *in*-12, par *Guynaud.*

Céfar Noftradamus, fils aîné de *Michel*, naquit à Salon en 1555 & mourut en 1629. Il a donné quelques Ouvrages:

Pieces Héroïques & Poësies. Tholose, 1608, *in-12.*

Histoire & Chroniques de Provence. Lyon, 1614, *in-folio.* C'est une compilation fort mal écrite, qui mérite cependant d'être estimée pour les recherches qu'elle renferme.

NOUVEAU MONDE. (Etat de la Médecine dans le) De tous les peuples sauvages, dont les mœurs nous sont connues par des relations authentiques, il n'y en a pas chez qui l'Art de guérir ait été traité avec plus de simplicité; que chez les Américains. Lorsqu'on fit la découverte de leur pays, tout leur savoir consistoit à s'en rapporter à la seule expérience, & à observer sans beaucoup raisonner. Tout bien considéré, ils agissoient prudemment; car il vaut mieux manquer entierement de théorie, que d'en avoir une capable d'introduire des erreurs dans la pratique.

Antoine de Solis, Historiographe Espagnol, qui a écrit sur la conquête du Mexique, dit que *Montezune*, Empereur de cette vaste région, avoit pris des soins infinis pour enrichir ses jardins de toutes les plantes que produit cet heureux climat. Il ajoute que l'étude des Médecins se bornoit à savoir les noms & les vertus des simples, qu'ils en avoient pour toute sorte d'infirmités, & qu'ils opéroient des cures surprenantes, soit avec les sucs qu'ils tiroient de ces simples, soit en appliquant la plante même sans autre préparation. Une longue expérience leur avoit appris les propriétés des végétaux; eux seuls fournissoient toute leur Matiere Médicale: & quoiqu'ils n'eussent aucune connoissance des causes des maladies, ils ne laissoient pas de s'en servir au grand soulagement des malades. Le Roi faisoit distribuer les plantes de ses jardins à quiconque en avoit besoin; dès que le peuple en faisoit demander, on lui en fournissoit libéralement, soit que les Médecins les eussent ordonnées, ou non. Rien ne faisoit plus de plaisir à ce Prince, que d'avoir contribué à la guérison de quelqu'un de ses sujets; il fut même toujours si persuadé qu'il étoit de son devoir de veiller à leur santé, qu'il ne manqua jamais de s'informer de l'effet des remedes qu'il leur faisoit distribuer. Cette façon de penser fait-elle preuve de la barbarie, que l'avidité des Européens a supposée dans ces peuples, pour pallier les injustices & les rapines, dont on les a accablés? Les yeux d'un Conquérant & ceux d'un Philosophe ami de l'humanité, voient les choses sous différentes faces.

De Solis rapporte dans un autre endroit de son Ouvrage, à l'occasion de la maladie de *Ferdinand Cortez* qui s'est rendu si célebre au XVI siecle par la conquête du Mexique, que le Sénat convoqua les Médecins les plus habiles dans le choix & la connoissance des plantes; que ceux-ci montrerent, dans l'usage qu'ils en firent, un discernement singulier de leurs propriétés & de leurs effets, variant les remedes suivant les différens périodes de la maladie; & qu'enfin ils rendirent la vie à *Cortez*. Ils userent d'abord de simples doux & rafraîchissans, pour suspendre l'inflammation & calmer la douleur que lui causoit la fievre: pour mûrir & guérir la plaie, ils en employerent d'autres, & cela avec tant d'intelligence, dit *Antoine de Solis*, que *Cortez* ne tarda pas à jouir d'une santé parfaite.

L'exemple des Américains auroit fourni un puissant argument à ceux qui combattoient les sentimens des Dogmatiques, & qui soutenoient que la Médecine doit

ſa naiſſance & ſes premiers progrès à l'expérience. On voit en effet, par cet exemple, que dans un pays où il n'y avoit pas l'ombre de cette Philoſophie qui remonte de l'obſervation à la nature des cauſes, on avoit avancé fort loin dans la connoiſſance de la Nature. Les Américains n'avoient point de ſyſtêmes, mais beaucoup d'expérience; & c'eſt d'eux que nous tenons pluſieurs remedes efficaces. Nous leur devons le Quinquina, l'Ipécacuanha, le Simarouba & tant d'autres, que ces groſſiers habitans du nouveau monde avoient découverts, tandis que nos ſubtils & ſavans Philoſophes ne connoiſſoient de la vertu des plantes qui croiſſent autour d'eux, que ce qu'ils en avoient lu dans *Dioſcoride* & quelques autres Anciens. Où étoient donc les progrès ſi vantés de la Médecine? Car pour ce qui concerne les maladies, celles qui paſſoient pour incurables il y a deux mille ans, le feroient toutes encore aujourd'hui, ſi nous n'avions rencontré dans le Quinquina, le Mercure & l'Antimoine les moyens d'en guérir quelques-unes.

Dans le XVI ſiecle, les Médecins de l'Europe n'avoient pas ces ſecours, & pour cette raiſon, ils manquoient de remedes efficaces contre une infinité de maladies chroniques: mais les Américains étoient plus heureux qu'eux, puiſque l'expérience leur avoit aſſuré des reſſources contre les maladies de toute eſpece, dans les plantes de leur pays. Nos peres en étoient-ils venus-là? Y ſommes nous même parvenus aujourd'hui? Notre Matiere Médicale, toute abondante qu'elle eſt, nous manque encore au beſoin. Nous cherchons chez l'étranger des remedes pour remplacer ceux que nous foulons aux pieds, parce que nous ne les connoiſſons pas aſſez.

Lorſque *Chriſtophe Colomb* aborda, le 6 Décembre 1492, à l'Iſle Haïti, celle des Antilles qu'on nomme aujourd'hui l'Iſle de Saint Domingue, l'Amérique ne connoiſſoit point la Goutte, la Pierre, la petite Vérole, la Peſte. Les tranquilles habitans de cette Iſle avoient cependant une maladie qui leur étoit endémique, & que les Eſpagnols rapporterent en Europe, à qui elle avoit été inconnue juſqu'alors. C'eſt la Vérole. Cette maladie ſemble avoir vengé les Américains des outrages que l'avidité des Européens à faits à ces inſulaires; car la premiere année de ſa tranſplantation en Europe n'étoit peut-être pas écoulée, qu'elle avoit déja percé du midi au nord. *Curæus* nous apprend que dès l'an 1495 elle étoit connue à Cracovie, & que l'année d'enſuite elle étoit paſſée en Siléſie. Quels progrès n'a-t-elle point faits depuis? Un Savant Médecin de nos jours ne balance point d'avancer qu'avant deux ou trois générations, il n'y aura peut-être plus guere de maladies dans les villes, où le mal vénérien n'entrera pour quelque choſe. La corruption des mœurs qui va toujours en augmentant; l'idée même qu'on attache à ce mal dans tant de pays différens & qui n'y eſt plus déshonorante; le nombre de ces ſortes de malades qui a doublé en Europe dans la plupart des Hôpitaux où on les traite; celui des autres malades de ce genre répandus dans toutes les conditions; la quantité qui eſt montée à tel point parmi la claſſe des citoyens les moins à l'aiſe, qu'on s'eſt trouvé dans l'obligation d'établir des traitemens publics de la vérole en pluſieurs endroits: tout cela multiplie les preuves de la propoſition avancée par le Médecin dont il eſt ici queſtion. Quelle décadence cette contagion ne doit-elle pas apporter dans l'eſpece humaine? Elle en eſt d'autant plus ſuſceptible, que les richeſſes des Indes Orientales, en

répandant l'abondance dans le reste de la terre, ont étendu les sources de la molleſſe parmi les hommes, & multiplié ſes pernicieux effets. Les drogues incendiaires qu'on retire encore de ces vaſtes régions, flattent le goût, le ſéduiſent, excitent les paſſions, trompent les ſens & les émouſſent. Les préſens que nous ont fait l'une & l'autre Inde, ont ainſi arraché les plus hauts cris à la Nature ſur le trouble & le déſordre qui la déſolent, & qui ſont portés au période le plus effrayant pour l'eſpece humaine. Si elle continue de dégénérer, on ne verra, dans les ſiecles poſtérieurs, que débilité, que foibleſſe, que langueur, que maladies. La dépopulation eſt même déja ſi grande, que l'Allemagne, ce pays où les tempéramens ſont plus forts qu'ailleurs, ſe plaint d'avoir vu mourir, en 1776, ſoixante-deux mille hommes plus qu'il en étoit né dans le courant de cette année.

NUCK, (Antoine) Médecin qui étoit Allemand de nation, ſe rendit célebre par ſes travaux Anatomiques vers la fin du XVII ſiecle. Il exerça d'abord ſa profeſſion à La Haye, & paſſa enſuite à Leyde, où il remplit la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie, & fut Préſident du College des Chirurgiens. En moins de huit ans, il diſſéqua plus de ſoixante cadavres humains, ſans compter le grand nombre de bêtes qu'il ſoumit à ſes recherches Anatomiques. L'art des injections contribua à la facilité de ſes découvertes; mais comme cet art étoit encore éloigné alors de ſa perfection, le vif-argent fut principalement la matiere dont il ſe ſervit pour remplir les vaiſſeaux qu'il vouloit rendre ſenſibles. Ce Médecin mourut vers l'an 1692.

Il eſt le premier qui ait apperçu & indiqué la maniere, dont la perte accidentelle de l'humeur aqueuſe de l'œil ſe répare. Il découvrit un canal particulier qui part de l'artere carotide interne, & qui, après avoir ſerpenté le long de la ſclérotique, paſſe au travers de la cornée dans les environs de la prunelle, ſe diſperſe en pluſieurs branches autour de l'iris, s'y inſere, & répare l'humeur aqueuſe par celle qu'il y tranſporte. Cet infatigable Anatomiſte a encore découvert quelques glandes ſalivaires, dont *Wharton*, *Sténon*, *Bartholin* ou *Rivinus* n'ont point fait mention. Il a donné une ample deſcription des glandes ſalivaires de l'homme, qu'il a extraite des meilleurs Auteurs, & à laquelle il a joint ſes propres recherches. Il a dit que les mammelles ſont des amas de glandes, auxquelles des ramifications innombrables des arteres thorachiques & axillaires fourniſſent du ſang; & que pluſieurs de ces vaiſſeaux, paſſant à travers l'os de la poitrine ou le *Sternum*, s'uniſſent aux vaiſſeaux du côté oppoſé. Ces arteres, qui ſont d'une petiteſſe incroyable, répandent le lait dans de petits canaux contenus dans les glandes, dont on a parlé. De ces canaux, quatre ou cinq forment un petit tronc en s'uniſſant.

Nuck prétend que les vaiſſeaux lymphatiques partent immédiatement des arteres, que pluſieurs de ces vaiſſeaux traverſent les glandes conglobées qui ſont dans la poitrine & dans le bas-ventre, & qui ſe trouvent ſur la route du réſervoir du chyle ou des veines dans leſquelles ils ſe déchargent. Le Traité qu'il a donné là deſſus, peut paſſer pour l'hiſtoire la plus complette des glandes lymphatiques qu'on ait publiée juſqu'alors. *Nuck* a trouvé un nouveau conduit ſalivaire, mais ce

ne fut point dans l'homme; il ne le vit que dans les animaux & sur-tout dans les chiens. *Bernard Albinus* a fait la même découverte qu'il s'est appropriée.

Telles sont les recherches Anatomiques, dont notre Auteur s'attribue la gloire; mais il n'en est point demeuré-là; il a écrit plusieurs bonnes choses sur la Chirurgie. On en remarque spécialement deux qu'on a fait valoir dans ces derniers tems. L'une est la dilatation de l'anneau des muscles du bas-ventre avec le doigt, lorsqu'on ne peut faire rentrer la portion d'intestins qui fait la hernie. M. *Leblanc*, Chirurgien d'Orléans, a rempli les vues de cette méthode par un dilatatoire de son invention, dont il a parlé dans le second volume de son *Précis d'opérations de Chirurgie* publié en 1775. L'autre est une machine pour redresser le cou porté de travers par la rétraction des muscles. *Nuck* la décrit comme une espece de collier attaché de deux côtés à un demi cercle de fer, au milieu duquel est un anneau où l'on attache une corde: le collier appliqué & le demi cercle élevé par dessus la tête, on passe une corde dans une poulie fixée au plancher & l'on tire jusqu'à ce que le malade soit suspendu. On doit réitérer cette manœuvre trois ou quatre fois la journée, & laisser toutes les fois le malade suspendu pendant un quart d'heure. Cette machine est, à peu de chose près, l'Escarpolette Angloise qui consiste dans un demi cercle de fer, & deux boyaux de cuir souple matelassés, dont les bouts sont attachés de chaque côté aux extrêmités du demi cercle. Un anneau placé au milieu de ce demi cercle joue par sa queue dans le trou qu'on y a formé, & sert, par sa partie supérieure, à recevoir une corde attachée au plancher. C'est un vrai jeu pour les enfans qui sont menacés de quelque difformité de la colonne épiniere, de monter à l'Escarpolette. Ils s'y suspendent, en passant une des courroies sous le menton & l'autre à la nuque, & se tenant par les mains aux cuirs qui partent des extrêmités du demi cercle de fer. On les balance dans cette attitude, pour leur donner le mouvement qu'ils continuent ensuite d'exécuter eux-mêmes.

Il me reste maintenant à donner les titres & les éditions des Ouvrages de notre Médecin:

De vasis aquosis oculi. Leidæ, 1685.

De ductu salivali novô, salivâ, ductibus aquosis & humore aqueô oculorum. Lugduni Batavorum, 1686, in-12. *Ibidem*, 1690, 1695, in-8, sous le titre de *Sialographia & ductuum aquosorum Anatome nova.*

Adenographia curiosa & Uteri fœminei Anatome nova, cum Epistola ad amicum de inventis novis. Ibidem, 1692, 1696, in-8, avec la Dissertation *De motu bilis circulari* par *Maurice Van Reversholt.* Ibidem, 1723, in-8.

Operationes & Experimenta Chirurgica. Lugduni Batavorum, 1692, in-8, par les soins de *Jean Tiling.* Ibidem, 1696, 1714, 1733, in-8. *Jenæ*, 1698, in-8. En Allemand, Lubeck & Weismar, 1709, in-8, & avec les notes de *Bassius*, Hall en Saxe, 1728, in-8. Les trois derniers Ouvrages ont paru à Lyon en 1722, trois petits volumes in-12.

NUMESIANUS, Médecin du deuxieme siecle, étoit d'Héraclée, ou selon d'autres, de Corinthe. *Galien* en parle comme de son Maître, mais il remarque encore que *Numesianus* avoit enseigné *Pélops*, dont lui, *Galien*, avoit été disciple.

NUNNEZ ou NONNIUS, (Alvarés) de Frarinala en Espagne, se fit beaucoup de réputation, au XVI siecle, par ses talens dans la Chirurgie, & par un Ouvrage qu'il publia sous ce titre :

Annotationes ad Libros duos Francisci Arcæi de recta curandorum vulnerum ratione. Antverpiæ, 1574, *in*-8.

Ce Chirurgien se transporta à Anvers avec sa femme, ou peut-être il s'y maria, car ce fut dans cette ville que naquit *Louis Nunnez*, son fils, qui étudia la Philosophie à Louvain & qui fut nommé dans la seconde ligne à la promotion générale de l'an 1573. *Louis* passa ensuite aux Ecoles de la Faculté de Médecine en la même Université, & il n'en sortit qu'avec les honneurs dus au mérite & à la science. Il avoit éminemment l'un & l'autre ; son érudition sur-tout étoit peu commune, puisqu'il n'excella pas moins dans la Poésie & dans l'Histoire, que dans l'exercice de sa profession. On a de lui différens Ouvrages qui font preuve de la vérité de ce qu'on avance sur son compte. Il a écrit un Commentaire fort étendu sur les médailles de la Grece, de Jules-César, d'Auguste & de Tibere, qui parut l'an 1620, en un volume *in-folio*. Son *Hispania* fut imprimée à Anvers en 1607, *in*-8 ; c'est un Livre fort utile pour la connoissance de l'ancienne Espagne. Son Commentaire sur la Grece, sur les Isles, &c. de *Goltzius*, est aussi un Ouvrage savant & curieux. Il n'en est pas de même de son Recueil de Poésies qui sont assez foibles ; mais les deux Traités que nous avons de lui sur la Diététique, valent mieux.

Ichthyophagia, sive, de piscium esu Commentarius. Antverpiæ, 1616, *in*-8. il y fait voir que, selon les anciens Médecins, le poisson est un aliment très-salutaire aux vieillards, aux malades, aux personnes sédentaires & à celles de foible constitution, parce qu'il fait un sang propre à leur tempérament.

Diæteticon, sive, de Re Cibaria Libri quatuor. Ibidem, 1627, *in*-8, 1645, *in*-4. On ne peut rien lire en ce genre, ni de plus utile, ni de plus agréable. Il y a dans cet Ouvrage cent choses remarquables qui contribuent à l'intelligence des Poëtes Latins, principalement d'*Horace*, de *Juvenal* & de *Martial*, qui en corrigeant les mœurs des Romains, ont parlé des viandes qui servoient aux plaisirs de leur table.

On a encore différens morceaux de ce Médecin, qui ont paru avec le Livre *De calculo de Berverwyck*, imprimé à Leyde en 1638, *in*-12. Tels sont : *Epistola ad Joannem Beverovicium, cujus argumentum : Caro callosa in vesica calculum ementiens. Sanctorii opinio de calculi generatione in renibus examinata. Duplex in iis generandis locus. Difficile ejus generationem prohibere.* On trouve dans une autre Lettre, adressée au même *Beverwyck : Calculorum curatio. Diureticorum usus. Aquæ spadanæ præstantia & utendi modus. Chymicorum remediorum in calculosis inefficacia.*

NUNNEZ, (Ambroise) Chevalier de l'Ordre de Christ, Docteur & Professeur de Médecine en l'Université de Salamanque, étoit de Lisbonne, où il naquit vers l'an 1526. Au sortir de Salamanque, il fit successivement sa profession à Séville & à Madrid, puis étant retourné dans sa patrie, il y exerça l'emploi de premier Médecin du Roi de Portugal. On a de lui deux Ouvrages qu'il publia à l'âge de 74 ans, & dont il appuya les principes sur sa longue expérience. Ils sont intitulés :

Enarrationes in priores tres libros Aphorifmorum Hippocratis. Conimbriæ, 1600, *in-folio*. *De Pefte Liber. Ibidem*, 1601, *in-4*. Madrid, 1648, en Langue Caftillane, fous le titre de *Tratado univerfal de la Pefte.*

NUNNEZ, (Pierre) favant Médecin & Mathématicien Portugais du XVI fiecle, étoit d'Alcaçar-do-fal dans l'Eftramadure. Il fut Précepteur de Dom Henri, fils du Roi Emmanuel, & paffa enfuite dans l'Univerfité de Conimbre, où il enfeigna les Mathématiques avec beaucoup de réputation. A fa mort, en 1576 ou 1577, à l'âge de 80 ans, on le regreta comme le plus habile homme du Portugal. Il l'étoit en effet, car il poffédoit la plupart des Sciences & favoit beaucoup de Langues; mais ce qui releve infiniment fon mérite, c'eft qu'il ne fe prévaloit pas trop de fes connoiffances, & qu'il a laiffé parler pour lui les Ouvrages qu'il a donnés au public. Tels font deux Livres *De arte navigandi*, qui furent d'autant mieux reçus à la Cour de Lisbonne, qu'ils favorifoient les grands deffeins qu'avoit le Roi de pouffer les expéditions maritimes en Orient. Il a encore écrit: *De Crepufculis. Annotationes Hiftoricæ. Problema mechanicum de motu navigii, ex remis.* Un Traité d'Algebre, en Caftillan; il l'eftimoit beaucoup & il le dédia, en 1564, à fon ancien éleve le Prince Henri, Cardinal-Infant.

Les Bibliographes citent plufieurs autres Médecins du nom de *Nunnez*, & *Nicolas Antonio* parle avec éloge de la plupart dans fa Bibliotheque d'Efpagne. On remarque:

Antoine Nunnez de Zamora, qui a publié à Salamanque un Commentaire, *in-4*, fur le premier & le troifieme chapitre de l'Ouvrage de *Galien* qui traite *De differentiis febrium.*

Jérôme Nunnez, Portugais, a écrit des remarques *In Galenum de Venæfectione.* Elles ont paru à Lisbonne, *in-4*, & enfuite à Anvers en 1610, fous le même format. Il n'eft peut-être point différent de *Jérôme Nunnez Ramirez* qui a écrit un Livre *De curandi ratione per fanguinis miffionem*, auquel il a joint un Traité des poids & mefures des Romains, des Grecs & des anciens Efpagnols.

Alphonfe Nunnez a donné un Livre *De pulfuum effentiâ, differentiis, cognitione, caufis & prognofticis. Salmanticæ*, 1606, *in-4*.

Chriftophe Nunnez, premier Profeffeur de Médecine en l'Univerfité d'Alcala de Henarez, eft Auteur d'un Ouvrage imprimé à Madrid en 1613, *in-4*, qui traite *De coctione & putredine.*

Emmanuel Nunnez a dédié au Prince de Portugal, Henri, Cardinal-Infant, *Libellus de tactûs organô, in quo multa adversùs Philofophos & Medicos differuntur. Olyffipone*, 1557, 1589, *in-8*.

François Nunnez, Docteur de la Faculté de Médecine d'Alcala, a mis au jour un Traité *Del parto humano*, imprimé à Saragoffe, en 1638, *in-8*, & à Alcala, en 1680, *in-8*.

François Nunnez de Oria, du Diocefe de Tolede, Docteur en Médecine, fe rendit célebre par fes talens dans la *Poéfie Latine.* Il a écrit en fa langue maternelle: *Regimiento y Avifos de fanidad.* Madrid, 1569, 1572, *in-8*. Medina del Campo, 1585, *in-8*.

NYMANN, (Grégoire) fils de *Jérôme*, naquit à Wittemberg le 14 Janvier 1594. Il étudia avec tant de ſuccès dans cette ville, qu'après y avoir été reçu Maître-ès-Arts en 1614, il obtint le bonnet de Docteur en Médecine le 29 Juin 1618. Les ſavantes leçons qu'il donna ſur l'Anatomie & ſur la Botanique dans l'Univerſité de ſa ville natale, lui procurerent beaucoup de réputation, mais il mourut trop tôt pour mettre le comble au projet qu'il avoit conçu de rendre les Ecoles de Wittemberg les plus floriſſantes de l'Allemagne. Ce fut le 28 Octobre 1638 qu'il finit ſes jours, dans la 45e. année de ſon âge.

Jérôme, ſon pere, qui étoit de Torgau, prit en 1593 le bonnet de Docteur en Médecine à Wittemberg, où il ſe fit aſſez de réputation dans la Chaire qu'il occupoit. On a quelques Ouvrages de la façon de l'un & de l'autre. *Jérôme* a donné :

Oratio de imaginatione. Witteberga, 1613, *in-8*, avec les Diſſertations Phyſico-Médicinales de *Tobie Tandler.*

On a de *Grégoire* :

De Apoplexia Tractatus. Wittebergæ, 1629, 1670, *in-4.*

Diſſertatio de vita fœtûs in utero, quâ luculenter demonſtratur infantem in utero non animâ matris, ſed ſuâ ipſius vitâ vivere, propriaſque ſuas vitales actiones etiam in alvo maternâ exercere, & matre extinctâ, ſæpè vivum & incolumem ex ejus ventre eximi poſſe, adeoque à Magiſtratu in benè conſtitutis Rebuſpublicis non concedendum ut vel ulla gravida rebus humanis exempta ſepeliatur, priuſquam ex ejus utero fœtus exciſus, vel ad minimum ſectione, an infans adhuc vivens, an verò mortuus ſit, exploratum fuerit. Wittebergæ, 1628, *in-4. Lugduni Batavorum*, 1644, *in-12. Ibidem*, 1664, *in-12*, avec l'Ouvrage de *Plazzoni*, qui eſt intitulé : *De partibus generationis.*

Le ſujet du dernier Traité eſt de la plus grande importance. Cette matiere a échauffé le zele de M. *Cangiamila*, Docteur en Théologie, Chanoine Théologal de l'Egliſe de Palerme & Inquiſiteur Provincial de tout le Royaume de Sicile. Ce ſavant Eccléſiaſtique a compoſé un Ouvrage qui a paru pluſieurs fois en Langue Italienne, & dont la derniere édition Latine a été beaucoup augmentée par l'Auteur. L'Abbé *Dinouart* en a fait un extrait qu'il a mis au jour ſous ce titre : *Abrégé de l'Embryologie ſacrée, ou Traité des devoirs des Prêtres, des Médecins & autres, ſur le ſalut éternel des enfans qui ſont dans le ventre de leur mere.* Paris, 1762, *in-12.* Il a été réimprimé en deux volumes même format, avec des augmentations.

O.

OBEL. (Matthias DE L') Voyez LOBEL.

OBERT, (Antoine) Médecin natif de Saint Omer en Artois, vécut au commencement du XVII siecle. Il paroît qu'il s'est beaucoup occupé de ces questions scholastiques qui partageoient les Médecins de son tems au sujet de la saignée dans la Pleurésie, car les Ouvrages qu'il a donnés au public n'ont point d'autre objet, ainsi que leurs titres l'annoncent :

De venæsectione in Pleuritide eudoxa, contra paradoxam Faschii, Fernelii & aliorum sententiam. Audomari, 1629, *in-4.*

Anastichiosis Apologetica pro Paræness contra D. L. du Gardin decretum, quô oppositam in Pleuritide revulsionem condemnat, quam Parænesis approbat. Ibidem, 1631, *in-8.*

De Venæsectione in Pleuritide Parænesis secunda. Accessit de Venæsectione in Variolis administrandâ contra popularem errorem Assertio. Ibidem, 1635, *in-8.* La plus saine partie des Praticiens donnent aujourd'hui la préférence à la saignée directe dans la Pleurésie, & personne ne doute que la saignée ne convienne, à certains égards, dans la cure de la petite vérole.

OBIZO fût premier Médecin de Louis VI, dit le gros, qui monta sur le trône en 1108. *Obizo* enseigna la Médecine à Paris avant l'établissement de la Faculté en Corps Académique : on sait que cette Science étoit alors cultivée par des Maîtres isolés qui avoient chacun leurs disciples. Mais il abandonna les Ecoles séculieres pour se retirer dans l'Abbaye de Saint Victor, y vivre en simple Religieux, entierement détaché de ses biens qu'il donna à cette Abbaye. On voyoit anciennement son Epitaphe dans le cloître de cette Maison. *Gabriël Naudé* la rapporte dans son Ouvrage intitulé : *De antiquitate & dignitate Scholæ Medicæ Parisiensis Panegyris*; & on la trouve ainsi, page 175 de l'édition de 1714, *in-12* :

Respice qui transis, & quid sis disce vel undè,
Quod fuimus nunc es, quod sumus istud eris.
Pauper Canonicus de divite factus Obizo
Huic dedit Ecclesiæ plurima, seque Deo :
Summus erat Medicus, mors sola triumphat in illo,
Cujus adhuc legem nemo cavere potest.
Non potuit Medicus sibimet conferre salutem.
Huic igitur Medico sit medicina Deus.

OCCON (Adolphe) naquit dans l'Ost-Frise en 1447. Il étoit également bon Poëte & Médecin ; ce fut en cette derniere qualité qu'il servit Sigismond, Archiduc d'Autriche. *Occon* mourut à Ausbourg en 1503, & institua son héritier

univerſel un autre *Adolphe Occon* ſon couſin, qu'il avoit adopté depuis quelques années.

Celui-ci étoit de Brixen en Tirol, où il vint au monde en 1494. Après avoir reçu les honneurs du Doctorat à Bologne en 1519, il vint s'établir à Ausbourg, & fit la Médecine dans cette ville avec tant de réputation, qu'il obtint l'emploi de Phyſicien & celui de Médecin de l'Hôpital. Il mourut en 1572.

Son fils *Adolphe* naquit à Ausbourg le 17 Octobre 1524. Comme il fit de grands progrès à l'école de ſon pere, & qu'il y perfectionna les principes qu'il avoit reçus dans les Univerſités, il ne tarda pas à être connu dans la pratique de la Médecine; il parvint même, en 1564, à la charge d'Inſpecteur des Apothicaireries de ſa ville natale, & à celle de Vicaire perpétuel du Doyen du College des Médecins. Il ſurvécut juſqu'en 1605, & laiſſa une nombreuſe famille qui fit mettre cette Epitaphe ſur ſon tombeau:

ADOLPHUS OCCO
A. F. A. N.
Medicus Reipublicæ Auguſtanæ,
Hoc ſibi Monumentum voluit poni,
Ut in eo cum Uxore & Liberis,
Ad extremum uſque judicii diem mox adfuturum,
Mortuus Quieſceret.
Tu Viator, quiſquis es, quieti locum non invideas.
Vale. Abi.

Qui fuit æternæ Chriſtus mihi cauſa ſalutis,
Exuviis rurſus veſtiet oſſa meis.
Ejus dum reditu mihi vita, ſaluſque paratur,
Intereà tumulò molliter oſſa cubent.

Ce Médecin a non ſeulement brillé du côté de la pratique, mais encore par la connoiſſance de la Langue Grecque, dont il a rendu l'uſage plus commun en Allemagne. Ses Ouvrages ont auſſi beaucoup contribué à ſa célébrité:

Pharmacopæa, ſeu, Medicamentarium pro Republica Auguſtana. Auguſtæ Vindelicorum, 1574, *in-folio*, 1580, *in-12*, 1597, *in-4 longo. Ibidem*, 1613, 1622, 1640, *in-folio.* Ces trois dernieres éditions ont été corrigées & augmentées par le College des Médecins d'Ausbourg. *Zwelfer* a auſſi corrigé cette Pharmacopée, ſur laquelle il a publié des Animadverſions imprimées à Nuremberg en 1667, *in-folio.* Mais on n'eſt point demeuré à ces éditions du Diſpenſaire d'Ausbourg; on a encore les ſuivantes: *Goudæ*, 1653, *in-8. Auguſtæ Vindelicorum*, 1673, *in-8.* 1684, 1694, 1710, 1734, *in-folio.*

Imperatorum Romanorum Numismata à Pompeio M. ad Heraclium. Editio altera auctior. Augustæ Vindelicorum, 1601, *in*-4. *Mediolani*, 1683, *in-folio*. Cette derniere édition est considérablement augmentée, & au surplus, elle est ornée de figures.

Epistola Græca ad Conradum Gesnerum de Oxymeli Helleborato, aliisque ad Rem Medicam spectantibus. On la trouve dans le deuxieme Livre des Lettres de *Gesner*.

OCTAVIANUS HORATIANUS, Médecin qui passe pour être né en Afrique, fut en estime après le milieu du IV siecle, sous l'Empire de Gratien & de Valentinien II. Il avoit été disciple de *Vindicianus*, Médecin de l'Empereur Valentinien I. On a de lui un Ouvrage en quatre Livres, qu'Herman, Comte de Névenare, a tiré de la poussiere de quelque Cabinet, & qui a été imprimé sous ce titre :

Rerum Medicarum Libri quatuor. I, Logicus, de curationibus omnium ferè morborum corporis humani, ad Euporistum. II, De acutis & chronicis passionibus, ad eundem. III, *Gynæcia, de mulierum accidentibus & curis eorundem, ad Victoriam.* IV, *De Physica scientia, experimentorum Liber ad Eusebium filium. Argentinæ*, 1532, *in-folio*, avec les trois Livres de Chirurgie d'*Albucasis*. Il y a une édition de Bâle de la même année, en trois Livres ; mais l'Ouvrage y est attribué à *Theodorus Priscianus*, & les *Gynæcia* sont adressés à une *Salvina*, qu'on croit avoir été Sage-Femme.

ODDIS, (Oddo DE) Médecin issu d'une famille noble de Pérouse, naquit à Padoue en 1478. Dès l'an 1518 il enseigna la Philosophie dans les Ecoles de sa ville natale ; mais il abandonna cette Chaire pour se rendre à Venise, où il exerça la Médecine avec tant de réputation, que la Seigneurie trouva à propos de le renvoyer à Padoue pour y remplir une des premieres Chaires de Médecine. Son attachement à la doctrine de *Galien* fut tel, qu'il ne parloit dans ses leçons, & n'agissoit dans sa pratique, que d'après les principes de cet Auteur. Ce fut pour cette raison, qu'on l'appella l'*Ame de Galien* ; nom qu'il se glorifioit beaucoup d'avoir mérité : mais on lui reprocha d'avoir suivi le Médecin de Pergame jusques dans ses fautes.

Oddo mourut à Padoue le 5 de Février 1559, & laissa plusieurs Ouvrages, dont les Bibliographes ne citent que des éditions posthumes, sous ces titres :

De Pestis & pestiferorum omnium affectuum causis, signis, præcautione, curatione, Libri quatuor. Apologiæ pro Galeno, tùm in Logica, tùm in Philosophia, tùm in Medicina, Libri tres. De Cœnæ & Prandii portione Libri duo. Venetiis, 1570, *in*-4. L'Auteur, partisan comme il étoit de l'influence des astres respectivement aux maladies, n'a pas manqué de faire passer ses idées dans son Traité de la Peste, qu'il composa à l'occasion de celle qui fit tant de ravages à Padoue en 1555. Mais son fils, *Marc*, qui publia cet Ouvrage avec le sien *De Putredine*, retrancha la partie la plus singuliere de la Théorie Astrologique de son pere.

In Aphorismorum Hippocratis priores duas sectiones dilucidissima interpretatio. Venetiis, 1572, *in*-8. *Patavii*, 1589, *in*-4. La premiere Section avoit déja été publiée à Padoue en 1564, *in*-8.

Ars parva. Venetiis, 1574, *in-4.*

In primam totam Fen Libri primi Canonis Avicennæ Expositio. Venetiis, 1575, *in-4. Patavii*, 1612, *in-4.*

In Librum Artis Medicinalis Galeni exactissima & dilucidissima Expositio. Brixiæ, 1607, *in-4. Venetiis*, 1608, *in-4.*

ODDIS, (Marc DE) fils du précédent, vit le jour à Padoue en 1526. Il reçut les honneurs du Doctorat en Médecine dans l'Université de cette ville, où il commença d'enseigner la Logique en 1546, & la Philosophie en 1549. Une Chaire confiée à un jeune homme de cet âge, suppose de grands talens ; mais comme il n'en est pas de même de la Médecine que de la Philosophie, pour l'aptitude à enseigner, on laissa mûrir la science qu'il avoit acquise dans la premiere, avant que de le nommer au Professorat. Il n'obtint la Chaire de Médecine Théorique qu'en 1583, & de celle-ci il passa à la Chaire de Pratique, qu'il occupoit encore à sa mort arrivée le 25 Juillet 1591. Il a écrit :

De putredine, germanæ ac nondum explicatæ Aristotelis & Galeni sententiæ, adversùs Angelum Mercenarium & Thomam Erastum, Apologia. Venetiis, 1570, *in-4*, avec le Traité de la peste de la façon de son pere. *Patavii*, 1585, *in-4.*

Meditationes in Theriacam & Mithridaticam Antidotum. Venetiis, 1576, *in-4*, avec ce que *Junius Paulus Crassus & Bernardin Taurisanus* ont écrit sur cette matiere.

Methodus exactissima de componendis medicamentis & aliorum dijudicandis. Patavii, 1583, *in-4*, avec une Table des médicamens simples & composés les plus usuels, & des remarques sur leurs doses & propriétés. On y trouve encore deux discours, l'un sur la Thériaque & l'autre sur le Turbith.

De morbi natura & essentia. Ibidem, 1589, *in-4.* Il y examine tout ce que les Philosophes & Médecins les plus célebres ont dit de la santé & de la maladie, & il finit par donner la préférence aux sentimens d'*Hippocrate* & de *Galien*.

De urinarum differentiis, causis & judiciis Tabulæ. Ibidem, 1591, *in-folio.*

ODET, (Philippe) Médecin, étoit de Nancy, où il vint au monde vers le milieu du XVI siecle. Il étudia dans les Ecoles de la Faculté de Paris sous *Jean Riolan* le pere, qui fit tant d'estime de son disciple, qu'il lui fit présent d'un de ses Ouvrages, avec cette Inscription écrite de sa main : *Philippo Odeto, Medico Nanceiensi, quondam Auditori suo, nunc & amico colendo, Joannes Riolanus D. P.* On a de la façon d'*Odet* :

De tuenda valetudine Libri sex, in quibus omnia quæ ad diætam hominis sani pertinent, breviter ac dilucidè pertractantur. Nanceii, 1604, *in-12.* Il dédia ce Livre au Duc Charles III qui l'ennoblit par Lettres datées du 16 Mars 1605.

ODONUS, (César) Médecin de Bologne qui vécut vers le milieu du XVI siecle, fut Directeur du Jardin des plantes de cette ville. Il est Auteur d'un Ouvrage intitulé :

Theophrasti Sparsæ de plantis sententiæ, in continuam seriem ad propria capita, no-

minaque secundùm litterarum ordinem dispositâ, Bononiæ, 1561, *in-4*, avec deux Dissertations en forme de Theses.

Odonus a encore écrit un Traité *De urinis*, où il donne les moyens de connoître toutes les maladies par l'inspection des urines. On le trouve avec le Livre intitulé: *Anatomia Urinæ*, composé par *Henri Martinius* & imprimé à Francfort en 1658, *in-12*. L'étendue que les Charlatans ont donnée à l'inspection des urines, a fait dégénérer cette partie de la Séméiotique en l'art imposteur, auquel la crédulité n'a que trop souvent recours. Tout Médecin tire des signes de l'examen des urines dans le traitement des maladies; mais il s'en faut de beaucoup qu'il y voie ce que l'Empirisme prétend y reconnoître.

ODORIC, (Jean) Médecin natif de Trente, fut en réputation vers le milieu du XVI siecle. Ses talens lui mériterent la considération de *Pierre-André Matthiole*, qui lia avec lui un commerce de Lettres par lesquelles ils se communiquoient mutuellement les succès de leurs études. On en trouve quelques-unes de la façon d'*Odoric* dans le Recueil de celles du même *Matthiole*.

O DWYER (Jean) naquit dans une famille noble & ancienne à Cassel, ville d'Irlande au Comté de Tippérary. Son attachement à la Religion Catholique, qui étoit celle de ses peres, le porta à quitter sa patrie, pour se rendre dans les Pays-Bas. Ce fut-là qu'il prit goût pour la Médecine, cette Science si considérée dans la grande Bretagne. Il fit son cours d'étude dans les Ecoles de la Faculté de Louvain, où il fut reçu à la Licence vers le milieu du XVII siecle, & passa ensuite à Mons en Hainaut. Son savoir ne tarda pas à y être connu. Il mérita la confiance du Prince de Rache qui l'employa, en qualité de Médecin, dans les Troupes du Roi d'Espagne, & après avoir quitté le service militaire, il obtint du Magistrat de Mons une place de Médecin Pensionnaire de cette ville.

Comme *O Dwyer* étoit né avec beaucoup de sentimens, il vit avec peine le brigandage qui désoloit les vrais Médecins dans la patrie qu'il avoit adoptée. Il éleva la voix contre des abus également préjudiciables à l'humanité & au bon ordre, & il publia un Ouvrage sous ce titre:

Querela Medica, seu, Planctus Medicinæ modernæ status. Montibus 1686, *in-12*. Ses plaintes sont justes; mais malgré tout ce qu'il a dit, & ce que d'autres ont écrit avant & après lui, les incursions sur le territoire de la Médecine n'en vont pas moins leur train. C'est un champ ouvert à quiconque veut y glaner, parce que d'une part, l'amour de la vie & de la santé rend les malades assez crédules pour donner leur confiance à ceux qui promettent de les guérir, & que de l'autre, le défaut de subordination des ministres subalternes de la santé & le silence des loix édictées à cet égard, multiplient tous les jours les abus dont on se plaint.

OELHAF, (Joachim) de Dantzick, fut promu au Doctorat dans la Faculté de Médecine de Montpellier en l'année 1600. Il remplit la charge de Physicien de sa ville natale, où il enseigna encore l'Anatomie, & il y mourut le 20 Avril 1630, à l'âge de 60 ans. Ses Ouvrages sont:

Disputatio de fœtu humano. Gedani, 1607, in-4.

De usu ventriculorum cerebri. Ibidem, 1616, in-4.

De seminario pestilenti intrà corpus vivum latitante. Ibidem, 1626, in-4. Francofurti, 1638, in-4.

An ventriculi actio primaria sit chylosis? Gedani, 1630, in-4.

De renum officio in Re Medicâ & Venereâ. Tous ces Ouvrages ne sont que de petites pieces Académiques. La derniere a reparu après la mort de l'Auteur avec le Traité de *Thomas Bartholin*, qui est intitulé : *De usu flagrorum in Re Medicâ & Venereâ.* Hafniæ, 1670, in-8.

Nicolas Oelhaf, Médecin de Dantzick, de la même famille que le précédent, peut-être son fils, a écrit sur les plantes des environs de cette ville. Son Ouvrage a paru sous ce titre :

Elenchus plantarum circa Dantiscum suâ sponte nascentium, earumque Synonyma Latina & Germanica, loca natalitia, florum tempora & vires exhibens. Dantisci, 1643, in-4. Ibidem, 1656, in-4, avec les augmentations de *Laurent Eichstad.*

Il y a encore plusieurs personnages de ce nom, les uns natifs de Nuremberg, les autres de Dantzick, qui se sont distingués dans les Sciences.

OLARGUES ou DE OLARGIS, (Jean D') Médecin du XV siecle, naquit dans le Languedoc, suivant *Jean-George Schenckius. Astruc* pense de même, mais il entre là dessus dans un plus grand détail. Il croit qu'il prit naissance dans le lieu d'Olargues au Diocese de Saint Pons, à une journée & demie de Montpellier, & que selon l'usage du quatorzieme & quinzieme siecle, il prit le nom de sa patrie pour le sien. Ce Médecin, qui étoit sorti de l'Ecole de Montpellier, a composé un Traité *De Urinis*, dont il y avoit un exemplaire manuscrit dans la Bibliotheque de *Schenckius.*

OLDERMAN, (Bernard) Docteur en Médecine, étoit de Rostoch. Il se fit beaucoup de réputation dans son Art, qu'il exerça dans sa patrie dès l'an 1606. Trois ans après, il se rendit à Brunswick, en qualité de Médecin stipendié; mais il abandonna bientôt cet emploi, car il passa à la Cour de Holstein-Gottorp en 1610. Dans la suite, il fit la Médecine à Kiell, ville de la Basse-Saxe; & après voir servi Sophie, Reine Douairiere de Dannemarc, à titre de premier Médecin, il mourut le 4 Août 1631, âgé de 51 ans. On ne connoît point d'Ouvrage de sa façon.

OLEARIUS (Jean-Godefroid) est Auteur d'un Ouvrage intitulé :

Specimen Floræ Hallensis, sive, designatio plantarum hortuli sui, quibus is instructus fuit annis 1666, 1667 & 1668. Halæ Saxonum, 1668, in-12.

Séguier, qui cite cet Auteur, se borne à lui attribuer encore un Traité en Allemand, imprimé à Leipsic en 1665, in-12. On connoît mieux les deux suivans :

Philippe-Christian Olearius, fils d'*Adam*, naquit le 14 Avril 1658, à Sleswick en Dannemarck. Il prit le goût des Sciences à l'Ecole de son pere qui lui inspira aussi celui des voyages, comme un moyen propre à se perfectionner dans l'étude de la Médecine qu'il avoit embrassée. Ce ne fut qu'après avoir parcouru la Hol-

lande & l'Angleterre, qu'il vint prendre le bonnet de Docteur à Erfort en 1689.

Adam Olearius, un des plus savans Ecrivains Allemands du XVII siecle, étoit habile dans les Mathématiques, dans les Langues Orientales & dans la Musique. Il accompagna, en qualité de Secretaire, l'Ambassadeur que le Duc de Holstein envoya, en 1633, en Moscovie & en Perse, & ne revint dans sa patrie qu'en 1639. L'étude fit alors sa principale occupation; elle fut avantageuse au public, car il mit au jour des Ouvrages qui en furent bien reçus. On remarque parmi eux:

Pinacotheca Rerum Naturalium Gottorpiensis. Slesvici, *in-folio transverso*, ou forme d'Atlas.

Relation d'un voyage en Moscovie, Tartarie & Perse, traduite de l'Allemand par *Wicquefort*. Paris, 1666, deux volumes *in-4*. Leyde, 1719, quatre tomes, deux volumes *in-folio*, grand papier. Il y a encore une édition de 1726, deux volumes *in-folio*, qui passe pour la meilleure. On a joint, à toutes ces éditions, le voyage de *Jean-Albert de Mandelslo* aux Indes Orientales, aussi traduit de l'Allemand.

OLMO, (François) de Bresse en Italie, étudia la Médecine à Padoue, où il reçut les honneurs du Doctorat. Il se distingua dans sa patrie, non seulement par les succès de ses cures, mais encore par ses talens dans la Poésie: on peut même dire qu'il étoit savant en toute sorte de Littérature. Sa réputation ne se concentra pas dans le sein de sa ville natale; elle s'étendit chez les étrangers qui eurent souvent recours à lui dans leurs études, & le consulterent sur les matieres les plus difficiles.

Olmo mourut à Bresse en 1612, dans un âge avancé, après trois jours de maladie. On a de lui plusieurs Opuscules en Italien, tant en prose qu'en vers, dont le Recueil a paru à Venise en 1578, *in-8*.

OLYMPICUS de Milet, Médecin Méthodique, fut appellé par *Galien* un diseur de bagatelles. Il est plus ancien que lui, car il eut pour disciple *Apollonides* de Cypre, qui fut le maître d'un *Julien* qui vécut du tems de *Galien*. On met la naissance d'*Olympicus* vers l'an 68 de l'Ere Chrétienne.

OLYMPIODORE est placé par *Saumaise* entre les Auteurs Grecs des derniers siecles; il est cependant bien apparent qu'il a vécu long-tems avant eux. En effet, *Olympiodore* ne dit pas un mot de *Stephanus* qui fleurissoit vers l'an 620 de salut, & qui étoit savant dans la Chymie; mais comme il s'est lui-même beaucoup appliqué à cette Science & qu'il en a écrit, il est tout vraisemblable qu'il n'auroit pas manqué de citer *Stephanus*, si celui-ci l'avoit devancé. Il parle souvent de *Zosime* Panopolitain, qui vécut vers la fin du troisieme siecle & qui écrivit en Grec sur la Chymie. Delà on a conclu que l'*Olympiodore*, dont nous parlons, est celui qui naquit à Thebes en Egypte, & qui écrivit l'Histoire de son tems depuis l'an 400 de salut jusques 425. Il la dédia à Théodose le jeune, qui étoit alors sur le trône des Empereurs d'Orient.

OLYMPUS, Médecin du XXXIX siecle, fut attaché à la Reine Cléopatre, si fameuse par sa beauté & ses débauches. Il devoit être fort âgé, lorsqu'il passa chez cette Princesse qui mourut à 39 ans, peu de tems après avoir

perdu

perdu Marc-Antoine qui s'enfonça un poignard dans le fein 30 ans avant J. C Cléopatre n'ayant pu fe faire aimer d'Augufte, le vainqueur d'Antoine, & craignant de fervir à fon triomphe, fe fit piquer par un afpic, & mourut de cette morfure. Elle avoit communiqué fon deffein à *Olympus* qui fut témoin de l'exécution & qui en écrivit l'Hiftoire.

OPHEMIUS, (Michel) Profeffeur Royal d'Anatomie & de Chirurgie en l'Univerfité de Louvain, fa patrie, prit le bonnet de Docteur, avec *Pierre Caftelan* de Grammont, le 23 Août 1618. Ce nouveau grade le rendit habile à remplir la premiere Chaire, à laquelle les Licenciés ne parviennent point; il ne l'obtint cependant que le 12 Mai 1631, à la mort de *Thomas Fienus. Michel Ophemius* fut Recteur de l'Univerfité de Louvain en 1624.

Ce Médecin n'a rien donné au public. Le nombre de Profeffeurs en la Faculté de Médecine de Louvain qui ont laiffé quelques Ouvrages, n'eft même pas fort confidérable; mais comme j'y ai pris mes degrés, l'attachement & la reconnoiffance m'ont engagé à rappeller la mémoire de ceux qui fe font diftingués dans la Chaire, quoique je n'euffe rien à dire de leurs productions.

OPORIN (Jean) étoit de Bâle, où il naquit le 25 Janvier 1507, de *Jean Herpft*, Peintre. Comme le nom de fon pere fignifie *Automne* en Allemand, il fe fit appeller *Oporinus*, du mot dont les Grecs fe fervent pour exprimer cette faifon de l'année. C'étoit là manie des Gens de Lettres de fon fiecle de donner à leur nom une tournure Grecque ou Latine.

Oporin eut toutes les peines du monde à trouver les moyens de fubfifter pendant le cours de fes études; car après avoir vécu pendant quatre ans dans la compagnie des pauvres écoliers à qui la ville d'Ausbourg fourniffoit charitablement la nourriture, il fut obligé de gagner fa vie, foit en enfeignant les petits enfans, foit en copiant d'anciens Manufcrits qu'il vendoit à Froben, célebre Imprimeur. Suivant le confeil de fes amis, il fe mit enfin à étudier la Médecine, & croyant y faire des progrès plus grands & plus rapides, il s'engagea au fervice de *Paracelfe*, en qualité de Secretaire & de difciple. Las de vivre avec un tel Maître, il fe mit enfuite à enfeigner le Grec à Bâle; & ce fut alors qu'il fongea à fe faire recevoir Docteur en Médecine dans cette ville. Mais comme il venoit d'avoir atteint fa trentieme année, une fauffe honte l'empêcha de fubir à cet âge les examens préliminaires; il abandonna fon projet, même fa Chaire de Langue Grecque, & devenu Imprimeur, il s'affocia à Robert Winter. Il ne retrancha cependant rien de fon goût pour l'étude; car il donna quantité d'Ouvrages au public, tant ceux des Anciens qu'il traduifoit en Latin, que d'autres compofés de fon tems. *Voglerus* affure qu'*Oporin* lui feul fourniffoit au travail de trente preffes d'imprimerie; peut-être y a-t-il là dedans un peu d'exagération: on ne peut cependant difconvenir qu'il n'ait mis au jour beaucoup de Livres, puifqu'on a dit de lui:

Pofteritas obftricta mihi non nomine vanô es,
Per me namque audis fæcula prifca loqui.

Ce ne fut que par une application continuelle qu'*Oporin* put employer les mains d'un nombre confidérable d'ouvriers ; il craignoit fi fort d'être diftrait de fes études, qu'il avoit mis cette Infcription fur la porte de fon Cabinet ;

Quifquis es,
Rogat te Oporinus etiam atque etiam,
Ut fi quid eft quod à fe velis,
Perpaucis agas, deindè ačtutum abeas,
Nifi tanquam Hercules defeffo Atlante veneris fuppofitum humeros.
Semper enim erit, quod & tu agas, & quotquot huc attulerint pedes.

Oporin mourut le 6 Juillet 1568, âgé de 61 ans. *Joris* a fait imprimer fa vie à Strasbourg, en 1569.

OPSOPOEUS, (Jean) de Bretten dans le Palatinat, où il vint au monde le 25 Juin 1556, fe rendit habile dans les Langues Grecque & Latine, & fut Correcteur de l'Imprimerie de Wéchel qu'il fervit pendant deux ans à Francfort, en cette qualité. En 1578, il fe rendit à Paris pour y étudier la Médecine ; & pendant les fix années qu'il employa à cette étude, il y fit de fi grands progrès, qu'à fon retour en Allemagne, on lui donna les Chaires de Phyfiologie & de Botanique à Heidelberg, où il devint encore premier Médecin de Fréderic IV, Electeur Palatin. Il mourut dans cette ville le 23 Septembre 1596, âgé de 40 ans, & laiffa au public un Recueil de quelques Ouvrages d'*Hippocrate*, qui eft intitulé :

Hippocratis Coi, Medicorum Principis, Jusjurandum, Aphorifmorum Sectiones octo, Prognoftica, Prorrheticorum Libri duo, Coaca præfagia, Græcus & Latinus Textus accuratè renovatus, Lectionum varietate & Cornelii Celfi verfione calci fubditâ. Francofurti, 1587, *in*-12.

Simon Opfopoeus, fon frere, étoit auffi de Bretten, où il naquit le 6 Janvier 1576, après la mort de fon pere. Il étudia la Médecine à Heidelberg, à Marpurg, & pendant deux ans à Padoue ; mais de toutes les parties de cette Science, l'Anatomie & la Chirurgie furent celles par lefquelles il fe diftingua davantage. Il y fit même tant de progrès, que la Faculté d'Heidelberg crut devoir tirer parti de fes talens par la Chaire qu'elle lui donna dans fes Ecoles en 1614. Il en jouit peu d'années, car il mourut le 4 Juin 1619. Les Ouvrages qu'il a laiffés, n'ont guere été bien accueillis de fes contemporains.

OPTATUS. Voyez CESAR OPTATUS.

ORELLUS, (Jean-Pierre) de Locarno, ville de Suiffe à portée du Milanez, fe diftingua dans la pratique de la Médecine au commencement de ce fiecle. On a de lui un Ouvrage écrit en Italien, dans lequel il traite des maladies les plus dangereufes, de leurs caufes, fignes, pronoftics, & de leur cure. Il y a joint un Recueil des remedes chymiques & autres qui paffoient pour d'admirables fecrets. Cet Ouvrage a paru à Milan en 1711, *in*-8.

ORIBASE, célebre Médecin du IV siecle, naquit à Pergame, patrie de *Galien*, & non point à Sardes, comme on l'a conjecturé de ce qu'il avoit demeuré dans cette ville. Il fut élevé avec *Magnus* & *Ionicus* à l'Ecole de *Zenon* de Chypre, qui, à ce que l'on croit, enfeignoit alors à Sardes, mais qui paffa enfuite à Alexandrie, où il fut confidéré comme un des plus fameux Profeffeurs. *Eunapius* qui entendoit fort bien la Médecine, & qui eft apparemment le même à qui les quatre Livres *De Euporiftis* font adreffés, repréfente *Oribafe* comme l'homme le plus favant de fon tems, le plus habile dans fa profeffion, & le plus aimable dans la fociété. Il en parle auffi comme d'un perfonnage extrêmement confidéré, & dont le crédit eut affez d'influence pour contribuer à l'élévation de Julien fur le trône des Empereurs. Ce Prince lui en fut tant de gré, qu'il le nomma à la Quefture de Conftantinople; mais il n'agit point en cela uniquement par reconnoiffance, il y fut encore porté par la grande confiance qu'il avoit en lui, ainfi qu'il paroît d'une de fes Lettres.

Après la mort de Julien, arrivée en 363, la fortune d'*Oribafe* changea bien de face. Ce Médecin tomba en difgrace, fous les Empereurs fuivans, par l'envie de fes ennemis. On pouffa la perfécution jufqu'à le dépouiller de tous fes biens; mais Valentinien II y mit le comble, en le banniffant de l'Empire & le livrant entre les mains des Barbares. *Oribafe* foutint ce revers avec beaucoup de grandeur d'ame : fon courage & fon favoir lui mériterent l'amour & le refpect des peuples chez qui il avoit été exilé; il les furprit même tellement par les grandes cures qu'il fit au milieu d'eux, qu'ils l'adorerent comme le Dieu tutélaire de leur nation. La conduite des Barbares fit du bruit dans l'Empire; on ne put s'empêcher de l'admirer, & de reconnoître enfin qu'*Oribafe* ne devoit ce traitement qu'à la fupériorité de fon mérite. Il revint en grace & fut rappellé de fon exil; dans le tems qu'*Eunapius* écrivoit fon Hiftoire, c'eft-à-dire, environ l'an 400, il jouiffoit même d'une réputation & d'une fortune éclatante. Cet Ecrivain, qui tenoit un rang honorable parmi les Médecins les plus célebres du regne de Valentinien, de Valens & de Gratien, parle toujours avantageufement d'*Oribafe*. Sa profeffion lui donnoit le moyen d'en apprécier le mérite, & fon âge celui de connoître le fonds des chofes & d'en juger mûrement, puifqu'il étoit alors parvenu à fa 40e année.

La Médecine n'étoit déja plus traitée du tems de notre Auteur, comme elle l'avoit été anciennement. On s'attachoit moins alors aux fignes & aux defcriptions des maladies, qu'au détail des fecours de toute efpece qu'on croyoit propres à les guérir. Mais comment étoit-il poffible, de bien appliquer les remedes, fans avoir une connoiffance parfaite des fignes & des caufes, qui feule peut en régler l'adminiftration? *Oribafe* fentit toute l'inconféquence d'un pareil procédé; & pour remédier aux abus qu'avoit introduit cette méthode d'étudier la Médecine, il conçut le projet de tracer un meilleur chemin dans fes *Collections*. Ce fut à l'ordre de l'Empereur Julien qu'il les écrivit en Grec; elles font en foixante-dix Livres, felon *Photius*, & en foixante-douze, au rapport de *Suidas*. Il compila cet Ouvrage, non feulement de *Galien*, mais encore de tous les Médecins qui avoient précédé ce dernier, & il y ajouta tout ce qu'il avoit appris par fa propre expérience. De tous ces Livres, il ne refte que les quinze premiers, & deux autres

qui traitent de l'Anatomie; ceux-ci font comptés le 24e. & le 25e. de la Collection, par le Traducteur *Rafarius*. Les derniers ont paru fous ces différens titres:

Collectaneorum Artis Medicæ Liber, quò totius humani corporis fectio explicatur, ex Galeni Commentariis. Parifiis, 1556, *in*-8. *Joanne-Baptiftâ Rafariò interprete. Bafileæ*, 1557, *in*-8.

Oribafii Anatomia ex Libris Galeni. Parifiis, 1556, *in*-8, en Grec. *Lugduni Batavorum*, 1735, *in*-4, en Grec, avec la Verfion Latine de *Rafarius* & les notes de Guillaume *Dundafs* qui a procuré cette édition.

Oribafe fit un abrégé de fa grande Collection à l'ufage de fon fils *Euftathius*. Il eft en neuf livres, & il a paru fous ce titre:

Synopfeos ad Euftathium filium Libri novem, quibus tota Medicina in compendium redacta continetur. Joanne-Baptiftâ Rafariò interprete. Venetiis, 1554, 1571, *in*-8. *Parifiis*, 1555, *in*-8. *Bafileæ*, 1557, *in*-8.

Notre Médecin écrivit, outre cela, quatre Livres fur les remedes & un fur les maladies qu'il adreffa à *Eunapius*, fon ami. Ils font intitulés:

Euporifton, hoc eft, paratu facilium Libri tres. Medicaminum compofitorum & Trochifcorum confectio. Medicinæ Compendii Liber unus. Curationum à capite ad pedes Liber unus. Ex interpretatione Anonymi. Bafileæ, 1529, *in-folio*. *Venetiis*, 1558, *in*-8.

Photius parle encore de deux autres pieces qui fubfiftoient de fon tems. L'une confiftoit en quatre & l'autre en fept Livres, qui étoient purement un Abrégé des Ouvrages de *Galien*, & que le rédacteur avoit dédié à l'Empereur Julien. *Paul* fait auffi mention de cet Abrégé; mais il eft perdu de même que quelques autres Traités, dont parle *Suidas*. Il n'en refte rien qu'un petit nombre de Recettes citées par *Aëtius*.

Les Commentaires fur les Aphorifmes d'*Hippocrate*, mis au jour par *Gonthier d'Andernach*, comme étant d'*Oribafe*, font fuppofés. C'eft au moins la penfée de *Gefner* & du Baron de *Haller*. On les a donnés fous ce titre:

Commentaria in Aphorifmos Hippocratis hactenus non vifa, Joannis Guintherii Andernaci induftriâ velut è profundiffimis tenebris eruta, & nunc primùm in Medicinæ ftudioforum utilitatem edita. Parifiis, 1533, *in*-8. *Bafileæ*, 1535, *in*-8. *Patavii*, 1658, *in*-12.

Paffons maintenant à la notice des Ouvrages d'*Oribafe*, dont *Photius* & *Suidas* font mention.

I. Quatre Livres des Commentaires fur la Médecine tirés des Ecrits de *Galien* par ordre de l'Empereur Julien l'Apoftat, à qui ils font dédiés. *Oribafe* en fait mention lui-même dans la Préface de fon *Synopfis*; mais il y a long-tems qu'ils font perdus, on ne croit pas même qu'ils aient jamais été publiés.

II. Son *Synopfis* compilé de *Galien* & d'autres Médecins, par ordre de Julien qui avoit agréé le premier Ouvrage. Il ne nous refte de cette compilation, qui étoit felon *Suidas* en 72 Livres, que les quinze premiers, le 24e. & le 25e. Les uns & les autres ont été traduits en Latin par *Jean-Baptifte Rafarius*, Médecin de Novarre, avec la Préface d'*Oribafe* à l'Empereur Julien, & c'eft d'eux qu'eft compofé le fecond Tome des *Opera omnia* imprimés à Bâle en 1557, *in*-8, fous le titre de *Collectorum ad Imperatorem Julianum Cæfarem Auguftum Libri XVII, qui ex magno feptuaginta Librorum volumine ad noftram ætatem foli pervenerunt*.

III. Le *Synopfis* des foixante-douze Livres précédens, écrit après la mort de

Julien, adreffé à *Euftathius* & divifé en neuf Livres. Cet Ouvrage qui exifte en entier, a été traduit par *Rafarius*, ainfi qu'on l'a déja dit.

IV. *Euporifta*, ou remedes faciles à préparer, en quatre Livres. Cet Ouvrage eft dédié à *Eunapius*, ou comme on lit dans quelques Manufcrits, à *Eugenius*. Ce dernier fentiment eft celui de *Photius*; on lit cependant *Eunapius* dans les Manufcrits, dont les Traducteurs Latins fe font fervis. Ces quatre Livres ont été mis en Latin par un Anonyme, ainfi qu'on l'a remarqué ci-devant; & *Jean Sichar* les a publiés, avec *Cœlius Aurelianus* fur les maladies chroniques, à Bâle en 1529, *in-folio*, & non pas *in-8*, comme on le dit dans le *Lindenius Renovatus* de *Mercklein*. Le même Ouvrage fut traduit derechef par *Rafarius*, avec le refte des Ecrits connus d'*Oribafe*, & imprimé à Bâle, 1557, *in-8*, en trois Tomes, ainfi que dans les *Medici Principes* de Henri Etienne, Paris, 1567, *in-folio*. Il y a une ancienne Traduction Latine manufcrite des Ouvrages d'*Oribafe*, fort différente de celle qu'on a mife au jour, tant par rapport à l'ordre des Livres, qu'aux matieres qui y font traitées; & c'eft celle-là qui fe trouvoit dans la Bibliotheque de *René Moreau*, à ce que dit *Labbe* dans fa *Bibliotheca nova Manufcriptorum*, page 214. Il y a encore un Abrégé des Ecrits d'*Oribafe* fait par un certain *Théophanes*, à l'ordre de l'Empereur Conftantin Porphyrogenete qui mourut en 959, après un regne de 48 ans. Cet Ouvrage qui eft en Grec, fe trouve en Manufcrit dans la Bibliotheque Impériale de Vienne.

Antoine Cocchi a publié à Florence en 1754, *in-folio*, un Livre *De fracturarum fignis* de la façon de *Soranus*, avec deux Livres d'*Oribafe*, qui traitent *De fractis & de luxatis*. Il les a tirés d'un ancien Manufcrit de la Bibliotheque de Florence. *Vidus Vidius* a traduit en Latin un autre Livre *De machinamentis*, de même qu'un Livre *De laqueis*, qui ont paru dans la neuvieme édition de *Galien* chez les Juntes, & parmi les Ecrivains en Chirurgie, à Zurich, 1555, *in-folio*. Ce font-là les foibles preuves que nous avons de l'attention d'*Oribafe* à traiter de la Chirurgie inftrumentale & de celle qui demande l'opération de la main; encore eft-il douteux fi ces Livres font réellement de lui. *Freind* ne femble pas le croire, au moins quant aux deux derniers.

Ce Médecin Anglois remarque que la diction d'*Oribafe* eft extrêmement variée, & que delà il arrive qu'un endroit de cet Auteur jette fouvent de la lumiere fur un autre. Mais ce qui nous eft plus avantageux encore, c'eft qu'il y a quantité d'endroits, tant dans la Médecine que dans l'Anatomie de *Galien*, qui feroient inintelligibles, fi l'Auteur, qui fait le fujet de cet Article, ne s'étoit donné la peine de les éclaircir. *Oribafe* étoit, en tout fens, un homme de génie & d'expérience; *Freind* ajoute même que fi nous nous donnons la peine de parcourir les Ouvrages de ce Médecin, ce qui n'a vraifemblablement été fait par aucun de ceux qui fe font mêlés d'en juger, nous y trouverons des regles de pratique très-raifonnées dans un grand nombre de cas. On y trouve d'abord divers fragmens des Anciens qu'on chercheroit inutilement ailleurs. Tels font ceux tirés des Ecrits d'*Archigene*, d'*Hérodote*, qui étoient en réputation parmi les Médecins attachés à la Secte Pneumatique; tels font encore des extraits appartenans à *Poffidonius* & à *Antyllus*. Le premier de ces Auteurs eft cité honorablement par *Galien*, & le fecond a compofé plufieurs Livres, dans lefquels il a fémé différentes chofes

touchant l'Art Gymnaſtique, dont *Oribaſe* a profité. Celui-ci ne s'eſt point borné à de pareilles recherches; il a parlé de pluſieurs médicamens que ſes prédéceſſeurs n'avoient point décrits. Il vante encore l'utilité des ſcarifications dans la cure des maladies, & il dit en avoir tiré le plus grand parti dans la ſuppreſſion des regles, dans les fluxions ſur les yeux, dans la céphalalgie, dans la difficulté de reſpirer, & même chez les vieillards. Il ajoute qu'il employa ce remede avec ſuccès durant le regne d'une peſte qui ravageoit l'Aſie, & qu'en étant atteint, il ſe fit ſcarifier la jambe juſqu'à perdre deux livres de ſang; ce qui le rétablit en ſanté, ainſi que pluſieurs autres à qui il conſeilla la même opération.

Il eſt a peine fait mention de cette maniere de tirer le ſang, avant *Oribaſe*. Les ſcarifications, dont il parle, ſont différentes de celles qu'on pratique à l'occaſion des ventouſes; celles-ci n'ont été miſes en uſage que par les Médecins Arabes, au-lieu que notre Auteur faiſoit de profondes inciſions à la peau, ſans autre préliminaire. *Galien* a dit quelque choſe de cette pratique; il ſemble même qu'il s'en ſervoit pour remplacer la ſaignée: mais apparemment que ces ſcarifications n'étoient plus du goût des contemporains & des prédéceſſeurs immédiats d'*Oribaſe*, puiſqu'il a paſſé pour en avoir rappellé le ſouvenir.

Ce Médecin eſt le premier qui faſſe mention d'une eſpece de mélancholie qui faiſoit que ceux qui en étoient atteints, ſortoient pendant la nuit de leur maiſon, imitoient les loups de toute façon, & rodoient autour des tombeaux juſqu'au jour. *Donat ab Altomari* & *Pierre Foreſt* rapportent des hiſtoires de pareilles maladies.

La Matiere Médicale fut auſſi l'objet des recherches d'*Oribaſe*. On a déja dit qu'il avoit donné la deſcription de pluſieurs médicamens nouveaux; mais à cela près, il ſuivit aveuglément *Galien* dans cette partie de l'Art de guérir, comme dans l'Anatomie, & pour cette raiſon, il en a été appellé *le Singe*. On voit aſſez qu'il ne ſe mit pas fort en peine d'éclaircir les Ouvrages de ceux qui avoient traité de la Matiere Médicale, & qu'il ſe perſuada, à notre défavantage, que la connoiſſance qu'il avoit des drogues, dont les Anciens s'étoient ſervi, paſſeroit à nous avec la même facilité qu'elle étoit parvenue juſqu'à lui. C'eſt à cette raiſon qu'on doit généralement attribuer les difficultés qui ſe rencontrent ſi ſouvent dans la lecture des Auteurs qui ont parlé des plantes, des médicamens, & même de la pratique de ceux qui les ont devancés.

Quant aux recherches Anatomiques d'*Oribaſe*, on ne trouve rien qui le diſtingue, ſinon la deſcription des glandes ſalivaires. C'eſt la ſeule découverte que les Hiſtoriens lui attribuent & dont *Galien* n'a point parlé.

ORIENTAUX. (Etat de la Médecine chez les) Les Chinois, & d'autres nations voiſines, ont eu la réputation d'avoir été verſés dans les Arts & dans les Sciences, dès long-tems avant que les Européens leur communiquaſſent ce qu'ils en ſavoient; mais comme la plupart des connoiſſances qu'on leur attribue, partent des faux ſyſtêmes qu'ils ſe ſont formés, il paroît qu'il y a quelque choſe à rabattre de la réputation dont ils ont joui, & qu'à bien des égards, l'Hiſtoire de leur Médecine eſt plus curieuſe qu'utile. On ne peut cependant s'empêcher d'entrer dans un aſſez long détail ſur l'état de l'Art de guérir chez ces peuples. Ce que

nous allons en dire, eſt tiré en partie de *Schulze*, que l'Auteur du Diſcours Hiſtorique, qui eſt à la tête du Dictionnaire Univerſel de la Médecine, a ſuivi; & en partie du Tome premier de l'Hiſtoire de la Chirurgie par M. *Dujardin*, qui a conſulté *Ten Rhyne*, l'Hiſtoire Philoſophique & Politique des établiſſemens & du commerce des Européens dans les deux Indes, & ſur-tout *Cleyer* dans ſon Ouvrage *De Medicina Sinenſi*, ainſi que les Hiſtoires de la Chine de *Martini* & de *Duhalde*.

Commençons par faire connoître, d'après M. *Dujardin*, le caractere des Chinois & des Japonois. Une nation, dit-il, dont l'origine ſe perd dans les tems les plus reculés, qu'un reſpect ſuperſtitieux pour l'antiquité, dont elle eſt jalouſe, aſſervit à tous ſes anciens uſages, & qui n'eut jamais d'autre ambition que de reſter iſolée dans les vaſtes contrées qu'elle occupe, peut bien figurer dans l'hiſtoire des connoiſſances médicinales avec les peuples les plus anciens. Les Chinois ſont froids & tranquilles, autant du moins par éducation que par tempérament. Dès l'enfance on les accoutume à l'ordre, à la raiſon, aux uſages reçus. Leurs mouvemens ſont meſurés & preſcrits par des rites & des cérémonies qui glacent l'ame & éteignent le ſentiment.

Les Japonois, colonie Chinoiſe, pourſuit M. *Dujardin*, ont des mœurs & un caractere plus libres, plus développés; la religion & les uſages favoriſent ce développement. On exerce la mémoire des enfans par des poëmes où l'on célebre les belles actions de leurs ancêtres, où l'on inſpire le mépris de la mort, & où le ſuicide eſt vanté comme le plus grand acte d'héroïſme. Le Légiſlateur craignant que la religion fût impuiſſante ſur eux pour les porter à l'amour, convertit en culte l'amour même. Ce point de Religion, qui n'eſt pas le moins reſpecté, conduit ſûrement à plus d'excès que d'omiſſions. Les Chinois ſemblent n'avoir eu d'autre but que d'émouſſer la violence & l'impétuoſité de l'ame, & les Japonois que de prévenir ſon engourdiſſement, ſa langueur. Ainſi les mœurs des deux nations ſont fort différentes; mais leur Médecine étant à-peu-près la même, nous confondrons, en ce point, l'hiſtoire des deux peuples.

Entre les Nations Orientales qui ſe diſputent l'antiquité de la Médecine, les Chinois, les Japonois & les habitans de Malabar paroiſſent les mieux fondés. Les Chinois, dont l'hiſtoire eſt confirmée en pluſieurs points par celle des Japonois, aſſurent que leurs Rois ont inventé cette Science long-tems avant le déluge. Mais quels furent le rang & la dignité de ceux qui l'exercèrent dans la ſuite ? C'eſt ce que l'éloignement des tems ne nous permet pas de ſavoir. Si l'on en croit *Jean Neuhoſius*, le Corps des Médecins eſt peu conſidérable parmi eux; on ne doit cependant point concevoir delà une opinion déſavantageuſe de leur habileté, puiſqu'il eſt certain que les Européens leur ont ſouvent confié le ſoin de leur ſanté préférablement à leurs compatriotes Médecins.

L'apoplexie, la paralyſie, l'épilepſie, la cécité, maladies ſi communes au Japon, & qui ſont les ſuites de la perverſité des mœurs de ſes habitans, ont rendu les Médecins très-néceſſaires parmi eux; & à la Chine comme au Japon, la Médecine y eſt non ſeulement cultivée à raiſon de l'utilité qu'on lui reconnoît pour le rétabliſſement de la ſanté, pour la conſervation de la vie, mais encore par l'opinion établie également dans les deux nations, que cette Science a une liaiſon

très-étroite avec le mouvement des aſtres, pour leſquels ils ont de la vénération.

Il y avoit autrefois à la Chine des Écoles Impériales de Médecine : aujourd'hui, les Médecins qu'on y eſtime le plus, ſont ceux qui tiennent de pere en fils leur ſavoir. Comme ils n'ont point de Phyſique, preſque aucune connoiſſance des parties du corps humain & de leurs uſages, ni par conſéquent des cauſes des maladies, leur Médecine dénuée de tout principe, n'eſt qu'un amas informe de ſyſtêmes, de tâtonnemens, de conjectures.

Ten Rhyne rapporte que de la plus haute antiquité, toutes les parties de la Médecine étoient exercées à la Chine & au Japon, comme chez toutes les autres nations, par une ſeule perſonne ; c'étoit même une loi de *Wacquan*, un de leurs Médecins qui exiſtoit il y a environ deux mille ſept cens ans. Depuis ce tems, leur Médecine a été partagée en trois parties : les remedes internes ſont adminiſtrés par les Médecins que les Chinois nomment *Phondo* & les Japonois *Iſiaphondo*. Ceux qui appliquent les remedes externes ſont les Chirurgiens, & leur nom générique eſt *Gecqua*. La troiſieme claſſe, qui traite les maladies des yeux, eſt nommée par les Chinois *Bakſieu-Sinkai*, & par les Japonois *Méesja*.

Le ſyſtême anatomique & phyſiologique des Chinois eſt ſingulier. Le capitaine, eſt le ſang, *Hivé* ; ſon eſcorte ce ſont les eſprits, *Ki*. Le ſang coule dans les vaiſſeaux, & les eſprits au dehors ; ils ſont dans un mouvement continuel de circulation, & doivent faire dans l'eſpace d'un jour & d'une nuit cinquante tours. Ils prétendent que pendant une reſpiration, c'eſt-à-dire, pendant l'intervalle d'une expiration & d'une inſpiration, le pouls bat communément quatre fois, & que le ſang fait ſix pouces de chemin : en douze heures Chinoiſes, qui ſont un jour & une nuit, ils comptent treize mille cinq cens reſpirations. Le chemin du jour ſera de huit cens dix *tchang*, meſure qui a dix *tché* ou pieds, chacun de dix pouces. Or, le plus court chemin du ſang & des eſprits dans le corps humain, n'eſt que de ſeize *tchang* ; par conſéquent le ſang fait en un jour & une nuit cinquante fois ce tour, parce que dans ce même eſpace de tems ſe fait la converſion des cieux, dans ce qu'ils appellent les cinquante maiſons céleſtes. Ils croient encore que quelques humeurs dominent à certaines heures, dans une partie plus que dans une autre.

Les Chinois & les Japonois établiſſent deux principes de la vie, qui ſont la chaleur vitale, *yo* ou *yam*, & l'humide radical, *yn* : les eſprits ſont le véhicule de la chaleur naturelle, le ſang eſt celui de l'humide radical. Ils les placent en différentes parties du corps qu'ils diſtribuent par membres & par régions, & ils les font circuler par des arteres qui leur ſont propres. Mais comme la chaleur vitale & l'humide radical portés dans le ſang, mêlés enſemble à une juſte température, font la ſanté & entretiennent la vie, les Chinois comptent encore deux autres vaiſſeaux pour les charier ; ils les nomment *Kée-miak* & *Rak-miak*. Ces canaux paroiſſent être réellement des arteres, ſi l'on a égard au mot *miak* qui ſignifie pouls. Le premier qui contient l'ame & dans lequel eſt renfermée la chaleur innée, eſt long de cent ſoixante-deux pieds & ſe porte en haut. Le ſecond qui eſt privé d'ame, parce qu'il porte l'humide radical, eſt long de trois cens ſoixante-cinq pieds.

Il n'a été queſtion juſqu'ici que d'arteres internes, mais il y a de plus deux veines ou arteres externes qu'on nomme *yn-kio* & *jo-kio*. Celle-ci, qui eſt l'artere de la chaleur innée dans le jaret, commence à la malléole externe & finit aux yeux ; l'autre, qui eſt l'artere de l'humide radical, commence à la malléole interne & finit pareillement aux yeux. Chacune de ces arteres eſt longue de ſept pieds & demi.

Il y a enfin deux autres arteres connues ſous les noms de *tok-miak* & de *nim-miak*. La premiere commence au périnée, & traverſant le corps en devant, va ſe perdre à la levre ſupérieure ſous le nez ; la ſeconde, qui a la même origine, paſſe par derriere & va finir au même endroit. La longueur de l'une & de l'autre eſt de quatre pieds & demi.

Les Chinois, comme les Egyptiens & les Chaldéens, admettent les influences céleſtes dans leur Médecine. Ils croient que la chaleur innée, qui domine pendant le jour, eſt d'une nature ſolaire, & que l'humide radical, qui regne pendant la nuit, eſt d'une nature lunaire. Comme le printems exerce ſon empire ſur les végétaux, il l'exerce de même ſur le foie ; l'été domine ſur le cœur, l'automne ſur le poumon, l'hiver ſur les reins. L'eſtomac eſt ſoumis à chacune des quatre ſaiſons de l'année, ou au moins aux dix-huit derniers jours des quatre mois lunaires, qui ſont le troiſieme, le ſixieme, le neuvieme & le douzieme. Ainſi l'année eſt diviſée par les Chinois en cinq ſaiſons, qui ſont compoſées chacune de ſoixante-douze jours ; or 72 multipliés par 5 donnent 360 jours, dont les Médecins compoſent l'année lunaire qui commence vers notre mois de Février.

Les Chinois & les Japonois croient appercevoir des rapports mutuels entre certaines parties. Ainſi, du côté gauche, les petits inteſtins ont une relation marquée avec le cœur, la véſicule du fiel avec le foie, les arteres avec les reins. Du côté droit, les grands inteſtins répondent au poumon, l'eſtomac à la rate, & la troiſieme partie du corps à la porte de la vie ou au rein droit.

Ces différentes parties ſont, ſelon eux, les ſieges naturels de la chaleur vitale & de l'humide radical ; c'eſt de chacun de ces endroits que ces élémens de la vie paſſent dans les autres parties du corps par le moyen des eſprits & du ſang, auxquels les Chinois ont attribué une ſorte de circulation dès la naiſſance de leur Médecine.

Toute cette Phyſiologie paroîtra ridicule & pitoyable ; cependant à travers le brouillard, il perce quelquefois de légeres lueurs de vraiſemblance. Les Chinois conſiderent le corps humain comme une machine harmonique, comme une eſpece de luth, dont toutes les parties, par le moyen des nerfs, des veines & des arteres, rendent différens ſons, ou plutôt ont une propriété relative en raiſon de leur figure, de leur ſituation, de leurs divers uſages. Ils prétendent que par le moyen des différens ſons, ou des touches variées de ces organes, on peut juger infailliblement de leur diſpoſition actuelle, comme une corde plus ou moins tendue, touchée en un lieu ou en un autre d'une maniere plus ou moins forte, rend différens ſons, ce qui fait connoître ſi elle eſt trop tendue ou trop lâche.

Les Chinois ont établi dans le corps de l'homme douze ſources de la vie ; mais ils n'en ſont point demeurés-là, ils ont cherché à connoître par des ſignes extérieurs les diſpoſitions internes de ces ſources. Ils ont cru les trouver dans la tête, ſiege de tous les ſens qui exercent les opérations animales. Ils ſe ſont figuré des rapports néceſſaires entre ces ſens & les ſources de la vie ; ils ont cru que la langue ſe rapportoit au cœur, les narines au poumon, la bouche à la tête, les oreilles aux reins, les yeux au foie. Ils prétendent tirer de la couleur du viſage, de celle des yeux & des ongles, de l'état des narines & des oreilles, du ſon de la voix, des ſaveurs que la langue éprouve ou deſire ; la diſpoſition du tempérament & des préſages de la vie ou de la mort du malade. Mais, à juger de toute cette Théorie par ce que nous en apprend *Cleyer*, ſi la nature eſt uniforme & réguliere dans ſes opérations, on ne ſau-roit faire grand fonds ſur une pareille doctrine. On y entrevoit l'abus de l'ex-périence, & un peu de preſtige, comme dans le ſyſtême du pouls, auquel on a prodigué plus d'éloges & donné bien plus d'importance, qu'il ne paroît en mériter.

C'eſt principalement ſur le pouls que les Chinois fondent les obſervations qui les conduiſent à la connoiſſance des maladies. Ils y mettent beaucoup de façon & même d'attention ; on a cependant lieu de croire que leurs ſuccès ne partent point tant de leur ſcrupuleuſe méthode à cet égard, que des moyens de gué-riſon qu'ils trouvent dans leur Matiere Médicale. En effet, leur doctrine ſur le pouls paroît être le produit d'un ancien préjugé, plutôt que celui d'une expérience raiſonnée. L'Auteur des *Anecdotes de Médecine* parle ainſi des regles qu'ils obſervent dans la pratique. Les Chinois veulent que les Médecins qui tâtent le pouls, jouiſſent d'une bonne ſanté, aient l'eſprit libre & dégagé de tout ſouci, ne ſoient pas fatigués, afin que leur reſpiration ſoit naturelle. Alors, ils doivent tâter le pouls pendant l'intervalle de pluſieurs reſpirations ; de maniere que pendant l'eſpace d'une ſeule reſpiration, qui eſt compoſée de trois tems, ſavoir, l'inſpiration, le repos & l'expiration, ils comptent le nombre des pulſations. Si le pouls ne bat pas plus de cinq fois ou moins de quatre, il eſt certain que l'homme ſe porte bien & que ſon pouls eſt régulier. Le nombre des battemens de l'artere eſt-il au deſſus ou au deſſous de celui indiqué, l'homme eſt déja malade ou ne tardera pas à le devenir. Si le pouls bat ſept ou huit fois, les eſprits ſont ſubjugués, le ſang deſſéché ; s'il bat dix fois, c'eſt un ſigne mortel & le malade ne tar-dera pas à deſcendre dans le tombeau. Le pouls qui ne bat que deux fois, eſt très-dangereux, & celui qui ne bat qu'une ſeule fois, eſt funeſte ; mais s'il ne bat qu'une ſeule fois dans l'intervalle de deux reſpirations, la mort eſt très-prochaine.

Cette méthode leur vient, diſent les Chinois, d'un certain *Lippe* ou du Roi *Hoamti* qui, ſelon leur Chronologie, vivoit 2688 ans avant l'Ere Chrétienne. Mais toute vraie que puiſſe être cette méthode à certains égards, elle devient fautive par le changement néceſſaire que le Médecin obſervateur impoſe à ſa reſpiration, en conſéquence de l'attention qu'il donne au nombre des battemens du pouls ; c'eſt cependant ſur ſa reſpiration qu'il regle le nombre de ces bat-temens, & c'eſt ſur ceux-ci que le pronoſtic eſt fondé.

Quant à la Thérapeutique, les Chinois ont recours à un ancien Livre qu'on pourroit appeller le Code de leur Médecine, & ils ordonnent les remedes qu'ils y trouvent prefcrits, fans cependant négliger ceux que l'expérience peut leur avoir appris. Pour l'empyeme, ils font flétrir à la chaleur du feu une feuille de Figuier qu'on nomme *Indien*, & ils l'appliquent fur le côté malade. *Ten Rhyne* ajoute, fur la foi d'un Praticien Chinois, que cette feuille, fans aucune autre préparation, eft fi attractive, que dans les fuppreffions des lochies où l'on fe fert de ce topique, fi on ne l'ôte à tems, il eft à craindre qu'il ne porte le trouble dans les humeurs & dans toute l'économie animale, au point même de produire des fyncopes mortelles. Dans les abfcès des glandes internes & externes, les Japonois appliquent un autre médicament végétal qu'ils nomment *Racquakph*. C'eft une efpece de feve Chinoife rampante, dont la racine eft jaune & d'une odeur agréable ; elle ne differe de nos haricots que par un peu d'amertume. On en cueille la racine le fixieme mois de l'année Chinoife & Japonoife, & on la fait fécher à l'ombre. Sa vertu eft de corriger la malignité de l'air, de guérir le vertige, les douleurs de tête, de divifer les humeurs atrabilaires, de faire mourir les vers des inteftins & de chaffer les vents.

Dans la cure des hernies, on fait rentrer les parties échappées avec les mains frottées d'huile, mais fans art ni méthode : enfuite ils lavent la partie malade avec le fuc de *Gin-fèng*, & celui d'une autre plante qu'ils nomment *Keou-Ki*. Les Chinois regardent le lait de femme comme un excellent collyre dans les ophthalmies, mais les yeux d'éléphant qu'ils y font tremper auparavant donnent à ce procédé curatif un air de charlatanifme ou de fuperftition. Le fiel du même animal, délayé dans l'eau, eft un remede qu'ils eftiment fouverain pour éclaircir la vue ; ils l'emploient encore dans la tympanite des enfans, & fur les abfcès qu'ils en frottent : ce remede opere ce qu'il peut, la Nature fait le refte. Ils vantent la cendre de la peau de l'éléphant pour cicatrifer les plaies & les ulceres, non comme déficcative, mais parce qu'ils croient que la chair de l'éléphant, étant bouffie & maffive, a la propriété de fermer les plaies en moins d'un jour, par le feul contact des parties. Cette cendre, mêlée avec de l'huile, eft encore employée comme topique dans la tympanite des enfans. Pour guérir les furoncles & les apoftemes, ils fe fervent de la chair de chameau, qu'ils croient propre à fortifier les nerfs & à donner de l'action aux folides. Dans les tumeurs ou apoftemes qui furviennent à la tête, & dans les maladies de la veffie, ils font de la feuille de Thé un ufage interne & externe ; les dames Chinoifes prennent même des bains d'eau de Thé, foit pour certaines maladies de leur fexe, foit par propreté. En général, les Chinois & les Japonois ont coutume d'employer dans le traitement de leurs maux deux médicamens : le premier eft le *Racquakph*, dont nous venons de parler ; le fecond, qu'ils nomment *Kui-kiu* ou *Xin-kiu*, eft une racine noueufe & fibreufe, qu'ils eftiment très-efficace pour guérir les maux de tête de caufe froide, purifier le fang, en faciliter la circulation, tempérer les autres humeurs & fortifier le cœur.

Comme ils n'ont point de Chymie, ils emploient ces végétaux en forme d'apozeme ; ils n'ont même d'autre menftrue que l'eau pour tous les médicamens qu'ils

tirent des trois regnes. Si ces remedes font fans fuccès, ils en ont deux autres qu'ils empruntent de la Chirurgie, & qu'ils regardent comme fpécifiques. Toute maladie qui réfifte à ceux-ci, qui font le *Moxa* & la ponction avec les aiguilles, eft réputée incurable. Le *Moxa* eft la meilleure & prefque l'unique reffource des Japonois dans la plupart de leurs maladies : auffi voit-on, dans cet empire, tous les hommes couverts des ftigmates & des cicatrices que laiffe l'application de ce cauftique. Il paffe pour un remede fi certain & un préfervatif fi sûr, que les criminels condamnés à une prifon perpétuelle, ont la permiffion de fortir tous les fix mois pour fe le faire appliquer. Les perfonnes libres y ont recours jufqu'à trois fois par an au renouvellement des faifons, à-peu-près de la même maniere qu'en Europe on fe fait faigner & purger, pour diminuer la pléthore ou prévenir l'orgafme des humeurs. Ces peuples, ennemis irréconciliables de la faignée, comme moyen deftructif du principe de la vie, y fubftituent le *Moxa*, dont le fréquent ufage, à ce qu'ils prétendent, donne de la force & de la vigueur : l'application s'en fait à tout âge & en toute faifon, fans diftinction de condition ni de fexe. Les Japonois fe croiroient malheureux fi on les privoit de ce remede : par lui, dit *Ten Rhyne*, ils éludent & charment prefque toutes les douleurs ; à peine trouveroit-on un homme qui n'en ait éprouvé les bons effets.

Les Chinois appellent indifféremment l'application du *Moxa* & celle des aiguilles, *Xin-Kieu*. Au Japon, le nom particulier de ceux qui appliquent les aiguilles, eft *Farritatte* : s'ils joignent à cet Art celui d'appliquer le *Moxa*, on les appelle *Farrawyts-tenfas*. Les Japonois ont emprunté ces remedes des Chinois, qui n'en font pas un fi fréquent ufage. Il eft tout naturel que ceux qui pratiquent habituellement cet Art, y foient les plus exercés & les plus habiles ; cependant, ce font les Médecins qui fe chargent de l'appliquer dans les cas difficiles & chez les Grands. M. *Dujardin*, que je fuis, fait la réflexion que c'eft par un de ces abus qui ne font que trop ordinaires, qu'on voit les Médecins du Japon fe mêler de ces opérations. Mais fi cet Auteur, qui étoit Membre de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, vivoit encore, je ferois tenté de lui demander, fi ce n'eft point un abus bien plus grand, de voir les Chirurgiens fe mêler en Europe du traitement des maladies les plus difficiles, qui n'ont jamais été de leur reffort.

Voici la préparation du *Moxa* à la Chine & au Japon. On ramaffe les feuilles les plus tendres de l'Armoife & de fes fommités; après les avoir fait fécher à l'ombre, on les frotte dans les mains, on en ôte les cotons, les fibrilles, & l'efpece d'étoupe qui refte eft confervée pour l'ufage. L'Armoife, ainfi préparée, prend le nom de *Moxa*; le plus ancien eft réputé le meilleur. On en forme entre les doigts de petites maffes d'une figure pyramidale, qui excedent un peu le volume d'un pois; quelquefois on enveloppe dans un papier cette laine végétale, & on la comprime dans la main, afin qu'elle foit plus uniformément broyée; on en coupe des globules gros environ comme deux plumes à écrire, qu'on applique avec l'extrêmité des doigts à l'endroit malade ou douloureux, qu'il s'agit de brûler; le fommet de cette étoupe s'allume avec une mêche ou quelque matiere enflammée. A la Chine, les riches portent le luxe jufques dans les remedes; ils fe fervent

d'un bâton allumé ou d'une efpece de bougie compofée de mufc, d'aloès en poudre, & d'autres aromates propres à flatter l'odorat. Le feu, ne gagnant l'étoupe qu'avec affez de lenteur, ne la réduit pas tout-à-fait en cendre; il refte à la bafe un petit fegment, de maniere que l'épiderme eft attiré fans violence, & qu'il s'y éleve une petite veflie ou puftule : le plus fouvent la trace du feu n'eft qu'une tache cendrée. Il attire à vue d'œil les humeurs peccantes & les abforbe de maniere, qu'elles font totalement confommées fans que la peau le foit: car, dit *Ten Rhyne* dans fon enthoufiafme pour ce remede, à la chaleur de cette étoupe, les humeurs affluent plus précipitamment qu'un homme ne court à l'incendie, lorfque la cloifon de la maifon voifine eft en feu.

L'application du *Moxa* n'eft pas auffi douloureufe qu'on pourroit le croire; les enfans même la fupportent fans verfer beaucoup de larmes. Aux perfonnes foibles & délicates, cette opération fe réitere communément jufqu'à trois & quatre fois; lorfque les malades font forts & charnus, ou que les vents font profondément cachés, comme dans la goutte fciatique, on répete l'application du feu vingt, trente, cinquante fois, & même plus, jufqu'à ce que les flatuofités opiniâtres cedent enfin à fon activité. Il n'y a nulle fuite fâcheufe à craindre. *Ten Rhyne* eft cependant forcé de convenir que ce remede, tout bienfaifant qu'il eft lorfqu'on l'adminiftre prudemment, jette les malades dans des angoifes qui vont jufqu'à la fyncope, quand on porte l'application à un certain excès. Pour l'ordinaire, quand l'opération eft finie, on peut toucher & comprimer à fon gré la partie malade, parce que le cautere végétal, en brûlant, appaife la douleur & la diffipe le plus fouvent tout-à-fait.

Après l'application du *Moxa*, le topique vulgaire des payfans Japonois eft la feuille de plantain légerement flétrie par l'action du feu, ou broyée entre les mains. Si cette feuille eft appliquée humide & chaude par fon côté nerveux, elle fait fuinter une férofité femblable à celle que produit notre cautere. Si on l'applique par le côté liffe, la plaie fe ferme bientôt fans laiffer de cicatrice remarquable. Lorfque les Japonois ne prennent pas cette précaution, la plaie fe couvre de chaires fongueufes qui produifent un pus fanieux, d'où réfultent des cicatrices difformes. Il ne faut pas précipiter la chûte de l'efcarre, quoiqu'elle ait peu d'adhérence, mais en confier le foin à la nature, & laiffer la matiere purulente s'écouler à loifir. C'eft pour cela qu'en appliquant les feuilles par le côté fibreux, & les y laiffant plus long-tems, la férofité s'échappe plus aifément, & que l'application des mêmes feuilles par le côté uni, doit durer moins de tems, pour ne pas cicatrifer le petit ulcere.

Les premiers jours après l'application du *Moxa*, on touche à plufieurs reprifes la partie cautérifée, avec le bout du doigt ou avec un linge propre trempé dans l'eau chaude légerement marinée, pour ne point y caufer l'inflammation & la fievre. On a obfervé que, par ce moyen, la férofité purulente s'échappe plutôt & plus sûrement de la partie ulcérée.

Les Médecins de la Chine & du Japon diftinguent par des figures fingulieres, qui font partie de leur Art, les endroits où doit fe faire l'application du *Moxa*, & c'eft en cela que confifte toute leur fcience & toute leur habileté. Ces figures, qui font gravées, furent d'abord compofées par un habile Médecin Chinois,

nommé *Oyt*, sous le regne de la famille *Sio-nojo*, qui est de l'antiquité la plus reculée; on y voit la marche des vaisseaux, telle qu'ils l'imaginent. Les endroits qu'il faut piquer, sont désignés par des points verds, & ceux qu'on doit brûler, par des points rouges. Il ne faut pas croire qu'une légere erreur dans le local précis, soit un obstacle au succès du remede; cependant plusieurs faits prouvent qu'il importe de ne point s'écarter des principes. D'ailleurs, les lieux de l'application different selon le genre des maladies, le caractere des humeurs, & la nature des parties subjacentes. Les préceptes de l'Art tiennent à la distribution des vaisseaux & au mouvement du sang, que les Chinois & les Japonois connoissent mieux, à ce que prétend *Ten Rhyne*, qu'aucune nation de l'Europe: ce qui n'a pas la moindre vraisemblance. On a même été au delà de la prétention de cet Auteur; car toute ridicule que soit la Théorie des Chinois sur la révolution des fluides dans le corps humain, on n'a pas craint d'avancer qu'ils avoient connu la circulation du sang long-tems avant nous. *Cleyer* date l'opinion Chinoise de plus de quatre mille ans, quoique d'autres se bornent à ne lui donner que quatre cens ans d'ancienneté. *Paschasius* aura sans doute donné lieu à cette erreur. Quoiqu'il ait transcrit avec peu d'exactitude, dans son Traité des nouvelles inventions, imprimé en Latin à Leipsic en 1700, *in*-4, le nombre d'années fixé par *Cleyer*, il aura passé pour avoir corrigé l'exagération de celui-ci, & son autorité n'en aura que mieux contribué à tromper beaucoup d'autres.

Quoique le *Moxa* soit mis au rang des remedes les plus efficaces à la Chine & au Japon, les Médecins de ces contrées ne l'emploient point à tout usage; il y a beaucoup de maladies où ils le conseillent, mais il en est d'autres où ils le défendent. *Ten Rhyne*, qui s'est particulierement attaché à remarquer les effets de ce caustique végétal, & qui a recueilli là dessus quantité d'observations, s'écrie à ce sujet: cet accord, cette sympathie entre les parties, dépend donc d'un arrangement, d'une distribution de vaisseaux inconnue aux Médecins de l'Europe! *Ten Rhyne* l'a pensé ainsi, parce que, prévenu en faveur des Chinois, il a trouvé beaucoup de finesse dans leur systême de la circulation du sang, de l'esprit vital & de l'humide radical. Si notre façon de penser ne s'accorde pas avec les idées Chinoises sur le cours & le mouvement circulaire des liqueurs, nous n'en sommes que plus près de la vérité; mais comme notre Médecine est devenue trop discoureuse, l'étude des parties nous a fait négliger la science pratique de l'ensemble, ou de cette conspiration des parties entr'elles, si bien observée par *Hippocrate* & par tous les vrais Médecins. En cela seul, la Médecine des Chinois, toute empirique, toute imparfaite qu'elle est, même à cet égard, est digne de quelque attention.

Passons maintenant à ce qui regarde la ponction, autre moyen curatif si vanté à la Chine & au Japon. Pour pratiquer cette opération, les Médecins desirent dans l'aiguille, qu'elle soit longue, ronde & bien affilée. Le manche doit être tourné en spirale; la matiere de l'aiguille est presque toujours d'or, rarement d'argent, jamais d'autre métal.

Le maillet doit être d'ivoire, d'ébene ou de quelque autre bois très-dur; il est poli des deux côtés, mais percé de petits trous peu profonds, comme

un dez à coudre, pour recevoir la tête de l'aiguille ; le manche eſt creuſé dans ſa longueur, pour lui ſervir d'étui, & elle y eſt retenue par un ruban de ſoie, fixé à l'extrêmité du manche.

L'aiguille doit être introduite dans la partie affectée par une ſimple piquure, ou en la tournant entre le pouce & le doigt indicateur, ou en l'enfonçant légerement avec le maillet, ſelon la nature de la maladie & la ſtructure de la partie ſur laquelle on opere.

On applique aux perſonnes foibles les aiguilles, à l'abdomen ; & aux perſonnes fortes, au dos ou quelquefois aux lombes.

Lorſqu'on a de la peine à ſentir le pouls, on pique le bras aux environs des veines.

L'aiguille doit être légerement imprimée dans la partie malade, à moins que la néceſſité n'exige le contraire ; mais pour l'ordinaire la profondeur de la piquure eſt d'environ un demi pouce. L'aiguille doit être retenue dans la partie, l'eſpace de trente reſpirations, ſi le malade peut le ſupporter ; ſinon on la retire pour la remettre de nouveau à trois, quatre, cinq, ou ſix repriſes, ſi le malade en a le courage & que le mal ſoit opiniâtre. Pour ſubir cette opération, le malade doit être à jeun.

La ponction eſt ſpécialement pratiquée dans les maladies de la tête & du bas-ventre. On la fait à celle-là dans la céphalalgie, l'affection ſoporeuſe, l'épilepſie, le vertige, les maux de tête récens & invétérés, l'ophthalmie, la lippitude, dans le commencement de la ſuffuſion, dans le rhume du cerveau. On pique l'abdomen dans les douleurs de colique, dans la dyſſenterie, l'anorexie, l'affection hyſtérique, les dérangemens de ſanté qui viennent d'excès de boiſſon, & dans les douleurs vagues.

On perce l'uterus des femmes enceintes, lorſqu'avant le terme de l'accouchement le fœtus fait des mouvemens extraordinaires. On porte même la témérité juſqu'à percer le fœtus qui fait éprouver de vives douleurs à la mere par ſes mouvemens exceſſifs. Enfin, l'on fait uſage de la ponction dans le rhumatiſme, dans les fievres intermittentes & continues, dans la mélancholie hypocondriaque, dans les maladies vermineuſes des inteſtins, dans celles qui en ſont les ſuites, comme la diarrhée, la dyſſenterie, dans le *cholera-morbus*, ſur-tout dans la paſſion iliaque, & dans d'autres maux produits par les vents des inteſtins ; car ce ſont les vents que les Chinois & les Japonois croient être la cauſe de tant de maladies différentes.

La ponction ſuit, dans ſes effets, à-peu-près la même marche que le *Moxa* ; elle n'agit vraiſemblablement qu'en appellant dans la partie irritée une plus grande affluence d'humeurs, à moins que l'imagination, diſpenſatrice de tant de biens & de maux phyſiques & moraux, n'aide l'action de ce remede.

Pour ce qui eſt de la maladie vénérienne, elle eſt auſſi commune à la Chine qu'en Europe ; ſes noms vulgaires ſont *Yang-meï-tchouang*, ulcere ſemblable à un fruit d'un blanc purpurin, dont la peau eſt ridée, & *tien-pao-tchouang*, ulcere accompagné d'une grande ampoule. Elle a encore trois autres dénominations moins uſitées, particulieres aux Chinois, & qui ſemblent être priſes de certains accidens

fenfibles de la maladie, dont la méthode curative confifte à attaquer le virus à force ouverte, ou à le miner lentement, en l'expulfant par les fueurs.

A la Chine, comme en Europe, le Mercure a le premier rang parmi les remedes anti-vénériens. Jamais les Chinois ne l'emploient fans être préparé ; alors ils le nomment *Kin-fen*, *tfin-fen* ou *Chyou-yn-fen*. La préparation de ce minéral ne fe fait que dans une province de l'Empire ; une feule famille en a le fecret : on conjecture que c'eft un Mercure fublimé corrofif. Mais la méthode que les Chinois mettent en ufage & par laquelle ils prétendent emporter d'affaut la maladie, eft communément fuivie de rechûte ; à plus forte raifon celle qui a pour objet de diffiper en détail le virus vénérien ; car les remedes, dont ils fe fervent à cette intention, ne font pris que dans la claffe des fudorifiques & des toniques végétaux. Ils en font une décoction à laquelle ils ajoutent du vin.

Quoique le Médecin Chinois, confulté par le P. *Foureau*, Jéfuite, n'ait point parlé d'une troifieme méthode, qui eft la fumigation mercurielle, un autre Médecin, nommé *Li-chen-tchen*, en a fait une mention expreffe dans fa grande *Matiere Médicale*, publiée vers la fin du feizieme fiecle de notre ere. Cet Ouvrage eft mis par les Chinois au rang des Livres claffiques de Médecine. Heureufement pour ces peuples que la Vérole eft plus bénigne chez eux qu'en Europe, car à peine verroient-ils une feule cure fe terminer à leur gré. La fréquence des rechûtes prouve affez que les Chinois ont de trop foibles armes pour combattre cet ennemi, quoique moins terrible dans leur pays que dans nos climats ; mais c'eft moins au remede qu'à la maniere de l'adminiftrer, qu'ils doivent s'en prendre.

De tout ce qu'on vient de dire, il paroît que leur Théorie, pour être fort ancienne, n'en eft ni plus philofophique, ni moins imparfaite. Ce qui contribue à la défigurer, c'eft l'afcendant que l'Aftrologie a pris fur leur Médecine, ainfi qu'on le remarque dans l'Hiftoire de tous les peuples, chez qui on trouve les traces les plus anciennes de l'Art de guérir. Mais à travers ces défauts, telle eft l'induftrie, telle eft l'expérience des Médecins Chinois, qu'ils fe font acquis le refpect, l'eftime & la confiance, non feulement de leurs compatriotes, mais encore des Européens qui ont vécu ou qui vivent aux Indes; & c'eft avec raifon que le célebre *Boile* s'eft fervi de cet exemple, pour relever les avantages de la pratique & le mérite de l'expérience."

Quant aux *Bramines*, on dit qu'ils ont commencé à cultiver la Médecine en même tems que les Prêtres Egyptiens : fi cette époque étoit fondée fen preuves, elle feroit sûrement d'ancienne date. Quoiqu'il en foit, fi nous connoiffons quelque chofe de l'Art de guérir dans le Malabar, nous en avons l'obligation au fameux Danois *Jean Ernefte Grundler*, qui en fit le voyage en 1708, en qualité de Miffionnaire. A peine ce favant homme fut-il arrivé dans cette contrée, qu'il fe mit à lire les Ouvrages des Médecins & à converfer avec les plus habiles d'entre les *Bramines*. On en reçut, peu de tems après, un petit Ouvrage, intitulé *Medicus Malabricus*, par lequel on apprend que l'Art de guérir, fort ancien d'ailleurs parmi ces peuples, eft entierement contenu dans un Traité divifé en fix parties, qu'ils appellent en leur langue *Vagadafaftirum*. A les en croire, la Médecine

fut

fut inventée par le premier des dieux qui en fit part aux dieux subalternes, de qui les prophetes la reçurent. Ces derniers la communiquerent au reste des hommes ; mais cela ne se fit pas en un jour : cette Science employa des milliers d'années à descendre du ciel en terre.

Elle y descendit fort imparfaite, ou elle perdit beaucoup entre les mains de ceux qui la cultiverent ; car le peu que les Médecins de la côte de Malabar ont de théorie, est plein d'erreurs & d'absurdités, comme on en pourra juger par leur doctrine du pouls, vis-à-vis de laquelle celle des Chinois est bien raisonnable. Ils prétendent que la source du pouls est située à quatre doigts au dessous du nombril, & qu'elle se divise en soixante-douze mille arteres qui vont se distribuer dans toutes les parties du corps. Ce réservoir a quatre doigts de large sur deux de long ; il est figuré comme le corail, & c'est le lieu de la conception de l'homme. Ce qu'ils débitent sur la respiration n'est pas mieux raisonné. Ils reconnoissent six saveurs générales, qui sont l'acide, le doux, le salé, l'amer, l'acre & l'astringent ; elles servent de caractere particulier aux six classes dans lesquelles ils ont partagé leurs médicamens. Ils divisent les maladies en huit especes différentes : cette division sert de regle à leur Pathologie. On passe successivement de l'étude de l'une à celle de l'autre, & il faudroit être parfaitement instruit de tout ce qui les concerne, pour exceller dans l'Art de guérir. Mais comme la perfection est un point auquel il est impossible d'atteindre dans des matieres de cette étendue, chaque Médecin se borne ordinairement à deux genres de maladies, & néglige l'étude des autres, pour se livrer tout entier à l'étude de celles qu'il a choisies. Le premier ordre de Médecins est composé de ceux qui traitent les enfans ; le second, de ceux qui guérissent de la morsure des animaux vénimeux ; le troisieme, de ceux qui savent chasser les démons & dissiper les maladies de l'esprit ; le quatrieme, de ceux qu'on consulte dans les cas d'impuissance & pour tout ce qui concerne la génération ; le cinquieme, pour lequel ils ont une vénération particuliere, est composé de ceux qui préviennent les maladies ; le sixieme, de Chirurgiens & de tous ceux qui soulagent les malades par l'opération de la main ; le septieme, de ceux qui retardent les effets de la vieillesse & qui entretiennent le poil & les cheveux ; le huitieme, de ceux qui s'occupent des maux de tête & des maladies des yeux. Chaque ordre a son dieu tutélaire, au nom duquel les opérations sont faites & les remedes administrés : cette cérémonie est une partie du culte qu'on lui rend. Le vent préside aux maladies des enfans ; l'eau à celles qui proviennent de la morsure des animaux vénimeux ; l'air à l'exorcisme des démons ; le vent violent à l'impuissance ; le soleil aux premieres atteintes des maladies, & l'ame, qu'ils regardent comme une espece de divinité, aux maladies de la tête & des yeux.

L'homme, disent-ils, apporte en naissant le germe de trois maladies principales. La premiere est *le Wodum*, les vents ou la flatulence ; la seconde, le *Bittum* ou vertige ; la troisieme, le *Tcheshum* ou les humeurs impures. C'est selon les circonstances dans lesquelles on s'est trouvé, & la conduite qu'on a tenue, qu'on est attaqué de l'une ou de l'autre de ces maladies. Elles donnent naissance à toutes les autres ; & comme les Malabares ont fait l'énumé-

ration de celles qui appartiennent à chacune, ils en comptent 300 & plus pour la premiere branche ; ils diſtinguent 792 maladies de l'eſprit, & la ſomme des maladies, tant de l'ame que du corps, ſe monte à 2887.

Pour découvrir la nature des maux qui affligent l'humanité, ils ne s'en tiennent point au pouls, ainſi que les Chinois ; ils cherchent encore des indices dans les excrémens & particulierement dans les urines. Lorſqu'ils ne croient pas en avoir ſuffiſamment pour former un pronoſtic, ils ont recours à une expérience ſinguliere. Ils rempliſſent un vaſe de l'urine du malade, ils y laiſſent tomber de l'extrêmité d'une paille une goutte d'huile pure : ſi la goutte s'enfonce dans l'urine & s'y arrête, le malade mourra ; au contraire, ils aſſurent avec confiance qu'il en échappera, ſi la goutte d'huile nage ſur la ſurface de l'urine. Ils ont grand ſoin de conſulter les aſtres avant que de juger d'une maladie : un Médecin qui va viſiter ſon malade, examine ſuperſtitieuſement tout ce qui peut lui ſervir d'augure en chemin faiſant, le vol des oiſeaux, les objets qu'il rencontre, le meſſager qui l'eſt venu chercher, & quant à lui-même, quelle eſt, par exemple, la poſture qu'il tenoit quand on l'a fait appeller.

Les Médecins de Malabar ont raſſemblé un grand nombre d'obſervations exactes ſur le choix des médicamens, les lieux qui les produiſent, le tems de s'en pourvoir, la maniere de les préparer & de les conſerver après la préparation. Ils ont fixé la nature des boiſſons & des alimens dont on doit uſer en chaque ſaiſon ; ils ont même pouſſé l'attention juſqu'aux vaiſſeaux propres à les contenir. Ils ſont enfin entrés dans un détail étonnant ſur le régime, & leur exactitude, à cet égard, va juſqu'à déterminer le tems & la durée de la veille & du ſommeil en telles & telles maladies ; quand & combien de fois le malade peut ſe nettoyer les dents & laver la bouche ; de quelle maniere il doit être logé, &c.

Leur Chymie eſt diviſée en quatre Livres qu'ils tiennent du dieu *Tſchiewen*. On y a traité du Mercure, de l'Antimoine, du Souffre & des autres minéraux ; du Vitriol, de l'Alun, des Sels, du Corail, des Pierres, des Métaux, des Inſtrumens & de leur uſage dans les diverſes opérations. Ils ont des médicamens compoſés & ils préparent des pilules univerſelles. Quant aux purgatifs, ils ont coutume de les adminiſtrer avec des véhicules analogues à leur nature & à l'effet qu'ils en attendent ; le régime, qu'ils preſcrivent, varie ſelon le genre de la maladie. La ſaignée n'eſt point en uſage parmi eux ; ils font très-rarement & plus mal-adroitement encore des ſcarifications : à peine connoiſſent-ils les clyſteres ; il n'y a que ceux qui ont quelque habitude avec les Médecins Européens, qui oſent pratiquer la ſaignée & ſe ſervir des autres remedes que nous employons.

La Chymie des Malabares eſt abſolument bornée aux compoſitions médicinales, dans leſquelles ils ne manquent jamais de faire entrer la fiente & l'urine des vaches ; mais cette dégoûtante manipulation eſt moins fondée ſur les effets qu'ils attribuent aux excrémens de cet animal, que ſur la profonde vénération que la Religion leur preſcrit pour l'animal même. Les murs & le pavé

des maiſons & des rues ſont enduits de fiente de vache ; cette matiere ſéchée leur tient encore lieu de charbon. Là, le Médecin n'eſt point diſtingué de l'Apothicaire : c'eſt le même homme qui ordonne & prépare les remedes. On ne peut exercer la Medecine ſans être inſcrit ſur les regiſtres des Bramines : il eſt expreſſément défendu de paſſer d'une branche de la Médecine à une autre ; il faut renoncer à cette Science, où ſe mêler de la partie qu'on tient de ſes ancêtres. Cette police eſt la même que celle des Egyptiens ; & ſi l'on compare la pratique d'une contrée des Indes avec la pratique d'une autre contrée, ou même avec celle de l'ancienne Egypte, on y remarquera beaucoup de reſſemblance. Il eſt au reſte bien probable que la Médecine des Indiens tire ſon origine de l'Egypte.

Il feroit à ſouhaiter que nous euſſions une Traduction du *Vagadaſaſtirum* ; car il n'eſt point douteux que cet Ouvrage nous éclaireroit beaucoup ſur la préparation, l'uſage & les propriétés des médicamens, tant ſimples que compoſés qui nous viennent des Orientaux. Peut-être trouveroit-on peu de différence entre les Livres du dieu *Tſchiewen* & ces Ouvrages d'*Hermès*, que les Egyptiens regardoient comme le dépôt qui renfermoit des regles inviolables pour eux dans la pratique de la Médecine.

Si nous conſidérons les liaiſons étroites de cette Science avec la Religion des Chinois & des Malabares, nous ne pourrons douter qu'elle ne ſoit très-ancienne parmi eux. Si d'ailleurs on fait attention à l'attachement preſque invincible qu'ils marquent pour leurs coutumes bonnes ou mauvaiſes, on a lieu de préſumer que les changemens qui ſe ſont introduits dans leur Médecine, ſont moins partis de leur façon de penſer, que de la communication qu'ils ont eue avec nous. C'eſt l'exemple des Médecins Européens qui a fait perdre ſa premiere forme à leur pratique.

Tout ce qu'on a écrit juſqu'ici ſur la Médecine des Chinois, n'eſt pas moins incertain que le fonds de leur Hiſtoire, ſur laquelle on a publié tant d'Ouvrages qui ſe contrediſent. On ſait maintenant que l'origine de cette nation ne remonte pas beaucoup au delà des tems de *Yao*, que leur Chronologie ne préſente rien de ſatisfaiſant que depuis l'an 841 avant Jeſus-Chriſt, & que *Fou-hi*, plus heureux en Europe qu'en Chine, eſt regardé au delà des mers comme le fondateur de la Monarchie, pendant que les Hiſtoriens Chinois ont affecté de n'en pas parler. Mais nous ſommes au moment d'être éclaircis ſur tout ce qui a rapport au vaſte Empire de la Chine ; on a déja publié à Paris en 1776, *in-4*, le premier Tome des *Mémoires concernant l'Hiſtoire, les Sciences & les Arts, les mœurs & les uſages des Chinois &c*, par les Miſſionnaires de Pékin. Cet Ouvrage eſt le fruit des recherches de deux Chinois qui ſortirent de leur patrie à l'âge de dix-neuf ans & paſſerent en France, pour apprendre les Langues & les Sciences de l'Europe. Ils y apprirent le François & le Latin, ils y étudierent les Humanités, la Philoſophie &c. chez les Jéſuites, & ſe retirerent à Saint Lazare après la diſperſion de la Société. Louis XV les protégea & leur fit donner les meilleurs Maîtres de Paris, ſous qui ils firent des cours de Phyſique, d'Hiſtoire Naturelle, de Chymie, & apprirent tout ce qui concerne les Arts utiles de l'Europe. Enrichis de ces connoiſſances, ils s'embarquerent au mois de Décembre 1765 pour retourner en Chine, d'où ils ont envoyé différens Mémoires ſur l'Hiſtoire de

leur pays. C'eſt d'eux qu'on a appris qu'il y a beaucoup de fables ſur l'antiquité des Sciences à la Chine, & que les monumens qui en reſtent par écrit, ſont pour la plupart altérés. Suivant ces Miſſionnaires, le plus ancien livre Chinois qu'on connoiſſe, eſt de *Yô-tſée* qui vivoit du tems de *Ouen-ouang*, c'eſt-à-dire environ onze cens quarante ans avant l'Ere Chrétienne. C'eſt ainſi que le porte une ancienne tradition qu'ils ne garantiſſent pas. Mais ils font une remarque qui intéreſſe l'Hiſtoire de la Médecine Chinoiſe. Le célebre *Ma-touan-lin*, diſent-ils, a fort judicieuſement obſervé que les événemens ont détruit de fond en comble le ſyſtême de *Tſin-chi-hoang* par rapport aux Sciences & aux Arts, & ont anéanti tous ſes projets. « Il avoit excepté, dit *Ma-touan-lin*, de la proſcription générale des an» ciens livres, ceux qui traitoient de la Médecine, de la Divination, de l'A» griculture, & aucun de ceux-là n'eſt parvenu juſqu'à nous. » C'eſt par le feu que ces livres furent anéantis 213 ans avant Jeſus-Chriſt.

On annonce de nouveaux éclairciſſemens ou preuves relatives à l'antiquité & l'origine des Chinois, dans les papiers publics. On aſſure que les volumes ſuivans de la collection des Mémoires envoyés par les Miſſionnaires, contiendront différens articles ſur la petite vérole, ſur les Arts utiles, ſur l'Hiſtoire Naturelle & en particulier ſur les plantes & les fleurs particulieres à la Chine. C'eſt d'après cet enſemble qu'on pourra donner quelque choſe de poſitif ſur l'état de la Médecine des Chinois & les remedes qu'ils emploient dans le traitement des maladies.

OROBIO, (Iſaac) Eſpagnol, fut élevé dans le Judaïſme par ſes pere & mere, quoiqu'ils fiſſent profeſſion extérieure de la Religion Catholique. Il étudia la Philoſophie Scholaſtique à la mode de ſon pays, & s'y rendit ſi habile, qu'il fut nommé Lecteur en Métaphyſique dans les Ecoles de l'Univerſité de Salamanque. Il s'appliqua enſuite à la Médecine qu'il exerça à Séville avec aſſez de ſuccès; mais ayant été accuſé de Judaïſme, il fut mis dans les priſons de l'Inquiſition, d'où il ne ſortit qu'au bout de trois ans. La crainte de ſe voir encore arrêté l'engagea à quitter l'Eſpagne; il ſe retira en France & demeura quelque tems à Toulouſe, où il pratiqua la Médecine, faiſant toujours profeſſion extérieure de la Religion Catholique. Las de feindre & de maſquer ſes ſentimens, il paſſa à Amſterdam, ſe fit circoncire & profeſſa ouvertement la Religion de la Synagogue. Il mourut dans cette ville en 1687, & laiſſa trois petits Ecrits qu'il avoit compoſés, en Latin, au ſujet de la fameuſe conférence qu'il eut ſur la Religion Chrétienne avec Philippe de Limborch, Théologien Remontrant, natif d'Amſterdam. Ces écrits ont paru avec l'Ouvrage de ce dernier, qui fut imprimé à Goude en 1687, *in-4*, ſous le titre d'*Amica collatio cum erudito Judæo de veritate Religionis Chriſtianæ*. On a d'autres pieces de la façon d'*Orobio*, mais elles ſont demeurées en manuſcrit.

ORPHÉE, à qui la Fable donne *Apollon* pour pere & *Clio* pour mere, a été regardé comme Médecin. Qui ne l'étoit pas dans l'Antiquité fabuleuſe? Il fut du voyage des Argonautes, auſſi bien qu'*Eſculape*; ce qui prouve qu'ils étoient contemporains. La Grece crédule & ſur-tout prodigue de l'apothéoſe, décerna à *Orphée* les honneurs accordés aux demi-dieux & aux héros; ſa tête dépoſée dans une caverne de Lesbos, rendoit des oracles, au rapport de *Philoſtrate*.

Les Grecs, qui ont cru qu'*Orphée* étoit de Thrace & Roi du pays, l'ont fait passer pour un homme à-peu-près du caractere de *Mercure* ou *Hermès Trismégiste*, c'est-à-dire, pour un homme universel. Ils ont cru, en particulier, que c'étoit à lui qu'on devoit rapporter l'invention de la magie & de l'expiation des crimes. D'autres ont écrit qu'*Orphée* étoit Egyptien; aussi il y a apparence qu'il est plus ancien que les Grecs ne l'ont débité. Il en est de lui à-peu-près comme d'*Esculape* que la Mythologie Grecque a mis au nombre de ses héros, après l'avoir enlevé à d'autres nations.

Ce trait prépare déja à croire l'existence d'*Orphée* fabuleuse, & *Cicéron* n'en a point douté. Il est vrai qu'on a quelques pieces de Poésie sous le nom de ce Médecin, dans lesquelles il est parlé des vertus de certains simples & de la guérison de certaines maladies; il est vrai encore que *Pline* a reproché à ce Poëte d'avoir examiné les plantes avec trop de curiosité, relativement à leurs vertus magiques: mais il y a long-tems qu'on a reconnu que ces Ouvrages lui sont faussement attribués. On ne peut cependant disconvenir qu'ils ne soient anciens, puisqu'on les attribuoit déja à *Orphée* du tems de *Cicéron*, qui nous apprend qu'ils étoient d'un autre Poëte, nommé *Cercops*.

Galien parle d'un *Orphée*, à qui il donne le surnom de Théologien; celui-ci a écrit des Livres touchant la maniere de composer divers poisons.

ORSATO, (Jean-Baptiste) habile Médecin & Antiquaire, né à Padoue en 1673, mourut en 1720. Son goût pour l'étude lui fit partager son tems entre les Belles-Lettres & la Médecine qu'il cultiva avec un égal succès. Il regne une profonde érudition dans tous ses Ouvrages, dont les principaux sont, une Dissertation, en forme de Lettre *De Lucernis antiquis*, un petit Traité *De Sternis Veterum*, & un autre *De patera antiquorum*.

ORTELIUS (Vite) naquit le 1. Août 1501, à Winsheim au Marquisat d'Anspach. Il enseigna la Langue Grecque à Wittemberg & fut plusieurs fois Doyen de la Faculté des Arts; mais comme il ne se bornoit point à remplir les devoirs de sa Chaire & qu'il s'appliquoit encore à l'étude de la Médecine, il demanda les honneurs du Doctorat en cette Science & il les reçut, en la même Université de Wittemberg, le 4 Février 1550. Quoique la fondation de cette Université datât de l'an 1504, personne n'y avoit pris le bonnet de Docteur en aucune Faculté, avant *Ortelius*. Ce Médecin mourut le 3 Janvier 1570, & laissa plusieurs Ouvrages de Littérature.

Il ne faut point le confondre avec *Abraham Ortelius* qui naquit à Anvers le 4 Avril 1527. *Guillaume*, son pere, étoit d'Ausbourg. Une constante application à l'étude le rendit habile dans les Langues, dans les Mathématiques & sur-tout dans la Géographie; ses connoissances en ce dernier genre le firent regarder comme le Ptolomée de son siecle, & lui mériterent la charge de Géographe Royal. Il avoit pris pour emblême le globe terrestre qu'il faisissoit de la main, & ces mots pour devise; *Manu ornavit; mente contempsit*. Ce savant homme mourut dans sa patrie le 28 Juin 1598, à l'âge de 71 ans & fut enterré dans l'Eglise de l'Abbaye de Saint Michel, Ordre des Prémontrés, où l'on mit cette Inscription sur son tombeau:

Piæ Memoriæ sacrum.
Abrahamo Ortelio
Antverpiano, Geographo Regio,
Fratri carissimo,
Anna Ortelia *cælebs*
Cælibi H. M. F. CIƆ. IƆ. XCVIII.
Hæc meta laborum.

Juste Lipse composa cette autre inscription pour honorer la mémoire d'*Ortelius* :

Abrahami Ortelii,
Quem urbs urbium Antverpia edidit,
Rex Regum Philippus Geographum habuit,
Monumentum hìc vides.
Brevis terra eum capit,
Qui ipse orbem terrarum cepit,
Stilô & Tabulis illustravit,
Sed mente contempsit,
Quà cœlum & alta suspexit,
Constans adversum spes aut metus.
Amicitiæ cultor, candore, fide, officiis:
Quietis cultor, sinè lite, uxore, prole,
Vitam habuit quale alius votum;
Ut nunc quoque æterna ei quies sit,
Votis fave Lector.
Obiit IIII *Kal. Julii*, *Annô* CIƆ. IƆ. XCIIX.
Vixit ann. LXXI, *mens.* II, *d.* IIXX.
Colii ex sorore nepotes B. M. Poss.

On a plusieurs Ouvrages de la façon d'*Abraham Ortelius*, comme :

Theatrum orbis terrarum.

Synonyma Geographica. Antverpiæ, 1578, *in-4.* Sous le titre de *Thesaurus Geographicus. Ibidem*, 1578, 1596, *in-folio.*

Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes, ab Ortelio & Joanne Viviano descriptum. Ibidem, 1588, *in-8. Jenæ*, 1684, avec les Opuscules de *Conrad Peutinger.*

Aurei sæculi imago. Antverpiæ, 1598, *in-4*, avec figures. Il y décrit la vie, les mœurs & la religion des anciens Allemands.

Deorum, Dearumque Capita, è veteribus Numismatibus, Francisci Sweertii curâ, Gallæi manu. Bruxellis, 1683, *in-4.*

Quoiqu'il ne paroisse pas qu'*Abraham Ortelius* ait fait une étude particuliere de la Médecine, il a cependant composé un Traité qui est cité dans la Bibliotheque

Botanique de *Séguier* ; & c'eſt à raiſon de cet Ouvrage, qui ſuppoſe que ſon Auteur avoit quelques connoiſſances des plantes, qu'on a fait mention de lui dans cet Article :

Syntagma herbarum encomiaſticum. Antverpiæ & Lugduni Batavorum, 1614, *in*-4.

ORTLOB, (Jean-Fréderic) d'Oels en Siléſie, fut reçu Docteur en Médecine à Leipſic le 18 Septembre 1684. Quoiqu'il eût fait aſſez de progrès dans ſes études, il ſe rendit juſtice & ſentit combien il étoit encore éloigné de cette perfection de connoiſſances, que doit avoir un Médecin qui veut ſe diſtinguer de la foule. Ce fut pour ſe mettre en état de figurer un jour avec honneur dans l'exercice de ſa profeſſion, qu'il voyagea en Hollande, en Angleterre & en France. Il y vit les hommes les plus célebres & profita tellement de leurs lumieres, qu'étant revenu à Leipſic, où il ſe fit aggréger à la Faculté, il ne tarda pas à y être ſucceſſivement nommé à la Chaire extraordinaire d'Anatomie & à l'ordinaire de Phyſiologie. *Ortlob* étoit Médecin de Fréderic-Auguſte, Roi de Pologne & Electeur de Saxe, & Membre de l'Académie Impériale des Curieux de la Nature, ſous le nom de *Démocede*, lorſqu'il mourut le 12 Décembre 1700. Nous avons de lui :

Analogia nutritionis plantarum & animalium. Lipſiæ, 1683, *in*-4. La date de cette Diſſertation fait voir que cet Ecrit n'eſt autre choſe qu'une Theſe qu'il ſoutint pendant le cours de ſes études.

Hiſtoria partium corporis humani. Ibidem, 1691, *in*-4. Il y avance une opinion ſinguliere ſur le mouvement du diaphragme. Il prétend que cette cloiſon muſculeuſe agit paſſivement, & qu'elle ne ſe meut qu'en conſéquence de l'action du cœur, à raiſon de l'attache du péricarde.

Diſſertatio de veſicatoriis. Lipſiæ, 1696, *in*-4.

Hiſtoria partium & œconomiæ hominis ſecundùm naturam, ſeu, Diſſertationes Anatomico-Phyſiologicæ in Academia Lipſienſi publicè ventilatæ & in uſum Philiatrorum collectæ. Ibidem, 1696, *in*-4. C'eſt un Recueil de trente-ſept Diſſertations.

OSAIBÉA, (Ebn Abu) Auteur Arabe du treizieme ſiecle, communément nommé *Abu Elaigbbas*, a compoſé une Hiſtoire des Médecins, qui eſt fort ample & diviſée en quinze chapitres. Il n'y traite pas ſeulement de l'origine de la Médecine & de ce qui concerne les anciens Médecins Grecs, mais encore de l'Hiſtoire des Médecins Chrétiens, Mahométans, Arabes, Egyptiens, Syriens, Juifs, &c. Le manuſcrit de cet Ouvrage, qui s'étend juſqu'à l'an 1239, ſe trouve dans la Bibliotheque de Leyde. *Herbelot*, qui donne à cet Auteur le nom de *Mouaffek Ben Ahmed Ben Caſſem*, *Ben Abi Oſſaïbeâh*, dit qu'il mourut l'an de l'Hégire 668, de ſalut 1269 ; ce qui porte à croire qu'il eſt différent de cet *Abi-Osbaia* qui a vécu au plutôt dans l'onzieme ſiecle.

OSIRIS ou APIS, fils de *Jupiter* & de *Niobé*, ſelon la Fable, & ſelon d'autres, fils de *Saturne* & de *Cybele*, regna quelque tems ſur les Argiens, puis ayant cédé ſon royaume à ſon frere *Egialée*, il voyagea en Egypte dont il ſe rendit maître. Ce fut dans ce pays qu'il épouſa *Io* ou *Iſis*. Les Egyptiens,

ſes nouveaux ſujets ; lui durent les loix excellentes qu'il établit parmi eux, & l'introduction des Arts utiles qui contribuerent tant à la félicité publique. Une Inſcription fut la récompenſe des ſoins généreux d'*Oſiris*. Elle ſe voyoit dans la ville de Nyſa, que quelques-uns placent en Arabie & d'autres en Egypte, & elle étoit écrite en caracteres ſacrés. Voici le ſens qu'elle préſentoit. « Mon pere » eſt *Cronos*, le plus jeune de tous les dieux. Je ſuis le Roi *Oſiris*, qui ai » porté mes armes par toute la terre, juſqu'aux contrées inhabitables des Indes, » juſqu'à celles qui ſont ſous l'Ourſe, juſqu'aux ſources du Danube, & ailleurs » juſqu'à l'Océan. Je ſuis le fils ainé de *Cronos* & le rejetton d'une belle & » noble race ; je ſuis parent du jour ; il n'y a point de lieu au monde où » je n'aie été, & j'ai rempli tout l'Univers de mes bienfaits. »

Diodore, qui rapporte cette Inſcription, fait entrevoir qu'on doit placer l'invention de la Médecine parmi les bienfaits, dont *Oſiris* a rempli l'Univers. Saint *Clément* d'Alexandrie parle plus ouvertement ; il dit qu'*Apis*, Egyptien naturel, a inventé la Médecine avant qu'*Io* vînt en Egypte. *Cyrille*, qui étoit de la même ville que *Clément*, ajoute qu'*Apis* Egyptien, l'un des plus conſidérables qui ſerviſſent dans les temples de ſa patrie, entendoit la Philoſophie Naturelle, & qu'il fut le premier qui inventa l'Art de la Médecine, ou qui l'exerça avec plus de ſuccès que ceux qui l'avoient précédé.

Il ſemble d'abord qu'il y a de la contradiction dans ce qu'on vient de rapporter, & que cet *Apis*, dont parle *Cyrille*, doit être différent d'*Oſiris* qu'on a dit avoir été Roi, puiſque le premier eſt nommé Prêtre d'Egypte. Il n'y a cependant là aucune contradiction ; car le Sacerdoce & la Royauté furent ſouvent réunis dans la même perſonne. *Plutarque* nous apprend d'ailleurs qu'*Apis* & *Oſiris* étoient, ſelon la tradition des Egyptiens, deux noms différens d'un même homme ; & il ajoute que *Sérapis* eſt ſon troiſieme nom, mais que *Sérapis* eſt un mot Egyptien, & *Oſiris* un mot Grec.

Ces différentes dénominations d'une même perſonne n'ont point été reçues par tous les Auteurs anciens ; il en eſt qui veulent que *Sérapis* ne ſoit pas le même homme. Les uns ont cru que celui-ci n'eſt point différent de *Pluton* ; mais d'autres repliquent que les Egyptiens donnerent ce dernier nom à *Oſiris*, parce qu'il introduiſit l'uſage d'enſevelir les morts, de les transférer dans un ſépulcre, & de leur rendre d'autres devoirs : ce qui lui mérita l'honneur d'être appellé le *Dieu des morts* & le Souverain des enfers.

On a encore voulu que *Sérapis* fût le même qu'*Eſculape*. *Voſſius* le fait paſſer pour *Joſeph*, à qui les Egyptiens rendoient les honneurs divins, en reconnoiſſance des bienfaits que leur nation en avoit reçus. Mais cette variété d'opinions ne doit point ſurprendre ; il eſt même bien difficile de percer juſqu'au vraiſemblable, à travers le cahos de la Fable & de la Mythologie. Et pour tout dire, *Oſiris*, à qui *Plutarque* donne le nom de *Sérapis*, a encore paſſé pour être le même que *Dionyſius* ou *Bacchus*. Au moins eſt-il vrai que le lierre conſacré particulierement à *Bacchus*, s'appelloit en Langue Egyptienne *Chenoſiris*, qui ſignifie *plante d'Oſiris*.

OSTENFELD,

OSTENFELD, (Christian) savant Médecin du XVII siecle, que la curiosité & l'amour des Sciences engagerent à faire de longs voyages, étoit de Wibourg, ville de Dannemarc dans le Nord-Jutland, où il naquit le 14 Septembre 1619. A peine eut-il obtenu le degré de Bachelier en Philosophie dans les Ecoles de l'Université de Copenhague, qu'il lui prit déja l'envie de voyager, & qu'il se mit en route pour la Hollande, l'Angleterre & la France qu'il parcourut. Il étoit revenu à Wibourg en 1642, & on lui confia la direction des Ecoles de cette ville. En 1643, il fut reçu Maître-ès-Arts à Copenhague & n'en continua pas moins de remplir les devoirs de sa charge; mais comme le goût qu'il avoit pour les voyages, s'étoit fortifié par les premiers qu'il avoit faits, il saisit l'occasion qui se présenta, en 1647, d'en entreprendre d'autres avec les Comtes de Holk, qu'il accompagna en qualité de précepteur. Il abdiqua dès lors son emploi à Wibourg, suivit ces jeunes Seigneurs, & vit avec eux les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, la Savoie, l'Italie & la France. Au bout de trois ans, il revint dans sa patrie, mais il n'y fit pas un long séjour; car il en sortit pour la troisieme fois, en 1651, & parcourut encore les Pays-Bas & l'Allemagne, d'où il passa à Venise & ensuite à Padoue, dans le dessein de s'appliquer à la Médecine. La maturité de l'âge, les connoissances qu'il avoit recueillies dans ses courses, & plus encore son goût décidé pour cette Science, dont il fit une étude méthodique & constante, lui mériterent à Padoue une réputation qui l'éleva au dessus de ses condisciples, & enfin le bonnet de Docteur qu'il reçut le 19 Mai 1655. Sa promotion le guérit de son humeur ambulante. Ce ne fut qu'alors qu'il songea de bon à se fixer dans sa patrie, où il fut accueilli avec distinction. Le 23 Janvier 1656, on le nomma à une Chaire de Médecine à Copenhague; il fut même choisi Recteur de l'Université de cette ville en 1657, & Bibliothécaire en 1662. Mais comme *Ostenfeld* avoit plus d'une sorte de mérite, on lui donna encore entrée dans le Conseil Aulique & on l'employa dans plusieurs affaires d'Etat. Il mourut le 31 Août 1670, après avoir rendu beaucoup de services à sa patrie & mis au jour les Ouvrages suivans, qui dans le fonds ne sont pas bien considérables:

Oratio in obitum D. Thomæ Finckii. Hafniæ, 1656, *in*-4.

Prodromus Exercitationum de Medicinæ fundamentis. Ibidem, 1656, *in*-4.

Dissertatio de fœtûs humani generatione. Ibidem, 1667, *in*-4.

OVERDATZ (Louis) étoit d'Enghien, ville du Hainaut, où l'on croit qu'il naquit vers l'an 1630, de *Pierre Overdatz* & de *Jeanne de Clercq*. Il fit de bonnes études de Médecine qui lui mériterent le bonnet de Docteur en cette Science; après quoi, il alla se fixer à Bruxelles, où il étoit, en 1668, Médecin du Marquis de Castel-Rodrigo, Gouverneur des Pays Bas. Dans les patentes de Charles II, signées le 20 Juillet 1677, par lesquelles ce Prince l'ennoblit, il est qualifié *Médecin du train de l'Artillerie du Roi au Pays-Bas. Overdatz* finit ses jours à Bruxelles; mais on ignore la date de sa mort qui doit être arrivée au plutôt en 1682. Ce Médecin a donné un Traité abrégé de la peste, avec les moyens de la guérir, à l'usage des pauvres. Il est écrit

en Flamand, & il fut imprimé à Bruxelles en 1668, *in*-12. La ville de Mons, ma patrie, éprouva les ravages de la pefte qui défoloit le Brabant. Cette maladie y regnoit en 1667; mais les fages précautions qu'on y prit, en arrêterent heureufement les progrès.

OVIÉDO, (Jean-Gonfalve D') en Efpagnol, *Gonçalo Hermandez de Oviedo y Valdes*, naquit à Madrid vers l'an 1478. Il fut élevé parmi les pages de Ferdinand, Roi d'Aragon, & d'Ifabelle, Reine de Caftille, & il fe trouva à Barcelone en 1493, lorfque Chriftophe Colomb revint de fon premier voyage à l'Ifle *Haiti*. Comme *Oviédo* avoit lié connoiffance avec les compagnons de ce voyageur, & que depuis il s'étoit fouvent entretenu avec ceux qui revinrent des Ifles Antilles pendant le cours des années fuivantes, il ne lui fut pas difficile de fe mettre au fait de ce qui s'étoit paffé dans ces premieres navigations au nouveau monde. Les recherches d'*Oviédo* & les fervices qu'il avoit rendus à l'Efpagne pendant la guerre de Naples, déterminerent le Roi Ferdinand à l'envoyer, en 1513, à l'Ifle Haiti, nommée par Colomb *Hifpaniola*, aujourd'hui Saint Domingue, pour être directeur des mines d'or & d'argent de ce pays. Il s'acquitta de cet emploi à la fatisfaction de fon maître; & comme il avoit le cœur bon & humain, il mit à profit fes connoiffances fur les ravages que la maladie vénérienne avoit faits pendant la guerre de Naples contre les François, & chercha dans le nouveau monde, d'où ce mal étoit venu en Europe, les remedes que l'on employoit le plus efficacement contre lui. Il ne fe borna cependant point à ces premieres recherches; il les étendit à tout ce qui concerne l'hiftoire naturelle de ces riches & vaftes régions, & à fon retour en Efpagne, il en raffembla le recueil qu'il dédia à Charles-Quint, en 1525, fous le titre de *Summario de la Hiftoria general y natural de las Indias Occidentales*. Il augmenta depuis cet Abrégé & il le publia, en 1535, fous cet autre titre: *La Hiftoria general y natural de las Indias Occidentales*. C'eft dans cet Ouvrage qu'*Oviédo* prétend que la vérole eft endémique dans l'Ifle Haiti, & que delà elle eft paffée en Efpagne & enfuite à Naples. *Aftruc*, qui en fait mention dans le Traité qu'il a écrit fur cette maladie, cite l'opinion de cet Auteur Efpagnol à l'appui de celle qu'il avoit lui-même fur l'origine de la vérole. Il eft vrai que l'Auteur d'une Brochure qui parut en 1774, fous le titre d'*Examen Hiftorique fur l'apparition de la maladie vénérienne en Europe*, réfute le témoignage tiré d'*Oviédo* & déduit des paroles de cet Efpagnol plufieurs conféquences qui détruifent l'affertion d'*Aftruc*. Mais ces conféquences font d'autant plus fauffes, qu'il fait parler *Oviédo* avant fon départ pour l'Ifle de Saint Domingue en 1513, pendant que la premiere édition de fon Ouvrage date de 1525. Ainfi, au-lieu de la conféquence qu'on tire, page 66 de la Brochure: *Donc Oviédo avoit vu la vérole avant l'arrivée de Margarit de l'Amérique*; il faudroit dire: donc *Oviédo* avoit vu la vérole avant fon départ pour le nouveau monde en 1513, & il en avoit eu tout le tems. Ces autres conféquences ne font pas plus juftes: *Donc Oviédo favoit que les vérolés fouffroient des douleurs, avant d'avoir vu Margarit, donc alors la maladie vénérienne étoit connue, & très-connue en Efpagne avant* 1496. Il eft bien plus naturel d'inférer qu'un Ecrivain qui publioit fon Ouvrage 30 ans après cette date, n'avoit pris les notions qu'il avoit de la vérole que depuis l'arrivée de *Margarit*, mais qu'il les

avoit perfectionnées par des obſervations qu'il recueillit lui-même en Amérique.

Quoi qu'il en ſoit de cette diſcuſſion, *Oviédo* vante l'uſage du Bois de Guaïac pour la guériſon de la maladie vénérienne; & ſi l'on en croit *Falloppe*, cet Eſpagnol fut le premier Européen qui s'en ſervit à cette fin. Telle eſt la penſée de la plupart des Auteurs ſur le compte d'*Oviédo*, relativement à la connoiſſance qu'il avoit de la vérole & à ce qu'il en a écrit; mais d'autres y ont mis plus de fineſſe; & ſans faire attention à ce qu'*Oviédo* dit lui-même en pluſieurs endroits de ſon Hiſtoire Naturelle des Indes Occidentales, ils ont imaginé cette anecdote. *Oviédo*, diſent-ils, étoit à Naples lorſque la vérole commença à s'y faire ſentir vers la fin du XV ſiecle. Il fut atteint de cette maladie, & faiſant réflexion qu'elle étoit venue de l'Amérique, il ne douta point qu'il n'y eût dans ce pays-là des remedes propres à s'en délivrer. Dans cette penſée, il entreprit d'y aller; & comme il vit qu'on employoit le Bois de Guaïac avec ſuccès, il ſe mit au fait de la maniere dont on s'en ſervoit, & fut guéri par l'heureuſe expérience qu'il en fit ſur lui même. A ſon retour en Eſpagne, il s'érigea en Médecin des maux vénériens qu'il traita avec le Guaïac; & cette méthode lui réuſſit ſi bien, qu'il devint fort riche en peu de tems, & laiſſa beaucoup de biens à ſes enfans. Cette hiſtoire, faite à plaiſir, ne s'accorde ni avec le caractere d'*Oviédo*, ni avec l'emploi qu'il avoit rempli à Saint Domingue, ni avec ce qu'il a écrit lui-même.

OWEN, (George) natif de la Province de Worceſter en Angleterre, fut reçu Docteur en Médecine à Oxford l'an 1527. Il ſe fit aggréger au College Royal de Londres en 1544, quoiqu'il fût déja premier Médecin de Henri VIII. On dit qu'il fit l'opération céſarienne à Jeanne Seymour, troiſieme femme de ce Prince; & voici ce que le Pere d'Orléans rapporte à ce ſujet dans ſon Hiſtoire des révolutions d'Angleterre. « A peine eut-on enlevé le corps d'Anne de Boulen » de deſſus l'échafaud, qu'Henri épouſa Jeanne Seymour qui le rendit pere d'un » fils. La naiſſance de ce Prince coûta la vie à ſa mere. Comme elle étoit en » travail d'enfant, le Roi ayant été averti qu'il falloit ſe réſoudre à perdre la Reine, » ſa femme, ou ſon fruit : allez, dit-il, qu'on ſauve le fruit : il eſt aſſez de » femmes au monde, mais on n'a pas quand on veut un fils. Sur cette déciſion, » on ouvrit les entrailles à Jeanne Seymour, & on en tira Edouard VI. » *Owen* fut encore premier Médecin de ce dernier, ainſi que de Marie qui lui ſuccéda. Des poſtes auſſi brillans lui procurerent la plus haute conſidération. Il la méritoit par lui-même, car il a paſſé pour un des plus grands Médecins de ſon tems, & il a joui de cette réputation juſqu'à ſa mort arrivée le 10 Octobre 1558.

P.

PAAW, (Pierre) dit *Pavius*, naquit à Amſterdam en 1564. Il commença ſes premieres études à Amersfort, ſous *Jean Geſſelius*, & les finit dans ſa patrie. A l'âge de ſeize ans, il ſe rendit à Leyde pour y faire ſon cours de Médecine, & après avoir aſſiſté aux Leçons de *Bontius*, d'*Heurnius* & de *Rembert Dodoens* pendant quatre ans, il alla à Paris pour y profiter de celles de *Duret* & de *Jean Fabre*. De Paris, il paſſa à Orléans & delà à Nantes, deſcendit la Loire & s'embarqua pour le Dannemarc. Comme le but de ſes voyages étoit de ſe perfectionner dans la Médecine, il pouſſa ſes courſes juſqu'à Roſtock, où il reçut le bonnet de Docteur en 1587, & ſe mit enſuite en chemin pour l'Italie. Il y fréquenta les Ecoles de Padoue & ne manqua aucune des diſſections du célebre *Fabrice d'Aquapendente*.

Paaw étoit né avec un tempérament mélancholique ; & de ce chef, il n'en fut peut-être que plus propre à tirer parti de la profondeur des méditations qui perfectionnerent ſes talens. Mais comme il avoit encore l'eſprit perçant & la mémoire sûre, il acquit de ſi grandes connoiſſances, & ſe fit tant de réputation à ſon retour à Leyde, qu'il obtint une Chaire, en 1589, dans les Ecoles de Médecine de cette ville. Dès qu'il ſe vit fixé par cet emploi, il épouſa *Marie*, fille de *Jean Hauten*, Secretaire de Leyde. Toute ſon ambition fut alors de remplir honorablement la Chaire qu'on lui avoit confiée ; il y mérita, en effet, l'eſtime du public & de ſes Collegues ; il en fut même regreté à ſa mort arrivée le premier jour d'Août 1617, à l'âge de 54 ans. On lui doit les ornemens qui parerent le Théatre Anatomique de Leyde dans ſon établiſſement, ainſi que la formation du Jardin Botanique de cette ville. On lui doit encore les Ouvrages ſuivans :

Tractatus de exercitiis, lacticiniis & bellariis. Roſtochii.

Notæ in Galenum de cibis boni & mali ſucci. Ibidem. Il y a apparence que ces deux pieces ſont les Diſſertations qu'il ſoutint lorſqu'il prit ſes degrés à Roſtock.

Hortus publicus Academiæ Lugduno-Batavæ, ejus Ichnographia, deſcriptio, uſus ; additô quas habet ſtirpium numerô & nominibus. Lugduni Batavorum, 1601, *in*-12, 1603, 1629, *in*-8.

Primitiæ Anatomicæ de humani corporis oſſibus. Ibidem, 1615, *in*-4, avec de figures de ſa façon ſur les *Sinus* du crâne. *Amſtelodami*, 1633, *in*-4.

Succenturiatus Anatomicus, continens Commentaria in Hippocratem de capitis vulneribus. Additæ ſunt annotationes in aliquot capita Libri octavi C. Celſi. Lugduni Batavorum, 1616, *in*-4.

Notæ & Commentarii in Epitomen Anatomicam Andreæ Veſalii. Ibidem, 1616, *in*-4. *Amſtelodami*, 1633, *in*-4.

De valvula inteſtini Epiſtolæ duæ. Oppenheimii, 1619, *in*-4, avec la premiere Centurie des Lettres de *Guillaume-Fabrice Hildanus*. L'Auteur nie l'exiſtence de la Valvule du Colon.

De peste Tractatus, *cum Henrici Florentii additamentis. Lugduni Batavorum*, 1636, *in*-12.

Anatomicæ Observationes selectiores. Hafniæ, 1657, *in*-8. On les a insérées dans les III & IV Centuries des Histoires Anatomiques & Médicinales de *Thomas Bartholin*.

Methodus Anatomica. Cet Ouvrage est demeuré manuscrit ; M. *de Vick*, Médecin d'Amsterdam, l'avoit dans sa Bibliotheque.

PACCHIONI, (Antoine) célebre Médecin, Membre de l'Académie de Bologne, de Sienne & des Curieux de la Nature, étoit de Reggio dans le Modénois, où il naquit en 1664. Il fit ses premieres études dans sa patrie, avec beaucoup de succès, & s'appliqua ensuite à la Philosophie & aux Mathématiques. Dès qu'il eut fini son cours de Médecine, il alla à Rome, où il s'attacha à *Malpighi* qui le produisit dans la pratique. L'estime de ce savant Maître lui procura la confiance des habitans de Tivoli, chez qui il exerça son Art avec beaucoup de réputation pendant près de six ans. Au bout de ce terme, on le rappella à Rome, où il se fit connoître si avantageusement de *Lancisi*, que ce Médecin l'associa à son travail au sujet de l'explication des planches d'*Eustachi*. Tour à tour disciple & ami de *Malpighi* & de *Lancisi*, il suivit le goût de ses Maîtres & s'occupa beaucoup de la dissection. La dure mere fut le principal objet de ses recherches anatomiques ; mais tout ce qu'il a écrit n'est pas conforme à la vérité. Il a prétendu, entre autres choses, avoir découvert quelques glandes conglobées dans les environs du sinus longitudinal, pendant que *Nuck* en a formellement nié l'existence, & que *Malpighi*, ce scrutateur attentif des glandes, n'en a point parlé. *Mery* a cependant communiqué à l'Académie des Sciences de Paris une observation qui semble appuyer l'assertion de *Pacchioni*. Mais ce point n'est pas celui sur lequel notre Médecin a eu plus à se défendre ; son sentiment sur la structure musculeuse de la dure mere a été combattu par plusieurs Anatomistes, & en particulier par *Baglivi*, *Bazani* & *Fantoni*.

A travers ces défauts, les Ouvrages de *Pacchioni* sont estimables par tant d'endroits, qu'ils ont été recueillis sous le titre d'*Opera omnia* avec figures. On les a réimprimés après la mort de l'Auteur, arrivée à Rome en 1726 ; l'édition publiée dans cette ville en 1741, *in*-4, est la quatrieme. Les éditions séparées sont :

De duræ matris fabricâ & usu Disquisitio Anatomica, *quam clarissimo Lancisio sacram esse voluit. Romæ*, 1701, *in*-8.

Dissertatio Epistolaris de glandulis conglobatis duræ meningis humanæ, *indèque ortis lymphaticis ad piam meningem productis*, *ad clarissimum Virum Lucam Schroeckium. Ibidem*, 1705, *in*-8.

Dissertationes binæ ad spectatissimum Virum Joannem Fantonum datæ, *cum ejusdem Responsione*, *illustrandis duræ meningis & ejus glandularum structuræ atque usibus concinnatæ. Ibidem*, 1713, *in*-8. C'est dans ces Ecrits que sont contenues les défenses de *Pacchioni* & les objections de *Fantoni*.

Dissertationes Physico-Anatomicæ de dura meninge humanâ, *novis experimentis & lucubrationibus auctæ & illustratæ. Ibidem*, 1721, *in*-8.

Parmi les nouvelles pieces dont on a enrichi l'édition de 1741, on remarque:

Epistola ad Ludovicum Testi de novis circa solidorum & fluidorum vim in viventibus, ac duræ meningis structuram & usum observationibus.

Vesicantium damna in multis morbis.

Prolapsi cordis Historia.

PACCHIUS ANTIOCHUS, disciple de *Philénides*, fit la Médecine au commencement du premier siecle, & mourut sous le regne de Tibere, quelques années avant cet Empereur qui finit sa vie voluptueuse l'an 37. On ne connoît ce Médecin que par *Scribonius Largus* qui en parle dans son Livre *De compositione medicamentorum*, au sujet d'un antidote contre la douleur de côté, exempte ou accompagnée de fievre. M. *Goulin* rend ainsi le texte de *Scribonius*, page 233 de ses *Mémoires Littéraires*, *Critiques*, *Philologiques*, *Biographiques & Bibliographiques*, *pour servir à l'Histoire ancienne & moderne de la Médecine*: » Il observe » que les Anciens ont connu les effets merveilleux de cet antidote, mais que » la célébrité de ce remede est due sur-tout à *Pacchius Antiochus* qui s'enrichit » beaucoup par les nombreux succès qu'il obtint en l'employant pour les cas » les plus difficiles; mais, ajoute-t-il, tant qu'il vécut, il ne communiqua sa » composition à personne. Après sa mort, la recette de cet antidote fut remise à » Tibere dans un écrit qui lui étoit adressé (sans doute par le Médecin qui lui » faisoit de son antidote une espece de legs) & déposée ensuite dans les Biblio- » theques publiques où je l'ai recueillie, dit *Scribonius*, n'ayant jamais pu me la » procurer avant ce tems, bien que j'aie mis tout en usage pour la découvrir. » Il se renfermoit tout seul pour le composer, & ne se fioit qu'à lui-même; & » afin de mieux tromper ses gens ou ses éleves, il faisoit broyer plus de drogues » qu'il n'en entroit dans son antidote. Au reste, il déclaroit, dans cet écrit, qu'il » n'étoit pas de son invention, mais qu'il en avoit suivi les bons effets avec soin. »

PACIUS, (Fabius) neveu de la femme d'*Alexandre Massaria*, étoit de Vicenze, ville d'Italie dans l'Etat de Venise, où il naquit en 1547, au septieme mois de la grossesse de sa mere. Il se mit de bonne heure à étudier les Belles-Lettres, les Langues savantes & la Philosophie, & il y fit de grands progrès malgré sa jeunesse. Ce fut sur-tout du côté des Belles-Lettres qu'il se fit alors admirer; il donna au public une Comédie Italienne, intitulée *Eugene*, qui fut généralement goûtée.

De l'école des beaux Arts, il passa à celle de la Faculté de Médecine. Comme il s'appliqua à cette Science avec autant d'ardeur que de goût, il se mit si bien au fait des regles de la saine pratique, qu'étant revenu à Vicenze, il mérita la confiance de ses concitoyens avant que d'avoir obtenu le titre académique, sur lequel le public fonde ordinairement la sienne. Il fit la Médecine dans sa patrie dès l'an 1568, & ne fut reçu au Doctorat à Padoue que le 9 Juin 1575. Déja suffisamment connu à Vicenze par les preuves qu'il avoit données de son savoir, il n'y parut qu'avec plus d'éclat, & malgré les occupations d'une pratique nombreuse, il y enseigna encore la Philosophie & la Médecine. Ces leçons privées ne tarderent point à mettre au jour l'étendue & la solidité de ses talens; les per-

ſonnes les plus diſtinguées dans les Sciences rendirent juſtice à ſon mérite & l'honorerent lui-même de leur amitié. Sa réputation paſſa bientôt à Pavie, à Meſſine, & en d'autres villes plus célebres encore par les Univerſités qu'on y avoit fondées; elles témoignerent à l'envi le plaiſir qu'elles auroient de ſe l'attacher en qualité de Profeſſeur. *Pacius* étoit bien en état de remplir les Chaires qu'on vouloit lui confier; mais l'amour de la patrie & le ſoin de ſa famille le retinrent ſi fortement, qu'il ne fut pas même ébranlé par les offres avantageuſes que lui fit faire le Roi de Pologne pour l'attirer à ſa Cour, en qualité de premier Médecin de ſa perſonne. A peine put-on le déterminer à quitter ſa ville natale pour aller à Veniſe, où il s'arrêta peu de tems. Empreſſé de revenir chez lui, il y paſſa des jours heureux au milieu de ſa famille qui le perdit l'onzieme d'Octobre 1614, à l'âge de 67 ans. Ses fils, héritiers de ſon nom comme de ſa réputation, ont fait honneur à l'un & à l'autre; ils ont eu la ſatisfaction de voir les Ouvrages de leur pere accueillis dans toutes les Ecoles d'Italie. *Tomaſini* dit qu'il en compoſa pluſieurs, mais qu'ils ne furent pas tous imprimés. Les Bibliographes ne parlent que des deux ſuivans:

Commentarius in ſex priores Galeni Libros Methodi medendi. Vicentiæ, 1598, *in-folio.*

Commentarius in ſeptimum Galeni Librum Methodi medendi, quæſtionibus phyſicis & medicis refertus: accedit de Morbo Gallico per methodum curandô. Vicentiæ, 1608, 1610, *in-folio.*

PACQUOTTE, (Charles-Guillaume) Conſeiller-Médecin ordinaire de ſon Alteſſe Royale Léopold, Duc de Lorraine & de Bar, enſeigna dans les Ecoles de la Faculté de Pont-à-Mouſſon. Comme il y avoit ſoutenu, en 1718, une Theſe ſur la convenance des Eaux de cette ville avec la ſtructure du corps humain, & leur efficacité contre les maladies les plus opiniâtres, l'accueil qu'on fit à cette Theſe l'engagea à la traduire en François, & à la joindre à la fin de la Diſſertation ſuivante:

Diſſertation ſur les eaux minérales de Pont-à-Mouſſon. Nancy, 1719, *in-*12. Ces eaux, qui ſont ferrugineuſes, ont leur ſource au milieu des vignes à mi-côte, en montant au château de Monçon.

On a encore de la façon de *Pacquotte*:

Diſſertation ſur la maladie épidémique qui regne dans le Pays Meſſin. Pont-à-Mouſſon, *in-*8.

PÆON, certain perſonnage que les Poëtes font Médecin des Dieux, eſt cité par Lucien qui en parle en ces termes: *Omnium Medicus in cælo deorum.* Homere dit, dans le cinquieme Livre de l'Iliade, que Pluton, bleſſé par Hercule, fut guéri par *Pæon*; mais comme *Euſtatius* & les autres qui ont laiſſé des Commentaires ſur Homere, aſſurent que ce nom veut dire en Grec *guérir*, & qu'il appartient à *Apollon* à qui il a été conſtamment donné, on s'arrête ici, pour renvoyer le Lecteur à l'Article APOLLON.

PAIRE, (G. DE) Docteur en Médecine, fut Bourguemeſtre de la ville de Hui, ſa patrie, où il exerça ſa profeſſion avec honneur. Il a publié un Ouvrage ſous ce titre:

Observations sur les Eaux Minérales de Sainte Catherine à Hui. Liege, 1720, *in-12.*

PAISEN (Matthias) étoit d'Hambourg, où il naquit le 4 Février 1643. Il fit son cours de Médecine à Leyde, & après y avoir reçu le bonnet de Docteur en 1666, il parcourut le reste de la Hollande, & voyagea ensuite en Angleterre & en France. De retour à Hambourg, il mérita la confiance du public & celle des Magistrats; car il étoit chargé du soin de l'Hôpital de cette ville, lorsqu'il mourut le 9 Octobre 1670. *George Matthias* dit qu'il écrivit plusieurs Ouvrages, entr'autres une Lettre contre le Triumvirat intestinal d'*André Cassius*; mais *Manget* se borne à citer quelques observations qu'on trouve dans les Ephémérides de l'Académie des Curieux de la Nature.

PAITONI (Jean-Marie) naquit à Venise au commencement de ce siecle, de *Barthélémi* & d'*Elisabeth Santinelli*, sœur du célebre Pere Stanislas Santinelli de l'Ordre des Somasques, qui s'est distingué à Rome par ses emplois & ses Ouvrages. *Jean-Marie* fit ses premieres études dans sa patrie, mais il se rendit à Padoue pour le cours de Rhétorique. Il ne l'eut pas plutôt achevé, qu'il revint à Venise, où il s'appliqua successivement à la Philosophie, aux Mathématiques, à l'Anatomie, à la Botanique, & aux autres parties de la Médecine. Ses progrès furent si rapides, qu'on lui accorda les honneurs du Doctorat en cette derniere Science, quoiqu'il ne fût âgé que de 17 ans. Trop jeune pour marcher seul dans les routes épineuses de la pratique, mais d'un esprit assez réfléchi pour observer les démarches de la Nature, il se mit sous la direction de *François Ludovici*, célebre Médecin de Venise, & il apprit, sous lui, l'art important de voir les maladies en visitant les malades. Ce fut alors qu'il redoubla d'ardeur pour l'étude; il embrassa toutes les Sciences qui ont quelque rapport avec la Médecine, & sur-tout l'Histoire naturelle qu'il aima & cultiva particuliérement. Déja plein de connoissances à l'âge de 19 ans, il osa en faire part au public dans de savantes Dissertations sur la génération de l'homme. Elles sont écrites en Italien, sous ce titre: *Della generazione dell' huomo, Discorsi.* La premiere & la seconde partie ont paru à Venise en 1722, *in-4*, la troisieme & la quatrieme en 1726, dans la même ville & sous le même format. *Paitoni* y soutient le systême des Ovaristes. Il se fonde sur la reproduction de quantité d'animaux par les œufs, des végétaux par les semences, d'où il conclut que la Nature, uniforme dans ses opérations, emploie des moyens semblables pour la génération des animaux vivipares. *Pierre Bianchi* de Raguse s'éleva contre le sentiment de notre Auteur, & prit cette querelle d'autant plus à cœur, que l'opinion de *Vallisnieri*, son maître, y étoit attaquée. *Bianchi* écrivit plusieurs Lettres à ce sujet, auxquelles *Paitoni* répondit par un Ouvrage intitulé :

Vindiciæ contra Epistolas Petri Bianchi. Faventiæ, 1724, *in-4.*

On a encore de la façon de notre Médecin :

De vita & meritis Fabricii Bartholeti commentarius. Venetiis, 1740, *in-8.*

PALAMEDE, personnage du XXIX siecle du monde, empêcha, par ses conseils, que la peste qui ravageoit l'Hellespont & Troye même, n'attaquât personne dans le camp des Grecs qui étoient devant cette ville. Le lieu qu'occu-

poient

poient les affiégeans étoit fort mal-fain ; mais *Palamede* ayant eu l'avantage de prévoir la maladie, les précautions qu'il fuggéra pour l'éviter réuffirent d'autant mieux, qu'elles partoient d'une diete capable de rendre les Grecs moins fufceptibles de la contagion.

Palamede avoit prédit cette pefte, fur ce que plufieurs loups étoient defcendus du Mont Ida & s'étoient jettés fur le bétail & même fur les hommes. Affez Philofophe pour raifonner fur l'importance du régime en pareille conjonćture, il ordonna qu'on mangeât peu, qu'on s'abftînt de toute chair d'animaux, & qu'on fît beaucoup d'exercice. Avec tout cela, dit *Leclerc*, *Palamede* ne prétendoit pas être Médecin. Si l'on en croit *Philoftrate*, il refufa même d'être inftruit de la Médecine par *Chiron*, parce qu'il regardoit cette Science comme ennemie de Jupiter & des Parques, & que le fupplice d'*Efculape*, qui avoit été foudroyé, lui faifoit peur. Cet Auteur ajoute que fi *Palamede*, qui en favoit plus que *Chiron*, avoit cru la Médecine utile aux hommes, il l'auroit inventée, auffi bien que tant d'autres belles chofes, dont on lui a attribué la découverte. Mais *Philoftrate* ne fait pas attention que la Médecine étoit déja inventée, puifque de l'aveu même de *Palamede*, elle étoit pratiquée par *Chiron* & par *Efculape*. Il s'égare encore fur le mépris qu'il prête à *Palamede* au fujet de la Médecine. En effet, ce Héros Grec eut bien recours à cette Science, puifqu'il l'employa pour garantir fes compatriotes de la pefte, dont ils étoient menacés, & qu'il tira parti des préceptes de la diete, fur lefquels rouloient principalement les opérations de la Médecine ancienne.

PALATIUS, (Philippe) de Trévi, dans le Duché de Spolette en Italie, étudia la Médecine à Padoue fous *Jean-Baptifte Monti*, *Victor Trincavelli* & *Gabriël Fallopio*. Il n'eut pas plutôt reçu le bonnet de Docteur en l'Univerfité de cette ville, qu'il donna tant de preuves de fon habileté, qu'on fentit dès lors tout ce qu'il vaudroit un jour. En effet, il fut recherché dans les principales provinces d'Italie pour les perfonnes les plus diftinguées ; mais ce qui releve davantage fon mérite, c'eft qu'il ouvrit le chemin à *Céfar Magatus*, pour fimplifier la Chirurgie. Il vit avec peine les abus qui réfultoient de la méthode mal-adroitement officieufe des Chirurgiens du XVI fiecle dans le traitement des plaies, & il publia un petit Ouvrage dans lequel il donne des confeils utiles pour la réforme de ces abus. Il eft intitulé :

De vera methodo quibufcunque vulneribus medendi cum eo medicamento, quod aquâ fimplici & fruftulis de Cannabe vel de lino conftat. Perufiæ, 1570, in-8. Quoique ce Livre ne comprît qu'environ cinquante pages, dont une partie traite encore de matieres étrangeres à fon principal objet, il fut fi bien reçu en Italie, que *Barthélémi Blondus* orna l'édition Latine de cette Epigramme :

Si chartas numeres, parvus, fi pondera rerum
Spectes, te Lector, judice, magnus erit ;
Auctorifque Liber, fcriptum nifi nomen haberet,
Crederet auctorem quilibet Hippocratem.

PALFIN, (Jean) Chirurgien & Anatomiste, étoit de Courtrai, où il naquit en 1649, peut-être en l'année suivante. Cet homme est recommandable par le grand amour qu'il eut pour son Art ; il l'enseigna publiquement à Gand, en qualité de Lecteur, & il s'acquit assez de réputation dans cette ville. Il s'en fit même chez l'étranger par les Ouvrages qu'il publia ; mais comme ils sont presque entierement tirés de ceux d'autrui, & qu'on y trouve peu d'Observations qui lui soient propres, on n'a pas tardé à les apprécier à ce qu'ils valent. Dans son Anatomie Chirurgicale, qui parut en Flamand à Leyde, *Palfin* fait mention des instrumens les plus nouveaux de son tems & donne la description de plusieurs autres, parmi lesquels on remarque un Bistouri herniaire, fort ressemblant à celui dont *Ledran* s'est fait honneur.

Comme *Palfin* étoit fort curieux de tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection de la Chirurgie, il passa plusieurs fois à Londres & à Leyde, pour y voir par lui-même les progrès que faisoit cet Art utile dans ces deux villes. Il alloit presque tous les ans à Paris, & il y recueilloit, de la bouche des savans Maîtres de cette Capitale, les principes des nouvelles méthodes & le détail des découvertes les plus intéressantes. Ce n'est pas que *Palfin* n'en fit quelquefois lui-même. Vers l'année 1722, il apporta à Paris une forte de *Forceps*, connu sous le nom de *Tire-tête de Palfin*, revendiqué ensuite par *Ledoux*, Chirurgien d'Ipres, & qui a subi depuis ce tems-là bien des corrections & des perfections. M. *Levret*, qui en parle, croit que la premiere idée de cet instrument est due à la cuillere de *Paré* laquelle fait exactement la moitié de l'instrument de *Palfin* ; & que celui-ci fit son *Forceps* en ajoutant une seconde cuillere, les deux se regardant par le creux.

Notre Chirurgien mourut à Gand en 1730, à l'âge de près de 80 ans. On a de lui une Ostéologie en Flamand, qui fut bien reçue lorsqu'elle parut à Gand en 1701, *in*-12. Elle fut réimprimée à Leyde en 1702 & en 1727, sous le même format, & traduite en Allemand, Breslau, 1730. L'Auteur en avoit préparé une édition Françoise, mais il mourut au moment qu'il alloit la donner à l'Imprimeur ; ce contretems n'empêcha cependant point qu'elle ne fût publiée à Paris en 1731, *in*-12. Les autres Ouvrages de *Palfin*, sont :

Description anatomique des parties de la femme qui servent à la génération, avec le Traité des monstres de *Fortunio Liceti*, & la description de celui né à Gand en 1703. Leyde, 1708, 1724, *in*-4, en Flamand.

Anatomie Chirurgicale, ou description exacte des parties du corps humain, avec des remarques utiles aux Chirurgiens dans la pratique de leur Art. Leyde, 1710, 1718, *in*-8, en Flamand. Leipsic, 1717, *in*-8, en Allemand. *Palfin* n'est pas le premier qui ait tenté de concilier l'Anatomie avec la Chirurgie ; plusieurs Auteurs l'avoient fait avant lui & mieux que lui. Mais comme son Ouvrage n'étoit pas sans mérite, *Devaux*, Chirurgien de Paris, le sollicita à le mettre en François ; & comme l'Auteur ne possédoit qu'imparfaitement cette Langue, il l'aida encore dans sa Traduction. Il veilla même à l'édition qui fut publiée à Paris en 1726, deux volumes *in*-8. Il en parut une seconde dans la même ville, 1734, deux volumes *in*-8, avec figures ; elle est due aux soins de *Boudon*, Docteur en Médecine établi à Ven-

dôme, qui l'a revue, corrigée & augmentée, qui l'a même enrichie de notes dans le premier volume & refondue dans le second. L'Editeur y a joint les Obſervations Anatomiques & Chirurgicales de *Ruyſch* & celles de *Briſſeau.* M. *Antoine Petit*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, & Profeſſeur d'Anatomie, de Chirurgie & de l'Art des Accouchemens, n'a pas jugé l'Ouvrage de *Palfin* indigne de ſon attention. On lui doit l'édition de Paris de 1753, en deux volumes *in*-8, avec un grand nombre de figures en taille-douce; mais il a entierement refondu ce Traité, qu'il a encore enrichi d'une Oſtéologie nouvelle. L'Anatomie Chirurgicale a paru en Italien, Veniſe, 1758, trois volumes *in*-8; en Allemand, 1760, *in*-12.

Palfin a traduit en Flamand le Traité des maladies des yeux d'*Antoine Petit*, Chirurgien à Mery ſur Seine, auquel il a joint, dans la même Langue, la découverte publiée par l'Académie des Sciences de Paris ſur la véritable opération de la Cataracte, une Lettre écrite par *Woolhouſe* ſur le même ſujet, le Mémoire de *Dominique Anel* touchant la guériſon de la fiſtule lacrymale, & diverſes Obſervations qui lui ſont propres. Cette Traduction a paru à Leyde, 1714, deux volumes *in*-4.

PALINGENE, (Marcel) fameux Poëte du XVI ſiecle, dont le véritable nom étoit *Pietro Angelo Manzolli*, eſt connu, par un Ouvrage en douze Livres, qui a paru ſous le titre de *Zodiacus vitæ.* Il y en a différentes éditions, entre autres, celles de Bâle, 1548, *in*-12, & de Lyon, 1581, même format. L'Auteur dédia ce Poëme, vers l'an 1530, à Hercule II d'Eſth, Duc de Ferrare, dont on prétend qu'il étoit Médecin, quoique d'autres aſſurent qu'il n'eut jamais cette qualité, mais qu'il fut ſimplement un de ces ſavans Luthériens que la Ducheſſe de Ferrare reçut à ſa Cour & qu'elle honora de ſa protection.

Malgré la variété d'opinions ſur l'état de *Palingene*, j'ai groſſi de ſon nom le Catalogue des Médecins. S'il eſt vrai qu'il en ait exercé la profeſſion, c'eſt bien moins par cet endroit, que par ſes talens poétiques qu'il eſt connu aujourd'hui. Son *Zodiacus* renferme des maximes judicieuſes & philoſophiques, mais auſſi il contient tant de raiſons pour faire valoir les difficultés des libertins contre la Religion Catholique, & lance d'ailleurs tant de traits ſatyriques contre l'Egliſe, le Pape, les Cardinaux & le Clergé, qu'on ne doit point s'étonner que la Congrégation de l'*Index* ait mis cet Ouvrage au nombre des Livres hérétiques de la premiere claſſe. Une cenſure auſſi juſtement méritée n'a point empêché *de La Monnerie* de donner une Traduction Françoiſe de ce Poëme. Elle parut en proſe l'an 1731, avec des notes; mais elle n'eſt point eſtimée.

PALLADIUS, ou *Pallade* le Sophiſte, Médecin Grec qui étudia à Alexandrie, vécut, ſuivant quelques Auteurs, vers l'an 126 de l'Ere Chrétienne. *Freind* penſe différemment; non ſeulement il croit que ce Médecin fleurit poſtérieurement à *Galien*, mais encore il le met après *Aëtius* & *Alexandre* qui ont été en réputation, le premier dans le cinquieme & le ſecond dans le ſixieme ſiecle. L'Hiſtorien Anglois appuie ſon ſentiment ſur ce que *Pallade* cite *Galien* en pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, & qu'il copie juſqu'aux expreſſions d'*Alexandre* & d'*Aëtius*, en parti-

culier le chapitre *De Epiala* du Livre des fievres de ce dernier. Tous les Ecrits de *Pallade* n'ont pas vu le jour ; on n'a de lui que les ſuivans qui ont paru en Latin, ſous ces titres :

Breves interpretationes ſexti Libri de morbis popularibus Hippocratis. Baſileæ, 1581, *in-4*, avec les *Medici antiqui Græci* de *Jules-Paul Craſſus* de Padoue.

Scholia in Librum Hippocratis de fracturis. Græcè & Latinè, ex interpretatione Jacobi Santalbini, Metenſis Medici, Operum Hippocratis ſectione ſextâ. Francofurti, 1595, *in-folio*, avec les Œuvres d'*Hippocrate* de l'édition d'*Anuce Foës*.

De febribus conciſa Synopſis. Pariſiis, 1646, *in-4*, de la verſion de *Jean Chartier*. *Lugduni Batavorum*, 1745, *in-8*, en Grec & en Latin, avec les notes de *Jean-Etienne Bernard* ; on y a joint *Gloſſæ Chemicæ & excerpta de Poëtis Chemicis.*

PALLADIUS RUTILIUS TAURUS, Auteur qui vécut environ l'an 129 de ſalut, a compoſé un Traité des choſes ruſtiques, dans lequel il diviſe par mois les travaux de l'Agriculture en général, & ceux de la Botanique en particulier ; on lui eſt même redevable d'avoir donné les noms des plantes les plus utiles & d'avoir répandu beaucoup de lumieres ſur leur culture. Les éditions de cet Ouvrage de *Palladius* ſe ſont extrêmement multipliées. Il y en a de particulieres, mais celles qui comprennent les Livres *De Re Ruſtica* de Caton, de Varron & de Columelle, ſont en plus grand nombre. Parmi les premieres éditions, on remarque les ſuivantes :

Palladii de Re Ruſtica Libri XIV. Pariſiis, 1536, *in-4*.

De arborum inſitione Liber verſibus Hexametris & Pentametris, ſive Palladii Liber ultimus. Acceſſerunt Columella de cultu hortorum & Nicolai Bartholomei Hortulus. Pariſiis, *in-4*.

Idem, cum Columella, ab Andrea Rivino illuſtratus ; item Strabi Hortulus, Moretum Septimii Sereni, & aliorum Poëmata. Lipſiæ, 1654, *in-8*.

Les Œuvres de *Palladius* en Italien, par *Pierre Marino* de Foligni. Veniſe, 1528, *in-4*. En François, par *Jean Darces*. Paris, 1554, *in-8*. En Allemand, par *Melchior Herren*. Strasbourg, 1538, *in-folio*, & dans la même Langue, par *Théodore Maius*. Magdebourg, 1613, 1621, *in-fol.*

Voici maintenant la notice des éditions de *Pallade* qui ont paru avec les Ouvrages de Caton, de Varron, de Columelle, &c.

Venetiis, 1470, *in-folio*, *Georgii Merulæ auſpiciis.*

Ibidem, 1472, *in-folio*, *curis Franciſci Colutii Verzinenſis.*

Regii, 1482, *in-fol.*

Venetiis, 1494, *in-folio*, *cum interpretatione Julii Pomponii Fortunati in carmina Columellæ, & Codri, Grammatici Bononienſis, in carmina Palladii.*

Bononiæ, 1494, *in-fol.*

Regii, 1496, *in-folio*, *cum exſcriptionibus & commentariis Philippi Beroaldi.*

Venetiis, 1496, *in-fol.*

Regii, 1498, *in-folio*, *cum Georgii Merulæ enarrationibus priſcarum vocum, & Philippi Beroaldi notis ad Columellam.*

Ibidem, 1499, *in-fol.*

Bononiæ, 1504, *in-folio*, *cum annotationibus & commentariis Beroaldi quæ in aliis impreſſionibus non extant.*

Parisiis, 1513, *in-fol.*

Venetiis, 1514, *in-8.*

Florentiæ, 1515, *in-4*, *à Nicolao Angelo recogniti*, *cum expositione dictionum obscurarum.*

Ibidem, 1521, *in-4*, *ex recognitione Nicolai Angeli*, *cum commentariis Julii Pomponii Fortunati in Librum de cultu hortorum Columellæ*, *& cum adnotationibus Beroaldi.*

Tiguri, 1528, *in-8*, *cum Georgii Alexandrini enarrationibus.*

Venetiis, 1528, *in-8.*

Parisiis, 1529, *in-folio*, *cum annotationibus Merulæ*, *& enarrationibus Beroaldi in Columellam*, *& Pomponii Fortunati in eumdem Commentariis*, *& Codri Grammatici scholiis in Palladium.*

Lutetiæ, 1533, *in-fol.*

Venetiis, 1533, *in-8.*

Coloniæ, 1536, *in-8.*

Lugduni, 1536, *in-4.*

Basileæ, 1536, *in-4.*

Lugduni, 1541, *in-8*, sans le Livre de Columelle.

Parisiis, 1543, *in-8.* On trouve dans cette édition : *M. Cato & M. Ter. Varro per Petrum Victorium Florentinum restituti : Palladius cùm Victorii explicationibus ; ejusdem in Catonem*, *Varronem & Columellam castigationes : Vocum priscarum enarrationes per Georgium Alexandrinum : Philippi Beroaldi in Columellam annotationes : Aldus de dierum generibus : Columella de Re Rustica.*

Venetiis, 1545, *in-4.*

Lugduni, 1549, *in-8*, *cum Victorii castigationibus.*

Parisiis, 1554, *in-4.*

Lugduni Batavorum, 1589, *in-8.*

Heidelbergæ, 1591, *in-8*, *cum indicibus Sylburgii.*

Genevæ, 1595, *in-8*, *cum ejusdem indicibus.*

Lipsiæ, 1735, 2 *vol. in-4. Auctoribus Rei Rusticæ accesserunt*, *Vegetius de Mulo-medicina*, *Gargilii Martialis fragmentum*, *& Ausonii Pompæ de instrumento fundi liber*, *cum editionibus propè omnibus & Mss. pluribus collati*, *cum notis variorum & Lexico Rei Rusticæ : item Joannis Baptistæ Morgagni Epistolæ IV*, *& Julii Pontederræ notæ in Catonem*, *curante Joanne Matthia Gesnero*, *Eloquentiæ & Poëseos Professore Gottingensi.*

Paris, 1775, six volumes *in-8.* Traduction Françoise d'anciens Ouvrages Latins, relatifs à l'Agriculture & à la Médecine Vétérinaire, par M. *Saboureux de la Bonneterie*, Avocat au Parlement. Le Tome cinquieme renferme l'Economie Rurale de *Palladius.*

PALMA (George) étoit d'Altorf, où il naquit en 1543. Après de bonnes études de Médecine, il se fit aggréger au College de Nuremberg, & parvint en 1568 à la charge de Physicien de cette ville, où il mourut le 20 Avril 1591. On ne connoît de lui d'autres Ouvrages que des Lettres Médicinales, dont *Jean Hornung* a grossi sa *Cista Medica* imprimée à Nuremberg en 1625, *in-4.*

PALMARIUS. Voyez PAULMIER (Julien LE)

PALU, (Victor) de Tours, prit le bonnet de Docteur dans les Ecoles de la Faculté de Paris en 1630, ſous le Décanat de *Jean Pietre.* Il fut Médecin du Comte de Soiſſons, qui fut tué à Sedan, & après la mort de ce Prince, la dévotion, dit *Gui Patin*, lui monta à la tête & il ſe mit au rang des Janſéniſtes du Port Royal à ſept lieues de Paris. Il mourut dans cette ſolitude, de la violence d'une fievre pourprée, le 21 Mai 1650, âgé de 46 ans. On a de lui quelques pieces académiques :

Stadium Medicum ad Lauream Scholæ Pariſienſis emenſum. Pariſiis, 1630, *in*-8.

Quæſtiones Medicæ tres : I, An Epicraſeos Lex excludat omnem omninò Phlebotomiam & Catharſim ? II, An dentium dolori Tabacum ? III, An riſus vitam producat ? Cum Panegyrico funebri Caroli Pariſienſis. Turonibus, 1642, *in*-8. Le Recueil Chronologique des Queſtions propoſées dans les Ecoles de Médecine de Paris, mis au jour par M. *Baron*, n'attribue à *Palu* aucune de celles qu'on vient de citer, ſoit comme Bachelier, ſoit comme Préſident.

PALUDANUS, en Flamand VANDEN BROECK, (Bernard) naquit, le 23 Octobre 1550, à Steenwyck dans la Province d'Over-iſſel. En 1580, il obtint le bonnet de Docteur en Philoſophie & en Médecine à Padoue, & fut fait, dans la ſuite, Comte Palatin par l'Empereur ; on trouve même des lettres où il eſt titré Chevalier de Jéruſalem. Après avoir voyagé en Europe, en Aſie & en Afrique, il ſéjourna quelque tems à Zwoll, & fut penſionné comme Médecin de cette ville ; delà il ſe rendit à Enkhuiſen, où il eut le même emploi. En 1591, il fut appellé à Leyde pour y remplir la Chaire qu'on lui offroit ; mais on lui fit tant d'inſtances pour demeurer à Enkhuiſen, qu'il ne put ſe refuſer aux vœux de ſes habitans, à qui il continua ſes ſervices juſqu'à ſa mort arrivée le 3 Avril 1633.

Paludanus avoit beaucoup de pénétration, d'éloquence, une érudition variée, & ſur-tout une exacte probité. Il a compoſé divers Ouvrages, dont le plus connu conſiſte en des notes ſur les voyages de *Linſchot.* L'Ouvrage écrit en Flamand a paru à La Haye en 1599, *in-folio*, mais il a été traduit en François, ſous ce titre :

Hiſtoire de la navigation de Jean-Hugues Linſchot aux Indes Orientales, avec les annotations de Paludanus & des figures. Amſterdam, 1619, *in-folio*, 1638, même format. Cette derniere édition eſt la troiſieme Françoiſe.

PALUDANUS, autrement nommé VANDEN BROECK, (Jean) prit en 1625 le bonnet de Docteur en Médecine dans l'Univerſité de Louvain, ſa patrie. On l'engagea à aller exercer ſa profeſſion à Dieſt, ville du Duché de Brabant ſur le Demer, & il en fut nommé premier Médecin ; mais il s'y fit tant de réputation par les ſuccès de ſes cures, que la Faculté de ſa ville natale le rappella au bout de quelques années dans ſes Ecoles & travailla à lui faire donner la Chaire Royale des Inſtitutes, qui étoit vacante par la mort de *Pierre Caſtellan. Paludanus* ſe diſpoſoit à y monter lorſqu'il mourut lui-même le 17 Septembre 1632.

PAMPHILE, Médecin qui vécut dans le premier ſiecle, ſous l'Empire de Claude, gagna beaucoup d'argent à Rome par un médicament dont il ſe ſervit avec ſuccès, lorſque la maladie appellée *Mentagra* déſola ſes habitans les plus notables. Cette maladie avoit été apportée d'Aſie par un Chevalier Romain, natif de Pérouſe. C'étoit une mauvaiſe dartre qui commençoit par le menton & s'étendoit ſucceſſivement aux autres parties du viſage, ne laiſſant que les yeux libres, & deſcendoit enfin ſur le cou, ſur la poitrine & ſur les mains, rempliſſant toutes ces parties de taches affreuſes. *Pline* appella cette maladie *morbus ingenuus*, ou mal de condition, parce qu'elle n'attaquoit, ni les femmes, ni les eſclaves, ni le peuple, mais ſeulement les hommes qualifiés. On fit venir à Rome des Médecins d'Egypte qui traiterent ce mal par des cauteres; mais ſoit que les ſuccès n'euſſent pas répondu aux remedes, ſoit qu'enfin les Médecins de la Capitale euſſent mieux connu la nature de cette dartre, on eut recours aux derniers, & ſur-tout à *Pamphile* qui aſſuroit en avoir trouvé le remede ſpécifique.

Il n'eſt point étonnant que ce Médecin ſe ſoit enrichi par les cures qu'il fit de cette maladie, puiſque, ſuivant *Pline*, Manilius Cornutus, Gouverneur d'Aquitaine, traita pour la ſomme de 200 ſeſterces, c'eſt-à-dire, pour 20000 livres, avec celui qui entreprit de le guérir. *Pamphile* aura ſûrement profité de la circonſtance, & n'aura pas manqué de tirer de ſon remede le meilleur parti poſſible. Mais ne pourroit-on pas ſuppoſer que la ſomme, dont Manilius Cornutus a convenu avec celui qui promit de le guérir, doit s'entendre des petits ſeſterces? Cela n'eſt même pas vraiſemblable. Après que les Hiſtoriens ont dit unanimement que cette maladie avoit enrichi les Médecins qui ont réuſſi à la traiter, ce ne ſeroit point leur faire faire grande fortune, que de mettre le prix de chaque cure à quarante livres tout au plus, valeur de deux cens petits ſeſterces, réduits à notre monnoie. On doit donc entendre les gros ſeſterces, qui à la vérité n'étoient pas des pieces de monnoie mais le terme par lequel on exprimoit une ſomme compoſée de mille petits ſeſterces. C'eſt ainſi qu'en France le ſol vingt fois répété fait une livre numéraire, & qu'en Flandre le patar répété de même fait un florin, quoiqu'en l'un ni l'autre de ces pays on n'ait point d'eſpece de monnoie qui valût préciſément la même ſomme. Il en étoit ainſi chez les Romains; le petit ſeſterce, *Serſtertius*, mille fois répété, faiſoit le gros ſeſterce, *Seſtertium*.

PANACÉE, fille d'*Eſculape* qui fut révérée comme une Déeſſe, participa aux mérites, aux talens, & conſéquemment à la réputation de ſon pere. L'Antiquité a cru qu'elle préſidoit à la guériſon de toutes les maladies.

PANAROLI, (Dominique) Médecin & Philoſophe natif de Rome, ſe diſtingua autant par ſon érudition que par ſon éloquence. Il étudia dans ſa patrie, où il s'appliqua principalement à la Botanique ſous *Pierre Caſtel*, & mérita, par ſes progrès, la place de Profeſſeur public en cette Science à laquelle le Pape Innocent X le nomma. *Panaroli* paſſa de cette Chaire à celle d'Anatomie, qu'il remplit juſqu'à ſa mort arrivée à Rome en 1657, au grand regret de ſes concitoyens. On a de lui:

Il camaleonte essaminato. Rome, 1645, *in-4.*

Polycarponia, seu, variorum fructuum labores. Romæ, 1647, *in-12.*

Il mare essaminato. Rome, 1656, *in-4.*

Aërologia, cioe Discorso dell'aria. in-8.

Il est encore Auteur de quelques autres Opuscules, comme: *De necessitate Botanices. Plantarum in Amphitheatro Romano crescentium Catalogus. Arcanorum fasciculus primus & secundus.* On les trouve à la suite de son principal Ouvrage qui a paru sous ce titre:

Jatrologismorum, seu, Medicinalium observationum Pentecostæ quinque, utilibus præceptis, singularibus medelis, reconditis speculationibus, portentosis casibus refertæ. Romæ, 1652, *in-4. Hanoviæ,* 1654, *in-4.*

PANCKOW (Thomas) ou PANCOVIUS, naquit le 27 Janvier 1622, dans un village près de Rupin, ville de la moyenne Marche de Brandebourg. Il commença ses études de Médecine à Rostock, & il alla les continuer à Leyde, où il reçut les honneurs du Doctorat en 1649. Ce fut à Berlin qu'il se fixa pour la pratique. Il y fut nommé Médecin de la Cour en 1654; mais il ne jouit pas long-tems des avantages que lui procuroit cet emploi & que lui méritoit l'étendue de ses talens, car il mourut dans cette ville le 9 Décembre 1665. On ne connoît d'autre Ouvrage de sa façon, qu'un Herbier portatif en Allemand; il fut apparemment bien estimé, puisqu'il parut à Ulm en 1654, *in-4*, avec figures; à Berlin, même année & même format; à Leipsic en 1656 & en 1679, *in-4*; à Cologne en 1673, *in-4*, avec les corrections de *Barthélémi Zorn*; à Jene en la même année, & encore en 1676, *in-4.*

PANTALÉON, (Saint) de Nicomédie, fit ses cours d'Humanités & de Philosophie avec beaucoup de succès, & ne réussit pas moins dans l'étude de la Médecine, qu'il exerça ensuite sous *Euphrosine*, premier Médecin de l'Empereur Maximien que Dioclétien s'associa en 286. Maximien, qui connoissoit la beauté de l'esprit de *Pantaléon*, sa douceur, son honnêteté & sa prudence, fut bientôt informé de son habileté dans l'Art de guérir, & prit dès lors la résolution d'en faire un des Médecins de sa personne. Mais un saint Prêtre, nommé *Hermolaus*, ayant instruit cet habile Médecin dans la Religion Chrétienne & l'ayant baptisé, l'engagea à se consacrer à la visite des prisonniers & des pauvres malades. *Pantaléon* suivit ce conseil; & comme il guérissoit les maux les plus désespérés, non pas, à la vérité, par des médicamens, mais par la vertu du saint nom de Jesus-Christ, les Médecins jaloux des cures surprenantes qu'il opéroit, le dénoncerent comme Chrétien à Maximien qui étoit alors à Nicomédie. Il ne rougit point de sa foi vis-à-vis de l'Empereur, & pour le convaincre de la toute-puissance du vrai Dieu, qu'il servoit, il guérit miraculeusement un paralitique désespéré en présence de toute la Cour. Maximien n'en fut que plus indigné; & après lui avoir fait souffrir divers tourmens, il le condamna à perdre la tête. La sentence fut exécutée le 27 de Juillet, dans l'une des premieres années du quatrieme siecle.

PANTALÉON (Henri) étoit de Bâle, où il vint au monde le 13 Juin 1522. Après avoir étudié les Langues & les Belles-Lettres, il s'appliqua à la Théologie des Réformés & fut reçu à la Licence ; mais ayant changé de dessein, il se mit à enseigner la Dialectique & la Physique dans son pays, & continua cet exercice pendant quarante ans. Las de répéter toujours la même chose, il prit le parti de la Médecine, quoiqu'il fût déja dans un âge avancé ; il reçut le bonnet de Docteur en cette Science, qu'il pratiqua jusqu'à sa mort arrivée le 3 de Mars 1595, dans sa soixante-treizieme année. *Pantaléon* a composé divers Ouvrages, tant de Médecine que d'Histoire, les uns en Latin les autres en Allemand ; il a même traduit quelques Auteurs en cette derniere Langue. On remarque parmi les Livres qu'il a publiés, celui qui parut à Bâle en 1565, *in-folio*, & qui contient les Eloges des Hommes Illustres d'Allemagne, sous le titre de *Prosographia Heroum & illustrium Virorum Germaniæ*. Il en dédia la troisieme partie à l'Empereur Maximilien II qui le créa Comte Palatin. On remarque encore parmi les Ouvrages de *Pantaléon*, une Histoire Latine de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem imprimée à Bâle en 1581, *in-folio*.

PANTHOT, (Jean) fils & frere d'un Chirurgien de Lyon, prit le parti de la Médecine qu'il étudia à Montpellier, où il reçut le bonnet de Docteur. Ce fut à Lyon qu'il exerça sa profession ; il y fut même Doyen du College des Médecins. Vers l'an 1702, il se fit tailler par *Horace Panthot*, son frere. Il avoit alors 63 ans, & l'opération qui fut faite au grand appareil, dut être répétée trois fois en six mois ; il en guérit cependant à sa grande satisfaction & celle de l'opérateur. Sa qualité de frere & de convalescent l'engagea à faire valoir les talens d'*Horace*, par un de ces Ouvrages, dont nous allons donner les titres. *Jean Panthot* étoit un laborieux Ecrivain ; car il fit insérer plusieurs Observations importantes dans le Journal des Savans ; & les Bibliographes lui attribuent les Traités suivans :

Traité des Dragons & des Escarboucles. Lyon, 1691, *in-12*.

Traité de la Baguette, ou la Recherche des véritables usages auxquels elle convient. Lyon, 1693, *in-4* & *in-12*.

Réflexions sur l'état présent des maladies qui regnent dans la ville de Lyon, dans le Royaume & en diverses parties de l'Europe, depuis la fin de 1693 jusqu'à présent. Lyon, 1695, *in-12*. Une des causes de cette maladie, suivant l'Auteur, fut le froid excessif de l'hyver de 1693.

Dissertation sur l'usage des Bains chauds, & principalement de ceux d'Aix en Savoie. Lyon, 1700, *in-4*.

Dissertation instructive & très-curieuse pour la pratique de trois opérations de la Pierre faites en six mois de tems. Lyon, 1702, *in-4*. Il est lui-même le sujet de cette observation, où il s'attache à relever les connoissances & la dextérité de son frere qui l'avoit opéré.

PANTIN, (Guillaume) Médecin natif de Tielt en Flandre, vint au monde au commencement du XVI siecle. Il est tout probable qu'il étudia la Médecine à Louvain ; du moins il est certain qu'il y fit un séjour considérable, & qu'il

y donna des Leçons fur *Celfe*, mais fans être revêtu de la qualité de Profeffeur public. Peut-être ne fit-il que remplacer *Jérémie Drivere* abfent ou malade ; car on fait que ce Docteur faifoit beaucoup de cas des talens de *Pantin*. Celui-ci quitta Louvain pour fe rendre à Bruges, où il fut nommé à la charge de Médecin-Penfionnaire, qu'il exerça jufqu'à fa mort arrivée le 2 Octobre 1583. Son corps repofe dans l'Eglife paroiffiale de Sainte Walburge. On rapporte, comme un trait fingulier, que quelques années avant fa mort, les Rebelles étant entrés à main armée dans Bruges, il alla à leur rencontre fans autre arme que deux livres, l'un au devant de la poitrine, l'autre fur le dos. C'étoit en effet aux livres & à l'étude que *Pantin* avoit le plus d'attachement, & ce fut pour s'y livrer tout entier, qu'il ne voulut jamais s'engager dans le mariage. On a de lui :

Aurelii Cornelii Celfi de Arte Medica Libri octo, multis in locis jam emendatiores longè, quàm unquam antea, editi. Ampliffimi atque eruditiffimi in duos quidem priores Libros Commentarii, & in reliquos Annotationes breviores, fed quæ jufti Commentarii vicem, ficubi rei difficultas exquirebat, explere poffe videantur. Bafileæ, 1552, *in-fol*.

PAPA, (Jofeph DEL) d'Empoli, petite ville de Tofcane, où il naquit en 1649, eut l'avantage d'avoir *François Redi* pour Maître en l'Univerfité de Pife. Après y avoir reçu le bonnet de Docteur en Philofophie & en Médecine, il y enfeigna d'abord la Logique, fut enfuite Profeffeur extraordinaire, puis ordinaire de Médecine Pratique, & finit par être premier Médecin du Grand-Duc, fon Souverain. Il mourut en 1735, & laiffa les Ouvrages fuivans :

Lettere intorno alla natura del Caldo e del Freddo. Florence, 1674, *in*-8.

Lettera nelle quale fi difcorre fe il fuoco e la luce fieno una cofa medefima. Florence, 1675, *in*-8.

Exercitatio de præcipuis humoribus qui in humano corpore reperiuntur, deque eorum hiftoriâ, qualitatibus & officiis. Florentiæ, 1733, *in*-4. *Venetiis*, 1735, *in*-8. *Leidæ*, 1736, *in*-8, avec le Traité *De fanguine ejufque ferô* de *Jérôme Barbati*.

Confulti. Medici. Rome, 1733, deux Tomes en un volume *in*-4. Venife, 1734, *in*-4.

Trattati vari fatti in diverfe occafioni. Florence, 1734, *in*-4. C'eft le Recueil de fes Opufcules.

PAPARELLA, (Sébaftien) Médecin Italien, étoit de Monte-Sancto & fleuriffoit vers le milieu du XVI fiecle. Il exerça fa profeffion à Péroufe, où il confacra une partie de fon tems à la compofition des Ouvrages dont voici les titres :

In Hippocratem de natura hominis Commentarii duo. Venetiis, 1551, *in*-4.

Libri duo de Catarrho. Ibidem, 1556, *in*-4. *Papiæ*, 1562, *in*-8.

De efficientia primi motoris in naturalium rerum omnium facturâ, Liber. Perufiæ, 1564, *in*-8.

De Calido Libri tres. Ibidem, 1573, *in*-4.

De Indicationibus curativis Liber. Ibidem, 1573, *in*-4.

L'Auteur, qui a revu tous fes Ouvrages, en a fait imprimer le Recueil à Macerata en 1582, *in-folio*.

PAPES qui ont été Médecins. L'état de Clerc qui fut anciennement celui de tous les Médecins, leur ouvrit non ſeulement la porte des bénéfices & des dignités dans les Chapitres, mais encore celle de l'Epiſcopat; on remarque même que pluſieurs Souverains Pontifes avoient exercé la Médecine avant leur exaltation; & que d'autres n'ont point dédaigné de s'appliquer à l'étude & en quelque ſorte à la pratique de cette Science, malgré la charge éminente dont ils étoient revêtus. On trouve, dans le IVe. ſiecle, Saint Euſebe, fils d'un Médecin & Médecin lui-même; dans le XIIIe. Jean XXI, grand Sectateur de la doctrine des Arabes, & qui avoit été Médecin de la Faculté de Montpellier. Il a compoſé quelques Ouvrages, entre autres, celui intitulé: *Le tréſor des pauvres.* Nicolas V, qui ſiégeoit dans le XVe. ſiecle, eſt mis au nombre des Médecins par le Juriſconſulte *Tiraqueau.* Paul II, qui fut élevé au Pontificat dans le même ſiecle, alloit voir les malades, leur ordonnoit des remedes, leur preſcrivoit généralement tout ce qui convenoit à leur état, & le leur fourniſſoit d'une main également intelligente & libérale.

PAPILE, Diacre de l'Egliſe Romaine, qui vivoit dans le deuxieme ſiecle, étoit Médecin. Il fut martyriſé à Pergame pour la foi de Jeſus-Chriſt dans la perſécution des Empereurs Marc Aurele & Lucius Verus.

PAPIN, (Nicolas) Médecin, étoit oncle d'Iſaac Papin, ce Théologien Calviniſte qui abjura ſes erreurs en 1690, entre les mains du grand Boſſuet. Il paroît que *Nicolas* étoit un homme également habile & appliqué, car on a de lui pluſieurs Ouvrages ſur des matieres de Phyſique & de Médecine. Tels ſont:

De pulvere ſympathetico Diſſertatio. Pariſiis, 1644, 1650, *in*-8. *Patavii*, 1654, *in*-8. *Norimbergæ*, 1660, *in*-12, 1662, *in*-4, dans le *Theatrum Sympatheticum.* En François, Paris, 1651, *in*-8.

Raiſonnemens touchant la ſalure, flux & reflux de la mer, l'origine des ſources, &c. Blois, 1647, *in*-8.

Proluſio de aurium ceruminum uſu inventô. Salmurii, 1648, *in*-12. L'Auteur y parle des ſurdités occaſionnées par l'amas & l'épaiſſiſſement de la liqueur cérumineuſe dans le canal auditif externe. Cette eſpece de ſurdité eſt aſſez commune.

La poudre de Sympathie défendue contre les objections de Cattier. Paris, 1651, *in*-8. Dans un Diſcours publié à Paris, en la même année, *Iſaac Cattier* avoit aſſez mal mené les partiſans de la poudre de Sympathie; il avoit même traité leur opinion d'erronée, de folle & d'extravagante. Cet Ecrit engagea *Papin* à faire imprimer l'Ouvrage dont on vient de parler; mais *Cattier* ne le laiſſa pas longtems ſans réponſe.

Conſidérations ſur le Traité des paſſions par Deſcartes. Paris, 1652, *in*-8.

Cordis diaſtole adversùs Harveianam innovationem defenſa. Alenconii, 1653, *in*-4.

PAPIN, (Denis) fils du précédent, étoit natif de Blois. Il prit, comme lui, le bonnet de Docteur en Médecine, mais il ſe diſtingua davantage par les inventions, dont il enrichit la Phyſique, que par les lumieres qu'il repandit ſur l'Art de guérir. La principale de ſes inventions eſt la *Machine* qui porte ſon nom. Elle eſt faite en forme de cucurbite, très-propre à amollir les os pour en tirer du bouillon, & d'une utilité ſi généralement reconnue pour d'autres

ufages, qu'on n'a pas manqué de travailler à la perfectionner. Comme l'Auteur avoit été élu Membre de la Société Royale de Londres le 1 Décembre 1680, il paffa l'année fuivante en Angleterre, pour prendre place dans cette Société, & ce fut alors qu'il publia l'Ouvrage qui annonce fa découverte, fous le titre de *New Digefter or engine &c.* Londres, 1681, *in*-4. Cet Ouvrage qui parut bientôt en François, eft intitulé :

La maniere d'amollir les os & de faire cuire toutes fortes de viandes en peu de tems & à peu de fraix. Paris, 1682, 1721, *in*-12. Amfterdam, 1688, *in*-12. *Papin* donna une augmentation de fon premier Traité & la fit imprimer à Londres en 1687, *in*-4, fous le titre de *Continuation of the Digefter.* On l'a auffi mife en François.

Comme ce Médecin étoit Calvinifte, il y a apparence que ce fut la révocation de l'Edit de Nantes, en 1685, qui l'empêcha de revenir dans fa patrie ; car on le trouve enfuite à Marpurg, où il enfeigna les Mathématiques, & en 1707, il fit imprimer à Francfort une Differtation, *in*-8, qui eft intitulée :

Ars nova ad aquam ignis adminiculô efficaciffimè elevandam.

PAPIUS (Jean) naquit le 15 Juillet 1558 à Iphoven, dans l'Evêché de Wurtzbourg en Franconie. Il étudia à Strasbourg, d'où il fe rendit à Bâle pour y prendre le bonnet de Docteur en Médecine qu'il obtint le 2 Février 1583. La même année, il paffa à Heidelberg & ne tarda point à y remplir la Chaire de Philofophie Ariftotélicienne ; mais les difficultés qu'on lui fit fur la Religion prétendue Réformée qu'il profeffoit, l'engagerent à quitter cette ville. Il fe retira à Gratz en Stirie, & fut chargé de la direction du college, qu'il fe vit obligé d'abandonner au bout de quelque tems, au fujet des nouvelles difficultés que les Catholiques Romains lui fufciterent fur fa religion. La bonne envie qu'il avoit d'être occupé, lui fit chercher à s'établir ailleurs. Il fe rendit d'abord à Tubingue où il exerça fa profeffion pendant trois ans ; mais ayant été nommé premier Médecin de la Cour d'Anfpach, & en 1603, Profeffeur Primaire de la Faculté de Konigsberg, il fe fixa dans cette derniere ville pour le refte de fa vie, qu'il finit le 11 Avril 1622. On a de lui :

De medicamentorum præparationibus & earum caufis Tractatus. In quo epitome totius Artis Chymicæ, quæ illa eft miniftra Medicinæ, & Judicium de Pharmacopæa Quercetani, continetur. Witteberga, 1612, *in*-8.

PARABOLANI, *Parabolains* ; c'eft le nom qu'on donnoit à ceux qui avoient foin des malades dans les Hôpitaux établis par les premiers Empereurs Chrétiens. Ce terme vient du mot Grec *Parabolos*, qui fignifie jetté au hazard, expofé, aventuré, parce que ces gens-là rifquoient leur vie & leur fanté, par charité pour les malades, fingulierement lorfqu'ils étoient attaqués de maladies contagieufes.

Godefroid, Jurifconfulte François, prétend que les *Parabolains* étoient des efpeces de Clercs ou Eccléfiaftiques, parce qu'il eft parlé de leur office dans le Code, au titre *De Epifcopis & Clericis.* Il peut bien être que quelques-uns fuffent Eccléfiaftiques, mais il eft vraifemblable qu'ils ne l'étoient pas tous. Il peut

aussi être vrai, comme plusieurs Savans l'ont pensé, que ceux qui se chargeoient de cet emploi, le faisoient en conséquence de quelque vœu ou par motif de religion. Mais la raison pour laquelle il est fait mention des *Parabolains* dans le Code, au titre que l'on vient de citer, est que leur élection dépendoit des Evêques. Leur nombre pour la ville d'Alexandrie étoit fixé à six cens, comme on le peut inférer d'une loi du Code qui les oblige à vaquer assiduement à leurs fonctions auprès des malades, & à rester perpétuellement dans les Hôpitaux sans en sortir, même pour assister aux spectacles publics, auxquels le peuple étoit invité, ou pour aller entendre les plaidoyers des Avocats, comme il étoit permis à toutes autres personnes.

Il paroît par les termes, dans lesquels s'énoncent les loix au sujet des *Parabolains*, que ce mot étoit en usage & l'office établi antérieurement aux loix même; ensorte que les Empereurs Théodose & Justinien semblent n'avoir fait autre chose que de régler la forme des élections, les fonctions attachées à cet office & le nombre des officiers, dont le nom pouvoit être fort ancien au tems de la publication de ces réglemens.

La méprise de ceux qui ont pensé que les *Parabolains* étoient proprement des Médecins, est une erreur qu'il importe de relever. Ce qui les a trompés, est le mot Latin *curare*, employé dans les loix où sont détaillées les fonctions attachées à cet office; terme qui signifie également *guérir* & *soigner*. Mais il est évident que dans l'endroit où il est employé, il doit être pris dans le second de ces deux sens, & que *curare debilium ægra corpora*, qui sont les termes propres de la loi, ne signifie autre chose que prendre soin des corps foibles & infirmes des malades. Ajoutez à cela, que si les *Parabolains* eussent été les Médecins des Hôpitaux, leur élection n'auroit pas dépendu des Evêques & des Prêtres; c'eût été aux Archiâtres ou Médecins en chef des grandes villes à les choisir, parce que ces Archiâtres étoient eux-mêmes obligés de visiter les pauvres.

PARACELSE (Philippe Aurele-Théophraste BOMBAST de HOHENHEIM) naquit en 1493 dans un petit bourg près de Zurich en Suisse, dont le nom *Einsidlen* signifie en Allemand Hermitage; c'est delà qu'*Erasme* de Roterdam prit le surnom d'Hermite qu'il donna à *Paracelse*. Le Baron *de Haller* ne pense pas de même sur le lieu de la naissance de notre Médecin; il assure qu'il vint au monde au village de *Gaiss* dans le Canton d'Appenzel, & qu'il étoit de la famille de *Höhiner* qui y subsiste encore.

Le pere de *Paracelse*, connu sous le nom de *Guillaume de Hohenheim*, étoit, suivant l'opinion commune, fils naturel d'un grand Maître de l'Ordre Teutonique; on ajoute qu'il se rendit assez habile dans la Médecine & qu'il exerça cet Art dans la Carinthie, depuis l'an 1504 jusqu'en 1534, qui est celui de sa mort. Comme il s'étoit beaucoup appliqué à l'étude de la Chymie, il inspira le même goût à son fils, qui cultiva ensuite cette Science sous plusieurs Maîtres, & d'abord sous *Jean Tritheme*, Abbé de Spanheim, homme d'une grande réputation, dans cette partie, au commencement du seizieme siecle. *Paracelse* en apprit quelques secrets, mais il abandonna ce premier Maître pour aller entendre *Sigismond Fugger de Schwatz*, Chymiste fameux qui, par sa propre expérience & par le commerce

continuel qu'il entretenoit avec cette foule d'artiſtes, dont il étoit entouré, paſſoit pour le prodige de ſon tems. *Paracelſe* parle non ſeulement fort au long de tous les Maîtres qu'il avoit ſuivis, mais il fait encore le détail de ſes voyages, & dit avec cette emphaſe qui lui étoit naturelle, qu'il avoit parcouru la France, l'Eſpagne, le Portugal, l'Angleterre, la Marche, la Pruſſe, la Pologne, la Lithuanie, la Hongrie, la Valachie, la Tranſilvanie, la Croatie, l'Illyrie, & pluſieurs autres pays, il ajoute même que par-tout il s'étoit entretenu ſur la Médecine avec les Docteurs, les Chirurgiens, les Baigneurs, les Femmes, les Magiciens, les Alchymiſtes, les Nobles & les Payſans.

Ce fut par la longue énumération de ſes travaux littéraires & le pompeux étalage des connoiſſances qu'il avoit tirées de ſes voyages, que *Paracelſe* chercha à ſe faire un nom dans le monde. Les circonſtances étoient favorables; l'étude de la Chymie n'occupoit que peu de perſonnes, elle croupiſſoit d'ailleurs dans l'obſcurité, & il ſe montra comme un homme qui vouloit en relever le luſtre. Il eſt vrai qu'il dut cet avantage à la fortune & au hazard autant qu'à ſon mérite, mais ſes voyages, ſon eſprit vif, ſon application, ne laiſſerent pas de lui donner d'abord une ſupériorité qu'il ſoutint par des apparences de magie. Tout ce qu'il fit de mieux, fut de s'appliquer en Hongrie à la connoiſſance des métaux & de ſe mettre au fait des ſecrets de la Chymie métallique. Quant à la Médecine, il la pratiqua à ſa mode & d'une maniere toute nouvelle. La méthode de *Galien* lui parut trop lente, il mit en uſage les médicamens les plus actifs, dans le deſſein d'accélérer la cure des maladies, ſans trop s'embarraſſer s'il n'avançoit point auſſi la mort des malades. Il réuſſit mieux dans la Chirurgie; car, au témoignage d'*Oporin* qui fut ſon ſecretaire pendant deux ans & qui d'ailleurs ne le flatte guere, il étoit très-expert pour la guériſon des ulceres, même les plus déſeſpérés.

Sa Médecine, quoique toute extravagante à bien des égards, trouva des admirateurs; eh quel eſt l'homme qui n'en trouve pas? Il ſe vit bientôt dans une réputation dont il avoit beſoin pour raccommoder ſes affaires, car les biens qui lui étoient venus de la naiſſance étoient fort médiocres, mais les maladies vénériennes lui en procurerent de conſidérables.

Ce fut des Livres de *Baſile Valentin* qu'il tira la doctrine de trois élémens. Il l'adopta ouvertement dans la ſuite; il eut même l'effronterie de publier ce ſyſtême ſous ſon nom, & d'établir le ſel, le ſouffre & le mercure, comme les trois principes dont on lui devoit la découverte. Il faiſoit grand cas d'*Hippocrate* & de quelques Anciens; mais il avoit un ſouverain mépris pour les Docteurs de l'Ecole & ſingulierement pour les Arabes. Le ton avec lequel il publia ſes ſentimens, fit tant d'impreſſion ſur les habitans de Bâle, que les Magiſtrats de cette ville l'engagerent à enſeigner publiquement la Médecine dans leur Univerſité, & lui aſſignerent de gros appointemens. En 1527 & 1528, il fit des leçons tous les jours pendant deux heures, quelquefois en Latin, mais plus fréquemment en Allemand. Il expliqua ſes propres Ouvrages, & particulierement les Livres intitulés: *De compoſitionibus, de gradibus, de tartaro*; Livres, dit *Van Helmont*, pleins de bagatelles & vuides de choſes. Gravement aſſis dans ſa Chaire, *Paracelſe* fit brûler les Œuvres de *Galien* & d'*Avicenne* à la premiere leçon. « Sachez, dit-il, Mé-

» decins, que mon bonnet eſt plus ſavant que vous ; ma barbe a plus d'expé- » rience que vos Académies : Grecs, Latins, François, Italiens, je ſerai votre » Roi. » Il apoſtrophe encore les Médecins dans un de ſes Ouvrages, où il dit. : « La Nature entiere viendra à mon ſecours pour m'aider à noyer dans le Lac » de Pilate (*) toute votre Aſtronomie & les éphémérides de vos ſaignées. Je » veux que mes fourneaux mettent en cendres *Eſculape*, *Avicenne* & *Galien*, & » que tous les Auteurs qui leur reſſemblent, ſoient conſumés juſqu'aux dernieres » particules par un feu de reverbere. » Ailleurs, il s'emporte d'une maniere plus extravagante encore ; elle caractériſe d'autant mieux la ridiculité de ſa façon de penſer, qu'il y fait parade du ſot orgueil avec lequel il s'attribue la monarchie de la Médecine. « Vous me ſuivrez & je ne vous ſuivrai point. Vous me ſui- » vrez, dis-je, vous *Avicenne*, vous *Galien*, vous *Rhazés*, vous *Montagnana*, » vous *Méſué*. Ce ne ſera pas moi qui vous ſuivrai, mais vous me ſuivrez, vous » dis-je, Meſſieurs de Paris, Meſſieurs de Montpellier, vous Sueves, vous Miſ- » niens, vous de Cologne, vous de Vienne, & tous autant que vous êtes que le » Danube & le Rhin nourriſſent, vous que les Iſles de la mer enferment, vous » auſſi Italie, vous Dalmatie, vous Athenes, toi Grec, toi Arabe, toi Juif. Je » ſerai le Monarque, la Monarchie m'appartiendra ....., » je laiſſe le reſte, où il y a pour le moins autant d'impertinences. Je remarquerai ſeulement que ce qui avoit ſi fort échauffé *Paracelſe*, c'eſt que certains Médecins l'avoient appellé *Cacophraſtus* par dériſion, au-lieu de *Theophraſtus*, qui étoit celui de ſes noms qui lui plaiſoit le plus. Qui auroit jamais attendu d'un Suiſſe une pareille rodomontade ?

Mais ſi *Paracelſe* s'élevoit ſi haut, ſes ſectateurs ont encore plus outré les louanges qu'ils lui ont données. *Crollius* a dit que depuis le tems de Noë juſqu'au ſien, il ne s'étoit trouvé perſonne qui eût égalé cet Auteur ou qui en eût approché ; qu'il étoit le vrai Monarque de la Médecine, &c. Quoique cet éloge ſoit on ne peut pas plus exagéré, il correſpond aſſez à la réputation que *Paracelſe* s'étoit d'abord attirée à Bâle ; car il fut accueilli par une foule d'auditeurs dans l'Ecole qu'il avoit ouverte dans cette ville. Mais il n'eut pas lieu de ſe glorifier long-tems de ſes ſuccès ; il ſe vit bientôt ſeul dans ſon Ecole : ſon auditoire l'abandonna, parce que perſonne ne pouvoit entendre ſon jargon. La déſertion de ſes diſciples l'obligea à quitter ſa Chaire ; le langage qu'il y avoit tenu, étoit un mêlange d'Allemand & de mots barbares & inintelligibles. Il ne vouloit point de Latin qu'il regardoit comme indigne d'un Philoſophe ; ſelon lui, c'étoit en Allemand qu'on devoit prononcer les oracles de la Chymie Médicinale ; auſſi fut-il le premier qui ait enſeigné la Médecine en cette langue.

Pendant ſon ſéjour à Bâle, *Paracelſe* traita *Jean Frobenius*, ſavant Homme & célebre Imprimeur de cette ville, qui étoit fort tourmenté de la goutte au talon du pied droit. Il vint à bout de le guérir. Il fit paſſer le mal du talon aux orteils, enſorte que *Frobenius* ne put jamais les fléchir, quoiqu'il n'y ſentît

(*) Le Mont Pilate eſt ſitué en Suiſſe dans le Canton de Lucerne, il y a un Lac au haut d'un de ſes ſommets.

pas de douleur & qu'il ſe portât bien ; mais comme cet Imprimeur mourut d'apoplexie au mois de Novembre 1527, c'eſt-à-dire, peu de tems après avoir été délivré de la goutte, on ne manqua pas d'attribuer ſa mort aux fortes doſes de *Laudanum*, dont il avoit fait uſage par le conſeil de ſon Médecin qui employoit fréquemment cette drogue. Cependant cette cure fit du bruit dans les premiers jours de la guériſon de *Frobenius* ; & *Paracelſe*, tout glorieux de ce ſuccès apparent, écrivit à Eraſme qui ſouffroit de la gravelle depuis long-tems, pour lui offrir ſon ſecours. Le Lecteur ne ſera pas fâché de trouver ici la lettre de l'un & la réponſe de l'autre ; elles lui donneront un échantillon du ſtyle de *Paracelſe*, ainſi qu'une preuve de la façon de penſer d'*Eraſme* ſur le compte de ce Médecin.

Theologorum patrono eximio D. Eraſmo Roterodamo doctiſſimo, ſuoque optimo, Theophraſtus Paracelſus.

Quæ mihi ſagax muſa & alſtoos tribuet medica : candidè apud me clamant : ſimilium judiciorum manifeſtus ſum auctor : regio hepatis pharmacii non indiget, nec aliæ duæ ſpecies indigent laxativis. Medicamen eſt magiſtrale, arcanum potius ex re confortativa & melleis abſterſivis, id eſt, conſolidativis. In defectum hepatis eſſentia eſt ſecunda, quæ de pinguedine renum, medicamina regalia ſunt peritæ laudis. Scio corpuſculum meſuaticas tuum non poſſe ſufferre coloquintidas, nec aliud turbidatum, ſeu minimum de pharmaco. Scio me aptiorem & in arte mea peritiorem, & ſcio quæ corpuſculo tuo valeant in vitam longam, quietam & ſanam, non indiges vacuationibus. Tertius morbus eſt (ut apertiùs loquar) quædam materia, ſeu ulcerata putrefactio, ſeu natum phlegma, vel accidentale colligatum, vel ſi fæx urinæ, vel tartarum vaſis, vel mucilago de reliquis ex ſpermate, vel ſi humor nutriens viſcoſus, vel bituminoſus ; pinguedo reſoluta, vel quicquid hujuſmodi fit, quando de potentia ſalis (in quo coagulandi vis) coagulabitur, quemadmodum in ſilice, in berillo potius : ſimilis hæc eſt generatio. Hæc non in te nata perſpexi. Sed quicquid judicavi, de minera fruſticulata marmorea exiſtente in renibus ipſis, judicium feci, ſub nomine rerum coagulatarum.

Si, optime Eraſme, mea praxis ſpecifica T. Excellentiæ placuerit, curo ego ut habeas & Medicum & Medicinam. Vale.

THEOPHRASTUS.

Voici la réponſe d'*Eraſme* :

Rei Medicæ peritiſſimo Doctori Theophraſto Eremitæ, Eraſmus Roterodamus S.

Non eſt abſurdum Medico, per quem Deus nobis ſuppeditat ſalutem corporis, animæ perpetuam optare ſalutem. Demiror undè me tam penitus noris ſemel dumtaxat viſum. Ænigmata tua, non ex Arte Medica, quam nunquam didici, ſed ex miſero ſenſu veriſſima eſſe agnoſco. In regione hepatis jam olim ſenſi dolores, nec divinare potui, quis eſſet mali fons. Renum pinguedines ante plures annos in lotio conſpexi. Tertium quid ſit, non ſatis intelligo, tamen videtur eſſe probabile mihi, id moleſtare, ut dixi. Hiſce diebus aliquot nec medicari vacat, nec ægrotare, nec mori, tot ſtudiorum laboribus obruor. Si quid tamen eſt, quod citra ſolutionem corporis poteſt mihi lenire malum, rogo, ut communices : quod ſi diſtraheris, pauciſſimis verbis ea, quæ pluſquam laconicè notaſti, fuſiùs explices, aliaque præſcribas remedia quæ, dum vacabit, queam ſumere. Non poſſum

polliceri

polliceri præmium Arti tuæ, ſtudioque par, certè gratum animum polliceor. Frobenium ab inferis revocaſti, hoc eſt, dimidium mei; ſi me quoque reſtitueris, in ſingulis utrumque reſtitues. Utinam ſit ea fortuna, quæ te Baſileæ remoretur. Hæc ex tempore ſcripta vereor, ut poſſis legere; benè Vale.

ERASMUS ROTERODAMUS
Suapte manu.

Ces lettres ne font pas datées; mais ces mots de la réponſe: vous avez rappellé du tombeau *Frobenius*, c'eſt-à-dire, la moitié de moi-même, font voir que cet ami du célebre *Eraſme* vivoit encore quand celui-ci écrivoit, & la ſuite prouve que *Paracelſe* étoit encore à Bâle. Au reſte, *Eraſme* n'eut pas le ſoulagement qu'il attendoit; ſon mal empira au-lieu de diminuer, ainſi qu'il paroît de quelques-unes de ſes lettres.

Paracelſe ne fit pas un long ſéjour à Bâle après la mort de *Frobenius*, car on ſait qu'il ſortit de cette ville au mois de Juillet 1528. Il date de Colmar, du 8 de ce mois, la dédicace du troiſieme Livre de ſa grande Chirurgie qu'il adreſſe à un Echevin de la même ville. On dit que ce fut le dépit qui le porta à quitter Bâle. Il avoit fait aſſigner un Chanoine nommé *Lichtenfels*, pour l'avoir guéri d'un mal d'eſtomac avec trois pilules de *Laudanum*; mais les juges, conſidérant moins l'excellence du remede que ſa petite quantité & le peu de peine que cette cure avoit coûté au Médecin, ne lui adjugerent qu'une gratification fort modique, au-lieu de la ſomme de cent florins, dont il étoit convenu auparavant avec ſon malade. *Théodore Zwinger*, qui rapporte ce fait, ajoute que *Paracelſe* fut tellement piqué de ce que les juges avoient voulu taxer ſon induſtrie, qu'il s'emporta contre eux & qu'il ſe retira bruſquement de la ville de Bâle. Ce fut à cette époque que *Jean Oporin* abandonna ſa femme pour ſuivre *Paracelſe* en Alſace; il demeura auprès de lui pendant deux ans en qualité de Secretaire, dans l'eſpérance de ſe mettre au fait de la Médecine, que ce nouveau Maître s'étoit engagé de lui enſeigner en ſix mois d'étude.

Les mœurs de *Paracelſe* étoient auſſi dérangées que ſon eſprit étoit inconſéquent. Juſqu'à l'âge de 25 ans il ne but que de l'eau, mais il ſe prit alors de tant de paſſion pour le vin & il en but avec tant d'excès, qu'il fut preſque toujours ivre. Il ne vécut qu'avec des porte-faix, & ne quittoit ordinairement leur compagnie qu'après avoir paſſé la meilleure partie de la nuit à boire. Quand il avoit dormi quelques heures, il ſe levoit en furie, & la tête pleine de vapeurs du vin, il prenoit ſon épée & pouſſoit des bottes contre la muraille. Agité comme un phrénétique, tout ce qui ſe préſentoit à lui devenoit l'objet de ſa fureur, & *Oporin* crut cent fois voir le moment où il alloit être percé. Après que *Paracelſe* avoit éveillé tout le voiſinage par ſes fougues, plus calme & plus tranquille il dictoit à ſon Secretaire quelques chapitres de ſes Ouvrages. Tant de folies & de déréglemens n'arrêterent cependant point le cours de ſa réputation; comme il fut un des premiers qui introduiſirent l'uſage de l'*Opium* en Allemagne, les ſuccès qu'il obtint de ce médicament le firent beaucoup conſidérer. Ses Ouvrages ont auſſi contribué à lui faire des partiſans. Tout ce qu'il a écrit n'a pas été publié, car il ſe trouve pluſieurs Traités de ſa façon qui ſont demeurés en manuſcrit dans

les Cabinets des Curieux. Mais le recueil de ses Ouvrages imprimés n'eſt déja que trop volumineux, ainſi qu'il paroît des éditions ſuivantes:

Operum Medico-Chymicorum, ſive Paradoxorum Tomi duodecim. Baſileæ, 1589, *in-4. Francofurti*, 1603, quatre volumes *in-4.*

Opera omnia Medico-Chymico-Chirurgica. Genevæ, 1652-1658, trois volumes *in-fol.* En Allemand, Strasbourg, 1607, dix tomes *in-4*, & 1616, *in-fol.* On a publié ſéparément différens Traités de la compoſition de *Paracelſe*, dont nous épargnons au Lecteur la longue énumération, pour nous borner à ſa Chirurgie qui a vu le jour en pluſieurs Langues. Elle fut imprimée en Allemand, à Ulm en 1536, *in-folio*, à Erfurt, en 1549, *in-4*, à Strasbourg en 1566, *in-fol.* En Latin, ſous ce titre: *Chirurgia magna ex verſione Joſquini Dalhemii. Argentorati*, 1573, *in-fol.* Les éditions Françoiſes ſont intitulées: *La grande Chirurgie de Philippe Auréole Théophraſte Paracelſe*, traduite en François ſur le Latin de *Joſquin d'Alhem*, par *Claude Dariot*. Lyon, 1593, *in-4*. Montbelliard, 1608, *in 8.*

Tout ce que *Paracelſe* a fait, roule ſur des matieres Philoſophiques & Médicinales; mais la lecture en eſt rebutante, parce que le peu de bon qui s'y trouve, eſt abſorbé par le mauvais qu'on y rencontre à tout inſtant. Le ſtyle de cet Auteur eſt d'ailleurs d'une obſcurité impénétrable; on ne trouve même dans ce qu'il a écrit, ni méthode, ni jugement. Ses idées ſont celles d'un viſionnaire & d'un eſprit faux; digne d'être mis en parallele avec les effrontés qui montent ſur des trétaux & qui ſe ſont un revenu de leur babil & de leur impudence. Auſſi ſe vantoit-il de prolonger la vie à ſon gré par les vertus de ſon Elixir; il en démentit cependant lui-même la merveilleuſe propriété, car il tomba malade dans une auberge à Saltzbourg, & après quelques jours de fievre, il y mourut le 24 de Septembre 1541, âgé ſeulement de 48 ans. Il fut enterré dans l'Hôpital de Saint Sébaſtien, à qui il avoit donné tout ſon bien qui n'étoit pas conſidérable. Voici l'Epitaphe qu'on mit ſur ſon tombeau:

CONDITUR HIC PHILIPPUS THEOPHRASTUS
Inſignis Medicinæ Doctor,
Qui dira illa vulnera,
Lepram, Podagram, Hydropiſim,
Aliaque inſanabilia corporis contagia,
Mirificâ arte ſuſtulit,
Ac bona ſua in pauperes diſtribuenda, collocandaque honoravit.
Annô 1541, die 24 Septembris
Vitam cum morte commutavit.
Aurea pax vivis, requies æterna ſepultis.

Boerhaave, dans ſa Chymie, & le Docteur *Shaw*, dans ſes Notes, font les remarques ſuivantes ſur *Paracelſe*, qu'on peut appeller un homme extraordinaire à plus juſte titre que grand. C'eſt du diſcours Hiſtorique, qui eſt à la tête du Dictionnaire Univerſel de Médecine, que j'ai tiré ce que je vais dire.

Dans l'état où étoit la Médecine du tems de *Paracelſe*, il n'eſt pas étonnant

qu'il ait paffé pour un excellent Médecin & un habile Chirurgien. Le langage de cette Science étoit un compofé auffi ridicule que barbare de Latin, de Grec & d'Arabe; & *Galien* commandoit auffi defpotiquement dans les Ecoles de Médecine, qu'*Ariftote* fur les bancs de la Philofophie. La Théorie étoit fondée fur les qualités, leurs degrés, leurs tempéramens, & toute la Pratique fe bornoit à faigner, purger, faire vomir & donner des clyfteres. La Pathologie qui conduifoit à une telle Pratique, n'avoit que des principes erronés; mais tel que fût fon état du tems de *Paracelfe*, il mit encore cette partie de la Médecine dans une pofition plus mauvaife, car il rappella la vieille empirique par le peu d'attention qu'il donna à l'Hiftoire des maladies & à l'étude des fignes qui en forment le caractere.

Il dut une partie de fa réputation à la connoiffance qu'il avoit de l'efficacité du Mercure dans les maladies vénériennes, qui commencerent alors à infecter l'Europe & à s'y répandre; connoiffance qu'il tenoit vraifemblablement de *Jacques Carpus*, grand Anatomifte & Chirurgien de Bologne, le feul qui sût guérir la vérole en procurant la falivation à ceux qui en étoient attaqués, & en mettant en ufage les frictions mercurielles.

La plupart des Ecrits qui portent le nom de *Paracelfe* ont bien l'air d'être fuppofés; en effet, ils font en fi grand nombre & d'un caractere fi différent entre eux, qu'il eft prefque impoffible qu'ils foient fortis de la même main. On pourroit conjecturer que les difciples de ce Médecin ne trouverent pas d'autres moyens de mettre leurs productions à l'abri de la critique, qu'en les publiant fous le nom de leur Maître. Cependant, outre les Livres *De compofitionibus*, *de gradibus*, *de tartaro*, qu'il expliqua publiquement, il y en a quelques autres qu'on peut regarder comme originaux. Tel eft celui de la pefte, celui des Minéraux, le Traité *De longa vitâ*, & l'*Archidoxa Medicinæ* que *Bodenftein* mit au jour du vivant de *Paracelfe* ou très-peu de tems après fa mort.

Cet Ouvrage eft appellé *Archidoxa Medicinæ*, parce qu'il contient les maximes principales de cet Art. Il y en eut d'abord neuf livres publiés, mais l'Auteur entiché de la Monarchie qu'il vouloit s'attribuer dans la Médecine, parle ainfi dans fes Prolégomenes: « J'avois réfolu de donner les dix Livres de l'*Archidoxa*; j'en ai » cependant réfervé le dixieme dans ma tête: c'eft un tréfor que les hommes ne » font pas dignes de poffféder, & il n'en fortira que quand vous aurez tous ab- » juré *Ariftote*, *Avicenne*, *Galien*, & promis une foumiffion parfaite au feul » *Paracelfe*. » Ce dernier Livre parut enfin; je ne dirai point par quel moyen, mais j'avouerai que c'eft une piece bien extraordinaire. Qu'elle foit de *Paracelfe* ou non, c'eft ce qu'on n'oferoit affurer; mais on ne peut fe difpenfer de dire à fa louange, qu'elle contient la plupart des découvertes dont les Chymiftes, qui lui fuccéderent immédiatement, fe font fait honneur. Il faut encore mettre au nombre des Ouvrages de *Paracelfe* les Livres *De arte rerum naturalium*. Tous les autres peuvent être regardés comme fuppofés, mais particulierement les Ouvrages Théologiques.

Ce Médecin a tranfmis dans fes Ecrits l'air important qu'on remarquoit dans toutes fes actions. Les promeffes ne lui coûtoient rien; mais elles étoient pour l'ordi-

naire moins magnifiques encore que le fondement n'en étoit léger. L'impudence avec laquelle il s'engageoit à faire vivre, par le moyen de fon Elixir, un homme auffi long-tems que Mathufalem, eft un exemple de cette fuffifance outrée qu'on lui a reprochée. Peut-on rien imaginer de plus ridicule que *Paracelfe* délibérant avec lui-même jufqu'où il étoit à propos qu'il prolongeât fa vie ? Ces extravagances font d'un homme qui s'en rapportoit à fon imagination plus volontiers qu'à l'expérience. Et comment concevoir que celui qui fe vantoit de pofféder le fecret d'allonger la vie à difcrétion, fe foit laiffé mourir à la fleur de fon âge ? *Paracelfe* étoit encore charlatan par rapport à ce qu'il favoit, & il ne parloit point de fes connoiffances réelles avec le ton décent qui convient à un Médecin.

Tous les Chymiftes de fon tems, & beaucoup de ceux qui l'ont fuivi, fe font accordés, je ne fais pourquoi, à le croire poffeffeur d'un remede univerfel, & *Paracelfe* s'en eft fait honneur le premier. Il jure fur fon ame & il prend tout le ciel à témoin qu'il n'y a point de maladie, quelle qu'elle foit, qu'il ne puiffe guérir avec une feule & même préparation métallique. Mais l'homme qui a le mieux connu *Paracelfe*, *Van Helmont*, n'en croit rien ; & quoiqu'il foit prefque continuellement occupé de l'éloge de cet Auteur, il nous avertit que fes Ouvrages font parfemés de menfonges. Au refte, quand *Paracelfe* auroit pour lui un plus grand nombre de témoins, ils feroient tous démentis par fa fin. Sa mort prématurée détruit toutes fes prétentions à un remede univerfel.

Difons pourtant à fa gloire qu'il entendit très-bien la Chirurgie & qu'il opéra avec beaucoup de fuccès ; qu'il connut la pratique de la Médecine auffi bien qu'aucun de fes contemporains ; qu'il fut le feul de fon tems qui eût le fecret de préparer les métaux de façon à les rendre utiles à la Médecine ; que l'*Opium* fut fon remede particulier & qu'avec lui il fit quelques cures merveilleufes ; enfin, qu'il fut peut-être l'unique avec *Carpus*, qui connût bien les propriétés du Mercure. Quant à la Pierre Philofophale, nous n'avons pas de preuves qu'il en ait poffédé le fecret, & nous en avons de très-fortes qu'il ne le poffédoit pas.

Voilà ce qu'on a dit de *Paracelfe*. Ceux qui auront la patience de parcourir les Ouvrages qu'il nous a laiffés, s'appercevront aifément qu'il avoit l'imagination vive, mais déréglée, & la tête pleine d'idées creufes & chimériques. Tel étoit le caractere de fon efprit, qu'il feroit étonnant qu'il n'eût pas donné dans toutes les rêveries de l'Aftronomie, de la Géomancie, de la Chiromancie & de la Cabale ; Arts, dont l'ignorance du XVI fiecle entretenoit la vogue. Entre les abfurdités qu'on remarque dans fes Ouvrages, on trouve quelques bonnes chofes qui ont fervi aux progrès de la Médecine. On ne peut d'abord difconvenir qu'il n'ait attaqué, avec fuccès, les qualités premieres, le chaud, le fec, le froid & l'humide ; ce fut lui qui commença à détromper les Médecins & à leur ouvrir les yeux fur le faux d'un fyftême qu'on fuivoit depuis le tems de *Galien*. Il ofa le premier traiter la Philofophie d'*Ariftote* de fondement de bois, & l'on peut dire qu'en découvrant le peu de folidité de cette bafe, il donna lieu à fes fucceffeurs d'en pofer une plus folide. Son opinion touchant les femences, qu'il fuppofe avoir toutes exifté dès le commencement, a été adoptée par d'habiles gens qui n'ont que le mérite de l'avoir expofée d'une maniere plus vraifemblable. Ce qu'il a

avancé fur les principes chymiques, le Sel, le Souffre & le Mercure, a fes ufages dans la Phyfique & dans la Médecine. On ne peut difconvenir, d'un autre côté, qu'il n'eût une grande connoiffance de la Matiere Médicale, & qu'il n'eût beaucoup travaillé fur les végétaux, fur les animaux & fur les minéraux. Il avoit fait un grand nombre d'expériences; mais il eut la vanité de cacher les découvertes auxquelles elles l'avoient conduit. C'eft de quoi fe plaignoit *Gontier d'Andernach*. J'avoue, dit-il, que *Théophrafte Paracelfe* eft un très-habile Chymifte & qu'il a mis dans fes Ouvrages d'excellentes chofes; mais il eft fâcheux qu'il y ait mêlé un grand nombre de frivoles & de fauffes, fans compter qu'il a répandu une fi grande obfcurité fur les meilleures, qu'il n'y a perfonne qui puiffe les entendre & en profiter. Il feroit à fouhaiter que *Galien* eût été moins diffus & plus exact, & *Paracelfe* moins obfcur & plus fincere; mais chacun a fes bonnes qualités & fes vices; il faut profiter du bon & laiffer le mauvais.

On peut dire de *Paracelfe* ce qu'on a dit de *Poftel*, que c'étoit l'affemblage de très-grandes qualités réunies aux vices les plus odieux, c'eft-à-dire, que *Paracelfe* n'étoit pas fans mérite; mais ce qu'il a valu, n'a pu lui faire trouver grace auprès du Chancelier *Bacon* qui le traite avec beaucoup de févérité. Les Chymiftes, dit-il, ont à leur tête une efpece de monftre; c'eft *Paracelfe*. Singe d'Epicure dans fa Météorologie, il nous donne comme des oracles, ce que l'autre ne propofe que comme une opinion. Le deftin regle tout dans Epicure; mais plus aveugle que le deftin, plus capricieux que le hazard, *Paracelfe* ne s'en rapporte qu'à lui-même. Plus une chofe eft abfurde, & plus il eft prompt à l'affurer: quelles rêveries que fes reffemblances, correfpondances & paralleles! Quelle fureur d'établir des rapports entre des chofes qui n'en eurent jamais! Ses principes font, à la vérité, fondés dans la nature; on en peut tirer quelque avantage; mais il fe tourmente fans fin pour y rapporter tout. Son adreffe à fe tromper lui-même eft prodigieufe. Ce n'eft cependant pas encore ce qu'on peut lui reprocher de pis. Que dirai-je de la manie avec laquelle ce facrilege impôfteur a fouillé les chofes divines en les affociant aux chofes naturelles, a confondu le facré & le profane, les fables & les héréfies, la raifon & la religion; fans ceffe occupé, je ne dis pas à éclipfer la lumiere de la nature, comme les anciens Sophiftes, mais à l'étouffer entierement? Les Sophiftes abandonnerent l'expérience, *Paracelfe* la fit mentir; non content de ne pas entendre fa voix, il en imagina des réponfes, & par les fauffetés qu'il lui a fait débiter, peu s'en fallut qu'il ne dégoûtât les amateurs de la vérité de la confulter après lui. Il fe fit encore un devoir d'exalter à tout propos les préventions auffi abfurdes qu'impofantes de la Magie; il appuya de toute fa force les promeffes extravagantes des Sorciers. Les erreurs fcellées de fon autorité ont trouvé de l'accès dans les efprits qu'il avoit fafcinés par fon babil, enforte que l'on peut dire qu'il a été le miniftre de l'impofture qu'il avoit créée. Ses difciples, enthoufiaftes comme lui, embrafferent les opinions de leur Maître fur la promeffe qu'il ne leur tint jamais, de leur en donner des preuves; auffi n'eurent-ils pour les défendre que cette fuffifance impertinente de *Paracelfe*, fur laquelle ils les avoient adoptées. Ils lierent leurs dogmes le plus étroitement qu'ils purent avec la religion, dont ils emprunterent la fu-

périorité, la pompe & les myfteres; reffources ordinaires des ignorans & des fourbes. Si les Paracelfiftes s'accorderent tous dans les promeffes qu'ils firent au monde, c'eft qu'ils étoient unis enfemble par un même efprit de menfonge qui les dominoit. Cependant en errant en aveugles à travers les dédales de l'expérience, ils tomberent quelquefois fur des découvertes utiles. Ils cherchoient en tâtonnant, (car la raifon n'avoit aucune part dans leurs opérations) & le hazard leur mit fous la main des chofes précieufes. Ils ne s'en tinrent pas là; tout couverts de la cendre & de la fumée de leurs laboratoires, ils fe mirent à former des Théories. Ils tenterent d'élever fur leurs fourneaux un fyftême de Philofophie; ils s'imaginerent que quelques expériences de diftillations leur fuffifoient pour cet édifice immenfe; ils crurent que des opérations & des mélanges, la plupart du tems impoffibles, étoient les feuls matériaux dont ils avoient befoin, plus imbécilles que des enfans qui s'amufent à conftruire des châteaux de cartes. Ainfi penfoit le Chancelier *Bacon*; comme il penfoit en Philofophe, il parla jufte.

Cette critique paroîtra peut-être outrée; mais un compatriote de *Paracelfe*, M. *George Zimmermann*, Docteur en Médecine, ne traite pas mieux notre Auteur, page 124 du premier volume de fon Ouvrage fur l'Expérience, édition Françoife de 1774. Quoique le Traducteur n'y ait point préfenté le portrait de *Paracelfe* avec tous les traits de l'original, il en a dit affez, pour faire connoître la maniere de penfer de M. *Zimmermann* fur le compte de fon compatriote. » *Paracelfe*, Suiffe, » du canton d'Apenzel, grand Chymifte, Chirurgien, Aftrologue, ofa bâtir un » fyftême de Médecine tout nouveau fur les ruines des Anciens. Il brûla publique» ment, à Bâle, du haut de fa Chaire, les Ouvrages de *Galien* & d'*Avicenne*. Il » dit, dans fon premier Livre de la Pefte, qu'on ne trouve rien chez les An» ciens qui nous foit d'un véritable fecours, parce qu'ils ignoroient la Cabale & » la Magie; & que conféquemment ils ne pouvoient connoître même l'origine » des maladies. Il ne rougit pas de dire que *Galien* lui avoit écrit des enfers, » & que lui avoit difputé contre *Avicenne* dans les parvis des féjours téné» breux. Il avoit l'imagination fi déréglée, & le cerveau fi difpofé aux rêveries » les plus groffieres, qu'il adopta tous les contes de forcellerie, de la Cabale, » & toutes les folies de l'Aftrologie, de la Géomancie, de la Chiromancie, & » qu'il affura même à fes difciples qu'il confultoit le diable quand Dieu ne vou» loit pas l'aider.

» *Paracelfe* fe vantoit de favoir guérir les maladies incurables, avec certains » mots ou caracteres, dont il élevoit la vertu au deffus de toutes les forces de » la nature; il ofa même avancer que par le moyen de la Chymie, il produiroit » un enfant vrai & vivant qui, à la groffeur près, reffembleroit dans toutes fes » parties aux enfans ordinaires. Malgré ces rêveries, ce miferable foutenoit qu'il » n'avoit jamais étudié la nature que dans la nature même & non dans les livres. » Du refte, il vivoit comme un animal immonde, & trouvoit fon plus grand » plaifir dans la converfation des gens les plus diffolus & les plus vils. Le langage » qui n'a été donné aux hommes que pour fe faire entendre, eft toujours dans » *Paracelfe* un verbiage incompréhenfible. Ses Ecrits fe fentent tous de l'ivreffe » dans laquelle il étoit continuellement avec tous fes amis ivrognes comme lui. Le

» ton myſtérieux avec lequel il écrit, ſembloit cacher aux idiots les vérités les
» plus importantes. Perſonne ne pouvoit, ſelon lui, le réfuter ; en effet perſonne
» ne le comprenoit.

» Avec ces qualités, *Paracelſe Bombaſt* s'étoit emparé de la monarchie en Mé-
» decine ; & il tient encore le premier rang parmi les ignorans entêtés de l'Al-
» chymie. Voici comme il parle dans la Préface de ſon Livre intitulé *Paragra-*
» *num* : c'eſt à vous à vous ranger derriere moi, *Avicenne*, *Galien*, *Rhazès*,
» *Méſué*, *Montagnana* ; derriere moi, Docteurs de Paris, de Montpellier, de
» Souabe, de Cologne, de Miſnie, de Vienne. Vous iſles de la mer, toi Italie,
» toi Athenes, toi Grec, toi Arabe, toi Iſraélite, derriere moi ; la monarchie eſt à
» moi. Il étoit toujours miſérable avec ſon art de faire de l'or ; ſon remede univerſel
» & infaillible dans toutes les maladies n'a jamais pu le guérir de la goutte,
» de ſa toux, & de la roideur de ſes articulations. Lui qui poſſédoit la *pierre*
» *de l'immortalité*, ſe laiſſa cependant mourir avant ſa cinquantieme année. En vain
» les fourberies, la témérité, les extravagances, la ſuperſtition de cet homme
» ſont-elles conſignées dans ſes Ecrits, ſes ſectateurs en ont fait une divinité. »

Mais quoiqu'on ait dit de *Paracelſe* & des Chymiſtes qui le prirent pour guide, on ne doit pas ſe laſſer de répéter qu'il faut diſtinguer le bien & le mal qu'ils ont fait ; car il eſt conſtant qu'on ne peut, ſans injuſtice, leur refuſer quelques louanges. Ils ont contribué aux progrès de la Médecine, premierement, en démontrant la fauſſeté du ſyſtême de *Galien* qui fut dès lors banni de cette Science. Il eſt vrai qu'ils lui en ſubſtituerent un autre qui n'eſt pas mieux fondé ; mais leur Théorie étoit trop romaneſque, trop manifeſtement fauſſe, pour être ſérieuſement embraſſée par d'autres que par des enthouſiaſtes, & par conſéquent elle étoit d'autant moins funeſte, qu'elle étoit moins ſpécieuſe ; d'autant moins dangereuſe, que le nombre de ceux qui pouvoient l'adopter étoit plus petit. Secondement, pour avoir remis en vogue des remedes importans dans la cure des maladies, au nombre deſquels on peut compter le Mercure, l'Antimoine, le Souffre, le Nitre, l'Opium, le Fer, dont ils ont fait différentes préparations & dont ils nous ont appris pluſieurs uſages. C'eſt d'eux que nous tenons encore les eſprits volatils d'urine, de même que ceux de corne de cerf, de ſang & d'autres ſubſtances animales. En voilà aſſez pour apprécier *Paracelſe* & ſes Sectateurs.

PARADIN, (Jean) natif de Saint Jean de Lône, petite ville de Bourgogne, fut Médecin de François I, Roi de France. Il mourut après l'an 1588, âgé de plus de 80, mais on ne ſait pas préciſément en quelle année ; ce fut cependant avant la fin du XVI ſiecle. On a pluſieurs Ouvrages de la façon de *Paradin*, les uns en proſe, les autres en vers.

PARAVICINI, (Fabrice) Médecin de la Faculté de Milan, étoit de la Valteline, Seigneurie des Griſons. Il exerça ſon Art pendant 40 ans à Trezzo dans le Milanez, où il mourut au mois de Mai 1695, dans ſa ſoixante-quatrieme année. On a de lui pluſieurs Ouvrages en Italien, tant ſur le ſoulagement à donner aux vieillards, le régime de vie, la mauvaiſe pratique des Médecins qui traitent les

malades absens, que sur les Eaux Minérales de Masino. Voici les titres de ces Ouvrages :

Soglievo dell'eta cadente. Milan, 1690, *in*-8.

La Regola del vivere. Milan, 1690, *in*-8.

Abuso de Medici, nel medicare gli absenti infermi. Milan, 1694, *in*-8.

Acque Minerali di Masino. Milan, 1694, *in*-8.

Pierre-Paul Paravicini, Médecin aggrégé au College de Côme, & citoyen de Milan en 1547, avoit déja écrit sur ces Eaux Minérales. Son Ouvrage est intitulé :

De Masinensium & Burmensium Thermarum hactenus incognitarum situ, naturâ & miraculis, Epistola. Mediolani, 1545, *in*-4. *Jean-Pierre Paravicini*, Médecin de Milan, donna une édition Italienne de la même Lettre avec des augmentations, tant de sa part, que de celle de *Jean-André Malacrida*, Médecin de Sondrio. Elle a paru sous le titre d'*Avertimenti Sopra li Bagni del Masino.* Milan, 1658, *in*-12.

PARDOUX, que d'autres nomment PIDOUX, (André) naquit dans le Viennois, Pays de France dans le Dauphiné, & prit le bonnet de Docteur en Médecine dans les Ecoles de la Faculté de Paris le 19 Décembre 1558.

PARDOUX, que d'autres appellent aussi PIDOUX, mais qui est plus connu sous le nom de PERDULCIS, (Barthélémi) étoit neveu du précédent. Il naquit en 1545 à Bouillec, petite ville du Vivarais. Son oncle le fit venir à Paris & lui procura une bourse au College de Montaigu, où il fit son cours d'humanités & de Philosophie. *André*, qui se voyoit sans espoir de postérité, l'adopta au sortir de ce College & le fit étudier la Médecine, dont il prit le bonnet en la Faculté de Paris l'an 1572, qui étoit le 27e. de son âge. Peu de tems après son Doctorat, il épousa la niece de son oncle.

La Chaire & le Cabinet firent plus d'honneur à *Barthélémi* que la vogue de la pratique. Il étoit si timide, qu'il ne put jamais atteindre à la réputation de ses confreres ; peut-être que le défaut de ces manieres qui répandent un Médecin dans le grand monde autant & mieux que ses talens, retint celui, dont nous parlons, dans le cercle obscur des pratiques bourgeoises, des Colleges & des Couvens. C'est ainsi qu'en parle *René Moreau* dans son Livre *De illustribus Medicis Parisiensibus.* On voit delà que dans ce tems, comme aujourd'hui, les malades vouloient autre chose que d'être guéris, & que la science dépouillée du ton qui la releve aux yeux des Grands, n'est point un titre suffisant pour mériter leur confiance.

Pardoux mourut d'apoplexie en 1611, âgé de 66 ans, & laissa les Ouvrages suivans en manuscrit ; ils ont cependant été imprimés depuis sa mort.

Universa Medicina ex Medicorum principum sententiis, consiliisque collecta, à Renato Charterio primùm edita. Parisiis, 1630 & 1641, *in*-4, par les soins de *G. Sauvageon* qui a augmenté cette édition d'un Livre *De animi morbis. Lugduni*, 1649, 1690, *in*-4.

In Jacobi Sylvii Anatomen & in Librum Hippocratis de natura humana Commentarii. Parisiis, 1643, *in*-4. Le Manuscrit fut tiré de la Bibliotheque de *Gabriël Naudé.*

Pardoux étoit d'un tempérament robuste, & d'un caractere bénin, libéral & pieux. Il fit plusieurs belles fondations dans l'Eglise de Saint Etienne, sa paroisse.

Il

Il étoit infatigable à l'étude, patient dans les peines & les embarras de la vie; il fut cependant tellement accablé de contradictions, qu'il se plaint de n'avoir jamais goûté la douceur du repos. C'est pour cette raison qu'il fit graver, en lettres d'or, l'Anagramme de son nom sur une des cheminées de sa maison:

BARTOLOMEUS PERDULCIS.
PER MULTOS LABORES DUCI.

PARÉ, (Ambroise) de Laval au Pays du Maine, où il naquit en 1509, s'appliqua de bonne heure à la Chirurgie. Il en prit les exercices, non seulement dans les Hôpitaux, mais encore dans les Armées, où il travailla dès l'an 1536, en qualité de Chirurgien de René de Montejean, Capitaine général des gens de pied, qui fut fait Maréchal de France en 1538. *Paré* devint Chirurgien ordinaire du Roi Henri II en 1552, & servit encore les Rois François II, Charles IX & Henri III. La cure qu'il fit des accidens arrivés à Charles IX, lui procura d'autant plus de réputation, que le mal demandoit un secours prompt & efficace. *Antoine Portail* avoit saigné ce Prince & malheureusement piqué le tendon. Les symptômes effrayans qui parurent, ne tarderent pas à mettre la vie du Roi en danger; mais *Paré* calma bientôt les allarmes des Courtisans par l'application des remedes qui arrêterent les progrès du mal. Cet heureux succès lui mérita les attentions les plus singulieres de la part de Charles IX; & la France admira, dans la suite, les soins que prit le Monarque pour conserver à ses peuples son plus grand Chirurgien. Tout le monde sait que *Paré* étoit Calviniste, & qu'il ne tint pas aux auteurs du massacre de la Saint Barthélémi, qu'il ne fût sacrifié à leurs fureurs. Charles IX, qui avoit eu la foiblesse de consentir à cette barbare exécution, qui l'autorisoit même par son exemple, puisqu'il tiroit avec une arquebuse sur ses sujets, voulut épargner à son Chirurgien d'être la victime de cette cruelle journée. Il l'enferma dans sa chambre, en disant: *est-il raisonnable d'ôter la vie à un homme qui, par sa science, pourroit la sauver à tout un petit monde?* Le Roi ne voulut cependant sauver la vie à personne, dit Brantome, sinon à Maître *Ambroise Paré*, son premier Chirurgien & le premier de la Chrétienté. Il ajoute que Charles IX *l'envoya quérir & venir le soir dans sa chambre & garde-robe, lui commandant de n'en bouger, & disoit qu'il n'étoit raisonnable qu'un qui pouvoit servir à tout un petit monde, fût ainsi massacré.* On a remarqué, au sujet de la journée de la Saint Barthélémi, que malgré que tous les Médecins attachés au Calvinisme eussent été condamnés à la mort, il en périt bien peu dans cette horrible boucherie qui inonda la France de sang le 24 Août 1572. *Paré* survécut jusqu'au 20 Décembre 1590, & comme il fut enterré le 22 dans l'Eglise de Saint André des Arts au bas de la nef, il est bien apparent qu'il donna des preuves de Catholicité avant que de mourir.

Ce fut principalement par sa nouvelle méthode de traiter les plaies d'armes à feu que ce Chirurgien se distingua dans son Art; avant lui, on avoit la cruelle coutume de verser de l'huile bouillante dans les plaies de cette espece, sous le prétexte imaginaire du poison, dont on les croyoit infectées. Mais il prouva que la poudre à tirer n'a rien de vénimeux, que les balles ne brûlent point, &

qu'il faut traiter ces plaies avec des remedes doux. Ce fut à ce fujet qu'il publia à Paris, en 1545, 1552 & 1564, un Ouvrage, *in*-8, intitulé: *Maniere de traiter les playes faites par harquebufes, fleches, &c.* On a regardé *Paré* comme l'inventeur de la ligature des vaiffeaux; mais il eft lui-même fort éloigné de s'attribuer cet honneur, puifqu'il dit qu'*Hippocrate*, *Galien*, *Avicenne* & quantité d'autres en ont parlé avant lui. En général, ce Chirurgien fut plus heureux Opérateur que profond Anatomifte; il a cependant difféqué dans les Ecoles de la Faculté de Paris avec l'habileté, dont on étoit capable de fon tems, & il eft le premier qui ait donné la defcription de la membrane commune des mufcles. Sa *Brieve collection de l'adminiftration Anatomique* fut imprimée à Paris en 1549, *in*-8.

Quoique *Paré* ne fût pas lettré, qu'il eût même été obligé de prier le Médecin *Jean Canape* de lui faire une Verfion Françoife de quelques Livres de *Galien* qu'il avoit goût de lire, il n'a pas laiffé de rendre fon nom recommandable à la poftérité par les Ouvrages qu'il lui a tranfmis. Comme il avoit remarqué qu'il y avoit très-peu de Livres de Chirurgie en François, quoiqu'il y en eût affez d'autres en cette Langue, il réfolut de mettre à la portée des Chirurgiens de fa nation ce qu'il y avoit de plus beau dans un Art qu'il exerçoit depuis plus de 40 ans, avec beaucoup de réputation. Il travailla donc à fon grand Ouvrage qui contient vingt-fix Traités, avec figures, & qui fut imprimé à Paris en 1561, en un gros volume *in-folio*. Les éditions de cette ville fe font beaucoup multipliées; car on a encore celles de 1575, 1579, 1585, 1598, 1607, 1614, 1628, même format. Celles de Lyon font auffi en grand nombre, & elles datent de 1639, 1641, 1652, 1664, 1685, *in-folio*. C'eft à *Jacques Guillemeau*, Chirurgien ordinaire des Rois Charles IX & Henri IV, qu'on doit la Traduction Latine des Œuvres de *Paré*, fon Maître; elle a paru fous ce titre:

Ambrofii Paræi, opera novis iconibus elegantiffimis illuftrata & Latinitate donata, Parifiis, 1582, *in-folio*. *Francofurti*, 1594, 1610, 1612, *in-folio*. Ce Recueil a été mis en plufieurs autres Langues. En Anglois, Londres, 1578, 1634, *in-folio*: en Allemand, Francfort, 1601, 1635, *in-folio*: en Hollandois, Leyde, 1604, *in-folio*, Amfterdam, 1615, 1636, 1649, *in-folio*, Harlem, 1627, même format.

L'Ouvrage de *Paré* renferme non feulement tout ce qui concerne l'Art de la Chirurgie, mais encore plufieurs Traités de Médecine, qu'il fit faire par de jeunes Médecins & qu'il s'attribua. C'eft ainfi que le dit feu M. *Aftruc* dans l'Hiftoire fommaire de l'Art d'accoucher, & voici comme il s'explique, page LXXXIII, en parlant du Traité de la génération de l'homme, qui fait le vingt-quatrieme des Œuvres de notre Chirurgien: « On trouve dans ce Livre un détail de la » conduite qu'on doit tenir dans les différentes efpeces d'accouchemens, qui eft » affez bon fuivant les lumieres de fon tems; mais qui feroit meilleur, fi ce qu'il » dit fur les accouchemens n'étoit pas noyé dans un tas de queftions difficiles, » inutiles & étrangeres à la matiere qu'il traite. Mais c'étoit le goût dominant de » cet Auteur, qui faifoit parade d'érudition Grecque & Latine & de citations » d'anciens Auteurs qui ont écrit dans l'une ou l'autre de ces langues; & qui pre- » noit plaifir à traiter les queftions les plus épineufes de la Médecine, dans les » Ouvrages qu'il faifoit ou plutôt qu'il faifoit faire; car, quand on voit cet étalage » dans les Ecrits d'un Chirurgien qui n'avoit point de lettres, il eft bien difficile

» de ne pas se prêter aux reproches qui lui ont été faits, même de son vivant, d'a-» voir fait travailler pour lui plusieurs jeunes Médecins. » *Riolan* n'a point porté un jugement plus favorable sur le compte de *Paré*; il assure que l'ambition de transmettre son nom à la postérité engagea ce Chirurgien à grossir le recueil de ses Ouvrages. *Paré* auroit mieux établi sa réputation, dit *Van Hoorne*, s'il se fût borné à mettre au jour un petit volume, dans lequel il auroit consigné l'histoire de ses cures les plus intéressantes, les observations qu'il avoit recueillies de sa longue pratique, & les remedes dont l'expérience de tant d'années lui avoit constaté l'efficacité.

PARIS, (Thomas) ancien Prévôt de la Communauté de Saint Côme, étoit d'Evreux en Normandie. Avant sa réception dans la Compagnie des Chirurgiens de Paris, il avoit pris le bonnet de Docteur en Médecine à Rheims; & comme il s'étoit attaché à relever l'honneur de ce titre Académique par une étude persévérante, il se distingua pendant trente ans par les Leçons d'Anatomie & de Chirurgie qu'il donna avec beaucoup d'éloquence, tant en public qu'en particulier. Au bout de ce tems, il lui prit envie de retourner dans sa patrie; il s'y fixa avec le titre de Médecin du Roi, & il y mourut le 5 Août 1702.

PARISANUS, (Emile) natif de Rome, étudia la Médecine à Padoue sous *Fabrice d'Aquapendente*, & fut ensuite la pratiquer à Venise dès le commencement du XVII siecle. Il se distingua dans cette derniere ville par des cures heureuses, mais il ternit sa réputation par afficher des talens qu'il n'avoit pas. Sans être autrement Anatomiste, il traita de la structure du corps humain, & mit dans ses Ecrits presque autant d'ignorance que d'orgueil & d'amour propre. Il se répandit en invectives contre les Anatomistes de son tems, & sur-tout contre *Riolan*, dont il fut ennemi juré. Celui-ci, qui l'a accusé de n'avoir jamais disséqué, ne fut pas insensible aux grossieretés que *Parisanus* lui prodigua; il s'emporta contre lui en ces termes: *Sit honor auribus, nec odor in naribus qualis est ejus cacata charta, annalium volusianorum fatô dignissima, quæ Parisani fatuitatem declarat; deferatur in vicum vendentem thus & odores & piper, & quidquid chartis amicitur ineptis.* Langage satyrique que se permettoient alors les Gens de lettres, & que l'urbanité de notre siecle n'a point encore entierement su bannir des Ecrits des Modernes.

Une des erreurs Anatomiques dans lesquelles *Parisanus* est tombé, roule sur le mouvement du diaphragme. Il soutient opiniâtrément que ce muscle se contracte, lorsqu'il se voute, ou pendant l'expiration, & qu'il est dans l'état de relâchement lorsqu'il s'applatit, ou pendant l'inspiration. Mais tels que soient les Ouvrages de ce Médecin; je ne puis me dispenser d'en donner les titres & les éditions:

Nobilium exercitationum Libri duodecim de subtilitate microcosmicâ. Accessit Par & sanius judicium de seminis à toto proventu, ac de stigmatibus. Venetiis, 1623, 1633, *in-folio*. Son *par & sanius judicium* porte en titre une froide allusion à son nom *Parisanus*.

Nobilium exercitationum de subtilitate pars altera. Lapis Lydius de Diaphragmate ad Joh. Riolanum juniorem. De feminis à toto proventu, ac de stigmatibus ad Mundinum Mundinum ; ubi obiter vera Aristotelis vita & gesta. De calido innato ad Academicos Patavinos. De cordis & sanguinis motu ad Guilielmum Harveum. Venetiis, 1635, *in-fol.*

Nobilium exercitationum de subtilitate pars tertia. De feminis à toto proventu : de principiis generationis, singularis certaminis lapis lydius ad Johannem Gallego. De visione ad Andream Laurentium, &c. Venetiis, 1638, *in-fol.* Si l'on en croit M. *de Haller*, la quatrieme partie de ce volumineux Ouvrage a paru peu d'années après la troisieme.

PARISIUS, (Pierre) Docteur en Philosophie & en Médecine, étoit de Trapani en Sicile. Il passa, l'an 1570, au Fort de la Goulette en Afrique, & par ses soins, il délivra de la peste la garnison qu'Alphonse Piémentel y commandoit. La même maladie s'étant aussi glissée à Palerme en 1575, il attaqua ce fléau épidémique avec un égal succès ; & le Magistrat de cette ville fut si sensible aux attentions qu'il prit pour en garantir ou guérir les habitans, qu'il lui fit des présens magnifiques & lui donna des Lettres de noble citoyen, qui sont datées du 19 Novembre 1575. Le talent de *Parisius*, pour la guérison de la peste, ne manqua pas de faire beaucoup de bruit après de pareilles preuves ; il fit en particulier tant d'impression sur l'esprit de Henri-Gusman, Comte d'Olivarés, que ce Vice-Roi de Sicile envoya notre Médecin à Malthe, en 1593, pour travailler à la cure de la maladie contagieuse qui désoloit les habitans de cette isle. *Parisius* s'acquitta encore de cette commission épineuse avec tant de succès, que Hugues Laubeinz Verdala, Grand-Maître de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem, poussa sa reconnoissance jusqu'à recevoir les deux fils de ce Médecin au nombre des Chevaliers. A son retour en Sicile, *Parisius* fut accueilli comme un autre libérateur à qui tant d'hommes devoient la vie & la santé ; mais à peine y avoit-il joui d'un peu de repos pendant quelques années, que le Grand-Maître Martin Garzés, qui avoit succédé à Verdala, le rappella à Malthe, où il demeura jusqu'en 1603. Peu de tems après, il mourut à Palerme au grand regret de toute la ville, dont il s'étoit fait admirer par 40 ans de pratique la plus heureuse & la plus brillante. Ce Médecin a écrit plusieurs Ouvrages en Italien, dont voici les titres :

Auvertimenti sopra la peste, è febre pestifera, con la somma delle loro principali cagioni. Palerme, 1593, *in-4.*

Aggiunta agli Auvertimenti sopra la peste. Palerme, 1603, *in-4.*

Brieve Discorso sopra il medicamento del vino ed oglio per guarire ogni sorte di ferita. Palerme, 1603, *in-4.* Il a paru une Traduction Françoise de cet Ecrit ; elle est intitulée : *Discours touchant le médicament du vin & de l'huile pour guérir les blessures.* Paris, 1607, *in-8.*

PARKINSON, (Jean) Apothicaire de Londres, né en 1567, se distingua par l'étude de la Botanique. On a de lui quelques Ouvrages sur cette belle Science ; ils sont écrits en Anglois, mais les titres commencent par ces mots Latins :

Paradisi in sole Paradisus terrestris. Londres, 1629, *in-fol.* La seconde édition a

paru dans la même ville, avec des augmentations & des corrections, 1656, *in-fol.* L'Auteur y traite fort au long de l'Hiftoire des Fleurs.

Theatrum Botanicum. Londres, 1649, *in-fol.*

PARTAGE DE LA MÉDECINE en plufieurs mains. *Celfe* remarque que ce fut à-peu-près du tems d'*Hérophile* & d'*Erafiftrate* que la Médecine, qui jufqu'alors avoit été exercée avec toutes fes dépendances par un feul homme, fut partagée en trois parties, dont chacune fit, dans la fuite des tems, l'occupation d'une perfonne différente. Ces trois branches étoient la Médecine *Diététique*, la *Pharmaceutique* & la *Chirurgique.* La premiere employoit le régime pour guérir les malades, la feconde les médicamens, la troifieme l'opération de la main. Cela ne doit cependant point s'entendre, comme fi ceux qui employoient les médicamens & l'opération de la main, n'euffent point mis la diete en ufage : on ne doit point croire non plus que par cette divifion l'on ait voulu marquer les trois profeffions par lefquelles la Médecine s'exerce aujourd'hui, c'eft-à-dire, celles des Médecins, des Apothicaires & des Chirurgiens. Ceux qui fe mêloient de la Diététique, étoient les mêmes que nos Médecins, & ils avoient pour leur département les maladies internes, dont la caufe eft, pour l'ordinaire, difficile à trouver. Ceux-ci furent de tout tems les plus eftimés, parce que pour exercer leur profeffion en habiles gens, ils étoient obligés de connoître toute la nature, c'eft-à-dire, d'être Philofophes.

Ceux qui exerçoient la troifieme partie, différoient de nos Chirurgiens en ce qu'ils n'embraffoient pas tant de chofes qu'eux. Ils ne fe mêloient que de la Chirurgie proprement dite, c'eft-à-dire, de la feule opération de la main, & n'entreprenoient point les maladies qui peuvent fe guérir par un autre moyen. Ils ne devoient pas même, felon *Celfe*, traiter les plaies & encore moins les ulceres & les tumeurs, fi ce n'eft dans le cas où il falloit néceffairement faire quelque ouverture ou incifion.

Les maladies, qu'on vient de nommer, étoient le partage de ceux qui exerçoient la Pharmaceutique. Ils traitoient ces maux extérieurs par l'application des remedes qui arrêtent le fang, qui mondifient, qui font fuppurer, qui font percer ou vuider un abfcès, qui confolident, qui font croître les chairs. Ceux-ci, en un mot, entreprenoient toutes les maladies qui peuvent fe guérir par l'application extérieure des médicamens; que s'ils n'en pouvoient venir à bout par ce moyen, & qu'il fallût employer le fer ou le feu, ils remettoient alors leurs malades aux Chirurgiens. On voit par-là combien ils différoient de nos Apothicaires.

Avant ce partage, ceux qu'on appelloit Médecins rempliffoient feuls tous les devoirs de ces trois profeffions; on ne reconnoiffoit tout au plus que deux ordres dans la Médecine, ou il n'y avoit que de deux fortes de Médecins. Les premiers, qu'on appelloit *Médecins architectes*, fervoient feulement les malades de leurs confeils & donnoient les ordres aux feconds qui étoient connus fous le nom de *Médecins manœuvres*; ceux-ci travailloient de leurs mains fous les yeux des autres, foit pour les opérations, foit pour la compofition & l'application des remedes. Mais comme les derniers, qui étoient les ferviteurs des premiers & quelquefois leurs enfans ou leurs difciples, s'ingérerent de faire feuls ce qu'ils n'avoient fait aupa-

ravant que fous la conduite d'autrui, il arriva delà qu'ils fe formerent un département particulier, chacun de ce qu'il entendoit le mieux par rapport à la Chirurgie ou à la Pharmacie, en forte que l'Art de guérir fe trouva partagé, comme on l'a dit au commencement de cet Article.

Ceux qui pratiquoient la Chirurgie avoient le même nom qu'ils ont aujourd'hui : on les appelloit *Chirurgiens* ou *Médecins-Chirurgiens*, c'eft-à-dire, Médecins qui opéroient de la main. Ceux qui s'attachoient à la Pharmaceutique ou à la Médecine médicamentaire, étoient nommés *Pharmaceutæ* ; car le mot *Pharmacopœus* fe prenoit en mauvaife part, & dans l'ufage ordinaire il fignifioit un empoifonneur. Le nom de *Pharmacopola* marquoit chez les Anciens une autre efpece de profeffion. On appelloit ainfi, en général, tous ceux qui vendoient des médicamens, quoiqu'ils ne les préparaffent pas ; mais on donnoit particulierement ce nom à ceux que nous appellons aujourd'hui Charlatans ou Bateleurs, qui montent fur le théatre & qui vont courant le monde pour vendre des médicamens. On les appelloit, à caufe de cela, *Circulatores*, *Circuitores*, *Circumforanei.* On leur donnoit auffi le nom d'*Agyrtæ*, du mot qui fignifie *affembler*, parce qu'ils affembloient le peuple autour d'eux, & qu'il ne manquoit pas alors de fots pour les écouter, comme il y en a encore beaucoup aujourd'hui. On les appelloit auffi *Sellularii Medici*, Médecins fédentaires, parce qu'ils fe tenoient affis dans leurs boutiques, en attendant les chalands.

On ne fait fi ceux qu'on appelloit *Pharmacotribæ*, c'eft-à-dire, mêleurs ou broyeurs des drogues, étoient les mêmes que les *Pharmaceutæ*, ou fi l'on appelloit feulement ainfi ceux qui compofoient les médicamens fans les appliquer. Ces derniers pouvoient être les valets des Droguiftes, qu'on nommoit *Seplafarii* & *Pigmentarii* ; ceux-ci vendoient aux Médecins toutes les drogues dont ils avoient befoin. Mais ces marchands ne fe piquoient pas toujours de la plus exacte fidélité ; ils étoient fujets à vendre des drogues, tant fimples que compofées, qui fe trouvoient mal conditionnées ou mal faites ; & il y avoit autrefois, auffi bien qu'aujourd'hui, beaucoup de fupercheries dans ce métier. C'eft ce qui obligea *Pline* à cenfurer les Médecins de fon tems de ce qu'ils ne s'attachoient pas à bien connoître les drogues, & de ce qu'ils les prenoient telles qu'on les leur donnoit ; il leur reprocha encore la confiance aveugle qu'ils avoient à ceux qui vendoient les médicamens compofés, au-lieu de les préparer eux-mêmes, comme avoient fait les anciens Médecins. Mais ce n'étoit pas feulement des Droguiftes que les Médecins achetoient les remedes d'ufage, ils tiroient les Simples les plus communs des Herboriftes, qu'on appelloit en Latin *Herbarii.* Ceux-ci ne négligeoient rien pour faire valoir leur métier ; ils affectoient fuperftitieufement de cueillir les Simples en de certains tems, avec diverfes précautions & cérémonies ridicules : ils étoient même fort fujets à tromper les Médecins, en leur donnant une herbe ou une racine pour une autre, lorfque ceux-ci ne les connoiffoient pas. Les Herboriftes, & ceux qui exerçoient la Pharmaceutique, avoient des lieux deftinés à tenir leurs Simples, leurs Drogues & leurs Compofitions : on appelloit ces lieux *Apothecæ*, du mot Grec qui fignifie une place quelconque où l'on renferme quelque chofe.

Ce qu'on vient de dire du partage de la Médecine en différentes mains, eft conforme à l'état dans lequel les chofes étoient du tems de *Celfe*, c'eft-à-dire, au

premier siecle de l'Ere Chrétienne; mais l'usage changea dans la suite, & quoique les noms eussent été les mêmes, les emplois ne se ressemblerent plus, parce que les ministres de la santé empiéterent les uns sur les autres, ou qu'ils exercerent plus d'une profession. C'est ainsi que ceux qu'on nommoit *Pimentarii* ou *Pigmentarii*, qui n'étoient que Droguistes, firent les fonctions d'Apothicaires: on le trouve au moins ainsi dans un passage d'*Olympiodore*, ancien Commentateur de *Platon*; il y est dit que le Médecin ordonne & que le *Pimentarius* prépare & sert ce que le Médecin a ordonné. On ne peut marquer avec exactitude la date de ce changement; tout ce que l'on sait, c'est qu'*Olympiodore* vécut environ 400 ans après *Celse*, mais on ignore s'il parle d'une chose nouvellement ou depuis long-tems en usage.

La division de l'Art de guérir en plusieurs mains ne changea pas subitement la face de cette profession; plusieurs Médecins suivoient encore la coutume ancienne du vivant de *Celse*, & même après lui. Quoique le département de la diete fût celui dont ils tiroient leur nom, ils ne se bornerent point à ce seul moyen, ils employerent les autres remedes connus, malgré qu'ils n'eussent plus sous eux des serviteurs pour saigner, ventouser, donner des lavemens, appliquer des cataplasmes & des emplâtres, oindre, fomenter, baigner, préparer & administrer des médicamens par leurs ordres. Il arriva même qu'après *Hérophile*, sous lequel on a dit que la révolution s'étoit faite, divers Médecins écrivirent sur la Chirurgie & sur la Pharmacie; d'où l'on peut conclure qu'ils n'avoient point renoncé à leur premier état, & qu'ils s'étoient réservé le droit de connoître de tout ce qui dépend de la Médecine. Quant aux médicamens, quoiqu'on en trouvât des descriptions dans les Ecrits des anciens Médecins, ces descriptions étoient trop dispersées pour être utiles à tout le monde; on en sentit l'inconvénient; mais ce ne fut proprement qu'au tems du partage de la Médecine que l'on commença d'écrire sur cette matiere, & d'en former des recueils qui fussent capables de remédier à la rareté extrême des Livres, dont *Galien* a fait mention. *Hérophile* mit le premier beaucoup de médicamens en usage. Il fut imité par ses disciples qui, par vénération pour la pratique de leur Maître, ne manquerent pas d'en traiter à part. Les Médecins Empiriques qui leur succéderent, s'occuperent aussi de la même matiere.

Tel fut l'ordre avec lequel la Médecine fut exercée chez les Grecs & les Latins. Toute partagée qu'elle fût cependant en plusieurs mains, elle revint quelquefois sur ses pas & tint, de tems en tems, encore quelque chose de ses premiers usages. Mais lorsque cette Profession eut passé sous l'empire des Arabes, la Médecine, la Chirurgie & la Pharmacie formerent chez eux des états distincts. *Avenzoar*, qui vivoit dans le XII siecle, s'excuse de ce que, sans faire attention à la coutume de son pays & à l'exemple de son pere, il s'étoit appliqué aux deux dernieres, que les Médecins abandonnoient alors à des mains étrangeres, *servitoribus aut ministris*; & suivant le Docteur *Freind*, dans son Histoire de la Médecine, ceux qui pratiquoient cette Science faisoient pour la plupart si peu de cas de la Chirurgie & de la Pharmacie, qu'ils mettoient au dessous d'eux de les entendre. Fatal préjugé qui retarda si long-tems les progrès de ces deux dernieres parties de l'Art de guérir!

Comme la Médecine des Grecs, des Latins & des Arabes prit vigueur dans

les Gaules, après le renouvellement des Sciences, l'ordre établi dans la distinction des ministres de la santé n'y fut que plus généralement adopté. Les Médecins François sentirent trop l'étendue de l'Art, pour ne point chercher à se reposer sur d'autres personnes, & à leur confier les fonctions les moins essentielles de leur profession. Cette considération corrigea le partage introduit dans le siecle d'*Erasistrate* ; mais des circonstances particulieres donnerent cours à un nouveau plan plus marqué & d'une nature toute différente. D'un côté, le mépris que l'orgueil des siecles gothiques avoit inspiré contre ceux dont les talens dépendoient de la main ; de l'autre, les défenses que l'Eglise avoit faites aux Ecclésiastiques d'exercer la Chirurgie ; enfin, l'horreur qu'inspiroient les opérations de cet Art qu'on regardoit comme cruelles, malgré la nécessité de les faire ; tout cela interdit l'exercice de la Chirurgie aux Médecins qui étoient alors compris dans le Clergé. Ceux-ci eurent donc recours à des mains étrangeres pour faire pratiquer sur le corps humain les opérations nécessaires aux différentes maladies ; & ils établirent ainsi la premiere classe des ministres de la Médecine, *les Chirurgiens*. Le même préjugé contre les opérations manuelles, & le désintéressement dont se piquoient les Ecclésiastiques à qui tout commerce étoit d'ailleurs interdit, porterent encore les Médecins à se reposer sur la fidélité des Droguistes pour la composition & l'exécution de leurs formules : ce qui forma un second Corps de ministres, *les Apothicaires*.

Mais le partage de la Médecine, tel qu'il a été ainsi établi, a-t-il apporté au public tous les avantages qu'on pouvoit espérer d'un partage conforme à la nature des choses & à l'essentiel de la Médecine ? Ecoutons ce que dit là dessus M. *Verdier*, Docteur en Médecine & Avocat au Parlement de Paris, Tome I de la *Jurisprudence de la Médecine en France*. Depuis un moment je parle d'après cet Auteur, & je continue de le suivre sur l'importance de la parfaite désunion de la Pharmacie d'avec la Médecine, ainsi que sur la nécessité de la réunion des connoissances Chirurgicales & Médicinales dans la même personne. Cette réunion ne doit cependant point confondre la pratique de la Médecine & de la Chirurgie dans un même sujet ; elle doit au contraire être telle que le Médecin & le Chirurgien, se bornant l'un & l'autre à ce qui est du ressort de leur profession, s'enrichissent l'esprit d'une plus grande étendue de savoir, mais ne fassent point dans le champ d'autrui d'incursions également préjudiciables au bon ordre, à l'avantage de l'humanité, & aux progrès des Sciences qu'ils cultivent.

Nul Médecin, nul Jurisconsulte n'a encore désapprouvé la désunion de la Pharmacie ; les avantages qui en résultent, sont trop sensibles. Seroit-il possible en effet qu'un Médecin, occupé dans son laboratoire à la conduite de ces compositions de plusieurs jours, pût se livrer en même tems aux méditations profondes & à l'étude continuelle que l'Art requiert ? Ne seroit-il pas encore par-là empêché de rendre les services que le public a droit de lui demander à toute heure & à tout moment ? Est-il naturel de croire que ces Pharmacies aussi multipliées qu'il y auroit de Médecins & de Chirurgiens, pussent comprendre un assortiment assez parfait, tandis que celui qui seroit pour

en

en faire uſage, n'auroit peut-être pas occaſion d'employer deux ou trois fois dans ſa vie certaines ſubſtances, dont la prompte deſtruction demande un renouvellement fréquent & diſpendieux ? Auſſi voit-on dans les petites villes, où la Pharmacie eſt entre les mains des Chirurgiens, leurs boutiques garnies ſeulement de drogues conſacrées à la routine, & dépourvues de ces remedes puiſſans, ſi néceſſaires à la pratique de la Médecine.

Le ſeul abus qu'il me ſemble, pourſuit M. *Verdier*, qu'on pourroit oppoſer à mille avantages de cette nature, ſeroit qu'un Pharmacien pouſſé par quelque motif de vengeance, d'un intérêt ſordide ou d'un orgueil intolérable, en ſubſtituant des remedes les uns aux autres, mît un Médecin dans la fatale néceſſité de commettre des fautes. Il en fera indubitablement, lorſque, cherchant à obvier aux effets de ces remedes clandeſtins qu'il attribue à la Nature, il voudra ſuppléer au défaut d'effet de ceux qu'il aura preſcrits. Un tel abus, il eſt vrai, eſt ſi funeſte aux malades & ſi honteux pour ceux qui y donnent lieu, que, ſi l'on n'en avoit point d'exemples, on ne ſoupçonneroit pas même qu'il y eût des gens aſſez méchans pour ſacrifier ainſi la vie des hommes à leurs paſſions. Mais eſt-il d'excès où la cupidité du cœur humain n'ait fait monter ſa malice ? Eſt-il avantage pur d'où elle n'ait ſu tirer profit, pour rendre nuiſibles les choſes les meilleures & les plus utiles de leur nature Auſſi, bien loin que cet abus ait fait renoncer aux avantages de cette déſunion, on a ſeulement tâché de le pallier par pluſieurs loix preſcrites aux Apothicaires, qui en réglant leurs devoirs & leurs fonctions, miſſent les malades à l'abri de leurs *qui pro quo.*

En eſt-il de même de la déſunion de la Chirurgie ? Il ſembloit qu'en offrant moins d'objets à ſaiſir, on faciliteroit la voie aux génies médiocres qui, s'ils étoient ſurchargés de l'étude de ces deux profeſſions réunies, ne pourroient exceller ni dans l'une ni dans l'autre : mais on n'a pas fait attention que ces diſtributions économiques des Sciences ne devoient regarder que des objets qui n'ont point entre eux une liaiſon eſſentielle. Or la liaiſon de la Chirurgie à la Médecine eſt telle, qu'il ſeroit impoſſible d'aſſigner les limites de l'une & de l'autre. L'Anatomie, le changement de l'état naturel des parties dans la maladie, en un mot, les mêmes connoiſſances qui nous indiquent les moyens de la Chirurgie, nous apprennent à les mettre en pratique. Si l'on excepte quelques opérations dans leſquelles on ſuit preſque toujours la même méthode, toutes les autres varient à l'infini, ſuivant le ſiege, la cauſe, la nature de la maladie & mille autres circonſtances : la plupart des opérations ne peuvent donc être pratiquées que par une main conduite par un eſprit enrichi des plus profondes connoiſſances de la Médecine. Sur ces principes, un Chirurgien ne ſera-t-il pas un opérateur mal-adroit dans les cas qui demandent des lumieres qu'on ne peut tirer que de l'étude de la Médecine, & comment pourra-t-il profiter de ces lumieres, s'il n'a point travaillé à les acquérir ? D'un autre côté, pourra-t-on regarder comme un habile Médecin celui qui ignorera la Chirurgie, en tant que les connoiſſances qui l'éclairent, découlent de celles de la Médecine ? Il eſt donc de la plus grande néceſſité, pour le bien public, que l'un & l'autre de ces miniſtres de la ſanté ſe mettent au fait de tout ce qui peut les diriger dans leur Art reſpectif. Le Chirurgien, en ſe bornant au manuel des opérations, parviendra à

l'adreſſe de les pratiquer par l'habitude, & ſe conduira dans les variations ſans nombre qui s'y rencontrent, ou par les lumieres qu'il aura puiſées lui-même dans l'étude de la Médecine, ou par celles qu'un habile Médecin ſe ſera fait un devoir de lui communiquer. Mais il faut auſſi que le Médecin, ſe bornant également à la pratique de ſa profeſſion, n'ait rien négligé dans l'étude de la Chirurgie ſi intimement unie à la Médecine, qu'elle en eſt une branche ; il faut même qu'il ait pouſſé ſon attention juſqu'à s'être exercé de l'œil & de la main aux opérations chirurgicales.

Cette matiere a mérité l'attention de M. *Petit*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris. Il eſt sûrement le meilleur juge que l'on puiſſe choiſir pour décider la queſtion, puiſqu'il a fait connoître évidemment, en tant d'occaſions, combien la ſcience de la Médecine & la dextérité de la Chirurgie ſont liées entre elles, influentes l'une ſur l'autre & inſéparables. Je me fais donc un devoir de rapporter ce qu'il a dit dans la ſeconde partie du diſcours prononcé le 27 Novembre 1757, à l'ouverture du Cours de Chirurgie. Il a propoſé cette Queſtion : *Si le partage de la Médecine en pluſieurs mains eſt avantageux au public ?* Et il a conclu pour la négative. Tout ce qu'il dit de la France, eſt également vrai pour les autres Etats. “ Le partage de la Médecine étoit fait pour „ hâter les progrès de cette Science, & il les a retardés : il promettoit à la ſociété „ des Médecins & des Chirurgiens excellens, chacun dans leur partie, & il n'a „ fourni en général que des Docteurs ſans expérience & des Opérateurs mal- „ adroits : il devoit favoriſer la juſte adminiſtration des ſecours médicinaux, & „ il n'a ſervi qu'à y jetter des difficultés ſans nombre, qu'à lui enlever toute „ sûreté, & ce qui eſt plus fâcheux encore, je le dis en gémiſſant, il en a privé „ preſque entierement la plus grande & la plus chere partie de l'humanité. “

Mr. *Petit* prouve le premier effet du partage de la Médecine par pluſieurs exemples frappans, qui font voir que pendant près de douze cens ans, juſqu'au renouvellement des Sciences en Europe, la Chirurgie s'anéantit preſque entierement par l'oubli profond dans lequel les découvertes des Grecs & des Arabes furent plongées. Il attribue cet anéantiſſement à l'inconſidération des Médecins qui confierent à leurs eſclaves, & dans la ſuite aux Barbiers, le ſoin des opérations de la Chirurgie ; & à une ſemblable inconſidération des Chirurgiens Lettrés qui négligerent leurs fonctions naturelles, pour courir après des objets étrangers.

» Mais, pourſuit le Médecin que je copie, nous avons encore à reprocher au » partage de la Médecine des maux bien plus graves. Il a privé la ſociété de » Médecins expérimentés, pour la ſurcharger d'une multitude innombrable de » Chirurgiens ſans talens & ſans connoiſſances...... Depuis qu'en France les Bar- » biers ſe ſont emparés de la Chirurgie, ils ont fait deſcendre cette profeſſion dans » la claſſe des métiers les plus communs ; & comme c'eſt le propre de ces ſortes » d'états de fournir un débouché facile & sûr pour une infinité de citoyens nés » ſans biens, & dont l'éducation a toujours été fort négligée, il eſt arrivé qu'une » très-grande quantité de ces hommes s'eſt jettée dans la Chirurgie : en conſé- » quence de quoi le nombre des Chirurgiens s'eſt multiplié beaucoup au delà du » néceſſaire, & l'Etat s'en eſt, pour ainſi dire, trouvé inondé. Or il a fallu que

ce déluge des gens rendus inutiles par leur exceſſive multiplication, trouvât les
» moyens non ſeulement de ſubſiſter, mais encore de fournir à une forte de
» luxe, puiſque tout état a le ſien ; il s'en manque cependant de beaucoup que
» la Chirurgie puiſſe les fournir ces moyens. Cette profeſſion ne ſauroit occuper
» qu'un aſſez petit nombre de ſujets: la néceſſité a donc forcé les Chirurgiens
» à jetter la faulx dans la moiſſon d'autrui; ils ont cherché dans l'exercice de la
» Médecine une ſubſiſtance que leur propre état leur refuſoit. Il en a dû coûter
» ſans doute à d'honnêtes gens de s'emparer ſans aucun droit du champ d'autrui;
» & il eſt naturel de préſumer que les premiers Chirurgiens qui ſe ſont ingérés
» dans une profeſſion qu'ils n'avoient point étudiée, qui leur étoit interdite par
» les loix, qui met celui qui l'exerce ſans ſcience & ſans caractere dans le cas
» de commettre des homicides journaliers, & par conſéquent d'être une peſte pu-
» blique; il eſt, dis-je, à préſumer qu'ils ne l'ont fait qu'en tremblant, avec
» modération, & maudiſſant tout bas la malheureuſe néceſſité qui les y contraignoit.
» Mais ces tems ſont bien changés. Comme il n'y a point de déſordre avec le-
» quel, à la faveur de l'impunité, on ne ſe familiariſe à la longue, les Chirurgiens
» d'aujourd'hui regardent la Médecine comme leur domaine ; ils l'exercent publi-
» quement ſans droit & ſans connoiſſances: les loix & l'honneur ſe taiſent, per-
» ſonne ne s'aviſe ſeulement de ſonger à l'énormité du déſordre, perſonne ne
» prend garde au grand nombre de citoyens à qui il en coûte la vie tous les jours.
» Or les Médecins, privés de leurs fonctions par l'avidité des Chirurgiens, ne ſau-
» roient ſe perfectionner dans une Science qui demande abſolument une expé-
» rience que la pratique peut ſeule donner....... Ce n'eſt que chez le peuple
» que les jeunes Médecins pourroient ſe livrer à ſon exercice, & les Chirurgiens
» ſont en poſſeſſion de les en écarter. Leur jeuneſſe, ce tems ſi précieux pour
» l'étude, ſe paſſe donc loin des malades, & par conſéquent en pure perte pour
» eux & pour la ſociété..... Et ils ne parviennent que rarement à exceller dans
» une profeſſion où les hommes médiocres ſont ſouvent bien dangereux..... Pen-
» dant que les Chirurgiens s'occupent des fonctions étrangeres, & qu'ils enlevent
» aux Médecins les moyens d'acquérir l'expérience que leur état exige, ils per-
» dent de vue leur état lui-même : quand il s'agit d'une opération un peu grave,
» leur inexpérience les force d'avoir recours à quelques-uns de ces hommes diſ-
» tingués qui ont ſu ſe préſerver de la contagion commune, qui ſe ſont bornés
» à leur état, & à qui le public, pour récompenſe de leur mérite, donne à juſte
» titre ſa confiance...... Pour que dans un Etat le nombre des Médecins & des
» Chirurgiens fût en proportion des beſoins, celui des premiers devroit être très-
" grand: les maux qui demandent les ſecours de la Médecine ſont très-fréquens
" & multipliés à l'infini. Il faudroit que celui des derniers fût fort petit; les cas
" Chirurgicaux ne ſont pas communs. Or le contraire s'eſt fait parmi nous: &
" pour comble de déſordre, les Chirurgiens, quoique déja trop nombreux de
" beaucoup, ont abandonné à d'autres la plus grande partie de leurs fonctions.
" Preſque tous les accouchemens ſe font par des femmes qui la plupart ſavent à
" peine lire; il y a des gens qui, ſous le nom de Herniaires, ſont en poſſeſſion
" de traiter les deſcentes; les opérations qu'on fait ſur les dents, appartiennent
" aux Dentiſtes; je ne ſais combien de charlatans, ſoi-diſant Oculiſtes, courent

„ la France ; & dans nos provinces, le peuple s'adreſſe aux bourreaux pour la „ réduction des fractures & des luxations. Tout le trouble vient donc, dira quel- „ qu'un, de ce que les Chirurgiens abandonnent leur état pour faire la Médecine ; „ ſeroit-il donc impoſſible de porter une loi qui leur en interdiſe l'exercice ? „ Mais la loi eſt toute faite, & quoique fort ſage, elle ne ſauroit avoir d'exé- „ cution. Il y a dans Paris plus de ſix cens citoyens qui, ſans autre titre que „ celui de Chirurgiens, vivent du produit de la Médecine : la Chirurgie n'en „ pourroit au plus employer que cent, comment ferez-vous ſubſiſter la multitude „ reſtante, ſi votre réglement s'exécute à la rigueur ?

„ Il ne ſera pas difficile de ſentir que le déſordre, dont nous nous plaignons, „ a dû rendre l'adminiſtration des ſecours de la Médecine plus embarraſſante, „ plus difficile, moins ſûre, & qu'enfin tout le peuple a dû en être privé. En effet, „ y a-t-il rien de plus embarraſſant pour un Médecin, que de diſcerner le vrai „ caractere d'une maladie, qu'un traitement mal entendu aura forcé de prendre „ des ſymptômes différens de ceux qui lui ſont naturels ? Dans les maladies gra- „ ves, les momens ſont précieux ; tout dépend des commencemens ; y a-t-il rien „ de plus difficile que de guérir, quand les inſtans qu'il falloit ſaiſir pour enta- „ mer la guériſon, ſont perdus ſans retour ? Bien ſouvent le malade eſt encore „ plus embarraſſé que le Médecin : les conſeils que celui-ci donne, paſſent en re- „ vue devant le Chirurgien, qui preſque toujours hors d'état d'en pénétrer les „ raiſons ni les motifs, pour ſe donner un air d'importance & de connoiſſeur, „ blâme ouvertement ceci, ſuſpend ſon jugement ſur cela, refuſe ſouvent d'exé- „ cuter ce qui eſt preſcrit, applaudit quelquefois d'une maniere équivoque & „ propre à faire naître des doutes, & ne ſemble s'approcher du malade que pour „ bannir de ſon eſprit le calme & la tranquillité ſi néceſſaires pour la guériſon. „ Les aſſiſtans prennent delà occaſion d'excéder le Médecin de demandes impor- „ tunes & ridicules, de doutes mal fondés, & vont quelquefois juſqu'à faire à „ ſes ordonnances des changemens d'une dangereuſe conſéquence : cependant le „ mal gagne ; le Médecin dérouté ſe force en vain d'y mettre obſtacle ; & la mort, „ qui vient terminer les jours & l'inquiétude du malade, excite de vains re- „ grets, ſans faire naître les moindres remords dans le cœur des ceux qui l'ont „ fait deſcendre ſous la tombe .... C'eſt encore pis, quand il s'agit des cas chirur- „ gicaux ; alors la plus grande partie des Chirurgiens écarte ouvertement les Méde- „ cins. Ils prétendent pouvoir ſe ſuffire à eux-mêmes : autant les vrais Savans ſont „ modeſtes, autant les demi-Savans ſont-ils pleins de vanité ! Les Chirurgiens nour- „ riſſent celle de leurs éleves par leur exemple, par des Diſcours & par des Ecrits, „ dont le but eſt de leur perſuader que leur Art eſt plus ancien & plus certain „ que la Médecine elle-même .... Il arrive en conſéquence de ces préjugés, „ que les Chirurgiens affectent de dédaigner les conſeils des Médecins, c'eſt „ pourtant, quoiqu'on en diſe, des principes de la Médecine que la Chirurgie „ emprunte ce qu'elle a de certitude & de ſuccès.

„ Enfin, qui refuſera de convenir que dans l'état actuel la nation ſe trouve „ privée des bienfaits de la Médecine, quand il ſaura que les habitans de nos „ campagnes, ceux de nos petites villes, le bas peuple des grandes, & cette multitude

„ infinie d'hommes utiles qui montent nos vaiſſeaux, n'ont pour les ſecourir dans „ leurs infirmités que des Chirurgiens qui ne peuvent abſolument ſavoir la Médecine, „ puiſqu'il eſt de fait qu'ils ne l'ont pas étudiée; & que même le grand nombre „ n'a qu'une foible routine de la Chirurgie. „

D'après une peinture ſi naturelle, ſi fidelle, ſi touchante & ſi pathétique des déſordres qui naiſſent de la profeſſion ſéparée des Chirurgiens qui ne ſont point inſtruits dans les principes de la vraie Médecine, il eſt facile de ſe repréſenter combien le public en eſt la victime. Si l'on y ajoutoit les cabales, les diſſentions & les calomnies, en un mot, toutes les repréſailles injuſtes, auxquelles les Médecins doivent faire face pour parer les entrepriſes des Chirurgiens qui voudroient anéantir leur profeſſion, le tableau ſeroit encore plus ſombre & plus effrayant. Ils ont apparemment oublié ces Chirurgiens, que c'eſt aux Médecins qu'ils ont obligation de leur avoir tranſmis le précieux dépôt de leur Art; que c'eſt encore à eux qu'ils doivent une infinité de rares connoiſſances dont ils profitent aujourd'hui, dont ils ſe parent même en les rajeuniſſant. Les Médecins n'ont pas la foibleſſe de prendre ombrage de la ſcience des Chirurgiens; ils voudroient les voir tous de vrais Savans: ils le deviendront, quand on les verra embraſſer toutes les parties de leur Art, étudier les principes de la Médecine ſur leſquels il eſt fondé, & ſe borner à l'exercice de leur profeſſion. Ils ceſſeront alors de faire des incurſions ſur un champ qui ne leur appartient point, parce qu'ils trouveront aſſez de quoi s'occuper dans leur Art; & ils avoueront de bonne foi que le véritable Médecin eſt initié dans tout ce qui regarde la Chirurgie. C'eſt ainſi que ceſſeront tous les déſordres dont on vient de parler; au moins, ſi quelques-uns ſubſiſtent encore, on devra les attribuer à la malice des hommes, & ils ne pourront plus être regardés comme l'effet du partage de la Médecine. Qu'il eſt à ſouhaiter qu'un chacun travaille à faire regner dans les trois profeſſions ce concert & cette harmonie d'où dépendent tous les fruits de leur diſtinction; on s'applaudiroit par les avantages précieux que l'Art & le public en retireroient. Le Médecin, tout occupé aux fonctions de l'eſprit, pouſſeroit bien plus loin ſes recherches; le Chirurgien, en faiſant une application particuliere des principes de la Médecine à l'opération, deviendroit un opérateur plus éclairé, plus ſûr, plus induſtrieux, plus parfait; l'Apothicaire, toujours occupé dans ſon laboratoire, enrichiroit l'Art des découvertes & des phénomenes que la Nature & ſon induſtrie y préſenteroient à ſes yeux.

Le titre de Docteur en Médecine, que les plus grands Chirurgiens ambitionnent & ſe procurent aujourd'hui, eſt une preuve bien certaine de leur aveu ſur la néceſſité de la réunion des connoiſſances médicinales & chirurgicales dans la même perſonne. Comme les grands Maîtres ſont au deſſus des tracaſſeries de ces eſprits médiocres, qui, à tort & à travers ſe font un métier de leurs excurſions dans le champ de la Médecine, ils n'étudient cette Science, que parce qu'ils ſont intimement convaincus de ſon influence ſur l'Art important qu'ils exercent avec tant de diſtinction. Uniquement occupés des progrès & de la pratique de la Chirurgie, ils ſentent combien les lumieres que leur donne l'étude de la Médecine, ſont capables d'éclairer leur expérience dans les opérations, & combien en même tems elles ſont propres à reculer les bornes de

leur Art. Quelle différence entre le favoir de ces premiers Maîtres, & celui de cette foule de Chirurgiens qui inonde nos campagnes! On ne peut apprécier ceux-ci à ce qu'ils valent, fans jetter des regards de compaffion fur l'humanité qu'ils défolent par leur ignorance.

PARTHENIUS de Nicée, Poëte Grec qui eft regardé comme Médecin, vécut vers la fin du XXXIX fiecle du monde, & affez dans le XL, pour avoir pu être le Maître de *Virgile* dans la Langue Grecque. Il écrivit un Livre des maladies de l'amour, dont *Commelin* nous donna un édition Grecque & Latine en 1601, *in*-8, fous ce titre : *De amatoriis affectibus Liber.* Ce Poëte fut pris par Sylla dans la guerre contre Mithridate ; mais il fut remis en liberté à caufe de fon favoir.

Quant à ce *Parthenius*, qui eft Auteur d'un Dialogue intitulé : *De humani corporis fectione*, qu'on trouve parmi les Opufcules de *George Valla* publiés à Strasbourg en 1529, *in*-8, ce n'eft pas le même. Celui-ci eft des derniers Grecs, & non point contemporain de *Carpi*, comme un Ecrivain bien récent l'a avancé.

PARTIBUS. (Jacques DE) Voyez DESPARS.

PASCHAL, (Jean) de Seffa, ville de Campanie au Royaume de Naples, vécut au commencement du XVI fiecle, & fe fit eftimer par un Ouvrage de fa façon fur la maladie vénérienne qui occupoit alors tant d'Ecrivains. Voici le titre de cet Ouvrage :

De morbo compofito, qui vulgò apud nos Gallicus appellatur, Liber. Neapoli, 1534, *in*-4, & dans le premier Tome de la Collection de Venife.

PASCHAL, (Michel-Jean) Médecin natif de Valence en Efpagne, fleuriffoit dans le XVI fiecle. Il avoit étudié dans fa ville natale fous *Louis Collado*, à Montpellier fous *Jacques Faucon*, & il avoit fait de fi grands progrès fous ces habiles Maîtres, qu'il ne tarda pas à fe diftinguer parmi fes Collegues, lorfqu'il vint fe fixer dans fa patrie. Il y écrivit un Traité *De morbo Gallico* qu'on trouve dans le fecond Tome de la Collection de Venife fur cette maladie ; il s'occupa encore à traduire, en Catalan, l'Ouvrage de *Jean de Vigo* qui eft intitulé : *Practica in Chirurgia*, & fa verfion parut à Valence en 1537, *in-fol.* Nous avons un autre Traité de la façon de ce Médecin, fous le titre fuivant :

Praxis Medica, five, Methodus medendi. Valentiæ, 1555, *in*-8. *Pierre-Paul-Pereda* a fait des notes fur cet Ouvrage, qu'on trouve dans les éditions de Lyon de 1587, 1602 & 1664, *in*-8 ; *Charles Spon* a même joint quelques additions à la derniere.

PASCOLI, (Alexandre) de Péroufe dans l'Etat Eccléfiaftique, enfeigna la Médecine dans les Ecoles de l'Univerfité de cette ville. Il a publié, au commencement de ce fiecle, une Anatomie du corps humain en trois Livres. Dans le premier, il a fait la defcription des organes ; dans le fecond, il s'étend fur leurs ufages & fonctions ; dans le troifieme, il paffe aux remarques que la

pratique lui a donné occafion de faire fur les maladies. Il eft vrai qu'on trouve dans cet Ouvrage quelques notions Anatomiques qui appartiennent à l'Auteur; mais c'eft bien peu de chofe en comparaifon de celles qu'il a tirées des Ecrits de *Borelli*, de *Malpighi*, de *Bellini*, de *Redi*, de *Bartholin*, de *Vieuffens* & de plufieurs autres. Voici les titres des Traités que nous devons à *Pafcoli* :

Il corpo umano, o breve ftoria dove con nuovo metodo fi defcrivono tutti gli organi fuoi. Péroufe, 1700, *in-4.* Venife, 1712, *in-4*, & 1727, trois volumes *in-8.* Les éditions Latines, qui font intitulées *De corpore humano vitam habente*, ont paru à Rome, 1728, trois volumes *in-8*, & 1738, *in-4.* Venife, 1735, *in-4.*

Delli febri teorica e pratica fecondo il nuovo fiftema. Venife, 1701, *in-4.*

Del moto. Rome, 1723, *in-4.*

Ripofte ad alcuni confulti. La premiere partie, Rome, 1736, *in-4*; la feconde, Rome, 1738, *in-4.*

PASINI, (Louis) Profeffeur de Philofophie & de Médecine en l'Univerfité de Padoue, fa patrie, fe diftingua dans le XVI fiecle par toutes les qualités d'un grand praticien. Sa réputation fe répandit tellement dans les villes de l'Etat de Venife, que les malades les plus diftingués l'appellerent fouvent à leur fecours; mais comme il n'aimoit point à quitter Padoue, ce fut en vain qu'ils employerent les moyens les plus preffans pour l'engager à fe rendre auprès d'eux. Il fallut à *Pafini* un ordre exprès du Doge, pour l'obliger à aller voir le Duc d'Urbin qui commandoit l'Armée de la République. Ses fervices plurent beaucoup à ce Prince qui le retint auprès de fa perfonne & ne permit plus qu'il le quittât ; mais la mort du Duc ayant laiffé *Pafini* le maître de fuivre fon goût, il s'empreffa de retourner à Padoue, où il reprit les exercices de la Chaire. La Médecine lui doit beaucoup; il en avança les progrès par la plus grande application à l'étude, ainfi que par le goût de l'obfervation qu'il mit d'autant plus à profit, qu'il avoit de rares connoiffances des fecrets de la Nature. Il eft auteur de quelques Ouvrages dont les Bibliographes font mention:

De Peftilentia Patavina anni 1555. *Patavii*, 1556, *in-8.*

Liber, in quo de Thermis Patavinis ac quibufdam aliis Italiæ Balneis tractatur. On le trouve dans la collection de Venife *De Balneis.*

Ce Médecin étoit grand amateur d'Antiquités; fa Bibliotheque étoit non feulement riche en Manufcrits de toute efpece, mais encore en Vafes & Lampes anciennes, en Médailles, Sceaux & Statues. On met fa mort au 22 Août 1557, à l'âge de plus de 80 ans. Voici les vers qu'on grava fur fon Tombeau:

Philofophus jacet hic Ludovicus maximus ille,
Pafinô celebri fanguine progenitus.
Egregiè doctus, Medicâque peritus in Arte,
Creditus à cunctis æmulus Hippocratis.
Filius hunc tumulum, pariterque piiffima Conjux
Erexere; Viro hæc, Natus at ipfe Patri.
Huc qui te confers, lymphas infperge facratas,
Ac pro defuncto, quæfo, precare Deum.

Les Historiens parlent d'*Antoine Pasini*, autre Médecin Italien, qui est Auteur d'un Ouvrage, avec des notes, sur la Traduction des Œuvres de *Dioscoride* mise au jour par *Matthiole.* Il est intitulé :

Annotazioni ed emendazioni nella tradozione d'Andrea Matthioli de cinque Libri della Materia Medicinale di Dioscoride. Bergame, 1591, & 1600, *in*-4.

PASTOPHORES, espece de Prêtres, furent ainsi appellés parce qu'ils portoient de longs manteaux, ou, parce qu'ils servoient à porter le lit de Venus en certains jours de cérémonie. C'étoient eux qui avoient le plus de vogue dans la pratique de la Médecine en Egypte: de quarante-deux Livres attribués à *Hermès* l'Egyptien, il en étoit six qu'on leur faisoit apprendre. Le premier traitoit de la construction du corps; le second, des maladies; le troisieme, des instrumens nécessaires; le quatrieme, des médicamens; le cinquieme, des maladies des yeux; le dernier, des maladies des femmes. Si ces Livres étoient véritablement de *Mercure* ou d'*Hermès*, on ne peut nier qu'il n'ait réduit la Médecine en Art: au moins étoit-il vrai que ces Livres, qui étoient appellés *Sacrés*, se gardoient avec grand soin dans les Temples d'Egypte. C'étoit sans doute sur un d'entre eux, que *Diodore* appelle en particulier le *Livre Sacré*, sans nommer l'Auteur, que ceux qui pratiquoient la Médecine en Egypte devoient se régler; en sorte que s'ils ne pouvoient pas sauver le malade, après avoir suivi les préceptes que contenoit ce Livre, ils étoient exempts de blâme; mais s'ils s'en étoient écartés de quelque maniere que ce fût, & que le malade fût venu à mourir, on les condamnoit comme meurtriers. Ce trait d'Histoire ne fait pas preuve de la sagesse des Egyptiens; une telle loi ne buttoit qu'à tenir la Médecine dans une enfance éternelle, & à mettre des entraves aux progrès qu'elle auroit pu faire chez ce peuple industrieux. Il n'étoit pas de moyen plus sûr pour empêcher l'expérience & la raison de se prêter mutuellement leurs lumieres.

PASTOR DE GALLEGO, Docteur-ès-Arts & en Médecine, dont *Nicolas Antonio* fait mention dans sa Bibliotheque d'Espagne, étoit d'Origuela, ville du Royaume de Valence avec une Université. Il publia, au commencement du XVII siecle, un Ouvrage intitulé :

Brevis Epitome valde utilis ad prædicendum futura in morbis acutis. Oriolæ, 1624, *in*-4.

PATERNUS, (Bernardin) célebre Médecin du XVI siecle, étoit de Salo, ville d'Italie dans le Bressan. Son pere, qui étoit aussi un excellent Médecin, l'éleva avec beaucoup de soins, auxquels il correspondit par un goût décidé pour l'étude. Il fit tant de progrès dans celle de la Philosophie & de la Médecine, que dès l'âge de 19 ans il enseigna la premiere science, & soutint des Theses dans la seconde avec un applaudissement si géneral, qu'il n'étoit parlé que de la subtilité de son esprit. La Nature s'étoit surpassée à lui en donner un qui pût le consoler des défauts de son corps; car *Paternus* étoit l'homme du monde le plus mal-fait. Il avoit les yeux enfoncés, le nez camus, une épaule plus haute que l'autre; en un mot, il étoit la véritable copie d'Esope par son esprit & par son corps.

Il enseigna la Médecine à Pise, à Mont-Réal en Sicile, à Pavie & à Padoue. Dès l'an 1536, la République de Venise l'avoit nommé Professeur extraordinaire de Médecine Théorique en l'Université de la derniere ville; mais il monta à la place de premier Professeur ordinaire dans la même Chaire en 1563. Le Cardinal Grimani le fit venir à Rome où il le retint pendant quelque tems. Comme il n'y étoit pas à son aise, il n'eut pas plutôt appris que la ville de Vérone lui avoit donné une marque publique de l'estime qu'elle avoit conçue de son mérite, en lui accordant des Lettres de citoyen, qu'il passa dans ses murs pour remercier François Venerio & les autres personnes qui avoient contribué à lui procurer cet avantage.

Paternus passa la plus grande partie de ses jours à Padoue. Il ne manqua cependant point d'occasions d'en sortir, car diverses personnes de considération, des Princes même, tâcherent de l'attirer à leur service; mais les offres les plus obligeantes ne furent pas capables de le tenter. Celles qu'Etienne Bathori, Roi de Pologne, lui avoit fait faire, semblerent néanmoins l'avoir ébranlé; il délibéra quelque tems s'il accepteroit le parti qu'on lui avoit proposé de passer à la Cour de ce Prince; mais son âge avancé & les incommodités qui en sont les suites, le détournerent d'entreprendre un tel voyage. Il mourut le 22 Juillet 1592, & laissa quelques Ouvrages qui furent bien reçus de ses contemporains. Voici leurs titres:

De humorum purgatione circa morborum initia tentandâ. Epistola quod cœna prandiô liberalior, etiam in catarrho esse debeat. Romæ, 1547, *in-8. Spiræ*, 1581, *in-8.* Il défend une mauvaise cause dans la Lettre qui est jointe à ce Traité.

Consilium de Balneis Aquensibus apud Aquas Statiellorum, quod, unà cum Julio Delphino & Joanne Cellanova, Ferdinando Gonzagæ de Luto dedit. Dans la Collection *De Balneis.*

Explanationes in primam Fen primi canonis Avicennæ. Venetiis, 1596, *in-4*, par les soins de *Bernardin Caïus* de Venise.

Consilia Medica. On les trouve dans le Recueil que *Laurent Scholz* a publié à Francfort en 1598, *in-fol.*

PATIN (Gui) naquit le 31 Août 1601 à Hodenc en Bray, village à quatre lieues de Beauvais, & non point à Hodan, comme le disent quelques Mémoires. Il fut d'abord correcteur d'Imprimerie à Paris, & il réussit si parfaitement dans le travail que cette place demande, que *Riolan*, à la seule vue de quelques-unes de ses corrections, jugea avantageusement de sa capacité & lui donna son amitié. *Patin* ne tarda pas effectivement à s'élever par son esprit & par ses talens, car il reçut les honneurs du Doctorat dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris en 1627. Ce fut dans la même ville qu'il exerça son Art, mais il y fut moins connu par son habileté, que par l'enjouement de sa conversation & par son caractere satyrique. Rien n'échappoit à sa langue caustique & mordante. Non content de fronder les opinions de ses contemporains, de déchirer même leur réputation, il sembloit qu'il avoit encore pris à tâche de narguer la mode de son tems par la singularité de son habillement, qui ressembloit à celui qu'on avoit porté un siecle auparavant. Mais

comme il avoit l'esprit vif & la mémoire très-ornée, on lui passa quelquefois les défauts qui déparoient son mérite, & il n'eut pas de peine à s'introduire dans les meilleures Maisons de Paris ; il avoit sur-tout un accès libre chez le premier Président de Lamoignon qui se délassoit souvent avec lui de l'embarras des affaires. *Patin* s'exprimoit en Latin d'une maniere si recherchée & si extraordinaire, que tout Paris accouroit à ses Theses comme à une comédie : l'air de *Cicéron* qu'il avoit dans le visage, & le caractere de son esprit qui ressembloit beaucoup à celui de *Rabelais*, donnoient de l'ame à toutes les paroles qui sortoient de sa bouche.

Gui Patin mérita les premiers honneurs de sa Faculté ; il en fut élu Doyen en 1650 & continué en 1651. Depuis, il succéda à *Riolan* le fils en la Chaire de Médecine au College Royal où il enseigna avec réputation. Les querelles au sujet de l'Antimoine, qui s'éleverent de son tems dans la Faculté de Paris, allumerent sa bile à qui il donna un libre cours, pour d'autant mieux réussir à décrier ce minéral qu'il regardoit comme un vrai poison. Il avoit dressé un gros registre de ceux qu'il prétendoit avoir été les victimes de ce remede, & il nommoit ce registre le *Martyrologe de l'Antimoine*. On s'attend bien que les injures ne furent pas épargnées dans cette dispute ; comme elles tenoient quelquefois lieu de raisons chez *Gui Patin*, il ne manqua pas de les prodiguer, & on les lui rendit amplement. A tous les reproches généraux que pouvoient se faire des Sectateurs d'*Hippocrate* & de *Galien*, que la différence des opinions divisoit, ils ajouterent des accusations particulieres & des personnalités. Jamais la dignité doctorale ne fut plus compromise ; la querelle devint même si dangereuse, qu'il fallut que le Parlement ordonnât à la Faculté de décider au plutôt sur les dangers ou l'utilité de l'Antimoine. Les Docteurs s'assemblerent le 29 Mars 1666 ; quatre-vingt-douze furent d'avis d'admettre le Vin Emétique au rang des remedes purgatifs : *Gui Patin* fut inconsolable de cette résolution.

Ce Médecin mourut septuagénaire en 1672, avec la réputation d'un bon Littérateur. Il avoit une belle Bibliotheque & connoissoit bien les livres ; mais son goût n'est pas toujours sûr dans le jugement qu'il en porte. Il avoit promis de donner plusieurs Ouvrages au public, entre autres, une Histoire des Médecins célebres ; mais il paroît qu'il s'est borné à la vie de *Simon Pietre*, Docteur en 1586, & à quelques anecdotes qui appartiennent à la vie d'autres Médecins. On lui doit un bon recueil sur cette matiere. Ayant recouvré, sous son Décanat, les Registres de la Faculté, en date de 1395, qui étoient égarés depuis plus d'un siecle & demi, il en fit un extrait qui est passé entre les mains de MM. *Geoffroy*. Il nous reste encore, de la façon de *Patin*, des *Notes* sur le Traité de la peste de *Nicolas Allain* ; *Le Médecin & l'Apothicaire charitables* ; *De valetudine tuendâ per vivendi normam* ; *Notæ in Galeni Librum de sanguinis missione* ; *Quæstio de sobrietate* ; *An totus homo Naturâ sit morbus ? Réponse touchant les fievres malignes, & l'usage des potions cordiales, de la saignée & des vésicatoires.* C'est M. de *Haller* qui attribue ce dernier Ouvrage à *Gui Patin* ; il dit même qu'il fut imprimé à Paris en 1650, *in* 8. Viennent ensuite les *Lettres* de notre Médecin en six volumes *in*-12. Il ne faut les lire qu'avec défiance, car la plupart des anecdotes politiques & littéraires qu'on y trouve, sont ou fausses ou mal fondées. D'ailleurs, l'Auteur

y déchire impitoyablement ses amis & ses ennemis; il y attaque sans cesse le Ministere du Cardinal Mazarin, les Chymistes & les partisans de l'Antimoine; & non content de lâcher la bride à son penchant à la médisance, il laisse, dans la plupart de ses Lettres, des traces de celui qu'il avoit à l'impiété. *Voltaire* parle ainsi de ce Médecin, dans le second volume du siecle de Louis XIV: « Son Recueil » de Lettres a été lu avec avidité, parce qu'il contient de nouvelles anecdotes » que tout le monde aime, & des satyres qu'on aime davantage. Il sert à faire » voir, combien les Auteurs contemporains, qui écrivent précipitamment les » nouvelles du jour, sont des guides infideles pour l'Histoire. Ces nouvelles se » trouvent souvent fausses ou défigurées par la malignité; d'ailleurs cette multi- » tude de petits faits n'est guere précieuse qu'aux petits esprits. »

Patin eut deux fils, *Robert* & *Charles*. Le premier fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1650, & mourut, en 1670, au village de Cormeilles en Parisis, où son pere avoit une maison. *Robert* a laissé un fils qui a été Avocat au Parlement de Paris, & pour tout Ouvrage, celui intitulé: *Paranymphus Medicus anni 1648, de antiquitate & dignitate Scholæ Medicæ Parisiensis. Parisiis*, 1663, *in*-8. Il sera parlé de *Charles* dans l'Article suivant.

PATIN, (Charles) habile Médecin & célebre Antiquaire, étoit de Paris, où il naquit le 23 Février 1633. Il fut élevé avec beaucoup de soins par *Gui Patin*, son pere, & comme il y correspondit par son application à l'étude, il fit des progrès si surprenans, qu'à l'âge de 14 ans, il soutint sur toute la Philosophie des Theses Grecques & Latines, auxquelles assisterent 34 Evêques, le Nonce du Pape & plusieurs autres personnes de distinction. On le destina au Barreau; il fut même reçu à la Licence ès Droits à Poitiers, & ensuite Avocat au Parlement de Paris; mais il abandonna bientôt l'étude des Loix pour se livrer tout entier à celle de la Médecine, qui flattoit davantage son inclination. Il pratiqua cette Science avec succès, & il l'enseigna avec beaucoup de réputation dans les Ecoles de la Faculté de Paris, dont il étoit Docteur depuis 1656; mais la crainte d'être emprisonné lui fit quitter la France, où il ne pouvoit plus demeurer sans danger d'être puni de sa mauvaise foi. On attribue sa disgrace à un Prince du sang qui l'accusa d'avoir débité quelques exemplaires d'un Ouvrage satyrique, dont il s'étoit chargé de procurer l'anéantissement.

Il se mit alors à voyager, & il parcourut l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la Suisse & l'Italie. Sa disgrace & son éloignement toucherent au vif son pere, dont il étoit tendrement aimé; mais il eut la consolation de le voir devenir célebre dans la connoissance de l'Antiquité & de la Médecine. Las de voyager, *Charles Patin* se fixa à Padoue; il y fut nommé à une Chaire extraordinaire le 19 Septembre 1676; mais il passa à la premiere de Chirurgie le 29 Octobre 1681, enfin à celle de Pratique le 9 Octobre 1683. Comme il remplit ces places avec distinction, la Seigneurie de Venise lui accorda le titre de Chevalier de Saint Marc, l'Académie Impériale des Curieux de la Nature le reçut dans son Corps, sous le nom de *Galien I*, & il fut long-tems Chef & Directeur de l'Académie des *Ricovrati*. Ce Médecin mourut à Padoue le 2 Octobre 1693, & laissa un grand nombre d'Ouvrages en Latin, en François & en Italien, dont voici la notice:

In Stirpem Regiam Epigrammata. Parisiis, 1660, *in-4*, avec la Traduction Françoise à côté.

Itinerarium Comitis Briennæ. Parisiis, 1662, *in-8*. Il n'en est que l'Editeur.

Familiæ Romanæ ex antiquis Numismatibus ab Urbe condita ad tempora D. Augusti. Ibidem, 1663, *in-folio*. Cet Ouvrage fut tiré de la Bibliotheque de *Fulvius Ursinus*, Chanoine de Saint Jean de Latran.

Traité des Tourbes combustibles. Paris, 1663, *in-4*. La Tourbe, suivant le sentiment assez général des Physiciens, n'est que le débris d'herbes & des plantes pourries, converties par cette putréfaction en une terre noire & combustible.

Relations Historiques de divers voyages en Europe. Strasbourg, 1670, *in-12*. Bâle, 1673, *in-12*. Lyon 1674.

Imperatorum Romanorum Numismata. Argentorati, 1671, *in-folio*. *Amstelodami*, 1697, *in-folio*.

Thesaurus Numismatum. Amstelodami, 1672, *in-4*. *Venetiis*, 1683, *in-4*.

Practica delle Medaglie. Venise, 1673.

Suetonius illustratus cum Notis & Numismatibus. Basileæ, 1675, *in-4*.

De Numismate antiquô Augusti & Platonis. Ibidem, 1675, *in-4*.

Encomium Moriæ Erasmi, cum figuris Holbenianis. Ibidem, 1676.

Oratio inauguralis de optima Medicorum Sectâ. Patavii, 1676, *in-4*.

Oratio de Febribus. Patavii, 1677, *in-4*.

Oratio de Avicenna. Ibidem, 1678, *in-4*.

De Numismate antiquô Horatii Coclitis. Basileæ, 1678, *in-4*.

Oratio de Scorbuto. Patavii, 1679.

Judicium Paridis in Numismate Antonii Pii. Basileæ, 1679, *in-4*.

Epistola & Dissertatio in Numismata varia. Patavii, 1679, *in-4*.

Le Pompose festi de Vicenza. Padoue, 1680.

Natalitia Jovis in Numismate Antonini Caracallæ. Patavii, 1681.

Quod optimus Medicus debeat esse Chirurgus, Oratio. Ibidem, 1681, *in-4*.

De Numismatibus quibusdam Neronis, Disquisitio. Bremæ, 1681.

Lycæum Patavinum, sive, icones & vitæ Professorum Patavii annô 1682 publicè docentium. Patavii, 1682, *in-4*.

Oratio probans quod Medico-Chirurgo liceat, absque Artis dedecore, bestiis etiam mederi. Venetiis, 1682, *in-4*.

Oratio quâ probatur Medicinam Practicam non satis æstimari. Ibidem, 1683, *in-4*.

Dissertatio Therapeutica de Peste. Augustæ Vindelicorum, 1683, *in-4*.

Thesaurus Numismatum à Petro Moroceno collectorum. Venetiis, 1684, *in-4*.

Commentarii in tres Inscriptiones Græcas Smyrnâ nuper allatas. Patavii, 1685, *in-4*.

Circulationem sanguinis Veteribus cognitam fuisse. Ibidem, 1685, *in-4*.

Flores Medicinæ. Ibidem, 1686, *in-4*.

Idea capitis humani. Ibidem, 1686, *in-4*.

Commentarius in antiquum Monumentum Marcellinæ. Patavii, 1688, *in-4*.

Oratio, in febribus medendis inspiciendum esse lotium. Ibidem, 1688, *in-4*.

Commentarius in antiquum Cenotaphium Marci Artorii, Medici Cæsaris Augusti. Ibidem, 1689, *in-4*.

Vanam esse Astrologiam ac Medico planè indignam. Patavii, 1691, *in*-4.

Discours, *Emblêmes*, *Lettres* contre le Journal des Savans.

La femme de *Charles Patin* étoit savante, ainsi que ses deux filles ; elles furent toutes trois de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, & elles donnerent au public des Ouvrages de leur composition. Sa femme est Auteur d'un Recueil de réflexions morales & chrétiennes. *Charlotte*, sa fille aînée, a fait une Harangue Latine sur la levée du siege de Vienne, & des *Tabellæ selectæ*, *in-folio*, qui contiennent l'explication de 41 tableaux des plus fameux Peintres. On compte parmi les productions de *Gabriëlle*, sa fille cadette, le Panégyrique de Louis XIV & une Dissertation imprimée à Venise en 1683, *in*-4, sur le Phénix d'une Médaille de Caracalla.

PATINA, (Benoit) Médecin natif de Bresse dans l'Etat de Venise, vint au monde en 1534. Il se distingua tellement dans la pratique de son Art, que sa réputation passa jusqu'à Vienne, où l'Empereur Maximilien II le fit venir, pour le consulter sur la palpitation de cœur, dont il étoit fortement incommodé. On ne sait rien du soulagement que ce Prince reçut de ses conseils ; mais on sait que la consultation de *Patina* fut imprimée à Bresse en 1573, *in*-8, sous ce titre : *Pro Divo Maximiliano Cæsare semper augusto, de cordis palpitatione Consilium.*

Ce Médecin rendit de grands services à la ville de Padoue pendant le regne d'une maladie pestilentielle qui désoloit ses habitans. On met sa mort au 2 de Juillet 1577. Il a passé pour le meilleur Poëte satyrique de son tems ; mais il fit jetter au feu tous ses Ouvrages en ce genre, pendant sa derniere maladie. Ce qui nous reste de lui se réduit à quelques Traités de Médecine, dont il a lui-même publié le Recueil :

Opuscula de Re Medica. Libri tres de venenis quæ in corpore humano fiunt. Commentarius de natura & curatione febrium in quibus adparere solent peticulæ. Brixiæ, 1572, *in*-8.

PATROCLE, fils de *Menætius* & de *Sthénelé*, lia amitié avec *Achille* qui lui apprit quelques-uns de ces excellens remedes qu'il tenoit lui-même du Centaure *Chiron*. Ce fut à ce titre que *Patrocle* eut la réputation d'entendre la Médecine & plus particulierement encore la Chirurgie ; au moins, la connoissance qu'il avoit de certains remedes pour le traitement des plaies, fut utile à *Euripile* qui implora son secours. Suivant *Homere*, *Patrocle* conduisit le blessé à sa tente, lui fit une incision à la cuisse, tira le dard, nettoya la plaie, & y appliqua une racine broyée, dont l'effet fut d'arrêter le sang, de dessécher la plaie & de calmer les douleurs. Qu'étoit-ce que cette racine ? On n'en sait rien. Tout se réduit aux conjectures que *Wedelius* a rapportées dans une de ses Dissertations.

PAVÉ, (Jean-Gabriël) Médecin du XVII siecle, eut assez de réputation en Lorraine. Au sortir des Ecoles de Montpellier, où il avoit pris le bonnet de Docteur, il vint se fixer à Nancy, & il y publia un Recueil de tous ses

Actes Académiques, qu'il dédia à la Ducheſſe Nicole, femme de Charles IV, ſous le titre de *Stadium Medicum Monſpelienſe*, 1645, *in-folio.*

PAVIUS. Voyez PAAW.

PAUL D'EGINE, ainſi nommé parce qu'il étoit natif de cette iſle, aujourd'hui *Engia* dans la Grece, fut un des plus célebres Médecins de ſon tems; il eſt même encore reſpecté des Modernes, qui ont beaucoup puiſé dans ſes Ouvrages. Il vécut, ſelon *René Moreau*, environ l'an 380, ou, comme d'autres veulent, en 420, ſous l'Empire d'Honorius & de Théodoſe le jeune; mais *Freind* ne le place que dans le ſeptieme ſiecle, & ſe range du ſentiment d'*Herbelot* qui met *Paul* ſous le regne d'Heraclius & dans le tems des conquêtes d'Omar, ſecond Calife des Muſulmans, mort l'an 25 de l'Hégyre, ou 645 de ſalut.

On dit que ce Médecin parcourut toute la Grece, qu'il voyagea même en d'autres pays, pour y faire des obſervations ſur ſon Art. Comme il avoit étudié à Alexandrie avant la priſe de cette ville par Amrou, il y copia une partie des Ouvrages d'*Alexandre* Trallien qui fut ſon Auteur favori, & dont il emprunta juſqu'aux expreſſions. Au retour de ſes voyages, il fit un Abrégé des Œuvres de *Galien*, & compoſa quelques autres Traités qui lui appartiennent. A la tête d'un de ces Traités, on trouve deux Vers Grecs, dont on a donné cette Traduction Latine :

Pauli laborem noſce, qui plurimas
Terras obivi, Æginâ natus patriâ.

Les éditions les plus connues des Ouvrages de *Paul*, ſont les ſuivantes :

Salubria de ſanitate tuendâ præcepta, Guillelmô Copô Baſilienſi interprete. Argentorati, 1511, *in-8. Noribergæ*, 1525, *in-8. Argentorati*, 1538; *in-4*, avec les explications de *Sébaſtien Auſtrius.*

De Re Medica Libri ſeptem. En Grec. *Venetiis*, 1528, *in-folio. Baſileæ*, 1538, *in-folio*, avec la Préface de *Jérôme Gemuſæus* qui fit quelques corrections au texte de cette édition & mit au bas pluſieurs notes. En Latin. *Baſileæ*, 1532, *in-folio*, *ex Verſione Albani Torini* : le ſixieme Livre manque à cette édition. *Pariſiis*, 1532, *in-folio*, *ex Johannis Guntherii Andernaci Verſione, adjectis ejuſdem Annotationibus in ſingulos Libros. Baſileæ*, 1534, *in-4*, *ex verſione Albani Torini* : on a joint le ſixieme Livre à cette édition. *Coloniæ*, 1534, *in-folio*, *ex Verſione Joannis Guntherii. Coloniæ*, 1546, *in-folio*, *ex ejuſdem Verſione à Remberto Dodonæo recognitâ. Baſileæ*, 1546, *in-8*, *ex Verſione Torini. Lugduni*, 1551, *in-8*, *ex Verſione Guntherii, additis notis Jacobi Goupylii. Baſileæ*, 1555, *in-8*, *ex Verſione Torini. Baſileæ*, 1556, *in-folio*, *ex interpretatione Jani Cornarii, adjunctis caſtigationibus. Lugduni*, 1563, *in-8*, *cum notis Goupylii, ex Verſione Guntherii. Pariſiis*, 1567, *in-folio*, *ex interpretatione Cornarii, cum Artis Medicæ Principibus. Lugduni*, 1589, *in-8*, *cum notis Goupylii & ſcholiis Dalechampii.* Il y a des Bibliographes qui font mention d'une édition Grecque de Bâle, en 1551, *in-folio*, & de deux

Latines de la même ville, en 1528, & 1539, *in-8*. Ils citent encore une édition Latine de Strasbourg de 1542, *in-folio*, & deux de Venife, de 1542 & de 1553, *in-8*, avec les notes de *Jacques Goupil* & les fcholies de *Jean-Baptifte Camotius*.

De crifi & diebus criticis, eorumque fignis. Bafileæ, 1529, *in-8*, avec le Livre *De urinis* de la façon d'*Actuarius*.

Pharmaca fimplicia ex Libro VII Pauli Æginetæ, Othone Brunsfelfiô interprete. Argentorati, 1531, *in-8*.

Paul fut en grande confidération parmi les Médecins Arabes qui l'appellerent *Bulos al Ægianithi*. Ils ne s'en tinrent point au jugement d'autrui fur fes Ouvrages ; ils voulurent en décider par eux-mêmes, & ce fut *Honani*, fils d'*Ifaac*, qui les traduifit en leur langue. Comme fa Verfion comprend neuf Livres, on ne fait fi l'exemplaire Grec, fur lequel il a travaillé, contenoit deux Livres de plus que nous n'avons, ou s'il n'y avoit de différence que dans la divifion de l'Ouvrage. Ce dernier fentiment eft celui de *Fabricius* qui prétend que les neuf Livres d'*Honani* ne contenoient que les fept que nous poffédons ; mais que ce Médecin Arabe divifa le fixieme & le feptieme, qui font affez longs, chacun en deux portions, c'eft ce qui a donné les deux Livres furnuméraires.

Les defcriptions de maladies que *Paul* d'Egine nous a laiffées, font courtes & fuccintes, mais exactes & entieres. Son mérite principal eft d'avoir bien connu les maux particuliers aux femmes, & notamment d'être entré en détail fur les accouchemens & la conduite des accouchées : à travers de tout ce qu'il a écrit de bon à cet égard, on eft fâché de trouver les erreurs qu'il a débitées fur la néceffité de ramener la tête du fœtus à l'orifice de la matrice, quand l'enfant ne préfente ni cette partie, ni les pieds. Ce Médecin avoit tant à cœur la pratique des accouchemens, qu'il fe fit un devoir d'en inftruire les femmes qui vouloient s'y appliquer ; & ce fut pour cette raifon que les Arabes le furnommerent *Alkavabeli*, *Obftetricius*, l'Accoucheur.

Quant aux opérations de Chirurgie, *Paul* eft de tous les Anciens celui qui en a le mieux écrit, étant même à certains égards préférable à *Celfe*. *Fabrice* d'Aquapendente en avoit une fi haute opinion, qu'il prend par-tout pour texte, la doctrine de *Celfe* & de *Paul*. Il eft étonnant que ce dernier n'ait point été traité auffi favorablement par tout le monde, & qu'il foit un de ces écrivains infortunés à qui l'on n'ait point rendu juftice. Si l'on en croit le Docteur *Freind*, il n'a point été eftimé ce qu'il valoit, & on l'a méprifé long-tems fans l'avoir lu & parce qu'on ne le lifoit pas. Cependant fi l'on examine attentivement le travail de cet Auteur, on ne trouve point ce qu'on imagine généralement, que ce ne foit qu'un copifte ; on s'apperçoit, au contraire, qu'il avoit mûrement difcuté la pratique des Anciens & qu'il étoit fondé en raifons dans ce qu'il a admis ou rejetté. Il n'eft même pas toujours de l'avis de *Galien*, & dans plus d'une occafion, il a le courage de réfuter les fentimens d'*Hippocrate*.

C'eſt dans ſon ſixieme Livre qu'il traite des Opérations Chirurgicales, & comme il le fait en maître expérimenté &, pour ainſi dire, *ex profeſſo*, *Freind* regarde ce Livre pour le meilleur Corps de Chirurgie que l'on eût avant le rétabliſſement des Sciences & des Arts. *Paul* y fait mention de pluſieurs opérations & de pluſieurs pratiques qui paroiſſent avoir été ignorées de ſes prédéceſſeurs. Il décrit, avec beaucoup d'exactitude, les différentes eſpeces de Hernies, & il expoſe, avec préciſion, la maniere de faire l'inciſion dans le cas où l'inteſtin ne peut être replacé ſans y avoir recours. Il n'eſt pas moins exact au ſujet de l'ouverture des arteres derriere les oreilles par une inciſion tranſverſale, & en parlant de l'application du cautere. De tous les Ecrivains, dont les Ouvrages ſont parvenus juſqu'à nous, il eſt un des premiers qui aient décrit la Bronchotomie & conſeillé l'extirpation du cancer à la mammelle. Au reſte, ſa Chirurgie a été ſi bien accueillie en France dans le XVI ſiecle, qu'elle a été traduite en la Langue du pays par *Pierre Tolet*, Médecin de Lyon, & imprimée en cette ville l'an 1539.

PAUL JOVE. Voyez JOVE.

PAUL de Middelbourg, Evêque de Foſſombrone, ville d'Italie dans l'Etat de l'Egliſe au Duché d'Urbin, fut en grande eſtime dans les XV & XVI ſiecles. Son nom *De Middelbourg* vient de celui du lieu de ſa naiſſance, qui eſt la capitale de la Zélande, où il vit le jour en 1445. Il fit ſes études en l'Univerſité de Louvain, & durant ſon ſéjour qui fut de pluſieurs années, il y apprit non ſeulement la Philoſophie & la Théologie, mais encore la Médecine & les Mathématiques. Il excella tellement dans cette derniere Science, que *Jules-Céſar Scaliger* le regardoit pour le premier Mathématicien de ſon tems. De retour en Zélande, *Paul* ſe fit Prêtre & ſe mit en devoir de communiquer à ſes compatriotes les connoiſſances dont il s'étoit enrichi à Louvain ; mais comme les Sciences n'étoient point alors cultivées dans ce pays qui ſe reſſentoit encore de la barbarie des ſiecles précédens, on n'y put goûter un homme qui en faiſoit profeſſion. La choſe alla même ſi loin, qu'il fut banni de la Zélande & ſon petit patrimoine confiſqué. Moins ſenſible à cette perte, qu'au traitement qu'il recevoit de ſes concitoyens, il ſortit de Middelbourg pénétré de douleur ; il la reſſentit même ſi long-tems, que la vivacité des expréſſions dont il ſe ſert dans ſa Lettre Apologétique ſur la célébration de la Pâque, ne préſente rien moins que l'éloge de ſa patrie.

Cet injuſte traitement le ramena à Louvain, où il s'attacha plus particuliérement encore aux Mathématiques & publia quelques Ouvrages en ce genre, qui lui firent de la réputation. Son mérite reconnu engagea la Seigneurie de Veniſe à l'appeller à Padoue pour y remplir la Chaire des Mathématiques ; il ſe rendit dans cette ville, mais il s'y arrêta peu, car il ne tarda point à paſſer plus avant en Italie, & par-tout il ſe fit admirer par ſon éloquence & ſa belle latinité. Il ſe fixa enfin auprès de François-Marie de la Rovere, Duc d'Urbin, qui le fit ſon Médecin & lui donna l'Abbaye de Caſtel-Duranti. Ce fut à la recommandation de ce Prince, ſoutenue de celle du ſacré College & de l'Archiduc Maximilien, depuis

depuis Empereur, qu'il parvint à l'Evêché de Fossombrone le 30 Juillet 1494, cinq jours après la mort de Jérôme Santuccio, son prédécesseur.

Paul fut en si grande considération à la Cour de Rome, que les Papes Jules II & Léon X le nommerent Président du cinquieme Concile de Latran, qui commença, sous le premier, le 10 Mai 1512, & finit, sous le second, le 16 Mars 1517. Il dédia à Léon quatorze livres *De Paschali observatione*, & dix-neuf *De die Passionis Dominicæ* à l'Empereur Maximilien I. Il en écrivit encore plusieurs autres sur différens sujets; mais comme aucun n'a rapport à la matiere que je traite, je passe à sa mort qui arriva à Rome le 15 Décembre 1534, à l'âge de 89 ans. Son corps fut enterré dans l'Eglise des Allemands de Sainte Marie *dell anima*, & les Exécuteurs de son testament firent mettre cette Inscription sur son Tombeau:

PAULO ANTISTITI FORO-SEMPRONIENSI
A Middelburgo, insigni Inferioris Germaniæ Oppido,
Viro liberalium Artium disciplinis,
Pietate, animique moderatione, longè omnibus anteferendo,
Ab Julio II & Leone X, Pont. Max.
Ad præsidendum Lateranensi Concilio electo & evocato;
Vitæ suæ curriculò annorum LXXXIX in gloria exactò,
Restitutâque Deo Romæ inter cæremonias Ecclesiasticas divinâ sui parte,
PETRUS VORSTIUS,
Episcopus Aquensis, Referendarius & S. Rotæ Locum-tenens,
ET FREDERICUS CALVARIUS,
Utriusque Censuræ Doctor & Eques,
Executores Poss.
Obiit XIX Kal. Januarii
Ann. Salutis CIↃ. IↃ. XXXIV.

PAUL de Venise. Voyez SARPI.

PAUL, (Jean de Saint) Médecin dont *Astruc* parle, sous l'an 1400, dans l'Histoire de la Faculté de Montpellier, étoit François selon *Schenckius*, & de Salerne, selon d'autres. *Astruc* avoue qu'il n'a ni preuve ni conjecture pour mettre *Jean de Saint Paul* au rang des Médecins sortis de l'Ecole de Montpellier; tout ce qu'il assure, c'est que cet Auteur est ancien, & qu'on lui attribue des Ouvrages écrits sous ces titres: *Breviarium Practicæ. Medicinæ simplices. De morbis particularibus. De morbis simplicibus.* Ces Ouvrages n'ont point été imprimés.

PAUL, (Pierre-François) Médecin de Florence fort attaché à la doctrine de *Galien*, fut en réputation vers l'an 1528. Son érudition lui mérita l'estime de tous ceux qui le connurent, & il en laissa des preuves dans un Ouvrage, où il parle non seulement des effets de la saignée, mais encore du manuel de cette opération. Il est intitulé:

Adversùs Avicennam de Venæ-Sectione. Venetiis, 1533, *in*-4, avec quelques Opuscules de la façon des Membres de la nouvelle Académie de Florence. *Lugduni*, 1534, *in*-8.

PAULET, (Jean-Jacques) d'Anduze, petite ville de France dans le Bas-Languedoc, Docteur des Facultés de Montpellier & de Paris, a pris en objet la destruction de la petite vérole, pendant que tout le monde s'occupoit de l'Inoculation. La plupart des Ouvrages que nous avons de ce Médecin, roulent sur cette matiere :

Histoire de la petite vérole. Paris, 1768, deux volumes *in*-12.

Mémoire pour servir de suite à l'Histoire de la petite vérole. 1768, *in*-12.

Le secret de la Médecine, ou préservatif contre la petite vérole. 1768, *in*-12.

Avis au peuple sur son plus grand intérêt. 1769, *in*-12.

Recherches historiques & physiques sur les maladies épizootiques. Paris, 1775, deux volumes *in*-8. L'exercice de la Médecine Vétérinaire n'a commencé à devenir sensiblement avantageux, que depuis que le traitement des maladies épizootiques a été dirigé d'après les connoissances que fournissent concurremment la Physique, la Chymie, l'Anatomie & la Médecine.

Nouveaux faits & observations qui confirment qu'on peut se préserver de la petite vérole. Paris, 1776, *in*-12. Après avoir dit que la petite vérole ne se communique point par l'entremise de l'air, après avoir prouvé que le germe inné de cette maladie est une chimere; l'Auteur rapporte des certificats pour appuyer la possibilité d'éviter ce fléau, au moyen des précautions qu'il indique.

PAULI (Jean-Guillaume) naquit à Leipsic le 19 Février 1658. Il étudia dans l'Université de sa ville natale, & après y avoir reçu le bonnet de Docteur en Médecine le 24 Novembre 1681, il aima mieux prendre le parti de perfectionner ses connoissances par les voyages, que celui de se jetter prématurément dans la pratique. Il sortit de chez lui peu de tems après sa promotion & commença ses courses par l'Italie, d'où il passa successivement en France, en Espagne, en Angleterre, en Dannemarc, dans les Pays-Bas & en Allemagne. Résolu qu'il étoit de se fixer dans sa patrie, il n'y fut pas plutôt rentré, qu'il chercha à obtenir quelque place dans la Faculté de Médecine. Ce fut en 1691 qu'il en devint Assesseur; en 1703, il obtint la Chaire de Physiologie, celle d'Anatomie & de Chirurgie en 1706, & celle de Pathologie en 1720. Ce Médecin survécut peu d'années à sa promotion à cette derniere place, car il mourut le 13 Juin 1723. On a de lui plusieurs Dissertations Académiques; des Commentaires sur l'Anatomie & la Chirurgie de *Van Hoorne*, qui parurent à Leipsic en 1707, *in*-8, sous le titre d'*Annotationes in Opuscula Anatomico-Chirurgica Joannis Van Hoorne*; & un Ouvrage intitulé : *Speculationes & Observationes Anatomicæ*, imprimé dans la même ville de Leipsic en 1722, *in*-4.

PAULI (Simon) vint au monde le 6 Avril 1603 à Rostock, ville d'Allemagne dans le Cercle de la Basse Saxe : *Henri*, son pere, Médecin de Sophie, Reine Douairiere de Dannemarc, mourut en 1610; mais la considération, dont il avoit joui à la Cour de Copenhague, ne laissa pas son fils sans protecteurs, car ce fut à leur sollicitation que Christiern IV le gratifia d'une pension capable de fournir aux frais de ses études. Aidé d'un secours aussi puissant que nécessaire pour voyager utilement & commodément, il parcourut les Pays-Bas, l'Angleterre, la France & l'Allemagne. La célébrité de *Riolan* l'arrêta assez long-tems à

Paris pour profiter des inſtructions de ce ſavant Maître; mais il s'arrêta davantage à Wittemberg, où il fut reçu Docteur en Médecine le 17 Août 1630. D'abord après ſa promotion, il ſe rendit à Lubeck dans le deſſein de s'y fixer. Des circonſtances inattendues lui firent quitter cette ville, en 1632, pour paſſer à Roſtock, où il demeura juſqu'en 1639, qu'il alla s'établir à Copenhague & remplir les Chaires d'Anatomie, de Chirurgie & de Botanique de la Faculté de cette ville. En 1648, il fut nommé Médecin de Cour, & de cette place il monta, en 1656, à celle de premier Médecin de Fréderic III qui lui donna, en 1666, la Prélature d'Arhuſen dans le Nord-Jutland, charge qui eſt demeurée dans ſa famille. A la mort de Fréderic arrivée le 19 Février 1670, *Pauli* devint premier Médecin de Chriſtiern V qui lui ſuccéda. Il occupa ce poſte pendant dix ans, & mourut le 25 Avril 1680, âgé de 77, aprés avoir enrichi ſa profeſſion de pluſieurs Ouvrages, dont voici les titres & les éditions:

Quadripartitum de ſimplicium medicamentorum facultatibus. Roſtochii, 1639, 1640, *in*-4. *Argentorati*, 1667, *in*-4, avec des augmentations, telles que *Doſes medicamentorum: Programma de officio Medicorum: Oratio de Hippocrate: Laurembergii Botanotheca. Ibidem*, 1674, *in*-4. *Hafniæ*, 1668, *in*-4, avec une Table de matieres qui eſt fort étendue. *Francofurti ad Mœnum*, 1708, *in*-4, avec un Commentaire de ſa façon, *De abuſu Tabaci Americanorum veteri, & herbæ Thée Aſiaticorum in Europa novô*. Ce Commentaire a paru ſéparément à Roſtock en 1661, *in*-4, à Strasbourg en 1665 & 1681, *in*-4, à Londres en 1746, *in*-8. Le *Quadripartitum* tire ſon nom des quatre faiſons de l'année, ſuivant leſquelles il eſt diviſé.

Oratio de Anatomiæ origine, præſtantiâ & utilitate. Hafniæ, 1643, *in*-4. *Francofurti*, 1656, *in*-4.

Oratio ad Profeſſores & Studioſos Roſtochienſes, cur, ſicut inter Plaſtas Phydias, inter Pictores Apelles, ità inter Medicos Hippocrates celebretur, nemove hâc ætate ſimilis ei exiſtat? Hafniæ, 1644, *in*-8. C'eſt l'Oraiſon ſur *Hippocrate*, qu'on a joint à l'édition de Strasbourg de 1667, pour augmenter le volume du *Quadripartitum*.

Programma quô Theatrum Anatomicum auſpicatus eſt. Hafniæ, 1644, *in*-4.

Icones Floræ Danicæ. Ibidem, 1647, *in*-4. Cet Ouvrage qui eſt différent du *Quadripartitum*, contient 393 figures de *Lobel*, quelques-unes de *Taberna-Montanus*, & pluſieurs qui appartiennent à l'Auteur.

Viridaria Regia varia & Academica. Hafniæ, 1653, *in*-12. Sous ce petit volume, on trouve le Catalogue des plantes du jardin de Copenhague, celui du jardin de Paris par *La Broſſe*, ceux de Varſovie, d'Oxford, de Padoue, de Leyde & de Groningue.

Digreſſio de vera, unicâ & proximâ causâ Febrium. Francofurti, 1660, *in*-4. *Argentorati*, 1678, *in*-4. On a joint à cette ſeconde édition: *Relatio de periculoſiſſimô, difficillimô Anatomicô & Chirurgicô caſu.*

Methodus dealbandi oſſa pro Sceletopoeia. Hafniæ, 1668, *in-folio*, 1673, *in*-4.

Obſervationes in coctura oſſium, præſertim Sterni. On les trouve dans la Bibliotheque Anatomique de *Manget.*

PAULI, (Jacques-Henri) fils du précédent, naquit à Copenhague où il étudia la Médecine avec beaucoup de ſuccès. En 1658, il ſe mit à voyager,

mais ce fut avec tant de méthode & de fruit, qu'il rapporta dans sa patrie une infinité de connoissances qu'il avoit puisées chez l'étranger. Elles lui mériterent, en 1662, la Chaire d'Anatomie dans les Ecoles de l'Université de sa ville natale ; & comme ses talens ne se bornoient point à la Médecine, on lui donna la charge de Professeur d'Histoire en 1664, & en même tems, le titre d'Historiographe du Roi Fréderic III. Il abandonna ces emplois dans la suite, & ce fut lorsqu'on le jugea capable d'en occuper d'autres dans les affaires d'Etat, dont il s'acquitta si bien, que Christiern V l'ennoblit en 1697. *Pauli* ajouta alors à son nom celui de *Rosenschild.* On a de lui une bonne édition des Observations de *Bellini* sur la structure des reins, & le Traité suivant qui est de sa façon :

Anatomiæ Bilsianæ Anatome, occupata imprimis circa vasa meseraïca & labyrinthum in ductu roriferô. Hafniæ, 1663, *in*-4. *Norimbergæ*, 1664, *in*-4. *Argentorati*, 1665, *in*-8. On a joint aux deux dernieres éditions : *Joannis Jacobi Wepferi de dubiis Anatomicis Epistola cum Responsione.*

PAULLINI, (Christian-François) Membre de l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom d'*Arion* I, & de celle des *Ricovrati*, étoit d'Eisenach dans la Thuringe, où il naquit le 25 Février 1643. Les villes de Konigsberg, de Copenhague, de Kiell & de Rostock, furent celles où il étudia les différentes sciences qui l'ont distingué ; il ne s'y borna cependant point, car il fut couronné Poëte à Hambourg, promu à la Maîtrise-ès-Arts à Wittemberg, & reçu Docteur en Médecine à Leyde, lorsqu'il passa en Hollande au retour d'un voyage d'Angleterre. Dès qu'il eut pris le bonnet de Docteur, il parcourut encore la Norwege, la Suede, la Courlande & la Livonie ; il avoit même formé le dessein de voir toute l'Italie, mais il en fut empêché par la maladie qui le retint en Allemagne. Il fit sa profession à Hambourg, à Altena & dans tout le Holstein jusqu'en 1675 qu'il passa en France, après avoir obtenu le titre de Comte Palatin en récompense de ses bons offices. A son retour de France, l'Evêque de Munster le prit à son service en qualité de premier Médecin & d'Historiographe ; mais en 1689 il retourna à Eisenach, où il mourut le 10 Juin 1712, après avoir été retenu chez lui pendant sept ans par une paralisie de tout le côté droit. Ce Médecin a publié beaucoup d'Ouvrages, la plupart plus curieux qu'utiles ; ils sont intitulés :

Cynographia curiosa, seu, Canis descriptio : accedit Joannis Caii Libellus de Canibus Britannicis. Norimbergæ, 1685, *in*-4.

Theatrum illustrium Virorum Corbeiæ Saxonicæ, Jenæ, 1686, *in*-4.

Bufo breviter descriptus. Norimbergæ, 1686, *in*-4.

Sacra herba, seu, nobilis Salvia descripta. Augustæ Vindelicorum, 1688, *in*-4.

Tractatus de Anguilla. Lipsiæ, 1689, *in*-12.

Talpa descripta. Francofurti & Lipsiæ, 1689, *in*-12.

Lagographia curiosa, seu, Leporis descriptio. Augustæ Vindelicorum, 1691, *in*-8.

Lycographia, seu, de natura & usu Lupi Libellus. Francofurti, 1694, *in*-8.

Observationes Physico-Medicæ. Norimbergæ, 1695, *in*-4. *Lipsiæ*, 1706, *in*-8.

Onographia, seu, de Asino. Francofurti, 1695, *in*-8.

Flagellum salutis, en Allemand. Francfort, 1698, *in*-8.
De pagis antiquis Germaniæ Commentarius. Francofurti, 1699, *in*-12.
Historia Visbeccensis. Ibidem, 1699, *in*-12.
De Jalappa Liber singularis. Ibidem, 1700, *in*-8.
De Theriaca cœlesti reformatâ. Ibidem, 1701, *in*-8.
De Lumbrico terrestri Schediasma. Francofurti & Lipsiæ, 1703, *in*-8.
De candore Liber singularis. Lipsiæ, 1703, *in*-8.
Disquisitio curiosa: an mors naturalis plerumque sit substantia verminosa? Francofurti & Lipsiæ, 1703, *in*-8.
Nucis moschatæ curiosa Descriptio Historico-Physico-Medica. Ibidem, 1704, *in*-8. *Erfordiæ*, 1704, *in*-8.

PAULMIER, (Julien LE) dit *Palmarius*, né à Coutances en Normandie, d'une famille noble & ancienne, fit ses études à Paris, où il fut reçu Docteur de la Faculté, après avoir obtenu le même honneur à Caen. Comme il avoit demeuré dix ans avec *Fernel* & qu'il avoit su profiter des instructions de ce savant Maître, il acquit la réputation d'un des plus habiles Médecins de son siecle. Il en fit la preuve dans la personne du Roi Charles IX; car ce Prince ayant été réduit au plus triste état par des veilles immodérées, il entreprit de le guérir & il y réussit. Il suivit ensuite le Duc d'Anjou, frere de ce Monarque, dans les Pays-Bas, & s'y signala comme guerrier & comme Médecin. Sur la fin de sa vie, il se retira à Caen, où il mourut en 1588, âgé de 68 ans. On a de lui:

Traité de la nature & curation des plaies de pistolet, harquebouse & autres bastons à feu. Paris, 1568, *in*-8. Caen, 1569, *in*-4. L'Auteur y suit l'opinion de son siecle & déclare que la brûlure est le principal symptome qu'il faut combattre.

De morbis contagiosis Libri VII. Parisiis, 1578, *in*-4. *Francofurti*, 1601, *in*-8. *Hagæ Comitis*, 1664, *in*-8.

De Vino & Pomace Libri duo. Parisiis, 1588, *in*-8. Le même Ouvrage en François. Caen, 1589, *in*-8.

PAULMIER, (Pierre) de Coutances en Normandie, prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Médecine de Paris vers l'an 1595. Cette Faculté avoit fait un Décret, en 1566, contre l'usage des remedes antimoniaux, à l'occasion d'un Médecin de Montpellier, nommé *de Launay*, qui se servoit de ces remedes à Paris; & ce Décret étoit conçu en ces termes: *Universi Collegii Medicinæ Facultatis conventu habitô super Stibii seu Antimonii judiciô & lege ferendâ, sancitum est omnium, qui in Medicina claruerunt, auctoritate atque rationibus, cùm alibi sæpè tùm nuper apud Patronum Regium deductis, ipsum Stibium deleterium esse, & inter ea simplicia, quæ venenatâ qualitate pollent, annumerandum, nec posse quâvis arte emendari, ut intrò citra molestissimam noxam possit assumi. Datum in Scholis Medicinæ, tertiò Calendas Augusti, annô* 1566. *Simon Pietre* étoit alors Doyen de la Faculté.

Ce fut conformément à cette résolution, que le Parlement défendit, la même année, de se servir de remedes antimoniaux en Médecine. Cette défense n'empêcha cependant point que quelques Médecins ne les missent en usage; mais l'ef-

prit de la plupart des Membres de la Faculté de Paris fut toujours le même, c'eſt-à-dire, fort animé & prévenu contre cette ſorte de remede. On trouve encore des traces bien marquées de cette prévention au commencement du XVII ſiecle; & ſans parler de *Théodore Turquet de Mayerne*, contre qui la même Faculté lâcha le Décret le plus violent le 5 Octobre 1603, on regarda comme une levée de bouclier, la hardieſſe avec laquelle *Paulmier* s'aviſa d'employer les médicamens tirés de l'Antimoine & d'écrire pour la défenſe de la Chymie. La réputation dont ce Médecin jouiſſoit, n'empêcha pas la Compagnie, dont il étoit Membre, de ſévir contre lui & de le chaſſer de ſes Ecoles en 1608. Pluſieurs perſonnes trouverent qu'on l'avoit puni trop rigoureuſement, & d'autres blâmerent ouvertement la conduite qu'on avoit tenue à ſon égard. Cependant, ſi l'on en croit ce qui eſt dit dans les Remarques qui éclairciſſent l'Eloge Hiſtorique de la Faculté de Médecine de Paris, prononcé aux Ecoles le 16 Octobre 1770 par M. *Jacques-Albert Hazon*, la choſe n'alla pas ſi loin. On lit dans ces Remarques, page 74: » Je dois dire à la louange de M. *Pierre Paulmier*, qu'il abjura ſes erreurs, & » rentra dans le giron de la Faculté; car il avoit été menacé d'être rayé du » tableau. » La peine fut donc ſimplement comminée, & la conduite de l'accuſé en empêcha l'exécution.

Voici ce qui eſt rapporté à la même page au ſujet de la même affaire. « 1603. » 1604. Dans le commencement du dernier ſiecle, l'Alchymie regnoit encore. Si » elle n'avoit poſé que des principes ſolides de Métallurgie, la Faculté ne ſe ſe- » roit pas oppoſée aux Ecrits des Alchymiſtes dont elle pouvoit tirer quelque » utilité pour la Chymie: elle ne les auroit pas condamnés. Mais l'Alchymie pré- » tendoit ſe revendiquer l'Art de guérir, appliquer ſes principes au corps hu- » main, & combattre les principes d'Hippocrate & de ſes Sectateurs, fondés ſur » l'obſervation de la nature, le méchaniſme des fonctions & la marche des ma- » ladies. Les Alchymiſtes, en un mot, publierent pluſieurs Libelles pleins d'er- » reurs, oppoſés à la bonne Médecine; on en peut juger par le Livre de *Pierre* » *Paulmier*, intitulé: *Lapis Philoſophicus Dogmaticorum, contra Hippocratis, Galeni &* » *veterum Medicorum doctrinam* ..... MM. Duret & Riolan, avec les Doyens » Gilles Héron & François Duport, furent chargés de l'examen de ces Ecrits. » Comme M. Riolan fut le rédacteur de ces cenſures, & qu'il employa plus » de travail que les autres Commiſſaires, la Compagnie lui fit préſent d'une ſaliere » d'argent d'un bon poids, pleine de ſel, ſymbole de la ſageſſe de ſes remarques, » avec une inſcription gravée ſur l'endroit le plus apparent: *Facultas ſaluberrima* » *hoc me munere donavit.* De plus, en conſidération des ſervices du pere, elle fit » remiſe au fils de 180 livres qui devoient entrer dans ſes coffres, pour ſon Doc- » torat. Elle l'établit Archidiacre des Ecoles, & caſſa l'élection des Etudians qui » en avoient nommé un autre, quoique ce fils de Maître & Bachelier eût requis » la préférence. »

La vigueur de ce procédé n'arrêta pas la vogue que prenoit l'Antimoine; comme les Empiriques s'en ſervoient utilement au préjudice des Médecins, leurs ſuccès frapperent ſi vivement quelques Membres de la Faculté, qu'ils en devinrent jaloux & commencerent à employer ſecretement ce minéral, qui fut enfin mis au rang des purgatifs dans l'Antidotaire fait en 1637. Mais pluſieurs Médecins

s'étant ouvertement déclarés pour l'Antimoine environ l'an 1650, l'ufage en devint très-commun, & la queftion fi l'on pouvoit s'en fervir, fut regardée dans l'Ecole comme problématique. *Jean Chartier* compofa un Livre pour la défenfe de ce minéral & l'intitula : *Le plomb des Sages.* Vers le même tems, c'eft-à-dire, environ le milieu du XVII fiecle, *Eufebe Renaudot* mit au jour le *Panégyrique de l'Antimoine juftifié & triomphant*, pendant que le fatyrique *Gui Patin* tenoit un gros Regiftre des malades tués par l'effet de l'Emétique ; il appelloit ce Regiftre le *Martyrologe de l'Emétique, ou le témoignage de la vertu énétique* (ab enecando.) *Jacques Grevin* avoit déja traité l'Antimoine de poifon dans un Ouvrage publié en 1566, c'eft-à-dire, la même année que parut le Décret de la Faculté ; cet Auteur infifte avec force fur la néceffité de profcrire le débit de ce minéral, ainfi qu'il avoit été fait par le Miniftere public au fujet de l'Orpiment & du Vif-argent.

La divifion de fentimens fut fi grande après le milieu du XVII fiecle, les efprits s'échaufferent tellement au fujet des préparations antimoniales, & les conteftations fur leurs qualités falutaires ou nuifibles allerent fi loin, qu'on fut obligé d'avoir recours à l'autorité du Parlement, qui ordonna à la Faculté de Paris de s'affembler pour délibérer fur cette matiere. En exécution de cet Arrêt, les Docteurs furent convoqués pour le 29 Mars 1666. De cent deux qui opinerent, il s'en trouva quatre-vingt-douze qui furent d'avis de mettre l'Emétique au rang des remedes purgatifs ; & fuivant leur avis, la Faculté fit un Décret pour en approuver l'ufage. Le 10 Avril de la même année, le Parlement rendit un Arrêt par lequel, conformément au Décret, il permit aux Docteurs en Médecine de fe fervir d'Antimoine, d'en écrire, d'en difputer, & fit défenfe à toutes perfonnes d'en faire aucun ufage que par leurs avis. Ainfi finit la célebre difpute fur l'Antimoine, dont le Docteur *Paulmier* avoit manqué d'être la victime 58 ans auparavant. Voici les titres des Ecrits qu'il a publiés pour défendre fa caufe :

Lapis Philofophicus Dogmaticorum, quô Scholæ Medicæ judicium de Chymicis declaratur, cenfura in fraudes parachymicorum defenditur, affertô veræ Alchemiæ honore. Parifiis, 1609, *in*-8.

Confutatio objectionum quas Cenforii, ementitô Scholæ Medicæ Parifienfis nomine, Palmario propofuerunt. Ibidem, 1609, *in*-8.

Laurus Palmaria frangens fulmen fubventaneum Cyclopum, falsô Scholæ Parifienfis nomine evulgatum. Ibidem, 1609, *in*-8.

PAUSANIAS, fils d'*Anchitus* & difciple d'*Empédocle* d'Agrigente, étoit d'une ville de Sicile qui ne fubfifte plus & qui portoit le nom de Gela ou Cherza. *Paufanias* fe fit beaucoup de réputation par fes connoiffances médicinales environ 444 ans avant la venue de Notre Seigneur. Son Maître avoit conçu tant d'eftime pour lui, qu'il compofa en fon honneur une Epigramme dont parle *Diogene* de Laerce, & qui fut ainfi rendue en Latin :

Paufaniam Anchiti natum, Phœbique nepotem,
Clarum aluit Medicum patria clara Gela.
Qui multos diris homines languoribus ægros
Eripuit furvis Perfephones thalamis.

PAYNGK, (Affuerus) de Hufum, ville de Dannemarc, premier Médecin de Fréderic III, étoit fils de *Pierre-Théodore Payngk*, Chymifte du Roi Chriftian IV. *Affuerus* mourut le 13 Mai 1657, âgé de 59 ans, & laiffa un Recueil fous le titre d'*Operationes Chymicæ rariores*, que *Thomas Bartholin* inféra dans fa *Cifta Medica* imprimée à Copenhague en 1661, *in*-8.

PAYS-BAS. (Progrès des Sciences dans les) Le VIII fiecle fembla promettre un nouveau jour aux Lettres & aux Sciences. Charlemagne travailla de tout fon pouvoir au rétabliffement des études; il attira des Savans étrangers par l'honneur & par les récompenfes, & les chargea d'éclairer fes vaftes Etats, en y répandant les connoiffances qui avoient été concentrées jufqu'alors dans les Ecoles épifcopales & monaftiques. Il établit des Ecoles dans les principales villes de fon Empire, & même dans fon palais; mais co mme les Maîtres qui préfidoient à cette fage inftitution, ne fe bornoient pas uniquement aux études qui convenoient à ceux qui fe deftinoient à la Cléricature, les laïques purent profiter d'un enfeignement plus fortable à leur goût & aux places qu'ils tenoient dans le monde. Les fruits qu'on étoit en droit d'efpérer de cet établiffement, ne furent cependant point auffi grands que les vues de Charlemagne avoient femblé le promettre; la mort de ce Prince, arrivée à Aix-la-Chapelle en 814, replongea les Sciences dans l'état de langueur d'où il les avoit voulu tirer, & comme les lumieres, qu'on devoit à fes foins, étoient encore trop foibles pour fe foutenir fans le fecours des Maîtres qu'il avoit protégés, elles ne tarderent point à s'éteindre. On fut encore obligé d'aller étudier dans les Ecoles épifcopales ou monaftiques. Dans nos Provinces, c'étoit principalement à Liege, à Saint Amand, à Lobbes, à Saint Bertin, qu'on fe rendoit, en attendant la fondation des Ecoles féculieres. Dans le XIII fiecle, le goût des Sciences attiroit encore les jeunes gens dans ces pieufes retraites; mais l'enfeignement ne s'étendoit guere au delà des premiers rudimens, des principes de la Langue Latine, de la Religion & de quelques connoiffances fur la Poéfie & l'Hiftoire. C'étoit beaucoup favoir dans un tems où la plupart des gens du monde végétoient dans l'ignorance la plus profonde; ceux qui vouloient s'inftruire plus amplement, fe rendoient dans les Univerfités de France & d'Italie.

Philippe le Bon, Duc de Bourgogne & Souverain des Provinces Belgiques, n'eut pas plutôt fuccédé à fon pere, Jean Sans-peur, en 1419, qu'il fentit combien les Sciences influent fur le bonheur des Etats. Il travailla à ranimer le goût des Lettres dans l'efprit de fes fujets & il eut l'avantage de trouver des hommes qui n'attendoient que le moment d'être protégés, pour feconder fes intentions. Les fuccès fuivirent de fi près les grands deffeins de ce Prince, qu'on vit paroître, fous fon regne, quantité d'Hiftoriens & de rédacteurs de Chroniques, dont les Ouvrages font d'autant plus recherchés aujourd'hui, qu'on y trouve les faits rendus avec la plus exacte vérité, & qu'ils fervent à confondre les Ecrivains modernes que la paffion ou l'intérêt national a portés à falfifier le fonds hiftorique des événemens.

La Maifon de Bourgogne ne fe borna pas à réveiller l'amour des Lettres & à protéger les Savans, elle s'attacha à recueillir les Ouvrages les plus ef- timés

times, & elle forma une collection riche pour le tems, dont les précieux restes ont donné naissance à la Bibliotheque Royale de Bruxelles.

Comme les Pays-Bas n'eurent point d'Université avant la fondation de celle de Louvain, en 1426, par Jean IV, Duc de Brabant, les amateurs des Sciences furent obligés de passer dans les Ecoles étrangeres. Ceux qui vouloient étudier la Médecine, alloient s'instruire en France, mais principalement en Italie. Padoue & Bologne furent les Universités les plus suivies par les Médecins des Provinces Belgiques; ils ne sortoient de ces Ecoles qu'après avoir pris leurs grades, ou ils s'y fixoient, pour correspondre à l'empressement qu'on avoit de mettre au grand jour les talens supérieurs, par lesquels ils s'étoient distingués pendant le cours de leurs études.

Antoine Perrenot, connu depuis sous le nom de Cardinal de Granvelle, avoit étudié dans les principales Académies de l'Europe, & s'étoit rendu savant dans les Langues, les Belles-Lettres & l'Eloquence. Plein de goût pour les Sciences qu'il aimoit, il travailla à les faire fleurir dans les Pays-Bas, & il eut la satisfaction de voir qu'il ne leur manquoit que de l'encouragement, pour exciter les peuples à faire fruit des heureuses dispositions qu'ils avoient reçues de la nature. Mais les troubles qui s'éleverent dans nos Provinces en 1578, arrêterent les progrès qu'il étoit d'autant plus aisé alors de faire dans les Sciences, qu'on avoit augmenté le nombre des Professeurs, en établissant une Université à Douay en 1562. Les Pays-Bas devenus le théatre de la confusion, de la guerre & de la politique, cesserent d'être la patrie des Savans; les Sciences effrayées chercherent ailleurs un asyle tranquille, que leur refusoient des provinces dévastées par les horreurs qui accompagnent les guerres civiles.

A ces tems de trouble succéderent des jours plus heureux; les Lettres reprirent plus de vigueur, de célebres Ecrivains donnerent au public les fruits de leurs veilles & de leurs études. Il est vrai que les Ouvrages sortis de leur plume ne furent point de nature à en imposer à la multitude; comme ils ne roulent, pour la plupart, que sur des matieres utiles & scientifiques, qu'ils sont d'ailleurs écrits en Latin ou en Flamand, nos voisins n'y trouverent point cette finesse d'esprit, cette teinte légere & brillante, qu'ils regardent comme la pierre de touche du génie. L'objet de nos Ecrivains fut toujours d'approfondir les choses; ils s'attacherent plus à résoudre les difficultés des Sciences, qu'à briller par la diction: il leur suffit de faire preuve de savoir & de jugement.

Les Pays-Bas changerent de Souverain à la suite du Traité d'Utrecht conclu en 1713. Le Gouvernement tout occupé à guérir les plaies de l'Etat, ne porta guere son attention sur les Lettres qui languissoient faute d'émulation. Pour leur donner plus d'activité, il étoit nécessaire qu'un heureux concours de circonstances vînt y contribuer. Suivant l'Auteur du Discours préliminaire qui est à la tête du premier Tome des Mémoires de l'Académie Impériale & Royale des Sciences & Belles-Lettres de Bruxelles, « il fallut que le ciel mît sur le Trône une Princesse » qui fait de l'amour de ses peuples, la base de son Gouvernement, & qui regarde, » comme un devoir sacré, le soin d'éclairer ses sujets. Il fallut que la paix & l'a-

» bondance fiffent lever fur fon Empire des jours heureux & tranquilles, & que » le Dépofitaire de fa puiffance fuprême fût un Prince chéri des peuples, un Pro- » tecteur déclaré des Arts & des talens utiles, affez bienfaifant pour les accueillir, » affez éclairé pour en apprécier le mérite. Il fallut qu'un Miniftre, ami des » Lettres, & doué d'un génie profond, fecondât fes glorieux deffeins; qu'il conçût » un projet de rétabliffement & les moyens de le réalifer, qu'il eût affez de fer- » meté pour ne point fe décourager par la rencontre de quelques obftacles, qui accompagnent toujours les entreprifes de cette nature. »

Le feu Comte de Cobenzl, Miniftre Plénipotentiaire de fa Majefté aux Pays-Bas, animé par les confeils de M. *Schoëfflin*, Profeffeur d'Hiftoire & de Droit public à Strasbourg, procura l'érection de la Société Littéraire de Bruxelles en 1769. S. M., continue l'Auteur du Difcours préliminaire, ayant affigné les fonds néceffaires pour la diftribution de deux prix annuels & pour les autres befoins de ce Corps, on fut convaincu, dès le premier concours, que la Littérature Belgique n'étoit pas fi profondément enfevelie, qu'il ne fut facile de la reffufciter. Mais la mort inopinée du Comte de Cobenzl fut une nouvelle preuve du peu de fonds qu'on peut faire quelquefois fur les apparences les plus flatteufes. La Société naif- fante, foible, fans appui, fans chef, fe vit à deux doigts de fa perte, & le Public ne douta plus qu'elle n'allât tomber dans un oubli éternel, dès la feconde année de fon exiftence.

Heureufement pour les Lettres, le Comte de Cobenzl fut remplacé par M. le Prince de Starhemberg. Dès fon arrivée à Bruxelles, S. A. fe fit rendre compte de l'état de la Société Littéraire, & vit bientôt que ce Corps n'étoit engourdi & foible, que parce qu'il étoit deftitué de cette influence heureufe qui émane du Trône, & qui porte la vie & la force dans tous les états. M. le Prince de Starhemberg obtint des Lettres Patentes de fa Majefté, par lefquelles la Société Littéraire fut érigée en Académie Impériale & Royale des Sciences & Belles-Lettres. Ce Décret qui eft daté de Vienne le 16 Décembre l'an de grace mil fept cent foixante-douze, étoit accompagné d'un Réglement qui prefcrit la forme de l'établiffement & les devoirs des Académiciens.

Tout annonce un avenir floriffant à cette Compagnie de Savans. Comme fa fondation eft marquée au coin de la fageffe & de la bienfaifance de l'Augufte MARIE-THERESE, dont le regne fera à jamais mémorable par tant d'autres établiffemens utiles; comme cette Académie a pris naiffance fous les heureux aufpices de S. A. R. le Séréniffime DUC CHARLES de Lorraine & de Bar, Gouverneur-Général de nos Provinces; comme S. A. le Prince de Starhemberg fe fait un devoir de correfpondre aux vues de l'Impératrice qu'il repréfente en qualité de Protecteur du Corps Académique, les fruits que la Nation recueillera des travaux de ce Corps, ne manqueront pas de jetter une infinité de lumieres fur la Littérature des Pays-Bas, & de remuer les refforts du génie par l'émula- tion. Déja d'excellens Mémoires ont été couronnés; déja l'Académie elle-même a publié en 1777 le premier Tome des Mémoires fortis de la plume de fes Mem- bres. On remarque dans les uns & dans les autres des vues utiles, curieufes & favantes: la Phyfique & la Médecine n'ont point été oubliées, & ces deux Sciences ne manqueront pas d'être éclairées par les connoiffances lumineufes qui partiront

d'un Corps, à qui des travaux aſſidus ne tarderont point à donner la conſiſtence la plus ſolide, la plus utile & la plus avantageuſe aux progrès des Sciences & des Belles-Lettres.

PECHLIN (Jean-Nicolas) étoit de Leyde, où il naquit en 1646. Après de bonnes études, il obtint, en 1667, le bonnet de Docteur dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de ſa ville natale, & voyagea enſuite en Italie, dont il viſita les Univerſités les plus célebres. Enrichi par les connoiſſances qu'il avoit recueillies de la bouche des premiers Maîtres, il ne lui manquoit plus que l'occaſion de les communiquer; & il la trouva cette occaſion, en 1673, dans la Chaire qu'on lui confia à Kiell dans le Holſtein. Son mérite y fit du bruit. L'Académie des Curieux de la Nature le reçut au nombre de ſes Membres, en 1678, ſous le nom de *Télamon*, & la Société Royale de Londres lui donna entrée dans ſon Corps en 1691. Mais dès l'an 1680 le Duc de Holſtein-Gottorp l'avoit nommé ſon premier Médecin, & dans la ſuite, il en devint Bibliothécaire & Conſeiller. En 1698, il accompagna ce Prince à Stockholm, & il s'y rendit encore, en 1704, avec le Prince Héréditaire, auquel il étoit attaché en qualité de précepteur. Ce fut dans cette Capitale que *Pechlin* mourut au mois de Février 1706. On a de lui pluſieurs Ouvrages, dont la plupart font preuve de ſon éloquence & de la beauté de ſon eſprit. Le principal a paru ſous le titre de *Metamorphoſis Æſculapii & Apollinis Pancreatici*; il le lâcha contre *Sylvius de le Boë* & *de Graaf*, ſous le faux nom de *Janus Leonicenus Veronenſis*. Les autres Traités de ſa façon ſont intitulés :

De purgantium medicamentorum facultatibus. Lugduni Batavorum, 1672, *in*-8. *Amſtelodami*, 1702, *in*-8, avec des augmentations.

De vulneribus ſclopetorum. Kilonii, 1674, *in*-4.

De aëris & alimenti defectu, & vitâ ſub aquis. Ibidem, 1676, *in*-8.

De habitu & colore Æthiopum. Ibidem, 1677, *in*-8. C'eſt dans le réſeau cutané qu'il établit le ſiege de la couleur des Negres. Il ſemble croire que la bile contribue à cette couleur, par la noirceur dont elle eſt naturellement empreinte, & il eſt le premier qui ait avancé cette opinion. *Barrere*, Médecin de Perpignan, l'a fait revivre vers le milieu de ce ſiecle, mais elle a été ſolidement réfutée.

Théophilus bibaculus, ſive, de potu Theæ. Francofurti, 1684, *in*-4. *Pariſiis*, 1685, *in*-12. Cet Ouvrage, qui eſt écrit en ſtyle poétique, a pour objet de vanter l'uſage du Thé, à qui l'Auteur prodigue les plus grands éloges.

Obſervationum Phyſico-Medicarum Libri tres. Hamburgi, 1691, *in*-4. On trouve d'excellentes remarques dans ce Recueil, mais auſſi beaucoup de preuves de la crédulité de *Pechlin*.

PECQUET, (Jean) Docteur de la Faculté de Montpellier, étoit de Dieppe. Il avoit l'eſprit vif & remuant, & tout propre à faire des découvertes: c'eſt à lui qu'on doit celle du Réſervoir du chyle & du Canal Thorachique, qu'il fit par rencontre, en 1647, lorſqu'il étudioit la Médecine à Montpellier. Après cet heureux prélude, il alla faire ſa profeſſion dans ſa ville natale; mais s'étant bientôt rendu à Paris, il ſe livra à d'ultérieures recherches pour découvrir completement ce qu'il n'avoit fait qu'entrevoir. M. *Portal* dit qu'il s'occupa de l'Anatomie avec

Mentel, Médecin célebre de la Faculté de Paris, avec *Pierre Mercenne* & *Jacques Duval*, ses illustres confreres. Il profita encore des conseils d'*Adrien Auzot* de Rouen, & de *Louis Gayant*, Chirurgien distingué de Saint Côme, à qui *Pecquet* dit devoir beaucoup.

Notre Médecin sut si bien user de ce que le hazard lui avoit offert, il s'expliqua en de si bons termes & avec tant de netteté pour mettre sa découverte en évidence, qu'il en eut autant d'honneur que s'il l'avoit faite au moyen des recherches préméditées. Cette découverte répandit son nom dans toute l'Europe, & l'y fit connoître dans un âge où à peine auroit-il osé lever les yeux sans ce coup de fortune : mais comme les hommes à talens ne manquent jamais d'envieux, on s'efforça de diminuer sa gloire, en disant qu'*Eustachi* l'avoit prévenu en indiquant la vraie position du Canal Thorachique qu'il avoit vu dans le cheval. Mais *Pecquet* a bien ajouté aux travaux de ce grand Anatomiste, & l'on ne peut disconvenir que c'est à lui que nous sommes obligés de la parfaite connoissance que nous avons des veines lactées qui portent le chyle au Réservoir. C'est encore lui qui a démontré que le chyle passe delà par des veines particulieres à travers la poitrine, jusqu'à la hauteur de l'épaule gauche, où il entre dans la souclaviere & ensuite droit au cœur. C'est dans l'Ouvrage suivant que l'on trouve tout cet exposé :

Experimenta nova Anatomica, quibus incognitum hactenus chyli receptaculum, & ab eo per thoracem in ramos usque subclavios vasa lactea deteguntur, avec une Dissertation Anatomique de la façon de *Pecquet*, qui est intitulée : *De circulatione sanguinis & chyli motu. Hardervici*, 1651, *in*-12. *Parisiis*, 1651, *in*-4. *Ibidem*, 1654, *in*-4, avec la Dissertation *De thoracicis lacteis* contre *Riolan* qui avoit censuré les expériences Anatomiques de l'Auteur, parce qu'elles renversoient le systême de la sanguification le plus reçu de son tems. *Lugduni Batavorum*, 1654, *in*-12. *Heidelbergæ*, 1659, *in*-8, avec le Recueil de *Syboldus Hemsterhuys*, intitulé : *Messis aurea. Amstelodami*, 1661, 1700, *in*-12. *Genevæ*, 1685, *in-folio*, dans la Bibliotheque Anatomique de *Manget*, ainsi que dans la plupart des éditions de l'Anatomie Réformée de *Thomas Bartholin*. Il y a une Traduction Angloise de l'Ouvrage de *Pecquet*, Londres, 1653, *in*-8.

Ce Médecin eut la jambe cassée dans les rues de Paris, par la chûte qu'il fit de son cheval qui s'étoit abattu sous lui ; mais il en guérit heureusement. Ce fut l'eau de vie qui le fit mourir. Cet homme avoit son foible ; il conseilloit l'usage de cette liqueur comme un remede à tous maux, & il en buvoit lui-même si abondamment, qu'elle fut enfin pour lui une eau de mort. Il finit ses jours à Paris au mois de Février 1674. M. Fouquet, dont il étoit Médecin, s'amusoit de lui à ses heures perdues, & lui faisoit expliquer les plus belles questions de la Physique. *Pecquet* en avoit beaucoup de connoissances ; & c'étoit à elles, ainsi qu'à ses talens anatomiques, qu'il devoit l'entrée de l'Académie Royale des Sciences, où il avoit été reçu en 1666.

PEDROSA, (Louis Rodriguez DE) de Lisbonne, avoit à peine vingt-ans lorsqu'il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Salamanque, où il enseigna cette Science au delà d'un demi siecle. Il étoit déja fort avancé en âge, lorsqu'il publia, en 1666, le premier Tome d'un Ouvrage intitulé : *Selectæ Philosophiæ &*

Medicinæ difficultates, quæ à Philoſophis vel omittuntur, vel negligenter examinantur. Salmanticæ, *in-folio*. Il en avoit neuf autres Tomes prêts à être mis ſous la preſſe, mais ſa mort en a privé le public.

PEFFINGER, (Jean) de Strasbourg, où il naquit le 2 Janvier 1728, étudia les Langues, la Philoſophie & les Mathématiques ſous les plus habiles Maîtres de cette ville. Ce fut en 1747 qu'il commença à fréquenter les cours de Médecine; mais il ne le fit pas long-tems dans ſa patrie, car il ſe rendit à Jene, en 1748, pour y entendre les leçons du célebre *Hamberger*, & au mois d'Avril de l'année ſuivante, il ſe mit à parcourir les différentes Univerſités de l'Allemagne. De retour à Strasbourg, *Peffinger* y continua ſes études de Médecine, & le 30 Mars 1751, il ſoutint une Theſe ſous la Préſidence de M. *Eiſenmann*. Au mois d'Octobre ſuivant, il ſe rendit à Paris pour y profiter des cours d'Anatomie & s'exercer aux opérations chirurgicales. Le 30 Mai 1753, il fut reçu Docteur en Médecine à Strasbourg, où il parvint, le 24 Août 1759, à la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie vacante par la mort de *Boecler*. Il a rempli cette Chaire juſqu'en 1768 qu'il a été nommé à celle de Pathologie & de Pratique. On a de lui une bonne Diſſertation *De muſculari vi & naturâ*, qu'il ſoutint pour ſon Doctorat.

PEILIGK (Jacques) vécut vers la fin du quinzieme ſiecle. Il eſt le premier qui ait donné des planches d'Anatomie, car celles de *Magnus Hund* & de *Carpi* ne parurent que deux ou trois ans après. On doit bien s'attendre à l'inexactitude des figures de *Peiligk*; ſes deſcriptions ne valent guere mieux, puiſqu'il les a tirées des Arabes qui n'excelloient pas en Anatomie. L'Ouvrage ſuivant, qui eſt de la façon de cet Auteur, a paru ſous le voile de l'Anonyme, ſelon M. *de Haller* qui en avoit un exemplaire dans ſa Bibliotheque :

Compendioſa capitis phyſici declaratio, principalium humani corporis membrorum figuras liquidò oſtendens. Lipſiæ, 1499, 1518, *in-folio*. Le *Theſaurus veræ Philoſophiæ & divinæ ſapientiæ* qui parut à Leipſic en 1505, *in-folio*, n'eſt point un nouveau titre de l'Ouvrage que je viens de citer, comme l'a dit l'Hiſtorien de l'Anatomie & de la Chirurgie; c'eſt un Traité tout différent qui appartient à *Alberus* & dont *Peiligk* n'eſt que l'Editeur. Voyez là deſſus *Methodus ſtudii Medici* par M. *de Haller*, page 499.

PEIRESC, (Nicolas-Claude Fabri, Seigneur de) naquit le premier Décembre 1580 au Château de Bougencier en Provence. Il étudia le Droit dans pluſieurs Univerſités & fut Conſeiller au Parlement d'Aix; mais il ne ſe borna pas à cette Science, il ſe rendit habile en beaucoup d'autres ſous les Maîtres les plus célebres, avec qui il fut lié toute ſa vie. Il finit par embraſſer l'Etat Eccléſiaſtique, & mourut à Aix le 24 Juin 1637. *Peireſc* a laiſſé un grand nombre de Manuſcrits ſur différentes matieres, mais ils n'ont point de rapport à mon objet. Ce qui intéreſſe la Médecine, c'eſt que ce Savant a ſupérieurement cultivé l'Anatomie; au moins *Gaſſendi* qui a écrit ſa vie, *Pecquet*, & quelques autres Auteurs lui rendent ce témoignage. *Pecquet* nous apprend que *Peireſc* fut témoin des recherches qu'il fit ſur le réſervoir du chyle dans un pendu, une demi-heure après ſon ſupplice, & il ajoute que *Peireſc* lui-même avoit eu ſoin de faire manger le cri-

minel avant que la sentence de mort lui fût prononcée. La curiosité de ce Savant l'engagea à disséquer les yeux de différens animaux, à faire des expériences sur la vision, & à déterminer le degré de convexité des crystallins.

PELLEGRINI, (Pompée) de Bologne, prit le bonnet de Docteur en Médecine dans cette ville, où il enseigna ensuite la Philosophie jusqu'à sa mort arrivée le 28 Février 1542, à l'âge de 49 ans. Il est Auteur d'un Ouvrage sur la noblesse de la Médecine, qu'il fit imprimer à Bologne.

PELLETIER, (Gaspar) de Middelbourg en Zélande, s'appliqua à la Médecine & se fit recevoir Docteur en l'Université de Montpellier, où il fut Aide de *Richer de Belleval*, Démonstrateur d'Anatomie & de Botanique. De retour dans sa patrie, il s'y distingua tellement par la pratique de son Art, que les Magistrats lui conferent la charge de Médecin ordinaire de leur Hôpital. Mais il avoit trop de mérite pour en demeurer-là; en effet, on lui en reconnut tant, qu'il finit par être Echevin & ensuite Conseiller de sa ville natale. Peu de tems avant sa mort, il demanda la survivance de sa place de Médecin de l'Hôpital pour son fils *Adrien* qui s'étoit déja fait un nom par ses succès; elle lui fut accordée le 23 Septembre 1658. *Pelletier* le pere mourut l'année suivante, & laissa au public un Ouvrage intitulé :

Plantarum, tùm patriarum, tùm exoticarum, in Walachria Zelandiæ Insulâ nascentium, Synonyma. Middelburgi, 1610, *in*-8. Ce Livre, qui est aujourd'hui fort rare, fut dédié par l'Auteur à la Régence de Middelbourg, dont il reçut un bassin d'argent en présent, ensuite de résolution prise le 16 Juillet 1610.

PELLETIER (Jacques) naquit dans une bonne famille du Mans le 25 Juillet 1517. Il fut Principal du College de Bayeux, & puis de celui du Mans à Paris, où il mourut au mois de Juillet 1582. On n'a pas de peine à croire que les devoirs attachés à ces places ne laisserent guere à *Pelletier* le tems de s'occuper de la pratique de la Médecine; mais il avoit encore pour elle moins de goût que de loisir. Il avoit cependant fait de bonnes études; car la Notice des Médecins de Paris, par M. *Baron*, fait mention de lui comme Licencié, sous le Décanat de *François Brigard*, élu en Novembre 1558 & continué en 1559. Les Bibliographes lui attribuent d'ailleurs les Ouvrages dont voici les titres :

De peste Compendium. Basileæ, 1557, *in*-8.

De conciliatione locorum Galeni Sectiones duæ. Parisiis, 1560, *in*-4. *Ibidem*, 1565, *in*-8, avec le Traité de *Jérôme Cardan*, qui est intitulé : *Contradicentium Medicorum Libri duo. Marpurgi*, 1607, *in*-8.

Pelletier s'est occupé davantage de l'étude des Belles-Lettres & des Mathématiques; il n'y a cependant point également réussi, car il vaut mieux du côté des dernieres. Quoiqu'en dise *La Croix du Maine*, qui le fait passer pour un *fort excellent Poëte Latin & François, bien versé en l'Art oratoire, Médecine & Grammaire, en toutes lesquelles Sciences il a écrit des Livres*, on ne peut s'empêcher de remarquer que ses Œuvres Poétiques, imprimées à Paris en 1581, *in*-4,

font assez mauvaises, aussi bien que ses Traductions de l'Art Poétique en Vers François, de quelques Odes d'*Horace*, de deux premiers Livres de l'Odyssée, du premier Livre des Géorgiques, & des Epigrammes de *Martial*. On a encore de lui un Art Poétique en prose, où il y a de bonnes maximes & des pensées justes; des Dialogues sur l'Orthographe & la prononciation Françoise, où il veut réformer l'une & l'autre par un systême ridicule qu'il a suivi dans ses Ouvrages, & qui en rend la lecture fort désagréable. *Pelletier* étoit Secretaire de l'Evêque du Mans, lorsqu'il composa ces Dialogues. Les Traités qu'on a de lui sur les Mathématiques se réduisent principalement à des Commentaires Latins sur *Euclide*; à un Livre de l'usage de la Géométrie; à d'autres sur la mesure du cercle, sur la maniere de tirer l'Horoscope, sur l'Arithmétique, sur l'Algebre. Ils sont assez estimés; c'est au moins ce qu'il a fait de mieux: mais il n'a point trouvé la quadrature du cercle, comme il le prétendoit.

PELOPS, précepteur de *Galien*, se fit de la réputation dans le deuxieme siecle par ses Ouvrages sur la dissection des muscles. Au défaut de cadavres humains, il faisoit ses démonstrations sur les bêtes; il prenoit, par exemple, la langue d'un bœuf pour en faire connoître les muscles; mais cette méthode a été la source de cette infinité d'erreurs qu'on trouve dans les Ecrits des Anciens. Il en falloit cependant bien agir ainsi dans le second siecle, parce qu'il étoit difficile de se procurer des cadavres humains sur lesquels on pût travailler aux progrès de l'Anatomie. *Pelops* paroît avoir été attaché à plusieurs maximes d'*Hippocrate*, & d'après lui, il regardoit la tête comme le principe des veines & de tous les autres vaisseaux.

PELSHOFER, (Jean-George) de Gratz en Styrie, vint au monde l'an 1599. Après de bonnes études, il reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Bâle, & passa ensuite à Hayna en Silésie, où il fit sa profession, à titre de Physicien de cette ville. Mais il abandonna cet emploi en 1627 pour se rendre à Wittemberg, où il enseigna publiquement la Médecine jusqu'à sa mort arrivée le 11 Juillet 1637. Tout ce qu'on a de lui se réduit à quelques Dissertations Académiques; mais il a publié le Traité *De Opio* de *Jean Hartmann*, & le *Tyrocinium Chymicum* de *Jean Beguin*, avec des notes.

PENNA (Jean DE) tira son nom de celui de sa ville natale, *Penne*, dans le Haut Languedoc. *Toppi* parle de lui dans sa Bibliotheque, parce qu'il fit la Médecine à Naples avec distinction, & qu'il y mourut en 1388. Son corps fut inhumé dans l'Eglise des Céléstins, où l'on mit cette Inscription sur son Tombeau:

Hic Requiescit
Vir justus & veridicus
MAGISTER JOANNES DE PENNA,
In Medicinali atque Physicâ Excellentiss.
Et in aliis Perfect.
Obiit
Ann. Domini MCCCLXXXVIII.
Die VIII *Mens. Maii*, X *Indict.*

On a de ce Médecin : *Reprobationes in Tractatum Comminantium Francifci de Bononia de animatione fœtûs. Lugduni*, 1529, *in-folio*, avec la *Summa Medicinalis* de *Thomas de Garbo.*

J. J. W. de Penna, Confeiller Médecin de l'Empereur, Proto-Médecin du Royaume de Hongrie & des Provinces adjacentes, Préfident perpétuel du Confeil de fanté, a donné un Ouvrage intitulé :

Hiftoria Conftitutionis Peftilentis, annis 1708, 1709, 1710, 1711, 1712 & 1713 *per Thraciam, Sarmatiam, Poloniam, Silefiam, Daciam, Sueciam, Saxoniam, inferiorem Auftriam, variaque loca S. R. I. graffatæ. Viennæ*, 1714, in-8.

PENOT, (Bernard-George) favant Chymifte, natif de Port Sainte Marie en Guienne, fut réduit à la mifere par fes recherches fur la Pierre Philofophale. Il mourut au commencement du XVII fiecle à l'Hôpital d'Yverdun en Suiffe, âgé de 98 ans.

Ce Chymifte ne fut pas plutôt revenu de fon aveugle prévention pour le Grand-Œuvre, qu'il en déconfeilla la recherche à tout le monde ; il avoit coutume de dire que s'il avoit un ennemi dont il voulût tirer vengeance, il tâcheroit de l'engager à s'occuper du pénible & ruineux travail dans lequel il avoit paffé la meilleure partie de fa vie. Il paroît en effet qu'il ne ceffa de courir après la Pierre Philofophale que dans un âge très-avancé, c'eft-à-dire, lorfque les paffions ont moins d'empire fur l'homme. Ses yeux s'ouvrirent alors ; il fentit tout le poids de la pauvreté à laquelle il étoit réduit, fans efpoir de s'en tirer ; & il prouva par fa fin que le métier qu'il avoit fait, n'eft point propre à s'enrichir. *Penot* a configné fes délires dans les Ouvrages dont voici les titres :

Tractatus varii de vera præparatione & ufu medicamentorum chymicorum. Francofurti, 1594, *in-8. Urfellis*, 1602, *in-8. Bafileæ*, 1616, *in-8.*

Apologia in duas partes divifa ad Jofephi Michelii, Middelburgenfis Medici, Scriptum. Francofurti, 1600, *in-8.*

Tractatus de quarumdam herbarum falibus, eorum præparatione & variâ adminiftratione. Urfellis, 1601, *in-8.*

Tractatus de Denario Medico, quô decem medicaminibus, omnibus morbis internis medendi via docetur. Bernæ Helvetiorum, 1607, *in-4.* 1608, *in-8.*

Quæftiones tres de corporali Mercurio. Quinquaginta-feptem Canones de Opere Phyfico, quibus Ars dilucidior fit. Etc. Argentorati, 1613, *in-8*, dans le fecond volume du Théatre Chymique.

PERDU, (Benoit) de Gravelines, où il naquit en 1615, fut infcrit au College des Médecins de Tournay le 26 Novembre 1647. La réputation qu'il s'étoit acquife dans cette ville par une expérience de plus de trente ans, lui mérita la troifieme penfion ; une de celles dont le Magiftrat récompenfe les talens de fes Médecins. Elle lui fut accordée le 20 Mars 1675, & il pratiqua encore plus de vingt ans depuis cette époque. *Perdu* mourut à Tournay le 5 Juillet 1694, âgé de 78 ans, & laiffa un Ouvrage intitulé :

Statera fanguinis, five, Difceptatio de Saphenæ fectione in febribus, tùm in viris,

cùm in prægnantibus, Et de quibusdam aliis casibus. Tornaci, 1668, *in*-8. On trouve l'Epigramme suivante à la tête de cette Dissertation :

Miror quàm varium faciant tua nomina sensum :
Si Perdu tu sis, quì Benedictus eris.
Verùm si Perdu *tu es, tu es cognomine tantùm ;*
Nomine, neque simul, tu Benedictus eris.

Philippe-François, son fils, étoit de Tournay. Il fut inscrit au College des Médecins de cette ville le premier de Février 1663, & il succéda à la pension de son pere le 13 Juillet 1694. Il en a joui peu d'années ; car il est mort le 11 Octobre 1702.

PERDULCIS. Voyez PARDOUX.

PEREDA, (Pierre-Paul) Médecin du XVI siecle, étoit de Xativa au Royaume de Valence en Espagne. Il enseigna dans la Capitale de ce Royaume, & donna assez de célébrité à ses Ecoles par son attachement à la doctrine de *Galien*, dont il fit preuve dans ses Leçons & ses Ouvrages. Il en a écrit plusieurs, comme : *De causis & signis morborum internorum. Commentaria in sex Libros Galeni, de differentiis morborum, de causis morborum, de differentiis symptomatum, de symptomatum causis. Commentaria in Librum primum & secundum Galeni de differentiis febrium.* Ceux-ci sont demeurés en manuscrit, mais le suivant a été imprimé plusieurs fois, sous ce titre :

In Michaëlis Joannis Paschalii Methodum curandi morbos Scholia. Barcinone, 1579, *in*-8. *Lugduni*, 1585, 1600, 1602, 1619, 1630, *in*-8. *Ibidem*, 1664, *in*-8, *accedit Caroli Sponii Chymica Appendix, & Disputatio Medica, an Cannabis & aqua in qua mollitur possint aërem inficere ?*

PEREIRA, (George-Gomez) célebre Médecin Espagnol, natif de Medina-del-Campo, vécut au commencement du XVI siecle. Il affecta de combattre les opinions anciennes & d'en soutenir de nouvelles ; on dit même qu'il est le premier qui ait écrit que les bêtes sont des machines sans sentiment. Il avança cette ridicule opinion en 1554 ; mais comme elle n'eut point de partisans, elle tomba dès sa naissance. *Descartes* la releva dans le siecle suivant, & plusieurs prétendent que c'est de ce Médecin qu'il en avoit emprunté l'idée ; il y a cependant apparence que ce Philosophe, qui imaginoit plus qu'il ne lisoit, ne connoissoit ni *Pereira*, ni son Ouvrage. D'ailleurs *Pereira* n'est pas le premier auteur de ce sentiment. Trois cens ans avant J. C. un Cynique, que l'on croit être *Diogene*, avoit enseigné que les bêtes n'avoient ni sentiment, ni connoissance.

On attribue à *Pereira* des opinions sur d'autres matieres de Physique & de Médecine, aussi hardies, pour le tems, que celle sur l'ame des bêtes ; mais elles sont peut-être mieux fondées, sur-tout celle où il combat & rejette la matiere premiere d'*Aristote*. Il ne fut pas non plus d'accord avec *Galien* sur la doctrine des fievres, mais il eut tort de le maltraiter. Toute la grace qu'il lui fait, c'est

de lui ſuppoſer de la ſincérité dans ſes aſſertions, & de le taxer ſimplement d'ignorance, dont la trop crédule poſtérité a été la dupe.

Le Livre, où *Pereira* ſoutient que les bêtes ſont des automates, eſt fort rare; il fut vendu en France juſqu'à 200 francs. L'édition originale eſt de Medina-del-Campo, 1554, *in-folio*, mais il en parut une autre à Francfort en 1610. L'Auteur lui donna le titre d'*Antoniana Margarita*, pour faire honneur au nom de ſon pere & de ſa mere. On a encore de ce Médecin une Apologie de ſes ſentimens, en réponſe à l'Ouvrage de *Michel de Palacios*, Théologien de Salamanque, qui l'avoit vivement attaqué. Le Traité ſuivant, également rare & cher aujourd'hui, eſt auſſi de la façon de *Pereira* :

Novæ veræque Medicinæ experimentis & evidentibus rationibus comprobatæ Pars prima. Methymnæ Duelli, 1558, *in-fol.* Il traite des fievres dans cette partie.

PÉREZ, (Gaſpar) premier Profeſſeur de Médecine en l'Univerſité de Séville, vécut dans le XVI ſiecle. Les Bibliographes lui attribuent un Traité en Eſpagnol, qui eſt intitulé :

Del Balſamo y de ſus utilidades para las enfermedades del cuerpo humano. Séville, 1530, *in-4.*

PERFORATUS. (André) Voyez BORDE.

PERGAME. (Temple de) Ce Temple fut bâti à l'occaſion d'un certain *Archias* qui ayant été guéri de quelque maladie à Epidaure, tranſporta à Pergame le culte d'*Eſculape* à qui il attribuoit ſa guériſon. Quelques Savans ont cru, ſur un paſſage de *Lucien*, que ce Temple n'avoit été élevé à l'honneur d'*Eſculape*, que par la raiſon que ce Dieu avoit eu ſa boutique à Pergame : mais *Lucien* n'a voulu marquer par cette boutique que le Temple même du Dieu, où on alloit chercher à ſe guérir comme dans les boutiques des Médecins qui, avant l'établiſſement de la Médecine Clinique, demeuroient ſédentaires chez eux en attendant les malades.

Eſculape ou ſes Prêtres avoient leur boutique à Epidaure & dans tous les lieux où ils s'étoient établis, auſſi bien qu'à Pergame. Cette boutique étoit dans le Temple ou dans quelque appartement voiſin, & les Prêtres y préparoient & tenoient les médicamens qu'ils donnoient aux malades qui venoient les conſulter. Mais il y avoit un moyen plus myſtérieux par lequel le peuple cherchoit à obtenir la guériſon de ſes maux ; c'étoit de recourir aux cérémonies religieuſes, dont les Prêtres avoient établi l'uſage, pour d'autant mieux abuſer de la crédulité du vulgaire. On s'adreſſoit immédiatement à la Divinité par la cérémonie de l'*incubation*, qui étoit précédée de jeûnes, d'expiations, de luſtrations & de ſacrifices, afin de ſe rendre le Dieu de la Médecine plus propice & plus favorable. Après toutes ces formalités préliminaires, les malades ſe couchoient dans le Temple, le Sacrificateur éteignoit les lampes & recommandoit de dormir, ou du moins de garder un profond ſilence par reſpect pour le lieu ; car le moindre bruit effarouchoit la Divinité, qui avoit de bonnes raiſons pour ne pas s'expoſer aux regards curieux & indiſcrets des profanes. Lorſque le Sacri-

ficateur croyoit tout ſon monde endormi, il ſaiſiſſoit ce moment pour faire ſa ronde & s'emparer des offrandes qui avoient été tranſportées de l'autel ſur la table ſacrée. Il emportoit toute cette victuaille pour manger avec ſa famille ; car puiſqu'il guériſſoit pour le Dieu, il étoit juſte qu'il mangeât pour lui les noix, les figues, les gâteaux & les autres comeſtibles qu'on offroit, ſuivant le différent rit de chaque Temple. Le lendemain on diſoit que l'Immortel avoit tout conſommé.

Vers le milieu de la nuit, lorſque tout étoit calme, *Eſculape*, ou plutôt le Prêtre qui en faiſoit les fonctions, accompagné de pluſieurs femmes qu'on faiſoit paſſer pour les filles du Dieu, viſitoit les malades & leur ordonnoit le remede qu'il jugeoit convenable ; un aide le préparoit ſur le champ & le Dieu en faiſoit l'application. Quelques-uns de ces malades guériſſoient par hazard & d'autres ſe croyoient guéris, ce qui revient à-peu-près au même. Je n'entrerai point dans un plus grand détail des religieuſes ſupercheries, dont les Prêtres ſe ſervoient pour accréditer le culte de la Divinité qui leur donnoit à vivre ; on peut voir ce qu'a dit là deſſus M. *Dujardin* dans l'*Introduction* à l'Hiſtoire de la Chirurgie, & ſur-tout *Henri Meibomius* dans ſa Diſſertation *De incubatione in fanis Deorum, Medicinæ causâ, olim factâ.*

Il faut que le Temple de Pergame ait été autant & plus célebre que celui d'Epidaure, puiſque l'Empereur Caracalla ſe rendit exprès dans le premier pour conſulter le Dieu ſur ſa maladie. On trouve d'ailleurs quantité de médailles des Antonins, où *Eſculape* eſt repréſenté, qui ont toutes été frappées par les Pergaméniens. Ceux de Smyrne ont auſſi frappé pluſieurs médailles à l'honneur d'*Eſculape* & des autres Divinités de la Médecine ; on en trouve même à l'honneur des Médecins de la Secte d'*Hérophile* & d'*Eraſiſtrate*, qui ont été frappées par les Smyrnéens, ainſi qu'on peut le voir dans la Diſſertation que le Docteur *Méad* a donnée à ce ſujet, & à laquelle il a joint l'empreinte de ces médailles.

PÉRIANDER, Médecin du XXXVII ſiecle, s'acquit une aſſez grande réputation dans la cure des maladies ; mais s'étant mis enſuite à faire des Vers, il y réuſſit ſi mal, qu'Archidamus, fils d'Ageſilaus, Roi de Lacédémone, le railla en lui demandant, lequel étoit plus avantageux de paſſer pour un mauvais Poëte, ou d'être regardé comme un bon Médecin.

PERNIS, (Euſtache DE) Docteur en Philoſophie & en Médecine, étoit de Catane, ville de Sicile, où il mourut dans un âge peu avancé l'an 1554. *Antonin Mongitore* le dit Auteur d'un Ouvrage intitulé :

In Librum Galeni, quos purgare conveniat, quibus medicamentis & quô tempore, Commentaria. Neapoli, 1597, in-4.

PERRAULT, (Claude) né à Paris en 1613, s'appliqua à la Médecine, dont il prit le bonnet dans la Faculté de ſa ville natale en 1641, ſous le Décanat de *Guillaume du Val*. *Perrault* avoit de grandes connoiſſances dans ſa profeſſion de Médecin ; il compoſa même des Ouvrages qui en font preuve ; mais comme il naquit Architecte, ce goût naturel lui fit en quelque ſorte aban-

donner l'Art de guérir. Ce fut fans aucun Maître qu'il devint habile dans les Méchaniques & dans tout ce qui a rapport au deffin. Bon Phyficien, grand Architecte, il encouragea les Arts fur la protection de Colbert, & il employa fa faveur auprès de ce Miniftre, pour faire récompenfer les gens de mérite: comme il ne connoiffoit ni la haine, ni la jaloufie, quiconque excelloit dans quelque genre que ce fût, étoit affuré d'avoir fa recommandation.

Ce fut lui qui fe chargea de defliner les modeles fur lefquels les planches de fon *Vitruve* ont été gravées. La belle façade du Louvre du côté de Saint Germain l'Auxerrois, l'Arc de Triomphe du Fauxbourg Saint Antoine, l'Obfervatoire, la Chapelle de Sceaux, tous ces Chefs-d'œuvres furent élevés fur fes deffins. *Boileau* lui a cependant difputé la gloire que lui ont procuré les trois premiers morceaux; il prétend que dans la façade du Louvre on a fuivi le deffin du célebre de *Vau*: mais c'eft une injuftice qui fait peu d'honneur à ce Poëte. Comme Architecte, *Perrault* doit être mis au rang des premiers hommes de fon fiecle; comme Médecin, il eft encore recommandable, & la Faculté de Paris n'a pas dédaigné de placer fon portrait dans la falle où elle tient fes affemblées, parmi ceux de *Fernel*, de *Riolan*, &c. Voici ce qu'on lit à ce fujet dans les regiftres de cette Faculté: *Die* 6 *Novembris ann.* 1692, *depicta tabella M. Claudii Perrault ad me Decanum Henricum Mahieu miffa ab illuftriffimo fratre & donò data, fcholæ noftræ lumen ac fidus meritò poteft appellari. Varia in lucem ab eo funt emiffa Opera Phyfica, quibus nihil effe pictius, aut elegantius, aut verofimilius.... Dum cameli putrefcentis vifcera curiofius indagat, fcrutatque fcalpellò, tetrâ quâdam aurâ afflatus, mox è vivis ereptus eft. Sicut tanti viri memoria vivet apud doctos quofque, fic apud nos Collegas ipfius perpetua debet effe.*

Quoique le goût de *Perrault* pour les Arts l'éloignât de la pratique de la Médecine, la douceur de fes mœurs & la bienfaifance de fon caractere l'y ramenerent quelquefois; il l'exerça dans fa famille, pour le foulagement des pauvres, pour celui de fes amis, à qui il conferva fouvent la vie & la fanté. Le cœur de *Perrault* étoit trop bon pour aimer les fatyres, & comme il fe déclara hautement contre celles de *Boileau*, il ne tarda pas de fe brouiller avec lui. Le Juvenal François s'en vengea en le plaçant à la tête du quatrieme Chant de fon Art Poétique, fous l'emblême de ce Docteur de Florence, qui

> Laiffant de Galien la fcience fufpecte,
> De méchant Médecin devint bon Architecte.

Perrault, indigné contre le Poëte, s'en plaignit à Colbert. Ce Miniftre en parla au Satyrique qui fe contenta de lui répondre: *il a tort de fe plaindre, je l'ai fait précepte.* En effet, il avoit dit à la fuite de la métamorphofe du Médecin:

> Son exemple eft pour nous un précepte excellent:
> Soyez plutôt Maçon, fi c'eft votre talent.

Mais cette réponfe ne fatisfit point le Médecin, que fon ennemi avoit voulu rendre la fable du public. *Perrault* eut encore plus de fujet de fe plaindre, lorfque *Boileau* lui adreffa cette Epigramme:

Oui, j'ai dit dans mes Vers, qu'un célebre Assassin;
Laissant de Galien la science infertile,
D'ignorant Médecin devint Maçon habile:
Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein;
Perrault, ma Muse est trop correcte.
Vous êtes, je l'avoue, ignorant Médecin,
Mais non pas habile Architecte.

L'Académie des Sciences qui ne jugeoit point du mérite des hommes par les satyres, s'associa *Perrault* comme un Savant capable de lui faire honneur. Il contribua en effet à la réputation de cette Compagnie; il avoit même bien solidement établi la sienne, lorsqu'il mourut à Paris le 9 Octobre 1688, à l'âge de 75 ans.

On a de lui une excellente Traduction Françoise de *Vitruve*, entreprise par ordre du Roi, enrichie de savantes notes & de belles figures: la seconde édition est de Paris en 1684, *in-folio*. Un Abrégé de *Vitruve*. Un Livre intitulé: *Ordonnances des cinq especes de Colonnes, selon la méthode des Anciens*, dans lequel il montre les véritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'Architecture. Un *Recueil de plusieurs Machines de son invention*. Quatre volumes d'*Essai de Physique*. Paris, 1680, *in-12*. Des *Mémoires* pour servir à l'Histoire Naturelle des animaux. Ils avoient déja paru en partie l'an 1667, mais on en a une édition plus complette de Paris, 1671, 1676, deux volumes *in-folio*, avec figures. Ce sont des descriptions & des dissections faites, avec *Du Verney*, de Quadrupedes & d'Oiseaux tirés de la Ménagerie du Roi. Cet Ouvrage parut en Anglois, par *Alexandre Pitfield*, Londres, 1687, *in-folio*, & fut réimprimé en François à Amsterdam, 1736, *in-4*, avec les Mémoires pour servir à l'Histoire des Plantes par *Denis Dodart*. Le Recueil des Œuvres *Physiques* de *Claude Perrault* & de *Pierre*, son frere ainé, fut publié à Leyde en 1721, & à Amsterdam en 1727, deux volumes *in-4*. C'est à notre Médecin qu'appartiennent encore la plupart des opinions que *Stahl* a soutenues avec tant de chaleur, & dont il a voulu se faire honneur. Dans le *Traité du bruit* qui parut en 1680, *Perrault* dit que l'ame préside aux actions vitales, & le Professeur de Hall n'en parla qu'en 1685.

PERSIUS (Philippe) naquit en 1569, à Elirich, petite ville dans le Cercle de la Haute Saxe. Après avoir été reçu Maître-ès-Arts & Docteur en Médecine à Bâle, il alla faire sa profession à Lintz, & devint Médecin ordinaire des Etats de la Haute Autriche. Les services qu'il rendit, à titre de cet emploi, lui mériterent les bontés de l'Empereur Ferdinand II qui le créa Comte Palatin & l'ennoblit. De Lintz, il passa à Ratisbonne, & ensuite à Ortenbourg où il s'attacha à la maison des Comtes de ce nom. Il mourut dans ce dernier endroit, en 1644, à l'âge de 75 ans. On a de lui une Dissertation, en Allemand, sur les maladies les plus communes en Autriche; & des Consultations qu'on trouve parmi les Observations de *Grégoire Horstius*, imprimées à Ulm en 1628, *in-4*.

PERSON, (Claude) de Châlons-sur-Marne, fut disciple de M. *Ferrein*, & prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris l'an 1744. Il alla faire sa profession dans sa patrie, où il mourut en 1758. On a de lui un Ouvrage intitulé:

Nouveaux Elémens d'Anatomie raisonnée. Paris, 1749, *in*-8. L'Auteur ne le donne que comme un Livre élémentaire en faveur de ceux qui aiment à connoître la structure du corps humain, sans avoir embrassé l'état de Médecin, ni de Chirurgien.

Person donna, en 1743, à l'Académie des Sciences un Mémoire sous le titre de *Recherches sur le mouvement du cœur, & expériences qui prouvent que le cœur se raccourcit dans la contraction.* Il y soutient la cause de M. *Ferrein.*

PERSONA, (Jean-Baptiste) de Bergame dans l'Etat de Venise, étudia les Belles-Lettres & la Philosophie à Milan, & la Médecine à Padoue sous *François Piccolomini.* Il n'eut pas plutôt reçu le bonnet de Docteur, qu'il alla pratiquer dans sa ville natale; mais il ne s'y attacha point tellement, qu'il ne se rendît de tems à autre à Venise & en plusieurs endroits de l'Italie, où des personnes de distinction le retinrent souvent pendant tout le cours de leurs maladies. *Persona* étoit à Bergame, lorsqu'il fut attaqué de celle dont il mourut en 1620. Nous avons de lui:

In Galeni Librum, cui titulus est: Quod animi mores corporis temperiem sequantur, Commentarius singularis. *Bergomi*, 1602, *in*-4.

Discursuum Medicinalium unicus Liber. *Ibidem*, 1603, *in*-4.

Scholia in Galeni tres Libros de Venæsectione. *Ibidem*, 1611, *in*-4.

Noctes solitariæ, sive, de iis quæ scientificè scripta sunt ab Homero in Odyssea. *Venetiis*, 1613, *in*-4.

PERZOES, Médecin du VII siecle, a écrit un Livre *De Indorum sapientiâ.* Ce furent les récompenses que lui promit Chosroës II, Roi de Perse, qui l'engagerent à ce travail. *Freind*, qui traite cet Ouvrage de ridicule, dit qu'il fut traduit de l'Arabe en Grec par *Siméon* d'Antioche, Ecrivain du XI siecle.

PETERMANN, (André) étoit de Werben au Cercle de la Basse Saxe, où il naquit le 7 Mars 1649. Il fut promu au Doctorat dans la Faculté de Médecine d'Altorf en 1673, & fit ensuite sa profession à Torgau & à Leipsic. La Chaire d'Anatomie & de Chirurgie qu'il obtint dans cette derniere ville en 1689, l'y fixa en qualité de Professeur extraordinaire; mais il ne tarda pas de passer au rang de Professeur ordinaire, car il y parvint en 1691. *Petermann* s'acquitta des devoirs de son état avec beaucoup de réputation; il s'y soutint même jusqu'à sa mort arrivée le 5 Août 1703. Ce Médecin se distingua dans la pratique des accouchemens, & il écrivit un Ouvrage, en Allemand, sur cette matiere. Il est encore Auteur des suivans:

Brevissima manuductio ad Praxim Medicam. *Lipsiæ*, 1706, 1750, *in*-8.

Observationes Medicæ. *Ibidem*, 1707, *in*-8.

Chymia. *Ibidem*, 1708, *in*-4 & *in*-8.

On doit l'édition de ces Ecrits à *Benjamin-Benoît Petermann*, son fils. Celui-ci

qui étoit natif de Leipfic, reçut les honneurs du Doctorat à Hall en Saxe en 1703, obtint l'emploi de Médecin de la Préfecture de sa ville natale en 1708, & parvint à celui de premier Phyficien en 1719. Comme il s'étoit particulierement attaché à la pratique des accouchemens, ainfi qu'avoit fait fon pere, il commença d'en faire profeffion en 1715, & continua depuis avec diftinction. Il mourut le 17 Avril 1724, âgé feulement de 44 ans. On lui attribue un Ouvrage intitulé : *Obfervationum Medicarum Decas I*; mais comme il parut à Leipfic en 1707, in-8, c'eft-à-dire, avant que ce jeune Auteur puiffe avoir eu affez d'occafions pour obferver, il eft plus probable que ce Recueil eft de fon pere, & qu'il en eft fimplement l'éditeur.

PETIT, (Antoine) célebre Anatomifte, né à Orléans, fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris le 25 Novembre 1746, & Membre de l'Académie Royale des Sciences en 1760. Les talens qui le diftinguent dans l'Art de guérir, lui mériterent la charge d'Infpecteur des Hôpitaux Militaires du Royaume en 1768, & l'année fuivante, la Chaire d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi, où fon éloquence perfuafive attire à fes Leçons un concours prodigieux d'auditeurs. Cet habile Médecin a donné au public les Ouvrages fuivans :

Lettre d'un Médecin de Montpellier, au fujet de l'examen public que le Sieur Louis a fubi à Saint Côme en 1749, pour fervir d'éclairciffement à ce qu'en dit M. Fréron. In-4, 1749 & 1774.

Anatomie Chirurgicale publiée ci-devant par Jean Palfin, &c. Nouvelle édition entierement refondue & augmentée d'une Oftéologie nouvelle. Paris, 1753, deux volumes in-8. Cet Ouvrage attira à M. *Petit* la critique la plus vive & la plus hardie de la part de M. *Portal*, Auteur de l'*Hiftoire de l'Anatomie & de la Chirurgie*. M. *du Chanoy*, difciple & profecteur de M. *Petit*, fe chargea de venger fon Maître, dont l'Article avoit été répandu de toutes parts, long-tems avant la publication de l'Hiftoire de l'Anatomie. Cette manœuvre indécente, à laquelle il paroît que M. *Portal* s'eft prêté, ne manqua pas de faire fur *du Chanoy* la plus vive impreffion ; elle augmenta encore par la lecture de l'Hiftoire de l'Anatomie, & il fembla au zélé difciple que ce Livre renfermoit une critique injufte & fi peu fenfée, qu'il ne pouvoit fe défendre de prendre la plume, pour en montrer le faux & juftifier M. *Petit* des torts qu'on lui avoit donnés gratuitement. A ce fujet, il adreffa à M. *Portal* une Lettre imprimée en 1771 ; mais comme il eut l'imprudence de n'y point ménager M. *Bouvart*, Membre de la Faculté de Paris, celle-ci prit le parti de l'exclure de fes Ecoles. Il y rentra cependant à la demande de quelques Docteurs, après avoir prononcé un Difcours de repentir en pleine affemblée.

Difcours fur la Chirurgie. Paris, 1757, in-4. Il fut prononcé aux Ecoles de Médecine, à l'ouverture du Cours.

Confultation en faveur des naiffances tardives. Paris, 1764, in-8. L'Auteur croit la chofe poffible ; mais fon opinion & fes preuves ont été combattues par M. *Bouvart*, à qui M. *Petit* a répondu. On trouve fa replique dans le *Recueil des pieces relatives à la queftion des naiffances tardives.* Paris, 1766, deux volumes in-8.

Premier & fecond rapport en faveur de l'Inoculation, 1766, in-8.

Deux Consultations Médico-Légales ; la premiere tendante à prouver qu'un Briquetier de la ville de Liege, trouvé mort dans sa chambre le 11 Avril 1766, s'est pendu & fait mourir de lui-même ; la seconde, pour Demoiselle Famin, femme du Sieur Lencret, accusée de suppression, exposition & homicide de deux enfans. Paris, 1767, *in*-8. On a encore différentes autres Consultations de M. *Petit* sur des sujets intéressans.

Il y a déja trois ans que M. *Vicq d'Azyr*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, supplée M. *Petit*, au Jardin du Roi dans l'exercice de la Chaire, dont ce dernier est titulaire.

PETIT, (François) plus connu sous ce nom que sous celui de *Pourfour du Petit*, naquit à Paris le 24 Juin 1664, de parens qui étoient dans le commerce, & qu'il perdit étant encore enfant. Ses études lui coûterent beaucoup d'application & de peines, & il y réussit peu par un défaut de mémoire qui se montroit également par la difficulté d'apprendre & par celle de retenir. Il ne trouva de la facilité que lorsqu'il fut dans sa seconde année de Philosophie ; la Physique de *Descartes*, que son Professeur enseignoit, lui plut & l'attacha. Il étoit né pour cette étude, & il en a fait toute sa vie le principal objet de son application. Curieux de multiplier ses connoissances à cet égard, il se mit à voyager presque au sortir de son Cours ; il parcourut la plus grande partie des Provinces du Royaume de France & la Flandre, observant par-tout la Nature, & recherchant avec soin le commerce des hommes qui l'avoient observée. Un de ceux avec qui la liaison devint plus intime & dont il retira aussi le plus d'instructions, fut M. *Blondin* établi à la Rochelle, qui avoit une Bibliotheque choisie, un jardin de plantes médicinales & un Cabinet de curiosités naturelles. Il lui apprit l'Anatomie & finit par lui conseiller de se faire Médecin. *Petit* suivit ce conseil, alla à Montpellier vers la fin de 1687, y étudia la Médecine sous *Chirac*, fit un Cours de Chymie, & ayant reçu le bonnet de Docteur, revint à Paris en 1690. Il y suivit les Cours d'Anatomie de *du Verney*, ceux de Botanique de *Tournefort*, ceux de Chymie de *Lémery*, & s'acquit bientôt l'estime & l'amitié de ces trois grands Hommes. Les années 1691 & 1692 se passerent dans ces exercices, auxquels il joignit celui de la Chirurgie pratique, dont il se mit au fait dans l'Hôpital de la Charité. C'étoit le fort de la guerre commencée en 1688. *Petit* se présenta pour aller servir dans les Hôpitaux de l'Armée Françoise, il fut agréé & partit le 1 Avril 1693. Il travailla successivement dans les Hôpitaux de Mons, de Namur & de Dinant, par-tout il donna des preuves de son zele, de son désintéressement & de sa capacité. Il fit établir dans les Hôpitaux même des Laboratoires de Chymie & des Chambres d'Anatomie ; il exerçoit encore ses éleves à connoître les plantes, à les cueillir & à les préparer dans la saison & dans les circonstances les plus convenables, soit pour en tirer des remedes, soit pour les garder & en faire un sujet d'étude. C'est ainsi qu'il assembla un grand nombre de plantes qu'il dessécha avec soin ; elles firent le commencement d'un Herbier de trente gros volumes *in-folio*, qu'il a laissés.

Il revint à Paris après la paix de Riswick en 1697, & l'année suivante, il se rendit au Camp de Compiegne. Mais la succession à la Couronne d'Espagne ayant rallumé la guerre en Europe, *Petit* fut encore employé dans les Hôpitaux. Après

la

la Paix d'Utrecht en 1713, il se fixa à Paris, où il fut reçu de l'Académie des Sciences en 1722. Trois ans s'étoient à peine écoulés, qu'il obtint la place de Pensionnaire Anatomiste, vacante par la vétérance de M. *du Verney*. Ce fut la réputation qu'il s'étoit acquise dans les différentes parties de son Art, qui lui ouvrit l'entrée de cette célebre Compagnie. Il excelloit sur-tout dans la cure des maladies des yeux. Il imagina & fit construire un *Ophthalmometre*, instrument destiné à mesurer les parties de l'œil, & plusieurs autres machines, pour constater ce qu'il avançoit sur toute cette matiere, ou pour diriger la main de ceux qui doivent opérer sur cet organe délicat. Une des plus importantes étoit un globe de verre creux, représentant au naturel un œil dont le crystallin étoit cataracté.

Cet habile homme mourut à Paris le 18 Juin 1741. On remarque dans les Ecrits qu'il a publiés un style négligé & sans aucun agrément, parce qu'il n'avoit jamais su ou voulu savoir ce que c'étoit que de limer un Ouvrage. Renfermé dans les faits & dans les expériences, il s'embarrassoit fort peu des phrases. Je ne parlerai point des Mémoires qu'il a communiqués à l'Académie, je me borne à dire que ses principaux Ecrits sont:

Trois Lettres d'un Médecin des Hôpitaux du Roi à un autre Médecin de ses amis, sur un nouveau systême du cerveau. Namur, 1710, *in-4*. La troisieme contient une critique sur les trois especes de *Chrysosplenium* des institutions de Botanique de *Tournefort*, trois nouveaux genres de Plantes, qui sont la *Dantia*, la *Prouvenzalia* & le *Calamus aromaticus*, & quelques nouvelles especes. La seconde Lettre a quelque rapport avec la premiere, puisqu'elle traite de la nature du fluide nerveux.

Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la Cataracte. Paris, 1727, 1752, *in-12*. Il admet le siege de la Cataracte dans le crystallin.

Lettre dans laquelle il est démontré que le crystallin est fort près de l'uvée, & où l'on rapporte de nouvelles preuves de l'opération de la Cataracte. Paris, 1729, *in-4*. Il croit que, pour faire cette opération, il faut percer le crystallin, ouvrir sa capsule intérieurement & en arriere, sans intéresser la partie antérieure, & déplacer ensuite le crystallin en le poussant par en bas.

Lettres contenant des réflexions sur ce que M. Hecquet, Docteur en Médecine, a fait imprimer touchant les maladies des yeux. Paris, 1729, *in-4*. Il y réfute victorieusement l'existence des Cataractes membraneuses.

Lettres contenant des réflexions sur les découvertes faites sur les yeux. Paris, 1732, *in-4*. Il y revendique la méthode de faire l'opération de la Cataracte, donnée par M. *Ferrein* dans une des douze Theses qu'il soutint à Montpellier en 1732; mais d'un autre côté, *Ferrein* a prétendu que c'étoit à lui que *Petit* étoit redevable de cette méthode. C'est ainsi que les plus grands Hommes se disputent sur leurs découvertes, comme s'il n'étoit pas possible que deux personnes eussent en même tems la même idée.

Etienne Pourfour du Petit, fils du précédent, naquit à Paris, & reçut le bonnet de Docteur, en 1746, dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de sa ville natale. On a de lui des *Remarques* adressées à l'Auteur du Mercure de France sur l'extrait du Mémoire de M. *Daviel*, inséré dans le Mercure d'Août 1752. Ce

Médecin prétend que la méthode que suivoit *Daviel* dans l'opération de la Cataracte, se trouve décrite dans les Ouvrages d'*Avicenne* & de *Rhasès*; mais il est difficile de prouver cette assertion.

PETIT, (Jacques) natif de Pierrefite, village situé une lieue au delà de Saint Denis près de Paris, commença dès l'âge de treize ans à s'appliquer à la Chirurgie. Il entra d'abord à l'Hôtel-Dieu de Paris, & il y donna tant de preuves de sa capacité & de son attachement au bien des malades, qu'on ne manqua pas de le fixer dans cette Maison, où il mourut le 22 Août 1708, à l'âge de 97 ans. Il en étoit depuis long-tems le premier Chirurgien. Les malades trouverent en lui autant de charité que d'adresse. La crainte de manquer à ce qu'il leur devoit, l'éloigna constamment de toute occupation étrangere aux engagemens de sa place. Caractere rare! Les succès de ses cures l'avoient tellement répandu dans la ville & chez les Grands, qu'en se refusant aux services qu'on exigeoit de lui, il se refusa en même tems aux récompenses que ses talens lui auroient méritées. Il n'y avoit dans sa conduite ni singularité, ni ostentation. Ses vues étoient pures; & s'il donna au monde le bel exemple du mépris qu'il faisoit des richesses, c'est qu'il craignit de les acquérir aux dépens de son devoir.

PETIT, (Jean-Louis) célebre Chirurgien, étoit de Paris, où il naquit d'une famille honnête le 13 Mars 1674. Il fit paroître dès sa plus tendre jeunesse une vivacité d'esprit & une pénétration peu communes à cet âge; M. *de Littre*, célebre Anatomiste qui demeuroit dans la maison de son pere, tira un augure favorable de ces dispositions qu'il soutint par des témoignages de tendresse, auxquels le jeune *Petit* parut toujours sensible. L'attachement de cet enfant & sa curiosité le conduisoient quelquefois à la chambre où *de Littre* faisoit ses dissections; & dès-lors on crut appercevoir en lui le germe de ses talens pour la Chirurgie. Les dissections faisoient son amusement, loin de l'effrayer; on le trouva un jour dans un grenier, où, croyant être à couvert de toute surprise, il coupoit un lapin qu'il avoit enlevé, dans le dessein d'imiter ce qu'il avoit vu faire à *de Littre*. Cet habile Anatomiste ne manqua pas de cultiver cette inclination. Son jeune Eleve, dès l'âge de sept ans, assistoit régulierement à ses leçons; & il y fit des progrès si rapides, qu'il avoit à peine douze ans, quand *de Littre* lui confia le soin de son Amphithéatre. Il apprit ensuite la Chirurgie sous *Castel* & sous *Mareschal*, & fut reçu Maître à Paris en 1700. Il étoit né, dit M. *Lesne*, pour l'Art qu'il exerçoit; il eût créé la Chirurgie, si elle n'eût pas été connue; il en a été le flambeau pendant sa vie. On se rappelle encore l'influence qu'il avoit sur la pratique de l'Art dans la Capitale: il étoit appellé dans toutes les maladies importantes; il y avoit peu d'opérations difficiles & délicates qu'il ne fît ou auxquelles il ne présidât; & ses conseils en assuroient presque toujours les succès.

La réputation que lui procura la pratique de la Chirurgie, fit passer son nom dans les pays étrangers. Il fut appellé, en 1726, par le Roi de Pologne, & en 1734, par Dom Ferdinand, depuis Roi d'Espagne. Il rétablit la santé de ces Princes qui lui offrirent de grands avantages pour le retenir; mais il préféra sa patrie aux postes les plus brillans, & ne manqua pas d'y trouver

de justes estimateurs de son mérite. Il étoit Membre de l'Académie des Sciences depuis 1715, & il devint Directeur de celle de Chirurgie, Censeur & Professeur Royal des Ecoles. La Société Royale de Londres l'avoit aussi reçu dans son Corps.

Cet habile Homme mourut à Paris le 20 Avril 1750, âgé de 76 ans, un mois & quelques jours, après avoir fait d'importantes découvertes & inventé de nouveaux instrumens pour la perfection de son Art, à qui il fit autant d'honneur par les qualités de son cœur, que par celles de son esprit. Son humeur étoit naturellement assez gaie, & il aimoit à recevoir chez lui ses amis. Ses manieres se sentoient plus d'une cordialité franche que d'une politesse étudiée. Il étoit cependant vif, sur-tout quand il s'agissoit de sa profession. Une bévue en Chirurgie l'irritoit plus qu'une insulte; mais il n'étoit sujet qu'à ce premier mouvement. Aussi prompt à revenir qu'à se fâcher, il ne conservoit aucun levain, quelque grave qu'eût pu être l'offense. Sa sensibilité pour les miseres des pauvres étoit extrême; soins, remedes, attentions, rien ne leur étoit épargné.

On a de lui un *Traité des maladies des os*, avec les machines & appareils qui servent à leur guérison. Il en donna l'Essai en 1705. Paris, *in*-12. Leyde, 1709, sous le même format. Mais il augmenta cet Ouvrage, dont on a des éditions de Paris, 1723, 1735, 1741, 1749, 1756, 1758, deux volumes *in*-12. M. *Antoine Louis*, qui a procuré la derniere, y a joint un Discours Historique & Critique sur ce Traité. Il y a encore deux éditions en Allemand, l'une de Dresde, 1711, *in*-8, l'autre de Berlin, 1743, deux volumes, même format. Les Ecrits de *Petit* ne se bornent point à ce Traité; on trouve plusieurs Mémoires de sa façon parmi ceux de l'Académie des Sciences, & dans le premier volume de l'Académie Royale de Chirurgie. M. *Lesne*, autrefois éleve de ce grand Homme, & depuis ancien Prévôt du College & Conseiller de Comité de l'Académie de Chirurgie, a donné au public les Œuvres posthumes de M. *Petit*, sous le titre de *Traité des maladies chirurgicales & des opérations qui leur conviennent.* Paris, 1774, trois volumes *in*-8, avec beaucoup de figures d'instrumens de Chirurgie. L'Editeur a mis à la tête de cet Ouvrage un Discours préliminaire de sa façon, & depuis, il a publié un supplément au Traité de son Maître.

Les Ecrits du célebre *Petit* prouvent qu'il connoissoit aussi parfaitement la Théorie de son Art que la Pratique. Il ne fut cependant point à l'abri des traits de l'envie; peut-être n'y fut-il plus exposé qu'un autre, que parce qu'il étoit dans la plus haute réputation. Il eut à soutenir plusieurs querelles littéraires au sujet de son Traité des maladies des os. On ne peut disconvenir que ses adversaires n'aient agi avec beaucoup de vivacité à son égard; ils l'accuserent de penser trop favorablement de lui-même, & d'étendre trop loin son opinion sur les causes des maladies qu'il attribue presque toutes à la vérole. Ils lui passerent de l'esprit & de l'expérience, mais ils lui reprocherent de n'être point Lettré; comme si l'on ne pouvoit être bon Chirurgien, sans ce titre.

Nicolas Andry, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, fit plusieurs

remarques ſur le Traité des maladies des os, dans le Journal des Savans. *Petit* y répondit par des *Lettres* écrites à l'Auteur de l'Extrait du Livre intitulé des maladies des os, inſéré dans le Journal du mois de Mars 1724. Il y ſoutient que le Danſeur *Cochoix* ſe caſſa le tendon d'Achille, & que cette hiſtoire n'eſt point celle rapportée par *Ambroiſe Paré*, que même la cure eſt différente. Il ajoute & confirme par de nouvelles expériences que c'eſt la ſynovie, & non point le calus ou l'exoſtoſe, qui procure le déplacement du Fémur. *Andry* repliqua par un petit Ouvrage ſous le titre d'*Examen* de divers points d'Anatomie, de Chirurgie, de Phyſique & de Médecine, au ſujet de deux Lettres touchant l'expoſé qu'on a fait, dans le Journal des Savans, d'un Traité ſur les maladies des os. Paris, 1725, *in*-12. Ce Médecin ſe livre à des reproches minutieux ; il perſiſte à nier que la rupture du tendon fût véritable, & prétend que les inſtrumens inventés par *Petit*, pour la réduction des os luxés, ſont défectueux.

A toutes ces attaques en ſuccéderent d'autres. Un Anonyme publia, en 1726, des *Diſſertations* en forme de Lettres, au ſujet de l'Auteur des Lettres ſur les maladies des os. Cet Ecrivain traite *Petit* avec beaucoup de vivacité, non ſeulement au ſujet de ſon Ouvrage ſur les maladies des os, mais encore à l'occaſion des Mémoires de ſa façon qui ſe trouvent dans le Recueil de l'Académie des Sciences. Il va juſqu'à attribuer à *Boſſuet* une Diſſertation ſur la déglutition, que notre Chirurgien avoit fait mettre ſous ſon nom dans les Mémoires de cette Académie. Il lui reproche d'avoir trop attribué aux mouvemens de la langue, & trop peu aux muſcles de la luette ; d'avoir mal décrit l'articulation de la machoire inférieure ; après quoi, il cenſure la conduite des Chirurgiens qui ſe mêlent d'exercer la Médecine. Quelques-uns attribuent ces Lettres à M. *Hunauld*.

Rien ne frappa tant l'habile Chirurgien dont je parle, que de voir M. *Winſlow*, qui en qualité de Cenſeur Royal avoit approuvé ſon Ouvrage ſur les maladies des os, ſe rétracter de ſon approbation dans une lettre écrite à M. *Bignon* & inſérée dans le Journal des Savans du mois de Mai 1725. *Winſlow* s'y plaint de ce que *Petit* n'avoit rien changé dans ſon Traité, après lui avoir promis de le corriger. Mais la modération de l'Auteur lui fit paſſer l'éponge ſur toutes ces chicanes ; il ſe borna à mériter par ſes talens une réputation qui le mît au deſſus des impreſſions qu'elles auroient pu faire ſur le public. On doit cependant ajouter que les conteſtations auxquelles le Livre des maladies des os a donné lieu, ont beaucoup contribué à ſa perfection. Loin de porter le découragement dans l'eſprit de l'Auteur, elles n'ont ſervi qu'à piquer ſon émulation : *Petit* a ſu profiter des avis qu'on lui a donnés, il a corrigé les fautes qu'il avoit faites, & il a jetté un nouveau jour ſur certains endroits qu'il n'auroit jamais penſé d'éclaircir. Telle étoit la façon d'agir de ce célebre Chirurgien ; comme il ne cherchoit rien de plus que les progrès de ſon Art, il n'en coûta rien à ſon amour propre pour les avancer. Auſſi a-t-on dit de lui, qu'il eſt un de ces flambeaux faits pour éclairer la Chirurgie & pour y porter un nouveau jour ; que même depuis *Ambroiſe Paré*, il eſt celui dont la réputation a été le plus juſtement méritée, & dont les Ouvrages ont été le plus favorablement accueillis de ſa nation & des étrangers.

Jean-Louis Petit eut un fils qu'il deftina à lui reffembler. Il naquit à Paris le 28 Mai 1710. Rien de ce qui peut contribuer à une excellente éducation ne fut négligé pour la fienne. Lorfqu'il eut fait fes Humanités, fon pere interrompit pour quelque tems le cours de fes études, afin d'effayer s'il s'accoutumeroit à la vue des premiers objets de la Chirurgie, pour lefquels ceux qui commencent ont une forte d'horreur. Mais le jeune homme ayant bientôt déclaré fa vocation pour cet Art, fon pere y donna volontiers fon confentement ; il exigea cependant de lui qu'il partageât fon tems entre l'Anatomie & la Philofophie. Le fils eut d'autant moins de peine à fuivre les intentions de fon pere, qu'elles étoient conformes aux fiennes ; il termina fon Cours de Philofophie par la prife du bonnet de Maître-ès-Arts en l'Univerfité de Paris l'an 1729.

Ce fut alors qu'il fe livra tout entier à la diffection. Après y avoir fait d'admirables progrès, il puifa à l'école de fon pere ces rares connoiffances qui le firent recevoir Maître en Chirurgie l'an 1730, & qui lui mériterent d'être nommé, en 1732, à la place de Démonftrateur Royal, comme fubftitut de fon pere. Ses talens étoient fi généralement reconnus, que fon âge ne fut point un obftacle aux différentes prétentions qu'il forma. Il demanda d'être employé à l'Armée, & il fit la Campagne de 1733, en qualité de Chirurgien Aide-Major ; mais il fut pourvu l'année fuivante de l'emploi de Chirurgien-Major, & fervit fur le Rhin dans les Campagnes de 1734 & 1735. Un Chirurgien-Major d'une Armée de cent mille hommes, n'ayant pas encore vingt-quatre ans, eft une efpece de phénomene capable d'exciter l'envie des Chirurgiens les plus âgés, d'allarmer le foldat, de furprendre tout le monde : mais nomme-t-on le fils du célebre *Petit* ? Tout le monde applaudit au choix du Miniftre.

Après avoir profité de ce que la Chirurgie Militaire lui avoit donné occafion d'apprendre, il commença à mettre en ordre les idées vaftes & lumineufes qu'il avoit fur plufieurs parties effentielles de fon Art. Il travailla à un grand Ouvrage fur les épanchemens, dont il lut une partie dans une féance publique de l'Académie, quoiqu'il fût très-incommodé & dans un état qui faifoit peine à fes amis. Il continua cependant de venir affidument aux Affemblées pendant fa maladie, & comme on lui repréfentoit la néceffité de refter chez lui & de ne fonger qu'à fa fanté, il répondit avec courage qu'il vouloit mourir à l'Académie. On l'y vit encore le 6 d'Août 1737, & il mourut le 19, n'ayant pas encore 28 ans accomplis.

Ce jeune homme projettoit un Traité d'Oftéologie & de Myologie avec de nouvelles planches, par lefquelles il avoit deffein de corriger les défauts auxquels les yeux délicats ne s'accoutument point, quoiqu'ils les voient par-tout. Il difpofoit auffi très-férieufement fes matériaux pour faire le Cours public des Principes, lorfque la mort l'a enlevé à fon pere, à fes amis & à la Chirurgie.

PETIT, (Pierre) Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, Bachelier de celle de Paris, Membre de l'Académie de Padoue, étoit de Paris, où il naquit en 1617. Quoiqu'il eût acquis beaucoup de connoiffances dans l'Art de guérir par fes études, un fecret penchant l'arracha à la pratique de cette

profeffion ; la Philofophie, l'Hiftoire, la Poéfie Latine eurent pour lui plus d'attrait, & il en fit fa principale occupation. Ce fut par la beauté de fes Vers qu'il entra dans l'Académie de Padoue, où il tenoit fa place dans la Pleyade de Paris : les Savans appelloient ainfi l'affemblage de fept plus habiles Poëtes Latins de cette Capitale, par allufion aux Pleyades, conftellation compofée de fept étoiles. Nous avons un Recueil de fes Poéfies qu'il fit imprimer en 1683, & qu'il dédia à M. Nicolaï, Préfident de la Chambre des Comptes ; il y mit à la tête un Traité de la Fureur Poétique, qui eft curieux. On trouve dans ce Recueil fon Poëme intitulé *Codrus*, qui eft remarquable par l'élévation & la magnificence des idées, le choix & l'élégance de l'expreffion, la force & l'harmonie des Vers. On peut faire le même éloge de fon Poëme de la *Cynomagie*, ou du mariage du Philofophe Cratès avec Hipparchie. On a auffi un Poëme fur la Bouffole ; fur les regrets de la ville de Paris privée de la préfence de fon Roi ; fur la chicane, qu'il compofa contre un de fes alliés qui lui avoit fufcité un procès ; fur le Thé. Ce dernier fut imprimé à Leipfic en 1685, *in*-4, fous le titre de *Thée, five de Sinenfi Herba Théé*, avec l'Epigraphe de *Nicolas Pechlin* fur cette plante & plufieurs autres defcriptions. On a encore quelques Vers François de la façon de *Petit*, entre autres, des Sonnets qui font bien foibles. Cet Auteur mourut le 13 Décembre 1687, dans la 71e. année de fon âge. *De la Monnoye* a honoré fa mémoire de cette Epitaphe :

Par tribus unus erat, Medicus, Vatefque, Sophufque,
Unus & ætatem dignus obire trium.
Par tribus at quamvis fuerim, mihi vix tamen eheu !
Unius ætatem fata dedere Viri.

Un des amis de *Pierre Petit* a compofé cette autre Epitaphe que l'on devoit graver fur fon Tombeau dans l'Eglife de Saint Etienne du Mont à Paris ; mais ce projet ne fut pas exécuté.

D. O. M.
Adfta Viator & pellege.
In hoc vertice Parnaffi Parifienfis
Eximius Poëta,
Pleadis clariffimum fydus,
Afyli Patavini ornamentum,
PETRUS PETITUS
Pofitus eft
Ex adverfo RENATI CARTESII,
Infignis Peripateticus, Medicus, Philologus,
Sybillæ, Amazonum, Nympharum, Vatumque præco magnificus,
Scaligeris, Salmafiis, Cafaubonis,
Æquiparandus.
Adefte Mufæ omnes

Et Alumno cariſſimo
Parentate mecum & flores ſpargite ;
Adeſte pii & preces fundite.
Obiit ſeptuagenariò major idib. Decemb. 1687.
CLAUDIUS NICASIUS
Divionenſis
Ex debito amicitiæ.

Les Ouvrages de ce Médecin ne ſe bornent point aux Poéſies dont je viens de parler ; il a compoſé beaucoup de Traités, également curieux & intéreſſans, dont voici les titres :

De motu animalium ſpontaneò Liber unus. Pariſiis, 1660, *in*-8. Il y ſoutient la cauſe d'*Ariſtote* contre *Deſcartes.*

De Lacrymis Libri tres. Ibidem, 1661, *in*-12.

Exercitationum de ignis & lucis naturâ defenſio. Ibidem, 1664, *in*-4.

Diſſertatio de nova Renati Carteſii Philoſophiâ. Ibidem, 1670, *in*-8.

Miſcellanearum Obſervationum Libri quatuor. Trajecti ad Rhenum, 1682, *in*-8.

De Amazonibus Diſſertatio. Pariſiis, 1685, *in*-12. *Amſtelodami*, 1687, *in*-8. La ſeconde édition, qui fut augmentée par l'Auteur, eſt enrichie de notes critiques de la façon de *Bernard de La Monnoye.*

De Sybilla Libri tres. Lipſiæ, 1686, *in*-8.

De natura & moribus Anthropophagorum. Trajecti ad Rhenum, 1688, *in*-8.

Homeri Nepenthes, ſive, de Helenæ medicamento luctum abolente Diſſertatio. Ibidem, 1689, *in*-8. Il prétend que le *Népenthès* doit ſe rapporter à une plante, mais il n'en déſigne pas l'eſpece. Pluſieurs croient que ce médicament n'eſt point autre choſe que l'*Opium.*

Commentarii in tres priores Aretæi Cappadocis Libros. Londini, 1726, *in*-4. On trouve ces Commentaires, avec les notes de *Jean Wiggan*, dans l'édition des Œuvres d'*Arétée* qu'*Herman Boerhaave* a fait paroître à Leyde en 1735, *in-folio.*

Traité de la nourriture qui peut ſe tirer de l'eau.

PETIVER, (Jacques) Apothicaire de Londres & Membre de la Société Royale de cette ville, mourut en 1718. Savant au delà de ſon état, il s'appliqua à l'Hiſtoire Naturelle avec tant de ſuccès, qu'il enrichit cette belle Science d'une infinité de Mémoires qu'on trouve dans les Tranſactions Philoſophiques, de Planches, & d'Ouvrages publiés ſous ces titres :

Muſei Petiveriani Centuriæ decem, rariora Naturæ continentes, videlicet, Animalia, Foſſilia, Plantas, ex variis mundi plagis advecta, ordine digeſta, & nominibus propriis ſignata. Centuria prima. Londini, 1692 & 1695, *in*-8. Les ſeconde & troiſieme Centuries ont paru en 1698 ; les quatrieme, cinquieme, ſixieme & ſeptieme en 1699 ; la huitieme en 1700 ; les neuvieme & dixieme en 1703.

Gazophylacii Naturæ & Artis Decades X, in quibus animalia, quadrupedes, aves,

pifces, reptilia, infecta, vegetabilia, item foffilia, corpora marina, & ftirpes minerales è terra erutæ, lapides figurâ infignes, defcriptionibus brevibus & iconibus illuftrantur. Hifce annexa fuppellex antiquaria. Londini, 1702, *in-folio*, avec figures.

Pterigraphia Americana icones continens plus quàm 400 *Filicum variarum fpecierum, videlicet, arborefcentes, fcandentes, fpinofas, floriferas, aliafque perraras, necnon mufcos, lychenes, fungos, coralla, fpongias, aliaque non pauca fubmarina; cui adjiciuntur cruftacea, teftacea, aliaque animalia fere omnia ex Infulis Charibæis. Londini*, 1712, *in-folio*, avec vingt planches.

A Catalogue of Mr. Ray's English Herbal illuftrated with figures on folio copper plattes &c. Londres, 1713, *in-folio*, en Anglois & en Latin, avec cinquante Planches qui contiennent 600 figures de plantes.

English Herbal continu'd with the fourth leaved flowers. Londres, 1715, avec vingt-deux nouvelles Planches. Le Chevalier *Hans Sloane* a procuré une feconde édition de cet Ouvrage à Londres, 1732, *in-folio*, mais on en a tiré bien peu d'exemplaires.

Plantarum Etruriæ rariorum Catalogus è Cæfalpino, Boccone, Mentzeliô, Raiô. Londini, 1715, *in-folio*, en une feule feuille.

Monfpelli defideratarum Plantarum Catalogus è Raio, Magnoliô, Chabræo, C. & J. Bauhinô, ordine alphabeticô. Londini, 1716, une feuille *in-folio*.

Plantæ Silefiacæ rariores ac defideratæ à Cafpare Swenckfelfio excerptæ & methodô Rayanâ digeftæ. Londres, 1717, une feuille *in-folio*.

Plantarum Italiæ marinarum & Graminum icones, nomina, &c. Londini, 1715, *in-folio*. On a raffemblé cinq planches dans cette feuille.

Hortus Peruvianus medicinalis, or the South fea herbal, containing the names, ufe &c. of divers medicinal plants lately difcovered by Father Feuillée one of the King of France's herbalifts. Londres, 1715, avec cinq planches.

Graminum, Mufcorum, Fungorum fubmarinorum & Brittannicorum Concordia. Londini, 1716, *in-folio*.

Petiveriana, feu, Naturæ Collectanea III domi forifque Auctori communicata. Londini, 1717, *in-folio*.

Et quantité de figures de plantes qui ont été données au public en différens tems.

PETOSIRIS, Egyptien entendu dans les Sciences, a été contemporain de *Nechepfus*, s'il eft vrai qu'il ait écrit à ce Roi d'Egypte, & que la lettre qu'on dit avoir de lui dans la Bibliotheque Impériale de Vienne, ne foit pas fuppofée. En ce cas, il auroit vécu vers l'an du monde 2550.

Les Livres de *Petofiris* furent anciennement fort recherchés par ceux qui faifoient dépendre la Médecine de l'Aftrologie. *Juvenal* fe moque des Dames Romaines de fon tems, qui n'ofoient prendre aucune nourriture dans leurs maladies, fans avoir auparavant confulté ces Livres fur l'heure la plus convenable. Voici comme parle le Poëte :

Ægra licet jaceat, capiendo nulla videtur
Aptior hora cibo, nifi quam dederit Petofiris.

Ce

Ce qui revient à l'entêtement qu'ont encore aujourd'hui ceux qui ne fe conduifent que par certains almanachs, où font marqués les bons & les mauvais jours foit pour la faignée, foit pour la purgation. Pitoyables reftes de l'ignorance de nos peres, & de leur aveugle confiance à l'Aftrologie.

PETRÆUS (Henri) naquit en 1589 à Smalkalde au Cercle de Franconie. Il étudia aux fraix du Prince de Heffe-Caffel, dont il étoit fujet, & après avoir fait deux fois le voyage d'Italie, de France, d'Angleterre & d'Hollande, il reprit la route d'Allemagne. Les Langues de ces différens pays, qu'il avoit apprifes avec une facilité admirable, le mirent à portée de converfer avec les Savans, d'en lire les meilleurs Ouvrages, & de faire une ample moiffon de ces connoiffances qui lui mériterent l'accueil le plus diftingué à fon arrivée à Marpurg. On l'y nomma Profeffeur d'Anatomie, de Botanique & de Chirurgie en 1610, c'eft-à-dire, qu'on le crut digne d'être Maître, avant que d'en avoir le titre; car il ne reçut le bonnet de Docteur qu'en 1611. L'excès de l'étude jetta *Petræus* dans la mélancholie, dont il eut de fréquens accès. Celui du 19 Mai 1620 fut fi violent, qu'il fe jetta par la fenêtre, fe brifa la jambe, & ne fit que languir après cette chûte. Les accidens qui furvinrent à la fracture, l'emporterent le 2 Août de la même année, dans la trente-unieme de fon âge. Il fut beaucoup regreté & mérita de l'être, car les Ouvrages qu'il a laiffés, font également preuve de la délicateffe de fon génie & de fon amour pour le travail. Voici les titres qu'ils portent:

Oratio Encomiaftica ftudii Anatomici laudes & utilitates varias complectens. Marpurgi, 1610, *in*-4.

Nofologia Harmonica, Dogmatica & Hermetica. Tomus I. Marpurgi, 1614, *in*-4. *Tomus II. Ibidem*, 1616, 1623, *in*-4. Le but de l'Auteur, dans cet Ouvrage, eft de concilier la Secte Chymique, dont il étoit partifan, avec la Galénique.

Enchiridion Chirurgicum, en Allemand. Marpurg, 1617, *in*-4.

Agonifmata Medica Marpurgenfia. Marpurgi, 1618, *in*-4. C'eft un Recueil de Differtations Académiques.

Epiftola de fingulari Arthritide vagâ fcorbuticâ. Ulmæ, 1628, *in*-4, avec les Obfervations de *Grégoire Horftius.*

PETRI, (André) Docteur en Médecine & excellent Praticien, étoit de Péroufe, ville d'Italie dans l'Etat de l'Eglife. Son attachement à la Religion prétendue Réformée lui fit abandonner fa patrie pour fe retirer à Bâle, où il mourut, en 1575, dans un âge avancé. Son Teftament fait honneur à fa mémoire. Il légua un revenu annuel affez confidérable à celui des Docteurs en Médecine de l'Univerfité de Bâle, qui voudroit fe charger du foin des pauvres malades: c'eft par ce trait d'humanité qu'il a mérité l'attention des Auteurs Allemands qui ont écrit l'Hiftoire des Médecins.

PETRI, (Corneille) Médecin du XVI fiecle, étoit de Leyde. Il a écrit plufieurs Ouvrages qui ont contribué à l'avancement de la Botanique & de la Matiere Médicale; au moins a-t-il fait pour elles tout ce que permettoit la méthode que l'on fuivoit de fon tems. Le Recueil de fes Ouvrages a paru fous ce titre:

Annotatiunculæ aliquot in quatuor Libros Dioſcoridis Anazarbæi. Experimenta & Antidota contra varios morbos, tùm à ſe, tùm à Johanne Spiringo, Academiæ Lovanienſis Phyſicô, obſervata. De rebus occultis in Natura mirandis, & alia quædam lectu digna. Antverpiæ, 1533, *in*-8. L'Auteur y a joint une Préface dans laquelle il ſe plaint de cette foule de Médecins ignorans qui, après un court ſéjour à Montpellier ou en Italie, revenoient alors dans les Pays-Bas pour y trancher du Docteur, ſous l'appareil impoſant du faſte qu'ils affichoient pour éblouir le public. C'eſt ainſi que la facilité à faire des dupes a toujours donné lieu au Charlataniſme.

PETRI DE HARTENFELS, (George-Chriſtophe) naquit le 13 Février 1633 à Erfort, Capitale de la Haute Thuringe. Il étoit fort jeune, lorſqu'il perdit ſes pere & mere. Deux honorables perſonnages ſe chargerent du ſoin de ſon éducation & l'envoyerent, en 1648, à Jene, où il s'appliqua à la Philoſophie pendant un an. De cette ville, il paſſa à Groningue, & après y avoir reçu le bonnet de Maître-ès-Arts au mois de Décembre 1650, il commença ſon Cours de Médecine ſous les Profeſſeurs *Antoine Deuſingius* & *Munting* le pere. Son deſſein étoit de continuer ſes études dans cette Académie & d'y demander les honneurs du Doctorat, mais ſes tuteurs trouverent à propos de le rappeller à Erfort, où il s'appliqua encore à la Médecine pendant deux ans. En 1654, il ſe rendit à Leipſic pour y achever ſon Cours & y recevoir les honneurs du Doctorat; il ne les reçut cependant point, car s'étant attaché à la Maiſon du Comte de Ruthen en qualité de précepteur, & depuis comme Médecin, il tarda juſqu'en 1659 à prendre le bonnet, qu'on lui donna à Jene le 4 Janvier. De retour chez le Comte de Ruthen, il y demeura encore juſqu'en 1662 qu'il alla ſe fixer à Erfort, où il apprit la nouvelle de ſa réception dans l'Académie Impériale d'Allemagne, ſous le nom d'*Achille*. En 1665, il devint Membre de la Faculté de Médecine, & en 1666, Jean-Philippe de Schoenborn, Electeur de Mayence, l'honora du titre de ſon Médecin. Depuis cette derniere année, juſqu'en 1690 qu'il obtint la vétérance dans ſa Compagnie, il occupa ſucceſſivement différentes Chaires. Il ſurvécut juſqu'au 6 Décembre 1718, jour auquel il mourut des ſuites d'un flux de ventre qui l'avoit épuiſé. Ce Médecin étoit alors dans la 86e année de ſon âge. On a de lui des Obſervations qui ſe trouvent dans les Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature, & les Traités ſuivans, faits dans le goût de cette Académie:

Aſylum languentium, ſeu, Carduus Sanctus, vulgò Benedictus. Jenæ, 1669, *in*-8. *Lipſiæ*, 1698, *in*-8.

Elephantographia curioſa. Erfordiæ, 1715, *in*-4.

PETRICIUS, (Sébaſtien) de Pilſna, ville de la petite Pologne, étudia à Cracovie où il fut reçu Maître-ès-Arts en 1583. Il voyagea enſuite dans les Pays-Bas & en Italie, dont il fréquenta les plus célebres Ecoles de Médecine; mais il s'arrêta à Padoue plus que par-tout ailleurs, & ce fut dans cette ville qu'il reçut les honneurs du Doctorat. A ſon retour en Pologne, il occupa les premieres places & devint un des plus célebres Profeſſeurs de l'Univerſité de Cracovie; il lui fit même beaucoup d'honneur par ſon érudition,

quoiqu'il ait vécu dans un tems où les factions de l'Etat & les troubles de la guerre ne favorisoient pas les progrès des Sciences & des Belles-Lettres. *Petricius* les cultiva non seulement avec distinction, mais pour encourager les autres à s'y appliquer, il composa encore des Ouvrages de Médecine qui en facilitoient l'étude, & donna des Traductions en Polonois de différens Traités d'*Aristote*, ainsi que des Œuvres du Poëte *Horace*, afin de réveiller le goût de sa nation.

Son fils, *Jean-Innocent*, aussi Médecin, fut Historiographe de l'Université de Cracovie.

PETRIOLI, (Cajetan) Chirurgien de Rome, publia en 1741 un Recueil, *in-folio*, des Planches Anatomiques exécutées par Berretini, célebre Peintre de Cortone. Plusieurs de ces Planches sont extraites des Ouvrages de *Vésale* & de *Casserius*; il y en a cependant d'originales.

Le même *Petrioli* avoit déja publié à Rome en 1740, *in-folio*, les Planches d'*Eustachi*, avec le précis de la vie de ce célebre Anatomiste & des remarques intitulées: *Riflessione anatomiche sopra le note del S. Lancisi fatte sopra le tavole del Eustachi*. M. *de Haller*, qui releve quelques-unes des fautes de *Petrioli* sur la structure du corps humain, le traite d'homme à paradoxes, & dit qu'il fut tout-à-la-fois Médecin & Chirurgien. On a encore un Discours de sa façon sur l'utilité de l'Anatomie, qui a paru à Rome en 1753, *in-4*, sous le titre d'*Apologia Anatomica*.

PETRON ou PETRONAS, Médecin que *Celse* dit avoir vécu avant *Erasistrate* & *Hérophile*, mais bientôt après *Hippocrate*, c'est-à-dire, entre le milieu du XXXVII siecle & le commencement du suivant, n'est connu que par la singularité de sa pratique. *Celse* rapporte que *Petron* faisoit couvrir les fébricitans, afin de provoquer les sueurs & d'exciter la soif. Lorsque la fievre diminuoit, il ordonnoit de l'eau froide; & s'il venoit à bout d'augmenter les sueurs par cette méthode, il croyoit avoir sauvé son malade. Si les sueurs ne paroissoient point, il redoubloit la dose d'eau & excitoit le vomissement. Lui arrivoit-il de guérir le malade par l'une ou l'autre de ces voies, il lui ordonnoit de manger sur le champ de la chair de porc rotie & de boire du vin, sinon il le faisoit vomir derechef à force d'eau salée. C'étoit en cela que consistoit principalement sa pratique. Toute singuliere qu'elle fût dans plusieurs points, elle ne plut pas moins aux malades que les sectateurs de la doctrine d'*Hippocrate* n'avoient pu guérir, qu'à ceux que les partisans d'*Hérophile* & d'*Erasistrate* n'ont pu assez promptement soulager dans la suite.

Galien parle aussi de *Petron*. Après avoir condamné la méthode de ceux qui macéroient leurs malades par de trop longues abstinences, il le blâme pour être allé à l'autre extrêmité, c'est-à-dire, pour leur avoir donné trop de nourriture.

PETRONIUS, Médecin dont le nom est rendu différemment dans les Auteurs. *Dioscoride* le distingue d'un *Diodotus*, quoique *Pline* de deux n'en fasse qu'un. *Petronius Diodotus*, dit le dernier, celui qui a écrit un Livre intitulé:

Antilegomena, les contradictions, ou *Anthologoumena*, Recueils: ces expressions ne laissent aucun doute sur l'unité de la personne qui portoit ces deux noms. Ce Livre pourroit être celui où *Petronius Diodotus* avoit traité des plantes ; au moins *Pline* remarque que ce Médecin y condamnoit l'usage du *Seris*, qui est une espece de Chicorée que les Botanistes ont divisé en trois sortes, dont la premiere est appellée *Seris domestica latifolia* par *Dioscoride*. Saint *Epiphane* n'a pas suivi le sentiment de *Pline* ; il distingue bien *Petronius* d'avec *Diodotus*, mais il confond le premier avec *Niger*.

PETRONIUS, (Alexandre-Trajan) de Citta di Castello, ville d'Italie dans l'Ombrie, a rempli avec beaucoup d'honneur & de réputation, la charge de premier Médecin du Souverain Pontife Grégoire XIII, qui fut élevé à la Papauté en 1572 & mourut le 10 Avril 1585.

Petronius fut ami particulier & Médecin de Saint Ignace de Loyola. Il traita ce Saint Fondateur d'un mal d'estomac, dont la cure avoit été dirigée sur de mauvais principes ; il changea de méthode, & le malade fut bientôt tiré d'affaire. On rapporte que *Petronius*, s'étant un jour couché pour quelque incommodité, & ayant fait exactement fermer les fenêtres de sa chambre pour que la lumiere n'y passât point, fut subitement éveillé & ébloui par celle qui remplissoit tout l'appartement. Il appella, & ayant demandé à sa femme d'où pouvoit venir cette clarté, elle lui répondit que le Pere Ignace venoit d'entrer dans sa chambre pendant qu'il dormoit, qu'il étoit encore au chevet de son lit, que d'ailleurs personne n'y étoit venu, & qu'on n'avoit pas touché aux fenêtres qui étoient encore fermées. Cette merveille étonna ce pieux Médecin, & le convainquit de la sainteté du Pere Ignace qu'il respecta depuis comme un homme tout céleste.

La famille de *Petronius* s'est beaucoup distinguée à Rome par les emplois qu'elle a occupés & les Ouvrages qu'elle a donnés au public. Le Médecin, dont nous venons de parler, ne s'est pas rendu moins recommandable ; il s'est même fait connoître avantageusement par la plupart des Ecrits qu'il a publiés :

Propofita, feu, Aphorifmi Medicinales 149. *Venetiis*, 1535, *in*-8.

De Aqua Tiberina. Romæ, 1552, *in*-8.

Dialogi de Re Medica. Ibidem, 1561, *in*-4.

De Morbo Gallico Libri VII. Venetiis, 1566, *in-folio*, dans le second Tome de la Collection *De Morbo Gallico*. L'Auteur est d'une prolixité qui dégoûte d'autant plus qu'il ne dit rien de neuf, sinon ce qu'on y trouve sur la cure de la Gonorrhée virulente qui subsiste quelquefois après la salivation.

De victu Romanorum & de sanitate tuendâ Libri V. De alvo sinè medicamentô molliendâ Libelli duo. Romæ, 1581, *in-folio*. Cet Ouvrage fut traduit en Italien par *Basile Paravicini*, & imprimé à Rome en 1592, *in*-4.

PETRONUS ou DE PETROGONE, (Antoine-Vincent) de Salerne, commença par enseigner la Philosophie dans sa patrie, fit ensuite la Médecine à Naples, d'où il se rendit à Pise en qualité de Professeur ordinaire en cette derniere Science. Il mourut le 18 Juin 1655, âgé de 41 ans, & laissa un Ouvrage Polémique qui fut imprimé à Venise en 1647, *in*-4, sous le titre de *Litterarium duellum inter*

Salernitanos & Neapolitanos Medicos, in quo de inteſtinorum phlegmone controvertitur caſus. On y a joint *Michaëlis Roccii Apologia, & aliud ejuſdem Autoris litterarium de hepatis inflammatione duellum.*

PETRUCCI, (Joſeph) naquit à Rome en 1648. Il étudia la Médecine dans l'Univerſité de cette Capitale du monde chrétien, & il y reçut les honneurs du Doctorat en 1668. Tout jeune qu'il fût alors, il donna les plus grandes eſpérances ſur ce qu'on pouvoit attendre de lui dans un âge plus mûr; & comme il ne les démentit point, il fut par la ſuite également bon Profeſſeur & habile Praticien. On met ſa mort en 1711, & on le dit Auteur d'un Ouvrage intitulé :

De Capſulis renalibus earumque uſu. Romæ, 1676, *in*-12. Cet Anatomiſte admet une cavité dans la glande ſur-rénale, & il y fait découler l'atrabile, dont il arrange enſuite la circulation ſuivant ſon ſyſtême. Toute hazardée que ſoit ſon opinion, on n'a pas laiſſé de joindre l'Opuſcule qui l'annonce, à celui de *Gaſpar Bartholin* ſur les ovaires des femmes, & à un autre de *Jean Verle* ſur l'œil. L'édition eſt de Lyon, 1696, *in*-12, ſous le titre de *Thomæ Petruccii, Gaſparis Bartholini & Joannis Verle Opuſcula nova Anatomica.* Je dis *Thomas Petrucci*, car il eſt le même que *Joſeph*; peut-être portoit-il l'un & l'autre de ces noms. Mr. *de Haller* qui en parle ſous le premier, cite une édition de Rome de 1680, *in*-12, qui eſt intitulée: *Specilegium Anatomicum de ſtructura & uſu Capſularum renalium.* Ce Traité eſt orné de quelques figures, mais elles ne valent pas grand'choſe.

PETTY, (Guillaume) ſavant & laborieux Ecrivain Anglois, étoit de Rumſey dans le Comté de Southampton, où il naquit le 26 Mai 1623. Il commença par être ouvrier; mais la nature qui ne l'avoit point fait pour cet état, lui inſpira le goût de l'étude, en conſéquence duquel il s'appliqua aux Langues Latine & Grecque avec aſſez de ſuccès. Après ce premier pas, il changea d'idée, ſe mit dans le commerce qu'il alla exercer à Caen en Normandie, où il demeuroit en 1641, lorſque ſon inclination pour l'étude l'emporta ſur toutes les vues qu'on avoit ſur lui. Entraîné vers les Sciences, pour leſquelles il ſe ſentoit un goût inſpiré par le génie, il s'appliqua d'abord aux Mathématiques & à la Philoſophie, & paſſa enſuite à Paris, où il fit de l'Anatomie ſon affaire principale. Il n'en fut pas plutôt inſtruit qu'il retourna en Angleterre par les Pays-Bas, ſe rendit à Oxford vers l'an 1647, & ſe mit ſur les bancs de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de cette ville. Diſciple en public, il y devint bientôt Maître en particulier, & fit du bruit par les Leçons d'Anatomie & de Chymie qu'il donna aux jeunes Etudians. Ses connoiſſances ſur la ſtructure du corps humain & ſon adreſſe dans les diſſections lui mériterent l'eſtime de *Thomas Clayton* qui le demanda pour Adjoint dans ſon Amphithéatre. Ce Profeſſeur avoit un foible bien contraire à ſon état; il lui étoit impoſſible de ſupporter la vue d'un cadavre mutilé, & pour cette raiſon, il obtint que *Petty* s'acquittât des fonctions qu'il ne pouvoit remplir lui-même. Celui-ci ne négligea rien pour rendre ſes démonſtrations publiques autant & plus brillantes que celles qu'il avoit faites dans ſes Cours privés; & comme il avoit tout lieu d'eſpérer qu'il parviendroit un jour à l'emploi de Profeſſeur d'Anatomie, il prit le parti de demander le bonnet de Doc-

teur en Médecine, qu'il reçut le 7 Mars 1649. Il réussit dans ses vues ; car *Clayton* ayant abdiqué sa Chaire d'Anatomie en 1650, il fut nommé pour le remplacer au commencement de Janvier de l'année suivante. Peu de tems après, il se fit aggréger au College des Médecins de Londres; il passa même dans cette ville pour y enseigner la Musique dans le College de Gresham: mais il quitta cette Chaire qui convenoit si peu à son état, pour se rendre en Irlande, où il exerça la Médecine à Dublin & fut pourvu de divers emplois civils. La réputation, dont il y jouissoit, lui mérita d'être un des premiers Membres de la Société Royale d'Angleterre ; il parvint encore à l'emploi de Médecin du Roi Charles II qui le créa Chevalier en 1661. Cette charge le rappella à Londres, où il mourut, le 16 Décembre 1687, au milieu des grands biens qu'il avoit amassés, & ce qui est plus flatteur encore, au comble de la réputation la plus étendue & la mieux méritée. Il la devoit à ses Ouvrages, la plupart en Anglois, sur les Mathématiques, les Méchaniques, la Physique, l'Histoire Naturelle & la Politique. Il excelloit dans tous ces genres.

PEU, (Philippe) ancien Prévôt de la Communauté de Saint Côme, étoit de Paris, où il mourut le 10 Février 1707. Il pratiqua long-tems la Chirurgie à l'Hôtel-Dieu ; mais ayant pris du goût pour l'Art des Accouchemens, il en fit son unique occupation & se répandit bientôt dans le monde par ses succès. Il avoit, dit-il, assisté à plus de cinq mille accouchemens, lorsqu'il songea à donner un Ouvrage sur cette matiere, dont la premiere édition fut publiée à Paris en 1694, *in*-8, sous le titre de *Pratique des accouchemens*. Ce Chirurgien y condamne l'usage des crochets de *Mauriceau*, la section Césarienne sur la femme vivante, & fait beaucoup de remarques sur les contours du cordon ombilical, si capables de retarder la naissance des enfans. *Mauriceau* se trouva offensé de la critique de *Peu*, & le mena assez mal dans une édition de ses Œuvres, où il l'accuse d'avoir falsifié différentes observations dans le Livre qu'il avoit mis au jour. *Peu*, qui fut sensible à ce reproche, défendit sa cause dans un Traité imprimé à Paris en 1695, *in*-8, sous le titre de *Réponse aux Observations de Mauriceau*.

PEUCER, (Gaspar) fameux Médecin & Mathématicien, étoit de Bautzen ou Budissen dans la Haute Lusace, où il naquit le 6 Janvier 1525. Dès ses plus tendres années, il eut tant d'inclination pour l'étude, que tout le tems que ses compagnons d'Ecole employoient au jeu & au divertissement, il le donnoit à la lecture. Il fut même si constant dans l'amour des Lettres, qu'il ne cessa jamais d'en donner des preuves ; jusques-là qu'étant en prison, ainsi qu'on le dira ci-après, il s'occupa continuellement à lire, à méditer & à faire des vers. Comme il manquoit de papier & d'encre, il écrivoit ses pensées sur la marge de quelques vieux livres qu'il avoit dans sa chambre, & il faisoit de l'encre avec des croutes de pain brûlées & détrempées dans le vin ou la bierre.

Peucer fut nommé à la Chaire des Mathématiques en l'Université de Wittemberg, & il s'acquitta de cet emploi avec beaucoup de gloire ; mais comme depuis long-tems il s'étoit sérieusement appliqué à l'étude de la Médecine,

il se présenta au Doctorat en la même Université, & il en reçut les honneurs le 30 Janvier 1560. Ce grade lui fraya le chemin à la place de Professeur de Médecine qu'il avoit obtenue dès le 10 Novembre de l'année précédente, sous la condition de s'y rendre habile par sa promotion dans la Faculté.

Ami particulier de *Mélanchton*, dont il avoit épousé, en 1550, une fille nommée *Magdelaine*, il renchérit sur son beau-pere qui mourut en 1560, avec la réputation d'un homme paisible & modeste, & il fit imprimer, en 1565, à Wittemberg, un cinquieme Livre de la *Chronique de Carion*; piece pleine d'emportemens contre l'Eglise Romaine & ses chefs. Il n'est point étonnant que ce Médecin se soit fait un devoir de mettre au jour un Ouvrage aussi scandaleux; ayant hérité du génie violent & impétueux de *Luther*, il voulut suivre les traces de cet Apostat qui avoit employé les armes de la calomnie la plus noire & la plus atroce, pour augmenter son parti par la haine qu'il inspiroit contre les Souverains Pontifes.

Auguste, Electeur de Saxe, tint long-tems *Peucer* prisonnier à Dresde & ensuite à Leipsic, parce qu'il s'efforçoit de publier la doctrine des Sacramentaires dans ses Etats. Il demeura en prison depuis 1576 jusqu'en 1586, qui est l'année de la mort d'Auguste. Christian I, fils de ce Prince, le mit alors en liberté à la sollicitation de la Cour d'Anhalt. *Peucer* se retira dans les Etats de son protecteur, & mourut à Dessaw le 25 Septembre 1602, à l'âge de 78 ans. On a de lui quelques Ouvrages qui n'ont point de rapport avec la Médecine, comme *Elementa doctrinæ de circulis cœlestibus. De dimensione terræ*: mais ceux qu'il a écrits sur cette Science, sont en plus grand nombre.

Appellationes quadrupedum, insectorum, volucrum, piscium, frugum, leguminum, olerum & fructuum omnium. Witteberge, 1551, in-8. *Lipsiæ*, 1559, in-8, *cum vocabulis Rei Nummariæ, ponderum & mensurarum*.

De præcipuis divinationum generibus. Witteberge, 1553, 1572, 1580, in-8. *Servestæ*, 1591, in-8. *Francofurti*, 1593, 1607, in-8. En François, par *Simon Goulard*, Anvers, 1584, in-4. L'Auteur y fait preuve de la crédulité la plus aveugle. Il faut certainement en avoir eu beaucoup, pour débiter tous les contes puériles dont son Livre est parsemé. A travers ce défaut, on lui attribue l'honneur d'avoir parlé de la circulation du sang; mais semblable à tant d'autres, il ne connoissoit que celle qui se fait par les poumons.

Propositiones de propriis rebus physicis. Francofurti, 1557, in-8.

Oratio quâ continetur explicatio Aphorismi Hippocratis 42, *partis secundæ, qui est de Apoplexia. Witteberge*, 1560, in-4.

De dignitate Artis Medicæ. Ibidem, 1562, in-8.

Propositiones de Hydrope, Arthritide & Pleuritide. Francofurti, 1563, in-8.

Commonefactio de Peste quæ latè per Europam vagatur. Witteberge, 1565, in-8.

Vitæ illustrium Medicorum. Argentorati, 1573.

Oratio de sympathia & antipathia rerum in natura. Francofurti, 1574, in-8.

Tractatus de Febribus. Ibidem, 1614, in-8.

Practica, seu, Methodus curandi morbos internos, tùm generalis, tùm particularis. Ibidem, 1614, in-8.

PEYER, (Jean-Conrad) Membre de l'Académie des Curieux de la Nature, sous le nom de *Pythagore*, étoit de Schaffhouse, où il naquit dans une famille noble le 26 Décembre 1653. Il fit ses études à Bâle, mais il les interrompit par un voyage de Paris, où il suivit les Leçons du célebre *Duverney*; il revint ensuite poursuivre son cours de Médecine dans la même ville de Bâle, & il y obtint le bonnet de Docteur l'an 1681. Résolu qu'il étoit de se fixer dans sa patrie, il ne tarda point à s'y rendre; & en même tems qu'il se distinguoit dans la pratique de son Art, il se fit beaucoup de réputation dans la Chaire d'Eloquence, de Logique & de Physique, qu'il remplit successivement. Cet habile Homme mourut à Schaffhouse le 29 Février 1712. Il a rendu son nom illustre, pour avoir fait mention des glandes intestinales avec quelque exactitude; avant lui, on ne les connoissoit que sur ce que *Severinus*, *Wepfer*, *Stenon*, *Malpighi* & *Pechlin* en avoient dit. *Peyer* s'occupoit à disséquer le ventricule & les intestins du coq d'Inde, lorsqu'il apperçut un grand nombre de glandes dans le canal intestinal. Il les chercha ensuite dans l'homme & les trouva si apparentes, qu'il s'empressa d'annoncer sa découverte au public, mais avec assez de modestie, pour se borner à l'honneur d'avoir décrit ces glandes plus au long qu'on n'avoit fait avant lui. On est convaincu aujourd'hui que dans l'état de santé elles séparent le fluide qui sert à humecter les intestins, & que dans la diarrhée & la purgation, elles fournissent la plus grande partie des humeurs qu'on évacue dans ces circonstances. Voici les titres des Ouvrages de ce Médecin:

Exercitatio Anatomico-Medica de glandulis intestinorum, earumque usu & affectionibus. Schafhusæ, 1677, *in*-8. *Amstelodami*, 1681, *in*-8.

Methodus Historiarum Anatomico-Medicarum. Parisiis, 1678, *in*-12. Son objet principal est de tracer la maniere qu'on doit suivre dans la dissection des cadavres, lorsqu'on a en vue de reconnoître les causes des maladies. Cet Ouvrage est dédié à *Duverney*.

Peonis & Pythagoræ, id est, Harderi & Peyeri Exercitationes Anatomicæ & Medicæ. Basileæ, 1682, *in*-8.

Parerga Anatomica & Medica septem. Genevæ, 1681, *in*-8. *Amstelædami*, 1682, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1750, *in*-8, avec une Observation *circa Urachum in fœtu humano pervium.*

Experimenta nova circa Pancreas. Genevæ, 1683, *in-folio*, dans la Bibliotheque Anatomique de *Manget. Amstelodami*, 1683, *in*-8, avec l'Ouvrage de *Brunner* qui est intitulé: *Experimenta nova circa Pancreas.*

Merycologia, sive, de ruminantibus & ruminatione Commentarius. Basileæ, 1685, *in*-4, avec figures.

Jean-Jacques Peyer, fils du précédent, étoit aussi de Schaffhouse. Il se distingua dans la pratique de la Médecine, & mit au jour un Recueil intitulé:

Observationes Anatomicæ Numerô L. Lugduni Batavorum, 1719, *in*-8. C'est d'après quelques dissections de cadavres humains, mais un plus grand nombre d'ouvertures de bêtes en vie, qu'il amassa ces Observations. Celle qui concerne l'Ouraque, & qui est de la façon de son pere, fut publiée par ses soins à Leyde en 1721, *in*-8.

PEYRILHE

PEYRILHE, (Bernard) de Pompignan en Languedoc, fut reçu dans le College des Chirurgiens de Paris le 6 Août 1768. Il eſt Conſeiller du comité perpétuel, Membre des Académies de Toulouſe & de Montpellier, Profeſſeur Royal de Chymie Chirurgicale aux Ecoles de ſa Compagnie. On a de lui:

Remede nouveau contre les maladies vénériennes, ou Eſſai ſur la vertu anti-vénérienne des alcalis volatils. Paris, 1774, in-12.

Diſſertatio Academica de cancro. 1774, in-12. Cette Diſſertation a remporté le prix de l'Académie de Lyon en 1773. La même en François, Paris, 1776, in-12.

M. *Peyrilhe* a diſtribué quinze ſtances, avec des notes, le 27 Avril 1775, jour de la rentrée publique dans les nouvelles Ecoles; & comme il eſt plein de zele pour l'illuſtration de la Chirurgie, il s'eſt chargé de continuer l'Hiſtoire de cette Science, dont feu M. *Dujardin* a publié le premier volume en 1774, in-4. S'il travaille dans le même goût que cet Auteur, l'Hiſtoire de la Chirurgie ſera en même tems celle de la Médecine, au moins juſqu'au ſiecle de l'exacte diviſion de ces deux parties de l'Art en différentes mains.

PEYRONIE (François DE LA) naquit à Montpellier, le 15 de Janvier 1678, de *Raymond La Peyronie*, Chirurgien de cette ville. A l'âge de quinze ans, il avoit fini ſes études dans ſa patrie au College des Jéſuites; il fit enſuite deux années de Philoſophie, après leſquelles il entreprit un ſecond Cours de Phyſique conforme à ſon objet, qui étoit de ſe livrer à ſon goût pour la Chirurgie. Ce fut pour le ſatisfaire qu'il aſſiſta régulierement aux Démonſtrations publiques & particulieres d'Anatomie, qu'il ſuivit les Hôpitaux, qu'il accompagna les Chirurgiens célebres chez les malades, qu'il vit les opérations & les panſemens. Il ne négligea pas les Leçons des plus habiles Profeſſeurs en Médecine de Montpellier: enfin toutes ſes études, tous ſes pas, toutes ſes converſations tendirent à le mettre en état d'exercer un jour la Chirurgie.

Il avoit fait en peu de tems des progrès ſi rapides dans cet Art, que ſa jeuneſſe étoit le ſeul obſtacle à ſa réception à la Maîtriſe. Son pere demanda la diſpenſe d'âge; on l'accorda au mérite du fils qui, à dix-neuf ans, ſoutint avec éclat des examens rigoureux, & fut reçu Chirurgien avec l'applaudiſſement de toute la ville de Montpellier. *Chirac* conſeilla alors à ſon pere de l'envoyer à Paris, où *Mareſchal*, Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu & depuis premier Chirurgien du Roi, le prit chez lui comme penſionnaire, & ſe fit un plaiſir de communiquer ſes lumieres à un éleve qu'il vit enſuite à ſon côté dans le poſte le plus diſtingué du Royaume. Lorſque *La Peyronie* ſe crut en état de reparoître dans ſa patrie avec une forte de célébrité, il y retourna, & débuta par donner chez lui des Leçons particulieres d'Anatomie & de Chirurgie. Il compta tous les Etudians de Montpellier au nombre de ſes diſciples, & ſe fit une réputation ſi brillante par ces Leçons, qu'il fut choiſi Profeſſeur public aux Ecoles de Médecine; emploi dont il s'acquitta avec un égal ſuccès. La place de Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Montpellier vint enſuite à vaquer, & elle lui fut donnée; peu de tems après, il fut encore nommé Chirurgien-Major de l'Armée envoyée ſous les ordres du Maréchal de Villars contre les rebelles des Cévennes.

La Peyronie se distingua dans tous ces emplois, mais il eut bientôt occasion de se signaler sous les yeux de Louis XIV. Le Duc de Chaulnes étoit attaqué d'une fistule qui avoit résisté aux soins de plusieurs Chirurgiens. *Chirac* conseilla de faire venir *La Peyronie*, & le Duc de Chaulnes fut guéri. Cette cure porta Louis XIV à charger M. de Chaulnes & *Chirac* de ne rien épargner pour fixer *La Peyronie* dans Paris. Ce Chirurgien eut beaucoup de peine à se rendre à cette proposition ; mais le procédé du généreux convalescent leva tous les obstacles & détermina *La Peyronie* à faire ce qu'on demandoit de lui. Le Duc acheta à son insu une charge de Chirurgien de la Prévôté de Paris, qui l'aggrégea à la Communauté de Saint Côme ; & peu de tems après, il lui fit avoir celle de Chirurgien-Major de la Compagnie des Chevaux-Légers. Enfin on y ajouta encore la place de Chirurgien en chef de l'Hôpital de la Charité. *La Peyronie* enseigna aussi l'Anatomie à l'Amphithéatre de Saint Côme & du Jardin du Roi, en qualité de Démonstrateur.

Tant de places le conduisoient à grands pas à la premiere. Dès l'an 1717, c'est-à-dire, deux ans après son établissement à Paris, il fut nommé premier Chirurgien du Roi en survivance ; & ce qui est bien digne de remarque, ce fut *Mareschal* lui-même qui demanda que *La Peyronie* lui fût associé. Devenu titulaire de la charge de premier Chirurgien en 1736, il reçut de Louis XV de nouvelles preuves que ses services lui étoient agréables. Ce Prince lui avoit déja fait présent d'une charge de Maître d'Hôtel de la Reine, & il lui avoit donné des Lettres de Noblesse en 1721. Il le gratifia, en 1737, d'une pension de dix mille Livres ; & lorsqu'en 1738 il eut guéri M. le Dauphin d'un dépôt considérable à la machoire inférieure, Sa Majesté lui en marqua sa satisfaction par le don d'une charge de Gentilhomme ordinaire de sa Chambre.

Le Roi voulut ainsi ajouter des honneurs à ses bienfaits ; mais *La Peyronie* n'étoit jaloux que des distinctions littéraires qu'on accorde à son Art, & il eut la satisfaction de les recevoir. Il étoit depuis long-tems Associé Anatomiste de l'Académie des Sciences de Montpellier ; celle de Paris le réclama à son tour, & le nomma à une place d'Associé libre en 1732. L'Académie de l'Institut de Bologne le mit aussi au nombre de ses Membres.

Comme *La Peyronie* étoit également jaloux de tout ce qui pouvoit contribuer à l'honneur de son Art, il profita de sa faveur auprès du Roi, pour procurer à la Chirurgie des distinctions qui animassent à la cultiver & des établissemens qui servissent à l'étendre. Il est celui de tous les Chirurgiens François qui ait montré le plus de zele & qui ait fait plus de dépense pour la perfection & les progrès de son Art : c'est une gloire qui lui est propre & qu'il ne partage point, c'est un mérite qui lui est unique & personnel. On ne peut entendre le récit des choses que *La Peyronie* a faites pour l'illustration & la perfection de la Chirurgie, sans être frappé d'étonnement & d'admiration. Il travailla d'abord de concert avec *Mareschal*, & sur leurs représentations, le Roi créa, en 1724, cinq Démonstrateurs dans l'Amphithéatre de Saint Côme. C'est encore à ces deux Hommes célebres qu'on doit l'idée d'une Académie de Chirurgie, qu'ils eurent la permission de former en 1731. Cette entreprise n'étoit pas aisée

à exécuter, dit l'Auteur de l'Eloge de M. *Quefnay*. Il s'agiffoit de raffembler les Chirurgiens en un Corps qui fût le dépôt des connoiffances & le foyer des lumieres. *La Peyronie* avoit compris que dans la réunion des Membres épars, l'émulation, mere des fuccès, animeroit tous les Académiciens; que l'expérience ifolée de chaque Praticien qui, dans le plus long exercice, ne peut produire qu'un petit nombre de faits fouvent inexacts & mal obfervés, fe comparant, fe critiquant mutuellement, il en réfulteroit une Théorie plus sûre, guide infaillible de la Pratique. Cette idée, qui réunit aujourd'hui tous les fuffrages, dut en fon tems paroître bizarre & peut-être extravagante. Comment tirer la Chirurgie de l'aviliffement où elle fe trouvoit? Comment fe flatter d'élever à l'état d'Académiciens des gens, dont quelques-uns favoient à peine lire, & qui étoient confondus dans une claffe obfcure d'artifans? Voilà ce que *La Peyronie* a ofé concevoir & ce qu'il a exécuté. Il n'a cependant pu être le témoin de la perfection qu'on a donnée à l'établiffement de l'Académie confirmé de la maniere la plus authentique par des Lettres Patentes enrégiftrées au Parlement; mais comme il prévoyoit la folidité future de cet établiffement qu'il avoit tant à cœur, à fa mort arrivée à Verfailles le 25 Avril 1747, dans la foixante-dixieme année de fon âge, il légua à la Communauté des Chirurgiens de la Capitale les deux tiers de fes biens, fa Bibliotheque, & fa Terre de Marigny qui fut vendue au Roi deux cens mille livres. Cet illuftre Citoyen légua auffi à la Communauté des Chirurgiens de Montpellier deux maifons qui lui appartenoient dans la grande rue de cette ville, avec cent mille livres pour y faire conftruire un Amphithéatre fur le modele de celui de Paris. Il inftitua la même Communauté Légataire pour le tiers de fes biens. Tous ces legs renferment des claufes qui ne tendent qu'au bien public, à la perfection & aux progrès de la Chirurgie. C'eft autant par ces belles fondations, que par la fupériorité de fes talens, que ce Chirurgien a immortalifé fon nom, qui ne ceffera jamais d'être cher aux vrais amateurs de l'Art important qu'il a tant illuftré.

La Peyronie étoit aimable dans la fociété. Les agrémens de fon efprit, fes manieres engageantes, infpiroient aux malades la confiance & la gaieté fi propres à accélérer la guérifon. Ennemi du luxe & de l'oftentation, fes meubles, fon train, fes équipages, tout annonçoit la modeftie & la fimplicité. Il fembloit fuir les dépenfes étrangeres au bien public. Il ne refufoit jamais fon miniftere aux pauvres; il les voyoit même par préférence, & fa main habile & libérale leur prodiguoit des fecours de toute efpece. Sa maifon, & fur-tout fa Terre de Marigny, étoient l'afyle de l'indigence & de l'infirmité.

Ce Chirurgien n'a fait imprimer aucun Ouvrage; ce qu'on a de lui fe réduit à des Mémoires & des Obfervations qu'on trouve dans le Recueil des Académies dont il étoit Membre.

PHARMACIE (La) eft cette branche de la Médecine pratique, qui apprend à connoître, à conferver & à préparer les différens médicamens que le Médecin & le Chirurgien peuvent employer pour fecourir la Nature & avancer le rétabliffement de la fanté. Les premiers Médecins paroiffent s'être peu occupés de cette partie de l'Art de guérir, parce qu'ils n'ont employé qu'un petit nombre de remedes fimples, auxquels ils ne faifoient fubir prefque aucune préparation. *Hip-*

pocrate & les plus anciens Médecins de l'Ecole Grecque fondoient principalement leur pratique sur l'obfervation des mouvemens de la Nature dans les maladies; & comme ils faifoient confifter prefque toute la méthode de les guérir dans la *Diete*, c'eft-à-dire, en des regles concernant la nourriture des malades, on ne voit pas que ces Médecins fe foient fervi de beaucoup de médicamens, & encore ceux qu'ils donnoient, étoient fort peu compofés. Ce ne fut qu'au tems d'*Hérophile*, & de fes fectateurs que l'ufage en devint plus grand : ces Médecins commencerent à compter, plus que leurs prédéceffeurs n'avoient fait, fur l'utilité qu'on peut en tirer. *Erafiftrate*, contemporain d'*Hérophile*, fe plaint déja de ce que ceux qui faifoient des compofitions royales & des antidotes qu'ils appelloient *Les mains des Dieux*, y faifoient entrer des médicamens tirés des plantes, des animaux, des minéraux, de la terre, de la mer, &c. Mais quelque compofés que fuffent ces antidotes, dont *Erafiftrate* fe plaignoit, il y a apparence qu'ils ne l'étoient pas autant que ceux qu'on fit dans la fuite. Peut-on imaginer un affemblage de drogues plus grand que celui qu'on remarque dans la fameufe compofition qu'*Andromachus*, Médecin qui vivoit fous Néron, a décrite fous le nom de *Galené*, c'eft-à-dire, *Tranquille*, & qu'on a enfuite appellée *Thériaque*?

Comme les expériences fur les fimples fe multiplierent de jour en jour, les Médecins crurent que plus ils en joindroient de ceux qui ont une propriété femblable ou approchante, plus ils feroient sûrs d'atteindre à leur but. Il fe peut auffi que, comme la connoiffance que l'on avoit des qualités des fimples & de la nature des maladies étoit fort imparfaite, ces mêmes Médecins s'imaginerent qu'en mêlant enfemble un grand nombre de drogues, ce qu'ils n'obtiendroient pas par le moyen de l'une, ils l'obtiendroient par le moyen de l'autre. Mais de telle maniere qu'ils fe foient conduits, on n'y trouve pas moins de preuves de leur ignorance par rapport à la propriété des fimples, que fur la nature des maladies; car la Polypharmacie a été de tout tems, comme aujourd'hui, la pierre de touche qui décide du peu de connoiffances pratiques du Médecin qui s'y livre.

Les expériences qu'on faifoit dans la Médecine ancienne avec ces amas de drogues mal combinés, réuffirent cependant quelquefois; mais ce fut moins par un effet du mêlange des remedes, que par le cas fortuit & heureux : le médicament fe trouvoit plus favant que celui qui le donnoit. *Pline* & plufieurs après lui ont d'autant plus condamné cette Pharmacie indigefte des Anciens, qu'ils ont cru que l'on n'avoit ainfi entaffé tant de drogues les unes fur les autres, que pour faire valoir le métier, *Ad oftentationem Artis*. Suivant eux, l'avantage que l'on a prétendu en tirer par rapport à la guérifon des maladies, n'a pas été le premier objet de ces énormes compofitions. Ce fut principalement en faveur des Princes qu'on imagina ces antidotes, qu'un refpect pour l'Antiquité, que l'on pourroit appeller en quelque façon fuperftitieux, a fait conferver jufqu'à ce jour, malgré la confufion qui regne dans le mêlange des drogues qui les compofent, & le peu de choix qu'on y a apporté.

Qu'auroit dit *Pline*, s'il eût paffé en revue, où s'il eût connu toutes les efpeces de médicamens qu'on remarque dans la Pharmacie des Anciens? Non feulement on a multiplié les antidotes au point d'en imaginer un pour la plupart des mala-

dies, mais on s'eſt encore étudié à préparer les drogues ſous toutes les formes poſſibles. Delà ſont venus le *Carapotium* des Grecs, ou le *Globulus*, le *Glomeramus* & *Pilula* des Latins; les *Trochiſci* ou *Paſtilli*; l'*Electon pharmacon* ou l'*Eclegma* qui ſe prend en léchant; les *Potiones*, les *Decocta*, l'*Hydromel* ou l'*Aqua mulſa* des Latins; l'*Hydromelon*, l'*Hydrorofatum*, le *Rhodomelon*, l'*Omphacomeli*, le *Myrtites*, l'*Apomeli*, le *Rhoites*, & tant d'autres compoſitions analogues, qui ne différoient que par les ingrédiens qu'on ajoutoit au miel. Suivent les *Onguens* des Anciens, qui n'étoient que des huiles dans leſquelles on faiſoit infuſer les Simples dont on vouloit tirer la teinture; le *Céréléon*, mêlange d'une très-petite quantité de cire avec l'huile; les *Cérats*; les *Emplâtres*, les *Collyres* nommés aujourd'hui ſuppoſitoires, pour les diſtinguer de ce médicament qu'on emploie pour les yeux, &c.

Mais *Pline* ne ſe borna pas à condamner les remedes compoſés; il déſapprouva encore les Simples qu'on tire des pays étrangers. La nature, diſoit-il, cette bonne mere, cette ſage ouvriere, n'a point fait les emplâtres, les antidotes, les collyres. Les ouvrages de la Nature, ſe trouvent tout faits & tout achevés. Les remedes qui croiſſent dans les pays éloignés, n'y croiſſent pas pour nous. Les ſeuls remedes que la Nature avoue, ſont des remedes familiers, que l'on trouve aiſément, que l'on prépare ſans dépenſe, & qui ſont tirés à peu de fraix, des choſes mêmes dont nous vivons. Ce raiſonnement de *Pline* eſt ſpécieux; il n'en eſt cependant pas moins faux, car il ne peut ſoutenir le parallele des conſéquences que cet Auteur en tire & de celles qu'on peut en tirer. Il faudroit auſſi ſe ſervir de tant d'autres productions de la Nature dans l'état qu'elles ſortent de ſon ſein; & comme la terre ne nous produit pas le pain tel que nous le mangeons, quelqu'un s'aviſeroit-il de dire qu'il vaut mieux ſe ſervir du bled dans l'état qu'on le moiſſonne?

Pline n'eſt pas mieux fondé en ce qui regarde les remedes tirés des pays étrangers. Il ſe peut que, ſi nous connoiſſions bien toutes les propriétés des plantes qui croiſſent ſous nos yeux, nous pourrions nous paſſer de la plupart de celles que nous tirons des autres pays: mais étant convaincus combien nos connoiſſances ſont bornées à cet égard, pourquoi refuſerions-nous de profiter de ce qui a été découvert ailleurs? Il eſt vrai que c'eſt un abus d'employer des remedes compoſés, lorſque les médicamens les plus ſimples & purement naturels peuvent ſuffire: mais les malades eux-mêmes ne ſont-ils pas ſouvent la cauſe de cet abus? Et les Médecins ne ſont-ils pas quelquefois dans l'obligation de s'y prêter? Il faut ſatisfaire l'idée d'un malade qui n'auroit aucune confiance à ſon Médecin, s'il ne lui ordonnoit beaucoup de remedes, & en apparence fort compoſés & fort rares. *Galien* rapporte qu'un malade de cette eſpece lui répondit un jour: *Gardez pour les pauvres ce que vous m'ordonnez-là; il me faut quelque remede d'un plus grand prix.* On trouvera ſans doute cette façon de penſer déraiſonnable & ridicule; elle l'eſt en effet: mais bien des malades penſent encore de même dans notre ſiecle. En fait de remedes, ainſi que de pluſieurs autres choſes, le prix tient lieu de mérite chez les perſonnes qui ſe croient pêtries d'un autre limon que le reſte des hommes. Il y a un luxe juſques dans les maladies. Ce ne ſont cependant pas toujours les malades qui exigent des remedes rares & compoſés: les Médecins attachés à la vieille routine, ou plus curieux de feuilleter les Ouvrages Pharmaceutiques

que le grand Livre de la Nature, ne croient rien faire de mieux pour l'honneur de l'Art, pour le soutien de leur réputation, & pour l'avantage des malades, que de recourir à de pareils remedes. Polypharmaques par goût ou par ostentation, ils négligent les médicamens préparés de la main de la Nature, parce qu'ils ne la connoissent, ni dans ses productions, ni dans ses mouvemens.

La Pharmacie s'augmenta considérablement sous les Médecins Arabes ; s'ils n'ont pas été plus exacts que les Grecs & les Romains dans le choix des substances qu'ils ont fait entrer dans leurs médicamens, ils ont porté plus de soins dans les préparations qu'ils leur ont fait subir. Il est vrai qu'ils ne sont pas sans reproche à cet égard ; mais on ne doit pas moins les regarder comme les restaurateurs de la Pharmacie. Ils ont d'abord fait connoître plusieurs médicamens simples, dont les Grecs n'ont point parlé. Ils ont encore rendu l'usage du sucre plus commun dans la Médecine, au-lieu qu'auparavant on n'employoit presque que le miel. Cette découverte du sucre a donné lieu aux Arabes d'inventer un grand nombre de compositions propres à diminuer l'aversion qu'ont naturellement les hommes pour tout ce qui s'appelle médicament. C'est avec le sucre qu'ils ont fait leurs syrops & leurs juleps, par le moyen desquels ils ont cherché à joindre l'agréable à l'utile. C'est aussi avec le sucre qu'ils se sont avisés de faire ce que nous appellons des Conserves; ils l'ont même fait entrer dans plusieurs de leurs Electuaires ou Confections, entre lesquelles une des plus remarquables est la Confection *Alkermes*. Tous ces médicamens déplaisoient souverainement à *Gui Patin*, qui avoit coutume d'appeller les Apothicaires des *cuisiniers Arabesques*.

Nicolas Myrepsus, un des derniers Auteurs Grecs selon *Freind*, recueillit avec beaucoup de travail toutes les Recettes des médicamens composés qui étoient dispersés dans les Ouvrages des Grecs, des Latins & des Arabes. Il en forma une espece de Pharmacopée universelle qu'il partagea en quarante-huit sections ; cette compilation, que *Myrepsus* fit au plus tard en 1300, a été long-tems la regle de toute l'Europe pour la Pharmacie. La Faculté de Médecine de Paris l'adopta dès l'an 1332, mais avec de certaines corrections, & le conserva à son usage jusqu'en 1637, que la vétusté du Dispensaire Grec, les progrès de la Matiere Médicale & de la Pharmacie Galénique & Chymique, sembloient exiger un nouveau Code.

Il s'en falloit de beaucoup que les découvertes des Arabes eussent perfectionné la Pharmacie ; on gémissoit de la voir surchargée ; & ce ne fut qu'après que la Chymie eut éclairé cet Art de son flambeau, qu'il parut faire des progrès solides. Les travaux des *Charas*, des *Lémery*, des *Quincy* ont mis la premiere main à la réforme ; différens grands Hommes s'en sont occupés depuis ; mais c'est principalement à l'attention des Corps de Médecine dans la composition de leurs Dispensaires, que nous sommes redevables de l'état de la Pharmacie moderne.

On est cependant encore en droit de se plaindre de la trop grande abondance qu'on a jettée dans cette partie de la Médecine ; il semble même que le goût de la Polypharmacie des Arabes se soit perpétué jusqu'à nous. En effet, nous sommes tellement surchargés de médicamens, que l'embarras

de faire un choix convenable aux circonftances, nous arrache fouvent des regrets fur l'immenfité de nos richeffes en fait de remedes. Tous les jours on travaille à en augmenter le nombre, fans trop penfer que peu de bons médicamens fuffifent au Médecin qui connoît bien l'état de fon malade.

On a parlé ailleurs du partage de la Médecine en trois Profeffions ; mais l'exiftence légale des Apothicaires en Europe ne date que depuis peu de fiecles. Comme ils font un des bras du Médecin, ils ont fouvent coopéré, par leur favoir, à enrichir l'Art de guérir de leurs découvertes. Par leur application & leur fidélité, ils ont mérité la confidération attachée à un état qui fait fouvent la sûreté de la Médecine, & qui contribue à fes fuccès dans la pratique. La profeffion des Apothicaires eft cependant fufceptible de diférens points de réforme, dont le public tireroit de grands avantages. Le point le plus effentiel feroit de ne permettre l'exercice de la Pharmacie qu'à des hommes inftruits & qui auroient fait preuve de leur capacité, de borner même le nombre des Maîtres en proportion de l'étendue & de la population des villes. L'Allemagne nous fournit là deffus un exemple à fuivre. Les Apothicaires y jouiffent de la plus grande réputation ; fi le nombre des Pharmacies y eft peu confidérable, & s'il eft fagement limité pour chaque ville, il eft toujours fuffifant pour les befoins des citoyens. Peu importe que la profeffion des Apothicaires foit confidérée en Allemagne comme une affaire de lucre ; pour que le public foit bien fervi, il faut que cette profeffion puiffe mettre ceux qui l'exercent au deffus de l'état d'aifance. C'eft le feul moyen de garantir les Médecins & les malades de toutes les fourberies, infidélités, négligences, fubftitutions, que le peu de fortune des Apothicaires, à raifon de leur trop grand nombre dans la même ville, rend fi communes aujourd'hui. Quand on dépend du débit pour vivre, on eft aifément tenté d'augmenter fon profit par des expédiens illicites : le fentiment & l'honneur ne tiennent pas toujours contre les cris des premiers befoins.

PHARMACION. Voyez ASCLÉPIADE.

PHAYER, (Thomas) Anglois, étoit de la Principauté de Galles. Il s'appliqua d'abord à l'étude des Loix ; mais attiré par goût vers la Médecine, il ne s'occupa plus que de cette Science, en laquelle il reçut le bonnet de Docteur le 21 Mars 1559. Dès l'an 1544 il avoit déja écrit plufieurs Ouvrages en fa Langue maternelle, comme fur la Pefte, fur le choix des veines pour la faignée, & quelques autres. *Phayer* étoit auffi Poëte ; il a même publié *Virgile* en Anglois. *George Matthias* ajoute qu'il mourut dans fon pays le 12 Août 1560.

PHÉRÉCYDE, Philofophe qui a été mis au nombre des fept fages de la Grece, fut difciple de *Pittacus* & Maître de *Pythagore*. Il n'étoit point Syrien, comme quelques Auteurs le difent, mais de l'Ifle de Scyros, l'une des Cyclades, où il naquit vers la XLV Olympiade qui commença 600 ans avant l'Ère Chrétienne. Il fut, dit-on, le premier qui foutint que les animaux

font de pures machines, & il composa un Traité du principe universel de la Nature ; il passe même pour être Auteur du Livre de *la Diete* qui se trouve parmi les Œuvres d'*Hippocrate*. On ajoute que *Phérécyde* est l'un des premiers, entre les Grecs, qui aient écrit en prose.

Ce Philosophe, dangereusement malade dans l'Isle de Délos, eut la consolation de recevoir la visite de *Pythagore* qui l'aimoit comme son pere. Le disciple n'eut pas plutôt appris l'état de son cher Maître, qu'il s'embarqua & se rendit à l'Isle, où il fit donner tous les secours nécessaires à ce vieillard. Mais le grand âge & la violence de la maladie ayant résisté à tous les remedes, *Pythagore* se chargea du soin d'ensevelir son Maître, & repartit pour l'Italie, après lui avoir rendu les derniers devoirs. On dit que *Phérécyde* finit ses jours par une maladie bien cruelle. Une sueur épaisse sortit de toutes les parties de son corps, & se changeant bientôt en une infection affreuse, elle remplit ses chairs de vermine : *Pline* rapporte même qu'il en sortoit des serpens ; expression qui doit s'entendre des vers assez gros pour en avoir imposé par leur figure.

PHILALTHEUS, (Lucille) Docteur en Philosophie & en Médecine, étoit de Campo-Nocera dans le Padouan. Il fit premierement sa profession à Bologne, d'où il passa en 1535 à Naples. C'est delà que le Marquis de Vasti, Gouverneur de Milan, le tira pour l'engager à son service en qualité de Médecin ; il lui donna toute sa confiance pendant trois campagnes. *Philaltheus* revint ensuite à Milan, où il demeura pendant vingt-cinq ans ; mais comme il étoit Professeur de la Faculté de Pavie, il se rendoit de tems en tems dans cette ville pour y remplir les devoirs de sa Chaire, qui ne demandoit point apparemment une résidence fixe. Ce Médecin a mis en Latin le Commentaire Grec de *Simplicius* sur la Physique d'*Aristote*, & l'a fait imprimer en Italie. Sa Version fut encore publiée à Paris en 1544, *in-fol.* On a de sa façon :

Consiliorum de gravissimis morbis Tomus primus. Il parut à Bâle, mais *Manget* ne dit pas en quelle année. *Tomus secundus. Papiæ*, 1565, *in-8.*

Libellus de methodo recitandi curas ad eos qui lauream petunt. Papiæ, 1565, *in-8. Spiræ*, 1581, *in-4.*

PHILARETE est le même que *Gilbert Fuchs* ou *Gilbert de Limbourg* ; il eut un frere, dont j'ai parlé à l'Article FUCHS (*Remacle*), qui naquit comme lui dans la ville de Limbourg, Capitale du Duché de ce nom. On ne connoît rien des études de ce Médecin ; tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il s'établit à Liege en 1530, que trois Evêques de cette ville, savoir George d'Autriche, Robert de Berghes & Gerard de Grosbecque, le chargerent du soin de leur santé, & que l'un d'eux le pourvut d'un Canonicat de la Collégiale de Saint Paul dans la même ville. Comme *Philarete* jouissoit de la plus grande réputation, il ne manqua pas d'occasions de se placer ailleurs. Emmanuel-Philibert, Duc de Savoie, l'invita à passer dans ses Etats, & le Magistrat de Louvain lui présenta, en 1554, la premiere Chaire de Médecine vacante par la mort de *Jérémie Thriverius.* Mais il refusa tous ces avantages, & leur préféra celui de servir à la Cour des Princes de Liege, où il passa le reste de sa

vie

vie avec la plus grande diſtinction. *Jean Stadius* en a parlé comme d'un homme très-habile dans la Science dont il faiſoit profeſſion. Inſtruit par une longue expérience, éloquent dans ſes diſcours, grave dans ſes manieres, *Philarete* mérita l'eſtime de ſes contemporains, qui le regreterent à ſa mort arrivée à Liege le 8 Février 1567, dans la 63e. année de ſon âge. Il fut enterré chez les Religieuſes de l'Ordre de Saint François, que les Liégeois appellent les *Sœurs de Haſque.* Le jour & l'an de ſa mort ſont exprimés par ce Diſtique numéral, dans lequel on a ſupprimé la valeur de la Lettre D, en l'écrivant en petit caractere :

sEXTô IDUs FEBRUI MEDICUs GILBERTUs, IN ARTE
ALTUs ET EXCELLENs, FUNERE VICTUs OBIT.

On a de lui quelques Ouvrages :

Conciliatio Avicennæ cum Hippocrate & Galeno. Lugduni, 1541, *in*-4.

Polybius, de ſalubri ratione victûs, Latinè verſus & commentariis illuſtratus. Antverpiæ, 1543, *in*-12.

Gerocomice; hoc eſt, Senes ritè educandi modus & ratio. Coloniæ, 1545, *in*-12.

De acidis fontibus Sylvæ Ardennæ, præſertim eô, qui in Spa viſitur, Libellus. Antverpiæ, 1559, *in*-4, avec fig. L'Imprimeur Jean Bellere publia encore cet Ouvrage en François : *Des Fontaines acides de la foreſt d'Ardenne, & principalement de celle qui ſe trouve à Spa.* Anvers, 1559, *in*-4, avec figures. Il y a auſſi une édition Françoiſe de Liege, 1577, *in*-8. Comme *Philarete* fut le premier qui écrivit ſur l'uſage & les vertus des eaux de Spa, *Juſte Lipſe* compoſa ces Vers pour être mis au bas de ſon portrait gravé *in*-4 :

Princeps aquarum, quas ſalubribus venis
Produxit, aut producet alma Natura,
Spadana lympha, alumna Eburonum terræ,
Vires adepta in virus omne morborum;
Hic nobilem te fecit, & tenebroſô
Oblivionis vindicavit à regno.

PHILETAS, Médecin dont *Galien* fait mention, a paſſé pour être Auteur du Livre de la *Diete* qui eſt dans le Recueil des Ecrits d'*Hippocrate*. Ce Livre eſt auſſi attribué à *Ariſton* : & l'on vient de voir qu'on en a encore fait honneur au Philoſophe *Phérécyde*.

PHILINUS, diſciple d'*Hérophile*, qui vécut dans le XXXVIII ſiecle, étoit de l'Iſle de Cos. *Athénée* nous apprend que *Philinus* avoit écrit touchant les plantes; & qu'il avoit fait quelques Commentaires ſur *Hippocrate*. Il faut qu'il ait enſuite abandonné la doctrine de ce ſavant Maître, puiſqu'il eſt regardé, ainſi que *Sérapion* d'Alexandrie, pour chef de la Secte Empirique.

PHILIPPE, Médecin du XXXVII fiecle du monde, étoit de l'Arcananie, Province de la Grece. *Quint-Curce* dit qu'Alexandre le grand fut attaqué d'une maladie fi dangereufe, que tous fes Médecins l'abandonnerent, à l'exception de *Philippe* qui fe fit fort de le guérir. De telles prétentions ne manquent guere d'exciter la jaloufie: mais les ennemis de *Philippe* ne fe bornerent pas à cette paffion, ils allerent jufqu'à la calomnie, & firent paffer à Alexandre des lettres qui portoient que ce Médecin avoit deffein de l'empoifonner par le breuvage qu'il vouloit lui faire prendre. Ce Prince fut d'abord en peine de ce qu'il devoit faire dans une conjoncture fi délicate; foupçonnant néanmoins que ces lettres pouvoient être un artifice des ennemis de *Philippe*, & fe repofant d'ailleurs fur la fidélité de ce Médecin, il prit la réfolution de lui donner à lire l'avis qu'il avoit reçu, tandis qu'il feroit femblant de prendre le breuvage. Il imagina ce ftratagême pour reconnoître s'il paroîtroit quelque changement fur le vifage de fon Médecin; mais l'égalité d'efprit & la contenance ferme avec lefquelles il vit que *Philippe* lifoit les accufations dont on le noirciffoit, le perfuada de l'innocence de l'accufé, & il ne fit point de difficulté de prendre ce remede, qui le guérit.

Ce *Philippe* pourroit bien être le même qui eft appellé Epirote par *Celfe*; l'Arcananie faifant partie de l'ancienne Epire. Il fervit, dit le même Auteur, à la Cour d'Antigonus Gonatas, fucceffeur d'Alexandre en Afie; mais comme Antigonus ne monta fur le trône de Macédoine que 48 ans après la mort de ce Conquérant, qui arriva en 3681, il faut fuppofer que *Philippe* étoit alors fort âgé.

PHILIPPI, (Guillaume) de la petite ville de Halle dans la Province d'Hainaut, naquit vers l'an 1600. Il fit fa Philofophie au College du Lis à Louvain, & il remporta la troifieme place de fon cours, à la promotion générale du 30 Octobre 1617. Dès l'année fuivante, on le rappella dans ce College pour y enfeigner la Philofophie. Il y occupoit l'une des deux premieres Chaires, & il étoit Licencié en l'un & l'autre Droit, lorfqu'il fe mit fur les bancs de la Faculté de Médecine en 1629. Ce ne fut cependant point à Louvain qu'il prit fes degrés en cette derniere Science; il fe rendit à Douay en 1632 ou 1633, & il s'y fit recevoir à la Licence. De retour à Louvain, il continua de remplir les devoirs de Profeffeur de Philofophie, & ne tarda pas à obtenir la Chaire Royale des Inftitutes de Médecine; mais on fit quelques difficultés de l'admettre à cette Chaire, lorfqu'il préfenta fes Lettres Patentes à la Faculté le 23 de Janvier 1635. On refufa d'accepter fes Lettres, parce qu'il avoit pris fes degrés ailleurs; cependant le 13 de Février fuivant, on lui permit de commencer fes Leçons, à condition qu'il fe feroit aggréger à la Faculté de Louvain.

Philippi s'étoit attiré de plus grandes tracafferies au fujet de fa Chaire de Philofophie. Il s'étoit marié avec une Demoifelle nommée *Elifabeth Luyckx*, fans en faire part à fes confreres du Lis. Ceux-ci l'apprirent par occafion, & le pourfuivirent par devant le Confeil de Brabant, prétendant que fon mariage étoit incompatible avec la charge de Profeffeur de Philofophie. Le nouveau marié fe défendit, & parvint enfin à obtenir une fentence en fa faveur; elle fut pronon-

cée le dernier de Septembre 1630, mais avec cette claufe pour l'avenir, que les Profeffeurs de Philofophie qui fe marieroient, feroient privés de leur Chaire. Ceci a toujours été obfervé depuis, par la raifon que l'état de Clerc qui étoit anciennement celui des Membres des Univerfités, a perfévéramment été une condition néceffaire aux perfonnes qui compofent la Faculté des Arts.

Philippi profita long tems du bénéfice de la fentence qu'il avoit obtenue. Il conferva fa Chaire de Philofophie jufqu'au 9 Mai 1650 qu'il l'abdiqua, pour fe borner à celle de Médecine, dont il remplit les fonctions jufqu'à fa mort arrivée le 20 Mai 1665. Ce Médecin n'a rien écrit que les Traités fuivans :

Medulla Logicæ. Lovanii, 1661, *in*-4. L'Auteur y renchérit fur les principes d'*Ariftote* ; mais le galimatias qu'on y trouve paroiffoit alors admirable pour former le goût des jeunes gens.

Medulla Metaphyficæ. Ibidem, 1663, *in*-4.

Medulla Phyficæ. Ibidem, 1664, *in*-4. M. *Paquot*, dont les Mémoires m'ont donné cet Article, remarque que ces deux derniers Ouvrages ne font pas plus moëlleux que le premier.

Jean-Antoine, un des fils du Médecin dont je viens de parler, fut Docteur & Profeffeur de la Faculté de Droit en l'Univerfité de Louvain.

PHILISTION, Médecin du XXXVII fiecle, que *Diogene-Laërce* fait originaire de Sicile, étoit de Locres fuivant d'autres. Il a paffé pour Empirique, comme le remarque l'Auteur du Livre intitulé : *Subfiguratio Empirica*, qui eft attribué à *Galien* ; &, felon *Athénée*, il a écrit touchant la maniere d'apprêter les viandes. Tout ce qu'on fait de lui d'ailleurs, c'eft qu'on voit, par les fragmens de fes Ouvrages, qu'il faifoit fervir la refpiration au rafraîchiffement de la chaleur naturelle ; que des quatre qualités premieres, le chaud, le froid, l'humide & le fec, il croyoit que les unes étoient actives & les autres paffives ; qu'il avoit inventé une machine pour réduire les luxations, & que dans les ulceres anciens & fordides, il faifoit ufage du chou broyé, ou en décoction, avec la farine d'orge. *Philiftion* eut quelques difciples, entre autres, *Eudoxe* le Cnidien ; il eut auffi un frere qui eft cité par *Cœlius Aurelianus* fans le nommer autrement.

PHILOLOGUS, (Thomas RANGONUS dit) étoit de Ravenne, ville d'Italie dans l'Etat de l'Eglife. Il étudia la Médecine à Padoue, où il remporta les honneurs du Doctorat; delà il paffa à Ferrare, & pendant qu'il y faifoit fa principale affaire de la pratique de fon Art, il voulut relever fes connoiffances par celles de l'Aftrologie & des Mathématiques, auxquelles il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur. Mais comme fa profeffion lui étoit d'une foible reffource dans cette ville & qu'il en tiroit trop peu de parti pour vivre convenablement, il fe rendit à Venife, où il fut tellement fuivi, qu'il amaffa des richeffes confidérables. Suivant l'Hiftorien de l'Univerfité de Padoue, *Philologus* y obtint, en 1496, une Chaire, de laquelle il paffa à celle d'Aftronomie qu'il ne remplit que pendant cinq ou fix ans ; il l'abandonna en 1520, pour ne plus s'occuper que de la pratique de la Médecine. Suivant le même Hiftorien, qui a été le guide de *Manget* & d'*Aftruc*, *Philologus* mourut en 1557, à l'âge de près de 90 ans. *George*

Matthias fixe différemment les principales époques de la vie de ce Médecin; car après l'avoir fait paffer à Venife en 1520, il ajoute qu'il obtint une Chaire à Padoue en 1558, & qu'il mourut en 1577.

La maifon que *Philologus* avoit à Padoue, fut convertie en College pour trente-deux Ecoliers, ainfi qu'il étoit ordonné par fon teftament. Mais fes bienfaits ne fe bornerent point à cette difpofition; comme il avoit autant à cœur les progrès des Sciences que l'avantage de ceux qui s'y appliquent, il enrichit encore la Médecine par différens Ouvrages de fa compofition. Voici leurs titres:

Liber de omnibus modis curandi Morbi Gallici. Venetiis, 1538, *in*-4, 1545, 1575, *in*-8.

De vita hominis ultra 120 *annos producendâ. Ibidem*, 1553, 1560, *in*-4. Ce Traité fut traduit en Italien & parut en cette Langue l'an 1566, *in*-8.

De vita Venetorum commodâ. Ibidem, 1558, *in*-4.

De modo collegiandi. Venetiis, 1565, 1574, *in*-8.

De microcofmi affectuum, Maris, Fœminæ, Hermaphroditi, Gallique miferiâ. Ibidem, 1575, *in*-8. Comme les trois derniers Ouvrages ont été publiés après l'an 1557, ils femblent confirmer l'opinion de *Matthias* fur la mort de *Philologus* en 1577, s'il eft vrai qu'il n'y ait point d'édition antérieure.

PHILOMIDES, Médecin du XL fiecle, fut difciple d'*Afclépiade*. Il étoit de Dyrrachium; mais comme il y avoit anciennement deux villes de ce nom, l'une en Macédoine, & l'autre en Laconie qui faifoit partie du Péloponnefe, on ne fait pas dans laquelle il prit naiffance. Il eft au moins conftant qu'il fit honneur à fa patrie par les Ouvrages qu'il compofa fur la Médecine & qui font en quarante-cinq Livres.

PHILON de Tarfe, Médecin que l'on croit avoir vécu dans le XL fiecle, fous l'Empire d'Augufte, eft Auteur du *Philonium*, cet électuaire calmant qui fe trouve encore aujourd'hui dans les boutiques de nos Apothicaires, mais que les Codes Pharmaceutiques ne difpenfent pas comme cet ancien Médecin. *Philon* en a décrit la compofition en vers élégiaques & d'une maniere fi énigmatique, qu'il falloit bien pofféder la Mythologie ou la Fable, pour deviner ce qu'il vouloit dire. Voici comme il s'explique: *Prenez* des cheveux roux & odorans du jeune garçon, dont le fang eft encore répandu dans les champs de Mercure, le poids d'autant de dragmes que nous avons de fens;

Du Nauplium Euboïque, une dragme;

Autant du meurtrier du fils de Menætius que l'on conferve dans des ventres de brebis;

Ajoutez vingt dragmes de flammes blanches, & autant pefant de feves de pourceaux d'Arcadie;

Avec une dragme de la plante qui eft fauffement appellée racine & qui vient d'un pays nommé à caufe de Jupiter Pifféen;

Ecrivez *Pium* & ajoutez à la tête de ce mot l'article mafculin des Grecs: prenez dix dragmes de cette derniere drogue, & mêlez bien le tout avec l'ouvrage des filles du Taureau d'Athenes.

Galien nous donne l'explication de cette énigme, qui se réduit à ceci. Il faut prendre du Safran, du Pyrethre, de l'Euphorbe, du Poivre blanc, de la Jusquiame, du Spica Nardi & de l'Opium, le poids qui est marqué de chaque drogue; & incorporer tout cela avec du Miel Attique.

Plusieurs Médecins ont suivi l'exemple de *Philon* & se sont expliqués d'une façon aussi obscure que lui; cette manie passa même jusqu'au siecle de *Paracelse* qui créa des mots nouveaux & qui s'en servit dans la description de plusieurs médicamens. Les Livres de Chymie sont encore remplis de semblables baragouins, & les Auteurs des XV & XVI siecles ont d'autant plus volontiers adopté ce langage, qu'il servoit de voile au mystere qu'ils aimoient tant dans leurs procédés, & qu'il relevoit, aux yeux du peuple, le ton renchéri qu'ils mettoient jusques dans les plus petites choses. Si l'on ne regarde que l'intérêt personnel de ces Ecrivains, on trouvera qu'ils ont eu raison d'employer des expressions qui n'étoient bien connues que d'eux; parce que cette méthode leur valut la considération dont le public honore communément tout ce qui a l'air mystérieux. Mais si l'on considere l'Art, on verra combien de pareilles supercheries en ont retardé les progrès. Aujourd'hui que les Médecins se sont mis à la portée de tout le monde dans leur langage & leurs écrits, ils en sont moins considérés de cette portion d'hommes qui pense comme le peuple; en revanche, leurs talens & leurs succès parlent bien avantageusement pour eux chez les personnes qui ne se refusent point aux lumieres du siecle dans lequel nous vivons.

Galien parle d'un autre *Philon* qui étoit de la Secte Méthodique, & qu'il ne faut pas confondre avec le précédent; car on sait qu'il y a eu un *Philon* Méthodique qui vécut dans le deuxieme siecle du tems de *Plutarque*, dont il fut l'ami.

PHILONIDES, Médecin qui est cité par *Scribonius Largus*, *Galien* & *Marcel* l'Empirique, naquit à Catania en Sicile, & mourut avant que Tibere montât sur le trône des Empereurs Romains, c'est-à-dire, avant l'an 14 de salut. *Pacchius Antiochus* avoit étudié sous lui. On attribue à *Philonides* un Traité des fievres qu'on a inféré dans la Collection de Venise; & *Athénée* parle d'un Livre sur les couronnes & les onguens de la façon de ce Médecin. Cependant, *Manget* paroît en douter: il dit que ce Livre pourroit bien appartenir à *Philomides* de Dyrrachium.

Manget a cité un autre *Philonides* dans sa Bibliotheque. Celui-ci étoit d'Enna, ville située au milieu de la Sicile, où il y avoit anciennement un Temple dédié à Cérès. Il a écrit, selon *Dioscoride*, un Traité de l'Ellébore blanc; il en a même composé un autre plus étendue sur la Médecine, puisque *Galien* fait mention du XVIII Livre de cet Ouvrage.

PHILOSOPHES (Les) ne se mêlerent pas plutôt de la Médecine, qu'ils y introduisirent le *Raisonnement*. Jusques-là on avoit vu les Médecins, ou si l'on veut, comme dit M. *Dujardin*, page 139 de son Histoire que je vais citer, « les Chirurgiens exercer un Art muet, ou marcher à la lueur incertaine & » trompeuse de la simple routine. Maintenant, les Philosophes vont faire de

» l'étude du corps humain & de sa nature une portion de leur domaine ; ils » regarderont cette intéressante étude comme le résultat de la sagesse : car, » disoit expressément *Démocrite*, l'objet de la Médecine est de guérir les maux » corporels, & celui de la sagesse de guérir les maladies de l'ame. On verra » donc les Philosophes porter dans l'Art de guérir le jargon de leur Physique ; » ils donneront le plus souvent leurs hypotheses pour des faits, & leurs rêve- » ries pour des découvertes. Sans avoir plus de connoissances anatomiques » que leurs prédécesseurs, ils oseront expliquer les ressorts & les mouvemens » compliqués de notre machine ; enfin ils se perdront en raisonnemens. Mais » avons-nous droit de leur faire un crime de leurs erreurs ? Ils nous ont frayé » la route ; leurs fautes mêmes ont instruit nos peres, & les ont empêchés d'en » faire de semblables. C'est ainsi que la raison s'épure ; que les connoissances » se développent, que les Sciences & les Arts s'avancent insensiblement vers » la perfection. Nous avons cette obligation à *Pythagore* & à ses disciples. A » la vérité, ce Philosophe négligeoit trop l'expérience par l'orgueilleuse déman- » geaison de tout expliquer ; mais il faut peut-être aller quelquefois au delà du » but, pour frayer des routes nouvelles & faire entrevoir quelques vérités utiles. »

C'est donc aux Philosophes que nous devons cette partie de la Médecine qu'on appelle *Physiologie*, qui traite particuliérement du corps humain tel qu'il est dans son état naturel, qui cherche à rendre raison des fonctions de ce corps, en examinant ses parties & tout ce qui à rapport à sa structure. Cette révolution arriva vers la dixieme année du XXXV siecle. Mais la Philosophie & la Médecine s'étant étendues par les connoissances qu'on avoit acquises pendant le terme d'environ 110 ans, qui s'écoulerent entre le tems de *Pythagore* & celui auquel commença la guerre du Péloponnese, il fallut nécessairement partager ces deux Professions, chacune pouvant occuper un homme tout entier. *Hippocrate* fut le premier qui entreprit ce partage ; il en sentit le besoin, quoiqu'il ne se fût pas tenu simplement à cette sorte de Médecine qui étoit héréditaire dans sa famille, & qu'il eût pénétré dans la Philosophie aussi avant qu'aucun homme de son tems.

Ce pere de la Médecine remarqua que les Philosophes qui s'étoient mêlés de cet Art avant lui, avoient été forts en raisonnemens, mais d'une ressource bien foible du côté de l'expérience ou de la pratique. Il déclara donc qu'il ne s'ensuivoit pas que pour être Philosophe l'on fût Médecin, à moins que d'avoir fait une étude particuliere du corps humain, de s'être instruit de divers changemens qu'on y observe tant en santé qu'en maladie, & d'avoir appris les moyens de le conserver & de le rétablir. Il déclara encore, que ces connoissances ne pouvant s'acquérir que par une longue expérience, il falloit pour cela un homme tout entier, qui devoit quitter le titre général de Philosophe pour prendre le nom de Médecin, sans qu'il s'abstînt pour cela de philosopher dans sa profession.

Les fils d'*Hippocrate*, *Polybe* son gendre, *Praxagore* & *Dioclès*, suivirent le systême de ce grand Maître, & ne s'appuyerent pas si fort sur le raisonnement, qu'ils n'y joignissent l'expérience qui fit toujours le principal fondement de leur Art. Mais la plupart des Médecins qui vinrent immédiatement

après eux, ne les imiterent pas ; car au-lieu de chercher à foutenir, par des raifons folides, les remedes que l'expérience de leurs prédéceffeurs avoit autorifés, ils ne raifonnerent au contraire que pour décrier ces mêmes remedes, & firent tous leurs efforts pour renverfer en un moment ce que l'expérience de plufieurs fiecles avoit établi. Ils firent néanmoins une chofe qui fut très-utile ; comme ils s'appliquerent fortement à l'Anatomie, ils pousserent cette partie de la Médecine beaucoup plus loin qu'on n'avoit fait auparavant.

Une des grandes caufes qui a fi long-tems arrêté les progrès que l'Art de guérir pouvoit faire & qui a détruit ceux qu'il avoit déja faits, fut le penchant des Philofophes de toutes les Sectes à fuivre les écarts de leur imagination. Les inconvéniens qui en ont réfulté, prouvent affez combien il étoit important de fuivre le plan d'*Hippocrate*, & combien nous avons à regreter qu'on ne l'ait pas toujours fuivi. On eut le chagrin de voir de miférables hypothefes, des diftributions futiles, des caufes occultes, un jargon inintelligible, fubftitués aux obfervations exactes, aux détails des faits & aux expériences confirmées par des événemens certains. Il eft vrai que les Médecins ont eu, dans tous les fiecles, un nombre de cures heureufes pour juftifier les hypothefes philofophiques fur lefquelles ils avoient appuyé leur pratique ; mais de quel poids peut être cette preuve, quand on n'ignore pas qu'il y a des incommodités fi légeres, que la Nature les guérit en dépit des mauvaifes manœuvres du Médecin, & des tempéramens fi vigoureux, qu'ils réfiftent aux remedes les plus actifs ? Ce qu'il faudroit démontrer en faveur des fyftêmes, c'eft que leurs auteurs & leurs partifans ont confervé la vie à un grand nombre de malades, en comparaifon de ceux à qui ils n'ont pu apporter des fecours efficaces.

Mais qu'eft-il befoin d'établir une démonftration qui fera toujours litigieufe ? Les preuves que nous avons de l'infuffifance des Théories font fi multipliées, qu'on eft obligé d'avouer que la Médecine ne peut jamais fe perfectionner que par des obfervations judicieufes, d'après lefquelles on pourra raifonner avec sûreté. Si l'on prend le contrepied, on travaille à pure perte ; il ne faut point, dit *Baglivi*, tendre le cordeau fuivant les pierres qu'on a pofées les unes fur les autres, mais il les faut arranger ces pierres dans la ligne tracée par le cordeau. Semblables au maçon inexpérimenté qui éleve une muraille qui s'écroulera bientôt, parce qu'elle eft hors de plomb, ceux qui donnent un libre cours à leurs imaginations avant que d'avoir obfervé, doivent s'attendre qu'ils ont élevé un édifice de peu de durée. En effet, que font devenus tous ces fyftêmes qui ont paru depuis que la Médecine a été réduite en Art ? En fe fuccédant les uns aux autres, ils fe font détruits mutuellement. Que font devenus en particulier ceux que les Médecins du XVIIe. & du XVIIIe. fiecle ont imaginés comme à l'envi les uns des autres ? Ils ont difparu avec leurs Auteurs ; & quelquefois ceux qui les avoient mis au jour, ont eu affez de bonne foi pour en avouer publiquement l'infuffifance. Que doit-on penfer des fyftêmes, quand on voit celui de *Boerhaave*, cet homme fi fage, fi modéré, fi favant, déja méprifé de nos jours ? Voici comme parle à ce fujet le Traducteur du Traité de la dyffen-

terie par *Zimmermann*, page X de sa Préface : *il seroit à souhaiter que toutes les maladies fussent présentées de même dans les Ouvrages de Médecine. Il est moins facile de se tromper après des faits, qu'avec des hypotheses physico-chymiques, telles que celles qui font la base des Aphorismes de* Boerhaave. *Sans le disciple, je crois que le maître ne seroit plus guere lu aujourd'hui.* Il y auroit bien à rabattre de cette censure, si l'on se donnoit la peine de l'analyser.

Nos Théories de nouvelle date valent-elles mieux ? Elles supposent à la vérité beaucoup de génie ; elles ont même été appuyées d'autorités dignes de considération ; mais parce qu'elles n'étoient point fondées sur la Nature, les meilleures se sont trouvées défectueuses, & l'Art qu'elles devoient perfectionner, suivant l'intention de leurs auteurs, en est devenu moins certain, comme il arrive toujours lorsqu'on se détourne de la route qui seule peut conduire au vrai. Il y auroit bien de la gloire pour un Médecin qui pourroit guérir les maladies avec la même facilité, que les autres se sont imaginés les pouvoir expliquer. Mais entre la Théorie & la Pratique il y a bien de la différence, & si l'on n'est extrêmement attentif aux symptômes, sur-tout dans les maladies aiguës, quelque savant que soit un Médecin, il est impossible que sa pratique soit bonne. Ne craignons point de présenter ici la pensée de l'ingénu & célebre *Gaubius*, & par la crainte de diminuer la force des expressions, en les traduisant, rendons-les telles qu'on les lit dans la Préface de sa Pathologie : *Scilicet pulchrum est rerum quarumvis reddere rationem posse, nod os difficiles ingenii acumine solvere, locis obscuris, ubi prudentia, errorem aut præcipitium metuens, timidò pede incedit gradumve sistit, solem quasi manibus gestare : pulchrius etiam, quæ sensuum aciem cautæque rationis solertiam fugiunt, naturæ arcana conjecturis & quâdam veluti divinatione explicare, ut qui per somnium detegat, quod vigilanti incomprehensibile sit : pulcherrimum denique, systema concinnare atque apponere totum teres, rotundum, omnibusque numeris absolutum ; in quo tirones nihil non exæquatum inveniant. Laudarem & ego, si morbi opinionum commentis cederent ; si quò loquacior Medicus, eò perfectior esset ; si ad hypothesin sese natura flecti fingique sineret : saltem ferenda puterem, si sola Medicum contemplatio faceret, neque cum Praxi Theoria aliquid haberet commune, suisve erroribus, sibi servatis, morborum curationes non contaminaret. Verùm nimis profectò manifestum est quam plurima, nec parvi momenti, mala ex hoc fonte in artium præstantissimam invehi. Quodsi tristissimas mecum reputo, quæ ex incauto pertinacique hypothesium atque falsorum dogmatum usu in facienda Medicina profluunt, consecutiones, tot sanitates perversò regimine pessumdatas, tot morbos incongruâ medicatione in longum protractos, tot illatas mortes ; non sinè animi dolore quandoque dubius hæreo, plus ne emolumenti, an noxæ, humano generi medendi scientia afferat. Sed mitto hæc, ne ejus osoribus nimio plus instructis arma ministrem.*

Mais que de raisons n'a-t-on pas de se plaindre des Médecins Systématiques ? C'est sur eux que doivent tomber tous les propos qu'on tient sur le compte de la Médecine, cet Art immuable, éternel, fondé en principes certains, & toujours salutaire. Si l'on mettoit d'un côté tous les Ouvrages qui ont été écrits sur la Théorie, & que de l'autre, on y plaçât tout ce qui a uniquement rapport à la Pratique, on auroit peine, dans un Art où il ne s'agit purement que de guérir les maux attachés à l'humanité, à deviner les motifs d'une

d'une inégalité si marquée dans les partages. On seroit encore plus embarrassé de désigner la destination de ces Livres multipliés de Théorie systématique, & si c'est pour faire face, ou pour suppléer aux besoins de la Pratique qu'ils ont été publiés. Outre ces désavantages, les Théories ne s'accordent point entre elles & ne peuvent guere prétendre de s'accorder jamais. De toutes les Sciences, la Médecine est cependant celle qui souffre le moins impunément les altercations, les doutes ou l'erreur. D'ailleurs, la distance est immense entre la spéculation la plus sublime & la pratique la plus simple, pour l'usage qui doit en résulter. A laquelle appartient-il de tracer le plan de conduite qui doit servir de regle à l'autre ? Dans la Théorie, les esprits sont partagés comme les opinions. Le conflit de sentimens, la multiplicité de connoissances idéales peut enfanter des doutes, & rarement s'ouvrir une route sûre jusqu'à la vérité. La Pratique unie dans sa marche n'arrête ses regards que sur un objet; elle ne s'en tient qu'à ce qu'elle touche & à ce qu'elle voit. Chez elle rien n'est gratuit, rien n'est arbitraire. Dans la Théorie, souvent le talent de la parole, manié avec art, avec éclat, avec autorité, subjugue nos esprits, quelquefois sans nous donner le tems de nous reconnoître : séduits par les plus spécieuses apparences, nous adoptons sans balancer. Dans la Théorie, ce sont les subtilités des raisons qui priment; au lit des malades, c'est la justesse du raisonnement qui prévaut. Là rien n'en impose; la vérité se présente seule, nue, sans appareil : en Théorie, souvent elle se soustrait aux yeux de ceux qui la cherchent par la façon même dont on s'y prend pour la chercher. On croit en Théorie qu'il est toujours glorieux d'apprendre ou d'imaginer. Eclairé dans la Pratique par le flambeau d'une saine expérience, on s'estimeroit trop heureux d'oublier ce qui doit devenir inutile ou nuisible à la guérison des malades. Il est vrai qu'un Médecin pourra se faire de la réputation par sa Théorie; mais il ne sera jamais grand Médecin sans l'observation, qui est tout dans notre Art. Qu'on ne s'imagine point qu'il faut avoir vieilli dans la pratique, pour acquérir l'expérience nécessaire au traitement des maladies; on peut être jeune & fort expérimenté, parce qu'on a puisé dans les bonnes sources, qu'on a profité des observations d'autrui, & qu'on a le précieux talent de voir & de bien voir par soi-même. Quelle différence entre l'homme qui sait peser & réfléchir, & celui qui ne sait qu'imaginer & parler. S'agit-il d'ordonner dans la chaleur de la dispute ou dans l'oisiveté du Cabinet ? C'est-là où le spéculateur a toujours dix recettes à choix pour chaque période d'une maladie aiguë. Au lit du malade, le Médecin Praticien n'en a qu'une qui marque. Point d'alternative, point de répit. S'il n'a pas rencontré la bonne, ce malade, victime de la méprise, la payera peut-être de sa vie. *Sydenham* ne brilloit en rien moins qu'en Théorie, mais *Sydenham*, attentif observateur de la Nature, faisoit vingt visites à son malade & une seule ordonnance. On doit convenir que dans toutes les maladies, il y a toujours quelque chose qui demande une attention particuliere, dont le défaut a souvent coûté la vie à la personne, à qui on auroit pu la sauver. C'est pour cela que *Celse* a observé, à la fin du deuxieme chapitre du second Livre, qu'il y a des choses si particulieres à certains malades, que si l'on néglige d'y faire attention, il est bien difficile de connoître

l'iffue de leurs maux. Tout ce que je viens de dire d'après de célebres Ecrivains, dont je ne fuis que l'écho, n'exclut cependant point la fpéculation. Il faut de la Phyfique, il faut de la Théorie ; on en a toujours eu, mais elle doit être faine. Elle ne la devint & l'on n'en connut les fruits, que quand il fut permis aux Profeffeurs d'avouer qu'ils ignoroient quelque chofe. Le célebre *Gaubius* a ufé de cette permiflion dans fon excellente Pathologie : on devroit l'imiter.

Perfonne ne peut révoquer en doute que les mêmes moyens qui ont donné l'origine à un Art & qui ont favorifé fes progrès, ne duffent auffi le porter au degré de perfection dont il peut être fufceptible. Or le berceau & l'école de la Médecine fe trouvent dans l'obfervation, & cet Art eft celui de tous ceux, que nous connoiffons, qui foit le plus dans le cas d'en attendre des avantages. Ce n'eft que depuis qu'on s'eft remis à obferver, qu'on l'a vu s'élever au point où il eft aujourd'hui, & ce ne peut être que par des obfervations commencées, fuivies, achevées avec les précautions requifes, qu'il eft en état de parvenir à ce degré de certitude, qui lui aligneroit enfin fa place parmi les Sciences qui jouiffent des prérogatives de l'évidence & de la démonftration. L'obfervation eft fans contredit la partie la plus importante de la Médecine, mais c'eft auffi la plus difficile; c'eft vraifemblablement pour cette raifon que nous avons en ce genre un fi petit nombre d'Ouvrages dignes d'être lus. Quelle différence entre les Ecrits d'*Hippocrate* & ceux de quelques-uns des plus habiles Médecins modernes ? En remontant jufques aux fiecles les plus reculés, on voit avec plaifir que le but de nos premiers Légiflateurs a été d'affurer à la Médecine un dépôt de connoiffances, qui foit la bafe de fa certitude. Qu'on en juge par les monumens refpectables qui nous reftent & qui font les fruits de leur génie obfervateur. Affidus au lit des malades, ils fembloient ne le quitter, que pour mettre par écrit l'hiftoire des phénomenes, du cours, de l'heureux ou funefte événement des maladies, de l'application des remedes & de leurs effets. Interpretes de la Nature, dont ils peignoient les mouvemens, la vérité s'exprimoit par leur bouche: ce n'eft plus qu'aux dépens de cette même vérité qu'ils n'ont plus été imités. Si l'on s'en étoit tenu au plan fage que nous avoient tracé *Hippocrate*, *Galien*, *Arétée*, *Alexandre Trallien*, &c, nous n'aurions plus de regrets fur le paffé, plus de plaintes fur le préfent, moins de fouhaits à former pour l'avenir.

Ce n'eft pas, il eft vrai, une chofe facile, médiocre & commune, que de connoître ce qui mérite d'être obfervé, & de favoir donner un ordre méthodique & commode à fes obfervations. Si un Médecin n'a pas un grand amour pour fa profeffion, s'il n'eft pas en même tems un homme de probité & d'efprit, il n'eft point du tout étonnant de le voir marcher fur les pas des autres, fans fe mettre en peine de chercher, hors de la routine qu'il fuit, ce qui peut fervir à perfectionner fon Art. La pufillanimité, le défaut de courage, la pareffe, nous portent à une lâche & fervile imitation. Les autres, dit-on, fe font comportés ainfi: pourquoi n'agirions-nous pas comme eux ? L'expérience journaliere nous fait voir que pour fe diftinguer dans l'Art de guérir, ces fortes de connoiffances ne font point néceffaires; pourquoi nous donnerions-nous de la peine pour acquérir ce qui nous eft inutile ? Ainfi penfent ceux qui ne font point apparemment réflexion, qu'un

homme ne doit jamais entreprendre de pratiquer la Médecine, s'il n'eſt réſolu de l'exercer le mieux qu'il eſt poſſible, ſans aucun égard à ce que font les autres & ſans ſe conformer aveuglément à l'uſage. Les vues d'intérêt, celles d'une réputation promptement acquiſe, doivent moins toucher l'ame du Médecin, que le plaiſir de faire ſon devoir & de le faire bien, que la ſatisfaction d'être utile aux hommes & de ſuivre une route qui tend à la perfection de ſon Art. Il faut l'aimer cet Art & l'aimer paſſionnément, pour parvenir à s'y diſtinguer; ſinon, on végete dans le cercle des connoiſſances communes: on voit des malades, mais on n'eſt pas Médecin.

PHILOTAS, Médecin natif d'Amphiſſa, vécut dans le quarantieme ſiecle, ſous l'Empire d'Auguſte. Il fit ſes études à Alexandrie lorſqu'Antoine y demeuroit, & *Plutarque*, de qui l'on tient cette circonſtance, ajoute que *Philotas*, ſoupant un jour avec le fils de Marc Antoine le Triumvir, déconcerta un certain autre Médecin qui étoit de la compagnie & qui ſe rendoit à charge à tout le monde par ſa préſomption, en lui faiſant ce ſophiſme:

Il faut boire de l'eau froide, quand on a un peu de fievre;

Or tous ceux qui ont la fievre, ont un peu de fievre:

Donc il faut donner de l'eau froide à tous ceux qui ont la fievre. Ce Médecin, qui apparemment n'étoit pas grand Logicien, demeura muet; & le fils d'Antoine en eut tant de plaiſir, qu'il fit préſent à *Philotas* de tous les vaſes d'argent, dont le buffet étoit chargé.

Galien parle d'un autre *Philotas* qui avoit décrit en vers la compoſition d'un médicament; celui-ci eſt appellé le compagnon de *Criton* qui vivoit ſous Trajan. On trouve dans *Celſe* la compoſition d'une emplâtre céphalique, qu'il attribue à un *Philotas*.

PHILOTHEUS. Voyez NIPHUS.

PHILOTIME, diſciple de *Praxagore*, vécut dans le XXXVII^e. ſiecle. On ne ſait rien autre choſe de ſes ſentimens, ſi ce n'eſt qu'il ſuivoit ceux de ſon Maître: non content d'ôter au cerveau l'origine des nerfs, & au cœur celle des arteres, il aſſuroit encore que l'un & l'autre ſont inutiles. *Galien*, qui nous apprend combien il trouvoit cette opinion de *Philotime* ſinguliere, convient cependant qu'il avoit fait des découvertes en Anatomie & en Chirurgie. *Celſe* cite ce Médecin comme un Auteur grave, au Chapitre XX de ſon huitieme Livre. C'eſt au ſujet de la luxation du *fémur*, dont la réduction, dit-il, eſt difficile ou ne ſe ſoutient guere. Il en eſt, ſuivant cet Ecrivain, qui prétendent que cet os ne peut jamais être contenu dans ſa loge naturelle après qu'on l'y a remis; mais il ajoute qu'*Hippocrate*, *Dioclès*, *Philotime*, *Nileus* & *Héraclide* de Tarente aſſurent d'y avoir réuſſi.

PHILOXENE eſt encore cité par *Celſe*, au ſujet de la Chirurgie. Il dit que cet Art, s'étant répandu depuis qu'*Hippocrate* en avoit traité, fut enſeigné par des Profeſſeurs particuliers; qu'il fit même beaucoup de progrès en Egypte ſous *Philoxene*, dont les Ouvrages contenoient tout ce qu'on ſavoit alors de mieux ſur cette partie de la Médecine. Les Auteurs ne diſent rien de poſitif ſur le tems

auquel *Philoxene* a vécu ; il eſt cependant probable qu'il a ſuivi *Hippocrate* de près.

PHOCUS, fils d'*Ornytion* & petit-fils de *Siſyphe*, eſt compté entre les Médecins qui ont vécu du tems de la guerre de Troye, pour avoir guéri Antiope qui étoit devenue furieuſe. La reconnoiſſance engagea cette dame à lui donner la main.

PHOCYLIDES (Jean) eſt un de ces Savans du XVII ſiecle, à qui la fureur de changer de nom, fit prendre celui qu'on vient de marquer. Son pere, qui s'appelloit *Fokke Hansken* ou *Focco Joannis*, étoit fils de *Jean Folkers*, petit-fils de *Folker Meynaerds*, arriere-petit-fils de *Meynaerd* ; & notre Auteur, pour continuer cette filiation, fut nommé *Jean Fokkens*, avec le ſurnom de *Holwarda*, qui lui fut donné par rapport au village de Holwerden en Friſe, où il naquit le 19 Février 1618. Il fit toutes ſes études à Franeker, ſa Philoſophie ſous *Arnould Verhel*, ſon cours de Mathématique ſous *Adrien Metius*, celui de Médecine ſous *Ménélas Winſemius*. Il étoit Profeſſeur extraordinaire de Logique depuis un an, lorſqu'il reçut le bonnet de Docteur en Médecine le 19 Août 1640. *Phocylides* ſe jetta bientôt dans la pratique ; mais comme il paſſa le reſte de ſa vie à étudier les Mathématiques & à enſeigner la Philoſophie, on voit aſſez que les malades ne furent pas les premiers objets de ſon occupation. Ce ne fut point auſſi par la Médecine qu'il ſe diſtingua ; & ceux qui ont parlé de lui, ſe bornent à dire qu'il étoit bon Mathématicien & habile Philoſophe pour ſon tems. Une langueur, qui lui ſurvint en 1650, l'emporta le 22 Janvier de l'année ſuivante. M. *Paquot*, de qui j'ai tiré cet Article, donne à ce Médecin les Ouvrages dont voici les titres :

Diſſertatio Aſtronomica in Lansbergium. Franekeræ, 1640, *in*-12.

Epitome Aſtronomiæ reformatæ. Ibidem, 1642, *in*-12.

Sciagraphia Logicæ generalis. Ibidem, 1643, *in*-12.

Collegium Logicum, Diſputationibus duodecim. Ibidem, 1646, *in*-12.

Elementale Logicum. Ibidem, 1648, *in*-12.

Le miroir du monde, ou la deſcription du globe terreſtre par *Sébaſtien Francus*. Ce Traité parut en Flamand ; mais *Phocylides* avoit pris ſoin de le corriger, d'y joindre ſes propres remarques, & de l'enrichir de courtes deſcriptions géographiques.

Philoſophia naturalis, ſive Phyſica vetus-nova. Harlemi, 1651, *in*-12.

Aſtronomie Friſonne. En Flamand. Harlem, 1652 & 1663, *in*-12.

PHRISIUS. Voyez FRISIUS.

PIANERO, (Jean) Médecin natif de Quinzano près de Breſſe, ſe diſtingua, dans le XVI ſiecle. L'Empereur Maximilien II l'appella à ſa Cour, où il demeura pendant quelque tems : mais dès qu'il eut rempli l'objet pour lequel il avoit été mandé, il retourna dans ſa patrie, & il y mourut vers 1570, âgé de plus de 90 ans. On dit que ce Médecin a compoſé divers Ouvrages ; cela peut être ; je n'en ai cependant vu aucun cité par les Bibliographes que j'ai conſultés.

PICCOLHOMINI, (Archange) Médecin & Profeſſeur d'Anatomie en l'Univerſité de Rome, étoit de Ferrare, où il naquit en 1526. C'eſt ainſi que je l'ai marqué dans la premiere édition de ce Dictionnaire, qui contient aſſez de fautes, ſans que M. *Goulin* en multiplie le nombre, ainſi qu'il a fait à la note de la page 93 de ſa Lettre à M. *Fréron*. Il y reproche à M. *Portal* d'avoir mis la naiſſance de *Piccolhomini* en 1556; c'eſt une erreur, mais l'Hiſtorien de l'Anatomie l'a corrigée dans ſon premier ſupplément, page 602 du cinquieme volume. Il lui reproche encore d'avoir eu le malheur de copier *Manget* & moi, qui l'avions dit avant lui; mais *Manget* ne dit mot de l'année de la naiſſance de *Piccolhomini*, & quant à moi, je l'ai bien expreſſément fixée en 1526. C'eſt ainſi qu'on s'oublie quelquefois dans la chaleur de la compoſition. J'eſpere que M. *Goulin* ne me ſaura pas mauvais gré d'avoir fait cette remarque; elle ne diminue rien de la reconnoiſſance que je lui dois pour les lumieres qu'il m'a communiquées par ſes *Mémoires*.

Si l'on en croit *Riolan*, *Piccolhomini* fut plutôt Philoſophe qu'Anatomiſte; *Haller* ſoupçonne même, par l'inexactitude des figures qui ſe trouvent dans ſes Ouvrages, qu'il n'a jamais, ou que bien rarement, diſſéqué de corps humains. Il eſt vrai que ſes Prélections Anatomiques ſont parſemées de Diſſertations de Phyſiologie & de queſtions entierement étrangeres à l'Anatomie; mais ſi l'on fait attention aux découvertes, dont on lui fait honneur dans cette derniere Science, on ne peut diſconvenir qu'il doit l'avoir mieux cultivée qu'on ne le croit communément. En effet, il paſſe pour avoir diviſé la ſubſtance du cerveau en deux portions, l'une médullaire & l'autre cendrée; pour avoir ſoutenu que tous les nerfs partent de la moëlle allongée; pour avoir remarqué que le diaphragme n'eſt point percé par l'aorte, mais qu'elle paſſe entre ſes piliers. Il a auſſi remarqué le merveilleux méchaniſme de la Nature à l'entrée du Colon, c'eſt-à-dire, les valvules qui s'ouvrent embas, & il a dit qu'elles étoient placées-là pour prévenir le retour des excrémens. Il a décrit la membrane particuliere de la graiſſe, ainſi que la ligne blanche de l'abdomen; il eſt même un des premiers qui aient donné le nom de *ligne blanche* à cette partie. Il a tiré des uſages & de la fin de chaque muſcle, les noms qu'il leur a aſſignés; en un mot, il s'eſt étendu fort au long ſur la ſtructure de nos organes. Tout cela ſe trouve dans le ſecond des Ouvrages dont je vais donner les titres:

In Librum Galeni de humoribus Commentarii. Pariſiis, 1556, in-8.

Anatomicæ Prælectiones explicantes mirificam corporis humani fabricam. Romæ, 1586, *in-folio*, avec de mauvaiſes figures. Le même, avec une Préface & des corrections de la main de *Jean Fantoni*, eſt intitulé: *Anatome integra reviſa, Tabulis explanata, & iconibus mirificam humani corporis fabricam ad ipſum Naturæ archetypum exprimentibus. Veronæ*, 1754, *in-folio*.

PICHARD, (Remy) Ecuyer, Conſeiller-Médecin ordinaire de Charles IV, Duc de Lorraine, étoit de Nancy, où il naquit ſur la fin du XVI ſiecle. Ce Médecin avoit de la lecture & de l'érudition, il ſavoit les Langues & connoiſſoit l'Antiquité, il raiſonnoit fort bien ſur ce qui regarde ſa profeſſion; mais

l'abus continuel qu'il fit de fon favoir, le rendit obfcur & faftidieux. On l'appelloit communément *le Dictionnaire des proverbes*, parce que fa maniere d'écrire étoit pleine d'allufions, de *dictums* populaires, de façons de parler baffes & triviales, qui rendoient fes Ouvrages ennuyeux & dégoûtans. Je ne fais s'il en a compofé plufieurs ; Dom *Calmet* ne parle que du fuivant dans la Partie Littéraire de fon Hiftoire de Lorraine :

De l'admirable vertu des faints exorcifmes fur les princes des enfers, poffédant réellement vertueufe Demoifelle Elifabeth de Ranfaing, *avec fes juftifications contre les ignorances & calomnies du Pere* Claude Pithoy, *Minime.* Nancy, 1622.

Le Pere *Pithoy* s'étoit ouvertement déclaré contre la poffeffion de cette Demoifelle, malgré les confultations faites à ce fujet par ordre de M. Jean de Maillane de Porcelet, Evêque de Toul; & ce fut ce qui anima *Pichard* à écrire contre lui. Dom *Calmet*, Abbé de Senones, attribue cette poffeffion aux maléfices d'un Médecin qui fut brûlé à Nancy le 2 Avril 1622, avec une fille complice de fes crimes. Voici le fait tel que le rapporte cet Hiftorien : la Demoifelle de Ranfaing, veuve de M. Dubois, Prévôt d'Arches, avoit fait vœu de chafteté pour empêcher qu'on ne la recherchât en mariage, lorfqu'un Médecin du pays, qui joignoit la Magie à fa profeffion, en devint paffionnément amoureux. Après avoir employé les careffes, les promeffes, & tout ce que fa paffion put lui infpirer, il mit en œuvre les maléfices. La jeune veuve commença à en reffentir les effets le 28 Février 1618. Le fréquent ufage des facremens & l'exercice de la plus févere mortification, lui firent furmonter les premiers effets de la magie ; mais ce malheureux Médecin employant de plus grands maléfices, Dieu permit qu'elle fût véritablement poffédée. Ainfi parle l'Abbé de Senones; cependant tout le monde ne penfa point comme lui dans le tems même de l'événement, car les partifans du Pere *Pithoy* étoient en grand nombre.

S'il étoit poffible d'éclaircir aujourd'hui cette affaire, ne pourroit-on pas trouver que tout le crime du Médecin amoureux a confifté dans quelques philtres donnés dans l'intention de remuer le tempérament de la jeune veuve, pour l'amener par-là à condefcendre aux vœux de fon amant. On n'étoit point affez éclairé alors, pour fentir l'inutilité des philtres à l'effet d'exciter à l'amour déterminément envers telle ou telle perfonne. Le Médecin ébloui par les fauffes lumieres de fon tems, eut recours à cet expédient qui le fit paffer pour Magicien. Il étoit puniffable ; mais il ne devoit pas groffir le nombre de ces malheureux qui ont été brûlés comme forciers, & qui dans le fonds, n'étoient la plupart que des imbécilles qui penfoient l'être.

PICTOR, (George-) laborieux Ecrivain, étoit de Villingen, ville d'Allemagne dans la Forêt Noire, où il vint au monde l'an 1500. Après avoir été Maître d'Ecole, il s'appliqua à la Médecine, dont il reçut le bonnet de Docteur à Fribourg en Brifgaw. On l'arrêta dans cette Univerfité pour y remplir une Chaire ; mais l'emploi de Médecin de la ville d'Enfisheim, dans la Haute Alface, lui fit abandonner Fribourg en 1540, pour aller briller fur ce nouveau théatre. En effet, il ne s'y fit pas moins d'honneur par les fuccès de fa pratique, que par les nombreux Ouvrages qu'il publia & dont voici les titres :

Tuendæ valetudinis ratio dialogis ſeptem conſcripta. Baſileæ, 1554, *in*-8. *Antverpiæ*, 1562, *in*-16, avec l'Ecole de Salerne. *Pariſiis*, 1580, *in*-12. En Allemand, à Mulhauſen, 1561, *in*-8.

De peſte & papulis puerorum Libri duo. Baſileæ, 1555, *in*-8.

Rei Medicæ totius compendioſa Tractatio. Ibidem, 1558, 1560, *in*-8.

Sermonum convivalium Libri decem. Ibidem, 1559, *in*-8.

Scholia in Marbodæum de Gemmis & lapidibus. Ibidem, 1559, *in*-8.

Scholia in Marſilii Ficini Librum de ſtudioſorum valetudine tuendâ. Baſileæ, 1559, *in*-8.

Scholia in Æmilium Macrum, cum graduum compendiosâ Tabulâ. Ibidem, 1559, 1581, *in*-8.

Medicinæ tàm ſimplices quàm compoſitæ, ad omnes fermè corporis humani præter naturam affectus. Ibidem, 1560, *in*-8.

Leporarium, quorumdam animalium, quadrupedum & avicularum continens naturas & proprietates Rem Medicam concernentes. Ibidem, 1560, *in*-8.

Separati Sermones, aphoriſticâ brevitate, in omnes fermè præter naturam affectus, conſcripti. Baſileæ, 1562, *in*-8.

Pantopolion animalium, plantarum, metallorum, &c. naturas carmine comprehendens. Item, *De apibus & cerâ. De dæmonibus ſublunaribus ac ſpeciebus Magiæ. Ibidem*, 1563, *in*-8.

Scholia in Antonii Gazii de evacuandi ratione Librum. Ibidem, 1565, *in*-8.

Arnoldi Catalani, ſive, Villanovani, Regulæ generales curationis morborum, commentariis illuſtratæ. Baſileæ, 1565, *in*-8.

Phyſicarum Quæſtionum Centuriæ tres. Ibidem, 1568, *in*-8.

PIDOUX. (André) Voyez PARDOUX.

PIDOUX. (Barthélémi) Voyez PARDOUX.

PIDOUX (Jean) étoit de Paris. Il prit le bonnet de Docteur en Médecine à Poitiers l'an 1571; mais ayant obtenu, en 1588, l'aggrégation à la Faculté de ſa ville natale, il s'y fit de la réputation & fut ſucceſſivement Médecin des Rois Henri III & Henri IV. Dans la ſuite, il retourna à Poitiers, où il fut Doyen de la Faculté de Médecine & Profeſſeur de Chirurgie, & mourut en 1610. On a de lui:

Les Fontaines de Pougues en Nivernois, Diſcours qui peut ſervir aux Fontaines de Spa & autres acides de même goût, & un Avertiſſement ſur les bains chauds de Bourbon l'Archambaud. Paris, 1584, *in*-8. Nevers, 1608, *in*-12.

Diſcours de la vertu & de l'uſage de la Fontaine de Pougues. Poitiers, 1597, *in*-4. Nevers, 1598, *in*-8, avec les obſervations d'*Antoine* du *Fouilloux*.

Pidoux eut un fils, nommé *François*, qui naquit à Poitiers en 1586, & prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Médecine de cette ville l'an 1609. Il fit long-tems honneur à cette Compagnie, car il vécut juſqu'en 1662. Ses Ouvrages ſont:

Exercitatio Medica in actiones Juliodunenſium Virginum. Pictavii, 1635, *in*-8.

Germana defensio Exercitationum. Ibidem, 1636, *in*-8. On sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur la possession des Religieuses Ursulines de Loudun, dont on a accusé Urbain Grandier, qui fut condamné à être brûlé vif le 18 Août 1634.

De febre purpureâ quæ annô 1651 Pictavium afflixit. Augustoriti Pictonum, 1656, *in*-4.

PIENS (François) passa de l'exercice de la Chirurgie à l'étude de la Médecine, dont il fit le cours à Franeker, où il reçut le bonnet de Docteur après le milieu du XVIIe. siecle Il alla ensuite pratiquer à Hoorn dans la Westfrise, & il paroît que ce fut avec succès; au moins fit-on beaucoup d'estime d'un Ouvrage de sa façon, qui parut sous ce titre:

Tractatus de Febribus in genere & in specie, ex Veterum ac Recentiorum scriptis perpensus, seu, Febris Heautontimorumenos. Neomagi, 1669, *in*-8. *Genevæ*, 1689, *in*-4, par les soins de *Jean-Jacques Manget* qui l'a enrichi de ses notes, de plusieurs observations & opuscules, & de quelques remedes choisis.

PIERRE D'AUVERGNE, ancien Médecin de Paris, fut Doyen de sa Faculté en 1329, après avoir été Recteur de l'Université en 1275. On trouve dans la Bibliotheque de Saint Antoine de Venise un Manuscrit de sa composition, sous le titre de *Questions Philosophiques.*

Quand on a dit que *Pierre d'Auvergne* avoit été Doyen de sa Compagnie, cela ne se doit point entendre, comme s'il avoit occupé cette place par choix de ses Confreres. Le premier Doyen élu fut *Hugues le Sage* en 1338; jusqu'alors l'Ancien avoit été le Doyen. Cet usage s'est conservé dans la Faculté de Théologie de Paris, ou l'Ancien préside.

PIERRE d'ESPAGNE. Voyez JEAN XXI.

PIERRE, (Michel DE SAINT) Chirurgien du Duc de Lorraine Charles II, que d'autres nomment Charles III, passe pour Auteur d'un Ouvrage écrit en François, sous le titre de *Tables Anatomiques.* Mais suivant M. *Goulin*, dans sa Lettre à M. *Fréron* au sujet de l'Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie par M. *Portal*, il paroît que *Jacques Guillemeau* a eu la plus grande part à cet Ouvrage; car dans l'édition que celui-ci en donna en 1586, *in-folio*, il parle ainsi dans son Avertissement au Lecteur: *Par quoy comme ainsi soit que long temps paravant, accompagné de Michel de Saint Pierre . . . . j'eusse mis en lumiere six tables générales Anatomiques. . . . .*

PIETRE, (Simon) fils d'un riche Laboureur, naquit à Verade, village à deux lieues de Meaux. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1549, élu Doyen de sa Compagnie en 1564 & continué en 1565. Ce Médecin mourut le 25 Juin 1584; mais peu s'en fallut qu'il ne coulât pas de si longs jours. Il auroit augmenté le nombre des victimes de la Saint Barthélémi en 1572, si *Riolan*, son gendre, ne l'eût engagé à se refugier à Saint Victor pendant le massacre, & à y demeurer jusqu'à ce que la tempête fût calmée. Ami intime de *Ramus*, & regardé ainsi que lui comme Protestant, il

auroit

auroit sans doute été enveloppé dans les horreurs de cette cruelle journée & sacrifié, avec *Ramus*, *Charton*, Médecin de Paris, & *Lamblin*, à la haine implacable de *Jacques Charpentier*, Docteur lui-même de la Faculté ; mais ayant été averti à tems, il échappa au danger qui en fit périr tant d'autres.

Simon Pietre fut appellé à la derniere maladie de Charles IX, avec *Legrand*, qui étoit, comme lui au rang des plus célebres Médecins de Paris. Ils ne purent cependant réussir à guérir ce Prince, parce que le premier Médecin, *Jean Mazille*, avoit, dit-on, appellé du secours trop tard : la Reine qui le pensoit ainsi, voulut faire punir *Mazille* de sa négligence.

PIETRE, (Simon) surnommé *le grand*, fils du précédent, étoit de Paris. Il fut promu au Doctorat en la Faculté de Médecine de cette ville l'an 1586, devint Professeur au College Royal, & mourut en Juin 1618, âgé de 53 ans. C'est ainsi que le rapporte M. *Chomel*, dans son Essai Historique sur la Médecine en France ; mais il n'est pas d'accord avec *Matthias*, qui fixe la mort de *Pietre* au 4 Juillet 1614.

Quoiqu'il en soit, *Pietre* fut extrêmement regreté. Il étoit le Médecin de son tems le plus savant & le plus habile. *Gui Patin* l'appelle *Vir maximus & planè incomparabilis* ; & *René Moreau*, ce bon juge en mérite, a dit de lui : *Vir Medicæ Artis tantùm sciens & intelligens, quantùm humanâ mente capi & concipi potest.* On apprend de *Jacques Mentel*, que *Pietre* avoit donné deux Cours de Médecine à ses Ecoliers, l'un selon *Hippocrate* & l'autre suivant *Galien*. Comme il avoit d'admirables talens pour la Chaire, il abrégeoit élégamment ses cahiers, dictoit chaque fois quinze ou seize lignes seulement, qu'il expliquoit pendant trois quarts d'heure avec une facilité & une éloquence singuliere. Sa réputation étoit aussi grande chez les étrangers qu'à Paris ; les Médecins les plus célebres se faisoient gloire d'avoir été ses disciples.

Pietre mourut d'une fievre pourprée qu'il avoit contractée chez un malade de la rue Saint Honoré. La femme de ce malade découvrit brusquement le corps de son mari, en priant le Médecin de l'examiner ; celui-ci se sentit frappé d'une vapeur qui l'affecta tellement, qu'il en avertit à son retour chez lui & ne put diner. Le lendemain la fievre le prit & il en mourut au bout de neuf jours. *Mentel*, qui rapporte ce fait, dit qu'il le tenoit de la fille de *Simon Pietre*, Madame *Chasles*, qui avoit épousé un Médecin de la Faculté de Paris, promu en 1629, & qui a joui de beaucoup de célébrité.

Pietre défendit, par son testament, qu'on l'enterrât dans l'Eglise, de peur de nuire à la santé des vivans. *Philippe Pietre*, son fils, Avocat au Parlement de Paris, lui fit cette Epitaphe qui fut placée sur son tombeau au cimetiere de Saint Etienne du Mont :

SIMON PIETRE,
Vir pius & probus,
Hìc sub dio sepeliri voluit,
Nè mortuus cuiquam noceret,
Qui vivus omnibus profuerat.

Cet exemple de tant de Médecins qui se sont fait enterrer hors des Eglises, n'a point fait sur l'esprit des hommes toute l'impression qu'elle devoit. La vanité, qu'on pousse jusqu'à la sépulture, a converti en usage un abus d'autant plus intolérable, qu'on infecte le Temple du Seigneur par des exhalaisons putrides qui nuisent aux vivans qui vont présenter leurs hommages & leurs vœux à l'Etre suprême. On doit cependant dire, à l'honneur de notre siecle plus éclairé que les précédens, qu'on s'accoutume, dans plusieurs endroits, à savoir qu'on ira gîter après sa mort dans un cimetiere. Puisse la sage ordonnance qu'on a édictée en certaines Provinces, avoir lieu dans tous les pays! La santé des vivans y trouvera son compte, & la vanité des mourans sera satisfaite, s'ils se souviennent de ce bon mot du Poëte Horace: *Cœlô tegitur qui non habet urnam.*

Mais revenons à *Simon Pietre.* On lui a attribué six Consultations qui se trouvent parmi celles de *Fernel*, imprimées à Paris en 1585, *in*-8; il n'est cependant point apparent qu'elles soient de lui, puisque ce n'est point à l'âge de 20 ans qu'on se mêle de donner des conseils en Médecine. Or, en supposant, avec *Chomel*, qu'il mourut en 1618, âgé de 53 ans, il doit être né en 1565; conséquemment il n'étoit que dans sa vingtieme année en 1585. Il est donc certain que c'est à *Simon Pietre*, le pere, que ces Consultations appartiennent. Il n'en est pas de même des Ouvrages suivans qui sont de la façon du fils:

Disputatio de vero usu anastomoseon vasorum cordis in Embryo. Augustæ Turonum, 1593, *in*-8.

Lienis censura in acerbam admonitionem Andreæ Laurentii, Turonis, 1593, *in*-8.

Nova demonstratio & vera historia anastomoseon vasorum cordis in Embryo, cum corollario de vitali facultate cordis in eodem Embryo non otiosâ. Turonis, 1593, *in*-8. Il s'étend sur les usages du trou ovale & du canal artériel dans le fœtus.

PIETRE (Nicolas) naquit dans le Senonois en Champagne. M. *Baron* le nomme entre les Médecins de Paris, sous *François Brigard* élu Doyen en Novembre 1558 & continué en 1559. Mais ce n'est qu'incidemment au nom de *Pietre*, que je parle de celui-ci, qu'il ne faut point confondre avec *Nicolas*, second fils du premier *Simon.*

Ce *Nicolas Pietre* étoit de Paris. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de sa ville natale en 1598, & nommé Doyen de sa Compagnie en 1626; charge qui lui fut continuée en 1627. Il mourut l'Ancien de la Faculté le 23 Février 1649, à 78 ou 80 ans. *Gui Patin*, qui ne parloit jamais des *Pietre* qu'avec une forte d'enthousiasme, disoit de celui-ci: *Vir eximius, cui vix unquam ullum ventura ætas parem inveniet.*

Jean Pietre, fils de *Nicolas* dont je viens de faire mention, étoit appellé par le même *Patin*: *Vir doctrinâ & pietate insignis.* Il prit le bonnet de Docteur en la Faculté de Médecine de Paris l'an 1610, fut élu Doyen de cette Compagnie en 1628, continué en 1629, enfin il mourut le 19 Septembre 1632.

Il y eut un autre *Jean Pietre*, qu'on n'oseroit point assurer être le fils du

Précédent, mais qui étoit de la même famille que lui. Il fut reçu Docteur de la Faculté de Médecine de Paris en 1634, & parvint en 1648 au Décanat, dans lequel il fut continué au mois de Novembre de l'année suivante. La réputation, dont il jouit, fit honneur à la mémoire de ses ancêtres; & comme elle ne fut point exposée aux vicissitudes du caprice des hommes, parce qu'elle étoit solidement établie, il en jouissoit encore à sa mort arrivée à Paris le 18 Janvier 1666. Son corps fut porté à Saint Méderic, sa paroisse, & delà à Saint Nicolas des Champs, où il fut enterré auprès de *Nicolas Pietre*. Ce Médecin n'a laissé qu'une fille.

PIGHY (Jacques) naquit à Vérone en 1647. Il se distingua par son savoir & son éloquence dans les Ecoles de Médecine de Padoue, où il enseigna l'Anatomie & la Botanique. Le 29 Avril 1680, ses talens lui mériterent une place dans la Société Royale de Londres; mais il survécut peu d'années à sa réception, car il mourut en 1683.

PIGRAY, (Pierre) Chirurgien célebre sous le regne de Henri IV & de Louis XIII, exerça sa profession à Paris, sa patrie, à l'Armée & à la Cour, & par-tout avec la plus grande réputation. Eleve d'*Ambroise Paré*, il fut regardé comme l'héritier des connoissances de cet habile Maître; en effet, il profita si bien des leçons qu'il en avoit reçues, qu'il fit des progrès rapides dans son Art & qu'il augmenta considérablement sa fortune. *Pigray* mourut le 15 Novembre 1613, & laissa ces Ouvrages au public:

Chirurgica cum aliis Medicinæ partibus conjuncta. Parisiis, 1609, *in*-8. C'est un précis des Ecrits de *Paré*, mais avec des réflexions & des observations propres au rédacteur.

Epitome præceptorum Medicinæ Chirurgicæ, cum ampla singulis morbis convenientium remediorum expositione. Parisiis, 1612, *in*-8. En François, Lyon, 1628, 1643, 1673, *in*-8. Rouen, 1638, 1658, *in*-8. En Hollandois, Amsterdam, 1633.

PILANDER, (George) Médecin du XVI siecle, étoit de Zwickau au cercle de la Haute Saxe. *Thorman* fut le nom de sa famille, mais il le changea en celui de *Pilander*, pour se conformer au goût de la plupart des hommes de Lettres de son tems, qui avoient la manie de se donner un nom différent du leur. Son application à l'étude le rendit très-habile & lui mérita beaucoup de réputation en Italie, où il demeura assez de tems. Il étoit à Rome en 1542, & ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il traduisit *Hippocrate* en Latin; mais cet Ouvrage n'est pas son coup d'essai. Il avoit déja publié en cette Langue quelques morceaux du même Auteur, comme *Hippocratis de morbis Libri quatuor, cum præfatione & argumentis*, dont l'édition est de Paris, 1540, *in*-4.

Pilander étoit en chemin pour revenir dans sa patrie, lorsqu'il fut attaqué à Milan de la maladie qui le mit au tombeau.

PILARINO, (Jacques) Médecin natif de Céphalonie en Grece, reçut les honneurs du Doctorat à Padoue. Il retournoit dans sa patrie pour satisfaire aux ordres de son pere qui l'avoit rappellé dans le sein de sa famille, lorsqu'un mar-

chand lui propofa de paffer dans l'Ifle de Candie avec lui. Il s'y rendit, malgré les ordres refpectables qui lui enjoignoient de revenir à Céphalonie ; il s'y jetta même bientôt dans la pratique de la Médecine & il l'exerça avec tant de fuccès, qu'il ne tarda pas à amaffer affez de fortune pour fuivre le penchant qu'il avoit de voyager. Il alla d'abord à Conftantinople, où il acquit de la réputation ; mais il en fortit à la fuite d'un Bacha qui le conduifit en Syrie. Il y fut fuivi dans fa profeffion, fpécialement à Alep, dont le féjour lui plut pendant quelque tems. Delà il fe rendit en Egypte qu'il parcourut prefque toute entiere, & après un court féjour à Alexandrie, il paffa à Smyrne, où il s'attacha au Conful de la République de Venife. Il avoit mérité l'eftime des habitans de ces contrées par les fuccès de fes cures, lorfqu'il prit la réfolution de retourner en Europe, pour lui faire part des connoiffances qu'il avoit acquifes dans fes voyages. Ce fut pour les augmenter encore, qu'il pouffa fes courfes à travers la Tranfylvanie, la Valachie, la Moldavie & la Mofcovie. Il eut quelque envie de fe fixer dans ce dernier pays, où la fortune fembloit lui rire ; mais il ne put jamais fe faire aux manieres groffieres de fes habitans. Il retourna à Conftantinople, paffa encore à Smyrne, & fe rendit enfin à Venife, bien réfolu d'y jouir, dans le fein des Lettres, des richeffes qu'il avoit amaffées par fes talens. Il s'étoit déja formé une ample Bibliotheque, il fe faifoit journellement un plaifir de la confulter dans le filence du Cabinet, il jouiffoit même d'une réputation brillante dans cette ville, lorfqu'il fe vit attaqué de l'Hydropifie qui le conduifit au tombeau le 7 Juin 1718, à l'âge de 60 ans. Dès qu'il fe fentit mortellement atteint, il fe fit tranfporter à Padoue, bien moins pour y chercher du remede à fon mal, que pour guérir fon ame de l'état de réprobation où la retenoient les erreurs de l'Héréfiarque Photius qu'il avoit fuivies jufqu'alors. Il les abjura, & mourut dans la foi de l'Eglife Romaine. Son corps fut enterré dans le cimetiere des Freres Mineurs de l'étroite obfervance, où l'on mit cette Epitaphe fur fon tombeau :

D. O. M.
MEMORIÆ
JACOBI PILARINO NOB. CEPHALENI,
MED. DOCTORIS,
Viri apud Dacos, Mofchos & Thracas,
In Afia & Ægypto,
Ex Arte, prudentiâ, probitate,
Et rerum publicarum adminiftratione Clari,
FRATRES MM. PP.
Obiit Annô falutis MD.CC.XVIII, ætatis LX.

On a trouvé dans le Cabinet de *Pilarino* une Relation de fes voyages en Italien. Elle eft demeurée manufcrite en mains de fes héritiers ; mais il avoit publié lui-même les Ouvrages fuivans :

Nova & tuta Variolas excitandi per tranfplantationem Methodus, nuper inventa & in ufum tracta, quâ ritè peractâ, immunia in pofterum præfervantur ab hujufmodi con-

tagiò corpora. Venetiis, 1715, *in*-12. *Norimbergæ*, 1717, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1721, *in*-8, fous ce titre : *Jacobi Pilarini & Emmanuëlis Timoni Tractatus de nova Variolas excitandi per tranfplantationem methodô.*

La Medicina difefa &c. Venife, 1717, *in*-12. C'eft un Ecrit contre celui que *Gazzola* a intitulé : *Il mondo ingannato da Falfi Medici.*

Ce fut apparemment à Conftantinople que *Pilarino* obferva le cours de la petite vérole prife par l'inoculation, & qu'il fe mit au fait de pratiquer cette méthode, qui s'eft perfectionnée entre les mains des Anglois & des François. L'Inoculation a été fort en vogue chez ces deux nations depuis le milieu de ce fiecle, mais elle ne femble plus avoir aujourd'hui le même nombre de partifans.

PILET DE LA MESNARDIERE, (Hyppolite-Jules) Poëte né à Loudun en 1610, fut reçu à l'Académie Françoife en 1655, & mourut à Paris le 4 Juin 1663. Il s'étoit d'abord appliqué à l'étude de la Médecine, il l'avoit même pouffée jufqu'à la prife de bonnet en la Faculté de Nantes ; mais il ne tarda point à abandonner l'exercice de cette profeffion, pour fe livrer entierement aux Belles-Lettres. Il étoit encore jeune lorfqu'il écrivit un Ouvrage contre *Marc Duncan*, pour prouver que la poffeffion des Religieufes Urfulines de Loudun n'étoit point l'effet d'un cerveau dérangé par la mélancholie, mais la fuite des maléfices employés à leur égard. Cette démarche plut au Cardinal de Richelieu, qui le protégea au point de le nommer fon Médecin & de lui procurer la charge de Lecteur ordinaire de la chambre du Roi ; d'autres difent, la charge de Maître d'Hôtel du Roi.

La Mefnardiere trouva le fecret de plaire à la Cour & de s'y faire goûter ; il n'étoit cependant qu'un bavard éloquent. Ses Ouvrages contribuerent à fa réputation. On a de lui une *Poétique* qui n'eft point achevée & qui ne comprend prefque que le Traité de la Tragédie & celui de l'Elégie. Paris, 1640, *in*-4. Elle devoit encore avoir deux volumes, mais la mort du Cardinal de Richelieu, à l'ordre duquel il l'avoit entreprife, l'empêcha d'y mettre la derniere main. Ses autres Ouvrages font : *Le caractere Elégiaque.* Paris, 1640, *in*-12. *Raifonnemens fur la nature des efprits qui fervent aux fentimens.* Paris, 1638, *in*-8. Une Traduction affez fidele des treize premiers Livres de *Pline.* Une Verfion ou plutôt une Paraphrafe du Panégyrique de Trajan par le même *Pline.* Paris, 1638, *in*-4.

Le fait concernant la poffeffion des Urfulines de Loudun eft tiré au clair depuis long-tems. On eft d'accord que la haine contre Urbain Grandier, Curé de cette ville, porta des perfonnes ou mal intentionées ou trop crédules, à perfuader à ces Religieufes qu'elles étoient enforcelées par ce Curé. Ces Filles le publierent ainfi, & leurs dépofitions, toujours foutenues par la haine de ceux qui avoient mis les Grands dans leur parti, firent condamner le pauvre Grandier à être brûlé vif ; ce qui fut inhumainement exécuté. *Duneau*, Médecin de Saumur, & *Jacques Boutreux*, homme de Lettres de la ville d'Angers, ont écrit contre la poffeffion des Urfulines de Loudun.

Mais en rejettant le crime de fortilege, dont on a noirci la mémoire d'Ur-

bain Grandier, je ne prétens pas laver ce Curé de tant d'autres actions qu'on lui reproche. Tout le monde convient que Grandier étoit un mauvais Prêtre. Il avoit été condamné, par sentence de son Evêque, à jeûner tous les vendredis au pain & à l'eau, à cause de sa vie scandaleuse. Par une autre sentence, il fut interdit des fonctions sacerdotales pour cinq ans dans le Diocese de Poitiers, & pour toujours dans la ville de Loudun, malgré sa qualité de Curé. C'est ainsi qu'en parle le Pere d'Avrigny, Jésuite, dans ses Mémoires Chronologiques. C'étoit assez que Grandier fût un méchant Prêtre, sans le faire encore passer pour Magicien.

L'imagination fait bien du chemin chez les Filles cloîtrées qui ne connoissent rien au delà de leurs devoirs de Religion. Il est arrivé que toute une Communauté de Filles, dans ma Province, fut attaquée du *Diabétes*. Epuisées par un écoulement d'urines surabondant, qu'elles ne soupçonnoient pas être une maladie, leur tête s'affoiblit au point de croire qu'elles étoient ensorcelées. Un aventurier, soi-disant Prêtre, les confirme dans leur opinion; l'imagination échauffée croit voir & entendre les choses les plus extraordinaires; on en assure l'existence & la vérité; on passe enfin jusqu'à se soumettre aux exorcismes que propose l'aventurier qui n'avoit ni la qualité, ni le pouvoir de les faire. Le mal augmente avec le prestige; la rumeur s'en répand: mais la prudence du juge n'eut pas plutôt obligé ces Filles à se faire traiter convenablement par des Médecins, que la maladie réelle, dont elles étoient attaquées, fut guérie. On doit cependant ajouter que nombre de ces Religieuses ont été les victimes du *Diabétes* & des écarts de leur imagination. Il étoit péri presque un tiers de la Communauté, avant qu'on la dispersât en maisons étrangeres.

PIN, (Jean DU) Religieux de l'Abbaye de Vaucelles, étoit vraisemblablement du Cambresis, où il naquit en 1302 ou 1303. François de La Croix du Maine dit qu'il étoit Théologien, Médecin, Orateur & Poëte; cela peut-être, car on enseignoit encore différentes Sciences dans les Monasteres au siecle de *du Pin*. Ce Religieux mourut en 1372 à Liege ou dans les environs, à l'âge de 70 ans, & fut enterré chez les Guillemins dans un fauxbourg de cette ville.

Plusieurs Auteurs ont parlé de lui comme d'un homme de mérite, ils ont même cité ses Ouvrages avec éloge; mais les suivans, qu'on lui attribue, n'ont aucun rapport avec la Médecine:

Le Champ vertueux de bonne vie, appellé Mandevie, ou les Mélancolies sur les conditions de ce monde, en prose & en vers.

Evangile des femmes en vers. C'est un Livre de Morale pour l'instruction des personnes du sexe.

PINCIER (Jean) vint au monde, en 1556, à Santen en Westphalie. Il demeura pendant quatre ans en Pologne, d'où il passa en Italie, & vint ensuite se faire recevoir Docteur en Médecine à Bâle. A son retour en Allemagne, il trouva l'occasion de se placer à la Cour de Nassau-Dillembourg, en qualité de Médecin, & par la protection du Prince de ce nom, il fut nommé à la

Chaire de Phyſique dans l'Univerſité d'Herborn fondée en 1584. La Faculté de Marpurg lui préſenta la Chaire d'Anatomie qu'il refuſa, mais il y accepta celle de Phyſique, dont il remplit les devoirs juſqu'à ſa mort arrivée le 6 Mars 1624. On a de lui :

Meditationum variarum Liber quartus. Francofurti, 1601, *in*-8. Il avoit compoſé cet Ouvrage en quatre Livres, mais il ne voulut pas publier les trois premiers.

Otium Marpurgenſe in ſex Libros digeſtum, in quibus fabrica humani corporis perſpicuô carmine deſcribitur. Herbornæ, 1614, *in*-8. Si ſes vers ſont clairs, ils ne ſont pas harmonieux. On peut en juger par les deux ſuivans qui concernent les attaches de la matrice à l'inteſtin *rectum* & à la veſſie :

Recto inteſtino, poſteà namque cohæret
Anticæ madidæ veſicæ & pectinis oſſi.

Parerga otii Marpurgenſis Philologica. Ibidem, 1617, *in*-8.

PINEAU, (Séverin) de Chartres, ville de France en Beauce, fut reçu Maître au College de Saint Côme à Paris ; il en étoit l'Ancien, lorſqu'il mourut le 29 Novembre 1619. Non ſeulement *Pineau* étoit Lettré, mais il faut que ſes cours, qu'il faiſoit avec beaucoup de méthode, étoient fréquentés par des Lettrés, puiſqu'il s'exprimoit ordinairement en Latin. Il eut le titre de Chirurgien du Roi, & il ſe rendit célebre par l'opération de la Taille qu'il pratiquoit au grand appareil. Il l'avoit appris de *Colot*, dont il étoit zélé partiſan & même allié, car il avoit épouſé *Genevieve* ſa couſine. On a de *Pineau* un *Diſcours touchant l'invention & inſtruction pour l'opération & extraction du calcul de la veſſie*, qui fut imprimé à Paris en 1610, *in*-8. On lui doit encore un Traité des ſignes de la virginité, qu'il avoit d'abord écrit en François, mais qu'il traduiſit en Latin ſur les repréſentations qu'on lui fit, qu'il étoit de la décence de ne rien publier ſur de pareilles matieres qu'en cette derniere langue. Voici le titre qu'il donna à ſon Ouvrage :

Opuſculum Phyſiologicum, Anatomicum, verè admirandum, Libris duobus diſtinctum, tractans analyticè primò notas integritatis & corruptionis virginum, deindè graviditatem & partum naturalem mulierum, in quo oſſa pubis & ilium diſtrahi dilucidè docetur. Pariſiis, 1598, *in* 8. *Francofurti*, 1599, *in*-8. *Francofurti & Lipſiæ*, 1650, *in*-12. *Lugduni Batavorum*, 1610, 1639, 1641, *in*-12. Il y a dans les dernieres éditions quelques figures qui ne ſe trouvent point dans celle de Paris, & différentes pieces qui ont preſque toutes du rapport avec le titre de cet Ouvrage. *Ibidem*, 1660, *in*-12. *Amſtelodami*, 1663, *in*-12. En Allemand à Erfort, 1724, *in*-8. Cette édition a été proſcrite par les Magiſtrats qui en ont défendu le débit, parce que le Traducteur avoit mis trop peu de ménagement dans ſes expreſſions. Il y a en général de bonnes choſes dans le Traité de *Pineau*, mais il y en a beaucoup d'autres qui ne valoient pas la peine d'être expoſées avec la liberté que l'Auteur s'eſt permiſe.

PINELLI, (Flaminio) de Mont-Alcino, petite ville de Toſcane, étudia la Médecine pendant dix ans en l'Univerſité de Sienne, où il reçut le bonnet

de Docteur. Dès l'an 1716 il y enseigna & démontra l'Anatomie en qualité de Substitut, mais il passa en 1717 à la charge de premier Lecteur en cette Science. On a de lui :

Lettera de Bagni di Petrivolo. Rome, 1716, *in-4.*

Le Journal Italique cite deux observations, l'une sur une grossesse de deux ans, l'autre sur un fœtus monstrueux, que *Pinelli* adressa à *Lancisi*, dont il eut une lettre en réponse.

PINTOR, (Pierre) Docteur en Médecine, étoit de Valence en Espagne, où il naquit en 1423. Il se distingua beaucoup à Rome par la subtilité de son esprit & la profondeur de ses connoissances ; il y parvint même à la charge de premier Médecin du Pape Alexandre VI. Ce Pape étoit originaire de Valence ; & n'étant encore que Cardinal, il avoit résidé en Espagne, en qualité de Légat de Sixte IV, depuis 1472 jusqu'en 1479. Mais comme son séjour fut partagé entre la Cour & Valence, dont il étoit Archevêque, il y a lieu de croire qu'il s'étoit attaché *Pintor* & l'avoit emmené à Rome avec lui : peut-être aussi n'y attira-t-il ce Médecin qu'après son retour en Italie, ou après son exaltation qui se fit en 1492. Du moins est-il certain que *Pintor* étoit à Rome au mois de Mars 1493, & qu'il prenoit le titre de Médecin d'Alexandre VI. Il survécut peu de tems à ce Souverain Pontife, car il mourut 17 jours après lui, le 4 Septembre 1503. On l'enterra dans l'Eglise de Saint Onuphre, où l'on mit cette Epitaphe sur son Tombeau :

D. O. M.
MAGISTRO PETRO PINTORI VALENTINO,
Alexandri VI. Pont. Max.
Medico Celeberrimo,
Qui vixit annos LXXX.
Sabatta Conjugi Pientiss. Posuit,
Qui obiit Annô salutis Christianæ MDIII,
Die IV mens. Septembris.
Nè PETRUS PINTOR P. F.
Separi Urnâ jaceret,
Sabatta Mater
Eôdem Tumulô condi curavit,
Qui vixit ann. XXXVIII,
Obiitque ann. Jubilæi M. D,
Die verò XXII mens. Novembris.

Pierre Pintor a publié un Ouvrage intitulé :

Aggregator sententiarum Doctorum omnium dè præservatione & curatione pestilentiæ. Romæ, 1499, *in-folio.*

L'Auteur d'une Brochure imprimée à Paris, en 1774, sous le titre d'*Examen Historique*

Historique sur l'apparition de la maladie vénérienne en Europe, ajoute que ce Médecin a fait imprimer à Rome, l'an 1500, un autre Ouvrage qui est intitulé : *De morbo fœdo his temporibus affligenti*; il assure même que l'unique exemplaire, dont on connoisse l'existence, est entre les mains de M. *Cotunnio*, Professeur d'Anatomie à Naples. Ce Livre, qui est un petit *in-4* en caracteres gothiques, contient vingt-deux Chapitres; & *Pintor*, qui l'écrivoit en 1496, y parle si distinctement de la vérole, que l'Auteur de l'*Examen Historique* en conclut que cette maladie étoit connue en Europe, avant que les Espagnols passassent en Amérique. Les assertions de cet Auteur ont quelque chose d'éblouissant, mais quand on les examine de près, on ne les trouve point assez convaincantes, pour assurer que la vérole ait existé en Europe avant le retour de la Flotte Espagnole qui avoit abordé à l'Isle Haiti.

PINUS, (Pierre-Matthieu) ami intime de *Barthélémi Eustachi*, célebre Médecin du XVI siecle, étoit d'Urbin dans les Etats du Pape. Héritier des Planches Anatomiques d'*Eustachi*, il les conserva comme un précieux dépôt, qui de ses mains passa dans l'obscurité, d'où *Jean-Marie Lancisi* les tira en 1714. On a de la façon de *Pinus* :

Annotationes in opuscula Anatomica Eustachii, ex Hippocrate, Aristotele, Galenô, aliisque authoribus collectæ. Venetiis, 1563, *in-8*, avec les Opuscules d'*Eustachi*.

Compendium instar Indicis in Hippocratis Coi Opera omnia. Ibidem, 1597, *in-folio*.

PIQUET, (Honoré) Médecin dont il est parlé dans une Inscription mise en son honneur sur la façade des Ecoles de Montpellier, étoit fils d'un Gentilhomme Bolonois & d'une femme de bonne Maison, qui le mit au monde à Bertas en Provence. *Astruc* croit qu'il prit ses degrés dans la Faculté de Montpellier; il est au moins certain qu'il y tint dans la suite un rang honorable. Mais avant d'y parvenir, le mauvais état de ses affaires lui fit entreprendre des choses qui lui procurerent le désagrément qu'il méritoit. Se voyant sans fortune, il retourna en Provence où il se mit à tenir une école de Grammaire; il se rebuta cependant bientôt d'un emploi si pénible, & se rendit à Orange dans le dessein d'en rétablir l'Université qui étoit oubliée depuis long-tems. A cet effet, il osa faire donner le degré de Maître & de Licencié en Théologie, ainsi qu'en Droit Canon & Civil, & donna lui-même le titre de Docteur en Médecine à ceux qui le demandoient. Une pareille entreprise étoit trop contraire au bien public pour être tolérée; on en porta des plaintes au Roi Charles VIII, & par une Ordonnance datée de Melun le pénultieme de Novembre 1485, défenses furent faites à *Piquet* de donner en ladite ville d'Orange, Maîtrise, Licence, Bachelerie ni autres degrés en quelque Faculté que ce soit.

Une ordonnance si précise termina cette affaire & renversa les projets de *Piquet*; mais comme ce Médecin avoit de la ressource dans son imagination, il sut tellement se pousser à la Cour & s'y faire considérer, qu'il vint à bout d'obtenir l'établissement de quatre Professeurs stipendiés dans la Faculté de Montpellier. Il obtint d'abord cette grace de Charles VIII; mais ce Prince étant mort subitement avant que la déclaration fût expédiée, il eut le bonheur de la faire confirmer par

Louis XII, dès le commencement de son regne; car le diplome fut donné à Paris le 29 Août 1498. On prétend même que *Piquet* devint Médecin de ce Roi.

Entre les quatre Docteurs nommés dans le diplome, à qui Louis XII assigne des gages, le Médecin, dont je parle, est nommé le second, & on lui donne la qualité de Doyen; mais il devint Chancelier en 1502, à la mort de *Garcin*, & l'on croit qu'il garda cette place jusqu'en 1513. Voici maintenant l'Inscription dont il a été fait mention au commencement de cet Article :

HONORATUS PIQUETUS
Philosophorum & Medicorum suâ tempestate facilè princeps,
Quem Mater ingenua à Patre Bononiensi nobili,
Apud Bertasium Provinciæ edidit.
Primus quingentas libras pro hac Universitate
A Carolo VIII impetravit;
Subindè Christianissimi Francorum Regis Ludovici XII
Medicus cum apice honoris effectus est.
Semper honor, nomenque tuum, laudesque manebunt.

PIRRUS, (Antoine) Docteur en Philosophie & en Médecine, natif de Platia en Sicile, se distingua tellement dans ce Royaume, qu'il en fut nommé Proto-Médecin en 1520. L'Empereur Charles V l'honora de son estime, & les Ecrivains de son tems qui lui accorderent la leur, en ont parlé avec beaucoup d'éloge. *Pirrus* mourut à Palerme en 1532, après avoir donné au public l'Histoire de sa ville natale, & un Ouvrage qui contient des éclaircissemens sur les constitutions du Proto-Médicat de la Sicile.

PISANELLI (Balthasar) de Bologne, exerça la Médecine dans sa ville natale, vers le milieu du XVI siecle. Il a écrit un Discours Italien sur la peste, dont il y a une édition de Rome de 1577, & quelques autres Ouvrages qui roulent sur le livre d'*Aristote* qui traite de l'ame, sur la Comete de 1582; mais le principal a paru sous ce titre:

Trattato della natura del cibi e del bere, nel quale le virtu e i vizi di quelli si palesano. Venise, 1584, *in-4*, 1601, *in-12*, 1619, *in-8*. La Traduction Latine par *Arnould Freitag* est intitulée: *De esculentorum potulentorumque facultatibus Liber. Herbornæ* 1593, 1614, *in-8. Genevæ*, 1620, *in-16. Bruxellis*, 1662, *in-12. Osnabrugæ*, 1677, *in-12.*

PISANUS, (Pierre-Paul) Médecin natif de Messine en Sicile, fut en grande réputation dans le XVII siecle. Il l'avoit méritée par les services rendus à sa patrie, tant en qualité de Médecin du grand Hôpital, qu'en celle de premier Professeur de pratique dans ses Ecoles, & de Prieur du College, charge qu'il remplit plusieurs fois avec beaucoup de dignité. Roderic de Mendoza, Duc de l'Infantado & Vice-Roi de Sicile, eut en lui la plus grande confiance, qui augmenta encore, lorsque ce Médecin l'eut tiré des bras de la mort, en le guérissant de la maladie dangereuse qu'il fit à Palerme. On ne connoît rien de la façon de *Pisanus*, que le Dispensaire de l'Hôpital auquel il étoit préposé :

Antidotarium speciale sacræ domûs magni Hospitalis nobilis Urbis Messanæ. Venetiis, 1646, *in*-4.

PISANUS ou DE PISIS (Barthélémi) fut ainsi nommé, parce qu'il étoit de Pise, ville d'Italie dans la Toscane. Son savoir & son expérience lui mériterent la place de Médecin du Pape Léon X, & celle de Professeur en la Sapience de Rome. La jalousie lui suscita des ennemis qui l'accuserent d'ignorance; il fut même tellement en butte aux traits que *Jérôme d'Eugubio* lança contre lui, qu'il se vit obligé de se défendre par un Ecrit intitulé :

Bartholomæi Physici, servi Papæ, Apologia, vel quorumdam à se dictorum, & ab Hieronymo de Eugubio concurrente suô impugnatorum Defensio sive Purgatio, & dictorum ejus in eundem Retorsio vel Improbatio. Romæ, 1519, *in*-4. Il s'agissoit de l'interprétation d'un passage d'*Avicenne.*

On a encore de lui : *Epitome Medicinæ Theoricæ & Practicæ*, qui parut à Florence *in*-4, mais sans date.

PISIS, (Jean DE) Médecin du XV siecle, étoit Docteur des Facultés de Paris & de Montpellier. Dès l'an 1393, il avoit été reçu au Baccalauréat dans la premiere, mais il trouva quelques difficultés, en 1395, pour son admission à la Licence. Les Médecins de Paris ne pouvoient alors être mariés ni bigames, parce qu'ils étoient Clercs, & ce ne fut qu'en 1452 que le Cardinal d'Estouteville les tira de cet état. Le mariage que *Jean de Pisis* avoit contracté après le Baccalauréat, parut un motif suffisant pour l'exclure de la Licence. On proposa la question dans une assemblée solemnelle de la Faculté, tenue aux Mathurins le 13 Février 1395, & on la décida en sa faveur, sur le fondement qu'il avoit observé les statuts dans le tems de son Baccalauréat & pendant tout le cours de sa Licence qui avoit duré deux ans, qu'il n'avoit plus de serment à prêter pour être ultérieurement promu, & qu'ainsi le réglement ne devoit s'entendre que de ceux qui se présenteroient pour le Baccalauréat, conséquemment qu'il ne devoit plus le regarder. Mais toute favorable que lui fût cette résolution, on ne l'admit à la Licence qu'en 1408. Le serment, dont on vient de parler, eut non seulement lieu avant la réforme de 1452, mais encore depuis; ce ne fut que par celle de 1600 qu'on cessa de l'exiger, pour s'assurer du célibat des Bacheliers, avant que de les admettre au *principium.* Il est vrai que la Faculté ne se soucioit pas d'admettre dans son Corps des Etudians Prêtres, mais aussi elle ne pouvoit souffrir que la Compagnie fût mélangée d'Ecclésiastiques & de Laïques, toujours libres d'entrer dans l'état du mariage.

Si nous avons renvoyé la Licence de *Jean de Pisis* à l'année 1408, c'est pour nous conformer à ce que dit M. *Lorry*, Editeur des Mémoires sur l'Histoire de la Faculté de Montpellier par *Astruc.* Celui-ci met cette Licence & la prise de bonnet de Docteur en 1395. Mais ce n'est point seulement sur la date de la réception de *Jean de Pisis* que M. *Lorry* combat le sentiment d'*Astruc*; il le contredit encore sur un autre point. Suivant l'Historien de la Faculté de Montpellier, notre Médecin étoit Chancelier de cette Compagnie en 1410; ce-

pendant M. *Lorry* prouve par les Regiſtres de la Faculté de Paris & le relevé qu'en a fait M. *Baron*, que *Jean de Piſis* étoit Doyen de cette même Faculté en 1410 & 1411 : ainſi ſa promotion à la dignité de Chancelier doit avoir eu lieu plus tard.

Un petit volume *in-4°*, imprimé à Lyon en 1527, contient le Tréſor des pauvres attribué à *Arnauld de Villeneuve*, auquel on a joint un *Traité de Médecine, lequel a compoſé Maître Girard de Solo, réformé & abbrégé par Monſeigneur Maître Jean Piſcis, Maître-ès-Arts à Paris & en Médecine à Montpellier*. C'eſt ainſi qu'on a quelquefois appellé *Jean de Piſis*, dit autrement *Jean de Piſes*.

PISO. Voyez LE POIS.

PISON, (Guillaume) Docteur en Médecine dans le XVII ſiecle, étoit de Leyde. Il paſſa la plus grande partie de ſa vie au Breſil & dans les Indes Occidentales ; mais comme il y porta le goût de l'obſervation, il ne lui fut pas difficile de ſe mettre au fait de tout ce qui regarde les pays qu'il parcourut. Les libéralités de Maurice, Comte de Naſſau, qu'il ſuivit au Breſil en qualité de Médecin, contribuerent beaucoup au ſuccès de ſes travaux, & le mirent en état de conduire ſes Ouvrages à leur fin :

Hiſtoria Naturalis Braſiliæ, in qua non tantùm plantæ & animalia, ſed & indigenarum morbi & mores deſcribuntur. Lugduni Batavorum & Amſtelodami, 1648, *in-fol.* Ce volume, qui eſt en quatre livres, contient plus de 500 figures, mais aſſez mal gravées. *Jean de Laet*, qui en eſt l'Editeur, l'a augmenté de l'Ouvrage de *George Marcgraff*, publié ſous le titre d'*Hiſtoriæ rerum naturalium Braſiliæ Libri IV*, dont les trois premiers concernent les plantes du Breſil.

De Indiæ utriuſque Re Naturali & Medicâ Libri XIV. Amſtelodami, 1658, *in-fol.* C'eſt la ſeconde édition, à laquelle on a joint *Jacobi Bontii Tractatus ſex, & annotationes in Guillelmi Piſonis Hiſtoriam de plantis & animalibus*.

PISONI (Homobone) naquit à Crémone. *Alexandre*, ſon pere, qui exerçoit la Chirurgie dans cette ville, eſt Auteur d'un petit Ouvrage intitulé : *Breve compendio della dottrina del Magati*. Il parut à Crémone en 1693, *in-12*, avec les *Dilucidazioni de Sancaſſani*.

Homobone s'appliqua à la Médecine, dont il mérita les premiers honneurs dans ſa ville natale. La Faculté de Padoue le chargea, en 1698, d'enſeigner la Pratique dans ſes Ecoles, en qualité de Profeſſeur extraordinaire durant les vacances ; & comme il s'acquitta de cet emploi avec diſtinction, on lui augmenta ſes appointemens en 1713 & en 1714, & l'on finit par le nommer premier Profeſſeur de Médecine pratique en 1728. *Homobone Piſoni* mourut le 23 Septembre 1748, après avoir enſeigné pendant cinquante ans avec tant d'aſſiduité, qu'il ne manqua jamais de donner ſa Leçon.

Cet Homme a fait ſa profeſſion avec honneur. Comme il étoit d'un caractere droit, la flatterie & la duplicité furent pour lui des vices inconnus ; attaché à ſon devoir, il n'enviſageoit que lui ſeul dans tout ce qu'il faiſoit. Egalement attaché à ſes ſentimens, lorſqu'il les croyoit fondés, il n'en auroit changé pour

perfonne : malheureufement, il tenoit fortement aux vieilles opinions & ne fe rendoit pas toujours à l'évidence des nouvelles. Pendant que l'Europe entiere convenoit de la circulation du fang, il s'éleva contre la vérité de cette découverte ; il ofa même fe mefurer avec le célebre *Morgagni* qui ne lui oppofa que des faits démonftratifs, mais qui ne le convainquit pas de la réalité du mouvement circulaire. Tout ce qu'on put faire, ne diminua rien de fon attachement aux paradoxes qu'il avoit adoptés ; il les étala jufques dans fes Ouvrages. Voici leurs titres :

Ultio antiquitatis in fanguinis circulationem, hoc eft, Opufculum in quo fanguinis circulatio refellitur. Cremonæ, 1690, in-8.

De ufu Veficantium. 1694.

Methodus medendi & inquifitio in fanguinis circulationem. Patavii, 1726, in-4.

De regimine magnorum auxiliorum in curationibus morborum. Patavii, 1735, in-4. Partifan du régime chaud & des médicamens de même nature, il en confeille l'ufage ; mais il ne fait pas grand cas de la faignée, il la condamne même dans les maladies des femmes groffes & des enfans.

Specilegium curationum, cui acceffit Differtatio de inconftantia Medicinæ. Ibidem, 1742, in-4.

PISTOR (Simon) naquit à Leipfic de *Nicolas*, Profeffeur en Médecine qui mourut en 1462, à l'âge de 60 ans. *Simon* enfeigna auffi la Médecine, & fut le premier, entre les Allemands, qui eut écrit fur les maux vénériens. Comme fes Ouvrages parurent à la fin du XV fiecle & tout au commencement du fuivant, *Aftruc* ne les regarde que pour des Thefes ou Differtations Académiques fur ces maladies. En effet, il n'étoit guere poffible que, quatre ans feulement après l'apparition de la Vérole en Italie, on en fût affez inftruit en Saxe, pour écrire quelque chofe de bien confidérable à ce fujet. Il paroît que *Piftor* ne connoiffoit pas mieux cette maladie que *Nicolas Léonicene* qu'il cenfure, & dont il avoit pu voir l'Ouvrage imprimé à Venife en 1497. Le Médecin de Leipfic a cru que la vérole avoit été rangée par les Anciens dans la claffe des puftules, exanthemes, ou comme il dit, *alhumere* ; & qu'elle dépendoit d'une propriété occulte des corps céleftes. C'eft apparemment cette doctrine qu'il foutient dans les pieces fuivantes, & c'eft elle encore que *Martin Polich*, dit *Mellerftad*, a cenfurée à fon tour :

Pofitio de Malo Franco. Lipfiæ, 1498, in-4.

Declaratio defenfiva pofitionis de Malo Franco. Ibidem, 1500, in-4.

Confutatio conflatorum circa Pofitionem quandam extraneam & puerilem Doctoris Martini Mellerftad de Malo Franco. Ibidem, 1501, in-4.

PISTORIUS (Jean) naquit en 1546 à Nidda, ville de la Haute Heffe. Il s'appliqua à l'étude de la Médecine, il fut même reçu Docteur avec applaudiffement ; mais s'étant jetté dans la pratique, il s'en dégoûta, parce que fes remedes n'opéroient pas toujours les effets qu'il en attendoit. Convaincu que la Nature couvre quelquefois fes jeux d'un voile impénétrable, il fe livra à l'étude d'une Science qui n'eft pas foumife à fes caprices, & prit le parti de la Jurif-

prudence qui lui réussit mieux ; elle lui valut la place de Conseiller d'Ernest-Fréderic, Margrave de Bade-Dourlach. La Religion Protestante qu'il abandonna pour embrasser la Catholique, le détermina ensuite à étudier encore la Théologie ; & après en avoir reçu le bonnet de Docteur, il devint successivement Conseiller de l'Empereur, Prévôt de la Cathédrale de Breslau & Prélat domestique de l'Abbé de Fulde. On met la mort de Pistorius en 1608, & entre ses Ouvrages, on compte les suivans :

Artis Caballisticæ, hoc est, reconditæ Theologiæ & Philosophiæ Scriptores. Basileæ, 1587, *in-folio.*

Illustrium Scriptorum, qui rerum à Germanis gestarum historias & annales posteris reliquerunt, Collectio. Francofurti, 1613, *in-folio.* Ce Recueil n'est pas moins curieux que rare, mais c'est dommage qu'il ait été mal rédigé.

Rerum, Familiarumque Belgicarum Chronicon magnum. Francofurti, 1654, *in-folio.*

L'Abbé *Ladvocat* fait mention de *Jean Pistorius*, dont il est ici question ; mais je ne sais si celui qui est cité par *Manget*, & que ce Bibliographe dit aussi natif de Nidda, est le même. On lui attribue :

De vera curandæ pestis ratione, Liber unus. Quâ medicatio paulò aliter quàm hactenus à communibus Practicis factum sit proponitur. Francofurti, 1568, *in-8.*

Dæmonomania Pistoriana. Magica & Caballistica morborum curandorum ratio, ex lacunis Judaïcis ac Gentilitiis hausta, post Christianis proposita. Cum antidoto prophylactico Jacobi Heilbronneri. Lavingæ, 1601, *in-8.*

Astruc parle d'un *Jean Pistorius* ou *Pistoris* natif de Nismes, qui fut reçu Docteur en Médecine à Montpellier l'an 1605. Il a écrit :

Microcosmus, seu, Liber Cephale Anatomicus de proportione utriusque mundi, in cujus calce reviviscit Pelops. Lugduni, 1612, *in-8.* Il y décrit la structure du cerveau. Je doute que le *Consilium anti-podagricum* imprimé à Halberstadt en 1659, *in-4*, & que *Lipenius* met sous le nom d'un *Jean Pistorius*, soit du Docteur de Montpellier, ainsi que M. *Portal* le dit dans son Histoire de l'Anatomie.

PITARD, (Jean) Chirurgien de Saint Louis, de Philippe le Hardi & de Philippe le Bel, Rois de France, mourut en 1315, âgé de 87 ans.

Comme il s'étoit appliqué de bonne heure à la Chirurgie, & qu'il y avoit fait beaucoup de progrès, il n'étoit point encore âgé de trente ans, lorsqu'il mérita la confiance de Saint Louis. Il accompagna ce Prince dans ses expéditions en la Terre Sainte, & de retour en France, il s'occupa davantage des moyens propres à accélérer la marche trop lente de son Art, que de ceux qui pouvoient augmenter sa fortune. Pénétré des désordres que les Chirurgiens épars & sans chef causoient à l'humanité, il proposa à Saint Louis de les réunir, & il obtint de lui la confirmation des statuts nécessaires à l'établissement de la Société, dont il avoit jetté les premiers fondemens. On sait assez que de pareilles entreprises demandent du tems pour être poussées à leur fin, & l'on sait encore que les statuts de cette Compagnie ont eu besoin d'être confirmés & augmentés en 1379 & 1396.

Ce fut en 1260 que *Jean Pitard* & les Chirurgiens de son tems s'assujettirent au réglement qui les réunissoit ; mais cette Compagnie étoit moins dans son prin-

cipe une société destinée à l'avancement de la Chirurgie, qu'une confrérie de piété établie sous l'invocation de Saint Côme & de Saint Damien, dans laquelle il étoit permis à tout le monde de se faire inscrire. Cependant les Chirurgiens de Paris profiterent insensiblement de cette institution pour travailler de concert à la perfection de leur Art; ils sentirent tout le bien qui pouvoit résulter de leur réunion, & pour l'ennoblir, ils convinrent de n'admettre parmi eux que des Maîtres-ès-Arts de l'Université.

Cette qualité de Maîtres-ès-Arts leur donna l'idée, en 1437, de demander à être reçus au nombre des Ecoliers & Suppôts de l'Université de Paris. *Jean De sous-le-four*, de concert avec plusieurs autres, présenta une requête à cette fin, & sa demande lui fut accordée comme grace, mais sous la condition qu'ils assisteroient, ainsi que les autres Ecoliers, aux leçons de la Faculté de Médecine. *Guillaume Vavasseur*, Chirurgien ordinaire de François I, alla plus loin; il obtint, en 1544, que le College de Saint Côme seroit étroitement uni à l'Université & qu'il jouiroit de tous ses privileges, à condition que les Chirurgiens qui le composoient, seroient parfaitement instruits dans le Latin, & que tous les Maîtres assisteroient le premier lundi de chaque mois à la visite des pauvres malades, depuis dix heures du matin jusqu'à midi. Alors les Chirurgiens ne purent plus recevoir aucun aspirant parmi eux, sans l'avis de quatre Docteurs de la Faculté de Médecine qui devoient être présens à l'examen. Le Pape voulut à son tour que les Chirurgiens lui eussent quelque obligation. Il envoya des Bulles en France pour confirmer les privileges qui leur avoient été accordés par le Roi & par l'Université, & ces Bulles furent publiées à Paris le 18 Février 1594, par le Cardinal de Plaisance.

Louis XIII, à l'imitation de ses prédécesseurs, renouvella tous les privileges de la Société de Saint Côme; il voulut même être inscrit dans la Confrérie des Saints Martyrs, & il orna les armes de la Société d'une fleur de lis rayonnante. Les Chirurgiens, par reconnoissance, firent graver avec distinction le nom de Louis XIII dans une Inscription qu'ils mirent à leur College en 1615; mais les Membres de la pieuse Confrérie, oubliant les titres de leur existence académique, accordée par l'Université sous les conditions énoncées ci-dessus, ajouterent à cette Inscription le nom fastueux de *College Royal des Maîtres Docteurs Chirurgiens de Paris*. Tout le monde sait combien les Corps sont jaloux de soutenir les qualités qui les distinguent; aussi cette usurpation, de la part des Chirurgiens, occasionna dans la suite beaucoup de démêlés avec la Faculté de Médecine. Semblables aux poulains qui lancent des coups de pied contre leur mere, lorsqu'ils sont rassasiés de leur lait, les Chirurgiens manquerent peu d'occasions de se soulever contre les Médecins de Paris, de qui ils tenoient la plupart des connoissances de leur Art. Mais tirons le rideau sur cette espece de guerre civile qui ne s'est terminée que de nos jours. Si nous l'entr'ouvrons pour un moment, que ce soit uniquement pour amener le croquis de l'histoire de la Chirurgie Françoise à l'époque la plus flatteuse pour elle, l'établissement de l'Académie Royale.

Outre les Chirurgiens gradués de l'Université, il s'étoit établi à Paris une Communauté de Barbiers-Chirurgiens, que leurs succès dans les petites opérations porterent à entreprendre des cures plus importantes. *Jean de Praconial*, premier Bar-

bier du Roi Henri III, étoit le chef de cette nouvelle Compagnie en 1577. Il obtint de *Claude Rouſſelet*, Doyen de la Faculté de Médecine, élu en Novembre 1576 & continué en 1577, que les Barbiers fuſſent reçus au nombre des Ecoliers de l'Univerſité ; mais les Chirurgiens de robe longue, jaloux des progrès de ces nouveaux artiſtes, eurent avec eux une conteſtation qui ne finit qu'au bout de ſoixante ans par la réunion des deux Corps. La Faculté s'étoit ſervie de tems en tems de la Communauté des Barbiers pour réprimer les prétentions des Chirurgiens de Saint Côme; privée de ce ſecours, elle ſuſcita aux deux Sociétés réunies une affaire bien plus importante, que celle qu'elles venoient de terminer entre elles. La Faculté prétendit qu'il ne devoit pas être permis aux Barbiers-Chirurgiens de prendre, comme les autres, la qualité de Bacheliers, Licenciés, Docteurs ; qu'ils ne devoient porter que le titre d'Aſpirans, de Maîtres & de Communauté, & qu'ils ne pouvoient faire aucune Leçon, ni Acte public. La Faculté conclut enfin qu'il falloit ôter l'Inſcription que les Chirurgiens de Saint Côme avoient miſe à leur College : *College des Maîtres Docteurs Chirurgiens de Paris & Ecole Royale.*

La conteſtation ne fut terminée que le 7 Février 1660, lorſque la Faculté obtint un Arrêt du Parlement, qui défendoit les Leçons publiques ; en conſéquence les Médecins prétendirent faire ôter une chaire haute, placée dans le lieu de l'aſſemblée des Chirurgiens. Sur cette Requête, il fut ordonné par le Parlement que les Chirurgiens-Barbiers prendroient à l'avenir les ſimples qualités d'Aſpirans & de Maîtres, & leur Corps, le titre de Communauté. On leur défendit de faire aucune Leçon & Acte public; on leur permit ſeulement de faire des exercices particuliers pour l'examen des Aſpirans, & des Démonſtrations Anatomiques à portes ouvertes, ſans qu'aucun d'eux pût porter la robe & le bonnet, excepté ceux qui étoient ou ſeroient reçus Maîtres-ès-Arts ; permettant cependant à ceux qui avoient été reçus avec la robe & le bonnet, de les porter leur vie durant. Le Parlement ne parla point de l'Inſcription dans ſon Arrêt.

Les Chirurgiens de la Communauté de Saint Côme ne ſe déconcerterent point pour les diſpoſitions contenues dans cet Arrêt ; tout au contraire, ils chercherent les moyens de rendre les démonſtrations publiques plus brillantes & plus ſuivies. A l'imitation des Médecins qui avoient élevé, en 1617, un Amphithéatre Anatomique dans le Jardin de leur College, pour y faire les démonſtrations de Chirurgie, la Société de Saint Côme en fit bâtir un qui fut achevé en 1694. Les édifices, qui lui appartiennent, ont même été conſidérablement augmentés depuis ; cette Compagnie eſt auſſi devenue plus nombreuſe par la réunion de tous les Chirurgiens du Roi, des Maiſons Royales & autres ; & *Félix*, fils de *Félix*, l'un & l'autre Chirurgiens & Barbiers du Roi, fit dreſſer, en 1699, de nouveaux Réglemens pour le Corps entier des Chirurgiens réunis, dont l'obſervation fut ordonnée la même année.

Il n'y a plus actuellement qu'un ſeul Corps de Chirurgiens à Paris, ſur-tout depuis qu'on en a exclu la Barberie & que tous les Membres ſont obligés d'être Lettrés. Pour qu'un Aſpirant y ſoit reçu Maître, il paſſe par des épreuves qui peuvent garantir ſa capacité. Mais ce Corps a beaucoup augmenté ſa réputa-

tion

tion & s'eſt rendu plus utile au public, depuis l'établiſſement de l'Académie Royale qui a tenu ſa premiere ſéance le 18 Décembre 1732. Cette Académie, à qui M. *de La Peyronie* a fait des legs conſidérables, eſt compoſée du premier Chirurgien du Roi & des Maîtres Chirurgiens de Paris diviſés en trois claſſes, ſans y comprendre les étrangers. Elle tient ſes ſéances tous les mardis, & elle propoſe chaque année le ſujet des prix qu'elle donne dans une aſſemblée publique, le mardi d'après la Trinité. On eſt occupé aujourd'hui à achever les bâtimens ſuperbes qu'on a élevés à l'uſage de l'Académie; la munificence de Louis XV, les ſoins de M. *de La Martiniere* qui préſide à la Chirurgie, & le bon goût qui regne par-tout dans cet édifice, en ont fait un monument digne de l'ancienne Rome.

C'eſt à l'occaſion de *Jean Pitard*, ce premier moteur de l'établiſſement de la Communauté de Saint Côme, que j'ai tracé ce foible crayon des révolutions arrivées dans un Corps devenu aujourd'hui ſi célebre. J'ai donné ailleurs, avec plus d'étendue, l'Hiſtoire de cette Compagnie. Il me ſuffit d'ajouter que les talens ſupérieurs, les connoiſſances lumineuſes & le zele ardent de ſes Membres, aſſurent à la Chirurgie un état autant glorieux pour elle, qu'avantageux à l'humanité.

Je finirai cet Article par un trait de la bienfaiſance de *Pitard*, qu'on lit dans l'Hiſtoire de l'Anatomie & de la Chirurgie par M. *Portal.* Ce Chirurgien avoit ſa maiſon dans la rue de la Licorne, quartier de la Cité; elle a été rebâtie en 1611. On y voyoit, il n'y a pas long-tems, cette Inſcription:

> Jean Pitard, en ce repaire,
> Chirurgien du Roi, fit faire
> Ce puits en mille trois cent dix,
> Dont Dieu lui donne ſon Paradis.

Ce puits qu'il avoit fait faire à ſes fraix à l'uſage du public, lui mérita cette marque de reconnoiſſance. C'étoit un vrai ſervice qu'il rendoit dans ce tems-là, où l'on n'avoit peut-être point l'induſtrie de clarifier les eaux de la Seine qui ſont bourbeuſes en certains tems de l'année.

PITCAIRN, (Archibald) grand partiſan des principes méchaniques dans la Médecine, étoit d'Edimbourg, où il naquit le 25 Décembre 1652, d'un pere qui étoit marchand & Magiſtrat de cette ville. Après avoir fait un Cours de Philoſophie dans ſa patrie, il y étudia la Théologie & enſuite la Juriſprudence, mais avec tant de contention d'eſprit, qu'il en tomba malade & fut menacé de phthiſie. On lui conſeilla l'air de Montpellier où il ſe rendit, & ſa ſanté s'y rétablit parfaitement. Il lui prit alors envie d'étudier la Médecine, & ce fut ſans doute la célébrité des Ecoles de cette ville qui lui en inſpira le goût. Il ſe prépara à cette étude par celle des Mathématiques, & après y avoir fait de grands progrès, il ne s'occupa plus que de ſon premier deſſein. Pour l'exécuter avec cette ſage lenteur qui en aſſure le ſuccès, il retourna à Edimbourg, où il s'appliqua à la Botanique, à la Pharmacie, à la Matiere Médicale &

aux autres parties de la Médecine ; après quoi il vint se perfectionner à Paris. Ses talens firent du bruit à son retour en Ecosse, & il y prit le bonnet de Docteur ; mais comme sa réputation ne tarda point à passer dans les pays étrangers, les Curateurs de l'Université de Leyde lui firent offrir une Chaire dans la Faculté de Médecine de cette ville en 1692. Il l'accepta & prononça sa Harangue Inaugurale le 26 Avril de la même année : *Boerhaave* fut au nombre de ses disciples. Tout occupé de calcul & de démonstrations mathématiques, *Pitcairn* ne se mit pas toujours à la portée de ses éleves ; ses Leçons étoient pour la plupart un langage difficile à comprendre. On lui en fit des reproches ; mais piqué de ce que les principes de Méchanique & de Géométrie, qu'il adaptoit aux loix de l'Economie animale, ne plaisoient pas aux Médecins de la Faculté de Leyde, il retourna en Ecosse, en 1693, sans prendre congé de personne, & il abandonna ainsi une Chaire où il se voyoit peu écouté. Cette démarche annonce assez la mauvaise humeur où les Médecins de Leyde l'avoient mis ; il ne chercha plus qu'à se venger du peu d'estime qu'on avoit fait de sa doctrine, & au ton qu'il prit dans ses Ecrits, on vit d'abord quel étoit le démon qui l'agitoit. Du fond de l'Ecosse, il parut vouloir regner sur toute la Médecine, lui qui l'ignoroit assez pour la réduire à trois problêmes. Il avoit l'esprit vif, mais trop peu en garde contre les écarts de l'imagination ; entiché de sa marotte, il établit un systême mal assorti avec l'étendue de l'Art de guérir. On remarque d'ailleurs une infinité de paradoxes dans ses Ouvrages. Méchanicien outré, il s'épuise en calculs & en positions géométriques ; il s'emporte dans la supputation des forces de l'estomac, jusqu'à les faire monter à l'équivalent du poids de 12951 livres.

Pitcairn étoit marié, lorsqu'il mourut dans son pays le 20 Octobre 1713. On a de lui plusieurs Dissertations qui furent imprimées à Roterdam en 1701, *in-4*, à Edimbourg en 1713, même format ; sous le titre de *Dissertationes Medicæ*. Elles parurent depuis à Roterdam en 1714, & à Venise en 1715, *in-4*, sous le titre d'*Opuscula Medica*. Nous en avons encore d'autres éditions, comme :

Elementa Medicinæ Physico-Mathematica. Londini, 1717, *in-8. Hagæ Comitis*, 1718, *in-4*. En Anglois, Londres, 1727, *in-8*.

Opera omnia Medica. Venetiis, 1733, *in-4. Lugduni Batavorum*, 1737, *in-4*.

PITTALUS ou SPITTALUS, comme l'appelle *Suidas*, Médecin d'Athenes, vécut dans le XXXVI siecle, à-peu-près du tems d'*Hippocrate*. *Aristophane* l'introduit dans la scene à l'occasion d'un malade qui souffroit des yeux, à qui il conseille de s'adresser à *Pittalus* ; ceci fait croire que ce Médecin jouissoit d'une grande réputation, ou peut-être qu'il se mêloit particulierement de traiter le mal dont parle le Poëte Grec. *Pittalus* fut d'ailleurs fort considéré & il eut plusieurs disciples.

PITTON, (Jean-Scholastique) Docteur en Médecine, étoit Provençal. Après être devenu veuf pour la seconde fois, il résolut de se faire Prêtre & demanda dispense de sa bigamie ; mais il se maria pour la troisieme fois le jour que sa dispense arriva de Rome. Outre les Ouvrages, dont nous parlerons,

il travailla vers la fin de sa vie à un Commentaire sur l'Histoire Naturelle de *Pline*, mais sa mort arrivée en 1690 l'empêcha d'y mettre la derniere main. Son goût pour les recherches historiques nous a procuré les Traités suivans :

Histoire de la ville d'Aix. Aix, 1666, *in-fol.* On ne fait pas grand cas de cette Histoire, parce qu'elle est mal écrite, qu'il y a peu d'ordre, & que les circonstances les plus intéressantes y sont mal détaillées.

Annales de l'Eglise d'Aix, avec des Dissertations Historiques contre Launoy. Lyon, 1668, *in-4*. Cet Ouvrage est regardé du même œil que le précédent.

De conscribendâ Historiâ rerum naturalium Provinciæ. Aquis Sextiis, 1672, *in-8.* L'Auteur ne donne ici que le plan d'une Histoire Naturelle de Provence. Les objets indiqués ne sont que les Sommaires d'un plus grand Ouvrage qu'il méditoit. Il a ajouté à la fin plusieurs Dissertations qui ne regardent point l'Histoire Naturelle, pour grossir, comme il le dit lui-même, sa petite brochure, & pour faire voir apparemment à ses ennemis qu'il n'ignoroit pas le Latin.

Les Eaux chaudes de la ville d'Aix, de leur vertu, à quelles maladies elles sont utiles, & de la saison de s'en servir. Aix, 1678, *in-4*. C'est le seul Ouvrage de *Pitton* qui ait rapport à la Médecine.

Sentimens sur les Historiens de Provence. Aix, 1682, *in-12*. Cette piece est la meilleure qu'il ait publiée.

PIZZUTUS, (Paul) Gentilhomme natif de Palerme, se fit beaucoup de réputation, vers le milieu du XVII siecle, dans les emplois de Conseiller de santé & de Proto-Médecin du Royaume de Sicile ; mais ce fut moins aux postes qu'il occupoit, qu'à sa profonde érudition & au mérite le plus rare, qu'il dut l'estime, & en quelque sorte la vénération que ses concitoyens lui témoignerent. La ville de Parlerme doit à ses soins l'établissement du College de Médecine qu'on y a fondé en 1645. Comme il en fut plusieurs fois Doyen, il ne négligea rien de tout ce qui pouvoit lui donner de la célébrité & le rendre utile au public. Ce Médecin mourut dans sa ville natale le 16 Juillet 1684, & laissa quelques Ouvrages sur les Constitutions du Proto Médicat. Tels sont :

Notulæ pro officio Proto-Medicatûs. Panormi, 1647, *in-8.*

Constitutiones & Capitula, necnon Jurisdictiones Regii Proto-Medicatûs officii, cum Pandectis ejusdem reformatis, ac pluribus renovatis, atque elucidatis. Ibidem, 1657, *in-8.* C'est l'Ouvrage de *Jean-Philippe Ingrassias*, avec des augmentations & des éclaircissemens.

PLACOTOMUS, en Allemand, BRETTSCHNEIDER, (Jean) Médecin natif de Murstadt, prit le bonnet de Docteur à Wittemberg le 7 Juin 1543. L'année suivante, on le nomma à la Chaire de Professeur Primaire en l'Université de Konigsberg ; mais s'étant brouillé avec *André Aurifaber*, son Collegue, il fut congédié en 1549. Il alla alors s'établir à Dantzick, dont il étoit premier Médecin à sa mort arrivée dans cette ville vers 1574, à l'âge de 60 ans. *Placotomus* étoit savant, & comme il possédoit parfaitement la Langue Grecque, il fit usage de ses connoissances, à cet égard, pour la publication de quelques-uns des Ouvrages, dont voici les titres :

Oratio de ratione difcendi & præcipuè Medicinam. Lipfiæ, 1552, *in-8. Argentorati*, 1607, *in-12.*

De deftillationibus chymicis. De caufa conjunctâ & temperamentô Santalorum & Camphoræ. De Venæ fectione in omni Pleuritide. De odoribus. Francofurti ad Viadrum, 1553, *in-8 & in-12.*

Pharmacopœia in compendium redacta. Antverpiæ, 1560, *in-8. Lugduni*, 1561, *in-12.* Le *Difpenfatorium cum fcholiis Joannis Ludovici Bertaldi*, imprimé à Turin en 1614, *in-4*, & attribué à *Placotomus*, paroît être le même Ouvrage.

Polybi, de diæta falubri, five, de victu privatorum Libellus. Antverpiæ, 1561, *in-16.*

Hippocratis Aphorifmi in locos communes digefti. Ibidem, 1562, *in-12.*

Commentarii in Libellum Helii Eobani de tuenda bonâ valetudine. Accefferunt ejufdem Placotomi Opufculum de natura & viribus cerevifiarum & mulfarum. De caufis, præfervatione & curatione ebrietatis. De caufa conjunctâ, & alia aliorum Opufcula. Francofurti ad Viadrum, 1568, *in-8. Bafileæ*, 1571, *in-12.*

PLAIA, (Melchior) Apothicaire & favant Botanifte, fe diftingua tellement à Palerme parmi ceux de fa profeffion, qu'il parvint à l'emploi d'Examinateur des Apothicaires du Royaume de Sicile. C'étoit un homme d'une probité à toute épreuve & d'une conduite très-exemplaire. Il mourut d'apoplexie à Palerme le 11 Septembre 1704, & fut enterré dans l'Eglife de Saint Nicolas de Tolentin. Le zele qu'il avoit pour l'inftruction des éleves, lui a fait compofer un Ouvrage fous le titre de *Lucidarium Pharmaceuticum*, mais fa mort précipitée l'a empêché de le mettre au jour. On a cependant de lui :

Tyrocinii Pharmaceutici examen in tres libros diftinctum. Panormi, 1682, *in-12.*

PLANCHON (Jean-Baptifte-Luc) naquit à Renaix en Flandre le 5 Novembre 1734. Après de bonnes études qu'il fit dans l'Univerfité de Louvain, il fut reçu à la Licence dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de cette ville le 14 Mars 1758. Déja mûr par l'âge, mais plus encore par une application conftante & fuivie, il fe rendit à Leuze, petite ville du Hainaut, où il exerça fa profeffion pendant un an & demi. Au bout de ce terme, il paffa à Perwuelz, Bourg de la même Province, & fe confacra au fervice de fes habitans pendant fix ans & demi. Mais le génie de M. *Planchon* demandoit un théatre plus vafte; il fe fit aggréger au College de Médecine de Tournay le 10 Février 1767, & il trouva dans cette ville de juftes appréciateurs de fon mérite. Il fe diftingua fur-tout par fon goût pour l'obfervation, & à ce titre, il enrichit le Journal de Médecine de quantité de Mémoires intéreffans. Les principaux roulent fur les fuites des couches; fur le mal de gorge gangreneux qui regna à Perwuelz en 1765 & 1766; fur les Hydropifies; fur les Hémorrhagies fcorbutiques avec éruption pétéchiale, qu'il regarde comme un fcorbut aigu; fur une fluxion catarrhale de la veffie; fur les Fievres intermittentes & éruptives; fur les affections du Foie & des Poumons; fur les Epidémies; fur les vers; fur la Colique; &c. Il afpira bientôt à inftruire le public par une voie plus difficile que celle du Journal, où l'annonce des pieces ne dépend que du choix du Rédacteur de ce Recueil Périodique, & quelquefois de fon indulgence. M. *Planchon* n'eut jamais befoin de re-

courir à cet expédient officieux ; ses obſervations furent toujours publiées avec éloge. Cet accueil l'engagea à ſe meſurer avec les Savans qui concoururent pour le prix propoſé par l'Académie de Dijon. Il s'agiſſoit de *déterminer dans quels tems des maladies & dans quelles circonſtances on doit ſuivre la méthode rafraîchiſſante ou l'échauffante, & expoſer les eſpeces, la nature & la maniere d'agir des remedes à employer dans l'une & dans l'autre de ces méthodes;* & il obtint le ſecond *Acceſſit* en 1770. La même année, l'Académie d'Amiens décerna l'*Acceſſit* à la Diſſertation de M. *Planchon* ſur la Fievre miliaire. L'Auteur fit imprimer cette piece à Tournay chez Serré, & ſa Dédicace au Magiſtrat de cette ville lui valut un préſent d'émulation de la part de ce Corps Municipal.

Déja connu de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, M. *Planchon* en fut nommé Correſpondant le 6 Juillet 1775. Il ſentit tout le prix de cet honneur, & travailla à faire voir qu'il en étoit digne par ſon Mémoire *Sur la Médecine agiſſante & expectante*, qui fut couronné par cette Académie en 1776, avec celui de M. *Voullonne*, Docteur & premier Profeſſeur de la Faculté de Médecine d'Avignon. Le Mémoire de ce dernier n'a d'autre avantage ſur celui de M. *Planchon*, que les graces & l'énergie du ſtyle. Ce foible défaut n'a pas empêché le Médecin, dont je parle, de mettre ſon Ouvrage au grand jour. On y trouve des tableaux tracés de main de Maître, qui tranſportent les Lecteurs aux lits des malades & rendent ſenſibles les motifs qui, dans l'occaſion, doivent décider les Médecins à agir, ou à reſter dans l'inaction prudente d'un Obſervateur attentif & vigilant. Ces expreſſions ſont celles de M. *Maret*, Secretaire de l'Académie de Dijon.

M. *Planchon* a fait imprimer ſon Mémoire ſous ce titre :

Le Naturiſme, ou la Nature conſidérée dans les maladies & leur traitement conforme à la doctrine & à la pratique d'Hippocrate & de ſes ſectateurs. Ouvrage qui a remporté le prix de l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon ſur la Médecine agiſſante & expectante. Tournay, 1778, *in*-8. Cette piece a mérité à l'Auteur la qualité de Correſpondant de la Société Royale de Médecine à Paris ; ſa nomination date du 9 Juin 1777.

PLANCY ou PLANTIUS, (Guillaume) que certains Ecrivains nomment *La Planque*, ſans trop ſavoir ſur quelle autorité, naquit au Mans ou peut-être dans la Province du Maine. Il a vécu pendant dix ans avec *Fernel*, & il a épouſé la niece de ce célebre Médecin. Un auſſi habile Maître n'a pu manquer de lui inſpirer le goût de s'appliquer à la Science qu'il exerçoit lui-même avec tant de diſtinction ; *Plancy* fit ſon cours de Licence à Paris en 1552 & 1553, & ſuivant toute apparence, il fut reçu Docteur en 1554. On met ſa mort en 1568.

Matthias dit qu'il commença à écrire dès l'an 1536, qu'il traduiſit de Grec en Latin différens morceaux d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Plutarque*, de *Philon*, de *Syneſius*, & qu'il fit des notes ſur les Ouvrages de *Fernel*. Suivant M. *Goulin*, on doit en particulier à *Plancy* :

Une édition des Lettres Grecques de *Guillaume Budé*, laquelle parut en 1540 à Paris. *Budé*, qui termina ſa carriere en cette année, lui avoit communiqué ſon Manuſcrit.

. *Hippocratis Aphorismi Græcè & Latinè. Parisiis*, 1555, *in*-16. *Genevæ*, 1595, *in*-12. *Parisiis*, 1637, *in*-24. Suivant *Lipenius*, il y a encore une édition de Lyon de 1561, *in*-12, & dans le Catalogue des Livres de *Falconet*, on en cite deux autres, l'une de Geneve, 1580, *in*-12, l'autre de Paris, 1621, *in*-16.

La vie de *Fernel*. Elle fut imprimée pour la premiere fois avec les Œuvres de ce Médecin, dans l'édition de Francfort de 1607, *in*-8.

PLANERI (Jean) naquit en 1480 à Quinzano dans le Bressan. Il fit ses premieres études à Venise, & se rendit delà à Padoue pour ses cours de Philosophie & de Médecine, qu'il finit l'un & l'autre par la prise du bonnet de Docteur. De retour à Quinzano, il s'occupa entierement de la pratique; il y acquit même tant de réputation, qu'il fut appellé en Allemagne, où il rendit de grands services aux Empereurs Ferdinand I & Maximilien II, ainsi qu'à plusieurs Seigneurs de leur Cour. Mais comme le vrai mérite est souvent exposé aux traits de l'envie, le sien anima la jalousie des Médecins Allemands, au point qu'il ne put tenir contre les persécutions qu'ils lui susciterent. C'est pourquoi il prit le parti de retourner dans sa patrie, où il mourut en 1570, à l'âge de 90 ans. Ses Ouvrages sont:

Dubitationes & solutiones in III Galeni de diebus criticis. Venetiis, 1574.

Febrium omnium simplicissima divisio & compositio ex Galeno & Avicennâ. Ibidem, 1596, *in*-4.

In tertium Galeni de diebus criticis Scholia.

Consilium Viennæ propositum de Morbo Gallico.

Consilium Brixiæ editum de curatione Dysuriæ.

Collegia ad morbos varios Viennæ habita.

Epistolarum Liber.

Opusculum de Lacte.

Liber de immortalitate animæ adversùs Pomponatium.

PLANERUS ou PLANER (André) vint au monde, en 1546, dans le Comté de Tirol. Il fit le cours de ses études à Tubingue, où il prit le bonnet de Maître-ès-Arts le 20 Février 1566, & celui de Docteur en Médecine le 19 Décembre 1569. De cette ville, il passa à Strasbourg, il y enseigna même avec une sorte de célébrité; mais au bout de quelques années il revint à Tubingue, car on l'y retrouve en 1578, remplissant alors la Chaire de Philosophie & de Médecine dans les Ecoles de l'Université. Il s'acquitta des devoirs de ce double emploi avec beaucoup de réputation; il fut encore plusieurs fois chargé de celui de Recteur; & comme il mérita l'estime de ses Collegues par ses vertus sociales, il emporta leurs regrets dans le tombeau, où il descendit en 1607, à l'âge de 61 ans. On publia à Tubingue un Recueil de ses Theses de Médecine, mais lui-même avoit déja mis au jour:

Methodus investigandi locos affectos. Tubingæ, 1579, *in*-4.

Orationes tres. I, *De definitione Artis Medicæ*. II, *De Arte parvâ Galeni*. III, *De Arte Dialecticâ & organô Aristotelis. Ibidem*, 1579, *in*-4.

De methodo medendi Liber unus. Basileæ, 1583, *in*-8.

De methodo medendi Liber secundus. Ibidem, 1585, *in*-8.

PLANQUE, (François) Docteur en Médecine, mourut le 19 Septembre 1765, à l'âge de 69 ans. Comme il avoit à cœur les progrès de fon Art & qu'il aimoit le travail, il commença, dès l'an 1748, à publier une efpece de Dictionnaire fort intéreffant, fous ce titre:

Bibliotheque choifie de Médecine, tirée des Ouvrages périodiques François & Etrangers, avec plufieurs pieces rares & des remarques. Paris, 1748 & fuiv. 9 volumes *in*-4. Il y a auffi une édition *in*-12. Comme cet Ouvrage demandoit une continuation à la mort de l'Auteur, il en a paru quelques volumes depuis cette époque.

Planque a donné, en 1751, une nouvelle édition du *Tableau de l'amour conjugal* de *Venette*, à laquelle il a joint des notes, & en 1758, une édition des Obfervations de Médecine & de Chirurgie de *Vander Wiel*.

PLANTECOVIUS, (André) favant Médecin de la ville de Lubeck, fa patrie, naquit en 1661. Il commença fes études dans le lieu de fa naiffance, & paffa fucceffivement à Jene, à Leipfic & à Kiell, pour les continuer, foit dans les Ecoles de Philofophie, foit dans celles de Médecine. Perfuadé de l'utilité des voyages & du grand parti qu'en peut tirer un homme qui fait profiter de ce qu'il voit & de ce qu'il entend, il parcourut l'Allemagne, la France, l'Italie, la Sicile, la Suiffe, l'Angleterre, la Hollande, & s'arrêta pendant fes courfes à Padoue, pour y demander le bonnet de Docteur en Médecine qu'il obtint en 1687. De retour à Lubeck, il y fit fa profeffion avec honneur jufqu'à fa mort arrivée en 1731. On a trouvé dans fon Cabinet plufieurs Manufcrits de fa façon fur les Antiquités & les Belles-Lettres; car fa fcience s'étendoit au delà de la Médecine; il s'étoit même formé une Bibliotheque en tout genre, dont le Catalogue fut imprimé à Lubeck en 1731, *in*-8.

PLANTIUS. (Guillaume) Voyez PLANCY.

PLATEA, (Pierre DE) de Monte S. Juliano en Sicile, naquit le 26 Avril 1606. Sans être favant, il exerça la Médecine à l'Empirique, & avec tout le fuccès qu'il pouvoit attendre des remedes dont il faifoit myftere. Il s'établit premierement à Palerme, mais voyant qu'il n'y faifoit pas fortune, il fe rendit à Rome, où il paffa la plus grande partie de fa vie. Il y fut accueilli par la famille des Colomnes qui l'honorerent de leur bienveillance & de leur protection, & qui firent tous les fraix du Laboratoire qu'il avoit établi pour la préparation de fes remedes. Si l'on en croit *Antonin Mongitore*, dans fa Bibliotheque Sicilienne, la Chymie réuffit fi bien à ce Médecin, qu'il en tira plufieurs médicamens, dont les effets reconnus, dans les maladies les plus graves, contribuerent beaucoup à fa réputation. Cet Hiftorien ajoute qu'il auroit pu fe prévaloir de fes découvertes pour amaffer des richeffes; mais il en tira fi peu de parti, qu'il diftribua fes remedes gratuitement à tout le monde, fpécialement aux pauvres qu'il aidoit encore de fa bourfe. Une conduite auffi défintéreffée fit croire qu'il avoit le fecret de la Pierre Philofophale, & cette opinion s'accrédita tellement dans le monde, que lorfqu'il voyagea en Italie & en France, il reçut les mar-

ques de la plus grande confidération de la part des amateurs de l'Alchymie. *Platea* revint à Rome après cette courfe, & il y mourut dans le Palais des Colomnes au mois de Septembre 1678. On ne connoît de lui que la piece fuivante :

Breve & utile difcorfo di Chirurgia, divifo in fei Trattati. Rome, 1650, *in-4*, à la fuite d'un Ouvrage intitulé : *Il Chirurgo Trattato di Tarduccio Salvi da Macerata.*

PLATEARIUS, (Jean) Médecin de Salerne qui vécut vers la fin du XIII fiecle, s'attacha beaucoup à la Matiere Médicale. C'eft fur elle que roulent principalement les Ouvrages que nous avons de lui :

Expofitiones & Commentationes ad Nicolai Antidotarium. Venetiis, 1497, *in-folio*, avec les Ecrits de *Sérapion. Ibidem*, 1527, *in-folio*, avec ceux de *Méfué.*

De fimplici Medicina Liber, infcriptus circa inftans, quô fimplicia medicamenta ufitatiora alphabeti ferie defcribuntur. Lugduni, 1512, *in-4*, à la fin du Difpenfaire de *Nicolas. Parifiis*, 1582, *in-4.*

Practica brevis morborum curandorum, etiam febrium ; unà cum Libro de fimplici Medicina. Lugduni, 1525, *in-folio*, avec les Œuvres de *Sérapion* & le *Thefaurus pauperum.*

PLATER, (Félix) fils de *Thomas*, étoit de Bâle, où il naquit en 1536, la même année qu'*Erafme* de Roterdam y mourut. Son pere, qui étoit de Sion dans le Valais, s'appliqua à l'Art de guérir fous le Médecin de l'Evêque de Porentru, & il fit tant de progrès à l'école de cet habile Maître, qu'il fe trouva en état d'aller pratiquer cet Art dans fa patrie. Il quitta Sion pour venir occuper la place de Principal du College de Bâle, où fon fils étudia fous fes yeux.

Au fortir de ce College, *Félix Plater* fe rendit à Montpellier, & fut immatriculé dans le Regiftre de la Faculté de Médecine le 4 Novembre 1553. Tout jeune qu'il étoit, il fe diftingua tellement pendant fon cours, qu'il obtint les honneurs du Doctorat le 28 Mai 1556. Il retourna alors à Bâle, on dit même qu'il y prit de nouveaux degrés en 1557 : ce qui eft certain, c'eft qu'il y fit fa profeffion avec tant d'honneur, qu'il fut nommé à une Chaire de Médecine en 1560, & qu'il mérita, dans la fuite, la confiance de tous les Seigneurs & Princes du Haut Rhin, fpécialement des Princes de Montbelliard chez qui il fut très-fouvent appellé.

Ce Médecin eut beaucoup de goût pour la Botanique & l'Hiftoire Naturelle ; fes connoiffances en ce genre, & celles qu'il avoit d'ailleurs, ne contribuerent pas peu à donner de la célébrité à l'Univerfité de Bâle, où il enfeigna pendant plus de cinquante ans. Il emporta tous les regrets du Corps Académique, à fa mort arrivée dans cette ville le 28 Juillet 1614, dans la 78e. année de fon âge. *Plater* montra, dès fon enfance, tant de curiofité pour les entrailles des animaux, qu'il parut fouvent envier le fort des bouchers, ainfi que la commodité qu'ils ont d'examiner & de connoître la difpofition des parties intérieures des corps. C'eft ainfi que la Nature l'annonça comme un fujet propre

à

à devenir grand Médecin ; il le fut en effet, & il laissa des preuves de son habileté dans ses Ouvrages.

De corporis humani structurâ & usu Libri tres. Basileæ, 1583 & 1603, *in-folio*, avec des planches qui sont tirées pour la plupart de *Vésale* & de *Coiter*; car il n'y a que celles qui représentent l'organe de l'ouie & de la vue, qui appartiennent à l'Auteur.

De febribus Liber. Francofurti, 1597, *in*-8.

Praxeos Medicæ Tomi tres. Basileæ, 1602, trois volumes *in*-8. *Ibidem*, 1625, 1656, 1736, *in*-4. *Emmanuel Kœnig* a orné la derniere édition d'une Préface de sa façon.

Observationum Libri tres. Basileæ, 1614, 1641, 1680, *in*-8. Il y a de bonnes choses dans ce Recueil, mais c'est dommage qu'il soit surchargé de formules.

Consilia Medica. Francofurti, 1615, *in*-4, dans la Collection de *Brendelius*.

De Gangræna Epistola. Dans la premiere Centurie des Lettres d'*Hildanus* imprimées à Oppenheim en 1619, *in*-4.

Quæstionum Medicarum paradoxarum & endoxarum Centuria posthuma. Basileæ, 1625, *in*-8, par les soins de *Thomas Plater*, son frere. *Parisiis*, 1632, *in*-8, 1641, *in*-12. *Basileæ*, 1656, *in*-4, avec *Praxeos Medicæ Tomi tres.*

Quæstiones Physiologicæ de partium in utero conformatione. Lugduni Batavorum, 1650, *in*-12, avec le Traité *De notis virginitatis* par *Séverin Pineau.*

De mulierum partibus generationi dicatis. Argentinæ, 1597, *in-folio*, parmi les *Libri Gynæciorum* publiés par *Israël Spachius.*

Thomas Plater, frere de *Félix*, enseigna aussi la Médecine à Bâle. Il eut deux fils qui s'appliquerent à l'étude de cette Science. L'aîné, *Thomas*, naquit à Bâle le 24 Juillet 1574, prit ses degrés à Montpellier en 1597, succéda à son pere en l'emploi de Professeur de la Faculté de sa ville natale, où il mourut le 4 Décembre 1628. *Félix* qui étoit plus jeune de 30 ans, & qui apparemment étoit le fruit d'un second mariage, vint au monde dans la même ville de Bâle en 1605. Il y remplit successivement les Chaires de Logique & de Physique pendant vingt ans, & se distingua dans la pratique de la Médecine jusqu'à sa mort arrivée en 1671. Il laissa un fils, *François*, né à Bâle en 1645, qui s'appliqua à la profession de ses ancêtres & suivit si bien les exemples qu'ils lui avoient laissés, qu'il participa à la célébrité de leur nom. Pour faire honneur à celui de *Félix Plater*, son grand oncle, il publia une nouvelle édition de ses trois Livres d'Observations, à laquelle il joignit un Ouvrage de la façon de son pere, sous ce titre :

Observationum selectiorum è diariis practicis passim excerptarum Mantissa. Basileæ, 1680, *in*-8.

PLATNER, (Jean-Zacharie) naquit à Chemnitz en Misnie le 16 Août 1694. Son pere, qui étoit un des premiers commerçans de cette ville, le destina dès son bas âge à lui succéder un jour dans le négoce qu'il tenoit lui-même de ses ancêtres ; mais il ne le disposa à cet état que par des études propres à lui rendre l'esprit plus solide, & voulut qu'il fît ses cours d'Humanités & de Philosophie, avant que de se jetter dans les affaires du commerce. *Jean-*

Zacharie étoit d'une affez foible complexion, & pour cette raifon, autant que par égard pour les fuccès de fes premieres études, fes parens changerent de deffein & confentirent à lui laiffer prendre le parti de la Médecine, pour laquelle il témoignoit beaucoup de goût. Il en commença le cours à Leipfic en 1712, & demeura fur les bancs de la Faculté de cette ville jufqu'en 1715, que la réputation de l'Univerfité de Hall l'attira dans fes Ecoles. Pendant l'hiver fuivant, il s'appliqua à l'étude de la Métallurgie dans les fameufes minieres de Chemnitz, après quoi il revint à Hall, où il reçut les honneurs du Doctorat le 25 Septembre 1716.

Ce Médecin fut un de ces hommes, dont le goût décidé pour la profeffion qu'il avoit entreprife, tourna en une forte de paffion. Il ne négligea aucun des moyens qui pouvoient perfectionner fes connoiffances; & comme il favoit que la converfation avec les Maîtres de l'Art étoit le meilleur de tous les genres d'application, il prit le parti de voyager pour fe mettre à même de profiter de leurs inftructions & de leurs confeils. Ce fut dans cette vue qu'il parcourut les principales Univerfités de l'Allemagne, d'où il fe rendit à Lyon par la Suiffe & la Savoie. Il alla enfuite à Paris pour y faire une étude particuliere de l'Anatomie & de la Chirurgie, & fes progrès correfpondirent à fon application. Mais comme il s'attacha par préférence à la cure des maladies des yeux par l'opération de la main, il acquit tant de connoiffances dans cette partie de l'Art, que, fuivant le témoignage du Baron *de Haller*, il vint à bout de guérir des maux que *Saint-Yves* avoit manqués. A fon départ de Paris, il prit fa route par la Hollande, où il rendit vifite aux célebres Profeffeurs de l'Univerfité de Leyde, *Boerhaave* & *Albinus*; il continua enfuite fon chemin & il arriva à Chemnitz en 1719.

Les avantages qu'on lui faifoit efpérer à Leipfic, le déterminerent à s'y rendre en 1720. L'année fuivante, il fut nommé Profeffeur extraordinaire d'Anatomie & de Chirurgie, mais il ne tarda pas à obtenir une place plus diftinguée parmi les Docteurs Régens de la Faculté. En 1724, il obtint la Chaire de Phyfiologie vacante par la mort de *Rivinus*; en 1737, il paffa à celle de Pathologie, & en 1747, à celle de Thérapeutique. Prefque en même tems, on le nomma Doyen perpétuel de la Faculté & Médecin Confeiller de la Cour de Saxe. Ces honneurs le flatterent beaucoup, mais il n'en jouit guere; car il mourut fubitement le 19 Décembre 1747, dans la 54e année de fon âge. Le matin de ce jour il avoit vifité fes malades, & l'après-dînée il avoit donné fa leçon. Il rentra chez lui vers fix heures du foir, & un inftant après il mourut par la violence d'un accès d'afthme. Nous avons différens Ouvrages de la façon de ce Médecin qui parurent, le premier par les foins de l'Auteur, le fecond par ceux de fon fils, *Fréderic Platner*, Profeffeur en Droit, le troifieme aux dépens du Libraire *Fritfch*.

Inftitutiones Chirurgiæ rationalis, tùm Medicæ, tùm manualis. Lipfiæ, 1745, 1758, 1761, *in*-8, avec figures. *Venetiis*, 1747, *in*-4. En Allemand, Leipfic, 1748 & 1749, deux volumes *in*-8. C'eft un précis de Chirurgie que *Platner* a tiré des meilleures fources & auquel il a joint fes propres obfervations.

Opufculorum Chirurgicorum & Anatomicorum Tomi duo. Differtationes & Prolufiones. Lipfiæ, 1749, *in*-4, avec figures.

Ars medendi fingulis morbis accommodata. Lipfiæ, 1765, *in*-8. Ce Traité, dont *Platner* avoit légué le Manufcrit à *J. Benjamin Boehmer*, fon difciple, fous la condition de ne le jamais rendre public, a vu le jour par l'empreffement du Libraire *Fritfch* à qui il en eft tombé une copie entre les mains, dix-huit ans après la mort de l'Auteur. Le fils de celui-ci a fait les plus vives inftances à l'Imprimeur pour l'engager à refpecter les dernieres volontés de fon pere; mais le profit que *Fritfch* crut retirer de fon édition, & l'utilité dont on lui dit que cet Ouvrage pourroit être au public, le firent paffer au deffus de toutes les repréfentations. Tel que foit ce Traité, il eft fort éloigné d'être ce qu'il auroit été, fi l'Auteur y avoit mis la derniere main.

PLATON naquit à Athenes la premiere année de la LXXXVIIIe. Olympiade, qui revient à l'an du monde 3576, avant J. C. 428. Il defcendoit, par fon pere *Arifton*, de Codrus, Roi d'Athenes, & par fa mere *Péryctyone*, de Dropides, frere de Solon, ce célebre légiflateur des Athéniens. Son premier nom fut *Arifto-clés*, mais il le quitta pour prendre celui de *Platon* qu'on lui donna, foit à caufe de la largeur de fes épaules & de fon front, foit à caufe de fon ftyle ample & diffus. Il a paru peu d'hommes qui euffent été autant favorifés de la Nature que ce Philofophe. Une phyfionomie heureufe, de grandes richeffes, une naiffance il-luftre, & plus que tout cela, le plus beau génie, furent fon partage. Ses parens ne négligerent rien pour fon éducation. Il eut d'abord beaucoup de goût pour la Peinture & pour la Poéfie; il apprit même à peindre, fit des Odes & des Tragédies: mais ce goût ne fut que paffager. A l'âge de vingt ans, il commença à fuivre *Socrate* qui le dégoûta de ces amufemens; il comprit, par les leçons de ce grand Homme, que la Philofophie eft la véritable étude du Sage, & il ré-folut de s'y livrer entierement.

A vingt-huit ans, c'eft-à-dire, après la mort de *Socrate*, il alla étudier à Mé-gare, fous *Euclide*; delà à Cyrene, fous le Mathématicien *Théodore*; puis en Italie, fous *Philolaüs* & *Euritus*; enfin en Egypte, chez les Prêtres de cette nation. Il fe tranfporta auffi en Perfe pour y confulter les Mages; fon deffein étoit même de pénétrer jufqu'aux Indes pour y entendre les Gymnofophiftes, mais les guerres de l'Afie l'obligerent de revenir dans fa patrie, où il ouvrit une Ecole de Philofophie dans un Jardin appartenant à un citoyen nommé *Academus*, dont le nom a été immortalifé pour avoir cédé ce terrein à *Platon* & à fes difciples, qui prirent delà le nom d'*Académiciens*.

A l'exemple de *Pythagore*, de *Démocrite* & d'autres Philofophes, *Platon* traita de diverfes chofes concernant la Théorie de la Médecine. Il reconnoiffoit quatre élé-mens, le feu, l'air, la terre & l'eau. Il enfeignoit que c'eft par la moëlle de l'é-pine que commence la formation du corps humain, & que la colomne offeufe eft deftinée à la mettre en sûreté. Les os ne font, felon lui, qu'une terre fubtile, pure & tenue, dont la moëlle forme une maffe en y jettant tour-à-tour du feu & de l'eau; de maniere que ces deux élémens n'ont plus la faculté de lui faire perdre la confiftance qu'elle a acquife. Ce qu'il dit fur la formation des chairs & des nerfs eft appuyé fur les différentes combinaifons des élémens. Il croyoit l'ame immortelle renfermée dans la tête, & l'ame mortelle dans le

reste du tronc, mais il donnoit à celle-ci différens sieges, suivant qu'elle remue les passions, ou qu'elle est avide d'aliment, de boisson & de tous les autres besoins du corps. *Platon* a débité bien d'autres rêveries sur ce qu'il appelle ame inférieure, ainsi que sur la génération. Fondé sur la métempsycose, il imaginoit que les hommes injustes & pusillanimes étoient changés en femme à la seconde génération. Il regardoit la matrice comme un animal avide de concevoir, & il déduisoit de cette propriété des idées plus singulieres les unes que les autres. En général, celles qu'il avoit sur l'économie du corps humain sont assez mauvaises, & malheureusement la célébrité de son nom les accrédita, toutes grossieres qu'elles étoient. Ainsi pensa le divin *Platon* qui prouve, par son exemple, qu'il échappe aux grands Hommes des absurdités bien propres à consoler l'ignorance & à corriger l'orgueil du savoir.

Ce Philosophe parle avec estime des sentimens d'*Hippocrate*, mais on est en droit de lui reprocher de les avoir plus souvent défigurés qu'éclaircis. Il ne pensoit cependant pas comme lui touchant les qualités nécessaires à ceux qui exercent la Médecine. On doit avoir, dit-il, dans une ville de bons Médecins qui, outre l'étude requise pour apprendre leur profession, aient vécu depuis leur jeunesse avec un grand nombre de malades, & aient eux-mêmes passé par plusieurs sortes de maladies, tellement qu'ils soient naturellement infirmes & valétudinaires. *Hippocrate* veut au contraire un Médecin qui se porte bien: en effet, celui qui fait se conserver en santé par les regles de son Art, fait présumer de son intelligence pour rendre le même service aux autres.

Quelques Auteurs ont dit que *Platon* avoit choisi exprès l'Académie, le lieu le plus mal sain qu'il y eût à Athenes, pour y demeurer avec ses disciples, par cette raison même que ce lieu étoit mal sain, & dans la pensée que la mauvaise disposition du corps rendroit l'esprit meilleur. Mais il est bien permis de douter que ce Philosophe ait fait choix de l'Académie dans cette vue, quoiqu'en dise M. *Le Camus*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, qui prête cette idée à *Platon*, & qui l'adopte lui-même dans son ingénieux Ouvrage intitulé : *Médecine de l'Esprit*, où il remarque que la santé foible rend souvent l'homme plus propre à tirer parti des facultés de son ame.

Platon mourut subitement dans un festin l'an 348 avant J. C., le jour qu'il commençoit sa quatre-vingt-unieme année. Il n'a point été marié. On a différentes éditions de ses Œuvres, telles que celle de Bâle, 1534, deux volumes *in-folio*, celle d'Henri Etienne, 1578, trois volumes *in-folio*, de Francfort, 1602, même format.

PLAZZONI, (François) de Padoue, professa l'Anatomie & la Chirurgie dans l'Université de cette ville depuis l'an 1619 jusqu'en 1622, qu'il mourut à la fleur de son âge & fut beaucoup regreté. Il paroît qu'il méritoit de l'être; car on chargea le mur de l'Amphithéatre de Padoue de ces deux Vers faits à son honneur:

Tot post Anatomes sublimia lumina, primum
Plazzonum dedit his Urbs Patavina Scholis.

On a de la façon de ce Profeſſeur :

De vulneribus ſclopetorum Tractatus. Patavii, 1605, 1643, 1658, 1669, *in*-4. *Venetiis*, 1618, *in*-4. Cet Ouvrage eſt écrit avec aſſez d'ordre & de clarté, & il contient pluſieurs remarques intéreſſantes.

De partibus generationi inſervientibus Libri duo. Patavii, 1621, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1644, *in*-4, 1664, *in*-12. Ses deſcriptions ſont d'autant plus exactes, qu'il ne s'eſt point borné à rendre celles des Auteurs qui l'ont devancé, mais qu'il a eu recours à la diſſection des cadavres pour s'en aſſurer par lui-même.

PLEMPIUS (Vopiſcus-Fortunatus) a fait honneur à l'Univerſité de Louvain par ſon ſavoir. C'étoit un homme d'eſprit ; il aimoit d'être éclairci ſur les matieres controverſées, & il ſe faiſoit un vrai plaiſir de diſcuter les queſtions les plus agitées de ſon tems.

Plempius naquit à Amſterdam le 23 Décembre 1601. Après avoit fait ſon cours d'Humanités à Gand & celui de Philoſophie à Louvain, il alla prendre les premieres leçons de Médecine à Leyde, d'où il paſſa en Italie. Il s'arrêta principalement dans les villes de Padoue & de Bologne ; diſciple de *Spigelius* dans la premiere, il fit ſous lui de grands progrès dans l'Anatomie, mais ce fut dans la ſeconde qu'il prit le bonnet de Docteur. De retour en Hollande, il exerça la Médecine dans le lieu de ſa naiſſance, il le fit même avec tant de réputation, que l'Infante Iſabelle, Princeſſe des Pays-Bas, l'appella à Louvain pour y enſeigner les Inſtitutes dans la Chaire vacante par la mort de *Jean Paludanus.* Il s'y rendit en 1633, abjura la Religion prétendue Réformée pour embraſſer la Catholique, & prit de nouveau le bonnet de Docteur en la même année, pour ſe conformer aux uſages de l'Univerſité. *Plempius* ne remplit pas long-tems cette Chaire, car il ſuccéda, en 1634, à *Gerard de Vileers* dans celle de Pratique. Peu de tems après, il fut nommé à la Principalité ou Préſidence du College de *Breugel*, qu'il abandonna pour épouſer *Anne-Marie Van Dive* de famille patricienne. Il mourut à Louvain le 12 Décembre 1671, & fut enterré dans l'Egliſe des Auguſtins, où l'on mit cette Epitaphe ſur ſon Tombeau :

D. O. M.
FRANCONI VAN DIVE ET CATHARINÆ UUTTEN-LIMMINGEN,
GREGORIO ET BARBARÆ VANDEN HEETVELDE
Conjugibus,
Majoribus hìc ſepultis adjungi voluit
ANNA MARIA VAN DIVE,
CORNELII ET CATHARINÆ VANDEN ZANDE FILIA,
Uxor dilectiſſima
CLARISSIMI DOMINI VOPISCI FORTUNATI PLEMPII,
Patriciæ apud Batavos Familiæ,
Medicinæ Doctoris, *Profeſſoris Primarii*,
& hujus Academiæ IV Rectoris,

Viri totô Orbe Celeberrimi.
Satis dixi.
Devixit illa VIII *Novembris* MD.CLXI.
Hic XII *Decembris* MD.CLXXI *cineribus Uxoris conjunctus.*
R. I. P.

On doit les Ouvrages ſuivans à ce Médecin:

Un Traité des muſcles, en Hollandois. Amſterdam, *in*-8.

Ophthalmographia, ſive, de oculi fabricâ, actione & uſu. Amſtelodami, 1632, *in*-4. *Lovanii*, 1648, 1659, *in-folio.* M. *Portal* eſtime d'autant moins ce Traité, qu'il le regarde comme un fruit précoce de notre Auteur qui avoit, dit-il, à peine atteint l'âge de dix-huit ans, lorſqu'il le publia. Mais la premiere édition eſt de 1632, & *Portal* fixe lui-même la naiſſance de *Plempius* en 1601; ce Médecin étoit donc âgé de 31 ans.

L'Anatomie de *Cabrolius* miſe en Hollandois avec des notes. Amſterdam, 1633, *in-folio.*

Fundamenta ſeu Inſtitutiones Medicinæ. Lovanii, 1638, *in*-4. *Ibidem*, 1644, *in-folio*, avec ſon *Ophthalmographia. Ibidem*, 1653, *in-folio*, avec *Daniëlis Vermoſt breve Apologema pro Auctore. Ibidem*, 1664, *in-folio. Amſtelodami*, 1659, *in*-4. *Plempius* doutoit de la circulation du ſang dans la premiere édition de ſes Inſtitutes, mais il en fut un zélé défenſeur dans la ſeconde.

Animadverſiones in veram praxim curandæ tertianæ propoſitam à Doctore Petro Barba, Ferdinandi Cardinalis ac Belgii Gubernatoris Archiatrô. Lovanii, 1642, *in*-4.

Antimus Coningius Peruviani pulveris defenſor, repulſus à Melippo Protymo. Lovanii, 1655, *in*-8. *Coningius* eſt le nom ſuppoſé du Pere *Honoré Fabri*, Jéſuite; *Protymus* eſt celui que prit *Plempius* pour décrier le Quinquina.

Avicennæ Canonis Liber primus & ſecundus ex Arabica Lingua in Latinam tranſlatus. Lovanii, 1658, *in-folio.*

Tractatus de affectibus pilorum & unguium. Ibidem, 1662, *in*-4.

De Togatorum valetudine tuendâ Commentarius. Bruxellis, 1670, *in*-4.

Manget & *Lipenius*, qui citent un *François Plempius* dans leur Bibliotheque, lui attribuent ces deux Ouvrages:

Munitio Fundamentorum Medicinæ Vopiſci Fortunati Plempii adversùs Jacobum Primeroſium. Amſtelodami, 1659, *in*-4

Loimographia, ſive, Tractatus de peſte. Ibidem, 1664, *in*-4.

Mais il paroît qu'ils ſe ſont trompés en interprétant la lettre capitale F par le nom de *François*, au-lieu de celui de *Fortunatus.* Pluſieurs autres Bibliographes s'accordent à donner ces Ecrits au même *Plempius*, dont j'ai parlé: on ſait d'ailleurs que *Primeroſe* avoit attaqué les Inſtitutes de ce Médecin par un Ouvrage publié, en 1657, ſous le titre de *Deſtructio Fundamentorum Plempii*, & que celui-ci ne manqua pas de lui répondre. *Gerard Blaſius* prit même part à cette querelle littéraire par ſon *Impetus J. Primeroſii in V. F. Plempium retuſus*, qui parut à Amſterdam en 1659, *in*-4.

PLESSIS (Charles Arthur DU) Médecin d'Avranches, ville de la Baſſe Normandie, ſe fit faire une inciſion au col de la veſſie, pour ſe guérir d'une iſchurie opiniâtre à laquelle il étoit ſujet, & qui avoit réſiſté à tout remede interne. Ce fut *Riolan* qui lui conſeilla cette opération, conjointement avec *André Gaudin*, Médecin de Cahors, & *Le Roux*, Médecin de Saint Malo. Le ſuccès correſpondit aux vues du malade qui donna part de ſa guériſon à *Riolan* par une lettre datée du Pont-Orſon en Normandie, le dernier Juin 1651. On a de la façon de *du Pleſſis*.

Promptuarium Hippocratis ordine alphabeticô digeſtum. Pariſiis, 1683, *in*-4.

PLINE. Voyez CAIUS PLINIUS SECUNDUS.

PLINIUS VALERIANUS, Médecin à qui *Paul Jove* a attribué le Livre *De Re Medica*, dont *Caïus Plinius ſecundus* eſt Auteur. Un ancien Monument, trouvé à Côme, induiſit cet Hiſtorien en erreur; comme il y étoit fait mention d'un *Plinius Valerianus*, Médecin, il crut de bonne foi que l'Ouvrage de *Pline* l'Ancien lui appartenoit. Voici l'Inſcription qu'on liſoit ſur ce Monument:

D. M.
C. PLINII VALERIANI
Medici
Qui vixit
Ann. XXII, M. VI, D. V.
Parentes.

PLISTONICUS, diſciple de *Praxagore*, vécut dans le XXXVII ſiecle. Ce Médecin a écrit quelque choſe touchant les humeurs & ſur l'uſage de l'eau pour la conſervation de la ſanté. Il a auſſi parlé de la préparation des alimens dans l'eſtomac; mais ce qu'il en dit ne s'accorde pas avec le ſentiment d'*Hippocrate*. Celui-ci attribuoit la digeſtion à la coction, & *Pliſtonicus* ſoutenoit qu'elle ſe fait par une eſpece de putréfaction. Quelques Modernes ont rajeuni cette derniere opinion.

PLUKENET, (Léonard) né en 1642, prit le bonnet de Docteur en Médecine & fut reçu de la Société Royale de Londres. Il étoit un de ces Anglois à qui le goût des Sciences tourne, pour ainſi dire, en paſſion, & fait faire les plus grands progrès dans la partie à laquelle ils s'appliquent. La Botanique occupa ſi ſérieuſement *Plukenet*, qu'il ſe procura de toutes les parties du monde une collection de plantes ſeches dont il fit graver les figures, & qu'il publia différens Ouvrages conſidérables ſur cette matiere. *Séguier* en rapporte ainſi les titres & les éditions:

Phytographia, ſeu, ſtirpium illuſtriorum & minùs cognitarum icones, tabulis æneis ſummâ diligentiâ elaboratæ, quarum unaquæque tabulis deſcriptoriis, & notis ſuis propriis & characteriſticis deſumptis inſignita, ab aliis ejuſdem ſortis facilè diſcriminatur. Pars prior. Londini, 1691, *in-folio. Tab. icon.* 72.

Pars secunda. 1691, *in-folio*, *à Tab.* 72 *ad* 120.

Pars tertia. 1692, *in-folio*, *à Tab.* 120 *ad* 250.

Pars quarta. 1696, *in-folio*, *à Tab.* 250 *ad* 328.

Almagestum Botanicum, seu, Phytographiæ Pluknetianæ onomasticon, methodô syntheticâ digestum, exhibens stirpium exoticarum rariorum, novarumque nomina, quæ descriptionis locum supplere possunt, cui (ad ampliandum regnum vegetabilium) accessere plantæ circiter 500 *suis nominibus similiter insignitæ, quæ nullibi nisi in hoc opere (sex ferè plantarum chiliades complectente) memorantur; adjiciuntur & aliquot novarum plantarum icones. Londini*, 1696, *in-folio. Oxonii*, 1696, *in-folio*, par les soins de *Morison. Sloane* reproche à l'Auteur d'avoir supposé, dans son Recueil, des plantes qui n'existent pas, & d'en avoir défiguré d'autres. C'est un grand défaut; mais on ne doit pas moins lui savoir gré, pour avoir parlé de celles qui n'étoient pas connues.

Mantissa Almagesti Botanici, plantarum novissimè detectarum ultra millenarium numerum complectens. Londini, 1700, *in*-4, *cum iconibus à Tab.* 328 *ad* 350.

Amaltheum Botanicum, id est, stirpium Indicarum alterum cornucopiæ millenas ad minimum & bis centum diversas species novas & indictas nominatim comprehendens, quarum sexcentæ & insuper selectis iconibus, æneisque Tabulis illustrantur. Londini, 1705, *in*-4, *cum iconibus à Tab.* 350 *ad* 454.

Linné, dans sa Bibliotheque Botanique, parle d'une édition complette des Ouvrages de *Plukenet*, qui parut à Londres en 1720, *in*-4; mais *Séguier* ne l'a jamais vue.

PLUMATIUS, (Bernardin) de Vérone, étudia la Médecine à Padoue, où il reçut les honneurs du Doctorat en cette Science. *Bernardin Paternus* & *Alexandre Massaria*, qui parlent de lui avec éloge, l'ont regardé comme un Dialecticien subtil, un Philosophe de grand poids, & un Médecin très-expert. C'est à ces qualités qu'il dut la réputation dont il a joui dès la fin du XV siecle, & qu'il a conservée jusqu'aux premiers jours de l'an 1560, c'est-à-dire, jusqu'à sa mort. Il a donné quelques éclaircissemens sur la doctrine d'*Hippocrate*, & en particulier sur l'opinion de ce grand Homme au sujet des eunuques qu'il croyoit à l'abri de la goutte. *Plumatius* explique ce passage par la maniere de vivre de l'ancien tems; & comme il prend delà occasion de s'étendre sur les avantages de la sobriété, il remarque que la Médecine des Romains, avant l'arrivée des Médecins Grecs, consistoit principalement à ne manger qu'une fois le jour, à ne jouir des plaisirs de l'amour qu'une fois la semaine avec sa femme, à se faire vomir une fois le mois, & à se faire saigner une fois chaque année.

PLUMIER, (Charles) Religieux Minime, né à Marseille le 20 Avril 1646, fut contemporain de *Tournefort* & n'eut pas moins de goût que lui pour la Botanique. Le célebre Pere Maignan, son confrere, lui apprit les Mathématiques, l'art de tourner, de faire des lunettes, des miroirs ardens, des microscopes & autres ouvrages curieux. Il alla ensuite à Rome pour s'y perfectionner dans l'étude de son état, & continua de s'y appliquer aux différens genres de connoissances qu'il avoit cultivés en France; mais trop de con-

tention

tention d'esprit ayant dérangé sa santé, il quitta les Mathématiques pour s'adonner à la Botanique qui distrait davantage que l'étude pénible du Cabinet. Son inclination le portoit d'ailleurs à la recherche des plantes, & il y donna tout son loisir sous un habile Italien. Comme il avoit déja fait de grands progrès dans cette partie à son retour en Provence, ses Supérieurs le placerent au Couvent de Bormes, lieu maritime & champêtre près d'Hieres, où il avoit la commodité d'herboriser. Quelque tems après, Louis XIV l'envoya en Amérique pour en rapporter les plantes, dont on pourroit tirer en France quelque utilité pour la Médecine. Le Pere *Plumier* fit trois voyages différens aux Antilles, mais il s'arrêta plus volontiers à l'Isle Saint Domingue. Il vint ensuite demeurer à Paris, où il fut affilié à la Province de France. Ce fut alors qu'il présenta les fruits de ses travaux au Roi, qui, pour récompenser son mérite, lui donna une pension avec le titre de son Botaniste. Le célebre *Fagon* l'engagea à faire un quatrieme voyage pour découvrir, s'il étoit possible, d'où vient que le Quinquina qu'on apporte en Europe depuis la fin du dernier siecle, a moins de vertu que celui qu'on apportoit au commencement qu'on le connut. Le savant Minime consentit de courir encore une fois tous les risques de cette périlleuse entreprise; il partit; mais la mort l'arrêta au Port de Sainte Marie proche de Cadix, où il finit sa carriere en 1704, à l'âge de 58 ans. Comme sa piété étoit aussi éclairée que sincere, l'étude de la Nature l'avoit enflammé d'un amour infini pour celui qui en est l'Auteur; il voyoit la main de Dieu par-tout, dans la mousse qui croît sur la terre, ainsi que dans les arbres qui couronnent les forêts.

On a plusieurs Dissertations de sa façon dans le Journal de Trévoux & celui des Savans, comme sur la Cochenille, sur l'organe de l'ouie de la grande Tortue de mer, sur le Crocodile, sur le Colibri, sur la Tortue, &c., & l'on a trouvé dans son Cabinet quelques Ouvrages écrits de sa main, qui sont dans la Bibliotheque des Minimes de Paris. Ces Manuscrits contiennent non seulement les figures & les descriptions d'environ 900 plantes Amériquaines, mais encore l'Histoire d'un grand nombre d'Oiseaux, de Poissons, de Coquilles & d'Insectes qu'il avoit vus & dessinés en Amérique; & comme il étoit aussi habile Graveur que Dessinateur, il avoit déja gravé lui-même une bonne partie de ces dessins. Ses Ouvrages les plus considérables ont été imprimés sous ces titres:

Description des plantes de l'Amérique avec leurs figures. Paris, 1693, *in-fol.* En Latin, par *Jean Burmann*, sous le titre de *Plantarum Americanarum Fasciculi decem.* Amsterdam, 1755-1760, *in-folio*, avec 262 planches. Le Traducteur a joint la description de chaque plante aux figures de celles que le Pere *Plumier* avoit dessinées dans ses trois voyages aux Antilles.

Traité des Fougeres de l'Amérique. Paris, 1695 & 1705, *in-folio*, en François & en Latin sur deux colomnes.

L'Art de tourner. Lyon, 1701, *in-fol.* Paris, 1749, *in-fol.*

Nova Plantarum Americanarum genera. Parisiis, 1703, in-4.

PNEUMATIQUE (La Secte) s'établit vers le commencement du premier fiecle de l'Ere Chrétienne. La différence des opinions qui regnoient alors parmi les Médecins lui donna naiffance ; *Athénée* d'Attalie la fit valoir, s'il n'en fut pas le fondateur. Il ne croyoit point que le feu, l'eau, l'air & la terre fuffent les véritables élémens ; il donnoit ce nom à ce qu'on appelle les qualités premieres de ces quatre corps, c'eft-à-dire, au chaud, au froid, à l'humide & au fec, dont les deux premieres tiennent lieu, felon lui, de caufes efficientes, & les deux dernieres, de caufes matérielles. A ces élémens ainfi entendus, il en ajoutoit un cinquieme qu'il appelloit *Efprit*, dont la propriété étoit de pénétrer tous les corps & de les conferver dans leur état naturel. Ce fentiment eft tiré des Stoïciens, & pour cette raifon, *Galien* ne balance point de donner à *Chryfippe*, l'un des plus célebres d'entre ces Philofophes, le nom de Pere de la Secte Pneumatique. *Virgile* paroît avoir eu la même opinion fur les propriétés de l'*Efprit*, ainfi qu'il l'infinue dans ces Vers du fixieme Livre de l'Enéide :

Principiò cœlum, ac terras, campofque liquentes,
Lucentem globum Lunæ, Titaniaque aftra,
Spiritus intus alit : totamque infufa per artus
Mens agitat molem, & magno fe corpore mifcet.

Athénée appliqua le fyftême des Stoïciens à la Médecine, & voulut faire croire que la plupart des maladies venoient de ce que l'*Efprit* fouffre ou reçoit le premier quelque atteinte. Mais comme nous avons perdu tous les Ouvrages de ce Médecin, à l'exception de quelques chapitres qui fe trouvent dans *Oribafe* & dont on ne peut tirer aucune lumiere, foit pour éclairer l'opinion d'*Athénée*, foit pour apprécier l'ufage qu'il en faifoit par rapport à la pratique de la Médecine, on ne fait point ce qu'il entendoit par cet *Efprit*, ni comment il concevoit qu'il fouffre. On peut feulement recueillir de la définition qu'il donne du pouls, qu'il croyoit que cet *Efprit* eft une fubftance qui pouvoit être plus ou moins étendue ou refferrée. » Le Pouls, difoit-il, n'eft autre chofe qu'un » mouvement qui fe fait par la dilatation naturelle ou involontaire de l'*Efprit* » qui eft dans les arteres & dans le cœur ; lequel *Efprit* fe mouvant de lui-» même, meut en même tems le cœur & les arteres. » Cette définition eft bien obfcure. Mais *Daniel Leclerc* croit qu'*Arétée*, qui eft mis par lui au nombre des Médecins de la Secte Pneumatique, n'entendoit autre chofe, par cet *Efprit*, que la matiere de la refpiration. On le pourroit inférer de plufieurs paffages de cet Auteur, qui femble le confirmer, lorfqu'il dit que la caufe de l'Afthme eft la froideur & l'humidité de l'*Efprit*. A ce compte, *Athénée* auroit regardé l'air comme la caufe de la plupart des maladies ; mais tout univerfel que foit cet agent, c'eft lui faire jouer un trop grand rôle, que d'en faire dépendre cette foule de maux qu'on fuppofe lui avoir été attribuée par les Pneumatiques. L'action que l'ame exerce fur le corps par le miniftere des nerfs, ne quadreroit-elle pas mieux avec ce que ces Médecins appelloient l'*Efprit* ? On y retrouveroit l'*impetum faciens* dont parle *Hippocrate*.

Au reste, les Pneumatiques étoient une espece de Dogmatiques ; ils ne faisoient pas proprement une Secte distinguée, & ils raisonnoient à-peu-près comme les derniers : en quoi ils ne s'accordoient pas avec les Empiriques & les Méthodiques, qui ne vouloient presque point de raisonnement.

PODALIRE, second fils d'*Esculape* & frere de *Machaon*, a pu naître, selon M. *Goulin*, vers l'an 2785, & florissoit conséquemment dès les dix ou quinze premieres années du XXIXe. siecle. Quoiqu'*Homere* ne l'eût jamais employé, non plus que son frere, qu'à des opérations chirurgicales, on peut conjecturer que nés d'un pere tel qu'*Esculape*, ils étoient Médecins de profession & n'ignoroient rien de ce qu'on savoit alors dans l'Art de guérir, qui étoit encore dans son enfance.

Podalire se trouva à la guerre de Troye, & comme il revenoit de cette expédition, il fut poussé par une tempête sur les côtes de Carie, où il fut reçu par un berger qui n'eut pas plutôt appris qu'il étoit Médecin, qu'il le mena au Roi Damæthus, dont la fille étoit tombée du haut d'une maison. Cet accident fournit à *Podalire* une belle occasion de montrer son savoir, puisqu'en saignant des deux bras cette Princesse, il lui conserva la vie. Damæthus, plein d'admiration & de reconnoissance, la lui donna en mariage avec la Chersonese pour dot. Notre Médecin-Chirurgien y fit bâtir deux villes, l'une qu'il appella *Syrnum* du nom de *Syrna* sa femme, & l'autre *Bybassus*, qui étoit le nom du berger qui l'avoit reçu après son naufrage. *Podalire* eut plusieurs enfans, entre autres *Hippolochus* qu'*Hippocrate* mettoit au nombre de ses ancêtres.

C'est dans cette cure de *Podalire* qu'on trouve le plus ancien exemple de la saignée, dont l'Histoire fasse mention. Etienne de Byzance, le seul Auteur qui rapporte ce fait, est cependant trop éloigné des tems dont il parle, pour mériter quelque confiance. En supposant même le fait exact, ce n'est sûrement pas la premiere saignée qui ait été faite ; & sans parler de l'Hippopotame ou cheval marin qui, selon *Pline*, a enseigné cette opération aux hommes, une ancienne tradition des Egyptiens pourroit faire soupçonner que la saignée est de leur invention. D'ailleurs, l'Anatomie étoit à peine connue chez ce peuple, & toutes les connoissances médicinales tenoient encore au plus grossier empirisme, qu'il avoit déja porté la saignée & même l'artériotomie à une forte de perfection.

POIRIER, (Louis) de Richelieu dans le Bas-Poitou, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Médecine de Paris en 1676. Il devint premier Médecin de Louis XV à son avénement au trône en 1715, & mourut le 30 Mars 1718.

POIS. (LE) Voyez LEPOIS.

POISSONNIER, (Pierre-Isaac) de Dijon, prit le bonnet de Docteur dans la Faculté de Paris en 1744. Les charges qu'il a remplies, celles qu'il remplit encore, les titres que ses talens lui ont mérités, tout cela parle bien avantageuse-

ment en ſa faveur. Il a été premier Médecin des Armées du Roi; il eſt Directeur & Inſpecteur de toute la Médecine dans les Ports & Colonies, Conſeiller d'Etat, Médecin-Conſultant du Roi, Profeſſeur & Lecteur au College Royal de France, Cenſeur Royal; il eſt Membre des Académies de Paris, de Dijon, de Stockholm, de Pétersbourg & de Londres. On a de lui :

Diſcours prononcé à l'Académie Impériale de Pétersbourg. 1759, *in-4.*

Suite du *Cours de Chirurgie* de M. *Col-de-Villars.* in-12.

Formulæ generales ad uſum noſocomiorum caſtrenſium. 1758, *in-8.*

M. *Poiſſonnier* eſt encore Médecin Conſultant de la Société & Correſpondance Royale de Médecine, établie à Paris par arrêt du Conſeil du 29 Avril 1776. Il a pour Collegue, dans ce département, M. *Poiſſonnier Deſperrieres*, Docteur en Médecine, Chevalier de l'Ordre du Roi, Médecin honoraire, ſervant par quartier dans la Maiſon de Sa Majeſté, Adjoint à la place d'Inſpecteur général des Médecins de la Marine & des Colonies. Celui-ci a publié un *Traité des maladies des gens de mer*, & un autre ſur les *maladies de Saint-Domingue.*

POLCASTRI (Sigiſmond) naquit à Padoue dans une famille patricienne vers le milieu du XIV ſiecle, s'il eſt vrai qu'il mourut en 1440, à l'âge de 94 ans, comme le dit l'Hiſtorien de l'Univerſité de Padoue. *Matthias* n'eſt pas de ce ſentiment; il met la mort de *Polcaſtri* en 1473, au même âge de 94 ans, conſéquemment ſa naiſſance doit tomber en 1379.

A peine eut-il été reçu Maître-ès-Arts dans les Ecoles de ſa ville natale, qu'on le chargea d'y enſeigner la Philoſophie; mais s'étant enſuite appliqué à la Médecine, il prit le bonnet de Docteur en cette Science, & remplit ſucceſſivement les principales Chaires de la Faculté. *Polcaſtri* enſeigna à Padoue pendant plus de cinquante ans. Il étoit d'un tempérament ſi robuſte & ſi bon, qu'aucune incommodité ne l'empêcha jamais de donner la leçon à ſes diſciples. Il avoit même encore tant de force à l'âge de 70 ans, qu'ayant perdu ſa premiere femme & avec elle les quatre fils qu'il en avoit eus, le deſir de perpétuer ſon nom le fit paſſer en ſecondes noces. Devenu pere de trois fils, il répandit des larmes de joie ſur *Jérôme*, le puîné, lorſque d'une main tremblante il lui mit le bonnet de Docteur-ès-Arts ſur la tête. Parmi les Ouvrages que ce Médecin a laiſſés, on remarque :

Commentariorum Libri tres in Aphoriſmos Hippocratis.

Commentarii in Opera Galeni.

De Febribus Libri duo.

De venenis & eorum cognitione Libri duo.

Mais les Bibliographes ne citent que le ſuivant qui ait été imprimé :

Quæſtiones, quarum prima de actuatione Medicinarum : ſecunda, de appropinquatione ad æqualitatem ponderalem : tertia, de reſtauratione humidi ſubſtantifici : quarta, de reductione corporum : quinta, de extremis temperantiæ. Venetiis, 1506, *in-folio.* Tout y reſpire la doctrine d'*Avicenne*, qui étoit ſi fort au goût des Médecins du quinzieme ſiecle.

POLI (Martin) de Lucques, où il vit le jour le 21 Janvier 1662, ſe ſentit, dès la plus tendre jeuneſſe, beaucoup d'inclination pour la Chymie. L'exem-

ple d'un de ses oncles qui étoit passionné pour cette Science, lui en fit naître le goût, & cet oncle se fit un plaisir de le fortifier. A l'âge de seize ans, il s'occupoit déja aux opérations chymiques & préparoit de lui-même des médicamens; mais comme son pere le gênoit par des représentations sur son attachement à la Chymie, il quitta sa ville natale à l'âge de dix-huit ans & se rendit à Rome, où son oncle étoit convenu de lui faire passer les secours nécessaires à sa subsistance. Ce fut-là qu'il se livra entierement à la recherche de la nature des métaux & qu'il travailla à diverses expériences qui firent du bruit. En 1691, il obtint du Cardinal Altieri la permission d'établir à Rome un Laboratoire public en qualité de Chymiste extraordinaire, & en 1700, on lui expédia des Lettres Patentes avec le titre d'Apothicaire.

Son assiduité au travail, son attention au résultat des expériences, la justesse des conséquences qu'il en tiroit, lui firent trouver un secret important qui regardoit la guerre. Il passa en France, l'an 1702, pour le présenter à Louis XIV. Ce Prince loua l'invention & récompensa l'inventeur; mais préférant les intérêts de l'humanité aux avantages qu'il auroit pu tirer du secret de *Poli*, il voulut que ce Chymiste en supprimât la connoissance, pour ne point multiplier les moyens destructeurs que les gens de guerre emploient pour se donner la supériorité sur les ennemis de l'Etat. *Poli* obtint une pension, avec le titre d'Ingénieur du Roi & celui d'Associé étranger surnuméraire à l'Académie Royale des Sciences, en attendant qu'il vînt à vaquer une des huit places destinées à ceux qui ne sont pas regnicoles.

Poli retourna en 1704 en Italie, où il ne tarda pas à être employé par Clément XI & par le Prince Cibo, Duc de Massa. Ce fut pendant son séjour à Rome qu'il mit au jour un Ouvrage intitulé:

Il Trionfo degli Acidi vindicati dalle calunnie di molti Moderni. Rome, 1706, in-4. Selon lui, les acides sont très-injustement accusés d'être la cause d'une infinité de maladies, puisqu'au contraire ils sont d'une grande ressource contre plusieurs maux très-graves. Ce Chymiste s'applaudiroit bien, s'il vivoit encore, de voir l'usage avantageux qu'on fait aujourd'hui des acides & des acescens dans la cure des fievres bilieuses, putrides, & autres maladies qui proviennent de l'alcalescence du sang. Comme *Poli* avoit exactement analysé cette liqueur animale, il a démontré qu'elle ne contient aucun principe acide.

Ce Chymiste retourna en France l'an 1713, & prit sa place d'Associé étranger à l'Académie, où il avoit cessé d'être surnuméraire, en 1703, par la mort de Vincent Viviani. Ses découvertes furent bien reçues à Paris; mais sa Théorie, qui choquoit la Philosophie corpusculaire encore dominante, eut de grandes contradictions à essuyer. Il fut mieux accueilli à la Cour; le Roi augmenta sa pension en 1714, & lui donna ordre de faire venir sa famille en France. Ce Chymiste obéit avec d'autant plus de plaisir, qu'il se voyoit utilement connu à Paris par ses remèdes. Sa famille arriva le 28 Juillet de la même année, mais ce fut pour être témoin de sa mort; il expira le lendemain.

POLINIERE, (Pierre) de Coulonce, près de Vire en Basse Normandie, naquit le 8 Septembre 1671. Il fit ses Humanités à Caen & son Cours de Philo-

fophie au College d'Harcourt à Paris, fe livra enfuite à l'étude des Mathématiques, de la Phyfique expérimentale, de la Géographie, de l'Hiftoire Naturelle, de la Chymie, de la Médecine, & prit le bonnet de Docteur en cette derniere Science. *Polinıere* eft le premier qui ait été choifi pour démontrer les expériences de Phyfique dans les Colleges de Paris; la nouveauté excita la curiofité du Roi, & il eut l'honneur d'en faire un Cours en fa préfence. Cet homme ne connoiffoit que fes machines & fes livres. Tout abforbé dans le fonds des chofes, il en donnoit les explications les plus claires, mais avec fi peu d'élégance, qu'il n'y avoit que l'envie de voir fes expériences qui pouvoit lui faire pardonner la platitude de fes difcours. Il s'exprimoit ordinairement ainfi à la premiere Leçon: *Meffieurs, nous allons commencer par le commencement & nous finirons par la fin;* voulant marquer par-là qu'il alloit faire fes expériences avec ordre & méthode.

Poliniere mourut fubitement dans fa maifon de campagne à Coulonce, le 9 Février 1734, à 63 ans. Il avoit publié des Elémens de Mathématiques dans fa jeuneffe, mais fon Traité de Phyfique expérimentale fit plus de bruit. Il eft intitulé :

Expériences de Phyfique. Paris, 1709, *in-12.* Il a eu beaucoup de vogue avant les Leçons de l'Abbé *Nollet*, & l'Auteur excité par l'accueil que le public fit à fon Ouvrage, l'augmenta confidérablement dans la quatrieme édition qui parut en 1734, deux volumes *in-12.* Il y en a une cinquieme, Paris, 1741, deux volumes *in-12*, avec figures. On a traduit ce Traité en plufieurs Langues.

POLISIUS, (Melchior) de Javer en Siléfie, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Padoue l'an 1628. Après fa promotion, il fe fixa à Francfort fur l'Oder, où il époufa la fille de *Samuel Scharlach*, Profeffeur de la Faculté de Médecine de la même ville; & à la mort de fon beau-pere en 1635, on le nomma à la Chaire qu'il laiffoit vacante. Il l'occupa long-tems, car il mourut l'Ancien de fa Compagnie le 10 Octobre 1671.

Samuel-Godefroid, fon fils, Membre de l'Académie des Curieux de la Nature, fous le nom d'*Homere*, & Médecin de la ville de Francfort fur l'Oder, fa patrie, mourut en 1700. On a de lui plufieurs Obfervations dans les Mémoires de l'Académie Impériale, & une Differtation imprimée particulierement fous ce titre :

Myrrhologia, feu, Myrrhæ difquifitio curiofa. Norimbergæ, 1688, *in-4.* Elle fe trouve auffi dans les *Mifcellanea* des Curieux d'Allemagne.

POLITIUS, (Antoine) citoyen de Palerme, étoit de Calata-Girone en Sicile. Docteur en Philofophie, en Droit & en Médecine, il fe diftingua fi bien dans la derniere Science qu'il exerça à Palerme, qu'il fut nommé Médecin de l'Inquifition. Il vivoit encore en 1625, mais on ne fait jufqu'à quelle année il pouffa fa carriere; tout ce que les Hiftoriens ajoutent, c'eft qu'il mourut à Palerme & qu'il laiffa les Ouvrages fuivans:

De Quinta effentia folutiva, atque brevi epilogô componendorum medicamentorum, cum aliquibus Philofophiæ & Medicinæ problematibus. Panormi, 1613, *in-4.*

De Febribus peftilentialibus graffantibus Panormi, Confultatio. Ibidem, 1625, *in-4.*

Apologia de Aneuryfmate prætensô pro Marchione de Teraci. Panormi, 1620, *in-4.*

POLLICH, (Martin) natif de Mellerftadt en Franconie, fe fit eftimer dans le XV fiecle. Il enfeigna pendant vingt ans la Philofophie à Leipfic, & s'y mit enfuite fur les bancs de la Faculté de Médecine qui le reçut au nombre de fes Docteurs. La réputation qu'il s'étoit acquife dans la Chaire de Philofophie, lui mérita d'être appellé *Lux mundi*; mais toute exagérée que foit cette louange, on ne peut difconvenir qu'il n'ait été digne d'éloge. Il accompagna Fréderic, Duc de Saxe, dit le Sage, en qualité de Médecin, dans le voyage qu'il fit en Terre Sainte l'an 1493; & ce Prince ayant déclaré à fon retour, en 1495, qu'il vouloit établir une Univerfité dans fes Etats, *Pollich* l'engagea à faire choix de la ville de Wittemberg pour cette fondation qui eut lieu en 1502. Ce Médecin fut un des premiers Profeffeurs de la nouvelle Académie; il en fut même le premier Recteur. Quelques Auteurs ajoutent qu'il y enfeigna d'abord la Théologie & le Droit; cela peut-être, mais il y enfeignoit sûrement la Médecine, lorfqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 27 Décembre 1513. On a de lui:

Refponfio ad fuperadditos errores Simonis Piftoris de Malo Franco. Lipfiæ, 1501, in-4.

POLYBE de Cos, difciple & gendre d'*Hippocrate*, fut un des plus célebres Médecins du XXXVI^e fiecle. *Galien* loue beaucoup fon adreffe & fon expérience, & lui rend le témoignage de n'avoir jamais abandonné la pratique, ni les fentimens de fon beau-pere; cependant, fi les Ouvrages qu'on lui attribue font réellement de lui, on doit convenir qu'il s'eft quelquefois écarté de la doctrine de fon Maître, & notamment fur le paffage de la boiffon dans la trachée artere & le poumon. *Polybe* étoit un homme d'un caractere férieux, qui préféroit la retraite & l'étude au tumulte du monde & aux plaifirs. Plein de zele pour fa patrie, il aima mieux la fervir dans l'enfeignement & l'exercice de fon Art, que de chercher les faveurs de la fortune dans les places que fa réputation auroit pu lui procurer. C'eft à lui que les jeunes Médecins de la Grece durent leur éducation après la mort d'*Hippocrate*; il leur apprit gratuitement ce qu'il avoit puifé dans la pratique & l'obfervation.

On dit *Polybe* auteur de plufieurs Livres dont quelques-uns exiftent encore aujourd'hui. Tels font ceux qui traitent des moyens de conferver la fanté, des maladies, de la nature de la femence; ils ont été mis en Latin par *Albanus Torinus* & imprimés à Bâle en 1544, in-8. *Jean Placotomus* & *Guinther* d'Andernach ont donné une Verfion du premier Ouvrage, avec des notes. Il eft cependant affez probable que ces Livres font fuppofés; mais ceux qui fe trouvent dans les éditions d'*Hippocrate*, comme le Livre *De natura pueri* & d'autres qui ont déja paffé anciennement pour être de *Polybe*, lui font beaucoup d'honneur. Ils font les mieux raifonnés de tous les Livres attribués à fon beau-pere.

POLYCLETE, Médecin de Phalaris, Tiran d'Agrigente en Sicile, vécut dans le XXXV fiecle. Le Tiran étoit attaqué d'une maladie qu'on croyoit mortelle, lorfqu'il eut recours à *Polyclete* qui lui rendit la fanté. Cette cure déplut beaucoup aux Agrigentins, dont Phalaris s'étoit fait détefter par fes cruautés; ils s'étoient

flattés que la mort alloit les délivrer du joug d'un maître plus odieux encore par sa barbarie que par son usurpation. Mais Phalaris n'en fut que plus sensible au service que *Polyclete* lui avoit rendu ; il témoigna à ce Médecin toute sa reconnoissance, le combla de présens ; il eut même la générosité de déférer à sa recommandation, en donnant la liberté à Callefchrus qui étoit accusé d'avoir attenté à sa vie.

POLYDAMNA, Femme de *Thon*, Egyptien, est mise au rang de celles qui ont entendu la Médecine, parce qu'elle avoit connoissance de plusieurs remedes que l'Egypte produit. C'est ainsi qu'en parle *Homere* : mais on a déja remarqué que peu de chose suffisoit anciennement pour regarder quelqu'un comme Médecin. La sphere étroite des notions qui éclairoient alors l'Art de guérir, & le besoin que les peuples sentoient avoir de cet Art, ont souvent mérité le nom de Médecin aux personnes qui s'étoient distinguées par la plus petite découverte.

POLYIDE, petit-fils ou neveu de *Mélampe*, étoit d'Argos. La Fable dit que Glaucus, fils de Minos, Roi de Crete, tomba en jouant dans un tonneau plein de miel, sans que personne s'en apperçût. On le chercha long tems sans pouvoir le trouver, & pour cette raison, on fit venir d'Argos un Devin, ou un Médecin suivant l'état des choses de ce tems-là, qui ne tarda pas à découvrir l'endroit où le jeune Prince étoit caché. *Polyide* étoit ce Devin. Minos le voyant si habile homme, crut qu'il pourroit bien encore rendre la vie à son fils ; & pour l'obliger à y travailler sérieusement en cherchant à sauver la sienne, il imagina le cruel expédient de le faire enfermer dans le même tonneau. Comme ce Médecin étoit auprès du cadavre sans savoir à quoi se résoudre, il apperçut un serpent qui s'en approchoit & le tua. Peu après vint un autre serpent qui, ayant vu le premier sans vie, sortit promptement & rentra ensuite en apportant d'une certaine herbe, dont il couvrit tout le corps du serpent mort. Cette herbe le fit revivre aussi tôt. *Polyide* s'empressa d'essayer ce remede sur Glaucus, & le succès ayant été le même, il appella quelques passans qui en allerent porter la nouvelle au Roi qui fit mettre ce Médecin en liberté. C'est ainsi que les cures des Anciens, souvent habillées à la Grecque, sont rendues par la Fable avec des traits imposans qui en obscurcissent l'histoire.

POMA. (Joseph) Voyez POMIUS.

POMET, (Pierre) Marchand Droguiste de Paris, né le 2 Avril 1658, acquit autant de réputation que de richesses dans sa profession. Il rassembla à grands fraix des drogues de toutes les especes, & il en fit le sujet d'un Ouvrage qu'il publia sous ce titre :

Histoire générale des drogues, traitant des plantes, des animaux & des minéraux. Ouvrage enrichi de plus de quatre cens figures en Taille-douce tirées d'après Nature ; avec un discours qui explique leurs différens noms, les pays d'où elles viennent, la maniere de connoître les véritables d'avec les falsifiées, & leurs propriétés, où l'on découvre

vre l'erreur des Anciens & des Modernes; le tout très-utile au Public. Paris, 1694, *in-folio.* En Allemand, Leipsic, 1717, *in-folio.* En Anglois, Londres, 1725, *in-4.* Les démonstrations que *Pomet* fit de son Droguier au Jardin du Roi furent extrêmement suivies; il manquoit cependant quelque chose à l'aisance des amateurs pour le soulagement de leur mémoire. Le Démonstrateur en fit la réflexion, & donna au public un petit Ouvrage intitulé:

Catalogue de toutes les drogues simples & composées qui formoient sa collection. Paris, 1695, *in-8.* On en fit un Extrait imprimé dans la même ville en 1697, *in-12*; mais ce Catalogue y reparut en entier en 1709, *in-8.*

Ce curieux Marchand fit aussi une liste de toutes les raretés de son Cabinet, dont il se proposoit de publier la description. Il n'en eut pas le tems, car il mourut à Paris le 18 Novembre 1699, à l'âge de 41 ans, le jour même qu'on lui expédia le brévet d'une pension que Louis XIV venoit de lui accorder.

Joseph Pomet a fait réimprimer l'*Histoire générale des drogues* de son pere. Paris, 1735, deux volumes *in-4*; mais les figures de cette édition ne sont point aussi belles que celles de la premiere. Cet Ouvrage présente un Droguier assez complet, qui n'est cependant pas sans défauts. L'Auteur a quelquefois donné dans le fabuleux, & les plantes ne sont point exprimées avec cette justesse qui rend leurs figures d'après Nature.

POMIS, (David DE) Médecin Juif, mourut en 1578, âgé de 62 ans. Il se disoit de la Tribu de Juda, & se faisoit descendre d'une ancienne famille qui fut emmenée au tems de la prise de Jérusalem par Tite.

Ce Médecin a composé un Dictionnaire de la Langue Hébraïque & de l'Hébreu des Rabbins, sous le titre de *Tscmah David.* Il parut à Venise en 1587, & fut d'autant mieux reçu de ceux qui aiment à lire les Ouvrages des Docteurs Juifs, qu'il contient de savantes remarques sur la Littérature de cette nation. Mais *David de Pomis* ne s'est point borné à ce Livre, il a encore écrit:

Enarratio brevis de Senum affectibus præcavendis & curandis. Venetiis, 1588, *in-4.*

De Medico Hebræo Enarratio apologetica. Ibidem, 1588, *in-4.*

POMIUS ou POMA (Joseph) naquit en 1565 en Sicile, dans une famille qui étoit originaire de Mazara. Il étudia les Lettres Humaines dans sa patrie, & passa à l'âge de seize ans à Naples, où il s'appliqua avec beaucoup de fruit à la Médecine & aux Mathématiques. Il se rendit ensuite à Salerne pour y prendre le bonnet de Docteur en Philosophie & en Médecine; il le reçut l'an 1585, & ne tarda point à se fixer à Palerme. *Pomius* avoit des talens; mais comme il connoissoit tout le besoin de les perfectionner par l'étude du Cabinet & par l'expérience, il vit d'abord plus de malades qu'il n'en traita. Mûri par l'âge, il fit sa profession avec tant de succès, que le Magistrat de Palerme lui accorda le droit de Bourgeoisie, à titre de récompense, & que la Noblesse, ainsi que les gens de Lettres, lui donnerent toute leur confiance & l'honorerent d'une estime particuliere. Il méritoit l'une & l'autre; car il excelloit non seulement dans la Médecine, mais encore dans les Beaux-Arts, & spécialement dans la Poésie

Italienne & Latine. Un Manuſcrit qui eſt demeuré en mains de ſes héritiers, fait preuve de la délicateſſe de ſon goût dans la derniere; il purgea les Epigrammes de Martial de toutes les obſcénités qui révoltent, mais ſans altérer la beauté de la verſification.

Pomius mourut à Palerme en 1620, à l'âge de 55 ans, & laiſſa au public les Ouvrages ſuivans:

De curandis febribus putridis Ars Medica. Panormi, 1603, *in-4.*

Quando in febribus putridis medicandum? Quæſtio Medica ad Hippocratis & Galeni mentem examinata. Ibidem, 1605, *in-4.*

PONA, (François) de Vérone, où il naquit en 1594, reçut le bonnet de Docteur en Médecine à Padoue à l'âge de 20 ans. Il ſe fit aggréger au College des Médecins de ſa ville natale, & il s'y diſtingua, non ſeulement par ſon habileté dans l'Art de guérir qu'il connoiſſoit mieux que perſonne de ſon tems, mais encore par ſon ſavoir dans les Langues & les Belles-Lettres. Ce furent ces talens qui lui ouvrirent l'entrée de pluſieurs Académies d'Italie à qui il fit honneur; il obtint même, en 1651, le titre d'Hiſtoriographe de l'Empereur Ferdinand III, mais il mourut peu de tems après. On a de lui un grand nombre d'Ouvrages en proſe & en vers, dont les Bibliographes font mention. Tels ſont:

Diſputatio de Lycanthropis.

De vitiata reſpiratione.

De Lue venereâ.

Farrago Medica peregrina remedia continens.

Theoria Anatomica plantarum.

Conſultationum Medicarum Centuriæ tres.

Antidotus Bezoardica adversùs omnia venena. Veronæ, 1622, *in-12.*

Il Paradiſo de' fiori e Catalogo delle piante chè ſi poſſono avere del Monte Baldo. Vérone, 1622, *in-4.*

La Maſchera Jatropolitica, overo cervello e cuore prencipi rivali &c. Milan, 1627, *in-12.*

Elogia. Veronæ, 1629, *in-4.*

Medicinæ anima, ſive, rationalis praxis Epitome, ſelectiora remedia ad uſum Principum continens, Ibidem, 1629, *in-4.*

Trattato de veneni e lor cura. Vérone, 1643, *in-4.*

Prudentia Medica. Venetiis, 1650, *in-12.*

Academico-Medica Saturnalia. Veronæ, 1652, *in-8.*

Jean Pona, Apothicaire de Vérone, étoit de la famille du précédent, peut-être ſon pere. Il a écrit:

Plantæ, ſeu, ſimplicia quæ in Baldo Monte & in via ad Baldum reperiuntur, cum iconibus. Veronæ, 1595, *in-4. Antverpiæ*, 1601, *in-folio*, avec l'*Hiſtoria rariorum ſtirpium* de *Charles l'Eſcluſe. Editio altera, cui additæ ſunt nonnullæ ſtirpes inſignes ab Honorio Bello Vicentino in Creta obſervatæ. Baſileæ*, 1608, *in-4.* Le même Ouvrage en Italien, ſous le titre de *Monte Baldo deſcritto.* Veniſe, 1617, *in-4*, avec figures.

Del vero Balſamo degli Antichi. Veniſe, 1623, *in-4.*

Je ne fais ce qu'étoit *Jean-Baptiste Pona* de Vérone, dont on a *Daphnis*, *feu*, *de cura tertianæ febris*, dans un Recueil de Poésie imprimé à Vérone en 1590, *in-4*, sous le titre de *Liber singularis carminum*.

PONCE DE SANTA CRUZ, (Antoine) fils d'*Alphonse* qui étoit Médecin, naquit à Valladolid, ville d'Espagne dans la vieille Castille. Il étudia la Médecine dans sa patrie & il y remporta les honneurs du Doctorat. Animé par l'exemple d'un pere qui avoit joui d'une grande réputation, il se fit une affaire de se distinguer dans la profession qu'il avoit embrassée. Il y réussit en effet si constamment, que la célébrité, dont il jouit, lui mérita la premiere Chaire de Médecine dans les Ecoles de Valladolid, & bientôt après l'emploi de premier Médecin de Philippe IV, Roi d'Espagne. Son savoir, son expérience, sa prudence, le firent considérer à la Cour. Le Roi le combla de beaucoup de bienfaits, & le gratifia d'une riche Abbaye dans le territoire de Burgos; il l'honora même de ses regrets, lorsqu'il le perdit environ l'an 1650, à l'âge de plus de 60 ans; suivant *Matthias*, & de plus de 80, suivant *Manget* qui s'appuie de l'autorité de *Nicolas Antonio*, Auteur de la Bibliotheque Espagnole. L'année de l'édition du premier Ouvrage attribué à notre Médecin me décide en faveur du sentiment de *Manget*.

Parmi les Ouvrages d'*Antoine Ponce*, on en trouve un de la façon de son pere, sous le titre de *Dignotio & cura affectuum melancholicorum*. Les siens se ressentent du goût de sa nation qui étoit alors toute Avicenniste; on y remarque la plus grande vénération pour les Arabes & le plus constant attachement à leur doctrine. Ce n'est pas qu'on ne travaillât aussi sur les Ecrits d'*Hippocrate* & de *Galien*, & que les Médecins Espagnols ne publiassent quelquefois des Commentaires sur leurs Ouvrages; mais les Arabes tenoient le haut bout dans les Ecoles. Voici le Catalogue des Traités que nous devons à *Antoine Ponce*.

De las causas y curacion de las febres con secas pestilenciales. Valladolid, 1600, *in-8*. S'il n'avoit eu que 60 ans à sa mort, il auroit été Auteur à l'âge de 10.

Opera in Avicennam. *Matriti*, 1622, 1637, deux volumes *in-fol.*

Opuscula Medica & Philosophica. *Ibidem*, 1624, *in-fol.*

De impedimentis magnorum auxiliorum in morborum curatione Libri tres. *Ibidem*, 1629, *in-4*. *Barcinone*, 1648, *in-8*. *Patavii*, 1652, *in-12*.

Prælectiones Vallisoletanæ in Librum Hippocratis Coi de morbo sacro. *Matriti*, 1631, *in-folio*.

In Libros Galeni de morbo & symptomate. *Ibidem*, 1637, *in-fol.*

PONCEAU (Jacques) étoit d'Orléans, où il naquit dans une famille distinguée vers le milieu du XV siecle. Il étudia la Médecine à Montpellier, y prit le bonnet de Docteur, fut Maître des Comptes à Paris & Médecin de Charles VIII. Sa mémoire est encore chere à la Faculté de Montpellier, envers laquelle il fut toute sa vie si reconnoissant, qu'il en défendit les privileges & les immunités avec beaucoup de zele, & qu'il tâcha de lui procurer tous les avantages qui dépendirent de lui. Cette Faculté ne fut pas ingrate; du vivant même de son bienfaiteur, elle fit mettre une Inscription en son honneur sur la façade des Ecoles. Elle est conçue en ces termes:

JACOBUS PONCEAU ;
Primarius Aurelianensis ,
Tempore hôc præsenti floret ,
Qui præter Medicinæ Doctoratum ibi adeptum ,
Apud Carolum VIII , Francorum Regem , tantò honore habetur ,
Ut ejusdem Consiliarius , Computorumque Magister & Medicus primus existat ;
Beneficiique in Montispelii Universitate accepti memor ,
Libertates & privilegia semper tutatus est ,
Ut clarissimus & hujus villæ præcipuus benefactor.

PONS, (Jacques) Docteur en Médecine , étoit de Lyon. Il y exerça sa profession vers la fin du XVI siecle , & s'y distingua non seulement par les succès de sa pratique , mais encore par les Ouvrages qu'il fit imprimer dans cette ville , sous les titres suivans :

Sommaire Traité des Melons. Lyon , 1583 , *in*-8 , 1586 , *in*-16 , 1680 , *in*-12.

Lettre à M. Fontaine. Lyon , 1599 , *in*-8.

De nimis licentiosâ sanguinis missione quâ hodie plerique abutuntur , brevis Tractatio. Lugduni , 1596 , 1600 , *in*-8.

Medicus , seu , Ratio ac via aptissima ad rectè , tùm discendam , tùm exercendam Medicinam. Accesserunt , in Tyronum gratiam , breves in Historiam plantarum Rovillii Annotationes. Ibidem , 1600 , *in*-8.

Claude Pons , Docteur en Médecine exerçant à Lyon , a donné un *Parallele des viperes & herbes Lyonnoises avec les Romaines & Candiottes* , dans lequel il accorde la préférence à la Thériaque de Rome & de Venise sur celle de Lyon. Cet Ouvrage déplut à *Louis de la Grive* , Apothicaire du Roi & Garde-Juré en la ville de Lyon , qui publia une Critique des Paradoxes avancés par *Claude Pons* , & l'intitula :

Antiparallele des viperes Romaines & Herbes Candiottes , auquel est preuvé la Thériaque Lyonnoise n'avoir pas seulement les vertus & les effets du Thériaque Diatessaron , mais aussi du grand Thériaque d'Andromachus. Lyon , 1632 , *in*-8.

Claude Pons fit une Réponse aux argumens allégués par *Louis de La Grive* contre les quatre Paradoxes de son Traité de la Thériaque :

Sycophantie Thériacale découverte dans l'Apologie du Parallele des Viperes & Herbes Lyonnoises , avec les Romaines & Candiottes ; illustrée de quatre nouveaux paradoxes , du vin , du miel , de la squille , & du tems auquel la Thériaque doit être composée , avec une exacte méthode d'user d'icelle. Lyon , 1634 , *in*-8.

Il n'y a point de composition officinale sur laquelle on ait plus écrit , que sur la Thériaque d'*Andromaque*. On ne sait quel génie conduisit ce Médecin dans l'assemblage énorme qu'il fit de toute sorte de drogues ; assez instruit pour sentir le ridicule des mêlanges qu'il faisoit , des raisons plus fortes le firent passer au dessus de celles qui sembloient le détourner de son entreprise. Il combina toutes les formules des Empiriques ; il fit un composé qui paroît monstrueux , mais qui dure encore & qui durera toujours , qui sera toujours l'écueil de tous les raisonnemens & de tous les systêmes , & qu'on ne bannira jamais.

PONTANUS, (Jean) collegue de *Jean Placotomus* dans la nouvelle Univerſité de Konigsberg où il enſeigna dès l'an 1549, fut ſucceſſivement premier Médecin d'Albert, Duc de Pruſſe, de Jean-Fréderic & de Jean-Guillaume, Ducs de Saxe. Il ſuivit le dernier dans un voyage à Vienne, & mourut dans cette Capitale en 1572. On ſoupçonne que ce fut par le poiſon. Ce Médecin n'a publié aucun Ouvrage; on n'auroit même rien de ſa façon, ſi d'autres Ecrivains n'euſſent pris la peine de faire imprimer ce qu'il a laiſſé:

Epiſtola de Lapide Philoſophorum. Elle ſe trouve parmi les Opuſcules Chymiques qui ont paru à Leyde en 1599, *in-8*, & à Francfort en 1614, *in-8*.

Methodus componendi Theriacam & præparandi Ambram factitiam. Lipſiæ, 1604, *in-4*, avec les Conſeils recueillis par *Jean Wittich.*

De prodigioſis Epiſcopi Spirenſis jejuniis. Bernæ Helvetiorum, 1604, *in-4*, avec le Traité de *Paul Lentulus* ſur l'abſtinence d'Apolline Schreier.

PONTANUS (Jean-Iſaac) naquit à Helſingor, ville de l'Iſle de Selande en Dannemarc, d'un pere qui étoit d'Harlem, & que ſes affaires avoient obligé de quitter ſa patrie. Il étudia la Médecine à Bâle, où il prit la maladie hypochondriaque pour ſujet de ſa Theſe, lorſqu'il reçut le bonnet de Docteur en 1601. Après ſa promotion, il demeura conſtamment dans les Pays-Bas, enſeigna la Philoſophie & les Mathématiques à Hardewick, & fut Hiſtoriographe du Roi de Dannemarc & de la Province de Gueldres.

Pontanus mourut à Hardewick en 1640, à l'âge de 69 ans. C'étoit un homme d'une application infatigable, mais qui valoit mieux pour compiler que pour imaginer; il n'a cependant pas laiſſé d'enrichir la Littérature de pluſieurs Ouvrages eſtimables:

Analectorum Libri tres, in quibus ad Plautum, Apuleium & Senecas, ac paſſim ad Hiſtoricos antiquos & Poëtas cenſuræ. Roſtochii, 1599, *in-4*.

Itinerarium Galliæ Narbonenſis, & Gloſſarium priſco-Gallicum. Lugduni Batavorum, 1606, *in-12*.

Hiſtoria Urbis & Rerum Amſtelodamenſium. Amſtelodami, 1611, *in-folio*.

Origines Rerum Francicarum. Harderwici, 1616, *in-4*. On y trouve beaucoup d'érudition.

Diſceptationes Chorographicæ de Rheni divortiis atque oſtiis, & accolis populis, Partes duæ adversùs Cluverium. Amſtelodami, 1617, *in-8*. C'eſt un Livre ſavant & judicieux.

Obſervationes in Tractatum de Globis Cœleſti & Terreſtri, auctore Robertô Hueſiô. Ibidem, 1617, *in-4*. *Oxonii*, 1663, *in-8*.

Notæ & Obſervata Politica ad Librum Primum L. Flori, unà cum Oratione Iſagogicâ ad eumdem Florum. Amſtelodami, 1626, *in-16*.

Apologia pro Hiſtoria Amſtelodamenſi contra Pontum Heuterum. Ibidem, 1628, 1634, *in-4*.

Collectanea & Notæ ad Macrobium. Lugduni Batavorum, 1628, *in-8*.

De Pigmæis Theoremata. Harderwici, 1629, *in-4*.

Cornelius Tacitus integritati ſuæ reſtitutus. Amſtelodami, 1630.

Rerum Danicarum Hiſtoria Libris X, unà cum Chorographica ejuſdem Regni Ur-

biumque Descriptione. Ibidem, 1631, *in-folio.* Cette Histoire va jusqu'en 1548. M. de Westphal, Chancelier dans le Holstein, en a fait imprimer la suite dans le second Tome de ses *Monumenta inedita Rerum Germanicarum*, qui parut à Leipsic en 1740.

Poëmatum Libri VI. Amstelodami, 1634.

Discussionum Historicarum Libri II. Ibidem, 1637, *in-8.*

Historicæ Geldricæ Libri XIV. Ibidem, 1639, *in-folio.* C'est le meilleur de ses Ouvrages. Arnould Slichtenhorst en a donné une Traduction Hollandoise à Arnheim, 1654, *in-folio.*

Pontanus a laissé plusieurs Manuscrits de sa composition, entre autres, une Bibliotheque des femmes qui se sont rendues illustres par leur savoir. Le principal mérite de cet Auteur consiste dans le discernement qu'il a mis dans ses compilations. Les Ecrivains qui s'appliquent à l'Histoire ne sont guere que des compilateurs ; ils ne peuvent rien donner de neuf que ce qu'ils ont recueilli par des recherches laborieuses. Ceux qui ont écrit avant eux, leur fournissent le reste, dont ils ne font usage qu'après avoir soumis leurs preuves à l'examen d'une saine critique.

Notre Historien avoit la manie de faire des vers, mais il n'en a fait que de détestables. *Schreverius* reçut de lui un jour cette Enigme, dont il lui demandoit le mot :

Dic mihi quid majus fiat, quò plura demas?

Il saisit cette occasion pour lui faire sentir les défauts de sa versification, & au-lieu de lui dire que le mot demandé est le *Trou*, il lui répondit sur le champ :

Pontano demas carmina, major erit.

PONTEDERA, (Jules) célebre Botaniste de ce siecle, étoit de Pise. Sa mere lui inspira le goût qu'il eut toute la vie pour la connoissance des plantes. Elle en étoit elle-même si bien au fait, qu'après que son fils eut succédé à l'Abbé *Viali* dans la Chaire de Botanique en l'Université de Padoue, elle prenoit soin du Jardin, pendant qu'il alloit herboriser dans les Alpes. Les peines que se donna ce nouveau Professeur pour remplir les devoirs de la charge qu'on venoit de lui confier, lui mériterent une si grande réputation, que la République de Venise doubla ses appointemens, en récompense de tout ce qu'il avoit fait pour l'embellissement du Jardin de Padoue. On peut voir le compte qu'il rend de ses travaux & la description de ce Jardin dans les lettres qu'il adressa en 1722, à *Nicolas Comnene Papadopoli*, Docteur en Droit Canonique & Professeur en l'Université de la même ville. *Manget* les rapporte en entier. *Pontedera* en a écrit d'autres à *Michel-Ange Tilli* & au Comte *Louis-Ferdinand Marsigli* ; mais on lui doit des Ouvrages plus considérables. Tels sont :

Compendium Tabularum Botanicarum, in quo plantæ 272 ab eo in Italia nuper detectæ recensentur. Patavii, 1718, *in-4.* Il y a joint une lettre à *Guillaume Sherard*, sur les plantes qu'il avoit découvertes & leurs figures qu'il se proposoit de faire graver.

Anthologia, five, de Florum naturâ Libri tres. Accedunt ejufdem Differtationes XI habitæ in Horto publico Patavino. Ibidem, 1720, in-4, avec figures.

Antiquitatum Latinarum Græcarumque enarrationes & emendationes. Ibidem, 1740, in-4.

PONTOUX, (Claude) Poëte François & Docteur en Médecine, étoit de Châlons-fur-Saône, où il naquit dans une famille noble. Il fit un voyage en Italie; au retour duquel il mourut dans fa patrie vers l'an 1579. Ce Médecin n'a rien écrit fur fon Art; ce qui nous refte de lui, confifte en quelques Ouvrages affez mauvais, tant en profe qu'en vers, comme des Elégies, des Stances; des Odes, une Traduction Françoife de la Harangue de Saint Bafile le Grand à fes difciples & à fes neveux, &c.

Nicolas Pontoux, Docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier & Poëte comme le précédent, étoit auffi de Châlons, où il vit le jour en 1574. Il mourut le 9 Septembre 1620, âgé de 46 ans. Si *Nicolas Pontoux* n'étoit pas fils de *Claude*, il étoit au moins de la même famille.

PORT, (François DU) de Crepy en Valois, étoit Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, dont il fut élu Doyen en Novembre 1604 & continué en 1605. Il mourut le 4 Septembre 1624, & laiffa plufieurs Ouvrages de fa façon:

De fignis morborum Libri IV carmine celebrati. Parifiis, 1584, in-8. Comme les regles de la verfification avoient empêché l'Auteur de traiter fa matiere avec affez de clarté, il y joignit des notes pour expliquer plus au long la caufe de chaque figne de maladie.

Moyen de cognoiftre & guarir la pefte. Paris, 1606, in-8, en François & en Latin. Le Latin eft fous ce titre: *Peftilentis Luis domandæ ratio.*

Medica Decas in fingula Librorum capita Commentariis illuftrata. Lutetiæ, 1613, in-4. C'eft une nouvelle édition de fon premier Ouvrage, mais avec des augmentations confidérables, car celui-ci eft en dix Livres. Il a mis en vers les caufes, les fignes & la cure des maladies, & a rendu le tout plus intelligible par des Commentaires.

Henri Vander Port, Médecin Hollandois du XVII fiecle, eut le même goût pour traiter de la Médecine en vers. On a de lui:

Magni Hippocratis Aphorifmi, metricâ paraphrafi, Græcè & Latinè editi. Ultrajecti, 1657, in-24.

PORTAL, (Paul) Chirurgien natif de Montpellier, obtint la Maîtrife à Paris enfuite des fervices rendus à l'Hôtel-Dieu de cette Capitale, ainfi qu'il eft de coutume en vertu des privileges de cette Maifon. Il ne fut pas plutôt répandu dans le public, qu'il s'y diftingua par la pratique des accouchemens, dont il s'étoit fait une étude férieufe depuis plufieurs années; il s'acquit même dans cet Art une réputation qu'il foutint par fes fuccès jufqu'à fa mort arrivée le premier Juillet 1703. On a quelques Ouvrages de fa façon:

Difcours Anatomiques fur le fujet d'un enfant d'une figure extraordinaire. Paris, 1671, in-12.

La pratique des Accouchemens soutenue d'un grand nombre d'Observations. Paris, 1685, *in*-8. Elle a paru en Hollandois, Amsterdam, 1690, *in*-8.

La conformité de nom m'engage à dire un mot de M. *Antoine Portal*, Lecteur du Roi & Professeur de Médecine au College Royal de France, Professeur d'Anatomie de Monseigneur le Dauphin, de l'Académie Royale des Sciences de Paris &c. Ce Médecin a donné au public quelques observations qu'il a jointes à la suite de celles que M. *Lieutaud* a recueillies dans son Ouvrage intitulé: *Historia Anatomico-Medica, sistens numerosissima cadaverum humanorum extispicia. Parisiis*, 1767, deux volumes *in*-4.

Précis de Chirurgie Pratique, contenant l'Histoire des maladies Chirurgicales, & la maniere la plus en usage de les traiter; avec des Observations & Remarques critiques sur différens points. Paris, 1768, deux volumes *in*-8, avec figures. Si l'on peut ajouter foi aux notes qui se trouvent au bas des pages 6 & 7 de la Lettre de M. *Duchanoy*, ce Précis de Chirurgie a bien l'air d'avoir été fait à la journée par des mains étrangeres.

Histoire de l'Anatomie & de la Chirurgie, contenant l'origine & les progrès de ces Sciences, &c. Paris, 1770, 1773, six volumes *in*-12. L'Auteur s'est apperçu un peu tard du grand nombre de fautes dont cette Histoire est parsemée; il en a corrigé quelques-unes dans le second supplément. C'est à M. *Goulin* qu'il a l'obligation de les avoir connues. La Lettre de celui-ci à M. *Fréron* lui en indiqua plusieurs qu'il est essentiel de rectifier par un *Errata*; mais si on vouloit s'arrêter à toutes les fautes qui se trouvent dans l'Ouvrage de l'Historien de l'Anatomie, cet *Errata* pourroit en former le septieme volume. Je dois cependant rendre justice à M. *Portal*; il y a de bonnes choses dans son Histoire, & j'ai la sincérité d'avouer que je n'ai pas manqué d'en profiter pour la rédaction de ce Dictionnaire.

PORTE, (Jean-Baptiste LA) Gentilhomme Napolitain qui est plus connu sous le nom de *Giovan-Battista de La Porta*, mourut en 1615, à l'âge de 70 ans. Sa grande application à l'étude des Belles-Lettres & des Sciences, sur-tout des Mathématiques, de la Médecine & de l'Histoire Naturelle, lui avoit fait un nom en Italie. Il tenoit souvent chez lui des assemblées de Savans, où les étrangers étoient bien reçus; mais pour y être admis, il falloit apporter quelque nouveau secret, soit pour la conservation de la santé, soit pour l'avancement des Arts méchaniques. Cet usage inviolablement observé fit donner le nom d'Académie *Di secreti* à ces assemblées. Ce fut-là que prit naissance le Traité de la Magie Naturelle que *La Porte* mit au jour en vingt Livres, & dont il y a quantité d'éditions sous différens formats. Cet Ouvrage qui renferme bien des chimeres, porta la Cour de Rome à défendre ces sortes d'assemblées; mais le Traité qui en étoit sorti n'en eut pas moins de cours dans le monde, parce qu'il ne manque jamais de sots qui courent après les inepties plutôt qu'après les bonnes choses. Il y en a cependant d'utiles dans cet Ouvrage, puisqu'on y trouve la description de la Chambre obscure, de la Lanterne magique, du Porte-voix, & de quelques autres inventions qui ont enrichi la Physique.

On a encore de la façon de *La Porte* un Traité fort curieux sur les notes

occultes des Lettres, qui fut imprimé à Naples en 1563, *in-4*, & à Strasbourg en 1606, avec des augmentations, sous ce titre: *De occultis litterarum notis.* C'est un Ouvrage sur la maniere de cacher sa pensée dans l'écriture ou de découvrir celle des autres. On y donne plus de 180 façons de se cacher, mais on en laisse une infinité d'autres à deviner & qu'il est aisé d'inventer sur celles qu'on propose. Tout ce que *Tritheme* a fait sur cette matiere, est bien inférieur à ce que *La Porte* en a écrit; la diversité, l'exactitude, l'abondance que celui-ci a mises dans son Traité, surpassent non seulement toute la diligence du premier à multiplier les méthodes de se cacher, mais la maniere même en est plus nette & plus exacte. *La Porte* est encore Auteur d'un Traité de Physionomie en six Livres, qui prouve combien il étoit attaché aux rêveries de l'Astrologie judiciaire. Il en a publié d'autres sur des matieres plus sérieuses, dont voici les titres & les éditions:

Phytognomica octo libris contenta, in quibus nova facillimaque affertur methodus quâ plantarum, animalium, metallorum, rerum denique omnium ex prima extima faciei inspectione quivis abditas vires assequatur. Neapoli, 1583, 1588, *in-folio.* Francofurti, 1591, 1608, *in-8.* Hanoviæ, 1654.

Pomarium & de Agricultura. Neapoli, 1583, *in-4.* Le même qui est intitulé: *Villæ Libri XII, in quibus verus plantarum cultus, certaque insitionis ars &c exhibentur.* Francofurti, 1592, *in-4.*

De refractione, Optices parte, Libri IX. Neapoli, 1593, *in-4.*

Pneumaticorum Libri tres, cum duobus Libris curvilineorum elementorum. Ibidem, 1602, *in-4.*

Physionomia cœlestis. Ibidem, 1603, *in-4.* Argentorati, 1606, *in-8.* Leidæ, 1645, *in 12.* Francofurti, 1650, *in-8.*

De destillationibus Libri IX. Romæ, 1608, *in-4.* Argentorati, 1609, *in-4.*

De aëris mutationibus. Romæ, 1614, *in-4.* Venetiis, 1615, *in-4.*

PORTE. (Anselme De) Voyez ANSELMUS DE JANUA.

PORTIUS, (Luc-Antoine) Membre de l'Académie des Curieux de la Nature & de celle des *Investiganti*, étoit de Naples où il naquit en 1639. Il enseigna la Médecine à Rome vers l'an 1672, & après s'être distingué dans cette ville, il passa à Venise. L'accueil qu'il y reçut de la principale noblesse, dont il mérita la confiance, étoit bien capable de le fixer; mais *Portius* aimoit à voyager; il se rendit à Vienne en 1684. Comme il demeura plusieurs années dans cette Capitale de l'Autriche, il se saisit de l'occasion de la guerre contre les Turcs en 1685, pour écrire son Ouvrage sur l'Art de conserver la santé du soldat dans les Camps. Le grand nombre de personnes qu'il avoit traitées au retour de la Campagne & les réflexions qu'il avoit eu lieu de faire sur leur état, lui firent connoître l'importance des précautions qu'il convenoit de prendre pour mettre l'Officier, ainsi que le soldat, à l'abri des maladies. Il forma son plan en Médecin éclairé & l'exécuta si bien, que l'Empereur Léopold lut le Manuscrit de son Traité avec beaucoup de satisfaction. L'Auteur le dit ainsi dans son Epitre Dédicatoire.

Au sortir de Vienne, il retourna à Naples, où il occupa la premiere Chaire

d'Anatomie. On ne dit point en quelle année il revint dans sa patrie, mais on sait qu'il y enseignoit encore en 1711. Les Ouvrages de ce Médecin sont les uns en Italien, les autres en Latin; voici la notice des derniers.

Paraphrasis in Hippocratis Librum de veteri Medicinâ. Romæ, 1681, *in*-12.

Erasistratus, sive, de sanguinis missione. Ibidem, 1682, *in*-12. *Venetiis*, 1683, *in*-12. Il y rejette la saignée conformément au goût des Médecins Italiens de son tems.

De Militis in castris sanitate tuendâ. Vindobonæ, 1685, *in*-8. *Neapoli*, 1701, 1728, *in*-8. *Hagæ Comitis*, 1739, *in*-8. *Lugduni Batavorum*, 1741, *in*-8. En François, sous le titre de *Médecine Militaire*. Paris, 1744, *in*-12. Ce Livre est autant estimable par la solidité des maximes qu'il contient, que par la simplicité avec laquelle elles sont exposées.

Opuscula & Fragmenta varia de Tumoribus. Neapoli, 1701, *in*-12.

De motu corporum & de nonnullis fontibus naturalibus. Ibidem, 1704, *in*-12.

Opera omnia Medica, Philosophica & Mathematica in unum collecta. Neapoli, 1736, deux volumes *in*-4.

Il ne faut point confondre ce Médecin avec un autre du même nom qui étoit aussi de Naples, mais plus ancien que lui, car tous ses Ouvrages sont du XVI siecle. C'est *Simon Portius* qui enseigna la Philosophie à Pise, & mourut à Naples en 1554, à 57 ans. Nous lui devons :

De Capitis dolore, Encomion. Neapoli, 1538, *in*-8. *Florentiæ*, 1551, *in*-8.

De bonitate aquarum Epistolæ. Bononiæ, 1543, *in*-4. *Romæ*, 1545, *in-folio*. On a joint à ces deux éditions tout ce qu'*André Thurinus* a écrit sur cette matiere.

Aristoteles vel Theophrastus de coloribus. Florentiæ, 1548, *in*-8, *Parisiis*, 1549, *in*-8.

De coloribus oculorum. Florentiæ, 1550, *in*-8.

Opuscula de immortalitate animæ. Neapoli, 1578, *in-fol.*

De rerum naturalium principiis Libri II. Marpurgi, 1598, *in*-8.

Les Bibliographes citent encore *Scipion Portius*, Médecin natif de Catane en Sicile, où il enseigna la Philosophie pendant plus de 60 ans. Il mourut dans sa patrie en 1627, à l'âge de 90. On a de lui :

Primordia in Arte Dialectica erudiendis necessaria. Messanæ, 1593, *in*-4.

Opus Physiologicum, in quo varia quæsita, scituque digna, hactenus controversa, diligenter discussa elucidantur. Ibidem, 1618, *in*-8.

PORTUS, (Antoine) Docteur en Philosophie & en Médecine, étoit de Fermo dans la Marche d'Ancone. Ses talens l'avoient fait connoître si avantageusement dans plusieurs villes d'Italie, que lorsqu'il se montra à Rome, il y fut recherché de tout le monde. Le Pape Sixte V eut en particulier tant de confiance en lui, que peu de tems après son exaltation qui tombe au 12 Avril 1585, il le nomma son premier Médecin, & le combla de ses plus grandes faveurs. *Portus* a publié :

De Peste Libri tres. Accedit de Variolis & Morbillis Liber unus. Venetiis, 1580, *in*-4. *Romæ*, 1589, *in*-4.

Ce Médecin eut trois fils qui faisoient toute sa joie & sa consolation; mais il eut la disgrace de les perdre. L'Epitaphe qu'il fit graver sur leur Tom-

beau, dans l'Eglise de Latran, est un témoignage subsistant de la douleur qu'il ressentit à leur mort; ce monument prouve encore que ce pere survécut à l'année 1616. Voici cette Epitaphe :

D. O. M.
BERNARDINO PORTO
Hujus Ecclesiæ Canonico,
Utriusque Signat. Ref.
Abbreviatori Parci Majoris,
Protonotario Apost. Particip.
Qui
Ab ipsa pueritiâ
Magnum Pietatis & Religionis,
Aliarumque Virtutum,
Omnibus specimen dedit.
Cum ad majora properaret,
Morte præventus est.
ALEXANDRO PORTO
Viro strenuo
Et œconomicâ laude imprimis ornato.
FABIO PORTO
Adolescenti bonæ spei
Et Humanioribus Litteris erudito.
ANTONIUS PORTUS
Patritius Firmanus & Romanus Civis,
Pater mœstissimus
Dulcissimis Filiis posuit.
Vixit Bernardinus
Ann. XLII, *mens.* II, *dies* XXIII.
Obiit VII *Kal. Septemb.*
MDCXVI.
Vixit Alexander
Ann. XL, *mens.* II, *dies* XIX.
Obiit id. Februarii ejusdem Anni.
Vixit Fabius
Ann. XVII, *mens.* III, *dies* XXI.
Obiit X *Kal. Maii*
MDLXXIX.

PORTZIUS, (Jean-David) Docteur en Philosophie & en Médecine étoit de Baccarach, ville du Bas Palatinat fameuse par ses vins. Il avoit étudié à Pa-

doue fous *Pierre de Marchettis* & à Leyde fous *Jean Van Hoorne*, avant que de fe faire recevoir au Doctorat; il fit enfuite fa profeffion en Allemagne, où il fe diftingua après le milieu du XVII fiecle. On a de lui :

Bacchus enucleatus, five, examen Vini Rhenani, imprimis Baccarenfis anatomia chymica. Heidelbergæ, 1672, *in*-12. *Leovardiæ*, 1674, *in*-12.

Demonftratio brevis Medico-Chirurgica de Tumoribus & in fpecie de fpina ventofa. Leovardiæ, 1679, *in*-12. Il regarde l'acide & l'alcali comme la caufe principale des Tumeurs, & il en établit les différences fur les proportions & l'activité de ces deux principes.

POSIDIPPUS vécut dans le deuxieme fiecle fous l'Empire de Marc-Aurele. On accufa ce Médecin d'avoir tué Lucius Verus qui regnoit avec Aurele, en le faifant faigner mal-à-propos; mais la maladie qui fit périr cet Empereur étoit une Apoplexie, pour laquelle il eft fouvent néceffaire de recourir à la faignée. Il eft vrai que l'Apoplexie humorale, & fur-tout celle qui eft l'effet de l'indigeftion, ne fouffre guere ce remede; & c'étoit peut-être le cas où fe trouvoit Lucius Verus: mais le fait n'eft point affez éclairci pour juger *Pofidippus*. Ce qu'il y a de vrai, c'eft que de fon tems, ainfi qu'aujourd'hui, le public s'arrogeoit le droit de condamner ou d'approuver la conduite des Médecins, & que les Médecins eux-mêmes donnoient un libre cours à leur jaloufie, en fe cenfurant les uns les autres.

POSSEVIN, (Antoine) Médecin natif de Mantoue, étoit en réputation au commencement du XVII fiecle. Il compofa l'Hiftoire de fa patrie, celle du Montferrat & quelques autres Ouvrages, parmi lefquels il y en a un touchant la Médecine, qui eft intitulé :

Theoricæ morborum Libri quinque carmine confcripti. Mantuæ, 1604, *in*-8.

Il étoit neveu d'*Antoine Poffevin* de Mantoue, ce Jéfuite autant illuftre par fa piété & fes travaux héroïques pour la Religion, que par fes Ecrits. Il mourut à Ferrare le 26 Février 1611, à 78 ans. C'eft de lui dont *Vander Linden* & *Manget* parlent fous le nom d'*Antonius Poffevinus fenior*, au fujet d'un gros Ouvrage *in-folio*, imprimé à Venife en 1603, à Cologne en 1607, fous le titre de *Bibliotheca felecta de ratione ftudiorum*. Le quatorzieme Livre contient vingt-huit Chapitres touchant la Médecine.

POSTEL (Guillaume) naquit à Barenton en Normandie. Comme il n'avoit que huit ans, lorfqu'il perdit fon pere & fa mere qui moururent de la pefte, la mifere le chaffa de fa patrie; mais à l'âge de quatorze, il fe tira de la pauvreté en fe faifant Maître d'Ecole dans un village près de Pontoife. Dès qu'il y eut amaffé une petite fomme, il fe rendit à Paris, où pour éviter la dépenfe, il s'affocia avec quelques Ecoliers qui n'étoient pas plus à leur aife que lui & dont il eut le malheur d'être volé. Dépouillé jufqu'à fon habit, il fut tellement faifi du froid, qu'il en contracta une maladie qui le retint pendant deux ans dans un Hôpital. Sorti de cet afyle de la mifere, il alla glaner en Beauce pour fe procurer du pain; mais fa laborieufe induftrie lui ayant enfin donné un habit

décent, il vint continuer ses études au College de Sainte Barbe à Paris, où il s'engagea au service de quelque Régent. Il s'attacha ensuite à la Médecine, & se fit recevoir quelque part Bachelier en cette Faculté.

Ses progrès furent si rapides dans tout ce qu'il entreprit, qu'en peu de tems il acquit une science universelle. François I, touché de tant de mérite, voulut le tirer de l'indigence; il l'envoya à ses fraix en Orient pour y faire la recherche des plus précieux Manuscrits. Parmi ceux que *Postel* rapporta, on remarque un Ouvrage d'*Abenbeitar* ou *Ebnbitar*, Médecin Arabe du XII siecle. Ce savant voyageur faisoit beaucoup de cas de ce Manuscrit; il étoit même persuadé qu'avec ce secours on pourroit rétablir plusieurs endroits de *Dioscoride*, de *Galien* & d'*Oribase*; mais on a reconnu que cet Ouvrage n'est qu'une simple compilation qui roule sur les médicamens.

A son retour d'Orient, *Postel* obtint la Chaire de Professeur Royal des Mathématiques & des Langues, avec des appointemens considérables. Sa façon d'enseigner ne plut pas; sa maniere de vivre plut encore moins; & je ne sais par quelle raison il se fit enfin tant d'ennemis, qu'il perdit ses places & fut obligé de quitter la France. Il passa à Vienne & s'en fit chasser. Delà il se rendit à Rome, où il entra dans la Société que formoit alors Ignace de Loyola: mais son esprit préoccupé du Rabbinisme & de l'Astrologie Judiciaire, le fit mépriser du Saint Fondateur qui ne voulut pas déshonorer son Ordre naissant, en y retenant un fanatique. *Postel* exclu d'une Société où il s'étoit mis par légereté, se consola du mépris qu'on faisoit de lui & se retira à Venise, où ses rêveries le firent enfermer; mais on le relâcha ensuite comme un insensé. De retour à Paris en 1553, il continua à débiter ses extravagances. Il enseigna que les femmes n'avoient point été rachetées par le sang de notre Seigneur J. C. & qu'une vieille fille Vénitienne, nommée la *Mere Jeanne*, devoit achever ce grand ouvrage. Cette absurdité & beaucoup d'autres lui firent des affaires; mais comme il étoit plus fou que méchant, on se contenta de lui donner le Monastere de Saint Martin des Champs pour prison. Les Savans le consultoient dans cette retraite, où il faisoit éclater une science prodigieuse à travers les folies qui lui échappoient de tems en tems. La connoissance des Langues contribua beaucoup à son savoir; il en possédoit tant de différentes, qu'il assura un jour le Roi Charles IX qu'il pourroit aller à la Chine sans se servir d'interprete. Ce Savant à surchargé le monde littéraire d'une foule d'Ecrits, dont la plupart sont bien rares aujourd'hui.

Postel étoit d'une stature assez haute; la longue barbe blanche, qui ornoit son visage majestueux, le rendoit vénérable. Ses dernieres années furent les plus sages de sa vie. Il mourut le 6 Septembre 1581, à l'âge de 76 ans, & fut honorablement enterré dans la Chapelle de la Sainte Vierge de l'Eglise de Saint Martin des Champs.

Nicolas Postel, Professeur de la Faculté de Médecine en l'Université de Caen vers la fin du XVII siecle, a communiqué à l'Auteur des *Nouvelles de la République des Lettres* une Observation sur les Trompes de la matrice d'une femme attaquée de fureur utérine, dont le corps fut disséqué dans les Ecoles de Caen en 1684. Ce Médecin eut apparemment quelques démêlés littéraires avec ses Collegues, car il a publié un Ouvrage intitulé:

Factum contre les Médecins de Caen, ou Differtation fur les Péripneumonies d'hiver. 1685, *in*-12.

POSTHIUS (Jean) naquit en 1537 à Germersheim, ville du Bas Palatinat. Il fit fes Humanités dans fon pays, & fon cours de Philofophie à Heidelberg, où il fut reçu Maître-ès-Arts en 1558. On ne fait pas trop à quoi il s'occupa jufqu'en 1563 qu'il commença d'étudier la Médecine, mais on fait que bientôt après il fe mit à voyager, & qu'il parcourut l'Italie & la France pour y fuivre les Maîtres les plus célebres. Il fut difciple de *Laurent Joubert* & de *Guillaume Rondelet* à Montpellier, & fe rendit delà à Valence en Dauphiné, où il prit le bonnet de Docteur en 1567. Au retour de France il s'arrêta à Anvers, mais pendant peu de tems; il y fut cependant affez connu pour qu'on lui confiât l'emploi de Médecin de l'Armée qui défendoit les Pays-Bas alors en troubles. Les horreurs de la guerre firent bientôt prendre à *Pofthius* la route d'Allemagne, & il fe rendit en 1568 à Wurtzbourg, où il fervit l'Evêque pendant dix-fept ans, en qualité de Médecin. En 1585, il paffa à Heidelberg & remplit la même charge à la Cour de Jean Cafimir, Adminiftrateur, & de Fréderic IV, Electeur Palatin; mais la pefte l'obligea de fortir de cette ville, en 1597, pour fe retirer à Mosbach, où il mourut le 24 Juin de la même année, à l'âge de 60 ans. Son corps fut honorablement enterré à Heidelberg.

Comme ce Médecin s'étoit beaucoup appliqué à l'Anatomie fous *Rondelet*, il a jetté quelques lumieres fur cette partie effentielle de l'Art de guérir. Il confeille de conferver les attaches des mufcles, tant à leur origine qu'à leur infertion; afin de pouvoir mieux découvrir leurs ufages. Il eft encore un des premiers qui aient parlé diftinctement de la valvule du Colon. On a de lui des Ouvrages en profe & en vers, & l'on remarque parmi ceux-ci: *Gemershemii Parerga Poëtica. Wirzeburgi*, 1580, *in*-12.

Il a mis en Latin les deux Livres *De diætis* d'un Juif nommé *Ifaac*. Il a publié *Obfervationes Anatomicæ in Realdi Columbi Cremonenfis Anatomiam*, qui ont été imprimées à Francfort en 1590, *in*-8, avec l'Ouvrage du même *Columbus*. Le Docteur *Douglas* lui attribue la *Mantiffa Anatomica* qui parut à Copenhague en 1611, *in*-8, avec les V & VI Centuries Anatomiques de *Thomas Bartholin*; mais le célebre *De Haller*, que la mort a enlevé à la République des Lettres le 12 Décembre 1777, dit que cet Ouvrage appartient à *Rhodius*.

Erafme Pofthius, fils de *Jean*, naquit à Wurtzbourg le 3 Août 1582. Il étudia la Médecine à Padoue pendant deux ans, & delà il paffa à Bâle, où il fut promu au Doctorat en 1613. L'exemple de fon pere lui infpira le goût de voyager; il retourna en Italie & la parcourut, ainfi que la France, l'Angleterre & les Pays-Bas. Il mourut dans fa patrie le 27 Décembre 1618, âgé feulement de 36 ans.

POTAMON d'Alexandrie, habile Philofophe qui vivoit fous Augufte, fut Chef de la Secte *Eclectique*, ainfi appellée, parce que fes partifans choififfoient, parmi les opinions courantes, celles qui leur paroiffoient les plus faines & les plus probables. C'eft ainfi que *Potamon* prit un fage milieu entre l'incertitude des Pyrrhoniens & la préfomption des Dogmatiques. Il emprunta de chaque école de Philofophie ce qui

pouvoit perfectionner les connoiſſances de l'eſprit humain, & donna naiſſance à une maniere de raiſonner qui paſſe encore aujourd'hui pour la meilleure. C'eſt ſur les mêmes principes que les grands Maîtres de notre ſiecle ont établi la Théorie Médicinale.

POTIER ou POTERIUS, (Pierre) Médecin du XVII ſiecle, grand amateur des remedes chymiques, étoit d'Angers. Il exerça ſon Art en Italie, où il fut aſſaſſiné par un perfide ami. Les Ouvrages qu'il a laiſſés ſont tous marqués au même coin ; il n'eſt occupé que de relever les ſuccès de ſes cures & de vanter les merveilleux effets des remedes ſecrets qu'il employoit pour y parvenir. C'eſt avec oſtentation qu'il parle de ces remedes, & il ſe fait une fête d'annoncer qu'il n'a eu aucun beſoin de la ſaignée, ni des médicamens communément en uſage, pour guérir ſes malades. Un Médecin de notre ſiecle s'attire malheureuſement la confiance du public par les mêmes raiſons ; *Ailhaud* prétend guérir tous les maux par ſes ſeules poudres, & l'on croit ce qu'il dit, malgré le grand nombre de perſonnes qui ont été les victimes de leur aveugle crédulité.

Les Ouvrages de *Potier* conſiſtent en trois Centuries d'obſervations, dont la premiere fut imprimée à Veniſe en 1615, *in*-8, à Cologne en 1622 & 1625, *in*-12 ; la ſeconde à Bologne en 1622, *in*-8, & a Cologne en 1623, *in*-12 ; la troiſieme en 1643, *in*-4, avec les précédentes & les deux Livres *De Febribus.* Ces derniers ont encore été publiés à Paris en 1647, *in*-4, avec la *Pharmacopæa Spargyrica, id eſt, nova & inaudita, rariora & efficaciſſima ad graviſſimos quoſque morbos remedia conficiendi, ratio.* Ce Traité de *Potier* a paru ſéparément à Bologne en 1622, *in*-8, 1635, *in*-4, & à Cologne en 1624, *in*-12.

On a des éditions complettes des Œuvres du même Médecin, ſous ce titre :

Opera omnia Medica ac Chemica. Lugduni, 1645, 1653, *in*-8. *Francofurti*, 1666, *in*-8. *Ibidem*, 1698, *in*-4, avec les notes de *Fréderic Hoffmann.* Tout ce qui tient à la Polypharmacie n'a été nulle part plus accueilli qu'en Allemagne, & par une ſuite de ce goût général, on a cherché à deviner les ſecrets de *Potier* dans un Ouvrage imprimé à Francfort & à Leipſic, *in*-4. Il eſt intitulé : *Manes Poteriani, id eſt, Petri Poterii Inventa Chymica, anxiè hactenus deſiderata, ſecundùm mentem Autoris elaborata.*

POTTER, (François) Curé de Kilmington dans la Province de Sommerſet en Angleterre & Membre de la Société Royale de Londres, étoit de Meyre dans le Comté de Wilh ; où il naquit en 1594. Il étudia à Oxford, & pendant qu'il y faiſoit ſa principale affaire de la Théologie, il s'appliqua aux Mathématiques & à l'Hydraulique avec beaucoup de ſuccès. On dit que ce fut lui qui imagina, en 1640, la méthode de guérir les maladies par la transfuſion du ſang ; cette idée fut accueillie comme le ſont toutes les nouveautés, mais elle finit par être condamnée. *Potter* mourut aveugle au mois d'Avril 1678.

POUPART (François) naquit au Mans. Il fit ſes cours d'Humanités & de Philoſophie chez les Peres de l'Oratoire de ſa ville natale, vint enſuite à Paris où il s'appliqua avec ardeur à la Phyſique & à l'Hiſtoire Naturelle. La modicité de ſa fortune, qui tenoit un peu de l'indigence, auroit dû, ſemble-t-il,

fe détourner de l'étude de ces Sciences qui ne fourniffent pas ordinairement de promptes reffources pour mettre leurs amateurs en état de vivre à l'aife ; mais cette réflexion ne l'arrêta pas ; il fe laiffa aller où fon goût le portoit. Comme celui qu'il avoit pour l'étude des infectes étoit le plus attrayant, il employa une partie de fon tems à les obferver & à les difféquer ; & pour avancer les progrès qu'il efpéroit de faire dans cette étude, il s'appliqua férieufement à l'Anatomie & à la Chirurgie. La pratique de l'une & de l'autre lui parut même néceffaire, & pour cette raifon, il fe préfenta à l'Hôtel-Dieu de Paris, où il fubit les examens & fut reçu avec applaudiffement. Mais il étonna tout le monde quand il avoua qu'il n'avoit que la Théorie, & qu'il ne favoit pas même faigner. On l'inftruifit alors dans la Pratique de la Chirurgie pendant trois ans, & chacun s'empreffa à le diriger dans les opérations de cet Art, ainfi que dans les diffections anatomiques. *Poupart* fe fit enfuite recevoir Docteur en Médecine à Rheims, & en 1699, il fut admis à l'Académie des Sciences en qualité d'Eleve de *Mery*.

Ce Médecin mourut à Paris au mois d'Octobre 1708. Il n'étoit point Philofophe feulement par fes connoiffances, il l'étoit encore par fa conduite. Réduit à un genre de vie fort incommode & fort étroit, il le fupportoit avec gaieté. Son extérieur étoit modefte, & cette modeftie avoit paffé jufqu'à fon cœur. On a de lui une *Differtation fur la Sangfue* dans le Journal des Savans, un *Mémoire fur les infectes hermaphrodites*, l'*Hiftoire du Formica Leo*, celle du *Formica Pulex*, des *Obfervations fur les Moules*, une *Differtation fur l'apparition des efprits* à l'occafion de l'aventure de Saint Maur, & d'autres Mémoires dans le Recueil de l'Académie des Sciences. Il paffe auffi pour Editeur d'une *Chirurgie complette* qui eft extraite de plufieurs Traités écrits fur cet Art, & que le célebre *Haller* regarde comme un Ouvrage différent de celui de *Le Clerc*, qui porte le même titre.

Il ne faut point confondre le Savant, dont je viens de parler, avec *Olivier Poupard*, Médecin natif de Saint Maixent en Poitou, qui a mis au jour, en 1580, une Traduction Latine des Aphorifmes d'*Hippocrate*, & l'année fuivante, un Abrégé en la même Langue des Livres de *Galien* fur la méthode de guérir. Il eft encore Auteur des Ouvrages intitulés :

Traité de la faignée contre les nouveaux Erafiftratiens qui font en Guyenne. La Rochelle, 1576, *in*-12. Il eft fort éloigné de condamner la faignée, il la croit même néceffaire & fort utile ; mais comme l'abus engendre de grands maux, il blâme également ceux qui faignent toujours & ceux qui ne faignent jamais.

Confeil divin touchant la maladie divine & Pefte en la ville de la Rochelle. La Rochelle, 1583, *in*-12.

POUPPÉ DES PORTES (Jean-Baptifte-René) étoit le cinquieme Docteur en Médecine que fa famille avoit produit. Il naquit à Vitré en Bretagne le 28 Septembre 1704. A l'âge d'environ vingt ans, il commença à s'appliquer à la Médecine. Il étudia d'abord l'Anatomie fous *Duverney* & *Winflow* ; enfuite il fe livra à la Botanique avec d'autant plus de confiance, que prévenu en faveur des fpécifiques, il fe perfuadoit que la connoiffance des plantes le conduiroit à la fcience de guérir toutes les maladies. C'eft ainfi qu'il le dit lui même dans une lettre à fon frere, inférée dans l'Avertiffement qui eft à la tête d'un Ouvrage de

de sa façon, dont on donnera le titre. Mais revenu de cette prévention, il se mit bientôt à suivre les Hôpitaux, parce qu'il étoit convaincu de l'importance de l'observation dans l'Art de guérir. Assidu à se rendre dans ces asyles ouverts à l'humanité souffrante, il se bornoit aux maladies qui lui paroissoient les plus considérables, & il en décrivoit l'histoire chaque jour en rentrant chez lui. Ses après-midi étoient consacrées à la lecture des meilleurs Livres. Au bout de six ans d'étude à Paris, *Des Portes* alla à Rheims se faire recevoir Docteur. Ses talens le firent bientôt connoître. Il fut choisi à l'âge de 28 ans, pour remplir les fonctions de Médecin du Roi dans l'Isle de Saint Domingue. A cette qualité il réunit ensuite celle de Correspondant de l'Académie Royale des Sciences. Arrivé à sa destination, il rendit les services les plus importans à la Colonie: c'est à lui que l'on doit, en quelque sorte, le rétablissement de l'Hôpital du Cap. Il n'y avoit pas plus de vingt lits dans cette Maison, lorsqu'il commença à en être chargé; & avant sa mort, on en avoit augmenté le nombre jusqu'à cent. C'est encore à lui qu'on doit le réglement qui fut dressé, par lequel tout Chirurgien, avant d'exercer aux Isles, devoit servir l'Hôpital pendant un an, non seulement pour s'instruire des maladies du pays, mais aussi pour aider aux pansemens & seconder le zele des Freres de la Charité. *Des Portes* mourut au Quartier-Morin, Isle & Côte Saint-Domingue, le 15 Février 1748, âgé de 43 ans, 5 mois.

J'ai tiré cet Article du VI Cahier de supplément à l'année 1770 du Journal de Médecine, dans lequel M. *Roux* a consigné ces détails de la vie d'un homme qui a si bien mérité de l'humanité. On a de lui:

Histoire des maladies de Saint-Domingue. Paris, 1770, trois volumes *in*-12. Elle renferme d'excellentes observations sur l'air de Saint Domingue, & il en résulte que la corruption qui regne dans cet air est une des principales causes des maladies du pays. Le troisieme volume est un Traité des plantes usuelles de l'Amérique. On y a joint aussi deux Mémoires curieux, l'un sur le Sucre, l'autre sur une source d'Eau chaude trouvée dans l'Isle de Saint-Domingue, au Quartier de Mirbalais.

POURFOUR. (François) Voyez PETIT.

POURMAN ou PURMANN, (Mathieu-Godefroid) Chirurgien Allemand, se fit de la réputation dans les Troupes de Brandebourg depuis 1674 jusqu'en 1679. Il se retira alors à Halberstadt, où il se dévoua au service des malades attaqués de la peste qui s'étoit glissée dans cette ville peu de tems après son arrivée. En 1685, il se rendit à Breslau, & on l'y retint par de gros appointemens.

Pourman, a écrit plusieurs Ouvrages en sa Langue maternelle. Tels sont: une Chirurgie curieuse; une Chirurgie véritable en cinq Traités qui passent pour être fort utiles aux Chirurgiens d'Armée; un Livre des devoirs du Chirurgien pendant la peste, dans lequel il donne pour regle, ce qu'il avoit pratiqué lui-même pendant l'Epidémie d'Halberstadt; un autre sur la méthode de traiter les maladies vénériennes. C'est d'après *Goelicke* que *Manget* parle de ce Chirurgien dans sa Bibliotheque des Ecrivains en Médecine. *Haller* dit qu'il étoit homme d'esprit, & qu'il osa éprouver la transfusion du sang sur lui-même; mais

il ajoute qu'il s'épuifa d'ailleurs en recherches inutiles fur les caufes des maladies, qu'il eut une confiance aveugle en certains médicamens qui ne pouvoient point opérer tout ce qu'il en attendoit, & qu'il entaffa formules fur formules dans fes Ouvrages. En général, il comptoit trop fur les drogues dans la cure des maladies chirurgicales, il abufoit des topiques, & il pouffoit la crédulité jufqu'à ajouter foi à la poudre de fympathie. Partifan des Anciens, il recommanda l'ufage des cauteres & des tentes, & ne fentit point affez les inconvéniens du tamponnement dans la cure des plaies. Quant aux opérations délicates ou difficiles, on ne voit pas qu'il s'y foit beaucoup diftingué ; cependant *Freind* le cite pour avoir pratiqué la Bronchotomie, & d'autres difent qu'il trépana deux fois le Sternum.

POZZI (Jofeph-Hippolyte) naquit en 1697 à Bologne, & reçut de la Nature un génie étendu & un efprit plein de vivacité. Au fortir de la Philofophie, il s'appliqua à la Médecine, prit le bonnet de Docteur en cette Science, & fut chargé de donner des leçons d'Anatomie dans les Ecoles de fa ville natale. L'an 1732, il fit imprimer deux Difcours & un Traité complet d'Anatomie, rédigé en forme épiftolaire. On lit auffi de lui, dans le fecond volume des Actes de l'Inftitut de Bologne, une Differtation affez favante *De Malo Punico*.

Quoiqu'il fe foit appliqué toute fa vie à l'étude de la Médecine & de l'Anatomie, il n'a pas laiffé d'entretenir commerce avec les Mufes. La Poéfie a été fa plus chere occupation jufqu'à fa mort arrivée en 1752. Il faifoit des Vers avec la plus grande facilité. Il fut marié trois fois, & il eut des enfans de toutes fes femmes. Etant devenu veuf, & fe trouvant à Rome, lorfque le Cardinal Lambertini fut élu Pape fous le nom de Benoit XIV, celui-ci le fit fon Camérier d'honneur & fon Médecin extraordinaire. *Pozzi* a laiffé pour héritier de fon nom & de fes talens, M. *Vincent Pozzi*, aggrégé au College des Médecins de Bologne, Profeffeur public de Chymie & Coadjuteur du célebre *Jacques Beccari* dans l'Inftitut de la même ville.

Le Recueil des Poéfies de notre Médecin a paru à Venife en 1776, trois volumes *in*-8. Il eft en Italien. Un de ces volumes contient les Rimes joyeufes de l'Auteur, parmi lefquelles il y a un fonnet où il fe peint ainfi lui-même :

« Je fuis maigre & effilé ; je fuis franc & hardi ; & il y a deux ans que j'en » avois trente-fix ; mes membres font proportionnés, & je ne voudrois être ni » plus beau, ni plus laid que je ne le fuis. Je n'ai pas de richeffes, mais je ne » fuis pas dans le befoin ; j'ai cinq enfans, & dans deux mois, j'en aurai fix ; » j'ai été jufqu'à préfent mari de trois femmes, fans parler de mes autres faits. » J'aime les échecs & les cartes ; je fuis colere & je m'emporte aifément ; je » tiens ma place parmi les Médecins & parmi les Poëtes. Je devrois être fage » & je fuis fou ; je mange bien, je bois encore mieux, & j'étudie peu. Voilà ma vie & voilà mon portrait. » On ne peut leur reprocher d'être flattés.

PRADILLES, (Jacques) de Montpellier, reçut le bonnet de Docteur en Médecine dans les Ecoles de cette ville, fous *André Du Laurens*. Après fa promotion qui date de 1590, il fuivit pendant quelques années les exercices de la Faculté, & fut nommé, en 1603, à la Régence que *Jean Hucher* laiffa vacante.

Il fuccéda, en 1617, à *Jean Varandè* dans la place de Doyen, & mourut deux ans après, le dernier jour d'Avril 1619.

PRÆDAPALIA. Voyez BERTAPALIA.

PRANAGORE ou PRAXAGORE, fils de *Néarque*, naquit à Cos. Il fut contemporain de *Diocles* & vécut conféquemment dans le XXXVII fiecle. L'Anatomie excita fon attention & fa curiofité, mais réduit à ne difféquer que des brutes, ce qu'il favoit en Anatomie étoit très-fuperficiel & point exact: c'eft le jugement qu'en porte *Galien* qui certainement avoit lu les Ouvrages de *Praxagore*, dont il faifoit peu de cas. Ce Médecin n'en eut cependant pas moins de réputation; elle fut même telle, qu'elle lui attira des difciples, entre autres *Philotime*, *Pliftonique* & le fameux *Hérophile*, qui ont cultivé tous trois l'Anatomie, & rendu publics leurs travaux & leurs obfervations.

Praxagore eft un des derniers *Afclépiades* qui aient eu quelque réputation dans l'Art de guérir. L'opinion où il étoit que les nerfs tiroient leur origine du cœur, & que les arteres parvenues à l'extrêmité des parties fe convertiffoient en nerfs, l'avoit conduit à regarder le cerveau comme une excrefcence ou une appendice de la moëlle épiniere. Il prétendoit auffi que les arteres ne contiennent point de fang, d'où l'on peut inférer qu'il commença à diftinguer les arteres des veines. *Erafiftrate*, après lui, fit la même diftinction & s'expliqua plus clairement fur le contenu de ces différens vaiffeaux; felon lui, les veines ne font naturellement remplies que de fang, & les arteres que d'efprit ou d'air.

Tout attaché que parût le Médecin, dont nous parlons, à la Secte des Dogmatiques, il ofa abandonner la méthode d'*Hippocrate*. Il rapportoit les caufes des maladies à la qualité des humeurs; il en diftinguoit même de dix efpeces, fans compter le fang: mais un fyftême auffi mal arrangé n'a pu influer fur fa pratique, fans le conduire plus fouvent à l'erreur qu'à la vérité. On trouve dans *Cælius Aurelianus* quelques fragmens de fa doctrine. Ses procédés curatifs dans la paffion iliaque tenoient plus à l'art de tourmenter les malades qu'à celui de les foulager. Après avoir long-tems continué les vomitifs fans fuccès, dans la vue de faire évacuer par en haut les excrémens contenus dans les inteftins, il ouvroit quelquefois la veine, & rempliffoit le canal inteftinal d'air qu'il injectoit par l'anus. Lorfqu'il avoit mis le malade à ces cruelles épreuves, il incifoit le ventre & même l'inteftin, dont il tiroit les matieres retenues, & le recoufoit. Sa pratique n'étoit ni plus douce ni plus efficace dans le traitement de l'épilepfie; il commençoit par faire rafer la tête, & après plufieurs remedes rebutans & inutiles, il employoit le fer & le feu. *Cælius Aurelianus* & *Galien* citent plufieurs de fes Ouvrages, dont la perte ne mérite pas nos regrets, fi l'on en juge par ce qui nous en refte: on trouve dans la méthode curative de *Praxagore* plus de témérité que de raifonnement, plus d'effais que d'obfervations. C'eft ainfi qu'au rapport de *Celfe*, les fectateurs d'*Hippocrate* s'égarerent dans la pratique, en imaginant différentes manieres de traiter les maladies.

PRATENSIS ou DU PRÉ (Jean-Philippe) naquit en 1543 à Arhusen, ville de Dannemarc dans le Nord-Jutland, de *Philippe Du Pré*, François de nation, qui fut Chirurgien de Christian III. Il voyagea dans les pays étrangers aux dépens de la Cour, avec *Pierre Severini*, & il en rapporta le titre de Docteur en Médecine qu'il prit en Italie. En 1571, on le nomma Professeur en cette Science à Copenhague; mais il ne remplit sa Chaire que pendant peu d'années. Il lui survint un crachement de sang en enseignant, & il en mourut entre les bras de ses auditeurs le premier de Juillet 1576. On a de lui quelques Ouvrages de Poésie, d'Astrologie & de Médecine, & parmi ceux-ci une Dissertation *De ortu & progressu, subjectis & partibus Medicinæ*, qui fut imprimée à Copenhague en 1572.

PRATENSIS ou A PRATIS, (Jason) Docteur en Médecine natif de Ziriczée en Zélande, étoit fils de *Thomas*, lui-même savant Médecin. *Jason* fleurissoit vers l'an 1520. La diversité de ses talens le fit connoître avantageusement, & en particulier du côté de la Poésie, dans laquelle il excella pour la composition des vers héroïques. Il mourut dans sa ville natale le 22 Mai 1558, & fut enterré dans le chœur du Temple principal, où l'on grava cet éloge funebre sur son tombeau :

EPITAPHIUM

Eruditissimi ac celeberrimi Viri

JASONIS PRATENSIS,

Medici Ziriczæi.

Obiit XI Kal. Junii

MDLVIII.

Scaldia quæ pratis, latisque extenderis agris,
Aspice PRATENSIS *posthuma busta tui:*
Hic situs est, non quem Colchis malè sensit Iason,
Aut qui Medææ struxerat arte dolum:
Sed Urbs quem peperit Medicum, Zirizæa, suâque
Arte dedit firmâ posse salute frui.
Ecce per immensum diffusa volumina mundum
Optima victuri dant monumenta Viri,
Quæque per Aönios cecinit doctissimus hortos
Et tot conspicuô carmina fulta pede.
Sufficiat genuisse duos: LÆVINUS, IASON,
Nomina sunt opibus splendidiora tuis.

Nous avons les Ouvrages suivans de la façon de ce Médecin:

Libri duo de Uteris. Antverpiæ, 1524, in-4. *Amstelodami*, 1657, in-12.

De parturiente & partu Liber. Antverpiæ, 1527, in-8. *Amstelodami*, 1657, in-12.

Liber de arcenda sterilitate & progignendis liberis. Antverpiæ, 1531, in-4. *Amstelodami*, 1657, in-12.

De tuenda valetudine Libri quatuor. Antverpiæ, 1538, in-4.

De Cerebri morbis, hoc est, omnibus ferè curandis, Liber. Basileæ, 1549, in-8.

La bonne Latinité de ces Ouvrages les feroit eftimer, fi les maximes frivoles que l'Auteur a répandues jufques dans fa pratique, ne rendoient fautif ou inutile tout ce qu'il avance fur la cure des maladies. On eft d'ailleurs rebuté de la lecture de ces Ouvrages par la crédulité de l'Auteur, qui eft extrême. Il débite les contes les plus ridicules & les hiftoires les plus apocryphes fur l'art de faire des enfans, & les vifites que les jeunes veuves recoivent pendant la nuit de la part de leurs maris qu'elles ont enterrés. La foi qu'il femble ajouter à de pareils contes, inventés par des veuves incontinentes pour pallier leurs défordres, fait elle feule la preuve la plus complette de l'imbécille crédulité de *Pratenfis.*

PRÊTRES PAÏENS (Les) ont fait affez de figure dans la Médecine ancienne. Succeffeurs de ces hommes fans miffion qu'un Charlatanifme fuperftitieux avoit fait regarder comme Médecins, ils s'enhardirent à promettre la guérifon aux malades, & foutinrent leurs promeffes par l'appareil impofant de leur miniftere. Comme le commerce qu'on leur attribuoit avec les Dieux les mettoit beaucoup plus à portée d'abufer de la crédulité du vulgaire, déja trompé fi groffierement fur tous les objets de fon culte, ils convertirent les preftiges en cérémonies religieufes, & parmi elles, ils accréditerent fingulierement l'*Incubation*, qui confiftoit à coucher dans le Temple de quelque Divinité pour obtenir la guérifon de fes maux. On ne fauroit bien détailler tout ce qui a rapport à cette matiere, fans recourir aux Auteurs qui en ont fait l'objet de leurs recherches; mais comme M. *Du Jardin* s'eft attaché à raffembler tout ce qu'ils ont dit de mieux, je me bornerai à rapporter ce qu'il en a laiffé dans fon Hiftoire de la Chirurgie que je vais copier.

Pour que perfonne ne mourût entre les mains des Prêtres, ils n'admettoient à l'incubation que des malades fufceptibles d'une guérifon prompte & facile; & pour éviter d'autant mieux d'être trompés fur cet article, quoiqu'ils le fuffent quelquefois, ils obligeoient les malades à confulter auparavant le Dieu dont ils imploroient le fecours. Miniftres connus de la Divinité, les Prêtres en devenoient alors l'ame & l'organe, & ils ne manquoient pas de dicter les réponfes à leur gré.

Quand le malade étoit admis, il y avoit des cérémonies préalables, auxquelles on mettoit un appareil propre à en impofer au peuple toujours avide du merveilleux. Du fanctuaire ou du fond des temples, il fortoit quelquefois une agréable vapeur qui rempliffoit le lieu où fe tenoient les confultans: c'étoit l'arrivée du Dieu qui parfumoit tout par fa préfence. Après ces préparations cérémonielles, venoient les jeûnes, les expiations & les luftrations, pour lefquelles on préféroit l'eau de la mer, quoiqu'à fon défaut celle de fontaine fuffît: car il eft bon d'obferver que le Dieu ne fe communiquoit pas à des fujets impurs. A ces religieufes grimaces fuccédoient les facrifices, & chaque temple avoit les fiens. Par-tout on s'accordoit fur leur néceffité, prefque par-tout on différoit dans

la maniere & dans l'espece. En certains endroits, on sacrifioit à *Esculape* des moineaux, & en d'autres c'étoit des coqs : à Cyrene, ce Dieu agréoit le sacrifice des chevres & le rejettoit à Epidaure. A Titane, on lui offroit le taureau, l'agneau & le porc; l'*Esculape* d'Athenes, bien plus sobre, se contentoit de noix, de figues & d'autres menues denrées semblables. Tous ces dons, qui étoient de précepte légal, n'excluoient pas la pieuse générosité des dévots; les Prêtres s'en seroient bien gardés. Leur vigilance, sur l'article de leurs intérêts, avoit été jusqu'à faire établir, à Epidaure & à Cyrene, une loi qui défendoit aux citoyens, ainsi qu'aux étrangers, de rien emporter des victimes ou de ce qui avoit été consacré aux Dieux. Tout devoit être consommé dans l'enclos du temple. Les Prêtres se faisoient ainsi payer cherement la peine de sacrifier des victimes dont ils mangeoient la chair.

Après toutes ces formalités, on passoit à d'autres cérémonies qui, pour avoir un objet plus sérieux, n'en étoient pas moins illusoires : je parle de celles qui se rapportoient directement à la guérison. La Divinité, dans tous les temples, se communiquoit d'une maniere particuliere, mais dans celui d'Athenes elle exerçoit en personne; c'est ce qu'on apprend par le *Plutus* d'Aristophane, le morceau de l'antiquité qui répand le plus de lumieres sur notre sujet.

Quand les ablutions & les sacrifices étoient finis, les malades se couchoient, le Sacrificateur éteignoit les lampes & recommandoit de dormir, ou du moins de garder un profond silence par respect pour le lieu : car le moindre bruit effarouchoit la Divinité, qui avoit de bonnes raisons pour ne pas s'exposer aux regards curieux & indiscrets des profanes. Lorsque le Sacrificateur croyoit tout son monde bien endormi, il saisissoit ce moment pour faire sa ronde & s'emparer des noix, des figues, des gâteaux & des autres offrandes qui avoient été transportées de l'autel sur la table sacrée, & emportoit toute cette victuaille pour manger avec sa famille; car puisqu'il guérissoit pour le Dieu, il étoit juste qu'il mangeât pour lui. Le lendemain on disoit que l'Immortel avoit tout consommé.

Vers le milieu de la nuit, lorsque tout étoit calme, *Esculape*, ou plutôt le Prêtre qui en faisoit les fonctions, accompagné de plusieurs femmes qu'on faisoit passer pour les filles du Dieu, visitoit les malades & leur ordonnoit le remede qu'il jugeoit convenable; un aide le préparoit sur le champ & le Dieu en faisoit l'application. Quelques-uns de ces malades guérissoient par hazard & d'autres se croyoient guéris, ce qui revient à-peu-près au même. Comme les Charlatans de nos jours, les Prêtres avoient des gens affidés qui ne venoient dans les temples que pour faire éclater la puissance de la Divinité. C'est ce qu'on voit par cette inscription de la fameuse table d'*Esculape*, qui fut trouvée parmi les débris d'un temple de ce Dieu, dans une isle du Tibre. « Le Dieu a rendu ces » jours-ci l'Oracle suivant au nommé Caïus qui étoit aveugle; qu'il se présentât » à l'Autel sacré; qu'après avoir fléchi les genoux, il passât de la droite à » la gauche, & mît ses cinq doigts sur l'autel; qu'ensuite il levât la main & » l'appliquât sur ses yeux. Il l'a fait & il a recouvré la vue en présence du » peuple qui a fait éclater sa joie, en voyant les miracles qui se faisoient sous » notre Empereur Antonin. »

L'objet de ces faux miracles qu'ils publioient de tems à autre, étoit de réveiller l'attention du peuple & de foumettre les incrédules. Pour l'ordinaire, ils prefcrivoient des remedes naturels, mais affaifonnés de fuperftition. S'agiffoit-il d'en configner les bons effets fur des tablettes publiques ? C'étoit toujours des maladies graves, défefpérées, incurables, qu'ils avoient guéries. On en jugera par les Infcriptions fuivantes :

« Lucius avoit une pleurélie formée, en forte qu'on défefpéroit de fa vie. » Le Dieu lui a rendu cet Oracle : Qu'il vînt prendre de la cendre fur fon » autel & que l'ayant mêlée avec du vin, il l'appliquât fur fon côté ; ce » qu'ayant fait, il a été guéri, a rendu publiquement graces au Dieu & en » a reçu les félicitations du peuple. »

» Julien vomiffoit ou crachoit du fang, de façon que l'on n'en efpéroit plus » rien. L'Oracle du Dieu lui a répondu, qu'il vînt dans fon temple, qu'il prît » des pigeons fur fon autel & qu'il en mangeât pendant trois jours avec du » miel : ce que Julien ayant fait, il a été guéri, & il eft venu en rendre » au Dieu fes actions de graces, en préfence de tout le peuple. »

« Le Dieu a rendu cet Oracle à Valerius Aper, foldat, qui étoit devenu aveu- » gle : qu'il prît du fang d'un coq blanc, qu'il y mêlat du miel, & qu'il en fit un » collyre, dont il mettroit fur fes yeux pendant trois jours. Il a vu, & il eft venu « rendre publiquement graces à *Efculape.* »

Les remedes qu'on décrit ici, fans être énergiques, font au moins indiqués & relatifs aux circonftances ; ils ont donc pu être utiles : mais fi l'on peut inférer delà que les Prêtres avoient quelques connoiffances dans l'Art de guérir, on ne fauroit excufer l'abus qu'ils en faifoient. On voit dans ces Infcriptions, & fpécialement dans la derniere, combien ils cherchoient à en impofer fur la nature du mal. La difficulté de voir de ce foldat qu'on dit aveugle, avoit vraifemblablement fa caufe dans une violente ophthalmie, puifque nos Oculiftes modernes font encore appliquer, dans le même cas, le fang de pigeon, qui, toute fuperftition à part, a la même vertu que celui du coq blanc. Voilà de ces fupercheries particulieres à ces charlatans : mais quelquefois auffi les Grands s'aviliffoient jufqu'à confpirer avec eux pour tromper le Prince & le peuple. Deux hommes de baffe condition, payés fans doute pour contrefaire, l'un l'aveugle, l'autre le boiteux, fe préfentent à l'audience de Vefpafien, & le prient de vouloir bien leur accorder le remede que *Sérapis* leur avoit révélé en fonge. Il ne s'agiffoit que de cracher dans l'œil du premier & de toucher du bout du pied le fecond. L'Empereur avoit trop de bon fens pour s'expofer au ridicule de cette cérémonie ; mais preffé par fes courtifans, moins délicats que lui fur les fuites de cette flatterie infigne, il touche les prétendus malades & ils font guéris. Les Prêtres, gagés pour captiver le peuple par l'attrait du merveilleux, repaiffoient fouvent fa crédulité de pareilles chimeres. Près du temple que le Cenfeur Fulvius avoit fait bâtir à *Apollon*, fur le Mont Soracte, il y avoit un College de Prêtres, qui, pour accréditer les oracles du Dieu dont ils étoient les miniftres, marchoient fur des charbons ardens, qui ne leur faifoient aucun mal, parce qu'ils s'étoient auparavant frotté les pieds de certaines drogues connues des Bateleurs modernes

qui avalent du feu & font d'autres preſtiges de cette eſpece. On ſait que *Junon*, ſous le nom de *Lucine* qu'elle partageoit avec *Diane*, étoit invoquée dans les accouchemens, & qu'elle avoit en cette qualité un culte particulier à Rome. Les Dames Romaines qui ne pouvoient avoir d'enfans, ſe rendoient à certaines heures dans ſon temple. Là dépouillées de leurs vêtemens & dévotement proſternées, elles recevoient avec docilité pluſieurs coups de fouet qu'un Luperque ou Prêtre de Pan leur appliquoit avec des lanieres faites de peau de bouc. Si cette fuſtigation ne les rendoit pas fécondes, elle avoit au moins la propriété de les diſpoſer à le devenir. On eut pu exécuter chez ſoi la recette; mais on lui croyoit une toute autre vertu, lorſqu'elle étoit adminiſtrée dans le temple & par les mains d'un Prêtre. L'hiſtoire ancienne, remplie de traits ſemblables, n'offre peut-être pas un tour de charlataniſme auſſi impudent que celui-ci. Une femme qui avoit dans le corps un ver extraordinaire, ſe trouvant abandonnée des plus habiles Médecins, vint à Epidaure pour prier *Eſculape* de l'en délivrer. Comme ce Dieu étoit alors abſent, (car on croyoit que les Dieux quittoient quelquefois leurs temples & faiſoient des voyages en certains pays) les Miniſtres du temple la firent coucher dans le lieu deſtiné à l'incubation, & préparerent l'appareil néceſſaire pour la cure. L'un d'eux ayant coupé la tête à cette femme, tira le ver qui étoit effrayant & d'une longueur prodigieuſe. Ils ſe mirent enſuite en devoir de lui remettre la tête & de la rajuſter comme auparavant; mais ils ne purent en venir à bout. Heureuſement le Dieu revint, & après les avoir réprimandés d'avoir entrepris une cure qui n'étoit pas de leur compétence, par ſon pouvoir irréſiſtible & divin, il remit la tête ſur ſon tronc & renvoya l'étrangere en bon état. C'eſt à des pieges ſi groſſiers que ſe prenoient & le peuple & les gens les plus inſtruits, & les Grands même, qui tous étoient peuple ſur cet article. Mais doit-on en être ſurpris? Malgré toute la Philoſophie, dont on fait honneur à notre ſiecle, on voit des Charlatans publier des cures preſque auſſi ridicules, qui cependant s'établiſſent dans la crédulité publique.

Après des guériſons auſſi ſpécieuſes, un malade manqué par les Prêtres auroit eu bonne grace de ſe plaindre ! Combien de raiſons n'avoit-on pas à lui oppoſer? On lui reprochoit la modicité de ſes préſens, ou ſes crimes, ou quelque omiſſion dans le cérémonial des préparatifs, & tous les jours on payoit de cette monnoie l'imbécille crédulité des dévots qui vouloient bien s'en contenter. De tems en tems il ſe trouvoit des gens éclairés, aſſez courageux pour déchirer le voile qui couvroit ces miſérables preſtiges. On lit que Polémon dormant dans le temple d'*Eſculape* pour apprendre de lui les moyens de ſe guérir de la goutte, ce Dieu lui apparoît & lui ordonne de s'abſtenir de boire froid. Polémon lui répond: *Que ferois-tu, mon ami, ſi tu avois à guérir un bœuf?* Il y a plus: quoique dans trois grandes Ecoles de Philoſophie on traitât les Oracles d'impoſtures, il y avoit peu de Grecs qui ne les allaſſent conſulter ſur leurs maladies. On exécutoit même avec la plus grande exactitude toutes leurs ordonnances, quelque rebutantes qu'elles fuſſent, & l'on cherchoit à éluder celles des plus habiles Médecins. C'eſt un reproche que faiſoit *Galien* à ſes contemporains, & nous aurions le même droit de le faire aux nôtres.

On a vu ce qui ſe pratiquoit dans le temple d'Athenes. Ailleurs, le Dieu ſe

bornoit

bornoit à prefcrire des remedes aux malades, & à leur promettre la fanté; quelquefois il les guériffoit miraculeufement pendant le fommeil. Là il prefcrivoit des remedes, tantôt affez clairs, tantôt énigmatiques, que les Prêtres fe chargeoient toujours d'expliquer. Si les fonges n'étoient pas fufceptibles d'une interprétation fatisfaifante, on faifoit dormir de nouveau les malades, avec la précaution de leur remplir l'efprit des idées les plus propres à leur infpirer des fonges favorables. L'imagination prévenue de tout ce qu'on leur avoit inculqué des guérifons & des oracles du Dieu, le lieu même & les circonftances, les difpofoient à fe retracer, la nuit, les idées dont ils avoient été préoccupés pendant le jour. Les plus petites attentions n'étoient point oubliées pour les fuccès. On favoit que certains alimens rendent le fommeil difficile : on les interdifoit aux malades. Quelquefois pour ébranler encore plus l'imagination du fujet, on le faifoit coucher fur des peaux de victimes immolées aux Dieux. Si tous ces foins ne réuffiffoient pas, un Prêtre officieux faifoit pour lui l'incubation, & alors il étoit toujours sûr d'avoir un fonge, vrai ou fuppofé. Mais pour en être réduit à cette reffource, il falloit que le malade n'eût fait aucun rêve; s'il en avoit fait un, quelqu'il fût, les Prêtres ne devoient jamais refter court; car, dit Artémidore, les compofitions des Dieux font fimples & fans énigmes; lors même que les Dieux parlent obfcurément, ils fe font fuffifamment entendre. Témoin cette femme, qui ayant une inflammation à la mammelle, fongea qu'un agneau l'allaitoit. Elle y appliqua, en forme de cataplafme, l'*Arnogloffe*, c'eft-à-dire le plantain, & elle fut guérie. Arnogloffe fignifie en Grec, *Langue d'Agneau*. Par cette heureufe interprétation, on peut juger combien les Prêtres avoient beau jeu pour expliquer ces fortes de fonges.

Le fameux impofteur Alexandre avoit eu l'adreffe de propofer des moyens curatifs encore plus faciles & plus commodes. Il fuffifoit d'envoyer un billet cacheté, qui contenoit les demandes que l'on vouloit faire à l'Oracle. Ce billet étoit décacheté par le Miniftre; celui-ci, après y avoir écrit ce qu'il vouloit, avoit l'art de le refermer fans qu'il y parût. Le lendemain on le recevoit tout cacheté avec la réponfe de l'Oracle, où il y avoit toujours affez de laconifme & d'ambiguité pour cadrer à tous les événemens; femblable au foulier de Théramene qui pouvoit être chauffé par toutes fortes de perfonnes, ou à la mefure Lesbienne, inftrument de plomb qu'on pouvoit appliquer également à toutes fortes de figures, droites, obliques, longues, carrées, &c.

Entre les preuves fans nombre que nous pourrions rapporter de cette ambiguité captieufe, il en eft une d'autant plus frappante, qu'elle intéreffoit le plus puiffant Potentat de l'univers. Alexandre le grand étant tombé malade à Babylone, quelques-uns des principaux de fa Cour paffent une nuit dans le temple de *Sérapis* & demandent à ce Dieu, s'il ne feroit pas à propos de faire apporter le Roi lui-même, pour qu'il le guérît plus commodément. Le Dieu répond : *Qu'il vaut mieux pour Alexandre qu'il demeure où il eft.* Quelque pût être l'événement, *Sérapis* auroit toujours eu raifon. S'il eût laiffé venir Alexandre, & qu'il fût mort en chemin ou dans le temple, à quel difcrédit ne fe feroit-il pas expofé! Si le Roi recouvroit la fanté fans fortir de Babylone, quelle gloire pour l'Oracle! S'il mouroit, c'eft qu'il lui étoit plus avantageux de mourir après des conquêtes qu'il ne pouvoit

étendre plus loin, ni peut-être même conserver. Il fallut s'en tenir à la derniere leçon, qui fut tournée effectivement à l'avantage du Dieu, dès qu'Alexandre fut mort.

D'autres fois les Prêtres prescrivoient des remedes avec des circonstances bizarres; de maniere qu'ils étoient toujours maîtres d'assurer, tant que le malade n'étoit pas guéri, qu'on n'avoit encore pu les trouver. Tel est celui que l'Oracle indiqua à Phéron, fils de Sésostris & son successeur au trône d'Egypte. Ce Prince, follement irrité de voir la crue excessive du Nil, décocha contre ses eaux une fleche: c'étoit un crime énorme aux yeux des Egyptiens qui avoient la plus grande vénération pour ce fleuve. Peu après Phéron devint aveugle, c'est-à-dire, qu'il perdit pour un tems la faculté de voir, par une inflammation ulcéreuse de la conjonctive & des paupieres, ou par quelques maladies de cette nature, si communes encore aujourd'hui en Egypte, tant par les vapeurs humides dont l'athmosphere est chargée pendant les débordemens du Nil, que par les sables que des vents impétueux élevent pendant les chaleurs brûlantes de ce climat. Quoiqu'il en soit, les Prêtres ne manquerent pas de faire entendre à ce Prince que c'étoit le châtiment de son crime, & cet aveuglement dura dix ans. La onzieme année, l'Oracle de la ville de Butés publia que le terme de la punition étoit expiré, & que le Roi recouvreroit la vue, en se lavant les yeux avec l'urine d'une femme qui n'auroit connu d'autre homme que son mari. Il commença par l'urine de la Reine, sa femme, qui fut sans effet; il mit ensuite à la même épreuve, & avec aussi peu de succès, celle de toutes les autres femmes de la ville. La femme de son jardinier, plus fidele ou plus heureuse que les autres, fournit enfin de son urine, & celle-ci guérit le Prince. La reconnoissance lui fit épouser cette femme; mais toutes les autres furent rassemblées, & brûlées avec la ville. Si les Prêtres n'avoient eu d'autre vue que de faire persévérer le Roi dans l'usage d'un remede salutaire, qui ne pouvoit agir que lentement, & le prémunir contre le dégoût par un espoir toujours renaissant, la ruse eût été innocente; mais elle ne devoit intéresser ni la vie, ni même l'honneur de celles qui fournissoient le remede. On sait qu'alors, ainsi que de nos jours, on vouloit guérir promptement: si la maladie est longue, on se dégoûte bientôt des remedes. Ce n'est point à la Nature qu'on s'en prend, c'est au Médecin. On n'apperçoit ni son habileté, ni sa prudence, on ne voit que sa lenteur; la patience échappe, il est congédié. Vient enfin un Charlatan, qui n'est quelquefois que l'heureux témoin du bienfait de la Nature disposée par le Médecin, & plus souvent encore l'assassin complaisant du malade dont il accélere la mort en lui promettant la santé.

Les Prêtres, ainsi que nos Charlatans, eussent volontiers amené l'usage de se faire traiter par procuration; mais toute leur facilité, leur condescendance, ne purent les garantir d'être croisés par quelques fourbes, aussi rusés qu'eux, qui entreprirent sur leurs droits. Les temples ne conserverent donc pas constamment le privilege exclusif des oracles & des incubations; ces cérémonies se pratiquoient aussi dans des antres & des cavernes: leur obscurité inspire je ne sais quelle horreur favorable à la superstition. Il y avoit à Nisa, près de Rhodes, un de ces antres devenu fameux. Les malades qui avoient confiance aux Dieux guérisseurs, se rendoient dans un village voisin chez des Prêtres qui faisoient, pour les malades,

les incubations. Ils menoient ces malades dans l'antre, où ils reſtoient pluſieurs jours ſans manger; & pendant ce tems-là, ils tâchoient d'avoir des ſonges bienfaiſans par l'entremiſe des Prêtres qui leur ſervoient d'initiateurs. Cet antre étoit inacceſſible, & d'un abord dangereux pour tous ceux qui n'y entroient pas ſous les auſpices des Prêtres. Les impoſtures & les preſtiges de ces Charlatans révérés, avoient répandu parmi le peuple, naturellement crédule & ſuperſtitieux, une aveugle myſticité qui ne lui laiſſoit rien voir de naturel, ni dans les maladies, ni dans leur traitement : il lui falloit par-tout du merveilleux. Les remedes paroiſſoient bien plus ſpécifiques, quand ils étoient annoncés par des ſonges ou par des viſions. Ces ſonges ſalutaires étoient devenus ſi familiers & tellement en vogue, qu'il ne falloit pour s'en procurer ni temple, ni caverne : on en avoit également chez ſoi. Le préjugé, joint au deſir de rêver; conformément à ſon état, étoit un sûr moyen d'en obtenir : la Théologie païenne avoit ſur cela des principes qu'on admettoit ſans examen. Elle enſeignoit que le ſommeil étoit le tems le plus convenable pour entendre la voix des Dieux; qu'ils ne parloient pas à nos oreilles, mais à notre intelligence, & que la veille étoit ſujette à trop de diſtractions, pour que des mortels fuſſent capables du recueillement qu'exigeoit cette auguſte communication. On peut juger combien ce jargon myſtique avoit de pouvoir ſur des eſprits ſubjugués par des preſtiges continuels.

Pour tenir toujours en haleine la ſuperſtition populaire, on multiplioit par-tout les objets de culte. On avoit conſacré à certaines Divinités des fontaines, dont les eaux avoient la réputation de guérir les maladies. Si toutes ces fontaines avoient eu quelque principe minéral pour fonder la ſuperſtition, elle eût été plus excuſable; mais la plupart n'étoient que des eaux ordinaires. Près du temple d'Amphiaraüs, il y avoit une fontaine qui portoit ſon nom : ſes eaux ne ſervoient ni aux ſacrifices, ni aux luſtrations, ni aux ablutions des mains; elles n'étoient deſtinées qu'à recevoir les pieces d'or & d'argent des pieux imbécilles, qui s'imaginoient avoir trouvé dans la réponſe de l'Oracle quelque ſoulagement à leurs maux. Les Prêtres, pour mieux en impoſer encore, rendoient juſqu'aux animaux complices de leurs impoſtures. On publioit qu'un cheval malade & abandonné, qui de ſon propre mouvement alloit tous les jours boire à une fontaine conſacrée à *Eſculape*, avoit par ſa bienfaiſance recouvré la ſanté & l'embonpoint. Les Romains eurent auſſi de ces fontaines merveilleuſes; l'Oracle de Gérion, près de Padoue, étoit accrédité par une fontaine dont les eaux, ſelon Claudien, rendoient la parole aux muets & guériſſoient les maladies.

Il y avoit de plus dans les carrefours des eſpeces de Bateleurs à tréteaux, comme les nôtres, qui, à l'imitation des Prêtres, ſe mêloient de faire, pour la cure des maladies, des expiations & des preſtiges. Le peuple imbécille couroit leur acheter cherement un eſpoir frivole, dont il étoit toujours dupe; mais les Prêtres ne vouloient avoir rien de commun avec eux, » parce qu'ils étoient, dit M. de Fonte- » nelle, des Charlatans plus nobles & plus ſérieux, ce qui fait une grande différence en ce métier là. » En effet, ni les Bateleurs, ni les antres, ni les fontaines n'eurent jamais la célébrité des temples; la majeſté de ces aſyles conſacrés par la Religion, en impoſa toujours aux hommes. On y dépoſoit les inſtrumens de Chirurgie, fort rares alors, & tout ce qu'on croyoit digne d'être conſervé &

tranſmis à la poſtérité ; on y inſcrivoit les remedes qui avoient opéré quelques guériſons éclatantes, afin qu'ils puſſent ſervir à d'autres en pareille occaſion. Ceux qui s'étoient trouvés ſoulagés, pour marquer leur reconnoiſſance, envoyoient de petits tableaux, contenant le détail de la maladie & des remedes auxquels on croyoit devoir ſa guériſon ; d'autres y faiſoient mettre la repréſentation des parties de leur corps qui avoient été l'objet de la cure. Il y avoit encore pluſieurs autres eſpeces de tableaux ; ſur les uns étoient peintes les perſonnes guéries, d'autres portoient une ſimple inſcription ou formule de reconnoiſſance; quelques-uns contenoient le nom de la perſonne convaleſcente, l'hiſtoire de ſa maladie, & le remede qui l'avoit guérie : tous ces dons étoient de matiere plus ou moins précieuſe, ſelon la fortune ou la ferveur des particuliers. Ils étoient ſuſpendus dans les temples, comme des témoignages irrécuſables du pouvoir de la Divinité bienfaiſante, & c'étoit autant de moyens sûrs pour entretenir la crédulité des dévots ; comme aujourd'hui les deſcriptions de toutes ces cures imaginaires ou infidellement rapportées, que les Charlatans répandent avec tant de profuſion dans les places publiques, ſont autant de pieges pour les ſots.

Les Prêtres, comme les Charlatans modernes, moins jaloux de guérir effectivement les malades que d'en impoſer, décrioient les vrais Médecins qui, contens d'employer leurs ſoins, leurs lumieres au ſoulagement des malades, dédaignoient les menſonges autoriſés par la Religion & révérés par le vulgaire. C'eſt ce que fait bien entendre Ariſtophane, lorſqu'il dit expreſſément : *qu'il ne pouvoit y avoir de bons Médecins à Athenes, où ils étoient mépriſés & mal payés.* Ces Prêtres impoſteurs étoient donc l'opprobre de l'Art, comme les Charlatans le ſont encore aujourd'hui. Malheureuſement, les digues qu'on oppoſe au Charlataniſme ſont trop foibles : il n'eſt encore parmi nous qu'un trop grand nombre de ces ames mercénaires, qui, pour parler le langage de *Pline*, ſe ſont un vrai trafic de la vie des hommes. Mais eſt-ce aux réflexions les plus ſages, aux raiſonnemens les plus énergiques, même aux exemples les plus effrayans qu'on a ſous les yeux, que céderont jamais les abus en cette matiere ? La Charlatanerie ſe fonde ſur un genre de crédulité, contre lequel il eſt bien peu d'eſprits forts. L'eſpérance eſt mere de l'illuſion ; & comme on croit aiſément tout ce qu'on deſire, on courra toujours à ces gens féconds en promeſſes, avec d'autant plus de fureur, que des remedes violens & adminiſtrés au hazard ont quelquefois opéré des révolutions heureuſes & inattendues. Ces ſuccès qui frappent l'eſprit du vulgaire ſont, aux yeux de l'homme inſtruit, d'une conſéquence très-dangereuſe. Mais on ne voit que le ſuccès du moment ; on vante avec enthouſiaſme ces cures iſolées, ſouvent illuſoires & toujours ſuſpectes ; on les raconte avec complaiſance, & on oublie des milliers de victimes immolées à l'ignorance & à la cupidité meurtriere de ces impoſteurs. On peut appliquer à nos Charlatans ce que Tacite dit des Aſtrologues de Rome : ce ſont des trompeurs toujours proſcrits, toujours conſervés : *Genus hominum... fallax quod in civitate noſtrâ & vetabitur ſemper, & retinebitur.*

PREVOST, (Jean) de Dilſperg dans le Dioceſe de Bâle, naquit le 4 Juillet 1585. Il fit ſon cours d'Humanités à Dole, & celui de Philoſophie,

partie à Molshem, partie à Diligen. S'étant ensuite décidé à étudier la Théologie, Léopold, Archiduc d'Autriche & Evêque de Strasbourg, qui le soutenoit dans ses études, voulut qu'il en allât prendre les leçons en Espagne, & pourvut libéralement à toutes les dépenses de cette entreprise. *Prévost*, qui aimoit à voyager, demanda la permission de voir l'Italie avant que de se rendre à sa destination. On le lui permit; mais s'étant arrêté à Padoue comme par hazard, il y perdit bientôt le goût qu'il avoit eu pour la Théologie. Ce fut d'abord par curiosité qu'il entra dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de cette ville; *Hercule Saxonia* y donnoit sa leçon dont il fut tellement enchanté, qu'il ne put résister au penchant qui l'entraîna dès lors vers la Science qui s'occupe de la guérison de nos maux. Il se livra donc tout entier à l'étude de cette Science: mais comme le cours de Théologie qu'il devoit faire en Espagne, étoit l'unique raison qui lui avoit mérité les bontés de l'Archiduc, ce Prince n'eut pas plutôt appris qu'il vouloit être Médecin, qu'il lui fit retrancher sa pension.

Prévost se vit alors fort à l'étroit. Privé d'un secours si néceffaire à la continuation de ses études, il n'auroit pas tardé à éprouver toutes les rigueurs de l'indigence, si, pour se soustraire à la misere, il ne se fût mis à enseigner la Rhétorique & la Philosophie à de jeunes gens qui demeuroient à Padoue. Il vécut du peu d'argent que lui valurent ces instructions privées, jusqu'à ce qu'Alexandre Vigontia, riche Gentilhomme qui cultivoit les Belles-Lettres, l'eût tiré de cet état de pauvreté, en le prenant chez lui. *Prévost* ne s'occupa plus alors que de l'étude de la Médecine. Il suivit, avec la plus grande assiduité, les célebres Professeurs de Padoue, *Saxonia*, *Rudius*, *Minadoüs*, & fit sous eux des progrès si considérables, qu'on lui donna le bonnet de Docteur en 1607. Sa promotion l'anima plus que jamais à se pousser dans la carriere où il étoit entré; il sentit tout le besoin qu'il avoit d'y réussir pour se suffire à lui-même. Aussi se répandit-il si avantageusement dans le public au bout de quelques années, qu'il fut nommé, en 1613, à la charge d'Interprete public d'*Avicenne* dans les Ecoles de Padoue, à laquelle on joignit, en 1617, la Chaire de Botanique & la direction du Jardin, que la mort d'*Alpini* laissoit vacantes. Dès le 12 Janvier de la même année, il avoit été nommé second Professeur extraordinaire de Pratique; mais le 6 Mai 1620, il obtint la premiere place, & il conserva sa Chaire de Botanique pendant l'une & l'autre de ces deux Régences.

Ce Médecin mourut de la peste le 13 Août 1631, après avoir perdu ses enfans de la même maladie. La douceur de ses mœurs, la profondeur de sa modestie, son attachement à l'Université de Padoue, son désintéressement qu'il avoit poussé jusqu'à refuser une Chaire à Bologne qui valoit le double de la sienne, lui mériterent les regrets de ses collegues & ceux de la Nation Allemande à Padoue. Celle-ci fit mettre cette inscription dans les Ecoles de Médecine de cette ville, pour perpétuer la mémoire de ce savant Professeur:

JOANNI PREVOTIO RAURACO,
Philosopho ac Medico insigni,
Practicæ extraordinariæ Professori Primario,
Civi & Doctori desideratissimo,
NATIO GERMANA ARTISTARUM
Posuit Annô 1634.

Prévost est Auteur des Ouvrages suivans :

De remediorum cùm simplicium, tùm compositorum materiâ. Venetiis, 1611, *in*-12.

De Lithotomia, seu, calculi vesicæ sectione Consultatio. Ulmæ, 1628, *in*-4, avec les Observations de *Grégoire Horstius. Leidæ*, 1638, *in*-4, avec le Livre *De Calculo* par *Beverovicius*.

Medicina pauperum, cum Libello de Venenis & eorum alexipharmacis. Francofurti, 1641, *in*-12. *Lugduni*, 1643, *in*-12. *Parisiis*, 1654, *in*-24. *Patavii*, 1660, *in*-12, 1718, *in*-8.

De compositione medicamentorum Libellus. Rinthelii, 1649, *in*-12. *Francofurti*, 1656, *in*-12. *Amstelodami*, 1665, *in*-12. *Patavii*, 1666, *in*-12.

Opera Medica posthuma. Francofurti, 1651, *in*-12. *Ibidem*, 1656, *in*-12. *Hanoviæ*, 1666, *in*-12. C'est un Recueil de la plupart des Traités précédens, auxquels on a joint celui qui suit ; mais les autres ont paru séparément.

Smeïotice, sive, de signis medicis Enchiridion. Venetiis, 1654, *in*-24.

Selectiora remedia multiplici usu comprobata. Francofurti, 1659, *in*-12. Le même sous le titre d'*Hortulus Medicus selectioribus remediis refertus. Patavii*, 1666, 1681, *in*-12. Cet Ouvrage paroît le même que celui qui traite *De compositione medicamentorum*.

Tractatus de Urinis. Ibidem, 1667, *in*-8.

De morbosis Uteri passionibus Tractatio. Ibidem, 1669, *in*-8.

PREYSS de Springenberg (Valentin) naquit le 29 Avril 1553 à Francfort sur l'Oder, de *Christophe*, Professeur de Poésie en cette ville, qui alla ensuite enseigner l'Eloquence à Konigsberg. L'amour du pere pour l'étude passa dans l'esprit du fils; il prit du goût pour la Médecine, dont il reçut le bonnet de Docteur à Valence en Dauphiné au mois de Septembre 1584. A son retour en Allemagne, il s'arrêta quelque tems à Elbing dans la Prusse Royale, & se rendit ensuite à Konigsberg, où il obtint la premiere Chaire de Médecine en 1588, & même celle de Physique, mais il ne conserva cette derniere que jusqu'en 1594. Ce Médecin mourut le 28 Novembre 1601. *Matthias* qui en parle dans sa Chronologie des Médecins, ne lui attribue aucun Ouvrage, non plus que *Lipenius* & *Manget*; mais on trouve quelques morceaux, sous le nom de son pere, dans le Catalogue de la Bibliotheque de *Falconet*, comme: *Vita Ciceronis. Oratio de imitatione Ciceronianâ*.

PREZATUS, (Gabriël) de Bergame dans l'Etat de Venise, commença son cours de Médecine à Bologne, & vint l'achever à Padoue où il remporta les honneurs du Doctorat. Gagé par plusieurs villes d'Italie, il voltigea d'un endroit à l'autre pour y rendre service aux malades qui l'appelloient à leur secours, & il

mena une vie ambulante jufqu'à ce que la Faculté de Bologne lui eût préfenté une Chaire, en 1477, qu'il remplit avec affez de réputation. Il fe laffa bientôt des exercices académiques; car au bout de quelques années, il fe retira dans fa patrie, tout décidé d'y vivre tranquillement & de ne s'occuper que de l'étude du Cabinet. La pefte qui s'étoit gliffée à Bergame, lui fit cependant changer de deffein en 1503. Il ne fe contenta pas de voler au fecours de fes compatriotes, il écrivit encore un Traité, fous le titre de *Flagellum Dei*, dans lequel il leur donna la méthode préfervative & curative de cette maladie. Ce bon citoyen furvécut aux ravages de l'Epidémie qui avoit défolé fa ville natale, car il n'y mourut qu'en 1509.

PRIMEROSE, (Jacques) fils de *Gilbert*, Miniftre Ecoffois, naquit à Saint Jean d'Angely en Saintonge. Il fut reçu Maître-ès-Arts à Bordeaux, paffa enfuite à Paris où les libéralités de Jacques I, Roi d'Angleterre, le mirent à l'aife pendant fes études de Médecine, & vint enfuite à Montpellier pour y demander le bonnet de Docteur, qu'il obtint, fuivant *Matthias*, en 1617. Au mois de Mars 1629, il fe fit aggréger à l'Univerfité d'Oxford, & ne tarda pas à fe rendre à Hull dans le Duché d'Yorch, où il fe fit beaucoup de réputation par la pratique de fon Art. Il s'en feroit fait également par fes Ecrits, s'il ne fe fût point refufé à la découverte de la circulation. *Guillaume Harvée* venoit d'en faire la démonftration, lorfque *Primerofe* fe mit au nombre des adverfaires de ce Médecin, en écrivant contre lui & fes partifans des Ouvrages pleins de raifonnemens captieux, qu'il oppofa aux obfervations les plus certaines. Voici les titres de ces Ouvrages parmi ceux des autres Ecrits que nous lui devons:

Exercitationes & Animadverfiones in Librum de motu cordis & circulatione fanguinis, adversùs Guillelmum Harveum. Londini, 1630, *in*-4. *Leidæ*, 1639, *in*-4.

Animadverfiones in Joannis Walæi Difputationem quam pro circulatione fanguinis propofuit. Addita eft de ufu Lienis fententia. Amftelodami, 1639, 1641, *in*-4. *Lugduni Batavorum*, 1656, *in*-4.

De vulgi erroribus in Medicina. Amftelodami, 1639, *in*-16, 1644, *in*-12. *Roterodami*, 1658, 1668, *in*-12. *Lugduni*, 1664, *in*-8. En François, par de *Roftagny*, Lyon, 1689, *in*-8. En Anglois, par *Robert Wittie*.

Animadverfiones in Thefes quas pro circulatione fanguinis in Academia Ultrajectenfi Henricus le Roy propofuit. Lugduni Batavorum, 1640, 1644, 1656, *in*-4.

Enchyridion Medicum Practicum. Amftelodami, 1650, 1654, *in*-12.

Ars Pharmaceutica. Ibidem, 1651, *in*-12.

De morbis mulierum & fymptomatis Libri V. Roterodami, 1655, *in*-4.

Deftructio Fundamentorum Medicinæ Vopifci Fortunati Plempii. Ibidem, 1657, *in*-4, avec figures.

De Febribus Libri IV. Ibidem, 1658, *in*-4.

De morbis puerorum Partes duæ. Roterodami, 1659, *in*-12.

PRINGLE, (Jean) Docteur en Médecine, Chevalier Baronnet de la Grande Bretagne & Médecin ordinaire de la Reine, Membre de la Société Royale de Londres & ci-devant Médecin général des Armées du Roi d'Angleterre, eut pour

pere un des plus fameux Profeſſeurs en Médecine de l'Univerſité d'Edimbourg. Il commença lui-même par y enſeigner la Philoſophie Morale ; mais ſon goût l'ayant enſuite déterminé à ſe conſacrer à la Médecine, la réputation de *Boerhaave* l'attira à Leyde, où il reçut le bonnet de Docteur en 1730. Sa Diſſertation Inaugurale qui rouloit ſur le deſſéchement des vieillards, *de Marcore Senili*, annonçoit déja ce qu'on devoit attendre de lui.

La guerre étant ſurvenue en 1742, M. *Pringle* ſuivit les Armées, & par les ſervices qu'il rendit, il mérita d'avoir la place de Médecin du Duc de Cumberland, & enſuite celle de Médecin Général des Armées du Roi d'Angleterre. En 1750, il donna ſes Obſervations ſur la nature & le traitement des fievres des Hôpitaux & des Priſons. Elles étoient adreſſées en forme de Lettre au Docteur *Méad*, ſous ce titre :

Obſervations on the nature and cure of Hoſpital and Jayl Fevers, to M. Mead, 1750, *in-8*. Ces Lettres furent publiées à la hâte, à l'occaſion de la maladie contagieuſe qui enleva quelques-uns des Magiſtrats de Londres, qui avoient tenu les Aſſiſes du mois de Mai 1750. Cette maladie tiroit ſon origine de Newgate, priſon qui a le déſavantage de recevoir, de toutes les autres, les criminels qu'on y conduit dans le tems des Aſſiſes. L'air renfermé, l'humidité & la mal-propreté du lieu & de ceux qui l'occupent, rendent comme impoſſible d'y éviter un mal qui ſe communique ſi aiſément.

Cette fievre des priſons a tant de rapport avec la fievre peſtilentielle des Hôpitaux, qui cauſe de ſi grands ravages dans les Armées, que M. *Pringle* n'a pas voulu priver ſes Lecteurs des Obſervations qu'il avoit publiées dans ſa Lettre ſur ce ſujet. Il les a donc refondues, & après y avoir fait les changemens & les corrections qu'il a cru néceſſaires pour les perfectionner, il en a fait un Chapitre à part qu'il a inſéré dans un Ouvrage intitulé :

Obſervations on the diſeaſe of the armes in camp and garniſon. Londres, 1752, *in-8*. En François, ſous ce titre : *Obſervations ſur les maladies des Armées dans les Camps & dans les Garniſons*. Paris, 1755, 1771, deux volumes *in-12*. La ſeconde édition Françoiſe a été revue, corrigée & augmentée ſur la ſeptieme Angloiſe. M. *Pringle* a joint à ces Obſervations, ſept Mémoires ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques. Ils furent ſucceſſivement préſentés à la Société Royale, depuis le 28 Juin 1750 juſqu'au 13 Février 1752 ; & cette Compagnie les reçut avec tant d'applaudiſſemens, que dans ſon Aſſemblée du 20 Novembre 1752, elle gratifia leur Auteur de la Médaille annuelle, aſſignée, par le Chevalier Copley, à celui qui dans le cours de l'année ſe diſtingueroit par quelque découverte curieuſe & utile. Perſonne ne la méritoit à plus juſte titre que *Pringle*.

PRISCIANUS. Voyez THEODORUS PRISCIANUS.

PROCHYTA, (Jean DE) ainſi nommé parce qu'il étoit Seigneur de l'Iſle de Prochyta dans le Royaume de Naples, exerçoit la profeſſion de Médecin dans le XIII ſiecle. On ne le cite point ici comme un homme qui s'eſt diſtingué dans ſon Art, mais uniquement comme un des principaux auteurs de l'horrible maſſacre qui fit périr tant de François le jour de Pâques 1282. Voici ce qu'en

dit

dit M. *Deformeaux*, page 186 du fecond volume de fon Abrégé Chronologique de l'Hiftoire d'Efpagne, en parlant de *Prochyta.*

Attaché jufqu'à la fureur à la Maifon de Souabe & brûlant du defir de venger le fang du jeune Conradin, héritier des deux Siciles, à qui Charles d'Anjou, Roi de Naples, avoit fait perdre la vie fur un échafaud; mais piqué dans fon particulier, de fe voir dépouillé de fes biens & de fes charges, après avoir eu beaucoup d'autorité dans la Sicile fous le regne de Mainfroi; l'efprit de vengeance & d'ambition le porta à former cette fameufe confpiration, fi connue fous le nom de *Vêpres Siciliennes.* Il avoit affocié à fon entreprife le Pape Nicolas III, qui mourut deux ans avant qu'elle fût exécutée. Michel Paléologue, Empereur de Conftantinople, l'aida d'un fecours d'argent, & le Roi d'Aragon, qui feul devoit profiter de tous les crimes de cette horrible journée, entra dans fon complot, ainfi qu'une infinité d'autres perfonnes.

Charles d'Anjou, plus guerrier que politique, plus Chevalier que Roi, n'apprit cet affreux projet que par l'exécution. La fureur des Siciliens éclata le jour de Pâques 1282, au fon de la cloche qui appelloit le monde à Vêpres. Jamais vengeance ne fe fignala par des effets plus barbares: tout ce qu'il y avoit de François dans la Sicile fut tué fans diftinction d'âge, ni de fexe, ni de condition. Ils périrent tous, à l'exception de Guillaume de Porcelets Gentilhomme Provençal, que les Siciliens renvoyerent chez lui; fa haute probité, fa fageffe & la douceur qu'il avoit toujours montrée dans fon Gouvernement de Pouzzol, lui mériterent d'être le feul épargné dans cet horrible maffacre.

Si je n'ai pas copié mot à mot ce que dit M. *Deformeaux*, ç'a été pour combiner ce qu'il rapporte, avec ce que d'autres Hiftoriens ont écrit au fujet des Vêpres Siciliennes; mais j'ai cru devoir le citer, parce qu'il affure que *Jean de Prochyta* étoit Médecin. Le Nouveau Dictionnaire Hiftorique portatif, que j'ai fuivi, ne parle point de cette qualité de Médecin.

PROCOPE-COUTEAUX (Michel) naquit à Paris en 1684. Il quitta l'habit eccléfiaftique pour fe confacrer à la Médecine, qu'il étudia dans les Ecoles de la Faculté de fa ville natale, où il reçut le bonnet de Docteur en 1708. Quoiqu'il fût bon Théoricien, l'amour du plaifir lui permit peu de fe livrer à la pratique. Il mourut à Chaillot le 21 Décembre 1753, avec la réputation d'un homme aimable. Un efprit vif, une humeur gaie, un caractere complaifant, faifoient oublier qu'il étoit petit, laid & boffu. On a de lui beaucoup de Poéfies fugitives, répandues dans différens Recueils. Il travailla à la Comédie des Fées avec *Romagnefi*, & à la Gageure avec *La Grange.* Ceux de fes Ouvrages qui concernent la Médecine, font intitulés:

Analyfe du fyftême de la Trituration tel qu'il eft décrit par Hecquet. Paris, 1712 & 1727, *in*-12. Il y attaque avec force le fyftême de *Philippe Hecquet*, fon confrere; mais *Philippe-Bernard Bordegaraye*, autre Médecin de Paris, le défendit par un Ecrit publié en 1713, fous le titre de *Réponfe à Procope fur l'Analyfe du fyftême de la Trituration*, Paris, *in*-12. Notre Auteur lui repliqua en plaifantant par la piece fuivante:

Extrait des beautés & des vérités contenues dans la Réponse de Bordegaraye. Paris, 1713, *in*-12.

On a encore de la façon de *Procope.*

Discours sur les moyens d'établir une bonne intelligence entre les Médecins & les Chirurgiens, prononcé aux Ecoles de Médecine, le Dimanche 16 Janvier 1746. Paris, 1746, *in*-4. Ce titre ironique annonce tout le sel dont ce Discours est assaisonné.

Art de faire des garçons.

Un homme tel que le Médecin dont je viens de parler, avoit trop souvent plaisanté pendant sa vie, pour qu'on ne s'égayât pas sur son compte, après sa mort. *La Procopiade ou l'Apothéose de Procope* parut en 1754, *in*-12.

PROCOPIUS vécut dans le VI siecle du tems de Justinien I. Quelques Auteurs ont dit qu'il a été Médecin de profession, & ils en ont jugé ainsi à la vue de ses Ouvrages, où les faits qui ont rapport à la Médecine sont mieux détaillés que chez les autres Historiens. *Procopius* a écrit, en Grec, deux Livres de la guerre des Perses, deux autres de la guerre des Vandales, & quatre de celle des Goths; ils ont été imprimés au Louvre en 1662, en Grec & en Latin, par les soins du Pere Maltret, Jésuite, & traduits en François par le Président Cousin.

Parmi les choses qui concernent la Médecine, on remarque d'abord que notre Historien parle avec éloge de plusieurs Médecins, & qu'il rapporte différentes anecdotes qui les regardent. Il raisonne d'ailleurs sur les maladies, & suivant lui, c'est à l'eau du Pô qu'on doit attribuer la diarrhée & la dyssenterie qui désolerent l'Armée Romaine: les soldats qui ne buvoient d'autre eau que celle de ce Fleuve, en eurent l'estomac tellement affoibli, que la digestion en fut dérangée. Il dit que la famine qui se fit sentir dans l'Emilie, ou la Lombardie en deça du Pô, fut si grande, que ceux qui échapperent à ce fléau, durent reprendre l'aliment à petite portion, à la maniere des enfans, par la crainte d'être suffoqués par la nourriture. La bile étoit chez eux si exaltée, que tout leur corps étoit teint en jaune. Il dit encore que le souffre du Vésuve rend le pays d'alentour si fertile, & l'air si bon pour les hectiques, que les Médecins ont coutume d'y envoyer de pareils malades, & que ceux-ci s'en trouvent bien. *Procopius* ne détaille pas moins au long la nature des plaies de Trajan, d'Artabaze qui commandoit les Perses dans l'Armée de Bélisaire contre les Goths, & d'Arzés, un des aides de camp du même Général; il en donne toutes les circonstances en de si bons termes, que l'on s'apperçoit aisément qu'il s'exprime en connoisseur.

C'est sur ces fondemens que le Docteur *Freind* établit son opinion. Suivant lui, *Procopius* s'étoit appliqué à la Médecine dans sa jeunesse, avant d'étudier les Loix & de se mêler des affaires publiques. Peu importe après cela qu'il ait été Médecin ou non; il suffit qu'il a parlé en homme de cet état, & comme ne feroit pas mieux un Auteur, dont l'Art de guérir feroit l'occupation principale. Pour le bien juger, il faut voir ce qu'il a écrit sur la peste qui ravagea Constantinople en 543; la description qu'il en donne, est faite avec

autant d'ordre & de précision, que s'il avoit eu en vue de tracer une Histoire Médicinale.

Procopius fut Secretaire de Bélisaire pendant toutes les guerres que ce Général fit en Perse, en Afrique & en Italie. Il devint ensuite Sénateur, obtint le titre d'*Illustre*, & fut fait Préfet de Constantinople. Il mourut après le milieu du sixieme siecle, vers la fin du regne de Justinien.

PRODICUS de Sélymbre ou de Sélivrée, ville de Thrace, a eu la réputation d'avoir inventé la Médecine onguentaire. *Le Clerc* croit que ce *Prodicus* est le même qu'*Herodicus*, Auteur de la Médecine Gymnastique, à laquelle appartenoit particulierement la méthode de traiter les maladies par les onguens & les huiles simples & composées. Mais comme *Galien* parle de deux Médecins du nom de *Prodicus*, il y a apparence qu'un des deux est pris pour *Herodicus*, Maître d'*Hippocrate*; & ainsi l'autre pourra être un véritable *Prodicus*, disciple de ce dernier, dont *Galien* cite quelques Ouvrages. Il ne paroît cependant point en faire grand cas; car il l'accuse de n'avoir pas suivi la méthode d'*Hippocrate*, mais de s'être arrêté à pointiller sur des mots, au-lieu de s'appliquer à l'Observation.

PROFECTUS, (Jacques) Docteur en Philosophie & en Médecine dans le XVI siecle, étoit d'Andria, ville de la Terre de Bari au Royaume de Naples. Il enseigna long-tems l'une & l'autre de ces Sciences dans la Capitale de ce Royaume; il le fit même avec beaucoup de réputation, & il pratiqua surtout la derniere avec tant de succès, que Paul III le tira de Naples & le nomma son Médecin, à son avénement au Souverain Pontificat le 13 Octobre 1534. On a de la façon de *Profectus*:

Symposium de Vinis. Romæ, 1536, *in*-8. *Venetiis*, 1559, *in*-8.

PROPHATIUS ou PROFATIUS, Juif du XIV siecle, dont *Astruc* fait mention dans ses Mémoires, naquit en Espagne selon quelques Auteurs, & suivant d'autres à Marseille; mais il est plus probable qu'il étoit de Montpellier. *Prophatius* s'appliqua beaucoup à l'Astronomie, il y fit même tant de progrès, qu'il parvint à observer la plus grande déclinaison du Soleil; ce qui sert à fixer la Théorie du mouvement de la Terre & de l'inclinaison de son axe. Presque tous les Astronomes, comme *Copernic*, *Reinholds*, *Clavius*, *Justinus*, &c., relevent beaucoup cette Observation. Il composa des Tables des seconds mobiles, avec les équations de la Lune & du moyen mouvement de la tête du Dragon, auxquelles il joignit une Table de la longitude de plusieurs pays, dont la plupart sont d'Afrique ou d'Asie. Il donna aussi des Regles sur l'Almanach qu'il composa à Montpellier même. Ces Ecrits sont dans la Bibliotheque du Vatican, suivant la remarque de *Bartolocci* dans sa grande Bibliotheque Rabbinique.

On ne connoît aucun Ouvrage de Médecine de *Prophatius*, mais il ne laisse pas d'être apparent qu'il étoit Médecin. On sait que presque tous les Juifs qui avoient du savoir, se mêloient alors de l'étude de la Médecine, même les

Rabbins, quoiqu'attachés plus particulierement à l'étude de leur Loi & de leur Religion qui sembloit devoir les occuper tout entiers. D'ailleurs, l'Astronomie avoit dans ce tems-là une liaison si étroite avec la Médecine, que rarement on pratiquoit celle-ci sans s'occuper de celle-là. C'étoit un moyen de se faire valoir; car la maniere dont le Médecin se conduisoit dans l'administration des remedes par l'observation de l'aspect des astres, relevoit beaucoup sa science aux yeux du public.

Astruc ne fait point de difficulté de mettre *Prophatius*, quoique Juif, au rang des Médecins & même des Régens de la Faculté de Montpellier. Guillaume, fils de Mathilde, avoit permis en 1180 à tout le monde de professer la Médecine dans cette ville, sans aucune exception; & comme il y avoit alors beaucoup de Juifs, & des Juifs accrédités, il y a apparence qu'ils ne manquerent pas de profiter du droit d'y étudier & d'y enseigner. On doit même avouer que c'est aux Juifs que la Faculté de Montpellier est redevable de la réputation qu'elle a eue dès les premiers tems de son origine. Elle n'étoit point encore érigée en Corps Académique, qu'elle avoit déja des Maîtres & des Ecoliers qui lui permettoient de croire qu'elle ne tarderoit point à obtenir une existence légale; & parmi ces Maîtres, on remarque des Juifs, dont la célébrité contribua à celle de la ville de Montpellier. Comme les Médecins de cette nation étoient presque les seuls dépositaires de l'Art en Europe dans les Xe., XIe. & XIIe. siecles, ce fut à eux qu'on eut recours pour s'initier dans la doctrine des Arabes qu'ils communiquerent aux Chrétiens.

PROSIMUS, (Jean-Dominique) Gentilhomme natif de Messine en Sicile, prit des degrés en Philosophie, en Droit & en Médecine. Ce fut à Naples qu'il étudia la derniere Science; il y fit même tant de progrès, que s'étant jetté dans la pratique, il ne tarda point à se distinguer parmi les plus savans Médecins de cette Capitale. Mais l'amour de la patrie plus fort que tout ce qui l'attachoit à Naples, le rappella à Messine, où il enseigna la Métaphysique, avec une réputation toujours égale, jusqu'à sa mort arrivée en 1651. On a de lui:

Medica Consultatio de sanguinis missione.

Tractatus de Pleuritide.

De faucium & gutturis anginosis ulceribus Medica Consultatio. Messanæ, 1633, *in-4.*

Pro calumnia, Oratio ad Illust. & Excell. Dominum Petrum Faxardum, in Siciliæ regno Regias vices & clavum moderantem. Messanæ, *in-4.*

Epistola Medica Clarissimo Viro Antonio Sanctorello, Neapolitani Gymnasii Medicinæ Theoricæ Professori primario. Ibidem, *in-4.*

PROTESILAUS étoit fils d'*Iphiclus*. Il rendit sa mémoire illustre parmi les Héros du siege de Troye, parce que ce fut lui qui le premier perdit la vie sous les murs de cette ville. Mais son nom est aussi consigné dans les Fastes de la Médecine, & ce sont les connoissances qu'on lui attribue, qui l'ont fait passer jusqu'à nous. Elles étoient ces connoissances infiniment supérieures à celles que la Fable accorde à bien d'autres Héros de l'Antiquité, s'il est vrai, comme

Philostrate l'assure, qu'il n'y avoit point de maladies que *Protesilaus* ne guérît, mais qu'il se distinguoit particulierement par ses succès dans le traitement de l'Hydropisie, de la Phthisie, de la Fievre quarte & des maladies de l'œil. Cela fait un bon échantillon de son savoir.

PROTOSPATARIUS ou PROTO-SPATHARIUS, (Théophile) Anatomiste Grec, que *Fabricius* met sous l'Empire d'*Heraclius* au commencement du septieme siecle, vécut plus tard selon *Freind;* le Baron *de Haller* le renvoie même au douzieme siecle. Il étoit certainement Chrétien. D'anciens Manuscrits insinuent qu'il étoit moine; mais la suite de cet Article fera voir que c'est mal-à-propos qu'on l'a fait passer pour tel.

Théophile a composé cinq Livres de la structure du corps humain, dans lesquels il a fait entrer un excellent abrégé de l'Ouvrage de *Galien* sur l'usage des parties. On trouve dans ces Livres bien des choses qui ne se rencontrent point dans les Ecrits des Médecins antérieurs à notre Auteur. Suivant lui, la premiere paire des nerfs, qui des ventricules antérieurs du cerveau va s'épanouir sur la membrane pituitaire, est l'organe immédiat de l'odorat. Il dit encore qu'il y a deux muscles employés à fermer la paupiere; les Modernes les ont réduits à un seul qu'ils appellent orbiculaire. Le muscle releveur de la paupiere ne lui étoit pas inconnu, non plus que la substance de la Langue, qu'il dit musculeuse. Il parle d'un ligament très-fort & très-serré qui unit les vertebres & qui est commun à toutes leurs articulations. Il est probable qu'il n'ignoroit pas que la substance des testicules est vasculaire; car il fait mention d'un nombre prodigieux de vaisseaux aussi déliés que des cheveux, qu'il dit être dispersés dans le tissu glanduleux de ces parties.

Les Livres de *Théophile* ont été publiés, en Grec, à Paris, 1555, *in-8*, & on les trouve en Grec & en Latin, à la fin du douzieme volume de la Bibliotheque Grecque de *Fabricius*. Il y auroit une édition de Paris plus ancienne que celle de 1555, s'il étoit vrai qu'on en eût publié une autre, en Grec, dans cette ville l'an 1540, ainsi que *Douglas* l'a dit; mais il y a apparence qu'il s'est trompé; car *Vander Linden* & *Fabricius* nous apprennent que l'édition de Paris de 1540, n'est qu'une Traduction Latine de *Junius Paulus Crassus* de Padoue. *Vander Linden* l'annonce sous ce titre: *In Galeni de usu partium Libros Epitome, quam de corporis humani fabricâ inscripsit.* Cette Traduction, qui est imprimée *in-16*, avoit déja paru à Venise en 1536, *in-8*, à Bâle en 1539, *in-4*, & depuis elle fut publiée dans la derniere ville en 1581, *in-4*, avec les Ouvrages de quelques anciens Médecins Grecs.

Théophile a aussi donné des Commentaires sur les Aphorismes d'*Hippocrate*, & un Traité des urines & des excrémens en XVII Chapitres. On y reconnoît facilement un homme instruit, plein de la lecture d'*Hippocrate*, & sur-tout des Aphorismes de ce grand Maître qu'il cite souvent & fort à propos. Dans le Traité des urines, il paroît ne répéter que ce qu'ont dit avant lui *Galien* & d'autres Médecins anciens. *François Morel* donna une édition Grecque & Latine de ce Traité, qu'il publia en 1608, *in-folio*, d'après un Manuscrit de la Bibliotheque du Roi de

France. On avoit déja imprimé cet Ouvrage à Venise en 1483, 1493 & 1523, à Bâle en 1553, avec un Commentaire d'*Albanus Torinus*, à Paris en 1567, *in-folio*, avec le Traité du Pouls de *Philarete*. Il y a encore des éditions de Leyde Grecques & Latines de 1703, ainsi que de 1731, *in-8*, avec les notes de *Théophile Guidot*, Médecin de Bath en Angleterre.

Feu M. *Chomel*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, à qui je dois beaucoup d'éclaircissemens sur les matieres contenues dans ce Dictionnaire, parle ainsi de *Théophile* dans son *Essai sur l'Histoire de la Médecine en France*. » Il est plus intéressant de connoître *Théophile*, surnommé *Proto-Spatharius*, c'est-» à-dire, *Chef des Porte-Lances* ou *Hallebardiers*, Préfet du Prétoire ou Capitaine » des Gardes de l'Empereur. Cet Auteur a écrit en Grec fort correctement. Il » parloit d'après *Hippocrate*, *Galien*, & un autre Médecin qu'il appelloit *Magnus*, » & pour lequel il paroît qu'il avoit beaucoup d'estime. Il est prouvé par son » *Traité de la structure du corps humain* qu'il étoit Chrétien, puisqu'avant de parler » de la structure du Poulmon, il invoque Jesus-Christ, seul vrai Dieu, par qui » tout est fait & sans lequel rien n'est fait. Dans le Livre IV, Chapitre XVI, » en parlant de l'œil, lumiere du corps: *ainsi*, dit-il, *que parle dans les Saints* » *Evangiles*, *Jesus-Christ*, *notre vrai Dieu*. » La qualité de Capitaine des Gardes contredit ouvertement le sentiment de ceux qui de *Théophile* font un Moine. Mais ne pourroit-on pas objecter qu'elle ne s'accorde guere avec l'application qu'il a donnée à l'étude des Médecins, dont il a profité pour la composition de ses Ouvrages? Il y a trop d'exemples d'Auteurs en Médecine qui ne furent jamais Médecins, qui font tomber cette objection, pour qu'on ne l'apprécie pas à ce qu'elle vaut. D'ailleurs, comme l'érudition & le goût de l'étude font de tous les états, rien n'implique qu'un homme de guerre ait employé le loisir de la paix à écrire sur une Science qui intéresse toutes les conditions.

PROVANCHIERES, (Siméon DE) Médecin natif de Langres, ville de France en Champagne, vécut dans le XVI siecle. Un phénomene singulier le fit appeller avec *Jean Aillebouft*, depuis Médecin ordinaire du Roi Henri III; ce fut pour examiner un fœtus pétrifié dans le sein de sa mere. *Aillebouft* publia à cette occasion un Ouvrage intitulé: *Portentosum lithopædion*, *sive*, *Embryon petrefactum urbis Senonensis*. Il parut à Sens en 1582, *in-8*, & depuis avec *Exercitatio de hujus indurationis causis naturalibus*, par le même, Sens, 1587, & Bâle, 1588, aussi *in-8*. *Siméon de Provanchieres* mit le premier Ecrit d'*Aillebouft* en François, sous ce titre: *Le prodigieux enfant pétrifié de la ville de Sens*. Sens, 1582, *in-8*. On a d'autres Ouvrages de la façon du Médecin dont il est question dans cet Article, comme:

La Chirurgie de Jacques Houllier. Paris, 1576, *in-4*.

La Chirurgie de Fernel, *translatée du Latin & enrichie de brieves annotations & d'une méthode chirurgique*. Paris, 1579, *in-16*.

Aphorismorum Hippocratis enarratio poëtica. *Senonis*. 1603, *in-8*.

Discours sur l'inappétence d'un enfant de Vauprofonde qui n'a bu, ni mangé depuis dix-neuf mois. Sens, 1612, *in-8*. Paris, 1616, *in-12*.

PROVENZALI, (Jérôme) Médecin du XVI fiecle, naquit à Naples dans une famille noble. La Philofophie, la Théologie & la Médecine furent tour-à-tour les fujets de fon application ; il réuffit même fi bien dans ces différens genres d'étude, qu'il fut regardé en Italie comme un des plus habiles hommes de fon tems. Il exerça en particulier la Médecine avec tant de réputation, qu'étant allé à Rome pour y faire preuve de fes talens, il fut affez heureux que de plaire au Pape Clément VIII, qui le nomma fon Médecin. Mais comme ce Souverain Pontife s'apperçut bientôt que *Provenzali* poffédoit autant la fcience de conduire les ames dans le chemin du falut, que celle de guérir les corps de leurs maux, il lui donna l'Archevêché de Sorrento au Royaume de Naples. Ce Prélat venoit d'être choifi par Paul V, pour paffer en Pologne en qualité de Nonce, lorfqu'il mourut fort regreté en 1612, après avoir gouverné fon Diocefe pendant treize ans & fept mois. Il a écrit un Traité *De fenfibus* qui parut à Rome en 1597, *in*-4.

PSELLUS (Michel) vécut à Conftantinople dans le XI fiecle, & paffa pour un des Grecs les plus favans de fon tems. Anne Comnene, cette Princeffe illuftre par fon favoir & par fon efprit, qui vécut peu d'années après *Pfellus*, lui rend ce témoignage ; mais *Zonaras* n'en parle point auffi avantageufement, & tout le monde convient aujourd'hui qu'il ne fut qu'un compilateur, comme prefque tous les Ecrivains du moyen âge. Il faut cependant qu'il ait eu de la réputation à Conftantinople, puifque Conftantin Ducas lui confia l'éducation de Michel Ducas, fon fils, dit Parapinace, qui fuccéda à Romain Diogene. La difgrace de l'éleve amena celle du Maître. Parapinace fut obligé de defcendre du trône, dont Nicephore Botoniate s'empara en 1078, & *Pfellus*, perfécuté jufqu'au dépouillement de fes biens, fut contraint d'embraffer la vie monaftique, quoique dans un âge fort avancé. Il ne furvécut pas à fa difgrace, car il mourut l'année même que Nicephore parvint à l'Empire d'Orient.

Le goût de *Pfellus* pour les Arts & les Sciences occultes lui a fait écrire plufieurs Livres qui font aujourd'hui enfevelis dans la pouffiere des Bibliotheques. Tel eft celui que *Gaulmin* a traduit du Grec en Latin, & qui fut imprimé en ces deux Langues, Paris, 1615, *in*-8, fous ce titre : *De operatione Dæmonum Dialogus*. Mais il nous refte de *Pfellus* quelques Ouvrages qui valent mieux :

De victûs ratione Libri duo. Bafileæ, 1529, *in*-8. C'eft ainfi que *George Valla* intitula la Traduction qu'il fit du Traité de la propriété des alimens, que notre Auteur dédia à l'Empereur Conftantin Ducas.

Nomenclator gemmarum quæ magis in ufu funt, cum earum Medicinis. 1594, *in*-8. Et fous ce titre : *De Lapidum virtutibus, Græcè & Latinè, cum notis Phil. Jac. Mauffaci & Joannis Stephani Bernard. Lugduni Batavorum*, 1745, *in*-8.

Synopfis Legum verfibus Græcis edita, cum Latina interpretatione. Fr. Bofqueti. Parifiis, 1632, *in*-8.

Arithmetica, Mufica & Geometria. Turnoni, 1692, *in*-12.

PSITZER, (Jean-Nicolas) de Nuremberg, où il naquit en 1634, prit le bonnet de Docteur en Médecine à Strasbourg, & servit sa patrie, en qualité de Physicien ordinaire. Il mourut le 4 Janvier 1674, & laissa quelques Ouvrages en Allemand sur le Jugement des plaies, sur la nature des femmes & leurs maladies, sur les maladies des enfans.

PSYCHRESTUS, (Jacques) célebre Médecin du V siecle, étoit natif d'Alexandrie & originaire de Damas. Il fit de grands progrès en Philosophie & en Médecine sous *Hesychius* le pere, que le desir d'apprendre avoit fait voyager pendant long-tems. Instruit par cet habile Maître, il se distingua bientôt dans sa profession; il s'y acquit même tant de gloire, qu'il surpassa tous ses contemporains & qu'il égala les plus renommés d'entre les Anciens. Il passa pour un homme divin aux yeux de la multitude; jamais on ne vit de Médecin qui s'attirât plus de confiance par le succès de ses cures, & qui la méritât davantage par la certitude de son pronostic. On disoit communément que l'ame d'*Esculape* avoit été transportée dans son corps. Léon de Thrace, qui parvint au trône des Empereurs d'Orient en 457, le nomma son premier Médecin & le combla de présens; il poussa même si loin l'estime qu'il fit de son mérite, qu'à la priere du peuple, il ordonna de lui élever une statue près du Bain de Zeuxippe que Sévere avoit bâti. Les Athéniens honorerent aussi la mémoire de *Psychrestus* par plusieurs monumens publics.

Ce Médecin ne pensoit pas à plusieurs égards comme les anciens Grecs. Il se servoit fréquemment de lavemens & de suppositoires, mais il n'aimoit pas la saignée, & il employoit rarement le fer & le feu dans les maladies chirurgicales.

PTOLOMÉE, Egyptien, qui étoit Prêtre & Médecin, vécut dans le premier siecle du tems d'Auguste & de Tibere. Au rapport des Anciens, il a écrit un Ouvrage assez considérable qui contient l'Histoire de son pays.

PUBLIUS DECIMIUS EROS MERULA, Affranchi de Publius, étoit Médecin Clinique & Chirurgien Oculiste. Je ne dirai rien du tems auquel il a vécu; on ne peut tirer là dessus aucune lumiere des Auteurs qui parlent de lui. Ils se contentent de remarquer que le gain qu'il fit dans sa profession fut si grand, qu'il donna sept cens sesterces pour l'achat de sa liberté; qu'il paya deux mille sesterces à la République pour une charge de Sextumvir; de plus trente mille sesterces pour les statues qu'il fit mettre dans le Temple d'Hercule; trente-un mille quatre cens sesterces pour paver les rues; & qu'il laissa encore dix-neuf mille sesterces de patrimoine. Ce qui fait en total quatre-vingt-trois mille cent sesterces.

Si ce qu'on vient de rapporter s'entend des petits sesterces, *Sestertius*, dont le mille, suivant l'Abbé Mongaut, valoit environ quatre-vingt-quatorze livres de France, ce Médecin aura gagné la somme de sept mille huit cens onze livres, huit sous de France; & à ce compte, il n'aura pas été aussi riche que quelques Savans l'ont cru. Mais en supputant sur les grands sesterces, *Sestertium*, que les Romains désignoient, ainsi que les petits, par la marque HS, & qui, sans être une piece de monnoie, faisoient une somme composée de mille petits sesterces, *Pu-*

blius

blius Decimius aura gagné mille fois plus, c'eſt-à-dire, ſept millions huit cens onze mille quatre cens livres de France ; & ſuivant ce calcul, on ſera fondé à dire qu'il a fait une fortune bien conſidérable.

C'eſt de l'Inſcription ſuivante qu'on a tiré ce qu'on vient de dire ſur le gain que *Publius Decimius* a fait dans ſa profeſſion ; mais quoiqu'on ne ſache pas bien ce que ſignifient les marques ajoutées aux ſeſterces des dernieres ſommes, on s'eſt fondé ſur la conjecture de *Scaliger*, pour ſuppoſer qu'elles ſont chacune le nombre de dix mille.

P. DECIMIUS P. L. EROS MERULA
MEDICUS CLINICUS, CHIRURGUS OCULARIUS, VI. VIR.
Hic pro libertate dedit HS IↃↃↃ.
Hic pro Seviratu in Remp. dedit HS o-o o-o.
Hic in ſtatuas ponendas in Ædem Herculis dedit HS ⌈I⌉ ⌈I⌉ ⌈I⌉.
Hic in vias ſternendas in publicum dedit HS ⌈I⌉ ⌈I⌉ ⌈I⌉ ↃↃ o-o o-o.
Hic pridie quàm mortuus eſt reliquit patrimonii HS o-o ⌈I⌉ ⌈I⌉.

Il eſt à propos d'ajouter ici une note du Pere *Griffet*, Jéſuite, ſur l'évaluation du petit ſeſterce. Ce ſavant Ecrivain s'exprime ainſi dans l'*Errata* de l'Hiſtoire de Tancrede de Rohan imprimée à Liege en 1767, *in*-8, avec quelques pieces concernant l'Hiſtoire de France & l'Hiſtoire Romaine. » La plupart de ceux qui ont » entrepris d'évaluer le prix du *Seſtertius*, comparé à la valeur de notre monnoie, » n'ont pas fait aſſez d'attention à ces changemens. Par exemple, *Budé*, dans » ſon Livre *De Aſſe*, évalue le *Seſtertius* des Romains à environ deux ſols de la » monnoie de France ; & c'eſt apparemment d'après lui, que l'Abbé de *Saint* » *Réal* & l'Abbé de *Montgaut* ont fait, à peu de choſe près, la même évalua- » tion. Mais *Budé* écrivoit ſous le regne de François I, où le marc d'argent, porté » à ſa plus haute valeur, étoit à 14 livres, au-lieu qu'aujourd'hui il eſt un peu au » deſſus de 50 livres ; & dans le tems que l'Abbé de *Saint Réal* écrivoit, ce même » marc d'argent étoit à 26 livres 10 ſols ; ce qui doit faire, comme l'on voit, une » différence notable entre l'évaluation du *Seſtertius*, faite du tems de *Budé*, & » celle que l'on en doit faire dans des ſiecles poſtérieurs. » Suivant le même P. *Griffet*, page 399 de l'Ouvrage cité, » le *Seſtertius* étoit une petite piece d'ar- » gent, dont le poids & la valeur nous ſont connus, parce que quelques-unes » de ces pieces ſont parvenues juſqu'à nous : on les a peſées, & il s'eſt trouvé » qu'elles valoient un ſol dix deniers & demi de notre monnoie. » Ceci ſuffit pour fixer au juſte le gain qu'a fait *Publius Decimius*, ſoit qu'on l'évalue ſur le petit ſeſterce, ou ſur le grand.

PUELLEZ, (Thomas) Médecin Eſpagnol & Profeſſeur à Salamanque, abandonna ſa Chaire pour ſuivre, en France, Marie-Thérefe d'Autriche que Louis XIV épouſa le 9 Juin 1660. Il fut attaché à cette Princeſſe en qualité de premier Médecin.

PURMANN. Voyez POURMAN.

PUTEANUS. (Guillaume) Voyez DUPUY ou DUPUIS.

PUTEUS, (François) Médecin du XVI fiecle, étoit de Verceil en Piémont. Défenfeur zélé des Ouvrages de *Galien*, il ne put voir fon Anatomie cenfurée par *Véfale*, fans prendre la plume pour la défendre. Il écrivit :

Apologia pro Galeno, in Anatome examen contra Andream Vefalium, cum Præfatione in qua agitur de Medicinæ inventione. Venetiis, 1562, *in*-8. Il fe récrie de ce qu'on donne une trop grande liberté aux Auteurs de faire imprimer leurs Ouvrages, quelque corrects qu'ils puiffent être. Il auroit fouhaité qu'on eût porté fes principales découvertes dans un édifice public, fur des tableaux particuliers, comme on faifoit autrefois dans l'Ifle de Cos. Si un tel ordre eût été obfervé, l'Ouvrage de *Véfale*, continue *Puteus*, n'auroit pas vu le jour; parce que ce Médecin n'avoit aucune connoiffance de fon Art, & qu'il n'a critiqué *Galien*, que parce qu'il étoit incapable de fentir les beautés de fes Ecrits. Pitoyable récrimination contre le Prince des Anatomiftes, pour fe venger de ce qu'il avoit relevé les erreurs de *Galien* fur la ftructure du corps de l'homme! Si l'on dépouilloit l'Apologie de *Puteus* de toutes les invectives & injures dont il l'a furchargée, en ceffant d'être une fatyre, elle ne feroit plus rien; mais ces fortes de Livres injurieux n'ont eu malheureufement que trop de cours dans tous les fiecles, & la paffion, qui les a dictés, a toujours paru trop modérée à la crédulité de ceux qui les lifoient en vue d'y prendre des armes pour foutenir leur parti.

PUZOS, (Nicolas) vint au monde à Paris en 1686. Son pere, qui avoit été Chirurgien-Major des Armées, obtint, pour récompenfe de fes fervices, le pofte de Chirurgien-Major d'une Compagnie des Moufquetaires, qu'il remplit avec diftinction pendant trente ans. Il deftina fon fils à la même profeffion, mais il crut qu'il ne pouvoit l'y deftiner avec plus d'avantages, qu'en lui faifant faire de bonnes études & un cours de Philofophie dans l'Univerfité de Paris.

Nicolas Puzos, ayant fait provifion de ces lumieres qu'on puife dans la Littérature & qui font plus effentielles aux Chirurgiens qu'on ne croit, apprit les Elémens de fon Art, & bientôt après fut employé dans les Hôpitaux Militaires, où, depuis 1703 jufqu'en 1709, il eut de fréquentes occafions d'acquérir de l'expérience. Les Batailles d'Hochftet, de Ramillies, d'Audenarde & de Malplaquet, furent pour lui une fource féconde d'obfervations. Il étoit Aide-Major de l'Armée à cette derniere affaire; mais comme dans l'intervalle des Campagnes il revenoit à Paris, il fut reçu Maître en Chirurgie l'an 1707.

L'amitié que *Clément*, le plus célebre Accoucheur de fon tems, avoit pour *Puzos* le pere, fit efpérer au fils des progrès plus rapides dans cette partie de la Chirurgie, s'il s'y attachoit. *Clément* lui en donna les premiers principes. Il trouva dans fon Eleve les plus heureufes difpofitions, & voulant les faire valoir pour la pratique, il lui affecta pour domaine les Fauxbourgs de Paris & les villages voifins, dont il avoit, pour ainfi dire, acquis le droit de difpofer, parce qu'il s'étoit depuis long-tems confacré au fervice des pauvres.

Après beaucoup d'expériences dans le peuple, *Puzos* mérita la confiance de

plusieurs femmes d'un haut rang; les voyages que *Clément* fut obligé de faire dans une Cour étrangere, avoient donné lieu à son Eleve d'étendre sa réputation. S'il eut la modestie de ne point aspirer aux premieres places, dès lors les connoisseurs crurent qu'il étoit bien fait pour les remplir.

L'institution de l'Académie de Chirurgie en 1731, fut pour lui un événement auquel il prit part en bon citoyen. Sans émolumens, puisque la Société n'en donnoit point alors, il venoit aux Assemblées avec plaisir, avec exactitude cette Compagnie étoit encore au berceau, lorsque *Puzos* en fut nommé par le Roi Vice-Directeur en 1741. Il en devint ensuite Directeur; place qu'il occupa depuis 1745 jusqu'en 1751. On ne sauroit faire trop d'éloges de la façon dont il s'y est montré. Modéré dans la dispute, occupé de chercher le vrai, faisant accueil aux Observateurs, il remplissoit les devoirs de sa charge à la satisfaction de tout le monde. Au mois de Mars 1751 le Roi lui accorda des Lettres de Noblesse, par un motif qui manifeste en même tems la bonté du Souverain pour ses peuples, & la haute capacité de *Puzos*. Il est dit dans ces Lettres: « l'Art » à la perfection duquel il a dévoué ses talens, est d'une si grande importance » pour la société civile, que nous regardons comme un objet digne de notre at- » tention, d'illustrer ses travaux par un titre d'honneur capable d'inspirer de l'é- » mulation à tous ceux qui se destinent à marcher sur ses traces. » *Puzos* jouissoit de la plus haute considération à laquelle pouvoit aspirer un Homme d'Art qui avoit bien mérité de sa patrie, lorsque le Roi y ajouta la décoration dont on vient de parler. Il n'en profita pas long-tems. Depuis quelques années il étoit sujet à une espece d'asthme; il tomba tout-à-fait malade au mois de Mars 1753, & il mourut le 7 Juin suivant, dans sa soixante-septieme année.

Ce Chirurgien, quoique d'un tempérament délicat, étoit actif, laborieux, aussi dur à lui-même qu'il étoit complaisant pour les autres. Jamais homme ne fut plus fortement occupé des devoirs de sa profession. Sans cesse emporté par le tourbillon des affaires, il ne se permettoit nulle sorte de dissipation, & le peu de tems que lui laissoient ses malades, il le donnoit aux travaux du Cabinet. Sa charité pour les pauvres ne se bornoit pas à secourir gratuitement ceux qui avoient recours à lui; il en étoit volontiers le Chirurgien, mais il y en avoit bien un plus grand nombre, dont il étoit le Trésorier.

Comme *Puzos* avoit pratiqué l'Art des Accouchemens pendant quarante ans avec la plus grande distinction, il a laissé nombre d'Observations utiles, que M. *Morisot Deslandes*, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a recueillies & publiées sous ce titre:

Traité des Accouchemens contenant des Observations importantes sur la pratique de cet Art; deux petits Traités, l'un sur quelques maladies de la matrice, & l'autre sur les maladies des enfans du premier âge; quatre Mémoires, dont le premier a pour objet les pertes de sang dans les femmes, & les trois autres sur les dépôts laiteux. Paris, 1759, *in*-4. A la tête de l'Ouvrage, il y a une Dissertation de la façon de l'Editeur, dans laquelle on prouve que le vrai Médecin sait la Chirurgie, quoiqu'il ne la pratique pas, & que sans être Accoucheur, il est instruit de tout ce qui concerne les Accouchemens. Cette Dissertation est suivie de l'Eloge

de *Puzos* par *Morand*, Secretaire de l'Académie de Chirurgie :- l'extrait que j'en ai fait, m'a fourni l'Article du célebre Accoucheur dont je viens de parler.

PYTHAGORE s'eft avifé le premier d'introduire la Philofophie dans la Médecine, & a remué, en conféquence, tous les refforts de fon imagination pour expliquer les caufes des maladies & différentes chofes de ce genre. Il y a plufieurs opinions fur fa patrie & fur le nom de fon pere ; mais le fentiment le plus général eft qu'il naquit à Samos d'un Statuaire nommé *Mnéfarque*. Il y a auffi différentes opinions fur la date de fa naiffance : les uns la placent à la troifieme ou quatrieme année de la XLIII Olympiade, c'eft-à-dire, à l'an du monde 3398 ou 3399, avant l'Ere Chrétienne 606 ou 605 ; d'autres le font naître 40 ans plus tard. L'Abbé Lenglet Dufrenoy eft de ce nombre. Fondé fur l'autorité de Dodwel, habile Ecrivain Irlandois qui mourut au commencement de ce fiecle, il remarque dans les Faftes de l'Hiftoire Grecque, premier volume de fes Tablettes Chronologiques, qu'on croit que *Pythagore* eft né la premiere année de la LIII Olympiade, 568 ans avant la venue de Notre-Seigneur.

Dès l'âge le plus tendre, *Pythagore* fentit que la vertu & le favoir formoient feuls le mérite des hommes. Il réfolut donc d'acquérir l'une & l'autre, & ne négligea rien pour fe rendre univerfel. Après avoir étudié jufqu'à l'âge de dix-huit ans, fous un certain *Hermodamas* & fous les Prêtres de Samos, fa curiofité fut fi peu fatisfaite des inftructions qu'il en avoit reçues, qu'il réfolut d'aller chercher, dans les pays étrangers, les fecours qu'il ne trouvoit point dans fa patrie. Il fe rendit d'abord à Syros, où il prit les leçons du Philofophe *Phérécyde* ; delà il paffa à Milet, où il fe lia avec *Thales* qui lui confeilla de voyager en Egypte. Ce fut-là que les Prêtres, qui étoient alors comme les dépofitaires du favoir des autres nations, l'initierent à leurs myfteres. De l'Egypte, où il avoit féjourné vingt-cinq ans, il pénétra dans la Chaldée, & il y conféra avec les Mages les plus célebres de Babylone. Enfin, après avoir parcouru les contrées les plus renommées par la culture des Sciences, il revint à Samos dans le deffein d'y ouvrir une Ecole de Philofophie ; mais ayant trouvé cette ville pleine de troubles & de diffenfions par la tyrannie de Polycrate, & ne pouvant s'accommoder d'un féjour peu propre à un homme qui ne cherchoit que la paix, il s'en bannit lui-même pour fe retirer dans la partie la plus floriffante de l'Italie, qu'on appelloit la Grande Grece. Il fe fixa à Crotone, ville fur le bord de la Mer Ionienne, aujourd'hui Cotrone fur le Golfe de Tarente, & il y fonda une Ecole devenue célebre, où il cultiva également l'efprit & le cœur de fes difciples. Il inftruifoit les perfonnes de toute condition dans leurs devoirs, & c'étoit avec tant de douceur, qu'il fe faifoit aimer d'un chacun. Il fut auffi bien récompenfé de fes peines ; car jamais Philofophe n'a eu des difciples plus fideles & plus reconnoiffans. Il y a apparence que ce fut à Crotone qu'il apprit ce qu'il favoit de Médecine & d'Anatomie. Quant à ce qui regarde cette derniere Science, il n'eft point néceffaire de fuppofer qu'il ait difféqué des animaux pour acquérir les connoiffances qu'il en avoit, puifqu'on peut être inftruit de la ftructure du corps, fans être Anatomifte.

On dit que *Pythagore* épousa *Theano*, fille de *Brontin*, Crotoniate ; mais d'autres soutiennent que *Theano* ne fut que sa maîtresse. Quoiqu'il en soit, il en eut une fille & deux fils ; le second, nommé *Theulagés*, continua l'Ecole de son pere, où il eut le célebre *Empédocle* pour disciple. *Damo*, sa fille, avoit un esprit propre aux Sciences & un naturel porté à la vertu ; un pere, tel que *Pythagore*, ne manqua pas de cultiver ces heureuses dispositions, & cette fille ne tarda pas à devenir l'exemple des Dames de Crotone.

Quelques Auteurs prétendent que ce Philosophe mourut paisiblement à Métaponte, ville de la Grande Grece sur le Golfe de Tarente, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Selon d'autres, le peuple de Crotone, animé par un jeune homme de cette ville que *Pythagore* n'avoit pas voulu admettre dans son Ecole, vint mettre le feu à sa maison, un jour qu'il y étoit renfermé avec ses disciples. Ce Philosophe heureusement échappé au danger, erra de ville en ville, & vint enfin se refugier à Métaponte. Mais la haine contre les Pythagoriciens s'étant répandue sur ces entrefaites dans toute la Grande Grece, la persécution se ranima contre lui avec tant de fureur dans ce nouvel asyle, qu'il fut obligé de se sauver dans un Temple consacré aux Muses, où il se laissa mourir de faim. On a déja remarqué, dans le cours de ce Dictionnaire, combien les Historiens se sont plu à mettre du merveilleux ou de l'extraordinaire dans la mort des grands Hommes de l'Antiquité ; mais de quelque façon que *Pythagore* ait fini ses jours, sa mémoire ne laissa pas d'être en vénération chez les peuples de la Grece, qui l'honorerent comme un Dieu & convertirent sa maison en Temple.

Celse assure que ce Philosophe hâta les progrès de la Médecine ; il passa même, selon *Elien*, pour avoir parcouru les villes dans le dessein de guérir les maladies, plutôt que pour y enseigner la Philosophie. Mais quoiqu'en disent ces Auteurs, il paroît qu'il s'occupa beaucoup plus des moyens de conserver la santé, que de ceux de la rétablir, & qu'il chercha plus à prévenir les maladies par le régime, qu'à les guérir par les remedes. La maniere, dont *Celse* s'exprime, porte au moins à le croire ainsi : l'application à l'étude, dit-il dans sa Préface, toute nécessaire qu'elle soit à la culture de l'esprit, est contraire à la santé du corps. Les méditations, les veilles, amoindrissent bientôt les tempéramens les plus forts ; c'est pourquoi la Médecine a fait dès le commencement partie de la Philosophie, & la contemplation de la Nature a toujours marché de pair avec la science de se conserver en santé. Le Docteur *Cocchi* prend les choses sous un autre point de vue dans sa Dissertation Italienne, qui fut traduite en François & publiée à Paris en 1762, in-8, sous le titre de *Régime de Pythagore*. Non seulement il regarde ce Philosophe comme Auteur du Régime frais végétal, qui a tant d'influence sur la conservation de la santé & la cure de certaines maladies, mais il ajoute qu'il fut profond Mathématicien, & qu'il poussa la Géométrie beaucoup au delà des élémens qu'en avoient donné les Egyptiens. Il se servit, continue le Traducteur de *Cocchi*, de l'Arithmétique, comme d'un calcul universel & analytique. Il fut grand Physicien & Astronome. Il posséda de plus l'Histoire Naturelle & la Médecine, qui n'est autre chose que le résultat de diverses notions scientifiques, jointes à une certaine sagacité. Il est vrai que ce Philosophe, ainsi que ses disciples, pour dérober sa

doctrine à l'intelligence du peuple, l'enveloppa d'expreſſions étranges & ſingulieres, qui devinrent très-obſcures peu de tems après que l'explication verbale en eût été interrompue. Mais ſi les circonſtances, où il s'eſt trouvé, nous étoient connues, ſon ſyſtême, que nous regardons comme obſcur & dangereux par ſa nature, ne nous paroîtroit plus tant s'éloigner de ce caractere de ſageſſe que l'on remarque dans le reſte de ſa conduite. Peut-être le plaiſir de faire du bien aux autres; peut-être auſſi le deſir de la louange, dont les plus grands Hommes ſont le plus avides, l'engagerent à ne point ſupprimer certaines vérités que la prudence exigeoit en même tems qu'il cachât à la multitude. Car anciennement on croyoit ne pouvoir gouverner le peuple qu'à la faveur de quelque fauſſeté adroitement inſinuée dans le public, & qu'on avoit ſoin de ſoutenir & de répandre de plus en plus par tous les moyens & tous les reſſorts poſſibles. Et comme toutes les vérités, par le rapport qu'elles ont néceſſairement entr'elles, contribuent également à détruire l'erreur & à découvrir l'impoſture, les Sectes philoſophiques ne pouvoient manquer de devenir ſuſpectes à la tyrannie. Delà vient que les Pythagoriciens, & généralement toutes les Ecoles de Philoſophie ſe virent obligées dans la ſuite de ſe ſervir, pour leur propre ſûreté, de la fameuſe méthode de deux manieres d'enſeigner, l'une cachée & l'autre publique; l'une privée, claire & directe; l'autre obſcure, oblique & ſymbolique. Cette conſidération paroît avoir échappé à certains Auteurs qui ont traité les préceptes de *Pythagore* de viſions. A l'égard de ceux qui lui ont attribué des enchantemens & des miracles, ce ſeroit une grande ſimplicité dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, d'entreprendre de leur répondre ſérieuſement.

Il penſoit que la ſanté eſt le fondement de la félicité humaine, & qu'elle dépend d'une harmonie ou rapport du mouvement & des forces; qu'elle conſiſte dans la permanence de la figure, comme la maladie dans le changement qui ſe fait dans la même figure; que les événemens auxquels le corps humain eſt ſujet, réſultent de ſa conformation originaire, relativement à la combinaiſon des cauſes extérieures; que le cerveau & le cœur ſont les deux principaux inſtrumens de la vie; que les liqueurs du corps humain ſe diſtinguent en trois ſubſtances, ſelon la différence de leur denſité: en ſang, en eau ou lymphe ou ſéroſité, & en vapeur; qu'il y a trois ſortes de vaiſſeaux, les nerfs, les arteres & les veines; que la matiere prolifique, animée par ſon application au corps de l'embrion, y met en mouvement le ſang dont ſe forment enſuite les parties plus dures, charnues & oſſeuſes. Cette matiere prolifique, ou le ſperme, étoit, ſelon lui, l'écume du ſang le plus pur, mais compoſé de deux ſubſtances, l'une groſſiere & l'autre ſubtile; elle provenoit du cerveau en forme d'émanation. M. *Le Camus*, Médecin de la Faculté de Paris, a adopté ce ſyſtême dans notre ſiecle, en diſant que le cerveau étoit une graine animo-végétale, qui ſervoit à la reproduction des animaux. J'ai emprunté cette remarque de M. *Goulin*, dans ſes Mémoires littéraires & critiques pour ſervir à l'Hiſtoire de la Médecine.

On nous a tranſmis quelques-unes des maximes que *Pythagore* croyoit néceſ-

faires à la confervation de la fanté. Si vous voulez vous bien porter, accoutumez-vous, difoit-il, à des mets fimples & que vous puiffiez trouver par-tout. C'eft pour cette raifon qu'il s'étoit interdit les viandes, & qu'il s'étoit réduit aux légumes & à l'eau; il profcrivit cependant les feves, à l'imitation des Egyptiens. Il ne permettoit de s'approcher des femmes que quand on étoit incommodé par l'excès de vigueur; il blâmoit, d'ailleurs, l'intempérance en tout, foit dans la nourriture, foit dans le travail.

L'harmonie, dans laquelle il faifoit confifter la fanté, conftituoit auffi la vertu, tout ce qui eft bon, & Dieu même; l'Univers ne fubfiftoit que par elle. Selon fa célebre & myftérieufe doctrine des Nombres, chaque Nombre avoit fa dignité & fon degré de perfection; mais cette doctrine attachoit aux Nombres impairs bien d'autres propriétés qu'aux Nombres pairs. Les premiers repréfentoient l'efpece mafculine, & les feconds l'efpece féminine. Entre tous les Nombres, celui de fept étoit le plus énergique. Cette opinion fit éclorre celle des années climactériques, qui prit naiffance dans la Chaldée; & il eft vraifemblable que ce fut-là que *Pythagore* puifa fa doctrine des Nombres. Le Docteur *Cocchi* la releve au point de dire qu'il n'appartient qu'aux vrais Médecins d'en fentir l'importance, fur la viciffitude alternative de l'augmentation & de la diminution des maladies dans les jours impairs, & du progrès par périodes fepténaires de tout ce qui arrive, & de tout ce que l'on peut obferver fur le corps, foit dans l'état de maladie, foit dans l'état de fanté.

Notre Philofophe avoit certainement de grandes connoiffances; mais il y a quelquefois de l'enthoufiafme chez ceux qui en ont fait l'éloge, comme il y a des imputations flétriffantes dans les Ecrits des Auteurs qui ont parlé défavantageufement de lui. C'eft faire tort à *Pythagore* que de dire qu'il n'avoit d'autres notions fur les maladies, que celles des peuples chez qui il avoit voyagé, & des Magiciens qu'il avoit confultés; qu'il croyoit que l'air eft plein d'efprits & de démons auteurs des prodiges, des fonges & des maladies qui furviennent, foit à l'homme, foit à la bête; qu'il reconnoiffoit une vertu magique dans les plantes, qu'il avoit même écrit fur cette matiere un Livre que *Pline* lui attribue de concert avec toute l'Antiquité; qu'il n'a rien dit de remarquable fur les propriétés naturelles des plantes, à l'exception du Chou, à qui il en attribuoit de particulieres. On a été plus loin. On a dit que le fyftême de ce Philofophe n'étoit qu'un tiffu d'abfurdités qu'il inventa ou qu'il adopta; que tout le mérite de cet Homme extraordinaire fe réduit à avoir pris des chimeres pour des réalités; à avoir fuppofé dans l'économie animale des loix imaginaires, au-lieu d'avoir découvert celles qui en remuent les refforts; à avoir arrêté les progrès de la fcience, en enfeignant à fes contemporains & en tranfmettant à la poftérité des erreurs fcellées de fon autorité. A travers ces imputations, on a cependant l'indulgence de gliffer qu'une feule chofe l'excufe; c'eft qu'après tout, fa Théorie n'a été ni meilleure, ni plus mauvaife que beaucoup d'autres qu'on a appuyées dans la fuite fur différens fyftêmes de Philofophie: réflexion bien humiliante pour l'efprit humain.

Mais fi l'on refpecte les droits de l'impartialité, on doit convenir que *Pythagore* n'a rien négligé de ce qui pouvoit orner fon efprit & augmenter la fphere de

ſes connoiſſances ; il paroît même qu'il y a réuſſi, puiſque *Pline* & *Plutarque* rapportent que le Sénat de Rome le déclara le plus ſage de tous les Grecs deux cens ans après ſa mort, & qu'en vertu de ce titre, il lui érigea une ſtatue ſur la place des Comices. Quant à ſon ſavoir en Médecine, on doit principalement l'attribuer au ſéjour qu'il fit en Egypte. Il n'eſt point douteux qu'il n'ait donné des leçons ſur cette Science dans ſon Ecole, mais il l'eſt encore moins qu'elles n'alloient pas au delà de la Théorie, car on ne lui ſuppoſe aucune cure. Peut-être que ce qu'il en à dit, auroit davantage influé ſur les progrès de l'Art de guérir, s'il n'y avoit point mêlé quelques-unes des erreurs qui l'avoient infecté juſqu'alors. Au reſte, comme ce Philoſophe n'a point écrit, & qu'il s'eſt borné à inſtruire ſes diſciples à qui il dévoiloit les ſecrets de ſa doctrine, on ne peut guere le juger par lui-même. Nous n'avons d'autres connoiſſances de ſes ſentimens, que celles que nous tenons des Auteurs qui l'ont ſuivi ; car on ne croit pas que les fragmens qu'on lui attribue, ſoient de lui.

PYTHOCLES, Médecin, eſt cité dans le ſeptieme Livre des maladies épidémiques d'*Hippocrate*. Il y eſt dit qu'il donnoit de l'eau, ou du lait mêlé avec beaucoup d'eau à ſes malades: voilà tout ce qu'on en ſait.

FIN DU TROISIEME VOLUME.

ERRATA.

Page 22	Ligne 15	*Id Pſeudo-Galenicos*	- - Liſez.	*In Pſeudo-Galenicos*
40	- 15	avoit donnés	- - -	a donnés
122	- 27	v traite	- - -	y traite
132	-	C'eſt une erreur d'avoir mis l'exiſtence de MAGNUS dans le quarantieme ſiecle du monde & ſa mort vers l'an 29 de ſálut ; ce Sectateur d'*Athénée* ne naquit qu'à cette derniere époque.		
146	- 12	*Qui annos P. M. LX.*	- -	*Qui annos P. M. L.*
185	- 6	raiſon	- - -	critique
211	- 6	quelque	- - -	quelles que
231	- 43	our	- - -	jour
252	lig. dern.	qu	- - -	qui
268	- 37	*Laxici*	- - -	*Lexici*
305	- 17	*vulgat a*	- - -	*vulgata*
309	-	effacez l'article MOHT. (Paul)		
319	- 1	Crimine	- - -	Criminel
444	- 32	avec de	- - -	avec des
464	lig. dern.	*uſiùs*	- - -	*fuſiùs*
533	lig. dern.	'emploi	- - -	l'emploi
549	- 37	étendue	- - -	étendu
552	- 21	*nod os*	- - -	*nodos*
589	- 9	Louvaiu	- - -	Louvain
603	lig. dern.	a façade	-	la façade

Wellcome Library